· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O. S.

23-V-5 (2

ESCLUSO
DAL PRESTITO

III 23 I 5 C

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

MASSILLON.

TOME II.

Digitized by Google

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue St. Germain-des-Prés, 9.

22851

OEUVRES

DE

MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

POURRAT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, 26.

ALBANEL, LIBRAIRE,
Rue Pavée-Saint-André, n° 14.

LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, 6.

MARTIN, LIBRAIRE,
Rue Pavée-Saint-André, n° 13.

1842.

1285

Digitized by Google

SUITE DES SERMONS

POUR LE CARÊME.

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi ?
Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? (JEAN, VIII, 46.)

Jusques ici Jésus-Christ avoit confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres et par ses prodiges ; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience, et à l'évidence de la vérité, laquelle, malgré eux, rendoit témoignage à sa doctrine et à son ministère. Cependant comme ils s'aveugloient sur l'évidence de ses prodiges, en l'accusant de les opérer par le ministère des démons ; ils s'aveugloient aussi sur l'évidence de sa doctrine et de sa mission, si clairement prescrite dans les Ecritures, en y trouvant des obscurités qui la leur rendoient encore douteuse et suspecte.

Car, mes Frères, quelque évidente que soit la vérité, c'est-à-dire, la loi de Dieu, soit dans notre cœur, où elle est écrite en caractères éclatants et ineffaçables, soit dans les règles que Jésus-Christ nous a laissées ; nous voulons toujours, ou que notre conscience n'y voie que ce que nos passions y veulent voir, ou que ces règles ne soient pas si claires, qu'on n'y puisse trouver des adoucissements, et des interprétations qui nous soient favorables.

En effet, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la loi de Dieu. Premièrement, pour se calmer sur mille abus que le monde autorise, on nous dit qu'on se croit en sûreté dans cet état ; que la conscience n'y reproche rien ; et que si l'on étoit persuadé qu'il y eût du mal, on en sortiroit à l'instant. Premier prétexte qu'on oppose à l'évidence de la loi de Dieu : la bonne foi, et la tranquillité de la conscience.

On nous oppose, en second lieu, que l'Evangile n'est pas si clair et si précis sur certains points, que nous le disons ; que chacun l'interprète à sa manière, et lui fait dire ce qu'il veut ; et que ce qui paroît si positif à nous, ne paroît pas tel à tout le monde. Second prétexte : l'obscurité et l'incertitude des règles.

Or je dis que la loi de Dieu a un double caractère d'évidence, qui confondra ces deux prétextes, et condamnera toutes les vaines excuses des pécheurs, au jour des vengeances du Seigneur.

Premièrement, elle est évidente dans la conscience du pécheur : première réflexion. Secondement, elle est évidente dans la simplicité de ses règles : seconde réflexion. L'évidence de la loi de Dieu dans la conscience des hommes : premier caractère de la loi de Dieu, qui jugera la fausse sécurité, et la prétendue bonne foi des ames mondaines. L'évidence de la loi de Dieu dans la simplicité de ses règles : second caractère de la loi de Dieu, qui jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs. Et c'est ainsi, ô mon Dieu ! que votre loi sainte jugera le monde; et que la conscience criminelle sera un jour confondue devant votre tribunal, et par les lumières de son propre cœur, et par la clarté de vos célestes maximes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est assez surprenant que la plupart des ames mondaines nous allèguent la bonne foi et la tranquillité de leur conscience pour justifier les abus du monde, et le danger de ses maximes. Outre que la paix et la sécurité dans des voies fausses et injustes, en est plutôt la punition que l'excuse ; et que quand il seroit vrai, que la conscience ne reprocheroit rien dans des mœurs réglées seulement selon les faux jugements du monde, cet état ne seroit que pire et plus désespéré pour le salut : il semble que la propre conscience est le tribunal auquel une ame infidèle devroit le moins en appeler; et que rien n'est moins favorable aux égarements du pécheur, que le pécheur lui-même.

Je sais qu'il est des ames endurcies, à qui nul rayon de grace et de lumière ne fait presque jamais ouvrir les yeux ; qui vivent sans remords et sans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux ; en qui toute conscience paroît éteinte, et qui poussent l'excès de leur aveuglement, dit saint Augustin, jusqu'à se faire honneur de leur aveuglement même : *de cæcitate ipsâ gloriantium.* Mais ce sont là de ces exemples rares et terribles de la justice de Dieu sur les hommes ; et s'il y en a eu sur la terre, ils prouvent seulement jusqu'où peut aller quelquefois son abandon et la puissance de sa colère.

Oui, mes Frères, soit que nous affections de nous révolter tout haut et à découvert contre l'autorité de la loi, comme les impies et les libertins ; soit que nous tâchions de l'adoucir, et de la réconcilier artificieusement avec nos passions, par des interprétations favorables, comme la plupart des ames mondaines et des pécheurs ordinaires; notre conscience rend en nous un double témoignage à cette loi divine : un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes; et un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

Je dis premièrement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes Frères, Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre ; et il est trop bon en même temps pour ne pas vouloir notre bien. Il faut donc que sa loi porte ces deux caractères ; un carac-

tère d'équité et un caractère de bonté : un caractère d'équité, qui règle tous les devoirs ; un caractère de bonté qui nous fasse trouver ici-bas notre repos et notre bonheur dans le devoir et dans la règle.

Aussi nous sentons au fond de nos cœurs, que ces règles sont justes et raisonnables ; que la loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, et toutes les vertus recommandées dans l'Évangile ; que les passions interdites par la loi, sont la seule source de tous nos troubles ; que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur ; et que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives et injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, et n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain, emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des règles saintes ; nous ne pouvons réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres ; nous prenons toujours en secret les intérêts de la loi contre nous-mêmes ; nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions. Nous ne saurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au dedans de nous pour la vertu ; nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières : la loi de Dieu née dans notre cœur, s'y élève toujours contre la loi de la chair étrangère à l'homme ; elle y maintient malgré nous sa vérité, si elle ne peut y maintenir son autorité ; elle nous sert de censeur, si elle ne peut nous servir de règle ; en un mot, elle nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles.

Ainsi, en vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine et de la vengeance : nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme ; que c'est se punir soi-même que de haïr ; et en revenant à nous-mêmes après les emportements de la passion, nous retrouvons au dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur et la bonté étoient nos premiers penchants ; et qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la loi de Dieu n'a fait que consulter les sentiments les plus droits et les plus raisonnables de notre cœur, et nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disoit Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es quàm ego* (1. Reg. xxiv, 18). La bonté, née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachoit cet aveu, et désavouoit en secret l'injustice et la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales et sensuelles, et cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des penchants insatiables de plaisir : nous sentons bientôt que le dé-

réglement nous mène trop loin pour être conforme à la nature; que tout ce qui nous assujettit et nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution; et que l'Évangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, et nous rendre toute son élévation et toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon père* (Luc. xv, 17), disoit le prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire et dans l'abondance! et je traîne ici dans l'ennui et dans l'opprobre l'indignité de ma passion. C'étoit un reste de raison et de noblesse qui se faisoit encore entendre au fond de son cœur.

Enfin, parcourez tous les préceptes de la loi de Dieu, vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des règles fondées sur une profonde connoissance de ce qui se passe au dedans de nous; qu'elles ne renferment que les remèdes de nos maux les plus secrets et les secours de nos penchants les plus justes; et qu'il n'y avoit que celui seul qui connoît le fond des cœurs, qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à la morale des chrétiens : ils étoient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens et l'élévation de toutes ses règles : ils étoient surpris de trouver dans les discours de Jésus-Christ une philosophie plus sublime que dans les écoles de Rome ou de la Grèce; et ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les desirs, les penchants secrets du cœur de l'homme, que Platon et tous ses disciples.

Venez nous dire après cela, que la nature est notre première loi, et que des penchants de plaisir nés avec nous ne sauroient être des crimes. Je l'ai dit souvent; c'est une impiété qui n'est que dans le discours : c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret. Augustin, dans ses égarements, n'avoit rien oublié pour effacer au fond de son cœur ce reste de foi et de conscience qui le rappeloit encore à la vérité; il avoit cherché avidement dans les sentiments les plus impies, et dans les erreurs les plus monstrueuses, de quoi se rassurer contre ses crimes; son esprit, fuyant la lumière qui le poursuivoit, erroit d'impiété en impiété, et d'égarement en égarement; cependant, malgré tous ses efforts et toutes ses fuites, la vérité, toujours victorieuse au fond de son ame, s'y faisoit entendre malgré lui; il ne pouvoit réussir à se séduire, et à se calmer dans ses désordres : Je portois, ô mon Dieu! dit-il lui-même, une conscience déchirée, et comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisoient sans cesse : *Portabam conscissam et cruentam animam meam* (S. Aug., *in Conf.*) : j'étois à charge à moi-même : je ne pouvois plus soutenir mon propre cœur; je me tournois de tous les côtés, et il ne se trouvoit bien nulle part; et je ne savois

où le placer, pour m'en décharger, et soulager mon inquiétude : *Impatientem portari à me, et ubi eam ponerem non inveniebam* (S. Aug., *in Conf.*).

Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur, qui ajoutoit à la vivacité des passions l'impiété des sentiments et l'abus des lumières. Et ces exemples sont de tous les siècles : le nôtre lui-même a vu des pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisoient une gloire affreuse de ne point croire en Dieu, et qu'on regardoit comme des héros dans l'impiété et le libertinage ; on les a vus touchés enfin de repentir comme Augustin, et revenus de leurs égarements ; on les a vus, dis-je, avouer, qu'ils n'avoient pu réussir à effacer les règles et la vérité du fond de leur ame ; qu'au milieu de leurs impiétés et de leurs excès les plus affreux, leur cœur encore chrétien démentoit tout bas leurs dérisions et leurs blasphèmes ; qu'ils se faisoient honneur devant les hommes d'une force d'esprit qui les abandonnoit en secret ; que cette incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels et les frayeurs les plus tristes ; et qu'ils n'avoient jamais été fermes et tranquilles dans le crime.

Oui, mes Frères, le crime, toujours timide, porte partout, dit l'Esprit de Dieu, un témoignage de condamnation contre lui-même : *Cum sit enim timida nequitia, dat testimonium condemnationis* (Sap., xvii, 10). Partout vous rendez hommage, par vos troubles et par vos remords secrets, à la sainteté de la loi que vous violez : partout un fonds d'ennui et de tristesse inséparable du crime, vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui vous étoit destiné sur la terre : vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité ; la conscience criminelle se trahit toujours elle-même : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia* (Ibid.). Des erreurs cruelles marchent partout devant vous ; la solitude vous trouble, les ténèbres vous alarment : vous croyez voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent vous reprocher les horreurs secrètes de votre ame ; des songes funestes vous remplissent d'images noires et sombres : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia ;* et le crime, après lequel vous courez avec tant de goût, court ensuite après vous comme un vautour cruel, et s'attache à vous pour vous déchirer le cœur, et vous punir du plaisir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu ! que vous avez laissé de ressources dans notre cœur pour nous rappeler à vous ! et que la beauté et la justice de votre loi trouvent une puissante protection au fond de notre être ! Premier témoignage que la conscience rend à la loi de Dieu, un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes.

Mais elle rend encore un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles. Car une seconde illusion pour la plupart des ames mondaines qui vivent exemptes des grands désordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaisirs, de tous les abus, de toutes les sensualités, de toutes les dissipations que le monde autorise ; c'est

de vouloir se persuader que l'Evangile n'en demande pas davantage, et nous persuader à nous-mêmes que leur conscience ne leur reproche rien, et qu'elles se croient en sûreté dans cet état. Or je dis que c'est encore ici que la conscience mondaine est de mauvaise foi, et ne prend point le change; et que malgré tous les adoucissements qu'on tâche de se justifier à soi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de sévérité à la loi de Dieu.

En effet, mes Frères, l'ordre demande que toutes nos passions soient réglées par le frein de la loi; tous nos penchants corrompus dans leur source ont besoin d'une règle qui les rectifie et qui les redresse : nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses : que l'amour-propre infecte toutes démarches, et que partout nous nous retrouvons foibles, et toujours opposés à l'ordre et au devoir : nous sentons donc que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchants; que partout nous devons la trouver sévère, parceque partout elle doit nous être opposée; que la loi ne peut être d'accord avec nous; que tout ce qui favorise nos inclinations ne sauroit être le remède destiné à les guérir; que tout ce qui flatte nos desirs ne peut être le frein qui doit les réprimer; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour-propre n'est pas la loi qui n'est établie que pour le détruire et l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi, nos penchants de ses règles, nos plaisirs de ses devoirs; et dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos penchants, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Et souffrez, mes Frères, que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alléguez, et à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Êtes-vous calmes de bonne foi, comme vous nous l'assurez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualité; en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous soutenez éternellement l'innocence? Avez-vous pu réussir jusques ici à vous persuader que c'est la voie qui mène au salut? Ne sentez-vous pas que l'Evangile exige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites? Voudriez-vous aller paroître devant Dieu, et n'avoir à lui présenter que ces plaisirs, ces amusements que vous appelez innocents, et qui composent presque tout le fond de votre vie? je vous le demande. Dans ces moments où, touchés quelquefois plus vivement de la grace, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité; ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre salut, vous renon-

cerez aux excès du jeu, aux spectacles, aux vanités et à l'indécence des parures, à la dissipation des assemblées et des plaisirs; vous donnerez plus de temps à la prière, à la retraite, aux lectures saintes, aux devoirs de la religion? Or que vous dites-vous par-là à vous-mêmes, sinon que tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de temps à tous ces devoirs de piété, vous ne pensez pas sérieusement au salut; vous ne devez rien y prétendre; vous êtes dans la voie de mort et de perdition?

Mais d'ailleurs, vous poussez si loin la sévérité de vos censures contre les gens de bien: rappelez toute la rigueur de vos maximes et de vos dérisions sur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes, ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusements dont vous nous faites sans cesse l'apologie, et qui veulent jouir de la réputation de la vertu, sans rien perdre des plaisirs du monde? ne traitez-vous pas leur piété de chimère et de grimace? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme le monde vit; et que toutes ces vertus ambiguës, ne servent qu'à décrier la vertu véritable? J'en conviens avec vous; mais je vous réponds: Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu; et votre conscience ne vous reproche rien, à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout? Vous condamnez ces ames abusées qu'un partage du moins apparent entre le monde et Jésus-Christ peut rassurer; et vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul, et le danger de ses usages? Croyez-vous donc que la voie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous? que le monde ait là-dessus des priviléges qu'on perde dès qu'on veut servir Dieu? Accordez-vous donc avec vous-même; et, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne nous justifiez plus le monde lui-même: puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne foi: vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons de la foiblesse humaine; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudroit se retirer dans des déserts, ou être des anges plutôt que des hommes: cependant, rendez gloire à la force de la vérité: si un ministre de l'Evangile venoit vous porter ici une doctrine tout opposée à celle que nous vous enseignons; s'il venoit vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde; s'il venoit vous prêcher, dans ce lieu de la vérité, que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie; qu'on peut aimer le monde et servir Dieu; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaisirs, les

spectacles, que celui qu'on y met; qu'il faut vivre comme dans le monde, quand on vit dans le monde; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les cloîtres, que pour la cour et pour les personnes d'un certain rang; et qu'enfin Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage, et dont nous voulons vous faire un scrupule: s'il venoit, dis-je, vous prêcher ces maximes dans ce lieu saint, qu'en penseriez-vous? que diriez-vous de sa nouvelle doctrine? quelle idée auriez-vous de ce nouvel apôtre? Le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Evangile? le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut, et sur les règles de la vie chrétienne? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie: vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il feroit de son ministère.

Eh quoi, mes Frères, ces maximes annoncées à la face des autels vous paroîtroient des blasphèmes ou des extravagances; et, débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendroient des règles de raison et de sagesse? dans la bouche d'un ministre de l'Evangile vous les regarderiez comme les discours d'un insensé; et dans votre bouche elles vous paroîtroient plus solides et plus sérieuses? vous ririez, ou plutôt, vous auriez horreur d'un prédicateur qui vous les annonceroit; et vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement, et que vous êtes d'accord avec vous-mêmes, lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance!

Ah! mes Frères, que nous sommes de mauvaise foi avec Dieu! et qu'il sera terrible, lorsqu'il viendra venger sur les lumières de notre propre cœur l'honneur de sa loi sainte! Notre entêtement apparent pour les abus du monde, dont nous soutenons l'innocence, est une persuasion secrète que le monde et ses abus sont une voie de perdition: nous justifions tout haut ce que nous condamnons en secret: nous sommes les hypocrites du monde et de ses plaisirs; et par une destinée bien déplorable, notre vie se passe à nous contrefaire, et à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes, dit un apôtre, si notre cœur, malgré toute notre complaisance et tout notre aveuglement pour nous-mêmes, ne peut s'empêcher de nous condamner déja en secret, attendons-nous plus d'indulgence du Juge souverain et terrible des cœurs que de notre cœur même? *Quoniam si reprehenderit nos cor nostrum; major est Deus corde nostro, et novit omnia* (1. *Ep.* Joan., iii, 20).

Ainsi, mes Frères, étudiez la loi de Dieu dans votre propre conscience, et vous verrez qu'elle n'est pas plus favorable que nous à vos passions: consultez les lumières de votre cœur, et vous sentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes: écoutez la voix de la vérité qui s'élève au dedans de vous, et vous conviendrez que nous ne faisons que vous redire ce qu'elle crie sans cesse aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas besoin pour vous éclai-

cir sur la plupart de vos doutes, dit saint Augustin, de consulter des hommes habiles : ne cherchez point hors de vous des éclaircissements et des réponses : ne sortez pas de vous-même pour savoir ce que vous avez à faire : écoutez les décisions de votre cœur ; suivez le premier mouvement de votre conscience ; et vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la loi de Dieu : la première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la règle contre l'adoucissement de l'amour-propre ; votre conscience ira toujours plus loin et sera toujours plus sévère que nous-mêmes ; et si vous avez besoin de nos décisions, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence : *Noli foràs ire ; in te ipsum redi : in interiore homine habitat veritas* (S. Aug.).

Voilà, mes Frères, la première manière dont la loi de Dieu nous jugera un jour : cette loi manifestée dans la conscience du pécheur, et comme née avec lui, s'élèvera contre lui : notre cœur, marqué du sceau de la vérité, sera le témoin qui déposera pour notre condamnation : on opposera nos lumières à nos actions, nos remords à nos mœurs, nos discours à nos pensées, nos sentiments secrets à nos démarches publiques, nous-mêmes à nous-mêmes. Ainsi, nous portons chacun notre condamnation dans notre propre cœur : le Seigneur ne prendra pas hors de nous les titres et les mémoires qui instruiront la décision de notre réprobation éternelle ; et l'ame devant le tribunal de Dieu, dit Tertullien, sera en même temps, et le criminel condamné, et le témoin qui déposera contre ses crimes : *Meritò igitur omnis anima stabit antè aulas Dei, et rea et testis ; in tantum et rea erroris, in quantum est testis veritatis* (Tertull.). Elle n'aura plus rien à répondre, continue ce Père : *Nihil habens dicere.* Vous connoissez la vérité, lui dira-t-on, et vous la reteniez dans l'injustice : vous conveniez du bonheur des ames qui ne cherchent plus que Dieu, et vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas, et non requirebas.* Vous faisiez des peintures affreuses du monde, de ses ennuis, de ses perfidies et de ses injustices ; et vous en étiez toujours l'esclave et l'adorateur insensé : *Dæmonia abominabaris, et illa adorabas.* Vous respectiez au fond la religion de vos pères ; et vous vous faisiez une gloire déplorable de l'impiété : vous craigniez en secret les jugements de Dieu, et vous affectiez de ne point croire en lui : *Judicium Dei appellabas, nec esse credebas.* Vous rendiez justice au fond du cœur à la piété des gens de bien, vous vous proposiez de leur ressembler un jour ; et vous les déchiriez, et vous les persécutiez par vos dérisions et par vos censures : *Christianum nomen sapiebas, et christianum persequebaris.* En un mot, vos lumières ont toujours été pour Dieu, et vos actions pour le monde.

O mon Dieu ! jusqu'où les hommes ne poussent-ils pas l'ingratitude et la folie ! Vous avez mis en nous des lumières inséparables

de notre être, qui, en troublant la fausse paix de nos passions et de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre et à la vérité, et, par une imposture de vanité, nous nous faisons honneur d'être tranquilles dans nos égarements; nous nous glorifions d'une paix que votre miséricorde veut bien troubler encore; et loin de publier les richesses de votre grace sur notre ame, qui nous laisse encore sensibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurcissement et d'un aveuglement qui tôt ou tard deviendra réel, et sera enfin la juste peine d'une ingratitude et d'une feinte si injurieuse à votre grace. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu; elle est évidente dans la conscience du pécheur, mais elle l'est encore dans la simplicité de ses règles.

SECONDE PARTIE.

Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son Auteur; et dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, et son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre sans lui manifester sa volonté, c'est-à-dire, sans lui prescrire ce qu'il devoit à son Créateur, aux autres hommes, et ce qu'il se devoit à lui-même. Aussi, en le tirant de la boue, il imprima dans son être une lumière vive, sans cesse montrée à son cœur, qui régloit tous ses devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie, et l'abondance de l'iniquité qui avoit prévalu sur la terre n'ayant pu, à la vérité, effacer entièrement cette lumière du cœur des hommes, mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes et de la consulter, et ne paroissant plus même se maintenir encore en eux, que pour les rendre plus inexcusables; Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que la malice des hommes augmente, voulut bien graver sur des tables de pierre cette loi que la nature, c'est-à-dire que lui-même avoit gravée dans nos cœurs: il mit devant nos yeux la loi que nous portions au dedans de nous, afin qu'elle nous rappelât à nous-mêmes. Cependant le peuple qui en fut le premier dépositaire l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéroient la pureté, Jésus-Christ, la sagesse et la lumière de Dieu, est venu enfin sur la terre lui rendre sa première beauté; la purger des altérations de la synagogue; dissiper les ténèbres qu'une fausse science et des traditions humaines y avoient répandues; en développer toute la sublimité, en appliquer les règles à tous nos besoins, et, en nous laissant son Evangile, ne laisser plus d'excuse ni à l'ignorance, ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, est la prétendue ambiguité de ses règles: on nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons; on conteste sur tout; on trouve des répliques à tout; on répand des

ténèbres sur tout, et on obscurcit tellement la loi, que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de son côté.

Or je dis qu'outre l'évidence de la conscience, la loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses règles; et qu'ainsi les pécheurs qui veulent justifier par-là leurs voies injustes, seront confondus un jour, et par le témoignage de leur propre cœur, et par l'évidence des règles saintes.

Oui, mes Frères, la loi de Dieu est lumineuse, dit le prophète, et elle éclaire même les yeux de ceux qui voudroient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* (Ps., XVIII, 9). En effet, Jésus-Christ en venant nous donner lui-même une loi de vie et de vérité, pour régler nos mœurs et nos devoirs, et où l'évidence ne pouvoit être trop grande, n'auroit pas voulu y laisser sans doute des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il étoit venu combattre. Les lois humaines peuvent être sujettes à ces inconvénients : comme l'esprit de l'homme, qui les a inventées, n'a pu tout prévoir; il n'a pu prévenir aussi toutes les difficultés qui pouvoient naître un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses expressions, et sur la nature même de ses règles. Mais l'Esprit de Dieu, auteur des règles saintes proposées dans l'Evangile, a prévu tous les doutes que l'esprit humain pouvoit opposer à sa loi; il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obscurités que leur corruption pouvoit répandre sur la nature de ces règles : aussi il les a concertées d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorants, comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître ses volontés et les voies de la vie éternelle.

Il est vrai que des obscurités sacrées y cachent les mystères incompréhensibles de la foi : mais les règles des mœurs y sont formelles et précises; les devoirs y sont évidents; et rien de plus clair et de moins équivoque que les préceptes de Jésus-Christ. Et certes il falloit bien qu'ils fussent clairs et intelligibles, puisqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des disciples grossiers, et aux bourgades de la Judée; et que le sermon de la montagne, où toutes les règles des mœurs sont renfermées d'une manière si sublime et si céleste, n'eut pourtant pour auditeur que cette populace obscure qui avoit suivi Jésus-Christ au désert.

Ce n'est pas, mes Frères, qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations; que l'assemblage de mille circonstances différentes ne puisse tellement obscurcir la règle, qu'elle n'échappe quelquefois même aux plus habiles; et que sur les devoirs infinis des états et des conditions, tout soit décidé de façon, dans l'Evangile, qu'on ne puisse souvent s'y méprendre.

Mais je dis (et je vous prie de suivre ces réflexions, qui me paroissent d'une extrême conséquence, et renfermer toutes les règles des mœurs), je dis premièrement, que si sur le détail des devoirs,

la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais ; qu'on voit bien toujours de quel côté penche l'Evangile, et où nous conduit l'analogie et l'esprit dominant de ses maximes : je dis qu'elles s'éclaircissent toutes les unes les autres ; qu'elles tendent toutes au même bnt ; que ce sont comme autant de lumières, qui, se réunissant toutes au même point, forment un si grand éclat, qu'on ne peut plus les méconnoître ; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particnlières, et qu'enfin, si la loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention dn législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Ainsi vous vondriez savoir, vous qui vivez à la cour, où l'ambition est comme la vertu des personnes de votre rang ; vous voudriez savoir si c'est un crime de souhaiter vivement les honneurs et les prospérités de la terre, de n'être jamais content de son état, de vonloir avancer sans cesse, et de rapporter à ce seul desir toutes ses vnes, toutes ses démarches, tons ses soins, tout le fond de sa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où est votre trésor, c'est-à-dire, dans le desir et dans l'espérance des biens éternels ; et que le chrétien n'est pas de ce monde. Décidez là-dessus la difficulté vous-même.

Vous demandez si les jeux éternels, les amusements, les spectacles, et tant d'autres plaisirs si innocents aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qni pleurent ; et que malheur à ceux qui rient, et qui reçoivent leur consolation en ce monde. Suivez l'esprit de cette règle, et voyez où elle vous condnit.

Vous vous informez si ayant à vivre dans le monde, vons ne devez pas vivre comme le monde ; si nous vondrions condamner tous les hommes presque qui vivent comme vous ; et si pour servir Dien il est nécessaire d'affecter des singularités qui vous donnent dn ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas se conformer à ce siècle corrompu ; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes, et d'être serviteur de Jésns-Christ ; et que la multitude est toujours le parti des répronvés. C'est à vous à nous dire si la réponse n'est pas précise.

Vous doutez si ayant pardonné à votre ennemi, vous êtes encore obligé de le voir, de le servir, de l'aider de vos biens et de votre crédit ; et s'il n'est pas plns juste de réserver vos graces et vos préférences pour vos amis. On vous y répond : Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu vous nuire ; dites du bien de cenx qni vous calomnient ; aimez ceux qui vous haïssent. Entrez dans l'esprit de ce précepte, et dites-nous s'il ne répand pas une lumière sur votre donte, qui l'éclaircit à l'instant et le dissipe.

Enfin, proposez-vous tant de dontes qu'il vous plaira sur les devoirs, il vous sera aisé de les décider par l'esprit de la loi, si la

lettre n'en dit rien : car la lettre tue, dit l'Apôtre : c'est-à-dire, s'en tenir là, ne tenir pour devoir que ce qui est littéralement marqué, s'arrêter à ces bornes grossières, et n'entrer pas plus avant dans le fond et dans l'esprit qui vivifie ; c'est être Juif, et vouloir se tromper soi-même. Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorsque nous condamnons tant d'abus que vous vous permettez sans scrupule : Mais l'Evangile n'en dit rien. Ah! l'Evangile dit tout à qui veut l'entendre : l'Evangile ne laisse rien d'indécis à qui aime la loi de Dieu ; l'Evangile répond à tout, à qui n'y cherche qu'à s'instruire ; et il va même d'autant plus loin, et en dit d'autant plus, que sans s'arrêter à regarder un certain détail, il règle les passions mêmes ; que sans détailler toutes les actions, il va réprimer les penchants qui en sont les sources ; et que sans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour règles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui passe, et toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : première réflexion.

Je dis, en second lieu, que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs ; que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs ; que rien ne paroît clair à ceux qui voudroient que rien ne le fût ; que tout paroît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit : je dis, avec saint Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule, qui donne l'intelligence des préceptes ; qu'on ne connoît bien les règles et les devoirs que lorsqu'on les aime ; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité ; et que le desir sincère du salut est le grand dénouement de toutes les difficultés : je dis que les ames fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu ; et que leurs doutes sont plutôt des alarmes pieuses sur des actions saintes, que des prétextes et des difficultés pour en autoriser de profanes.

Les hommes n'ont appris à douter sur les règles des mœurs, que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes. Hélas ! tout étoit presque décidé pour les premiers fidèles : nous ne voyons pas que dans ces siècles heureux, les premiers pasteurs de l'Eglise eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs : ces volumes immenses qui en décident les doutes par des résolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à mesure que les fidèles ont eu plus de passions à satisfaire, ils ont eu plus de doutes à proposer : il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formoit ; des difficultés déja toutes résolues dans l'Evangile, et sur lesquelles les premiers âges de la foi auroient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes. Nos siècles, encore plus dissolus que ceux qui nous avoient précédés, ont vu encore croître et multiplier à

l'infini ces recueils énormes de cas et de résolutions : toutes les règles les plus incontestables de la morale de Jésus-Christ y sont presque devenues des problèmes ; il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à proposer, et auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissements : tout y a été agité, contesté, mis en doute : on y a vu l'esprit de l'homme se jouer de l'Esprit de Dieu, et substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel : et quoique nous ne prétendions pas blâmer ici universellement tous ces hommes pieux et habiles, qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions ; il eût été à desirer que l'Eglise se fût passée de ce secours ; et nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remèdes qui sont devenus eux-mêmes des plaies, et comme les tristes fruits de la nécessité des temps, de la dépravation des mœurs, et de l'affoiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obscurité des règles. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil ; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en est pas frappé : or tout pécheur est cet aveugle ; la lumière est près de lui, l'environne, le pénètre, entre de toutes parts dans son ame ; mais il est toujours lui-même loin de la lumière : *Præsens est illi, sed cum cæco præsens est*. Purifiez votre cœur, continue ce Père, ôtez-en le bandeau fatal des passions ; alors vous verrez clair dans vos devoirs, et tous vos doutes seront éclaircis : *Removentur iniquitates : sanetur quod saucium est, levetur pondus ab oculo ; præceptum Domini lucidum*. Aussi nous voyons tous les jours que lorsque, touchée de la grace, une ame commence à prendre des mesures solides pour l'éternité, ses yeux s'ouvrent sur mille vérités qu'elle s'étoit jusque-là dissimulées à elle-même : à mesure que ses passions diminuent, ses lumières croissent ; elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si long-temps sur des devoirsqui lui paroissent alors si évidents et si incontestables ; et loin qu'un guide sacré ait besoin alors de contester et de soutenir contre elle les intérêts de la loi de Dieu, il faut que sa prudence cache, pour ainsi dire, à cette ame touchée, toute l'étendue et les terreurs des vérités saintes ; qu'elle la calme sur l'horreur des désordres passés, et tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté et la surprise de ses lumières. Ce ne sont donc pas les règles qui alors s'éclaircissent ; c'est l'ame qui se dégage et sort de ses ténèbres : ce n'est point la loi de Dieu qui devient plus évidente ; ce sont les yeux du cœur qui s'ouvrent à sa clarté : en un mot, ce n'est point l'Evangile qui change, c'est le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes Frères, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyants. Un avare qui se cache à lui-même les règles de la foi sur

l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la foiblesse de ses penchants, ne fait point de grace aux inclinations basses et aux attachements sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation et de la fortune, et qui regarde les mouvements éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux et solides, et seuls dignes de sa naissance et de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusements et de plaisirs, et comprend clairement qu'un homme né avec un nom, se dégrade et se déshonore par l'oisiveté et par l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, et d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères, qui attaquent la conduite, et justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des desordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre, au contraire, enivrée de sa personne et de sa beauté, tout occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espèce de maladie et de dérangement d'esprit; et ne voit dans la honte de ses engagements qu'une foiblesse innocente, et des penchants involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, et vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connoît les règles qui la défendent; on va même jusqu'à la rigueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres foiblesses, et on pousse la sévérité jusqu'au delà même de la règle. Les pharisiens, si éclairés et si sévères sur le crime de la femme adultère et sur les peines attachées par la loi à l'horreur de cette infidélité, ne voyoient point leur orgueil, leur hypocrisie, leur haine implacable, et leur envie secrète contre Jésus-Christ. Les ténèbres ne sont donc que dans notre propre cœur, et nous ne commençons à douter de nos devoirs que lorsque nous commençons à aimer les maximes qui les combattent. Seconde réflexion.

En effet, je vous dis en troisième lieu : Vous croyez que l'Évangile n'est pas si formel que nous le prétendons sur la plupart des règles que nous voulons vous prescrire ; que nous outrons sa sévérité, et que nous lui faisons dire ce qu'il nous plaît. Écoutez-le donc lui-même, mes Frères : nous consentons que de tous les devoirs qu'il vous prescrit vous ne vous croyiez obligés d'observer que ceux qui y sont marqués en termes si clairs et si précis qu'on ne sauroit s'y méprendre, et les méconnoître : on ne vous en demande pas davantage, et nous vous quittons de tout le reste. Écoutez-le donc : *Celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, et qui ne me suit pas, ne sauroit être mon disciple* (Luc, xiv, 27). *Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il possède, et ne se renonce pas sans cesse lui-même, ne doit rien prétendre à mes pro-*

messes (Luc, xiv, 33). *Le royaume des cieux souffre violence; et il n'y a que ceux qui se la font, qui en jouiront un jour* (Matth., xi, 12). *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (Luc, xiii, 5). *Il n'est pas possible de servir Dieu et le monde* (Matth., vi, 24). *Malheur à ceux qui sont dans la joie et dans l'abondance; et bienheureux ceux qui pleurent et qui souffrent ici-bas* (Luc, vi, 25)! *Celui qui aime son père, sa femme, ses enfants, ses biens, son corps, son ame plus que moi, n'est pas digne de moi* (Ibid., xiv, 26). *Le monde se réjouira; mais vous, mes disciples, vous y serez toujours dans la tristesse de la foi, et dans les larmes de la pénitence* (Jean, xvi, 20).

Est-ce moi qui parle ici, mes Frères? viens-je vous tromper par un excès de sévérité, ajouter à l'Evangile, et vous porter mes propres pensées? Foible comme je suis, j'ai moi-même besoin d'indulgence; et si je prenois dans la foiblesse de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerois que le langage de l'homme; je vous dirois que Dieu est trop bon pour punir des penchants qui naissent, ce semble, avec nous; qu'il n'est pas nécessaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de soi-même; que lorsqu'on a du bien, il faut en jouir, et ne se rien refuser. Voilà le langage que je tiendrois (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair et de sang). Mais me croiriez-vous, mes Frères? je vous l'ai déja demandé; respecteriez-vous mon ministère? me regarderiez-vous comme un ange du ciel qui viendroit vous annoncer un nouvel Évangile?

Celui de Jésus-Christ vient de vous tenir un autre langage: je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs et précis. On consent que vous borniez là toute votre piété, et que vous laissiez tout le reste comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs, et plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez, parmi vos devoirs, que ces règles saintes et incontestables; nous n'exigeons rien de plus: bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent, et vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons; et que les maximes les plus communes et les plus familières de l'Évangile vont infiniment plus loin que tous nos discours. Troisième réflexion.

Aussi je vous dis, en quatrième lieu, que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne, c'est que l'Évangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles; c'est que, par un abus déplorable, on passe toute la vie à acquérir des connoissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité, et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit nous conduire, les titres de notre espérance, les gages de notre immortalité, les consolations de notre exil, et le secours

de notre pèlerinage : c'est qu'entrant dans le monde on a soin de nous présenter les livres qui expliquent les règles de la profession à laquelle on nous destine; et que le livre où les règles de la profession du chrétien sont renfermées; cette profession, qui survivra à toutes les autres, seule nécessaire, et la seule qui nous suivra dans l'éternité; ce livre, dis-je, est laissé dans l'oubli, et n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années : c'est, enfin, que des histoires fabuleuses et lascives amusent puérilement notre loisir, et que l'histoire des merveilles de Dieu et de ses miséricordes sur les hommes, remplie d'événements si grands, si sérieux, si intéressants, qui devroit faire toute l'occupation et toute la consolation de notre vie, ne nous paroît pas même digne de notre curiosité.

Je ne suis pas surpris après cela si nous avons besoin tous les jours de faire l'apologie de l'Évangile, contre les abus et les préjugés du monde; si l'on nous écoute avec la même surprise lorsque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que si nous annoncions la croyance et les mystères de ces peuples sauvages et éloignés, dont les terres et les mœurs nous sont à peine connues; et si la doctrine de Jésus-Christ trouve aujourd'hui la même contradiction dans les esprits, qu'elle trouva à la naissance de la foi : c'est qu'il est des chrétiens à qui le livre de l'Évangile est presque aussi inconnu qu'il l'étoit alors aux païens; qui savent à peine si Jésus-Christ est venu porter des lois aux hommes; et qui ne peuvent soutenir un seul moment, sans ennui, la lecture de ce livre divin, dont les règles sont si sublimes, les promesses si consolantes, et dont les païens eux-mêmes, qui embrassoient la foi, admiroient si fort la beauté et la divine philosophie. Ainsi, mes Frères, lisez les livres saints, et lisez-les avec cet esprit de foi, de soumission, de dépendance, que l'Eglise exige; et vous en saurez bientôt autant sur vos devoirs, et sur les règles des mœurs, que les docteurs eux-mêmes qui vous enseignent : *Super omnes docentes me intellexi : quia testimonia tua meditatio mea est* (Ps., CXVIII, 99).

Et certes, mes Frères, d'où vient, je vous prie, que les premiers fidèles poussèrent si loin la pureté des mœurs et la sainteté du christianisme ? Leur annonça-t-on d'autres maximes que celles que nous vous annonçons? leur prêchoit-on un autre Évangile plus clair et plus précis que celui que nous vous prêchons? C'étoient cependant des nations idolâtres et dissolues, qui avoient porté aux vérités de la loi les préjugés des superstitions et des plus infames voluptés autorisées par le culte même. Si l'Évangile renfermoit les moindres obscurités favorables aux passions, c'étoient sans doute ces premiers disciples de la foi, qui devoient y prendre le change. D'où vient cependant qu'ils ne proposoient pas aux apôtres et à leurs successeurs, les mêmes difficultés que vous nous opposez sans cesse

pour soutenir les abus du monde et les intérêts des passions ? D'où vient qu'avec plus de penchants et plus de préjugés que nous pour les plaisirs, ces heureux fidèles comprirent d'abord jusqu'où, pour obéir à l'Evangile, il falloit se les interdire ?

Ah ! c'est qu'ils avoient nuit et jour le livre de la loi entre les mains : c'est que la patience et la consolation des Écritures étoient la plus douce occupation de leur foi : c'est que les lettres des saints apôtres, et le récit de la vie et des maximes de Jésus-Christ, étoient le seul lien et l'entretien journalier de ces Eglises naissantes : c'est qu'en un mot, pour qui lit l'Évangile, tout ce qui regarde les devoirs est bientôt décidé. Quatrième réflexion.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouveroit encore quelque chose d'obscur ; la loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère ? Les chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des maximes saintes ; les pasteurs les prêchent sur les toits ; les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille : des hommes pleins zèle et de lumières les font passer à la postérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Eglise : jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours, jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, jamais siècle ne fut plus éclairé, et ne connut mieux l'esprit de la foi, et toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siècles d'ignorance, où les règles ne subsistoient que dans les abus qui les avoient altérées, où le ministère étoit souvent pour les fidèles une occasion d'erreur et de scandale, et où le prêtre passoit pour éclairé dès qu'il étoit plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu ! que pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connoissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre : à mesure que les mœurs se corrompent, les règles se développent : à mesure que la foi s'affoiblit et s'éteint, elle s'éclaircit et se purifie ; semblable à ces feux, qui en expirant jettent une plus grande clarté, et ne font jamais mieux sentir leur force et leur éclat, que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il y ait encore parmi nous des guides aveugles, et des prophètes qui annoncent leurs propres songes. Mais le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés : quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire : ce ne sont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent, c'est nous qui les cherchons, parceque nous voulons nous égarer avec eux ; ils ne sont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en sont que les approbateurs ; ils ne nous mènent pas dans la voie de la perdition, ils ne font que nous y laisser ; et nous sommes déja tout résolus de périr dès que nous venons chercher leur suffrage. En effet, on sent bien soi-même le danger et

l'imprudence du choix que l'on fait; plus même l'oracle est complaisant, plus on se défie de ses lumières; plus il respecte nos passions, moins on respecte son ministère : on en fait même souvent le sujet de ses dérisions; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée; on se vante d'avoir trouvé un protecteur commode des foiblesses humaines; et par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie son ame et son salut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-seulement de respect, mais même d'attention et de ménagement : semblables à ces Israélites qui, un moment après avoir fléchi le genou devant le veau d'or, et attendu de lui leur salut et leur délivrance, le brisèrent avec outrage, et le réduisirent en cendres.

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affoiblissement des ministres pourroit être une occasion d'erreur, les exemples des Saints vous détrompent. Vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promesses, et dont nous honorons sur la terre la mémoire et les saints travaux : vous voyez que nul d'entre eux ne s'est sauvé par la voie que le monde vous vante comme si sûre et si innocente : vous voyez que tous les saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, méprisé le monde avec ses plaisirs et ses maximes : vous voyez que les siècles, si différents entre eux pour les usages et pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des Justes; que les Saints des premiers temps étoient faits comme ceux des derniers; que les pays même les plus dissemblables pour l'humeur et pour les manières, ont produit des Saints qui se sont tous ressemblés; que ceux des climats les plus éloignés et les plus différents du nôtre, ressembloient à ceux de notre nation; que dans toute langue et dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes : qu'enfin leurs situations ont été différentes, que les uns se sont sauvés dans l'obscurité, les autres dans l'élévation; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance; les uns dans la dissipation des dignités et des soins publics, les autres dans le silence et dans le repos de la solitude : en un mot, les uns sur le fumier, les autres sur le trône; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainsi se sont sanctifiés dans tous les siècles et dans tous les pays les princes religieux, les saints conquérants, les courtisans qui ont craint le Seigneur, les magistrats chrétiens, les vierges retirées, les femmes partagées entre Jesus-Christ et les soins du mariage, les solitaires pénitents, les prêtres appliqués à l'autel saint, les maîtres et les esclaves, et jouissent aujourd'hui de la bienheureuse immortalité.

Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au ciel par d'autres routes, et vous flatter que dans cette foule de serviteurs illustres du Dieu vivant, vous serez seul privilégié? Mon Dieu! de quel

éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcusable! Sa conscience la lui montre : votre loi sainte la lui conserve : la voix de l'Eglise la fait retentir à ses oreilles : l'exemple de vos Saints la lui met sans cesse devant les yeux : tout s'arme contre ses crimes : tout prend les intérêts de votre loi contre sa fausse paix : de toutes parts sortent des traits de lumière, qui vont porter la vérité jusqu'au fond de son ame : nul lieu, nulle situation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines sorties de votre sein, qui le poursuivent partout; et qui en l'éclairant, le déchirent : la vérité qui devroit le délivrer, le rend malheureux; et ne voulant pas en aimer la lumière, il est forcé d'en sentir par avance la juste sévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher Auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur? Pourquoi changez-vous en une source intarissable de remords cruels, des lumières qui devroient être au dedans de vous toute la consolation de vos peines? Puisque, par une suite des richesses de la miséricorde de Dieu sur votre ame, vous ne pouvez réussir, comme tant d'impies et d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure, qui vous rappelle sans cesse à l'ordre et au devoir, pourquoi vous roidissez-vous contre le bonheur de votre destinée? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même? tant de diversions et de fuites pour vous éviter? Réconciliez enfin votre cœur avec vos lumières, votre conscience avec vos mœurs, vous-même avec la loi de Dieu; voilà le seul secret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez. Tournez-vous de tous les côtés, il faudra toujours en venir là. L'observance de la loi est le véritable bonheur de l'homme : c'est se tromper, de la regarder comme un joug; elle seule met le cœur en liberté. Tout ce qui favorise nos passions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre servitude; la loi de Dieu toute seule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guerit, nous délivre. Telle est la destinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ses passions; de n'aller que par la violence aux plaisirs véritables du cœur, et ensuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la loi du Seigneur. *Ainsi soit-il.*

SECOND SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?
Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? (JEAN, VIII, 46.)

Ce n'est pas assez d'avoir défendu l'évidence de la loi de Dieu, contre l'ignorance affectée des pécheurs qui la violent, il faut encore établir son immutabilité contre tous les prétextes qui semblent autoriser le monde à se dispenser de ses règles saintes.

Jésus-Christ ne se contente pas d'annoncer aux pharisiens, que la vérité qu'ils connoissent les jugera un jour; qu'ils avoient beau se la dissimuler à eux-mêmes, et que le crime de la vérité connue et méprisée demeureroit à jamais sur leur tête. C'est par l'évidence de la loi qu'il les rappelle d'abord à leur propre conscience: il les accuse ensuite d'avoir donné atteinte même à son immutabilité; de substituer des usages et des traditions humaines à la perpétuité de ses règles; de les accommoder aux temps, aux circonstances, aux intérêts; et leur déclare que jusqu'à la fin des siècles, un seul iota ne sera pas changé à sa loi, que le ciel et la terre passeront, mais que sa loi et sa parole sainte sera toujours la même.

Et voilà, mes Frères, les abus qui règnent encore parmi nous contre la loi de Dieu. Nous vous avons montré que malgré les doutes et les obscurités que nos cupidités répandoient sur nos devoirs, la lumière de la loi, toujours supérieure à nos passions, dissipoit malgré nous ces ténèbres, et que nous n'étions jamais de bonnefoi dans les transgressions que nous tâchions de nous justifier à nous-mêmes. Mais c'est peu de vouloir, comme les pharisiens, obscurcir l'évidence de la loi; nous donnons encore atteinte comme eux à son immutabilité: et comme si la loi de Dieu pouvoit changer avec les mœurs des siècles, les différences des conditions, la nécessité des situations; nous croyons pouvoir l'accommoder à ces trois circonstances différentes, et y trouver des prétextes, ou pour en adoucir la sévérité, ou pour en violer tout-à-fait les préceptes.

En effet, premièrement, le cœur des hommes est changeant; chaque siècle voit naître parmi nous de nouveaux usages; les temps et les coutumes décident toujours de nos mœurs: or la loi de Dieu est immuable dans sa durée; toujours la même dans tous les temps, et dans tous les lieux; et par ce premier caractère d'immutabilité, elle seule doit être la règle constante et perpétuelle de nos mœurs: première réflexion.

Secondement, le cœur des hommes est vain; tout ce qui nous

égale avec le reste des hommes blesse notre orgueil; nous aimons les distinctions et les préférences; nous croyons trouver dans l'élévation du rang et de la naissance des priviléges contre la loi : or la loi de Dieu est immuable dans son étendue; elle égale tous les états et toutes les conditions; elle est la même pour les grands et pour le peuple, pour le prince et pour les sujets; et par ce second caractère d'immutabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états et de conditions, qui répand tant d'inégalité sur le détail des mœurs et des règles : seconde réflexion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même; il se persuade que ses intérêts doivent l'emporter sur la loi, et sur les intérêts de Dieu même : les plus légers inconvénients lui paroissent des raisons contre la règle : or la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie; et par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perplexité, ni inconvénient, ni nécessité apparente qui puisse nous dispenser de ses préceptes : dernière réflexion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppose à l'immutabilité de la loi de Dieu confondus : le prétexte des mœurs et des usages; le prétexte du rang et de la naissance; le prétexte des situations et des inconvénients. La loi de Dieu est immuable dans sa durée; donc, les mœurs et les usages ne sauroient la changer : la loi de Dieu est immuable dans son étendue; donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même : la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations; donc, les inconvénients, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression. Implorons., etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un des reproches les plus pressants et les plus ordinaires que les premiers apologistes de la religion faisoient autrefois aux païens, c'étoit l'instabilité de leur morale, et les variations éternelles de leur doctrine. Comme la plénitude de la vérité ne se trouvoit pas dans leur vaine philosophie, et qu'ils ne puisoient pas leurs lumières, disoit Tertullien, dans cette raison souveraine qui éclaire tous les esprits, et qui est le docteur immuable de la vérité; mais dans la corruption de leur cœur, et dans la vanité de leurs pensées; ils qualifioient le bien et le mal selon leurs caprices, et les vices et les vertus étoient presque parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidine interpretantur* (Tertull.). Cependant, continue ce Père, le caractère le plus inséparable de la vérité, c'est d'être toujours le même : le bien et le mal tirent leur immutabilité de celle de Dieu même, qu'ils glorifient ou qu'ils outragent : sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sont les seules règles éternelles de nos mœurs, et il n'appartient pas aux hommes de changer à leur gré ce que les hommes n'ont pas établi, et ce qu

est plus ancien que les hommes mêmes : *Hæc est veritatis integritas; non mutare sententiam, nec variare judicium : non potest aliud esse quod verè quidem bonum est seu malum : omnia penes Dei veritatem fixa sunt* (TERTULL.).

Or il n'étoit pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les écoles païennes, livrées à l'orgueil et aux variations de l'esprit humain; c'étoit la vanité, et non pas la vérité, qui faisoit les philosophes; les règles changeoient avec les siècles; de nouveaux temps amenoient de nouvelles lois : en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs; c'étoit le changement de mœurs, qui entraînoit toujours celui de la doctrine.

Mais ce qui étonne, c'est que les chrétiens, qui ont reçu du ciel la loi éternelle et immuable qui règle les mœurs, la croient aussi changeante que la morale des philosophes; qu'ils se persuadent que les devoirs rigoureux que l'Evangile prescrivoit d'abord aux premiers âges de l'Eglise, se sont adoucis avec le relâchement des mœurs, et ne sont plus faits pour l'affoiblissement et la corruption de nos siècles.

En effet, mes Frères, l'Evangile, la loi de Jésus-Christ, est immuable dans sa durée : voyant tout changer autour d'elle, seule elle ne change point; les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux, comme elle. Tout change sur la terre, parceque tout se sent de la mutabilité de son origine : les empires et les états ont leur progrès et leur décadence : les arts et les sciences tombent ou se relèvent avec les siècles : les usages changent sans cesse avec le goût des peuples et des climats : du haut de son immutabilité, Dieu semble se jouer des choses humaines, en les laissant dans une révolution éternelle : les siècles à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin; nous détruisons ce que nos pères avoient cru digne d'une durée éternelle; et pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'aient rien de fixe et de solide, que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais au milieu des changements des mœurs et des siècles, la loi de Dieu demeure toujours la règle immuable des siècles et des mœurs. Le ciel et la terre passeront, mais les paroles saintes de la loi ne passeront point : telles que les premiers fidèles les reçurent à la naissance de la foi, telles les avons-nous encore aujourd'hui, telles nos descendants les recevront un jour; telles, enfin, les bienheureux dans le ciel les adoreront, les aimeront éternellement : la ferveur ou le déréglement des siècles n'ajoute ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères, ni plus accommodantes : la rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions et des doctrines, leur laisse toute la sage sobriété de leurs règles; et elles

forment cet Evangile éternel, que l'Ange, dans l'Apocalypse, annonce dès le commencement, du haut du ciel, à toute langue et à toute nation : *Et vidi alterum Angelum volentem per medium cœlum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret sedentibus super omnem terram* (Apoc., xiv, 6).

Cependant, mes Frères, lorsque nous vous représentons quelquefois dans les mœurs des premiers fidèles, tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres et des plaisirs publics, leur assiduité dans les temples, la modestie et la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur desir continuel d'aller se réunir à Jésus-Christ : en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes, et par la consolation des livres saints, et telle enfin que l'Evangile la prescrit à tous les disciples de la foi : lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modèles, pour vous faire sentir, par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du royaume de Dieu, loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point, qu'on croiroit à peine que vous fussiez disciples d'un même maître, et sectateurs de la même loi, vous nous reprochez de rappeler sans cesse jusqu'à l'ennui ces premiers temps, de ne parler que de l'Eglise primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis long-temps aucune trace, impraticables aujourd'hui parmi nous, et que les temps et les usages ont universellement abolies : vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont ; qu'il seroit à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Eglise ; mais que tout se relâche et s'affoiblit avec le temps ; et que vouloir nous ramener à la vie des premiers siècles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre.

Mais je vous demande, premièrement, mes Frères, les temps et les années qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-elles altéré celle de l'Evangile? les règles sont-elles devenues plus commodes et plus favorables aux passions, parceque les hommes sont devenus plus sensuels et plus voluptueux? et le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jésus-Christ? Lorsqu'il a prédit dans l'Evangile, que dans les derniers temps, c'est-à-dire, dans les siècles où nous avons le malheur de vivre, il ne se trouveroit presque plus de foi sur la terre, que son nom y seroit à peine connu, que ses maximes y seroient anéanties, que les devoirs seroient incompatibles avec les usages, et que les Justes eux-mêmes se laisseroient presque souiller par la contagion universelle, et entraîner au torrent des exemples : a-t-il ajouté qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Evangile ; qu'il consentiroit que les usages établis

par l'ignorance et le déréglement des siècles, succédassent aux règles et aux devoirs de sa doctrine; qu'il exigeroit alors de ses disciples, infiniment moins qu'il n'exigeoit à la naissance de la foi; et que son royaume, qui n'étoit d'abord promis qu'à la violence, seroit alors accordé à l'indolence et l'oisiveté? l'a-t-il ajouté, je vous le demande? Au contraire, il avertit ses disciples qu'alors, que dans ces derniers temps, il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer sur les montagnes, pour se mettre à couvert de la corruption générale : il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde; qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des villes; et il finit par les exhorter encore une fois de veiller, et de prier sans cesse, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale : *Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt* (Luc, XXI, 36).

Et en effet, mes Frères, plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente et attentive; plus nous sommes environnés de périls, plus la prière, la retraite, la mortification, nous deviennent nécessaires. Le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoute encore de nouvelles obligations à celles de nos pères; et loin que la voie du salut soit devenue plus aisée que dans les premiers temps, nous périrons avec une vertu médiocre, qui, soutenue alors par l'exemple commun, auroit peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs, mes Frères, je vous demande en second lieu; croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'aient été faites que pour les premiers âges de la foi? Croyez-vous que Jésus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctrine pour ces hommes chastes, innocents, charitables, fervents, qui vivoient dans ces temps heureux de l'Eglise; ces hommes qui s'interdisoient eux-mêmes tous les plaisirs; ces premiers héros de la religion, qui conservoient presque tous, jusqu'à la fin, la grace de la régénération qui les avoit faits chrétiens? Quoi! mes Frères, Jésus-Christ n'auroit récompensé leur zèle et leur fidélité, qu'en aggravant leur joug, et il auroit réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Quoi! mes Frères, Jésus-Christ n'auroit fait des lois sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières femmes chrétiennes qui renonçoient à tout pour lui plaire; qui ne se partageoient qu'entre le Seigneur et leur époux; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevoient leurs enfants dans la foi et dans la piété: les Électre, les Ennice, les Loïde, ces premières héroïnes de la foi; et il exigeroit moins aujourd'hui de ces femmes molles, voluptueuses, mondaines, qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de

leurs parures, et qui corrompent les cœurs par la liberté de leurs mœurs, et les piéges qu'elles tendent à l'innocence? Et où seroit ici l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne? On exigeroit donc plus de celui qui doit moins? les transgressions de la loi dispenseroient donc de sa sévérité ceux qui la violent? il suffiroit d'avoir des passions pour être en droit de les satisfaire? la voie du ciel s'aplaniroit pour les pécheurs, et conserveroit toute son âpreté pour les Justes? et plus les hommes auroient de vices, moins ils auroient besoin de vertu?

De plus, souffrez que j'ajoute en dernier lieu, mes Frères: si le changement des mœurs pouvoit changer les règles, si les usages pouvoient justifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderoit donc à l'inconstance des temps, et au goût bizarre des hommes? Il faudroit donc un Evangile pour chaque siècle et pour chaque nation? car nos usages n'étoient pas établis du temps de nos pères; sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux: ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jésus-Christ. Donc ces usages ne peuvent, ni devenir notre règle, ni la changer; car la règle est de tous les temps et de tous les lieux: donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Évangile, puisqu'il faudroit dire anathème à un Ange même qui viendroit nous en annoncer un nouveau, et que l'Évangile ne seroit plus qu'une loi humaine, et point sûre pour les hommes, si elle pouvoit changer avec les hommes: donc il ne faut pas juger des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages, mais juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles: donc c'est la loi de Dieu qui doit être la règle constante des temps; et non pas la variation des temps, devenir la règle même de la loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes Frères, que les temps ne sont plus les mêmes; mais la loi de Dieu ne l'est-elle pas? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs universellement établies; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers: changez-vous vous-même; sauvez votre ame, dont vous êtes chargé; voilà tout ce qu'on exige de vous: qu'enfin les chrétiens des premiers temps avoient, ou plus de force, ou plus de grace que nous; ah! ils avoient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour le monde: voilà tout ce qui les distinguoit de nous.

N'avons-nous pas les mêmes sources de graces qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime? Les miséricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance sur son Eglise? N'avons-nous pas encore au milieu de nous des ames pures et saintes, qui font revivre la foi et la ferveur des premiers temps, et qui sont des preuves vivantes de la possibilité des devoirs, et des miséricordes du Seigneur sur son peuple? Ne dites donc plus, dit l'Esprit de Dieu, que les temps qui nous ont précédés avoient des avantages sur le nôtre: *Ne dicas quòd priora tempora meliora*

fuère quàm nunc sunt ; stulta enim est hujuscemodi interrogatio (Eccles., vii, 11). Il en a toujours coûté pour suivre Jésus-Christ : il a fallu dans tous les temps porter sa croix, ne pas se conformer au siècle corrompu, vivre comme des étrangers sur la terre : les Saints ont eu, dans tous les temps, les mêmes passions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obstacles à surmonter : et s'il y a ici quelque différence, c'est que, dans les premiers temps, ce n'étoient pas de seuls usages arbitraires qu'il falloit éviter, les dérisions du monde seulement qu'on avoit à craindre en se déclarant pour Jésus-Christ ; c'étoient les supplices les plus cruels auxquels il falloit s'exposer ; c'étoit la puissance des césars et la fureur des tyrans, qu'il falloit mépriser ; c'étoient des superstitions respectables par leur ancienneté, autorisées par les lois de l'empire, et par le consentement de presque tous les peuples, dont il falloit se dispenser ; c'étoit, en un mot, l'univers entier qu'il falloit armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux étoit plus forte que les supplices, que les tyrans, que les césars, que le monde entier ; et la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages, ou la puérilité d'une dérision ; et l'Evangile, qui pouvoit autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle. La loi de Dieu est donc immuable dans sa durée ; toujours la même dans tous les temps et dans tous les lieux : mais elle est encore immuable dans son étendue, et la même pour tous les états et toutes les conditions ; c'est ma seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ, est de réunir sous les mêmes règles, le Juif et le gentil, le Grec et le barbare, les grands et le peuple, le prince et les sujets : en lui il n'y a plus d'acception de personne. La loi de Moïse, du moins dans ses usages et dans ses cérémonies, n'étoit donnée qu'à un peuple seul : mais Jésus-Christ est un législateur universel ; sa loi comme sa mort est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple ; de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps : c'est le même esprit qui l'anime, les mêmes lois qui le gouvernent : on peut y exercer des conditions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables ; mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses qui divisoient autrefois les hommes, sont anéanties par l'Evangile : cette loi sainte ne connoît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni esclave ; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle, qui les égale tous ; elle ne les distingue point par leurs noms et par leurs places, mais par leurs vertus ; et les plus grands à ses yeux sont ceux qui sont les plus saints.

Cependant une seconde illusion assez ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle change et s'adoucit en faveur du rang et de la naissance; que ses obligations sont moins austères pour les personnes nées dans l'élévation; et que les obstacles que les grandes places, et les mœurs attachées à la grandeur, mettent à l'observance des devoirs sévères de l'Évangile, et qui en rendent aux grands la pratique presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente. On se figure que les abus permis de tout temps par l'usage aux grands, leur sont accordés par la loi de Dieu, et qu'il y a une autre voie de salut pour eux que pour le peuple. De là toutes les lois de l'Église violées; les temps et les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le reste des jours, sont regardés comme des priviléges refusés au vulgaire, et réservés au nom seul et à la naissance : de là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire, ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition, faire son Dieu de soi-même; la même prospérité qui facilite tous ces excès, les excuse et les justifie.

Mais, mes Frères, je l'ai déja dit, l'Evangile est la loi de tous les hommes : grands, peuples, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer : l'Église, en vous recevant au nombre de ses enfants, n'a pas proposé aux grands d'autres vœux à faire, et d'autres régles à pratiquer qu'au simple peuple : vous y avez tous fait les mêmes promesses; tous juré, à la face des autels, d'observer le même Evangile : l'Église ne vous a pas demandé alors, si, par votre naissance selon la chair, vous étiez grand ou peuple; mais si, par votre renaissance en Jésus-Christ, vous vouliez être fidèle, et vous engager à suivre sa loi : sur le serment que vous en avez fait, elle a mis l'Évangile saint sur votre tête, pour marque que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Or, mes Frères, tous les devoirs de l'Évangile se réduisent à deux points. Les uns sont proposés pour combattre et affoiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant, les autres pour perfectionner cette première grace du chrétien que nous avons reçue dans le baptême : c'est-à-dire, les uns pour détruire en nous le vieil Adam; les autres pour y faire croître Jésus-Christ. La violence, le renoncement, la mortification, regardent le premier; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le desir des biens invisibles, sont renfermés dans le second : voilà tout l'Evangile. Or, je vous demande, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs, dont le rang et la naissance puissent vous dispenser?

Devez-vous moins prier que les autres fidèles? avez-vous moins de graces à demander qu'eux, moins d'obstacles à vaincre, moins de piéges à éviter, moins de desirs à combattre? Hélas! plus vous êtes élevé, plus les périls augmentent, plus les occasions de chute naissent sous vos pas; plus le monde vous devient aimable, plus

tout favorise vos passions, plus tout contredit vos bons desirs : est-ce dans une situation si terrible pour le salut, que vous trouvez des priviléges qui vous le rendent plus doux et plus commode? Donc plus vous êtes élevé, plus la mortification vous devient nécessaire, parceque plus les plaisirs corrompent votre cœur; plus la vigilance est indispensable, parceque les périls sont plus fréquents; plus la foi doit être vive, parceque tout ce qui vous environne l'affoiblit et l'éteint; plus la prière doit être continuelle, parceque les graces pour vous soutenir doivent être plus abondantes; la pauvreté de cœur plus héroïque, parceque les attachements aux choses d'ici-bas sont plus inévitables : enfin plus vous êtes élevé, plus le salut vous devient difficile; voilà le seul privilége que vous pouvez attendre de votre élévation. Aussi, grand Dieu! vous nous avertissez souvent que votre royaume n'est que pour les pauvres et les petits : vous ne parlez de la difficulté du salut pour les grands et les puissants, qu'en des termes qui sembleroient leur ôter tout espoir d'y prétendre, si nous ne savions que vous voulez le salut de tous les hommes, et que votre grace est encore plus puissante pour nous sanctifier, que la prospérité pour nous corrompre.

Et certes, mes Frères, si la grandeur et l'élévation rendoient notre condition plus heureuse et plus favorable par rapport au salut, en vain la doctrine de Jésus-Christ nous apprendroit à craindre les grandeurs et les prospérités humaines : en vain on nous diroit, que bienheureux ceux qui pleurent et qui sont affligés ici-bas; que malheur à ceux qui se réjouissent et qui sont dans l'abondance; et qu'enfin recevoir sa récompense dans ce monde, par les biens et les honneurs passagers qu'on y reçoit, c'est un préjugé presque certain qu'on ne doit pas l'attendre dans l'autre. Au contraire, la grandeur et la prospérité deviendroient un état digne d'envie, même selon les règles de la foi : il faudroit appeler heureux, contre la maxime de Jésus-Christ, ceux qui sont dans les plaisirs et dans l'opulence; puisque, outre les douceurs d'une fortune riante, ils y trouveroient encore une voie de salut plus douce et plus aisée que dans un état plus obscur : ceux qui souffrent, et qui sont affligés ici-bas, seroient donc les plus malheureux de tous les hommes, puisqu'à toutes les amertumes de leur condition, il faudroit encore ajouter celles d'un Évangile plus rigoureux et plus austère pour eux que pour les personnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Évangile faudroit-il vous annoncer, mes Frères, si c'étoient là les règles de la morale de Jésus-Christ!

Mais je n'en dis pas assez. Quand la prospérité n'exigeroit pas des précautions plus sévères par les périls qui l'environnent, elle exigeroit du moins des réparations plus rigoureuses par les crimes et les excès qui en sont inséparables. Hélas! mes Frères, n'est-ce

pas parmi vous que les passions ne connoissent plus de bornes ; que les jalousies sont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médisances plus cruelles, l'ambition plus démesurée, les voluptés plus monstrueuses? N'est-ce pas parmi les grands que la débauche plus affreuse raffine même sur les crimes communs ; que les dissolutions deviennent un art ; et que pour prévenir les dégoûts inséparables du déréglement, on cherche dans le crime, des ressources contre le crime même? Quelle indulgence pouvez-vous donc vous promettre du côté de la religion? si les plus justes sont redevables de toute la loi, les plus grands pécheurs en seroient-ils déchargés? Mesurez vos devoirs sur vos crimes, et non sur votre rang : jugez de vous-même par les outrages que vous avez faits à Dieu, et non par les vains hommages que les hommes vous rendent : comptez les jours et les années de vos crimes, qui seront les titres éternels de votre condamnation, et non pas les années et les siècles de l'antiquité de votre race, qui ne forment que de vains titres écrits sur la cendre de vos tombeaux : examinez ce que vous devez à Dieu, et non pas ce que les hommes vous doivent. Si le monde devoit vous juger, vous pourriez vous promettre des distinctions et des préférences : mais le monde sera lui-même jugé ; et celui qui le jugera et vous aussi, ne distinguera les hommes que par les vices ou les vertus. Il ne demandera pas les noms, il ne demandera que les œuvres : mesurez là-dessus les distinctions que vous devez attendre.

Aussi, mes Frères, nous ne voyons pas que Jésus-Christ, dans l'Évangile, proposât aux princes du peuple, et aux grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple : il parle dans la capitale de la Judée, et devant ce que la Palestine avoit de plus illustre, comme il parle sur les bords de la mer ou sur la montagne, à cette populace obscure qui le suivoit ; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, la séparation des plaisirs ; voilà ce qu'il annonce à Jérusalem, le siége des rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obscur de la Judée ; à ce jeune homme qui possédoit de si grands biens, comme aux enfants de Zébédée, qui n'avoient que leurs filets pour héritage ; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans la Palestine, comme à la femme de Samarie, d'une condition plus obscure ; ses ennemis eux-mêmes avouoient que c'étoit là son caractère propre, et étoient forcés de lui rendre cette justice, qu'il enseignoit la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avoit égard ni au rang ni aux personnes. *Scimus quia verax es, et viam Dei in veritate doces..... : non enim respicis personam hominum* (Matth., xxii, 16).

Que dis-je! après sa mort même, l'Évangile ne parut une doctrine descendue du ciel, que parceque, annonçant aux grands et

aux puissants des maximes tristes et crucifiantes, si incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas de se soumettre au joug de Jésus-Christ, et d'embrasser une loi, qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs et de plaisirs ici-bas, qu'aux pauvres et au simple peuple. Et en effet, mes Frères, pourquoi les premiers défenseurs de la foi auroient-ils regardé la conversion des césars et des puissants du siècle, comme une preuve de la vérité et de la divinité de l'Évangile? Qu'y auroit-il de si surprenant, que les riches et les puissants eussent embrassé une doctrine qui les distingueroit du peuple, par une plus grande indulgence; qui, tandis qu'elle prescriroit aux autres les larmes, les jeûnes, les croix, la violence, se relâcheroit en faveur des grands, et consentiroit que les profusions, les plaisirs, les sensualités, les jeux, les spectacles, si rigoureusement interdits au commun des fidèles, devinssent une occupation innocente pour eux; et que ce qui est une voie de perdition pour les autres, fût pour eux seuls la voie du salut? Ce seroit donc la sagesse du siècle qui auroit établi l'Évangile, et non pas la folie de la croix : ce seroient les artifices et les égards humains, et non pas le bras du Tout-Puissant : ce seroit la chair et le sang, et non pas la vertu de Dieu; et la conversion de l'univers n'auroit rien de plus merveilleux, que l'établissement des superstitions et des sectes.

Et au fond, mes Frères, de bonne foi, si l'Évangile avoit des distinctions à faire, et des complaisances à accorder; si la loi de Dieu pouvoit relâcher quelque chose de sa sévérité, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance? Quoi! elle conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux? elle condamneroit aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance et d'amertume, et qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front? et elle déchargeroit de ces devoirs rigoureux les grands de la terre? et elle n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs? et elle réserveroit toute son indulgence pour ces ames molles et voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, qui ne croient être sur la terre que pour y jouir d'une injuste félicité, et qui ne connoissent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes?

Grand Dieu! c'est l'aveuglement que votre justice répand sur les prospérités humaines : après avoir corrompu le cœur, elles éteignent encore toutes les lumières de la foi. Il est rare que les grands, si éclairés sur les intérêts de la terre, sur les voies de la fortune et de la gloire, sur les ressorts secrets qui font mouvoir les cours et les empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du salut; le monde les a si fort accoutumés aux préférences, qu'ils se persuadent devoir en trouver aussi dans la religion. Parceque les

hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croient, ô mon Dieu! que vous les regardez des mêmes yeux que l'homme; et qu'en remplissant quelques foibles devoirs de piété, qu'en faisant quelques légères démarches pour vous, ils vont encore au delà de ce qu'ils vous doivent; comme si leurs moindres œuvres de religion trouvoient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne le trouvent à vos yeux que dans la foi et la charité qui les anime.

C'est ainsi, mes Frères, que la loi de Dieu, immuable dans son étendue, est la même pour tous les états, pour les grands et pour le peuple. Mais elle est encore immuable dans toutes les situations de la vie; et il n'est ni conjoncture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer, et même l'adoucir, devienne un tempérament légitime et nécessaire: ce devoit être ici ma dernière réflexion; mais j'abrége, et je poursuis.

Oui, mes Frères, tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire contre la loi de Dieu; les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu seroit injuste, et exigeroit trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usoit d'indulgence à notre égard.

Ainsi, la loi de Dieu nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient, de nous retrancher pour payer des dettes accumulées par nos excès, et de ne pas permettre que des créanciers malheureux souffrent de nos profusions insensées: cependant, on se persuade que, dans une grande place, il faut soutenir l'éclat d'une dignité publique; que l'honneur du maître demande qu'on ne laisse pas avilir, par des dehors obscurs et rampants, le poste élevé qu'il nous a confié; qu'on est redevable au prince, à l'état, à soi-même, avant que de l'être aux particuliers; et que la bienséance publique l'emporte alors sur la règle particulière.

Ainsi la loi de Dieu nous enjoint d'arracher l'œil qui scandalise, et de le jeter bien loin de nous; de nous séparer d'un objet qui a été de tout temps l'écueil de notre innocence, et auprès duquel nous ne saurions être en sûreté: cependant, l'éclat que feroit une rupture, les soupçons qu'elle pourroit réveiller dans l'esprit du public, les liens de société, de parenté, d'amitié, qui semblent rendre la séparation impossible sans éclat, nous persuadent qu'elle n'est pas alors ordonnée; et qu'un péril devenu comme nécessaire, devient pour nous une sûreté.

Ainsi, la loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité, de ne pas trahir notre conscience en la retenant dans l'injustice, c'est-à-dire de ne pas la dissimuler par des intérêts humains à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer: cependant, on se persuade que des vérités qui seroient utiles doivent être supprimées;

et qu'une liberté dont tout le fruit seroit d'exposer notre fortune, et de nous rendre odieux sans rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité, seroit plutôt une indiscrétion qu'une loi de charité et de justice.

Ainsi la loi de Dieu nous prescrit de ne chercher dans les soins publics que l'utilité des peuples, pour qui seuls l'autorité nous est confiée; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injustice, les asiles de l'oppression et de la misère : cependant on croit se trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité, soutenir des abus que l'on connoît insoutenables, sacrifier sa conscience et son devoir à la nécessité des temps, et violer sans scrupule les règles les plus claires, parceque les inconvénients qui naîtroient de leur observance, semblent en rendre la transgression nécessaire. Enfin, les prétextes, les intérêts, les inconvénients humains font toujours pencher la balance de leur côté; et le devoir, et la loi de Dieu cède toujours à la nécessité des temps et des conjonctures.

Or, mes Frères, je ne vous dis pas, premièrement, que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en parallèle avec notre ame, ne doit être compté pour rien; et que quand le ciel et la terre changeroient de face, que le monde entier devroit périr, et tous les maux fondre sur notre tête, ces inconvénients seroient toujours infiniment moindres que la transgression de la loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, secondement, que la loi a toujours, du moins, la sûreté pour elle contre le prétexte, parceque l'obligation de la loi est claire et précise, au lieu que la justice du prétexte qui introduit l'exception, est toujours douteuse; et qu'ainsi, préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre, et en choisir une autre dont personne ne peut répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Évangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvénients certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos, et nous persuader qu'alors il nous est permis de recourir à des expédients qui l'adoucissent, et qui en concilient la sévérité avec les intérêts de notre amour-propre. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles, commodes, et qui ne prissent rien sur nos passions : il est venu porter le glaive et la séparation dans les cœurs; séparer l'homme de ses proches, de ses amis, de lui-même; nous montrer une voie rude et malaisée à tenir. Ainsi, ce que nous appelons inconvénients, et extrémités inouies, ne sont au fond que l'esprit de la loi, les conséquences les plus naturelles des règles, et la fin que Jésus-Christ s'étoit proposée en nous les prescrivant.

Ce jeune homme de l'Évangile, regardoit comme un inconvé-

nient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoirs à son père, et recueillir sa succession, s'il suivoit Jésus-Christ; et c'est précisément ce sacrifice, que Jésus-Christ exigeoit de lui. Ces hommes appelés au festin regardoient comme un inconvénient; l'un, d'abandonner sa maison des champs; l'autre, son commerce; le dernier, enfin, de suspendre la solennité de ses noces; et c'étoit pour rompre tous ces liens qui les attachoient encore trop à la terre, que le père de famille les invite de venir s'asseoir au festin. Esther regardoit d'abord comme un inconvénient d'aller paroître devant Assuérus contre la loi de l'empire, et de se déclarer fille d'Abraham, et protectrice des enfants d'Israël; et cependant, comme lui représente le sage Mardochée, le Seigneur ne l'avoit élevée à ce point de gloire et de prospérité que pour cette occasion importante. Tout ce qui nous gêne, nous paroît une raison contre la loi; et nous prenons pour des inconvénients les obligations mêmes.

D'ailleurs, mes Frères, n'est-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs, se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; que le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ, est de soulever contre elle toutes les raisons de la chair et du sang; et que la vertu ressembleroit au vice, si elle ne trouvoit au dehors et au dedans de nous, que des facilités et des convenances? Les Justes, mes Frères, n'ont jamais été paisibles observateurs des règles saintes: Abel trouva des inconvénients dans la jalousie de son propre frère; Noé, dans l'incrédulité de ses citoyens; Abraham, dans les disputes de ses serviteurs; Joseph, dans les périls où l'exposoit l'amour de la pudeur, et la fureur d'une femme infidèle; Daniel, dans les usages d'une cour profane; le pieux Esdras, dans les mœurs de son siècle; le généreux Éléazar, dans les piéges d'un tempérament spécieux: enfin, suivez l'histoire des Justes, et vous verrez que dans tous les siècles, tous ceux qui ont marché dans les préceptes et dans les ordonnances de la loi, ont trouvé des inconvénients où la justice elle-même sembloit autoriser la transgression des règles; ont rencontré en leur chemin des obstacles, où les lumières d'une raison humaine sembloient décider en faveur du prétexte contre la loi; en un mot, où la vertu sembloit condamner la vertu même: et qu'ainsi il n'est pas nouveau à la loi de Dieu de trouver des obstacles, mais qu'il est nouveau de prétendre trouver dans ces obstacles des excuses légitimes, qui nous dispensent de la loi de Dieu.

Et la raison décisive qui confirme cette vérité, c'est que nos passions seules forment les inconvénients qui nous autorisent à chercher des tempéraments à nos devoirs et à la loi de Dieu; et que des vues de fortune, de gloire, de faveur, ne nous engagent à certaines démarches, ne les justifient à nos yeux, malgré l'évidence des règles qui les condamnent, que parceque nous aimons plus notre gloire et notre fortune que les règles mêmes.

Mourons au monde et à nous, mes Frères ; rendons à notre cœur les sentiments d'amour et de préférence qu'il doit à son Seigneur : alors tout nous paroîtra possible ; les difficultés s'aplaniront en un instant ; et ce que nous appelons inconvénients, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice. Qu'il est aisé de trouver des prétextes quand on les aime ! Les raisons ne manquent jamais aux passions : l'amour-propre est habile à mettre toujours du moins les apparences de son côté : il change toujours nos foiblesses en devoirs, et nos penchants deviennent bientôt des titres légitimes : et ce qu'il y a ici de plus déporable, dit saint Augustin, c'est que nous appelons la religion même au secours de nos passions ; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les régles de la piété mêmes ; et que nous recourons à des prétextes saints, pour autoriser des cupidités injustes : *Et multi sunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena, religionem suffragari debere christianam* (S. Aug.).

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que nous passons presque toute la vie à nous séduire nous-mêmes : que nous n'employons les lumières de notre raison, qu'à obscurcir celles de la foi ; que nous ne consumons le peu de jours que nous avons à passer sur la terre, qu'à chercher des autorités à nos passions, qu'à imaginer des situations où nous croyons pouvoir vous désobéir impunément : c'est-à-dire, que tous nos soins, toutes nos réflexions, toute la supériorité de nos vues, de nos lumières, de nos talents, toute la sagesse de nos mesures et de nos conseils, se borne à nous perdre, et à nous déguiser à nous-mêmes notre perte éternelle.

Evitons ce malheur, mes Frères ; ne comptons de voie sûre pour nous, que celle des règles et de la loi ; et souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui semblent autoriser les transgressions de la loi, que par les crimes déclarés qui la violent. C'est ainsi que la loi de Dieu, après avoir été la règle de nos mœurs sur la terre, en sera la consolation éternelle dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Adhuc modicum tempus vobiscum sum.
Je suis encore avec vous un peu de temps. (Jean, vii, 33.)

La source de tous les désordres qui régnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-

mêmes : les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre, que pour y jouir d'un indigue repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient : les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à conjurer : toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire : les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée ; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue : nous craignons comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée : c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce temps, dont nous paroissons faire si peu de cas, est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, et c'est un crime ; nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, et c'est une folie. Employons le temps que Dieu nous donne, parcequ'il est court ; ne l'employons que pour travailler à notre salut, parcequ'il ne nous est donné que pour nous sauver. C'est-à-dire, connoissons tout le prix du temps, et nous ne le perdrons pas ; connoissons-en l'usage, et nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par-là, nous éviterons et les périls de la vie oiseuse, et les inconvénients de la vie occupée ; c'est le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes : les grands avantages qui peuvent nous en revenir ; le peu que nous avons à les posséder ; et enfin tout espoir de retour ôté, si nous venons à les perdre. Or voilà, mes Frères, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable : premièrement, il est le prix de l'éternité ; secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit ; enfin, il est irréparable, et ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité : oui, mes Frères, l'homme condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devroit recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçue. Le sang de Jésus-Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort et de condamnation prononcé contre tous les hommes

en la personne du premier pécheur ; nous vivons, quoique enfants d'un père condamné à la mort, et héritiers nous-mêmes de sa peine, parceque le Rédempteur est mort à notre place : la mort de Jésus-Christ est donc la source et le seul titre du droit que nous avons à la vie ; nos jours, nos moments sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix ; et le temps que nous perdons si vainement, est cependant le prix de son sang, le fruit de sa mort, et le mérite de son sacrifice.

Non-seulement comme enfants d'Adam, nous ne méritons plus de vivre ; mais tous les crimes même que nous avons ajoutés à celui de notre naissance, sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre : tout pécheur est donc un enfant de mort et de colère ; et toutes les fois que la miséricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a suspendu l'arrêt de notre condamnation et de notre mort, c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusque-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidents, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vu finir celle de nos amis et de nos proches, et dont sa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine : le temps qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de graces, qui composent le fil et comme tout le cours de notre vie : chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu ; et passer ce temps et ces moments en une inutilité déplorable, c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grace inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité. Voilà, mes Frères, le premier crime attaché à la perte du temps : c'est un bien précieux qu'on nous laisse, quoique nous n'y ayons plus de droit ; qu'on ne nous laisse que pour acheter le royaume du ciel ; et que nous dissipons comme la chose la plus vile, et dont on ne sait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde, un homme lequel héritier d'un trésor immense, le laisseroit dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en feroit aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireroient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide, et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, mes Frères, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde ; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, et à des grandeurs humaines ; hélas! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est

lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable ; de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel ; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité ! Oui, mes Frères, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devroit donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée : et cependant, ce temps si précieux nous est à charge ; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre ; et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire ; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatures ; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants ; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paroissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout le monde ; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger : c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du temps que Dieu nous laisse, c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité ; mais de plus, il est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, mes Frères, si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, seroit encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel ; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères ; du moins, les jours et les moments perdus ne formeroient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas ! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure si peu ; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paroissons que pour disparoître en un clin d'œil, et nous replonger pour tou-

jours dans des ténèbres éternelles : le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant ; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des jours et des moments de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société : que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? et ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, et de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur et la durée?

Au peu de temps que nous avons à vivre sur la terre, ajoutez, mes Frères, le nombre de nos crimes passés, que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans! hélas, dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie : le temps seroit encore trop court ; et il faudroit que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu! que peut-il donc me rester pour les plaisirs et pour l'inutilité, dans une vie aussi courte et aussi criminelle que la mienne? Grand Dieu! quelle place peuvent donc trouver les jeux et les amusements frivoles dans un intervalle si rapide, et qui ne suffiroit pas tout entier pour expier un seul de mes crimes?

Ah ! mes Frères, y pensons-nous? un criminel condamné à mort, et à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace, y trouveroit-il encore des heures et des moments à perdre? se plaindroit-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui auroit accordé? en seroit-il embarrassé? chercheroit-il des amusements frivoles, pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance? ne mettroit-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée? ne remplaceroit-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manqueroit à la brièveté du temps qu'on lui auroit accordé? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé; nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur, et changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie; nous cherchons comment l'abréger, à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déja méritée.

Et encore, mes Frères, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, et d'en retrancher une partie? Que d'accidents

imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisoit de la vie! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples? C'étoient autrefois des accidents rares et singuliers; ce sont aujourd'hui des évènements de tous les jours: soit que nos crimes nous attirent ce châtiment; soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avoient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loisir de connoître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Eglise, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parcequ'ils en avoient toujours abusé pendant leur vie!

Venez nous dire après cela, qu'il y a bien des moments vides dans la journée; qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose.

Il y a bien des moments vides dans la journée? mais c'est là votre crime, de les laisser dans ce vide affreux; les jours du Juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée? mais tous vos devoirs sont-ils remplis? vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places et de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies? le temps est si court, vos obligations si infinies; et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? Mon Dieu! que de saints solitaires se plaignoient que les jours passoient trop rapidement: ils reprenoient sur la nuit ce que la brièveté du jour avoit ôté à leurs travaux et à leur zèle; ils trouvoient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons et de leurs cantiques; il ne leur restoit pas assez de temps dans le calme et le loisir de leur solitude pour publier vos louanges et vos miséricordes éternelles: et nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins; et nous, au milieu des sollicitudes et des engagements du siècle, qui absorbent presque tous nos jours et nos moments; et nous, redevables à nos proches, à nos enfants, à nos amis, à nos inférieurs, à nos maîtres, à nos places, à la patrie, d'une infinité de devoirs; nous trouvons encore du vide dans notre vie, et le peu qui nous en reste nous paroît trop long, pour être employé à vous servir et à bénir votre saint nom!

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose; mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déja passé, et si vous ne touchez point

au moment fatal où l'éternité commence? mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré? mais le temps passe lui-même si rapidement; et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite? Mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme? et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassements innocents dans la vie? Il y en a, j'en conviens: mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés; et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel: mais les délassements sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous les devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâche à la foiblesse humaine; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes; c'est de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du temps, vous rend inhabile, au sortir de là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hasard! Et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfants mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons, et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours? la passion du jeu n'est presque jamais seule; et dans les personnes du sexe surtout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres: voilà ces délassements que vous croyez innocents et nécessaires, pour remplir les moments vides de vos journées.

Ah! mes Frères, combien de réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces moments dont vous ne savez que faire! et si leur demande pouvoit être exaucée, quel usage ne feroient-ils pas d'un moment si précieux! Que de larmes de componction et de pénitence, que de prières et de supplications pour toucher le Père des miséricordes, et engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance! Cependant on leur refuse ce moment unique; on leur répond qu'il n'y a plus de temps pour eux: et vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera, mes Frères: et au lit de la mort, et dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez en vain du temps, vous promettrez en vain à Dieu un usage plus chré-

tien de celui que vous tâcherez d'obtenir ; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours ; et ce temps qui vous pèse, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand, mes Frères, c'est que non-seulement le temps que nous perdons avec tant d'insensibilité est court et précieux, mais encore irréparable ; et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable : car, premièrement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer ; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure : mais ces temps perdus et passés dans l'inutilité, sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus, et qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avoit préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours et de nos moments ; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devons faire, le rapport qu'ils devoient avoir avec notre salut éternel, et qu'il n'ait attaché à chacun des graces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours et ces moments étant perdus, les graces qui leur étoient attachées le sont aussi : les moments de Dieu sont finis, et ne reviennent plus ; le cours de ses miséricordes est réglé : nous avons cru ne perdre que des moments inutiles ; et avec eux nous avons perdu des graces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avoit destinées.

Irréparable, secondement, parceque chaque jour, chaque moment devoit nous avancer d'un degré vers le ciel : or, les jours et les moments perdus nous laissant en arrière, et la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin, qu'il n'y a plus assez de temps pour fournir le reste de la carrière ; ou que du moins pour regagner les moments perdus et arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au delà même de nos forces ; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grace, et dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable, et consommer dans un court intervalle ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence et de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, et dont on ne l'est plus, quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible, qu'il y a une pénitence pour tous les âges, et que la religion ne veut pas qu'on avance ses jours sans prétexte d'expier ses fautes ; c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité : vos fautes ne diminuent pas vos obligations ; il faut

que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avoit laissé du temps et des forces pour satisfaire à cette loi immuable et éternelle : ce temps, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes ; ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous : il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, et qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois ; et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parcequ'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment ; on ne sauroit donc plus revenir sur ses pas, et réparer en recommençant le même chemin les fautes de la première marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes Frères, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité !

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des moments, vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années, de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des moments, dont vous seul connoissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure ; des moments que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles pour nous laisser le temps de faire pénitence ; des moments que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé ; des moments que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles ; des moments enfin dont nous ne jouirons peut-être pas longtemps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière ? Grand Dieu ! voilà déja la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue : il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité : toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle et qui la ramasse. Grand Dieu ! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, et des efforts que je fais pour l'éviter ? la dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années ? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui

décidera de mes destinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu! pour une ame destinée à vous servir, appelée à la société immortelle de votre Fils et de vos Saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité! quelle vie qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle, qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passés que les jours et les moments qui lui échappent!

Mais si l'inutilité est opposée au prix du temps, le dérangement et la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du temps, et à l'usage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse; il faut vous exposer les inconvénients de la vie occupée.

SECONDE PARTIE.

A tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes Frères, la plupart de ceux qui m'écoutent ont, sans doute, opposé en secret, que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse et inutile; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagements infinis de leur état; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations et d'affaires, qui absorbe toute leur vie; et qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes, et jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà, mes Frères, une nouvelle manière d'abuser du temps, plus dangereuse encore que l'inutilité et la paresse. En effet, l'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments; c'est de les remplir dans l'ordre, et suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne: la vie de la foi est une vie de règle et de sagesse: l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le déréglement de l'esprit et du cœur, et que l'ordre et la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant, la vie de la plupart des hommes est une vie toujours occupée et toujours inutile; une vie toujours laborieuse et toujours vide: leurs passions forment tous leurs mouvements. Ce sont là les grands ressorts qui agitent les hommes; qui les font courir çà et là, comme des insensés; qui ne les laissent pas un moment tranquilles: et en remplissant tous leurs moments, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, et satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations et sanctifier l'usage de notre temps? Il consiste, premièrement, à nous borner aux occupations attachées à notre état, à ne pas chercher les places et les situations qui les multiplient; et ne pas compter parmi nos devoirs, les soins et les embarras que l'inquiétude, ou nos passions toutes seules, nous forment. Secondement, quelque agitée que soit notre situation; parmi toutes nos

occupations, regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées celles que nous devons à notre salut.

Je dis premièrement, à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre temps, celles que l'inquiétude, ou les passions toutes seules, nous forment.

L'inquiétude; oui, mes Frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes : rien n'est plus triste pour la plupart des hommes que de se retrouver avec eux seuls, et retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent; que des attachements criminels nous souillent; que mille desirs illégitimes occupent tous les mouvements de notre cœur : en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une reponse de mort, qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, et dans des distractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes : nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui; et nous croyons trouver dans le dérangement et la multiplicité des soins extérieurs cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir, et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais, hélas! nous nous trompons : l'ennui ne se trouve que dans le dérangement, et dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place; c'est en vivant au hasard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde et la plus universelle.

Les ames justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paroît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du temps présent, que des devoirs marqués occupent : jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués : jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres : les jours leur paroissent des moments, parceque tous les moments sont à leur place : le temps ne leur pèse pas, parcequ'il a toujours sa destination et son usage; et elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie que le reste des

hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés à l'ennui et au dégoût; et elle ne sanctifie pas ponr cela l'usage de notre temps. Car si les moments que l'ordre de Dieu ne régle point sont des moments perdus, qnelque remplis qu'ils soient d'ailleurs; si la vie de l'homme doit être une vie sage et réglée, où chaque occupation ait sa place fixe; quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles, dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre temps? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes Frères, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paroisse occupé du frivole et des plaisirs: des soins plus sérieux et des occupations plus solides snccèdent à l'oisiveté et aux amusements des premières mœurs; et après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même: mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nons devons à l'état, au prince, aux soins publics; que la religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit, le zèle pour le service du souverain, pour les intérêts et la gloire de la patrie; et même qu'elle seule sait former des sujets fidèles, et des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la religion ne veut pas que l'orgueil et l'ambition nous jettent témérairement dans les soins publics, et qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places, où nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de temps pour nous-mêmes: la religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses; qn'on s'y prête à regret et en tremblant, quand l'ordre de Dieu et l'autorité de nos maîtres nous y appelle; et que, par son propre choix, on préfére toujonrs la sûreté et le loisir d'un état privé, au péril et à l'éclat des dignités et des places. Hélas! nous avons si peu de temps à vivre sur la terre, et le salut, ou la coudamnation éternelle qui nous attend, est si proche, que tous les autres soins, hors celui-là, devroient être, pour nous, tristes et onéreux; et que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours, devroit nous paroître, pour nous, un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité; c'est la première maxime de la foi, et le fond du christianisme.

Cependant, l'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laisse à nous-mêmes, et ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons, ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bon-

heur que la foi découvre dans un état tranquille et privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même; ni souvent même nos talents : nous ne consultons que nos passions, que ce desir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères : nous voulons paroître sur la scène, et devenir des personnages; et sur une scène qui va finir demain, et qui ne nous laissera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paroissent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout : le loisir si cher à une ame fidèle nous paroît honteux : tout ce qui nous partage entre nous et le public; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traînent après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée que Dieu ne demandoit pas d'eux; et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté, que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité, nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé; et redire sans cesse qu'il seroit temps enfin de vivre pour soi, après avoir si longtemps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours : ils paroissent gémir sous le poids des affaires; mais ils porteroient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée : ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois; et ils emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus : c'est un langage de vanité : ils voudroient paroître supérieurs à leur fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras et des occupations que Dieu ne demandoit pas de nous, et nous ôtent un temps dont nous ne connoîtrons le prix, que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment, où le temps finit et l'éternité commence.

Encore, mes Frères, si au milieu des occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au salut, vous répareriez du moins, en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de temps pour notre salut éternel : ce qu'on donne au prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps et de la parure, à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage; tout cela paroît essentiel et indispensable : on n'oseroit y toucher, y retrancher : on le prolonge même au delà des bornes de la raison et de la nécessité; et comme la

vie est trop courte et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche ce sont les soins du salut : dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devroit donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes Frères, au lieu de prendre sur nos délassements, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage et la mollesse ont rendus interminables ; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque temps du moins pour Dieu et pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques foibles restes, qui ont échappé par hasard au monde et aux plaisirs; quelques moments rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, et que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous; tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini, et que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion, ces moments de rebut, que la lassitude, ou le défaut de plaisirs, nous laisse : ce sont proprement des moments de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu, un intervalle que nous mettons entre le monde et nous, pour y rentrer avec plus de goût, et respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété, où nous jetteroit la vie du monde et des plaisirs trop soutenue, et prolongée outre une certaine mesure au delà de laquelle se trouve l'ennui et la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes même qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut : tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, et il ne reste plus rien pour Dieu et pour l'éternité : il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre; et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! et pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle? Tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde ; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel : tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissants du moins, et qui ne peuvent nous rendre heureux ; les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un maître et à un seigneur fidèle, juste, miséricordieux, tout-puissant, et qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers ; ils ne sont pas dignes de nous; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits; nous devons seulement

nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous, et qui nous lient aux autres hommes; les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés : ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles : les soins du salut tout seuls, les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent; mais les devoirs que nous vous rendons nous laissent une joie véritable dans le cœur, nous soutiennent, nous calment, nous consolent, et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin nous nous devons à vous, ô mon Dieu! avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale : c'est donc pour vous premièrement que nous devons en faire usage; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes Frères, que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles et infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice, et travailler à votre salut : j'en convieus; mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi, et dans un esprit de religion et de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos assujettissements, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire, et non pas à la nôtre; et nos jours ne sont pleins à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation, qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusements puérils indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes Frères, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde! On appelle une belle vie, dans le monde, une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importants, et exercées avec gloire; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monuments publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité : voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu, si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur

sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les hommes ; devant Dieu c'est une vie perdue : en vain les histoires parleront de nous ; nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir ; elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste : *et in scripturâ domûs Israel non scribentur* (Ezech., XIII, 9) : en vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles ; nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre ; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux ; et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux ; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, et retombera dans le néant avec le monde qui l'avoit admirée.

Car de bonne foi, mes Frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre ? qu'il regardât comme un temps bien employé, le temps que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom et de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes ? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, et qu'il comptât vos vices parmi vos vertus ?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous demandera compte d'un temps qu'il ne vous avoit donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir ? Lui direz-vous : Seigneur, j'ai remporté des victoires : j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie : je me suis fait un grand nom parmi les hommes ? Hélas ! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même : vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du Roi des rois ; vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai conduit des négociations pénibles : j'ai conclu des traités importants : j'ai ménagé les intérêts et la fortune des princes : je suis entré dans les secrets et dans les conseils des rois ? Hélas ! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu : vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut : vous êtes entré dans le secret des rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous :

Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre ame : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfants : j'ai élevé mes proches : j'ai été utile à mes amis : j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grace et le patrimoine de Jésus-Christ : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai fait des études profondes : j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux : j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes : j'ai fait valoir mes grands talents, et les ai rendus utiles aux hommes? Hélas! le grand talent qu'on vous avoit confié étoit celui de la foi et de la grace, dont vous n'avez fait aucun usage : vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des Saints : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état : j'ai fait des amis : j'ai su plaire à mes maîtres? Hélas! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel : vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité.

Non, mes Frères, quel vide affreux la plupart de ces hommes, qui avoient gouverné les états et les empires; qui sembloient faire mouvoir l'univers entier; qui en avoient rempli les premières places; qui faisoient tout le sujet des entretiens, des craintes, des desirs, des espérances des hommes; qui occupoient presque seuls les attentions de toute la terre; qui portoient tout seuls le poids des soins et des affaires publiques : quel vide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort! tandis que les jours d'une ame sainte et retirée, qu'on regardoit comme des jours obscurs et oiseux, paroîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la foi, et dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités saintes, mes Frères : le temps est court, il est irréparable; il est le prix de votre éternelle félicité; il ne vous est donné que pour vous en rendre dignes : mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. Mes Frères, dit l'Apôtre, le temps est court (*Cor.*, VII, 29); usons donc du monde comme si nous n'en usions pas : possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas; jouissons de la faveur de nos maîtres et de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas; ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit et nous échappe : et ne comptons de réel dans toute notre vie, que les moments que nous aurons employés pour le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LE SALUT.

Tempus meum nondùm advenit; tempus autem vestrum semper est paratum.
Mon temps n'est pas encore venu; mais pour le vôtre, il est toujours prêt (JEAN, VII, 6).

Le reproche que fait aujourd'hui Jésus-Christ à ses parents selon la chair, qui le pressoient de se manifester au monde, et d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talents, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent. Le temps qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt; il est toujours temps pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, et de satisfaire leurs passions; c'est là le temps de l'homme : *tempus vestrum semper est paratum :* mais le temps de Jésus-Christ, c'est-à-dire, le temps de travailler au salut, n'est jamais prêt; ils le renvoient, ils le différent; ils attendent toujours qu'il arrive, et il n'arrive jamais : *Tempus meum nondùm advenit.*

Les plus légers intérêts de la terre les agitent, et leur font tout entreprendre : car qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit; enfin, où tout s'agite et tout se méprend?

Certes, mes Frères, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patients dans leurs poursuites, on diroit qu'ils travaillent pour des années éternelles, et pour des biens qui doivent assurer leur félicité : on ne comprend pas que tant de soins et d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée; et qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant une méprise qui ne peut se soutenir contre la plus légère attention, est devenue l'erreur du plus grand nombre. En vain la religion nous rappelle à des soins plus solides et plus nécessaires; en vain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons; que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort et la porte de l'éternité, et que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme :

les soins des passions sont toujours pénibles et sérieux ; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient foibles et languissantes : le salut tout seul est pour nous un amusement : nous travaillons pour les biens frivoles, comme si nous travaillions pour des biens éternels ; nous travaillons pour les biens éternels, comme si nous travaillions pour les biens frivoles.

Oui, mes Frères, les soins de la terre sont toujours vifs ; obstacles, fatigues, contre-temps, rien ne nous rebute : les soins de la terre sont toujours prudents ; dangers, piéges, perplexités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or il s'en faut bien que les soins du salut soient de ce caractère : rien de plus languissant, et qui nous intéresse moins, quoique les obstacles et les dégoûts y soient fort à craindre : rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies et le nombre des écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité et avec prudence : avec vivacité, pour ne pas se rebuter ; avec prudence, pour ne pas s'y méprendre. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien sans doute ne devroit nous intéresser davantage en cette vie, que le soin de notre salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même, à proprement parler, point d'autre sur la terre ; et les occupations infinies et diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, et tout ce que nous sommes, se rapporte, est pour nous le plus méprisable : ce soin principal, et qui devroit être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur cède à tous dans le détail de nos actions : ce soin si aimable, et auquel les promesses de la foi et les consolations de la grace attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus dégoûtant et le plus triste. Et voilà, mes Frères, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre salut éternel : on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, et souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes Frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire : les intrigues et les mouvements qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse : les projets et les négociations qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent de l'ambition d'un seul l'infortune publique, passent pour étendue de génie, et pour supériorité de talents : l'art d'élever

sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires, et la bonne conduite domestique : enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des ames foibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes. Et voilà, mes Frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du salut : nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise pour y travailler avec vivacité.

Or je ne crois pas devoir m'arrêter ici à combattre une illusion si indigne même de la raison. Car qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes? ah! tous les monuments de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes; les œuvres du Juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser; et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand; on n'aime que l'Auteur de son être; on n'aime que le Souverain de l'univers; on ne sert qu'un Maître tout-puissant; on ne desire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatants, un esclavage illustre : la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres. Les grands talents, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connoissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut : la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant si nos concurrents sont plus heureux et plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie;

et leur élévation, en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions et de nos espérances : mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, et, portés sur les ailes de la grace, entrent à nos yeux dans la voie du salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos desirs déréglés; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement; et loin que leur destinée nous fasse envie, et réveille en nous de foibles desirs de salut, nous ne pensons peut-être qu'à remplacer le vide que leur retraite laisse dans le monde; qu'à nous élever à ces postes périlleux d'où ils viennent de descendre par des vues de foi et de religion : que dirai-je? nous devenons peut-être les censeurs de leur vertu, nous cherchons ailleurs que dans les trésors infinis de la grace, les motifs secrets de leur changement; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vues tout humaines; et nos censures déplorables deviennent la plus dangereuse tentation de leur pénitence. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez des ténèbres vengeresses sur des cupidités injustes ! D'où vient cela? nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut : première cause de notre indifférence.

En second lieu, nous y travaillons avec indolence; parceque nous n'en faisons pas une affaire principale, et que nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. En effet, mes Frères, nous voulons tous nous sauver; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette espérance : nous voulons même que parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelques-unes qui se rapportent au salut; car nul ne s'abuse jusqu'à croire qu'il méritera la gloire des Saints, sans avoir jamais fait une seule démarche pour s'en rendre digne : mais où nous nous trompons, c'est dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les occupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes Frères, les bienséances et les inutilités des commerces, les fonctions d'une charge, les embarras domestiques, les passions et les plaisirs ont leurs temps et leurs moments marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du salut? quel rang donnons-nous à ce soin unique sur tous nos autres soins? en faisons-nous une affaire seulement? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? Vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largesses saintes; mais qu'est-ce, si nous le comparons à ce que vous en sacrifiez tous les jours à vos plaisirs, à vos passions et à vos caprices? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre esprit au Seigneur par la prière; mais le monde, au sortir de là, ne prend-il pas sa place dans votre cœur, et tout le reste du temps n'est-il pas pour lui? Vous assistez peut-être exactement chaque jour aux mystères saints; mais sans

entrer ici dans les motifs qui souvent vous y conduisent, cet unique exercice de religion n'est-il pas compensé par une journée entière de vie oiseuse et mondaine? Vous vous faites quelquefois une violence passagère; vous souffrez peut-être une injure; vous prenez sur vous pour une obligation de piété : mais ce sont là quelques faits uniques et singuliers qui sortent de l'ordre commun, et qui n'ont jamais de suite; vous n'en sauriez produire un seul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui : le salut n'a que vos intervalles; le monde a, pour ainsi dire, l'état et le fonds : les moments sont pour Dieu; la vie tout entière est pour nous-mêmes.

Je sais, mes Frères, que vous sentez vous-mêmes là-dessus l'injustice et le danger de votre conduite. Vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupent presque tout entiers, et qu'il vous reste peu de temps pour penser au salut : mais vous dites, pour vous calmer, que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille; que des affaires d'une certaine nature seront terminées; que vous vous serez déchargé sur un aîné des soins de cette dignité; que certains embarras seront finis; en un mot, que certaines circonstances ne se trouveront plus, vous penserez tout de bon à votre salut, et que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuse, c'est que vous regardez le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé. Car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de sanctification? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes? la pénitence, si ces occupations sont pénibles? la clémence, la miséricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes? la soumission aux ordres du ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie et la violence? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos maîtres? N'est-il pas des ames de votre rang et de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes, mènent une vie pure et chrétienne? Vous savez bien vous-même qu'on peut trouver Dieu partout : car dans ces moments heureux où vous avez été touché quelquefois de la grace, n'est-il pas vrai que tout vous rappeloit à Dieu; que les périls mêmes de votre état devenoient pour vous des instructions et des remèdes; que le monde vous dégoûtoit du monde même; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles, et de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réflexions saintes, ou des occasions salutaires de mérite? Que ne cultivez-vous ces impressions de grace et de salut? Ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité et votre foiblesse, qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph étoit chargé de toutes les affaires d'un grand royaume;

lui seul soutenoit tout le poids du gouvernement : cependant oublia-t-il le Seigneur, qui avoit rompu ses liens, et justifié son innocence? ou attendit-il pour servir le Dieu de ses pères, qu'un successeur vînt lui rendre le loisir que sa nouvelle dignité lui avoit ôté? il sut faire servir à la consolation de ses frères, et à l'avantage du peuple de Dieu, une prospérité qu'il ne reconnoissoit tenir que de sa main toute-puissante. Cet officier de la reine d'Ethiopie, dont il est parlé aux Actes des Apôtres, étoit établi sur les richesses immenses de cette princesse : le détail des tributs et des subsides, et toute l'administration des deniers publics étoit confiée à sa fidélité : or cet abîme de soins et d'embarras ne lui laissoit-il pas le loisir de chercher dans les prophéties d'Isaïe le salut qu'il attendoit, et les paroles de la vie éternelle? Placez-vous dans les situations les plus agitées, vous y trouverez des Justes qui s'y sont sanctifiés : la cour peut devenir l'asile de la vertu comme le cloître; les places et les emplois peuvent être les secours comme les écueils de la piété; et quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de places, c'est une marque qu'on ne veut pas encore changer son cœur.

Aussi, lorsque nous vous disons que le salut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres; vous sortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que la piété sanctifie vos occupations; que la foi les règle; que la religion les anime; que la crainte du Seigneur les modère; en un mot, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Car d'attendre que vous soyez plus tranquille et plus débarrassé de tous soins, pour être plus homme de bien; outre que c'est une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence, c'est un outrage même que vous faites à la religion de Jésus-Christ : vous justifiez les reproches que les ennemis des chrétiens faisoient autrefois contre elle; il semble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille : vous semblez croire comme eux que l'Evangile ne propose que des maximes funestes à la république; et que s'il en étoit cru, il faudroit tout quitter, sortir de la société, renoncer à tous les soins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienséance, d'autorité qui nous unissent aux autres hommes, et vivre comme si on étoit seul sur la terre : au lieu que c'est l'Evangile tout seul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'est la religion de Jésus-Christ toute seule qui peut former des princes religieux, des courtisans chrétiens, des magistrats incorruptibles, des maîtres modérés, des sujets fidèles; et maintenir dans une juste harmonie cette variété d'états et de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples et le salut des empires.

Mais pour vous faire mieux sentir l'illusion de ce prétexte

quand vous serez libre d'embarras, et dégagé de ces soins extérieurs qui vous détournent aujourd'hui du salut, votre cœur sera-t-il libre de passions? les liens injustes et invisibles qui vous arrêtent seront-ils rompus? serez-vous rendu à vous-même? plus humble, plus patient, plus modéré, plus chaste, plus mortifié? Ah! ce ne sont pas les agitations du dehors qui vous retiennent; c'est le déréglement du dedans, c'est le tumulte et la vivacité des passions: Ce n'est pas dans les soins de la fortuue et dans l'embarras des événements et des affaires, dit saint Chrysostôme, qu'est la confusion et le trouble, c'est dans les inclinations déréglées de l'ame: un cœur où Dieu règne est partout tranquille: *Non in rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed in nobis et in animis nostris* (Hom. LXI, *ad pop. Ant.*). Vos soins pour la terre ne sont incompatibles avec le salut, que parceque les affections qui vous y attachent sont criminelles. Ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants, qui sont pour vous des écueils: or, ces penchants, vous ne vous en dépouillerez pas comme de vos soins et de vos embarras; ils seront même alors plus vifs, plus indomptables que jamais; ils auront, outre ce fonds de foiblesse, qu'ils tirent de votre propre corruption, la force du temps et des années: vous croirez avoir tout fait en vous ménageant du repos, et vous verrez que vos passions, plus vives à mesure qu'elles ne trouveront plus de quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même; et vous serez surpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obstacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne. Cette lèpre, si j'ose parler ainsi, n'est pas attachée à vos vêtements, à vos charges, aux murs de vos palais, de sorte que vous puissiez vous en défaire en les quittant; elle a gagné votre propre chair: ce n'est donc pas en renonçant à vos soins, qu'il faut travailler à vous guérir; c'est en vous purifiant vous-même, qu'il faut sanctifier vos soins: tout est pur à ceux qui sont purs: autrement votre plaie vous suivra jusque dans le loisir de votre solitude; semblable à ce roi de Juda dont il est parlé au livre des *Rois*, lequel eut beau abdiquer sa couronne, remettre tous les soins de la royauté entre les mains de son fils, et se retirer dans le fond de son palais, il y porta la lèpre dont le Seigneur l'avoit frappé, et vit cette plaie honteuse le suivre jusque dans sa retraite. Les soins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur; et c'est nous seuls qui rendons les occupations de la terre dangereuses, comme c'est nous seuls qui rendons celles du ciel insipides et dégoûtantes.

Et voilà, mes Frères, la dernière raison pourquoi nous faisons paroître si peu de vivacité pour la grande affaire de notre salut éternel; c'est que nous en accomplissons les devoirs sans plaisir et comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paroissent dures tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne,

nous ennuie, nous déplaît : la prière captive trop nos esprits ; la retraite nous jette dans l'ennui ; les lectures saintes lassent d'abord l'attention ; le commerce des gens de bien est languissant, et n'a rien qui fasse plaisir ; la loi des jeûnes altère le tempérament ; en un mot, nous trouvons je ne sais quoi de triste dans la vertu, qui fait que nous n'en remplissons les obligations que comme des dettes odieuses qu'on paie toujours de mauvaise grace, et seulement lorsqu'on s'y voit contraint.

Mais premièrement, mes Frères, vous êtes injustes d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption ; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre cœur qui est déréglé ; ce n'est pas le calice du Seigneur qu'il faut accuser d'amertume, dit saint Augustin, c'est votre goût qui est dépravé. Tout est amer à un palais malade ; corrigez vos penchants, et le joug vous paroîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : haïssez le monde, et vous comprendrez à quel point la vertu est aimable ; en un mot, aimez Jésus-Christ, et vous sentirez tout ce que je dis.

Voyez si les Justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété. Interrogez-les ; demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse : ils vous répondront que vous leur paroissez dignes de compassion ; qu'ils sont touchés de votre égarement et de vos peines, de vous voir tant souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeroient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent ; les œuvres de la piété répandent dans leur ame une onction sainte, et leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jésus-Christ est pour vous si dur et si accablant ? c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques moments rapides ; certains jours que vous consacrez à la piété ; certaines œuvres de religion dont vous vous acquittez quelquefois, et en vous déchargeant aussitôt vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids, et vous prévenez les douceurs et les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des ames infidèles peu accoutumées à porter le joug de Jésus-Christ, mugissoient, dit l'Ecriture, et sembloient gémir sous la grandeur de ce poids sacré :

pergentes et mugientes (1. Reg., vi, 12); au lieu que les enfants de Lévi, image naturelle des Justes, accoutumés à ce ministère saint, faisoient retentir les airs de cantiques d'allégresse et d'actions de graces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlants du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'ame juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'ame mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable : *pergentes et mugientes*. Lorsque Jésus-Christ a assuré que son joug étoit doux et léger, il nous a ordonné en même temps de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance; les armes de Saül n'étoient pesantes pour David, que parcequ'il n'en avoit point l'usage : *Non usum habeo* (1. Reg., xvii, 39). Il faut se familiariser avec la vertu pour en connoître les saints attraits; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait et le miel : ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géants et des monstres qui dévorent ses habitants. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface; ils n'ont d'agréables que les premiers moments : si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel et qu'amertume; et plus vous les approfondissez, plus vous y trouvez le vide, l'ennui, et la satiété qui en est inséparable : la vertu, au contraire, est une manne cachée; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir : mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent; plus les passions se calment, plus les voies s'aplanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu les chaînes qui vous accabloient, et que vous ne traîniez plus qu'à regret et avec une secréte tristesse. Ainsi tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances et les amertumes; et comme vous n'aurez pas la fidélité du Juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût; non-seulement parceque vous les accomplissez trop rarement, mais parceque vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction et de pénitence; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur qui seule y fait trouver des douceurs ineffables : vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence des sens et des passions, sans quoi elle n'est plus qu'un triste ennui; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or Jésus-Christ n'est pas divisé : ce Simon le Cyrénéen qui ne portoit qu'une partie de la croix en étoit accablé, et il falloit que les soldats lui fissent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triste ministère : *et angariaverunt ut tolleret crucem ejus* (Matth., xxvii, 32). Il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante : plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; plus vous voulez

l'adoucir, plus elle accable ; au lieu qu'en y ajoutant même des rigueurs de surcroît vous en sentez diminuer la pesanteur, comme si vous y ajoutiez de nouveaux adoucissements : d'où vient cela? c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore : or un cœur divisé et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon la parole de Jésus-Christ, qu'un royaume et un théâtre plein de trouble et de désolation.

En voulez-vous une image naturelle tirée des livres saints : Rebecca, sur le point d'enfanter Jacob et Esaü, souffroit des douleurs mortelles, dit l'Ecriture ; les deux enfants se faisoient déja la guerre dans son sein : *et collidebantur in utero ejus parvuli* (Gen., xxv, 22) ; et comme lassée de ses maux, elle demandoit au Seigneur sa mort ou sa délivrance : Ne soyez point surprise, lui dit la voix du ciel, si vos douleurs sont si extrêmes, et s'il vous en coûte tant pour devenir mère ; c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo* (Ibid., 23). Voilà votre histoire, mon cher Auditeur : vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jésus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur ; ah ! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables, Jacob et Esaü, l'amour du monde et l'amour de Jésus-Christ ; c'est que vous portez au dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo ;* voilà la source de vos douleurs et de vos peines. Si l'amour de Jésus-Christ tout seul possédoit votre cœur, tout y seroit calme et paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes ; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune ; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent ; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de desirs frivoles, d'attachements criminels : *Duæ gentes et duo populi sunt in utero tuo ;* et de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes et pénibles comme les siens.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, et vous le servirez avec allégresse : donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions ; observez les justices de la loi avec plénitude, et elles répandront, dit le prophète, de saints plaisirs dans votre cœur : *Justitiæ Domini rectæ lætificantes corda* (Ps., xviii, 9). Ne croyez pas que les larmes de la pénitence soient toujours tristes et amères : le deuil n'est qu'au dehors ; elles ont mille dédommagements secrets lorsqu'elles sont sincères : le Juste ressemble au buisson sacré ; vous n'en voyez que les ronces et les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réside au dedans ; vous voyez des macérations et des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction sainte qui les adoucit ; vous voyez le silence, la retraite, la fuite du monde et des plaisirs, mais vous ne voyez pas le consolateur invisible qui remplace avec tant d'usure

le commerce des hommes devenu insupportable depuis que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triste, ennuyeuse, mais vous ne voyez pas la joie et la paix de l'innocence qui règne au dedans. C'est là que le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation répand ses faveurs à pleines mains, et que l'ame, ne pouvant quelquefois en soutenir l'excès et la plénitude, est obligée de demander à son Seigneur qu'il suspende le torrent de ses graces, et qu'il mesure l'abondance de ses dons à la foiblesse de sa créature.

Venez vous-même en faire une heureuse expérience, mon cher Auditeur ; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreuve : c'est ici qu'il aime à être tenté : venez essayer si nous rendons un témoignage trompeur à ses miséricordes ; si nous attirons le pécheur par de fausses espérances, et si ses dons ne sont pas encore plus abondants que nos promesses. Vous avez long-temps essayé du monde : vous ne lui avez point trouvé de fidélité : il vous avoit tout fait espérer, des plaisirs, des honneurs, des félicités imaginaires : il vous a trompé ; vous y êtes malheureux ; vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une situation au gré de vos soubaits : venez voir si votre Dieu ne vous sera pas plus fidèle ; si l'on ne trouve que des amertumes et des dégoûts dans son service ; s'il promet plus qu'il ne donne ; s'il est un maître ingrat, inconstant, bizarre ; si son joug est une cruelle servitude, ou une douce liberté ; si les devoirs qu'il exige de nous sont le supplice de ses esclaves ou la consolation de ses enfants ; et s'il trompe ceux qui le servent Mon Dieu ! que vous seriez peu digne de nos cœurs, si vous n'étiez pas plus aimable, plus fidèle, et plus digne d'être servi que ce monde misérable !

Mais pour le servir comme il veut l'être, mes Frères, il faut estimer la gloire et le bonheur de son service ; préférer ce bonheur à tous les autres, et y travailler sincèrement, sans réserve, et avec une mûre circonspection : car si c'est un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire de notre salut éternel, et de s'en dégoûter ; c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence, et de s'y méprendre.

SECONDE PARTIE.

Une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroissent sûres il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles ; une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, et dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection et de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il seroit inutile ici de le prouver, et nul d'entre vous n'en doute ; ce qu'il importe donc d'établir, ce sont les règles et les caractères de cette

prudence qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse et si essentielle.

La première règle, c'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent; les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent, et dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion et à l'exemple: la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événements, et préférer toujours la sûreté au péril.

Telles sont les règles communes de prudence que les enfants du siècle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions et de leurs espérances temporelles: le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. Premièrement, nul n'examine si ces voies sont sûres, et ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour lui, il a toujours aussi la préférence: deux erreurs capitales et communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut ici combattre. La première règle est de ne pas se déterminer au hasard, et dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion et à l'exemple. En effet, le Juste nous est partout représenté dans les livres saints comme un homme sensé qui suppute, qui compare, qui examine, qui discerne, qui éprouve ce qui est prudent, ce qu'il y a de meilleur; qui ne croit pas légèrement à tout esprit; qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches et ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur au contraire y est dépeint comme un insensé qui marche à l'aventure et qui dans les pas les plus périlleux passe outre avec confiance, comme s'il marchoit dans les sentiers les plus sûrs et les plus unis: *Sapiens timet, et declinat à malo; stultus transilit, et confidit* (Prov., xiv, 46).

Or voilà, mes Frères, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Partout ailleurs prudents, attentifs, défiants, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs: c'est dans le salut tout seul, que rien n'égale notre crédulité et notre imprudence. Oui, mes Frères, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire, cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, exempte même de grands crimes; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne; et dès là, que c'est une vie de réprobation et d'infidélité: c'est la doctrine de la religion où vous êtes né, et depuis votre enfance on vous a nourri de ces vérités saintes: le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener; que ne vouloir pas s'y conformer ce seroit un air sauvage, où il entreroit plus de singularité et de petitesse que de raison et de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux, qui du monde ou de nous a raison; et que ce grand différend ne soit pas

encore vidé : néanmoins, comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, et que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderoit qu'on s'éclaircît du moins avant que de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent, et où notre salut surtout est devenu le sujet de la dispute : or, je vous demande, entrant dans le monde, et recevant ses mœurs, ses maximes, ses usages, comme vous les avez reçus; avez-vous commencé par examiner s'il avoit raison, et si c'étoit nous qui avions tort et qui étions les séducteurs.

Le monde veut qu'on aspire aux faveurs de la fortune, et qu'on n'oublie ni soins, ni mouvements, ni bassesses, ni artifices, pour s'en rendre digne : vous suivez ces usages ; mais avez-vous examiné si l'Évangile ne les contredit point? Le monde se fait honneur du luxe, de la magnificence, des profusions, de la délicatesse des tables, et en matière de dépense rien n'est excessif selon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé si la loi de Dieu ne prescrit point un usage plus saint des richesses que nous ne tenons que de lui? Le monde autorise les jeux éternels, les plaisirs, les spectacles, et traite avec dérision quiconque ose même douter de leur innocence : avez-vous trouvé cette décision dans les maximes tristes et crucifiantes de Jésus-Christ? Le monde approuve certaines voies douteuses et odieuses d'augmenter le patrimoine de ses pères, et ne met point d'autres bornes à la cupidité, que celles des lois, qui punissent les violences et les injustices manifestes : nous pourriez-vous assurer que les règles de la conscience n'y regardent pas de plus près, et n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connoît point? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des graces, et qu'on monte en rampant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les lois de l'Église ne traitent pas ici toute démarche d'intrusion, et le simple desir de crime? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, étoit une vie innocente, et que la vertu n'étoit pas si austère que nous la faisons : avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la doctrine que Jésus-Christ nous a apportée du ciel, souscrivoit à la nouveauté et au danger de ses maximes?

Quoi! mes Frères, dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parcequ'ils sont établis? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent? vous ne daignez pas vous demander à vous-même si vous ne vous trompez point, il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre? Quoi! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune? vous ne doutez pas? vous ne vous informiez pas? vous ne vous défiez

pas? tout vous est bon? Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions, quand il s'agit de vos intérêts terrestres; dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère? vous n'y mettez rien du vôtre, et vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude et à l'exemple? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, et de laisser au peuple et aux esprits médiocres les préjugés vulgaires; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste: sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule; et il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi! mes Frères, quand on vous demande tous les jours, dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires et de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eues de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages et si solides; vous justifiez votre choix par des vues si sûres et si décisives; vous paroissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre: et lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux exemples des Saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous; et aux règles de l'Évangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'êtes pas le seul, et qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! et que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? nous avons de la raison pour la vanité; nous sommes des enfants pour la vérité: nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde; dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'êtes pas plus sage et plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent, que si nous en étions crus il faudroit se chicaner sur tout, et que la piété n'est pas de tant raffiner.

Mais, je vous demande, faut-il tant de raffinement pour savoir que le monde est un guide trompeur; que ses maximes sont réprouvées dans l'école de Jésus-Christ, et que ses usages ne sauroient jamais prescrire contre la loi de Dieu? n'est-ce pas la règle la plus simple et la plus commune de l'Evangile, et la première vérité de la science du salut? Il ne faut qu'aller simplement pour connoître le devoir. Les raffinements ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, et pour allier les passions avec les règles saintes: c'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car l'entreprise est difficile; et voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeler les coutumes à la règle est un raffinement insensé: il ne faut que se consulter soi-même pour connoître le devoir. Tandis

que Saül fut fidèle, il n'eut pas besoin d'aller consulter la Pythonisse sur ce qu'il devoit faire; la loi de Dieu le lui apprenoit assez : ce ne fut qu'après son crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conscience troublée, et allier ses foiblesses injustes avec la loi de Dieu, il s'avisa d'aller chercher dans les réponses d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ses passions. Aimez la vérité, et vous l'aurez bientôt connue : une conscience droite est le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ici les recherches sincères que fait une ame simple et timide pour s'éclairer et pour s'instruire : je veux dire seulement que la plupart des doutes sur les devoirs, dans les ames livrées au monde comme vous, naissent d'un fonds dominant de cupidité, qui d'un côté voudroit ne point toucher à ses passions injustes; et de l'autre s'autoriser de la loi, pour s'épargner le remords de la transgression manifeste. Car d'ailleurs si vous cherchez Dieu de bonne foi, et que vos lumières ne suffisent pas; il y a encore des prophètes dans Israël. consultez à la bonne heure ceux qui conservent la forme de la loi et de la saine doctrine, et qui enseignent la voie de Dieu dans la vérité; ne proposez pas vos doutes avec ces couleurs et ces adoucissements, qui déterminent toujours la décision en votre faveur : ne consultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci : ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs et éclairés : ne vous contentez pas même du témoignage d'un seul homme; consultez le Seigneur à plusieurs reprises, et par différents organes; la voix du ciel est uniforme, parceque la vérité, dont elle est l'interprète, n'est qu'une : si les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril; défiez-vous du sentiment qui plaît, qui rit à la vue, et qui avoit déja pour lui les suffrages de votre amour-propre.

N'imitez pas Loth, lequel sur le point de se séparer d'Abraham, maître de choisir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Ecriture, avant que d'opter : vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que son cœur la souhaitoit; laissa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuses, et se détermina là-dessus pour le pays de Sodome, sans examiner s'il y avoit de la sûreté pour lui : *Elevatis itaque Loth oculis, vidit omnem circà regionem Jordanis, quæ universa irrigabatur... sicut paradisus Domini..., et habitavit in Sodomis* (Gen., xiii, 10, 12). En effet, son imprudence fut bientôt punie, dit saint Ambroise; peu de temps après, les rois des nations l'emmènent captif; et délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel qui tomba sur cette ville criminelle : *Loth amœnam elegit; infirmioris itaque consilii pretium luit, quoniam à prudentiore deflexerat* (S. Ambr.). Il est rare que les décisions de nos penchants se trouvent les mêmes que celles des règles saintes.

Cependant c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut ; et dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet il n'est guère de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : nous connoissons les sentiers par où Jésus-Christ et les Saints ont passé : on nous les montre encore tous jours : on nous convie, par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces : c'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont précédés, vainquirent le monde, et obtinrent l'effet des promesses : nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer ; et que dans la voie où nous marchons, tout est à craindre : devrions-nous balancer dans cette alternative?

Cependant, partout nous résistons à nos propres lumières ; partout nous préférons le péril à la sûreté : toute notre vie n'est même qu'un péril continuel ; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes ; toutes les fois que nous agissons il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger et digne d'indulgence : tous vos doutes se bornent à nous demander, si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment, si user de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense ; vous êtes toujours entre ces deux destinées ; et votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avoit aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêleroit rien de grossier et de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité ; nul saint du moins ne vous en a laissé l'exemple : des mœurs plus recueillies et plus chrétiennes ne vous laisseroient rien de semblable à craindre, vous le savez ; cependant vous aimez mieux un doute accommodant, qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grace a des moments qui ne reviennent plus ; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions saintes auxquelles on se refuse ; que le salut différé est presque toujours manqué ; et que commencer aujourd'hui, c'est s'assurer prudemment du succès ; vous le savez : cependant vous préférez l'espérance incertaine d'une grace à venir, au salut présent qui s'offre à vous. Vous savez que ce guide sacré respecte vos passions ; qu'il est plutôt le confident de vos foiblesses que le juge de votre conscience et le médecin de vos maux, et qu'il manque ou de lumière pour vous instruire, ou de fermeté pour vous corriger ; vous le savez, et si vivement, que vous-même sortez toujours de ses pieds, plein de doutes et de remords secrets sur sa complaisance : un nouveau choix seroit nécessaire ; mais vos pas-

sions craignent ce changement, et un aveugle accoutumé est toute la raison que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous savez que votre sûreté demanderoit que vous descendissiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, et que vous remplissez sans vocation comme sans mérite; vous le savez: mais tant d'autres en sont revêtus, que vous connoissez encore plus indignes que vous; la vraisemblance vous rassure, et l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous savez que l'art de grossir ses trésors doit presque toujours son succès à la cupidité et à l'injustice; que ces manières détournées de multiplier son bien ont leurs difficultés dans la religion, et que si parmi les interprètes de la loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne; vous le savez: mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme; et en matière de salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux et le plus sûr, ne vous paroît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes Frères, je ne vous demande ici que deux réflexions, et je finis. Premièrement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance seroit egale, c'est-à dire, quand il seroit également douteux si vous vous sauvez ou si vous vous perdez; s'il vous restoit un peu de foi, vous devriez être dans des alarmes cruelles: il devroit vous paroître affreux que votre salut éternel fût devenu un problème, sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, et qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de votre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté; pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable: et ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hasarder le moindre de vos intérêts temporels; et dans des mœurs qui jusqu'ici n'ont sauvé personne, et où vous ne vous rassurez que par l'exemple de ceux qui périssent avec vous; vous êtes tranquille dans cette voie? Vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre: vous dites tous les jours qu'ils sont louables; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux; vous le dites, et vous ne croyez pas devoir les imiter? Insensé, s'écrie l'Apôtre, quel est donc le prestige qui vous abuse? et pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connoissez?

Ah! mes Frères, dans les choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence? De toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui ne mènent à rien, où la fortune est lente et douteuse, et qui jusqu'ici n'ont fait que des mal-

heureux? et laisse-t-on celles où tout paroît nous répondre du succès? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espèce d'aventure, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire, une entreprise sans mesures, sans précautions, que nous abandonnons à l'incertitude des événements, et dont nous attendons le succès du pur hasard, et non pas de nos soins, et de nous-mêmes.

Enfin, dernière réflexion. Souffrez que je vous demande, mes Frères, pourquoi cherchez-vous et nous alléguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez? Ou vous voulez sincèrement vous sauver, ou vous êtes résolu de vous perdre. Voulez-vous vous sauver, choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez : laissez là les voies douteuses, et qui jusqu'ici n'y ont conduit personne; tenez-vous-en à celle que Jésus-Christ nous a montrée, et qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-même les dangers de votre état et à les envisager par les endroits les moins odieux, pour les moins craindre; grossissez-en au contraire le péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter; et le salut est la seule affaire où les précautions ne sauroient jamais être excessives, parceque la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivoient les voies douteuses où vous marchez, et qui nous alléguoient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là dès que la grace a opéré dans leur cœur des desirs sincères de salut : ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez, comme inalliables avec leur dessein; ils ont cherché des routes plus sûres, et plus solides; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite, à l'inutilité et aux dangers des sociétés et des commerces; l'usage de la prière, à la dissipation des jeux et des amusements; la garde des sens, à l'indécence des parures et au péril des spectacles; la mortification chrétienne, à la mollesse d'une vie douce et sensuelle; la modestie et les largesses saintes, aux profusions de la vanité; l'Evangile, au monde : ils ont couru au plus sûr, et ont compris que ce seroit une folie de vouloir se sauver comme tous les autres se damnent.

Mais si vous êtes résolu de périr : eh! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines mesures avec la religion? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raisons spécieuses de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Évangile, et sauver, pour ainsi dire, encore les apparences avec Jésus-Christ? pourquoi n'êtes-vous pécheur qu'à demi, et laissez-vous encore à vos passions les plus grossières le frein inutile de la loi? Secouez donc ce reste de joug qui vous gêne, et qui, en diminuant vos plaisirs, ne diminuera pas vos supplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte? Au lieu de ce confesseur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces scru-

pules qui ne vous permettent que des gains douteux, et vous interdisent encore certains profits bas et manifestement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des ravisseurs qui ne ne possèderont pas le royaume de Dieu; franchissez le pas, et ne mettez plus d'autres bornes à votre injustice que celles de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités suspectes où votre ame est toujours blessée, ôtez à la passion la barrière importune et inutile de ce que le crime a de plus grossier. Au lieu de ces mœurs molles et mondaines qui aussi bien vous damneront, ne refusez rien à vos passions; et vivez comme les animaux, au gré de tous vos desirs. Oui, pécheurs, périssez avec tous les fruits de l'iniquité, puisque aussi bien vous en moissonnerez les larmes et les peines éternelles. Mais non, mon cher Auditeur, nous ne vous donnons ces conseils de désespoir que pour vous en inspirer de l'horreur : c'est un tendre artifice du zèle qui ne fait semblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y consentiez pas vous-même. Hélas! suivez plutôt ces restes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce n'est pas sans raison que le Seigneur a conservé jusqu'ici en vous ces semences de salut, et qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât jusqu'aux principes; c'est un droit qu'il se réserve encore sur votre cœur : prenez garde seulement de ne pas fonder là-dessus une vaine espérance de conversion à venir; il n'est permis d'espérer, que lorsque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre salut éternel, pour lequel seul Dieu vous a mis sur la terre, et auquel vous n'avez pas même encore pensé : estimez un soin si nécessaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez de plaisirs qu'en vous y appliquant : examinez les moyens les plus sûrs et les plus propres pour y réussir; et les choisissez, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle est la prudence de l'Evangile, si souvent recommandée par Jésus-Christ; hors de là, tout est vanité et mépris : vous auriez un esprit supérieur et capable de tout, des talents rares et éclatants; si vous prenez le change sur votre salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon, si estimé dans tout l'Orient pour sa sagesse, est un insensé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raison du monde n'est qu'un jeu, qu'un éblouissement, si elle se méprend sur le point décisif de l'éternité : il n'est dans toute la vie que ce seul point de sérieux; tout le reste est un songe sur lequel il importe peu de se méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui est toujours le parti de ceux qui s'égarent; ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne sauroient être vos garants; ne laissez rien au hasard et à l'incertitude des événements : c'est le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité; et d'autant mieux que vouloir risquer ici, c'est être assuré de tout perdre. Rapprochez toujours les usages et les exemples à la règle; souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paroissent droites

aux hommes, et qui néanmoins conduisent à la mort; que tous ceux presque qui se damnent, se damnent en croyant se sauver; et que tous les réprouvés au dernier jour, en entendant prononcer leur sentence, seront surpris, dit l'Évangile, de leur condamnation : *Quando te vidimus esurientem* (MATTH., XXV, 37)? parcequ'ils s'attendoient tous au partage des Justes. C'est ainsi qu'après l'avoir attendu, selon les règles de la foi, dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

Sustulerunt ergò lapides Judæi ut lapidarent Jesum.
Alors les Juifs prirent des pierres pour lapider Jésus. (JEAN, X, 31.)

Voilà donc les marques de gratitude que Jésus-Christ reçoit des hommes; voilà les consolations que le ciel lui ménage dans l'exercice pénible de son ministère. Là on le traite de Samaritain et de possédé du démon : ici on prend des pierres pour le lapider : *Sustulerunt lapides ut lapidarent eum.* C'est ainsi que le Fils de Dieu a passé tout le temps de sa vie mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits, et rebelles aux vérités qu'il leur annonçoit, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, mes Frères, nous ses membres et ses disciples : hélas! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse; ce ne sont que plaintes, que murmures, dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, et de retourner au monde, comme à un maître plus doux et plus commode; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu que des douceurs et des consolations.

Mais notre divin Maître, en nous appelant à sa suite, ne nous l'a-t-il pas déclaré en termes exprès, que le royaume des cieux ne se donne qu'à titre de conquête, et qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent? Et ces paroles, que signifient-elles, sinon qu'entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût

sensible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer : qu au contraire il est presque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes, des répugnances qui exerceront notre patience, et qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves ; qu'on sentira souvent la pesanteur du joug, sans sentir l'onction de la grace qui le rend léger ; parceque la piété contrarie essentiellement nos anciens goûts et nos premiers penchants, pour lesquels nous conservons toujours un reste malheureux de tendresse, et qu'on ne mortifie point sans que le cœur en souffre ; que d'ailleurs nous aurons à essuyer les caprices éternels d'un cœur inconstant et léger, si difficile à fixer, qui à propos de rien et sans aucun sujet, se dégoûte de ce qu'il a le plus aimé? Voilà, mes Frères, à quoi nous avons dû nous attendre, lorsque nous avons embrassé le parti de la vertu ; c'est ici le temps des combats et des épreuves : la paix et la félicité ne sont que pour le ciel : mais malgré cela, je dis qu'il est injuste de prendre dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir ; ou de n'oser le servir, quand on a commencé à le connoître. En voici les raisons : premièrement, parceque les dégoûts sont inévitables en cette vie ; secondement, parceque ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure ; troisièmement, parcequ'ils le sont moins que ceux du monde ; quatrièmement, parceque quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vérités édifiantes, après que nous aurons imploré, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

J'ai dit premièrement, parceque les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas! mon Dieu, nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte ; mais telle est la condition de cette vie misérable. L'homme, né pour jouir pleinement de Dieu, ne sauroit être heureux ici-bas, où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement : les dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquiétude d'un cœur qui n'est point à sa place, et qui ne peut la trouver sur la terre ; qui cherche à se fixer, et qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent ; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu, mais qui, ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur, s'agite pour y parvenir, et n'y parvient jamais pleinement ici-bas, trouvant presque dans la vertu le même vide et les mêmes dégoûts qu'il avoit trouvés dans le crime ; parceque, à quelque degré de grace qu'il soit élevé, il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice et d'amour, qui possédera tout notre cœur, qui remplira tous nos desirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occupera toutes nos pensées, et que nous ne saurions jamais trouver que dans le ciel.

S'il étoit possible d'être heureux sur la terre, on le seroit sans doute en servant Dieu, parceque la grace calme nos passions, modère nos desirs, console nos peines, et met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, et dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situations, où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité; mais comme elle le laisse toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet, et en un sens misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu: nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls; qu'il les rebute, loin de les attirer; et que le monde a par-dessus lui d'être un maître plus consolant et plus fidèle. Mais parcourez tous les états; interrogez tous les pécheurs; consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet, et les différentes passions qu'il inspire; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif; nul n'est heureux ici-bas; chacun se plaint; nul n'est à sa place; chaque condition a ses dégoûts; à chaque état sont attachées des amertumes; la terre est la patrie des mécontentements, et les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les ames les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent, et désagréable à la nature : il veut par là nous dégoûter de cette vie misérable; nous faire soupirer après notre délivrance, et cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disoit l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'aime, et que je voudrois faire; et je fais le mal que je hais, et que je souhaiterois d'éviter : mon homme intérieur trouve la loi de Dieu juste et sainte; et cependant mon homme charnel et extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contre elle. Infortuné que je suis! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui est la source de tous mes malheurs et de toutes mes peines? *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus* (Rom., vii, 24)? Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes; le mépris de la vie présente; le desir des biens éternels; l'empressement d'aller jouir de Dieu, et d'être délivré de toutes les misères inséparables de cette vie mortelle.

De plus, si la vertu étoit toujours accompagnée de consolations sensibles; si elle formoit toujours ici-bas, pour l'homme, un état heureux et tranquille, elle deviendroit une récompense tempo-

relle; on ne chercheroit plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre; on se chercheroit soi-même en faisant semblant de chercher Dieu; on pourroit ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible, où elle mettroit le cœur, en le délivrant de ces passions violentes et inquiètes, qui le déchirent sans cesse, plutôt que l'observance des règles, et des devoirs que la loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'auroit plus que des adorateurs mercenaires et intéressés, qui viendroient, non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa voix : des ouvriers qui se présenteroient, non pas tant pour travailler à la vigne et porter le poids du jour et de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits : des serviteurs, qui loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneroient à leur propre utilité, et n'en feroient usage que pour eux-mêmes.

Les Justes vivent de la foi : or la foi espère, et ne possède pas encore; tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur royaume : le présent n'est point pour eux. C'est ici le temps des tribulations et des amertumes; c'est ici un exil, et une terre étrangère, où les larmes et les soupirs deviennent la seule consolation du fidèle : il est injuste de chercher des douceurs dans un lieu, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls, où tout réveille le sentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous sommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chutes, où tous nos jours sont marqués de quelque infidélité nouvelle; où livrés à nous-mêmes et sans le secours du ciel, nous ne faisons que le mal; où nous répandons même la corruption de notre cœur sur le peu de bien que la grace nous fait faire : il est, dis-je, injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu. Ce sont ici les jours de notre deuil et de notre tristesse; les jours de paix et de joie viendront ensuite. Si en abandonnant Dieu nous pouvions être vraiment heureux, notre inconstance sembleroit du moins avoir une excuse : mais, je l'ai déja dit, le monde a ses dégoûts comme la vertu : en changeant de maître, nous ne faisons que changer de supplice; en diversifiant nos passions, nous ne faisons que diversifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus riants que la vertu, je l'avoue; mais partout, le fond n'est que travail et affliction d'esprit : et puisque les peines sont inévitables en cette vie, et qu'il faut essuyer des dégoûts, ou du côté du monde, ou du côté de la vertu, y a-t-il à balancer? ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite, que souffrir en vain, et ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes? Première vérité : les dégoûts sont inévitables en cette vie.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Mais j'ai dit, en second lieu, que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.

Car, mes Frères, quoique nous convenions que le royaume de Dieu souffre violence; que Jésus-Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations et des retranchements qui coûtent à la nature; que le temps de la vie présente est le temps de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines et de douleurs; et que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes : il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une ame qui sert le Seigneur soit fort à plaindre, et que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure. La vertu n'a contre elle que les préjugés des sens et des passions; elle n'a de triste que le premier coup d'œil; et ses amertumes ne vont pas si loin qu'on doive la fuir, comme une condition insoutenable et malheureuse.

Car, premièrement, on y est du moins à couvert des dégoûts du monde et des passions; et quand la vertu n'auroit que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances, de ses événements, de ses agitations, et de ses vicissitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous lasser en vain en courant après des fantômes qui nous échappent sans cesse; hélas! la destinée d'une ame juste seroit toujours digne d'envie; quelles que pussent être les amertumes de la vertu, elles seroient mille fois plus souhaitables que les plaisirs du monde; et il vaudroit toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades et puériles des enfants du siècle.

Secondement, si la vertu ne nous garantit pas des afflictions, et des disgraces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit : elle soumet notre cœur à Dieu; elle nous fait baiser la main qui nous frappe; elle nous découvre, dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes. Et quand la vertu n'auroit encore que le privilége de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachements; de nous rendre moins sensibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre en un jour; de préparer notre ame aux afflictions, en la tenant sans cesse soumise à Dieu : quand la vertu n'auroit que cette consolation, hélas! devroit-on se plaindre de toutes les amertumes qui l'accompagnent? et qu'y a-t-il

de plus à desirer dans cette vie misérable, où tous nos jours ne sont presque marqués que par des afflictions et des contre-temps; où tout nous échappe; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous sont à tous moments enlevés, et tombent sans cesse à nos côtés; où notre fortune ne tient à rien, et change tous les jours de face : hélas! qu'y a-t-il de plus à desirer qu'une situation qui nous console dans ces événements; qui nous soutienne dans ces orages; qui nous calme dans ces agitations; et qui, dans les changements éternels qui se passent ici-bas autour de nous, nous laisse du moins toujours les mêmes?

Troisiémement, ces répugnances et ces dégoûts, qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines : ce sont des remédes un peu douloureux, à la vérité, mais ils servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage : c'est une contrainte qui nous gêne; mais qui en nous gênant, nous délivre d'une servitude qui nous accabloit : c'est une amertume qui mortifie les passions; mais qui en les mortifiant, les affoiblit et les calme : c'est un glaive qui perce le cœur jusqu'au vif, mais qui en fait sortir la corruption et la pourriture; de sorte que dans la douleur même de la plaie, nous trouvons la douceur et la consolation d'un remède : ce sont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations, mais qui en les révoltant les rapprochent de l'ordre et de la règle. Ainsi les amertumes et les épines de la vertu, ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage : en nous dégoûtant, elles nous purifient : en nous piquant, elles nous guérissent : en nous troublant, elles nous calment. Ce ne sont pas ici des dégoûts du monde, dont il ne nous reste jamais que l'amertume de ces gênes, de ces contraintes, que nos passions nous imposent, et qui n'ont pour tout fruit, que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos passions injustes : ce ne sont pas de ces violences mondaines, qui n'aboutissent jamais à rien; qui ne nous valent rien; qui ne servent souvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire; qui éloignent de nous les graces et les faveurs que nous voulons mériter par elles; qui nous laissent toujours nos haines, nos desirs, nos inquiétudes et nos peines : ce sont des violences qui avancent l'ouvrage de notre sanctification, qui détruisent peu à peu en nous l'ouvrage du péché; qui nous perfectionnent; qui nous embellissent; qui ajoutent tous les jours un nouvel éclat à notre ame, une nouvelle solidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de salut, une nouvelle fermeté à nos bons desirs, et qui portent avec elles le fruit qui nous paie et qui nous console.

Je n'ajoute pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes, plutôt que dans la vertu; que ce sont nos passions qui

forment nos répugnances; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même : que si notre cœur n'avoit point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant, que les plaisirs de l'innocence; que nous sommes nés pour la justice et pour la vérité; que ce devroit être là notre premier goût, comme c'est notre première destinée : et que si nous trouvons en nous des penchants opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrois ajouter encore, que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne; qu'étant peut-être nés avec des passions plus vives, et un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, la vertu nous paroît plus triste et plus insoutenable; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur, accoutumé aux plaisirs vifs et piquants, ne sauroit plus s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne; que la dissipation infinie où nous avons vécu, nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse; l'agitation des parties et des plaisirs, la retraite plus dégoûtante; l'abandonnement aux passions, la prière plus pénible; les maximes frivoles dont nous sommes toujours occupés, les vérités de la foi plus insipides et plus étrangères; que notre esprit ne s'étant jamais rempli que de choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'aventures chimériques, que des fantômes du théâtre, ne sauroit plus goûter rien de solide; que n'ayant jamais mêlé rien de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sérieux de la piété ne nous dégoûte, et que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde et sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avoit pas encore gâté! quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses, et des restes de sa première innocence! quel bonheur, quand on commence de bonne heure à connoître le Seigneur; qu'on revient à lui dans cette première saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes et si désespérées; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, et nous font de la vertu comme une inclination naturelle! quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur, et qu'on a arrêté presque dans leur naissance des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, et qui font aussi toute l'amertume de nos vertus! Que de dégoûts, que de peines, que d'inquiétudes s'épargne-t-on! que de facilités et de consolations se prépare-t-on! que de douceurs répandues sur le reste de la vie! et quelle différence, pour le repos même et la seule tranquillité de nos années, entre

des jours dont les prémices ont été pures, et ceux qui, infectés dans leur source, ont senti couler de là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, et s'est répandue sur tout le reste de la carrière! C'est donc nous seuls, dit saint Augustin, qui rendons la vertu désagréable; et nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part, et d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage.

Mais quand ces réflexions seroient moins solides; quand il seroit vrai que nous ne sommes pas les premières causes de nos dégoûts pour la vertu: du moins seroit-il incontestable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui, invincible; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes et ennuyeux, ils nous paroîtront plus insupportables, à mesure que nous vieillirons dans le monde, et dans le dégoût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvoit adoucir ce que la vertu a d'amer et de pénible; si en tenant plus long-temps contre la grace, nous pouvions obtenir, pour ainsi dire, une composition plus favorable, et gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes et d'agréments, et à des conditions plus douces et plus flatteuses: hélas! quelque risque que l'on coure en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourroit, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardements. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes: plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu: ce n'est plus qu'un vase sonillé, dit le prophète, et à qui les passions, que nous avons laissées vieillir, ont imprimé un goût et une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reste de la vie.

Aussi, mes Frères, lorsqu'après un long cours de crimes et de passions invétérées, il faut revenir à Dieu, quels obstacles que ces dégoûts affreux! quelle insensibilité pour le bien ne trouve-t-on pas dans soi-même! Ces cœurs que le monde a toujours occupés, et qui veulent aller consacrer à Dieu les restes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le Prophète, n'opposent-ils pas à la grace! quelle dureté aux saintes consolations de la vertu! ils peuvent la trouver juste; mais ils ne sauroient plus, disent-ils, la trouver aimable: ils peuvent revenir à Dieu; mais ils ne le goûtent plus: ils peuvent se nourrir de la vérité; mais ce n'est plus pour eux qu'un pain de tribulation et d'amertume: ils peuvent chercher le royaume de Dieu, et le trésor de l'Evangile; mais c'est comme des esclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuses: ils peuvent puiser l'eau dans le puits de Jacob, mais ils n'en ont jamais que le travail; ils n'en ont pas les douceurs et les consolations, qui portent la paix et le rafraîchissement dans l'ame: ils voudroient aller à Dieu, et

tout les en éloigne : ils voudroient fuir le monde, et ils le portent partout dans le cœur : ils cherchent les gens de bien, et ils n'y trouvent qu'un ennui et une tristesse qui les dégoûtent de la piété même : ils tentent de vaquer à la prière; et leur cœur, fermé à la vérité, ne s'y repaît que de fantômes et de chimères : ils s'appliquent aux œuvres saintes; hélas! et ce n'est qu'une bienséance ennuyeuse qui les y soutient : il semble qu'ils jouent dans la vertu le personnage d'un autre; si peu la vertu leur convient, si fort ce caractère les contraint et les gêne : et quoiqu'ils cherchent de bonne foi le saint, il y paroît je ne sais quoi de si contraint et de si étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le semblant; et que ne se sentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts et les ennuis ne doivent donc point nous éloigner de la vertu; puisqu'à mesure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violents et plus insupportables. Mais après tout, mes Frères, de bonne foi, est-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service? Ah! si nos esclaves et nos domestiques nous faisoient le même reproche; s'ils se plaignoient de l'ennui qu'ils trouvent en nous servant, ils le pourroient, et ils auroient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles, dont ils souffrent tant; nos bizarreries et nos caprices, auxquels il faut qu'ils s'accommodent; nos heures et nos moments, auxquels il faut qu'ils s'assujettissent; nos plaisirs et nos goûts, auxquels il faut qu'ils sacrifient leur repos et leur liberté; notre indolence toute seule, qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennui, passer des moments si tristes, sans que nous daignions même nous en apercevoir; sans doute ils auroient droit de se plaindre : cependant s'ils osoient le dire, qu'ils s'ennuient en nous servant; qu'ils n'y trouvent aucun plaisir; qu'ils n'ont aucun goût pour nous; et que tous les services qu'ils nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paroît insoutenable : hélas! nous les regarderions comme des insensés; nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah! mes Frères! et Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent, pour qu'ils supportent les dégoûts et les ennuis qui peuvent se trouver dans son service? et ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts, nos répugnances qui les rendent tièdes et languissants? Ne nous comble-t-il pas assez de bienfaits, pour avoir droit d'exiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères? ne nous en promet-il pas encore d'assez inestimables pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances? Ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuie

dans son service; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, et qu'il est bien triste et ennuyeux d'entreprendre de le servir et de lui être fidèle? Est-il donc un maître semblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, et qui ne cherche qu'à se rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le servent? Injustes que nous sommes, nous osons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos esclaves!

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers qu'on se les figure.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Mais quand ils le seroient, j'ai dit en troisième lieu qu'ils le sont infiniment moins que ceux du monde ; et c'est ici, mes Frères, où je pourrois appeler le monde lui-même en témoignage, et où la propre expérience des ames mondaines me tient lieu de preuve. Car, si vous suivez encore les voies du monde et des passions, qu'est-ce que votre vie tout entière, qu'un ennui continuel, où, en diversifiant vos plaisirs, vous ne faites que diversifier vos dégoûts et vos inquiétudes? qu'est-ce que votre vie, qu'un vide éternel, où vous vous êtes à charge à vous-mêmes ? qu'est-ce que votre vie, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'amusements, d'inutilités, qui, revenant sans cesse, n'ont rien de plus doux que de remplir désagréablement des moments qui vous pèsent, et dont vous ne savez que faire? qu'est-ce que votre vie, qu'un flux et reflux de haines, de desirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances qui empoisonnent tous vos plaisirs, et qui font qu'au milieu de tout ce qui devroit vous rendre heureux, vous ne pouvez réussir à être contents de vous-mêmes?

Quelle comparaison entre les fureurs des passions, l'humiliation d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, la sensibilité d'un mauvais office; et les peines légères de la vertu? quelle comparaison entre les assujettissements de l'ambition, les gênes et les travaux des prétentions et des espérances, les peines pour parvenir, les violences et les souplesses pour plaire, les soins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever ; et les violences légères qui nous assurent le royaume de Dieu, et les dégoûts presque insensibles de la vertu? quelle comparaison entre les amertumes d'une passion profane, les soupçons, les jalousies, les craintes, les dégoûts, les contradictions, les fureurs ; et les amertumes consolantes du service de Dieu? quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce ver secret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime qui nous mine et qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qui nous perce, que nous ne saurions arracher, et que nous portons partout avec

nous; et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut? Mon Dieu! peut-on se plaindre de vous, quand on a connu le monde? votre joug peut-il paroître triste, au sortir du joug des passions? et les épines de votre croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde et de l'iniquité sont semées?

Aussi nous entendons tous les jours, mes Frères, les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui; se savoir mauvais gré de leur destinée, faire des invectives piquantes contre ses injustices et ses abus; le censurer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable: mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des ames vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu, qui la condamnent, qui la méprisent, qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu, et convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien: mais trouvez-moi, si vous le pouvez, une ame vraiment juste qui envie la destinée du monde, qui publie qu'il n'y a que les partisans du monde d'heureux; qui fasse l'éloge de leur sort et de leur sagesse; qui regarde sa condition comme la plus malheureuse et la plus insensée. Que dirai-je? Nous avons bien vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir, et par dégoût du monde, des partis extrêmes, perdre le repos, la santé, la raison, la vie; s'abattre, se détruire, se désoler; tomber dans des états de noirceur et de mélancolie, et ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourments. Mais où sont les Justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles? Ils se plaignent quelquefois de leurs peines, il est vrai; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions: la vertu leur paroît quelquefois triste et dégoûtante, je l'avoue; mais avec toute sa tristesse, elle leur plaît encore davantage que le crime: ils voudroient quelquefois un peu plus de consolations sensibles du côté de Dieu; mais ils détestent celles du monde: ils souffrent; mais la même main qui les éprouve les soutient, et ils ne sont pas tentés au delà de leurs forces: ils sentent ce que vous appelez la pesanteur du joug de Jésus-Christ; mais en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi si longtemps, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, mes Frères; premièrement, les violences qu'on se fait à soi-même sont bien plus douces que celles qui nous viennent du dehors, et qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu sont du moins volontaires; ce sont des croix que nous choisissons par raison, et que nous nous imposons à nous-mêmes par devoir: il s'y trouve des amertumes; mais du moins on est consolé par le plaisir de les avoir choisies. Mais les dégoûts du monde sont

des croix forcées, qui nous viennent sans nous consulter; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous : nous ne le voulons pas; nous ne l'aimons pas; nous le détestons, et cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne souffrons que parceque nous voulons bien souffrir; dans le monde, nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions moins, et que tous nos penchants se révoltent contre nos peines.

Secondement, les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse et à l'indolence; ce sont des répugnances qui ne sont amères qu'aux sens : mais les dégoûts du monde, ah! ils coupent dans le vif, ils mortifient toutes les passions, ils humilient l'orgueil, ils abaissent la vanité, ils allument l'envie, ils écrasent la fierté, ils désolent l'ambition, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume.

Troisiémement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches; ce sont les premiers effort qui coûtent, la suite les adoucit : les passions qui d'ordinaire sont la source des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles; les violences calment peu à peu le cœur, et nous laissent bien moins à souffrir pour les suites : mais les dégoûts du monde sont toujours nouveaux; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes passions, ils nous laissent toujours les mêmes amertumes : ceux qui ont précédé ne servent qu'à rendre ceux qui suivent plus insupportables. En un mot, les dégoûts du monde allument nos passions, et par là augmentent nos peines; ceux de la vertu ne font que les réprimer, et par là établissent peu à peu la paix et la tranquillité dans notre ame.

Quatrièmement enfin, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité; il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à son parti, et plus zélés pour ses abus et pour ses espérances : au contraire, les cœurs les plus vifs pour le monde sont presque toujours ceux qui y trouvent plus de désagréments et d'amertumes; parcequ'ils sentent plus vivement ses oublis et ses injustices : leur vivacité est la source de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu, nous ne devons craindre que notre tiédeur; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe, que notre relâchement et notre paresse : plus notre vivacité pour le Seigneur augmente, plus nos dégoûts diminuent; plus le zèle s'allume, plus les répugnances s'affoiblissent; plus nous le servons avec fidélité, plus nous trouvons d'attraits et de consolations dans son service : c'est en nous relâchant, que nous rendons les devoirs désagréables; c'est en rabattant de notre ferveur, que nous ajoutons un nouveau poids à la pesanteur de son joug; et si malgré notre fidélité les dégoûts continuent, alors ce sont des épreuves et non pas des punitions : ce ne sont pas des consolations qu'on nous refuse, c'est un nouveau mérite qu'on nous ménage;

ce n'est pas un Dieu irrité qui nous ferme son cœur, c'est un Dieu miséricordieux qui purifie le nôtre; ce n'est pas un maître mécontent qui suspend ses graces, c'est un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour; ce ne sont pas nos hommages qu'on rejette, ce sont nos complaisances qu'on prévient: on ne veut pas nous rebuter, on veut seulement nous assurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourroit encore mêler l'homme avec Dieu; nous-mêmes, avec la grace; les appuis humains, avec les dons du ciel; et les richesses de la foi, avec les consolations de l'amour-propre. Et voilà, mes Frères, la dernière vérité qui va finir cet entretien: non-seulement les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde; mais encore ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Je dis des ressources: hélas! mes Frères, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur; mais il ne fournit point de remèdes: le monde a ses chagrins; mais il n'a rien qui les console: le monde est plein de dégoûts et d'amertumes; mais on n'y trouve point de ressources.

Mais dans la vertu il n'est point de peine qui n'ait sa consolation; et s'il s'y trouve des répugnances et des dégoûts, il s'y trouve aussi mille ressources qui les adoucissent.

Premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Quelle douceur de se sentir en paix avec soi-même, de ne plus porter enfin au dedans de soi ce ver importun qui nous suivoit partout; de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoisonnoient toute la douceur de notre vie; d'être enfin délivré du poids de l'iniquité! Les sens peuvent encore souffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue; mais du moins le cœur est tranquille.

Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues, que nos dégoûts sont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux sacrifices, nous assurent un nouveau droit aux promesses de la foi; que si la vertu nous coûtoit moins, elle auroit aussi moins de prix aux yeux de Dieu; et qu'il ne nous rend la voie si difficile, que pour rendre notre couronne plus brillante et plus glorieuse.

Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui a ses raisons pour nous refuser les consolations sensibles de la vertu; dont la sagesse ne fait rien qui n'ait ses causes dans notre propre utilité; qui consulte plus nos intérêts que nos penchants; et qui a mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parcequ'elle devoit être pour nous la plus sûre.

Quatrièmement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent

l'amour-propre ; qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même temps que nos sens en sont dégoûtés ; qui font que notre esprit est prompt et fervent, quoique la chair soit foible et languissante ; de sorte qu'il rend notre vertu d'autant plus solide, qu'elle est pour nous, ce semble, plus triste et plus pénible.

Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété, qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse : les mystères saints où Jésus-Christ lui-même, le consolateur des ames fidèles, vient consoler notre cœur : les vérités des divines Écritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux Justes, calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir ; et que les peines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre espérance plus vive et plus assurée : enfin, la lecture de l'histoire des Saints que nous voyons avoir été exercés par les mêmes dégoûts et par les mêmes épreuves ; qu'ainsi nous avons d'autant moins sujet de nous en plaindre, que des ames bien plus fidèles que nous ont eu le même sort ; que telle a presque toujours été la conduite de Dieu envers ses serviteurs ; et que si quelque chose peut nous répondre en cette vie de son amour pour nous, c'est qu'il nous mène par la voie de ses Saints, et qu'il nous traite ici-bas comme il a presque traité tous les Justes.

Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs, qui ont succédé aux fureurs des passions, et au tumulte de la vie mondaine ; qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux et plus paisibles, que ceux que nous avions passés au milieu du plaisir ; et qui en nous laissant encore quelque peine, nous ont fait du moins une destinée plus tranquille et plus supportable.

Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui passe, qui nous fait voir que dans un clin d'œil tout sera fini ; que nous touchons au terme heureux, que toute la vie présente n'est qu'un instant rapide, et qu'ainsi nos violences ne sauroient durer long-temps ; mais que ce moment léger de tribulations nous assure un avenir glorieux et immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de ressources pour un cœur fidèle ! quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime ! c'est pour nous en faire sentir la différence, mes Frères, que Dieu permet souvent que le monde nous possède un certain temps ; que nous nous livrions durant les premières années de l'âge aux égarements des passions : afin que nous rappelant ensuite à lui, nous connoissions par notre propre expérience combien son joug est plus doux que celui du monde. Je permettrai, dit-il dans l'Ecriture, que mon peuple serve quelque temps les nations ; qu'il se laisse séduire à leurs superstitions profanes, et qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il sache mieux faire la différence de mon service et du service des rois de la terre, et qu'il sente combien mon

joug est plus doux et plus supportable que la servitude des hommes : *Verumtamen servient ei, ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum* (2. PARAL. XII, 8).

Heureuses les ames qui n'ont pas eu besoin de cette expérience pour se détromper elles-mêmes, et à qui il n'a rien coûté pour connoître la vanité du monde, et la triste destinée des plaisirs et des passions injustes! Hélas! puisqu'il faut enfin le mépriser, l'abandonner, s'en désabuser; puisque des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoûtant, insoutenable; où il ne nous restera plus, de ces joies insensées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confusion de les avoir suivies, que les obstacles qu'elles auront laissés dans notre cœur pour le bien : pourquoi ne pas prévenir de si tristes regrets? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes qu'il faudra faire un jour? pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir ensuite à des remèdes qui ne nous rétablissent qu'avec plus de peine, et qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; mais, hélas! les premiers fidèles, qui sacrifioient aux maximes de l'Evangile leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie; qui couroient sur les échafauds confesser Jésus-Christ; qui passoient tous les jours dans les chaînes, dans les prisons, dans les opprobres et dans les souffrances, et à qui il en coûtoit tant pour servir Jésus-Christ, se plaignoient-ils des amertumes de son service? lui reprochoient-ils qu'il rendoit malheureux ceux qui le servoient? Ah! ils se glorifioient dans leurs tribulations; ils préféroient l'opprobre de Jésus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Égypte; ils ne comptoient pour rien les roues, les feux et les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espérance; ils chantoient des hymnes et des cantiques au milieu des tourments, et regardoient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proscrits, persécutés, chassés de leur patrie, n'ayant pour tout asile que des antres et des cavernes; regardés partout comme l'horreur de l'univers; devenus exécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches! ils s'estimoient heureux d'appartenir à Jésus-Christ; ils croyoient ne pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, mes Frères, au milieu de trop de commodités de la vie; environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire; trouvant peut-être même pour notre malheur, dans les applaudissements du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu; au milieu de nos proches, de nos enfants, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jésus-Christ; nous murmurons contre les dégoûts et les amertumes

légères que nous trouvons dans la vertu ; nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah! quand on mettra un jour en parallèle ces petits dégoûts que nous exagérons tant, avec les croix, les roues, les feux, et tous les supplices des martyrs; les austérités des anachorètes; les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints pénitents : ah! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jésus-Christ, qui n'avons rien souffert pour lui; à qui son royaume n'a rien coûté, et qui, portant devant son tribunal plus d'iniquités nous seuls qu'une infinité de Saints ensemble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une seule de leurs violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes : servons-le comme il veut être servi de nous : s'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre foiblesse : s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres et nos hommages : recevons de sa main également les consolations et les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui : sachons être, comme l'Apôtre, dans la disette, ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jésus-Christ : l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité Au fond, mes Frères, malgré tous les dégoûts et toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidèle à Dieu : il n'y a de consolation solide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe et d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs et des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? quel plaisir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble et l'amertume du crime? Non, encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui sache charmer nos ennuis, adoucir nos moments de tristesse, et nous faire trouver une espèce de douceur à nous entretenir avec nous-mêmes : *Et erit allocutio cogitationis et tædii mei* (Sap., viii, 9) ; c'est elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maisons agréable ; qui nous fait goûter un repos consolant, loin du monde et de ses amusements : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illâ* (Ibid., 16); c'est elle qui fait passer rapidement les journées, qui occupe paisiblement tous les moments, et qui en nous laissant plus de loisir, nous laisse bien moins de temps et d'ennui que la vie mondaine : *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius* (Ibid.).

Grand Dieu, que le monde fait d'honneur à votre service! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des

Justes ! que vous savez bien, mon Dieu, tirer votre gloire et votre louange de vos ennemis mêmes ! et que vous laissez peu d'excuses aux ames qui s'éloignent de vous, puisque vous leur faites, pour les attirer à la vertu, une ressource même de leurs crimes ; et que vous vous servez de leurs misères pour les rappeler à vos miséricordes éternelles ! *Ansi soit-il.*

SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti; et stans retrò secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat.

En même temps une femme de la ville, qui étoit de mauvaise vie, ayant su que Jésus étoit à table chez un pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum ; et se tenant derrière lui à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes, elle les essuyoit avec ses cheveux, les baisoit, et y répandoit ce parfum. (LUC, VII, 37.)

A des larmes si abondantes, à une confusion si sincère, à des ministères si touchants, à une démarche si humiliante et si nouvelle, on comprend aisément, et ce que les passions avoient pu sur le cœur de cette pécheresse, et ce que la grace vient d'opérer en elle. La Palestine la regardoit depuis long-temps, comme la honte et le scandale de la cité : *mulier in civitate peccatrix* : la maison du pharisien la voit aujourd'hui comme la gloire de la grace, et un modèle de pénitence : *lacrymis cœpit rigare pedes ejus* : quel changement, et quel spectacle !

Cette ame liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuses et les plus indissolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; et sans hésiter elle court chercher aux pieds de Jésus-Christ son salut et sa délivrance : cette ame jusqu'ici toute plongée dans les sens, et ne vivant plus que pour la volupté, en sacrifie en un instant les attraits les plus vifs et les attachements les plus chers : cette ame enfin, jusque-là impatiente de tout joug, et dont le cœur n'avoit jamais connu d'autre règle que le déréglement de ses penchants, commence sa pénitence par les démarches les plus humiliantes et les assujettissements les plus tristes. Que les œuvres de votre grace sont admirables, ô mon Dieu ! que la misère la plus désespérée est près de sa guérison, dès qu'elle devient l'objet de vos miséricordes infinies ! et que les voies par où vous menez vos élus sont rapides et abrégées !

Mais d'où vient, mes Frères, que de si grands exemples font sur nous de si foibles impressions? De deux préjugés très opposés en apparence, et qui cependant partent du même principe, et conduisent à la même erreur.

Le premier c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la simple cessation du crime, le retranchement de certains désordres outrés, et que la bienséance seule commence à nous interdire. Et comme ou l'âge, ou de nouvelles situations, ou des penchants que le temps tout seul a changés, nous ont menés là; nous n'allons pas plus loin, nous croyons que tout est fait, et nous écoutons l'histoire des conversions les plus touchantes que l'Eglise nous propose, comme des leçons qui ne nous regardent plus.

Le second va dans un autre excès : nous nous représentons la pénitence chrétienne comme un état affreux, et le désespoir de la foiblesse humaine; un état sans douceur, sans consolation, suivi de mille devoirs tous plus désagréables au cœur : et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement nous trouvent peu sensibles; parcequ'ils nous trouvent toujours découragés.

Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés, si dangereux pour le salut. Premièrement, sa pénitence non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. Secondement, sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle. Elle rend à Jésus-Christ, dans sa pénitence, tout ce qu'elle lui avoit ravi dans ses égarements; en voilà les réparations : mais la paix et les douceurs qu'elle n'avoit jamais éprouvées dans ses égarements, elle les trouve avec Jésus-Christ dans sa pénitence; en voilà les consolations. Les réparations et les consolations de sa pénitence, c'est toute l'histoire de sa conversion, et le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

L'office de la pénitence, dit saint Augustin, est de rétablir l'ordre partout où le péché a porté le déréglement. Elle est fausse, si elle n'est pas universelle; car l'ordre ne résulte que de la parfaite subordination de tous les desirs et de tous les mouvements qui s'élèvent dans nos cœurs : il faut que tout soit remis à sa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avoit troublée : et tandis qu'il s'y trouve encore quelque chose de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reste; vous élevez un édifice mal assemblé, qui s'écroule toujours par quelque endroit, et où tout est encore dans la confusion et dans le désordre.

Or voilà l'instruction importante que nous donne aujourd'hui l'heureuse pécheresse dont l'Eglise nous propose la conversion. Son péché renfermoit plusieurs désordres : premièrement, un injuste

usage de son cœur, qui n'avoit jamais été occupé que des créatures : secondement, un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les instruments de ses passions : troisièmement, un assujettissement indigne de ses sens, qu'elle avoit toujours fait servir à la volupté et à l'ignominie : enfin, un scandale universel dans l'éclat de ses égarements. Sa pénitence répare tous ces désordres : aussi tout est pardonné, parceque rien n'est omis dans le repentir.

Je dis, premièrement, un injuste usage de son cœur. Oui, mes Frères, tout amour qui n'a pour objet que la créature, dégrade notre cœur : c'est un désordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur, ni notre perfection, ni par conséquent notre repos : car aimer, c'est chercher sa félicité dans ce qu'on aime ; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'est l'appeler au secours de ce vide affreux que nous sentons en nous-mêmes, et nous flatter qu'il sera capable de le remplir : c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le remède de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Or, comme il n'est que Dieu seul en qui nous puissions trouver tous ces avantages ; c'est un désordre et un avilissement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous sentons bien nous-mêmes l'injustice de cet amour : quelque emporté qu'il puisse être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inspirent, des défauts et des foiblesses qui les en rendent indignes : nous les trouvons bientôt injustes, bizarres, fausses, vaines, inconstantes : plus nous les approfondissons, plus nous nous disons à nous-mêmes que notre cœur s'est trompé, et que ce n'est pas là ce qu'il cherchoit : notre raison rougit tout bas de la foiblesse de nos penchants : nous ne portons plus nos liens qu'avec peine ; notre passion devient notre ennui et notre supplice : mais punis de notre erreur, sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement, le remède de notre méprise ; nous errons d'objet en objet, et s'il en est enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'est pas que nous soyons contents de notre choix, c'est que nous sommes lassés de notre inconstance.

Notre pécheresse avoit suivi l'égarement de ces voies : d'injustes amours avoient fait tous ses malheurs et tous ses crimes ; et née pour n'aimer que Dieu seul, il étoit le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu, dit l'Évangile, *ut cognovit,* que, rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : tout lui paroît vide, faux, dégoûtant dans les créatures : loin d'y retrouver ces premiers charmes, dont son cœur avoit eu tant de peine à se défendre, elle n'en voit plus que le frivole, le danger et la vanité. Le Seigneur tout seul lui paroît bon, véritable, fidèle ; constant dans ses promesses, aimable dans ses ménagements, magnifique dans ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère ; seul assez grand pour rem-

plir toute l'immensité de notre cœur, seul assez puissant pour en satisfaire tous les desirs, seul assez généreux pour en adoucir toutes les peines; seul immortel, et qu'on aimera toujours; enfin le seul qu'on ne se repent jamais que d'avoir aimé trop tard : *dilexit multùm*. Première réparation de sa pénitence, son amour.

C'est donc l'amour, mes Frères, qui fait les véritables pénitents; car la pénitence n'est que le changement du cœur, et le cœur ne change qu'en changeant d'amour : la pénitence n'est que le rétablissement de l'ordre dans l'homme; et l'homme n'est dans l'ordre, que lorsqu'il aime le Seigneur pour qui il est fait : la pénitence n'est qu'une réconciliation avec Dieu; et votre réconciliation est une feinte, si vous ne lui rendez pas votre cœur : en un mot, la pénitence obtient la rémission des péchés; et les péchés ne sont remis qu'à proportion de notre amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.*

Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorsque nous vous proposons ces grands exemples, pour vous animer à les suivre, que vous ne vous sentez point nés pour la dévotion; et que vous avez une sorte de cœur, à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi! mon cher Auditeur, votre cœur ne seroit pas fait pour aimer son Dieu? votre cœur ne seroit pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné? Votre cœur seroit donc autre chose lui-même, qu'une inclination naturelle vers l'Auteur de son être? quoi! vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge? vous n'auriez donc reçu un cœur si grand, si élevé, et que rien ici-bas ne peut satisfaire, vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaisirs qui vous lassent; des créatures qui vous trompent; des honneurs qui vous importunent; un monde qui vous ennuie, ou qui vous déplaît? Dieu seul, pour qui vous êtes fait, et qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouveroit rien pour lui au fond de votre être? Ah! vous êtes injuste envers votre cœur : vous ne vous connoissez pas, et vous prenez votre déréglement pour vous-même. Et en effet, si vous n'êtes pas né pour la vertu, quel est donc le triste mystère de votre destinée? pour qui êtes-vous donc né? quelle chimère êtes-vous donc parmi les hommes? Vous n'êtes donc né que pour les remords et les sombres inquiétudes? l'Auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux? vous n'avez donc un cœur, que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'est point, et vous êtes à charge à vous-même?

O homme, ouvrez ici les yeux : approfondissez la destinée de votre cœur, et vous conviendrez que ces passions vives, qui mettent en vous de si grandes répugnances à la vertu, vous sont étrangères; que ce n'est point là la situation naturelle de votre cœur; que l'Auteur de la nature et de la grace vous avoit fait une destinée plus heureuse; que vous étiez né pour l'ordre, pour la justice et pour l'innocence; que vous avez abusé d'un naturel heu-

reux, en le tournant à des passions injustes; et que si vous n'êtes pas né pour la vertu, nous ne savons plus ce que vous êtes, et vous devenez incompréhensible à vous-même!

Mais, d'ailleurs, vous vous trompez de regarder comme des inclinations inalliables avec la piété, ces penchants de vivacité pour le plaisir nés avec vous. Ce seront des dispositions favorables au salut, dès que la grace les aura sanctifiées : plus vous êtes vif pour le monde et pour ses faux plaisirs, plus vous le serez pour le Seigneur et pour les biens véritables; plus les créatures vous ont trouvé tendre et sensible, plus la grace trouvera d'accès et de sensibilité dans votre cœur; plus vous êtes né fier, hautain, ambitieux, plus vous servirez le Seigneur noblement, sans crainte, sans ménagement, sans bassesse; plus vous paroissez né d'un caractère facile, léger, inconstant, plus il vous sera aisé de vous déprendre de vos attachements criminels, et de revenir à votre Dieu; enfin vos passions deviendront elles-mêmes, s'il est permis de parler ainsi, les facilités de votre pénitence. Tout ce qui avoit été l'occasion de votre perte, vous le ferez servir à votre salut : vous verrez qu'avoir reçu un cœur tendre, fidèle, généreux, c'est être né pour la piété; et qu'un cœur que les créatures ont pu toucher, offre de grandes dispositions à la grace.

Lisez ce qui nous reste de l'histoire des Justes, et vous verrez que ceux qui ont été entraînés d'abord par des passions insensées, qui étoient nés avec tous les talents propres au monde, et toutes les inclinations les plus vives pour le plaisir et les plus éloignées de la piété, ont été ceux en qui la grace a opéré de plus grandes choses. Et sans parler de la pécheresse de notre Evangile, les Augustin, les Pélagie, les Fabiole, ces ames mondaines et dissipées, si vives dans leurs égarements, si peu nées, ce semble, pour la piété; quel progrès n'ont-elles pas fait depuis dans les voies de Dieu! et qu'ont-elles trouvé dans leurs premiers penchants que les attraits, pour ainsi dire, de leur pénitence? Le même fonds qui fait les grandes passions quand il plaît au Seigneur de changer le cœur, fait aussi les grandes vertus. Mon Dieu! vous nous avez tous faits pour vous; et nos foiblesses mêmes, dans l'ordre incompréhensible de votre providence et de vos miséricordes sur les hommes, doivent servir à notre sanctification éternelle. C'est ainsi que notre pécheresse répara l'injuste usage qu'elle avoit fait de son cœur.

Mais, en second lieu, l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ ne fut pas une de ces sensibilités vaines et oisives, qui sont plutôt les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir, que des impressions de la grace, et qui ne mènent jamais à rien, qu'à nous rendre contents de nous-mêmes, et nous persuader que notre cœur est changé : ce ne sont pas les sentiments qui prouvent la vérité de l'amour, ce sont les sacrifices.

Aussi, comme le second désordre de son péché avoit été l'abut

criminel et presque universel de toutes les créatures ; la seconde réparation de sa pénitence, est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égarements. Ses cheveux, ses parfums, les dons du corps et de la nature, avoient été les instruments de ses plaisirs ; car nul n'ignore l'usage qu'une passion déplorable en sait faire ; c'est par là qu'elle commence sa pénitence : les parfums sont abandonnés, et consacrés même à un saint ministère : *et unguento ungebat ;* les cheveux sont négligés, et ne servent plus même qu'à essuyer les pieds de son libérateur : *et capillis capitis sui tergebat ;* les soins du corps et de la beauté sont oubliés, et ses yeux s'éteignent à force de larmes : *et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Tels sont les premiers sacrifices de son amour : elle ne se contente pas de retrancher des soins visiblement criminels, elle en retranche même qui auroient pu passer pour innocents ; et croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle auroit pu avoir d'en user encore.

En effet, le pécheur, en abusant des créatures, perd le droit qu'il avoit sur elles : tout ce qui est permis à une ame innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer : le péché nous rend comme anathèmes à toutes les créatures qui nous environnent, et que le Seigneur avoit destinées à notre usage. Ainsi il est des règles pour une ame infidèle, qui ne sont pas faites pour tous les autres hommes : elle n'est plus, pour ainsi dire, dans le droit commun ; et ne doit plus juger de ses devoirs par les maximes générales, mais par les exceptions personnelles qui la regardent.

Or, sur ce principe, vous nous demandez éternellement, si user d'un tel artifice de parure est un crime ? si tels plaisirs publics sont défendus ? Je ne veux point ici décider pour les autres ; mais je vous demande, à vous qui en soutenez l'innocence, n'en avez-vous jamais abusé ? n'avez-vous jamais fait servir ces soins, ces plaisirs, ces artifices à des passions injustes ? ne les avez-vous jamais employés à corrompre des cœurs, ou à nourrir la corruption du vôtre ? Quoi ! toute votre vie n'a peut-être été qu'un enchaînement déplorable de passions et de misères ; vous avez abusé de tout ce qui vous environne, et en avez fait les instruments de vos desirs déréglés ; vous avez tout rapporté à ce penchant infortuné de votre cœur : vos intentions ont toujours été même plus loin que vos malheurs : votre œil n'a jamais été simple et innocent, et vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eût été à votre égard ; tous vos soins sur votre personne ont été des crimes : et quand il s'agit de retourner à votre Dieu, et de réparer une vie entière de corruption et d'abandonnement, vous venez lui disputer des vanités dont vous avez toujours fait un si indigne usage ? vous venez nous soutenir l'innocence de mille abus, qui vous seroient interdits, quand ils seroient permis au reste des hommes ? vous entrez en contestation, lorsqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde ; vous

à qui les plus innocentes, s'il en est, sont désormais défendues, et qui ne devriez avoir pour ornement que la cendre et le cilice? Pouvez-vous encore venir nous justifier des soins qui sont votre confusion secrète, et qui vous ont tant de fois fait rougir au pied du tribunal sacré? et faudroit-il tant de discours et de contestations, où votre honte devroit suffire?

D'ailleurs, la sainte tristesse de la pénitence ne regarde plus qu'avec horreur ce qui a été pour nous une occasion de chute. L'ame touchée n'examine pas si l'on peut se le permettre avec innocence; il lui suffit de savoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la sienne : tout ce qui l'a conduite à ses malheurs, lui devient aussi odieux que ses malheurs mêmes; tout ce qui a aidé ses passions, elle le déteste comme ses passions mêmes : tout ce qui a favorisé ses crimes, devient pour elle criminel : quand on voudroit même le tolérer encore à sa foiblesse, ah! son zèle, sa componction prendroit les intérêts de la justice de Dieu contre l'indulgence des hommes; elle ne pourroit se résoudre à se permettre encore des abus, qui lui rappelleroient le souvenir de ses désordres passés; elle craindroit toujours que les mêmes démarches ne rappelassent les premières dispositions, et que son cœur ne se trouvât le même dans les mêmes soins : la seule image de ses infidélités passées la trouble et l'alarme; et loin d'en porter encore sur soi les tristes restes, elle voudroit pouvoir s'éloigner des lieux mêmes, et s'arracher des occupations qui lui en retracent le souvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence, qui nous laisse encore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes? et à peine essuyé du naufrage, peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver partout la matière de mille sacrifices invisibles : comme le propre de la cupidité est de prendre de tout l'occasion de mille complaisances injustes, elle ne se borne pas à certaines privations essentielles; tout ce qui flatte les passions, tout ce qui nourrit la vie des sens, toutes les superfluités qui ne tendent qu'à satisfaire l'amour-propre, tout cela devient le sujet de ses sacrifices; et partout, comme un glaive tranchant et douloureux, elle fait des divisions et des séparations qui coûtent au cœur, et coupe jusqu'au vif tout ce qui tenoit encore un peu trop à la corruption de nos penchants : la grace de la componction mène d'abord là une ame touchée; elle la rend ingénieuse à se punir elle-même, et fait si bien que tout lui sert d'expiation à ses crimes; que les devoirs, les bienséances, les honneurs, les prospérités, les chagrins de son état se changent pour elle en des occasions de mérite; et que les plaisirs mêmes, par la foi et la circonspection dont elle les accompagne, deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le secret divin de la pénitence : comme elle fait ici-bas envers l'ame criminelle, dit Tertullien, la fonction de la justice de

Dieu, et que la justice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abusé; la pénitence prévient ce terrible jugement: elle s'impose partout à elle-même des privations rigoureuses; et si la condition misérable de la vie humaine l'oblige d'user encore des choses présentes, c'est bien moins pour flatter ses sens, que pour les punir par l'usage sobre et austère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence. En vain paroissez-vous revenu des égarements grossiers des passions: s'il vous faut toujours le même faste, pour contenter cette inclination naturelle qui aime à se distinguer par une vaine magnificence; les mêmes profusions, pour n'avoir pas la force d'ôter à l'amour-propre des superfluités accoutumées; les mêmes agréments du côté du monde, pour ne pouvoir vous passer de lui; les mêmes avantages du côté de la fortune, pour vouloir toujours l'emporter sur les autres: en un mot, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien; quand même tous les attachements conservés ne seroient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent: vos mœurs semblent différentes, tous vos penchants sont encore les mêmes; vous paroissez changé, vous n'êtes pas converti. Que les véritables pénitences sont rares, mes Frères! que de conversions superficielles et vaines! et que d'ames changées aux yeux du monde, se trouveront un jour les mêmes devant Dieu!

Mais ce n'est pas assez même d'en venir aux retranchements qui éloignent les attraits du crime; il faut y ajouter les satisfactions laborieuses qui en expient les souillures. Aussi, en troisième lieu, la pécheresse de l'Évangile ne se contente pas de sacrifier ses parfums et ses cheveux à Jésus-Christ, elle se prosterne à ses pieds, elle les arrose d'un torrent de larmes, elle les essuie, elle les baise: et comme le troisième désordre de son péché avoit été un assujettissement honteux de ses sens, elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût de ces tristes ministères.

Nouvelle instruction: il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent, il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont le plus opposées, les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Vous aimez les jeux, les plaisirs, les amusements, et tout ce qui compose la vie moudaine: c'est peu de retrancher de ces plaisirs tout ce qui peut encore conduire au crime; si vous voulez que l'amour du monde meure dans votre cœur, il faut que la prière, la retraite, le silence, les œuvres de miséricorde, succèdent à ces mœurs dissipées; et ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir et combattre le monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des sens et de la chair, en vous abandonnant à des passions d'ignominie: il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mor-

tification, éteignent peu à peu ces flammes impures, affoiblissent ces penchants devenus désormais indomptables par un long usage de volupté; et non-seulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour ainsi dire, la source même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux : les anciens attachements que vous aurez rompus, sans les avoir affoiblis et comme déracinés de votre cœur par la mortification, repousseront sans cesse : vos passions plus violentes et plus furieuses, depuis que vous les aurez arrêtées et suspendues, sans les affoiblir et sans les combattre, vous feront éprouver des agitations et des orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans le crime : vous vous verrez à tout moment sur le point d'un triste naufrage : vous ne goûterez aucune paix dans cette nouvelle vie : vous vous trouverez plus foible, plus combattu, plus vif pour le plaisir, plus aisé à ébranler, plus dégoûté de Dieu dans cette pénitence imparfaite, que vous ne l'étiez autrefois même dans le désordre : tout vous deviendra un écueil : vous vous serez à vous-même une tentation continuelle : vous serez surpris de trouver en vous-même plus d'opposition aux devoirs : et comme il est difficile de se soutenir long-temps seul contre soi-même, vous vous dégoûterez bientôt d'une vertu qui vous coûtera si cher; et pour n'avoir voulu être qu'un pénitent tranquille et mitigé, vous serez un pénitent malheureux, sans consolation, sans paix, et par conséquent sans persévérance. Dans la vertu, c'est abréger ses peines, que d'augmenter et multiplier ses sacrifices; et tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine et le dégoût, que l'adoucissement de notre pénitence.

Enfin, le dernier désordre qui avoit accompagné le péché de la femme de notre Évangile, étoit un scandale public dans le déréglement de sa conduite; le scandale de la loi, qui se trouvoit déshonorée dans l'esprit des Romains, et de tant d'autres gentils assemblés et répandus dans la Palestine, et qui, témoins des égarements de notre pécheresse, en prenoient sans doute occasion de blasphémer le nom du Seigneur, de mépriser la sainteté de sa loi, de se confirmer dans leurs impies superstitions, et de regarder l'espérance d'Israël, et les merveilles de Dieu rapportées dans les livres saints, comme des fictions inventées pour amuser un peuple crédule.

Scandale du lieu : ses égarements avoient éclaté dans la cité, c'est-à-dire la ville principale, d'où le bruit de tels événements se répandoit bientôt dans le reste de la Judée.

Or voilà les scandales qu'elle répare dans sa pénitence : le scandale de la loi, en renonçant aux traditions superstitieuses des pharisiens, qui en avoient altéré les préceptes; et venant reconnoître Jésus-Christ qui en étoit la fin et l'accomplissement. Car souvent après avoir déshonoré la religion, dans l'esprit des impies, par nos

excès et par nos scandales, nous la déshonorons encore par notre piété : nous nous faisons une manière de vertu toute mondaine, superficielle, pharisaïque : nous devenons superstitieux sans devenir pénitents : nous remplaçons les abus du monde, par les abus de la dévotion : nous ne réparons le scandale de nos désordres, que par celui d'une piété sensuelle; et nous faisons plus de tort à la vertu par les foiblesses et les illusions que nous y mêlons, que nous ne lui en faisons par des excès ouverts et déclarés. Ainsi les impies sont plus affermis dans le désordre, et plus éloignés de la conversion, par l'exemple de notre fausse pénitence, qu'ils n'avoient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le scandale du lieu : cette même cité qui avoit été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés, sa douleur et ses larmes : elle ne vient point trouver Jésus-Christ, à la faveur des ténèbres de la nuit comme Nicodème, ou dans des bourgades éloignées de la cité, pour dérober aux yeux du public les premières démarches de sa conversion. A la vue de cette grande ville qu'elle avoit scandalisée par sa conduite, elle entre dans la maison du pharisien, et ne craint pas d'avoir pour spectateurs de sa pénitence ceux qui l'avoient été de ses crimes. Car souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, on les craint dans la vertu : les yeux du public ne paroissoient pas redoutables dans nos égarements; ils le deviennent dans notre pénitence : nos vices se montroient sans ménagement, notre vertu se cache et se ménage; nous n'osons tout d'un coup nous déclarer pour Jésus-Christ, nous avons honte de paroître si différents de nous-mêmes : nous nous sommes glorifiés du crime comme d'une vertu, et nous rougissons de la vertu comme d'un scandale.

Notre heureuse pécheresse n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal : elle soutient même avec une sainte insensibilité les reproches du pharisien, qui rappelle devant tous les conviés la honte de ses mœurs passées. Car le monde figuré par ce pharisien se fait un plaisir insensé de rappeler les anciens égarements des personnes que la grace a touchées : loin de s'édifier de leur régularité présente, on revient sans cesse à leur conduite passée : on tâche d'affoiblir le mérite de ce qu'elles font, en renouvelant le souvenir de ce qu'elles ont fait : il semble que les égarements qu'elles pleurent autorisent ceux que nous aimons, et dans lesquels nous vivons encore; et qu'il nous est plus permis d'être pécheurs, depuis que des pénitents sincères se repentent de l'avoir été. C'est ainsi, ô mon Dieu! que tout coopère à notre perte, et qu'au lieu de bénir les richesses de votre miséricorde, lorsque vous retirez des voies de la perdition des ames mondaines et dissolues, et de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence, si disposée à recevoir le pécheur qui revient; insensibles à

sa pénitence, nous ne sommes occupés qu'à rappeler ses égarements : comme pour nous dire à nous-mêmes, que nous n'avons rien à craindre dans le désordre ; qu'un jour enfin nous en reviendrons ; et que cette ame touchée ayant été encore plus engagée que nous dans les passions insensées, nous ne devons pas désespérer d'en sortir enfin quelque jour comme elle ! O étrange aveuglement des hommes, de trouver des motifs de déréglement dans les exemples mêmes de pénitence !

Telles furent les réparations de notre pécheresse. Mais si c'est une erreur de se figurer un changement de vie, comme la simple cessation des premières mœurs, sans y ajouter les expiations qui les réparent ; c'en est une autre non moins dangereuse, de regarder ces expiations comme un état triste, malheureux, désespérant. Ainsi, après vous avoir parlé des réparations de sa pénitence, il faut vous en exposer les consolations.

SECONDE PARTIE.

Venez à moi, dit Jésus-Christ, vous qui êtes lassés dans les voies de l'iniquité : venez éprouver les douceurs et les consolations de mon joug ; et vous y trouverez la paix et le repos que vos ames tyrannisées sous la servitude des passions, cherchent en vain depuis tant d'années : *et invenietis requiem animabus vestris* (MATTH., XI, 29).

Cette promesse adressée à toutes les ames criminelles, toujours malheureuses dans le désordre, trouve aujourd'hui son accomplissement dans la pécheresse de notre Évangile. En effet, tout ce qui avoit été pour elle un fonds inépuisable d'inquiétude dans ses égarements, devient une source féconde de consolation dans sa pénitence, et elle est heureuse avec Jésus-Christ par les mêmes endroits qui avoient fait tous ses malheurs dans le crime.

Oui, mes Frères, un amour injuste avoit fait son premier crime, et la première source de tous ses malheurs ; la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau d'avec l'amour profane qui jusque-là avoit occupé son cœur. Je dis la différence dans l'objet, dans les démarches, dans la correspondance.

Dans l'objet : le déréglement de son cœur l'avoit attachée à des hommes corrompus, inconstants, perfides, plus dissolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuse, qu'à satisfaire leurs passions désordonnées ; à des hommes qui joignent toujours la passion contentée au mépris ; à des Ammon à qui l'objet infortuné de leur amour devient vil et odieux, dès qu'ils en ont obtenu tout ce qu'ils desirent ; à des hommes dont elle connoissoit les foiblesses, les artifices, les emportements, les défauts, qu'elle sentoit bien en secret n'être pas dignes de son cœur, et auxquels elle ne tenoit que par la pente malheureuse de la passion, plus que par le choix

libre de la raison ; enfin, à des hommes qui n'avoient pu encore fixer la légèreté et les vicissitudes éternelles de son cœur. Sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les graces, le principe de toutes les lumières; plus elle l'étudie, plus elle découvre en lui de grandeur et de sainteté : plus elle l'aime, plus elle le trouve digne d'être aimé : à Jésus-Christ l'ami fidèle, immortel, désintéressé de son ame, qui n'est touché que de ses intérêts éternels ; qui n'est occupé que de ce qui peut la rendre heureuse ; qui est venu même sacrifier son repos, sa gloire, sa vie, pour lui assurer un bonheur immortel ; qui l'a distinguée de toutes les autres femmes de Juda par une abondance de miséricorde, lorsqu'elle s'en distinguoit le plus elle-même par l'excès de ses misères ; qui n'attend rien d'elle, et qui veut lui donner plus qu'elle ne sauroit attendre elle-même : enfin, à Jésus-Christ qui a calmé son cœur en le purifiant ; qui a fixé l'inconstance et la multiplicité de ses desirs ; qui a rempli toute l'étendue de son amour ; qui lui a rendu la paix que les créatures n'avoient jamais pu lui donner.

O mon ame! jusques à quand n'aimerez-vous dans les créatures, que vos inquiétudes et vos peines? Vous en coûteroit-il plus de rompre vos liens, qu'il ne vous en coûte de les porter? la vertu et l'innocence vous seroient-elles plus pénibles, que les passions honteuses qui vous asservissent et vous déchirent ? Ah ! tout vous sera plus supportable, que les tristes agitations qui vous rendent si malheureuse dans le crime. Différence dans l'objet de son amour.

Différence dans les démarches. L'excès de la passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison ; à sacrifier aux hommes son repos, ses inclinations, son honneur, sa liberté ; à des complaisances honteuses ; à des assujettissements désagréables ; à des sacrifices éclatants, et dont souvent, pour toute reconnoissance, ils ne prenoient que le droit d'en exiger de nouveaux : car telle est l'ingratitude des hommes ; plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans ; l'excès de votre attachement pour eux, en diminue toujours dans leur esprit le mérite ; et ils vous punissent de la vivacité et de la honte de votre emportement, en prenant occasion de là même, de laisser affoiblir jusqu'à leur reconnoissance.

Voilà les ingratitudes que notre pécheresse avoit éprouvées dans les voies des passions. Mais dans sa pénitence tout lui est compté : les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ, sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. En vain le pharisien tâche d'en diminuer le mérite (car le monde ne s'étudie qu'à rabaisser le prix des vertus du Juste), le Sauveur en prend la défense : Voyez-vous cette femme ? lui dit-il : *Vides hanc mulierem ?* comme s'il vouloit lui dire : Connoissez-vous bien tout le mérite des sacrifices qu'elle m'offre, et jusqu'où va la force et l'ex-

cès de son amour? *Elle n'a cessé d'arroser mes pieds de ses larmes, de les essuyer avec ses cheveux, de les parfumer, de les baiser.* Il compte tout, il remarque tout, un soupir, une larme, un simple mouvement du cœur; rien n'est perdu avec lui de tout ce qu'on fait pour lui; rien n'échappe à la fidélité de ses regards et à la tendresse de son cœur: on est bien assuré qu'on ne sert pas un ingrat: il fait valoir même les plus légers sacrifices: *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Il voudroit, ce semble, que tous les hommes la regardassent des mêmes yeux que lui; que tous les hommes fussent des estimateurs aussi équitables que lui de son amour et de ses larmes: *Vides hanc mulierem?* Il ne voit plus ses égarements, il oublie une vie entière de dissolution et de crime; il ne voit que son repentir et ses larmes.

Or quelle consolation pour une ame qui revient à Dieu, de pouvoir se dire à elle-même: Je n'avois vécu jusqu'ici que pour le mensonge et pour la vanité: mes jours, mes années, mes soins, mes inquiétudes, mes peines, tout jusqu'ici est perdu, et ne subsiste plus même dans le souvenir des hommes, pour lesquels seuls j'ai vécu, pour lesquels seuls j'ai tout sacrifié: ma bonne foi, mes empressements, mes attentions n'ont jamais été payées que d'ingratitude; mais désormais, tout ce que je vais faire pour Jésus-Christ sera compté: mes peines, mes violences, les plus légers sacrifices de mon cœur; mes soupirs, mes larmes, que j'avois versées tant de fois en vain pour les créatures; tout cela sera écrit en caractères immortels dans le livre de vie: tout cela subsistera éternellement dans le souvenir du maître fidèle que je sers: tout cela, quelques défauts que ma foiblesse et ma corruption y mêlent, sera excusé, purifié même par la grace de mon libérateur; et il couronnera ses dons en récompensant mes foibles mérites: je ne vis plus que pour l'éternité; je ne travaille plus en vain; mes jours sont réels, et ma vie n'est plus un songe. O, mes Frères, que la piété est un grand gain! et qu'une ame qui revient à Jésus-Christ a bien de quoi se consoler avec lui, de la perte des créatures qu'elle lui sacrifie!

Enfin, différence dans la certitude de la correspondance. L'amour de notre pécheresse pour les créatures avoit toujours été suivi des plus cruelles incertitudes: on doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime: on est ingénieux à se rendre malheureux, et à se former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies: plus on est de bonne foi, plus on souffre: on est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez; et ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Mais quelle nouvelle destinée dans le changement de son amour! à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée: elle entend sortir de sa bouche divine la sentence favorable qui, en lui remettant ses péchés, lui répond de la bonté et de l'amour de celui qui les remet: *Remittuntur ei peccata*

multa ; non-seulement on oublie ses égarements, mais on veut bien l'assurer elle-même qu'ils sont oubliés, pardonnés, effacés : on va au-devant de toutes ses alarmes ; on ne laisse plus de lieu aux défiances et aux incertitudes ; et elle ne peut plus douter de l'amour de Jésus-Christ, sans douter de la vérité de sa puissance, et de la fidélité de ses promesses.

Tel est le sort d'une ame brisée de douleur, au sortir du tribunal où Jésus-Christ, par le ministère du prêtre, vient de lui remettre des désordres, qu'elle a effacés par son amour et par ses larmes. Malgré l'incertitude, si elle est digne d'amour ou de haine, inséparable de l'état présent de cette vie ; une paix secrète lui rend témoignage au fond de son cœur, que Jésus-Christ s'est rendu à elle : elle sent une douceur et une joie au fond de la conscience, qui ne peut être que le fruit de la justice. Ce n'est pas que ses infidélités passées ne lui laissent encore des appréhensions et des alarmes, et qu'en certains moments frappée plus vivement de l'horreur de ses égarements, et de la sévérité des jugements de Dieu, tout ne lui paroisse désespéré : mais Jésus-Christ qui excite lui-même ces orages au fond de son cœur, les a bientôt calmés ; sa voix lui dit encore en secret, comme autrefois à un apôtre alarmé sur les ondes : Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous? *Modicæ fidei, quare dubitasti* (Matth., xiv, 31)? ne vous ai-je pas donné assez de marques de ma protection et de ma bienveillance? Rappelez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarement : je ne cherche pas avec tant de persévérance les brebis que je n'aime pas ; je ne les ramène pas de si loin pour les laisser périr sous mes yeux : ne vous défiez donc plus de ma bonté ; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance. Première consolation de sa pénitence, la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jésus-Christ ses parfums, ses cheveux, tous les attachements de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes ; et ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs, elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Quel supplice pour une ame mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours ! quelles attentions ! quelle gêne ! il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence : quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles et qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux, et sur qui tous les regards ont tourné ! quelle tyrannie que celle des usages ! il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, et qui peut-être fait acheter bien cher les retardements et les délais. Je ne dis rien des soins

de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujettissements, des bassesses! Je ne parle pas d'un engagement de passion : quelles frayeurs que le mystère n'éclate! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire! que d'yeux à éviter! que de surveillants à tromper! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidents de sa passion! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur et sa liberté, et dont on n'oseroit se plaindre! à tout cela ajoutez ces moments cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, et de sentir toute l'indignité de notre état : ces moments où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance. Monde profane! si c'est là cette félicité que tu nous vantes tant, favorise-s-en tes adorateurs; et punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses.

Voilà ce que notre pécheresse met aux pieds de Jésus-Christ, ses liens, ses troubles, sa servitude, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or, quand la vertu n'auroit point d'autre consolation; n'en est-ce pas une assez grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions; de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures; de s'être rendu supérieur aux événements; de trouver dans son propre cœur tout ce qu'il faut pour être heureux, et de se suffire, pour ainsi dire, à soi-même? que perd-on en sacrifiant des soucis sombres et cruels, pour trouver la paix et la joie? et n'est-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jésus-Christ? Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse : allez en paix, *vade in pace*. Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie; voilà la récompense et la consolation des larmes et du repentir : la paix du cœur, qu'elle n'avoit pu encore trouver et que le monde n'a jamais donnée. Insensés! dit un prophète; malheur à vous donc qui traînez le poids de vos passions, comme le bœuf traîne en labourant les liens du joug qui l'accable, et qui vous perdez par la voie même des peines, des assujettissements, et des contraintes : *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum* (Is., v, 18)!

Enfin, son péché l'avoit avilie aux yeux des hommes; on ne regardoit plus qu'avec mépris l'indignité de l'opprobre de sa conduite : elle vivoit dégradée de tous les droits que donne une bonne réputation et une vie exempte de blâme; et le pharisien est surpris que Jésus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde, qui autorise tout ce qui conduit au déréglement,

couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur ; et il veut pourtant qu'on allie l'innocence et la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur : il inspire toutes les passions, et il en blâme toujours les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire, et il vous méprise dès que vous y avez réussi : ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane, et ses entretiens ne sont que des satires sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné : il loue les graces, les attraits, les talents malheureux qui allument des flammes impures, et il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paroissez embrasé. Or qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, et dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue, ou mal assurée ; et de réveiller partout avec soin le souvenir ou le soupçon de ses crimes !

Telles avoient été les amertumes et les opprobres qui avoient accompagné les passions et les désordres de notre pécheresse : mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire, que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette pécheresse méprisée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur : cette pécheresse, dont on ne parloit qu'en rougissant, est louée par les endroits même les plus glorieux selon le monde, la bonté du cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour : cette pécheresse qu'on n'osoit comparer qu'à elle-même, et dont le scandale n'avoit point d'exemple dans la cité, est élevée au-dessus du pharisien ; la vérité, la sincérité de sa foi, de sa componction, de son amour, mérite d'abord la préférence sur une vertu superficielle et pharisaïque : enfin cette pécheresse dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, et qui n'est nommée que par ses crimes, est devenue la gloire de Jésus-Christ, la louange de la grâce, l'honneur de l'Evangile. O admirable pouvoir de la vertu !

Oui, mes Frères, elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes : elle rétablit une réputation perdue : elle nous fait rentrer ici-bas même, dans des droits et dans des honneurs dont nous étions déchus : elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendues immortelles : elle nous réunit aux serviteurs de Jésus-Christ et à la société des Justes, dont nous n'étions pas autrefois dignes : elle fait même apercevoir en nous mille qualités louables, que le dérangement des passions avoit comme étouffées : enfin, elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avoient attiré de honte et de mépris. Tandis que Jonas est infidèle, il est l'anathème du ciel et de la terre ; des idolâtres mêmes sont obligés de le séparer de leur société, et de le rejeter comme un enfant de honte et de malédiction, et il n'est que le sein d'un monstre qui puisse lui servir d'asile, et cacher sa confusion et son opprobre. Mais à peine, touché de repentir, a-t-il im-

ploré les miséricordes éternelles du Dieu de ses pères, qu'il devient l'admiration de la superbe Ninive; que les grands et le peuple lui rendent des honneurs jusque-là inouis; et que le prince lui-même, plein de respect pour sa vertu, descend du trône, et se couvre de cendre et de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les passions que le monde loue et inspire, nous en avoient attiré le mépris; la vertu que le monde censure et combat, nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc, mon cher Auditeur, que vous ne finissiez votre honte et vos inquiétudes avec vos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous alarment? mais plus vous différez, plus elles grossissent; plus vous contractez de dettes, plus vous préparez de rigueurs à votre foiblesse. Ah! si les réparations vous découragent aujourd'hui, que sera-ce un jour, où vos crimes multipliés à l'infini ne trouveront presque plus de peine assez grande qui puisse les expier! elles vous jetteront alors dans le désespoir: vous prendrez le parti affreux de secouer tout joug, et de ne plus compter sur votre salut: vous vous ferez des maximes, pour vous calmer dans le libertinage; vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paroîtra alors impossible. Quand les embarras de la conscience sont venus à un certain point, on aime à se persuader qu'il n'y a plus de ressource: on se calme sur le fond des vérités, quand on se voit si éloigné de ce qu'elles nous prescrivent: on cherche un remède dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi; et on a bientôt conclu que tout est incertain, dès que le chaos est devenu comme inexplicable. Et d'ailleurs que peuvent avoir de si triste et de si rigoureux, des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite?

Ame infidèle! vous craignez de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence; et vous avez pu soutenir jusqu'ici la tristesse secrète du crime: la vertu vous paroît d'un ennui difficile à porter; et il y a si long-temps que vous dévorez l'ennui d'une conscience déchirée, et que nul plaisir ne sauroit égayer! Ah! puisque vous avez pu porter jusqu'à ce jour les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignez plus celles de la vertu: vous avez fait dans les peines et les violences inséparables du crime, l'apprentissage de celles qui peuvent être attachées à la piété; et d'autant plus que la grace adoucit et rend aimables les violences de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu! j'aurois pu en effet depuis tant d'années errer dans des voies tristes et pénibles sous la tyrannie du monde et des passions; et je ne pourrois pas vivre avec vous sous la tendresse de vos regards, sous les ailes de votre miséricorde, sous la protection de votre bras? seriez-vous donc un maître si cruel? Le monde qui ne vous connoît pas, croit que vous rendez malheureux ceux qui

vous servent : mais pour nous, Seigneur, nous savons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres, le plus tendre de tous les pères, le plus fidèle de tous les amis, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs ; et que vous prévenez par mille consolations secrètes, dont vous favorisez ici-bas vos serviteurs, la félicité éternelle que vous leur avez préparée. *Ainsi soit-il.*

AVIS.

On ne trouvera point ici de sermon pour le vendredi de cette semaine. Massillon, dans son manuscrit, met pour ce jour-là un Sermon sur le *Mystère de l'incarnation :* nous avons jugé plus à propos de placer ce Sermon dans les Mystères.

Après le sermon que l'on va lire, on trouvera un point de sermon qui traite de l'*énormité des communions indignes*. Massillon en avoit fait d'abord son premier point : mais ensuite le second point, où il s'agissoit des dispositions nécessaires pour communier dignement, lui ayant paru demander d'être traité plus au long, il en fit un Sermon entier, et laissa ce qu'il avoit écrit sur l'*énormité des communions indignes*. Le public, après avoir lu ce morceau, jugera que nous lui aurions fait tort, si nous l'avions supprimé ; mais il seroit à propos de le lire avant le Sermon suivant.

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA COMMUNION.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.
Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur.
(MATTH., XXI, 5.)

Les oracles des prophètes, les manifestations du Seigneur aux patriarches, les sacrifices et les oblations de la loi, ses signes et ses figures annonçoient depuis plusieurs siècles à l'infidèle Jérusalem, que son Libérateur et son Roi ne tarderoit pas de la visiter, et de paroître au milieu d'elle. Le précurseur lui-même, cet ange du désert prédit dans Malachie, avoit enfin paru sur les bords du Jourdain, pour préparer les voies au Roi de gloire, et dire à son peuple : Le voici ; et Jérusalem n'avoit plus d'excuse, si elle venoit à le méconnoître, et à le recevoir indignement dans son propre royaume.

Cependant cet avénement si heureux, que tant de Justes avoient demandé, que tant de siècles avoient attendu, que tant de préparatifs avoient annoncé, et qui annonçoit lui-même des biens si magnifiques aux hommes ; loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, et de lui rappeler ses anciens jours de gloire et de magnificence, la jette dans un trouble universel et dans des alarmes publiques : *Commota est universa civitas* (MATTH., XXI, 10). Tout

est ému dans Jérusalem, lorsqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David. Les prêtres, les pharisiens, témoins des acclamations et des chants d'allégresse d'une populace obscure, et de quelques Juifs spirituels et fidèles, se trouvent agités de mille mouvements divers de frayeur, d'inquiétude, de jalousie, de tristesse : une terreur universelle se répand parmi eux : il semble que c'est un tyran qui vient porter dans les murs de Jérusalem l'effroi et le carnage et emmener, comme autrefois, ses citoyens en servitude, plutôt qu'un roi pacifique qui vient la délivrer par sa présence, et la purifier par l'effusiou de son sang. Il n'est que ce petit nombre d'ames simples et innocentes, qui vont au-devant de lui hors des portes de la ville; et qui lui font un innocent triomphe de leurs cris de joie, et des branches d'arbres dont elles couvreut et ornent sa route

Voilà, mes Frères, ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Eglise n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchoit, et qu'il venoit se donner à nous pour être notre pâque : ses prières, ses purifications, ses cérémonies, ont été comme autant de voix qui nous ont avertis de sa venue : ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avoit établis que pour nous préparer à le recevoir par la communion aux jours solennels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos desirs et notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche, et sur le point de se donner à nous : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Or, quelle impression fait sur vous, mes Frères, cette heureuse nouvelle? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal : chacun retombe sur sa propre conscience et, n'y trouvant que des habitudes criminelles, des plaies envieillies et honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se mettre en état de recevoir le Roi de gloire : on diroit qu'il vient à nous armé de terreur et d'indignation, pour nous juger et pour nous perdre; et non accompagné de sa seule douceur, pour nous sauver et pour nous servir de nourriture : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il n'est qu'un petit nombre d'ames fidèles qui vont au-devant de lui par leurs desirs, et qui le voient arriver avec une sainte allégresse. Et ce qu'il y a de plus affligeant c'est que, malgré cette frayeur, cette tristesse, ces alarmes d'une conscience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne se présentent à Jésus-Christ pour le recevoir, et qui ne croient avoir satisfait à la loi de l'Eglise; après l'avoir reçu avec des dispositions si opposées à celles qu'il exige de nous. Insensés, qui ne pensent pas que recevoir Jésus-Christ dans ces dispositions, ce n'est plus manger la cène du Seigneur, c'est manger et boire sa propre condamnation!

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable; de peur que Jésus-Christ

ne vienne vous visiter, comme il visita autrefois Jérusalem, pour votre condamnation et pour votre perte. Quelles sont les dispositions qui doivent nous préparer au devoir pascal? Je vais en marquer trois principales, et ce sera le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Lorsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jésus-Christ en ces jours saints, n'apporteront pas à cette grande action les dispositions nécessaires, et se rendront peut-être coupables du corps et du sang du Seigneur, je n'ai pas prétendu parler de ces ames noires qui, de sang-froid et le sachant, viennent par une hypocrisie détestable, fouler aux pieds le sang de l'alliance, et peuvent se familiariser avec le sacrilége : je n'ai pas voulu parler de ces monstres, qui, portant le mystère de la foi dans une conscience corrompue et peu sincère, viennent au pied de l'autel cacher sous la plus sainte et la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une ame impure; et aiment encore mieux être impies que passer pour moins religieux. Ah! il faudroit des foudres, et non pas des discours à des ames de ce caractère; ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie et à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu! et c'est vous qui me la donnez, que parmi les fidèles que la parole de votre Evangile assemble en ce lieu saint, votre œil n'y discerne aucun de ces enfants de malédiction; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois sous les tentes d'Israël, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathème parmi les fidèles.

Je ne parle donc que de ces ames mondaines, lesquelles, après une année entière de plaisirs et de dissolution, se présenteront au tribunal avant de venir à l'autel; à qui la conscience ne reprochera ni dissimulation, ni feinte, et qui se rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur; parcequ'elles porteront encore à l'autel toutes leurs passions déréglées, et une conscience que le bain de la pénitence aura achevé de souiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connoître donc, mes Frères, si vous n'avez rien à craindre sur la profanation des saints mystères auxquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles sont les dispositions essentielles à une communion sainte; et chacun en s'appliquant ces règles, que Jésus-Christ a laissées à son Église, pourra se juger soi-même, et décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conscience pure, venir se présenter à l'autel.

Or toutes les dispositions qui doivent nous préparer à cette action sainte, sont renfermées dans cet avis de l'Apôtre : Que l'homme s'éprouve soi-même, avant que de manger de ce pain de vie : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat* (1. Cor., xi, 28). Je sais que l'esprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui se

passe dans l'homme; et que s'éprouver soi-même n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs, et achever de se méconnoître. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'est pas si difficile à faire; et la méprise n'est à craindre que pour ceux qui veulent se tromper. Car il s'agit de savoir premièrement, si vous êtes entièrement changé; secondement, si vos anciennes passions non-seulement ne subsistent plus dans vos penchants déréglés, mais si vous avez commencé du moins à les expier par les larmes et les rigueurs de la pénitence; enfin, si vous ajoutez à ces précautions un desir sincère et ardent de vous unir à Jésus-Christ: c'est-à-dire qu'on exige de vous, et de tous ceux qui vous ressemblent et qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de pénitence, et une épreuve de ferveur: *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Je dis premièrement, une épreuve de changement. Ainsi si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grace de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes; si vous êtes encore dans la mort et dans le péché, la table de Jésus-Christ vous est interdite: car c'est ici un pain de vie; il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir: c'est la table des enfants; les ennemis en sont indignes: c'est la pierre précieuse de l'Evangile; on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or porterez-vous à l'autel une conscience véritablement purifiée, un cœur pénitent et changé, et votre conversion sera-t-elle sincère? Pour en juger, permettez-moi d'en examiner toutes les démarches.

Vous allez confesser vos iniquités aux pieds du prêtre: je n'examine pas si le choix même que vous faites du confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir: je n'examine pas si vous cherchez non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministre de charité, et le plus sévère n'est pas toujours le plus saint ni le plus instruit; mais si vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur; un de ces hommes des mains duquel une ame échappe difficilement, pour ainsi dire, et auxquels l'on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement renoncer au vice et servir Dieu; un de ces hommes enfin qui en viendroit aux remèdes, aux expédients, au détail de vos mœurs et de vos besoins; qui ne laisseroit plus rien de douteux dans votre conduite; et des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrètes qui suivent toutes vos confessions, et qui sont toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée, et qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi: je n'examine pas encore si dans la discussion de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même; si vous ne vous ferez pas grâce sur mille transgressions pour lesquelles vous êtes déja jugé devant Dieu; si, les lumières de la foi, ou les préjugés du monde et de vos passions, seront les règles consultées dans votre examen

et dans vos recherches; et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes. Laissons là ces abus plus sensibles et plus marqués, et sur lesquels il est malaisé de s'abuser soi-même.

Mais souffrez que je vous demande: Vous venez mettre vos péchés aux pieds du prêtre, mais venez-vous y laisser vos passions? vous sortez du tribunal absous, mais en sortez-vous justifié? y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce desir sincère de réparer le passé, ces vues, ces projets, ces résolutions réelles et effectives d'une nouvelle vie? prenez-vous tout de bon des mesures pour commencer? cherchez-vous des expédients pour rompre vos engagements profanes, pour vous retirer sans délai des occasions? arrangez-vous déja par avance dans votre esprit vos devoirs, vos occupations, vos liaisons, vos dépenses, tout le détail de vos mœurs, jusques ici si dérangées; et si pleines, ou de passions ou d'inutilités? Voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une ame touchée sur le point d'une sincère conversion; c'est par là que vous connoîtrez si vous êtes revenu de bonne foi de cet attachement depuis si long-temps fatal à votre innocence, si souvent confessé, jamais corrigé; de cette haine sur laquelle vous ne sauriez vous vaincre; de cette fureur de jeu qui vous tyrannise, qui trouble la paix domestique, qui dérange vos affaires, et à laquelle mille événements malheureux n'ont pu encore vous obliger de renoncer: en un mot, si vous êtes une nouvelle créature; si vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet; et si Jésus-Christ entrant par la communion dans la maison de votre ame, pourra dire, comme lorsqu'il entra dans la maison de Zachée: C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison: *Hodiè salus domui huic facta est* (Luc., xix, 9).

Quoi, mon cher Auditeur! vous avez prolongé vos crimes jusqu'au jour de votre pénitence; à peine avez-vous mis entre vos désordres et votre confession, l'intervalle d'un léger examen; au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout ira encore même train; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés; les commerces recommenceront; les liaisons se renoueront; les passions se réveilleront; vous vous retrouverez encore le même? Ce n'est pas ici une prédiction en l'air; c'est ce que vous avez toujours éprouvé après la solennité de Pâques: et vous croiriez que le court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute, a été précisément le moment de votre justification, et que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'ame nécessaire pour manger la chair de l'Agneau?

Ah! vous vous trompez, mon cher Auditeur, qui que vous soyez; vous venez manger et boire votre condamnation: ces retours prompts et toujours certains au premier vomissement; ce cours de passions et de crimes qui n'est interrompu que par l'in-

stant de la solennité et de la participation à la table du Seigneur ; ce mélange monstrueux de saint et de profane ; grand Dieu ! quel état pour approcher des mystères saints ! Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état immuable de justice ; un tel état est le privilége non de la terre, mais du ciel où Dieu se découvrant à l'ame comme son bien souverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de son amour, la mettra dans une heureuse impuissance de l'offenser. Eh ! qui ne sait qu'ici-bas la vie de l'homme est une tentation continuelle ; que les plus justes mêmes affligent quelquefois l'Église par des chutes éclatantes, et que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber ? Mais on voudroit du moins qu'après le remède, vous ne parussiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant ; que si vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convalescences avancées qui ne diffèrent de la parfaite guérison que par un reste de foiblesse : on voudroit que la juste crainte d'une rechute rendît les précautions plus exactes ; on voudroit, dit saint Chrysostôme, qu'au sortir de l'autel vous offrissiez aux séductions des sens plus de force ; aux périls, plus de vigilance ; aux objets qui ont séduit votre cœur, plus d'éloignement, plus d'amour pour le devoir et pour la vertu : on voudroit, continue ce Père, que le sang de Jésus-Christ, auquel vous venez de participer, transmît avec lui dans votre cœur, les sentiments et les inclinations de Jésus-Christ ; et que comme le sang des rois et des césars, en coulant dans les veines de leurs augustes enfants, y fait passer avec lui le courage et la magnanimité de leurs ancêtres, et des sentiments dignes de leur naissance : on voudroit que le sang de Jésus-Christ, en coulant dans vos veines au pied de l'autel, vous rendît les images vivantes de Jésus-Christ, et vous inspirât des sentiments dignes d'une si haute origine ; on voudroit, en un mot, qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

En effet, *celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang*, dit Jésus-Christ, *demeure en moi, et je demeure en lui* (Joan., vi, 57). Jésus-Christ ne dit pas : Il s'unit à moi ; mais, *Il y demeure ; In me manet :* il ne dit pas : Je m'unis à lui ; mais, *Je demeure en lui ;* j'établis dans son cœur une demeure fixe, solide, durable : je fais avec lui une alliance ferme et constante : *In me manet, et ego in illo.* Donc, conclut saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, et qui ne demeure pas en lui, et qui le chasse d'abord de son cœur, il ne l'a pas reçu spirituellement : il a mangé et bu sa condamnation.

Oui, mes Frères, désabusons-nous ; une communion sainte remplit l'ame de tant de graces, l'unit à Jésus-Christ d'une manière si intime et si ineffable, lui donne tant de force et de courage, augmente si sensiblement sa foi, que cette ame marche long-temps, comme le prophète, dans la force et dans le secours de cette viande

sainte : *ambulavit in fortitudine cibi illius* (3. Reg., xix, 8); et qu'on ne la voit pas passer en un instant du remède le plus puissant de la religion, aux foiblesses les plus indignes d'une ame chrétienne.

Ainsi, voulez-vous savoir si vos communions, en ces jours solennels, sont des profanations ou des graces : voyez quel en est le fruit ; quel changement elles opèrent en vous ; quelle vie vous menez au sortir des mystères redoutables : la règle est sûre. Des communions saintes et utiles ne sauroient subsister avec des mœurs toujours également mondaines et profanes : et tandis que vous vivrez dans les mêmes passions et les mêmes engagements, et qu'au sortir de l'autel saint vous vous retrouverez un moment après encore le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc, mes Frères, vous que ce discours regarde, et qui vivez dans des habitudes de crime que le devoir pascal n'a fait jusqu'ici que suspendre pour un moment ; donc se confesser simplement n'est pas s'éprouver, n'est pas cette épreuve de changement que l'Église exige. Le ministre qui vous absout témérairement, ne vous délie pas devant le Seigneur ; parcequ'il ne peut délier sur la terre que les cœurs changés par un sincère repentir, que le Seigneur délie dans le ciel : la sentence qu'il prononce, est pour vous une sentence de mort : il met sur votre tête le sang innocent, il est vrai ; mais ce sang devient votre crime, au lieu qu'il auroit dû être votre remède ; et vous périssez sous la main destinée à vous rendre la vie. Ne devoit-il pas demander du temps pour examiner si vos habitudes sont enfin éteintes ; si cette démarche de pénitence sera plus heureuse que les autres jusqu'ici inutiles ; si vos promesses seront plus sincères ; si vous n'irez pas demain rentrer dans vos premières voies ; et si vous ne vous présentez pas au tribunal pour satisfaire au devoir extérieur que l'Église vous prescrit plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande ? ne devoit-il pas exiger de vous des preuves de la sincérité de vos protestations, avant d'exposer la grace du sacrement ; l'éloignement des occasions ; un divorce entier et sans retour avec les objets de vos passions ; une cessation du crime ; et enfin, un commencement du moins d'expiation des souillures dont vous vous êtes présenté encore tout couvert au tribunal ?

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Et c'est ici la seconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeler l'ancienne pratique de l'Eglise, et la discipline de ces siècles fervents où l'on faisoit précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. l'Eglise avoit alors ses raisons en établissant cette règle : elle en a eu

aussi en cessant de l'observer ; et c'est à nous, en soupirant sur la cessation de ses anciennes règles, à nous conformer à ses usages, et non pas à les réformer. Mais je vous dis à vous, mon cher Auditeur, quand on ne feroit attention qu'à vos mœurs passées, et à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au tribunal, et qui ont toujours recommencé après la solennité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les Justes à la table sainte? Quoi! de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous iriez d'abord recevoir Jésus-Christ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux mystères saints? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes que vous venez de révéler au prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les anges, et vous nourrir de leur pain? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tiendroit lieu de pénitence, elle qui en doit être la récompense et la consolation, disent les Saints? vous iriez de plain-pied du crime à l'autel? et loin de répandre quelque temps des larmes avec les pénitents, vous viendriez d'abord vous consoler avec les Justes? Mais ignorez-vous que comme dans l'Église du ciel il n'y aura que les vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; de même dans l'Eglise de la terre il n'y a que les ames innocentes et pures, ou celles qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par ses tribulations, à qui il soit permis de venir environner l'autel saint pour participer à ses mystères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'autel, qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, des macérations, de prières : il se purifioit long-temps dans les exercices publics d'une discipline pénible : il y devenoit un homme nouveau ; l'on ne voyoit plus en lui de restes de ses crimes passés, que dans les traces des macérations qui venoient de les expier; et l'on peut dire que la divine Eucharistie étoit alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeoit plus qu'à la sueur de son front. Et parcequ'une sage dispensation a changé cet usage, vous supposeriez qu'avoir confessé des crimes invétérés c'est les avoir punis; et que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ, de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert l'horreur et l'infection de ses plaies? Ah! l'usage, mes Frères, n'a rien changé à la loi : l'Eglise a pu se relâcher sur les épreuves publiques; elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières : les siècles ont pu dégénérer de leur première ferveur, le corps de Jésus-Christ n'exige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi, mes Frères, l'Eglise a voulu que ces quarante

jours de pénitence précédassent la communion pascale. Elle nous instruit par là que les grands pécheurs ont besoin d'un temps d'épreuve et de mortification, pour pleurer leurs crimes; pour se purifier par le jeûne et par la prière; et se disposer ainsi à la participation des mystères saints : elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs désordres et la table du Seigneur; et que les faire passer du crime à l'autel ce seroit, dit saint Bernard, consommer leur iniquité, et non pas les conduire à la source des graces.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que la prudence doit ici, comme partout ailleurs, appliquer et conduire la règle; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entière, si marquée, qu'on doit abréger le temps des épreuves, et se hâter de consoler sa douleur par l'usage de cette nourriture céleste; et qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitents, si touchés de leurs désordres, si brisés de douleurs, qu'à peine ont-ils dit au père de famille : *J'ai péché contre le ciel et devant vous* (Luc, xv, 18), qu'on peut les faire asseoir comme lui à la table sainte, et les rétablir dans tous les droits dont ils étoient déchus par leurs crimes.

Je sais qu'il se trouve même assez souvent des ames sincèrement touchées, et toutes résolues de renoncer à leurs passions, et de servir Dieu; mais avec cela si foibles, si inconstantes, si peu à l'épreuve des occasions, que si vous ne vous hâtez de les soutenir, de fixer pour ainsi dire leur légèreté par la grace des saints mystères; si vous les laissez trop long-temps à elles-mêmes, loin de se purifier par la pénitence elles s'affoibliront par le dégoût; et la vivacité de leur componction, loin de se rallumer par le délai, se ralentira par leur propre inconstance. Je sais que les lois de l'Église sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit; qu'il faut souvent relâcher de ses régles, pour mieux entrer dans ses intentions, et savoir être foible avec les foibles, pour les sauver tous. Mais je dis que la règle ordinaire, c'est que la communion, pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix; et non la première démarche de sa pénitence : qu'elle doit enfin couronner et récompenser ses larmes, et non pas succéder à ses crimes : et qui peut en douter, s'il croit encore que nos mystères sont saints et terribles? C'est la règle de l'Eglise; c'est la pratique de tous les siècles; c'est la doctrine des saints; et c'est ce que l'Apôtre vouloit dire en recommandant aux fidèles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain céleste : *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Mais la loi de l'Eglise presse, et ne laisse pas de lieu, dites-vous,

au délai et aux longues épreuves. Mais croyez-vous de bonne foi, mes Frères, que l'Eglise regarde vos communions indignes comme l'accomplissement du devoir pascal? croyez-vous qu'on satisfasse à ses lois saintes par des sacriléges? croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles, et que fouler aux pieds les mystères terribles soit lui donner une grande marque de respect et d'obéissance? Vous évitez ses censures, parcequelle ne juge que de ce qui paroît; qu'elle ne punit que les désobéissances ouvertes, et le mépris déclaré de ses lois : mais évitez-vous les anathèmes du ciel, qui juge des profanations secrètes? Eh! qu'auroit-elle prétendu en vous faisant une loi de la participation au corps du Seigneur : vous présenter un remède, ou un poison; un pain de vie, ou une nourriture de mort; le gage de votre immortalité, ou le sceau de votre réprobation; autoriser la témérité et les profanations des pécheurs, ou récompenser les larmes des pénitents et soutenir l'innocence des fidèles?

L'Eglise vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels; parcequ'elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, et des dispositions dignes de ce sacrement adorable : et n'a-t-elle pas raison de le supposer? Hélas! les premiers fidèles en approchoient tous les jours; ils venoient tous participer aux choses saintes avec le prêtre qui les offroit : ils ne formoient avec lui qu'un même prêtre, pour ainsi dire, comme ils ne formoient entre eux qu'un cœur et qu'une ame : aussi chaque jour voyoit croître leur foi, et fortifier leur charité et leur courage. Et comment voulez-vous que l'Église, ne vous ordonnant plus d'en approcher qu'une fois dans l'année, puisse encore supposer que vous ne serez pas en état de vous y présenter, elle qui a vu la divine Eucharistie être le pain de tous les jours de ses enfants; faire toute leur consolation dans les exils, dans les prisons, dans les calamités les plus accablantes? pourroit-elle croire qu'une année entière de préparation ne suffiroit pas pour vous disposer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleste? et quelle différence mettroit-elle donc entre ses enfants et les infidèles, qui n'ont point de part à ses promesses, et qu'elle ne nourrit pas de sa foi, de ses sacrements et de ses mystères? C'est déja une nécessité bien triste pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un temps pour nous nourrir de Jésus-Christ : hélas! notre foi, notre piété, notre utilité toute seule auroit dû nous tenir lieu là-dessus de loi et de précepte.

Mais d'ailleurs l'Eglise, qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état; elle veut que ses ministres remettent pour vous la grace de la résurrection : elle consent qu'ils vous marquent un autre temps que le sien, et qu'ils prolongent le devoir pascal au delà des bornes qu'elle avoit prescrites aux autres fidèles. Ah! votre pâque véritable, mon cher

Auditeur, sera le jour où vous communierez dignement; le jour heureux où Jésus-Christ entrera dans votre cœur comme un libérateur, et non pas comme un juge; pour achever de le purifier, et non pas pour y être souillé lui-même: votre pâque véritable sera ce grand jour, ce jour desirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions déréglées, où vous deviendrez un azyme pur: votre pâque véritable sera le jour fortuné où vous ressusciterez avec Jésus-Christ, et où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grace. L'Eglise n'en connoît point d'autre; et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours et aux temps, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au livre des Nombres, que certains Juifs ayant touché un corps mort au temps de la pâque, et par conséquent contracté une souillure qui demandoit le remède des purifications, et qui par ordonnance de la loi leur interdisoit la manducation de l'Agneau pascal: *Quidam immundi super anima hominis, qui non poterant facere phase in die illo* (Num., ix, 6); vinrent se plaindre à Moïse et à Aaron de la dureté de cette ordonnance, qui les empêchoit de célébrer la pâque avec leurs frères: Pourquoi sommes-nous privés, leur dirent-ils, de la célébration de la pâque? *Quare fraudamur ut non vateamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter filios Israel* (Ibid., 7)? Attendez, leur répondit Moïse, et je consulterai le Seigneur: *State ut consulam Dominum* (Ibid., 10, 11). Dites aux enfants d'Israël, répondit le Seigneur: Tout homme qui se trouvera immonde au temps de la pâque, ne pourra la célébrer que le second mois: *Loquere filiis Israel: Homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.* Voilà la réponse du Seigneur, mon cher Auditeur; voilà votre règle, vous qui venez porter à cette sainte solennité des souillures anciennes, dont la loi de Dieu vous ordonnoit de vous purifier, durant ces jours de salut, par les larmes d'une véritable pénitence: éprouvez-vous, purifiez-vous, et attendez, avec l'avis d'un guide éclairé, le second mois pour célébrer la pâque: *Homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.* Vous n'aurez pas, il est vrai, la joie sainte de venir environner l'autel au milieu de vos frères, pour solenniser avec eux le jour du Seigneur, et vous nourrir de l'Agneau sans tache. Mais n'est-il pas juste que vous portiez la peine et la confusion due à votre persévérance honteuse dans le crime, et que vous soyez privé d'une consolation qui est le prix des larmes ou de l'innocence: *Homo qui fuerit immundus, faciat phase Domino in mense secundo.*

Ah! il auroit fallu, pendant cette sainte carrière, commencer une vie plus chrétienne; vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes, et à la célébration de la pâque; entrer avec

l'Eglise dans un esprit de componction et de pénitence ; ajouter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroît ; et non pas, ou vous en dispenser tout-à-fait, ou y mêler des adoucissements qui en ont anéanti tout le fruit, et vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avoit été l'intention de l'Eglise en faisant précéder la solennité de la pâque, par ces jours de douleur et de pénitence : on vous avoit averti à l'entrée de la carrière ; et vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité des règles saintes vous rejette aujourd'hui et vous éloigne de l'autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement ; et qui n'y portez pour toute disposition, que vos crimes, et la témérité d'oser en approcher.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Encore, mon cher Auditeur, si une abondance de componction, comme nous l'avons déja dit, et un desir ardent et sincère de vous nourrir de Jésus-Christ, vous conduisoit à l'autel, la vivacité de l'amour pourroit peut-être excuser l'indiscrétion de la promptitude ; mais c'est ici la dernière épreuve, et le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle viennent manger et boire leur condamnation : une épreuve de ferveur ; car, je vous prie, mes Frères, quel est le motif qui vous conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels? est-ce un profond sentiment de votre foiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à vous fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret la solennité sainte : les mystères chrétiens, ces jours si heureux pour l'Eglise, ces jours de joie et d'allégresse, vous les craignez comme des mystères lugubres et des jours de deuil et de malheur : vous êtes tristes et inquiets à l'approche de la pâque, comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jésus-Christ avoit ordonné de renoncer à tout et de le suivre : cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous vos plaisirs : on voit ces ames infidèles dont je parle, sur la fin de cette sainte carrière, traîner le poids d'une conscience irrésolue, balancer long-temps entre le devoir et les passions ; reculer, différer, et, enfin, après bien des agitations et des remises, adoucir par le choix d'un confesseur indulgent et peu habile l'amertume de cette démarche : encore a-t-il fallu attendre le moment où l'Eglise tonne, foudroie ; et l'on n'est entré dans la salle du festin, que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Evangile, qu'il fallut arracher comme par force des places publiques, c'est-à-dire, des plaisirs et des passions du monde, et les traîner malgré eux au festin du père de famille.

Grand Dieu ! qu'il faille à des chrétiens des foudres et des anathèmes pour les conduire à nos autels ! que la corruption de nos

siècles, et l'affoiblissement de la foi, ait contraint votre Eglise de leur ordonner, sous peine de mort, la participation à votre corps et à votre sang! La ferveur des premiers temps auroit-elle pu comprendre que l'Eglise eût dû faire un jour cet usage de son autorité? et ses menaces étoient-elles destinées à mener par force ses enfants à l'autel, ou à séparer de ses mystères ses ennemis et les indignes?

Mais dites-moi, mes Frères : la privation du corps de Jésus-Christ n'est-elle pas la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les fidèles? La vie seroit-elle supportable à un chrétien, sans la divine Eucharistie? Faudroit-il même que nous eussions besoin de vous exhorter à l'usage fréquent de ce sacrement adorable? eh! qu'a la religion de plus consolant, et la vertu de plus desirable et de plus utile? C'est le plus tendre adoucissement de nos peines; c'est la seule consolation de notre exil; c'est le remède journalier de nos foiblesses; c'est la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, dites-vous, des dispositions si parfaites pour en approcher : il est vrai; mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui, les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur : c'est en vous nourrissant de Jésus-Christ, que vous apprendrez, comme il nous en assure lui-même, à ne vivre plus que pour lui : *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me* (Joan., vi, 58); à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'est pas digne de lui : c'est en approchant souvent de la table sainte, que vous sentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne : c'est au pied de l'autel, et dans l'usage de cette nourriture céleste, que vous trouverez des forces pour résister aux périls, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes. En un mot, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui nous met en état d'en approcher dignement, et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus vous vous en éloignez, plus la tiédeur augmente; plus les passions croissent, plus Jésus-Christ diminue dans votre cœur, plus l'homme de péché augmente et se fortifie : aussi les communions au temps pascal sont-elles inutiles à ces ames mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre; et plût à Dieu, que n'en retirant aucun avantage, elles n'y trouvassent pas leur propre condamnation!

Hélas! nos pères s'éloignoient autrefois de leur patrie et de leurs enfants : nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillants sujets, armés du signe sacré de la croix, s'arrachoient aux délices de leurs cour, et, poussés par la simplicité d'un saint zèle et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversoient les mers; ils alloient dans une terre sainte, consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disoit-on, il

guérissoit un paralytique de trente-huit ans : ici il ressuscitoit Lazare : ici il marchoit sur les ondes et commandoit aux vents et à la mer : ici il reçut le baptême des mains du Précurseur, et sanctifia les eaux du Jourdain : ici il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici il réconcilia la pécheresse de la cité : ici il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de foi, versoient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse et de religion ; et ne pouvoient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappeloient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah ! mes Frères, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois saint Chrysostôme à son peuple : vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtements ! Mais vous le voyez, vous le touchez : au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connoître, et dont nos pères alloient chercher si loin les précieux restes et adorer les sacrés vestiges ! Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un enfant prodigue, il l'a fait asseoir à sa table : ici il a guéri l'infirmité d'une hémorroïsse, que toute la science humaine, et toutes les ressources du monde, n'avoient pu tirer de sa langueur : ici il a retiré un publicain de ses injustices, et a porté la paix dans la maison de son ame : ici il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ces prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeroient pas vos desirs, mon cher Auditeur ? et vous ne lui diriez pas dans ce moment avec saint Augustin : Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon ame pour en prendre possession, pour y régner seul ; pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes foiblesses ; pour y établir une paix solide ? car jusqu'ici le monde et les créatures l'ont essayé en vain. Ah ! peut-être, Seigneur, la maison de mon ame n'est pas assez parée pour vous recevoir ; mais venez, vous en ferez vous-même tout l'ornement : peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets et invisibles ; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé ? votre seule présence les dissipera ; et tout sera en paix, quand une fois vous en aurez pris possession : peut-être a-t-elle encore des taches et des rides qui l'enlaidissent à vos yeux, car les anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous et dignes de soutenir votre présence ? mais votre sang adorable les effacera ; et vous renouvellerez sa jeunesse et sa beauté, comme celle de l'aigle : venez, seulement, Seigneur, et ne tardez pas : on a tout, quand on vous possède ; et au milieu même des plaisirs et des prospérités humaines on est vide et on n'a rien, quand on ne vous a pas.

Mais sont-ce là, mes Frères, les saints empressements qui vous

conduisent la plupart à la table du Seigneur? C'est ici une faveur dont il faut être touché, et vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible : c'est un festin de tendresse et de familiarité, et vous en faites un devoir de pure bienséance : c'est la table des enfants, et vous y venez comme un esclave. Ah! si la loi de l'Église vous laissoit libre ; si elle se contentoit de vous exhorter seulement par le motif de la solennité et de vos propres besoins à la participation des saints mystères, la table de Jésus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints, et nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc pas ici des pécheurs qui se repentent ; ce sont des esclaves qui craignent et qui obéissent : et j'ai eu raison de dire que la fête de Pâques ne fait presque point de conversions ; et que ces jours heureux voient plus de profanateurs et de Judas, que de véritables disciples qui fassent leur pâque avec Jésus-Christ : *Cum discipulis meis facio pascha* (Matth., xxvi, 18).

Aussi, mes Frères, si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts soudaines, les événements malheureux, n'étoient qu'une punition des communions indignes : *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles et dormiunt multi* (1. Cor., ii, 30) ; s'il s'en plaignoit dans un siècle où la divine Eucharistie faisoit des martyrs, et non pas des sacriléges ; s'il s'en plaignoit à l'Église de Corinthe, toute composée presque de prophètes, de docteurs, de fidèles, qui avoient reçu les dons miraculeux, et qui abondoient en grace et en vertu de l'Esprit saint ; si l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes la source des calamités publiques qui affligeoient cette Eglise florissante : grand Dieu! quelles marques terribles de votre colère ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires, ou hypocrites ; tant de ministres peut-être, ou mondains, ou corrompus, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner votre chair adorable! Ah! vous nous frappez aussi depuis long-temps, grand Dieu! vous versez sur nos villes et sur nos provinces, la coupe de votre fureur et de votre colère : nous voyons les rois armés contre les rois, et les peuples contre les peuples ; toute l'Europe inondée de sang et de carnage ; la stérilité désoler nos campagnes ; la mort cruelle moissonner à nos yeux nos citoyens, et changer nos villes en déserts : nous voyons tous les jours des pécheurs scandaleux, frappés d'une main invisible, tomber à nos côtés : tant de morts imprévues, tant d'accidents funestes, tant de scandales qui affligent votre Eglise Eh! d'où pourroient partir, grand Dieu! ces fléaux si longs et si cruels? où auroient pu se former ces nuées de fureur et de vengeance, qui depuis si long-temps éclatent sur nos têtes, si ce n'est peut-être sur vos autels mêmes, oui, sur ces autels d'où ne devoient couler que des sources de grace sur les fidèles? vous n'êtes peut-être armé que pour venger les sacriléges et la profanation des mystères saints.

Mais ce ne sont pas encore là, mes Frères, les suites les plus terribles des communions indignes.

Comme la religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en est point aussi dont la punition soit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable : *Celui qui mange et qui boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange et boit sa propre condamnation* (1. Cor., ii, 29). On ne vous dit pas, il est condamné ; mais, *il mange et boit sa propre condamnation* : c'est-à-dire le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient sa propre substance ; de sorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainsi dire, ni séparer l'anathème qui est devenu comme le fonds de son être, et une partie de lui-même : c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour : c'est ce fond de l'abîme, d'où l'on ne revient guère : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, en sont presque toujours les tristes suites. L'Eglise de Corinthe ne tarda pas de voir un incestueux dans l'assemblée sainte, dès qu'elle eut des fidèles qui ne discernoient plus le corps du Seigneur : les autres Eglises virent bientôt de ces ministres, dont parle un Apôtre, qui suivoient les routes de Balaam, qui corrompoient toutes leurs voies, qui déshonoroient l'Evangile par le scandale d'une vie dissolue et d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de Satan et à celle du Seigneur : l'autel terrible fut le lieu où se forma leur endurcissement, et où leur impiété se consomma : les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au sortir des mystères profanés : il n'est plus rien de si noir, qu'on ne doive attendre d'une ame familiarisée avec le sacrilége. Un prêtre corrompu ne l'est jamais à demi, voilà pourquoi les plaies du sanctuaire sont toujours les plus désespérées ; voilà pourquoi le sacerdoce dans une ame souillée, est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu ! suscitez donc à votre Eglise des ministres fidèles : secondez le zèle des pasteurs attentifs à ne choisir que ceux que vous avez vous-même séparés pour le saint ministère : faites croître de plus en plus cet esprit de renouvellement et de discipline, que vous avez ressuscité dans notre siècle ; et sauvez votre peuple, en lui donnant des ministres qui ne soient touchés que de son salut.

Oui, mes Frères, il y a une malédiction attachée au crime de la communion indigne, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'ame criminelle : c'est un Caïn qui a répandu le sang innocent. Cette ame pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever ; mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera : elle sortira peut-être des déréglements grossiers ; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches où elle se perdra. Il n'est presque point de pénitence pour la profanation de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais c'est qu'elles sont rarement accordées ; ce n'est pas

que l'Eglise ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre mérita la grace de la pénitence. Mais le seul profanateur de l'Eucharistie, dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré : ce disciple perfide se reconnoît, et il ne se repent pas : il crie, j'ai péché; et son péché ne lui est pas remis : il meurt désolé, et il meurt réprouvé : Satan entre dans son corps en même temps que la viande sainte; il prend possession de cet homme de perdition : *Post buccellam introivit in eum Satanas* (Joan., viii, 27) ; et sa mort est la plus affreuse et la plus déplorable dont il soit parlé dans les livres saints.

Le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime est d'autant plus terrible, qu'il est plus secret : il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'ame sacrilége; mais il la frappe d'un anathème invisible, et la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces ames mondaines dont je parle, lesquelles, après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints point d'autre préparation à la table du Seigneur qu'une confession précipitée, tombent après la solennité, dans des égarements encore plus déplorables que les passés : leur dernier état devient pire que le premier : elles sentent leurs passions croître, et prévaloir avec encore plus d'empire et de tyrannie qu'auparavant : moins de retenue dans le crime; moins de pudeur dans leur confusion. Il restoit encore auparavant quelques desirs de conversion et de pénitence, réveillés et excités par l'approche et la sainte terreur de la solennité : mais le devoir pascal infidèlement accompli; mais la viande sainte reçue indignement, et leurs jours solennels finis, tout est assoupi ; la conscience se calme ; les inquiétudes cessent; les remords sont apaisés : c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce temps saint. On pensoit à changer de vie aux approches de la pâque ; les sacrements une fois reçus, on n'y pense plus : la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur le cœur : le pain du ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde et de la terre : les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi ; c'est-à-dire que leur profanation a été suivie du châtiment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son prophète : *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des solennités de Juda;* elles me sont insupportables : voyez-vous tout ce peuple, qui en ces jours solennels vient au pied de mon autel participer aux offrandes saintes! vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon nom, que je me plais au milieu de leurs encensements et de leurs sacri-

fices, et que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités? vous vous trompez : ah! les tables saintes de mon autel ne sont remplies que de vomissements et de souillures : *Omnes mensæ repletæ sunt vomitu sordiumque* (Is., XXVIII, 8) ; ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur et le saint : *Inter sanctum et profanum non habuerunt distantiam* (EZECH., XXII, 26) ; et loin d'être glorifié, je suis souillé et déshonoré au milieu d'eux : *et coinquinabar in medio eorum* (Ibid.) : les adultères, les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies y paroissent avec confiance dans le lieu saint : les mains que vous voyez levées vers moi sont encore pleines de sang et d'abomination ; et leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent : *et coinquinabar in medio eorum.*

Evitez ce malheur, mes Frères ; éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel : portez-y les sentiments de componction et d'amour qu'exige de vous le pain de vie : devenez-y des hommes nouveaux : que Jésus-Christ n'entre pas en vain dans votre ame : conservez ce trésor, et défendez-le contre les ennemis de votre salut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir : rendez-vous dignes de devenir les temples et la demeure d'un Dieu qui veut bien se donner à vous ; et ne venez pas combler la mesure de vos crimes, où vous auriez dû trouver la source des graces, et le gage de votre immortalité. *Ainsi soit-il.*

FRAGMENT DE SERMON

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR L'ÉNORMITÉ DES COMMUNIONS INDIGNES.

La plus terrible idée que l'Apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'est qu'ils se rendent coupables du corps et du sang du Seigneur : *reus erit corporis et sanguinis Domini* (I. COR., XI, 27). Comme le sacrifice de la croix se renouvelle tous les jours de la part de Jésus-Christ sur nos autels, il s'y renouvelle aussi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement ; il est vrai à la lettre, qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, et dans des circonstances mille fois plus odieuses qu'il ne fut crucifié sur le Calvaire.

Car, premièrement, si les Juifs eussent connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'eussent jamais crucifié : leurs outrages ne s'adressoient qu'au fils de Marie et de Joseph, qu'à un homme qu'ils regardoient comme un séducteur, et comme un ennemi de Moïse et de la loi : leur méprise n'avoit point d'excuse, il est vrai ;

les prodiges, la doctrine, la sainteté de Jésus-Christ, l'accomplissement des prophéties en sa personne, auroient dû leur ouvrir les yeux, et leur faire connoître le salut qui leur étoit envoyé; mais enfin ils le méconnurent, ils ne le distinguèrent pas des faux Messies qui avoient peu de temps auparavant troublé la Palestine, et excité des séditions dans Jérusalem; et en le punissant d'un supplice infame, ils crurent même rendre gloire à Dieu et venger les intérêts de sa loi et de son culte. Mais vous, mon Frère, qui venez le recevoir indignement, vous le connoissez; les voiles sacrés qui le couvrent, ne le dérobent pas aux yeux de votre foi : vous savez que c'est le Seigneur de gloire, le fils du Très-Haut, la splendeur de son Père, le Roi immortel des siècles, le Libérateur des hommes, le chef et l'époux de l'Eglise : vous reconnoissez en lui toutes ces augustes qualités; et c'est avec ces lumières, que vous venez le charger d'outrages; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps, comme sur une croix bien plus douloureuse et plus infame pour lui sans comparaison que la première! les coups que vous portez s'adressent à un Dieu, et vous n'avez plus d'excuse que dans la plus noire de toutes les fureurs.

Secondement, quand les Juifs l'attachèrent à la croix, il avoit encore une chair sujette à nos infirmités; il pouvoit souffrir, il pouvoit mourir; il étoit encore revêtu de la ressemblance du péché; la mort étoit comme une destinée naturelle pour lui; elle étoit la suite du choix libre qu'il avoit fait d'une nature condamnée à cette triste loi. Mais aujourd'hui, mon cher Auditeur, vous l'arrachez du sein de la gloire; vous le faites descendre de la droite de son Père, pour l'exposer à de nouvelles indignités : il nous avoit avertis qu'il ne mourroit qu'une fois, et que sa résurrection termineroit la carrière pénible de ses souffrances; et vous l'obligez à y rentrer : vous le dépouillez de ce vêtement de gloire et d'immortalité dont le Père l'avoit revêtu au sortir du tombeau, pour le revêtir encore d'une robe de pourpre et d'ignominie : vous attachez à la croix une chair glorieuse qui ne devoit plus goûter la mort. Ah! Seigneur, vous vous flattiez en expirant sur la croix que tout étoit consommé pour vous; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines et de vos souffrances, et que tout ce que la malice de vos ennemis avoit pu inventer contre vous étoit accompli : cependant de nouveaux outrages vous attendoient dans votre gloire même; un Calvaire plus ignominieux vous étoit préparé sur nos autels, et votre croix n'étoit, pour ainsi dire, que le commencement de vos douleurs et de vos peines : *Initium dolorum hæc* (Marc, xiii, 8).

Troisièmement, du moins ses bourreaux en le crucifiant accomplissoient les ordres de son Père, exécutoient, sans le savoir, l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre son Fils en la personne du premier pécheur : *Morte morieris* (Gen., ii, 17); ils servoient

même au dessein que Jésus-Christ avoit eu dès le premier instant de s'offrir à son Père : il semble que ces meurtriers ne faisoient que se joindre à la justice de Dieu qui le frappoit, et à son propre amour qui l'immoloit ; c'étoit alors le temps où toutes les mains devoient être tournées contre lui. Mais ici, mes Frères, vous le déshonorez dans le temps que le Père le glorifie : il ne vous le livre plus comme il l'avoit livré autrefois ; vous l'arrachez de son sein paternel malgré lui, pour lui ravir de nouveau la vie : personne ne se joint plus à vous pour opérer ce mystère de mort ; le Fils lui-même ne se livre plus parcequ'il l'a voulu, comme autrefois ; vous êtes le seul qui trempez dans ce funeste sacrifice, le seul qui le voulez, le seul qui l'exécutez ; le ciel et la terre en ont horreur, et toute l'énormité du sang répandu retombe sur vous seul.

En quatrième lieu, le crime de ceux qui le crucifièrent fut utile à tous les hommes ; ils répandirent un sang dont l'effusion lava nos souillures ; ils immolèrent un agneau dont le sacrifice nous réconcilia avec Dieu ; ils mirent à mort un Juste dont le tombeau fut glorieux, et où la mort elle-même fut vaincue ; ils ouvrirent un côté d'où l'Église des nations sortit, et d'où sortirent tous les Justes des siècles à venir ; ils percèrent des mains d'où mille graces découlèrent sur l'univers ; ils couronnèrent un chef sacré qui, par là, devint le roi des hommes et des anges ; ils élevèrent une croix qui triompha ensuite du monde entier : en un mot, ce fut là une de ces fautes heureuses par laquelle fut consommé l'ouvrage de notre salut, et les desseins éternels de Dieu sur son Église accomplis. Mais lorsque vous venez le crucifier sur l'autel, et vous y rendre coupable de son corps et de son sang, en y participant indignement ; quelle utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre sacrilége ? quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage ? voulez-vous le savoir ? des maux publics et des calamités nouvelles, les malheurs de l'Église. Ah ! si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidents funestes n'étoient qu'une suite de communions indignes : *Ideo inter vos dormiunt multi* (1. Cor., II, 30) ; et s'il s'en plaignoit dans un siècle où chacun répandoit son propre sang pour Jésus-Christ, au lieu de profaner le sien, où l'Eucharistie faisoit des martyrs plutôt que des sacriléges ; s'il s'en plaignoit à l'Église de Corinthe toute composée presque de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de docteurs, de fidèles qui avoient reçu le don des langues, des miracles, et l'effusion visible de l'Esprit saint ; si, dans ces siècles de foi et de ferveur, l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes les calamités qui affligeoient l'Église de Corinthe : grand Dieu ! quels fléaux ne doivent point attirer sur nous tant de ministres indignes, tant d'ames ou téméraires, ou hypocrites, qui, dans un siècle aussi corrompu, viennent se présenter à vos autels ! N'en doutons pas, mes Frères : si le Seigneur nous frappe depuis si

long-temps, s'il verse sur nos villes et sur nos provinces la coupe de sa fureur; si nous voyons tant de gens, frappés comme d'une main invisible, tomber soudainement à nos côtés, des morts imprévues, des chutes terribles, l'Église déshonorée par ceux mêmes qui doivent en être l'appui et l'ornement : d'où croyons-nous que sont partis ces fléaux si longs et si cruels, si ce n'est du sanctuaire? où auroient pu se former ces orages et ces tempêtes, qui depuis si long-temps éclatent sur nos têtes, si ce n'est sur vos autels mêmes, ô mon Dieu? vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes et la profanation de vos mystères saints. Voilà, mes Frères, la source des malheurs publics; car si, sur le Calvaire, le ciel ne put voir sans horreur le crime de ceux qui mirent à mort Jésus-Christ, quoique le salut de tous les hommes y fût attaché; si toute la nature retomba, pour ainsi dire, dans son premier chaos; si tout fut confondu; si le voile du temple fut déchiré; si tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu; quelles peuvent être les suites du même attentat renouvelé mille fois sur l'autel, si ce n'est le dérangement des saisons, la confusion de la nature, les troubles et les schismes qui déchirent l'Église; en un mot, la face du christianisme entièrement bouleversée?

En cinquième lieu, les motifs de ceux qui le crucifièrent pouvoient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premièrement, les prêtres et les pharisiens cherchoient la mort d'un homme qui les avoit décriés, qui avoit découvert au peuple l'imposture de leur conduite, qui les avoit appelés sépulcres blanchis; et il étoit de leur intérêt que leur accusateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur : son supplice devoit faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes Frères, vous le livrez dans le temps qu'il vous épargne, qu'il dissimule vos fautes, qu'il a une langue et qu'il ne s'en sert pas pour vous condamner; qu'il a des yeux et qu'il ne veut pas encore voir les secrets déréglements dont vous êtes coupables : dans un temps où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiser, il ne vous foudroie pas, il ne vous dit pas, en se dévoilant, comme à ces sacriléges soldats : Voici le Jésus que vous cherchez; dans un temps où il pourroit découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez au pied de ses autels, et auquel cependant il se tait; il vous ménage; il veut ignorer ce que vous êtes, et ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos frères : c'est le temps que vous choisissez pour lui faire le plus sanglant de tous les outrages! Secondement, il n'est pas dit que ceux qui eurent part à sa mort fussent du nombre de ces aveugles qu'il avoit éclairés, ou de ces boiteux qu'il avoit redressés, ou de ces lépreux qu'il avoit guéris, ou de ces morts qu'il avoit ressuscités : s'ils ne le défendirent pas contre la violence et l'autorité de ses ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ses bourreaux; du moins ne les entendit-on pas crier : Que son sang soit sur nous et

sur nos enfants! et si la reconnoissance n'en fit pas de généreux confesseurs de son nom, ah! du moins l'ingratitude ne les confondit pas avec ceux qui l'attachèrent à la croix.

Or, ici, mes Frères, comprenez quel est le crime du pécheur qui communie indignement : c'est un aveugle que Jésus-Christ a éclairé; c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri; c'est un mort que sa bonté a ressuscité : il porte encore sur lui les marques précieuses de ses faveurs; il est marqué du caractère ineffaçable de ses dons : la reconnoissance toute seule devroit l'attacher à son libérateur; il ne devroit paroître à l'autel que pour lui venir porter l'hommage de son amour et de ses actions de graces. Que l'infidèle que Jésus-Christ a négligé, que le barbare qu'il a laissé dans les ténèbres de la superstition et de l'impiété, viennent le déshonorer sur ses autels, nous n'en serions point surpris : il les traite à la rigueur, il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devoient entendre sa voix; il ne les a fait naître, ce semble, que pour les faire servir d'exemple à sa justice : mais un fidèle pour lequel il n'a rien eu de réservé, un disciple de son Évangile à qui il a révélé tous ses mystères, communiqué tous ses dons, qu'il a associé à l'espérance de ses promesses; mais un chrétien devenu la chair de sa chair, et les os de ses os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans son baptême, peut-il armer contre lui des mains consacrées par tout son sang? peut-il venir même insulter son bienfaiteur dans le plus signalé de tous ses bienfaits? Ah! c'est de quoi il se plaint lui-même dans son Prophète : Si mon ennemi, dit-il, si un sauvage qui ne me connoît pas, et qui n'a presque rien reçu de moi, m'avoit chargé d'outrages, je l'aurois souffert avec patience : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* (Ps., LIV, 13); mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps et qu'une ame avec moi, vous qui étiez au nombre de mes disciples et de mes amis : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus* (Ibid., 14), vous que j'avois principalement en vue dans la carrière pénible de mes souffrances; vous, que j'ai encore distingué sur mes autres disciples, par mille marques particulières de bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus!* Aussi sur la croix il prioit pour ses bourreaux : *Mon père, pardonnez-leur*, disoit Jésus-Christ en expirant, *ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, XXIII, 34); mais sur l'autel, il ne peut voir son sang foulé aux pieds, sans demander vengeance contre ces profanateurs.

Sixièmement, quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que, lorsque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un sens n'avoit pas encore racheté les hommes; le sang qu'ils répandoient n'avoit pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous, qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un sang qui vous a mille fois purifié de vos

souillures : vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal sacré de toutes les graces que vous avez reçues ; une chair qui a été la médiatrice de votre réconciliation ; une chair qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée pour vous sur la mort et sur l'enfer ; une chair qui devoit être au-dedans de vous le germe et le gage de l'immortalité de la vôtre ; une chair qui vous a ouvert le chemin du ciel, et dans laquelle seule vous avez droit d'y entrer ; une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout souffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu et vaincu que pour vous. Ah ! il est rapporté dans l'histoire, qu'un empereur religieux baisoit avec respect les plaies glorieuses que de saints évêques avoient reçues pour la confession de la foi de Jésus-Christ, et qu'ils portoient encore sur leurs corps : cependant ce n'étoit pas pour lui qu'ils avoient souffert ces tourments ; ce n'étoit pas au milieu de ses armées, et pour la défense de sa gloire et de son empire, qu'ils avoient reçu ces marques illustres de leur courage. Et vous, mon chèr Auditeur, qui voyez la chair de Jésus-Christ, sur l'autel partout encore marquée des cicatrices éclatantes des plaies qu'il souffrit pour vous, encore marquée de ces signes glorieux de la victoire qu'il remporta sur vos ennemis ; ces marques si touchantes n'excitent pas votre respect, ne réveillent pas votre reconnoissance : et au lieu de leur donner un baiser de paix et d'amour, ah ! vous déchirez vous-même cette chair sacrée, et vous y faites des plaies plus profondes et plus ignominieuses que les premières ! N'êtes-vous pas le plus dénaturé et le plus ingrat de tous les pécheurs ?

Septièmement, le crime des Juifs n'eut point d'autres suites que la perte de la vie naturelle du Sauveur, et la honte de voir descendre dans l'horreur du tombeau celui que les cieux et la terre ne pouvoient contenir. Mais ici c'est non-seulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il est en vous, c'est encore le fruit de sa mort ; c'est la vie de la grace, qu'il venoit porter dans votre ame : vous le faites mourir dans tous ses dons, dans sa charité, dans sa foi, dans son espérance ; vous lui donnez une mort universelle : ce n'est plus dans un tombeau de pierre, où personne encore n'avoit été mis, que vous le faites descendre ; c'est dans votre cœur, dans un sépulcre plein d'ossements et d'infection, dans votre cœur où il trouve les esprits impurs qui en sont maîtres : il n'y descend pas comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuses de sa victoire, pour délivrer les captifs et rompre les chaînes de ceux qui attendoient son arrivée ; il y descend dans un appareil triste et lugubre, pour y être captif lui-même ; pour s'y voir encore le jouet de ses ennemis, pour y essuyer leurs dérisions et leurs insultes ; pour les voir assis sur le trône de votre ame, tandis que lui-même qui l'a rachetée à si grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de sortes de droits sur elle, qui devroit y être

souverain, n'y est plus qu'un vil esclave, et n'y trouve pas où reposer sa tête !

Huitièmement, sur le Calvaire, mille circonstances glorieuses accompagnèrent sa mort; et dans un mystère si humiliant, sa puissance et sa divinité ne laissèrent pas d'éclater; toute la nature le reconnut pour son auteur; le centenier confessa qu'il étoit le Fils de Dieu; les morts ressuscitèrent; lui-même ressuscita le troisième jour, et répara, par l'éclat de ce mystère, tout ce que l'opprobre de sa mort avoit pu avoir d'ignominieux aux yeux des hommes. Mais la mort qu'il endure encore sur l'autel par les mains du pécheur sacrilége, est un mystère tout d'ignominie pour lui : rien n'y relève sa grandeur et sa majesté; rien ne l'y console de ses outrages; rien n'y adoucit le fiel et l'absinthe de son calice : la nature le laisse souffrir sans s'y intéresser, les assistants le voient mourir entre vos mains sans le plaindre, pour ainsi dire; les morts qui reposent sous l'autel, et qui sont en dépôt dans ce saint édifice, n'interrompent pas leur sommeil; les pierres du temple ne se brisent pas, et ne crient point à leur manière; le voile qui couvre les mystères saints est immobile : tout est dans un profond silence; tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille : loin qu'il se trouve des centeniers qui confessent qu'il est le Fils de Dieu; des mondains qui voient approcher de l'autel l'ame pécheresse, et qui savent que le relâchement de ses mœurs dément la piété de cette démarche, prennent occasion de blasphémer le nom du Seigneur, de décrier la vertu et ceux qui la pratiquent, et de dire comme le pharisien : Si ce Jésus étoit prophète, il connoîtroit sans doute quelle est cette femme qui s'approche pour le toucher et pour le recevoir : enfin, Jésus-Christ ne descend pas dans le corps du pécheur pour y ressusciter; mais pour y mourir à jamais, pour y voir la corruption, pour y sceller d'un sceau éternel la mort et la réprobation de cette ame.

En effet, mes Frères, comme la religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en est pas aussi dont la punition soit plus terrible. Celui qui mange et boit indignement, dit l'Apôtre, mange et boit sa propre condamnation : il ne dit pas, il est condamné; mais, il boit et mange sa propre condamnation : c'est-à-dire, la nourriture céleste qu'il profane est un poison qui s'incorpore avec lui, qui pénètre dans l'intérieur de ses os, qui ne fait plus de tout son corps qu'une masse de perdition et destinée au feu : c'est-à-dire, la sentence de mort qu'on prononce contre lui se mêle avec sa propre substance, ne devient plus qu'une même chair avec lui; de sorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainsi dire, de l'en démêler et de séparer l'anathème qui est devenu comme son être, c'est-à-dire, que tous les autres péchés ne corrompent pas le fond de l'ame, en défigurent seulement quelques puissances; au lieu que celui-ci est un poison qui se mêle avec elle-même, qui n'y laisse rien de sain, et qui va en corrompre les sources et les principes, c'est-à-dire, que

les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour. C'est le fond de l'abîme dont on ne revient guère : l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement, les monstres qu'on n'oseroit nommer, en sont les tristes fruits. Il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'ame sacrilége : elle pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever ; mais ces retours n'auront pas de suite, et elle retombera : elle sortira peut-être des déréglements grossiers ; mais sa pénitence sera défectueuse, et elle en demeurera à des mœurs tièdes et lâches où elle se perdra : elle sortira peut-être du siècle, et choisira le parti de la retraite ; mais elle se déclarera pour un état saint et relevé peu convenable aux déréglements de sa vie passée, et le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir, et qui seront les suites des premières. Il n'est presque point de pénitence pour l'abus de l'Eucharistie : ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime, mais elles ne sont pas accordées ; ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre, mais c'est qu'elle ne trouve guère de pécheurs qui s'en repentent.

Aussi, mes Frères, le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Évangile, meurt comme un misérable et comme un désespéré : il se reconnoît, et il ne s'en repent pas ; il pleure, et n'expie pas sa faute ; il crie, j'ai péché, et son péché ne lui est pas remis ; il meurt désolé ; et il meurt réprouvé : son ame veut sortir de douleur, et ses entrailles impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle et le délivrer de la corruption. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi son Seigneur : il ne regardoit Jésus-Christ que comme un homme juste : en recevant son corps, il crut seulement recevoir un symbole de son amour ; et lorsqu'il vient dans le temple rendre le prix de sa perfidie, il ne se plaint pas d'avoir trahi et profané le corps d'un Dieu, mais seulement d'avoir livré le sang innocent : et cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux et du plus déplorable supplice dont il soit parlé dans les livres saints. Les bourreaux se convertirent ; parmi ceux qui crucifièrent Jésus-Christ, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre mérita la grace de la pénitence : mais Judas, qui le crucifia dans la cène, est réprouvé comme un anathème ; son apostolat, les prodiges qu'il avoit opérés, le temps qu'il avoit passé auprès du Sauveur, rien ne peut faire changer la sentence de sa réprobation, et on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui, mes Frères, Jésus-Christ a paru moins jaloux de la gloire de son corps naturel, que de celle de son corps eucharistique : il a pardonné les attentats commis contre le premier, et n'a point eu d'indulgence pour les autres : il se contentoit pour lui-même d'une demeure pauvre et négligée ; il n'avoit pas quelquefois où reposer

sa tête ; il avoit pu même habiter en naissant parmi de vils animaux ; mais quand il vent célébrer sa cène, ah ! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre, spacieux, orné : *Cœnaculum grande stratum* (Marc, xiv, 15). Il prévient ; il veut que tout soit en état ; que tout réponde à la magnificence et à la sainteté de ce sacrement : jugez donc, mes Frères, de l'attentat des communions indignes ; le pécheur y renouvelle le spectacle de la croix avec des circonstances mille fois plus ignominieuses à Jésus-Christ que celles du Calvaire. Ah ! si cette eau de jalousie dont il est parlé dans le Lévitique, devenoit une eau maudite pour l'ame adultère ; si elle ne pouvoit rester dans son sein sans déchirer ses entrailles, et sans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuses : grand Dieu ! le sang de votre Fils reçu dans un corps souillé peut-il y tenir sans le frapper de la même malédiction, et sans que le pécheur expire sous l'autel même où il vient de commettre son sacrilège ? Si l'arche, mes Frères, ne put rester autrefois un moment à côté de Dagon sans le renverser et le mettre en pièces ; la véritable arche d'alliance, Jésus-Christ peut-il demeurer au dedans d'une idole abominable, d'une ame corrompue, sans éclater et réduire en poudre le corps criminel qui le renferme ? Si un feu vengeur sortit autrefois du fond du sanctuaire pour dévorer des téméraires qui venoient offrir de l'encens avec un feu étranger ; ne devroit-il pas sortir de l'autel où réside le Roi de gloire, des flammes vengeresses pour consumer les pécheurs qui viennent attenter à la majesté de leur Dieu ? Si l'on ne pouvoit autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnoit la loi, sans être foudroyé ; Jésus-Christ sur l'autel, sur cette montagne mystérieuse où il est le législateur de son Eglise, devroit sans doute lancer des foudres pour venger sa gloire et punir l'insolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de son repos : mais il exerce des punitions plus secrètes et plus terribles, dont les autres ne sont que de foibles figures. Ce n'est pas dans son sanctuaire que sa justice allume un feu vengeur, c'est dans le lieu des supplices où il ne s'éteindra plus ; ce n'est pas en frappant le pécheur d'une mort sensible qu'il le punit, c'est en le frappant d'un anathème invisible : ce n'est pas en déchirant les entrailles de l'ame sacrilége, c'est en fermant ses propres entrailles à tous ses besoins, c'est en l'abandonnant, c'est en la livrant à un sens réprouvé, et à toute la corruption de son cœur. Ces malheurs ne vous alarment pas sans doute, mes Frères, parceque vous croyez qu'ils ne vous regardent pas ; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger et boire leur condamnation aux jours solennels qui approchent ; vous vous proposez de ne paroître à l'autel qu'après avoir purifié votre conscience dans le bain de la pénitence : voyons donc si cette précaution suffit pour éviter une communion indigne, et si le nombre des pécheurs qui se rendent coupables du corps et du sang de Jésus-Christ dans cette

auguste solennité, n'est pas plus grand que l'on ne pense. Pour le connoître, il n'y a qu'à expliquer quelles sont les conditions essentielles d'une communion sainte et utile; et chacun, s'appliquant les règles que Jésus-Christ a laissées à son Eglise, pourra se juger soi-même, et voir s'il n'a rien à craindre en venant se présenter à l'autel.

SERMON POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Consummatum est.
Tout est accompli. (JOAN., XIX, 30.)

Telles sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur expirant sur la croix, consomme aujourd'hui son sacrifice : tels les derniers soupirs que les saintes femmes et le disciple bien-aimé recueillent de sa bouche mourante, telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, et qu'il laisse ses chers disciples également consternés, et de la douleur de sa perte, et du mystère profond de cette dernière parole : Tout est accompli : *Consummatum est.*

En effet, que peuvent-ils entendre par là ? et à combien de tristes pensées leur esprit timide et abattu ne s'abandonne-t-il pas dans ce terrible moment! Peut-être le soleil qui s'éclipse; la terre qui s'ébranle et se couvre de deuil; les sépulcres qui s'ouvrent; les morts qui ressuscitent; toute la nature qui semble se bouleverser et se confondre, leur persuade que Jésus-Christ vient de leur annoncer que tout va finir avec lui; que le monde ne sauroit survivre à la mort de son auteur; que l'attentat commis contre sa personne ne doit être expié que dans la ruine entière de l'univers; et tout ce qu'ils lui avoient ouï dire, durant sa vie mortelle, sur la proximité de ce dernier jour, ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante pensée; ils croient peut-être que tout va finir : *Consummatum est.*

Pour nous, mes Frères, nous savons que, lorsque la dernière consommation arrivera, ah! le Fils de l'Homme ne paroîtra pas humilié et chargé d'opprobres sur une croix tel que nous le voyons aujourd'hui; mais assis sur une nuée de gloire, environné de ses anges, et précédé de puissance, de terreur et de majesté. Appliquons-nous donc à développer la sainte obscurité de cette dernière parole : elle renferme de grandes instructions et toute la doctrine de la croix.

En premier lieu, le Seigneur avoit souvent déclaré dans ses Pro-

phètes que les sacrifices des boucs et des taureaux ne lui plaisoient pas; il rejetoit l'imperfection de ces hosties; et il ne les eût même jamais souffertes, s'il n'eût découvert en elles les traits éloignés et figuratifs de l'immolation de son Fils : c'étoient des préludes grossiers qui suspendoient sa justice, mais qui ne pouvoient la satisfaire : la mort de Jésus-Christ accomplit donc tout ce que ces anciens sacrifices avoient de défectueux; et la justice de son Père n'a plus rien à exiger de l'homme : première consommation.

En second lieu, les sujets du père de famille ne s'en étoient pris jusqu'ici qu'à ses serviteurs : Jérusalem n'avoit fait mourir que les Prophètes qui lui avoient été envoyés; et la mesure de ses crimes n'étoit pas encore comblée : il falloit donc que le sang du Fils, et de l'héritier lui-même, fût répandu, et que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainsi consommée : seconde consommation.

Enfin les Justes de l'ancien temps, qui avoient auparavant rendu gloire à Dieu en mourant pour la vérité, n'avoient offert qu'une vie triste et malheureuse, exposée aux tentations des sens et de la chair, et un corps soumis à la malédiction de la mort : mais Jésus-Christ renonce à la plus heureuse de toutes les vies, et qu'aucun péché ne pouvoit jamais souiller; il offre une ame que personne n'eût pu lui ravir, s'il n'eût pas voulu lui-même la livrer; et en goûtant volontairement la mort, dont il étoit exempt par la condition de sa nature, il donne à son Père la plus grande marque d'amour qu'aucun Juste lui eût encore donnée : troisième consommation.

C'est-à-dire que la mort du Sauveur renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Eglise renouvelle en ce jour le spectacle et honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Père; une consommation de malice de la part des hommes; une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce discours, et l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu : nous y trouverons des instructions solides, et des vérités que le monde ne connoît pas parceque le monde ne connoît pas Jésus-Christ; et nous verrons que la croix est la condamnation du pécheur, et la consommation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, croix adorable, le seul asile qui nous reste : vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre Evangile; tout est attaché à votre bois sacré : vous nous gardez le gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu : vous êtes aujourd'hui surtout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance. C'est donc à vos pieds que nous nous jetons avec toute l'Eglise : *O crux*, *ave*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne seroit ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvoit demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression; il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriseroit par ses exemples; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, et de la rendre malheureuse en l'abandonnant; il doit, en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager et la satisfaire : cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'offenser, mais l'homme n'a pu réparer l'offense : Car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu! Il falloit donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme; que, la terre ne pouvant rien fournir qui pût apaiser son Dieu et le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un Juste, qui devînt le réconciliateur de la terre; et qu'une hostie seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, vînt se mettre entre ses foudres et nos crimes, et arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avoit préparés contre nous. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes Frères, que le péché renferme trois désordres : un désordre dans l'esprit par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue; un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu; un désordre dans les sens qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auroient dû suivre. Or le Sauveur, dans son agonie, expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées : premièrement, la justice de son Père s'applique à contrister son esprit en y retraçant les plus vives horreurs du péché; secondement, à humilier son ame en la couvrant de toute la honte du péché; enfin, à jeter son corps dans la dernière défaillance en lui faisant sentir d'avance toutes les douleurs dues au péché. L'exposition simple de l'histoire nous fournira les preuves de ces vérités; le sujet lui-même intéresse assez votre attention, sans qu'il soit besoin que je vous la demande, mes Frères.

L'heure étant venue où Jésus-Christ devoit passer de ce monde à son Père, après avoir donné aux siens les dernières marques de son amour par l'institution de la nouvelle pâque, et les avoir fortifiés contre le scandale de sa passion par la grace de cette nourriture cé-

leste, et par tout ce que les dernières instructions d'un père et d'un bon maître ont de plus touchant; n'ignorant pas tout ce qui lui devoit arriver, il sort accompagné de ses disciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le jardin des Oliviers, traiter pour la dernière fois, avec son Père, du grand mystère de la rédemption des hommes : comme ses disciples étoient encore foibles, il veut leur épargner le spectacle de ses défaillances et de son agonie; il se sépare d'eux; il se prosterne le visage contre terre; et acceptant en la présence de son Père, toute l'amertume de son calice : Père juste, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire et de mes opprobres! les victimes et les holocaustes de la loi n'étoient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps dont le sacrifice et les tourments vont apaiser votre justice : je ne suis venu dans le monde que pour y faire votre volonté sainte; et la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi, a toujours été le desir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'ame sainte du Sauveur a-t-elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconciliation, que la justice de son Père commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui son Fils bien-aimé, en qui il avoit mis toute sa complaisance; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de colère, chargée de toutes les iniquités du monde, et qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici où tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette ame pure et innocente : c'est ici où Jésus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, et où va se consommer par avance son sacrifice; mais d'une manière d'autant plus douloureuse, que son ame sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité, au lieu que sur le Calvaire elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des hommes.

Car, en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'ame de Jésus-Christ en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette première circonstance de son agonie, remarquez, je vous prie, mes Frères, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'est premièrement un défaut de lumière : hélas! notre ame, toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles; on est peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'ame, et qui la sépare éternellement de Dieu; on est saisi de la terreur et de l'éternité des supplices qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie et de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dus : on trouve, au contraire, que la peine excède l'offense; et que Dieu est trop sévère, en punissant des infidélités passagères par des tourments éternels. Ainsi on regarde le péché qui efface de notre ame le sceau de notre salut, le caractère et les traits d'enfants de Dieu, et qui nous rend

ses ennemis ; on le regarde comme une foiblesse, un penchant de la nature, une suite de l'âge, une loi du tempérament ; et comme l'on ne connoît ni la vérité éternelle que le péché outrage, ni la justice qu'il arme contre lui, ni l'ordre qu'il renverse, ni la charité qu'il éteint, ni la sainteté qu'il déshonore, ni les biens éternels qu'il ravit, ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parcequ'on ne le connoît pas.

Mais l'ame sainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité et de lumière, ah ! elle voit le péché dans toute son horreur ; elle en voit le désordre, l'injustice, la tache immortelle ; elle en voit les suites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les passions, de cette source fatale nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle ; depuis le sang d'Abel jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse ; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connoissance de son Père effacée, les crimes infames érigés en divinités, les adultères, les incestes, les abominations avoir leurs temples et leurs autels, l'impiété et l'irréligion devenues le parti des plus modérés et des plus sages. Si elle se tourne vers les siècles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Église ; les schismes, les erreurs, les dissensions, qui devoient déchirer le mystère précieux de son unité ; les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses sacrements, l'extinction presque de sa foi, et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses disciples. Voilà ce qui s'offre à cette ame sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur ; depuis ce moment fatal, qui vit souiller votre ame, jusques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette passion honteuse, qui vous a suivi de tous les âges, et qui a infecté tout le cours de votre vie : elle voit ses graces toujours inutiles dans votre cœur, ses lumières toujours rejetées ; votre rang, votre naissance, vos biens, vos talents, qui sont les bienfaits de sa main libérale, devenus, par le déréglement de votre cœur, la source et l'occasion de tous vos crimes : elle voit les abîmes secrets de votre conscience, que vous craignez si fort d'aller éclaircir en ces jours de salut ; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaise honte, qui vous font balancer entre le devoir et de vaines frayeurs : elle voit votre ame telle qu'elle est aujourd'hui, combattue peut-être sur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, et cependant ne pouvant se résoudre à rompre ses chaînes ; fatiguée du crime, et cependant n'ayant pas la force de se déclarer pour la vertu ; ennuyée du monde, et cependant ne pouvant se passer de lui ; malheureuse dans son infidélité,

et cependant toujours infidèle : que dirai-je ? frappée de la solennité de ces jours saints; et cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands mystères, et des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choses saintes, et à une pâque qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs dont cette ame sainte se trouve chargée devant son Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu ; point d'impudicité monstrueuse, depuis que les enfants de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hommes ; point d'impiété exécrable, depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes et à trouver dans le fer et dans l'airain des idoles dignes de ses hommages ; point de blasphème, depuis que les enfants de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le ciel ; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cham eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint patriarche ; en un mot, point de monstre sur la terre, dans toute l'étendue des siècles passés ou à venir, qui dans ce moment affreux ne se découvre à cette ame innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son chef sacré : tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres ; elle porte un monde d'iniquités, mais mille fois plus pesant que celui qu'elle porte par la force de sa parole : Car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Écriture, au lieu qu'ici elle se plaint, dans le Prophète, que les pécheurs ont aggravé son joug ; qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, et qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parceque nous l'aimons peu, car l'amour est la mesure de la douleur : nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune : parceque nous n'aimons que nous-mêmes ; et c'est le vice des grands surtout. La gloire de Dieu est pour nous une simple spéculation, qui ne laisse rien de réel ni de vif dans notre cœur : aussi pourvu que les personnes qui dépendent de nous soient fidèles dans leurs fonctions, vives sur nos intérêts, attachées à nos personnes, attentives à nous satisfaire ; qu'elles vivent d'ailleurs sans mœurs, sans règle, sans crainte de Dieu, tout cela n'est compté pour rien.

Mais l'ame sainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense, et plus ardent que celui de tous les chérubins, ah ! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David, sur les prévarications de la terre ; l'amertume et le zèle d'Élie, sur les scandales et l'idolâtrie d'Israël ; la tristesse et les larmes de Jérémie, sur les infidélités de Jérusalem, n'étoient que de foibles images de la tristesse de l'ame du Sauveur à la vue des crimes de tous les hommes : plus elle aime, plus elle souffre ; et comme on ne peut

rien ajouter à l'excès de son amour, rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur et de son martyre.

Hélas! nous voudrions savoir quelquefois si nous sommes de bonne foi revenus à Dieu, et si nous vivons dans son amour et dans sa grace. Je sais que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; mais si l'on pouvoit s'en assurer en cette vie, ce seroit en nous demandant à nous-mêmes si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins nous affligent et nous percent de douleur; si les discours des impies, les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Église, les profanations des temples et des autels, la licence publique et la dépravation des mœurs, remplissent notre cœur d'amertume. Si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer et outrager le Seigneur à qui ils appartiennent; si nous trouvons même une sorte de plaisir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire; et l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime n'est plus qu'une indifférence criminelle, qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons, en naissant, avec l'idée du crime: nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainsi dire; et il nous paroît moins hideux, parcequ'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'ame sainte du Sauveur dans son agonie, ah! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime: cette ame, plus pure et plus sainte que toutes les intelligences célestes, se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs haines et de leurs fureurs; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés et de leurs blasphèmes; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-même, et qu'elle commence à tomber dans la défaillance, et dans une tristesse de mort: *Cœpit contristari et mœstus esse* (Matth., xxvi, 37). Ah! elle voudroit bien détourner du moins l'innocence de ses regards, de cet objet affreux; mais la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle: c'est une lumière rigoureuse qui la suit, et qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs toute l'ignominie dont elle est couverte; et sans doute qu'elle eût expiré sous la rigueur de ces épreuves, si la justice de son Père ne l'eût réservée à des tourments plus longs, et à un sacrifice plus éclatant.

O vous qui m'écoutez! voyez-vous l'ame sainte de Jésus expi-

rant presque de douleur et de défaillance; et frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché, lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu? Voilà l'image de la douleur que vous devez porter au tribunal où vous viendrez, en ces jours de salut, apaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jésus dans son agonie est le modèle des pénitents, et cependant nous vous verrons approcher les yeux secs, le cœur tranquille; plus sensibles à la honte d'un aveu, qu'à la multitude et à l'énormité des chutes que vous viendrez avouer : cependant vous nous raconterez l'histoire affreuse de votre vie comme ou raconte des faits indifférents; et nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre léthargie, pour vous arracher quelques foibles sentiments de componction; et il faudra disputer, contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des règles, pour vous faire agréer les remèdes; et si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience, et vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise, et vous éloigner d'une occasion où vous périssez, vous résisterez, vous vous plaindrez, vous nous accuserez de troubler les consciences, et de jeter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu! est-ce ainsi qu'on vous apaise? sont-ce là les saintes angoisses de la pénitence? et quand votre grace fait sur une ame touchée ces impressions vives et rigoureuses qui devancent la conversion; les anges de l'Eglise, les ministres de la réconciliation, ont-ils d'autre ministère, comme aujourd'hui cet ange consolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes, de modérer l'excès de sa douleur, et, loin de réveiller sa tiédeur ou d'abattre son orgueil et sa révolte, lui adoucir l'amertume de son calice, et la honte de son humiliation?

Et voilà, mes Frères, la seconde circonstance de l'agonie du Sauveur; la honte dont son Père le couvre : anéantissement que sa justice exige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'est-à-dire pour en réparer le second désordre.

Car, premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement. Son ame sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort; lui, qui les avoit si souvent encouragés à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples : il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte et de sa tristesse; il implore même leur secours, et les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement et dans l'excès de sa peine : *Sustinete hic et vigilate mecum* (Matth. xxvi, 38).

Ah! mes Frères, Pierre peut-il encore reconnoître à ces traits le Christ, Fils du Dieu vivant? ne rétracte-t-il pas déja en secret la gloire de sa confession, et ne commence-t-il pas ici, par ses doutes et par sa surprise, à renoncer son divin Maître? Voilà toute la

confusion que le Sauveur est obligé de porter : il ne se contente pas de se charger de nos crimes, il en prend sur lui toute la honte ; et nous voulons, nous, que notre pénitence même nous fasse honneur devant les hommes : nous nous ménageons jusque dans les démarches de notre repentir, les suffrages publics : tout ce qui pourroit nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence et un excès de zèle : nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve : nous avions cherché l'estime des hommes dans nos égarements, nous la cherchons encore dans notre pénitence ; et souvent la même vanité qui nous avoit rendus pécheurs, nous fait devenir pénitents !

Secondement, humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son ame des impressions si sensibles, ou pour mieux dire, la main de son Père s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un ange descende du ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible : *Apparuit illi angelus de cœlo, confortans eum* (Luc, xxii, 43). Anges du ciel ! ce n'étoit point là autrefois votre ministère ; vous ne vous approchiez de lui que pour le servir et pour l'adorer : aujourd'hui, il est abaissé au-dessous de vous ; lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même : il est entre vos mains, foible, tremblant, expirant presque, et ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jésus-Christ ne veut pas être consolé par ses disciples, et il ne refuse pas le ministère d'un ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes qui paroissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété et dans la simplicité des ministres du Seigneur, de ces envoyés du ciel, qui nous exposent la sagesse et la justice de ses ordres sur nous, pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux surtout de la fidélité des ames qui souffrent ; que c'est ternir la gloire de nos souffrances, d'y chercher d'autres adoucissements que ceux de la foi et de la religion ; que le silence fait tout le mérite d'une ame affligée ; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, et perdons le droit de nous en entretenir et de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil et dans la fuite de ses disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas : ils voient avec des yeux indifférents leur bon Maître lutter contre la mort, et ils s'endorment lâchement : il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : Est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi ? leur dit-il : *Sic non potuistis una hora vigilare mecum* (Matth., xxvi, 40) ? Il souffre tout seul ; il semble que tout, jusqu'à ses chers disciples, entre dans les intérêts de la justice de son

Père. Hélas! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis: le moindre refroidissement nous blesse; le plus leger défaut d'attention nous aigrit; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables, entrent dans les intérêts opposés aux nôtres: apprenons de Jésus-Christ à ne rien attendre des créatures et à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits, ou de laisser affoiblir leur reconnoissance; la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié, aux offices qu'ils reçoivent de nous; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant: mais Jésus-Christ, en choisissant ses disciples, n'avoit consulté que son amour pour eux; et leur ingratitude est d'autant plus humiliante pour lui que sa tendresse pour eux avoit été plus sincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie: mais il falloit encore expier le plaisir injuste, troisième désordre du péché; aussi la douleur violente de son ame à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. En effet, on sait assez que l'attente d'un tourment, qu'on voit présent et inévitable, est toujours plus cruelle que le tourment même; et qu'on meurt d'une manière mille fois plus douloureuse par la crainte que par la douleur. Or la justice du Père présente distinctement à l'ame du Sauveur tout l'appareil de la croix; la nuit du prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal, ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa passion, ses tourments se succéderont les uns aux autres; il ne sera pas en même temps moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié: ici, tout se passe en même temps; toutes ses douleurs se réunissent; et son ame tout entière est plongée dans une mer de tribulation et d'amertume. Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui; ses ennemis mêmes le reconnoîtront pour Fils de Dieu: ici, il souffre dans les ténèbres et dans le silence; et ses plus chers disciples l'abandonnent.

Aussi cette ame sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir; hors d'état et de finir ses peines, et de les soutenir, semble combattre par la défaillance et les douleurs de son agonie contre la mort et contre la vie, et une sueur de sang qu'on voit couler à terre est le triste fruit de ses pénibles efforts: *et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (Luc., xxii, 44). Père juste! falloit-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils? n'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis? et faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre!

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes! Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pé-

nitence, et à ne vivre que pour expier les égarements de nos premières mœurs! Cependant ce sont les souffrances de Jésus-Christ qui servent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous, il ne nous a presque plus laissé rien à faire ; et qu'il ne nous reviendroit pas un grand avantage de ses souffrances, s'il falloit encore nous-mêmes souffrir comme lui. O mon Sauveur! vous n'auriez donc été l'homme de douleur que pour nous autoriser à être des hommes voluptueux et sensuels? vos souffrances seroient donc le désaveu de votre doctrine? votre croix, la dispense de vos préceptes crucifiants? et votre mort douloureuse, l'adoucissement de votre Evangile?

Quoi, mes Frères! le prix que son sang a donné à nos souffrances, les rendroit lui-même inutiles? Jésus-Christ a tout souffert pour nous, il est vrai; c'est-à-dire, nous étions tous condamnés à souffrir : mais s'il n'eût souffert lui-même, nos souffrances eussent été rejetées. Il a donc, en offrant sa vie, disposé la justice de Dieu à accepter le foible sacrifice de notre pénitence : le mérite de son sang, en unissant nos larmes et nos macérations aux siennes, leur a donné un prix digne de Dieu : depuis que Jésus-Christ est mort pour l'homme et à la place de l'homme, l'homme peut souffrir pour Dieu; l'homme n'est plus indigne de Dieu. Voilà le prix du sang de Jésus-Christ; et il est insensé de prétendre que sa croix nous ait dispensés de souffrir, puisque c'est elle seule qui nous a rendu nos souffrances utiles.

Cependant, après avoir sacrifié au monde et aux passions la plus belle partie de notre vie, le plus léger sacrifice dans la pénitence nous alarme : après avoir tout souffert pour le monde, pour la fortune, pour les plaisirs, nous nous plaignons dès qu'il faut souffrir un instant pour Jésus-Christ; nous trouvons son joug accablant : nos passions avoient été difficiles et pénibles, notre vertu devient commode et tranquille ; et sans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être sortis de certaines mœurs désordonnées, qui peut-être même ne nous convenoient plus, nous croyons que tout est fait, et que le Seigneur n'en demande pas davantage. Que nous connoissons peu la justice de Dieu, mes Frères! *Il n'est point de rémission*, dit l'Apôtre, *sans effusion de sang* (Hebr., ix, 22). La pénitence est un sacrifice sanglant, c'est-à-dire que ses douleurs doivent passer jusque sur une chair rebelle; et que Dieu ne s'apaise envers le pécheur, que lorsque l'excès de son repentir l'a jeté dans une agonie de tristesse, et que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations et de ses souffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur! dans votre agonie, comme le modèle des pénitents : voilà ce qu'il doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avois donc raison de dire que l'agonie de Jésus-Christ étoit une consommation de justice du côté de son Père, puisqu'il lui

fait souffrir toutes les horreurs, toute la honte, et toutes les douleurs dues au péché; mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes: c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

DEUXIÈME PARTIE.

La malice des hommes se consomme aujourd'hui en deux manières par la mort de Jésus-Christ : elle s'y consomme, premièrement, parcequ'elle y est portée à son plus haut point, et que les Juifs comblent la mesure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes; secondement, elle s'y consomme parcequ'elle y trouve son expiation et son remède. C'est cette double consommation que l'Ange prédisoit à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ : La prévarication y sera consommée, lui disoit-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consumetur prævaricatio* (Dan., ix, 24); et le péché y sera effacé, et y trouvera la mort lui-même : *et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas* (Ibid.). Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris que, par le péché, Jésus-Christ a condamné le péché; et qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Or je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point, soit que vous la considériez dans la foiblesse ou la perfidie des disciples qui renoncent le Sauveur; dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent; dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort; dans la lâcheté de Pilate qui le condamne; et enfin, dans l'inhumanité des bourreaux qui le crucifient. Continuons le récit de ses douleurs; et remarquez, s'il vous plaît, avec moi, toutes ces circonstances.

Premièrement, dans la foiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Évangile, Jésus-Christ, au sortir de cette triste agonie, achevoit de parler à ses disciples, que *voici Judas, un des douze, à la tête d'une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons, qui viennent de la part des princes des prêtres et des vieillards arrêter le Sauveur* (Matth., xxvi, 47). Qui l'eût cru, mes Frères, qu'un disciple élevé par le choix même de Jésus-Christ à la sublime dignité de l'apostolat, le compagnon de ses courses, le confident de ses secrets, le témoin de son innocence, de sa sainteté et de ses prodiges; jusque-là honoré de sa familiarité; depuis peu nourri de sa chair et de son sang, parût à la tête de ses bourreaux, et conduisît lui-même tout le projet de sa mort? Quelle tristesse pour le cœur de Jésus-Christ, de voir un ami, un Apôtre destiné à le faire connoître et adorer de tous les hommes, et à mourir pour lui et pour sa doctrine, devenir le principal auteur de sa perte! Ah! mes

Frères, quand une fois on s'est attaché à Jésus-Christ par un renouvellement de mœurs, comme ce disciple; qu'on a connu l'abus du monde, et les grandes vérités de la foi, et qu'on redevient, comme lui, infidèle, l'infidélité n'a plus de bornes : on est capable de tout, dès qu'on a pu rendre vaine la grace qui nous avoit retirés du désordre : le degré de vertu où l'on étoit élevé devient la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant; et il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui, après avoir marché quelque temps dans la voie de Dieu, retournent au siècle, et se déclarent encore contre Jésus-Christ.

Remarquez en effet jusqu'où cet infidèle disciple pousse la perfidie : il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître; il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié; il donne un baiser sacrilége à Jésus-Christ; un baiser, dit saint Léon, qui perce le cœur de son divin Maître, d'une manière mille fois plus douloureuse, que la lance du soldat ne le percera sur le Calvaire : il fait du plus doux signe de la paix, le signal le plus infame de tous les attentats : il ose approcher ses lèvres impies, qui viennent de dire aux prêtres : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai* (Matth., xxvi, 15)? des lèvres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche : et, malgré sa perfidie, il n'en entend sortir que des paroles de paix et de clémence : on le traite encore d'ami, *Amice;* on veut ignorer son dessein : *ad quid venisti* (Ibid., 50)? comme pour lui faire entendre qu'il est encore à temps de s'en repentir, et que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidèle! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur, et réveiller toute votre tendresse pour un si bon Maître? pouvez-vous soutenir la douceur de ses regards si heureux aux disciples infidèles, la majesté de sa personne, l'éclat divin de son visage, l'affabilité de ses paroles, sans tomber à ses pieds de douleur, et sans lui demander avec un torrent de larmes, qu'il oublie votre perfidie?

Que d'imitateurs de son exemple dans cette sainte solennité! que de perfides qui ne s'approcheront de Jésus-Christ au pied de l'autel, qu'avec un cœur tout résolu à le trahir; qui ne lui donneront un baiser de paix, dans la participation du sacrement adorable, que pour sauver les apparences; que parceque leur rang les expose trop à la vue des hommes pour manquer à ce devoir; que par pure bienséance, et pour ne pas donner lieu aux discours et aux réflexions publiques! que d'indignes chrétiens, à qui le Seigneur dira encore, lorsqu'il les verra approcher de l'autel saint : Infidèles! vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser! vous choisissez le symbole le plus précieux de mon amour, pour me charger de nouveaux outrages! *Osculo Filium Hominis tradis* (Luc, xxii, 48)!

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître et

d'une troupe de furieux : ici commence l'histoire publique de ses ignominies. On le saisit; on le garrotte; on le traite comme un malfaiteur. Pierre d'abord se met en état de le défendre; et le Sauveur, en lui ordonnant de remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Eglise sont des armes spirituelles; que la patience, la prière, la sainteté sont les plus sûres défenses de ses ministres; que pouvant employer lui-même des légions d'anges pour combattre ses ennemis, il s'étoit contenté de prier pour eux; que sa doctrine ne devoit s'étendre et se soutenir que par les maximes de charité, de douceur et d'humilité qu'elle enseigne; et qu'enfin le glaive qu'il nous mettoit à la main n'étoit destiné qu'à détruire les passions, et non pas les pécheurs. Aussi Pierre se dément bientôt : un zèle indiscret, et où l'humeur domine, ne se soutient pas; et le premier péril en découvre toujours l'illusion et la foiblesse : déja il ne suit plus que de loin son divin Maître, que cette troupe insolente traîne devant le pontife; et voilà l'ostentation du zèle et du courage, qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne suit pas long-temps Jésus-Christ, quand on ne le suit plus que de loin, et comme en se traînant : rien n'est plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle; on croit défendre Jésus-Christ, et l'on cherche à se satisfaire soi-même; et les vengeurs indiscrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs scandales et par leurs chutes, que ses ennemis mêmes par leur révolte.

En effet, j'entends déja ce foible disciple protester hautement dans la maison de Caïphe, qu'il ne connoît pas Jésus-Christ : une femme l'ébranle; une simple interrogation le rend apostat et parjure : il assure jusqu'à trois fois, qu'il n'est pas disciple de Jésus; et cela sous les yeux de son bon Maître, lié, affligé, moqué, calomnié : il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu! quelle chute, le premier des pasteurs, la colonne des églises, l'apôtre de la circoncision, le disciple appelé bienheureux par Jésus-Christ même, et à qui le Père céleste avoit révélé le mystère de Jésus-Christ!

Pierre à la tête du troupeau, et parlant au nom de tous les autres disciples, confesse généreusement Jésus-Christ : dès qu'il est seul, et éloigné des fidèles qu'il auroit dû soutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les pasteurs ne sont en sûreté que lorsqu'ils sont environnés de leurs brebis; ils en sont gardés, comme ils les gardent eux-mêmes : dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux : c'est au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions; parceque là il les regarde comme ses ministres, et qu'il leur a promis de les soutenir dans les fonctions pénibles de leur ministère : ailleurs, il ne les connoît plus; ce ne sont plus que des hommes foibles, com-

mnns, sans force, sans fermeté, sans dignité; et comme ils y sont inutiles à son Église, ils lui deviennent bientôt indifférents à lui-même : les mêmes fonctions, qui font tous leurs devoirs, font aussi toute leur sûreté et toute leur force.

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jésus-Christ ce disciple infidèle : il le trouve encore digne de ses regards : à travers les calomnies des prêtres, les impostures des faux témoins, les outrages des sacriléges qui l'insultent, les cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort, il démêle avec une attention pleine de douceur et de bonté ce foible apôtre; il fixe ses yeux divins sur lui, et avec un langage muet, que ses ignominies rendoient encore plus touchant : Est-ce donc là, lui dit-il, la fidélité qne vous m'aviez tant de fois jurée! si j'ai pu vous soutenir sur les flots, foible disciple, et vous garantir de toute la violence des vents et des orages, avez-vous craint que je n'ensse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes? votre chute m'a plus humilié qne tous les outrages dont vous me voyez chargé : vous venez de jurer que vons ne me connoissez pas, ingrat! mais je vous connois encore moi-même : je trouve encore en vons le chef de mon Eglise et le pasteur de mes brebis : je vous aime encore, tout indigne que vous en êtes; et les larmes que je vois couler de vos yeux sont en même temps, et le fruit de mon amour pour vous, et l'expiation de votre faute.

A peine l'outrage est fait, qu'il est oublié. Et combien de fois, au sortir même du crime, Jésus-Christ a jeté sur nous, comme sur cet apôtre infidèle, un regard de miséricorde; a excité dans notre cœur des remords vifs et cuisants, nous a ouvert les yeux sur l'indignité de notre vie; nous a peut-être même fait verser des larmes d'ennui, de tristesse, de dégoût de nous-mêmes! Mais ce n'ont été là que des larmes passagéres, des sensibilités d'nn moment; une tristesse où il entroit plus d'amour de nous-mêmes, que de haine du péché : on s'afflige par la suite d'un chagrin secret, de ne pouvoir trouver sa félicité dans les plaisirs des sens : on voudroit être heureux et tranquille dans le crime, et on est triste de ne l'être pas : on se sait mauvais gré à soi-même de ne pouvoir se faire une situation fixe et inébranlable dans l'iniqnité : on se dégoûte de ses inquiétudes, et non pas de ses désordres : on est touché du vide et non pas de l'horreur et de l'injustice des voluptés criminelles; et ce n'est pas parceqn'on est ennemi de Dien qu'on se déplatt, c'est parcequ'on est à charge à soi-même. C'est ainsi que la malice est aujourd'hni consommée dans l'ingratitude des disciples qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais, en second lieu, elle est encore consommée dans la mauvaise foi des prêtres qui le condamnent. Car, premièrement, le repentir de Judas ne les touche point : il vient leur déclarer, le desespoir peint sur le visage, qu'il a péché, en livrant le sang in-

nocent : jamais témoignage ne fut moins suspect : c'est l'ennemi de Jésus-Christ, qui dépose en faveur de son innocence : c'est un traître qui n'a pas encore joui du fruit de sa trahison, et qui vient en restituer le prix funeste : c'est un infortuné, qui alors n'attend plus rien de son maître, et qui le voyant humilié, outragé, sur le point d'être condamné, n'a garde de se flatter qu'il puisse reconnoître un jour ce retour : la force de la vérité toute seule lui arrache la confession de son crime : quoi de plus favorable que son désaveu ? Cependant ces juges d'iniquité, qui s'étoient servi de sa foiblesse, ferment les yeux à son repentir : C'est votre affaire, lui disent-ils : *Tu videris :* ce n'est pas la leur de ne point condamner un innocent ; ce n'est pas la leur de ne pas répandre le sang du Juste, et de combler leur mesure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu ! que vous êtes terrible, quand vous endurcissez les cœurs !

Ces principaux d'entre les Juifs, mes Frères, avoient jusque-là résisté aux miracles et aux enseignements de Jésus-Christ : le paralytique guéri, la pécheresse convertie, l'aveugle-né éclairé, Lazare ressuscité, avoient été pour eux des instructions inutiles : aujourd'hui, Judas même mourant désespéré ne les touche et ne les épouvante pas. C'est l'abus continuel des graces qui conduit toujours à l'endurcissement. Vous en viendrez à un point, vous qui résistez à Dieu depuis long-temps, que ni les morts les plus affreuses, ni les vérités les plus terribles, ni les solennités les plus saintes, ni les conversions les plus touchantes, ne vous toucheront plus ; et peut-être y êtes-vous déja arrivé. A force d'étouffer vos remords, de vous défendre contre vos propres lumières ; et de résister à la vérité, dont une heureuse éducation et un bon naturel avoient laissé mille semences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes : rien ne vous réveille plus de votre assoupissement ; ni les vérités que nous annonçons, ni les mystères que nous célébrons : le libertinage, qui n'étoit autrefois en vous qu'un emportement de l'âge et du tempérament, a dégénéré en une affreuse philosophie : le crime vous touche presque aussi peu que la vertu : les plaisirs des passions vous trouvent presque aussi froid et aussi philosophe, que les saints attraits de la grace : vous offrez à Dieu et au monde un fonds de dégoût, d'insensibilité, où la lassitude des passions vous a mené, mille fois plus terrible pour le salut que les emportements mêmes du désordre. Que vous êtes loin du royaume de Dieu ! et que vous seriez heureux, si vous pouviez seulement le comprendre !

En second lieu, le prince des prêtres étonné du silence de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge ; découvrant, ce semble, dans sa patience, dans sa douceur et dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : Je vous conjure, lui dit-il, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le

Christ Fils de Dieu. Mais si c'est un desir sincère de connoître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son ministère? Interrogez Jean-Baptiste, que vous avez regardé comme un prophète, et qui a confessé que c'étoit là le Christ : interrogez ses œuvres, que personne avant lui n'avoit faites, et qui rendent témoignage, que c'est le Père qui l'a envoyé : interrogez les témoins de sa vie, et vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence et de sainteté : interrogez les Ecritures, vous qui avez la clef de la science, et voyez si Moïse et les prophètes ne lui ont pas rendu témoignage : interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, les lépreux qu'il a guéris, le peuple qu'il a rassasié, les brebis d'Israël qu'il a ramenées; et ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes : interrogez le ciel, qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête pour vous avertir que c'étoit là le Fils bien-aimé : et si ces témoignages ne suffisent pas, interrogez l'enfer lui-même, et vous apprendrez des démons, qui lui obéissent en sortant des corps, qu'il est le Saint de Dieu. Mais ce n'est pas ici une recherche sérieuse de la vérité, c'est un piége qu'on tend à l'innocence; et comme il arrive souvent aux grands surtout, prévenus de leurs passions, on consulte et on ne veut point être détrompé; on fait semblant de vouloir s'instruire, et on seroit fâché d'être éclairci.

Cependant le Sauveur, pour nous apprendre que les passions et les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité (surtout lorsque notre caractère nous oblige de la publier); que nous la devons à ceux mêmes qui en veulent faire usage contre nous; et qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit reçue favorablement, avoue qu'il est le Christ promis dans les Prophètes, et annonce à ses juges qu'ils verront le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu, et venant dans les nuées du ciel avec majesté. C'étoit leur dire : Vous ne voulez pas me reconnoître dans ma bassesse; vous me reconnoîtrez un jour lorsque je paroîtrai sur une nuée de gloire, environné de puissance, de terreur et de majesté : je parois ici comme un criminel; je serai alors votre juge, et celui des nations assemblées. Il parle en Dieu, tout chargé qu'il est de chaînes et d'opprobres; mais il nous fait aussi entendre, que dans le siècle à venir tout changera de face; que le pauvre et l'affligé seront assis sur des trônes de lumière et de gloire; que ces hommes justes, qu'on foule aux pieds et dont on méprise tant ici-bas la foiblesse d'esprit et la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs, et jugeront l'univers avec Jésus-Christ; tandis que les grands et les puissants, ceux qui jugent la terre, qui paroissent ici-bas les arbitres de la fortune et de la destinée des peuples et des empires, ces héros que le monde avoit tant vantés, et qui ne brilloient que d'une gloire tout

humaine, seront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, et ne paroîtront plus couverts que de leur orgueil et de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible, et si capable de ralentir la fureur de ces juges, est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce pontife indigne déchire ses vêtements sacerdotaux, et prophétise, sans le savoir, par cette action, dit saint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son sacerdoce, dont Jésus-Christ, nouveau pontife, va prendre possession à la droite de son Père, dans le sanctuaire véritable, où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé, s'écrie-t-il, nous n'avons plus besoin de témoins! Ce juge corrompu devient l'accusateur; toutes les règles de l'équité sont ici violées : il n'attend pas les suffrages; il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n'ose se déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la passion du chef; il ne se trouve pas même un seul Gamaliel, qui, par des conseils de modération, tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence (qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison et de la justice!); et sans qu'aucune délibération ait précédé, il s'élève, du milieu de cette assemblée inique, des voix tumultueuses, qui prononcent que Jésus-Christ est digne de mort : *Reus est mortis* (Matth., xxvi, 66).

O mon Sauveur! dans cette sentence sacrilége vous adorez l'arrêt que votre Père prononce alors contre vous; c'est de sa bouche éternelle que vous entendez sortir ces paroles irrévocables de votre condamnation : Il est digne de mort : *Reus est mortis*. Caïphe ne fait que prêter sa voix perfide à l'oracle céleste : aussi vous ne vous plaignez pas de son injustice; vous vous taisez, comme l'agneau qu'on va immoler; et vous respectez dans l'injustice de son arrêt, les ordres justes et adorables de votre Père.

Apprenons donc, mes Frères, à ne pas nous en prendre aux hommes, des traitements injustes que nous recevons d'eux : regardons nos ennemis dans les desseins de Dieu, et dans l'ordre de notre prédestination éternelle. Démêlons, à travers les coups que leurs passions nous portent, la sagesse et la main invisible du Souverain qui les conduit; et souvenons-nous, que dès-là que les hommes sont devenus nos persécuteurs, ils sont devenus plus respectables pour nous : parceque dès lors ils sont les ministres de la justice de Dieu à notre égard, et ne font qu'exécuter envers nous ici-bas ses ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire désormais le Sauveur, ne seront plus que de nouvelles ignominies : aussi, en troisième lieu, la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Au sortir de la maison de Caïphe, où Jésus-Christ venoit de passer une nuit si ignominieuse et si amère; livré à l'insolence et à la brutalité des minis-

tres et des serviteurs du pontife ; exposé tout seul, et pendant toute la nuit, à des opprobres dont le seul souvenir fait frémir notre foi, et arrache des larmes à la piété ; abandonné de tous ses disciples ; n'attendant le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat l'histoire de ses ignominies aux yeux de tout Jérusalem ; il est conduit au prétoire à travers les rues de cette ville ingrate et inconstante ; suivi, comme un scélérat, d'une foule séditieuse qui l'insulte. Quel changement ! nous l'avions vu entrer, il n'y a pas longtemps, dans Jérusalem, au bruit des acclamations publiques, et comme un roi triomphant qui venoit prendre possession de son empire : aujourd'hui, quel nouvel appareil ! chargé de confusion, de tous les anathèmes de ce même peuple ému, et qui demande sa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu ! que vos serviteurs apprissent dans cet exemple, à ne point compter sur la gloire du monde et sur l'estime des hommes si inconstante et si peu solide ; encore plus à ne pas sacrifier le devoir et la conscience à leurs vains jugements, et à s'attacher à vous seul qui nous voyez toujours tels que nous sommes, et dont les jugements seuls demeureront éternellement.

En effet, jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté et de son aveuglement ! et combien de crimes ne commet-il pas en un seul ! Premièrement, une injustice monstrueuse : on lui propose de délivrer Jésus, ou un insigne malfaiteur que des crimes publics avoient rendu digne de mort. Quel parallèle, le Sauveur des hommes avec un scélérat et un homicide ! c'est Barrabas cependant qui est préféré, et cela par les suffrages publics ; par les prêtres, les anciens, les docteurs, la multitude ; devant le tribunal d'un juge infidèle ; à la face de toute la Judée, et dans l'événement le plus éclatant dont Jérusalem eût jamais ouï parler !

Hélas ! nous sommes si sensibles à la plus légère préférence qui nous humilie ; notre orgueil pousse si loin là-dessus le ressentiment, pour peu qu'on nous oublie, qu'on élève nos concurrents et nos égaux : nous n'en avons jamais assez dit sur l'injustice des hommes ; nous blâmons les choix de nos maîtres ; nous rabaissons le mérite de ceux qu'on nous préfère. Apprenons de Jésus-Christ que les jugements des hommes ne décident de rien de réel pour nous ; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais sans récompense ; que si l'ambition a été le seul motif des services que nous avons rendus à la patrie, il est juste que nous en soyons punis par notre ambition même, et que la véritable vertu pense plus à se rendre digne des graces, qu'à les obtenir.

Secondement, une fureur aveugle. Un magistrat païen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jésus-Christ : il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce Juste ; et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité : il consent, il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la

tête de son descendant : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros* (Matth., xxvii, 25) ! et l'événement répond à ses souhaits : encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errants, fugitifs, méprisés; sans autel, sans lieu, sans sacrifice, ils portent partout sur leur front le crime de ce sang répandu.

C'est ainsi que les jugements injustes deviennent des sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatrième génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres, assis sur les tribunaux, et trop dévoué aux passions d'autrui, fit témérairement répandre : on voit ces maisons frappées d'une main invisible, étonner le monde par leur décadence; et jusqu'à la fin, les neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs pères.

Troisiémement, une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avoient voulu l'établir roi sur eux : aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César ; ils rejettent le fils de David, ce roi dont le règne doit être éternel, et ils ne veulent pas qu'il règne sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos. Non habemus regem, nisi Cæsarem* (Luc., xix, 14; Joan., xix, 15).

N'est-ce pas là, mes Frères, vous surtout, qui habitez les palais des rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs? Combien de fois lui avez-vous dit en secret, en résistant à ses inspirations saintes : Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous : il n'est pas temps encore de vous servir, de renoncer au monde et à nos égarements : il faut attendre un âge plus avancé : c'est la saison maintenant de s'avancer, de parvenir aux places qui nous sont dues : nous ne pouvons servir d'autre dieu que César, que la cour, que notre fortune ! Voilà, en effet, votre unique divinité, mes Frères. Un prince religieux veut que Dieu seul règne sur lui : il met à ses pieds son sceptre, sa couronne, son empire : tous ses hommages sont pour Dieu seul; et tout votre culte se rapporte à lui-même : apprenez du moins à mériter ses graces en imitant ses exemples.

En quatriéme lieu, la malice des hommes est encore consommée dans la foiblesse de Pilate, qui, malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent; et remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce magistrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui sacrifie la conscience et le devoir à la fortune. Premièrement, il reconnoît que ce n'est pas à lui à prononcer sur toutes les accusations que l'on forme contre Jésus-Christ; que n'étant pas instruit dans la loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paroît regarder uniquement la religion des Juifs, et dont le jugement semble réservé au seul pontife. Cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il se met en état de juger sans autorité et sans connoissance : sans connoissance, parcequ'il ignore la loi; et sans autorité, car le Seigneur n'a

pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine : leur tribunal est l'asile et le soutien de l'Eglise ; mais il n'en est pas la règle et la loi : c'est à eux à lui prêter leur autorité, et non pas leurs décisions et leurs suffrages ; et ils doivent laisser à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la foi, le soin de le conserver, et de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte. Secondement, on ne dit pas à Pilate : Si vous renvoyez ce Jésus absous, vous serez injuste ; vous ferez à la mémoire de votre magistrature une tache immortelle : mais, vous ne serez pas ami de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* (Joan., xix, 12) ; on ne le fait pas craindre pour la justice, dont il est peu touché ; mais pour sa fortune, qui lui est plus chère que la justice. Rien n'est plus dangereux pour un homme public, que des vues marquées d'ambition et de fortune : dès lors il n'est plus le protecteur des lois, il n'est que le ministre des passions humaines ; et on a bientôt disposé de son autorité et de ses suffrages, dès qu'on a connu sa foiblesse.

Troisièmement, Pilate s'informe des Juifs, c'est-à-dire des ennemis déclarés du Sauveur, quel est donc le crime dont ils l'accusent. Peuple insensé ! tu pouvois répondre qu'il avoit éclairé les aveugles, guéri les paralytiques, redressé les boiteux, annoncé le salut aux enfants d'Israël, et passé en faisant du bien. On lui reproche d'avoir voulu soulever le peuple, et entrepris de se faire roi ; car un innocent qu'on veut perdre est toujours ennemi de l'Etat, parcequ'ici, au défaut du crime, l'accusation suffit. Insensés ! mais où sont les armes et les richesses du fils de Marie, pour conduire une si hardie entreprise ; de *cet homme qui n'a pas où reposer sa tête, et qui ne sauroit même éteindre un tison fumant* (Matth., viii, 20 ; Is., xlii, 3) ? Aussi Pilate ne voit dans ces accusations que des clameurs frivoles et populaires, plutôt que des dépositions sérieuses : mais il veut ménager les intérêts de sa fortune aux dépens d'un innocent, et prononce en lui-même, comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un Juste périsse, que si toute la nation, sous sa préfecture, alloit se révolter contre César. Qu'on est à plaindre, quand on se trouve en certaines situations, où il faut opter entre sa fortune et sa conscience ! il est rare que, dans ces conjonctures délicates, on ne s'affoiblisse : l'amour de l'équité ne prévaut guère sur l'amour de nous-mêmes : on aime la réputation d'intégrité, mais on ne veut pas qu'elle coûte : on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre foiblesse : pourvu qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage : et la justice a des droits bien foibles sur nous dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Quatrièmement, Jésus Christ est interrogé par ce magistrat infidèle : Etes-vous roi ? lui demande-t-il : *Rex es tu ?* Et le Sauveur lui répond que son *royaume n'est pas de ce monde* (Joan., xviii,

36). Il étoit cependant descendu des rois de Juda, et légitime héritier du trône de David : mais il vouloit instruire les rois et les grands de la terre, et leur apprendre que leur puissance et leur grandeur réelle et véritable n'est pas d'ici-bas ; que leur couronne est dans le ciel ; qu'ils n'auront été sur la terre que des rois de théâtre, pendant la scène courte et rapide de leur vie, s'ils ne portent devant son tribunal la justice et la piété, qui seules peuvent les faire régner éternellement ; que tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux ; et qu'alors devant le juge redoutable, où ils paroîtront comme des criminels ; dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jésus-Christ : *Rex es tu?* Etes-vous roi? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre ; si vous avez rempli de grandes places sur la terre ; si vous avez commandé des armées, ou régné sur des provinces et sur des empires : tout cela n'est plus ; ce n'étoit qu'une décoration vide et une scène passagère, et ne paroissoit grand et brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisoient illusion, qui confondoient le temps avec l'éternité, et qui ne jugeoient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux et à ceux de mes élus : *Rex es tu?* que portez-vous ici qui vous distingue des autres hommes? avez-vous régné sur vos passions injustes? vous êtes-vous vaincu vous-même? avez-vous été élevé au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs et par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang? vos passions toujours portées aux derniers excès, parceque dans votre élévation elles n'avoient jamais eu d'autre frein que vos desirs insensés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace? à quelles marques peut-on ici vous reconnoître, qu'à des distinctions de crime et d'ignominie : *Rex es tu?* Ah! c'est alors que la plupart des grands confondus, avoueront que leur grandeur et leur royaume n'étoit que de ce monde ; qu'ils n'ont été grands dans le temps, que pour être plus humiliés et plus malheureux dans l'éternité ; que tout a péri pour eux avec le monde ; et que de tout ce qu'ils étoient, il ne leur reste que le désespoir éternel d'en avoir abusé.

Mais ces grandes instructions surprennent Pilate et ne le changent pas. Le Sauveur venoit de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité, qui entendent sa voix ; que les amateurs de la vanité et du mensonge, ne comprennent rien à sa doctrine ; que pour entendre la sainteté et la sublimité de ses maximes, il faut les aimer ; et que l'amour seul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'est-ce que la vérité? lui repart ce magistrat infidèle : *Quid est veritas* (Joan., xviii, 38)? Et n'attendant pas même la réponse de Jésus-Christ, il nous fait comprendre que la connoissance de la vérité est rarement une affaire sérieuse pour la plupart des grands ; que les discours qu'ils tiennent là-dessus, sont plutôt des discours

oiseux, que des desirs de s'instruire ; que s'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connoître leurs devoirs, que pour chercher des suffrages à leurs passions ; que les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux : parceque personne ne les aime assez, pour oser leur déplaire ; et que par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de sainteté et de grandeur dans les réponses de Jésus-Christ, est pour Pilate un langage nouveau qui le touche et qui le frappe : il déclare au peuple que cet Homme n'est point criminel ; mais il ne délivre pas l'innocent : il se contente de demander qu'on le délivre, ou qu'on le dispense de le condamner : toujours flottant entre le devoir et la fortune ; toujours voulant ménager et l'équité et la passion. Mais tous les tempéraments en matière de devoir sont à craindre : vouloir tout concilier, c'est tout perdre : inventer des adoucissements, quand la loi est claire et précise ; ce n'est pas sauver la règle, mais nos passions : tout accord entre le mensonge et la vérité, se fait toujours aux dépens de la vérité même ; et l'Evangile surtout est une doctrine qui propose des règles, et non pas des expédients.

Enfin, dernière démarche injuste de Pilate. Effrayé encore des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode, sous prétexte que le Sauveur étant Galiléen, c'étoit à ce prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoie-t-il à un autre, qui peut-être le condamnera, sans l'informer en même temps de son innocence? Hérode le reçoit au milieu de sa cour ; mais ce n'étoit point là que Jésus-Christ devoit s'attendre à trouver des défenseurs et des partisans de sa doctrine. Jesus-Christ se tait : il ne loue pas Hérode ; il ne vante pas la magnificence de sa cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son règne ; et il est méprisé. Les grands veulent qu'on les loue : ils regardent comme un mépris, la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges ; et s'ils paroissent quelquefois aimer et protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien, que les foiblesses de leur vertu, c'est-à-dire, leurs adulations et leur complaisance. Hérode attend de Jésus-Christ des signes et des prodiges ; et dans cette attente, il le voit arriver avec joie : ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau : car les princes et les grands se font tout au plus de la religion un spectacle qui les amuse, et non pas une affaire sérieuse qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt, comme un insensé, d'une robe blanche ; et dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions et des insultes de toute une armée, Jésus-Christ est ramené chez Pilate. Il sort de la cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connoître. La cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jésus-Christ : on y donne un air de dérision

à ses maximes : en vain un grand exemple les autorise ; le vice y garde plus de mesures, mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le prétoire ; et voyons, en dernier lieu, la malice des hommes consommée dans la barbarie des soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avoit trouvé en lui aucun sujet de mort ; mais toujours plus lâche et plus timide, ordonne contre Jésus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves : il espère par ce supplice satisfaire la haine des Juifs, et conserver en même temps la vie à un innocent. Jésus est donc livré à la fureur des soldats ; et c'est ici, mes Frères, où je veux que votre foi supplée à mon discours : il serviroit de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur ; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jésus-Christ souffrant, le modèle de vos mœurs, et le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré ; on le dépouille : celui qui étoi revêtu de la lumière comme d'un vêtement, n'est plus ici couvert que de sa confusion ; et par la honte profonde de sa nudité, il répare vos scandales et vos indécences, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups : ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre : la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit saint ; et la force manque plutôt à ces sacriléges, que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infame ; on le revêt d'une robe de pourpre ; on met en ses mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau ; on enfonce profondément sur son chef sacré une couronne d'épines ; on jette sur son visage un voile ignominieux ; on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision et d'insulte. Ah ! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir : détournons les yeux des soufflets sacriléges dont on le charge ; des crachats infames dont on couvre ce visage glorieux que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que tant de rois et de prophètes avoient souhaité de voir. Pére juste ! c'est ici où il falloit glorifier votre Fils, comme sur le Thabor, et l'environner d'une nuée de gloire, pour le dérober à de si indignes outrages ; mais vous ne le connoissez plus, et sa confusion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné, déchire son chef auguste : le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste : ces traits divins, qui le rendoient le plus beau des enfants des hommes, sont effacés : ces regards puissants et terribles, qui pouvoient convertir il n'y a qu'un moment des disciples infidèles, ou renverser des sacriléges au jardin des Oliviers, sont éteints : cette face, qui fera dans le ciel la joie des bienheureux,

n'est plus qu'une masse hideuse et sanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : et voilà le spectacle qu'un juge barbare produit devant les prêtres et le peuple assemblés autour de son palais! Jésus-Christ dans ce déplorable état paroît hors du prétoire : Voilà l'homme, leur dit-il : *Ecce homo* (Joan., xix, 5). Saints rois sortis du sang de David! prophètes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre ! est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir? voilà donc l'homme : *Ecce homo;* voilà donc enfin le Libérateur promis à vos pères depuis tant de siècles? voilà le grand Prophète que la Judée devoit donner à la terre? voilà le Desiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos Justes, la consolation de la Synagogue, la gloire d'Israël, la lumière et le salut de tous les peuples? *Ecce homo*, voilà l'homme ! le reconnoissez-vous à ces marques honteuses?

Mais laissons ces furieux demander encore comme une grace, que son sang soit sur eux et sur leurs enfants : laissons-les accomplir, en rejetant le Libérateur, tout ce qui avoit été prédit; et justifier son ministère, en refusant de croire en lui : souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs; c'est à vous-mêmes, mes Frères : *Ecce homo*, voilà l'homme; voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer? Jetez les yeux sur Jésus-Christ si honteusement frappé et meurtri pour vous : voilà l'homme, *Ecce homo.* Si l'injustice vous a dépouillé de vos biens, et dégradé de vos honneurs et de vos titres, voyez le successeur de tant de rois dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, dégradé jusqu'au-dessous des plus vils esclaves ; et ne conservant de tous ses titres glorieux et immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, et dont les plaies et le sang qui le couvrent, lui ont fait presque perdre la figure : qu'avez-vous à dire? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si la calomnie vous noircit, écoutez les impostures dont on le charge : oseriez-vous encore vous plaindre? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si les devoirs de la vie chrétienne lassent quelquefois votre foiblesse ; si vous vous dites en secret que la vertu n'est pas aussi austère que nous le publions, voilà votre réponse : voyez si vous avez résisté jusqu'au sang; étudiez dans cette image la mesure de vos devoirs : c'est un homme comme vous qu'on vous propose, et qui n'est homme que pour vous : *Ecce homo*, voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage et la consommation de votre iniquité et de votre ingratitude, si vous êtes pécheur : voilà l'acte barbare que vous renouvelez toutes les fois que vous consentez au crime; voilà le corps que vous déshonorez, quand vous souillez le vôtre ; voilà le chef auguste que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaisance, font sur votre esprit des impressions dangereuses; voilà les dérisions que vous réitérez, quand vous

donnez du ridicule à la piété des Justes; voilà la chair sacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos frères; en un mot, voilà votre condamnation et votre ouvrage : voilà l'homme, *Ecce homo*. Ce spectacle peut-il vous laisser insensible? faut-il qu'il monte encore sur le Calvaire? voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs, et demander encore qu'on le crucifie? Vous croyez, dit saint Augustin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix est aujourd'hui consommée? vous vous trompez, c'est la vôtre, si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités; si vous méprisez dans sa gloire, celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse; si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui étoit ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei; sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei* (S. Aug. *enarr. in* Psal. 7).

TROISIÈME PARTIE.

Mais que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances; et après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Père dans son agonie, à la malice des hommes dans le prétoire, que ne puis-je vous le montrer sur le Calvaire entre les mains mêmes de son amour, et vous faire voir que sa mort en est une consommation parfaite!

Oui, mes Frères, ne cherchons que dans son cœur les raisons et les motifs de son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la foiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'est son amour. Il s'est livré pour moi, dit l'Apôtre; et s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert : en vain les peuples et les rois de la terre auroient conspiré contre le Christ, si son amour n'eût été d'intelligence avec eux; leurs conseils auroient été confondus, et tous leurs efforts inutiles.

Mais Jésus-Christ ayant aimé les siens, dit l'Evangéliste, il les aima jusqu'à la fin; comme un père tendre, dont la tendresse envers ses enfants redouble lorsqu'il est sur le point de quitter la vie : il consomme donc son amour en mourant; et cet amour divin, qui brûle son cœur, est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret, même après sa mort, de s'immoler sans cesse; qu'il célèbre la préparation de sa mort, en la retraçant sous des signes mystiques; qu'il se dispose à son sacrifice, en le devançant au milieu des siens; qu'il applique le prix de son sang, en le leur faisant boire par avance; qu'il dédommage ses disciples de sa perte, en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du sacrement adorable; que ne pouvant mourir sans les

abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver des dons de son Esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, et demeure en même temps avec eux jusqu'à la consommation des siècles, pour ne pas les laisser orphelins, et afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul; qu'il demande qu'on épargne ses disciples : *Sinite hos abire* (Joan., xviii, 8); qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourments; et qu'il est plus occupé et plus touché des maux qui menacent Jérusalem, que du supplice affreux que cette ville infidèle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de sa croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse, où son amour et son obéissance vont l'immoler; et comme, touchées de l'excès de ses peines, les filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle : *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes.; des jours vont venir, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté* (Luc., xxiii, 28, 29) : son amour lui cache l'objet affreux de la croix sur laquelle on va l'attacher, et ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage; ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs, ce sont vos infidélités et les malheurs qui vous menacent : *Ne pleurez pas sur moi*, vous dit-il aujourd'hui chargé de sa croix, et allant consommer son sacrifice; *pleurez plutôt sur vous-mêmes*. Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances; attendrissez-vous plutôt sur le triste état de votre ame et sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Je saurai bien triompher de la mort : mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si long-temps la mort à votre ame; qui trouble votre repos; qui vous laisse souhaiter votre conversion, et qui y met toujours un obstacle invincible? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Je saurai bien sortir glorieux du tombeau, pour ne plus mourir : mais vous, sortirez-vous jamais de cet abîme profond où vous êtes ensevelis depuis tant d'années; ne vous en tiendrez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paroissent vous relever dans l'intervalle de la solennité, que pour vous voir retomber d'abord après, avec plus de honte et de foiblesse? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Ah! il ne me sera pas difficile de briser les chaînes dont vous me voyez lié, et d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma croix : mais vous, romprez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur; ces liens, que l'âge et les penchants ont fortifiés, que vous viendrez en ces jours saints porter au pied de mes autels, et dont la grace de mes sacrements ne fera que resserrer les nœuds funestes, par le crime de la profanation, dont vous vous allez rendre coupable en y participant avec

un cœur impénitent? Ne pleurez donc pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vo ipsas flete.*

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix il prie pour ceux mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père; il lève sa voix mourante : *Mon Père; pardonnez-leur*, dit-il, *parce-qu'ils ne savent ce qu'ils font* (Luc., xxiii, 34); il offre tout son sang pour laver leur crime, et la croix même où ils l'ont attaché est l'autel sacré où il veut les réconcilier avec son Père. O mon Sauveur! vous mourez pour vos ennemis, et nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos frères!

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer il se forme encore un disciple. Sa parole n'est point liée avec lui; il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés, un regard de miséricorde : ses yeux mourants et déja éteints, peuvent encore triompher des cœurs; ce roi honteusement dégradé, promet encore des royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang; et qui, sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent! attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous : ses derniers soupirs et les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère : *Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* (Joan., xix, 26, 27). Il se tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur; il la voit au pied de sa croix, plongée dans une mer de tribulation et d'amertume : ses yeux déja éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marie et son Fils qui expire! quels témoignages douloureux et secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation! quel glaive de douleur perce alors l'ame de cette mère affligée! que de sacrifices invisibles! que de douleurs inexplicables dans ce moment! et qu'il en devoit coûter à Marie pour être la mère de son Dieu! Mais dans son accablement elle adore la main qui la frappe : elle offre cette hostie innocente, qui expire, à la justice de son Père : elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avoient besoin de ce grand sacrifice; et nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, et que les vues de la foi sont une source inépuisable de consolation pour les ames affligées.

Enfin, Jésus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre : tout étant consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour; le grand sacrifice offert, et toutes les figures anciennes accomplies;

Jérusalem ayant comblé la mesure de ses pères ; tous les oracles des prophètes développés ; le véritable culte établi ; la gloire de son Père vengée ; le cours de son ministère fini ; ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour, il déclare que tout est accompli : *Consummatum est.* Il baisse la tête ; il pousse vers le ciel une forte clameur ; il expire, et rend à son Père l'ame et l'esprit qu'il avoit reçus de lui. Laissons le soleil s'éclipser, la terre se couvrir de ténèbres, les rochers se briser, les sépulcres s'ouvrir, toute la nature se confondre, les ennemis mêmes du Sauveur le confesser et le reconnoître : je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles : Jésus-Christ, que son amour vient d'immoler pour nous, est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la croix, et ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur ; il meurt à votre place ; il meurt dans le temps afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité ; il meurt, parcequ'il vous aime ; il meurt, parceque vous ne l'aimez pas. Votre tendresse, votre douleur, votre reconnoissance peuvent-elles ici se prescrire des bornes? et n'êtes-vous pas un anathème, si vous n'aimez pas Jésus-Christ crucifié ?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la croix, et nous croirons en vous* (Matth., xxvii, 42). Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent. C'est parceque vous êtes monté sur la croix, ô mon Sauveur ! c'est parceque vous y expirez aujourd'hui pour moi ; et que vous préférez à la droite de votre Père ce trône d'ignominie, pour y être notre hostie et notre pontife ; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous, de vous adorer comme notre médiateur et de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré, où vous êtes la seule espérance de votre peuple : attirez-nous-y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis : plus vous nous paroissez rassasié d'opprobres, plus notre foi s'augmente, plus notre espérance est ferme, plus notre amour s'enflamme. Tant de peines et de souffrances offertes pour nous, pourroient-elles nous être inutiles ? auriez-vous racheté nos ames d'un si grand prix, si vous aviez voulu les laisser périr? et seriez-vous mort avec tant d'ignominie, si, en participant à votre croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité? *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultra non dominabitur.

Jésus-Christ étant ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort n'aura plus d'empire sur lui. (ROM., VI, 9.)

La victoire que Jésus-Christ remporte aujourd'hui sur la mort et sur le péché, lui assure enfin pour toujours le prix de ses souffrances, le fruit de son ministère, la consommation de son œuvre, la durée de son Eglise, la fidélité de ses disciples, la vie immortelle de son corps glorieux, la conquête de l'univers, le triomphe de la croix, et le salut de toutes les nations de la terre.

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité, qu'il laisse dans le tombeau, et dont il ne s'étoit chargé que pour en délivrer à jamais ce corps mystique, qui doit monter avec lui dans le ciel pour y glorifier éternellement la sainteté de son Père. Tout ce qu'il avoit encore de mortel et de terrestre, a été attaché à la croix; mort une fois, il ne mourra plus désormais: la puissance que le Père lui donne aujourd'hui, ne lui sera plus ôtée: son nouveau règne ne finira plus; et sa vie glorieuse et ressuscitée, n'aura plus d'autres bornes que celles des siècles éternels, et de la gloire de Dieu même: *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Voilà, mes Frères, le grand caractère de la résurrection de Jésus-Christ, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'avoient été ressuscités par son ministère, ou par celui des prophètes, que pour mourir encore; et l'endroit principal par où saint Paul nous la propose pour modèle: *Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus.* D'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché à la vie de la grace, en ces jours saints, par la participation aux sacrés mystères, est si peu constante et si peu durable? d'où vient que la grace du temps pascal ne fait que des conversions passagères; que notre nouvelle vie n'est jamais que d'un instant; et que nos anciennes passions attendent à peine la fin de la solennité, pour reprendre leur premier empire?

Cherchons, mes Frères, les raisons d'un malheur si commun et si déplorable: avoir connu les sources du mal, c'est en avoir déja trouvé le remède. Vous ne persévérez pas dans la vie nouvelle et ressuscitée, où la grace des sacrements vient de vous établir: premièrement, parceque vous n'évitez pas avec assez de soin tout ce qui peut ou l'affoiblir en vous, ou vous la faire perdre; secondement, parceque vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour

la conserver; troisièmement enfin, parceque vous manquez de réparer tout ce qui devoit l'être, et sans quoi votre nouvelle vie ne pouvoit être durable.

Et voilà, mes Frères, les trois causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité: les précautions négligées, première cause; les résolutions violées, seconde cause; les réparations omises, dernière cause. Développons ces trois vérités, après avoir imploré le secours de l'Esprit saint, par l'intercession de Marie, en chantant avec l'Eglise: *Regina cœli*, etc.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Je n'ignore pas, mes Frères, qu'une des causes les plus ordinaires des rechutes, après la solennité sainte, c'est que la pénitence n'avoit pas été sincère et véritable. On ne se corrige point, parcequ'on ne s'étoit pas converti: il n'y a aucun changement dans les mœurs, parcequ'il n'y en avoit point eu dans la volonté; et les sacrements nous laissent toutes nos passions, parceque nous les avions toutes portées au pied du tribunal sacré, sans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cause si commune, parceque nous en avons déja parlé ailleurs, et que, de plus, elle ne regarde que les pécheurs que la grace du temps pascal n'a pas ressuscités, qui ont trouvé une nouvelle mort dans les sacrements loin d'y trouver une vie nouvelle; et que les crimes où ils tombent ensuite ne sont pas des rechutes, mais la continuation des mêmes désordres.

Je suppose donc, mes Frères, que la plupart de ceux qui m'écoutent ont voulu de bonne foi retourner à Dieu dans cette solennité sainte; qu'un cœur brisé et humilié les a préparés à la grace des sacrements; et qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle et ressuscitée, promise à ceux qui étoient déja morts avec Jésus-Christ par la douleur d'une sincère pénitence: je suppose que les vérités saintes entendues durant ces jours de salut; que les lumières nouvelles nées dans vos cœurs; que des sentiments de grace formés par l'Esprit saint; que la lassitude des passions, que les dégoûts du monde, que le vide des plaisirs, que la chimère des espérances, que la tristesse secrète du crime, que tout cela ensemble a formé au dedans de vous une résolution nouvelle de rompre enfin des chaînes trop long-temps portées, et de chercher dans le service de Dieu, et dans des mœurs plus pures, une paix et des consolations que le monde n'a jamais pu vous donner.

Or je dis que la première cause de vos rechutes, après des démarches de pénitence qui sembloient promettre une vie toute nouvelle, est dans les précautions négligées; je dis, les précautions de nécessité et les précautions de pure sûreté.

J'appelle précautions de nécessité la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons

une chute inévitable; la présence et l'assiduité auprès des objets auxquels nous tenons par des passions injustes; les plaisirs et les sociétés où l'on ne se propose que le crime, les familiarités et les libertés où la perte de la grace est sûre; en un mot, certaines situations incompatibles avec le salut.

Et voilà, mes Frères, où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amendement et de conversion. On se promet à soi-même plus d'attention et plus de fidélité dans ces occasions dont nous venons de parler : on se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre; on se fait à soi-même mille raisons spécieuses pour ne pas s'en éloigner. Des raisons de bienséance; ce seroient des discours publics, si l'on venoit à rompre tout d'un coup, et on ne veut pas s y exposer : des raisons de devoir; ce sont des liens et des engagements indispensables, et on ne sauroit les rompre : des raisons de prudence; ce seroit un éclat, et on veut l'éviter : des raisons de fortune; ce seroit ruiner sans ressource ses affaires, et on ne peut pas tout abandonner : des raisons d'impossibilité prétendue; on n'en est pas le maître, et Dieu ne demande que ce qui dépend de nous : enfin, des raisons même de religion; on ramènera peut-être à Dieu ceux qui nous en ont éloignés autrefois, et l'on ne voit pas de mal à l'essayer.

Or, mes Frères, le mystère de Jésus-Christ ressuscité va nous fournir, pour confondre ces vains prétextes, de grandes règles et des instructions importantes. En effet, n'ayant plus rien à craindre après sa résurrection et dans sa vie nouvelle, de la fureur de ses ennemis, il ne vient pas cependant encore s'exposer au milieu de Jérusalem; il n'apparoît qu'à ses disciples, il ne se montre que dans des lieux solitaires et écartés : et comme si la nouvelle vie qu'il a reçue au sortir du tombeau étoit encore sujette à la mort, il ne l'expose plus à la malice des Juifs; pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu, et qu'exposer la grace à des périls certains c'est l'avoir déja perdue.

Et certes, mes Frères, je ne vous dis pas premièrement qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir; que sa protection deviendra le prix de votre témérité; et que ses graces seront la récompense de la transgression de ses ordres.

Je ne vous dis pas, en second lieu, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, et qui peut encore le devenir pour nous : un crime, parceque aimer le péril, c'est aimer tout ce qui conduit à la chute; un crime, parceque ne pas craindre de retomber, c'est ne faire aucun cas de la grace qui nous a relevés; un crime, parceque ne vouloir pas s'éloigner des occasions, c'est aimer encore tout ce qui les rend funestes à l'innocence; un crime, parceque revoir avec plaisir ce qui a fait tous nos malheurs, c'est n'être pas fâché d'avoir été coupable; un crime, parceque ne

pouvoir perdre de vue tout ce qui réveille les passions, c'est les porter encore toutes dans le cœur; un crime enfin, parceque chercher soi-même à combattre, c'est toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas, en dernier lieu, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve; que mille fois dégoûté de votre passion et de l'objet infortuné qui l'avoit allumée dans votre cœur, rebuté de ses caprices et de ses inconstances, déchiré de remords, résolu enfin de rompre des liens injustes, sa seule présence vous a fait oublier vos dégoûts et vos projets : un instant de péril a renoué vos chaînes; toutes vos résolutions ont échoué contre cet écueil fatal; et que la même occasion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites, qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes le danger deviendra moindre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que toute disposition qui nous conduit au péril est profane et criminelle; que plus la grace a opéré dans notre cœur des desirs d'une vie nouvelle, plus nous devons craindre d'exposer son opération, et les miséricordes du Seigneur sur notre ame; que la première disposition que l'esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre foiblesse; et qu'enfin, ce qui fait le crime dans les périls, n'est pas l'intention d'y succomber, c'est l'imprudence et la témérité qui les cherche.

Vous dites, que rompre tout d'un coup, ce seroit un éclat qui réveilleroit l'attention du public, et qui donneroit lieu à des soupçons dont jusqu'ici vous avez su vous défendre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense; et que ces soupçons, que vous voulez éviter, naissent plus de vos assiduités, qu'ils ne naîtront de votre éloignement et de votre fuite; que plus vous differez, plus vous accoutumez les yeux du public, et, par là, plus vous rendez la rupture difficile et l'éclat inévitable; et qu'enfin un homme qui est au milieu des flammes, n'examine pas tant pour se sauver; que la promptitude de sa fuite prévient toutes ses réflexions; et qu'il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagements indispensables de bienséance et de devoir, qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que votre premier devoir est de lui obéir et de sauver votre ame; que tout engagement incompatible avec le salut n'engage point; que nul n'est obligé malgré lui de périr; et qu'enfin on peut se faire une bienséance de la régle et de la vertu, mais qu'il est insensé de vouloir s'en faire une du désordre et du vice même.

Vous dites, que ce seroit ruiner sans ressource votre fortune et vos affaires; et que Dieu n'exige pas qu'on en vienne à cette extrémité.

Et je vous dis de la part de Dieu, qu'il veut qu'on perde tout

pour sauver son ame; que la plus grande fortune d'un chrétien, est de faire son salut; qu'on a tout quand on a la grace; que c'est avoir perdu la foi, d'aimer mieux risquer son salut éternel qu'une fortune de boue; et qu'enfin, quand on a trouvé Dieu, on ne sauroit plus rien perdre, à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites, que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de sa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous; qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire; que l'impossibilité prétendue de nos devoirs est toujours dans les prétextes de nos passions, et jamais dans nos devoirs mêmes, et qu'enfin les obstacles prouvent seulement qu'il est difficile de se sauver, mais non pas qu'il est permis de se perdre.

Vous dites enfin que dans les nouveaux sentiments que Dieu vous donne, vous voudriez pouvoir les inspirer aux personnes qui vous ont séduit; et que la part qu'elles ont eue à vos déréglements, les rendra plus sensibles à vos discours et à vos exemples.

Et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide et pasteur de votre frère? Vous n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déja à donner la main aux autres? à peine êtes-vous néophyte dans la foi, et vous voulez déja en devenir l'apôtre? Mais le Seigneur vous a-t-il permis d'exposer votre salut, sous prétexte d'empêcher que votre frére ne périsse? Dieu demande-t-il de vous que vous commenciez par corriger les passions d'autrui, ou par pleurer vos passions propres? Un lépreux qui veut remédier à la lèpre de son frère, ne le purifie pas, mais achéve de se souiller lui-même; un zèle qui cherche les périls, n'est pas un zèle du salut d'autrui, mais une indifférence criminelle pour son salut propre. Et qui êtes-vous, pour vouloir être déja un instrument des miséricordes du Seigneur snr les ames? les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite, et la prière. Attendez que Dieu vous envoie pour entreprendre son œuvre : préparez, par de longs exemples, l'efficace à vos discours : édifiez long-temps vos frères, avant que d'oser les exhorter : achetez, par une longue fuite, le droit de les voir sans danger; et souvenez-vous que les complices de nos passions, ne sauroient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous rassurez-vous sur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler, et toutes les occasions certaines de crime; que celles au milieu desquelles vous vivez maintenant, sont plutôt des dissipations inévitables dans le monde, que des périls; qu'elles font peu d'impression sur votre cœur; que le long usage leur a ôté par rapport à vous, tout ce qu'elles pourroient avoir de venin pour les autres; qu'au fond, à moins de se condamner à une retraite entière, on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde d'une certaine façon, et d'entrer dans certains plai-

sirs ; que vous en sortez toujours comme vous y êtes entré : et que si, quelquefois, vous vous laissez aller, c'est plutôt une foiblesse qui est en vous, qu'un venin qui se trouve dans la chose même; seconde illusion qui devient un principe certain de rechute ; et seconde sorte de précautions qu'on néglige après la pénitence, les précautions de pure sûreté.

Or, mes Frères, une ame qui revient à Dieu, après les égarements du monde et des passions, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles; l'esprit rempli de préjugés et de ténèbres; l'imagination souillée de mille images impures; la volonté affoiblie par une longue servitude; les sens déréglés par un long usage de plaisirs; la chair rebelle et indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire : tout est encore malade, foible, languissant, dans une ame depuis long-temps esclave du péché, et depuis peu arrivée à l'heureuse liberté de la justice; et la grace qui a guéri ses plaies lui en a encore laissé les impressions et les foiblesses, c'est-à-dire les cicatrices prêtes à se rouvrir à la première occasion.

Je dis donc que dans ce nouvel état de justice, la grace ne peut se conserver que par des précautions infinies; que toutes vos passions n'étant encore qu'à demi éteintes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un souffle est capable de vous renverser et de vous abattre.

Cependant vous voulez vivre au sortir des sacrements, où la grace vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des Justes solidement établis, et qui n'auroient plus rien à craindre : vous fuyez peut-être les occasions qui vous ont séduit; vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire : le crime vous alarme; le danger ne vous touche pas : vous vous faites à vous-même un plan de conduite, d'où vous ne bannissez que vos malheurs passés; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'autres routes : les jeux, les spectacles, la vie inutile, la familiarité des entretiens, la licence des discours, la sensualité des tables, les soins de l'ambition, l'amertume des jalousies et des concurrences : vous ne changez rien au fond de votre vie; vous n'en voulez retrancher que le désordre; les sources, les attraits, les routes qui y mènent, vous les laissez : vous ne poussez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle; vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber; que vivre dans la grace, c'est ne plus vivre dans le péché; et que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier, et un changement universel de conduite.

Or Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle : tout est nouveau et changé en lui : ses plaies mêmes sont devenues des rayons de gloire et des marques

d'immortalité : ce n'est plus cet homme de douleur chargé de nos infirmités et de nos misères ; c'est un Roi glorieux, qui mène en triomphe les principautés et les puissances : en un mot, sa résurrection est une vie toute nouvelle, un ministère nouveau, une rédemption et une justification nouvelle : tel est le modèle d'une vie ressuscitée.

En effet, mes Frères, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grace. Car, premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule de notre cœur ; si nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle ; si nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous possèdent, les inégalités qui nous entraînent ; en un mot, si tout ce qui est en nous est péché, ou source de péché ; hélas ! pouvons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes? un malade qui porte déja un poison lent dans le sein, n'a-t-il rien à craindre d'un air contagieux et funeste à la santé la mieux établie? et pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocents pour nous, puisque nous nous sommes sans cesse un danger à nous-mêmes?

En second lieu, le passé devroit ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir : la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déja formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances : la révolution de chaque année, vous a presque toujours trouvé, en ce saint temps, touché de vos crimes et résolu de vivre plus chrétiennement ; d'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice, vous n'avez jamais pu l'achever ? d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux ; et qu'après vous être répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité, le lendemain vous a toujours retrouvé infidèle ? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; vous vous interdisiez certaines occasions, où la chute n'auroit pas été douteuse pour vous ; d'où vient donc que, malgré ces précautions que vous croyiez seules essentielles, vous êtes toujours retombé ? N'est-ce pas que comptant d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit y conduire ; et que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avoit conduit à le perdre ?

Je veux que vos résolutions soient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, votre cœur plus touché ; et que cette démarche de changement semble promettre plus que toutes les autres : en vain les dispositions paroissent différentes ; les suites seront encore les mêmes. Ce qui fait persévérer dans la grace, n'est pas la vivacité des sentiments qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient : ce n'est pas une certaine ardeur qui commence, c'est la vigilance qui poursuit. Les premières impressions

de la grace, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes ; le premier goût de Dieu, nous trouvant lassés et dégoûtés du monde, nous saisit et nous transporte : plus même les passions avoient eu d'empire sur nous, plus la grace d'abord nous attendrit et nous touche : le cœur accoutumé aux sentiments les plus vifs, ne sent plus rien que d'extrême ; et les premières larmes dans le pécheur qui va retomber, sont souvent plus vives et plus abondantes que dans le pécheur qui persévère.

C'est-à-dire qu'il ne faut pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle : la vie chrétienne n'est pas dans des sentiments passagers, elle est dans une fidélité constante et durable : ce n'est pas une saillie d'un cœur facile à s'attendrir, c'est une disposition stable de foi et de componction : ce n'est pas une étincelle qui s'évanouit aussitôt, c'est une lampe ardente et luisante, que les vents des tentations éteignent difficilement, et qui nous montre long-temps la vérité, et les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être, que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables ; que destiné par votre naissance, ou par votre rang, à vivre au milieu du monde et de la cour, vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part ; qu'il faut suivre les usages établis, ne pas reculer à certaines propositions, de peur de paroître extraordinaire ; et qu'en un mot, si vous étiez à vous, il vous seroit aisé de vous faire un plan de vie, tel que nous pourrions le souhaiter : mais qu'étant redevable à tous ceux presque qui vous environnent, il faut vous prêter, et remplir les devoirs et les bienséances attachées à votre état.

A cela, je vous réponds moi-même, qu'il est vrai, que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard ; que Pierre sur les flots, où Jésus-Christ lui avoit ordonné de marcher, étoit plus en sûreté que Jonas dans le navire même où son infidélité l'avoit conduit ; que Daniel au milieu des lions dévorants, avoit moins à craindre que ce prophète infidèle sur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours ; que ce qui fait la sûreté, n'est pas précisément la situation où nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place ; qu'ainsi il faut bien distinguer les périls attachés par l'ordre de la Providence à notre état, de ceux que notre goût et nos penchants y cherchent ; et que si nous voulons être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent.

Je vous réponds encore, qu'il y a presque plus d'occasions de vertu, que de chute attachées à vos charges, à votre état, aux soins publics ; et que si vous vouliez en remplir toutes les obligations, en souffrir tous les assujettissements, en supporter les contre-

temps, en étudier les révolutions et les vicissitudes, en rapporter à Dieu les peines, les dégoûts et les contraintes, vous trouveriez dans la vie du monde et de la cour plus de leçons et de moyens de salut, que dans celle des cloîtres et des déserts. Mais vous ne comptez parmi vos devoirs que les périls que vous aimez et qui n'en sont pas ; et vos devoirs véritables, vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires, dont vous pouvez vous dispenser à votre gré.

Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels vous vivez, ne font aucune impression marquée sur votre cœur ; et qu'ainsi il n'est point de loi qui puisse vous les interdire.

Mais je pourrois vous répondre premièrement, que les impressions sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont plus insensibles ; qu'on se défie des sentiments marqués et profonds, et qu'on ne peut plus se déguiser à soi-même, mais qu'on s'endort sur ceux qui ne font que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inspirer des sentiments vagues de tendresse, qu'insinuer le venin, que nous préparer à toutes les passions, que nous remplir d'images vaines et frivoles, que nourrir notre esprit de maximes passionnées et lascives ; et que souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particulière, n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse et plus universelle.

Je pourrois vous répondre encore, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, et qui nous persuade que nous n'y courons point de risque, n'est pas une marque que nous en sortions innocents, mais que nous y sommes entrés plus corrompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impression sur nous, n'en font presque plus de sensible : le long usage des plaisirs leur a ôté, à notre égard, le privilége de nous toucher vivement, sans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous souillent et nous infectent sans nous piquer ; comme un corps déja engourdi par le venin de la première piqûre que lui a faite le serpent, reçoit la seconde sans en sentir la douleur. Le mal n'est pas si grand, quand on se trouve encore sensible ; c'est une marque qu'il reste encore quelque chose de sain dans le cœur : l'insensibilité qui nous rassure, est donc plutôt un engourdissement qui vient de corruption, qu'une force qui naisse de la vertu ; c'est la satiété des plaisirs qui fait toute notre innocence.

Enfin, je pourrois vous répondre : Vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur ; et que les périls contre lesquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours insensible : mais d'où vient donc que lorsque vous venez enfin nous ouvrir votre conscience au tribunal sacré, et avouer à nos pieds des chutes qui vous couvrent de confusion, vous nous alleguez si fort votre foiblesse, pour excuser vos égarements ? d'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur, qui malgré vous s'emporte

et vous échappe? d'où vient que vous nous faites tant valoir alors le malheur d'un tempérament fragile, et dont vous n'êtes presque plus le maître? d'où vient qu'alors vous nous avouez que tout est danger pour vous; que ce qui seroit innocent pour les autres, devient, par la corruption de votre cœur criminel à votre égard; que vous n'avez jamais su résister, que vous donnez à la complaisance ce que l'inclination refuse; qu'il faudroit vous retirer dans un désert pour être en sûreté; que toutes vos résolutions n'ont jamais été plus loin que jusqu'au premier péril qui les a attaquées; et que vous pouvez bien répondre de la sincérité et de la bonne foi de vos promesses, mais que vous ne sauriez répondre de vous-même? Vous exagérez votre foiblesse, quand il s'agit d'excuser vos crimes passés; et vous voulez qu'on vous croie fort, dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu! mes propres malheurs ne devroient-ils pas suffire ici pour m'instruire? en vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidèle; j'ai toujours éprouvé qu'on le vouloit en vain, tandis qu'on vouloit encore s'exposer au milieu des flots et des écueils; et tous mes projets de fidélité n'ont jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages: *Veni in altitudinem maris, et tempestas demersit me* (Ps. LXVIII, 3). O mon Dieu! vous seul savez que, le plus foible des hommes, je me suis fait une gloire insensée de braver tout haut les périls, tandis qu'en secret je rougissois de ma confusion et de ma foiblesse: *Deus, tu scis insipientiam meam, et confusionem meam* (Ibid., 6 et 20). Arrachez-moi vous-même du milieu de ces objets, où, à peine relevé de ma chute, vous m'avez vu retomber à l'instant; tirez-moi de cette boue où je ne saurois marcher, sans enfoncer tous les jours davantage: *Eripe me de luto, ut non infigar* (Ibid., 15). Ne laissez plus mon cœur entre les mains de ma légèreté et de mon inconstance: je sens que malgré toutes les promesses que je vous fais d'être à vous, le premier péril va me retrouver encore infidèle: fixez enfin les incertitudes de mon ame: délivrez-la de sa propre instabilité: *Intende animæ meæ, et libera eam* (Ibid., 19). Il est bien plus dangereux de pouvoir vous oublier, un moment après qu'on vous a aimé, que de ne pas vous aimer encore: je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent votre colère sur ma tête; que mes soupirs et mes promesses tant de fois violées, ne soient à vos yeux comme des dérisions et des outrages; et que les flots qui m'agitent depuis si long-temps, ne me creusent enfin eux-mêmes un éternel précipice: *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum* (Ps. LXVIII, 16)! Et voilà la seconde excuse de nos rechutes, les résolutions violées.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Jésus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; parceque sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses.

Il avoit promis à son Père de le glorifier s'il le délivroit de la mort; de faire connoître son nom à toute la terre, et de lui former partout des adorateurs en esprit et en vérité : il avoit promis à ses disciples de les revêtir de la vertu du Très-Haut, de leur donner une force et une sagesse à laquelle le monde entier ne pourroit résister; de les établir les maîtres de la mort et de la vie : il leur avoit promis la conquête de l'univers, les clefs du ciel et de l'enfer, la conversion des peuples et des césars, le triomphe de la croix, le renversement des idoles, l'établissement de la science du salut sur la terre. Ces promesses étoient magnifiques : mais à peine est-il ressuscité, qu'elles commencent à s'accomplir; et si le miracle de sa résurrection justifie la vérité de ses promesses, on peut dire que l'accomplissement de ses promesses est la preuve là plus décisive du miracle de sa résurrection.

Or voilà, mes Frères, la seconde instruction que nous fournit ce mystère. Nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré où nous avons trouvé une nouvelle vie; les accomplissons-nous après être ressuscités? et peut-on dire de nous comme de Jésus-Christ, que le miracle de notre résurrection et de notre nouvelle vie prouve la sincérité de nos promesses passées; et que l'accomplissement de nos promesses, est le témoignage le plus certain du miracle et de la vérité de notre vie nouvelle? Seconde cause de nos rechutes : les promesses et les résolutions violées.

Oui, mes Frères, lorsque touchés du desir d'une vie plus chrétienne, lassés du monde et de nos passions, nous sommes venus les détester en ces jours de salut aux pieds de Jésus Christ; nous nous sommes prescrit à nous-mêmes mille moyens de conserver la grace, sans lesquels il ne nous paroissoit pas possible de persévérer dans la voie de Dieu : nous avons fait mille projets sur toute la conduite de notre vie; nous avons marqué en détail un remède à chacun de nos maux : la fuite, à certains périls; la fermeté, à certaines complaisances; la retraite, à certaines dissipations; la modestie, à certaines indécences; le silence et la circonspection, à certains discours; la charité, à certaines antipathies; le retranchement et la règle, à certaines superfluités; l'usage de la prière et les pratiques de la piété, à certaine inutilité de vie; la fréquentation plus exacte des sacrements, à notre paresse; enfin, éclairés alors sur tous nos besoins, sentant vivement toutes nos plaies qui saignoient encore, nous leur avons préparé à chacune son remède; et pénetrés des miséricordes de Dieu sur nous, qui vouloit bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés; de sa patience, que la durée de nos crimes n'avoit pu rebuter; de sa sagesse, qui avoit fait servir à notre salut nos passions mêmes; nous avons fait mille résolutions de fidélité que nous avons scellées de nos soupirs et de nos larmes.

Cependant ces résolutions si essentielles à notre salut, n'ont

presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : semblables à ces projets spécieux qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, et dont on n'aime jamais que l'idée, la nouveauté seule nous en a plu : nous avons cru qu'il n'en coûteroit plus rien de les accomplir, parceque nous avions trouvé une sorte de plaisir à les former ; et que nous en aimerions la réalité, comme nous en avions aimé le songe et la chimère : peut-être même y avons-nous été fidèles un certain temps : un reste de honte de violer nos promesses, un moment après que nous venions de les jurer au pied des autels, nous a soutenus les premiers jours. Mais notre fidélité n'a pas été loin : nous sommes parvenus peu à peu à nous persuader que nos résolutions étoient des scrupules ; que c'étoit un joug inutile que nous nous étions imposé à nous-mêmes ; qu'il y a de la foiblesse d'esprit à vouloir se faire une obligation de ce qui n'en est pas une pour les autres ; qu'au fond on peut se sauver sans s'assujettir à ces sortes de pratiques ; que le zèle qui nous les inspira, étoit bon ; mais que nous ne nous connoissions pas nous-mêmes, en supposant qu'il dureroit toujours ; qu'il ne faut pas chicaner avec Dieu ; que le salut ne gît point en des minuties ; et qu'il arrive toujours que pour vouloir trop bien faire, on ne fait rien du tout. Ainsi les résolutions s'oublient ; les promesses s'évanouissent ; le plan qu'on s'étoit formé d'une nouvelle vie ne subsiste plus même dans le souvenir ; et l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promesses comme l'affranchissement d'un joug qui commençoit à peser, et le retour d'une liberté dont on s'étoit mal à propos privé soi-même.

Or voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte. Premièrement, parceque nos résolutions renfermoient les moyens uniques de notre persévérance ; et que c'est une chimère de se flatter qu'on persévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée. Vous vous étiez prescrit certains temps de prière ; parceque vous sentiez que votre cœur, privé de ce secours, retomboit sur lui-même, se ranimoit pour le monde, se refroidissoit pour la piété, et ne trouvoit plus en lui dans les périls, que sa propre foiblesse : vous vous étiez été imposé certaines mortifications ; parceque votre propre expérience vous avoit appris qu'en ne refusant rien à vos sens, cette vie de paresse et de sensualité mettoit en vous des dispositions inévitables au crime : vous vous étiez marqué à vous-même certains sacrifices de l'honneur, de la fierté, de la vanité ; parceque vous aviez éprouvé, que pour peu que vous vous prêtassiez à ces penchants, vous n'étiez plus à temps d'y mettre des bornes, et que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or, vous négligez ces moyens : ces temps de prière, si nécessaires à votre foiblesse, vous les abandonnez ; ces sacrifices, si utiles à votre foi, vous vous en dispensez : et comment voulez-vous que la vie de la grace ne s'éteigne pas en vous, si tout l'affoiblit, et si rien ne la nourrit et ne la préserve ?

D'ailleurs, ce qui rend l'infidélité aux résolutions formées encore plus dangereuse, et toujours suivie d'un retour dans nos premiers désordres, c'est que non-seulement elles renferment les moyens généraux de la persévérance de tout fidèle; mais que Dieu, vous les ayant inspirées à vous dans les premiers moments de votre conversion, vous avoit fait connoître que c'étoient là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grace reçue, les seuls remèdes spécifiques de vos propres maux, et les moyens personnels par où il vouloit vous conduire dans votre nouvelle vie. Vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener : vous n'entrez plus dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur votre salut : vous derangez l'ouvrage de votre justification : vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite, qui n'étant pas celui que l'esprit de Dieu vous avoit d'abord proposé, ne peut être qu'un édifice de l'amour-propre fondé sur un sable mouvant, et qui ne vous prépare que de tristes ruines.

De plus, c'est qu'en vous accoutumant à violer vos résolutions, vous vous faites une coutume dangereuse d'agir contre vos propres lumières; de résister à la voix de votre cœur; de vous rassurer contre vous-même : vous émoussez en vous cette délicatesse de conscience si nécessaire pour se soutenir dans la vertu : vous perdez une certaine tendresse de piété qui nous reproche sans cesse les fautes les plus légères, et qui nous sert de frein contre le crime : vous vous accoutumez à vous soutenir contre les jugements de votre propre cœur : et par là, ou votre conscience devient tranquille, ou malgré ses agitations, vous êtes tranquille vous-même; c'est-à-dire, ou vous parvenez à une fausse paix, ou vous souffrez paisiblement vos remords et vos troubles. Ainsi la conscience accoutumée à violer tranquillement ses résolutions s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes; car nous ne sommes pas long-temps fidèles à Dieu, dès que nous ne le sommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoute pas, enfin, que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avoit opéré en vous ces mouvements de salut. Vous êtes presque fâché que sa bonté vous éclaire de si près sur vos devoirs : vous enviez la destinée de ceux qui se font une conscience plus commode et plus tranquille : vous vous savez mauvais gré d'une certaine délicatesse de cœur, qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous-même, et que vous vous reprochez les choses à votre avis les plus indifférentes : vous voudriez pouvoir parvenir à vous persuader que mille omissions sur lesquelles vous sentez de vifs remords, sont de vains scrupules : vous regardez la lumière que la main miséricordieuse de Dieu met dans votre cœur, comme une lumière importune, ennemie du repos et du bonheur de votre vie : vous voudriez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne se montre presque point : vous repro-

chez à Dieu ses propres bienfaits; ses graces sont des faveurs qui vous fatiguent. Or, la grace cherche les bons cœurs : une ame que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes : il a horreur d'un cœur noir à qui ses bienfaits sont à charge; d'un cœur ingrat, qui se reproche d'y avoir été trop sensible; d'un cœur corrompu, qui voudroit pouvoir soutenir le crime sans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit et rejette, ces cœurs légers et infidèles, si vifs dans leurs promesses, si tranquilles un moment après dans leurs transgressions.

C'est à vous à nous dire si vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous ressemble. Car rappelez ici vos moments heureux, où, touché de la grace, vous êtes venu vous humilier au pied du tribunal sacré, et former le dessein d'une vie nouvelle : que de regrets sincères sur le passé! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard! combien de fois lui avez-vous redit que ce moment de pénitence étoit le plus heureux de votre vie et qu'au fond vous n'aviez jamais été tranquille dans le crime! Infidèle! et après tout cet appareil de réconciliation, vous oubliez vos promesses que vos larmes toutes seules et vos soupirs auroient dû rendre sacrées, quand le respect dû au Seigneur à qui vous les faisiez n'auroit pas suffi pour vous empêcher de les violer? Ah! vous vous piquez de fidélité envers de vaines créatures, mon cher Auditeur; la foi donnée dans un engagement profane et criminel, est souvent l'unique raison, qui, malgré vos remords et vos dégoûts, vous défend de le rompre : la gloire chimérique de passer pour constant et fidèle, dans des passions où la fidélité n'est qu'une foiblesse honteuse, vous retient et vous touche; vous vous faites un honneur insensé d'une constance et d'une bonté de cœur, qui n'en est qu'une corruption plus profonde et plus désespérée; et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide? et la bonne foi en traitant avec votre Seigneur et votre Père, ne vous paroît pas une vertu si estimable? et le bon cœur pour lui, n'est plus une gloire qui vous intéresse et qui vous pique? Ah! il se plaignoit autrefois dans son Prophète, que le pécheur ne le distinguoit pas de l'homme : mais c'est tout ce que je vous demanderois aujourd'hui. Traitez du moins avec votre Dieu, comme vous traitez avec les créatures : faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion, ce que vous avez peut-être été dans des passions profanes et insensées, sincère, solide, généreux, fidèle, incapable de trahir votre foi et la religion de vos promesses. N'est-il pas beau de servir constamment un si grand Maître? n'y a-t-il point de noblesse, de force, d'élévation à lui conserver la fidélité qu'on lui a jurée? et ne seroit-ce point une gloire et une vertu, de se piquer de constance et de grandeur envers celui envers qui seul il est grand d'avoir su être fidèle?

Hélas! mes Frères, nous regardons comme des fautes légères de

violer les résolutions saintes que la grace nous a inspirées ; les personnes mêmes qui sont depuis long-temps dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités sans scrupule : c'est là cependant la source de tous nos malheurs : c'est par là que la foi s'éteint, que la grace se retire ; que Dieu se dégoûte, et que sa justice nous abandonne : c'est par là que nous contristons l'Esprit saint, que nous rejetons sa vérité et sa lumière, que nous résistons à notre propre conscience, que nous nous jouons de Dieu, et que nous nous creusons un précipice à nous-mêmes : c'est par là que nous devenons de foibles roseaux qui se laissent aller à tout vent, et des nuées légères et sans eau qui sans cesse changent de route : c'est par là que nous nous faisons une habitude de notre propre inconstance ; de sentir mille bons desirs, et de les étouffer ; de commencer mille entreprises, et de les abandonner ; d'avoir mille envies de mieux faire, et d'être toujours les mêmes ; de nous imposer mille précautions, et de nous en lasser : c'est par là que toute notre vie n'est plus qu'une vicissitude de crime et de repentir ; de relâchement et de zèle ; de dissipation et de retraite : c'est par là que nous vivons toujours incertains de nous-mêmes ; ne pouvant nous faire un état fixe, ni dans le crime, ni dans la vertu ; incapables de soutenir, ni la licence du désordre, ni les contraintes de la piété ; flottant toujours au gré de notre légèreté ; nous lassant bientôt de la même situation ; et nous promettant toujours de trouver dans celle où nous ne sommes pas, le repos et la tranquillité qui nous manquent. Ainsi la vie se passe, la conscience s'use, la sensibilité au bien s'éteint, Dieu se lasse, l'éternité approche, le moment décisif arrive et nous surprend encore dans ces tristes alternatives : nous nous trouvons au terme avant que d'avoir pris parti : notre course est finie avant que nous nous soyons déclarés : nous sortons de la vie avant que d'avoir déclaré pour qui nous devons vivre : nous cessons d'être avant d'avoir décidé à qui nous sommes ; et tous ces sentiments de regret et de repentir, qui accompagnent notre mort, ne sont proprement que la dernière inconstance de notre vie.

Grand Dieu ! notre propre foiblesse doit vous parler ici pour nous : ce fonds d'inconstance, dont nous sommes pétris, et qui est la source de tous nos malheurs, doit devenir le grand motif de vos miséricordes : vous connoissez, ô mon Dieu ! la fragilité de notre boue, puisque c'est vous qui nous avez formés ; et vous n'avez pas oublié que nous ne sommes qu'une poussière frivole, qu'un souffle agité et qui ne sauroit presque trouver ici-bas de consistance : *Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum, recordatus est quoniam pulvis sumus* (Ps. CII, 14). Vous savez, Seigneur, que votre esprit, qui forme en nous les saintes pensées et les mouvements du salut, ne sauroit presque se fixer dans la mutabilité de notre cœur ; qu'il n'est pour nous qu'un esprit rapide et passager ; et qu'à peine

a-t-il opéré en nous de bons desirs, que de nouveaux objets effacent à l'instant ces impressions saintes, de sorte qu'il n'en reste pas même de foibles traces : *Quoniam spiritus pertransibit in illo, et non subsistet; et non cognoscet amplius locum suum* (Ps., CII, 16). Mais que votre miséricorde, grand Dieu! soit plus abondante que notre foiblesse; un père est touché de la légèreté de ses enfants, mais sa tendresse croît avec les dangers où les expose l'instabilité de leur âge : *Quomodò miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se* (Ibid., 13). Ne rejetez pas des cœurs plus foibles que coupables, plus légers que corrompus; plus incapables de solidité et de vertu, que de noirceur et de crime; et qui ne se laissent jamais entraîner aux objets des sens et des passions sans un desir secret de revenir encore à vous, et de réparer par une nouvelle fidélité ces moments de foiblesse et de complaisance. Dernière source de nos rechutes, les réparations omises; mais je n'en dis qu'un mot.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Oui, mes Frères, on ne persévère pas dans le service de Dieu après la sainte solennité, parceque notre nouvelle vertu n'est jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes. Or la résurrection de Jésus-Christ répare tout : la gloire de son Père, par la destruction des idoles; le scandale de sa mort, par l'immortalité qu'il se donne à lui-même; la bassesse de son ministère, par l'éclat de sa nouvelle vie; les doutes et la timidité de ses disciples, par l'effusion de l'Esprit saint qui les change en de nouveaux hommes; la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples; enfin l'obscurité des écritures, par l'accomplissement des prophéties. Tout est réparé, dit l'Apôtre, par la résurrection de Jésus-Christ; tout est rétabli à sa place; tout rentre dans l'ordre : *Per ipsum instaurare omnia* (Ephes., I, 10). Aussi, mort une fois, il ne meurt plus : pour nous, notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne; et voilà la dernière source de nos rechutes, les réparations omises.

Je dis les réparations, premièrement de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne se punit point; on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance : on veut bien sortir du crime, parcequ'on en est fatigué, parceque c'est un joug qu'on ne peut plus porter, parceque c'est un ver dévorant dont on est rongé : on veut bien sortir du crime, parceque c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus, parcequ'on se trouve dans certaines situations où le monde ne plaît plus, parceque le frivole des passions ne nous sied plus : on veut bien sortir du crime, parceque la conscience crie, la vérité presse, l'éternité étonne, la mort paroît à la porte, Dieu se fait entendre : on veut, dis-je, sortir du crime, mais on ne se pro-

pose dans la vertu que le plaisir de l'exemption du crime même ; que le bonheur d'être quitte, enfin, de ses remords et de ses inquiétudes ; que la douceur de vivre en paix avec soi-même : on ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avoit de triste et de pénible dans le crime, comme une vie douce et tranquille que les passions n'agitent plus, que les remords ne troublent plus, que les excès n'affoiblissent plus, que les plaisirs ne dérangent plus : on se cherche soi-même en revenant à Dieu : on secoue le joug du péché ; mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ : on bannit les amertumes des passions ; mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence : on se dépouille de l'ignominie du vieil homme ; mais on ne se revêt pas de la mortification du nouveau : on sort de l'oppression de l'Egypte ; mais on n'entre pas dans les voies laborieuses du désert : en un mot, on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur et le plaisir de ne plus l'être.

Les réparations, secondement de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain ; on se contente de renoncer à certains vices criants qui étoient à charge : mais d'en venir à certaines discussions qui auroient des suites, et qui nous engageroient en des démarches désagréables ; on n'y pense pas. Ainsi, vous êtes dans une place où votre nom sert de prétexte à mille abus ; où des subalternes corrompus s'enrichissent sous votre protection, aux dépens de l'équité ; où ils vendent les graces, où ils font même acheter la justice, où ils exigent ce qui n'est pas dû, où ils mettent à prix le droit de vous approcher : vous entrevoyez ces mystères d'iniquité, mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près ; vous craignez l'embarras d'une discussion, et d'en venir à éloigner des personnes nécessaires : peut-être même le fruit de leurs injustices coule-t-il jusque dans vos mains : or une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis long-temps : le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne : le public ne se ressent point de votre prétendue vertu : vous devenez meilleur pour vous, vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainsi vous avez passé par des charges militaires où des vexations et des pillages sont arrivés, que vous auriez dû empêcher ; où la licence du soldat a été une suite de votre inattention ou de votre indulgence : vous revenez à Dieu ; mais tant de peuples qui ont souffert à votre occasion, les soulagez-vous? mais tant de dommages dont vous avez été le protecteur ou la cause, les réparez-vous? mais tant de malheureux que vous avez faits, leur rendez-vous la consolation et la paix? mais tant de larmes répandues, les essuyez-vous? vous ne portez pas si loin les vues de la vertu : vous les bornez toutes à vous-même. Ainsi vous vous êtes servi de votre crédit auprès de ceux qui sont en place, pour faire passer des affaires onéreuses au peuple : vous avez fait un trafic honteux de votre nom et de votre

faveur : vous avez vendu lâchement les larmes de vos frères : vos mains ont touché le prix du sang et de l'infortune de mille malheureux : vous avez fourni à vos jeux, à votre luxe, à vos plaisirs, de cet argent d'iniquité ; tout l'anathème des malheurs publics tombe sur vous seul : cependant, en participant aux sacrements, vous croyez avoir effacé d'un seul coup toutes ces horreurs de votre vie : des maux que vos larmes et vos biens pourroient à peine réparer, vous les rangez tout au plus parmi vos scrupules et vos doutes ; et loin de trembler sur les suites d'un crime presque irréparable, vous croyez être allé fort au delà de ce que vous devez, en vous en faisant seulement une peine légère. Ainsi enfin, vos dépenses et vos profusions ne connoissent point de bornes : vous vivez au milieu de votre abondance comme si la source de vos revenus étoit intarissable, ou que le monde entier vous appartînt : cependant, mille créanciers malheureux souffrent de vos profusions et de vos magnificences : l'ouvrier et le marchand porteut tout seuls le poids et l'incommodité de votre faste : eux seuls se ressentent du manvais état secret de vos affaires : vous leur refusez leur bien, tandis que vous vous accordez à vous-même fort au delà du vôtre : vous leur retranchez leur pain et leur nécessité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-même les bizarreries des superfluités et de l'abondance. Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point : une nouvelle vie ne retranche point de dépense : la dévotion n'incommode personne : on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'ouvrier et le marchand mnrmurent : on jouit avec complaisance de la répntation de la vertu, tandis qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité et de la justice : on vient avec confiance manger le pain du ciel à la table sainte, taudis que nos profusions outrées ôtent la nourriture à nos frères : on s'applaudit soi-même, tandis que mille malheureux nous maudissent ; et l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'est qu'elle est chargée de la haine et des imprécations qui n'étoient dues qu'à nous-mêmes. Oui, mes Frères : de là, tant de murmnres contre la piété ; de là ces discours publics que le monde fait tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphase, et peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui se disent Justes : que la véritable dévotion est de ne faire tort à personne, et de rendre à chacun ce qui lui appartient, et de payer ses dettes, et de ne vouloir avoir que ce qui est à soi ; qu'on se fait des scrupules sur des riens, et qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui ; qu'on ne voudroit pas manquer à un salut, et qu'on ne compte pour rien de manquer aux choses les plus essentielles ; en un mot, qu'on donne à la dévotion les minuties, mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, uu langage bieu peu sérieux pour la chaire chrétienne : mais ce qui me touche, mes Frères, c'est que nous accoutumions les pécheurs à le tenir ; et que nous fournissions au monde des dé-

risions contre la vertu, qui paroissent avoir la justice et la vérité pour elles.

Enfin, les réparations de scandale : je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage si outré et si continuel de médisance que le monde lui-même, si indulgent pour ce vice, nous avoit fait de l'excès où nous l'avions poussé une espèce de flétrissure publique, et une réputation odieuse même dans la société. Tant de désordres secrets rendus publics, tant de conjectures malignes données pour des faits certains, tant de soupçons confiés : et tout cela, que les larmes, qu'un silence éternel pourroit à peine réparer, on ne le répare, il est vrai, qu'en ne faisant plus le public confident de ces discours empoisonnés; mais en les confiant à un petit nombre de personnes, en choisissant ses auditeurs, en ne se contraignant devant le monde que pour se donner plus de licence en secret; enfin, en confirmant ce préjugé si répandu dans le monde et si injurieux à la vertu : qu'en se retranchant sur tout le reste, les gens de bien se réservent le droit de médire; et qu'ils se dédommagent de la gêne de leur vertu, par le plaisir de censurer les vices des autres.

Voilà, mes Frères, d'où vient qu'on ne se soutient pas dans la voie de Dieu, c'est que notre pénitence n'est jamais une réparation de nos crimes. Car vous n'acquittez pas vos dettes envers Dieu, et Dieu vous ne les remet pas : vous ne devez point attendre de grace de lui, tandis que vous ne voulez pas satisfaire à sa justice; la pénitence n'est sincère, qu'autant que les réparations sont réelles; en un mot, une conversion qui n'est pas entière, n'est point du tout; et vous ne devez pas être surpris, si vous redevenez bientôt pécheur, puisque vous n'aviez jamais été qu'un faux juste.

Ainsi, voulez-vous ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu, évitez les écueils marqués dans ce discours. Ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre foiblesse; n'omettez plus des réparations, qui renferment le seul remède de vos crimes. Hélas! mes Frères, c'est un si grand bonheur d'être à Dieu; d'avoir enfin détruit ce mur de séparation, qui depuis tant d'années nous éloignoit de lui; d'être enfin rentrés dans le sein paternel de sa miséricorde après avoir erré si long-temps, loin de lui, dans les voies tristes du monde et les égarements des passions; d'avoir enfin rétabli la paix et la douceur dans sa conscience, après avoir porté toute la vie le poids le trouble, et la tristesse du crime!

C'est un si grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits; de servir enfin un maître fidèle et bienfaisant, après avoir porté si long-temps le joug d'un monde ingrat et injuste; d'aimer enfin le seul objet qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment, après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont

jamais pu ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconstance ; de travailler enfin pour quelque chose de réel et de solide, après avoir perdu tant de soins et de peines à poursuivre des songes et des chimères !

C'est un si grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu ; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu si long-temps pour la vanité ; de nous assurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus en essayant de tout, qu'on ne pouvoit être heureux en celle-ci ; et de sauver enfin notre ame, après avoir vécu jusqu'ici comme si nous n'en avions point : c'est un si grand bonheur, que quand vous auriez tous les sceptres, toutes les couronnes, l'empire de l'univers ; si vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien : et quand vous seriez sur le fumier comme Job, si vous avez Dieu, vous avez tout ; puisque vous avez la paix de la vie présente, et l'espérance de la future.

Grand Dieu ! c'est aujourd'hui le jour de votre gloire et de vos triomphes : jetez sur ce royaume, où la foi est montée sur le trône en même temps que nos rois, des regards de miséricorde, en sanctifiant les grands et les puissants, qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu et les exemples des peuples ! Que votre parole, ô mon Dieu ! ne retourne pas à vous vide ! que l'indignité du ministre dont vous vous êtes servi pour l'annoncer n'ôte rien de sa vertu, n'affoiblisse pas son onction et sa force ! qu'elle ne sorte pas aujourd'hui de ce lieu auguste, sans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés et les puissances ! Grand Dieu ! consolez mon ministère, récompensez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom et vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé ; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données : sanctifiez-les maintenant dans la vérité ; consommez en eux votre ouvrage, et faites qu'aucun d'eux ne périsse.

Grand Dieu, sauvez le roi [1] : faites régner dans le ciel, un prince qui vous fait régner sur la terre ; un si bon maître, un cœur si religieux ; une ame si grande devant les hommes, si humble et si simple devant vous ; un si grand spectacle sur le théâtre de l'univers, et à vos pieds un adorateur si anéanti et si sincère : le monde ne parle que de sa gloire, mais je ne vous parle ici que pour son salut ; et vous savez, ô mon Dieu ! que toute sa gloire l'occupe et le touche moins que vos miséricordes éternelles.

Grand Dieu, sauvez Monseigneur [2] ; formez de ce prince selon le cœur des hommes, un prince selon votre cœur : sanctifiez ses augustes enfants [3] ; que votre crainte passe en eux avec la gloire de leurs

1 Louis XIV.
2 Louis dauphin, fils unique de Louis XIV.
3 Les ducs de Bourgogne, d'Anjou (depuis roi d'Espagne), et de Berry.

ancêtres : que le sang de saint Louis soit toujours fécond en saints, comme il l'est en héros ; que leurs noms soient écrits dans le livre de vie, en caractères encore plus éclatants et plus immortels que dans nos histoires.

Sanctifiez cette illustre princesse[1] qui porte dans son sein l'espérance de l'État, et qui en fait elle-même l'amour et les plus chères délices répandez ; l'abondance de vos bénédictions sur toute la race royale : faites-la croître et multiplier de génération en génération ; donnez aux peuples des maîtres d'un sang si généreux et si chrétien : étendez les bornes de la foi, en étendant celles de leur domination et de leur empire ; et si les vœux d'un pécheur et d'un ministre indigne pouvoient être écoutés, recevez, grand Dieu ! ces dernières effusions de mon cœur, et que les souillures secrètes que vous y découvrez n'ôtent rien devant vous à la vertu et au mérite de ma prière. *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE LUNDI DE PAQUES.

SUR LA FAUSSE CONFIANCE.

Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.
Nous espérions que ce seroit lui qui rachèteroit Israël. (Luc, xxiv, 21.)

En vain Jésus-Christ pendant sa vie mortelle avoit mille fois averti ses disciples, que c'étoit se flatter que de compter sur une récompense que les croix et les travaux n'avoient pas méritée : cette vérité si peu favorable à la nature, n'avoit pu trouver leurs esprits dociles ; et toutes les fois que le Sauveur avoit entrepris de les détourner sur l'erreur opposée, ils n'entendoient pas cette parole, dit l'Evangile, et elle étoit cachée à leurs yeux. Telle est encore aujourd'hui la disposition des deux disciples auxquels Jésus Christ daigne apparoître sur le chemin d'Emmaüs : ils attendoient que leur maître délivreroit Israël du joug des nations, et qu'il les feroit asseoir eux-mêmes sur douze trônes terrestres, sans qu'il leur en coûtât ni soins ni peines pour y monter ; sans que le Sauveur lui-même eût besoin de souffrir pour triompher de ses ennemis.

Outre l'erreur qui leur faisoit regarder Jésus-Christ comme un libérateur temporel, j'en remarque encore une autre qui ne me paroît pas moins dangereuse en eux, mais qui est aujourd'hui plus com-

[1] Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, alors enceinte de son premier enfant.

mnne parmi nous : c'est cette fausse confiance qui leur persuade que sans qu'ils y coopèrent eux-mêmes, et en laissant conduire à Jésus-Christ tout seul l'ouvrage de leur délivrance, ils recevront l'effet des magnifiques promesses qu'il leur avoit tant de fois réitérées, en conversant avec eux sur la terre : *Sperabamus*. Or, mes Frères, cette fausse confiance qui fait tout attendre aux pécheurs de la grace seule, sans aucune coopération de leur part, et espérer la récompense des Saints, quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter ; cette fausse confiance, qui compte toujours sur la bonté de Dieu qu'elle offense ; qui sans combattre se promet d'être couronnée, et qui espère toujours contre l'espérance ; cette fausse confiance qui ne veut pas acheter le ciel, et qui l'attend ; c'est l'erreur la plus universelle et la plus établie parmi les chrétiens ; et lorsque Jésus-Christ paroîtra une seconde fois sur la terre, il se trouvera bien des disciples infidèles qui auront sujet de lui dire : *Sperabamus*, Nous espérions.

C'est ce qui m'oblige, mes Frères, à vous entretenir aujourd'hui sur une matière si importante, persuadé que la fausse sécurité damne presque tous les pécheurs ; que ceux qui craignent de périr, ne périssent jamais ; et que je ne pouvois mieux finir mon ministère, qu'en établissant dans vos cœurs les sentiments salutaires de défiance qui mènent aux précautions et aux remèdes, et qui en troublant la paix du péché laissent à la place la paix de Jésus-Christ qui surpasse tout sentiment. Ainsi pour traiter un sujet si utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propositions : il n'est point de disposition plus insensée que celle du pécheur qui présume, sans travailler à se corriger ; c'est la première : il n'en est point de plus injurieuse à Dieu, c'est la seconde. La folie de la fausse confiance, l'attentat de la fausse confiance : développons ces deux vérités après avoir imploré, etc. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne crains point de convenir d'abord avec vous, mes Frères, que les miséricordes du Seigneur sont toujours plus abondantes que nos malices, et que sa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes motifs de confiance. La doctrine que je dois établir est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à demi les vérités qui peuvent l'adoucir ; et si l'on a besoin d'user de ménagement en cette matière, c'est plutôt en n'exposant pas tout ce qui seroit capable d'alarmer les consciences, qu'en taisant une partie de ce qui pourroit les consoler.

Il est vrai, mes Frères, que les livres saints nous donnent partout de la bonté de Dieu des idées magnifiques et consolantes. Tantôt c'est un maître doux et patient qui attend le pécheur à pénitence ; qui dissimule les péchés des hommes pour les porter à s'en

repentir ; qui se tait, qui se repose, qui ne se presse point de punir, qui diffère afin qu'on le prévienne, qui menace pour être désarmé : tantôt c'est un ami tendre qui ne se lasse point de heurter à la porte du cœur; qui nous flatte, qui nous presse, qui nous sollicite, qui nous supplie; et qui emploie pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviser pour ramener un cœur rebelle : tantôt enfin, car on n'auroit jamais tout dit, c'est un pasteur infatigable qui cherche à travers les montagnes mêmes ses brebis égarées ; qui les ayant trouvées, les met sur ses épaules; et en est si transporté de joie, qu'il veut même que l'harmonie céleste célèbre leur heureux retour. Certes, mes Frères, il faut l'avouer, on ne peut rien ajouter à la douceur et à la consolation de ces images ; et tout pécheur qui désespère après cela, ou même qui se décourage, est le plus insensé de tous les hommes. Mais ne concluez pas de là que le pécheur qui présume soit moins insensé, et que la miséricorde du Seigneur puisse être un légitime fondement de confiance à ceux qui desirent sans cesse leur conversion, et qui, sans travailler à ce grand ouvrage, se promettent tout d'une bonté que leur confiance toute seule outrage. Pour vous en convaincre, avant que d'entrer dans le fond de mon sujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les sortes dont le monde est plein, il n'en est aucun qui n'espère de se convertir ; aucun qui se regarde par avance comme un enfant de colère destiné à périr ; aucun qui ne se flatte que le Seigneur jettera enfin sur lui des regards de miséricorde : l'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuste, tous espèrent, et cependant nul ne se repent. Or je veux vous prouver aujourd'hui que cette disposition de fausse confiance est la plus insensée où puisse être la créature : suivez, je vous prie, mes raisons; elles paroissent dignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurois à faire sentir la folie de la fausse confiance, que par l'incertitude où est de son salut un pécheur qui a perdu la grace sanctifiante, il ne faudroit pas d'autre raison pour justifier ma première proposition. Et lorsque je parle de l'incertitude de son salut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les fidèles, qui fait que nul ne peut savoir s'il est digne d'amour ou de haine ; s'il persévérera jusqu'à la fin, ou s'il tombera pour ne plus se relever : terrible sujet de frayeur, même pour les plus justes! Je parle d'une incertitude plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas dans le pécheur dont il s'agit, un état douteux de justice, et des frayeurs chrétiennes sur des chutes à venir ; mais qu'elle est foudée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre.

Or je dis que présumer en cet état est le comble de la folie. Car, convenez-en, mon cher Auditeur, pécheur invétéré comme vous êtes ; croupissant, comme vous faites, tranquillement dans des pas-

sions injustes, au milieu même des solennités de la religion et de toutes les terreurs de la parole sainte, sur cet espoir insensé qu'un jour enfin vous sortirez de cet état déplorable; vous ne sauriez nier qu'il est douteux du moins si vous vous relèverez, ou si vous demeurerez jusqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous soyez plein de bons desirs; vous n'ignorez pas que les desirs ne convertissent personne, et que les plus grands pécheurs sont quelquefois ceux qui desirent plus leur conversion. Or, quand le doute ne seroit ici qu'égal, seriez-vous raisonnable d'être tranquille? Quoi! dans l'incertitude affreuse si vous mourrez dans votre désordre, ou si Dieu vous en retirera; flottant, pour ainsi dire, entre le ciel et l'enfer; balancé entre ces deux destinées, vous seriez tranquille sur la décision? L'espérance est le parti le plus doux et le plus flatteur; et cela suffiroit pour vous faire pencher de son côté? Ah! mon cher Auditeur, quand il n'y auroit pas plus de raison de craindre que d'espérer, vous ne seriez pas sage de vivre dans ce calme profond.

Mais, vous n'en êtes pas là, il s'en faut bien que les choses soient égales : dans ce doute affreux que peut se former à soi-même tout pécheur, mourrai-je dans mon péché, dans le péché dans lequel je vis actuellement et depuis si long-temps? n'y mourrai-je point? le premier parti est infiniment plus certain. Car, premièrement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue : il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre; au lieu que vous n'avez besoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché : vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puisse ressusciter la grace perdue, nulle semence de salut, nul principe de vie spirituelle; et vous portez au milieu de votre cœur une source funeste de corruption, qui tous les jours peut produire de nouveaux fruits de mort : il est donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'est que vous vous convertirez. Secondement, non-seulement il faut un secours étranger, et divin, mais encore il faut un secours singulier, rare, refusé presqu'à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir; car la conversion du pécheur est un des plus grands prodiges de la grace, et vous savez vous-même que les exemples en sont très rares dans le monde. Quelque ame heureuse de temps en temps que Dieu retire du déréglement; mais ce sont des coups qui se font remarquer, et qui sortent de l'ordre commun : au lieu qu'il n'y a qu'à laisser aller les choses leur cours naturel, et vous mourrez tel que vous êtes; Dieu n'a qu'à suivre ses lois ordinaires, et votre perte est certaine. la possibilité de votre salut n'est fondée que sur un coup singulier de sa puissance et de sa miséricorde; la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les règles : en un mot, que vous périssiez, c'est le destin ordinaire des pécheurs qui vous

ressemblent; que vous vous convertissiez, c'est une singularité qui a peu d'exemples. Troisièmement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchants, vous prêter à vous-même, vous laisser entrainer mollement au courant; vous n'avez besoin pour cela ni d'efforts ni de violence : mais pour revenir, ah! il faut rompre des inclinations que le temps a fortifiées; vous haïr, vous combattre, vous roidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers, briser les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or, je vous demande, en matière d'avenir et d'événements incertains augure-t-on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obstacles à surmonter, et plus de difficultés à combattre? le plus aisé ne paroît-il pas toujours le plus assuré? Adoucissez, tant qu'il vous plaira, cette vérité dans votre esprit; envisagez-la dans les jours les plus favorables; cette proposition sur votre destinée éternelle est la plus incontestable de la morale chrétienne : Il est sans comparaison plus certain que je ne me convertirai jamais et que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'est que le Seigneur m'en retirera et me fera enfin miséricorde : voilà où vous en êtes; et si dans cette situation vous pouvez être tranquille et vous flatter encore, votre sécurité m'épouvante, mon cher Auditeur.

Mais je vais plus loin, et je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paroît conclure contre lui; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. En voici les preuves : premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse; mais comment l'attendez-vous : en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grace, en resserrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occasions de salut que ses solennités, ses mystères, les terreurs mêmes de sa parole vous offrent; en demeurant toujours dans les mêmes périls; en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaisirs, à vos liaisons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la passion fatale dont vous espérez que la grace vous délivrera? Eh quoi! les vierges folles sont rejetées seulement parcequ'elles ont attendu l'époux sans ferveur, sans vigilance, sans empressement; et vous, ame infidèle, qui l'attendez en comblant la mesure de vos crimes, vous osez vous flatter que vous serez traitée plus favorablement!

Secondement, la grace n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux desirs; elle veut être long-temps demandée. Or priez-vous? du moins sollicitez-vous? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile? travaillez-vous à l'attirer, cette grace, par l'aumône et par des œuvres déja chrétiennes, comme Corneille le gentil? dites-vous tous les jours au Seigneur avec le Prophète : Seigneur, convertissez-moi; tirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce

pour toujours? Ah! vous lui dites : Seigneur, vous me convertirez : j'aî beau me défendre contre vous; vous briserez enfin mes chaînes : vous changerez enfin mon cœur, quelle qu'en pnisse être la corruption. Insensé! quoi de plus propre à éloigner un bienfait, que la témérité qui l'exige, et qui fait qu'on ose y prétendre dans le temps même qu'on s'en rend le plus indigne! Nouvelle raison encore contre vous; la grace est réservée aux humbles, à ceux qui se défient, qui craignent qu'on ne leur refuse ce qu'on ne leur doit pas : c'est sur ces ames que l'Esprit de Dieu se repose et se plaît à opérer de grandes choses; au lieu qu'il méprise les pécheurs présomptueux, et qu'il ne les regarde jamais que de loin : *A longè cognoscit* (Ps. CXXXVII, 6).

Troisièmement, la grace de conversion que vous attendez avec tant de confiance est le plus grand de tous les dons; vous le savez. Cependant il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, vous le savez encore mieux : indigne par le caractère de vos désordres dont vous seul connoissez la honte et l'énormité; indigne par les lumières et les inspirations dont vous avez cent fois abusé; indigne par les graces des mystères et des vérités que vous avez toujours négligées; indigne par la suite même de vos inclinations naturelles que le ciel en naissant vous avoit formées si heureuses et si dociles à la vertu, et dont vous avez fait de si tristes ressources de vice; indigne par les dérisions injustes que vous avez faites de la piété, ainsi que par ces desirs impies et injurieux à la vérité de Dieu, qui vous ont fait souhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fussent des fables; indigne enfin par cette profonde sécurité où vous vivez, qui devant Dieu est le pire de tous vos crimes. Or, je ne vous demande ici que de l'équité : si un seul pécheur devoit être exclus de la grace de conversion que vous attendez, vous auriez lieu de craindre que l'exclusion ne tombât sur vous et que vous ne fussiez cet enfant nniqne de malédiction séparé comme un anathème de tous ses frères. Mais si presque tous sont privés de ce bienfait, eh! mon cher Auditeur, devez-vous le compter comme assuré pour vous-même? et qu'avez-vous qui vous distingue des autres, qu'une surabondance de péché? si l'espérance du pécheur présomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous sauverez par la même voie par où tous les autres périssent? Je sais qu'il ne faut jamais désespérer; mais l'humble confiance n'est pas la présomption : l'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte sur rien; et vous comptez sur tout sans avoir jamais rien entrepris : l'humble confiance ne regarde la miséricorde du Seigneur que comme le complément des défauts de sa pénitence, et vous en faites l'asile de vos crimes; l'humble confiance n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi, et vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir! Je sais, encore une fois, qu'il ne faut jamais

désespérer ; mais s'il y avoit une circonstance où le désespoir fût légitime, ah ! ce seroit lorsqu'on espère témérairement.

Mais l'âge mûrira les passions, se dit ici à lui-même en secret le pécheur : les occasions qui entraînent ne seront pas toujours les mêmes, le temps amènera des circonstances plus favorables au salut ; et ce qu'on ne pourroit pas tout à l'heure, on le pourra peut-être un jour, où mille choses à quoi on tient aujourd'hui se trouveront changées. Mon Dieu ! ainsi s'abuse l'ame infortunée ; et c'est d'une illusion si grossière dont le démon se sert pour séduire presque tous les hommes, les plus sages comme les plus insensés, les plus éclairés comme les plus crédules, les grands comme le peuple. Car dites-moi, mon cher Auditeur, lorsque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or, ce changement si nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premièrement vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables ? trouverez-vous dans votre cœur plus de facilité à rompre ses chaînes ? Quoi ! des inclinations à qui les temps et les années auront fait jeter de profondes racines, seront plus aisées à arracher ? un torrent qui se sera déja creusé une peute plus profonde sera plus facile à détourner ? êtes-vous raisonnable de le prétendre ? Ah ! il vous paroît si difficile de réprimer maintenant vos passions désordonnées, lesquelles pourtant encore dans leur naissanc doivent être plus dociles et plus aisées à discipliner ! vous ne différez votre conversion que parcequ'il vous en coûteroit trop pour vous vaincre sur certains points : eh quoi ! vous vous persuadez qu'il vous en coûtera moins dans la suite ; que cette plante fatale déja devenue un arbre, pliera plus facilement ; que cette plaie plus envieillie et plus corrompue, sera plus près de sa guérison et demandera des remèdes moins douloureux ? vous attendez du temps des ressources et des facilités de pénitence : et c'est le temps, mes Frères, qui vous ôtera toutes celles qui vous restent encore aujourd'hui !

Secondement, les graces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses ? Mais quand cela seroit, votre cupidité alors plus forte leur opposant de plus grands obstacles, les graces qui aujourd'hui triompheroient de votre cœur, et vous changeroient en un parfait pénitent, ne feront plus alors que vous émouvoir légèrement et réveiller en vous de foibles et inutiles desirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous deviez même vous flatter de cet espoir : plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre conversion, plus il s'éloignera de vous : chaque jour, chaque moment diminue quelque chose à ses faveurs et à sa tendresse. Quand vous commençâtes à lui être infidèle, souvenez-vous-en, il ne se passoit pas de jour qu'il n'opérât au dedans de vous quelque mouvement de salut, des troubles, des remords, des desirs de pénitence. Aujourd'hui, si

vous y prenez garde, ces inspirations sont plus rares : c'est en certaines occasions seulement que votre conscience se réveille, dans la préparation du temps pascal ; et encore ce sont des agitations qui finissent avec la solennité : vous êtes à demi familiarisé avec vos désordres. Ah ! mon cher Auditeur, la suite ne fera qu'ajouter de nouveaux degrés à votre insensibilité, vous le voyez bien ; Dieu se retirera de plus en plus de vous, et vous livrera à un sens réprouvé, et à cette tranquillité funeste qui est la consommation et la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande, n'êtes-vous pas insensé de marquer pour votre conversion un temps où vous n'aurez jamais eu moins de secours du côté de la grace, et moins de facilité du côté de votre cœur ?

Je pourrois encore ajouter, que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes, plus vous enrichissez le trésor d'iniquité, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et, par conséquent, plus votre pénitence sera difficile. De légères austérités, quelques retranchements, des largesses chrétiennes suffiroient peut-être aujourd'hui pour vous acquitter envers votre Juge, et apaiser sa justice. Mais dans la suite que l'abondance de vos crimes sera montée au-dessus de votre tête, et que les temps et les années auront confondu dans votre souvenir la multitude et l'horreur de vos iniquités : ah ! il n'y aura plus alors pour vous de satisfaction assez pénible, plus de jeûne assez austère, plus d'humiliation assez profonde ; plus de plaisir, quelque innocent qu'il puisse être, qu'il ne faille vous interdire, plus d'adoucissement qui ne vous devienne criminel : il faudra de saints excès de pénitence pour compenser la durée et l'énormité de vos crimes ; tout quitter, vous arracher à tout, sacrifier fortune, intérêts, bienséances ; vous condamner peut-être à une retraite éternelle : les grands pécheurs ne reviennent que par là. Or, si de légères rigueurs, dont on se contenteroit aujourd'hui, vous paroissent si insupportables, et vous dégoûtent d'un changement, la pénitence aura-t-elle plus d'attraits pour vous, lorsqu'elle vous offrira plus de travaux, et des démarches mille fois plus amères ? Mon Dieu ! ce n'est que sur l'affaire du salut que les hommes sont capables de pareils mécomptes. Eh ! que servent, mes Frères, les grandes lumières, l'étendue du génie, la pénétration profonde, le jugement solide pour conduire les affaires de la terre, des entreprises vaines et qui périront peut-être avec nous, si nous sommes des enfants dans l'ouvrage de l'éternité ?

Et voulez-vous que je finisse cette partie de mon discours par une dernière raison qui achèvera de vous convaincre ; vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir comme un sentiment de grace et de salut, et comme une marque que le Seigneur vous visite, et qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurcissement du péché. Mais, mon cher Auditeur, le Seigneur ne peut vous visiter dans sa miséricorde, qu'en vous inspirant des troubles et

des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience ; c'est par là que commencent toutes les opérations de la grace : donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu vous traite selon toute la rigueur de sa justice, qu'il exerce à votre égard le plus terrible de ses châtiments ; je veux dire, son abandon et le refus de ses graces. La paix dans le péché, la sécurité où vous vivez, est donc la marque la plus infaillible que Dieu n'est plus avec vous, et que sa grace qui opère toujours dans l'ame criminelle le trouble et l'inquiétude, la crainte et la défiance, est entièrement éteinte dans la vôtre. Ainsi, mon cher Auditeur, vous vous rassnrez sur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus justes frayeurs : les signes les plus déplorables de votre réprobation forment dans votre esprit le plus solide fondement de votre espérance : la confiance dans le péché est le plus terrible châtiment dont Dieu puisse punir le pécheur, et vous en faites un préjugé de salut et de péniteuce ! Tremblez, s'il vous reste un peu de foi : ce calme n'est pas loin du naufrage ; vous êtes marqué du caractère des réprouvés : ne comptez pas sur une miséricorde qui vous traite d'autant plus rigoureusement, qu'elle vous permet d'espérer et de compter sur elle.

Ce qui trompe la plupart des pécheurs, mes Frères, c'est qu'on s'imagine que la grace de la conversion est un de ces miracles soudains, qui, dans un clin d'œil, change la face des choses, qui plante, qui arrache, qni détruit, qui édifie du premier coup, et crée en un instant l'homme nouveau comme l'homme terrestre fut autrefois tiré du néant. Abus, mon cher Auditeur ; la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs et des inquiétudes amères.

Les jours qui précéderont l'entière destruction de ce monde visible, et l'avénement du Fils de l'Homme, seront des jours de trouble et de frayeur, dit Jésus-Christ : les peuples s'élèveront contre les peuples, et les rois contre les rois : des signes horribles paroîtront dans les airs long-temps avant que le Roi de gloire y paroisse lui-même : toute la nature annoncera par son dérangement sa destruction prochaine, et l'arrivée de son Dieu. Ah ! voilà l'image, mon cher Auditeur, du changement de votre cœur, de la destruction de ce monde de passions qui est en vous, de l'avénement du Fils de l'Homme dans votre ame. Long-temps avant ce grand événement, vous verrez précéder au dedans de vous des guerres intérieures ; vous sentirez vos passions s'élever les unes contre les autres : des signes heureux de salut paroîtront sur votre personne : tout s'ébranlera, tout se déconcertera : tout annoncera en vous la destruction de l'homme charnel, l'arrivée dn Fils de Dieu, la fin de vos iniquités, le renouvellement de votre ame, un ciel nouveau et une nouvelle terre. Ah ! quand vous verrez tous ces signes heureux précéder, levez alors la tête, et dites que votre délivrance approche : *His autem fieri incipientibus, respicite, et le-*

vate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra (Luc, xxi, 23). Alors confiez-vous : adorez les préparatifs terribles, mais consolants, d'un Dieu qui va descendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au dedans de vous, qu'il ne paroîtra dans votre ame aucun signe de changement; que vous ne sécherez pas de frayeur, et que vos passions tranquilles ne seront troublées que par les obstacles qui en retarderont les plaisirs : ah! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Seigneur va paroître; que vous allez le trouver dans le sanctuaire, je veux dire dans la participation des sacrements aux jours solennels. Dans ces lieux retirés, où vous irez peut-être le soulager dans la personne de ses membres affligés, qui vous promettront toujours qu'enfin il vous visitera; ne les croyez point : ce sont de faux prophètes, dit Jésus-Christ : *Nolite credere* (Matth., xxiv, 23). Il n'a précédé en vous aucun signe de son arrivée : vous avez beau attendre et présumer : ce n'est point ainsi qu'il viendra; le trouble et la terreur marchent devant lui; et l'ame qui est tranquille, et qui se confie, n'en sera jamais visitée.

Heureux donc l'homme, mes Frères, qui craint toujours : *Beatus homo qui semper est pavidus* (Prov., xxviii, 14)! Heureux celui que ses vertus mêmes ne rassurent point tout-à-fait sur sa destinée éternelle, qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables, non-seulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite, mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au jour de ses vengeances. Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons? me dira quelqu'un : une idée digne de lui, mes Frères; et je vais vous prouver dans ma seconde partie, que la fausse confiance lui est injurieuse, et se forme l'idée d'un Dieu qui n'est ni véritable, ni sage, ni juste, ni même miséricordieux.

SECONDE PARTIE.

Il est assez surprenant, mes Frères, que la fausse confiance prétende trouver dans la religion même, des motifs qui l'autorisent, et qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions pour un sentiment de salut, et un fruit de la foi et de la grace. En effet, le pécheur, qui, sans vouloir sortir de ses désordres, se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui tient entre ses mains le cœur des hommes, qui dans un instant peut changer la volonté, et à qui il n'est pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promesse d'une vieillesse stérile que d'un âge plus fécond : secondement, sa justice qui, ayant pétri l'homme de bonne, c'est-à-dire, foible; et avec des penchants presque invincibles pour le plaisir, doit avoir quelque égard à sa foiblesse, et lui pardonner plus facilement des fautes qui lui sont comme inévitables : enfin, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or, mes Frères, il est aisé

d'ôter à la fausse confiance des prétextes si indignes de la piété, et de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler. Souffrez que je vous en expose les raisons, et continuez à m'honorer de votre attention.

En premier lieu, lorsque vous concevez un Dieu puissant, maître des cœurs, et changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes, n'est-il pas vrai que vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse; c'est-à-dire, qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi? Or le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle, qui agit sans discernement. Car, quoiqu'il puisse tout ce qu'il veut; néanmoins, comme il est infiniment sage, il y a un ordre dans ses volontés: il ne veut pas au hasard, et tout ce qu'il fait a ses raisons éternelles dans les secrets de sa divine sagesse. Or il est clair que cette divine sagesse ne seroit pas assez justifiée devant les hommes, si la grace de la conversion étoit enfin accordée à la fausse confiance. Car, dites-moi, pour mériter la plus grande de toutes les graces, il suffiroit donc de l'avoir mille fois rejetée? le Juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'auroit donc rien au-dessus du pécheur qui se l'est toujours promis, sans s'être jamais mis en état de le mériter? il seroit donc égal de servir le Seigneur, et de marcher devant lui dans la droiture, ou de suivre les voies égarées des passions, puisqu'à la fin le sort des uns et des autres seroit le même? bien plus ce seroit donc un malheur, une folie, une peine perdue de porter le joug dès sa jeunesse, puisque l'on ne risqueroit rien en différant? les maximes du libertinage sur l'amour des plaisirs dans la première saison de la vie, et sur le repentir renvoyé aux années de caducité et de défaillance, seroient donc des règles de prudence et de religion? les prodiges de la grace ne serviroient donc plus qu'à tenter la fidélité des Justes, qu'à autoriser l'impénitence des pécheurs, qu'à anéantir le fruit des sacrements, et augmenter les maux de l'Eglise? Est-ce là le Dieu que nous adorons! et seroit-il si admirable dans ses dons, selon l'expression du Prophète, s'il les dispensoit avec si peu d'ordre et de sagesse?

En effet, mes chers Auditeurs, si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvoit servir de ressource à un pécheur présomptueux sur ce fondement, il faudroit se promettre la conversion de tous les hommes: de ces infidèles qui ne connoissent point le Seigneur, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ses mains? qui a jamais résisté à sa volonté? ne peut-il pas faire luire sa lumière dans les ténèbres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux, et faire de ses ennemis les confesseurs les plus intrépides de son nom? le cœur d'un Indien et d'un sauvage

est-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur présomptueux ? tout ne lui est-il pas également aisé? il n'a qu'à dire, et tout est fait. Et cependant, voudriez-vous là-dessus que votre destinée éternelle courût les mêmes risques que celle d'un sauvage, qui, au fond de ces forêts inaccessibles presque à la prédication de l'Evangile, adore des divinités monstrneuses? Dieu peut susciter en sa faveur des ministres évangéliques qui lui porteront, avec les lumières de la foi, la grace et le salut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la toute-puissance pour vaincre toutes les difficultés qui semblent rendre la conversion de cet infortuné impossible; au lieu que vous, environné du secours des sacrements, des lumières de la doctrine et de l'instruction, ous vous trouvez dans des circonstances plus favorables au salut, et qu'ainsi vous avez infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah! vous vous trompez, mon cher Auditeur, et je vous réponds que le salut de cet infidèle me paroît moins désespéré que le vôtre. Il n'a jamais abusé des graces qu'il n'a pas reçues; et jusqu'ici vous avez indignement rejeté toutes celles qu'on vous a offertes : il n'a jamais résisté à la vérité qu'il n'a pas connue; et vous la retenez dans l'injustice : un premier mouvement de salut triomphera de son cœur; et les plus fortes impressions de la grace viennent échouer contre la dureté du vôtre : un seul rayon de lumière lui montrera des erreurs et des vérités jusque-là inconnues; et toutes les lumières de la foi ne sauroient troubler la tranquillité de vos passions : il n'offre à la miséricorde de Dieu que le malheur de sa naissance, que des péchés presque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher; et vous ne lui offrez que des ingratitudes affectées, et des obstinations odieuses, tous sujets capables de l'éloigner à jamais de vous. Ah! il n'est pas difficile au Seigneur de porter sur ses ailes à travers les mers, des hommes apostoliques : ses anges, quand il lui plaît, savent transporter ses prophètes, de la terre où on l'adore, jusque dans Babylone, pour visiter un Juste exposé à la fureur des lions : mais si quelque chose lui étoit difficile, ce seroit de vaincre un cœur rebelle, de ramener une ame née dans un royaume de lumière, environnée de tous les secours de la foi, pénétrée de tous les sentiments de la grace, aidée de tous les exemples de la piété, et toujours constante dans ses égarements. C'est donc une illusion de chercher dans sa puissance de vains motifs de sécurité : Dieu pourroit opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne soient pas si indignes que vous de sa grace : c'est une maxime dangereuse de régler sa volonté sur sa puissance.

La seconde erreur qui autorise la fausse confiance, a son fondement dans l'idée injuste qu'on se forme de la justice divine. On se persuade que l'homme étant né avec des penchants violents pour le plaisir, nos égarements sont plus dignes de la pitié du Seigneur,

que de sa colère; et que notre foiblesse toute seule sollicite ses graces, au lieu d'armer son indignation contre nous.

Mais en premier lieu, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur; qu'elle est l'ouvrage de l'homme et la peine de son péché; que le Seigneur avoit créé l'homme droit, et qu'ainsi cette pente malheureuse dont vous vous plaignez est un déréglement que Dieu doit punir lorsque vous y succombez : comment voulez-vous donc qu'il vous serve d'excuse? c'est par là que vous êtes un enfant de colère et un vase de rebut : comment prétendez-vous y trouver des raisons pour entrer en contestation avec Dieu même, et défier sa justice? c'est par là enfin que vous êtes indigne de toutes les graces : comment oseriez-vous en prendre occasion de les exiger?

On pourroit vous répondre en second lieu, que quelle que soit la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses desirs; qu'il a été laissé entre les mains de son conseil; que ses passions n'ont d'empire sur lui, qu'autant qu'il veut leur en donner lui-même; et qu'on a mis devant nous l'eau et le feu, pour en laisser le choix libre à notre volonté. Ah! je pourrois même là-dessus attester votre conscience; et vous demander à vous surtout, mon cher Auditeur, si, malgré votre foiblesse, toutes les fois que vous avez abandonné la loi de Dieu vous n'avez pas senti qu'il ne tenoit qu'à vous d'être fidèle; si de vives lumières ne vous ont point découvert l'horreur de votre transgression; si de secrets remords ne vous en ont point détourné; si vous n'avez pas balancé alors entre le plaisir et le devoir; si, après mille délibérations intérieures et ces vicissitudes secrètes où tantôt la grace, tantôt la cupidité l'emportoit, vous ne vous êtes point déclaré enfin pour le crime, comme en tremblant encore, et ne pouvant presque vous rassurer contre vous-même. Je pourrois même aller plus loin, et vous demander si, eu égard aux inclinations heureuses de pudeur et de retenue, aux dispositions dont Dieu vous avoit favorisé en naissant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas été comme plus naturelle, plus douce, plus aisée que le déréglement du vice; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté pour être infidèle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juste; s'il n'a pas fallu prendre plus sur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles. Eh! que peut donc trouver la justice de Dieu dans vos dissolutions, qui ne lui fournisse contre vous de nouveaux sujets de sévérité et de colère?

On pourroit enfin ajouter, que si vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille secours; que c'est cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ses plus tendres soins, qu'il a entourée d'un vaste fossé, fortifiée d'une tour inaccessible; je veux dire que votre ame a été comme défendue dès sa naissance, par le

secours des sacrements, par les lumières de la doctrine, par la force des exemples, par des inspirations continuelles de la grace, et peut-être encore par les secours particuliers d'une éducation sainte et chrétienne que le Seigneur vous a ménagés, et qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat! en quoi pourriez-vous justifier vos foiblesses devant le Seigneur, et intéresser sa justice même à user envers vous d'indulgence? eh! que lui offrent vos transgressions, que l'abus de ses graces, et des moyens de salut changés par le déréglement de votre volonté en des occasions de péché?

Mais laissons là toutes ces raisons ; et dites-moi : cette foiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous prétendez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage et le fruit de vos déréglements particuliers? Rappelez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avoit pas encore fait naufrage; trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos passions? la pudeur, la tempérance, la fidélité, la justice, vous paroissoient-elles alors des vertus impraticables? vous étoit-il impossible de résister aux occasions? et vos penchants de plaisirs étoient-ils si violents que vous n'en fussiez alors le maître? Eh! d'où vient donc qu'ils tyrannisent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire? n'est-ce pas depuis que les ayant laissé prévaloir par une funeste négligence, vous les avez mis désormais presque hors d'état d'être vaincus? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains? Jetez les yeux sur tant d'ames justes qui portent le joug depuis leur jeunesse, et voyez si elles sont seulement tentées dans des occasions où vous êtes toujours sûr de périr.... Eh! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une foiblesse que vous vous êtes donnée? pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, sera capable de l'apaiser? Que voit-il, quand il voit la fragilité de vos penchants? il voit le fruit de vos crimes, les suites d'une vie de licence et de plaisir. Est-ce là-dessus que vous osez en appeler à la Justice même, à cette justice devant laquelle les Saints demandent de n'être point jugés? Mon Dieu ! sur quoi le pécheur ne se flattera-t-il pas, puisqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raisons de confiance?

La seule conclusion sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre foiblesse, et de ces penchants pour le monde et pour les plaisirs, qui vous entraînent malgré toutes vos résolutions, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres; c'est que vous devez éviter avec plus de soin les périls et les attraits des sens et de la chair. Mais c'est alors que vous vous croyez invincible, lorsque nous vous exhortons à fuir les conversations profanes, les commerces suspects, les plaisirs douteux, les spectacles lubriques, les assemblées de péché; ah! vous vous en défendez alors sur ce que votre innocence n'y est point blessée; vous renvoyez à des ames foibles les précautions de fuite et de cir-

conspection : vous nous dites que chacun doit se sentir et se connoître; et que ceux qui sont assez foibles pour y être blessés, doivent s'en éloigner : et comment voulez-vous que Dieu ait égard à une foiblesse à laquelle vous en avez si peu vous-même? vous êtes foible quand il faut excuser vos crimes auprès de lui; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là-dessus des mesures pénibles pour lui être fidèle.

Mais du moins, me direz-vous, si l'on a tout à craindre de sa justice, ses miséricordes sont infinies : quand sa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs assez pressants en elle-même? Ce seroit ici la troisième illusion de la fausse confiance que je devrois combattre; mais outre que j'en ai assez parlé ailleurs, il est presque temps de finir. Je ne veux donc, mon cher Auditeur, que vous faire une seule demande : Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire : qu'il ne punit jamais le crime? vous n'oseriez. Qu'il n'abandonne jamais le pécheur? les Saül, les Antiochus, les Pharaon, vous ont appris le contraire. Qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux, comme les Justes? vous savez que rien de souillé n'entrera dans le ciel. Qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux? mais pourquoi a-t-il creusé l'enfer sous nos pieds? Qu'il vous a déja donné mille marques de sa bonté? mais c'est ce qui devroit confondre votre ingratitude sur le passé, et vous faire tout craindre pour l'avenir. Qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait? mais on ne vous rapporte de sa justice que ce qu'il vous en a appris lui-même. Qu'il seroit obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons étoit vrai? mais l'Évangile vous déclare en termes formels, que peu seront sauvés. Qu'il ne châtie qu'à l'extrémité? mais chaque grace refusée peut être le terme de ses miséricordes. Qu'il ne lui en coûte rien de pardonner? mais n'a-t-il pas les intérêts de sa gloire à ménager? Qu'il faut peu de chose pour le désarmer? mais il faut être changé, et le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages. Que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne sauroit venir que de lui? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne sauroit venir de lui. Que voulez-vous donc dire : qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié? et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher Auditeur. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous en lui, quels que puissent être vos crimes : il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient; remettez-vous à sa bonté pour la durée de votre conversion, pour votre persévérance dans son service, pour la victoire des obstacles que l'ennemi du salut opposera sans cesse à vos saints desirs : la grace qu'il fait en inspirant les sentiments d'une sincère pénitence, est toujours un heureux préjugé pour celles qu'il prépare.

ne vous défiez jamais de sa miséricorde; il n'est rien qu'on ne doive se promettre de lui, quand c'est la douleur elle-même de l'avoir offensé qui demande : ne vous laissez jamais abattre par le souvenir de vos iniquités passées; tout ce qui peut être pleuré peut être pardonné : renfermez dans le sein de sa miséricorde toute la durée des jours que vous avez employés à l'offenser, ils seront comme s'ils n'avoient jamais été : vous commencerez à naître devant lui, le jour que vous aurez commencé à le servir : mille ans ne sont plus qu'un jour à ses yeux, dès qu'un changement sincère a fini les crimes : il est le Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le père des enfants prodigues, le pasteur des brebis égarées, l'ami des Samaritaines, le réconciliateur des pécheresses; en un mot, toutes les consolations de la foi semblent être pour le pécheur qui revient.

Mais si vous vous promettez toujours qu'enfin le temps viendra que vous penserez au salut, sans y penser encore; ah! souvenez-vous, mon cher Auditeur, que c'est par-là que tous les pécheurs ont péri jusqu'ici, et que c'est la grande voie qui mène à la mort dans le péché : souvenez-vous que le pécheur qui desire souvent en vain, ne se convertit jamais. Plus même vous sentirez en vous de ces mouvements stériles de salut, plus aussi comptez que votre mesure se remplit, et que chaque grace méprisée vous approche d'un degré de l'endurcissement : ne vous rassurez pas sur des desirs qui avancent votre perte, et qui ont été de tout temps le partage des réprouvés; et dites souvent au Seigneur avec le Prophète : Jusques à quand, ô mon Dieu! amuserai-je les inquiétudes secrètes de mon ame par de vains projets de pénitence? *Quandiù ponam consilia in animâ meâ* (Ps. XII, 2)? jusques à quand verrai-je couler les jours rapides de ma vie en promettant à mon cœur, pour le calmer dans ses désordres, une douleur et un repentir qui s'éloigne toujours plus de moi : *dolorem in corde meo per diem* (Ibid.)? jusques à quand l'ennemi, se prévalant de ma foiblesse, se servira-t-il d'une erreur si grossière pour me séduire? *Usquequò exaltabitur inimicus meus super me* (Ps. XII, 3)? Ah! dissipez, Seigneur, ce vain prestige qui m'abuse : regardez ces foibles desirs de salut comme les cris d'une conscience qui ne peut être heureuse sans vous : acceptez ces timides commencements de pénitence : exaucez-les aujourd'hui, ô mon Dieu! où il me semble que votre grace les rend plus vifs et plus sincères : *Respice, et exaudi me, Domine Deus* (Ibid., 4)! et achevez par votre opération secrète ce qui manque encore à la plénitude et à la sincérité de cette offre; et perfectionnez mes desirs en les recevant, afin qu'ils soient dignes de la récompense que vous promettez à la faim et à la soif de la Justice.

Ecoutez, dit le Seigneur dans son Prophète à l'ame infidèle, vous qui vivez dans la mollesse et dans les plaisirs, et qui ne laissez pas d'espérer en moi : *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter* (Is. XLVII, 8) : Ces deux malheurs fondront tout à la fois sur vous,

la stérilité et le veuvage : *Venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas* (Ibid., 9) : la stérilité, c'est-à-dire que vous ne serez plus propre à porter des fruits de pénitence ; qu'on aura beau cultiver, arroser ; la force de ma parole, la vertu de mes sacrements, la grace de mes mystères, tous les soins vous seront inutiles, et vous ne serez plus qu'un arbre stérile et destiné au feu : le veuvage, c'est-à-dire je me retirerai pour toujours de vous ; je vous laisserai seule ; je vous livrerai à vos penchants, à la fausse paix de vos passions ; je ne serai plus votre Dieu, votre protecteur, votre époux ; je vous abandonnerai jusqu'à la fin : *Audi hæc, delicata, et habitans confidenter : Venient tibi duo hæc, sterilitas et viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon ministère, mes Frères, par les paroles dont se servit autrefois Jésus-Christ en finissant sa mission vers un peuple ingrat : Vous n'avez pas voulu croire à mes discours, leur disoit-il peu de jours avant sa mort ; vous avez fermé les yeux à la lumière ; vous avez eu des oreilles, et vous n'avez pas entendu : je m'en vas, et vous mourrez dans votre aveuglement. Si vous étiez encore des aveugles, et que vous n'eussiez jamais connu la vérité, votre péché seroit plus excusable ; mais maintenant, vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avois apprises de mon Père, et voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuse : votre endurcissement est consommé, vous avez rejeté le salut qui ne s'offrira plus à vous, et le crime de la vérité méprisée va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête?

Grand Dieu! seroit-ce donc là le prix de mes peines et tout le fruit de mon ministère! l'indignité de l'instrument dont vous vous êtes servi pour annoncer votre parole, en auroit-elle anéanti la vertu, et mis un obstacle fatal au progrès de l'Evangile? Non, mes chers Frères, la vertu de la parole de la croix n'est pas attachée à celle du ministre qui l'annonce. La boue entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles ; et les murs de Jéricho tombent, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes Frères, qu'ayant reçu sa parole avec joie, comme le disoit autrefois saint Paul aux fidèles de Corinthe ; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme foible, pécheur, environné de misères, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Evangile, et indigne d'un si grand ministère, mais comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous, et qu'au jour terrible des vengeances, où l'on demandera compte à moi de mon ministère, à vous du fruit que vous en avez retiré, je serai votre défense et votre justification, et vous ma gloire et ma couronne. C'est ce que je vous souhaite. *Ainsi soit-il.*

FIN DU CARÊME.

PETIT CARÊME.

AVIS DE L'AUTEUR.

Ces Sermons ne sont que des entretiens particuliers, faits pour l'instruction du roi (Louis XV) avant sa majorité; et pour les personnes de la cour, qui composoient seules l'auditoire de la chapelle du château des Tuileries, quand ces Discours y furent prononcés.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

DES EXEMPLES DES GRANDS.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.
Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël. (LUC, II, 34.)

SIRE,

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtiments publics que sa miséricorde ou sa justice prépare au peuple.

Oui, Sire, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où, porté dans le temple saint, le pontife vous marqua sur les autels du signe sacré de la foi, il fut vrai de dire de vous: Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ, lui-même, prenant possession aujourd'hui, dans le temple, de sa nouvelle royauté, n'est pas exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs, que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables; et qu'ainsi le même Evangile, qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule étoit, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale; et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenoient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu!

Ainsi, mes Frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes; et vous surtout, Sire, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes; vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venoit d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même: oui, Sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare; vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs: *Positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable: ils ne sauroient ni se perdre ni se sauver tous seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois; le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée: confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public; leur perte ou leur salut se borne à leur personne, ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne sauroit imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle les propose pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques: on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation: la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent: leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions les contraint et les gêne; et, comme dit un ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances [1].

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des

[1] Ita in maximâ fortunâ minima licentia est (SALLUST.).

grands ont toujours parmi les peuples? le voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire; du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes Frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste, il perce de mille traits l'homme dissolu : les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures; et par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public : leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs; comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté, tout reprend sa place dans un Etat où les grands, et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les Justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'ames foibles; on craint Dieu sans craindre les hommes; la vertu n'est plus étrangère à la cour; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée, il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse; la licence ne paroît plus revêtue de l'autorité publique; et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public; ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose : le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie; mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir au pied de ses autels des pécheurs et des incrédules; mais il n'y voit plus de profanateurs : le zèle de votre auguste bisaïeul avoit par des lois sévères puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrace, ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes

corrompus qui refusent à Dieu leur cœur ; mais ils n'oseroient lui refuser leurs hommages. En un mot, il peut être encore aisé de se perdre ; mais du moins, il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne serviroit qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, qu'à mettre les justes à couvert de la tentation des dérisions et des censures, qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve; que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature, et que le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains : quand l'exemple des grands n'auroit que cet avantage, quel honneur pour la religion, et quelle abondance de bénédictions pour un empire!

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveroient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs graces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis ; et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler : ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre : les passions, déja si favorisées par nos penchants, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime ; tous les motifs se réunissent contre la vertu ; et s'il est si malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer lorsque de plus il nous honore!

Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet : ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs graces ; tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les

autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres ! Quel opprobre pour un empire ! quelle indécence pour la majesté du gouvernement ! quel découragement pour une nation, et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les graces destinées à leurs talents et à leurs services ! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères ! et de là quel déluge de maux dans le peuple : les places occupées par des hommes corrompus ; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire ; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent ; les mœurs corrompues dans leur source ; les astres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent ; les bienséances même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages surannés à l'antique gravité de nos pères ; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagements ; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu !

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples ! C'est la vertu qui distribue les graces, c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après ; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public ; le crédit et l'intrigue ne mènent à rien ; le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes ; le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses, rien ne lui paroît digne de récompense dans ses sujets que les talents utiles à la patrie ; les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près ; il n'y a de mécontents dans l'État que les hommes oiseux et inutiles ; la paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix ; les talents se développent par les récompenses qui les attendent ; chacun cherche à se rendre utile au public, et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les foibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place : et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même ; c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples les suites que la vanité et l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands : de leur côté,

c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

SECONDE PARTIE.

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité : que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée !

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre ; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête ! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs ! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naissent d'un seul crime ! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents ? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire : cherchez à désarmer vos ennemis plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères, que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre régne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises ; et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires trainent toujours après elles autant de calamités pour un État que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire ; hélas ! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les desirs, tout prête des armes à la volupté ; des sujets indignes la favorisent ; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur ; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent ; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs ; tous les talents destinés par l'Auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice ; tout devient les ministres, et, par là, les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur ! les passions qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources ; les dégouts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs ; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône, en banuit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les N-a

than eux-mêmes, les prophètes du Seigneur se taisent et s'affoiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer même de loin ses foiblesses.

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat ; ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation : rien n'est privé dans leur vie; tout appartient au public : l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen : ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis; le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers : au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples; ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France, surtout, qui, depuis long-temps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation; les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre; et comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter ; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne, que de la magnificence de votre cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone; montrez-leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains; soyez le modèle des bons rois; en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle, que les princes et les grands sont redevables; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux ; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles; leur vie, liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge ;

leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité : le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes : les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux : et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, Sire, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois, pour la piété et pour la justice ! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu ! Quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité ! quelle gloire mieux placée que de ne point se livrer à des vices et à des passions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les hommes de tous les siècles ! quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie, et les monuments publics de la justice et de la vertu ! enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur parmi les hommes, et que, de nos cendres mêmes, il en renaîtra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables !

Telle est, Sire, la destinée des bons rois; et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle : hélas ! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers moments où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyoient l'enfant miraculeux que Dieu réservoit encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël !

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire [1] de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et, pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince [2] qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang; à l'illustre maréchal [3] qui a reçu comme une vertu héréditaire la science d'élever

[1] Madame la duchesse de Ventadour.
[2] Le duc du Maine.
[3] Le maréchal de Villeroi.

les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'Etat, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidèle [1] qui, après avoir gouverné sagement l'Eglise, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père....

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples; soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre, et vous exhorta de ne pas suivre là-dessus son exemple : soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur : marchez devant lui dans l'innocence, vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement.

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne! *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LES TENTATIONS DES GRANDS.

Jesus ductus est in desertum a spiritu, ut tentaretur a diabolo.
Jésus fut conduit par l'esprit dans le désert pour y être tenté par le diable.
(MATTH., IV, 1.)

SIRE,

Les signes éclatants qui avoient accompagné la naissance et les commencements de la vie de Jésus-Christ ne permettoient pas au démon d'ignorer que le Très-Haut ne le destinât à de grandes choses.

Plus il entrevoit les premières lueurs de sa grandeur future, plus il se hâte de lui dresser des piéges. Sa descendance des rois de Juda, son droit à la couronne de ses ancêtres, les prophéties qui annonçoient que dans les derniers temps Dieu susciteroit de la race de David le prince de la paix et le libérateur de son peuple, tout ce qui annonce la grandeur de Jésus-Christ arme la malice du tentateur contre son innocence.

[1] L'ancien évêque de Fréjus.

Les grands, Sire, sont les premiers objets de sa fureur : plus exposés que les autres hommes à ses séductions et à ses piéges, il commence de bonne heure à leur en préparer ; et comme leur chute lui répond de celle de tous ceux presque qui dépendent d'eux, il rassemble tous ses traits pour les perdre.

Changez ces pierres en pain (Matth., iv, 3), dit-il à Jésus-Christ. Il l'attaque d'abord par le plaisir ; et c'est le premier piége qu'il dresse à leur innocence.

Puisque vous êtes le Fils de Dieu, ajoute-t-il, il enverra ses anges pour vous garder (*Ibid.*, 6). Il continue par l'adulation ; et c'est un trait encore plus dangereux dont il empoisonne leur ame.

Enfin je vous donnerai les royaumes du monde et toute leur gloire (*Ibid.*, viii, 9) : il finit par l'ambition ; et c'est la dernière et la plus sûre ressource qu'il emploie pour triompher de leur foiblesse.

Ainsi le plaisir commence à leur corrompre le cœur ; l'adulation l'affermit dans l'égarement, et lui ferme toutes les voies de la vérité ; l'ambition consomme l'aveuglement, et achève de creuser le précipice. Exposons ces vérités importantes, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, le premier écueil de notre innocence c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se développent et ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connoître ce que nous sommes : ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs ; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'ame ; c'est lui qui efface sa première beauté, et c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices.

Mais ce premier écueil de la vie humaine devient comme l'écueil privilégié de la vie des grands. Dans les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire ; les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage.

Dans les princes et dans les grands, ou elle ne trouve point d'obstacles ; ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment et l'irritent. Hélas ! quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique ? les occasions préviennent presque leurs desirs ; leurs regards, si j'ose parler ainsi, trouvent partout des crimes qui les attendent ; l'indécence du siècle et l'avilissement des cours honorent même d'éloges publics les attraits qui réussissent à les séduire : on rend des hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse ; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exé-

cration ; et l'adulatiou publique couvre l'infamie du crime public. Non ; Sire, les princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connoissent plus d'autre frein que leur volonté, et leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres.

David veut jouir de son crime : l'élite de son armée est bientôt sacrifiée ; et par là périt le seul témoin incommode à son incontinence. Rien ne coûte et rien ne s'oppose aux passions des grands : ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait ; devant eux toutes les voies du crime s'aplanissent, et tout ce qui plaît est bientôt possible.

La crainte du public est un autre frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que soient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute sa honte ; il reste encore une sorte de pudeur publique qui nous force à le cacher : et le monde lui-même, qui semble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une espèce de flétrissure et d'opprobre : il favorise les passions, et il impose pourtant des bienséances qui les gênent ; il fait des leçons publiques du vice et de la volupté, et il exige pourtant le secret et une sorte de ménagement de ceux qui s'y livrent.

Mais les princes et les grands ont secoué ce joug : ils ne font pas assez de cas des hommes pour redouter leurs censures ; les hommages publics qu'on leur rend les rassurent sur le mépris secret qu'on a pour eux : ils ne craignent pas un public qui les craint et qui les respecte ; et, à la honte du siècle, ils se flattent avec raison qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au peuple le leur montre dans un point de vue si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas : ils méprisent des traits partis de si loin, et qui ne sauroient venir jusqu'à eux ; et presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Ainsi plus on est grand, Sire, plus on est redevable au public. L'élévation, qui blesse déja l'orgueil de ceux qui nous sont soumis, les rend des censeurs plus sévères et plus éclairés de nos vices ; il semble qu'ils veulent regagner par les censures ce qu'ils perdent par la soumission ; ils se vengent de la servitude par la liberté des discours. Non, Sire, les grands se croient tout permis, et on ne pardonne rien aux grands ; ils vivent comme s'ils n'avoient point de spectateurs, et cependant ils sont tout seuls comme le spectacle éternel du reste de la terre.

Enfin, l'ambition et l'amour de la fortune dans les autres hommes partage l'amour du plaisir ; les soins qu'elle exige sont autant de moments dérobés à la volupté : le desir de parvenir suspend du moins des passions qui, de tout temps, en ont été l'obstacle : on ne sauroit allier les mouvements sages et mesurés de l'ambition avec le loisir, l'oisiveté, et presque toujours le dérangement et les extravagances du vice : en un mot, la débauche a toujours été l'écueil

inévitable de l'élévation ; et jusqu'ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune, et l'ont rarement avancée.

Mais les princes et les grands, qui n'ont plus rien à desirer du côté de la fortune, n'y trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs : la naissance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes : leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; le plaisir devient l'unique soin qui les occupe : ils se reposent de leur élévation sur leurs titres ; tout le reste est pour les passions.

Aussi les enfants des hommes illustres sont d'ordinaire les successeurs du rang et des honneurs de leurs pères, et ne le sont pas de leur gloire et de leurs vertus : l'élévation dont la naissance les met en possession, les empêche toute seule de s'en rendre dignes : héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes ; ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas goûté l'amertume : le sang et les travaux de leurs ancêtres deviennent le titre de leur mollesse et de leur oisiveté : la nature a tout fait pour eux, elle ne laisse plus rien à faire au mérite : et souvent l'époque glorieuse de l'élévation d'une race devient un moment après elle-même, sous un indigne héritier, le signal de sa décadence et de son opprobre : les exemples là-dessus sont de toutes les nations et de tous les siècles.

Salomon avoit porté la gloire de son nom jusqu'aux extrémités de la terre ; l'éclat et la magnificence de son règne avoit surpassé celle de tous les rois d'Orient : un fils insensé devient le jouet de ses propres sujets, et voit dix tribus se choisir un nouveau maître. Les enfants de la gloire et de la magnificence sont rarement les enfants de la sagesse et de la vertu ; et il est presque plus rare de soutenir la gloire et les honneurs auxquels on succède, que de les acquérir soi-même.

SECONDE PARTIE.

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par là que le tentateur commence à les séduire ; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice ; l'adulation achève de le fermer à la vertu. Les attraits qui environnent le trône, soufflent de toutes parts la volupté ; l'adulation la justifie. Le désordre laisse toujours au fond de l'ame le ver dévorant ; mais le flatteur traite le remords de foiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource qui pouvoit le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison.

Sire, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence ! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissants se livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le sont de la sagesse et de la vérité ! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers ; et des temps plus heureux ramènent

bientôt la paix et l'abondance : les peuples en sont affligés, mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'est une calamité pour l'état, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses ; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit en une témérité punissable ; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur, disoit autrefois un saint roi (Ps. XI, 4), confonde ces langues trompeuses, et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parcequ'elles ne s'étudient qu'à nous plaire !

Sire, défiez-vous de ceux qui, pour autoriser les profusions immenses des rois, leur grossissent sans cesse l'opulence de leurs peuples. Vous succédez à une monarchie florissante, il est vrai, mais que les pertes passées ont accablée : le zèle de vos sujets est inépuisable, mais ne mesurez pas là-dessus les droits que vous avez sur eux : leurs forces ne répondront de long-temps à leur zèle ; les nécessités de l'état les ont épuisées ; laissez-les respirer de leur accablement : vous augmenterez vos ressources en augmentant leur tendresse. Ecoutez les conseils des sages et des vieillards auxquels votre enfance est confiée, et qui présidèrent aux conseils de votre auguste bisaïeul ; et souvenez-vous de ce jeune roi de Juda dont je vous ai déja cité l'exemple, qui, pour avoir préféré les avis d'une jeunesse inconsidérée à la sagesse et à la maturité de ceux aux conseils desquels Salomon son père étoit redevable de la gloire et de la prospérité de son règne, et qui lui conseilloient d'affermir les commencements du sien par le soulagement de ses peuples, vit un nouveau royaume se former des débris de celui de Juda : et pour avoir voulu exiger de ses sujets au delà de ce qu'ils lui devoient, il perdit leur amour et leur fidélité qui lui étoit due. Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles ; et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets.

Oui, Sire, par l'adulation les vices des grands se fortifient, leurs vertus mêmes se corrompent. Leurs vices se fortifient : et quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges ? Hélas ! comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puisque ceux mêmes qu'on censure trouvent encore au dedans de nous, non-seulement des penchants, mais des raisons mêmes qui les défendent ? nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices : l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus ?

Leurs vertus mêmes se corrompent ; c'est l'expérience de tous les siècles, disoit Assuérus : les suggestions flatteuses des méchants

ont toujours perverti les inclinations louables des meilleurs princes, et les plus anciennes histoires nous en fournissent des exemples : *Et ex veteribus probatur historiis... quomodò malis quorumdam suggestionibus regum studia depraventur* (Esth., xvi, 7). C'étoit un roi infidèle qui faisoit cet aveu public à ses sujets : les conseils spécieux et iniques d'un flatteur alloient souiller toute la gloire de son empire : la fidélité du seul Mardochée arrêta le bras prêt à tomber sur les innocents. Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain; il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince, et faire tout le malheur d'un empire.

En effet, l'adulation enfante l'orgueil; et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données; il change en sources de vice des penchants qui étoient en eux des espérances de vertu : le courage dégénère en présomption; la majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade; l'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de dompter leurs ennemis, les en fait de nouveaux, et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés : l'humanité si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'ame des rois; se bornant à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques : les devoirs mêmes de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur paroissent plus bientôt que les amusements puérils de l'enfance. Non, Sire, les princes naissent d'ordinaire vertueux, et avec des inclinations dignes de leur sang : la naissance nous les donne tels qu'ils devroient être; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont.

Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité : eux seuls ignorent dans leur état ce qu'eux seuls devroient connoître; ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre; les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, et ne laissent plus d'accès à la vérité. Ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples; il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événements les plus publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères

publiques ; on le joue à force de le respecter : il ne voit plus rien tel qu'il est ; tout lui paroît tel qu'il le souhaite.

Telles sont les tristes suites de l'adulation. Cependant, Sire, c'est là le vice le plus commun des cours, et l'écueil des meilleurs princes. A peine le jeune roi Joas eut-il perdu le fidèle pontife Joïada, ce sage tuteur de son enfance, et le seul homme par qui la vérité alloit encore jusqu'au pied de son trône, que, séduit par les flatteries des courtisans, dit l'Ecriture, il se livra à leurs mauvais conseils et à ses propres foiblesses : *delinitus obsequiis eorum acquievit eis* (2. Paral., xxiv, 17).

C'est l'adulation qui fait d'un bon prince un prince né pour le malheur de son peuple ; c'est elle qui fait du sceptre un joug accablant, et qui, à force de louer les foiblesses des rois, rend leurs vertus mêmes méprisables.

Oui, Sire, quiconque flatte ses maîtres, les trahit ; la perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit : il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir dès qu'on ne tient plus à la vérité qui seule honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte devroit être destinée à l'adulation : la sûreté publique doit suppléer aux lois, qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elles décernent des supplices ; car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité ; puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Mais l'adulation la plus dangereuse est dans la bouche de ceux qui, par la sainteté de leur caractère, sont établis les ministres de la vérité. Allez, dit le Seigneur à l'esprit de mensonge ; entrez dans la bouche des prophètes du roi Achab : vous réussirez, vous le tromperez et sa séduction est inévitable : *decipies et prævalebis* (3. Reg., xxii, 22). Hélas ! si l'adulation a tant de charmes lors même que les vices et les dissolutions du flatteur en affoiblissent l'autorité et la rendent suspecte, quelle séduction ne forme-t-elle point lorsqu'elle est consacrée par les apparences mêmes de la vertu ! Quel avilissement pour nous, si nous faisons du ministère même de la vérité un ministère d'adulation et de mensonge ; si, dans ces chaires mêmes destinées à instruire et à corriger les grands, nous leur donnons de fausses louanges qui achèvent de les séduire ; si le seul canal par où la vérité peut encore aller jusqu'à eux, n'y porte qu'une lueur trompeuse qui leur aide à se méconnoître ; si nous empruntons le langage flatteur et rampant des cours, en venant leur annoncer la parole généreuse et sublime du Seigneur ; et si, loin d'être ici les maîtres et les docteurs des rois, nous ne sommes

que les vils esclaves de la vanité et de la fortune! Mais quel malheur pour les grands de trouver d'indignes apologistes de leurs vices parmi ceux qui en auroient dû être les censeurs, d'entendre autour de leur trône les ministres et les interprètes de la religion parler comme le courtisan, et trouver des adulateurs où ils auroient dû trouver des Ambroise!

O vous, Sire, que Dieu a établi pour commander aux hommes! n'aimez dans les hommes que la vérité; elle seule les rend aimables: fermez l'oreille aux discours qui vous flattent; le flatteur hait votre personne, il n'aime que vos faveurs: écoutez les louanges qui nous prêtent de fausses vertus, comme des reproches publics de nos vices véritables; souvenez-vous que l'amour des peuples est l'éloge le moins suspect du souverain: les bons et les mauvais princes ont été également loués pendant leur vie; il semble même que les basses flatteries ont été encore plus prodiguées à ces derniers: la haine publique se cache d'ordinaire sous l'adulation. Sire, rendez-vous digne d'être loué, et vous méprisserez les louanges.

TROISIÈME PARTIE.

L'adulation ferme donc le cœur à la vérité: mais l'ambition est bientôt le triste fruit de l'aveuglement où jette l'adulation, et achève de creuser le précipice; c'est le dernier piége que le démon tend aujourd'hui à Jésus-Christ: « Je vous donnerai les royaumes » du monde et toute leur gloire. »

Oui, Sire, c'est l'adulation qui mène toujours les grands à la gloire insensée et malentendue de l'ambition; et ce desir insensé de gloire, où ne mène-t-il point un cœur qui s'y livre!

Cette passion infortunée rend d'abord malheureux l'ambitieux qu'elle possède; elle l'avilit ensuite, et le dégrade; enfin, elle le conduit à une fausse gloire par des moyens injustes qui lui font perdre la gloire véritable: tels sont les caractères honteux de l'ambition; de ce vice dont le monde honore ses héros, et dont ils s'honorent si fort eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende autoriser dans les grands, non plus que dans le reste des hommes, une vie molle et obscure, des sentiments bas et timides, et, sous prétexte de blâmer l'ambition, consacrer l'oisiveté et l'indolence.

Je sais qu'il y a une noble émulation qui mène à la gloire par le devoir; la naissance nous l'inspire, et la religion l'autorise; c'est elle qui donne aux empires des citoyens illustres, des ministres sages et laborieux, de vaillants généraux, des auteurs célèbres, des princes dignes des louanges de la postérité La piété véritable n'est pas une profession de pusillanimité et de paresse: la religion n'abat et n'amollit point le cœur, elle l'ennoblit et l'élève: elle seule sait former de grands hommes; on est toujours petit quand on n'est grand que par la vanité: ainsi la mollesse et l'oisiveté blessent

également les règles de la piété et les devoirs de la vie civile, et le citoyen inutile n'est pas moins proscrit par l'Evangile que par la société.

Mais l'ambition, ce desir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres, ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille, cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des états, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles; cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déja il rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien; ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des desirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux; mais de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! Il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des graces; bassesse de dissimulation, point de sentiments à soi, et ne penser que d'après les autres; bassesse de déréglement, devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs graces; enfin, bassesse même d'hypocrisie, emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela, que c'est le vice des grandes ames : c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire : celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité, et qui se dégradent honteusement eux-mêmes : *si cadens adoraveris me* (Matth., iv, 9). On reproche toujours vos bassesses à votre élévation; vos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées, et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les

traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens : il veut parvenir, et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche; il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre; et croit que l'élévation des sentiments pouvoit faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, mes Frères, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise; le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre; il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'état : et il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations : grand Dieu, quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître!

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang : quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront : on lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom

sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil [1], dit l'Esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel; sa tête aura touché dans les nuées; ses succès auront égale ses desirs; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

Grand Dieu, vous qui êtes le protecteur de l'enfance des rois, et surtout des rois pupilles, éloignez tous ces piéges de l'enfant précieux que vous nous avez laissé dans votre miséricorde! Il peut vous dire, comme autrefois un roi selon votre cœur: Mon pere et ma mère m'ont abandonné (Ps. XXVII, 10).... A peine avois-je les yeux ouverts à la lumière, qu'une mort prématurée les ferma en même temps à Adélaïde, qui m'avoit porté dans son sein, et dont les traits aimables et majestueux sont encore peints sur mon visage; et au prince pieux de qui je tiens la vie, et dont les sentiments religieux seront toujours gravés dans mon cœur: *Pater meus et mater mea dereliquerunt me;* mais vous, Seigneur, qui êtes le père des rois et le Dieu de mes pères, vous m'avez pris sous votre protection et mis à couvert sous l'ombre de vos ailes et de votre bonté paternelle: *Dominus autem assumpsit me* (Ibid.).

Grand Dieu, gardez donc son innocence comme un trésor encore plus estimable que sa couronne; faites-la croître avec son âge; prenez son cœur entre vos mains, et que le feu impur de la volupté ne profane jamais un sanctuaire que vous vous êtes réservé depuis tant de siécles: *Custodi innocentiam* (Ps. XXXVI, 57)!

Voyez ces semences de droiture et de vérité que vous avez jetées dans son ame; cet esprit de justice et d'équité qui se développe de jour en jour, et qui paroît être né avec lui; cette aversion naissante pour les artifices et les fausses louanges du flatteur; et ne permettez pas que l'adulation corrompe jamais ces présages heureux de notre félicité future: *et vide æquitatem* (Ibid.)!

Qu'il règne pour notre bonheur, et il régnera pour sa gloire. Que son unique ambition soit de rendre ses sujets heureux; que son titre le plus chéri soit celui de roi bienfaisant et pacifique: il ne sera grand qu'autant qu'il sera cher à son peuple. Qu'il soit le modèle de tous les bons rois, et que ce prince pacifique puisse laisser encore après lui des princes qui lui ressemblent: *quoniam sunt reliquiæ homini pacifico* (Ibid.). Recevez ces vœux, ô mon Dieu! et qu'ils soient pour nous les gages de la tranquillité de la vie présente, et l'espérance de la future. *Ainsi soit-il.*

[1] Si ascenderit usque ad cœlum superbia ejus, et caput ejus nubes tetigerit, quasi sterquilinium in fine perdetur (JOB, XX, 6, 7).

SERMON POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT QUE LES GRANDS DOIVENT A LA RELIGION.

Et ecce apparuerunt illis Moyses et Elias cum Jesu loquentes.
En même temps ils virent paroître Moïse et Élie qui s'entretenoient avec Jésus.
(MATTH., XVII, 3.)

SIRE,

Ce sont les deux plus grands hommes qui eussent encore paru sur la terre qui viennent aujourd'hui sur la montagne sainte rendre hommage à la gloire et à la grandeur de Jésus-Christ :

Moïse, ce Dieu de Pharaon, ce législateur des peuples, ce vain queur des rois, ce maître de la nature, et plus grand encore par le titre de serviteur fidèle de la maison du Seigneur ;

Elie, cet homme miraculeux, la terreur des princes impies, qui pouvoit faire descendre le feu du ciel, ou s'y élever lui-même sur un char de gloire et de lumière, et plus célèbre encore par le zèle saint qui le dévoroit que par toutes les merveilles qui accompagnèrent sa vie.

Cependant l'un et l'autre n'avoient été grands que parcequ'ils avoient été les images de Jésus-Christ. Ils viennent donc adorer celui qu'ils avoient figuré, et rendre à ce divin original la puissance et la gloire qui appartiennent à lui seul, et dont ils n'avoient été eux-mêmes que comme les précurseurs et les dépositaires.

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands de la terre. Ils ne sont grands que parcequ'ils sont les images de la gloire du Seigneur et les dépositaires de sa puissance. Ils doivent donc soutenir les intérêts de Dieu, dont ils représentent la Majesté, et respecter la religion qui seule les rend eux-mêmes respectables.

Je dis la respecter : elle exige d'eux un respect de fidélité, figuré par Moïse, qui leur en fasse observer les maximes ; et un respect de zèle, représenté dans Elie, qui les rende protecteurs de sa doctrine et de sa vérité.

Fidèles dans l'observance de ses maximes, zélés dans la défense de sa doctrine et de sa vérité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, être né grand, et vivre en chrétien, n'ont rien d'incompatible ; ni dans les fonctions de l'autorité, ni dans les devoirs de la religion : ce seroit dégrader l'Evangile et adopter les anciens blas-

phèmes de ses ennemis, de le regarder comme la religion du peuple et une secte de gens obscurs.

Il est vrai que les Césars, et les puissants selon le siècle, ne crurent pas d'abord en Jésus-Christ : mais ce n'est pas que sa doctrine réprouvât leur état; elle ne réprouvoit que leurs vices : il falloit même montrer au monde que la puissance de Dieu n'avoit pas besoin de celle des hommes ; que le crédit et l'autorité du siècle étoit inutile à une doctrine descendue du ciel ; qu'elle se suffisoit à elle-même pour s'établir dans l'univers ; que toutes les puissances du siècle, en se déclarant contre elle, et en la persécutant, devoient l'affermir ; et que si elle n'eût pas eu d'abord les grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit ensuite ses disciples.

La loi de l'Evangile est donc la loi de tous les états ; plus même la naissance nous élève au-dessus des autres hommes, plus la religion nous fournit des motifs de fidélité envers Dieu. Je dis des motifs de reconnoissance et de justice.

Oui, mes Frères, ce n'est pas le hasard qui vous a fait naître grands et puissants. Dieu, dès le commencement des siècles, vous avoit destinés à cette gloire temporelle, marqués du sceau de sa grandeur, et séparés de la foule par l'éclat des titres et des distinctions humaines. Que lui aviez-vous fait, pour être ainsi préférés au reste des hommes, et à tant d'infortunés surtout qui ne se nourrissent que d'un pain de larmes et d'amertume? ne sont-ils pas, comme vous, l'ouvrage de ses mains et rachetés du même prix? n'êtes-vous pas sortis de la même boue ? n'êtes-vous pas peut-être chargés de plus de crimes? le sang dont vous êtes issus, quoique plus illustre aux yeux des hommes, ne coule-t-il pas de la même source empoisonnée qui a infecté tout le genre humain? Vous avez reçu de la nature un nom plus glorieux, mais en avez-vous reçu une ame d'une autre espèce et destinée à un autre royaume éternel que celle des hommes les plus vulgaires? Qu'avez-vous au-dessus d'eux devant celui qui ne connoît de titres et de distinctions dans ses créatures que les dons de sa grace? Cependant Dieu, leur père comme le vôtre, les livre au travail, à la peine, à la misère et à l'affliction; et il ne réserve pour vous que la joie, le repos, l'éclat et l'opulence : ils naissent pour souffrir, pour porter le poids du jour et de la chaleur, pour fournir de leurs peines et de leurs sueurs à vos plaisirs et à vos profusions; pour traîner, si j'ose parler ainsi, comme de vils animaux le char de votre grandeur et de votre indolence! Cette distance énorme, que Dieu laisse entre eux et vous, a-t-elle jamais été seulement l'objet de vos réflexions, loin de l'être de votre reconnoissance? Vous vous êtes trouvés, en naissant, en possession de tous ces avantages ; et, sans remonter au souverain Dispensateur des choses humaines, vous avez cru qu'ils vous étoient dus, parceque vous en aviez toujours joui. Hélas! vous

exigez de vos créatures une reconnoissance si vive, si marquée, si soutenne, un assujettissement si déclaré de ceux qui vous sont redevables de quelques faveurs : ils ne sauroient sans crime oublier un instant ce qu'ils vous doivent ; vos bienfaits vous donnent sur eux un droit qui vous les assujettit pour toujours. Mesurez là-dessus ce que vous devez au Seigneur, le bienfaiteur de vos pères et de toute votre race. Quoi! vos faveurs vous font des esclaves; et les bienfaits de Dieu ne lui feroient que des ingrats et des rebelles?

Ainsi, mes Frères, plus vous avez reçu de lui, plus il attend de vous. Mais, hélas! cette loi de reconnoissance que tout ce qui vous environne vous annonce, et qui devroit être; pour ainsi dire, écrite sur les portes et sur les murs de vos palais, sur vos terres et sur vos titres, sur l'éclat de vos dignités et de vos vêtements, n'est point même écrite dans votre cœur! Dieu reprendra ses propres dons, mes Frères, puisque, loin de lui en rendre la gloire qui lui est due, vous les tournez contre lui-même : ils ne passeront point à votre postérité ; il transportera cette gloire à une race plus fidèle. Vos descendants expieront peut-être dans la peine et dans la calamité le crime de votre ingratitude ; et les débris de votre élévation seront comme un monument éternel, où le doigt de Dieu écrira jusqu'à la fin l'usage injuste que vous en avez fait.

Que dis-je! il multipliera peut-être ses dons; il vous accablera de nouveaux bienfaits ; il vous élèvera encore plus haut que vos ancêtres : mais il vous favorisera dans sa colère; ses bienfaits seront des châtiments ; votre prospérité consommera votre aveuglement et votre orgueil ; ce nouvel éclat ne sera qu'un nouvel attrait pour vos passions ; et l'accroissement de votre fortune verra croître dans le même degré vos dissolutions, votre irréligion et votre impénitence.

C'est donc une erreur, mes Frères, de regarder la naissance et le rang comme un privilége qui diminue et adoucit à votre égard vos devoirs envers Dieu et les règles sévères de l'Evangile. Au contraire, il exigera plus de ceux à qui il aura plus donné ; ses bienfaits deviendront la mesure de vos devoirs ; et comme il vous a distingué des autres hommes par des largesses plus abondantes, il demande que vous vous en distinguiez aussi par une plus grande fidélité. Mais, outre la reconnoissance qui vous y engage, plus tout allume les passions dans votre état, plus vous avez besoin de vigilance pour vous défendre. Il faut aux grands de grandes vertus : la prospérité est comme une persécution continuelle contre la foi ; et si vous n'avez pas toute la force et le courage des Saints, vous aurez bientôt plus de vices et de foiblesses que le reste des hommes.

Mais, d'ailleurs, sur quoi prétendez-vous que Dieu doit se relâcher en votre faveur, et exiger moins de vous que du commun des fidèles? avez-vous moins de plaisirs à expier? votre innocence

est-elle le titre qui vous donne droit à son indulgence? vous êtes-vous moins livrés aux desirs de la chair, pour vous croire plus dispensés des violences qui la mortifient et la punissent? Votre élévation a multiplié vos crimes ; et elle adouciroit votre pénitence ! vos excès vous distinguent encore plus du peuple que votre rang ; et vous prétendriez trouver là-dessus dans la religion des exceptions qui vous fussent favorables !

Quelle idée de la Divinité avons-nous, mes Frères ! quel Dieu de chair et de sang nous formons-nous ! Quoi ! dans ce jour terrible où Dieu seul sera grand, où le roi et l'esclave seront confondus, où les œuvres seules seront pesées, Dieu n'exerceroit que des jugements favorables envers ces hommes que nous appelons grands ; ces hommes qu'il avoit comblés de biens, qui avoient été les heureux de la terre, qui s'étoient fait ici-bas une injuste félicité, et qui, oubliant presque tous l'auteur de leur prospérité, n'avoient vécu que pour eux-mêmes ! et il s'armeroit alors de toute sa sévérité contre le pauvre qu'il avoit toujours affligé ; et il réserveroit toute la rigueur de ses jugements pour des infortunés qui n'avoient passé que des jours de deuil et des nuits laborieuses sur la terre, et qui souvent l'avoient béni dans leur affliction, et invoqué dans leur délaissement et leur amertume ! Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements seront équitables.

Mais, Sire, quand ces motifs de justice et de reconnoissance n'engageroient pas les grands à la fidélité qu'ils doivent par tant de titres à Dieu, que de motifs n'en trouvent-ils pas encore en eux-mêmes !

N'est-ce pas en effet la sagesse et la crainte de Dieu toute seule, qui peut rendre les princes et les grands plus aimables aux peuples? C'est par elle, disoit autrefois un jeune roi, que je deviendrai illustre parmi les nations; que les vieillards respecteront ma jeunesse; que les princes qui sont autour de mon trône baisseront par respect les yeux devant moi ; que les rois voisins, quelque redoutables qu'ils soient, me craindront ; que je serai aimé dans la paix et redouté dans la guerre : *Per hanc timebunt me reges horrendi : in multitudine videbor bonus et in bello fortis* (Sap., viii, 13, 15). C'est par elle que mon règne sera agréable à votre peuple, ô mon Dieu ! que je le gouvernerai justement, et que je serai digne du trône de mes pères : *Per hanc disponam populum tuum justè, et ero dignus sedium patris mei* (Ibid., ix, 12).

Non, Sire, ce ne sera ni la force de vos armées, ni l'étendue de votre empire, ni la magnificence de votre cour, qui vous rendront cher à vos peuples : ce seront les vertus qui font les bons rois, la justice, l'humanité, la crainte de Dieu. Vous êtes un grand roi par votre naissance, mais vous ne pouvez être un roi cher à vos peuples que par vos vertus. Les passions qui nous éloignent de Dieu nous rendent toujours injustes et odieux aux hommes : les peuples

souffrent toujours des vices du souverain. Tout ce qui outre l'autorité l'affoiblit et la dégrade : les princes dominés par les passions sont toujours des maîtres incommodes et bizarres : le gouvernement n'a plus de règle, quand le maître lui-même n'en a point. Ce n'est plus la sagesse et l'intérêt public qui président aux conseils, c'est l'intérêt des passions : le caprice et le goût forment les décisions que devoit dicter l'amour de l'ordre ; et le plaisir devient le grand ressort de toute la prudence de l'empire. Oui, Sire, la sagesse et la piété du souverain toute seule peut faire le bonheur des sujets ; et le roi qui craint Dieu est toujours cher à son peuple.

Mais si la crainte de Dieu rend dans les princes et les grands l'autorité aimable, c'est elle encore, Sire, qui la rend glorieuse. Tous les biens et tous les succès, disoit encore un sage roi, me sont venus avec elle, et c'est par elle que l'honneur et la gloire m'ont toujours accompagné : *et innumerabilis honestas per manum illius* (Sap., vii, 11). Dieu ne prend pas sous sa protection ceux qui ne vivent pas sous ses ordres.

Je sais que l'impie prospère quelquefois, qu'il paroît élevé comme le cèdre du Liban, et qu'il semble insulter le ciel par une gloire orgueilleuse qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez, son élévation va lui creuser elle-même son précipice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de dessus la terre. La fin de l'impie est presque toujours sans honneur ; tôt ou tard il faut enfin que cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule. La honte et les malheurs vont succéder ici-bas à la gloire de ses succès : on le verra peut-être traîner une vieillesse triste et déshonorée ; il finira par l'ignominie. Dieu aura son tour, et la gloire de l'homme injuste ne descendra pas avec lui dans le tombeau.

Repassez sur les siècles qui nous ont précédés, comme disoit autrefois un prince juif à ses enfants : *Cogitate generationes singulas* (i, Mach., ii, 61) ; et vous verrez que le Seigneur a toujours soufflé sur les races orgueilleuses, et en a fait sécher la racine ; que la prospérité des impies n'a jamais passé à leurs descendants ; que les trônes eux mêmes, et les successions royales, ont manqué sous des princes fainéants et efféminés ; et que l'histoire des crimes et des excès des grands, est en même temps l'histoire de leurs malheurs et de leur décadence.

Mais enfin, Sire, en quoi les princes et les grands sont moins excusables lorsqu'ils abandonnent Dieu, c'est que d'ordinaire ils naissent avec des inclinations plus nobles et plus heureuses pour la vertu que le peuple.

J'étois encore enfant, disoit le roi Salomon, mais je me trouvois déja les lumières d'un âge avancé, et je sentois que je devois à ma naissance une ame bonne et des sentiments plus élevés que ceux

des autres hommes : *Puer autem eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam* (Sap., viii, 19).

Le sang, l'éducation, l'histoire des ancêtres, jette dans le cœur des grands et des princes des semences et comme une tradition naturelle de vertu. Le peuple livré en naissant à un naturel brute et inculte, ne trouve en lui, pour les devoirs sublimes de la foi, que la pesanteur et la bassesse d'une nature laissée à elle-même : les bienséances inséparables du rang, et qui sont comme la première école de la vertu, ne gênent pas ses passions : l'éducation fortifie le vice de la naissance ; les objets vils qui l'environnent lui abattent le cœur et les sentiments : il ne sent rien au-dessus de ce qu'il est ; né dans les sens et dans la boue, il s'élève difficilement au-dessus de lui-même. Il y a dans les maximes de l'Evangile une noblesse et une élévation où les cœurs vils et rampants ne sauroient atteindre : la religion qui fait les grandes ames, ne paroît faite que pour elles ; et il faut être grand ou le devenir pour être chrétien.

Je n'ignore pas que la grace supplée à la nature : que la chair et le sang ne donnent aucun droit au royaume de Dieu ; que les premiers héros de la foi sortirent d'entre le peuple ; que les vases de boue, entre les mains de l'Ouvrier souverain deviennent bientôt des vases de gloire et de magnificence ; et que tout chrétien est né grand, parcequ'il est né pour le ciel.

Mais une haute naissance nous prépare, pour ainsi dire, aux sentiments nobles et héroïques qu'exige la foi : un sang plus pur s'élève plus aisément ; il en doit moins coûter de vaincre les passions à ceux qui sont nés pour remporter des victoires : le mensonge et la duplicité entrent plus difficilement dans un cœur à qui la vérité ne sauroit nuire, et qui n'a rien à craindre ni à espérer des hommes. L'espérance d'une fortune éclatante ne peut corrompre la probité de ceux qui ne voient plus de fortune au-dessus de la leur, et qui tiennent en leurs mains la fortune et la destinée publique. Le respect humain n'intimide et n'arrête pas la vertu des grands, eux que tout le monde fait gloire d'imiter, et dont les mœurs deviennent toujours la loi de la multitude. La bassesse de la débauche et de la dissolution trouve moins d'accès dans une ame que la naissance destine à de grandes choses : la règle et les devoirs sont moins étrangers à ceux qui sont établis pour maintenir l'ordre et la règle parmi les peuples. S'ils sont entourés de plus de piéges, ils trouvent en eux plus de freins et plus de ressources : la nature toute seule a environné leur ame d'une garde d'honneur et de gloire : enfin, les premiers penchants dans les grands sont pour la vertu ; et ils dégénérent dès qu'ils les tournent au vice. Ils doivent donc à la religion un respect de fidélité, qui leur en fasse observer les maximes ; mais ils lui doivent encore un

respect de zèle, qui les rende défenseurs de sa doctrine et de sa vérité.

SECONDE PARTIE.

La religion est la fin de tous les desseins de Dieu sur la terre : tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle; tout doit servir à l'agrandissement de ce royaume de Jésus-Christ. Les vertus et les vices, les grands et le peuple, les bons et les mauvais succès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des empires, tout enfin dans l'ordre des conseils éternels doit coopérer à la formation et à l'accroissement de cette sainte Jérusalem. Les tyrans l'ont purifiée par les persécutions; les fidèles la perpétuent par la charité; les incrédules et les libertins l'éprouvent et l'affermissent par les scandales : les Justes sont les témoins de sa foi; les pasteurs, les dépositaires de sa doctrine; les princes et les puissants, les protecteurs de sa vérité.

Ce n'est pas assez pour eux d'obéir à ses lois, c'est le devoir de tout fidèle : la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, le dépôt de sa vérité, doivent trouver une sûre protection dans leur autorité et dans leur zèle.

Je dis la majesté de son culte. Rien, Sire, n'honore plus la religion, que de voir les grands et les princes confondus au pied des autels avec le reste des fidèles, dans les devoirs communs et extérieurs de la foi : c'est à eux à opposer leurs hommages publics et respectueux dans le temple saint aux irrévérences et aux profanations publiques, et à venir montrer à la multitude combien il est indécent à des sujets de paroître sans pudeur et sans contrainte au pied du sanctuaire devant lequel les princes et les rois eux-mêmes s'anéantissent : ils doivent cet exemple aux peuples, et ce respect à la majesté du culte saint. Hélas! ils regardent comme une bienséance de leur rang d'autoriser par leur présence les plaisirs publics, et ils croiroient souvent se dégrader en paroissant à la tête des cantiques de joie et des solennités saintes de la religion! Ils se font un intérêt d'état de donner du crédit par leur exemple aux amusements du théâtre et aux vains spectacles du siècle : l'Eglise est-elle donc moins intéressée, que leurs exemples en donnent aux spectacles sacrés et religieux de la foi?

Les plaisirs publics n'ont pas besoin de protection : hélas! la corruption des hommes leur répond assez de la perpétuité de leur crédit et de leur durée; et s'ils sont nécessaires aux états, l'autorité n'a que faire de s'en mêler : de tous les besoins publics, c'est celui qui court moins de risque.

Mais les devoirs de la religion, qui ne trouvent rien pour eux dans nos cœurs, il faut que de grands exemples les soutiennent : le culte achève de s'avilir, dès que les princes et les grands le négligent. Dieu ne paroît plus si grand, si j'ose parler ainsi, dès qu'on

ne compte que le peuple parmi ses adorateurs : sa parole n'est plus écoutée, ou perd tous les jours son autorité, dès qu'elle n'est plus destinée qu'à être le pain des pauvres et des petits. Les devoirs publics de la piété sont abandonnés ; tout tombe et languit, si la religion du prince et des grands ne le soutient et ne le ranime. C'est ici où l'intérêt du culte se trouve mêlé avec celui de l'état ; où il importe au souverain de maintenir, et les dehors augustes de la religion, et l'unité de sa doctrine, qui soutiennent eux-mêmes le trône, et d'accoutumer ses sujets à rendre à Dieu et à l'Église le respect et la soumission qui leur sont dus, de peur qu'ils ne les lui refusent ensuite à lui-même. Les troubles de l'Église ne sont jamais loin de ceux de l'état ; on ne respecte guère le joug des puissances, quand on est parvenu à secouer le joug de la foi : et l'hérésie a beau se laver de cet opprobre, elle a partout allumé le feu de la sédition ; elle est née dans la révolte : en ébranlant les fondements de la foi, elle a ébranlé les trônes et les empires ; et partout, en formant des sectateurs, elle a formé des rebelles : elle a beau dire que les persécutions des princes lui mirent en main les armes d'une juste défense, l'Église n'opposa jamais aux persécutions que la patience et la fermeté ; sa foi fut le seul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le sang de ses ennemis qu'elle multiplia ses disciples, le sang de ses martyrs tout seul fut la semence de ses fidèles. Ses premiers docteurs ne furent pas envoyés dans l'univers comme des lions pour porter partout le meurtre et le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés : ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur mission : on devoit les traîner devant les rois pour y être jugés comme des criminels, et non pour y paroître les armes à la main, et les forcer de leur être favorables : ils respectoient le sceptre dans des mains même profanes et idolâtres ; et ils auroient cru déshonorer et détruire l'œuvre de Dieu, en recourant, pour l'établir, à des ressources humaines.

Les princes affermissent donc leur autorité en affermissant l'autorité de la religion : aussi c'est à eux que le culte doit sa première magnificence. Ce fut sous les plus grands rois de la race de David que le temple du Seigneur vit revivre sa gloire et sa majesté. Les Césars, sous l'Évangile, tirèrent l'Église de l'obscurité où les persécutions l'avoient laissée. Les Charlemagne, les saint Louis, relevèrent l'éclat de leur règne en relevant celui du culte ; et les monuments publics de leur piété, que les temps n'ont pu détruire, et que nous respectons encore parmi nous, font plus d'honneur à leur mémoire que les statues et les inscriptions qui, en immortalisant les victoires et les conquêtes, n'immortalisent d'ordinaire que la vanité des princes et le malheur des sujets.

Mais les mêmes motifs qui obligent les grands à soutenir la ma-

jesté et la décence extérieure du culte, les rendent en même temps protecteurs de la sainteté de ses maximes : il faut qu'ils apprennent au peuple à respecter la piété, en respectant eux-mêmes ceux qui la pratiquent ; c'est une protection publique qu'ils doivent à la vertu.

Oui, Sire, les gens de bien sont la seule source du bonheur et de la prospérité des empires : c'est pour eux seuls que Dieu accorde aux peuples l'abondance et la tranquillité. S'il se fût trouvé dix Justes dans Sodome, le feu du ciel ne seroit jamais tombé sur cette ville criminelle. L'état périroit, le trône seroit renversé, nos villes abîmées et réduites en cendres, et nous aurions le même sort que Sodome et Gomorrhe, si Dieu ne voyoit encore au milieu de nous des serviteurs fidèles, s'il ne nous laissoit encore une semence sainte; si l'innocence peut-être de l'enfant auguste et précieux, la seule semence qui nous reste du sang de nos rois, n'arrêtoit les foudres que la dissolution publique de nos mœurs auroit dû déja attirer sur nos têtes : *Nisi Dominus reliquisset nobis semen, sicut Sodoma facti essemus, et sicut Gomorrha similes fuissemus* (Rom., ix, 29). Les princes, Sire, sont donc intéressés à protéger la vertu, puisque les empires, et les monarchies, et le monde entier ne subsistera que tant qu'il y aura de la vertu sur la terre.

Mais ce n'est pas, Sire, par un simple respect que les princes doivent honorer les gens de bien : c'est par la confiance ; ils ne trouveront d'amis fidèles que ceux qui sont fidèles à Dieu : c'est par les emplois publics ; l'autorité n'est sûre et bien placée qu'entre les mains de ceux qui la craignent : c'est par des préférences ; les grands talents sont quelquefois les plus dangereux, si la crainte de Dieu ne sait les rendre utiles : c'est par l'accès auprès de leur personne ; la familiarité n'a rien à craindre de ceux qui respecteroient même nos rebuts et nos mauvais traitements : c'est enfin par les graces ; nos bienfaits ne sauroient faire des ingrats de ceux que le devoir tout seul et la conscience nous attachent.

Quel bonheur, Sire, pour un siècle, pour un empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des princes favorables à la piété ! Par eux croissent et s'animent les talents utiles à l'Église ; par eux se forment et sont protégés des ouvriers fidèles destinés à répandre la science du salut, à arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés ; par eux s'élèvent au milieu de nous des maisons saintes, des établissements pieux où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux ; par eux enfin nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monuments heureux qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnoissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, et qui les rendent les héros de tous les siècles.

Non, Sire, la gloire des monuments que l'orgueil ou l'adulation

ont élevés, sera ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugements plus équitables de la postérité : les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs qne leur siècle leur aura déférés ; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée : et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore; de tous les monuments élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes où la valeur, d'un côté, et la noblesse du sexe, de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de graces de la postérité.

Tel est le zèle de protection que les princes et les grands doivent à la sainteté des maximes de la religion : mais ils le doivent encore au dépôt sacré de sa doctrine et de sa vérité ; et notre siècle surtout, où l'irréligion fait tant de progrès, doit encore plus réveiller là-dessus leur attention et leur zèle.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles ; que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes dire non-seulement dans leur cœur et en secret, mais oser blasphémer tout haut qu'il n'y a point de Dieu ; et que dès le temps même de Salomon, où le souvenir des merveilles du Seigneur en Égypte et dans le désert étoit encore si récent, ils proposoient déja, contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire, c'est un titre qui honore ; et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui donne accès auprès des grands; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance; qui donne à des hommes obscurs, auprès des princes du peuple un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent : et l'impiété, qui devroit avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion, mes Frères ! Les plus grands hommes du paganisme ne parloient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connoissoient la puérilité et l'extravagance : ils pensoient avec les sages, et ils n'osoient parler que comme le peuple : ils n'auroient osé, avec toute leur réputation et

leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendoient respectable; et Socrate lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devoit être si cher au sieu, perd la vie, par un arrêt public d'Athènes, pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres auxquels ses citoyens devoient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement sans que le zèle public se réveille! et, sous l'empire même de la foi, des hommes vils et ignorants font des dérisions publiques d'une doctrine descendue du ciel, et on applaudit à l'impiété! et, dans un royaume où le titre de chrétien honore nos rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets! Les vaines idoles auroient donc eu le ministère public pour vengeur contre les savants et les sages, et le seul Dieu véritable ne l'auroit pas contre les libertins et les insensés!

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes Frères, dont les illustres ancêtres en ont été les premiers dépositaires, et dont vous devez être par conséquent les premiers défenseurs : éloignez l'impie d'auprès de vous; n'ayez jamais pour amis les ennemis de Dieu : il y a tant de dignité pour les grands à ne pas souffrir qu'on insulte et qu'on avilisse devant eux la foi de leurs pères! ce doit être, pour vous, manquer de respect à votre rang, que d'en manquer en votre présence à la religion que vous professez; c'est un langage indécent qui blesse les égards et les attentions qui vous sont dues : on vous méprise, en méprisant devant vous le Dieu que vous adorez. N'écoutez donc qu'avec une indignation qui ferme la bouche à l'incrédule, les discours de l'incrédulité : comme c'est la vanité seule qui fait les impies, ils seront rares dès qu'ils seront méprisés.

Ayez vous-mêmes un noble et religieux respect pour les vérités de la religion. La véritable élévation de l'esprit, c'est de pouvoir sentir toute la majesté et toute la sublimité de la foi. Les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission; l'incrédulité est le vice des esprits foibles et bornés : c'est tout ignorer que de vouloir tout connoître. Les contradictions et les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la foi; et il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir et à se soumettre.

Que votre respect et votre zèle pour la religion de vos pères cultive et fasse croître celui du jeune prince auprès duquel vos noms et vos dignités vous attachent, et dont l'éducation est pour ainsi dire confiée à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près; qu'il retrouve en vous les premiers témoins de la foi, que ses ancêtres placèrent sur le trône; que le zèle pour la défense de l'Église, qui coule en lui avec le sang, soit encore réveillé et animé par vos exemples; que les erreurs et les profanes nouveautés soient

les premiers ennemis qu'il se propose de combattre; et qu'il soit encore plus jaloux qu'on ne touche point aux anciennes bornes de la foi, qu'à celles de la monarchie.

Que la tranquillité de son règne, ô mon Dieu! devienne celle de l'Église; que les troubles qui l'agitent soient calmés avant qu'il puisse les connoître; que la concorde et l'union rétablies parmi nous préviennent la sévérité de ses lois, et ne laissent plus rien à faire à son zèle; que son règne soit le règne de la paix et de la vérité; que le lion et l'agneau vivent ensemble paisiblement sous son empire, et que cet enfant miraculeux, comme dit Isaïe, les mène encore et les voie réunis dans les mêmes pâturages : *Et puer parvulus minabit eos* (Isaie, xi, 6). Que le camp des infidèles et des Philistins ne se réjouisse plus de nos dissensions; et que s'ils entendent encore des clameurs autour de l'arche, ce ne soient plus celles qui annoncent ses périls et des malheurs nouveaux, mais ses triomphes et sa gloire. *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE MALHEUR DES GRANDS QUI ABANDONNENT DIEU.

Cùm immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem, et non invenit.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point. (Luc, xi, 24.)

Sire,

Cet esprit inquiet et immonde qui sort et rentre dans l'homme d'où il est sorti, qui change sans cesse de lieu, qui essaie de toutes les situations et ne peut se plaire et se fixer dans aucune; qui court toujours pour découvrir des sentiers agréables et délicieux, et qui ne marche jamais que par des lieux tristes et arides; qui cherche le repos et ne le trouve pas, c'est l'image de l'humeur et du caractère des grands de la terre, toujours plus inquiets, plus agités et plus malheureux que le simple peuple, dès que, livrés à leurs passions et à eux-mêmes, ils ont abandonné Dieu.

C'est la figure naturelle de cet état d'élévation et de prospérité si envié du monde, et si peu digne d'envie selon Dieu. Le bonheur, Sire, n'est pas attaché à l'éclat du rang et des titres; il n'est attaché qu'à l'innocence de la vie. Ce n'est pas ce qui nous élève au-dessus des autres hommes qui nous rend heureux, c'est ce qui nous reconcilie avec Dieu. Vous portez la plus belle couronne de l'univers; mais si la piété ne vous aide à la soutenir elle va devenir le far-

deau même qui vous accablera. En un mot, point de bonheur où il n'y a point de repos; et point de repos où Dieu n'est point.

Ainsi l'élévation toute seule ne fait pas le bonheur des grands, si elle n'est accompagnée de la vertu et de la crainte du Seigneur. Au contraire plus on est grand, plus on vit malheureux si l'on ne vit point avec Dieu.

Vérité importante qui va faire le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*.

Sire, si l'homme n'étoit fait que pour la terre, plus il y occuperoit de place, et plus il seroit heureux.

Mais l'homme est né pour le ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier seroit sa possession et son partage, qu'il sentiroit toujours qu'il se dégrade et ne se satisfait pas en s'y fixant; tous les objets qui l'attachent ici-bas l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son ame, qu'ils ne sauroient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation; et tout ce qui altère son union avec Dieu, le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre Évangile, après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés, par la possession d'un objet, du bonheur qui sembloit nous y attendre, un nouveau desir nous jette dans la même illusion; et passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple. La bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il seroit moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance, dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-même : plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône. Le diadème qui orne le front auguste des rois, n'est souvent orné que de pointes et d'épines qui le déchirent; et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre.

Il est vrai même que l'élévation nous rend plus malheureux, si

elle ne nous rend pas plus fidèles à Dieu. Les passions y sont plus violentes, l'ennui plus à charge, la bizarrerie plus inévitable, c'est-à-dire le vide de tout ce qui n'est pas Dieu plus sensible et plus affreux.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Les passions plus violentes. Oui, Sire, les passions font tous nos malheurs ; et tout ce qui les flatte et les irrite augmente nos peines. Un grand voluptueux est plus malheureux et plus à plaindre que le dernier et le plus vil d'entre le peuple : tout lui aide à assouvir son injuste passion, et tout ce qui l'assouvit la réveille; ses desirs croissent avec ses crimes Plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave : sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore, et le fait renaître de ses propres cendres : les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, et sa satiété fait elle-même son supplice; et les plaisirs enfantent eux-mêmes, dit l'Esprit de Dieu, le ver qui le ronge et qui le dévore : *Et dulcedo illius vermis* (Job, xxiv, 20). Ainsi ses inquiétudes naissent de son abondance; ses desirs toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à desirer, le laissent tristement avec lui-même : l'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide; et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers.

Son rang même, ses bienséances, ses devoirs, tout empoisonne sa passion criminelle. Son rang; plus il est élevé, plus il en coûte pour la dérober aux regards et à la censure publique : ses bienséances; plus il en est jaloux, plus les alarmes qu'une indiscrétion ne trahisse ses précautions et ses mesures, sont cruelles : ses devoirs; parcequ'il les faut toujours prendre sur ses plaisirs.

Non, Sire, le trône où vous êtes assis a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent. Si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples, à qui vous vous devez, le poison de la volupté ne trouvera guère de moment pour infecter votre cœur; elle n'habite et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence : que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs. Ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même; les rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils ont, à la vérité, ce nom et ce droit par la naissance; mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales : elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéants; il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui : loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser; et ils sont plus connus par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne, que par eux-mêmes.

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état; il regarde sans envie ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance; tous ses desirs sont renfermés dans ce qu'il possède; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit; parcequ'il peut prétendre à tout : ses desirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paroître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout; son ame est toujours aride et altérée; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

Ce n'est pas tout : de l'ambition naissent les jalousies dévorantes; et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux comme une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'état, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique : les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis, leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes; leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures : enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres.

Enfin, parcourez toutes les passions; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgraces sont plus accablantes : plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes : comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes : plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Ac-

coutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrégent leurs jours; et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déja ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes. L'excès des attentions achève ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toute seule devient pour eux une espèce de maladie et de langueur qui épuise toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissements plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable. Loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle.

Non, mes Frères, un grand dans le crime est plus malheureux qu'un autre pécheur : la prospérité l'endurcit, pour ainsi dire, au plaisir, et ne lui laisse de sensibilité que pour la peine. Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! que l'élévation, qu'on regarde comme une ressource pour les grands qui vivent dans l'oubli de vos commandements, soit elle-même leur ennui et leur supplice.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Je dis leur ennui : et c'est une seconde réflexion que me fournit le malheur des grands qui ont abandonné Dieu. Non-seulement les passions sont plus violentes dans cet état si heureux aux yeux du monde, mais l'ennui y devient plus insupportable.

Oui, mes Frères, l'ennui, qui paroît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse : ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouissances publiques : c'est une vivacité d'ostentation, le cœur n'y prend presque plus de part; le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles : ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essaient de tout, et rien ne les pique et ne les réveille : et un dégoût affreux, dit Job, suc-

cède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur ame s'étoit d'abord flattée : *Et spes illorum abominatio animæ* (Job, XI, 20).

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui pénible elle-même : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déja usé pour eux à l'entrée même de la vie ; et leurs premières années éprouvent déja les dégoûts et l'insipidité que la lassitude et le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

Il faut au Juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent. Les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien : il n'y a même que les plaisirs innocents qui laissent une joie pure dans l'ame ; tout ce qui la souille, l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac et de Rebecca, dans la cour du roi de Gerare, suffisoient à ces ames pures et fidèles. C'étoit un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte. Les festins d'hospitalité faisoient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisoit pour les délices de ces tables innocentes.

Il faut moins de joie au dehors à celui qui la porte déja dans le cœur ; elle se répand de là sur les objets les plus indifférents : mais si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors. Rassemblez tous les amusements autour de vous, il s'y répandra toujours du fond de votre ame une amertume qui les empoisonnera. Raffinez sur tous les plaisirs, subtilisez-les, mettez-les dans le creuset ; de toutes ces transformations, il n'en sortira et résultera jamais que l'ennui.

Grand Dieu ! ce qui nous éloigne de vous est cela même qui devroit nous rappeler à vous : plus la prospérité multiplie nos plaisirs, plus elle nous en détrompe ; et les grands sont moins excusables et plus malheureux de ne pas s'attacher à vous, ô mon Dieu! parcequ'ils sentent mieux et plus souvent le vide de tout ce qui n'est pas vous.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Et non-seulement ils sont plus malheureux par l'ennui qui les poursuit partout, mais encore par la bizarrerie et le fonds d'humeur et de caprice qui en sont inséparables. Lorsqu'il sera rassasié, dit Job, son esprit paroîtra triste et agité ; l'inégalité de son humeur imitera l'inconstance des flots de la mer, et les pensées les plus noires et les plus sombres viendront fondre dans son ame :

Cùm satiatus fuerit, arctabitur, æstuabit, et omnis dolor irruet super eum (Job, xx, 22).

Telle est, Sire, la destinée des princes et des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, et qui n'usent de leur prospérité que pour la félicité de leurs sens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur est à charge, et ils sont à charge à eux-mêmes : leurs projets se détruisent les uns les autres ; et il n'en résulte jamais qu'une incertitude universelle que le caprice forme, et que lui seul peut fixer : leurs ordres ne sont jamais, un moment après, les interprètes sûrs de leur volonté : on déplaît en obéissant : il faut les deviner, et cependant ils sont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches, dit l'Esprit saint, sont vagues, incertaines, incompréhensibles : *Vagi sunt gressus ejus, et investigabiles* (Prov., v, 6). On a beau s'attacher à les suivre, on les perd de vue à chaque instant ; ils changent de sentier, on s'égare avec eux, et on les manque encore : ils se lassent des hommages qu'on leur rend, et ils sont piqués de ceux qu'on leur refuse. Les serviteurs les plus fidèles les importunent par leur sincérité, et ne réussissent pas mieux à plaire par leur complaisance. Maîtres bizarres et incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs caprices et de leur humeur ; et ils ne peuvent le porter eux-mêmes, ils ne semblent nés que pour leur malheur, et pour le malheur de ceux qui les servent.

Voyez Saül au milieu de ses prospérités et de sa gloire. Quel homme auroit dû passer des jours plus agréables et plus heureux? D'une fortune obscure et privée, il s'étoit vu élever sur le trône : son règne avoit commencé par des victoires : un fils digne de lui succéder, sembloit assurer la couronne à sa race : toutes les tribus soumises fournissoient à sa magnificence et à ses plaisirs, et lui obéissoient comme un seul homme. Que lui manquoit-il pour être heureux, si l'on pouvoit l'être sans Dieu?

Il perd la crainte du Seigneur, et avec elle il perd son repos et tout le bonheur de sa vie. Livré à un esprit mauvais et aux vapeurs noires et bizarres qui l'agitent, on ne le connoît plus, et il ne se connoît plus lui-même. La harpe d'un berger, loin d'amuser sa tristesse, redouble sa fureur. Ses louanges et ses victoires, chantées par les filles de Juda, sont pour lui comme des censures et des opprobres. Il se dérobe aux hommages publics, et il ne peut se dérober à lui-même. David lui déplaît en paroissant au pied de son trône, et s'en éloignant il est encore plus sûr de déplaire. Touché de sa fidélité, il fait son éloge, et se reconnoît moins juste et moins innocent que lui ; et le lendemain il lui dresse des embûches, pour s'en assurer et lui faire perdre la vie. La tendresse de son propre fils l'ennuie et lui devient suspecte. Tous les courtisans cherchent, étudient ce qui pourroit adoucir son humeur sombre et bizarre : soins inutiles, lui-même ne le sait pas. Il a négligé Samuel pendant

la vie de ce Prophète, et il s'avise de le rappeler du tombeau et de le consulter après sa mort. Il ne croit plus en Dieu, et il est assez crédule pour aller interroger les démons. Il est impie, et il est superstitieux : destin, pour le dire ici en passant, assez ordinaire aux incrédules. Ils traitent d'imposteurs les Samuel, les Prophètes autrefois envoyés de Dieu ; ils regardent comme une force d'esprit de mépriser ces interprètes respectables des conseils éternels, et de se moquer des prédictions que les événements ont toutes justifiées ; ils refusent au Très-Haut la connoissance de l'avenir, et le pouvoir d'en favoriser ses serviteurs fidèles, et ils ont la foiblesse populaire d'aller consulter une pythonisse !

Oui, mes Frères, le malheureux état des grands dans le crime est une preuve éclatante qu'un Dieu préside aux choses humaines. Si les hommes ennemis de Dieu pouvoient être heureux, ils le seroient du moins sur le trône. Mais quiconque, dit un roi lui-même, quiconque, fût-il maître de l'univers, s'éloigne de la règle et de la sagesse, il s'éloigne du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre : *Sapientiam enim et disciplinam qui abjicit, infelix est* (SAP., III, 11).

Plus même vous êtes élevés, plus vous êtes malheureux. Comme rien ne vous contraint, rien aussi ne vous fixe : moins vous dépendez des autres, plus vous êtes livrés à vous-mêmes : vos caprices naissent de votre indépendance ; vous retournez sur votre autorité. Vos passions ayant essayé de tout, et tout usé, il ne vous reste plus qu'à vous dévorer vous-mêmes : vos bizarreries deviennent l'unique ressource de votre ennui et de votre satiété. Ne pouvant plus varier les plaisirs déja tous épuisés, vous ne sauriez plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de votre humeur ; et vous vous en prenez sans cesse à vous du vide que tout ce qui vous environne laisse au dedans de vous-mêmes.

Et ce n'est pas ici une de ces vaines images que le discours embellit, et où l'on supplée par les ornements à la ressemblance. Approchez des grands ; jetez les yeux vous-mêmes sur une de ces personnes qui ont vieilli dans les passions, et que le long usage des plaisirs a rendues également inhabiles et au vice et à la vertu. Quel nuage éternel sur l'humeur ! quel fonds de chagrin et de caprice ! Rien ne plaît, parcequ'on ne sauroit plus soi-même se plaire : on se venge sur tout ce qui nous environne des chagrins secrets qui nous déchirent ; il semble qu'on fait un crime au reste des hommes de l'impuissance où l'on est d'être encore aussi criminel qu'eux : on leur reproche en secret tout ce qu'on ne peut plus se permettre à soi-même, et l'on met l'humeur à la place des plaisirs.

Non, mes Frères, tournez-vous de tous les côtés : les grands séparés de Dieu ne sont plus que les tristes jouets de leurs passions, de leurs caprices, des événements et de toutes les choses humaines. Eux seuls sentent le malheur d'une ame livrée à elle-même, en qui

toutes les ressources des sens et des plaisirs ne laissent qu'un vide affreux; et à qui le monde entier avec tout cet amas de gloire et de fumée qui l'environne devient inutile, si Dieu n'est point avec elle: ils sont comme les témoins illustres de l'insuffisance des créatures et de la nécessité d'un Dieu et d'une religion sur la terre. Eux seuls prouvent au reste des hommes qu'il ne faut attendre de bonheur ici-bas que dans la vertu et dans l'innocence; que tout ce qui augmente nos passions multiplie nos peines; que les heureux du monde n'en sont, pour ainsi dire, que les premiers martyrs, et que Dieu seul peut suffire à un cœur qui n'est fait que pour lui seul.

Dieu de mes pères, disoit autrefois un jeune roi, et qui dès l'enfance comme vous, Sire, étoit monté sur le trône; Dieu de mes pères, vous m'avez établi prince sur votre peuple, et juge des enfants d'Israël; au sortir presque du berceau, vous m'avez placé sur le trône; et en un âge où l'on ignore encore l'art de se conduire soi-même, vous m'avez choisi pour être le conducteur d'un grand peuple: *Deus patrum meorum, tu elegisti me regem populo tuo* (Sap., ix, 9, 7). Vous m'avez environné de gloire, de prospérité et d'abondance; mais la magnificence de vos dons sera elle-même la source de mes malheurs et de mes peines, si vous n'y ajoutez l'amour de vos commandements et la sagesse. Envoyez-la-moi du haut des cieux, où elle assiste sans cesse à vos côtés; c'est elle qui préside aux bons conseils, et qui donnera à ma jeunesse toute la prudence des vieillards et toute la majesté des rois mes ancêtres: elle seule m'adoucira les soucis de l'autorité et le poids de ma couronne: *Ut mecum sit et mecum laboret* (Ibid., 10). Elle seule me fera passer des jours heureux, et me soutiendra dans les ennuis et les pensées inquiètes que la royauté traîne après elle: *Et erit allocutio cogitationis et tædii mei* (Ibid., viii, 9). Je ne trouverai de repos au milieu même de la magnificence de mes palais, et parmi les hommages qu'on m'y rendra, qu'avec elle: *Intrans in domum meam, conquiescam cum illâ* (Ibid., 16). Les plaisirs finissent par l'amertume; le trône lui-même, grand Dieu, si vous n'y êtes assis avec le souverain, est le siége des noirs soucis: mais votre crainte et la sagesse ne laisse point de regret après elle; on ne s'ennuie point de la posséder, et la joie même et la paix ne se trouvent jamais qu'avec elle: *nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium, sed lætitiam et gaudium* (Ibid.).

Heureux donc le prince, ô mon Dieu! qui ne croit commencer à régner que lorsqu'il commence à vous craindre, qui ne se propose d'aller à la gloire que par la vertu, et qui regarde comme un malheur de commander aux autres s'il ne vous est pas soumis lui-même!

Donnez donc, grand Dieu, votre sagesse et votre jugement au roi, et votre justice à cet enfant de tant de rois (Ps. lxxi, 1). Vous qui êtes le secours du pupille, rendez-lui, par l'abondance de vos bé-

nédictions, ce que vous lui avez ôté en le privant des exemples d'un père pieux, et des leçons d'un auguste bisaïeul : réparez ses pertes par l'accroissement de vos graces et de vos bienfaits. Vous seul, grand Dieu, tenez-lui lieu de tout ce qui lui manque : regardez avec des yeux paternels cet enfant auguste que vous avez, pour ainsi dire, laissé seul sur la terre, et dont vous êtes par conséquent le premier tuteur et le père : que son enfance, qui le rend si cher à la nation, réveille les entrailles de votre miséricorde et de votre tendresse : environnez sa jeunesse des secours singuliers de votre protection. La foiblesse de son âge, et les graces qui brillent déja dans ses premières années, nous arrachent tous les jours des larmes de crainte et de tendresse. Rassurez nos frayeurs en éloignant de lui tous les périls qui pourroient menacer sa vie, et récompensez notre tendresse en le rendant lui-même tendre et humain pour ses peuples. Rendez-le heureux en lui conservant votre crainte, qui seule fait le bonheur des peuples et des rois. Assurez la félicité de son règne par la bonté de son cœur, et par l'innocence de sa vie : que votre loi sainte soit écrite au fond de son ame et autour de son diadème, pour lui en adoucir le poids ; qu'il ne sente les soucis de la royauté que par sa sensibilité aux misères publiques ; et que sa piété, plus encore que sa puissance et ses victoires, fasse tout son bonheur et le nôtre ! *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CAREME.

SUR L'HUMANITÉ DES GRANDS ENVERS LE PEUPLE.

Cùm sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum.
Jésus ayant levé les yeux, et voyant une grande foule de peuple qui venoit à lui. (JEAN, VI, 5.)

SIRE,

Ce n'est pas la toute-puissance de Jésus-Christ et la merveille des pains multipliés par sa seule parole, qui doit aujourd'hui nous toucher et nous surprendre. Celui par qui tout étoit fait, pouvoit tout sans doute sur des créatures qui sont son ouvrage ; et ce qui frappe le plus les sens dans ce prodige, n'est pas ce que je choisis aujourd'hui pour nous consoler et nous instruire.

C'est son humanité envers les peuples. Il voit une multitude errante et affamée au pied de la montagne, et ses entrailles se troublent, et sa piété se réveille, et il ne peut refuser aux besoins de ces infortunés non-seulement son secours, mais encore sa compassion et sa tendresse : *Vidit turbam multam, et misertus est eis* (MATTH., XIV, 14).

Partout il laisse échapper des traits d'humanité pour les peuples. A la vue des malheurs qui menacent Jérusalem, il soulage sa douleur par sa piété et par ses larmes.

Quand deux disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur une ville de Samarie, son humanité s'intéresse pour ce peuple contre leur zèle, et il leur reproche d'ignorer encore l'esprit de douceur et de charité dont ils vont être les ministres.

Si les apôtres éloignent rudement une foule d'enfants qui s'empressent autour de lui, sa bonté s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible; et plus un respect malentendu éloigne de lui les foibles et les petits, plus sa clémence et son affabilité s'en rapproche.

Grande leçon d'humanité envers les peuples, que Jésus-Christ donne aujourd'hui aux princes et aux grands. Ils ne sont grands que pour les autres hommes; et ils ne jouissent proprement de leur grandeur, qu'autant qu'ils la rendent utile aux autres hommes.

C'est-à-dire, l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands; et l'humanité envers les peuples est l'usage le plus délicieux de la grandeur.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, toute puissance vient de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité des hommes. Les grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres et des malheureux: ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples.

Quelle affreuse providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, et qui souvent ne connoissent pas le Dieu qui les comble de bienfaits!

Si Dieu en élève quelques-uns, c'est donc pour être l'appui et la ressource des autres. Il se décharge sur eux du soin des foibles et des petits; c'est par là qu'ils entrent dans l'ordre des conseils de la Sagesse éternelle. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'est l'usage qu'ils en doivent faire pour ceux qui souffrent; c'est le seul trait de distinction que Dieu ait mis en nous: ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence; et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

L'humanité envers les peuples est donc le premier devoir des grands, et l'humanité renferme l'affabilité, la protection, et les largesses.

Je dis l'affabilité. Oui, Sire, on peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus par-

donnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité; tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace; et plus d'une fois les anciens régnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands, au contraire, placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant; ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance : ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendants de ces races illustres et anciennes, auxquelles personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance; ils vous la laisseroient ignorer, si elle pouvoit être ignorée. Les monuments publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; et en exigeant au delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devroit leur rendre.

En effet, on est moins touché de son élévation quand on est né pour être grand : quiconque est ébloui de ce degré éminent où la naissance et la fortune l'ont placé, c'est-à-dire qu'il n'étoit pas fait pour monter si haut. Les plus hautes places sont toujours au-dessous des grandes ames; rien ne les enfle et ne les éblouit, parceque rien n'est plus haut qu'elles.

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache; c'est une preuve certaine qu'on perdroit

en se montrant de trop près : on couvre de la fierté des défauts et des foiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venoit exposer simplement à David ses chagrins domestiques; et si l'éclat du trône étoit tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevoit l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talents aimables; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne. Les charmes et la majesté de votre personne; la bonté et la droiture de votre cœur assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus devant lesquels c'étoit un crime digne de mort pour Esther même d'oser paroître sans ordre, et dont la seule présence glaçoit le sang dans les veines des suppliants, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, sans ame, sans vie, sans courage, sans vertu, livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves séparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir: l'obscurité et la solitude en faisoient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique; c'est être foible et timide que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de concilier les cœurs : il ne faut pour cela ni effort ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Écriture, est la vie et la félicité des peuples; et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides : *In hilaritate vultûs regis, vita; et clementia ejus quasi imber serotinus* (Prov., xvi, 15).

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser à ce point toute

l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déja imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? n'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, et par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? et si quelqu'un devoit être honteux de son état, seroit-ce le pauvre qui le souffre, ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables : c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût : il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent souvent aux hommages publics pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais, qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de paroître humain! n'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les moments d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? l'humeur est-elle donc le privilége des grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devroit être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques et tous les plus noirs soucis environnent : ils seroient bien plus dignes d'excuse, si, portant déja le deuil, l'amertume, le désespoir, souvent dans le cœur, ils en laissoient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parcequ'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déja sous le joug de leur autorité et de leur puissance : grand Dieu! seroit-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur?

Car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands ; et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage ; c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne seroit plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermoit nos entrailles, et ne nous rendoit plus accessibles à leurs plaintes, que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines.

Les malheureux et les opprimés n'ont droit de les approcher que pour trouver auprès d'eux la protection qui leur manque. Oui, mes Frères, les lois qui ont pourvu à la défense des foibles ne suffisent pas pour les mettre à couvert de l'injustice et de l'oppression : la misère ose rarement réclamer les lois établies pour la protéger, et le crédit souvent leur impose silence.

C'est donc aux grands à remettre le peuple sous la protection des lois : la veuve, l'orphelin, tous ceux qu'on foule et qu'on opprime ont un droit acquis à leur crédit et à leur puissance ; elle ne leur est donnée que pour eux ; c'est à eux à porter au pied du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé : ils sont comme le canal de communication, et le lien des peuples avec le souverain, puisque le souverain n'est lui-même que le père et le pasteur des peuples. Ainsi ce sont les peuples tout seuls qui donnent aux grands le droit qu'ils ont d'approcher du trône, et c'est pour les peuples tout seuls que le trône lui-même est élevé. En un mot, et les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple.

Mais, si, loin d'être les protecteurs de sa foiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs ; s'ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles : grand Dieu ! les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous ; vous maudirez ces races cruelles ; vous lancerez vos foudres sur les géants ; vous renverserez tout cet édifice d'orgueil, d'injustice et de prospérité, qui s'étoit élevé sur les débris de tant de malheureux ; et leur prospérité sera ensevelie sous ses ruines.

Aussi la prospérité des grands et des ministres des souverains, qui ont été les oppresseurs des peuples, n'a jamais porté que la honte, l'ignominie et la malédiction à leurs descendants. On a vu sortir de cette tige d'iniquité des rejetons honteux, qui ont été l'opprobre de leur nom et de leur siècle. Le Seigneur a soufflé sur l'amas de leurs richesses injustes, et l'a dissipé comme de la poussière ; et s'il laisse encore traîner sur la terre des restes infortunés de leur race, c'est pour les faire servir de monument éternel à ses vengeances, et perpétuer la peine d'un crime qui perpétue presque toujours avec lui l'affliction et la misère publique dans les empires.

La protection des foibles est donc le seul usage légitime du crédit et de l'autorité; mais les secours et les largesses qu'ils doivent trouver dans notre abondance forment le dernier caractère de l'humanité.

Oui, mes Frères, si c'est Dieu seul qui vous a fait naître ce que vous êtes, quel a pu être son dessein en répandant avec tant de profusion sur vous les biens de la terre? A-t-il voulu vous faciliter le luxe, les passions et les plaisirs qu'il condamne? sont-ce des présents qu'il vous ait faits dans sa colère? Si cela est, si c'est pour vous seuls qu'il vous a fait naître dans la prospérité et dans l'opulence, jouissez-en, à la bonne heure; faites-vous, si vous le pouvez, une injuste félicité sur la terre; vivez comme si tout étoit fait pour vous; multipliez vos plaisirs. Hâtez-vous de jouir, le temps est court. N'attendez plus rien au delà que la mort et le jugement; vous avez reçu ici-bas votre récompense.

Mais si, dans les desseins de Dieu, vos biens doivent être les ressources et les facilités de votre salut, il ne laisse donc des pauvres et des malheureux sur la terre que pour vous; vous leur tenez donc ici-bas la place de Dieu même; vous êtes, pour ainsi dire, leur providence visible: ils ont droit de vous réclamer, et de vous exposer leurs besoins; vos biens sont leurs biens, et vos largesses le seul patrimoine que Dieu leur ait assigné sur la terre.

SECONDE PARTIE.

Et qu'y a-t-il dans votre état de plus digne d'envie que le pouvoir de faire des heureux? Si l'humanité envers les peuples est le premier devoir des grands, n'est-elle pas aussi l'usage le plus délicieux de la grandeur?

Quand toute la religion ne seroit pas elle-même un motif universel de charité envers nos frères, et que notre humanité à leur égard ne seroit payée que par le plaisir de faire des heureux et de soulager ceux qui souffrent, en faudroit-il davantage pour un bon cœur? Quiconque n'est pas sensible à un plaisir si vrai, si touchant, si digne du cœur, il n'est pas né grand, il ne mérite pas même d'être homme. Qu'on est digne de mépris, dit saint Ambroise, quand on peut faire des heureux, et qu'on ne le veut pas: *Infelix cujus in potestate est tantorum animas a morte defendere, et non est voluntas* (S. Ambr. *in Vitâ Nab.*, 13)!

Il semble même que c'est une malédiction attachée à la grandeur. Les personnes nées dans une fortune obscure et privée n'envient dans les grands que le pouvoir de faire des graces, et de contribuer à la félicité d'autrui: on sent qu'à leur place on seroit trop heureux de répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs en y répandant des bienfaits, et de s'assurer pour toujours leur amour et leur reconnoissance. Si, dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces desirs chimériques de parvenir à de grandes places,

le premier usage qu'on se propose de cette nouvelle élévation, c'est d'être bienfaisant, et d'en faire part à tous ceux qui nous environnent : c'est la première leçon de la nature, et le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux. Ce n'est que dans les grands seuls qu'il est éteint : il semble que la grandeur leur donne un autre cœur, plus dur et plus insensible que celui du reste des hommes; que plus on est à portée de soulager des malheureux, moins on est touché de leurs misères; que plus on est le maître de s'attirer l'amour et la bienveillance des hommes, moins on en fait cas; et qu'il suffit de pouvoir tout, pour n'être touché de rien.

Mais quel usage plus doux et plus flatteur, mes Frères, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes, et leur donner des lois? mais ce sont là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources tarit bientôt; tout est bientôt épuisé; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être né grand, vous goûterez la véritable douceur de votre état; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres; ce plaisir est pour vous seul. Tout le reste a ses amertumes; ce plaisir seul les adoucit toutes. La joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir. Revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre ame; le long usage qui en-

durcit le cœur à tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible.

Et qu'a la majesté du trône elle-même, Sire, de plus délicieux que le pouvoir de faire des graces? Que seroit la puissance des rois, s'ils se condamnoient à en jouir tous seuls? une triste solitude, l'horreur des sujets, et le supplice du souverain. C'est l'usage de l'autorité qui en fait le plus doux plaisir; et le plus doux usage de l'autorité, c'est la clémence et la libéralité qui la rendent aimable.

Nouvelle raison : outre le plaisir de faire du bien, qui nous paie comptant de notre bienfait, montrez de la douceur et de l'humanité dans l'usage de votre puissance, dit l'Esprit de Dieu ; et c'est la gloire la plus sûre et la plus durable où les grands puissent atteindre : *In mansuetudine opera tua perfice, et super hominum gloriam diligeris* (Eccl., III, 19).

Non, Sire, ce n'est pas le rang, les titres, la puissance, qui rendent les souverains aimables ; ce n'est pas même les talents glorieux que le monde admire, la valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits et de gouverner les peuples : ces grands talents ne les rendent aimables à leurs sujets qu'autant qu'ils les rendent humains et bienfaisants. Vous ne serez grand qu'autant que vous leur serez cher : l'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle et la moins équivoque des souverains; et les peuples n'aiment guère dans les souverains que les vertus qui rendent leur régne heureux.

Et, en effet, est-il pour les princes une gloire plus pure et plus touchante que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang ; c'est le carnage et la mort qui nous y conduit; et il faut faire des malheureux pour se l'assurer. L'appareil qui l'environne est funeste et lugubre ; et souvent le conquérant lui-même, s'il est humain, est forcé de verser des larmes sur ses propres victoires.

Mais la gloire, Sire, d'être cher à son peuple et de le rendre heureux, n'est environnée que de la joie et de l'abondance : il ne faut point élever de statues et de colonnes superbes pour l'immortaliser; elle s'élève dans le cœur de chaque sujet un monument plus durable que l'airain et le bronze, parceque l'amour dont il est l'ouvrage est plus fort que la mort. Le titre de conquérant n'est écrit que sur le marbre; le titre de père du peuple est gravé dans les cœurs.

Et quelle félicité pour le souverain de regarder son royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfants; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et leurs personnes, et de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes et des triomphes a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Mais de plus, Sire, si la gloire des conquérants vous touche, commencez

par gagner les cœurs de vos sujets ; cette conquête vous répond de celle de l'univers. Un roi cher à une nation valeureuse comme la vôtre n'a plus rien à craindre que l'excès de ses prospérités et de ses victoires.

Écoutez cette multitude que Jésus-Christ rassasie aujourd'hui dans le désert : ils veulent l'établir roi sur eux : *ut raperent eum, et facerent eum regem* (Joan., vi, 15). Ils lui dressent déja un trône dans leur cœur, ne pouvant le faire remonter encore sur celui de David et des rois de Juda ses ancêtres : ils ne reconnoissent son droit à la royauté que par son humanité. Ah! si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroit ni les plus nobles ni les plus vaillants qu'ils choisiroient ; ce seroit les plus tendres, les plus humains, des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

Heureuse la nation, grand Dieu, à qui vous destinez dans votre miséricorde un souverain de ce caractère! D'heureux présages semblent nous le promettre : la clémence et la majesté peintes sur le front de cet auguste enfant, nous annoncent déja la félicité de nos peuples ; ses inclinations douces et bienfaisantes rassurent et font croître tous les jours nos espérances. Cultivez donc, ô mon Dieu, ces premiers gages de notre bonheur ! rendez-le aussi tendre pour ses peuples que le prince pieux auquel il doit la naissance, et que vous n'avez fait que montrer à la terre. Il ne vouloit régner, vous le savez, que pour nous rendre heureux ; nos misères étoient ses misères, nos afflictions étoient les siennes; et son cœur ne faisoit qu'un cœur avec le nôtre. Que la clémence et la miséricorde croissent donc avec l'âge dans cet enfant précieux, et coulent en lui avec le sang d'un père si humain et si miséricordieux ! que la douceur et la majesté de son front soit toujours une image de celle de son ame ! que son peuple lui soit aussi cher qu'il est lui-même cher à son peuple ! qu'il prenne dans la tendresse de la nation pour lui la règle et la mesure de l'amour qu'il doit avoir pour elle ! par là il sera aussi grand que son bisaïeul, plus glorieux que tous ses ancêtres, et son humanité sera la source de notre félicité sur la terre et de son bonheur dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE JOUR DE L'INCARNATION.

SUR LES CARACTÈRES DE LA GRANDEUR DE JÉSUS-CHRIST.

Hic erit magnus.
Il sera grand. (LUC, I, 32.)

SIRE,

Quand les hommes augurent d'un jeune prince qu'il sera grand, cette idée ne réveille en eux que des victoires et des prospérités temporelles; ils n'établissent sa grandeur future que sur des malheurs publics; et les mêmes signes qui annoncent l'éclat de sa gloire, sont comme des présages sinistres qui ne promettent que des calamités au reste de la terre.

Mais ce n'est pas à ces marques vaines et lugubres de grandeur que l'ange annonce aujourd'hui à Marie que Jésus-Christ sera grand : le langage du ciel et de la vérité ne ressemble pas à l'erreur et à la vanité des adulations humaines, et Dieu ne parle point comme l'homme.

Jésus-Christ sera grand, parcequ'il sera le Saint et le Fils de Dieu : *Sanctum, vocabitur Filius Dei* (LUC, I, 35); parcequ'il sauvera son peuple : *Ipse enim salvum faciet populum suum* (MATTH., I, 21); parceque son règne ne finira plus : *Et regni ejus non erit finis* (LUC, I, 33). Tels sont les caractères de sa grandeur : une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

Et voilà les caractères de la véritable grandeur. Ce n'est pas, Sire, dans l'élévation de la naissance, dans l'éclat des titres et des victoires, dans l'étendue de la puissance et de l'autorité, que les princes et les grands doivent la chercher : ils ne seront grands, comme Jésus-Christ, qu'autant qu'ils seront saints, qu'ils seront utiles aux peuples, et que leur vie et leur règne deviendra un modèle qui se perpétuera dans tous les siècles, c'est-à-dire, qu'ils auront, comme Jésus-Christ, une grandeur de sainteté, une grandeur de miséricorde, une grandeur de perpétuité et de durée.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, l'origine éternelle de Jésus-Christ, son titre de Fils de Dieu, qui est le titre essentiel de sa sainteté, l'est aussi de sa grandeur et de son éminence. Il n'est pas appelé grand, parcequ'il compte des rois et des patriarches parmi ses ancêtres, et que le sang le plus auguste de l'univers coule dans ses veines; il est grand, parcequ'il

est le Saint et le Fils du Très-Haut : toute sa grandeur a sa source dans le sein de Dieu d'où il est sorti ; et le grand mystère de ses voies éternelles, qui se manifeste aujourd'hui, va puiser tout son éclat dans sa naissance divine.

Nous n'avons de grand que ce qui nous vient de Dieu. Oui, mes Frères, que les grands se vantent d'avoir comme Jésus-Christ des princes et des rois parmi leurs ancêtres : s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si toute leur grandeur est dans leur nom, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, leur naissance les avilit et les déshonore, même selon le monde. On oppose sans cesse leur nom à leur personne : le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre : les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs, on redemande à leurs noms les vertus qui ont autrefois honoré la patrie : et cet amas de gloire dont ils ont hérité n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Cependant la plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeux dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monuments que les temps ont effacés, et se croient au dessus des autres hommes, parcequ'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage : mais ce n'est qu'un titre; ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire; ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur ; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque, et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux ; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Mais si, devant le monde même, la naissance sans la vertu n'est plus qu'un vain titre qui nous reproche sans cesse notre oisiveté et notre bassesse, qu'est-elle devant Dieu, qui ne voit de grand et de réel en nous que les dons de sa grace et de son esprit qu'il y a mis lui-même?

C'est donc notre naissance selon la foi qui fait le plus glorieux de tous nos titres. Nous ne sommes grands, que parceque nous sommes comme Jésus-Christ, enfants de Dieu, et que nous soutenons la no-

blesse et l'excellence d'une si haute origine. C'est elle qui élève le chrétien au-dessus des rois et des princes de la terre : c'est par elle que nous entrons aujourd'hui dans tous les droits de Jésus-Christ, que tout est à nous, que tout l'univers n'est que pour nous, que les patriarches et tous les élus des siècles passés sont nos ancêtres; que nous devenons héritiers d'un royaume éternel, que nous jugerons les anges et les hommes, et que nous verrons un jour à nos pieds toutes les nations et les puissances du siècle.

Telle est, Sire, la prérogative des enfants de Dieu. Aussi nos rois ont mis le titre de chrétien à la tête de tous les titres qui entourent et ennoblissent leur couronne; et le plus saint de vos prédécesseurs n'alloit pas chercher la source et l'origine de sa grandeur dans le nombre des villes et des provinces soumises à son empire, mais dans le lieu seul où il avoit été mis par le baptême au nombre des enfants de Dieu.

Mais, Sire, ce n'est pas assez, dit saint Jean, d'en porter le nom, il faut l'être en effet : *Ut filii Dei nominemur et simus* (Joan. *Ep.* I, III, 1). Si les enfants des rois, dégénérant de leur auguste naissance, n'avoient que des inclinations basses et vulgaires; s'ils se proposoient la fortune d'un vil artisan comme l'objet le plus digne de leur cœur et seul capable de remplir leurs grandes destinées; si, perdant de vue le trône où ils doivent un jour être élevés, ils ne connoissoient rien de plus grand que de ramper dans la boue, et d'être confondus par leurs sentiments et leurs occupations avec la plus vile populace; quel opprobre pour leur nom, et pour la nation qui attendroit de tels maîtres!

Tels, et encore plus coupables, Sire, sont les enfants de Dieu quand ils se dégradent jusqu'à vivre comme les enfants du siècle. La grace de votre baptême vous a élevé encore plus haut que la gloire de votre naissance, quoiqu'elle soit la plus auguste de l'univers. Par celle-ci vous n'êtes qu'un roi temporel; l'autre vous rend héritier d'un royaume éternel. La première ne vous fait que l'enfant des rois; par l'autre vous êtes devenu l'enfant de Dieu. Tous les jours nous voyons croître et se développer dans votre majesté des sentiments et des inclinations dignes de la naissance que vous avez eue des rois vos ancêtres; mais ce ne seroit rien, si vous n'en montriez encore qui répondissent à la grandeur de la naissance que vous tenez de Dieu, lequel vous a mis par le baptême au nombre de ses enfants.

Or, par tout ce qu'exige une naissance royale, jugez, Sire, de ce que doit exiger une naissance toute divine. Si les enfants des rois doivent être au-dessus des autres hommes; si la moindre bassesse les déshonore; si le plus léger défaut de courage est une tache qui flétrit tout l'éclat de leur naissance; si on leur fait un crime d'une simple inégalité d'humeur; s'il faut qu'ils soient plus vaillants, plus sages, plus circonspects, plus doux, plus affables, plus hu-

mains, plus grands que le reste des hommes; si le monde exige tant des enfants de la terre : qu'est-ce que Dieu ne doit pas demander des enfants du ciel! quelle innocence, quelle pureté de desirs, quelle élévation de sentiments, quelle supériorité au-dessus des sens et des passions, quel mépris pour tout ce qui n'est pas éternel! qu'il faut être grand pour soutenir l'éminence d'une si haute origine! Premier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, une grandeur de sainteté : *Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur.*

DEUXIÈME PARTIE.

Mais en second lieu, il sera grand, parcequ'il sauvera son peuple: *Ipse enim salvum faciet populum suum* : second caractère de sa grandeur, une grandeur de miséricorde.

Il ne descend sur la terre que pour combler les hommes de ses bienfaits. Nous étions sous la servitude et sous la malédiction; et il vient rompre nos chaînes et nous mettre en liberté. Nous étions ennemis de Dieu, et étrangers à ses promesses; et il vient nous réconcilier avec lui, et nous rendre concitoyens des Saints et enfants d'une nouvelle alliance. Nous vivions sans loi, sans joug, sans Dieu dans ce monde; et il vient être notre loi, notre vérité, notre justice, et répandre l'abondance de ses dons et de ses graces sur tout l'univers. En un mot, il vient renouveler toute la nature, sanctifier ce qui étoit souillé, fortifier ce qui étoit foible, sauver ce qui étoit perdu, réunir ce qui étoit divisé. Quelle grandeur! car il n'y a rien de si grand que de pouvoir être utile à tous les hommes.

Et telle est la grandeur où les princes et les souverains, et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples, et leur portant, comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence : c'est un nouveau joug et une servitude honteuse que ce funeste libertinage; et la règle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'éléve contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul, et, sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle : chacun veut être à lui-même sa loi; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité, naissent bientôt de l'indépendance : et les souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est

la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois. Vous ne connoissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même. Vous ne commandez pas à des esclaves, vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parceque sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

La puissance de votre auguste bisaïeul sur la nation a passé celle de tous les rois vos ancêtres : un règne long et glorieux l'avoit affermie; sa haute sagesse la soutenoit, et l'amour de ses sujets n'y mettoit presque plus de bornes. Cependant il a su plus d'une fois la faire céder aux lois, les prendre pour arbitres entre lui et ses sujets, et soumettre noblement ses intérêts à leurs décisions.

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parcequ'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parcequ'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance : les passions, les volontés injustes, les desirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent moins puissants dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'énerve et la diminue; la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; et quelque absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre; il n'est grand, que parcequ'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnoissance qui les porta autrefois à se faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs; ils adorèrent

la terre qui les nourrissoit, le soleil qui les éclairoit, des princes bienfaisants, un Jupiter roi de Crète, un Osiris roi d'Égypte, qui avoient donné des lois sages à leurs sujets, qui avoient été les pères de leurs peuples, et les avoient rendus heureux pendant leur règne : l'amour et le respect qu'inspire la reconnoissance fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle, et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talents et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie que de l'affection et de l'estime publique. Les louanges que nous donnons aux autres se rapportent toujours en quelque endroit à nous-mêmes; c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes; car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux, et d'ordinaire ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux; mais la reconnoissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a en que des vertus militaires n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui, il n'a rien fait pour ses peuples; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant; mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles; mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets : il aura conquis des provinces étrangères; mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées; mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets, qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auroient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son état, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes; rendu au culte et à la religion de ses pères l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité qui en perpétuent le respect parmi les peuples; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets; qui a regardé ses sujets comme ses enfants, son royaume comme sa famille; et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui

avoient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parcequ'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfants le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux ; et dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivants ; de tous ces monuments superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

TROISIÈME PARTIE.

Aussi le dernier caractère de la grandeur de Jésus-Christ, c'est la durée et la perpétuité de son règne : *Et regni ejus non erit finis.* Il étoit hier, il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles : ses bienfaits perpétueront sa royauté et sa puissance. Les hommes de tous les temps le reconnoîtront, l'adoreront comme leur chef, leur libérateur, leur pontife toujours vivant, et qui s'offre toujours pour nous à son Père : il sera même le prince de l'éternité, il régnera sur tous les élus dans le ciel, et l'Église triomphante ne sera pas moins son royaume et son héritage que celle qui combat sur la terre. C'est ici une grandeur de perpétuité et de durée.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle étoit donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'étoit un faux éclat qui environnoit nos places, mais qui ne sortoit pas de nous-mêmes. Nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire étoit le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloges ; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données ; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oseroit plus parler : on en voit presque rougir les monuments publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue. Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros ; et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Pour connoître la grandeur véritable des souverains et des grands, il faut la chercher dans les siècles qui sont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît et s'affermit lorsqu'elle a pris sa source dans l'amour des peuples. On dispute encore aujourd'hui à un de vos plus vaillants prédécesseurs les éloges magnifiques que son siècle lui donna à l'envi ; et malgré la gloire de Marignau, on doute si la valeur doit le faire compter parmi les grands rois qui ont occupé votre trône : et avec moins de ces talents brillants qui font les héros, et plus de ces vertus pacifiques qui font les bons rois, son prédécesseur sera toujours grand dans nos histoires, parcequ'il sera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux souverains pendant leur règne, s'ils ne sont répétés sous les règnes suivants. C'est là que la postérité, toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puissance et à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils durent à leur vertu bien plus qu'à leur puissance. Il faut, Sire, que la vie d'un grand roi puisse être proposée comme une règle à ses successeurs, et que son règne devienne le modèle de tous les règnes à venir : c'est par là qu'il sera, si je l'ose dire, éternel comme le règne de Jésus-Christ : *Et regni ejus non erit finis.*

Le règne de David fut toujours le modèle des bons rois de Juda, et sa durée égala celle du trône de Jérusalem. Ce ne furent pas ses victoires toutes seules qui le rendirent le modèle des rois ses successeurs, Saül en avoit remporté comme lui sur les Philistins et sur les Amalécites ; ce fut sa piété envers Dieu, son amour pour son peuple, son zèle pour la loi et pour la religion de ses pères, sa soumission à Dieu dans les disgraces, sa modération dans la victoire et dans la prospérité, son respect pour les prophètes qui venoient de la part de Dieu l'avertir de ses devoirs et lui ouvrir les yeux sur ses foiblesses, les larmes publiques de pénitence et de piété dont il baigna son trône pour expier le scandale de sa chute, les richesses immenses qu'il amassa pour élever un temple au Dieu de ses pères, sa confiance dans le grand-prêtre et dans les ministres du culte saint, le soin qu'il prit d'inspirer à son fils Salomon les maximes de la vertu et de la sagesse, et enfin le bon ordre et la justice des lois qu'il établit dans tout Israël.

Voilà, Sire, la grandeur que votre majesté doit se proposer. Réguez de manière que votre règne puisse être éternel ; que non-seulement il vous assure la royauté immortelle des enfants de Dieu, mais encore que dans tous les âges qui suivront on vous propose aux princes vos successeurs comme le modèle des bons rois.

Ce ne sera pas seulement en remportant des victoires que vous deviendrez un grand roi ; ce sera votre amour pour vos peuples, votre fidélité envers Dieu, votre zèle pour la religion de vos pères, votre attention à rendre vos sujets heureux, qui feront de votre

règne le plus bel endroit de nos histoires, et le modèle de tous les règnes à venir.

Aimez vos peuples, Sire; et que ces mêmes paroles, si souvent portées à vos oreilles, trouvent toujours un accès favorable dans votre cœur. Soyez tendre, humain, affable, touché de leurs misères, compatissant à leurs besoins; et vous serez un grand roi, et la durée de votre règne égalera celle de la monarchie. Dieu vous a établi sur une nation qui aime ses princes, et qui, par cela seul, mérite d'en être aimée. Dans un royaume où les peuples naissent, pour ainsi dire, bons sujets, il faut que les souverains en naissant naissent de bons maîtres. Vous voyez déja tous les cœurs voler après vous, Sire; l'amour ne peut se payer que par l'amour; et vous ne seriez pas digne de la tendresse de vos sujets, si vous leur refusiez la vôtre.

Il n'y a point d'autre gloire pour les rois: leur grandeur est toute dans l'amour de leurs peuples; ce sont eux qui perpétuent de siècle en siècle la mémoire des bons princes. Et quelle gloire en effet pour un roi de régner encore après sa mort sur les cœurs de ses sujets! d'être sûr que, dans tous les temps à venir, les peuples, ou regretteront de n'avoir pas vécu sous son règne, ou se féliciteront d'avoir un roi qui lui ressemble! Quelle gloire, Sire, de faire dire de soi dans toute la suite des siècles, comme la reine de Saba le disoit de Salomon: Heureux ceux qui le virent, et qui vécurent sous la douceur de ses lois et de son empire! heureux l'âge qui montra à la terre un si bon maître! heureuses les villes et les campagnes qui virent revivre sous son règne l'abondance, la paix, la joie, la justice, l'innocence des âges les plus fortunés! heureuse la nation que le ciel favorisera un jour d'un prince qui lui soit semblable!

Grand Dieu! c'est vous seul qui donnez les bons rois aux peuples; et c'est le plus grand don que vous puissiez faire à la terre. Vous tenez encore entre vos mains l'enfant auguste que vous destinez à la monarchie. Son âge, son innocence, le laissent encore l'ouvrage commencé de vos miséricordes. Il n'est pas encore sorti de dessous la main qui le forme, et qui l'achève. Grand Dieu! il est encore temps, formez-le pour le bonheur des peuples à qui vous l'avez réservé; et que cette priére, si souvent ici renouvelée, ne lasse pas votre bonté, puisqu'elle intéresse si fort le salut et la félicité d'une nation que vous avez toujours protégée!

C'est sous les bons rois que votre culte s'affermit, que la foi triomphe des erreurs, que l'affreuse incrédulité est bannie ou obligée de se cacher, que les nouvelles doctrines sont proscrites, que les esprits rebelles ne trouvent de protection et de sûreté que dans l'obéissance et dans l'unité; que vos ministres, paisibles dans l'exercice de leurs fonctions, et veillant sans cesse à la conservation du dépôt, voient l'autorité de l'empire donner les mains à celle du sa-

cerdoce; et que tous les cœurs, déja réunis au pied du trône, portent la même union et la même concorde au pied des autels. Ajoutez donc en lui, de jour en jour, ô mon Dieu! de ces traits heureux qui promettent de bons rois à leurs peuples; que l'ouvrage de vos miséricordes croisse et se développe tous les jours en lui avec ses années. Nous ne vous demandons pas qu'il devienne le vainqueur de l'Europe; nous vous demandons qu'il soit le père de son peuple. C'est la puissance de votre bras qui nous l'a conservé, en frappant autour de son berceau tout le reste de sa famille royale; que ce soit elle qui nous le forme et qui nous le prépare! Il est, comme Moïse, l'enfant sauvé des funérailles de toute sa race, qu'il soit comme lui le sauveur et le libérateur de son peuple; et que ce premier prodige, qui l'a retiré du sein de la mort, soit pour nous le présage assuré de ceux que vous nous faites espérer sous son empire! *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR LA FAUSSETÉ DE LA GLOIRE HUMAINE.

Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.
Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. (JEAN, VIII, 54.)

SIRE,

Si la gloire du monde, sans la crainte de Dieu, étoit quelque chose de réel, quel homme jusque-là avoit paru sur la terre qui eût plus de lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avoit-il pas paru dans le monde!

Suivez-le dans tout le cours de sa vie: toute la nature lui obéit; les eaux s'affermissent sous ses pieds; les morts entendent sa voix; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui; les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence; la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses prodiges: il lit dans les cœurs, il voit l'avenir comme le présent; il entraîne après lui les villes et les peuples: personne avant lui n'avoit parlé comme il parle; et, charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'étoit jamais montré sur la terre environné de tant de gloire? et cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-

même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

La probité mondaine, les grands talents, les succès éclatants, ne sont donc plus rien, dès qu'ils ne sont que les vertus de l'homme; et il n'y a point de gloire véritable sans la crainte de Dieu. C'est ce qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, il y a long-temps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire : ils la perdent la plupart en la cherchant, et croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et le déréglement de ses mœurs et de ses penchants, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut être pas, et où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir dans les âges suivants, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard : les applaudissements publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie sont presque toujours à l'instant démentis par les jugements et les discours secrets. Leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts; et à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur, qui les désavoue.

Mais si la gloire humaine est presque toujours dégradée devant le tribunal même du monde, auroit-elle quelque chose de plus réel aux yeux de Dieu, devant qui il n'y a de véritables grands que ceux qui le craignent : *qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia* (JUDITH, XVI, 19)?

Et pour mettre cette vérité dans un point de vue qui nous la montre tout entière, remarquez, je vous prie, mes Frères, que les hommes ont de tout temps établi la gloire dans l'honneur et la probité, dans l'éminence et la distinction des talents, et enfin dans les succès éclatants.

Or, sans la crainte de Dieu, toute probité humaine est ou fausse, ou du moins elle n'est pas sûre; les plus grands talents deviennent dangereux, ou à celui qui s'en glorifie, ou à ceux auprès desquels il en fait usage : et enfin les succès les plus éclatants, ou prennent leur source dans le crime, ou ne sont souvent que des crimes éclatants eux-mêmes : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

Je dis premièrement que la probité humaine, sans la crainte de

Dieu, est presque toujours fausse, ou du moins qu'elle n'est jamais sûre.

Je sais que le monde se vante d'un fantôme d'honneur et de probité indépendant de la religion : il croit qu'on peut être fidèle aux hommes sans être fidèle à Dieu ; être orné de toutes les vertus que demande la société, sans avoir celles qu'exige l'Évangile ; et en un mot, être honnête homme sans être chrétien.

On pourroit laisser au monde cette foible consolation, ne pas lui disputer une gloire aussi vaine et aussi frivole que lui-même ; et puisqu'il renonce aux vertus des Saints, lui passer du moins celles des hommes. C'est l'attaquer par son endroit sensible et dans son dernier retranchement, de vouloir lui ôter le seul nom de bien qui lui reste et qui le console de la perte de tous les autres, et de le déposséder d'un honneur et d'une probité qu'il croit n'appartenir qu'à lui seul, et qu'il dispute même souvent aux Justes.

Ne le troublons donc pas dans une possession si paisible, et en même temps si injuste. Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture ; que malgré les vices et les passions qui les dominent, paroissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la foiblesse, en un mot : partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les Justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir, qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables Justes de l'Évangile. Il les dégrade pour élever son idole : il se vante que l'honneur et la véritable probité ne résident que chez lui. Il nous laisse l'obscurité, les petitesses, les travers, et tout le faux de la vertu, et s'en arroge à lui-même l'héroïsme et la gloire Mais, qu'il seroit aisé de venger l'honneur de Dieu contre le culte vain et pompeux que le monde rend à son idole ! il n'y auroit qu'à souffler sur cet édifice d'orgueil et de vanité, à peine en retrouveriez-vous les foibles vestiges.

Ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux ; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il est vrai ; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attache. Amateurs de la vérité, je l'avoue ; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole ; mais c'est un orgueil qui trouveroit de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire, ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice ; mais, en la punissant dans les autres, ils ne veulent

que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la foiblesse; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité, et les éloges des opprimés sont ce que leur offrent de plus touchant leur oppression et leur misère. En un mot, dit l'Ecriture, on les appelle miséricordieux : ils ont toutes les vertus pour le public; mais n'étant pas fidèles à Dieu, ils n'en ont pas une seule pour eux-mêmes : *Multi homines misericordes vocantur; virum autem fidelem quis inveniet* (Prov., xx, 6)?

Mais quand la probité du monde ne seroit pas presque toujours fausse, il faudroit convenir du moins qu'elle n'est jamais sûre. La religion toute seule assure la vertu, parceque les motifs qu'elle nous fournit sont partout les mêmes. La honte et l'opprobre en seroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle et plus glorieuse à l'homme de bien. Sa vie même seroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de sa vertu. Le secret et l'impunité ne sont pas pour lui des attraits pour le vice, puisque Dieu est le seul témoin qu'il craint; et le reproche de sa conscience, la seule peine qui l'afflige. La gloire même et les acclamations publiques le solliciteroient à une entreprise ambitieuse et injuste, qu'il préféreroit le devoir et la règle qui la condamnent, aux applaudissements de l'univers qui l'approuve. Enfin, changez tant qu'il vous plaira les situations d'un véritable Juste; le monde peut varier à son égard; les suffrages publics qui l'élèvent aujourd'hui, peuvent demain le dégrader et l'abattre; sa fortune peut changer, mais sa vertu ne changera point avec sa fortune.

Il ne s'agit pas ici de nous alléguer des exemples où la piété la plus estimée s'est démentie plus d'une fois. Outre que le monde est plein de faux Justes, et que tous ceux qui en portent le nom aux yeux des hommes n'en ont pas le mérite devant Dieu, ç'a été de tout temps l'injustice du monde d'attribuer à la vertu les foiblesses de l'homme. Le Juste peut tomber : mais la vertu seule peut le défendre ou le relever de ses chutes; elle seule marche surement, parceque les principes sur lesquels elle s'appuie sont toujours les mêmes. Les occasions ne l'autorisent pas contre le devoir, parceque les occasions ne changent jamais rien aux règles. La lumière et les regards publics sont pour elle comme la solitude et les ténèbres. En un mot, elle ne compte les hommes pour rien, parceque Dieu seul qui la voit, doit être son juge.

Trouvez, si vous le pouvez, la même sûreté dans les vertus humaines! Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres. Appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur le jugement des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles. Les

tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire. Enfin, le foible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi ou de supplanter un concurrent; pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Placez-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir. En un mot, qu'il passe toujours pour homme de bien, c'est là même chose pour lui que de l'être.

Tout Israël paroît applaudir d'abord à la révolte d'Absalon : Achitophel, cet homme si sage et si vertueux dans l'estime publique, et dont les conseils étoient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice, qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, mes Frères, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère : vous pouvez être utile au public; mais vous devenez inutile à vous-même : vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes; mais en feriez-vous jamais une véritable vertu? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point (c'est un roi lui-même qui parle); et connoître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu! c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, et la source de la véritable gloire : *vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei* (Sap., XIII, 1).

C'est donc en vain qu'on met la véritable gloire dans l'honneur et la probité mondaine : on n'est grand que par le cœur, et le cœur vide de Dieu n'a plus que le faux et les bassesses de l'homme.

DEUXIÈME PARTIE.

Mais peut-être que les vertus civiles toutes seules sont trop obscures, et que la distinction et la supériorité des grands talents nous donnera plus de droit à la gloire.

Hélas! Sire, que sont les grands talents, que de grands vices, si, les ayant reçus de Dieu, nous ne les employons que pour nous-mêmes? Que deviennent-ils entre nos mains? souvent l'instrument des malheurs publics; toujours la source de notre condamnation et de notre perte.

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déja de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre.

Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui : ses entreprises les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuosité de sa course; il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice; l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes; tout ce qui lui paroîtra glorieux deviendra légitime; il regardera les moments d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des moments qu'on dérobe à sa gloire; ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête; ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes; il épuisera et renversera ses propres états, pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les peuples et les nations; il troublera la paix de l'univers; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! Et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talents qui rendent les hommes illustres; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connoissances empoisonnées par l'orgueil ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge, qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé dans le sein même du christianisme les sectes qui le déchirent.

Ces beaux-esprits si vantés, et qui par des talents heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens; dès que leur cœur s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté. Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des états et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talents.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminents de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever les siècles passés sur les débris de sa patrie, changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne put mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulents, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache; et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines que de ne pas s'agiter, et faire usage de leurs talents et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! Et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes. Semblables à un navire sans gouvernail que des vents favorables poussent à pleines voiles; plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable. Rien n'est si dangereux pour soi que les grands talents dont la foi ne règle pas l'usage; les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur; et plus on étoit né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même: ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissements publics; leurs vices déshonorent leurs talents. Ces vastes génies, nés pour soutenir l'état, ne sont plus, dit Job, que de foibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres même les plus brillantes du sanctuaire s'avilir et se traîner indignement dans la boue; et les plus grands talents sont souvent livrés aux plus grandes foiblesses: *Qui ducit sacerdotes inglorios, et optimates supplantat* (Job, xii, 19).

TROISIÈME PARTIE.

Les succès éclatants, et les grands événements qui les suivent, ne méritent pas plus de louanges dans les ennemis de Dieu, et ne leur donnent pas plus de droit à la gloire, que leurs talents.

Je sais que le monde y attache de la gloire, et que d'ordinaire chez lui ce ne sont pas les vertus, mais les succès, qui font les grands hommes. Les provinces conquises, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi; voilà ce que publient les titres et les inscriptions, et à quoi le monde consacre des éloges et des monuments publics pour en immortaliser la mémoire.

Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoissance publique: tout ce qui est utile aux hommes est digne en un sens de la reconnoissance des hommes. Comme l'émulation donne les sujets illustres aux empires, il faut que les récompenses excitent l'émulation, et que les succès voient toujours marcher après eux les récompenses.

Le gouvernement politique ne sonde pas les cœurs; il ne pèse que les actions; il est même en ce genre des erreurs nécessaires à l'ordre public. Tout ce qui l'embellit doit être glorieux; et les mœurs

ou les motifs qui ne déshonorent que la personne, ne doivent pas ternir des succès qui ont honoré la patrie.

Mais, s'il est permis au monde d'exalter la gloire de ses héros, il n'est pas défendu à la vérité de ne pas parler comme le monde : hélas ! il en est si peu qu'il ne dégrade lui-même ! Ceux que la distance des temps et des lieux éloigne de ses regards, sont les seuls à convert de ses traits; ceux qui vivent sous ses yeux n'échappent guère à sa censure, et il cesse de les admirer dès qu'il a le loisir de les connoître : et en cela ne l'accusons point de malignité et d'injustice; il faut l'en croire, puisqu'il parle contre lui-même.

Et, en effet, percez jusque dans les motifs des actions les plus éclatantes et des plus grands événements. Tout en est brillant au dehors, vous voyez le héros : entrez plus avant, cherchez l'homme lui-même ; c'est là que vous ne trouverez plus, dit le Sage, que de la cendre et de la boue : *Cinis est enim cor ejus, et terra supervacua spes illius* (Sap., xv, 10).

L'ambition, la jalousie, la témérité, le hasard, la crainte souvent et le désespoir, ont donné les plus grands spectacles et les événements les plus brillants à la terre. David ne devoit peut-être les victoires et la fidélité de Joab qu'à sa jalousie contre Abner. Ce sont souvent les plus vils ressorts qui nous font marcher vers la gloire; et presque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elle-mêmes.

Aussi, écoutez ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des succès avoit rendus célèbres ; souvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom : l'homme désavouoit le héros; leur réputation rougissoit de la bassesse de leurs mœurs et de leurs penchants ; la familiarité trahissoit la gloire de leurs succès ; il falloit rappeler l'époque de leurs grandes actions, pour se persuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainsi ces décorations si magnifiques qui nous éblouissent et qui embellissent nos histoires, cachent souvent les personnages les plus vils et les plus vulgaires.

Non, Sire, il n'y a de grand dans les hommes que ce qui vient de Dieu. La droiture du cœur, la vérité, l'innocence et la règle des mœurs, l'empire sur les passions, voilà la véritable grandeur, et la seule gloire réelle que personne ne peut nous disputer ; tout ce que les hommes ne trouvent que dans eux-mêmes, est sali, pour ainsi dire, par la même boue dont ils sont formés Le sage tout seul, dit un grand roi, est en possession de la véritable gloire ; celle du pécheur n'est qu'un opprobre et une ignominie : *Gloriam sapientes possidebunt, stultorum exaltatio ignominia* (Prov., iii, 35).

La religion, la piété envers Dieu, la fidélité à tous les devoirs qu'il nous impose à l'égard des autres et de nous-mêmes ; une conscience pure et à l'épreuve de tout; un cœur qui marche droit dans la justice et dans la vérité, supérieur à tous les obstacles qui pour-

roient l'arrêter, insensible à tous les attraits rassemblés autour de lui pour le corrompre, élevé au-dessus de tout ce qui passe, et soumis à Dieu seul; voilà la véritable gloire, et la base de tout ce qui fait les grands hommes. Si vous frappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent; et il ne reste plus rien, parcequ'il ne reste que nous-mêmes.

Sire, votre règne seroit plein de merveilles, vous porteriez la gloire de votre nom jusqu'aux extrémités de la terre, vos jours ne seroient marqués que par vos triomphes, vous ajouteriez de nouvelles couronnes à celles des rois vos ancêtres, l'univers entier retentiroit de vos louanges; si Dieu n'étoit point avec vous, si l'orgueil, plutôt que la justice et la piété, étoit l'ame de vos entreprises, vous ne seriez point un grand roi, vos prospérités seroient des crimes; vos triomphes, des malheurs publics: vous seriez l'effroi et la terreur de vos voisins, mais vous ne seriez pas le père de votre peuple: vos passions seroient vos seules vertus; et, malgré les éloges que l'adulation, la compagne immortelle des rois, vous auroit donnés; aux yeux de Dieu, et peut-être même de la postérité, elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

Ce n'est donc pas cette gloire humaine, grand Dieu, que nous vous demandons pour cet enfant auguste: elle paroît déja peinte sur la majesté de son front, elle coule même dans ses veines avec le sang des rois ses ancêtres; et vous l'avez fait naître grand aux yeux des hommes, dès que vous l'avez fait naître du sang des héros: c'est la gloire qui vient de vous. Rehaussez les dons de la nature, dont vous l'avez ennobli, par l'éclat immortel de la piété: ajoutez à toutes les qualités aimables qui le rendent déja les délices de son peuple, toutes celles qui peuvent le rendre agréable à vos yeux: laissez à sa naissance et à la valeur de la nation le soin de cette gloire qui vient du monde; nous ne vous demandons, grand Dieu, que de veiller au soin de sa conservation et de son salut. L'histoire de ses ancêtres est un titre qui nous répond de l'éclat et des prospérités de son règne; mais vous seul pouvez répondre de l'innocence et de la sainteté de sa vie. La gloire du monde est comme l'héritage qu'il a reçu de ses pères selon la chair; mais vous, grand Dieu, qui êtes son père selon la foi, donnez-lui la sagesse, qui est la gloire et l'héritage de vos enfants.

Que son cœur soit toujours entre vos mains, et son cœur sera encore plus grand que ses succès et ses triomphes: qu'il vous craigne, grand Dieu; ses ennemis le craindront, ses peuples l'aimeront: il deviendra à l'univers un spectacle digne de l'admiration de tous les siècles; et comme nous n'aurons plus rien à craindre pour sa gloire, nous n'aurons plus rien aussi à souhaiter pour notre bonheur.

Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LES ÉCUEILS DE LA PIÉTÉ DES GRANDS.

Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.
Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur. (MATTH., XXI, 5.)

SIRE,

Partout ailleurs Jésus-Christ semble n'exercer qu'avec une sorte de ménagement les fonctions éclatantes de son ministère. Il se dérobe aux empressements d'un peuple qui veut l'élever sur le trône : il choisit le sommet solitaire d'une montagne écartée, pour manifester sa gloire à trois disciples : les démons eux-mêmes, qui veulent la publier, sont forcés par ses ordres de la cacher et de la taire.

Aujourd'hui il paroît en roi, et comme un roi qui vient prendre possession de son empire. Il souffre des hommages publics; il dispose en maître de l'appareil innocent de son triomphe : *Dicite quia Dominus his opus habet* (MATTH., XXI, 3). Il entre dans le temple, et, par des châtiments éclatants, il rend à ce lieu sacré la majesté que l'indécence d'un trafic honteux lui avoit ôtée. Ce n'est plus cet homme qui se dérobe aux regards publics; c'est le fils de David, qui donne des lois, qui exerce une autorité suprême, et qui veut avoir tout Jérusalem pour témoin de son zèle et de sa puissance.

Il est donc ici le modèle de la piété des grands.

Les vertus privées ne leur suffisent pas; il leur faut encore les vertus publiques. Ce seroit peu de les avoir jusques ici exhortés à la piété : l'essentiel est de leur montrer quelle est la piété de leur état. Quoique l'Evangile propose à tous la même doctrine, il ne propose pas à tous les mêmes règles : les devoirs changent avec l'état; plus il est élevé, plus ils se multiplient; plus nos places nous rendent redevables au public, plus elles exigent des vertus publiques : et nous devenons mauvais, si nous ne sommes bons que pour nous-mêmes.

Or la piété des grands a trois écueils à craindre, qui peuvent changer en vices toutes leurs vertus :

Premièrement, une piété oisive, et renfermée en elle-même, qui les éloigne des soins et des devoirs publics;

Secondement, une piété foible, timide, scrupuleuse, qui jette l'indécision dans leurs entreprises, et dans toute leur conduite;

Enfin, une piété crédule et bornée, facile à recevoir l'impression du préjugé, et incapable de revenir quand une fois elle l'a reçue.

C'est-à-dire qu'il faut à la piété des grands la vigilance publique, qui fait agir; le courage et l'élévation, qui font décider et entreprendre: enfin, ou les lumières qui empêchent d'être surpris, ou une noble docilité qui se fait une gloire de revenir dès qu'elle a senti qu'on l'a surprise.

PREMIÈRE PARTIE

Sire, la piété véritable est l'ordre de la société; elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous, ne sort pas de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers, et regarde comme des vices les vertus qui ne sont pas de notre état.

Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes qu'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être.

Il y a donc une piété, pour ainsi dire, propre à chaque état. L'homme public n'est point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé: le prince s'égare et se perd par la même voie qui auroit sauvé le sujet; et le souverain en lui peut devenir très criminel, tandis que l'homme est irréprochable.

Aussi le premier écueil de la piété des grands est de les retirer des soins publics et de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence et l'amour du repos est le vice ordinaire des grands, il devient encore plus dangereux et plus incorrigible quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les grands l'assoupissement de la paresse; mais celui qui a pour principe une piété malentendue est en garde contre la gloire même, et ne laisse plus de ressource. Un reste d'honneur et de respect pour le public et pour la place qu'on occupe rompt souvent les charmes d'une oisiveté honteuse, et rend aux peuples le souverain qui se doit à eux; mais quand ce repos indigne est occupé par des exercices pieux, il devient à ses yeux honorables: on peut rougir d'un vice; mais on se fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Mais, Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets. Les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange ses soins, son temps, sa vigilance. Ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer, c'est un surveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre: ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient point, une langue et ne parlent point, des mains et n'agissent point; ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'Écriture, pour les conduire et les défendre. Ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont fait

tout ce qu'ils sont; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire, et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs, mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône, mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte; mais vous vous le devez à vous-même, et, si je l'ose dire, vous le devez à la France qui vous attend et à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége : vous pouvez négliger les soins de la royauté; mais, comme ces rois fainéants si déshonorés dans notre histoire, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

Quel seroit donc ce fantôme de piété qui feroit une vertu aux grands et au souverain, de craindre et d'éviter la dissipation des soins publics; de ne vaquer qu'à des pratiques religieuses, comme des hommes privés et qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes; de se renfermer au milieu d'un petit nombre de confidents de leurs pieuses illusions, et de fuir presque la vue du reste de la terre? Sire, un prince établi pour gouverner les hommes doit connoître les hommes : le choix des sujets est la première source du bonheur public; et pour les choisir, il faut les connoître. Nul n'est à sa place dans un état où le prince ne jugé pas par lui-même : le mérite est négligé, parcequ'il est, ou trop modeste pour s'empresser, ou trop noble pour devoir son élévation à des sollicitations et à des bassesses : l'intrigue supplante les plus grands talents; des hommes souples et bornés s'élèvent aux premières places, et les meilleurs sujets demeurent inutiles Souvent un David, seul capable de sauver l'Etat, n'emploie sa valeur dans l'oisiveté des champs que contre des animaux sauvages; tandis que des chefs timides, effrayés de la seule présence de Goliath, sont à la tête des armées du Seigneur. Souvent un Mardochée, dont la fidélité est même écrite dans les monuments publics, qui, par sa vigilance, a découvert autrefois des complots funestes au souverain et à l'empire; seul en état, par sa probité et par son expérience, de donner de bons conseils et d'être appelé aux premières places, rampe à la porte du palais, tandis qu'un orgueilleux Aman est à la tête de tout, et abuse de son autorité et de la confiance du maître.

Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière et la retraite. Elles doivent les préparer aux soins publics, et non les en détourner; ils doivent se sanctifier en contribuant au salut et à la félicité de leurs peuples : les graces de leur état sont des graces de travail, de soins, de vigilance. Quiconque leur promet, dit l'Evangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans le désert, ou dans le secret de leur palais, est un faux prophète : *Ecce in deserto, ecce in penetralibus, nolite credere* (Matth., xxiv, 26). Ils y seront seuls et livrés à eux-mêmes : Dieu n'est point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de nous; et le calme où nous nous croyons le plus en sûreté, si la main du Seigneur ne nous y conduit et ne nous y soutient, devient lui-même le gouffre qui nous voit périr sans ressource : une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain, elle l'avilit et le dégrade.

Eh quoi! Sire, tandis que celui que son rang et sa naissance établissent dépositaire de l'autorité publique, se renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux et secrets, les soins publics seroient abandonnés, les affaires demeureroient, les subalternes abuseroient de leur autorité, les lois céderoient la place à l'injustice et à la violence, les peuples seroient comme des brebis sans pasteur, tout l'Etat dans la confusion et dans le désordre! et Dieu, auteur de l'ordre public, regarderoit avec des yeux de complaisance une piété oisive qui le renverse! et les peuples, exposés à la merci des flots, n'auroient pas droit de dire à ce pilote endormi et infidèle, avec plus de raison que les disciples sur la mer ne le disoient à Jésus-Christ : Seigneur, il vous est donc indifférent que nous périssions, et notre perte ou notre salut n'est plus une affaire qui vous intéresse : *Magister, non ad te pertinet quia perimus* (Marc., iv, 38)! La religion autoriseroit donc des abus que la raison elle-même condamne!

Mais la religion elle-même n'est-elle pas nécessairement liée à l'ordre public? elle tombe ou s'affoiblit avec lui. Les mœurs souffrent toujours de la foiblesse des lois; la confusion du gouvernement est aussi funeste à la piété des peuples qu'au bonheur des empires : le bon ordre de la société est la première base des vertus chrétiennes, l'observance des lois de l'état doit préparer les voies à celles de l'Évangile. L'Eglise ne doit compter sur rien dans un empire où le gouvernement n'a rien de fixe; aussi les Etats où la multitude gouverne, et ceux où elle partage la puissance avec le souverain, sans cesse exposés à des révolutions, se départent aussi facilement des lois que du culte de leurs pères : les soulèvements y sont aussi impunis que les erreurs; et c'est là où l'hérésie a toujours trouvé son premier asile : elle se fortifie au milieu de la confusion des lois et de la foiblesse de l'autorité; elle doit toujours sa naissance ou son progrès aux troubles et aux dissensions publiques. Les règnes les plus foibles et les plus agités ont toujours été parmi

nous, comme partout ailleurs, les règnes funestes de son accroissement et de sa puissance; et dès que l'harmonie civile se dément, toute la religion elle-même chancelle.

Aussi les plus saints rois de Juda, Sire, méloient les devoirs de la piété avec ceux de la royauté. Le pieux Josaphat, au sortir du temple où il venoit tous les jours offrir ses vœux et ses sacrifices au Dieu de ses pères, envoyoit, dit l'Ecriture, dans toutes les villes de Juda, des hommes habiles et des prêtres éclairés, pour rétablir l'autorité des lois et la pureté du culte, que les malheurs des règnes précédents avoient fort altérées.

David lui-même, malgré ces pieux cantiques qui faisoient son occupation et ses plus chères délices, et qui instruiront jusqu'à la fin les peuples et les rois, paroissoit sans cesse à la tête de ses armées et des affaires publiques; ses yeux étoient ouverts sur tous les besoins de l'État, et, ne pouvant suffire seul à tout, il alloit chercher, jusqu'aux extrémités de la Judée, des hommes fidèles, pour les faire asseoir à ses côtés, et partager avec eux les soins qui environnent le trône: *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum* (Ps. c, 6).

Les plus pieux rois vos prédécesseurs ont toujours été les plus appliqués à leurs peuples. Celui surtout que l'Eglise honore d'un culte public, descendoit même dans le détail des différends de ses sujets; et comme il en étoit le père, il ne dédaignoit pas d'en être l'arbitre. Jaloux des droits de sa couronne, il vouloit la transmettre à ses successeurs avec le même éclat et les mêmes prérogatives qu'il l'avoit reçue de ses pères. Il croyoit que l'innocence de la vie seule ne suffit pas au souverain, qu'il doit vivre en roi pour vivre en saint, et qu'il ne sauroit être l'homme de Dieu s'il n'est pas l'homme de ses peuples.

Il est vrai, Sire, que la piété dans les grands va quelquefois dans un autre excès. Elle les jette dans une multitude de soins et de détails inutiles; ils se croient obligés de tout voir de leurs yeux et de tout toucher de leurs mains: les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention et leur zèle: ils ont les sollicitudes de l'homme privé, ils n'ont pas celles de l'homme public: ils peuvent avoir la piété du sujet, ils n'ont pas celle du prince. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sûreté publique: leurs mains sont premièrement destinées à manier ces ressorts principaux des Etats, qui font mouvoir toute la machine; et tout doit être grand dans la piété des grands.

DEUXIÈME PARTIE.

Mais si l'inaction en est le premier écueil, l'incertitude et l'indécision que traîne d'ordinaire après soi une conscience timide et scrupuleuse, ne paroissent pas moins à craindre.

Ce n'est pas que je prétende autoriser ici cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de l'Evangile, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des règles de l'Evangile compatible avec les maximes du gouvernement et les intérêts de l'Etat.

Dieu qui est auteur des empires, ne l'est-il pas des lois qui le gouvernent? a-t-il établi des puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? et les rois seroient-ils son ouvrage s'ils ne pouvoient régner sans que la fraude et l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur règne? N'est-ce pas la justice et le jugement qni soutiennent les trônes? la loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du souverain, comme la première loi de l'empire? et s'il falloit toujours la violer pour maintenir la tranquillité des sociétés humaines, ou la loi de Dieu seroit fausse, ou les sociétés humaines ne seroient pas l'ouvrage de Dieu!

Quelle erreur, mes Frères, de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent pas regarder de si près à la rigidité des règles saintes; que les empires et les monarchies ne se mènent point par des maximes de religion; que la loi de Dieu est la règle du particulier, mais que les Etats ont une règle supérieure à la loi de Dieu même; que tout tomberoit dans la langueur et dans l'inaction, si les maximes du christianisme conduisoient les affaires publiques; et qu'il n'est pas possible d'être en même temps et l'homme de l'Etat et l'homme de Dieu!

Quoi! mes Frères, la justice, la vérité, la bonne foi seroient funestes au gouvernement des états et des empires! La religion, qui fait tout le bonheur et toute la sûreté des peuples et des rois, en deviendroit-elle elle-même l'écueil! Un bras de chair soutiendroit plus sûrement les royaumes que la main de Dieu, qui les a élevés! Les peuples ne pourroient devoir l'abondance et la tranquillité qu'à la fraude et à la mauvaise foi de ceux qui les gouvernent! et les ministres des rois ne pourroient acheter que par la perte de leur salut le salut de la patrie! Quel outrage pour la religion et pour tant de bons rois qui n'ont régné heureusement que par elle!

J'avoue, Sire, que lorsque le souverain est ambitieux et médite des entreprises injustes, l'artifice et la mauvaise foi deviennent comme inévitables à ses ministres, ou pour cacher ses mauvais desseins, ou pour colorer ses injustices. Mais que le prince soit juste et craignant Dieu, la justice et la vérité suffiront alors pour soutenir un trône qu'elles-mêmes ont élevé: l'habileté de ses ministres ne sera plus que dans leur équité et dans leur droiture: on ne don-

nera plus à la fraude et à la dissimulation les noms pompeux d'art de régner et de science des affaires. En un mot, donnez-moi des David et des Pharaon amis du peuple de Dieu, et ils pourront avoir des Nathan et des Joseph pour leurs ministres.

C'est donc déshonorer la religion, dit saint Augustin (*De civ. Dei*), de croire qu'elle ne doit pas être consultée dans le gouvernement des républiques et des empires. Mais c'est lui faire un égal outrage de prendre dans une piété malentendue des motifs d'indécision et d'incertitude qui entrevoient partout les apparences du mal, et qui opposent sans cesse un fantôme de religion aux entreprises les plus justes et aux maximes les plus capitales.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide; toujours enveloppée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup d'œil plus heureux ne la perce enfin et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles : on marche avec bien plus de sécurité quand on ne veut marcher que dans la lumière. L'homme vertueux tout seul a droit d'aller la tête levée, et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi c'est se faire une fausse idée de la piété de se la figurer toujours timide, foible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs et une vertu de ses foiblesses; obligée d'agir et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs, et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle auroit dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété, mais ce ne sont pas ceux de la piété même. C'est le caractère d'un esprit foible et borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion. En un mot, c'est l'excès de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, Sire, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout. C'est le hasard qui fait les héros, c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste. Les passions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes.

Quel règne, Sire, plus glorieux en Israël que celui de Salomon, tandis qu'il demeura fidèle à la loi de ses pères? quel gouvernement plus sage et plus absolu? tous les raffinements de la politique ont-ils jamais poussé si loin l'art de régner et de conduire les peuples? Quelle gloire et quelle magnificence environnoit son trône! La piété en avilissoit-elle la majesté? Quel prince vit jamais ses sujets plus soumis, ses voisins s'estimer plus heureux de son alliance, et ces

souverains à la tête des empires plus vastes et plus puissants que le sien avoir pour sa personne des égards et des déférences qu'ils ne devoient pas à sa couronne? Les sages des autres nations ne se regardoient-ils pas comme des insensés devant lui? ne venoit-on pas des contrées les plus éloignées, admirer l'ordre et l'harmonie qui lui faisoit gouverner tous ses sujets comme un seul homme? n'est-ce pas dans les préceptes divins qu'il nous a laissés que les princes apprennent encore tous les jours à régner? et la piété seroit-elle l'écueil du gouvernement, puisque c'est elle seule qui lui valut la sagesse?

Heureux s'il ne fût pas sorti de ses premières voies; et si les égarements de sa vieillesse n'eussent pas flétri la gloire de son règne, et altéré le bonheur de ses sujets! ils ne commencèrent à éprouver des charges excessives et ne cessèrent d'être heureux que lorsqu'il cessa lui-même d'être fidèle à Dieu; et que corrompu par les femmes étrangères, il ne mit plus de bornes à ses profusions et à l'oppression de ses peuples, et prépara à son fils le soulèvement qui sépara dix tribus du royaume de David, et leur donna un nouveau maître.

Hélas! les hommes, pour excuser leurs vices, cherchent à décrier la vertu: comme elle est incommode aux passions, ils voudroient se persuader qu'elle est funeste à la conduite des Etats et des empires; et lui opposer l'intérêt public, pour se cacher à soi-même l'intérêt personnel qui seul en nous s'oppose à elle. La crainte du Seigneur est la seule source de la véritable sagesse; et ce qui met l'ordre dans l'homme, peut seul le mettre dans les États.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin l'indécision et l'incertitude conduisent souvent au préjugé et à la surprise: c'est le dernier écueil de la piété des grands.

Oui, mes Frères, la piété a ses erreurs comme le vice. Plus on aime la vérité, plus tout ce qui se couvre de ses apparences peut nous séduire: la vertu simple et sincère, juge des autres par elle-même. C'est presque toujours notre propre obliquité qui nous instruit à la défiance; on est moins en garde contre la fraude et l'artifice, quand on n'a jamais fait usage que de la droiture et de la simplicité; et les Justes sont plus exposés à être surpris, parcequ'ils ignorent eux-mêmes l'art de surprendre.

Mais c'est dans les grands surtout, Sire, que la piété doit craindre les préjugés et la surprise. Outre que les suites en sont plus dangereuses, c'est que, nés, disoit autrefois Assuérus, plus droits et plus sincères, ils sont d'autant plus susceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen et l'embarras de la défiance, et qu'ils trouvent plus court et plus aisé de juger sur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir et de s'en convaincre: *Dum aures principum*

simplices, et ex sua natura alios æstimantes, callida fraude decipiunt (Esth., xvi, 16).

Et de combien de sortes de préjugés la piété dans les grands ne peut-elle pas les rendre capables! Préjugés de crédulité. C'est la piété elle-même qui ouvre souvent leurs oreilles à la malignité de la calomnie; et plus ils aiment la vertu, plus aisément on leur rend suspects de dissolution et de vice ceux qu'une basse jalousie a intérêt de perdre. Mais tout zèle qui cherche à nuire doit leur être suspect; la véritable piété, ou ne croit pas facilement le mal, ou, loin de le publier, le cache du moins et l'excuse: elle ne cherche pas à rendre son frère odieux à ses maîtres, elle ne cherche qu'à le réconcilier avec Dieu; les délations secrètes se proposent plus le renversement de la fortune d'autrui que le réglement de ses mœurs, et d'ordinaire le délateur découvre plus ses propres vices que les vices de son frère.

Préjugés de confiance. L'hypocrite prend souvent auprès d'eux la place de l'homme de bien; ils donnent aux apparences de la piété l'accès, les places, la confiance, qui n'étoient dus qu'à la piété elle-même: ils chargent de soins publics ceux qui, par leurs lumières bornées, n'étoient nés que pour vaquer aux fonctions les plus obscures. Des mœurs réglées tiennent lieu auprès d'eux des plus grands talents et des services les plus importants; et ils décrient la vertu par les faveurs mêmes dont ils l'honorent.

Enfin, préjugés de zèle. C'est ici où les princes les plus pieux ont trouvé souvent dans leur zèle même l'écueil de leur piété. Les Constantin, les Théodose ont vu autrefois leur amour pour l'Eglise se tourner contre l'Église même, et favoriser l'erreur par un zèle de la vérité. Les princes, Sire, ne doivent toucher à la religion que pour la protéger et pour la défendre: leur zèle n'est utile à l'Église que lorsqu'il est demandé par les pasteurs. Les sollicitations des dépositaires de la doctrine sont les seules qui doivent avoir du crédit auprès d'eux, lorsqu'il s'agit de la doctrine elle-même; toute autre voix que la voix unanime des pasteurs doit leur être suspecte. C'est ici où ils ne doivent se réserver que l'honneur de la protection, et leur laisser celui de la décision et du jugement. Les évêques sont leurs sujets, mais ils sont leurs pères selon la foi. Leur naissance les soumet à l'autorité du trône, mais sur les mystères de la foi, l'autorité du trône fait gloire de se soumettre à celle de l'Eglise. Les princes n'en sont que les premiers enfants; et nos rois ont toujours regardé le titre de ses fils aînés comme le plus beau titre de leur couronne. Ils n'ont point d'autre droit que de faire exécuter ses décrets, et, en s'y soumettant les premiers, donner l'exemple de la soumission aux autres fidèles. Dès qu'ils ont voulu aller plus loin, et usurper sur la doctrine un droit réservé au sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise, loin d'y remédier: leurs tempéraments ont été de nouvelles plaies, et ont enfauté de

nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles et les ramener à l'unité les ont autorisés dans leur séparation et leur révolte ; et leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Ils peuvent environner l'arche et la garder comme David, mais ce n'est pas à eux à y porter les mains. Le trône est élevé pour être l'appui et l'asile de la doctrine sainte, mais il ne doit jamais en être la règle, ni le tribunal d'où partent ses décisions.

Hélas ! si les passions et les intérêts humains n'environnoient pas le trône, sans doute la piété des souverains seroit la plus sûre ressource de l'Eglise : mais souvent, ou l'on fait agir leur religion contre leurs propres intérêts ; ou l'on se sert du vain prétexte de leurs intérêts, pour les faire agir contre la religion même.

Les préjugés sont donc presque inévitables à la piété des grands : mais c'est l'obstination dans le préjugé, qui rend le mal plus incurable. Il ne leur est pas honteux d'avoir pu être surpris : hélas ! comment pourroient-ils s'en défendre ? tout ce qui les environne presque, s'étudie à les tromper : est-il étonnant que l'attention se relâche quelquefois, et qu'ils puissent se laisser séduire ? L'artifice est plus habile et plus persévérant que la défiance ; il prend toutes les formes, et met à profit tous les moments : et quand tous ceux presque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident souvent à nous conduire au piége

Mais, Sire, s'il n'est pas honteux aux princes d'être surpris, malheur inévitable à l'autorité suprême, il leur est glorieux d'avouer qu'ils ont pu l'être. Rien n'est plus grand dans le souverain que de vouloir être détrompé, et d'avoir la force de convenir soi-même de sa méprise. Assuérus ne crut point déroger à la majesté de l'empire en déclarant, même par un édit public, que sa bonne foi avoit été surprise par les artifices d'Aman. C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort ; c'est une foiblesse de n'oser reculer, quand on sent qu'on nous a fait faire une fausse démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai, affermissent l'autorité loin de l'affoiblir. Ce n'est pas se démentir que de revenir de sa méprise : ce n'est pas montrer aux peuples l'inconstance du gouvernement ; c'est leur en étaler l'équité et la droiture. Les peuples savent assez et voient assez souvent que les souverains peuvent se tromper ; mais ils voient rarement qu'ils sachent se désabuser et convenir de leur méprise. Il ne faut pas craindre qu'ils respectent moins la puissance qui avoue son tort et qui se condamne elle-même ; leur respect ne s'affoiblit qu'envers celle ou qui ne le connoît pas, ou qui le justifie : et dans leur esprit rien ne déshonore l'autorité que la foiblesse qui se laisse surprendre, et la mauvaise gloire qui croiroit s'avilir en convenant de son erreur et de sa surprise.

Sire, fermez l'oreille aux mauvais conseils et aux insinuations dangereuses de l'adulation : mais comme elles se couvrent du voile du bien public, et que tôt ou tard elles trouvent accès auprès du trône; si l'inattention vous les a fait suivre, que l'intérêt seul de votre gloire, quand vous serez détrompé, vous les fasse à l'instant désavouer. Il est encore plus glorieux d'avouer sa surprise que de n'avoir pas été surpris. Rien n'est plus beau dans le souverain, qui ne dépend de personne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité. On craindra de vous en imposer, quand l'imposture et l'adulation démasquées n'auront plus à attendre que votre désaveu et votre colère. C'est l'orgueil des rois tout seul qui autorise et enhardit les adulations et les mauvais conseils : et s'il est vrai que ce sont d'ordinaire les adulateurs qui font les mauvais rois, il est encore plus vrai que ce sont les mauvais rois qui forment et multiplient les adulateurs.

C'est en évitant ces écueils, que la piété des grands deviendra respectable; qu'ils lui rendront la gloire et la dignité que les dérisions du monde ou les foiblesses de la fausse vertu lui ont presque ôtées, et qu'on n'entendra plus se perpétuer parmi les hommes ce blasphème si injurieux à la religion : que les princes pieux sont les moins propres à gouverner; et que la piété peut en faire de grands saints, mais qu'elle n'en fera jamais de grands rois.

Puissent ces discours licencieux, Sire, ne jamais blesser l'innocence de vos oreilles! Mais si l'adulation ose les porter un jour jusques au pied de votre trône, qu'il en sorte des éclairs et des foudres pour confondre ces ennemis de la religion et de votre véritable gloire! Écoutez ces adulations impies comme des blasphèmes contre la majesté des rois, comme des outrages faits à vos plus glorieux ancêtres, aux Charlemagne, aux saint Louis, à votre auguste bisaïeul. C'est par une piété tendre et sincère qu'ils devinrent de grands rois. Leur zèle pour la religion les a encore plus illustrés que leurs victoires. Les louanges que l'Église leur donnera à jamais, dureront autant que l'Église elle-même. Leurs grandes actions, ou auroient été ensevelies dans la révolution des temps, ou n'eussent eu qu'un éclat vulgaire, si la piété ne les eût immortalisées.

Soyez, Sire, comme eux, le défenseur de la gloire de Dieu, et il ne permettra pas que la vôtre s'efface jamais de la mémoire des hommes. Justifiez, en vous proposant ces grands modèles, que la piété ne déshonore point les rois; que les passions toutes seules avilissent le trône et dégradent le souverain; qu'on n'est pas digne de régner quand on ne règne pas sur soi-même; et que pour être dans les âges suivants aussi grand qu'eux aux yeux des hommes, il faut avoir été comme eux fidèle à Dieu.

Grand Dieu! plus le trône est environné de piéges, plus les rois ont besoin que vous les environniez de votre protection et des secours de votre grande miséricorde. Mais plus une tendre jeunesse

et une enfance délaissée à elle-même et à tous les périls de la royauté expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété, et contre les écueils de la piété même : donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme, et qui font en même temps le grand roi : faites qu'il respecte ceux qui vous servent, et qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères avec cette majesté qui seule peut rendre les lois respectables !

Jetez les yeux sur lui du haut du ciel, grand Dieu, et voyez ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations ! Les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues ? regardez-le, grand Dieu, avec les yeux et la tendresse de toute la nation !

Ecoutez la première voix de son cœur innocent, qui vous dit ici, comme autrefois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi ; laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent, et qui vont m'entourer de toutes parts au sortir de l'enfance : *Respice in me, et miserere mei* (Ps. LXXXV, 16) ! Soyez vous-même le défenseur de mon trône et de ma jeunesse ; conservez l'empire à l'enfant de tant de rois, et qui ne connoît pas de titre plus glorieux que d'être le premier-né de vos enfants : *Da imperium puero tuo !*

Mais que la conservation d'une couronne terrestre, grand Dieu, ne soit pas le seul de vos bienfaits ; sauvez le fils d'Adélaïde, des Blanche, des Clotilde, et de tant de pieuses princesses qui me portent encore devant vous dans leur sein comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances : *et salvum fac filium ancillæ tuæ !* et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les plus tendres, conservez-la-moi, grand Dieu, aussi long-temps que ma couronne ; afin qu'après avoir régné par vous heureusement sur la terre, je puisse régner avec vous éternellement dans le ciel ! *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR LES OBSTACLES QUE LA VÉRITÉ TROUVE DANS LE CŒUR DES GRANDS.

Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversùs Dominum et adversùs Christum ejus.

Les rois de la terre se sont présentés, et les princes se sont assemblés, contre le Seigneur et contre son Christ. (Ps. II, 2.)

SIRE,

Toutes les puissances de la terre semblent se réunir aujourd'hui pour condamner Jésus-Christ à la mort; et la mort de Jésus-Christ n'est qu'une condamnation éclatante des passions des grands et des puissants de la terre.

C'est un pontife éternel qui s'offre lui-même pour son peuple, comme la seule victime capable d'expier ses iniquités et d'apaiser la colère de Dieu; c'est un ministre et un envoyé de son Père, qui rend témoignage par son sang à la vérité de sa mission et de son ministère; c'est un roi qui entre en possession par sa mort de l'empire de l'univers : il réunit en sa personne tous les titres glorieux dont l'orgueil des hommes se pare.

Cependant ce pontife est livré aujourd'hui par la jalousie des grands-prêtres; ce ministre et cet envoyé du ciel oppose en vain son innocence à l'ambition et à la lâcheté d'un ministre de César; ce roi, à qui toutes les nations ont été données comme son héritage, devient le jouet de l'indifférence et de la vaine curiosité d'un roi usurpateur de la Judée. Il falloit que tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, la jalousie des pontifes, la lâcheté de Pilate et l'indifférence d'Hérode, en condamnant Jésus-Christ fissent éclater sa grandeur et sa puissance : *Astiterunt reges terræ*, etc.

De toutes les instructions que nous offre aujourd'hui le spectacle de la croix, il n'en est pas ici de plus convenable; et puisque nous ne saurions en exposer à votre piété toutes les circonstances, contentons-nous de vous y montrer les obstacles que la vérité trouve dans le cœur des grands de la terre : c'est-à-dire Jésus-Christ condamné à la mort par les passions des grands, et les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la vérité, toujours odieuse aux grands, trouve encore aujourd'hui sur la terre les mêmes ennemis qui l'attachèrent autrefois avec Jésus-Christ sur la croix : la jalousie la persécute, un lâche

intérêt la sacrifie ; l'indifférence la méprise, et la tourne même en risée.

Mais de toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse parcequ'elle est la plus incurable : c'est un vice qui mène à tout, parcequ'on se le déguise toujours à soi-même ; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu : tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité : il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence.

Si les prodiges de Jésus-Christ avoient moins éclaté dans la Judée, les princes des prêtres, moins éblouis de sa gloire, ne lui eussent pas disputé son innocence ; et leur zèle jaloux ne l'auroit pas trouvé digne de mort, s'il ne l'eût été des louanges et des acclamations publiques : *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit* (Joan., ii, 47)?

Telle est l'impression de haine et de jalousie que la grande renommée de Jésus-Christ fait sur le cœur des pontifes et des prêtres, des dépositaires de la loi et de la religion. Mais, hélas ! faut-il que le sanctuaire lui-même devienne presque toujours l'asile d'une passion si méprisable ; que les dons éclatants de l'Esprit de paix et de charité mettent l'amertume et la division parmi ses ministres ; que la moisson si abondante et qui manque d'ouvriers, excite des sentiments de jalousie parmi le petit nombre de ceux qui travaillent ; que les anges destinés au ministère ne puissent arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ sans y en mettre un nouveau ; que dès la naissance de l'Évangile cette triste zizanie se soit glissée parmi ses plus saints ouvriers ; et que l'Église souvent soit presque aussi affligée par le faux zèle qui la défend, que par l'erreur même qui l'attaque ! Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, la gloire n'en est-elle pas commune à tous ceux qui l'aiment ? ne partageons-nous pas ses triomphes, dès que nous ne combattons que pour lui ? et tous les succès qui agrandissent son royaume ne deviennent-ils pas les nôtres ? C'est lui seul qui donne l'accroissement, et nos foibles travaux ne sont plus comptés pour rien dès que nous les comptons nous-mêmes pour quelque chose.

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste de l'envie. Cependant c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires : il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne justifie, elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance ; et dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des ames de boue où la nature avoit d'abord placé des ames grandes et bien nées.

La mauvaise foi n'est plus comptée pour rien : ces grands-prêtres cherchent eux-mêmes de faux témoignages contre Jésus-Christ ;

eux qui devoient proscrire ces hommes infames qui font un trafic honteux de la vérité, et de l'innocence des autres hommes, ils se les associent, et favorisent le crime qui favorise leur passion.

C'est ainsi que ce vice ne rougit point de se faire des appuis honteux et méprisables. Les hommes les plus décriés et les plus perdus, on les adopte dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore; ils nous deviennent chers, dès qu'ils peuvent devenir les vils instruments de notre passion; et ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un instant toutes leurs taches. Le monde ne manque jamais de ces hommes vendus à l'iniquité, dont l'unique emploi est de noircir auprès des grands ceux qui ont le malheur de leur déplaire, ou qui plaisent trop pour être de leur goût; et ces hommes corrompus, et qu'on devroit bannir de la société, ne manquent jamais de trouver des grands qui les écoutent et qui les protégent. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infame dont on rougit tout bas soi-même : Doëg l'Idumèen devient cher à Saül, dès qu'il devient le ministre de sa jalousie et de sa haine contre David.

Mais, de quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime! non-seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même : ces pontifes témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est fils de David et descendu des rois de Juda; ayant ouï de sa propre bouche qu'il falloit rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, le font pourtant passer pour un séditieux, un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance; un impie qui veut renverser la loi et le temple de ses pères; enfin pour un homme de néant, né dans la boue et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie qui change tous les objets à nos yeux; rien ne nous paroît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins et assurer la couronne à son maître; aux yeux de Saül ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événements et par la sainteté de sa vie; les prêtres, jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître, qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion : la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité; les talents

les plus utiles à l'État, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d insuffisance; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire; les succès même les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche; et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours : c'est lui qui lie les sociétés et les commerces; chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique : on a honte du nom du vice, et l'on se fait honneur du vice même.

Enfin il emprunte même les apparences du zèle et de l'amour du bien public; les intérêts de la nation, et de la conservation du temple et de la loi, paroissent consacrer la jalousie des pontifes contre Jésus-Christ.

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de ce vice. Il semble qu'on ne craint que pour l'État, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent : on blâme les choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirions ne sont jamais, selon nous, données au mérite; la faveur du maître et le bien de l'Etat ne nous paroissent jamais aller ensemble : on se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences. Aman trouve la puissance et la religion des Juifs dangereuses à l'empire; mais ce n'est pas l'État qu'il a dessein de sauver, c'est Mardochée qu'il veut perdre. Les courtisans de Darius accusent Daniel d'avoir violé la loi des Perses; mais ce n'est pas de la majesté de la loi dont ils sont jaloux, c'est la gloire et la faveur de Daniel qu'ils haïssent.

Tout est plein, dans les cours, de ces zèles de jalousie : on étale le titre de bon citoyen, et on cache dessous celui de jaloux; on a sans cesse l'Etat dans la bouche, et la jalousie dans le cœur; on paroît contristé quand les événements sont malheureux, et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place, et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie.

Et voilà un des plus tristes effets de cette passion infortunée. Ces pontifes demandent que le sang du Juste soit sur eux et sur leurs enfants : la désolation du temple et de la cité sainte, la cessation des sacrifices, la dispersion de Juda, la perte de tout ne leur paroît rien, pourvu que l'innocent périsse.

Et combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'Etat à leurs jalousies particulières; faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs

rivaux ; ménager des événements capables de renverser l'empire, pour ensevelir leurs concurrents sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme! Les histoires des cours et des empires sont remplies de ces traits honteux, et chaque siècle presque en a vu de tristes exemples. Mais le véritable zèle du bien public ne cherche qu'à se rendre utile; et à l'homme vertueux et qui aime l'Etat, les services tiennent lieu de récompense.

Première passion dans les pontifes, qui livrent aujourd'hui Jésus-Christ; la jalousie : mais, en second lieu, c'est un lâche intérêt dans Pilate qui le condamne.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes Frères, la passion, le dieu des grands, c'est la fortune. Ils veulent plaire à César, et c'est le seul devoir qui les occupe : tout ce qui favorise leur élévation s'accorde toujours avec leur conscience; la probité qui nuiroit à leur fortune, et qui leur feroit perdre la faveur du maître, n'est plus pour eux que la vertu des sots. Mais dès-là qu'on craint plus la disgrace de César, que le reproche de sa conscience; si l'on n'a pas encore sacrifié l'honneur et la probité, ce n'est pas le cœur et la volonté, c'est l'occasion qui a manqué aux plus grands crimes.

En effet, il paroît d'abord dans le caractère de Pilate des restes de droiture et de probité; sa conscience s'élève en faveur de l'innocent : il semble lui-même plaider sa cause; il n'ose le délivrer, et il souhaite pourtant qu'on le délivre : premier degré de l'ambition, la lâcheté. On aime le devoir et l'équité lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle, qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde; et que nous devenons plus grands aux yeux de hommes par la défense héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation et la souplesse : nous cherchons la gloire et les applaudissements dans le devoir, et presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité.

A la lâcheté succède la crainte. On menace Pilate de l'indignation de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* (JOAN., XIX, 12). A cette raison tous les droits les plus sacrés s'évanouissent, et ne sont plus comptés pour rien. On n'est pas digne de soutenir la justice et la vérité quand on peut aimer quelque chose plus qu'elle : une démarche opposée à l'honneur et à la conscience est bien plus à craindre, pour une ame noble, que la colère de César. Mais d'ailleurs, Sire, c'est servir la gloire du prince que de ne pas servir à ses passions : il est beau d'oser s'exposer à son indignation plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée; et si les princes comme vous peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser

quelquefois leur déplaire : plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux qui ne se joint point aux adulations publiques doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cours : à peine se trouve-t-il un Daniel dans l'empire parmi tous les satrapes, qui ne connoissoient point d'autre loi que la volonté du prince. Telle est la destinée des souverains : la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend aussi les amis plus rares.

Aussi la crainte de déplaire à César conduit Pilate au dernier degré de la lâcheté ; il abandonne et livre Jésus-Christ. Les cris de ce peuple furieux ne peuvent être calmés que par le sang du Juste : s'exposer à leur violence, ce seroit allumer le feu de la sédition ; il vaut encore mieux que l'innocent périsse, que si toute la nation alloit se révolter contre César, et il faut acheter le bien public par un crime.

Et voilà toujours le grand prétexte de l'abus que ceux qui sont en place font de l'autorité : il n'est point d'injustice que le bien public ne justifie ; il semble que le bonheur et la sûreté publique ne puissent subsister que par des crimes ; que l'ordre et la tranquillité des empires ne soient jamais dus qu'à l'injustice et à l'iniquité, et qu'il faille renoncer à la vertu pour se dévouer à la patrie.

Non, Sire, je l'ai déja dit ailleurs, et on ne sauroit trop le redire, la loi de Dieu est toute la force et toute la sûreté des lois humaines : tout ce qui attire la colére du ciel sur les Etats ne sauroit faire le bonheur des peuples ; l'ordre et l'utilité publique ne peuvent être le fruit du crime : on sert mal la patrie quand on la sert aux dépens des régles saintes ; c'est saper les fondements de l'édifice pour l'embellir et l'élever plus haut ; c'est, en affoiblissant ses principaux appuis, y ajouter de vains ornements qui hâtent sa ruine. Les empires ne peuvent se soutenir que par l'équité des mêmes lois qui les ont formés ; et l'injustice a bien pu détrôner des souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes : les ministres qui ont outré la puissance des rois l'ont toujours affoiblie ; ils n'ont élevé leurs maîtres que sur la ruine de leurs Etats, et leur zéle n'a été utile aux césars qu'autant qu'il a respecté les lois de l'empire.

C'est donc la jalousie dans les princes des prêtres qui persécute aujourd'hui Jésus-Christ, un vil intérêt dans Pilate qui le livre, et enfin une indifférence criminelle dans Hérode qui en fait un sujet de mépris et de risée.

Hélas ! quelle autre destinée pouvoit se promettre la doctrine de l'Evangile en se montrant à une cour superbe et voluptueuse ? La doctrine sainte n'offre rien qui ne combatte l'orgueil et la volupté ; et il n'y a de grand pour ceux qui habitent les palais des rois, que le plaisir et la gloire : si vous n'y paroissez pas sous ses étendards, ou l'on vous prend pour un censeur et un ennemi, ou ils vous méprisent comme un homme d'une autre espèce, et un

nouveau venu qui vient porter au milieu d'eux un langage inouï et des manières étrangères.

Nous-mêmes, dans ces chaires chrétiennes qui seules leur parlent encore le langage de la vérité, nous-mêmes nous venons souvent ici affoiblir ce langage divin, respecter ce que nous devrions combattre, adoucir par des idées humaines la sévérité des règles saintes; autoriser presque leurs préjugés, avant d'oser combattre leurs passions; et sous prétexte de ne pas les révolter contre la vérité, la leur rendre presque méconnoissable.

Hérode, instruit des merveilles qu'on publioit de Jesus-Christ, s'attend à lui voir opérer des prodiges; et, dans cette attente, il le voit arriver à sa cour avec joie : ce n'est pas la vérité qui l'intéresse; c'est une vaine curiosité qu'il veut satisfaire, et faire servir Jésus-Christ de spectacle à son loisir et à son oisiveté. Car c'est de tout temps que la plupart des princes et des grands ont fait de la religion un spectacle : les mystères les plus augustes et les plus terribles, égayés par tous les attraits d'une harmonie recherchée, deviennent pour eux comme des réjouissances profanes qui les amusent; ils ne cherchent que le plaisir des sens, jusque dans les devoirs d'un culte qui n'est établi que pour les combattre : il faut que la religion, pour leur plaire, emprunte les joies et tout l'appareil du siècle, et qu'un spectacle digne des anges ait encore besoin de décoration pour être un spectacle digne d'eux.

Hérode fait à Jésus-Christ des questions vaines et frivoles : *Interrogabat eum multis sermonibus* (Luc, XXIII, 9); de ces questions où l'orgueil et l'irréligion ont plus de part que l'amour de la vérité, qu'on propose plutôt pour se faire une gloire de ses doutes que par un desir sincère de les éclaircir; de ces questions qui n'aboutissent à rien qu'à nous affermir dans l'incrédulité, qui n'ont de sérieux que l'aveuglement où elles prennent leur source; de ces questions où l'on discourt des vérités éternelles du salut comme de ces vérités douteuses et peu intéressantes que Dieu a livrées à l'oisiveté et à la dispute des hommes, où l'on traite ce qui doit décider du bonheur ou du malheur éternel comme un problème indifférent dont les deux côtés ont leur vraisemblance, et où l'on peut opter; de ces questions, enfin, qui sont plutôt des dérisions secrètes de la foi, que les recherches respectueuses d'un véritable fidèle.

Et voilà le seul usage que la plupart des grands font de Jésus-Christ, des questions éternelles sur la religion : *Interrogabat eum multis sermonibus;* faisant de Jésus-Christ et de sa doctrine un sujet oiseux et frivole d'entretien et de contestation, au lieu d'en faire l'objet de leur espérance et de leur culte; s'informant de la vérité d'un avenir et de cette autre patrie qui nous attend après le trépas, avec moins d'intérêt qu'ils n'écouteroient les relations d'une terre inconnue et peut-être fabuleuse, où nul mortel n'a pu encore aborder; parlant des faits miraculeux qui établissent la certitude et

la divinité de la religion de leurs pères, avec la même incertitude qu'ils parleroient d'un point peu important d'histoire qu'on n'a pas encore éclairci; et par la manière peu sérieuse dont ils veulent s'instruire de la foi, montrant qu'ils l'ont tout-à-fait perdue.

Aussi Jésus-Christ n'oppose qu'un silence profond à la vanité des questions d'Hérode. On ne mérite les réponses de la vérité que lorsque c'est le desir de la connoître qui l'interroge; et c'est dans le cœur de ceux qui parlent et disputent plus sur la religion, qu'elle est d'ordinaire plus effacée. Oui, mes Frères, on a déja trouvé la vérité quand on la cherche de bonne foi : il ne faut pour la trouver, ni creuser dans les abîmes, ni s'élever au-dessus des airs; il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes. Un cœur innocent et docile entend d'abord sa voix; les doutes et les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à sa lumière; elle aveugle les sages et les juges orgueilleux de ses mystères, et ne se communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les disciples. La soumission est la source des lumières : plus on veut raisonner, plus on s'égare; plus on doute, plus Dieu permet que les doutes augmentent : la raison, une fois sortie de la règle, ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle avance, plus elle se creuse de précipices. Aussi l'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours croissant, et ne garde plus de mesures dans ses progrès : elle n'en vouloit d'abord, parmi nous, qu'aux abus prétendus du culte, elle a depuis attaqué le culte lui-même : elle se plaignoit que nous dégradions Jésus-Christ de sa qualité de médiateur, elle a enfanté des disciples qui l'ont dégradé de sa divinité et de sa naissance éternelle : elle vouloit réformer la religion; elle a fini par les approuver toutes, ou, pour mieux dire, par n'en plus avoir aucune : elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux livres saints; et cette lettre a été pour elle une lettre de mort, et ses faux prophètes y ont puisé un fanatisme et des visions sur l'avenir que l'événement a démenties et dont elle a rougi elle-même. Non, mes Frères, la foi est le seul point qui peut fixer l'esprit humain : si vous passez au delà, vous n'avez plus de route assurée, vous entrez dans une terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort, vous n'y voyez plus que des fantômes, les tristes enfants des ténèbres; et comme la raison n'a plus de frein, l'erreur aussi n'a plus de bornes.

En effet, les questions d'Hérode le conduisent à faire de Jésus-Christ un sujet de risée : *Sprevit autem illum Herodes* (Luc, XXIII, 11); et toute sa cour suit son exemple, *cum exercitu suo*. La vertu la plus pure, dès qu'elle déplaît au souverain, est bientôt digne de l'oubli et du mépris même du courtisan : c'est le goût du prince qui décide presque toujours pour eux de la vérité et du mérite; leur religion est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître; c'est là leur loi et leur évangile, et ils n'ont rien de plus fixe

dans leur culte que les caprices et les passions de l'idole qu'ils adorent.

Aussi l'attention, Sire, la plus essentielle que les rois doivent à la place où Dieu les a fait asseoir, c'est de rendre la religion respectable, en ne se permettant jamais la plus légère dérision qui puisse en blesser la majesté. Les plus jeunes années de votre auguste bisaïeul ne le virent jamais s'écarter de cette règle; ce fut pour lui la règle de tous les temps et de tous les lieux : son respect pour la religion de ses pères imposa toujours devant lui un silence éternel à l'impiété; son langage fut toujours le langage du premier roi chrétien, c'est-à-dire le langage respectable de la foi; l'irréligion étoit le seul crime auquel il ne pardonnoit point; tout étoit sérieux pour lui sur cet article; nulle joie, nul plaisir n'autorisa jamais devant lui la moindre dérision qui pût intéresser le culte de ses ancêtres : religieux jusqu'au milieu des réjouissances d'une cour jeune et florissante, la foi ne souffrit jamais des plaisirs et des dissipations inévitables à la jeunesse des rois. Sur ce point, Sire, tout devient capital dans la bouche d'un souverain; une simple légèreté va autoriser la licence de l'impiété, ou faire de nouveaux impies; on croit plaire en enchérissant, et les railleries du maître deviennent bientôt des blasphèmes dans la bouche du courtisan.

Telles sont les passions que les grands opposent à la vérité, et qui condamnent Jésus-Christ à la mort. Que ne puis-je achever, et vous montrer les passions des grands condamnées par la mort de Jésus-Christ.

Hélas! en est-il une seule que sa croix ne confonde? il ne meurt que pour rendre témoignage à la vérité, il en est le premier martyr; et les grands craignent la vérité, et il est rare qu'elle ait accès auprès de leur trône : il n'est roi que pour être la victime de son peuple; et les peuples sont d'ordinaire la victime de l'ambition des princes et des rois : les marques de son autorité, son sceptre, sa couronne, sont les instruments de ses souffrances; et l'unique usage que les grands font de leur autorité c'est de la faire servir à leurs plaisirs injustes : au milieu de ses peines et de ses douleurs, il n'est occupé que de nos intérêts; et les grands, au milieu de leurs plaisirs, ne daignent pas même s'occuper des peines et des souffrances de leurs frères : il souffre à notre place, et les grands croient que tout doit souffrir pour eux : il vient de tous les peuples ne faire qu'un peuple, réconcilier toutes les nations, éteindre toutes les guerres; et c'est la vanité des grands qui les allume et qui les éternise sur la terre! que dirai-je? il n'est roi que parcequ'il est sauveur, ses bienfaits forment tous ses titres, ses qualités glorieuses ne sont que les différents offices de son amour pour nous : tout ce qu'il est de plus grand, il ne l'est que pour les hommes, il est tout à nos usages; et les grands comp-

tent le reste des hommes pour rien, et ne croient être nés que pour eux-mêmes!

Voilà, Sire, le grand modèle des rois. Du haut de sa croix, il instruit les grands et les princes de la terre : Regardez, leur dit-il, et faites selon ce modèle; j'ai quitté mon royaume, et je suis descendu de ma gloire pour sauver mes sujets : vous n'êtes rois que pour eux, et leur bonheur doit être l'unique objet de tous les soins attachés à votre couronne. Oui, Sire, c'est un roi qui donne sa vie pour son peuple, et il ne vous demande que votre amour pour le vôtre : c'est un roi qui ne va conquérir le monde que pour l'acquérir à Dieu; ne combattez que pour lui, et vous serez toujours sûr de la victoire : c'est un roi qui fait de la croix son trône et le lieu de ses douleurs et de ses souffrances; regardez le vôtre comme un lieu de soins et de travail, et non comme le siége de la volupté et de la mollesse : c'est un roi qui ne veut régner que sur les cœurs; l'usage le plus glorieux de votre autorité, c'est celui qui vous assurera l'amour de vos peuples : c'est un roi qui vient apporter la paix, la vérité, la justice aux hommes, et qui ne veut que les rendre heureux; Sire, régnez pour notre bonheur, et vous régnerez pour le vôtre.

O mon Sauveur! c'est aujourd'hui que vous commencez à régner vous-même sur toutes les nations; vos derniers soupirs sont comme les prémices sacrées de votre règne, et c'est par la croix que vous allez conquérir l'univers. Grand Dieu! que ce soit elle qui affermisse le règne de l'enfant précieux que vous voyez ici à vos pieds; que la religion en consacre les prémices et en couronne la durée : ce sont ses glorieux ancêtres qui l'ont placée parmi nous sur le trône; que ce soit elle qui y soutienne l'enfant auguste qui ne peut vous offrir encore que son innocence, la foi de ses pères, les malheurs qui ont entouré son berceau royal, et la tendresse la plus vive de ses sujets.

Conservez l'enfant de tant de saints et de tant de protecteurs de la foi sainte : ils exposèrent autrefois leur vie et leur couronne pour aller recouvrer votre héritage; conservez le sien à cet enfant précieux, afin qu'il puisse un jour défendre et protéger l'Eglise que le Père vous donne aujourd'hui comme l'héritage que vous avez acquis par votre sang : ils revinrent chargés des dépouilles sacrées de la croix; que ce dépôt saint dont ils enrichirent cette ville régnante, que ce gage précieux de la piété de ses pères, sollicite aujourd'hui surtout vos graces en sa faveur. N'abandonnez pas l'héritier de tant de princes qui ont été les premiers défenseurs de votre nom et de votre gloire. Les coups de votre colère l'ont épargné au milieu des débris de son auguste famille; laissez-nous, grand Dieu, jouir de votre bienfait, que nous avons acheté si cher : que ce reste heureux de tant de têtes augustes que nous avons vues tomber à la fois répare nos pertes et essuie nos larmes : comblez-le

lui seul de toutes les graces que vous aviez réservées dans vos trésors éternels à tant de princes qui devoient régner à sa place, et auxquels sa couronne étoit destinée : réunissez en lui tout ce que vous deviez partager sur les autres; et que son règne rassemble toutes les bénédictions et tous les genres de bonheur que nous nous promettions séparément sous les règnes des princes qu'une mort prématurée nous a enlevés, et auxquels vous n'avez refusé sans doute sur la terre une couronne que la naissance leur destinoit, que pour leur en préparer dans le ciel une éternelle. *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne. (Cor., II, 45.)

Sire,

Les vains triomphes des conquérants n'étoient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir et de mort; c'étoit le triomphe lugubre des passions humaines; et ils ne laissoient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujourd'hui, pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance. Il triomphe du péché; mais en effaçant et attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grace. Il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion : elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix; mais c'est un triomphe glorieux, et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard ou à l'adulation, et à l'erreur publique; celle-ci, on ne la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants; et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions, et de la mort même.

Exposons ces vérités, si honorables à la foi; et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent; les passions qui la déshonorent; enfin la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avoient exaltée.

La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer; elle les élève au-dessus des événements et de l'envie; elle leur assujettit leurs passions; enfin, elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avoit peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ, et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avoit pu le sauver des traits de l'envie; et son innocence avoit paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avoient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances mêmes : sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire : la Judée seule l'avoit rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes Frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre : premièrement, la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas! c'est à la cour surtout où cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? Où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? Quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants? En un mot, où sont les héros dont la malignité et peut-être la vérité ne fasse des hommes?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu; le monde la craint et la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu et qui gouverne sagement ses peuples, n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule auroit pu faire des envieux; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auroient trouvé des censeurs, sa piété sera l'apologie de sa conduite. Ses prospérités auroient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais suspectes, par-

cequ'elles seront toujours annoncées par la justice. On ne sera pas en garde contre son ambition, parceque son ambition sera toujours réglée par ses droits. Il n'attirera point sur ses états le fléau de la guerre, parcequ'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les états étrangers. Il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affoiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur foiblesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son empire : il n'aura pas besoin de garde, qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent. Son autorité lui sera inutile pour se faire obéir, les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute; et la soumission sera sans murmure, parcequ'elle sera sans contrainte. Toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples; par la vertu, il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel étoit, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs, à qui l'Eglise rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avoient recours à sa sagesse : ils s'en remettoient à lui de leurs différends et de leurs intérêts. Sans être leur vainqueur, il étoit leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnoit sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auroient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves : la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre. Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouve point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence. La gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages. L'histoire des états et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines : les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles; et nous venons de voir le règne le plus long et le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et par des disgraces.

Mais sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui, mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même : plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes, ses prospérités nous avoient caché sa véritable gloire; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus : il falloit que ses malheurs égalassent ses prospérités, qu'il vît tomber autour de lui tous les princes les appuis de son trône, que votre vie

même fût menacée, cette vie si chère à la nation, et le seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple; il falloit qu'il demeurât tout seul avec sa vertu, pour paroître tout ce qu'il étoit: ses succès inouis lui avoient valu le nom de Grand; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité, lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes Frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre foiblesse. La raison, la philosophie promettoit la constance à son sage, mais elle ne la donnoit pas; la fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière ressource du découragement, et l'on cherçhoit une vaine consolation en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur même: or la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchoient une sensibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même: la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis; et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission: notre saiute philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment; et la sagesse païenne ne vouloit les rendre insensibles que parcequ'elle ne pouvoit les rendre soumis et patients: elle apprenoit à l'orgueil à cacher, et non à surmonter ses sensibilités et ses foiblesses: elle formoit des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étoient que pour les spectateurs, et aspiroient plus à la gloire de paroître constants qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes; elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice, que celui seul qui peut en être le rémunérateur; elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parcequ'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières; qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle: si cette gloire n'est qu'au dehors; si la religion, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur: on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement; et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction, qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais

la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

DEUXIÈME PARTIE.

Premier triomphe de Jésus-Christ : il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avoit attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes ; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus ; et nous rend par la grace la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes Frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété par des dérisions insensées ; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu ; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une foiblesse et comme l'écueil de leur gloire ; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés, et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes : leurs vices, venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions, et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le déréglement des mœurs les dégrade ; et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire* (1. Mach., I, 42). Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public : quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude, deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres ; et que la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouve confiée à ceux qui ne connoissent de loi que le mépris public de toute bienséance, et leur propre foiblesse ! ils devoient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent ; ils étoient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice !

Toute la gloire humaine ne sauroit jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement des passions ; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, et l'on méprise la personne ; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses foiblesses : le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle ; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante et les immortalise ;

chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et à la vérité.

Et en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même ; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion : la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; et quand il ne faut être grand que certains moments, le nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous : votre cœur lui-même vous dresse des embûches; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis ; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle est pourtant la gloire de la religion : la philosophie découvroit la honte des passions, mais elle n'apprenoit pas à les vaincre; et ses préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il étoit même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avoient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme auroit pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même; mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il falloit que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grace.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçoit depuis si long-temps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes : elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts; et l'univers entier a été pour elle un autre Lycée, où, au milieu des places publiques (Prov., viii, 1, 3, 4), elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les

peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe, ont été également appelés à sa divine philosophie : ce n'est pas aux savants tous seuls qu'elle a réservé la connoissance sublime de ses mystères; le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres : il falloit que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je? sa doctrine étoit insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie; elle n'annonçoit que des croix et des souffrances, et les césars devinrent ses disciples; elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance, pouvoient êtres assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvoit devenir le siége de la vertu et de l'innocence : quelle gloire pour la religion!

Mais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'est la vertu : un prince maître de ses passions; apprenant sur lui-même à commander aux autres; ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilége de son rang, l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses desirs, et faisant pourtant à tous ses desirs un frein de la règle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il auroit eu droit de se permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre; une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché; mais il triomphe encore de la mort : il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avoit fermées; et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnoit à l'homme que la même fin qu'à la bête : tout devoit mourir avec son corps; et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connoître, n'étoit pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avoit formé, et que le hasard seul alloit dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettoit au delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devoient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avoit voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avoit imaginées.

Mais cette immortalité, qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes; et pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes Frères, cette immortalité même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges dont on les avoit abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau; ils ne survivent pas long-temps à eux-mêmes, ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges; leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits; ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude); de nouvelles espérances forment un nouveau langage; on élève sur les débris de la gloire du mort, la gloire du vivant; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes; leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité! et que sont les histoires des Etats et des empires, qu'un petit reste de noms et d'actions échappé de cette foule innombrable qui, depuis la naissance des siècles, est demeurée dans l'oubli?

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes : les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires; mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité; sa tête et son nom s'élève au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'elevoit au-dessus de toute la multitude des tribus; sa gloire va même croissant en s'éloi-

gnant ; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie ; ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé ; et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des François a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien. La France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis ; la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie ; et nous ne commençons à connoître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connoître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie, et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos ancêtres, qu'on a déja fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis, qui ajoutèrent à l'éclat de la couronne que vous portez, l'éclat immortel de la justice et de la piété ; c'est ce que répètent tous les jours à votre majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut : vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers ; et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône, puissiez-vous l'être de leurs vertus ! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom ! Puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois vos successeurs !

Déja, si notre tendresse ne nous séduit pas ; si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos desirs de vaines prédictions, déja s'ouvrent à nous de si douces espérances ; déja nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future ; déja la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher !

Grand Dieu ! si ce n'étoient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre providence au soin d'une de vos églises,

me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste; si ce n'étoient là que mes vœux et mes prières : eh! qui suis-je, pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône? mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leurs couronnes devant l'autel éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des graces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? ce sont, ô mon Dieu! les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Eglise.

Pourrez-vous, grand Dieu! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere* (Ps. LXXIX, 15, 16). Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs : *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua!* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous, vous rappelle et vous rende à votre peuple : *et super filium hominis, quem confirmasti tibi!*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin les larmes que tant de fléaux que vous avez versés sur nous dans votre colère, nous font répandre : faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance : que vos faveurs abondent où vos châtiments avoient abondé, et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu! un roi selon votre cœur, c'est-à-dire, le père de son peuple, le protecteur de votre Eglise, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins; et que l'Europe

entière envie plus notre bonheur, et soit plus touchée de ses vertus, qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu! et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité. *Ainsi soit-il.*

FIN DU PETIT CARÊME.

SERMON SUR LES VICES ET LES VERTUS DES GRANDS.

Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum; et dixit ei: Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.

Le démon montra à Jésus-Christ tous les royaumes du monde, et toute la pompe et la gloire qui les environnent; et il lui dit: Je vous donnerai toutes ces choses, si, en vous prosternant devant moi, vous m'adorez.

(MATTH., IV, 8, 9.)

SIRE,

Les prospérités humaines ont toujours été un des piéges les plus dangereux dont le démon s'est servi pour perdre les hommes: il sait que l'amour de la gloire et de l'élévation nous est si naturel, que rien ne nous coûte pour y parvenir; et que l'usage en est si séduisant, que rien n'est plus rare que la piété environnée de grandeur et de puissance.

Cependant, mes Frères, c'est Dieu seul qui élève les grands et les puissants; qui vous place au-dessus des autres, afin que vous soyez les pères des peuples, les consolateurs des affligés, les asiles des foibles, les soutiens de l'Église, les protecteurs de la vertu, les modèles de tous les fidèles.

Souffrez donc, mes Frères, qu'entrant dans l'esprit de notre Évangile, je vous expose ici les périls et les avantages de votre état; et qu'avant que d'entrer dans le détail des devoirs de la vie chrétienne, dont je dois vous entretenir durant ces jours de salut, je vous marque, à l'entrée presque de cette carrière, les obstacles et les facilités que vous offre, pour les accomplir, l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Il y a de grandes tentations attachées à votre état, je l'avoue; mais aussi il s'y trouve de grandes ressources: on y naît, ce semble, avec plus de passions que le reste des hommes; mais aussi on peut y pratiquer plus de vertus: les vices y ont plus de suite; mais aussi la piété y devient plus utile: en un mot, on y est bien plus coupable

que le peuple quand on y oublie Dieu ; mais aussi on y a bien plus de mérite quand on lui est fidèle.

Mon dessein donc aujourd'hui est de vous représenter les grands biens ou les grands maux qui accompagnent toujours vos vertus ou vos vices ; est de vous faire sentir ce que peut pour le bien ou pour le mal l'élévation où vous êtes nés ; est enfin de vous rendre le désordre odieux en vous développant les suites inexplicables que vos passions traînent après elles, et la piété aimable par les utilités incompréhensibles qui suivent toujours vos bons exemples. Ce ne seroit pas assez de vous marquer les périls de votre état, il faut aussi vous en découvrir les avantages : la chaire chrétienne invective d'ordinaire contre les grandeurs et la gloire du siècle ; mais il seroit inutile de vous parler sans cesse de vos maux, si l'on ne vous en présentoit en même temps les remèdes. C'est ces deux vérités que je me propose de réunir dans ce discours, en vous exposant quelles sont les suites infinies des vices des grands et des puissants, et quelles sont les utilités inestimables de leurs vertus. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un jugement très sévère est réservé à ceux qui sont élevés, dit l'Esprit de Dieu ; on fera miséricorde aux pauvres et aux petits, mais le Seigneur déploiera toute la puissance de son bras pour châtier les grands et les puissants : *Exiguo conceditur misericordia ; potentes autem, potenter tormenta patientur* (Sap., vi, 7).

Ce n'est pas, mes Frères, que le Seigneur rejette les grands et les puissants, comme dit l'Ecriture, puisqu'il est puissant lui-même, ou que le rang et l'élévation soient auprès de lui des titres odieux qui éloignent ses graces, et fassent presque tous seuls notre crime. Il n'y a point en lui d'acception de personne ; il est le Seigneur des cèdres du Liban comme de l'hysope qui croît dans les plus profondes vallées ; il fait lever son soleil sur les plus hautes montagnes comme sur les lieux les plus bas et les plus obscurs ; il a formé les astres du ciel comme les vers qui rampent sur la terre ; les grands sont même les images plus naturelles de sa grandeur et de sa gloire, les ministres de son autorité, les canaux de ses libéralités et de sa magnificence ; et je ne viens pas ici, mes Frères, selon le langage ordinaire, prononcer des anathèmes contre les grandeurs humaines, et vous faire un crime de votre état, puisque votre état vient de Dieu, et qu'il ne s'agit pas tant d'en exagérer les périls que de vous montrer les moyens infinis de salut attachés à l'élévation où la Providence vous a fait naître.

Mais je dis, mes Frères, que les péchés des grands et des puissants ont deux caractères d'énormité qui les rendent infiniment plus punissables devant Dieu que les péchés du commun des fidèles ; premièrement le scandale, secondement l'ingratitude.

Le scandale. Il n'est point de crime, mes Frères, auquel l'Evangile laisse moins d'espérance de pardon qu'à celui d'être un sujet de chute à nos frères : Malheur à l'homme qui scandalise! dit Jésus-Christ ; il lui seroit plus avantageux d'être précipité au fond de la mer, que de devenir une occasion de perte et de scandale au plus petit d'entre mes disciples (Matth., xviii, 6, 7). Premièrement, parceque vous perdez une ame qui devoit jouir éternellement de Dieu. Secondement, parceque vous faites périr votre frére pour lequel Jésus-Christ étoit mort. Troisiémement, parceque vous devenez le ministre des desseins du démon pour la perte des ames. Quatriémement, parceque vous êtes cet homme de péché, cet antechrist dont parle l'Apôtre : car Jésus-Christ a sauvé l'homme, et vous le perdez ; Jésus-Christ a formé de véritables adorateurs à son Père, et vous les lui ôtez ; Jésus-Christ nous a acquis par son sang, et vous lui ravissez sa conquête ; Jésus-Christ est le médecin des ames, et vous en êtes le corrupteur ; il est leur voie, et vous en êtes le piége ; il est le pasteur qui vient chercher les brebis qui périssent, et vous êtes le loup dévorant qui tuez et perdez les ouailles que son Père lui avoit données. Cinquiémement enfin, parceque tous les autres péchés meurent, pour ainsi dire, avec le pécheur ; mais les fruits de ses scandales seront immortels, ils survivront à ses cendres, ils subsisteront après lui, et ses crimes ne descendront pas avec lui dans le tombeau de ses pères.

Achan fut puni avec tant de rigueur pour avoir pris seulement une régle d'or parmi des dépouilles que le Seigneur s'étoit consacrées ; mon Dieu! quelle sera donc la punition de celui qui ravit à Jésus-Christ une ame qui étoit sa dépouille précieuse, rachetée, non avec de l'or et de l'argent, mais de tout le sang divin de l'Agneau sans tache? Le veau d'or fut réduit en poussière pour avoir fait prévariquer Israël, grand Dieu! et tout l'éclat qui environne les grands et les puissants les mettroit-il à couvert de votre colère, dès qu'ils ne sont élevés que pour être à votre peuple une occasion de chute et d'idolâtrie? Le serpent d'airain lui-même, ce monument sacré des miséricordes du Seigneur sur Juda, fut brisé pour avoir été une occasion de scandale aux tribus, mon Dieu! et le pécheur, déja si odieux par ses propres crimes, sera-t-il épargné, lorsqu'il devient un piége et une pierre d'achoppement à ses frères?

Or, mes Frères, voilà le premier caractère qui accompagne toujours vos péchés, vous que le rang et la naissance élève sur le commun des fidèles : le scandale. Les ames vulgaires et obscures ne vivent que pour elles seules : confondues dans la foule et cachées aux yeux des hommes par la bassesse de leur destinée, Dieu seul est le témoin secret de leurs voies et le spectateur invisible de leurs chutes ; si elles tombent, ou si elles demeurent fermes, c'est pour le Seigneur tout seul qui les voit et qui les juge : le monde, qui

ignore même leurs noms, n'est pas plus instruit de leurs exemples: leur vie n'a point de suite; ils peuvent faire des chutes, mais ils tombent tout seuls ; et, s'ils ne se sauvent pas, leur perte du moins se borne à eux, et ne devient pas celle de leurs frères.

Mais les personnes nées dans l'élévation deviennent comme un spectacle public sur lequel tous les regards sont attachés : ce sont ces maisons bâties sur la montagne, qui ne sauroient se cacher, et que leur situation toute seule découvre ; ces flambeaux luisants qui traînent partout avec eux l'éclat qui les trahit et qui les montre. C'est le malheur de la grandeur et des dignités ; vous ne vivez plus pour vous seuls, à votre perte ou à votre salut est attachée la perte ou le salut de tous ceux qui vous environnent; vos mœurs forment les mœurs publiques, vos exemples sont les règles de la multitude, vos actions ont le même éclat que vos titres; il ne vous est plus permis de vous égarer à l'insu du public, et le scandale est toujours le triste privilége que votre rang ajoute à vos fautes.

Je dis le scandale, premièrement d'imitation. Les hommes imitent toujours le mal avec plaisir, mais surtout lorsque de grands exemples le leur proposent ; ils trouvent alors une sorte de vanité dans leurs égarements, parceque c'est par là qu'ils vous ressemblent : le peuple regarde comme un bon air de marcher sur vos traces ; la ville croit se faire honneur en prenant tout le mauvais de la cour ; vos mœurs forment un poison qui gagne les peuples et les provinces, qui infecte tous les états, qui change les mœurs publiques, qui donne à la licence un air de noblesse et de bon goût, et qui substitue à la simplicité de nos pères et à l'innocence des mœurs anciennes la nouveauté de vos plaisirs, de votre luxe, de vos profusions, et de vos indécences profanes. Ainsi c'est de vous que passent jusque dans le peuple les modes immodestes, la vanité des parures, les artifices qui déshonorent un visage où la pudeur toute seule devroit être peinte, la fureur des jeux, la facilité des mœurs, la licence des entretiens, la liberté des passions, et toute la corruption de nos siècles.

Et d'où croyez-vous, mes Frères, que vienne cette licence effrénée qui règne parmi les peuples? Ceux qui vivent loin de vous, dans les provinces les plus reculées, conservent encore du moins quelque reste de l'ancienne simplicité et de la première innocence; ils vivent dans une heureuse ignorance de la plupart des abus dont votre exemple a fait des lois. Mais plus les pays se rapprochent de vous, plus les mœurs changent, plus l'innocence s'altère, plus les abus sont communs; et le plus grand crime des peuples, c'est la science de vos mœurs et de vos usages. Dès que les chefs des tribus furent entrés dans les tentes des filles de Madian, tout Juda prévariqua, et il s'en trouva peu qui se conservassent purs de l'iniquité commune. Grand Dieu! que le compte des riches et des puissants

sera un jour terrible, puisque, outre leurs passions infinies, ils se trouveront encore coupables devant vous des désordres publics, de la dépravation des mœurs, de la corruption de leur siècle, et que les péchés des peuples deviendront leurs crimes propres!

Secondement, un scandale de complaisance. On cherche à vous plaire en vous imitant; vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves, se font de la ressemblance de vos mœurs une voie pour arriver a votre bienveillance; ils copient vos vices, parceque vous les leur comptez comme des vertus; ils entrent dans vos goûts pour entrer dans votre confiance; ils s'étudient à l'envi ou de vous suivre ou de vous surpasser, parceque vous n'aimez en eux que ce qui vous ressemble. Hélas! mes Frères, combien d'ames foibles, nées avec des principes de vertu, et qui, loin de vous, n'auroient trouvé en elles que des dispositions favorables au salut, ont trouvé, dans l'obligation où leur fortune les mettoit de vous imiter, le piége de leur innocence!

Troisièmement, un scandale d'impunité. Vous ne sauriez plus reprendre dans ceux qui dépendent de vous, les abus et les excès que vous vous permettez vous-mêmes; vous êtes obligés de leur souffrir ce que vous ne voulez pas vous interdire; il faut fermer les yeux à des désordres que vous autorisez par vos mœurs, et, de peur de vous condamner vous-mêmes, faire grace à ceux qui vous ressemblent. Une femme mondaine, et tout occupée de plaire, répand sur tout son domestique un air de licence et de mondanité; sa maison devient un écueil d'où l'innocence ne sort jamais entière; chacun imite au dedans les passions qu'elle fait éclater au dehors; et il faut qu'elle dissimule ces déréglements, parceque ses mœurs ne laissent plus rien à faire à ses censures. Vous le savez, mes Frères, et la dignité de la chaire chrétienne ne me défend pas de le dire ici, quel désordre, dans ces maisons destinées et ouvertes à un jeu éternel, parmi ce peuple de domestiques que la vanité a multiplié à l'infini! Que vos plaisirs coûtent cher à ces infortunés, qui, loin de vos yeux, n'ayant plus de frein qui les retienne, et cherchant à occuper une oisiveté où vos amusements les laissent, sentent autoriser par vos exemples les inclinations déréglées qui leur viennent de la bassesse de leur éducation et d'un sang vil et méprisable! O mon Dieu! si celui qui néglige le soin des siens est devant vous pire qu'un infidèle, quel est donc le crime de celui qui les scandalise, et qui leur fait trouver la mort et la condamnation où ils auroient dû trouver des secours de salut et l'asile de leur innocence!

Quatrièmement, un scandale d'office et de nécessité. Combien d'infortunés périssent pour servir à vos plaisirs et à vos passions injustes! Les arts dangereux ne subsistent que pour vous, les théâtres ne sont élevés que pour fournir à vos délassements criminels; les harmonies profanes ne retentissent de toutes parts, et ne cor-

rompent tant de cœurs que pour flatter la corruption du vôtre; les ouvrages funestes à l'innocence ne passent à la dernière postérité qu'à la faveur de vos noms et de votre protection. C'est vous seuls, mes Frères, qui donnez à la terre des poètes lascifs, des auteurs pernicieux, des écrivains profanes: c'est pour vous plaire que ces corrupteurs des mœurs publiques perfectionnent leurs talents; et cherchent dans un succès qui n'a pour but que la perte des ames, leur élévation et leur fortune: c'est vous seuls qui les protégez, qui les récompensez, qui les produisez, qui leur ôtez même, en les honorant de votre familiarité, ce caractère de honte et d'infamie que les lois de l'Eglise et de l'Etat leur avoient laissé, et qui les flétrissoit aux yeux des hommes.

Ainsi c'est par vous que les peuples participent à ces désordres, que ce poison infecte les villes et les provinces, que ces plaisirs publics deviennent la source des misères et de la licence publique, que tant de victimes infortunées renoncent à la pudeur pour servir à vos plaisirs, et, cherchant à soulager la médiocrité de leur fortune par l'usage des talents que vos passions toutes seules ont rendus utiles et recommandables, viennent sur des théâtres criminels chanter des passions pour flatter les vôtres, périr pour vous plaire, perdre leur innocence en la faisant perdre à ceux qui les écoutent, devenir des écueils publics et le scandale de la religion, porter même le malheur et la dissension dans vos familles, et vous punir, femmes du monde, de l'appui et du crédit que vous leur donnez par votre présence et par vos applaudissements, en devenant l'objet criminel de la passion et de la mauvaise conduite de vos enfants, et partageant peut-être avec vous-même le cœur de votre mari, et ruinant sans ressource ses affaires et sa fortune.

Cinquièmement, un scandale de durée. C'est peu, mes Frères, que la corruption de nos siècles soit presque le seul ouvrage des grands et des puissants, les siècles à venir vous devront peut-être encore une partie de leur licence et de leurs désordres. Ces poésies profanes qui n'ont vu le jour qu'à votre occasion, corrompront encore des cœurs dans les âges qui nous suivront; ces auteurs dangereux que vous honorez de votre protection passeront entre les mains de nos neveux, et vos crimes se multiplieront avec le venin dangereux qu'ils portent avec eux, et qui se communiquera d'âge en âge; vos passions mêmes immortalisées dans les histoires, après avoir été un scandale pour votre siècle, le deviendront encore aux siècles suivants; la lecture de vos égarements conservés à la postérité se fera encore des imitateurs après votre mort; on ira encore chercher des leçons de crime dans le récit de vos aventures, et vos désordres ne mourront point avec vous. Les voluptés de Salomon fournissent encore des blasphèmes et des dérisions aux impies, et des motifs de sécurité au libertinage; l'emportement de la femme de Putiphar s'est conservé jusqu'à nous, et son rang a immortalisé

sa foiblesse. Telle est la destinée des vices et des passions des grands et des puissants ; ils ne vivent pas pour leur siècle seul, ils vivent pour les siècles à venir, et la durée de leur scandale n'a point d'autres bornes que celle de leur nom.

Vous le savez vous-mêmes, mes Frères, encore aujourd'hui ne lit-on pas tous les jours avec un nouveau péril ces mémoires scandaleux faits dans le siècle de nos pères, qui ont conservé jusqu'à nous les désordres des cours précédentes, et immortalisé les passions des principales personnes qui les composoient? Les déréglements d'un peuple obscur et du reste des hommes qui vivoient alors, sont demeurés ensevelis dans l'oubli ; leurs passions ont fini avec eux ; leurs vices, obscurs comme leurs noms, ont échappé à l'histoire, et ils sont à notre égard comme s'ils n'avoient jamais été ; et tout ce qui nous reste de ces âges passés, ce sont les égarements de ceux que leur rang et leur naissance distinguoit dans leur siècle ; ce sont leurs passions qui en inspirent tous les jours de nouvelles par la naïveté du style et par la licence des auteurs qui nous les ont conservées ; et l'unique privilége de leur condition, c'est que les vices des petits ont fini avec leur vie, au lieu que ceux des grands et des puissants renaissent, pour ainsi dire, de leurs cendres, passent d'âge en âge, sont gravés dans des monuments publics, et ne s'effacent plus de la mémoire des hommes. Quels crimes, grand Dieu ! qui sont le scandale de tous les siècles, l'écueil de tous les états, et qui serviront jusqu'à la fin d'attrait au vice, de prétexte au pécheur, et de modèle au déréglement et à la licence !

Enfin, un scandale de séduction. Vos exemples, en honorant le vice, rendent la vertu méprisable ; la vie chrétienne devient un ridicule dont on a honte devant vous ; l'extérieur de la piété est un mauvais air dont on se cache en votre présence comme d'un travers qui déshonore. Combien d'ame touchées de Dieu ne résistent à sa grace et à son esprit, que de peur de perdre auprès de vous ce degré de confiance qu'une longue société de plaisir leur a donné ! Combien d'ames, dégoûtées du monde, n'osent se déclarer et revenir à Dieu, pour ne pas s'exposer à vos dérisions insensées ; imitent encore vos mœurs et vos plaisirs, dont la grace les a détrompées, et donnent à la complaisance et à des égards injustes pour votre rang mille démarches dont leur propre goût et leur nouvelle foi les éloigne !

Je ne parle pas, mes Frères, des préjugés contre la vertu, que vous perpétuez dans le monde ; de ces discours déplorables contre les gens de bien, que votre autorité confirme, qui de vous passent jusqu'au peuple, et maintiennent dans tous les états ces vieilles préventions contre la piété, et ces dérisions éternelles des justes, qui ôtent à la vertu toute sa dignité, et confirment les pécheurs dans le vice.

Et de là, mes Frères, que de Justes séduits ! que de foibles en-

traînés! que d'ames chancelantes retenues dans le désordre! que d'impies et de libertins rassurés! quel obstacle devenez-vous au fruit de notre ministère! que de cœurs préparés n'opposent à la force de la vérité que nous annonçons que les longs engagements qui les lient à vos mœurs et à vos plaisirs, et ne trouvent que vous seuls en eux qui servent comme de mur et de bouclier à la grace! Mon Dieu! quel fléau pour un siècle, quel malheur pour les peuples, qu'un grand selon le monde, qui ne vous craint pas, qui ne vous connoît pas, et qui méprise vos lois et vos ordonnances éternelles! c'est un présent que vous faites aux hommes dans votre colère, et la plus terrible marque de votre indignation sur les villes et sur les royaumes.

Oui, mes Frères, voilà ce que vous êtes quand vous n'êtes pas à Dieu. Voilà le premier caractère de vos fautes, le scandale: votre destinée décide d'ordinaire de celle des peuples; les désordres des petits sont toujours la suite de vos désordres, et les péchés de Jacob, dit le Prophète, c'est-à-dire du peuple et des tribus, ne viennent que de Samarie, le siége des grands et des puissants: *Quod scelus Jacob, nonne Samaria* (Mich., 1, 5)?

Mais quand le scandale, inséparable des péchés des grands et des puissants, n'y ajouteroit pas un nouveau degré d'énormité qui leur est propre, l'ingratitude, qui en fait le second caractère, suffiroit pour attirer sur eux cet abandon de Dieu qui ferme pour toujours ses entrailles à la bonté et à la miséricorde.

Je dis l'ingratitude, mes Frères, car Dieu vous a préférés à tant de malheureux qui gémissent dans l'obscurité et dans l'indigence; il vous a élevés; il vous a fait naître au milieu de l'éclat et de l'abondance; il vous a choisis sur tout le peuple pour vous combler de bienfaits; il a rassemblé sur vous seuls les biens, les honneurs, les titres, les distinctions et tous les avantages de la terre; il semble que sa providence ne veille que pour vous seuls, tandis que tant d'infortunés mangent un pain de tribulation et d'amertume; la terre ne semble produire que pour vous seuls, le soleil ne se lever et ne se coucher que pour vous seuls; le reste des hommes même ne paroissent nés que pour vous, et pour servir à votre grandeur et à vos usages; il semble que le Seigneur n'est occupé que de vous seuls, tandis qu'il oublie tant d'ames obscures dont les jours sont des jours de douleur et de misère, et pour lesquelles il semble qu'il n'y ait point de Dieu sur la terre: et cependant vous tournez contre Dieu tout ce que vous avez reçu de lui; votre abondance sert à vos passions, votre élévation facilite vos plaisirs, et ses bienfaits deviennent vos crimes!

Oui, mes Frères, tandis que mille malheureux sur lesquels sa main s'appesantit avec tant de rigueur; tandis qu'une populace obscure, pour qui la vie n'a rien que de dur et de triste, l'invoque, le bénit, lève les mains vers lui dans la simplicité de son cœur, le re-

garde comme son père, et lui donne des marques d'une piété simple et d'une religion sincère; vous, mes Frères, qu'il accable de bienfaits, vous pour qui le monde tout entier semble fait, vous ne le connoissez pas, vous ne daignez pas lever les yeux vers lui, vous ne pensez pas seulement s'il y a un Dieu au-dessus de vous qui se mêle des choses de la terre, vous lui rendez pour actions de graces des outrages, et la religion n'est que pour le peuple.

Hélas! mes Frères, vous trouvez si noir et si indigne lorsque ceux dont l'élévation étoit votre ouvrage vous oublient, vous méconnoissent, se déclarent contre vous, et n'usent du crédit dont ils vous sont redevables que pour vous éloigner et pour vous détruire! Mais, mes Frères, ils ne font que vous rendre ce que vous faites envers Dieu. Votre élévation n'est-elle pas son ouvrage? N'est-ce pas sa main toute seule qui a séparé vos ancêtres de la foule, et qui les a placés à la tête des peuples? N'est-ce pas la disposition seule de la Providence qui vous a fait naître d'un sang illustre, et qui vous a fait trouver tout d'un coup en naissant, et sans qu'il vous en coûtât rien, ce qu'une vie entière de soins et de peines n'auroit pas pu même vous faire attendre? Qu'aviez-vous à ses yeux plus que tant d'infortunés qu'il laisse dans la misère? Ah! s'il n'avoit eu égard qu'aux qualités naturelles de l'ame, à la droiture, à la pudeur, à l'innocence, à la modestie, combien d'ames obscures, nées avec toutes ces vertus, auroient dû vous être préférées, et occuper la place où vous êtes! S'il n'eût consulté que l'usage que vous deviez faire un jour de ses bienfaits, combien de malheureux, dans la même situation où vous vous trouvez, auroient été l'exemple des peuples, les protecteurs de la vertu, et glorifié le Seigneur dans leur abondance, eux qui, dans leur indigence même, l'invoquent et le bénissent, au lieu que vous le faites blasphémer, et que votre exemple devient une séduction pour son peuple!

Et cependant il vous choisit, et il les rejette; il les humilie, et il vous élève; il est pour eux un maître dur et sévère, et pour vous un père libéral et magnifique. Que pouvoit-il faire davantage pour vous engager à le servir et à lui être fidèles? Qu'y a-t-il de plus puissant que les bienfaits pour attirer les cœurs, et pour s'assurer des hommages? C'est de vous seul, Seigneur, disoit David au milieu de sa prospérité, que vient la magnificence qui m'environne, la gloire de mon nom, la puissance où je suis élevé; et il est juste, ô mon Dieu! de vous glorifier dans vos dons, de mesurer ce que je vous dois sur ce que vous avez fait pour moi, et de faire servir mon élévation et tout ce que je suis à votre gloire: *Tua est, Domine, magnificentia, et potentia, et gloria.... Nunc igitur, Deus noster, confitemur tibi, et laudamus nomen tuum inclytum* (1. Paral., xxix, 11, 13).

Et cependant, mes Frères, plus il a fait pour vous, plus vous vous élevez contre lui. Ce sont les riches et les puissants qui vivent

sans autre dieu dans ce monde que leurs plaisirs injustes : c'est vous seuls qui lui disputez les plus légers hommages, qui vous croyez dispensés de tout ce que sa loi a de pénible et de sévère, qui ne croyez être nés que pour jouir de vous-mêmes, pour faire servir ses bienfaits à vos passions, et qui laissez au simple peuple le soin de le servir, de lui rendre graces, et d'observer avec religion les ordonnances de sa loi sainte.

Ainsi souvent, mes Frères, le peuple l'adore, et vous l'outragez; le peuple l'apaise, et vous l'irritez; le peuple l'invoque, et vous l'oubliez; le peuple le sert avec un bon zèle, et vous méprisez ses serviteurs; le peuple lève sans cesse les mains vers lui, et vous doutez même s'il existe, vous qui seuls ressentez les effets de sa libéralité et de sa puissance : ses châtiments lui forment des adorateurs, et ses bienfaits ne lui valent que des dérisions et des outrages.

Je dis ses bienfaits, mes Frères, car il ne les a pas même tous bornés à votre égard aux biens extérieurs de la fortune; il vous a fait naître encore avec des dispositions plus favorables à la vertu que le simple peuple, un cœur plus noble et plus élevé, des inclinations plus heureuses, des sentiments plus dignes de la grandeur de la foi; plus de lumières, plus d'élévation, plus de connoissances, plus d'instruction, plus de goût pour les bonnes choses. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang, des passions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu; cette politesse qui adoucit l'humeur, cette dignité qui retient les saillies du tempérament, cette humanité qui rend plus sensible aux impressions de la grace. De combien de bienfaits abusez-vous donc, mes Frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu! Quel monstre d'ingratitude qu'un grand, qu'un homme comblé d'honneurs et de prospérités, et qui ne lève jamais les yeux au ciel pour adorer la main qui les lui dispense!

Et d'où croyez-vous aussi, mes Frères, que viennent les calamités publiques, les fléaux qui affligent les villes et les provinces? Ce n'est que pour punir l'usage injuste que vous faites de l'abondance, que Dieu frappe quelquefois de stérilité les terres et les campagnes. Sa justice, indignée que vous employiez contre lui ses propres bienfaits, les soustrait à vos passions, répand son indignation sur la terre, permet les guerres et les dissensions, renverse vos fortunes, éteint vos familles, fait sécher la racine de votre postérité, fait passer à des mains étrangères vos titres et vos possessions, et vous rend les exemples éclatants de l'inconstance des choses humaines, et les monuments anticipés de sa colère contre les cœurs ingrats et insensibles aux soins paternels de sa providence.

Voilà, mes Frères, les deux caractères inséparables de vos péchés : le scandale et l'ingratitude. Voilà ce que vous êtes quand vous n'êtes pas fidèles à Dieu. Voilà à quoi peut-être vous n'avez pas fait attention. Vous ne sauriez être médiocrement coupables des

que vous l'êtes. Les passions sont les mêmes dans le peuple et parmi les puissants; mais il s'en faut bien que le crime soit égal, et souvent un seul de vos crimes entraîne plus de malheurs et a devant Dieu des suites plus étendues et plus terribles, qu'une vie entière d'iniquité dans une ame obscure et vulgaire. Mais aussi, mes Frères, vos vertus ont le même avantage et la même destinée; et c'est ce qui me reste à vous dire dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Si le scandale et l'ingratitude sont les suites inséparables des vices et des passions des personnes élevées, leurs vertus aussi ont deux caractères particuliers qui les rendent infiniment plus agréables à Dieu que celles du commun des fidèles : premièrement, l'exemple; secondement, l'autorité. Et voilà, mes Frères, une vérité bien consolante pour vous que la Providence a fait naître dans l'élévation, et bien capable de vous animer à servir Dieu et de vous rendre la vertu aimable. Car ce seroit vous tromper que de regarder l'état où vous êtes nés comme un obstacle au salut et aux devoirs que la religion nous impose. J'avoue que les écueils y sont plus dangereux que dans une destinée plus obscure, les tentations plus vives et plus fréquentes; et en vous marquant les avantages que vous pouvez trouver dans l'élévation par rapport au salut, je ne prétends pas en dissimuler les périls que Jésus-Christ nous a marqués lui-même dans l'Evangile.

Je veux seulement établir cette vérité, que vous pouvez faire plus pour Dieu que le simple peuple; qu'il revient à la religion infiniment plus d'avantages de la piété d'une seule personne élevée, que de celle presque d'un peuple entier de fidèles: et que vous êtes d'autant plus coupables quand vous oubliez Dieu, qu'il tireroit plus de gloire de votre fidélité, et que vos vertus ont des suites plus étendues pour l'utilité de l'Eglise et pour l'édification des fidèles.

La première, c'est l'exemple. Une ame d'entre le peuple qui craint Dieu ne le glorifie que dans son cœur; c'est un enfant de lumière qui marche pour ainsi dire dans les ténèbres : elle lui rend des hommages; mais elle ne lui en attire point. Renfermée dans l'obscurité de sa fortune, elle ne vit que sous les yeux de Dieu seul, elle souhaite que son nom soit glorifié, et lui rend par ses desirs la gloire qu'elle ne peut lui rendre par ses exemples. Ses vertus sont utiles à son salut, mais elles sont comme perdues pour le salut de ses frères : elle est ici-bas comme ce trésor caché dans la terre, que le champ de Jésus-Christ porte à son insu, et dont il ne fait aucun usage.

Mais pour vous, mes Frères, qui vivez exposés aux regards publics et à la vue de tous les peuples, vos exemples de vertu deviennent aussi éclatants que vos noms, vous répandez la bonne odeur de Jésus-Christ partout où celle de votre rang et de vos titres est

répandue; vous faites glorifier le nom du Seigneur partout où le vôtre se fait connoître. La même élévation qui apprend à tous les hommes que vous êtes sur la terre, leur apprend aussi ce que vous faites pour le ciel. Les avantages de la nature découvrent partout en vous les merveilles de la grace. Les peuples, les villes, les provinces, qui entendent sans cesse répéter vos noms, sentent réveiller avec eux l'idée de vertu que vos exemples y ont attachée. Vous honorez la piété dans l'esprit du public; vous la prêchez à ceux que vous ne connoissez pas : vous devenez, dit le Prophète, comme un signal de vertu élevé au milieu des peuples. Tout un royaume a les yeux sur vous, et parle de vos exemples; et jusque dans les cours étrangères votre piété devient un événement aussi connu que votre naissance. Le bruit de la sagesse de Salomon étoit répandu dans toutes les cours de l'Orient, dit l'Ecriture; et celle d'Ethan d'Ezrahite, d'Héman et de Chalcol, les principaux enfants de Mahol, n'étoit pas moins connue à Jérusalem, malgré la distance des lieux qui les faisoient vivre si loin de la Palestine.

Or, dans cet éclat, quel attrait de vertu pour les peuples! Premièrement, les grands modèles touchent bien plus; et la piété devient comme un bon air pour le peuple, dès que l'exemple des grands l'autorise. Secondement, l'idée de foiblesse que les hommes attachent à la vertu tombe dès qu'elle est ennoblie de vos noms, pour ainsi dire, et qu'on peut lui faire honneur de vos exemples. Troisièmement, la modestie et la frugalité n'ont plus rien de honteux pour le reste des hommes dès qu'ils voient en vous qu'on peut être grand et modeste, et que la fuite du luxe et de la profusion, non-seulement ne fait point de honte aux petits, mais donne même une nouvelle dignité à l'élévation et à la naissance. Quatrièmement, combien d'ames foibles rougiroient de la vertu, que votre exemple rassure, qui ne craignent plus de marcher après vous, et qui trouvent même beau de suivre vos traces! Cinquièmement, combien d'ames trop sensibles encore aux intérêts de la terre, craindroient que la piété ne fût un obstacle à leur élévation, et trouveroient peut-être dans cette tentation l'écueil de tous leurs desirs de pénitence, si elles n'apprenoient en vous voyant, que la piété est utile à tout, qu'en attirant les graces du ciel elle n'éloigne pas celles de la terre! Sixièmement, vos inférieurs, vos créatures, vos esclaves, tous ceux qui dépendent de vous, trouvent la vertu bien plus aimable depuis qu'elle est devenue un moyen sûr de vous plaire, et que le même progrès qu'ils font dans la piété, ils le font dans votre confiance et dans votre estime.

Enfin, mes Frères, quel honneur pour la religion, lorsqu'elle peut montrer en vos personnes qu'elle sait encore se former des justes qui méprisent les honneurs, les dignités, les richesses; qui vivent au milieu des prospérités sans en être éblouis, qui sont élevés aux premières places sans perdre de vue les biens éternels,

qui possèdent tout comme ne possédant rien; qui sont plns grands que le monde entier, et regardent comme de la boue tous les avantages de la terre dès qu'ils deviennent un obstacle aux promesses que la foi leur montre dans le ciel! Quelle confusion pour les impies de sentir, en vous voyant marcher dans les voies du salut au milieu de toutes les prospérités humaines, que la vertu n'est pas un pis-aller, qu'en vain ils tâchent de se persuader qu'on n'a recours à Dieu que lorsque le monde nous manque, puisque, comblés des faveurs du monde, vous ne laissez pas d'aimer l'opprobre de Jésus-Christ! Quelle consolation même pour notre ministère de pouvoir nous servir de vos exemples dans ces chaires chrétiennes pour confondre les pécheurs d'une destinée plus obscure; de pouvoir leur citer vos vertus pour les faire rougir de leurs vices, de pouvoir leur faire honte de toutes les vaines excuses qu'ils nous opposent, en leur alléguant votre fidélité à la loi de Dieu, en leur montrant que les périls qui les environnent ne sont pas plus grands que les vôtres, que les objets des passions au milieu desquels ils vivent sont moins séduisants, que le monde ne leur offre pas plus de charmes et plus d'illusions qu'il vous en offre; que si la grace peut se former des cœurs fidèles jusque dans le palais des rois, elle peut s'en former à plus forte raison dans le tumulte des villes et sous le toit du citoyen et du magistrat, et qu'ainsi on trouve le salut partout, et que notre état ne devient un prétexte favorable à nos passions que lorsque la corruption de notre cœur est la véritable raison qui les autorise!

Oui, mes Frères, je le répète, vous donnez, quand vous servez Dieu, une nouvelle force à notre ministère, plus de poids aux vérités que nous annonçons aux peuples, plus de confiance à notre zèle, plus de dignité à la parole de Jésus-Christ, plus de crédit à nos censures, plus de consolations à nos travaux; et, en jetant les yeux sur vous, le monde trouve la décision des vérités qu'il nous avoit contestées. Que de biens, mes Frères, reviennent donc à l'Eglise de vos exemples! vous donnez du crédit à la piété, vous honorez la religion dans l'esprit des peuples, vous animez les justes de tous les états, vous consolez les serviteurs de Dieu, vous répandez dans tout un royaume une odeur de vie qui confond le vice et qui autorise la vertu, vous maintenez les règles de l'Evangile contre les maximes du monde; on vous cite dans les villes et dans les provinces les plus éloignées pour encourager les foibles et agrandir le royaume de Jésus-Christ; les pères apprennent vos noms à leurs enfants pour les animer à la vertu; et, sans le savoir, vous devenez le modèle des peuples, l'entretien des petits, l'édification des familles, l'exemple de tous les états et de tous les ordres. A peine les principaux des tribus dans le désert, et les femmes les plus distinguées, eurent apporté à Moïse leurs ornements les plus précieux pour la construction du tabernacle, que tout le peuple,

entraîné par leur exemple, vint en foule offrir ses dons et ses présents, et qu'il fallut que Moïse mît des bornes à leur pieux empressement, et modérât l'excès de leurs largesses.

Ah! mes Frères, que de biens, encore une fois, vos seuls exemples peuvent faire parmi les peuples! les plaisirs publics décriés dès que vous ne les autorisez plus par votre présence; les modes indécentes proscrites dès que vous les négligez : les usages dangereux surannés dès que vous les abandonnez; la source de presque tous les désordres tarie dès que vous vivez selon Dieu : et de là que d'ames préservées, que de malheurs prévenus, que de crimes arrêtés, que de maux empêchés! Quel gain pour la religion, qu'une seule personne élevée qui vit selon la foi! Quel présent Dieu fait à la terre, à un royaume, à un peuple, quand il lui donne des grands et des puissants qui vivent dans sa crainte! Et quand l'intérêt seul de votre ame, mes Frères, ne suffiroit pas pour vous rendre la vertu aimable; l'intérêt de tant d'ames à qui vous êtes une occasion de salut en vivant selon Dieu, ne devroit-il pas préférer la crainte et l'amour de sa loi à tous les vains plaisirs de la terre? Est-il de plaisir plus doux pour un bon cœur que de devenir une source de salut et de bénédiction pour ses Frères?

Et ce qu'il y a ici d'heureux pour vous, mes Frères, c'est que vous ne vivez pas seulement pour votre siècle; je l'ai déja dit, vos exemples passeront jusques aux siècles suivants : les vertus des simples fidèles périssent, pour ainsi dire, avec eux; mais vos vertus seront conservées dans nos histoires avec vos noms. Vous deviendrez un modèle de piété pour nos neveux, comme vous l'avez été pour les peuples qui ont vécu avec vous; vos rangs et vos emplois, vous liant aux principaux événements qui se passent dans notre siècle, vous feront passer avec eux jusques aux siècles à venir; les cours qui succéderont à la nôtre trouveront encore l'histoire de vos mœurs et de vos saints exemples mêlée avec l'histoire publique de nos jours; vous donnerez encore du crédit à la piété dans les âges qui nous suivront; le souvenir de vos vertus conservé dans nos annales, y servira encore d'instruction à vos descendants qui les liront; et l'on pourra dire un jour de vous, comme de ces hommes célèbres et pleins de gloire et de justice dont parle l'Écriture, que votre piété n'a pas fini avec vous, que le souvenir de vos vertus passera d'âge en âge, que les peuples raconteront jusqu'à la fin votre sagesse et vos exemples, que l'Église publiera vos louanges, et que les biens que vous avez faits et l'odeur de votre vie se conserveront toujours au milieu de nous avec les descendants qui naîtront de la gloire de votre sang, et qui succéderont à vos noms et à vos titres : *Quorum pietates non defuerunt, cum semine eorum permanent bona* (Eccli., xliv, 10, 11).

Mais ce n'est pas tout, mes Frères : l'exemple rend vos vertus un bien public, et c'est là leur premier caractère; mais l'autorité, qui

en est le second, achève et soutient les biens infinis que vos exemples ont commencés : et quand je dis l'autorité, mes Frères, que ne puis-je développer ici tout ce que cette idée me découvre d'immense dans les suites fécondes de la piété des grands et des puissants!

Premièrement, la protection de la vertu. La vertu timide est souvent opprimée, parcequ'elle manque ou de hardiesse pour se montrer, ou de protection pour se défendre ; la vertu obscure est souvent méprisée, parceque rien ne la relève aux yeux des sens, et que le monde est ravi de pouvoir faire un crime à la piété de l'obscurité de ceux qui la pratiquent. Mais dès que vous en prenez vous-mêmes le parti, mes Frères, ah! la vertu ne manque plus de protection ; vous devenez les interprètes des gens de bien auprès du prince, déja si favorable lui-même à la piété, et les canaux par lesquels ils trouvent tous les jours accès auprès du trône ; vous mettez en place des hommes justes qui deviennent des exemples publics ; vous produisez des serviteurs de Dieu, des hommes pleins de lumières, de science et de vertu, qui seroient demeurés dans la poussière, et qui, à la faveur de votre nom et de votre appui, paroissent dans le public, mettent en œuvre leurs talents, enrichissent quelquefois l'Église d'ouvrages saints et chrétiens, contribuent à l'édification des fidèles, à l'instruction des peuples, à la consommation des saints ; apprennent les régles de la vertu à ceux qui les ignorent, les apprendront à nos neveux, et feront passer dans tous les siècles suivants, avec les monuments pieux de leur zèle, les fruits immortels de la protection dont vous avez honoré la vertu, et de votre amour pour les justes.

Que dirai-je, mes Frères? vous soutenez le zèle des gens de bien dans les entreprises saintes, et votre protection les anime et leur fait surmonter tous les obstacles dont le démon traverse toujours les œuvres qui doivent glorifier Dieu et contribuer au salut des ames. Que d'établissements utiles aujourd'hui, et qui sont une source de bénédictions dans l'Eglise, n'ont dû autrefois leur naissance qu'au crédit d'une seule personne élevée, à qui Dieu avoit mis dans le cœur de protéger une œuvre dont il devoit tirer un jour tant de gloire! Que de pieux desseins et avantageux à l'Eglise exécutés auroient échoué, si l'autorité d'un juste en place et élevé dans l'Eglise n'eût aplani toutes les voies qui sembloient en rendre l'exécution impossible! Que de saints ministres de Jésus-Christ, soutenus dans leurs fonctions, auroient cédé aux contradictions, et privé par leur retraite les peuples de leurs instructions et de leurs exemples, si leur vertu n'eût trouvé dans la piété des grands et des puissants une protection qui assuroit la paix à leur troupeau et l'autorité à leur ministère!

Que dirai-je encore, mes Frères? vous rendez par vos exemples la vertu respectable à ceux qui ne l'aiment pas ; et ce n'est plus une honte d'être chrétien, dès que par là on vous ressemble : vous ôtez

à l'impiété cet air de confiance et d'ostentation avec lequel elle ose tous les jours paroître, et le libertinage n'est plus un bon air dès que votre conduite l'improuve; vous maintenez parmi les peuples la religion de nos pères, vous conservez la foi aux siècles qui nous suivront: et souvent il ne faut qu'un grand dans un royaume, ferme dans la foi, pour arrêter les progrès de l'erreur et des nouveautés, et conserver à tout un état la foi de ses ancêtres. La seule Esther conserva le peuple et la loi de Dieu dans un grand empire; le seul Mathathias tint bon contre les autels étrangers, et empêcha les superstitions de prévaloir au milieu de Juda; et la France ne doit les lumières de l'Évangile et la connoissance de Jésus-Christ qu'à la piété d'une sainte princesse qni conquit à la foi, avec le cœur d'un époux infidèle, un royaume qui depuis en a toujours été le plus ferme appui et la portion la plus pure et la plus florissante. Oh! mes Frères, que vous êtes grands quand vous êtes à Jésns-Christ! et que votre naissance et votre élévation paroissent avec bien plus d'éclat et de dignité dans les frnits immenses de votre piété que dans le faste de vos passions, et tout le vain attirail des magnificences humaines!

Secondement, les récompenses de la vertu. Vous la mettez en honneur en lui donnant, dans le choix des places qui dépendent de vous, les préférences qui lui sont dues, et ne confiant les emplois qu'à ceux dont la piété mérite la confiance publique; en ne comptant sur la fidélité des subalternes qu'autant qu'ils sont fidèles à Dieu, et recherchant principalement dans les hommes la droiture de la conscience et l'innocence des mœurs, sans quoi tous les autres talents ne forment plus qu'un mérite équivoque qui devient ou nuisible ou inutile.

Et de là, mes Frères, quel nouveau bien pour le public? quel bonheur pour un royaume où les gens de bien occupent les premières places, où les emplois sont les récompenses de la vertu, où les affaires publiques ne sont confiées qu'à ceux qui cherchent plus les intérêts publics que leurs intérêts propres, et qui ne comptent pour rien le gain du monde entier s'ils venoient à perdre leur ame!

Quel avantage pour les peuples lorsqu'ils trouvent leurs pères dans leurs juges, les protecteurs de leur foiblesse dans les arbitres de leur destinée, les consolateurs de leurs peines dans les interprètes de leurs intérêts! Que d'abus prévenus, que de larmes essuyées, que d'injustices évitées, quelle paix dans les familles, quelle consolation pour les malheureux, quel honneur même pour la vertu, lorsque les peuples sont ravis de la voir en place, et que le monde lui-même, tout monde qu'il est, est pourtant bien aise d'avoir des gens de bien pour défenseurs et pour juges! Quel attrait pour la vertu lorsqu'on voit qu'elle est devenue le chemin des grâces, et qu'outre les promesses du siècle à venir elle a encore

pour elle les récompenses de la terre : *promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* (1. Tim., iv, 8) !

Et ne dites pas, mes Frères, qu'en récompensant la vertu on ne corrige pas les pécheurs, et qu'on multiplie seulement les hypocrites. Je sais jusqu'où l'amour de l'élévation peut pousser les hommes, et quel abus ils sont capables de faire de la religion pour arriver à leurs fins : mais du moins vous obligez le vice de se cacher, du moins vous lui ôtez l'éclat et la sécurité qui le répand et le communique, vous conservez du moins l'extérieur de la religion parmi les peuples, vous multipliez du moins les exemples de la piété parmi les fidèles ; et s'il n'y a pas moins de déréglement, les scandales du moins sont plus rares.

Enfin, les saintes largesses de la vertu. Mais je sens que mon sujet m'entraîne, et il est temps de finir. Oui, mes Frères, que de nouveaux biens encore pour les peuples dans l'usage chrétien et charitable de vos richesses ! vous mettez l'innocence à couvert, vous préparez des asiles de pénitence au crime, vous rendez la vertu aimable aux malheureux par les ressources qu'ils trouvent dans la vôtre ; vous assurez aux maris la fidélité de leurs épouses, aux pères le salut de leurs enfants, aux pasteurs la sûreté de leurs brebis, la paix aux familles, la consolation aux affligés, l'innocence à la veuve délaissée, un secours à l'orphelin, le bon ordre au public, à tous l'appui de leur vertu ou le remède de leurs vices.

Et ici, mes Frères, comprenez, si vous pouvez, les fruits immenses de votre vertu et les avantages inexplicables qu'en retire l'Église. Que de scandales évités, que de crimes prévenus, que de maux publics arrêtés, que de foibles conservés, que de justes affermis, que de pécheurs rappelés, que d'âmes retirées du précipice ! Que vous contribuez, mes Frères, quand vous servez Dieu, à la gloire de l'Église, à l'agrandissement du royaume de Jésus-Christ, à l'honneur de la religion, à la consommation des saints, au salut de tous les fidèles ! Qu'il se trouvera un jour d'élus dans le ciel de toute langue et de toute tribu, qui mettront à vos pieds leur couronne d'immortalité comme pour confesser publiquement qu'ils vous en sont redevables ! Quelle consolation pour vous de pouvoir vous dire à vous-mêmes qu'en servant Dieu vous lui attirez des serviteurs, et que votre piété devient une source de bénédictions pour les peuples ! Non, mes Frères, s'il y a quelque chose de flatteur dans l'élévation, ah ! ce n'est pas les vaines distinctions que l'usage y attache, c'est d'y pouvoir devenir, en servant Dieu, la source des biens publics, le soutien de la religion, la consolation de l'Église, et les principaux instruments dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur les hommes.

Que vous perdez donc, mes Frères, en ne vivant pas selon Dieu ! que l'Église perd en vous perdant ; que nous perdons nous-mêmes lorsque vous nous manquez ! de combien d'avantages privez-vous

les fidèles ! quelles consolations vous ôtez-vous à vous-mêmes ! Quelle joie dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur élevé dans le siècle ! Que vous êtes coupables, mes Frères, quand vous ne vivez pas selon Dieu ! vous ne pouvez ni vous perdre ni vous sauver tous seuls ; vous ressemblez ou à ce dragon de l'Apocalypse, qui, en tombant du ciel où il étoit élevé, entraîne par sa chute la plupart des étoiles dans l'abîme, ou à ce serpent mystérieux dont parle Jésus-Christ, qui, étant élevé sur la terre, attire heureusement tout après lui : vous êtes établis pour la perte ou pour le salut de plusieurs, des plaies ou des ressources publiques. Puissiez-vous, mes Frères, connoître vos véritables intérêts, sentir ce que vous êtes dans les desseins de Dieu, ce que vous pouvez pour sa gloire, ce qu'il attend de vous, ce qu'en attend l'Église, ce que nous en attendons nous-mêmes ! Ah ! vous avez une si grande idée de votre rang et de vos places par rapport au monde !

Mais, mes Frères, permettez-moi de vous le dire, vous n'en connoissez pas encore toute la grandeur, vous ne voyez qu'à demi ce que vous êtes, vous êtes encore bien plus grands par rapport à la piété, et les priviléges de votre vertu sont bien plus brillants et plus singuliers que ceux de vos titres. Puissiez-vous, mes Frères, remplir toute votre destinée ! Et vous, ô mon Dieu ! touchez, durant ces jours de salut, par la force de la vérité que vous mettez dans nos bouches, les grands et les puissants, attirez à vous des cœurs dont la conquête vous assure celle du reste des fidèles, ayez pitié de vos peuples en sanctifiant ceux que votre providence a mis à leur tête ; sauvez Israël en sauvant ceux qui le régissent ; donnez à votre Église de grands exemples qui perpétuent la vertu d'âge en âge, et qui aident jusqu'à la fin à former cette assemblée immortelle de Justes qui vous bénira dans tous les siècles.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ A UNE BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX DU RÉGIMENT DE CATINAT.

Posuerunt signa : sua signa, et non cognoverunt sicut in exitu super summum.

Ils ont mis leurs drapeaux dans le temple comme un présage de leur victoire, et ils n'ont pas connu quelle étoit la fin de cette pieuse solennité. (Ps. 73, 4, 5.)

Ce n'est pas pour vous rappeler ici des idées de feu et de sang, et par le souvenir de vos victoires passées vous animer à de nouvelles, que je viens, dans le sanctuaire de la paix, mêler un discours évangélique à une cérémonie sainte. La parole dont j'ai

l'honneur d'être le ministre est une parole de réconciliation et de vie, destinée à réunir les Grecs et les Barbares; à faire habiter ensemble, selon l'expression d'un prophète, les lions, les aigles et les agneaux; à rassembler sous un même chef toute langue, toute tribu et toute nation; à calmer les passions des princes et des peuples, confondre leurs intérêts, anéantir leurs jalousies, borner leur ambition, inspirer les mêmes desirs à ceux qui doivent avoir la même espérance; et si elle propose quelquefois des guerres et des combats, ce sont des guerres qui se terminent toutes dans le cœur, et des combats de la grace.

D'ailleurs, je me souviens que je parle sous l'autel même de l'agneau qui est venu pacifier le ciel et la terre; dans un temple consacré au chef d'une légion sainte qui sut préférer le culte de Jésus-Christ à celui des statues de l'empereur, et laisser fièrement les aigles de l'empire pour suivre l'étendard de la croix; et enfin, que je parle à une troupe illustre qui ne connoît les périls que pour les affronter, que mille actions distinguent plus que le nom du fameux général qu'elle a l'honneur d'avoir à sa tête, et le mérite de celui qui la commande; et qui attend plutôt de moi des leçons de piété que de valeur, et des avis pour faire la guerre saintement, que des exhortations pour la bien faire.

Souffrez donc, Messieurs, que, laissant là le corps, pour ainsi dire, et le dehors de cette cérémonie, je vous en développe l'esprit; que, sans approfondir ce qu'elle a d'antique et de curieux, je m'arrête à ce qu'elle peut avoir d'utile; et que loin de vous entretenir de la gloire des armes, et du cas que tous les peuples en ont toujours fait, je vous parle des périls de cet état, et des moyens d'y acquérir une gloire immortelle et solide.

Pourquoi croyez-vous en effet que les nations les plus barbares aient toutes eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avoit de plus sacré dans leurs superstitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards, sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les Israélites, dans leurs marches et dans leurs combats, fussent toujours précédés du serpent d'airain; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fît élever ce signal de toutes les nations au milieu de ses armées; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré au pied des autels; et qu'enfin encore aujourd'hui l'Église consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dis-

sension; sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux; que c'est le Dieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles; que les conquérants ne sont bien souvent entre ses mains que des instruments de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples; qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété; et qu'après tout les guerres et les révolutions des états ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les desirs insatiables du cœur humain?

Il est vrai, Messieurs, que la piété, si pénible même dans les cloîtres où tout l'inspire, si rare dans le siècle où les devoirs communs de la religion la soutiennent, trouve, dans les dissipations et la licence des armes, des obstacles et des écueils où les plus belles espérances de l'éducation, les plus heureux présages du naturel, les plus tendres précautions de la grace, viennent tous les jours tristement échouer.

C'est là qu'on voit quelquefois le peuple de Dieu, sous les yeux mêmes d'un Josué, d'un général sage et religieux, donner dans tous les excès et les crimes des nations. C'est là que des chrétiens mettent tous les jours leur gloire dans leur confusion, et se font un mérite de leur ignominie. C'est là que l'impiété est un bon air; la foi, une foiblesse; la religion, un songe; les vérités du salut, le partage des ames oiseuses; les terreurs de l'éternité, une vaine frayeur; et la sainteté de nos mystères, souvent l'assaisonnement des débauches. C'est là que le Dieu que nous adorons n'est nommé que pour être insulté; que le crime est une bienséance; la volupté, un mérite; la fureur, une distinction. C'est là que ceux que la politesse, le rang, ou l'intérêt même, sous un prince qui ne compte pour rien la valeur lorsqu'elle est toute seule, éloignent de ces excès, bornent toute leur régularité à l'ambition, la gloire et la vengeance, et ne se relâchent, ce semble, sur les autres passions que pour être plus vifs sur celle-ci. C'est là que les plus sages sont ceux qui ne sont occupés que de leur fortune et de leur avancement; qui sacrifient tout, bien, repos, conscience, à leur gloire; qui, insensibles sur la félicité des saints, et sur les biens solides de l'éternité, ne sont occupés qu'à saisir un fantôme qui leur échappe avant qu'ils le tiennent, et à se ménager des établissements qui sont fondés sur le sable et dans une cité qui n'est pas permanente. C'est là, en un mot, que Dieu n'est pas plus connu qu'au milieu des peuples infidèles, et que la plus haute vertu n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles et de brillantes.

Sont-ce là, ô mon Dieu! des hommes armés pour votre querelle et pour la défense de vos autels? vous qui ne voulez pas que le pécheur raconte vos justices et devienne le protecteur de votre alliance, pourriez-vous confier à des bras sacrilèges le soin de réta-

blir votre culte et la majesté de vos temples? Et qu'importe que vous soyez déshonoré par les crimes des fidèles ou par l'infidélité de vos ennemis? qu'importe que votre royaume s'agrandisse, si vous ne devez pas régner sur les cœurs? qu'importe que les dispersions d'Israël se rassemblent, si les tribus restées à Jérusalem surpassent même les profanations des sujets de Jéroboam?

Ceux qui vivent dans la tranquillité des villes, et loin des dangers de la guerre, peuvent se calmer sur les désordres de leur vie par l'espoir d'une vieillesse plus régulière, et d'une mort chrétienne.

En effet, Messieurs, le loisir que l'âge ou une lente infirmité laisse aux réflexions; le long usage des plaisirs et le dégoût ou les désagréments qui les suivent; l'expérience du monde et de ses inutilités, dont un bon esprit même se lasse et revient tôt ou tard; les perfidies et les supercheries du commerce, qui toutes seules sont capables de dégoûter une ame bien faite et lui faire prendre le parti de la retraite et de la piété; tout cela aide les opérations de la grace dans le cœur des mondains, leur fait faire tous les jours mille projets éloignés de conversion, les arrache peu à peu à leurs foiblesses, et quelquefois fait que, fatigués du monde, ils se donnent à Jésus-Christ.

Je sais que cette espérance des pécheurs périt souvent; que se flatter d'une expérience tardive, c'est insulter à la grace et à la justice d'un Dieu vengeur; que renvoyer à des années de langueur et d'infirmité l'affaire du salut, c'est la manquer; qu'on ne recueille pendant l'hiver que ce qu'on a semé durant les jours de l'été; que notre Dieu n'est pas un Dieu de tous les jours; que, négligé, il néglige à son tour; et que la vertu qui vient si tard n'est d'ordinaire qu'une impuissance du vice, une régularité de l'âge plutôt que du cœur, et une bienséance qu'on doit au monde autant qu'à Jésus-Christ. Cependant la religion ne veut pas qu'on désespère : et plus d'une fois, ô mon Dieu! vous avez appelé des ouvriers à la onzieme heure du jour, et guéri des paralytiques de trente ans, peut-être pour prévenir par ces prodiges le désespoir des vrais pénitents, et peut-être aussi pour amuser la fausse confiance des pécheurs.

Mais pour vous, Messieurs, qui, au milieu des périls et des fureurs de la guerre, pouvez tous les jours dire comme David, que vous n'êtes séparés que d'un seul degré de la mort : *Uno tantùm gradu ego morsque dividimur* (1. Reg., xx, 3); vous qui ne devez compter sur la vie que comme sur un trésor que vous tenez exposé sur un grand chemin; qui touchez tous les moments à l'éternité, et qui ne tenez au monde et à ses plaisirs que par le plus foible de tous les liens : ah! qu'est-ce qui peut vous rassurer lorsque vous vous livrez à des passions d'ignominie? et de quel espoir pouvez-vous vous amuser vous-mêmes? Est-ce ces moments que vous accordez à la religion sur le point d'un combat, qui flattent votre espérance?

est-ce la prière et les bénédictions d'un ministre? Mais vous, qui êtes de bonne foi, quelle est alors, je vous prie, la situation de votre cœur? Vous est-il jamais arrivé de repasser, en pareille occasion, dans l'amertume de votre cœur, toutes les années de votre vie? avez-vous jamais pensé, dans ces circonstances, à offrir au Seigneur un cœur contrit et humilié, et à invoquer ses miséricordes sur les misères de votre ame? La gloire, le devoir, le péril, vous ne voyez que cela. Les retours sur la conscience sont alors moins de saison que jamais; on éloigne même ces pensées, comme dangereuses à la valeur; on redouble les plaisirs et les excès pour faire diversion et s'empêcher soi-même de s'en occuper; et l'on passe, hélas! presque toujours du crime et de la débauche à la mort. Horrible destinée, ô mon Dieu! et si commune cependant aux personnes à qui je parle! Vous le savez, mes Frères, et mille fois dans la fureur des combats vous avez vu disparoître en un instant les compagnons de vos excès: vous les avez vus ne mettre presque qu'un intervalle entre une impiété et le dernier soupir, et un coup fatal venir les enlever à vos côtés dans le temps même peut-être qu'ils faisoient encore avec vous des projets de crime.

Et pourquoi leur infortune ne vous ébranleroit-elle pas? pourquoi ne vous instruiriez-vous pas dans le malheur de leur surprise? Est-ce parceque ces exemples sont trop fréquents, que vous n'en êtes plus frappés? c'est-à-dire, que vous vous rassurez à mesure que le péril augmente. Pourquoi ne vous laisseriez-vous pas toucher à la bonté et à la longanimité de votre Dieu, qui ne vous a sauvé de tant de périls et conservé jusqu'à présent que pour vous ménager plus de loisir de vous convertir à lui? pourquoi changeriez vous ses desseins de miséricorde en des desseins de colère; et emploieriez-vous des jours qu'il n'a prolongés que pour votre salut, à prolonger le cours de vos iniquités?

Eh! si, dans cette action où vous ne dûtes votre délivrance qu'à un prodige et dont vous-même crûtes ne jamais sortir, le glaive de la mort vous eût frappé, quelle eût été, mon Frère, votre destinée? quelle ame auriez-vous présentée au tribunal de Jésus-Christ? quel monstre d'ordures, de blasphèmes, de vengeances! N'êtes-vous pas effrayé de vous représenter alors sous la foudre d'un Dieu vengeur, tremblant devant sa face, et les abîmes éternels ouverts à vos pieds? Sa main toute-puissante vous délivra, il vous couvrit de son bouclier; son ange détourna lui-même les coups qui, en décidant de votre vie, auroient décidé de votre éternité. et quel usage en avez-vous fait depuis? quelle reconnoissance envers votre libérateur? quel hommage lui avez-vous fait d'un corps que vous tenez doublement de lui? vous l'avez fait servir à l'iniquité; et d'un membre de Jésus-Christ, vous en avez fait un instrument de honte et d'infamie. Ah! vous avez bien su mettre le danger que vous courûtes alors à profit pour votre fortune; mais avez-vous su le mettre à

profit pour votre salut? vous l'avez fait valoir auprès du prince, mais en a-t-il été question auprès de Dieu; vous en êtes monté d'un degré dans le service, et vous voilà toujours le même dans la milice de Jésus-Christ. Craignez, craignez que ce moment fatal ne revienne, que le Seigneur ne vous livre enfin à votre propre destinée, qu'il ne vous traite comme l'impie Achab, et qu'un coup parti de sa main invisible n'aille, à la première occasion, terminer enfin vos iniquités et commencer ses vengeances.

Que votre sort est à plaindre, Messieurs! La voie des armes, où les engagements de la naissance et le service du prince vous appellent, est, à la vérité, brillante aux yeux des sens, c'est le seul chemin de la gloire, c'est le seul poste digne d'un homme qui porte un nom; mais en matière de salut, de toutes les voies c'est la plus terrible. Voilà les périls, voici les moyens de les éviter.

Car enfin le bras de Dieu n'est pas raccourci; le salut n'est nulle part impossible; le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter; le Seigneur a ses élus partout, et les mêmes dangers qui sont des écueils pour les réprouvés deviennent des occasions de mérite aux Justes.

Et, pour entrer ici dans un détail qui vous le fasse sentir, quels sont, dites-moi, dans votre état, les écueils que la grace ne puisse vous faire éviter? quels sont les maux qui n'aient en même temps leurs remèdes?

Je sais que l'ambition est comme inévitable à un homme de guerre; que l'Évangile, qui fait un vice de cette passion, ne sauroit prévaloir contre l'usage qui l'a érigée en vertu; et qu'en fait de mérite militaire, qui ne sent pas ces nobles mouvements qui nous font aspirer aux grands postes, ne sent pas aussi ceux qui nous font oser de grandes actions. Mais, outre que le desir de voir vos services récompensés, s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins et établir votre fortune sur les ruines de celle d'autrui; outre, dis-je, que ce desir environné de toutes ces précautions n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée, qu'a-t-il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant qu'il puisse l'emporter sur l'espoir des chrétiens et les promesses de la foi? des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers? Mais quelle foule de concurrents faut-il percer pour en venir là! que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble! Et d'ailleurs est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune? Le prince est éclairé, je le sais; mais peut-il tout voir de ses yeux? Combien de vertus obscures et négligées! combien de services oubliés ou dissimulés! et d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout à coup du néant, vont de plain-pied saisir les premiers postes! et de là quelle source de désagréments et de dégoûts! On se voit passer sur le corps par des su-

balternes, gens qu'on a vus naître dans le service, et qui n'en savent pas encore assez même pour obéir, tandis qu'on se sent soi-même sur le penchant de l'âge, et qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, et la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh! qu'entend-on autre chose parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions et des espérances? Vous-mêmes, qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères; on se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux; et on ne s'aperçoit pas que la Providence ne semble laisser au hasard et au caprice des hommes le partage des postes et des emplois que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres et les honneurs, et nous faire rapporter au Roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe et qui nous tiendra compte de nos plus petits soins, des services que nous rendrons aux rois de la terre, qui souvent, ou ne peuvent les voir, ou ne sauroient les récompenser.

Mais quand même votre bonheur répondroit à vos espérances; quand même les douces erreurs et les songes sur lesquels votre esprit s'endort deviendroient un jour des réalités; quand même, par un de ces coups du hasard qui entrent toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevés à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, et que vous n'auriez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines : que sont les fidélités d'ici-bas? et quelle est leur fragilité et leur rapide durée! Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? ils ont paru un seul instant, et disparu pour toujours aux yeux des hommes. On sait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat, mais qui sait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts? Les chimères de la gloire et de l'immortalité ne sont là d'aucun secours : le Dieu vengeur, qui, du haut de son tribunal, pèse leurs actions et discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons et sur ce que nous pensons d'eux ici-bas; et tous ces grands traits, qui font tant d'honneur à leur mémoire, et qui enrichissent nos annales, sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, et les traits les plus honteux de leur ame aux yeux de Dieu.

Hélas! Messieurs, que sont les hommes sur la terre? des personnages de théâtre. Tout y roule sur le faux; ce n'est partout que représentation, et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène. Qui ne le dit tous les jours dans le siècle? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre, tout y entre, et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent; ainsi la figure du monde

change sans cesse; ainsi les morts et les vivants se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux; et il voit avec un air de vengeance et de fureur de foibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice!

Eh! faisons après cela des projets de fortune et d'élévation : nourrissons notre cœur de mille espérances flatteuses : prenons à grands frais des mesures infinies pour nous ménager un instant de bonheur; et ne faisons jamais une seule démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point! C'est une fureur dont on ne croiroit pas l'homme capable, si l'expérience de tous les jours n'y étoit.

Et d'ailleurs cet instant même de bonheur est-il tranquille? Les soupçons, les jalousies, les craintes, les agitations éternelles et inévitables aux grands emplois, le sort journalier des armes, la faveur des concurrents, la fatigue des ménagements et des intrigues, les caprices de ceux de qui on dépend, et tant de revers à essuyer; le vide même des prospérités temporelles qui, de loin, piquent et attirent le cœur, mais qui, touchées de près, ne peuvent ni le fixer, ni le satisfaire : est-il de félicité que tout cela ne trouble et n'altère? et ceux que vous regardez comme les heureux du siècle, sont-ils toujours tels à leurs propres yeux? O Seigneur, à qui seul appartient la gloire et la grandeur, l'homme ne comprendra-t-il jamais qu'il n'est point pour lui de félicité durable et tranquille hors de vous; que tout ce qui plaît ici-bas peut amuser le cœur, mais ne sauroit le satisfaire; que la gloire et les plaisirs ne piquent presque que dans le moment qui les précède; que les inquiétudes et les dégoûts qui les suivent sont des voies secrètes qui nous appellent à vous; et que quand même on pourroit se promettre une fortune paisible, ce ne seroit qu'une vapeur dont un instant décide, et qu'on voit naître, s'épaissir, monter, s'étendre, s'évanouir dans un moment?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable pour vous, Messieurs, c'est que dans une vie rude et pénible, dans des emplois dont les devoirs passent quelquefois la rigueur et les travaux des cloîtres les plus austères, vous souffrez toujours en vain pour l'autre vie, et très souvent pour celle-ci. Ah! du moins le solitaire dans sa retraite, obligé de mortifier sa chair et de la soumettre à l'esprit, est soutenu par l'espoir d'une récompense assurée et par l'onction secrète de la grace qui adoucit le joug du Seigneur. Mais vous, au lit de la mort, oserez-vous présenter à Jésus-Christ vos fatigues et les désagréments journaliers de votre emploi? oserez-vous le solliciter d'une récompense? et qu'a-t-il dû mettre sur son compte dans toutes

les violences que vous vous êtes faites? Cependant les plus beaux jours de votre vie, vous les avez sacrifiés à votre profession : dix ans de service ont plus usé votre corps qu'une vie entière de pénitence. Eh! mon Frère, un seul jour de ces souffrances consacré au Seigneur, vous auroit peut-être valu un bonheur éternel; une seule action pénible à la nature et offerte à Jésus-Christ, vous auroit peut-être assuré l'héritage des saints : et vous en avez tant fait en vain pour le monde!

Ah! la mollesse et l'inutilité damneront ceux qui habitent les villes : mais pour vous, Messieurs, ce sera le méchant usage que vous faites de vos peines et de vos fatigues. Eh quoi! vous prenez sur votre repos, sur vos plaisirs, sur vos besoins mêmes, quand il s'agit de votre devoir : eh! voilà le plus difficile fait; ce qui vous reste à faire pour le salut ne coûte plus rien. Soutenez ces travaux avec une foi chrétienne; offrez-les au Dieu juste comme le prix de vos iniquités; et puisqu'il faut les souffrir, ne les souffrez pas sans mérite. Si le prince vous manque, Dieu du moins ne vous manquera pas : c'est une ressource que vous vous assurez dans la mauvaise fortune. Vos services ne seront, comme cela, jamais perdus; et les fruits de la guerre seront pour vous des fruits de paix et d'éternité. Mais encore une fois vous souffrez tout ce qu'il faut souffrir pour le salut, et vous ne savez pas vous en faire honneur auprès du Père céleste.

C'est ainsi, Seigneur, que votre loi se justifie devant les hommes, que vous paroissez vous-même juste dans vos jugements, et qu'au jour terrible de vos vengeances vous vous servirez de la vie rude et laborieuse d'un homme de guerre pour confondre la lâcheté du mondain et ses excuses sur la difficulté de vos préceptes; et que, d'autre part, l'amour du mondain pour les plaisirs condamnera le peu d'usage que l'homme de guerre a fait de ses souffrances. Voilà donc, Messieurs, comme l'ambition peut devenir elle-même une ressource de grace.

Mais cette réputation de valeur, si essentielle à votre état, comment l'ajuster, me direz-vous, avec la douceur et l'humilité chrétienne? Mais qu'est-ce que la valeur, Messieurs? est-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité malentendue de gloire, un emportement de mauvais goût; une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaieté de cœur, seulement pour avoir la gloire d'en être sorti? Quel siècle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre? Quel est le goût des honnêtes gens sur ce qui fait la véritable valeur? La sagesse, la circonspection, la maturité n'y entrent-elles pour rien? Quel a été le caractère des grands hommes que vous avez vus dans ce siècle à la tête de nos armées, et dont les noms vous sont encore si chers? les Turenne, les Condé, les Créqui, par quelle voie sont-ils montés à ce dernier point de gloire et de réputation au delà du-

quel il est défendu de prétendre? Le sage et vaillant général à qui cette province doit sa sûreté, et le reste du royaume sa paix et son abondance, lui dont vous recevez les ordres de plus près comme de votre propre chef, et sous le nom et les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'est-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du prince et le bonheur de l'état l'ont placé, par une valeur indiscrète? et la sagesse, qui est comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté ou à son mérite ou à sa fortune?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu; et cette noble ardeur qui, au milieu des combats, est générosité et grandeur d'ame, n'est plus, hors de là, que rusticité, jeunesse de cœur ou défaut d'esprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on, dans les troupes, d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion? Eh quoi! Seigneur, il y auroit donc de la gloire à servir les rois de la terre; et ce seroit bassesse et lâcheté que de vous être fidèle! Et qu'y avoit-il autrefois dans les armées des empereurs païens de plus intrépide dans les périls que les soldats chrétiens? Cependant, Messieurs, c'étoient des gens qui, au milieu de la licence des troupes, avoient leurs heures marquées pour la prière, passoient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, et qui, au sortir d'une action, savoient fort bien courir à l'échafaud, et y répandre sans murmure leur sang pour la défense de la foi.

Il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des personnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'ame, ce noble respect pour votre Dieu, ce fonds solide de foi et de religion, cette exactitude de si bon goût aux devoirs essentiels du christianisme, cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens, cette supériorité d'esprit et de cœur qui fait mépriser la licence et les excès comme peu dignes même de la raison; qui peut vous dispenser de l'avoir? et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé?

Croyez-moi, Messieurs, la religion rassure l'ame, bien loin de l'amollir: on craint bien moins la mort quand on est tranquille sur les suites. Une conscience que rien n'alarme voit le péril de sang-froid, et l'affronte courageusement dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, et qui, en vengeant la querelle du prince, honore le Seigneur, et respecte sa puissance dans celle de son souverain.

Et en effet, la piété est déja en elle-même une grandeur d'ame Rien ne me paroît si héroïque, ni si digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien sur toutes ses passions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainsi dire, sans cesse son ame entre ses

mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvements, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer mille désirs qui flattent, mille espérances qui amusent, tenir contre les séductions du commerce et la force des exemples, et, toujours maître de soi-même, ne souffrir à son cœur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du ciel? Ah! il faut n'être pas né médiocre pour cela. La grace a ses héros, qui ne doivent rien à ceux que les siècles passés ont admirés; et assurément celui qui sait vaincre ses ennemis domestiques, et qui, dès long-temps, s'est aguerri à mépriser tout ce que les sens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'état, et aura bien moins de peine à exposer avec intrépidité sa propre vie.

Et d'ailleurs, Messieurs, parut-on jamais plus détrompé qu'on l'est dans ce siècle, de cette vieille erreur qui faisoit consister le courage à mépriser sa religion et son Dieu? C'est là aujourd'hui le partage des malheureux. Les devoirs du christianisme entrent dans les bienséances du monde poli, et l'on donne au moins les dehors de la religion à l'usage.

Enfin, les Moïse, les Josué, les David, les Ezéchias, ont été de grands hommes de guerre et de grands saints, des héros du siècle et de la religion. Les siècles chrétiens ont eu leurs Constantin et leurs Théodose, terribles à la tête de leurs armées, humbles et religieux au pied des autels. Nous vivons sous un prince qui, n'ayant plus rien à souhaiter du côté de la gloire, a cru que la piété devoit en être comme le dernier trait; qui, tous les jours, va humilier sous le joug de Jésus-Christ une tête chargée des marques de sa grandeur et de ses victoires, et qui, dans le temps que tout retentit de son nom et du bruit de ses conquêtes, sait répandre son ame devant le Seigneur, et gémir en secret sur le malheur des peuples, et les tristes suites d'une guerre si glorieuse pour lui aux yeux de l'univers.

Répandez donc, ô Dieu des armées, sous un prince si religieux, des esprits de foi et de piété sur ces guerriers armés pour sa querelle. Bénissez vous-même ces étendards sacrés; laissez-y des traces de sainteté, qui, au milieu des combats, aillent aider la foi des mourants et réveiller l'ardeur de ceux qui combattent; faites-en des signes assurés de la victoire: couvrez, couvrez de votre aile cette troupe illustre qui vous les offre dans ce temple; détournez avec votre main tous les traits de l'ennemi: servez-lui de bouclier dans les divers événements de la guerre; environnez-la de votre force; mettez à sa tête cet ange redoutable dont vous vous servîtes autrefois pour exterminer les Assyriens; faites-la toujours précéder de la victoire et de la mort; répandez sur ses ennemis des esprits de terreur et de vertige, et faites sentir sa valeur aux nations jalouses de notre gloire.

Mais non, Seigneur, pacifiez plutôt les empires et les royaumes; apaisez les esprits des princes et des peuples; laissez-vous toucher au pitoyable spectacle que les guerres offrent à vos yeux. Que les cris et les plaintes des peuples montent jusqu'à vous; que la désolation des villes et des provinces aille attendrir votre clémence; que le péril et la perte de tant d'ames désarment votre bras, depuis si long-temps levé sur nous; que tant de profanations que les armes traînent toujours après soi, vous fassent enfin jeter des yeux de pitié sur votre Eglise. Ecoutez les gémissements des Justes, qui, touchés des calamités d'Israël, vous disent tous les jours avec le prophète : Seigneur, nous avons attendu la paix; et ce bien n'est pas encore venu : nous croyions toucher au temps de consolation, et voilà encore des troubles!

Ce sont vos iniquités, Chrétiens, souffrez que je vous le dise en finissant, qui ont attiré sur nous ces fléaux du ciel. Les guerres, les maladies, les autres calamités dont nous sommes frappés, sont des marques sûres de la colère de Dieu sur nos déréglements. En vain nous gémissons sur les malheurs du temps et sur l'accablement de nos familles. Eh! gémissons sur nous-mêmes : apaisons le Seigneur par le changement de nos mœurs; rétablissons la paix de Jésus-Christ dans nos cœurs, calmons nos passions et nos ennemis domestiques : et nous verrons bientôt l'Europe calmée, les ennemis de la France apaisés, la paix rétablie partout, et un repos éternel succéder à celui d'ici-bas. *Ainsi soit-il.*

ORAISONS FUNÈBRES.

AVERTISSEMENT [1].

Il est rare qu'un même homme sache aller au cœur, le touche, le remue à son gré par la force de son éloquence, et qu'il réussisse également bien lorsqu'il sera question de faire un éloge. C'est une réflexion que fait Cicéron en parlant des orateurs. Ces deux talents sont aussi différents dans le but qu'ils se proposent, que dans les qualités qu'ils exigent. L'un veut plaire à l'esprit par des traits brillants et ingénieux, l'amuser par des descriptions agréables, flatter l'oreille par l'harmonie et la pureté du style; il est presque plus occupé de la manière d'exprimer les choses, et de la tournure qu'il doit leur donner, que des choses elles-mêmes. L'autre ne pense qu'à intéresser le cœur, et à le faire entrer dans ses sentiments; s'il ne néglige pas les ornements qui naissent du fond du sujet, il écarte avec soin tout ce qui ne feroit qu'une vaine parure dans le discours. Chacun de ces talents demande donc un caractère d'esprit qui lui soit assorti. Voilà pourquoi il n'est pas ordinaire de les trouver réunis dans la même personne.

Ce fut cependant par des oraisons funèbres que Massillon, si touchant, si intéressant dans ses Sermons, commença à se faire un nom dans le monde parmi les orateurs. Il étoit extrêmement jeune lorsqu'il fit celle de Henri de Villars, archevêque de Vienne; et peu de temps après, celle de Camille de Neuville de Villeroy, archevêque de Lyon : et néanmoins quels applaudissements ces deux pièces ne reçurent-elles pas! Dès lors ses supérieurs le destinèrent à la chaire. Ils avoient été indécis jusqu'à ce moment sur le genre d'étude auquel ils devoient le fixer, parce-qu'il avoit paru jusques alors également propre à tout : belles-lettres, philosophie, théologie, tout paroissoit être son talent, dès qu'il s'y appliquoit. Mais le succès étonnant qu'il eut, dès qu'il se montra dans la chaire, fit juger qu'il devoit s'y consacrer uniquement : on eut bien de la peine à surmonter sa répugnance; enfin il se rendit, et ne songea plus qu'à répondre aux vues de ses supérieurs.

La première oraison funèbre qu'il composa, après les deux dont nous venons de parler, fut celle du prince de Conti, fort applaudie lorsqu'elle fut prononcée, fort critiquée ensuite lorsque l'impression l'eut rendue publique. Il en a depuis composé trois autres qui n'avoient point encore vu le jour : celle du grand-dauphin, celle du feu roi, et celle de Madame. Il y a dans celle de Louis XIV une noblesse d'expression, qui égale en quelque sorte la grandeur du sujet qu'il traitoit.

[1] Cet avertissement est celui de l'ancienne édition

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE DE VILLARS, ARCHEVÊQUE DE VIENNE.

Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ ;... zelatus sum bonum, et venter meus conturbatus est, propterea bonam possidebo possessionem.

J'ai marché dans la droiture depuis ma jeunesse, j'ai eu du zèle pour le bien, et mes entrailles ont été émues sur les misères de mon peuple, et je posséderai un héritage éternel. (Au chap. LI de l'Ecclésiastique, vers. 20 et suivant.)

Étois-je destiné, Messieurs, à rendre ce dernier devoir à la mémoire de notre pieux prélat? et le ciel n'avoit-il donc permis que je vinsse être le témoin de sa vie, que pour me ménager, ce semble, de loin un si triste et un si lugubre ministère? Contraint tant de fois par sa modestie à supprimer ses louanges dans la chaire évangélique, falloit-il que je ne fusse autorisé à les publier que par sa mort? Il est donc vrai que le premier hommage public que sa vertu devoit avoir de moi, seroit un éloge funèbre.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que du haut de votre sagesse, vous réglez nos destinées : c'est ainsi que confondant nos conseils, surprenant nos desirs et anéantissant nos espérances, vous affermissez notre foi : c'est ainsi que diversifiant vos voies, vous instruisez notre vigilance.

Celui-ci, dit Job, consumé de langueur et d'infirmités, voit de loin l'appareil de son sacrifice, exhale chaque jour une portion de son ame, et se sent mourir mille fois avant que d'avoir pu mourir une seule : l'autre encore plein de force et de santé, est frappé soudain; son ame tout entière, pour ainsi dire, devient la proie de la mort, et entre les horreurs du tombeau et les délices d'une santé parfaite ne met presque que le dernier soupir d'intervalle.

Heureuse l'ame qui pendant ses jours les plus sereins, a su prendre des mesures contre la surprise des vents et de l'orage! heureuse celle qui, ayant toujours marché dans la droiture, a eu du zèle pour le bien, et dont les entrailles ont été émues sur les misères publiques! Ah! qu'une lente infirmité lui annonce de loin le jour du Seigneur, ou qu'un coup imprévu vienne à l'instant lui ouvrir les portes éternelles; sa mort peut être différente, mais son immortalité sera toujours la même.

Ne cherchons point aujourd'hui d'autre consolation, Chrétiens : vous ne verrez pas dans cet éloge de ces événements éclatants, où l'orateur, peu instruit de son ministère, vient dans ce lieu saint étaler avec art la figure d'un monde profane; et jusque sur le tom-

beau fatal, donne du corps et de la réalité au fantôme que le siècle adore.

Je n'ai à vous entretenir ici, Messieurs, ni de ces négociations importantes, qui, arrachant le pontife du sanctuaire, le rengagent dans le tumulte du siècle, et sous le spécieux prétexte du bien public l'autorisent à violer ses devoirs particuliers; ni ces intrigues pénibles, où l'on voit les interprètes des secrets du ciel devenir les dépositaires des mystères des cours, les sentinelles de Jérusalem ne veiller presque plus qu'à la défense de Jéricho, et les docteurs des tribus d'Israël se glorifier d'être les législateurs des nations.

L'histoire de notre pieux prélat n'est mêlée qu'avec celle de son diocèse; ses jours ne sont marqués que par les fonctions de son ministère; ses emplois se trouvent tous renfermés dans ses devoirs; et pour savoir ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a dû faire.

Nous tirerons donc du sanctuaire même les ornements sacrés qui vont servir d'appareil aux funérailles de l'oint du Seigneur; nous ne prendrons que sur l'autel les fleurs que nous allons jeter sur le tombeau du prince des prêtres. Le siècle, qui n'eut jamais de part à ses actions, n'en aura point aussi à ses louanges. Nous sortirons de l'Egypte pour rendre les devoirs suprêmes à cet autre Jacob: mais les pompes de Pharaon ne viendront plus comme autrefois jusque dans une terre sainte, honorer les cendres et la mémoire des patriarches.

Ce n'est pas que j'ignore là-dessus les vaines pensées des mondains. Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes, sur quoi roule tout le siècle présent, il leur faut des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas des vices glorieux; et ce n'est guère qu'aux grands défauts, qu'ils savent accorder le nom de grand mérite.

L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde, ont je ne sais quoi de tranquille et d'uni, qui ne donne rien aux spectateurs. Les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens. Ce qui sert de spectacle à Dieu et aux anges, paroît à peine digne de l'attention des hommes. On diroit que pour mourir avec honneur, il faut avoir su être autre chose qu'homme de bien. La solennité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue; et il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art, que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité et la justice.

Telle est la prudence du siècle, je le sais: mais viens-je ici pour donner du poids aux coutumes d'Egypte, durant la solennité même de l'immolation de l'Agneau? viens-je, par un discours profane, suspendre l'attention des ministres gravement assemblés autour de l'autel et appliqués au sacrifice, ou aider leur recueillement avec la parole évangélique? viens-je mêler aux chants lugubres de la

triste Sion les cantiques de Babylone? viens-je, en un mot, honorer mon ministère, édifier votre piété, ou respecter vos erreurs, et dégrader l'honneur du sacerdoce? Ah! ce n'est pas ici un de ces préludes artificieux, où l'orateur semble acheter le droit d'être tout profane, en promettant d'abord qu'il ne dira rien que de saint, et où l'on ne voit de chrétien, que des précautions pour ne l'être pas. Rien de ce qui va s'éteindre au tombeau ne brillera dans cet éloge funèbre

Ce ne sera pas même une histoire inconnue. Ce que vous avez vu, entendu, et touché presque de vos mains, ce sera ce que nous annoncerons. Je parle d'un pasteur qui n'a jamais perdu son troupeau de vue. L'intégrité de ses mœurs, l'application aux fonctions de son ministère, la profusion de ses trésors, qui vont faire le sujet de cet éloge, ont mille fois servi de matière aux vôtres : et s'il étoit permis au peuple affligé qui m'écoute, de le dire ici à ma place, il diroit comme moi, que sa vie fut toujours réglée par la loi : *Ambulavit pes meus iter rectum à juventute meâ;* que son autorité fut toujours utile à l'Eglise : *zelatus sum bonum;* et que ses richesses furent toujours prodiguées aux pauvres : *et venter meus conturbatus est.* Représentons-le donc comme un homme juste et irréprochable, comme un pontife fidèle, et comme un père charitable.

C'est l'éloge que je consacre à la mémoire de messire Henri de Villars, archevêque et comte de Vienne, primat des primats. Esprit saint, mettez dans ma bouche cette parole efficace, ce glaive à deux tranchants, qui, en faisant le discernement des pensées du Juste, aille faire de douloureuses séparations dans le cœur du pécheur, et qui n'élève ce pieux et lugubre monument à la religion, que sur les débris de l'idole du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

L'innocence des mœurs, je le sais, n'est pas toujours le fruit de la piété des ancêtres, ni des secours de l'éducation. Il y a des enfants de colère, des cœurs si profondément gâtés, qu'on les voit déja méditer l'iniquité parmi les leçons de vertu qu'ils reçoivent de leurs pères, et qui ne trouvant autour d'eux que des objets saints, savent s'en former de criminels de leur propre fonds.

Je sais que la sagesse vient d'en-haut et descend du Père des lumières, qu'elle ne se recueille pas sur la terre comme la succession d'un père foible et mortel; et que la piété est le don d'un esprit qui souffle où il veut, et non pas le fruit d'une chair qui ne sert de rien (*Sap.*, IX, 10).

Cependant il faut avouer que l'ordre de notre naissance donne presque le premier branle à celui de nos destinées : qu'avec le sang qui nous fait ce que nous sommes, nos pères font d'ordinaire passer jusqu'à nous les impressions de ce qu'ils ont été; et que dans

les semences de vie que nous tenons d'eux, nous trouvons des ascendants secrets qui nous font vivre comme eux. Lorsque la racine est sainte, dit l'Apôtre, les branches le sont aussi; et il est malaisé que d'une masse pure et brillante on ne tire que des portions viles et flétries (*Rom.*, XI, 16). N'en cherchons pas d'exemple hors de l'histoire de l'homme juste que nous louons. Sorti d'une famille où la probité, l'honneur, et je ne sais quelle élévation d'ame coulent avec le sang, où la sagesse semble avoir fait une éternelle alliance avec le nom, où l'éclat et la vertu paroissent presque de la même date, où les exemples qui la règlent sont aussi anciens que les titres qui l'embellissent; sorti, dis-je, d'une famille où le Dieu d'Israël avoit depuis long-temps établi sa demeure, il en recueillit toutes les bénédictions.

Un père, dont la mémoire ne mourra jamais, lui fit priser les voies du Seigneur par ses instructions, et les lui montra par ses exemples. Effrayé de la déplorable vanité des personnes de son rang, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une postérité digne d'eux; qui regardent comme des soins roturiers le soin de l'éducation, sans quoi se souille et s'épaissit la noblesse du sang; confient à des mains étrangères le soin de cultiver des vertus domestiques; mettent à prix la destinée de leurs enfants; et pour se trop souvenir de leurs grandeurs, laissent après eux des successeurs qui ne s'en souviennent pas assez : effrayé, dis-je, de ce désordre, il l'évita; et le Seigneur bénissant ses soins, il ébaucha, sans le savoir, à la France, un ministre sage et illustre dans les cours étrangères, distingué dans la nôtre, né pour ménager l'esprit des rois et la fortune des royaumes, habile à ramener à l'utilité de la patrie et à la gloire de son prince les humeurs et les intérêts divers des peuples voisins; et le pieux prélat qui fait le triste sujet de cette cérémonie, dont la vie brille d'autant plus aux yeux de la foi, qu'elle est tout ensevelie dans l'obscurité des fonctions du sacerdoce.

Aussi les amusements de son enfance ne furent que des essais de vertus. Incapable encore de connoître la créature, il levoit déja ses mains pures vers le Créateur. Il apprit à consacrer son cœur au Seigneur dans un âge où à peine a-t-on un cœur pour soi-même; et la piété, qui toujours est le fruit tardif de la grace, n'attendit pas jusques ici la raison.

Qu'attendez-vous, Messieurs, de ces heureuses prémices? Le ciel qui brille le matin, n'annonceroit-il, selon la parole évangélique, que des brouillards et des tempêtes? Le temple qu'une main habile a élevé avec tant de lenteur et de précaution, ne faudra-t-il que trois jours pour le détruire? et à peine sorti des mains de Samuel, suffira-t-il à cet autre oint du Seigneur, comme à Saül, de s'être trouvé une fois parmi les fureurs et les vains transports des prophètes du siècle, pour devenir furieux et prophétiser avec eux?

De si belles espérances ne donneroient-elles qu'un sort commun : qu'une jeunesse emportée qui compte les crimes parmi les bienséances de l'âge, et qui ne laisse guère aux passions le soin de régler ses plaisirs; qu'une maturité ambitieuse, qui ne connoît point d'autre honneur que le secret de s'en attirer; qu'une vieillesse endurcie, qui dans le débris d'un corps usé et à demi mort nourrit des passions encore toutes vivantes, qui au lieu de soupirer sur les iniquités qu'elle s'est permises ne soupire qu'après le souvenir des plaisirs qu'elle ne peut plus se permettre, et qui de sa vie passée ne regrette rien sinon qu'elle soit passée?

Ah! si je n'avois que ces mystères d'iniquité à vous annoncer au milieu des mystères saints; si, comme autrefois Samuel envers Saül (1. *Reg.*, xv, 30), il falloit honorer l'oint du Seigneur devant le peuple, plutôt pour épargner à son rang la honte de ses foiblesses, que pour édifier notre piété par le souvenir de ses vertus, je me serois contenté d'accorder en secret des larmes à une mort qui me fut sensible, sans donner à sa mémoire des éloges qui ne lui seroient pas glorieux. Loin de venir interrompre le sacrifice terrible, pour faire revivre le souvenir de ses actions, moi-même je l'aurois offert au Très-Haut, pour obtenir que le souvenir en fût effacé du livre éternel : et, toute chère que me sera toujours sa mémoire, j'aurois satisfait à ma reconnoissance, sans manquer à mon ministère.

Mais, la religion défend-elle de sonder un cœur qu'elle occupa tout entier? graces au Seigneur, je ne craindrai point de l'exposer à vos yeux, et je n'aurai pas besoin, pour vous le faire estimer, de vous le faire méconnoître; et pour sauver la gloire de cet autre David de la honte d'une obscure mort, il ne faudra pas comme Michol le dérober aux yeux, et ne substituer que son fantôme à sa place (1. *Reg.*, xix, 13).

Quelle fut sa retenue en un âge où, pour être vertueux et régulier, il suffit presque d'empêcher que le vice ne nuise, et savoir bien choisir ses débauches!

Quel fonds de candeur, d'affabilité, de modération, dans un rang où mille intérêts secrets enveloppent le cœur; où le poids des affaires et les bienséances de la dignité altèrent l'humeur, ou la déconcertent; et où l'on est d'autant plus vif sur les injures, qu'on se voit toujours investi d'hommages!

Quelle noble simplicité dans un siècle où l'art des raffinements a passé jusqu'au peuple; où tout est confondu, et par sa misère et par sa vanité; et où à peine tranquilles possesseurs d'une portion de l'héritage de nos pères, frappés de calamités inouïes dans leur temps, nous inventons des plaisirs qui leur furent encore plus inouïs!

Vous qui vîtes couler ses premiers jours, sages vieillards d'Israël; qui, témoins de la première gloire de ce temple, venez honorer ici ses ruines de vos larmes, sans pouvoir être consolés par l'es-

pérance d'un nouveau, rien de profane en souilla-t-il jamais la sainteté? Fallut-il excuser les égarements de son cœur sur la fatalité de l'âge? envelopper des désordres présents dans l'espoir d'une régularité à venir? chercher dans quelque trait de bon naturel des présages douteux de vertus? attendre du dégoût seul de l'iniquité le goût du don céleste; et de la violence du mal, en faire presque le seul présage de guérison?

Son ame fut un lieu de paix dans un temps où toutes les passions frémissent à l'entour; et comme ces trois jeunes princes juifs, il vécut parmi les délices des Babyloniens sans toucher aux viandes et sans s'enivrer du vin de Babylone (Dan., 1, 8).

L'usage et les réflexions qui enveloppent l'ame, et font qu'elle ne se montre plus que par règle, et changent en art le commerce de la société, aidèrent la droiture et la candeur de la sienne.

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés et impénétrables, sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré; qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples; que l'on ne révère tant que parcequ'on ne les a jamais vus; et qui, comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. Déguisements artificieux de la prudence du siècle, vaine science des enfants d'Adam, coupable trafic de mensonge et de vérité, je n'aurai pas besoin aujourd'hui, pour m'accommoder à mon sujet, de vous donner ici des titres spécieux, et qui ne sont dus qu'à la sagesse de la croix, et à la simplicité chrétienne.

Je loue un homme juste et droit, simple dans le mal, et prudent pour le bien; un homme dont ce siècle malin n'étoit pas digne; une de ces ames faites pour le siècle de nos pères, où la bonne foi étoit encore une vertu, où une noble ingénuité tenoit lieu d'art et de finesse, où, dans les plaisirs innocents d'une douce société, le plus loyal étoit toujours le plus habile; où l'art des précautions étoit inutile, parceque l'art de se contrefaire n'étoit pas encore inventé; et où toute la science du monde se réduisoit à ignorer les lois et les usages du nôtre.

Ici je sens que mon discours s'anime : je me représente notre prélat avec cet air toujours affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant, mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toutes les heures, ne retenant de son rang que le privilége de pouvoir être importuné; je me le représente, et pourrois-je le dire sans réveiller votre douleur? je me le représente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obscurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiarisant l'épiscopat avec les fidèles, et ne se faisant pas une vaine bienséance de se rendre invisible, et de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il, pour pénétrer jusqu'à lui, acheter par des lenteurs eternelles une audience d'un moment, et par mille pénibles forma-

lités des refus encore plus pénibles? quelle barrière y ont-il jamais entre lui et nous, que celle du respect et de la discrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces moments sacrés de solitude inventés pour ménager le rang, ou pour honorer la paresse? Sa maison ressembloit-elle à ces maisons d'orgueil et de faste, où ceux que les affaires y attirent, pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit et leur justice; où dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui; et où comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu long-temps, cet autre ange du Seigneur parott enfin, et guérit à peine un malade (Joan., v, 4)?

La contagion des dignités et de la grandeur ne lui forma pas cet œil superbe, et ce cœur insatiable d'honneurs, dont parle le Prophète (*Ps.* c. 5). Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger; disons plus, il ne sut pas les souffrir: on auroit dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisoient la plus pénible fatigue de la sienne: bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues assiduités peuvent expier; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperoient de mort, si, pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

Mais quelque chose de plus grand et de plus digne de la religion s'offre ici à moi. On peut, il est vrai, se refuser aux hommages pas ostentation, et pour en paroître plus digne: la modération, je le sais, assez souvent n'est que le sceau de l'orgueil: la vanité qui se montre n'est ni la plus habile, ni la plus à craindre; et celui qui s'empresse pour se faire honorer, ne sait pas encore l'art d'être vain.

Mais n'être touché ni des honneurs, ni des outrages; s'être rendu familier ce point difficile de la loi, le pardon des offenses; ne distinguer même ses ennemis que par les graces qu'on leur accorde; être armé de la verge pour punir les murmures, et ne s'en servir, comme Moïse, que pour tirer l'eau même des pierres en faveur des murmurateurs, c'est ce que la vanité ne sauroit bien contrefaire, ni la religion assez louer. Oui, Messieurs, nul de nous ne l'ignore; on auroit dit que le seul secret pour se le rendre favorable, étoit de l'avoir offensé. Les traits les plus piquants n'alloient, ce semble, jusque dans son cœur, que pour y ménager une place à ceux qui les avoient lancés; et comme ce lion mystérieux, dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisoit presque de l'avoir déchiré, pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur et la rosée des graces. Puissiez-vous en ce jour de douleur être du moins touchés de cet

exemple, vous qui croyez que ne pas perdre vos ennemis c'est leur pardonner ; et qui bornez la loi qui vous ordonne d'aimer, à ne haïr qu'avec mesure ! passons à l'usage qu'il a fait de son autorité, et représentons-le comme un pontife fidèle.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu ne nous a pas donné, disoit autrefois saint Paul parlant pour tout le corps de l'épiscopat, un esprit de foiblesse, mais un esprit de force et d'amour : *sed spiritum virtutis et dilectionis* (2. *Tim.*, I, 7).

Qu'est-ce en effet, mes Frères, qu'un évêque si peu soigneux de faire revivre la grace de l'imposition, s'il a éteint cet esprit ; ou si ayant franchi par une ambitieuse intrusion cette haie sacrée qui sépare le sanctuaire, il ne l'a jamais reçu ? Hélas ! faut-il le dire ici ? c'est un arbre deux fois mort et déraciné, et qui occupe le plus bel endroit d'une terre sacrée (*Ep. Jud.*, 12) : c'est un roseau que le vent agite (Luc, VII, 24), et sur qui cependant, comme sur une colonne sainte, repose tout l'édifice de la maison du Seigneur : c'est une nuée destinée, comme autrefois, à faire paroître la gloire du Seigneur dans le temple, et qui nous la dérobe par sa noirceur : c'est un astre errant, qui, destiné à nous garder parmi les obscurités des sens et de la foi, ne peut cependant que nous écarter de la route : c'est un serpent d'airain élevé pour guérir nos blessures, et qui, placé dans le temple, nous devient une occasion d'idolâtrie et de mort (4. *Reg.*, XVIII, 4) : et pour tout recueillir en un mot, c'est un mystère d'iniquité inconnu presque à ces siècles heureux qui nous ont précédés, dont la foi alarmée respecte encore la profondeur, et qui ne sera révélé que dans son temps (2. *Thess.*, II, 7, 8).

Né, pour ainsi dire, dans le sein de l'épiscopat, et trouvant à côté de ses ancêtres une si longue succession de sages pontifes, notre pieux prélat en recueillit tout l'esprit avec le nom. Déja depuis plus d'un siècle étoient assis sur le trône sacré de ce saint temple des prélats de son sang : la souveraine sacrificature étoit presque devenue l'héritage de sa tribu ; et par un privilége nouveau au sacerdoce de Melchisedech, elle étoit transmise selon les lois d'une succession charnelle, sans s'y transmettre selon les lois de la chair et du sang. Mais que ne puis-je passer rapidement sur cet endroit de mon discours ! Nos pères, élevés à respecter ce nom, nous avoient élevés au même respect ; nos vieillards, voisins presque de ces temps heureux où commencèrent à gouverner l'Eglise les pontifes de cette maison, en racontoient avec allégresse, au milieu de leur famille, l'histoire à leurs neveux, et les marquoient chacun par leur propre caractère : nous-mêmes, accoutumés à vivre sous de si paisibles lois, promettions à ceux qui viendroient après nous, le même avantage. Trop cruelle Italie, pourquoi vîtes-vous couper

le fil d'une si longue suite de pontifes! et pourquoi, en nous ôtant par une mort prématurée l'espoir d'un successeur, nous ôtâtes-vous la seule ressource qui nous restoit, dans la perte que nous venons de faire!

Mais, hélas! suis-je destiné à rouvrir aujourd'hui toutes les plaies de la famille? et faut-il pour vous rappeler la glorieuse succession des prélats qu'elle vous a fournis, vous faire souvenir à ses yeux que vous n'en devez plus attendre? Epargnons à l'illustre fille qui m'écoute, le souvenir encore trop cher d'un frère dont la mort lui causa tant de larmes; et pour la consoler sur le triste accident qui nous assemble ici, ne faisons pas revenir ses malheurs passés.

L'épiscopat est un ministère de force et de fermeté. Il faut que, retranché dans le droit sacré du sacerdoce, l'évêque soit hors d'atteinte aux traits de l'ambition, aux surprises de la bienséance, à la rapidité de l'usage; qu'il rapproche l'innocence de nos mœurs, des lois et de la discipline de nos pères; qu'il sache ramener les abus à leur origine, et que comme l'Arche d'Israël au milieu du Jourdain (Jos., III, 16), il fasse remonter les eaux vers leur source, et ne s'y laisse pas entraîner soi-même.

Ne croyez pas, Messieurs, que sur ces traits primitifs de l'épiscopat, je vienne ici, pour faire honneur à mon sujet, vous former à loisir un de ces portraits originaux, où tout se sent de la plus pure antiquité, et que l'on ne trouve si beaux, que parce-qu'ils ne ressemblent à personne. Malheur à moi si je faisois d'une cérémonie de religion un vain jeu d'éloquence, et si par des louanges excessives, aidant les fidèles à se persuader qu'on leur surfait la vérité dans la chaire évangélique, je les accoutumois à en rabattre.

J'aime mieux vous faire souvenir que dans un siècle où la charité est refroidie, où les devoirs de l'épiscopat sont ou réduits par l'usage, ou bornés par la puissance séculière, ou adoucis par le déréglement des fidèles, c'est presque faire le bien que de le souhaiter; et que si le prélat que je loue n'a pu remonter jusques à la source, et ramener ces premiers âges de l'épiscopat, il ne s'est du moins pas laissé aller aux foiblesses et aux relâchements du nôtre.

Appelé à l'agence dans ces temps périlleux où l'autorité du gouvernement, mal affermie, ne laissoit espérer aux droits de l'Église qu'une foible protection, il ne fit paroître ni moins de zèle ni moins de fermeté. Je le dirai ici à la gloire éternelle de la piété du grand Turenne, nom si honorable à la France, si cher à nos troupes, si redoutable encore aux ennemis : je ne craindrai pas de rappeler quel fut, pour l'erreur de ses ancêtres, un attachement si glorieux à la vérité qu'il embrassa depuis. Ce grand homme, encore dans le parti de l'hérésie, entreprit de lui bâtir un temple dans une de ses terres; et comme un autre Michas, il voulut avoir au-

près de la maison de ses pères ses dieux, son lévite, et tout l'appareil superstitieux de son culte (*Judic.*, XVII, 5). Il n'y avoit point alors de roi en Israël, comme le dit l'Écriture du temps de ce Juif, et chacun étoit à soi-même sa loi et son juge.

Qu'attendez-vous ici du ministère de notre agent : une criminelle complaisance toujours prête à se faire des amis, non pas des richesses d'iniquité, selon le mot de l'Évangile, mais des plus sacrées dépouilles du sanctuaire? une timide dissimulation, qui honore sa lâcheté de tout le mérite de la prudence? une foible résistance, qui paroît d'abord, mais seulement pour pouvoir se dire à soi-même qu'elle a paru? En vain mille intérêts secrets sollicitent l'agrément de l'agent : il s'oppose au nom du clergé, trop zélé sacrificateur du temple de Sion, pour souffrir que sous son ministère, les hauts lieux se multiplient dans Israël (4. *Reg.* XVIII, 22). Heureux d'avoir vu depuis pendant les jours de son sacerdoce, la piété d'un autre Ezéchias s'employer à les détruire, ôter du milieu de Juda les dieux étrangers, et obliger les peuples à venir tous adorer à Jérusalem! Mais ce n'est là qu'un premier essai de sa droiture.

Sacrés prélats de nos Gaules, combien de fois le vîtes-vous dans vos assemblées ignorer l'art nouveau de se taire; redonner à l'épiscopat sa première liberté; n'envisager sa fortune qu'à travers son devoir; être le Gamaliel de l'assemblée des princes des prêtres, et savoir opiner dans des conjonctures où il ne falloit savoir que consentir! Que ne puis-je ici publier sur les toits ce qui s'est passé dans le secret! Vous verriez des instances éludées, des espérances méprisées, les intérêts de la chair et du sang oubliés; l'autorité souveraine ramenée aux intentions du souverain, et une droiture inflexible dans un siècle où toute la fermeté semble se réduire à ne pas se ménager soi-même des occasions de lâcheté. Mais ce sont là de ces traits qu'on ne peut montrer qu'en éloignement; de ces merveilles destinées à l'obscurité, et qui, nous révélant des maux secrets, doivent, comme les figures d'or des plaies des Philistins, demeurer cachées dans l'arche. Avec quelle constance le vîmes-nous négliger un repos si cher à l'épiscopat, pour rendre à son autorité ses premières bornes, y rejoindre les titres sacrés et inaliénables, que l'ignorance ou la superstition des siècles passés en avoit détachés; soutenir contre une puissante et célèbre abbaye, les plus anciens droits du sacerdoce; arracher des mains étrangères les dépouilles de son épiscopat; rétablir le premier pasteur, chef des pasteurs subalternes; rejeter un traité pernicieux, et ne vouloir pas vendre une paix qui laissoit la division dans le sanctuaire; en un mot ne pas souffrir, comme Salomon, que le corps de Jésus-Christ fût divisé entre deux Églises, et faire déclarer la seule et véritable mère celle qui ne vouloit point de partage!

Les égards, la bienséance même du sang et de l'amitié, lui sur-

prirent-elles jamais de ces graces qui minent la force des lois et s'élèvent sur leurs débris, dessèchent peu à peu cette sève précieuse qui anime encore le tronc, achèvent d'épuiser ces esprits primitifs d'ordre et de régularité, qui, à travers tant de siècles, ne sont arrivés jusques à nous, que foibles et presque défaillants; donnent par une officieuse cruauté le dernier coup à la discipline mourante, et, comme cet Amalécite échappé de la déroute de Saül (2. *Reg.*, 1, 10), font rendre le dernier soupir à la puissance et à la majesté d'Israël, sous prétexte d'avoir égard à ses maux? Ah! il ne resserra jamais tant les bornes de son autorité, que lorsqu'il fallut l'employer pour ceux qui lui étoient chers: sa main retenoit les graces que le cœur avoit trop de penchant d'accorder; et on auroit dit que le droit de tout obtenir de lui, étoit un titre pour en être presque toujours refusé. Donnez, Seigneur, à vos ministres cet esprit de force et de circonspection: ne souffrez pas que votre heritage devienne la proie des nations, et l'opprobre de ceux qui vous haïssent.

Ce fonds de droiture et d'intégrité prenoit sa source dans l'amour qu'il eut toujours pour l'Église. Quelles mesures ne prit-il pas pour la remettre à Jésus-Christ pure et belle, et lui faire perdre les taches et les rides que l'ignorance des siècles passés et la licence du nôtre y avoient laissées! Quelles étoient les ruines de ce temple lorsque nous y vîmes entrer notre nouveau pontife! Ah! ici s'offrent à moi des spectacles bien divers Je vois la fille de Sion, enveloppée de sa honte et de son ignominie, souffrant que l'ennemi porte une main téméraire sur tout ce qu'elle a de plus précieux, et devenue presque toute semblable aux filles de Tyr: je la vois sortir comme l'aurore du sein de ses ténèbres, rentrer peu à peu dans son éclat, et reprendre le soin de sa gloire: je la vois sous des images si différentes, et je me trouve également embarrassé, et par ce que je dois dire et par ce que je dois taire.

Oui, Messieurs, vous le savez, les malheurs du temps et les dissensions civiles, la licence et le crédit de l'erreur avoient presque éteint la foi dans nos Gaules, et confondu les droits et la discipline de nos églises. Celle-ci, moins heureuse que la terre de Gessen, ne fut pas à couvert des plaies communes (*Exod.*, IX, 26): l'ange exterminateur y passa. Les traces de la colère divine furent long-temps empreintes sur nous; et malgré tout ce qu'avoient fait ses prédécesseurs, le prélat que nous pleurons y trouva encore beaucoup à faire.

La première marque d'amour qu'il donna à la nouvelle Jérusalem, à cette épouse descendue du ciel, fut de ne la jamais perdre de vue (*Apoc.*, XXI, 2). Oracles éternels des livres saints, lois vénérables de nos pères, vœux si ardents et si anciens de toute l'Église sur la résidence des pasteurs, il vous connut, il vous respecta. En vain les services d'un illustre frère, le mérite et le crédit d'un neveu, qui

vole si rapidement à la gloire et aux honneurs, lui laissent entrevoir des espérances toujours fatales à l'honneur du sacerdoce; en vain le monarque lui-même, si jaloux d'ailleurs de ce devoir de l'épiscopat, lui reproche qu'on le voit rarement à la cour: cette pompe de l'Egypte ne l'éblouit pas; et ce sage vieillard comme autrefois le vieillard Jacob (*Genes.*, XLVII, 10) présenté à Pharaon, et si honorablement accueilli, ne rougit pas de se déclarer pasteur devant ce prince, pour être moins de temps à sa cour, et avoir le droit de se retirer plus tôt dans la terre de Gessen. Exemple trop beau pour un siècle où l'épiscopat ne sert presque plus que de décoration aux palais des rois; où les cours semblent être devenues des diocèses communs; où les sentinelles de Jérusalem et les trompettes du temple, ne voient et ne parlent plus qu'avec des yeux et des bouches étrangères; et où l'on voit souvent les princes de la tribu de Lévi, indignes dépositaires de l'Arche, l'imposer comme les Philistins sur des épaules viles, et la laisser errer à l'aventure.

L'ignorance et le déréglement des clercs défiguroient la beauté de l'Eglise: c'étoit une noire vapeur, qui du sanctuaire alloit se répandre dans le reste du temple, et en ternissoit l'or et l'éclat. Quels furent ses soins pour la dissiper! Vous l'apprendrez à la postérité, édifice sacré qui, hors des murs de cette ville, renfermez les sources précieuses où se puise à loisir la doctrine et la vérité; qui de votre sein voyez couler les esprits de sacerdoce et d'apostolat, répandus dans nos villes et dans nos campagnes; qui fûtes le pieux fruit et le plus cher objet de ses empressements: vous l'apprendrez à la postérité; et en faisant passer jusques à nos neveux l'amour qu'il eut pour son Eglise, vous ferez passer jusques à eux le tendre respect et la reconnoissance que vous conservez pour sa mémoire.

Aussi, instruit du précepte de l'Apôtre (1. *Tim.*, V, 11), avec quelle circonspection imposa-t-il les mains, et donna-t-il des dispensateurs à l'héritage de Jésus-Christ! Que ne le pouvez-vous dire ici à ma place, sage coopérateur de son épiscopat! Déchargé sur vos soins de cette partie pénible de son ministère, il écouta, je le sais, vos avis respectueux avec bonté, les suivit avec religion, les prévint même avec sagesse; et comme Samuel dans la maison d'Isaïe (1. *Reg.*, XVI, 7), il ne fit attention ni aux droits de la naissance, ni aux vaines distinctions de la chair, quand il fallut répandre l'onction sainte, et donner des princes à Israël.

Moi-même, et je dois le dire ici, dussé-je réveiller ma douleur, en rappelant le doux souvenir de ses entretiens et de ses bontés: oui, moi-même, je l'ai vu avec cet air de candeur et de sincérité qui peignoit sur son visage les sentiments de son cœur, je l'ai vu gémir sur la funeste négligence de ces prélats qui sans discernement, et à toutes les heures du jour, reçoivent des ouvriers, et les

font passer du marché même à la vigne, revêtant promptement d'un habit d'innocence et de dignité d'autres enfants prodigues, qui d'ordinaire n'apportent pour toutes dispositions à un état saint et pénible, que l'impuissance de fournir plus long-temps à leurs crimes, ou l'espoir d'un sort plus heureux dans la maison du père de famille.

S'il s'applique à éloigner du sanctuaire ces vases de honte et de rebut, avec quelle distinction et quel empressement y plaça-t-il les vases d'honneur et d'élite! Ses yeux, comme ceux du Prophète (*Ps.* c, 6), étoient ouverts pour aller discerner les dispensateurs fidèles jusque dans les terres étrangères, et les faire asseoir avec lui. Vils et odieux au siècle par un destin inévitable à la piété, lui furent-ils jamais moins chers? En proie aux traits des méchants et aux calomnies des hommes, ne leur fit-il pas comme un sacré rempart de toute son autorité? sur les traces de l'évêque de nos ames, Jésus-Christ ne sut-il pas justifier le zèle de ses disciples contre les reproches des Pharisiens; et rendre, comme le pontife Achimelech (1. *Reg.*, XXI, 9), le glaive sacré à ceux qui n'étoient persécutés que pour s'en être servis peut-être trop glorieusement contre les Philistins?

Ah! si je pouvois ici vous représenter cette tendresse pour les pasteurs vigilants, changée en indignation contre les infidèles! si je pouvois raconter là-dessus et ses entreprises et ses desirs, et louer également sur ce qu'il a fait et sur ce qu'il auroit voulu faire. Mais qu'un voile éternel couvre ces mystères de honte et d'ignominie : ne touchons pas aux oints du Seigneur, respectons ce qu'ils avilissent; et que leurs vices nous soient en quelque sorte aussi sacrés que leurs personnes.

Puisse seulement la révolution fatale des temps, à qui tout cède, respecter aussi un jour les traces encore vives de son amour pour l'Église! puissent les siècles à venir dater de son épiscopat la renaissance de la foi, de la doctrine, de la piété, et dire de lui : Il retrancha des abus, ou autorisés par la licence, ou consacrés par la superstition : il rétablit des lois, ou négligées par le relâchement, ou éteintes par la coutume : il rendit au culte extérieur la bienséance et la majesté, la dignité aux ministres et l'honneur au ministère : sous lui furent distribuées avec précaution les graces des sacrements, et reçues avec fruit : sous lui s'élevèrent dans nos villes ces asiles publics, ou contre l'indigence ou contre le crime : sous lui une nouvelle lumière commença de luire à ceux qui étoient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, des terres presque inconnues ouïrent la parole de vie; on fit dans nos campagnes des courses apostoliques; les pauvres furent évangélisés; et au fond de leurs demeures champêtres, vivant au gré d'un instinct brutal, et à peine encore hommes, ils connurent enfin le Dieu de leurs pères, et l'espérance commune des chrétiens. Tel fut l'usage qu'il

fit de son autorité; il ne reste plus qu'à vous le représenter comme un père tendre et charitable.

TROISIÈME PARTIE.

Quelle autre religion que celle des chrétiens avoit jamais ouï parler d'une vertu qui souffre de tous les maux d'autrui, qui n'est pas fastueuse, et qui, attentive aux calamités étrangères, s'oublie volontiers soi-même : *omnia suffert, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt* (1. *Cor.*, XIII, 5, 7)? c'est le caractère de la charité; disons mieux, c'est celui du charitable prélat que je loue.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les dépositaires des biens, comme de la foi de l'Eglise, avec quelle religion les dispensa-t-il! Que seroit-ce en effet, Messieurs, que de détourner à des usages profanes les richesses du sanctuaire? Ce seroit changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères, trouver dans les vœux innocents des premiers fidèles de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le savez, avoient formé à notre charitable prélat un de ces cœurs tendres et miséricordieux, qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choisir les misères, et qui, en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle; et il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettoit entre eux leur misère même.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux! Ici la veuve, couverte de deuil et d'amertume sous un toit pauvre et dépourvu, jette en soupirant de tristes regards sur des enfants que la faim presse, et, hors d'espoir de tout secours, elle va, comme celle d'Élie, soulager leur indigence de ce qui lui reste, et mourir ensuite avec eux, quand, par un nouveau prodige, elle voit tout à coup sa substance multipliée, et ses tristes jours consolés. Ici des vierges consacrées au Seigneur lèvent, au fond de leur retraite, des mains pures au ciel, et offrent pour lui une innocence qu'elles ne doivent qu'à ses largesses. Le citoyen, qui, sous des dehors encore spécieux, cache une profonde misère; privé du confident charitable de sa honte et de ses besoins, cherche les ténèbres pour leur confier son affliction; et comme Joseph, il s'éloigne pour verser des larmes, de ceux qui, trompés encore par les apparences, s'adressent à lui pour avoir du pain, de peur de ne passer pour leur frère.

Mais dans quel détail immense vais-je m'engager! Ici des vases de honte, des victimes de la lubricité publique trouvent un asile, et doivent à ses libéralités, ou le desir de la vertu, ou du moins l'im-

puissance du crime ; vous le savez, ministres pieux, qui veillez sur une œuvre si sainte. Ici s'élèvent ou subsistent par ses soins, ces lieux sacrés, destinés ou à recevoir la mendicité errante, ou à soulager la misère affligée : ici un rayon de lumière perce l'horreur des cachots, et va faire sentir à ces infortunés qu'il y a encore de l'humanité sur la terre : ici des ouvriers apostoliques, saintement occupés à parcourir nos campagnes, et à distribuer aux petits le lait de la doctrine, répandent en son nom et la rosée du ciel, et les bénédictions de la terre ; et par un innocent artifice, en soulageant les misères du corps, se fraient un chemin jusqu'à celles du cœur : ici, par les soins de cet autre Jacob, les grains de l'Egypte viennent consoler la stérilité de la terre de Chanaan ; et sa charité, toujours ingénieuse, va chercher jusque chez un peuple étranger, des ressources à la calamité de son peuple.

Entrailles cruelles, qui mettez à profit les misères publiques, qui apprêtez les larmes et l'indigence de votre frère, et qui ne lui tendez la main que pour achever officieusement de le dépouiller, écoutez ce que dit l'Esprit saint (*Job.*, xx, 23) : Quand vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré ; votre félicité sera elle même votre supplice, et le Seigneur fera pleuvoir sur vous la vengeance et la fureur.

Mais que ne puis-je recueillir ici les fruits infinis de sa miséricorde, et dans les calamités qui nous affligent, ou réveiller votre langueur, ou édifier votre zèle par l'histoire de ses largesses ! que ne puis-je rappeler ses tendres sollicitudes sur les besoins de son peuple ! J'ai vu mille fois ses entrailles s'ouvrir au récit des misères publiques : une sainte tristesse se répandoit sur son visage ; des paroles de douleur et de charité sortoient de sa bouche ; et touché de pitié, comme Jésus-Christ, sur une multitude affamée, on le voyoit, comme lui, lever les yeux au ciel, et multiplier presque ses trésors, afin de la rassasier.

Je ne vous dirai donc pas qu'il fut l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux ; qu'il jeta sur l'orphelin des regards précieux, et qu'il consola le cœur de la veuve ; que comme cet homme instruit dans le royaume des cieux, il tira de son trésor l'ancien et le nouveau ; qu'il sortoit toujours de sa personne une vertu bienfaisante qui soulageoit toutes les misères ; qu'il coula toujours de son palais, comme d'un autre lieu d'innocence, une source sacrée qui alloit inonder la terre ; que la honte fut toujours moins ingénieuse à lui cacher les malheureux, que sa charité à les découvrir, et qu'on eût dit que de tendres pressentiments venoient lui annoncer les besoins les plus secrets.

Car ne vous représentez pas ici un de ces zélés fastueux, qui n'aiment, pour ainsi dire, à placer leur argent que sur le public ; qui révèlent avec art la honte de leurs frères, moins pour leur a tirer du secours, que pour pouvoir dire qu'ils les ont secourus ;

qui, sous prétexte d'édifier les spectateurs, se donnent eux-mêmes pieusement en spectacle; qui n'ont des yeux que pour les misères d'éclat, et qui comme les foibles disciples sur la mer, lorsque Jésus-Christ se présente à eux pendant les ténèbres, s'écrient que c'est un fantôme, et ne veulent pas le reconnoître (Matth., xiv, 26). OEil invisible du Père céleste, vous fûtes le seul témoin des secrètes effusions de sa charité. Que d'œuvres de lumière n'a-t-il pas ensevelies dans de pieuses ténèbres! Ne crut-il pas, ô mon Dieu! que ses œuvres saintes, flétries presque par les regards étrangers, n'étoient plus si dignes des vôtres; et qu'afin qu'elles allassent effacer ses iniquités de votre souvenir, il falloit qu'elles fussent elles-mêmes effacées du souvenir des hommes? Il n'eut jamais de confident là-dessus: la charité s'étoit dressé dans son cœur une manière de sanctuaire, où le pontife seul avoit droit d'entrer; et sa mort même n'a pas pu, comme celle de Jésus-Christ, déchirer le voile qui déroboit à nos yeux ces pieux mystères.

Ah! si je pouvois du moins pénétrer dans le secret des familles: là je trouverois l'innocence prête à enfoncer, et préservée du naufrage; ici l'iniquité devenue plus rare, parcequ'elle n'étoit plus si nécessaire. Mais que vais-je faire, Messieurs? ah! je ne respecte pas assez ces sacrées ténèbres: il me semble que ses chères cendres en souffrent; il me semble que ces os arides se raniment en m'écoutant; que ce visage où étoit peinte autrefois la douceur, se couvre d'une modeste indignation; et que du fond de ce triste mausolée: Epargne, me dit-il, cette inquiétude au repos de mon tombeau; et ne viens pas fouiller jusque dans mes cendres pour y découvrir les ardeurs secrètes de mon amour destinées à l'obscurité, jusqu'au jour de la manifestation de Jésus-Christ.

Et ne croyez pas, Messieurs, que, comme tant d'autres, il n'employât au soulagement des malheureux que les restes inutiles de son luxe ou de ses plaisirs, et que ses aumônes ne fussent que les débris de ses passions. Il sut honorer le Seigneur de sa substance; la frugalité de sa table, la modestie de son train, si recommandée aux prélats par les lois de l'Église, furent les fonds d'où il tira les trésors des pauvres; et sa diminution, pour parler avec l'Apôtre, fut la richesse des peuples.

Quelle simplicité dans son palais! elle nous rappeloit ces temps heureux où l'épiscopat entouré de sa seule dignité, savoit encore s'attirer le respect des fidèles; où le faste n'étoit pas devenu une bienséance à un ministère d'humilité; où l'éminence du caractère étoit une raison de modération, et non pas un prétexte de luxe; où toute la gloire de la fille du roi étoit encore au dedans; et où le peuple de Dieu n'avoit pour pontifes, que des Aaron revêtus de justice et de sainteté. Quel détachement de la chair et du sang! étoit-il de ces pasteurs cruels qui nourrissent l'ambition et la vanité de leurs proches, du sang et de la substance des pauvres; qui font servir les

trésors du sanctuaire à des décorations profanes; qui érigent des idoles des débris de l'autel; et par un renversement honteux, enrichissent l'Egypte des dépouilles mêmes du tabernacle? Ah! il employa ces pieuses richesses à couvrir la nudité, et non pas à parer la vanité; à rassasier la faim, et non pas à flatter la volupté; à étancher la soif, et non pas à irriter la cupidité; et le seul vice qu'on peut lui reprocher là-dessus, c'est peut-être d'avoir pousse trop loin cette vertu.

Prêtre éternel, prince des pasteurs, divin apôtre de notre foi et de notre confession, Jésus-Christ! que me reste-t-il ici, qu'à vous demander pour cette Eglise affligée un pontife comme lui, innocent, séparé des pécheurs, attentif à offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, appliqué à tout ce qui regarde votre culte, plus élevé que les cieux, et qui sache compatir aux infirmités de son peuple? Ah! permettriez-vous qu'une Eglise, dont la naissance a été celle du christianisme dans les Gaules, élevée presque sur le fondement des apôtres et des premiers prophètes, gouvernée par une si glorieuse succession de saints pasteurs, et tant de fois illustrée de tout leur sang; si pure dans ses lois, si vénérable dans son culte, si illustre par ses droits, devînt l'héritage d'un dispensateur infidèle; et qu'une si chère portion de votre troupeau fût la proie d'un loup ravissant?

Pieux prélat! si, dans le sein d'Abraham (car, ô mon Dieu! sans sonder ici la profondeur de vos conseils, auriez-vous pu fermer votre sein éternel à celui qui vous ouvrit toujours le sien en la personne de vos serviteurs affligés?), si, dis-je, dans le sein d'Abraham, ame charitable, vous jouissez déja du fruit immortel de tant d'œuvres de vie, si vous moissonnez les bénédictions que vous avez semées ici-bas, jetez sur les tendres gémissements de cette triste Sion quelques regards favorables : soyez toujours son époux invisible; que les liens sacrés qui vous ont uni à elle, ne périssent jamais; choisissez-lui vous-même dans les trésors éternels un pontife fidèle, et que les soins de sa gloire aillent encore vous toucher et troubler presque votre repos jusque dans le sein de la félicité.

Mais pourquoi vous le représenter jouissant de l'immortalité, avant que de vous l'avoir représenté dans le sein même de la mort? prétends-je amuser votre affliction? rappelons, puisqu'il le faut, ce triste spectacle. L'innocence de ses mœurs, la fidélité aux devoirs de son ministère, la profusion de ses trésors; cette piété tendre et constante, cette foi vive et simple; le sacrifice redoutable qu'il offrit si souvent, et toujours avec tant de recueillement et de frayeur; le bain sacré de la pénitence, où il venoit régulièrement, avec tant de douleur et d'humilité, laver les souillures de son ame; ces moments précieux qu'il déroboit ou à ses occupations, ou à son repos, pour se nourrir des vérités du salut par des lectures édifiantes; en

un mot, le souvenir de sa vie doit nous rassurer sur le souvenir de sa mort.

Oui, Messieurs, la main du Seigneur s'étendit sur lui, et elle le frappa; mais si légèrement, qu'à peine parut-il qu'elle l'eût touché. C'étoit, ce semble, pour tromper notre douleur : le coup fut presque tout invisible; l'histoire du songe de Daniel s'accomplit une seconde fois, et nous vîmes une pierre légère détachée des montagnes éternelles, venir heurter foiblement contre une des jambes de cette statue précieuse, dont la structure sembloit nous promettre une si longue durée, et la réduire d'abord en poudre. La légèreté du mal, l'heureux tempérament du malade, les conjectures de l'art, tout endormit notre frayeur. Un neveu, que le choix glorieux du prince et les besoins de l'État avoient fait passer du Rhin en Italie, sédult par les mêmes apparences, le laisse dans le lit de sa douleur, et part pour la cour, où le rappeloient la reconnoissance et le devoir. Mais les tristes circonstances de cet adieu, les tendres embrassements du vieillard affligé, furent comme les lugubres précautions d'une tendresse mourante, et d'une séparation plus cruelle Bientôt après en effet, le jour du Seigneur arrivé, un mortel assoupissement vint nous annoncer le sommeil de la mort : des présages de trépas couvrirent son visage, son arrêt y parut écrit; et l'affreuse mort jusque-là cachée dans son sein, se laissa presque voir à découvert.

A ce bruit fatal, une frayeur universelle se répand : les prêtres du Seigneur montent à l'autel; on cherche dans le sacrifice de la mort de Jésus-Christ une source de vie pour le pontife mourant; la victime adorable est exposée à la douleur publique; les citoyens en foule remplissent nos temples, et environnent les autels; les pauvres au milieu de nos places publiques, les mains levées au ciel, redemandent par leurs gémissements le père qu'ils sont sur le point de perdre : des vierges sacrées gémissent tout bas dans le sanctuaire; et tristes témoins de la douleur et de la soumission chrétienne d'une abbesse à qui de tendres nœuds rendent cette séparation si cruelle, elles répandent leurs cœurs au pied des autels, mêlent leurs soupirs et leurs vœux, les font monter jusqu'au pied du trône de l'Agneau qu'elles doivent un jour suivre; et par ce tendre spectacle, vont presque arracher des mains de l'Eternel, le glaive fatal qui doit trancher des jours si précieux. Mais les fléaux, comme les dons de Dieu, sont sans repentir, et son heure, ou plutôt la nôtre, étoit venue. On a donc recours aux derniers remèdes de l'Eglise; et à leur aspect, l'assoupissement cesse : sa foi se réveille; ses yeux s'ouvrent pour voir son Sauveur; il demande non-seulement à manger sa chair, mais encore à boire son sang; et veut sur le point de sa mort, comme son Maître, s'enivrer de ce vin précieux, dont il ne devoit plus boire que dans le royaume du Père céleste (Matth., xxvi, 29).

Cependant le mal gagne : une famille désolée fond en larmes autour du lit : un ami sage et fidèle tâche en vain de s'attirer encore la dernière consolation de quelques paroles mourantes, et l'exhorte de disposer à sa maison terrestre. Un frein éternel avoit déja été mis sur sa langue, et on ne tiroit plus de lui qu'une réponse de mort. Mais encore, les pauvres que vous avez tant aimés, lui dit-il, vont-ils donc tout perdre avec vous? votre palais retentit de leurs plaintes; quelles ressources voulez-vous leur laisser après votre mort? Que vois-je ici, mes Frères? ah! la charité ne meurt jamais. à ces mots, cette ame miséricordieuse se réveille tout entière pour faire un dernier effort : ses yeux, que la mort avoit déja fermés, se rouvrent pour jeter encore, ce semble, quelques regards favorables sur les malheureux : ses mains défaillantes, depuis si longtemps accoutumées à de saintes profusions, vont serrer tendrement les mains de cet illustre ami, comme pour se plaindre qu'elles n'étoient plus propres à ces charitables offices. Une vie étrangère paroit animer ce corps mourant; il se tourmente, il s'agite; mille fois il s'essaie de redire ses anciens et pieux desseins : mais ces paroles de charité, qu'il forme dans le cœur, viennent expirer sur sa langue froide et immobile, et se changent en profonds soupirs. Que se passoit-il alors dans cette ame, ô mon Dieu? quelles saintes inquiétudes! quels tendres gémissements! quels nouveaux transports! quels brûlants desirs! Ce feu sacré n'acheva-t-il pas de consumer les restes de ses foiblesses? et ne parut-elle pas sans tache à vos yeux, lorsque, détachée de sa demeure terrestre par les efforts mêmes et les agitations de la charité, elle alla se présenter devant votre tribunal redoutable?

Que vous dirai-je ici, mes Frères : qu'ainsi disparoit tout à coup la figure du monde; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens; qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort; que la fleur de l'âge se flétrit; que les plus vives passions s'éteignent; que les plaisirs nous lassent par leur vide, ou nous échappent par leurs excès; que la gloire n'est qu'un nom qui se fait cependant acheter de tout notre repos; que la pompe et l'éclat ne sont que des décorations de théâtre; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs; que les mouvements les plus éclatants sont comme les agitations de ces feux nocturnes, qui paroissent et se replongent à l'instant dans d'éternelles ténèbres; en un mot, qu'il n'est rien de solide dans cette vie que les mesures que l'on prend pour l'autre? vous dirai-je tout cela? Mais qui ne le dit en ces jours de deuil et d'amertume? qui fut jamais plus fécond sur les abus du monde que le monde même? Au milieu des plaisirs, on nous voit discourir sur leur fragilité : nous insultons le monde en l'adorant. Aussi quel fruit recueillons-nous de ces stériles réflexions?

Quelques projets éloignés de changement, qui ne font que nous calmer sur nos désordres présents; et contents d'avoir connu nos plaies, nous en sommes, ce semble, plus tranquillement malades.

Reprenez donc les chants lugubres que j'ai interrompus, triste Sion, et gémissez sur les cendres de l'époux sacré qui vous a été enlevé; remontez à l'autel, prêtres du Seigneur : et si un reste de fragilité, si quelques négligences dans les devoirs infinis d'un pénible ministère, arrêtoient encore le prince des prêtres que nous pleurons; dans cet endroit mystérieux du temple où achevoient de se purifier les ministres, ah ! disposez l'appareil du sacrifice, mettez entre les mains de ce pieux pontife le sang de l'Agneau, afin qu'il puisse entrer dans le sanctuaire éternel, et se présenter avec confiance devant la face du Roi de gloire. *Ainsi soit-il.*

ORAISON FUNÈBRE

DE MESSIRE DE VILLEROY, ARCHEVÊQUE DE LYON.

Sacerdos magnus... qui prævaluit amplificare civitatem, qui adeptus est gloriam in conversatione gentis, et ingressum domûs et atrii amplificavit.

C'est ici un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du temple. (Au chap. L de l'Ecclésiastique, vers. 5.)

Ainsi pour consoler Israël de la mort du grand-prêtre Simon, un auteur inspiré d'en-haut immortalisoit jadis, par des louanges nobles et divines, la mémoire de ce pontife, et cherchoit dans le souvenir de ses vertus, une triste ressource à la douleur de sa perte. D'abord le plaçant parmi ces hommes pleins de gloire, qui rendent les peuples heureux par la solidité de leur sagesse, qui ont été riches en grands talents, et dont le nom vivra dans la succession de tous les siècles, il va puiser dans la nature mille images vives et brillantes, et célèbre avec cet air de majesté, où l'esprit humain ne peut atteindre, les plus glorieuses circonstances de son histoire. Ici, dans des temps de trouble et de confusion, on le voit, ainsi que l'étoile du matin au milieu des nuages, briller, suivre toujours sa course, et montrer même de loin les sentiers de la justice et de l'obéissance, à ceux qui, attirés par de fausses lueurs, s'étoient jetés dans les voies glissantes et ténébreuses de la rébellion et de l'injustice.

Également attentif à régler les différends du peuple et des principaux d'Israël, c'est un trait de feu vif et perçant qui va jusque dans le cœur faire en un instant le discernement délicat de la passion et de l'équité.

Enfin se répandant lui-même tout entier sur les besoins publics ; usant, pour le salut et la sûreté de Juda, jusques aux restes mourants d'une vie infirme et défaillante, c'est un doux parfum qui pendant les jours de l'été exhale au loin son odeur bienfaisante, s'évapore et s'éteint à force de se communiquer.

De là l'auteur sacré, rappelant des spectacles plus saints et plus augustes, le représente au milieu des enfants d'Aaron appliqué aux fonctions redoutables du sacerdoce, présentant au Seigneur une oblation pure devant toute l'assemblée d'Israël, étendant sa main pour offrir le sang de la vigne, soutenant la maison du Seigneur, et affermissant les fondements du temple; en un mot, ayant soin de son peuple, le délivrant de la perdition, et faisant couler sur lui, par des canaux purs et fidèles, les graces des sacrements, et les eaux sacrées de la doctrine.

Quand vous dictiez à cet homme inspiré des expressions si divines; oserai-je le demander ici, Esprit saint, quelles furent vos vues ? Prétendîtes-vous raconter, ou prédire ? Consoliez-vous la synagogue sur la mort de ce fameux pontife; ou promettiez-vous à l'Église la vie de messire Camille de Neuville de Villeroy, archevêque et comte de Lyon, commandeur des ordres du roi, dont nous venons aujourd'hui pleurer la perte ?

En effet, Messieurs, avoit-on jamais vu dans le même homme, tant d'attachement aux intérêts du prince, et tant d'attention à l'utilité des particuliers; tant d'application aux besoins de l'état, et tant de vigilance sur le détail des familles; tant d'égard pour la noblesse, et tant de bonté pour le peuple; tant de respect pour les droits de la royauté, et tant de zèle pour ceux du sacerdoce; tant de part aux sollicitudes du siècle, et tant de goût pour les choses du ciel; tant de grandeur, avec tant de modération; tant de périls, avec tant d'innocence ?

Vous le savez, illustres citoyens de cette ville affligée; et le magnifique appareil de cette triste cérémonie, où il semble que l'excès de votre douleur ne trouve plus d'adoucissement que dans un excès de reconnoissance, fait assez connoître que vous croyez devoir à la conduite et à la piété de ce grand homme, les richesses de la terre et celles du ciel, puisque vous les jetez avec tant de profusion sur le pompeux tombeau que vous lui avez élevé dans ce temple.

Ah! que ne pouvez-vous donc parler ici à ma place, vous qui, chargés des affaires publiques, trouviez dans une seule de ses réponses ces expédients heureux, qui ne sont d'ordinaire le fruit que des longues réflexions et des cruelles perplexités! vous qui, l'établissant arbitre de vos différends particuliers, l'entendiez avec confiance décider sur les intérêts de votre honneur ou de votre fortune; toujours contents de ses arrêts, lors même que vous étiez mécontents de votre sort: vous qui, malheureux sans avoir la triste consolation d'oser vous plaindre, alliez verser dans son sein votre

honte et votre misère ; et le trouvant toujours également discret et charitable, en sortiez rassurés sur votre honneur, et soulagés de votre indigence : vous enfin, ministres du Seigneur, zélés confidents de son amour pour l'Église, qui assemblés autour de lui, comme les esprits célestes autour du trône de l'Ancien des jours (*Hebr.*, I, 14), en étiez si souvent envoyés pour aller exercer votre ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut ; que ne pouvez-vous parler ici à ma place! Mais ce lugubre silence, cette profonde consternation, cet air de tristesse et d'étonnement répandu sur vos visages, n'en disent-ils pas assez? faut-il donc que j'en sois en ce jour le triste interprète ; et que je vienne justifier par un éloge public, une douleur et des larmes publiques?

Souffrez plutôt que je prenne dans une cérémonie de mort de quoi confondre toutes les illusions de la vie, et que je vous redise avec cette noble simplicité qui sied si bien aux vérités du salut : *Au reste, mes Frères; ce que l'homme aura semé, il le recueillera* (*Gal.*, VI, 8) : *usez de ce monde comme n'en usant pas, c'est une figure qui passe* (I. *Cor.*, VII, 31) ; *c'est une maison bâtie sur le sable mouvant, qui sera demain le jouet des vents et de l'orage* (MATTH., VII, 26, 27).

Je sais quelle est toujours dans ces touchantes cérémonies la prescription de la vanité contre la piété chrétienne : je sais que loin de laisser périr la mémoire de l'impie, comme un son qui se dissipe dans les airs, on lui rend les mêmes honneurs qu'à celle du Juste : je sais qu'une bouche sacrée, qui ne doit plus s'ouvrir que pour annoncer avec le Prophète les merveilles du Seigneur, y vient souvent raconter les ouvrages de l'homme : je sais que du plus humiliant objet que nous p opose la foi, on en fait un spectacle de faste et de vaine gloire ; qu'on vient recueillir même sur de viles cendres, des esprits de grandeur et d'élévation ; qu'on mêle à la pensée du tombeau, à qui la grace doit tant de conquêtes, le souvenir de mille événements profanes, qui peut-être ont valu à l'enfer un riche butin ; et que le démon semble enfin avoir trouvé le secret de triompher, comme Jésus-Christ, de la mort même : je le sais. Mais je sais aussi, Seigneur, que vous perdrez les lèvres trompeuses, et la langue qui parle avec orgueil (*Ps.* XI, 4) : je sais ce que je dois à la parole évangélique que j'annonce, à la majesté du temple où réside la gloire du Dieu très-haut ; à la sainte horreur du sanctuaire où le pontife éternel est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous ; à l'appareil du sacrifice terrible, que je suspens ; à la présence du pontife sacré qui va vous l'offrir, et dont je dois respecter le recueillement ; à la piété des fidèles qui m'écoutent ; et surtout à la mémoire du grand prélat à qui je viens rendre ce devoir de religion. Je le sais ; et vous ne permettrez pas, Seigneur, que je trahisse lâchement là-dessus les plus vives lumières de votre grace.

Donnons donc à une cérémonie si chrétienne, un air et un tour de chrétien : ne louons ni des vices glorieux, ni des vertus que la foi met au nombre des vices : laissons-là cet art profane qui, selon les besoins, éloigne, approche, saisit avec affectation, ou laisse échapper avec adresse, des faits douteux et délicats : en un mot sanctifions dans cet éloge funèbre les qualités que le siècle admire, par celles que la religion doit louer. Mêlons saintement le monde avec Jésus-Christ, et découvrons dans notre illustre archevêque de grands talents et de grandes vertus : considérons-le comme un grand homme né pour le bien de l'état ; et comme un grand évêque établi pour l'utilité de l'Église. Il sut ménager les intérêts du prince et les intérêts du peuple ; c'est l'usage qu'il fit de ses talents : il sut veiller sur lui-même en se rendant utile à l'Église ; c'est à quoi se réduisirent ses vertus. C'est-à-dire il fut un pontife illustre qui a su augmenter le bonheur et la puissance de la ville, qui s'est acquis de la gloire au milieu de sa nation, et qui a été honoré par les fonctions de son ministère, dans la maison du Seigneur et dans l'enceinte du temple. C'est tout ce que je me propose dans cet éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduisent ces vastes talents qui nous élèvent si flatteusement sur le reste des hommes, et qui sont comme un caractère de souveraineté naturelle, imprimé des mains de Dieu sur certaines ames, si la grace de Jésus-Christ, toujours attentive à ramener au Père des lumières tous les dons qui sont sortis de son sein, n'en fait elle-même la destination et n'en règle l'usage, n'en redresse les vues, n'en corrige les dissipations, n'en marque les routes, n'en sanctifie les écueils? Car, Messieurs, je le répète, n'attendez pas ici un éloge païen, mais une instruction chrétienne. Je me souviens que je loue un oint du Seigneur, et non pas un héros du siècle. Eh ! le monde est assez ingénieux à se séduire, sans que nous lui aidions encore nous-mêmes, ministres du Seigneur, dans un lieu destiné à le détromper.

Quel rang occupent-elles donc dans la morale des chrétiens, ces qualités éclatantes, lorsque la foi n'en règle pas l'usage? Ce sont des dons de Dieu qui nous éloignent de lui ; des ressources de salut qui facilitent notre perte ; des lumières étendues qui nous aveuglent sur les objets que la foi nous met comme sous l'œil ; des distinctions de la nature qui nous confondent dans la multitude des méchants ; des penchants d'immortalité que nous usons après des ombres qui périssent ; des semences de vérité que nous étouffons par les sollicitudes du siècle ; des attentes de grace que la cupidité remplit ; des amusements brillants qui nous font perdre de vue notre unique affaire ; un art de se damner avec un peu plus de contrainte et de solennité ; des fleurs enfin, qui le matin brillent, et sèchent le soir sur le tombeau : terme fatal, où tout aboutit ; abîme éternel, où tout

va se perdre ; écueil inévitable, où, après plus ou moins d'agitations, vient enfin se briser le fantôme qui nous joue et que nous croyons si solide. Mais éloignons pour un moment ces tristes idées ; et cherchons dans l'histoire de notre prélat, des motifs solides d'une consolation chrétienne.

Je dis dans son histoire, Messieurs ; car n'attendez pas que j'en sorte pour remonter jusqu'à celle de ses ancêtres. A quoi bon entasser ici des noms antiques ; réunir des titres pompeux ; rassembler des alliances augustes ; rapprocher une longue suite de siècles passés ; et dans une cérémonie destinée à nous faire ouvrir les yeux sur le néant des grandeurs présentes, donner une manière de réalité à celles qui ne sont plus ? Je le pourrois ; et la gloire de l'illustre maison de Villeroy embelliroit, sans doute, cet endroit de mon discours : mais je parle d'un pontife établi selon l'ordre de Melchisedech ; et vous savez que les livres saints, où nous lisons l'éloge de ce roi de Salem, affectent de ne pas faire entrer dans les louanges d'un prêtre du Très-Haut la gloire des ancêtres, ni la vanité des généalogies.

La capitale de l'univers, Rome, fut le lieu que la Providence choisit, pour donner à son peuple messire Camille de Neuville. Il semble que cette grande ame, qui devoit un jour réunir dans sa personne la science de régir les peuples et celle de les sanctifier, soutenir le trône d'une main et l'autel de l'autre, dispenser les mystères de l'État et ceux de l'Eglise, ne pouvoit devoir sa naissance qu'à cette ville si célèbre, où l'autorité de l'empire et du sacerdoce se trouve réunie dans la même personne.

Aussi l'éducation, qui d'ordinaire, dans les autres hommes, embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison ; et dans les amusements mêmes de son enfance, on découvroit presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique (Matth., xiii, 31, 32) qui, dans sa mystérieuse petitesse, laissoit entrevoir ces espérances d'accroissement qui devoient l'élever sur les plus hautes plantes, et dont les branches sacrées devoient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel.

Au lieu que les méchants, dit le Prophète, se détournent de la droite voie dès le sein de leur mère (*Ps.* lvii, 4), il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égarements du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge ; et comme ce pieux roi d'Israël (*Eccli.*, xlvii, 3), il se joua dans sa jeunesse avec les lions ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux et les plus traitables.

Dans les éloges qu'on entreprend, de la plupart des hommes extraordinaires, on est obligé de tirer le rideau sur les premières années de leur vie : on laisse dans un sage oubli un temps où ils se

sont oubliés eux-mêmes : on ne leur donne ni enfance ni jeunesse; on ne commence leur histoire que par où l'on peut commencer leur éloge : et l'on voit l'orateur habile produire tout-à-coup son héros sur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produisit Adam; je veux dire dans la perfection de l'âge et de la raison.

En effet, qu'est-ce que la jeunesse des personnes d'un certain rang! C'est une saison périlleuse où les passions ne sont pas encore gênées par les bienséances de la grandeur, et où elles sont facilitées par son autorité : c'est une conjoncture fatale, où le vice n'a rien de difficile ni de honteux; où le plaisir est autorisé par l'usage, l'usage soutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi; les exemples facilités par la puissance, et la puissance mise en œuvre par les emportements de l'âge, par toute la vivacité du cœur Seigneur, à qui seul appartient la force et la sagesse, votre grace a-t-elle des attraits assez puissants, votre conseil éternel des ressources assez heureuses, pour préserver une ame au milieu de tant de périls? Vous le pouvez, Seigneur; mais qu'il est rare que vous usiez de cette puissance!

Tel fut le privilége de notre archevêque. Mais sur quoi arrêté-je votre attention? Il semble que j'ai à louer des talents ordinaires; et je ne m'aperçois pas que ce qui ailleurs seroit un sujet important d'éloge, n'est ici qu'un amusement.

Exposons tout-à-coup ce grand homme à la tête de la province, veillant aux intérêts et à la gloire du prince; présidant à la fortune et au repos des peuples; toujours occupé, et toujours au-dessus de ses occupations; se faisant un vrai soulagement de son devoir, et faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant qu'il ne lui falloit pour décider que le temps qu'il faut pour entendre; si éclairé, que ses décisions paroissoient toujours dictées par la sagesse même; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités et de sa grandeur, toutours à portée de la misère et de l'infortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

Ici, qu'une piété craintive et peu instruite ne désavoue pas en secret les louanges que je lui donne. Je respecte votre pieuse délicatesse, ames zélées qui m'entendez. Je sais avec l'Apôtre, que tout pontife n'est choisi d'entre les hommes que pour s'appliquer à ce qui regarde le culte de Dieu (Hebr., v, 1); qu'il ne faut pas introduire dans le repos sacré du sanctuaire, le tumulte des occupations séculières; que ceux qui, comme dit le Prophète, vont placer leur bouche jusque dans le ciel, ne doivent plus laisser ramper leur langue sur la terre; et qu'enfin le monde entier n'est pas digne d'occuper des mains destinées à offrir des dons et des sacrifices (Ps. LXXII, 9). Vérités saintes! vous ne m'êtes pas étrangères; et je

ne viens pas ici détruire ce qu'un emploi sacré m'oblige d'édifier tous les jours ailleurs.

Mais l'Église est-elle donc si peu intéressée à la prospérité des princes, à la sûreté des États, à la tranquillité des peuples, à l'observance des lois, qu'elle en regarde le soin comme un soin profane? La royauté n'est-elle pas le soutien du sacerdoce? et travailler à l'agrandissement d'un roi très-chrétien, n'est-ce pas préparer des triomphes à Jésus-Christ? Le pontife de la loi, souvent au sortir du tribunal, d'où il venoit de prononcer sur la fortune et sur les biens des enfants d'Israël, ne montoit-il pas à l'autel, pour leur attirer des biens invisibles et une fortune plus durable? Samuel n'étoit-il pas également l'interprète des droits du roi et des volontés du Seigneur envers le peuple? Saints évêques des premiers temps, ne jouissiez-vous pas de cette double autorité? et l'application à terminer les différends des fidèles, ne faisoit-elle pas une portion considérable de votre charge pastorale?

Pourquoi donc, lorsque sous un prince qui fait entrer l'Église en commerce de ses victoires, et en partage avec elle le fruit, il se trouve certaines ames en qui la Providence a versé ces dons rares et excellents, nécessaires pour ménager les intérêts des rois et la conduite des royaumes: pourquoi, dis-je, ne pourroient-elles pas se partager entre les soins du sacerdoce et ceux de la royauté? Or, Messieurs, ces dons rares et excellents, où parurent-ils jamais avec plus d'éclat, que dans le prélat dont nous pleurons la perte?

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du ciel un de ces génies heureux qui trouvent dans leur propre fonds, ce que l'étude et l'expérience ne sauroient guère remplacer quand on ne l'a pas; qu'il étoit né instruit sur l'art périlleux de gouverner les peuples; que de tous les mystères de la sagesse des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; et que comme cet habile conducteur du peuple juif, il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Égyptiens (Act., vii, 22). Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étoient moins que son esprit; et que partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun. Ce n'est pas là une imagination qui se joue, et qui substitue à la véritable idée des choses un fantôme de sa façon; il n'est personne ici qui d'abord n'ait reconnu que le portrait que je viens de faire, c'est lui: cependant ce n'est pas à quoi je m'arrête.

Persuadé que les talents les plus distingués sont inutiles ou dangereux lorsque le devoir n'en règle pas l'usage, quel fut son attachement pour la personne du monarque! Que ne puis-je rappeler ici ces temps fâcheux où la minorité du prince, l'ambition des grands, les intérêts des ministres, et je ne sais quelle fureur de révolte et

de changement qui saisit en certains siècles l'esprit des peuples, firent éprouver tour à tour à la France toutes les calamités des dissensions domestiques! Que ne puis-je rapprocher surtout ce moment fatal où la capitale du royaume à la tête de la révolte, la Bourgogne et la Guienne déja séduites, le Dauphiné prêt à les suivre, et n'attendant plus que l'exemple de cette province; notre illustre défunt, sollicité de toutes parts, décida presque, par sa fermeté, de la fortune du monarque et de celle de la monarchie!

Mais faut-il, pour vous représenter le calme et la tranquillité dont la province fut redevable à ses soins, mêler dans une cérémonie instituée pour honorer le paisible sommeil des Justes, les images affreuses de la guerre et de la rébellion répandues partout? faut-il, pour vous exposer tout le mérite de sa fidélité, faire revivre le souvenir de tant de chutes déplorables, qui pensèrent traîner après soi celle de tout l'Etat? faut-il, pour le louer sur des espérances méprisées, sur des offres rejetées, insulter aux cendres de ceux qui le sollicitèrent de se déclarer contre son devoir, et faire d'un eloge particulier une invective publique? Ah! que plutôt cette gloire descende avec lui dans le tombeau (Ps. XLVIII, 18)! Je trouve bien dans les livres saints qu'on doit proposer les vertus du Juste mort, pour condamner les vices des pécheurs qui vivent, mais non pas pour flétrir la mémoire de ceux qui ne sont plus (SAP., IV, 16).

Dans ces fatales révolutions, c'est une conjoncture bien délicate de se trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On est tenté d'entrer, sans aveu, dans les affaires publiques: on aime encore mieux se rendre nécessaire à l'assemblée des méchants, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à son mérite des moyens de paroître, ou procure à son ambition des occasions de crime et de déshonneur; et souvent on abandonne son devoir sans autre intérêt, que celui de n'avoir pu le remplir avec assez d'éclat et de dignité. Des talents aussi vastes que ceux de notre prélat ne devoient guère se borner aux soins d'une province: mais, voyant d'un œil tranquille l'abondance et la gloire des injustes sortir de leur iniquité même, il fut toujours content de sa fortune, parceque la cour le fut toujours de ses services.

De ses services, Messieurs; ne donnons point ici dans les excès d'une mauvaise éloquence: parlons sans art; nous ne risquons rien. Quelle suite glorieuse et constante de soins et de fatigues soutenues pendant plus de cinquante ans pour les intérêts de son prince! Vigilant, rien n'échappoit à la force de son esprit; intrépide, rien n'ébranloit la fermeté de son cœur: infatigable, rien ne pouvoit abattre la foiblesse de son corps. Combien de fois, par des avis donnés à propos, a-t-il ou corrigé des abus désespérés, ou prévenu des malheurs inévitables, ou procuré des biens qu'on n'osoit se promettre! Tandis que dans les autres provinces l'hérésie attend des

coups pour expirer, et qu'il faut tailler ces pierres spirituelles pour les faire entrer dans l'édifice sacré de l'Église ; notre sage prélat emploie-t-il pour les ramener d'autre force que celle de ses raisons? et, comme Salomon, ne le voit-on pas bâtir un temple à la Vérité sans employer le fer, ni sans donner un coup de marteau ? Combien de fois l'a-t-on vu, pendant les désordres de l'état, respecté même des rebelles aller à travers leurs armées, porter au pied du trône le tribut de sa constance et de sa fidélité !

Vous le savez, Messieurs : injures de l'air, incommodités des saisons, infirmités de l'âge, vivacité des douleurs, danger des maux présents, crainte des maux à venir, ce n'étoient plus pour lui des obstacles. Écoutez, ames toutes livrées à vos sens, et pour qui la seule absence du plaisir est un vrai supplice ; du lit même de sa douleur il en fit un nouveau tribunal, d'où on le vit avec un esprit tranquille et serein régler les besoins de la province et les intérêts de la cour. Et bien différent de ces dieux dont parle le Prophète, qui avoient des yeux et ne voyoient pas, des pieds et ne marchoient pas, des mains et ne s'en servoient pas ; ah ! il avoit perdu, par ses longues et continuelles fatigues, l'usage des yeux, et il voyoit encore tout ; des pieds, et il voloit partout où l'appeloit le service du prince; des mains, et il donnoit le branle et le mouvement à tout. Quelles étoient là-dessus vos justes frayeurs et vos respectueuses remontrances, vous que d'heureux engagements attachoient depuis longtemps à sa personne et à son service ! redites tout ce que votre amour pour lui et pour la province vous faisoit alors dire de plus tendre et de plus touchant, tout ce que son zèle pour le prince lui faisoit répondre de plus ferme et de plus généreux !

Mais ne le vîmes-nous pas ces jours passés, au bruit d'une émeute populaire, recueillir les restes précieux de son ame défaillante ; ramasser, si je l'ose dire, les débris d'un corps tout usé ; trouver dans la vivacité de son zèle de quoi ranimer ses forces mourantes, s'arracher comme Moïse à la tranquillité de sa montagne et venir rétablir la paix parmi le peuple, en y rétablissant comme lui l'abondance ? Oui, Messieurs, aux premières nouvelles du tumulte, les soins de la santé, si chers à la vieillesse, ne l'arrêtent plus ; il part, il vole, il paroît, tout se calme : quel est cet homme à qui les vents et la mer font gloire d'obéir ! Mais où m'emporte tout à coup l'ordre de ma matière ? Ah ! je touche presque au moment fatal qui nous l'enleva ; et en vous rappelant une action glorieuse, je ne m'aperçois pas que c'est la dernière de sa vie et peut-être la cause funeste de sa mort. Ne hâtons pas un si triste spectacle.

La France a vu sur la scène, presque dans tous les siècles, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des princes, et faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat : mais, hélas! souvent chargés de la haine comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie plutôt comme des instruments de la colère du Sei-

gneur, que comme des ministres de la puissance du prince; et ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assez de mérite pour déplaire à tout un royaume. C'est que le même zèle qui nous attache au prince, nous endurcit souvent envers le public : c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable. Mais j'en atteste ici la foi publique : reconnoissez-vous là-dedans le père commun que nous pleurons? Nécessaire à tous, ne fut-il pas toujours à la portée de tous? cette muraille funeste de séparation, qu'un usage peu chrétien met entre les grands et le peuple, ne l'avoit-il pas détruite? falloit-il, pour pénétrer jusqu'à lui, acheter la faveur d'un domestique, ou mériter par de longues et ennuyeuses assiduités le moment favorable du maître? le nom des pauvres n'étoit-il pas honorable à ses yeux (Ps. LXXI, 14)? et en étoit-il de son cabinet comme du sanctuaire du temple de Jérusalem, où l'on ne pouvoit entrer qu'avec des ornements pompeux et une parure magnifique? portoit-il sur son front ces marques odieuses de puissance, qui semblent reprocher au reste des hommes leur misère ou leur dépendance? n'avoit-il pas réconcilié la grandeur avec l'affabilité? et enfin, en l'abordant, s'aperçut-on jamais qu'il eût de l'autorité, que lorsqu'il accorda des graces?

Quelle leçon pour vous, homme vain! qui, à peine échappé de parmi le peuple où vous avoient laissé vos ancêtres, et devenu par une dignité le défenseur de ses droits, affectez de ne jamais détourner sur lui vos regards, comme si vous craigniez de n'y retrouver le souvenir de votre première bassesse! Ah! le tombeau confondra vos cendres avec celles de ces ames viles; et le Seigneur fera sécher la racine de votre orgueilleuse postérité, et entera dessus une race qui connoîtra la justice et fera la miséricorde.

Combien de fois avions-nous admiré en lui ces lumières vastes et sûres, qui trouvent toujours le point fatal des grands évènements; et cette facilité populaire qui se délasse sur le détail des familles, rallie des intérêts domestiques, et ne sait se refuser à des besoins obscurs, ni s'y prêter avec ces airs d'inquiétude et de fierté, plus accablants que le refus même! Ses mains comme celles de la femme forte, après s'être occupées à des fonctions éclatantes, ne savoient-elles pas se détourner sur les plus obscures? et si j'osois le dire dans un discours chrétien, ne nous rappeloit-il pas le souvenir de ces Romains tant vantés, qui, après avoir été à la tête des affaires publiques, et ménagé le destin de Rome, de retour chez eux, enveloppés de toute leur gloire, savoient, auprès d'un foyer simple et champêtre, prononcer sur les démêlés de leurs clients, et se renfermer dans les bornes de cette magistrature domestique comme s'ils eussent toujours ignoré les fonctions éclatantes de l'autre?

Le détail infini du commerce de cette grande ville, eut-il jamais rien de si bas, où on ne le vît descendre avec plaisir, y maintenant

par son autorité, la paix et la bonne foi qui en sont comme les nerfs? n'en régloit-il pas souvent les vastes ressorts par la prudence de ses conseils, et par l'étendue de ses lumières? Ce nouveau tribunal qui rend cette ville comme l'arbitre du commerce de tout le royaume, qui dans son établissement fut si fort traversé, et où, des provinces les plus éloignées, on vient attendre la décision de toutes les affaires où nos citoyens sont intéressés; n'est-il pas un monument bien tendre et de son crédit auprès du prince, et de son amour pour le peuple? Nous avions, à la vérité, ses premiers soins; mais les avions-nous tout entiers? et par l'application qu'il eut toujours à connoître et à régler les plus petits intérêts de la province, n'auroit-on pas dit qu'il étoit le magistrat particulier de chaque ville de son gouvernement?

Ici, Messieurs, vous ajoutez à ce que je ne dis pas, vous suppléez à ce que je ne dis que foiblement; vous rappelez mille circonstances, ou que je passe ou que j'ignore. Chacun de vous, se retraçant le souvenir de quelque bienfait particulier, m'offre en secret de quoi grossir cet endroit de son éloge. Ah! que n'est-il permis à votre douleur et à votre reconnoissance de s'expliquer ici elles-mêmes! Vous diriez, mais en termes mille fois plus touchants et plus énergiques que moi, qu'il avoit délivré le pauvre de la tyrannie du puissant (Ps. LXXI 12); que les magistrats subalternes ne lui étoient chers qu'autant qu'ils l'étoient eux-mêmes au public; que sa plus délicieuse félicité, étoit de contribuer de ses soins à la félicité publique; qu'il étoit plus jaloux du rang qu'il avoit dans nos cœurs, que de celui qu'il avoit dans le royaume; qu'il ne connoissoit vos noms, vos familles, votre fortune, que par les services qu'il vous avoit rendus; que plus d'une fois dépositaire des vœux et des intérêts publics, il les avoit portés au pied du trône avec une respectueuse fermeté, et sans ces timides ménagements injurieux au prince dont ils exposent la gloire, injustes envers le public dont ils sacrifient les droits: exemple rare et digne lui seul d'un éloge entier! en un mot, qu'il étoit le père, le soutien et le protecteur de la province; l'espérance, la joie et les délices de votre ville.

Mais puis-je vous confondre ici, vous qu'il distingua toujours avec tant de bonté, noblesse illustre, et qu'il honora de sa plus étroite familiarité? Avec quelle confiance l'établissiez-vous arbitre de vos différends! Que d'animosités étouffées dans leur naissance par sa sagesse! que de querelles invétérées et si souvent immortelles parmi les gentilshommes, n'a-t-il pas éteintes par son autorité! que de prétentions injustes, que de droits douteux n'a-t-il pas éclaircis par sa pénétration! Mais quel ami plus sincère et plus généreux? vous le savez, chapitre illustre de la plus noble église de France. La grandeur, je le sais, ne manque guère d'adulateurs; mais les grands manquent souvent d'amis; comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'est aussi que leur fortune que l'on aime en eux: l'amitié, cette tendre ressource de tous les chagrins de la vie, dit

le Sage (Eccl., vi, 16), ce doux lien de la société, cet unique plaisir du cœur, est un lien gênant; un plaisir sans charme pour eux : aussi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour soi. Ici, étoit-ce la personne, ou la dignité, qui lui attiroit vos hommages? vous fit-il attendre un service, quand vous l'eûtes demandé? vous le fit-il demander, quand il l'eut prévu? souffrit-il vos justes remercîments, quand il l'eut rendu? plaisir délicat cependant, et qui semble être la plus innocente récompense du bienfait.

Mais peut-être n'étoit-ce là qu'une vertu de parade : peut-être qu'officieux aux yeux du public, il se dédommagea de cette contrainte dans le secret de son domestique. Répondez pour moi, maison désolée de ce grand homme; je réveille ici votre douleur, je m'en aperçois. Fut-il jamais de maître plus tendre et plus généreux? ne suffisoit-il pas d'avoir eu l'honneur d'être à lui, pour n'avoir plus besoin d'être à personne? Sûr de votre attachement, ne veilloit-il pas avec plus de soin sur votre fortune que sur votre fidélité? étoit-il de ces hommes vains et bizarres qui croient faire grace de permettre qu'on soit au nombre de leurs esclaves, et qui veulent que les services mêmes qu'on leur rend tiennent lieu de récompense? Enfin, exigea-t-il vos hommages, comme un tyran, ou s'il mérita votre tendresse comme un vrai père?

Que ne puis-je ici de ses actions passer à ses principes! Jamais ame ne fit de plus grandes choses par de plus grands motifs : on auroit dit que tout ce qu'il faisoit de louable, perdoit son prix du moment qu'il étoit loué : c'étoit dégrader le mérite de ses actions, que de l'en faire apercevoir; et en l'abordant pour le rendre attentif à nos bonnes qualités, il falloit presque oublier les siennes.

Sacrés dispensateurs de la parole évangélique, combien de fois, en vous ouvrant la bouche pour annoncer toute vérité, vous la ferma-t-il sur celles qui le regardoient!

Et nous-mêmes, aujourd'hui, ne sommes-nous pas obligés de trahir par cet éloge public, non-seulement ses plus chers sentiments, mais encore ces dernières intentions des mourants, qui sont comme d'autres restes précieux auxquels il n'est pas permis de toucher, et qu'une espèce de religion civile a rendues presque aussi sacrées pour les hommes, que les cendres mêmes et les dépouilles de leurs tombeaux? Mais il falloit, ame généreuse et modeste, que vous eussiez la gloire de refuser les louanges, et qu'une juste reconnoissance eût la liberté de vous les donner.

Ah! si après la dissolution de ce ce corps terrestre, vous pouvez encore être sensible à la gloire de la terre; ame bienfaisante et généreuse! jetez sur ces citoyens affligés quelques-uns de ces regards que vous fixiez autrefois si utilement sur eux; et venez recueillir sur les larmes qu'ils mêlent à vos cendres, sur les tristes regrets dont ils honorent vos obsèques, la plus douce récompense de vos

* *

fatigues, et le plus sincère tribut de leur reconnoissance. Venez voir le plus grand roi du monde, non plus vous donnant des marques honorables d'estime et de confiance, et vous recevant avec tant de distinction au milieu des grands de sa cour, mais ne pouvant vous refuser des marques de douleur au milieu des joies et des acclamations de ses victoires; et paroissant tout occupé de votre perte, tandis que l'Europe ne l'est que de ses conquêtes.

Il faudroit ici finir son éloge : les regrets de Louis-le-Grand laissent-ils quelque chose à dire? Il faudroit même ne pas vous faire souvenir de cette glorieuse lettre que toute la France a vue, si digne de passer dans nos annales, et d'être conservée à la postérité, où l'on voit cette main royale occupée à laisser à nos neveux un éloge digne du grand Camille et de toute son illustre maison. Je ne puis qu'affoiblir une circonstance si honorable à sa mémoire : ce que j'en pourrois dire, ne diroit pas ce que j'en pense : les paroles des rois ont je ne sais quoi d'énergique qu'un discours entier ne peut remplacer. Louis-le-Grand y fait des vœux pour la durée des jours de notre prélat. Il semble que comme autrefois le vieillard Jacob, aux approches de la mort, sentit revenir ses forces en voyant le bâton de commandement entre les mains de Joseph (Hébr., xi, 21), de même notre glorieux vieillard devoit rappeler les siennes en voyant son illustre neveu honoré du bâton de maréchal de France. Ce grand prince l'y exhorte de venir se montrer encore une fois à sa cour, et l'assure que *personne, sans exception, ne l'y verra avec plus de plaisir que lui*. Régnez, prince; seul digne d'être servi, puisque seul vous savez si bien honorer ceux qui vous servent. C'est tout ce que je puis dire.

Mais puis-je ne pas ajouter que ce grand prince s'y félicite lui-même d'avoir rendu justice au mérite de notre illustre gouverneur? Ce seul mot ne vous rappelle-t-il pas sa grandeur d'ame, cette élévation d'esprit, ces manières dignes encore d'une plus haute fortune, et mille actions glorieuses que nul de vous n'ignore; et que la parole de paix, dont je suis le ministre, me défend de redire ici? Puis-je ne pas ajouter qu'il y honore d'un glorieux souvenir, et d'une éternelle reconnoissance, la mémoire de ce sage et vaillant maréchal qui jeta dans son ame royale les premières semences de valeur et de sagesse, et qui le premier sut ébaucher Louis-le-Grand? Quelle gloire pour cette célèbre maison!

L'approche de Jésus-Christ a eu cependant plus de charmes pour votre cœur, que toute cette pompe de l'Egypte [1] illustre fille, qui m'écoutez! Aussi, en vous entretenant de la gloire de votre famille, je n'ai pas voulu affoiblir votre foi, mais aider votre reconnoissance; et vous exposer plutôt les périls dont la grace vous a deli-

[1] Madame de Villeroy, carmélite.

vrée, que vous faire estimer de faux biens et de vains honneurs, que vous avez si généreusement méprisés.

Passons à notre dernière partie. Je vous ai montré comment ses talents le rendirent nécessaire au prince et utile au peuple; montrons qu'il fut fidèle à Jésus-Christ et utile à l'Eglise, par ses vertus chrétiennes et épiscopales.

SECONDE PARTIE.

Il est glorieux, je l'avoue, à un pontife sacré, d'avoir été, ce semble, formé des mains du Très-Haut, pour ménager les intérêts des rois et la fortune des royaumes : c'est sans doute un endroit éclatant, et l'on peut en faire honneur à sa mémoire. Mais si, honorant le prince, il n'a pas craint le Seigneur (1. Petr., ii, 17); si, en veillant sur les membres de l'Etat, il a eu les yeux fermés sur les membres de Jésus-Christ : en vain aura-t-il amassé à grands frais une fragile gloire devant les hommes, il n'en a point de solide devant Dieu : *habet gloriam, sed non apud Deum* (Rom., iv, 2). Que l'homme nous considère, disoit autrefois saint Paul, comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu (1. Cor., iv, 1). Or, Messieurs, comment dispenser fidèlement des mystères terribles, si l'on ne connoît toute leur grandeur et toute sa misère? et quelle foi vive et pleine ne faut-il pas pour cela! Comment les dispenser saintement, si ces lumières divines ne sont pas la règle constante de nos mœurs? quelle pureté! De plus, pour être associé au ministère de Jésus-Christ, il faut être ingénieux à découvrir les besoins des fidèles; quelle vigilance! Toujours il faut être prêt à les soulager; quelle charité!

En effet, qu'est-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on s'en tient à ce que la chair et le sang nous révèlent là-dessus, et si l'on en juge par la corruption et le relâchement de ces derniers temps? C'est un poste éminent qu'il est permis de souhaiter, auquel il est glorieux d'atteindre, et dont il est doux de jouir : c'est un titre pompeux, mais vide; qui retient tous les honneurs du sacerdoce, et qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs : c'est une autorité tranquille, qui, à l'ombre du faste qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur. Mais si l'on consulte le Père des lumières, et si nous remontons à ces siècles de ferveur et de pureté, c'étoit un poids redoutable et saint, qu'on ne desiroit jamais sans témérité, dont on ne pouvoit se charger soi-même sans profanation, sous lequel on devoit gémir avec crainte et tremblement : c'étoit une servitude pénible, qui, nous établissant sur tous, nous rendoit redevables à tous; un ministère d'amour et d'humilité, qui établissoit le pasteur dépositaire et des miséricordes du Seigneur, et des misères du peuple. Siècles si honorables à la foi, sainte antiquité si connue en nos jours et si peu imitée, temps heureux, où êtes-vous?

Je ne vous dirai pas, Messieurs, que notre grand archevêque, à l'exemple de Jésus-Christ, ne s'étoit pas lui-même établi pontife (Hébr., v, 5) que les désirs du prince prévinrent ses désirs, et que l'honneur du sacerdoce lui fut offert avant qu'il s'y fût offert lui-même. Mais, oserai-je le dire, et croira-t-on que la foi sur son déclin soit encore capable de ces efforts du premier âge? il endura plus de sollicitations pour se résoudre à subir ce fardeau sacré, que les autres n'en emploient pour l'obtenir : il mit à s'en défendre presque tout le temps qu'on met à le demander; en un mot, il sut être évêque après l'avoir refusé.

Persuadé que vous réprouvez souvent, ô mon Dieu (Ps. xxxii, 10)! les conseils des princes, combien de fois répandant son cœur au pied de vos autels, vous conjura-t-il, comme autrefois Moïse, d'envoyer pour conduire ce peuple nombreux, celui que vous aviez marqué dans vos conseils éternels (Exod. iv, 13)! combien de fois, mettant entre vos mains le sort de son ame et celui de sa dignité, vous pria-t-il de le délivrer, ou des foiblesses de l'une ou du fardeau terrible de l'autre (Ps. xxx, 16)! Ah! c'est qu'éclairé de vos lumières il aperçut peut-être dans son cœur quelques restes de ces désirs du siècle qu'une sainte discipline a bannis du sanctuaire, et qui blessent, sans doute, l'excellence et la gravité du sacerdoce chrétien. Vous ne voulûtes pas cependant qu'un autre reçût son épiscopat; vous l'oignîtes de l'onction sainte, et vous relâchâtes, ce semble, un peu de la sévérité de vos lois en faveur de celui qui devoit un jour les faire observer avec tant de soin et de bénédiction.

Et ce n'est pas ici, Messieurs, un éloge de bienséance. A Dieu ne plaise que je dégrade ainsi mon ministère, et que je vienne insulter la vérité jusque sur les autels où on l'adore! Vous le savez, vous qui eûtes la triste consolation de recueillir ses derniers soupirs : hélas! suis-je destiné à vous rappeler sans cesse un souvenir si amer? vous vîtes son ame mourante chercher à se rassurer sur les devoirs immenses du ministère dont elle étoit sur le point d'aller rendre compte, par le souvenir des frayeurs qu'elle avoit éprouvées en l'acceptant; et n'espérer une place dans le sein d'Abraham, que parce qu'elle l'avoit toujours refusée dans le sanctuaire.

Mais qu'aurez-vous alors à répondre au tribunal de Jésus-Christ, vous dont la démarche la plus innocente, en entrant dans l'héritage du Seigneur, a été de le désirer; qui ne devez qu'à des bassesses profanes une élévation toute sainte; qui n'êtes monté qu'en rampant sur le trône sacerdotal : vous qu'on ne voit assis dans le sanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été long-temps debout dans les antichambres des grands; et qui n'auriez jamais été placé sur la tête des hommes (Ps. lxv, 12), pour parler avec David, si vous n'aviez été mille fois lâchement à leurs pieds?

Les mêmes lumières qui lui firent entrevoir l'éminence du minis-

tère, lui découvrirent aussi jusqu'où devoit aller la pureté du ministre. Il comprit que c'est un spectacle monstrueux de voir les mains souillées du pontife, tantôt levées au ciel pour en attirer ces précieuses rosées qui purifient les consciences, tantôt étendues sur des têtes sacrées, verser jusque dans les ames des caractères augustes et ineffaçables de puissance, et les marquer du sceau du Seigneur; tantôt trempées dans le sang de l'Agneau, parmi le bruit sacré des cantiques, et la fumée des encensements, présenter avec solennité, au Dieu saint, le sacrifice redoutable; tantôt lancer sur des pécheurs rebelles des foudres dont lui-même devroit être frappé; tantôt offrir à des pécheurs humiliés, des trésors dont il est lui-même indigne: de voir une bouche impure, tantôt offrir, pendant les mystères terribles, le baiser saint à des ministres purs et irrépréhensibles; tantôt prononcer les paroles mystiques, et créer sur les autels le pain sacré qui nourrit les anges, le vin délicieux qui produit les vierges; tantôt sanctifier les temples de Sion et y faire descendre la gloire du Seigneur par d'augustes dédicaces, tantôt y consacrer à Jésus-Christ des vierges innocentes, tantôt y raconter ses justices et les merveilles de son alliance.

Aussi avec quel honneur et avec quelle sainteté posséda-t-il toujours le vase de son corps, pour parler avec l'Apôtre (1. Tress., iv, 4)! N'avoit-il pas, ce semble, atteint à ce point de pudicité sacerdotale, comme l'appelle un Père (S. Ivon., *Epist. ad Tit.*), qui fait que la vertu la plus pénible à la nature nous devient la plus naturelle, et qui accoutume, pour ainsi dire, le cœur à être invulnérable de son propre fonds?

Le vit-on jamais, je ne dis pas avilir la majesté du sacerdoce jusqu'à l'indignité et aux foiblesses d'une passion; mais l'abaisser jusqu'à l'inutilité et aux amusements des conversations? Et ce n'étoit point ici un de ces mérites que donne la vieillesse; une de ces régularités tardives, qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'ame; où il entre plus de bienséance que de grace; et qui n'ont presque de la vertu, que la seule impuissance d'être encore vices. Il ne fit que recueillir dans l'hiver ce qu'il avoit semé pendant les jours de l'été: ses passions ne parurent éteintes sur la fin, que parcequ'il en avoit amorti les ardeurs naissantes; et dans une carrière de plus de quatre-vingts ans, on ne s'est jamais aperçu que son cœur fût sensible, que par l'horreur qu'il eut pour le vice.

Qui ne sait cependant quelles sont là-dessus les complaisances et les adoucissements de l'usage? Hélas! cette foiblesse a presque perdu son nom et sa honte parmi nous: c'est une lèpre qui n'éloigne plus même du sanctuaire. Des yeux chrétiens s'accoutument enfin à voir sans horreur un feu profane s'élever du même autel où repose le feu sacré; et le même cœur qui vient de soupirer en secret

devant l'idole, présenter publiquement au Dieu saint les soupirs et les supplications de toute l'assemblée des fidèles.

Saintes et pieuses ordonnances où il pourvoit avec tant de soin à la pudeur des ministres de Jésus-Christ, où il renouvelle les plus anciennes lois de l'Église sur l'âge des personnes d'un autre sexe dont ils peuvent recevoir les secours; de peur que les mêmes soins qu'on prend pour la vie de leurs corps ne soient des soins meurtriers pour leurs ames : vous êtes les fruits précieux de l'amour qu'il eut pour cette vertu sacerdotale.

Ah! si les livres saints ne me défendoient de révéler la honte de ceux qui montent à l'autel, je vous le représenterois ici, par la sévérité salutaire des peines canoniques, foudroyant les ministres scandaleux, et mettant des vases d'honneur à la place de ces vases de honte et d'ignominie; là par des remontrances paternelles, tendant la main à ceux que la seule infirmité de la chair avoit précipités dans l'abîme, et arrachant des larmes de douleur des mêmes yeux à qui la passion en avoit peut-être arraché mille fois de criminelles; souvent enfin découvrant, par de pieux artifices de charité, la puanteur de ces sépulcres blanchis dont les crimes ne reposent, ce semble, qu'à l'ombre de la vertu, et faisant répandre une odeur de vie à ceux qui n'avoient répandu jusque-là qu'une odeur funeste de mort.

Sages et zélés coopérateurs de son épiscopat, interrompez ici les louanges que je lui donne, si elles sont excessives : mais plutôt ajoutez, que l'amour qu'il eut pour cette vertu fut plus fort que la mort; qu'il s'étendit jusques aux soins de sa sépulture; que malgré l'exemple du Sauveur, il ne voulut pas que les femmes de Jérusalem rendissent les derniers devoirs à son corps; et qu'il fut jaloux de la pudeur dans un temps même où l'on ne peut plus en avoir le mérite.

Mais suffit-il à un évêque d'avoir été attentif à soi-même? ne faut-il pas, pour accomplir toute justice, qu'il ait encore veillé sur le troupeau de Jésus-Christ (Act., xx, 28)?

Or rappelez, Messieurs, le triste état où se trouvoit ce vaste diocèse; cette église si vénérable qui va prendre sa source jusque dans les temps apostoliques; qui la première de nos Gaules reçut de l'Orient les richesses de l'Evangile; qui vit arriver et recueillir avec allégresse les Photin et les Irénée, ces hommes divins teints encore du sang de Jésus-Christ fraîchement épanché, et qui, avec la foi, alloient répandre partout des esprits de souffrance et de martyre : cette église qui formée par leurs travaux, fortifiée par leur doctrine, mérita enfin d'être illustrée de tout leur sang; et qui, encore aujourd'hui, pour avoir été la première éclairée des lumières de la foi, en a les premiers honneurs dans le royaume : rappelez, dis-je, le triste état où elle se trouvoit quand notre illustre archevêque fut appelé à sa conduite.

Hélas ! tout l'éclat de cette fille de Sion étoit obscurci (Thren., I, 6) : ses prophètes, ou n'avoient plus de visions, ou n'en avoient que de fausses (*Ibid.*, II, 14) ; ses solennités et ses sabbats n'étoient presque plus que des dissolutions superstitieuses (*Ibid.*, III, 6) ; les pierres du sanctuaire se traînoient indignement dans les places publiques (*Ibid.*, IV, 1, 4) ; la langue de ceux qui devoient distribuer le lait de la doctrine, s'étoit attachée à leurs palais ; l'or et l'argent étoient presque les seuls canaux par où l'eau des sacrements couloit jusques à nous ; et Lyon, cette cité sainte, que la dignité de son trône met à la tête de tant de provinces, gémissoit dans une manière de triste veuvage, et étoit presque devenue la tributaire de Carizim : *Princeps provinciarum facta est sub tributo* (Ibid., I, 1).

Parlons sans figure. Le prêtre, admis sans précaution aux fonctions du sacerdoce, s'en acquittoit avec indignité ; le fidèle, pendant sa vie dans un oubli profond de nos mystères et de la loi de Dieu, mouroit tranquillement sur la bonne foi de l'ignorance et des déréglements du ministre : et l'hérésie, qui, comme l'armée des Assyriens, n'attaque Jérusalem qu'à la faveur des ténèbres, profitoit de celles-ci pour renverser ses murs, et venir lui enlever de vrais adorateurs jusque dans l'enceinte du sanctuaire.

Depuis long-temps même cette église n'avoit pas vu ses pontifes aller, comme des nuées saintes, répandre des rosées salutaires sur les diverses contrées de sa dépendance : les vieillards, qui, jadis au fond de leurs campagnes, avoient eu la consolation de les voir, le racontoient à leurs neveux comme une aventure singulière ; et si l'on veut me passer ce mot, l'apparition et la course annuelle de ces astres saints étoit devenue un phénomène presque aussi rare et aussi surprenant que les comètes.

A Dieu ne plaise cependant que je vienne ici flétrir leur mémoire pour honorer celle du prélat que nous pleurons ! je respecte trop les cendres sacrées de ces grands hommes : je sais qu'ils ont eu le malheur de vivre en des temps fâcheux ; que ces désordres étoient plutôt les vices de leur siècle que de leur personne ; et que s'ils n'ont pas mieux fait, c'est qu'il n'étoit guère alors permis de mieux faire.

Telles étoient les ruines de la maison du Seigneur, quand nous y vîmes entrer notre nouveau pontife. Quelles furent alors nos acclamations et nos tendres réjouissances ! Temple majestueux, où l'onction sainte fut répandue sur son chef sacré, vous vîtes, pendant les joyeuses solennités de cette auguste cérémonie, nos mains, en foule levées au ciel, porter le doux parfum de nos prières et de notre reconnoissance jusqu'au pied du trône de l'Agneau ; le remercier d'avoir donné pour évêque à cette ville, celui que le prince lui avoit déja donné pour gouverneur ; et le prier de faire revivre les jours et les bénédictions de l'épiscopat d'Ambroise,

puisqu'il en faisoit revivre l'histoire et presque toutes les circonstances.

En cet endroit, Messieurs, je me sens comme transporté dans ce premier âge de son ministère ; j'y vois ce vaste diocèse comme un chaos informe et ténébreux, se développer peu à peu : chaque jour offre à mes yeux de nouveaux spectacles.

Ici s'élèvent successivement des maisons de retraite, des sources publiques de l'esprit ecclésiastique, des écoles de sacerdoce et d'apostolat, de pieux séminaires, si nécessaires alors et si rares dans le royaume, où loin du commerce du siècle, et sous les yeux de directeurs graves et consommés, on sauve de bonne heure l'innocence des clercs de la contagion du monde; où l'on purifie des cœurs qui doivent un jour offrir à Dieu les vœux des hommes ; et où dans les semences de doctrine et de vérité qu'on jette dans une seule ame, on voit croître l'espoir consolant de la conquête de mille autres.

Là, par les soins d'un ministre savant et infatigable, les pasteurs assemblés confèrent ensemble sur ce qui regarde le royaume du ciel ; se communiquent leurs doutes et leurs lumières ; puisent dans les plus pures règles des mœurs, de quoi régler sûrement les consciences ; opposent la loi de Dieu aux interprétations des hommes ; apprennent à fuir également et ce zèle amer et intraitable, qui, sans nul égard, achève de briser un roseau déja cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, et qui par les difficultés extrêmes dont il investit l'observance de la loi fournit presque aux pécheurs de nouvelles raisons pour la violer ; et cette molle complaisance, qui, en voulant aplanir les voies du Seigneur, creuse des précipices aux fidèles.

Ici s'établissent d'utiles retraites où les pasteurs accourus de toutes parts réparent dans le silence, dans la prière, les dissipations inévitables dans leur ministère : là, sortis de ce nouveau cénacle, j'en vois des troupes sacrées qui vont faire dans nos champs des courses apostoliques, et qui renouvellent les prodiges comme les travaux des premiers disciples. En cet endroit, on jette les fondements d'un édifice sacré où les pauvres sont évangélisés ; où les petits trouvent le pain qui nourrit l'ame, qu'ils avoient demandé jusque-là aussi inutilement que celui qui nourrit le corps : dans un autre, de nouvelles communautés de l'un et de l'autre sexe attirent de nouvelles bénédictions.

Mais je ne m'aperçois pas que c'est ici une histoire plutôt qu'un éloge. Vous représenterai-je notre pontife infatigable présidant à tant de pieux établissements : tantôt il parcourt ce vaste diocèse, et montre enfin un évêque au peuple de la campagne ; tantôt, de son palais épiscopal, il fait mouvoir les ressorts infinis qui pourvoient aux besoins spirituels de cette grande ville ; tantôt, jaloux des droits vénérables de son siége, on le voit résolu de ne point

monter à une des premières dignités de l'État, plutôt que de dégrader son église du rang et de la dignité de première église de France?

Vous le représenterai-je, tantôt soutenant les fatigues des plus nombreuses ordinations; hélas! nous le vîmes il y a peu de temps, malgré la caducité de son âge et la vivacité des maux, recueillir ce qui lui restoit de forces, pour donner encore à l'Eglise des ministres, et lui laisser, pour ainsi dire, des enfants de sa douleur: tantôt enfin à la tête d'une assemblée de prêtres prudents, selon l'avis du Sage, prendre avec eux de saintes mesures pour étendre le royaume de Jésus-Christ; demander leur avis avec bonté, l'écouter avec estime, le suivre avec religion; soutenir par son autorité ce qu'on y délibère par sa sagesse? Oui, Messieurs, l'esprit le plus élevé de son siècle, le plus vaste, le plus droit, le plus riche de son fonds, ne peut se rassurer sur ses propres lumières; et ne croit pas que dans un ministère où les fautes sont irréparables, les précautions puissent être excessives.

Sacrés ministres de Jésus-Christ, qui formiez cette sage et savante assemblée, puisse le pasteur que la Providence destine à la conduite de cette illustre église, avoir la même déférence pour vos salutaires avis! puissent vos anciennes et saintes fatigues vous en attirer de nouvelles!

Ah! s'il ne falloit pas ici me renfermer dans les bornes d'un discours ordinaire, je vous mettrois comme sous l'œil ce que je n'ai montré qu'en éloignement: les clercs attentifs à leur ministère, les peuples instruits par leur doctrine, secourus par leur zèle, édifiés par leur exemple; tout ce grand diocèse, où régnoient avec tant de licence les abus et les déréglements de ces derniers siècles, renouvelé et rapproché presque de la discipline des premiers temps.

Père des miséricordes et Dieu de toute consolation! n'avons-nous pas après cela un juste sujet d'espérer que vous n'exclurez pas du festin éternel celui dont vous vous êtes servi pour y faire entrer tant d'aveugles et tant de boiteux? Ah! il me semble que devant votre tribunal redoutable, où il attend la décision de son éternité: Il est vrai, Seigneur, vous dit-il, peut-être ne trouverez-vous pas mes œuvres pleines. Cendre et poussière, je n'entreprends pas de me justifier à vos yeux. Vous êtes un Dieu jaloux, et peut-être que les sollicitudes du siècle ont un peu trop partagé mon cœur entre la créature et vous. Vous m'aviez donné un rang d'honneur dans le repos du sanctuaire, et peut-être y avois-je introduit un reste de tumulte et d'amusement encore un peu séculier: mais jetez les yeux sur cette vaste église que je laisse si affligée de ma perte. Non, je consens de n'avoir auprès de vous que ce mérite seul: *Apud te laus mea in ecclesiâ magnâ* (Ps. XXI, 26). Je vous offre les sueurs et les peines de tant de ministres que j'ai formés; les supplications encore toutes ferventes, les précieuses larmes de com-

ponction, de tant de pécheurs à qui ils font tous les jours goûter le don céleste et les vertus du siècle à venir; les scandales et les profanations de tant de dispensateurs infidèles que j'ai corrigés; la piété de tant de chrétiens que leur exemple auroit entraînés dans l'abîme. Je présente au trône de votre miséricorde, les fruits précieux de tant d'établissements de piété que j'ai procurés; les pieux exercices de tant de maisons saintes que j'ai consacrées; et surtout les vœux et l'affliction des filles du Carmel, où mon corps attend la glorieuse immortalité: ah! quand l'odeur de leurs sacrifices montera jusqu'à vous, souvenez-vous, Seigneur, que j'en ai allumé moi-même les premiers feux et préparé presque tout l'appareil.

Mais oublié-je, Messieurs, qu'il a rassasié la faim, étanché la soif, couvert la nudité des membres de Jésus-Christ? quel plus juste sujet de confiance! Faut-il que je sois réduit à passer si rapidement sur un des plus beaux endroits de sa vie? Publiez-le donc à loisir, vous dont il soulagea l'indigence; et cette même voix dont si souvent vous vous êtes servis pour lui exposer vos besoins, servez-vous-en désormais pour raconter ses largesses.

A combien de familles de gentilshommes presque chancelantes n'a-t-il pas tendu des mains charitables! combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation, leur établissement, et peut-être leur innocence! Ces familles infortunées, qui sont comme les asiles secrets de l'indigence et de la misère; combien de fois l'ont-elles été de ses dons et de ses richesses! La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher, que sa charité à la découvrir? la pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin, le revenu de son archevêché n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son diocèse? et ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retiroit du sanctuaire même?

Tel fut le grand homme et le charitable prélat à qui vous rendez aujourd'hui ces tristes et pompeux devoirs, illustrés et affligés citoyens! Les leçons que fournit une longue vieillesse sur la vanité des grandeurs humaines; ces fréquentes atteintes de mort qui ne l'approchoient, ce semble, des portes du tombeau, que pour lui faire voir de plus près la fragilité d'un monde qui nous enchante; une attention plus sérieuse à la loi de Dieu, dont il se faisoit lire tous les jours les vérités les plus touchantes et les plus essentielles; sa foi et sa religion, qui se fortifioient par l'affoiblissement de son corps terrestre, préparèrent sa grande ame à voir enfin approcher sans crainte le jour du Seigneur. Il le vit, et il renferma toutes ses frayeurs dans le sein de la miséricorde divine: et autant éloigné de cette fausse sécurité dont le siècle se fait honneur, que de ces foibles inquiétudes qui déshonorent la foi; alarmé à la vue de son Juge, rassuré par la présence de son Sauveur, tout couvert du sang de

l'Agneau que l'Eglise venoit de lui appliquer par ses sacrements; accompagné des larmes de la ville et de la province, des soupirs et des gémissements des pauvres et de l'élévation des mains de tant de ministres, honoré des regrets sincères de son prince, il alla se présenter avec confiance devant le tribunal de Jésus-Christ; et laissa dans une seule mort un sujet commun de deuil et de tristesse, comme le dit saint Ambroise à l'occasion de la mort de son frère : *Privatum funus, sed fletus publicis universorum fletibus est consecratus* (S. Ambr., *Orat. fun. in ob. fratris*).

N'attendez pas que je recueille ici ce qui me reste de force pour exciter votre foi; et qu'à l'aspect même de la mort et de ses dépouilles, je vous fasse souvenir de la triste nécessité de mourir : n'attendez pas que sur un tombeau où se trouve enseveli tout ce que la gloire a de plus éclatant, ce que les dignités ont de plus pompeux, ce que le mérite a de plus solide, ce que la faveur a de plus éblouissant, ce que la naissance et les biens ont de plus flatteur, je vienne vous avertir que la gloire n'est qu'un nom; les dignités, des distinctions vaines; la faveur, un vrai amusement; la réputation, un son qui bat l'air et qui passe; la naissance, un fantôme que les hommes sont convenus de respecter; en un mot que tout ce que nous voyons passera, et que les seules beautés invisibles ne passeront point. Ah! j'aime mieux laisser à un spectacle si instructif et si touchant, le soin de vous désabuser lui-même, et ne point affoiblir par des réflexions la force secrète qu'ont sur les cœurs ces sombres et religieuses cérémonies.

Montez donc à l'autel, saint ministre de Jésus-Christ; achevez d'arroser ces chères cendres du sang de l'Agneau; marquez-en ce tombeau sacré, afin que l'ange exterminateur n'y touche point au jour terrible des vengeances. Ah! puisse cet Agneau saint, cette victime adorable que vous allez offrir, être pour cet illustre défunt, comme autrefois pour les enfants d'Israël, un passage heureux des ténèbres de l'Egypte, de ces lieux obscurs où achèvent de se purifier les ames des fidèles, à la terre des vivants et au séjour de l'immortalité! *Ainsi soit-il.*

ORAISON FUNÈBRE

DE FRANÇOIS-LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONTI.

Habebo claritatem ad turbas, et honorem apud seniores, juvenis. Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem.

Je me rendrai illustre parmi les peuples, et je me ferai respecter des sages et des vieillards, même dès ma jeunesse. Les princes et les puissants admireront l'étendue de mes lumières et la pénétration de mon jugement, et je jouirai de l'immortalité. (SAP., VIII, 10, 11, 13.)

MONSEIGNEUR,

Puisque l'Esprit de Dieu, source de toute vérité, loue lui-même dans un prince de Juda ces talents rares et éclatants qui forment les grands hommes; pourquoi viendrois-je ici, Messieurs, vous tenir un autre langage?

Pourquoi, poussant trop loin, ou le devoir de mon ministère, ou le néant de toutes les grandeurs humaines, que cette cérémonie funèbre nous met devant les yeux, emprunterois-je le langage de la piété pour vous dire que la gloire des armes est un vain bruit; que les vertus civiles, qui font toute la douceur et toute l'harmonie de la société, ne sont que des noms; que les vastes connoissances et l'élévation du génie sont de fausses lueurs qui n'ont rien de plus réel, que la méprise qui les admire; et qu'enfin les plus grands hommes ne sont que néant?

Laissons aux dons de l'Auteur de la nature tout leur prix et tout leur usage: respectons ces grands spectacles dont sa puissance décore de temps en temps l'univers, en y montrant des hommes extraordinaires; et ne confondons pas l'abus que l'orgueil fait toujours des dons de Dieu, avec la gloire attachée à l'usage légitime que l'homme en devroit faire.

Il est vrai que la gloire des pécheurs n'est qu'un ver (1. MACH., II, 62) qui, en brillant au dehors, les ronge et les dévore en secret par l'injustice de leurs desirs, et fait de leur grandeur même leur supplice.

Mais les pécheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu: ce qu'ils ont de grand vient de lui: il met en eux ces dons éminents pour le bonheur des peuples, pour la sûreté des états, pour la défense des autels, pour l'honneur de l'humanité; et pour les rappeler eux-mêmes par ces traits d'élévation, dont il les avoit ennoblis, de la bassesse de choses présentes, à la grandeur des éternelles.

Coupables, dès qu'ils font servir les dons de Dieu à l'injustice; et qu'ils trouvent dans ces ressources de salut, la plus inévitable occasion de leur perte.

Ainsi, Messieurs, si le très haut, très puissant, très excellent prince François-Louis de Bourbon, prince de Conti, que toute la France pleure, que les étrangers regrettent; que nos ennemis mêmes, oubliant les pertes qu'ils durent antrefois à sa valeur, honorent de leur douleur et de leurs éloges : si ce prince n'avoit été qu'un grand homme selon le monde, et qu'il fût mort plein de gloire devant les hommes mais vide de foi et de charité devant Dieu; hélas! que viendrois-je faire ici, et quelle part la religion pourroit-elle avoir à son éloge?

Mais, graces à vos miséricordes éternelles, ô mon Dieu! vous avez vu ses voies (Is., LVII, 15) : vous l'avez rappelé lorsqu'il étoit éloigné. Sa valeur au milieu des périls n'a plus été qu'une force chrétienne, dans ses infirmités Ce fonds de raison, de modération, de bonté, de vérité, d'équité, de tout ce qui peut faire d'un homme les délices des autres hommes, a fourni à votre grace les préparations de tout ce qui devoit le rendre agréable à vos yeux. Ses lumières qui lui avoient toujours montré de loin le salut et la vérité, l'eu ont enfin rapproché; et vous avez fait succéder les consolations aux larmes de ceux qui le pleurent (Ibid., 18)

Consacrons donc, sans scrupule, à l'honneur de la religion un éloge où la religion paroîtra toujours honorée; et qu'une voix dévouée à la vérité ne se refuse point à des louanges qui ne seront que le triomphe de la vérité même.

Heureux, Messieurs, non si cet éloge remplit votre attente et toute la dignité de mon sujet : eh! qu'importe à la gloire de ce prince, qu'un foible discours qui ne passera point à la postérité, soit au-dessous de ses grandes qualités? qui de vous ne les porte gravées dans son cœur? vous les raconterez à ceux qui vous succéderont : nos histoires et celles de nos voisins, mais plus encore l'amour des peuples en conservera le souvenir aux âges les plus reculés; et sa mémoire toute seule fera toujours son éloge.

Mais heureux d'avoir à parler ici devant un prince auguste qui fait revivre, avec le nom, l'esprit et la valeur du grand Condé; que l'amitié, encore plus que le sang, lioit au prince que nous louons; et qui, par sa douleur toute seule, va justifier nos louanges!

Heureux encore si ces pieux devoirs que nous lui rendons sont pour vous une instruction, et non pas un simple spectacle!

Vous l'avez admiré comme un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas;* comme un des plus accomplis dans la vie civile : *et honorem apud seniores, juvenis;* comme un des plus éclairés par la singularité des connoissances, la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio;* comme un héros, comme un sage, comme un esprit supérieur et universel. Rassemblons tous ces caractères, de valeur, de sagesse, de lumière; et cherchons à la douleur de sa perte une consolation

dans le récit des merveilles de sa vie, et dans le souvenir des miséricordes du Seigneur au lit de sa mort.

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'un prince du sang de nos rois ait eu de la valeur, c'est un privilége de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage et l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres et les couronnes; et comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillants.

Oui, Messieurs, que le prince de Conti n'eût rien ici de plus personnel, que de n'avoir pas dégénéré du courage de ses augustes ancêtres, leur histoire toute seule auroit embelli son éloge; et il eût fallu chercher dans la gloire de son sang, le plus noble de l'univers, les distinctions qui auroient manqué à sa personne.

Mais plus grand encore par l'élévation de son ame, que par celle de sa naissance; quel puissant génie pour la guerre, sa première jeunesse même ne montra-t-elle pas en lui!

Quel goût pour tout ce que cet art a de plus pénible, dans un âge qui n'a de goût que pour le plaisir! quelle intrépidité dans les périls, mais quelles vues, quelles ressources, quelle supériorité dans son intrépidité et dans son courage!

Né avec toutes les graces que la nature partage aux autres hommes, la vivacité de l'esprit, la douceur des manières, les charmes de la conversation, les agréments de la personne, les prééminences du rang; il entra dans le monde avec tout ce qu'il faut pour y plaire et pour y périr.

Dieu, qui sembloit lui ouvrir toutes les voies des passions, lui fermoit en même temps celles des secours et des remèdes.

Le prince son père, dont la pénitence édifioit l'Eglise et honoroit la religion, une mort prématurée le lui ravit avant presque qu'il pût le connoître; et s'il ne perdit pas avec lui des instructions qu'il a pu retrouver dans ses ouvrages, les monuments éternels de ses lumières et de sa piété, il perdit du moins des exemples qui assurent le succès des instructions.

O profondes dispositions de votre providence, ô mon Dieu! peu d'années s'écoulent, et meurt encore la pieuse princesse qui l'enfantoit tous les jours à Jésus-Christ. Dieu, qui couronne ses vertus, ne paroît pas exaucer ses desirs. Mais laissons croître les deux princes ses enfants : les moments de la grace viendront, le dessein de Dieu s'accomplira; les larmes d'une mère sainte ne couleront plus en vain, et la race des Justes ne périra pas.

Les grands talents qui distinguent les hommes dans leur état, se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore

enfant cherchoit parmi les lions et les ours une matière à sa valeur; et se déroboit volontiers au repos de la vie champêtre pour aller s'instruire auprès de ses frères au milieu des armées d'Israël.

Le goût du prince de Conti pour la guerre, fut le premier penchant que la nature montra en lui; et ce n'étoit pas ce goût qui dans les autres est d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie, il se fit d'abord de l'art militaire une étude et non pas un amusement : il comprit tout ce qu'il falloit d'étendue, d'élévation, de sang-froid, de vivacité, de profondeur, de ressources, de connoissances pour y exceller; et crut qu'un prince ne devoit compter pour rien de combattre, s'il ne se rendoit digne de commander.

A la lecture des anciens, et surtout des Commentaires de César, dont il traduisit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche et la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres : il se rend propres les talents différents qui les distinguent entre eux; persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

A la fleur de l'âge, né pour plaire, l'objet des regards et des souhaits de toute la cour, au milieu de tout ce frivole il a des vues vastes et sérieuses : il pense déja qu'un prince n'est aimable qu'autant qu'il est grand; et que les traits qui le rendront immortel doivent être plus gravés dans la beauté de ses actions, que dans les charmes de sa personne.

Vous commenciez dès lors, ô mon Dieu! l'ouvrage de vos miséricordes; et en lui formant ce caractère sage et solide, vous le prépariez à se désabuser enfin de ce qui n'est que folie et vanité.

La France jouissoit alors d'une paix que nos victoires et la modération du roi venoient de donner presque à toute l'Europe. La seule Hongrie étoit encore le théâtre de la guerre. Les Turcs, fiers de leurs conquêtes passées, menaçoient le nom chrétien. Le prince son frère y vole. Sur des pas si chers, marche celui que nous pleurons : ses réflexions cèdent à sa tendresse; la complaisance l'y mène, et la gloire l'y attend.

Un charme secret attaché à sa personne lui gagne d'abord tous les cœurs. Dans un pays si opposé à nos mœurs, si ennemi du nom françois; au milieu de la rudesse germanique, il trouve les mêmes applaudissements qu'à Versailles : et ses charmes tout seuls vainquent déja la fierté d'une nation, sur laquelle sa valeur doit remporter un jour bien d'autres victoires.

Oublions pour un moment tout ce qu'il fait de glorieux durant cette campagne : voyons-le attaché au prince Charles de Lor-

raine, général des troupes de l'Empire; ce grand homme dont la France, équitable même envers ses ennemis, respectera toujours la mémoire.

Quel goût dans ce célèbre général pour notre jeune héros! quelle surprise de lui trouver à son âge ce que les années ne donnent pas aux hommes ordinaires! quelle joie même de voir couler si glorieusement en lui le sang de France; ce sang qu'il aima toujours, quoique les malheurs et les enchaînements de sa vie lui eussent formé d'autres destinées!

A ses pas s'attache le prince de Conti. A l'action, dans les conseils, dans les entreprises, dans les sentiments du cœur, dans le cours ordinaire de la vie, il ne perd pas de vue ce grand modèle; et l'usage qu'il fait de son séjour parmi nos ennemis, c'est de s'instruire dans l'art de les vaincre. Nouveau Moïse, il n'étudie en Egypte les secrets de la science des Egyptiens, que pour devenir bientôt après en les quittant, un des conducteurs du peuple qui doit briser leur orgueil, et humilier leur empire.

Mais il étoit réservé à une main encore plus habile, d'achever ce grand ouvrage. De retour de Hongrie, le prince de Conti va essuyer à Chantilly les larmes qu'il venoit de répandre sur le tombeau du prince son frère.

Là, dans un glorieux loisir, le grand Condé jouissoit du fruit de sa réputation et de ses victoires; et ayant jusque-là vécu pour la postérité, il vivoit enfin pour lui-même.

Le prince de Conti étoit là à la source des bons conseils et des grands exemples. Il ne lui falloit que l'histoire du héros qu'il a devant les yeux. Que d'instances tendres et respectueuses, que d'aimables artifices pour la tirer de sa propre bouche! Mais la véritable gloire est toujours simple et modeste; et Condé ne peut se résoudre à raconter ses actions, parcequ'il sent bien que c'est raconter ses louanges.

Quel nouveau genre de combat, Messieurs: la vieillesse toujours prête à conter ses exploits passés, se refuse ici à des instructions domestiques et nécessaires; et le premier âge, qui ne se prête jamais qu'à regret au sérieux des leçons et des préceptes, y court ici comme aux plaisirs, et les sollicite comme des graces! C'est que les grands hommes le sont dans tous les âges.

Enfin sa tendresse pour ce cher neveu, adoucit la sévérité de sa modestie. Condé manifeste son ame tout entière: il ouvre à ce jeune prince les trésors de sagesse, de précaution, de prévoyance, d'activité, de hardiesse, de retenue, qui l'avoient rendu le premier de tous les hommes dans l'art de combattre et de vaincre. Vrai et simple, il mêle au récit de ces glorieuses actions l'aveu de ses fautes; et montre dans le cours de sa vie, de grandes règles à suivre, et de grands écueils à éviter.

Quels jours heureux pour le prince de Conti! ses yeux, ses

oreilles, son ame tout entière peut à peine suffire à tout ce qu'il voit et à tout ce qu'il entend. A peine sorti de ces doux entretiens, il court rédiger par écrit les merveilles qu'il a ouïes; et se remplir, en les écrivant, du génie qui les a produites.

Quel historien digne du grand Condé, si ces mémoires que nous avons encore écrits de sa propre main avec tant de noblesse et de précision, étoient enfin mis au jour! rien ne manqueroit plus à la gloire de ce grand homme.

Un si beau naturel et de si grandes espérances dans ce neveu si chéri, tiroient des yeux du prince de Condé des larmes de joie, d'admiration et de tendresse : il se voyoit revivre en lui; il y retrouvoit toutes ses rares qualités (osons le dire après lui) sans y retrouver ses défauts. La nature même avoit tracé jusque dans la ressemblance de leur visage, celle de leur ame. Il achève, il embellit en le formant sa propre image; et comme ce premier chef du peuple de Dieu, il meurt content en se voyant remplacé par cet autre Josué, à qui il laisse son esprit, ses maximes, ses préceptes, et une partie de sa gloire : *et dabis ei præcepta cunctis videntibus, et partem gloriæ tuæ* (Num., xxvii, 20).

Mais que les conseils du Seigneur sont éloignés de nos pensées! Il préparoit une gloire plus durable au prince de Conti : il vouloit le sanctifier par de longues infirmités, et nous montrer seulement ses talents éclatants et sa valeur héroïque.

Oui, Messieurs, les leçons du prince de Condé, aidées d'un naturel si rare, que pouvoient-elles former que la valeur même?

C'est-à-dire une valeur noble dans les sentiments, tranquille dans les périls, sûre dans les conseils, supérieure dans les vues et dans les ressources. Remarquez tous ces caractères.

Avec quelle dignité avoit-il déja soutenu en Allemagne le rang dû à sa naissance! et parmi cette foule de souverains si jaloux de leurs droits, quel respect n'avoit-il pas fait rendre aux princes du sang de France, qui ne souffrent au-dessus d'eux que les couronnes!

Ailleurs la circonstance n'auroit peut-etre rien de remarquable. Mais à peine sorti de l'enfance, loin de sa patrie, accompagné de sa seule dignité, au milieu d'une nation fière et jalouse, entre les mains de ceux sur qui il prétend des préséances, ne pas souffrir même que l'on conteste son droit! L'expression du Prophète paroît préparée pour mon sujet. C'est penser en prince, en un âge où les autres hommes ne peusent pas; et mériter par la grandeur des sentiments, les prééminences déja dues à la naissance : *Princeps ea quæ digna sunt principe, cogitabit, et ipse super duces stabit* (Is., xxxii, 8).

La même grandeur d'ame l'accompagnoit dans les périls. Et ici, Messieurs, que pourrois je dire qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il

ne se soit attiré les yeux de toute l'armée; et où, sans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire?

Rappelez ses premières campagnes : on croyoit revoir le grand Condé dans sa vive et vaillante jeunesse.

A Courtray, où pour la première fois il montra un nouveau héros aux ennemis et à nos troupes.

A Luxembourg, où à la tête des grenadiers il monte à l'assaut d'un bastion l'épée à la main; et où blessé d'un éclat de grenade, et échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chère.

A Novigrade, où une escarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs change de face à l'arrivée du prince qui y vole; et plusieurs officiers d'un grand nom, doivent à sa valeur et aux périls qu'il court en cette occasion, la vie et la liberté, qu'une audace indiscrète leur avoit fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où après avoir repoussé les infidèles jusque sur le bord du fossé; revenu tout couvert de poussière et de gloire, il court encore avec l'électeur de Bavière rétablir un ouvrage où les assiégés avoient mis le feu : et par l'amitié que l'âge et les grandes qualités forment entre eux, il fait naître dès lors dans le cœur de ce prince ces premières dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru; et où, si cet allié généreux et fidèle n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes et l'affection du roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où, à la tête du premier régiment de l'Empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire qu'il croyoit déja tenir, affronte mille fois la mort qui paroît le respecter plus qu'il ne paroît la craindre; porte partout la terreur du sang de France toujours fatal aux infidèles; fait déja redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre, et montre de loin aux vœux des Polonois, témoins et admirateurs de ses actions, le héros digne d'être un jour placé sur leur trône.

A ces traits, le reconnoissez-vous, Messieurs? ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant va paroître de jour en jour au-dessus de sa valeur même : *David proficiscens, et semper se ipso robustior* (2. Reg., III, 1).

Vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, et le souvenir de ces deux mémorables journées où le prince de Conti parut si grand est encore trop récent, et trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce règne, trop honorable surtout au vaillant prince qui nous honore ici de sa présence, et qui

en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers ; trop rapproché même tous les jours, par la différence des événements, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires et des batailles ; ou plutôt, pourquoi ce temple et ces autels m'avertissent-ils que mon ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix et de réconciliation ?

Vous l'auriez vu à Steinkerque, rappelant la victoire qui d'abord nous échappe ; rétablissant partout ce que la première surprise nous a déja fait perdre d'avantages ; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessés le drapeau qu'il est hors d'état de porter, rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure, ou que le danger de sa personne attire ; les exhortant comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse la gloire du nom françois jusque-là accoutumé à vaincre, et de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite ; courant porter au milieu des ennemis avec l'étendard de la France, le signal de la victoire : au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse, et la victoire se déclare dès qu'il paroît : éclairant le maréchal de Luxembourg même, par la justesse de ses conseils et par la pénétration de ses vues ; enfin l'ame de ce grand général dans cette fameuse journée, comme ce général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel et encore plus grand paroît-il peu de temps après à Nerwinde. L'ennemi retranché dans son camp, comme dans un fort ; mille foudres qui portent la mort partout, en défendent l'approche : nos troupes déja plusieurs fois repoussées, le soldat découragé : le général accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si long-temps aujourd'hui, court au prince de Conti : *Grand prince*, lui dit-il, *tout va manquer, et il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* Conti paroît, avec lui la confiance revient aux troupes ; la valeur de la nation reprend le dessus : on le suit, rien ne résiste ; les retranchements sont forcés en plusieurs endroits : ils ouvrent à Conti autant de voies à la victoire ; il charge jusqu'à six fois à la tête de six corps différents. L'ennemi, qui n'a plus de rempart que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang et de feu, Conti perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déja, un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est sur le point de la lui ravir ; et le téméraire qui porte le coup est puni à l'instant de son audace, et percé de la main du prince il expire à ses pieds. Enfin, soldat, général, à mesure que le besoin du service le demande, ses conseils commencent la victoire, et sa valeur l'achève.

Je dis ses conseils, Messieurs ; et le maréchal de Luxembourg

n'en trouvoit pas de plus justes et de plus solides : le prince de Conti étoit son oracle.

Ce grand général en qui la nature avoit formé un si beau génie pour la guerre, si pénétrant dans ses vues, si prompt à prendre son parti, si fécond en ressources, si heureux dans ses entreprises, et qui avoit ajouté à la gloire des Montmorency, ses ancêtres, le bonheur qui sembloit avoir manqué à la plupart d'entre eux; ce grand homme disoit tous les jours que le prince de Conti lui apprenoit son métier. S'offroit-il des difficultés, c'étoit avec le prince qu'il cherchoit des expédients. Formoit-il des projets, c'étoit le prince, ou qui le rassuroit dans ses vues, ou qui lui facilitoit l'exécution. Entreprenoit-il, c'étoit sur le prince qu'il se reposoit du succès. Enfin le génie du prince de Conti étoit comme le guide du génie de ce fameux général; et l'ayant sous ses ordres, il se soumettoit, pour ainsi dire, lui-même à ses conseils.

Et, de là, combien de fois lui avoit-on ouï dire qu'*il devoit au prince de Conti le principal honneur de ses victoires!* Par cet aveu, il honoroit le prince; et il ne s'ôtoit pas à lui-même un honneur que ses grandes actions lui avoient acquis, et que sa modestie lui assuroit.

En dis-je trop, Messieurs, ou plutôt dis-je tout? Et que de traits chacun de vous n'ajoute-t-il pas à son éloge!

Quel homme jusqu'à lui, n'ayant pu montrer, pour ainsi dire, que des espérances, a jamais eu à la guerre ce haut degré de réputation, qu'une longue suite de commandements et de victoires avoient enfin acquis aux Condé et aux Turenne; s'est jamais assuré à ce point la confiance des troupes, le dévouement des officiers, l'affection des peuples, les suffrages de la cour, le respect des princes, qui sembloient oublier leur rang pour déférer à son mérite; l'admiration des plus grands capitaines de son siècle, l'estime de nos ennemis, les applaudissements de toute l'Europe, où son nom étoit aussi célèbre que parmi nous? Quelle supériorité de mérite, pour forcer l'approbation publique de donner à des espérances seules ces louanges unanimes qu'elle ne donne pas toujours au succès!

Aussi, Messieurs, ces espérances étoient fondées sur la supériorité de ses talents : la sagesse, la grandeur des vues, l'éminence des lumières. Ce fameux Romain lui-même, dont les commentaires ont immortalisé les exploits et la capacité, n'écrivoit pas mieux sur la guerre. Quelle élévation, quelle netteté, quelle intelligence dans ces mémoires qu'on a trouvés après sa mort, les fruits de son loisir et d'une santé infirme, et où ce grand prince se délassoit souvent à mettre par écrit ses vues sur les événements qui se passoient tous les jours en Europe!

Et dans ces révolutions, où le bonheur a paru se déclarer quelquefois contre la justice de nos armes; et où par les conseils impé-

nétrables de vos jugements, ô mon Dieu! la victoire jusque-là attachée à la sagesse et aux grandes destinées du roi, a semblé se refuser même à sa piété : dans ces révolutions, où l'amour du prince de Conti, pour le roi et pour l'Etat, montroit en lui une douleur si noble et si sincère, vous lui faisiez entrevoir de loin, ô mon Dieu! la fragilité des choses humaines; vous ménagiez à sa raison des réflexions qui devoient être un jour mûries par la grace : vous lui rapprochiez ce moment qui finira toutes les vicissitudes; qui égalera tous les hommes; où nos œuvres seront plus comptées que nos succès; où les événements les plus glorieux, rappelés à leurs motifs, ne seront plus que de fausses vertus, ou de grands crimes; et où l'on ne mettra au nombre de nos victoires, que celles que nous aurons remportées sur nous-mêmes.

Tel étoit le prince de Conti : un des premiers hommes de son siècle pour la guerre : *Habebo claritatem ad turbas;* vous l'allez voir comme un des plus accomplis dans la vie civile : *et honorem apud seniores, juvenis.* Vous avez admiré en lui le héros, admirez encore le sage.

DEUXIÈME PARTIE.

Les grands hommes qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand, que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès prêtent à l'ame une force et une grandeur étrangère : l'orgueil emprunte les sentiments de la vertu : l'homme se surmonte, et ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérants, fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroissent au-dessus des héros; et dans le détail des mœurs et de la société, à peine étoient ils des hommes!

C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est comme sur le théâtre; il représente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même; c'est lui qu'on voit : il quitte le personnage, et ne montre plus que sa personne.

Aussi lorsque l'auteur sacré loue ces hommes illustres qui ont été riches en vertu, et qui se sont acquis parmi le peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : Ils ont maintenu et embelli au-dehors l'ordre et la beauté de la société, par la douceur de toutes les vertus civiles : *pulchritudinis studium habentes* (Eccli., xliv, 6); et ils ont été au dedans comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons, *pacificantes in domibus suis* (Ibid.).

Oui, Messieurs, que le prince de Conti ait été un grand homme de guerre, c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux que la France a eus dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible et

privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables : c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

Bon sujet, bon ami, vrai, affable, humain, modeste, sage ; et dans toutes les situations, toujours égal à lui-même.

Quel étoit son respect et son attachement pour le roi ! combien de fois l'avons-nous entendu déplorer le malheur de tant de princes qui avoient fait servir leur naissance à leur ambition ; qui, loin de porter aux pieds du souverain les vœux et le respect des peuples, portoient au milieu des peuples le mépris du respect dû au souverain ; loin d'être les liens du prince et des sujets, en étoient le *mur de séparation ;* armoient contre leur patrie le nom qui depuis tant de siècles la protége, et n'étoient les premiers sujets que pour être les premiers rebelles !

Le prince de Conti disoit souvent, que la naissance n'approche les princes de plus près du trône, que pour les lier plus inséparablement au souverain ; qu'il leur est plus glorieux d'obéir à leur propre sang, que de commander à des étrangers ; que la désobéissance dans le commun des sujets est un crime contre l'État, mais qu'elle est dans les princes un outrage qu'ils se font à eux-mêmes ; que les princes ne sont nés que pour le bonheur de leur patrie ; que l'État ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité comme celle de leur propre famille ; et que les premiers regards du trône tombant sur eux, ils doivent les premiers baisser les yeux devant son éclat, et donner les premiers exemples de soumission au reste du peuple.

Tels étoient les sentiments du prince de Conti ; telle sa conduite toujours égale, jamais démentie. Toutes ses voies ont été belles, et tous ses sentiers pacifiques : *Viæ ejus viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ* (Prov. III, 17). Et nous n'avons pas besoin ici de recourir aux ménagements de l'art ; et en louant une partie de sa vie, de tirer le rideau sur l'autre.

En cela, son inclination secondoit son devoir. Les vertus du roi l'attachoient à sa personne, autant que la royauté le soumettoit à ses ordres. Il obéissoit, mais en aimant, en admirant, en étudiant un modèle, plutôt qu'en se soumettant à un maître. Et arrivé à la rade de Dantzick, déja près du trône, et sur le point d'y monter, sa qualité de sujet lui est encore plus chère que le titre de roi qu'on doit lui donner. Il met encore, avec son cœur, la couronne qu'il croit tenir, aux pieds de Louis : *Bien malheureux*, lui écrit-il, *que l'éloignement m'empêche d'être guidé par vos ordres, et éclairé par vos lumières.* Son état de sujet peut changer, ses sentiments de respect et de soumission seront toujours les mêmes.

Et de là son attachement tendre et respectueux pour Monseigneur : attachement que l'enfance avoit vu naître, et qui avoit toujours crû avec lui. Malgré l'amitié et la confiance dont ce grand

prince l'honoroit; malgré la familiarité formée depuis le premier âge; malgré cette liberté facile et aimable, qui fait les délices de sa cour, quelles manières toujours pleines de respect et d'une noble attention dans le prince de Conti! On apprenoit en le voyant à respecter ses maîtres; et son rang ne paroissoit lui donner plus d'accès et de liberté, que pour montrer plus d'égards et plus de retenue aux autres.

Autant qu'il respectoit ses maîtres, autant exigeoit-il peu de contrainte et de respect de ses amis. Vous ne l'oublierez jamais, vous qu'il honora autrefois de sa confiance : eh! que ne pouvez-vous le dire ici à ma place! Mais tout ce que ce cher souvenir vous rappelle dans ce moment; mais les tristes regrets que je vous vois mêler ici à son éloge, et que le respect du lieu avoit jusqu'ici suspendus, ne le disent-ils pas assez? et pourront-ils, sans m'interrompre, me permettre à moi-même de le faire entendre?

N'étoit-il pas cet *homme aimable pour la société*, dont parle l'Ecriture, et cet *ami plus cher mille fois qu'un frère* (Prov., xviii, 24)?

Les princes connoissent peu d'ordinaire le plaisir de l'amitié : leur élévation, ou les rend trop inaccessibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop méprisables. Ils confondent le respect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'est due qu'à la personne : ils sont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs; ou s'ils savent se faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

Dans cette image, Messieurs, que trouverez-vous qui ressemble au prince de Conti? Quel ami fut jamais plus tendre, plus facile, plus fidèle, plus digne d'être aimé? l'amitié ne l'égaloit-elle pas à vous? et la supériorité que lui donnoient le rang et le mérite, l'aperceviez-vous que dans le soin aimable qu'il avoit de l'oublier?

Quelle douceur dans les mœurs! quelle sûreté dans la tendresse! quelle vérité dans les sentiments! quelle fidélité dans le secret! quels charmes dans le commerce! quel goût dans le choix de ses amis, quelle attention à les conserver jusqu'à la fin! Et la mort même, la mort dans l'instant qu'elle vous l'a ravi, a-t-elle pu vous ravir son cœur? N'avez-vous pas été les dépositaires de ses secrets, et de ses derniers soupirs? n'a-t-il pas versé dans votre sein les derniers regrets de son ame? sa confiance et son amitié n'ont-elles pas été plus fortes que la mort? et si votre douleur vous permettoit ici d'être sensibles à quelque autre chose qu'à sa perte; ne le seriez-vous pas à ce que la postérité dira toujours de lui, comme de cet homme merveilleux dont parle l'Ecriture : Heureux ceux qui vous ont vu, qui ont vécu avec vous, et que votre amitié a comblés d'honneur et de gloire : *Beati qui te viderunt, et in amicitiâ tuâ decorati sunt* (Eccli., xlviii, 11)?

Mais il n'étoit pas de ceux qui, doux et faciles avec un petit

nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les bizarreries de l'humeur, au reste des hommes; qui, renfermant tout ce qu'ils ont d'estimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

L'affection des grands et du peuple en répond ici pour moi. Les larmes de ses amis sont confondues avec les larmes publiques : et si le deuil général n'a pas laissé à leur amitié le triste plaisir de se distinguer par la douleur de sa mort, elle leur a du moins laissé la consolation de n'être pas les seuls à la pleurer.

En quel homme se sont jamais trouvées rassemblées à un plus haut point, toutes les vertus qui nous lient aux autres hommes ?

Souverainement vrai, il n'aimoit que la vérité dans les autres : nul intérêt n'étoit jamais entré dans sa grande ame en concurrence avec la vérité ; elle lui paroissoit le premier devoir de l'homme, et le titre le plus glorieux du prince. Il laissoit aux ames vulgaires, les déguisements et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ses paroles étoient dictées par la vérité même : il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité : il ne cherchoit point ses amis parmi ses flatteurs : son rang même lui étoit souvent à charge par les ménagements qu'on s'imposoit devant lui ; et on lui a souvent ouï dire que dans ses voyages, lorsque la bienséance lui avoit pu permettre d'être inconnu, il n'avoit pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler des hommes naturellement, et se montrer tels qu'ils sont : plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient jamais des hommes que la surface, et qui n'en aiment souvent que le faux.

Et ne vous représentez pas ici, Messieurs, cet amour farouche et outré de la vérité, qui dégénère en humeur cynique, et qui est plutôt une haine bizarre des hommes, que de leurs défauts.

Aussi affable que vrai, la vérité ne montroit pas en lui cet abord austère et censeur, qui rend souvent le sage odieux, sans rendre la sagesse aimable.

Vit-on jamais dans un rang si élevé, et avec tant de supériorité de génie, tant de bonté et d'affabilité? Vous le savez, Messieurs; et vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air simple et noble de douceur, qui attiroit tous les cœurs après lui ; ne retenant de son rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisoit descendre ; et rassurant si fort, ou le respect, ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien, on goûtoit toujours à la fois, et le plaisir d'être charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Par là, il laissoit à l'auguste éclat de sa naissance, la dignité qui la fait respecter, et en ôtoit l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands..

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée, où la politesse et les manières ont plus de part, que le sentiment; un simple usage plutôt qu'une vertu : c'étoit un fonds d'humanité.

La valeur, l'élévation forment presque toujours un caractère d'insensibilité : la gloire des armes est toujours teinte de sang ; et lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros et un prince humain : voilà, Messieurs, ce que le prince de Conti allioit ensemble. Il disoit souvent que quand même la religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos frères, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de là, à la prise de Neuhausel, où la place emportée d'assaut, sembloit autoriser le carnage et la fureur du soldat; combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort! combien arrête-t-il de ces actions barbares, que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire la seule cruauté! apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre.

De là, le lendemain du combat de Steinkerque, il vient sur le champ de bataille, encore tout couvert de morts et de mourants; fait transporter tous les blessés, sans distinction de François et d'ennemi ; assure à une infinité de malheureux, la vie ou le salut ; et force les ennemis mêmes de bénir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

Et dès lors, vous accordiez, Seigneur, aux larmes de tant d'infortunés qu'il sauvoit, les graces et les miséricordes qui lui préparoient le salut à lui-même.

En cela, Messieurs, ne croyez pas qu'il cherchât des applaudissements et des éloges : il ne faisoit que se prêter aux mouvements et à la bonté de son cœur.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation et de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux; ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire et la lumière qui brille autour de lui : nous l'avons vu donner à peine à son rang, l'éclat extérieur que l'usage y attache ; vivant parmi nous comme un citoyen; accompagné de cette dignité toute seule qui suit partout les grands hommes ; n'empruntant rien de l'appareil et du dehors; devant tout à lui-même; plus grand lorsqu'il paroît tout seul, que tant d'autres ne le sont, enflés de tout le faste et de toute la pompe qui les environne.

Sa modestie prenoit sa source dans la modération naturelle de son ame. On l'a vu en garde contre lui-même, se refuser aux goûts les plus innocents; à la curiosité même des peintures, où ses infirmités auroient pu trouver un délassement : et aux instances que lui fait

là-dessus la princesse son épouse, toujours attentive à soulager l'ennui de ses maux, que répond-il? Qu'*en se livrant à un goût, on s'accoutume à se livrer à tous les autres;* et qu'*il faut savoir, ou ne pas tout desirer, ou se passer souvent de ce qu'on desire.*

Ecoutez, vous à qui rien ne suffit, et dont les goûts bizarres et fastueux ne servent qu'à rappeler tous les jours la bassesse de votre naissance, l'injustice de vos trésors, et les misères publiques qui en sont en même temps, et le fruit et la source!

Et, caractère admirable, Messieurs, dans toutes ses vertus, quelle égalité! Ses grandes qualités ne se bornoient pas, comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, et qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événements, s'il n'avoit pas toujours la gloire du succès, il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que sa fortune. Les couronnes manquées le laissent aussi tranquille que l'avoient trouvé les couronnes offertes; content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyoit pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point décisif même des plus grandes affaires, au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement, et les vues différentes qui s'offrent, font naître dans l'ame, on auroit cru à le voir que tout étoit décidé; et sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événements, toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

Oui, Messieurs, ce caractère de raison l'accompagnoit partout. Quelle habileté à ménager les esprits! quelle dextérité à se concilier les intérêts les plus contraires! quelle connoissance profonde des hommes! quelle vue sur tout ce qui peut assurer le bonheur des peuples et des états! quel fonds de modération sur les points mêmes où la vivacité paroît le plus à sa place! quelle sagesse dans l'enjouement même de la conversation la plus libre!

Mais ne seroient-ce point ici de ces images que l'orateur ne peint que d'après lui-même; qui expriment ce que le héros auroit dû être, mais qui ne représentent point ce qu'il a été; et plus propres à rappeler ses défauts, qu'à servir à son éloge?

Vous m'interrompez ici, Messieurs; et je sens que ma précaution vous offense. Du milieu de cette assemblée auguste, une voix publique, formée par l'amour et par la douleur, s'élève contre moi, et me reproche des louanges trop au-dessous de mon sujet, tandis que je parois craindre d'en donner d'excessives.

Et que manqueroit-il en effet à son éloge, s'il eût été alors aussi agréable aux yeux de Dieu, qu'il étoit grand devant les hommes?

Et quand je dis devant les hommes, Messieurs, ne pensez pas que se ménageant, comme tant d'autres, l'estime du public, par

les dehors de la modération et de la sagesse, il vînt se démentir dans l'enceinte des devoirs domestiques; que lassé de soutenir en public le personnage de grand homme, il vînt porter parmi les siens le chagrin de la contrainte, et s'y délasser, par des vices, des apparences de la vertu!

S'il eut le premier caractère de ces hommes illustres, loués dans les livres saints, qui avoient été chacun dans leur siècle, l'ornement de la société : *pulchritudinis studium habentes;* il ne leur ressembla pas moins par le second, qui les avoit rendus comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons : *pacificantes in domibus suis.*

Bon mari, bon père, bon maître; mais que de plaies vais-je rouvrir à la fois! Et la princesse désolée, qu'un lien sacré lui avoit unie, que le cœur lui unira toujours, ne sent-elle pas assez la violence du coup? et faut-il rappeler toute sa douleur, en lui rappelant tout ce qu'elle a perdu? Ainsi nous échappent, ô mon Dieu, les objets les plus chers : ainsi finissent les liaisons les plus tendres : ainsi tout ce qui nous promettoit le plus de bonheur, se tourne en amertume; et hors l'espérance de la foi, ne nous laisse plus qu'un cher souvenir, qui en paroissant soulager notre douleur, en perpétue le deuil et la tristesse.

Le prince de Conti, Messieurs, pouvoit dire de lui, comme le roi David, qu'*il avoit eu en partage un bon cœur,* qu'*il marchoit au milieu de sa maison dans la paix et dans l'innocence* (Ps. c, 2, 3, 4).

Quels égards pour la princesse son épouse, dont la conduite et les vertus ont toujours honoré le rang! Les plus petites attentions qui sembloient devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappoient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les princes ses enfants! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentiments d'honneur et d'élévation si dignes de leur naissance; devenant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés : en un mot, tout ce qu'il étoit lui-même : vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille; respectant les liens de la religion et de la nature, les doux titres de père et de mari; et ne connoissant pas cet usage insensé, qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre, croient que tout ce qui renverse la première institution de la nature, est un privilége de la grandeur, et regardent tout ce qui lie comme un joug qui les déshonore.

Qu'il faut être né grand pour soutenir jusque dans ces devoirs obscurs et domestiques, où l'homme se relâche toujours, et où l'humeur prend si aisément la place de la vertu, un caractère toujours égal de grandeur et de sagesse!

Vous me prévenez ici, maison affligée de ce prince, et je pourrois

en attester votre douleur : quel maître le fut jamais moins, ou plutôt mérita mieux que lui de l'être?

Les grands croient que tout est fait pour eux, et que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le prince de Conti n'exerçoit son autorité que sur lui-même. Quel fonds de bonté et de douceur envers les siens : n'exigeant presque rien pour lui ; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en souffroit tout seul ; aimant mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté, que de contrister leur tendresse ; jamais d'humeur, jamais un de ces moments de vivacité qui ait pu marquer que sa grande ame étoit sortie de son assiette naturelle ; poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenoit l'abus qu'ils en auroient pu faire : paroissant leur ami plutôt que leur maître : les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin : les regardant comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses humeurs ou de ses passions ; et faisant voir (chose rare) que les grands peuvent trouver des amis, même parmi ceux qui les servent!

Voilà cet homme sage, l'amour des peuples, le modèle des princes, la joie des siens, l'admiration de tous. Achevez, Seigneur, en lui votre ouvrage : couronnez vos dons : ranimez ces vertus humaines, ces os arides, par un souffle de vie : faites succéder à la beauté de ces feuilles stériles des fruits d'immortalité : conduisez ce jour de l'homme jusques au jour parfait de la grace : formez de tous ces trésors de l'Egypte un tabernacle à votre gloire : ne perdez pas la sagesse du sage ; mais donnez-lui la foi des humbles et des petits.

Il fut donc un des hommes les plus accomplis dans la vie civile : *et honorem apud seniores, juvenis.* Ajoutons le dernier trait. Il fut encore un des plus éclairés par la singularité des connoissances et la supériorité des lumières : *Acutus inveniar in judicio, in conspectu potentium admirabilis ero, et habebo immortalitatem;* non-seulement un héros et un sage, mais encore un esprit supérieur et universel.

TROISIÈME PARTIE.

La science et la lumière dans un prince est presque toujours l'écueil de sa gloire ou de sa religion.

Selon le monde, elle l'engage d'ordinaire en des recherches vaines et frivoles, étrangères aux devoirs et à l'élévation de son état, qui peuvent éclairer l'homme, mais qui n'instruisent pas le prince.

Devant Dieu, elle l'enfle, elle l'égare, et n'éclaire souvent sa raison qu'aux dépens de sa foi.

Or admirez, Messieurs, dans les connoissances rares du prince de Conti, deux avantages, marqués d'abord dans mon texte, et fort opposés à ces deux écueils.

Le bruit de sa science et de ses lumières lui attire des extrémités de

la terre, non pas une reine étrangère, mais les vœux d'un royaume entier. Les grands et les puissants de Pologne, frappés des merveilles que la renommée répand de lui en tous lieux, lui offrent à l'envi une couronne qui a toujours été le prix de la valeur et du mérite : *in conspectu potentium admirabilis ero.*

Et à ce premier fruit de ces lumières ajoutez-en un autre : c'est le gage de la couronne d'immortalité, par son retour à Dieu au lit de la mort : *et habebo immortalitatem.*

Oui, Messieurs, quelle étendue de connoissances dans le prince de Conti ! on eût dit qu'il étoit de toutes sortes de professions : guerre, belles-lettres, histoire, politique, jurisprudence, physique, théologie même ; il sembloit qu'il ne se fût appliqué qu'à chacune de ces sciences, selon les différents hommes qu'il entretenoit ; et en l'entendant, on s'écrioit encore comme autrefois sur ce prince le plus sage et le plus éclairé de l'Orient :

« Quelle abondance de lumière et d'érudition dans votre jeunesse, « la science et la sagesse coulent de votre bouche comme les eaux « d'un fleuve majestueux ; les lumières de votre ame ont sondé tous « les secrets de la terre ; et dans cette gloire pacifique vous avez « été les délices des peuples, comme la gloire des armes vous en « avoit rendu l'admiration et le soutien : » *Quemadmodùm eruditus es in juventute tuâ : et impletus es, quasi flumen, sapientiâ; et terram retexit anima tua..... et dilectus es in pace tuâ* (Eccli., xlvii, 15, 16, 17) !

Et dans ces lectures immenses, remarquez deux abus évités. Point de goût pour ces livres frivoles qui ne sont que le délassement de l'oisiveté, et qui corrompent le cœur sans instruire la raison.

Un grand goût pour les livres saints, beaucoup de respect pour les vérités de la foi.

Dans le temps même, ô mon Dieu ! qu'il ne goûtoit pas encore combien vous êtes doux, il avouoit que vous êtes le saint et le véritable : sa raison respectoit les bornes de la foi, tandis qu'il en oublioit les devoirs : sa bouche rendoit hommage à la vérité de vos mystères, lors même que son cœur étoit encore loin de vous : il ne trouvoit dans ses grandes lumières que les motifs de sa soumission : et s'il n'aimoit pas encore la vérité qui délivre, du moins il avoit toujours offert un respect religieux à la vérité qui soumet et qui captive.

Dois-je le dire ici, Messieurs ? dans un siècle où la religion est devenue le jouet, ou de la débauche, ou d'une fausse science : dans un siècle où l'impiété est comme la première preuve du be-lesprit : dans un siècle où croire encore en Dieu est presque la bonte ou de la raison ou du courage : dans un siècle où, pour n'être pas confondu avec le vulgaire, il faut se donner l'affreuse distinction de l'incrédulité : dans un siècle, enfin, où tant d'hommes superficiels blasphèment ce qu'ils ignorent ; se croient plus habiles à mesure qu'ils

sont plus téméraires; apprennent à douter de la religion avant de la connoître; s'érigent en docteurs de l'impiété avant que d'avoir été les disciples de la foi; et s'élèvent contre la science de Dieu, sans avoir même celle des hommes :

Au milieu de ces abus, la foi du prince de Conti, si supérieure en lumières et en connoissances, honore la vérité de la religion. Ce grand génie n'est plus qu'un humble fidèle devant la majesté de celui qui pèse les esprits, et *qui regarde les scrutateurs de ses secrets comme s'ils n'étoient pas* (Is., XL, 23). Sa curiosité ne va qu'à se convaincre que la raison ne sauroit aller à tout; que l'homme ne connoît des voies de Dieu, que ce que Dieu en a voulu révéler à l'homme; que le point fixe de nos lumières, c'est la foi; qu'on retrouve en secouant le joug, les mêmes abîmes et les mêmes incertitudes que dans la soumission; que les dogmes de l'impiété n'ont rien de plus clair et de plus intelligible, que les mystères de la religion; et qu'en refusant de croire, on perd la foi, sans que la raison y gagne et s'éclaircisse.

Sentiments dont ce grand prince ne s'est jamais départi.

Mais, à tant de valeur, tant de sagesse, tant de religion, tant de lumières, que manquoit-il, Messieurs? qu'une couronne. Content du rang que lui donnoit sa naissance, le prince de Conti ne l'avoit jamais desirée. La gloire de tenir par le sang au premier trône du monde; le zèle qui le lioit au roi encore plus que le sang, le plaisir de vivre sous ses yeux, et d'obéir à ses ordres : c'est là que, fixé par son cœur, il avoit toujours borné son ambition; et comme cette princesse dans l'Écriture, qui préféroit à la royauté la condition des serviteurs de Salomon, il trouvoit encore plus glorieux d'être des premiers sujets de Louis, que roi d'une nation étrangère : *Beati servi tui, qui stant coràm te semper* (3. REG., X, 8)!

Mais, enfin, la Pologne l'envie à la France. Son trône, vacant par la mort d'un roi qui avoit été la terreur des infidèles, redemande un prince du sang de nos rois. La grande réputation du prince de Conti est la seule intrigue qui lui gagne d'abord tous les suffrages.

Il falloit à une nation guerrière, un prince belliqueux; à une nation libre, un prince sage et modéré; à une nation zélée pour la foi, un prince, éclairé et religieux, qui sût en même temps respecter la foi et la défendre; à une nation qui se donne elle-même ses rois, un prince que l'estime générale eût appelé à la royauté, que l'amour eût fait régner, et qui eût regardé ses sujets comme ses bienfaiteurs; enfin, à une nation presque toujours divisée par des factions domestiques, un prince d'un génie supérieur, habile dans l'art de connoître les hommes et de les gouverner; qui sût ménager les esprits, concilier les intérêts, et réunir à la défense de la patrie, les passions elles-mêmes qui la déchirent.

Peuple heureux! si Dieu, qui dispose des rois et des royaumes,

ne l'eût refusé dans sa colère à tes premiers vœux : ou plutôt, si, toi-même, tu n'eusses conjuré contre ton propre bonheur ! tes jours couleroient dans la paix, dans l'abondance et dans la gloire : tes lois seroient encore ta force et ton soutien : sur tes autels ne s'offriroient que des sacrifices de joie et d'actions de graces : les malheurs des règnes précédents seroient oubliés : tes nouvelles conquêtes iroient encore plus loin que tes pertes passées, et ta valeur ne seroit redoutable qu'à tes voisins.

Mais une faction ennemie des lois, de la religion et de la liberté, s'élève : des suffrages séditieux traversent une élection légitime ; les droits les plus sacrés sont violés ; les lois cèdent à la force ; un vil intérêt prévaut sur la gloire de la nation, sur le bonheur de la patrie, et sur les intérêts mêmes de la foi. Un nouveau Jéroboam divise les tribus, s'assied sur un trône usurpé ; et sous les apparences du culte saint, il porte au milieu de l'héritage du Seigneur un culte profane. Le roi que Dieu avoit choisi, est rejeté : il ne fait que le montrer dans son indignation à la Pologne : il en retire avec lui sa protection et ses miséricordes ; et le même malheur qui l'éloigne de cette terre ingrate, est pour elle le signal et la source de tous ses malheurs.

Quel spectacle de désolation et d'horreur offre-t-elle à toute l'Europe ! L'esprit de discorde et de fureur souffle la guerre et la dissension parmi les citoyens : la valeur de sa nation se tourne contre elle-même : l'idole qu'elle avoit élevée sur le trône en est renversée ; sa couronne devient le jouet des peuples et des rois : ses villes, la proie de ses alliés et de ses ennemis. *Elle donne la main aux Assyriens* (Jerem., *Orat*,. v, 6) ; le Moscovite appelé court venger, sur ceux mêmes qui l'appellent, ses anciennes pertes : un peuple qu'elle avoit toujours regardé comme *son esclave, devient son tyran* (Ibid., 8). Ses autels sont renversés ; ses prêtres arrachés du sanctuaire, et menés en servitude ; ses vierges déshonorées ; *ses princes, comme des brebis timides, marchent sans force et sans valeur, devant celui qui les poursuit* (Thren., 1, 6) ; ses campagnes inondées de sang, refusent la nourriture à son peuple ; *au dehors le glaive, la mort au dedans* (Id., v, 20). Le Seigneur qui les frappe ne se lasse point : il répand d'une main une coupe de venin et de mortalité, et tient élevé de l'autre le glaive de la guerre et de la vengeance : tous les fléaux de sa colère tombent à la fois sur cette terre infortunée : toutes *ses voies pleurent*, et ne sont plus qu'une triste solitude ; et au milieu de tant de calamités, la fureur de ses citoyens n'est pas encore assouvie. La main qui les frappe et qui les terrasse, ne les désarme point : ils achèvent de venger sur eux-mêmes la justice de Dieu : la ruine de la patrie ne peut être la fin de leurs dissensions et de leurs querelles ; et accablés de tant de pertes, ils veulent encore périr de leurs propres mains.

Grand Dieu ! frappez-vous donc pour perdre, et non pas pour

corriger? ne vous souviendrez-vous pas d'Abraham et de Jacob? n'oublierez-vous pas enfin les péchés des enfants en faveur de la piété de leurs pères? les Hedwige et les Casimir, tant de saints rois qui ont porté cette couronne, et qui ont vengé la gloire de votre nom, ne feront-ils pas tomber de vos mains le glaive de la vengeance? *Avez-vous mis devant vous jusques à la fin un nuage d'indignation, afin que les prières et les gémissements de cette Église désolée ne montent pas jusqu'à votre trône* (Thren., iii, 44); et ses malheurs ne vous toucheront-ils pas encore plus que ses crimes?

Voyez, peuple, et considérez les maux que le Seigneur a faits parmi vous. *Vous avez rejeté son roi et son christ* (Ps. lxxxviii, 39), vous avez éloigné celui que vous aviez appelé; et le Seigneur vous a rejeté, et vos rois sont devenus en même temps et votre punition et votre crime.

Mais quoi, Messieurs! les jugements de Dieu se déclarent. Il ne vouloit donner au prince de Conti que la gloire de la royauté et d'une couronne terrestre, et le préparer à une couronne immortelle.

Car enfin, *que le héros*, dit le Prophète, *ne se glorifie pas de sa valeur; que le sage ne mette pas une vaine confiance dans sa sagesse; que celui qui est riche en esprit et en connoissances, ne s'élève pas des richesses de sa science et de sa lumière* (Jerem., ix, 23). Talents éclatants que Dieu donne, et qui presque toujours éloignent de Dieu : sources de perdition, si Dieu, qui en est l'auteur, n'en est la fin, et n'en règle l'usage; si vous connoître et vous aimer, ô mon Dieu, ne donne le prix à tout le reste.

Nous touchons enfin au moment où le prince de Conti goûta ces grandes vérités. Moment heureux pour lui, terrible pour la France, qui le pleure; pour les siens, qui semblent le rappeler par leurs cris du fond de ce tombeau; pour une princesse désolée, qui le redemande; pour ses amis, qui le perdent (si on doit compter pour perdu celui que Dieu a sauvé). Et que me reste-t-il ici, après que ses talents glorieux l'ont conduit presque sur le trône, que de vous montrer l'usage qu'il en a fait pour le ciel?

De longues infirmités lui montroient de loin le jour du Seigneur, et nous préparoient à sa perte. Mais les ressources de l'âge, le succès des remèdes, ou plutôt nos desirs, rassuroient nos frayeurs. Vaines espérances des hommes! les moments de Dieu ne sont jamais les nôtres : le coup est frappé; la mort que nous croyions encore loin, paroît à la porte, et la lumière d'Israël est sur le point de s'éteindre.

Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle! Personne ne s'en fie au bruit commun : on veut voir de ses yeux et entendre de ses oreilles : tout vient en foule s'en instruire, et tout le publie par sa douleur; le peuple lui-même, qui d'ordinaire ne sent que ses propres pertes, est sensible à celle qui

nous menace. Que d'offrandes portées au pied des autels, pour demander le retour d'une santé si précieuse! Chacun croit aller donner en secret cette pieuse consolation à sa douleur; et il trouve dans le temple ses larmes et ses oblations, mêlées avec les larmes et les oblations publiques.

Vous parûtes, grand Dieu! vous laisser fléchir à nos vœux. La mort s'éloigna; nos craintes se changèrent en espérances. Mais vos ordres ne changent point: cette lueur passagère qui nous montroit la vie, tourne tout d'un coup vers le tombeau: vos desseins éternels s'accomplissent; et le coup suspendu ne trompe notre espoir, que pour nous faire encore mieux sentir la douleur de sa perte.

Qu'attendez-vous ici, Messieurs, de ce héros, de ce sage, de ce grand esprit? Une pénitence où se trouvent tous ces caractères; constante, sage, éclairée: les mêmes voies qui l'avoient conduit à la gloire, le conduisent au salut.

Il est vrai, ce héros ne regarde pas la mort d'un œil fier et tranquille. Car, ô mon Dieu, le vase de terre peut-il encore s'enorgueillir sous la main toute-puissante qui va tomber sur lui et le briser? Et qu'est-ce que l'intrépidité de l'homme à la mort; qu'une lâcheté de désespoir, qui n'ayant pas la force de porter la crainte de vos jugements, trouve plus aisé de les mépriser, et n'osant espérer le salut, se fait un honneur affreux de se perdre?

Le prince de Conti laisse paroître comme le roi Ezéchias, quand on vient lui annoncer de la part de Dieu, *Vous mourrez*, ces sentiments de trouble et de crainte, que tout homme doit à la nature et à la vérité; et tout chrétien, à la foi des jugements à venir. Il ne veut ni imposer aux autres, ni s'en imposer à soi-même; ni se prêter une fausse vertu, ni se déguiser ses propres misères.

Mais attendez. La foi opère la crainte, et la crainte opère l'amour, la résignation et le salut. Dieu prend la place de l'homme dans son cœur: et qu'on est grand quand on l'est avec Dieu!

Dès ce moment, son œil fixé dans l'éternité ne la perd plus de vue. Le monde s'évanouit. Ce monde, qui aux yeux des passions est tout, n'est plus rien aux yeux de la foi. Nul regret à la vie, hors l'usage peu chrétien qu'il en a pu faire: nul retour vers l'Égypte, hors le souvenir des miséricordes du Seigneur qui l'ont délivré de son joug. Environné de ministres saints, il marche comme le tabernacle d'Israël, d'un pas majestueux vers la terre de promesse; et la manne sacrée et le pain des anges qu'il a reçu (mais avec quelle élévation de foi, quelle tendresse de piété!), il le porte au dedans de lui, et y trouve toute sa consolation et toute sa force.

Au milieu des douleurs les plus aiguës, le corps exténué, et qui dépérit à chaque instant par la violence des maux et des remèdes, il refuse même à ses souffrances ces plaintes innocentes qui semblent les soulager. Et ce n'est pas ici une constance de philosophe, une

ostentation, plutôt qu'une vertu; il ne donne rien aux spectateurs, vous l'avez vu; tout est pour Dieu; toujours dans le vrai, effrayé quand il faut; constant quand Dieu le demande: c'est la force de la foi; c'est la patience des saints; c'est l'humiliation de la pénitence. Et c'est ainsi, ô mon Dieu! que ceux qui espèrent en vous, changent de valeur et de force: *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem* (Is., XL, 31).

Voilà le héros que forme la grace: voici le sage. Il appelle au secours de sa foiblesse, la dernière force du chrétien, la grace de l'onction sainte. On n'a pas besoin de ces timides ménagements, qui semblent ne proposer au mourant les remèdes de la foi, que comme le désespoir de ses maux; et de peur de lui rapprocher les horreurs de la mort, n'osent lui montrer les secours de l'immortalité, et les sources d'une vie meilleure. Le sang de l'Agneau, qui coule par ces canaux sacrés, loin de l'effrayer, fait sa plus ferme espérance: il plonge avec une foi vive, les plaies de son cœur dans ce bain vivifiant. Vous le laverez, Seigneur: *et vous renouvellerez sa jeunesse comme celle de l'aigle* (Ps. CII. 5).

Les devoirs de la piété remplis, il n'oublie pas ceux de l'amitié, de la reconnoissance et de la nature. Il donne à ses amis les dernières marques de sa confiance et de sa tendresse: il parle en père à des domestiques qu'il a toujours aimés comme ses enfants: il charge un prince pieux et illustre, de porter aux pieds du roi les sentiments de respect, d'attachement, de fidélité dans lesquels il a toujours vécu: enfin le prince son fils est appelé.

« Mon fils, lui dit-il, je voudrois vous avoir donné de meilleurs « exemples; et j'espère que si Dieu m'avoit conservé la vie, je vous « en aurois donné. Souvenez-vous toujours qu'il faut servir Dieu, « lui être fidèle, et au roi; et vivre en honnête homme et en bon « chrétien, pour attirer les bénédictions du ciel. »

Puissent ces dernières instructions ne s'effacer jamais de votre cœur, prince, la seule espérance de votre auguste nom; et former en vous avec les qualités héroïques d'un père, dont la vie a illustré notre siècle, les sentiments et les vertus qui ont sanctifié sa mort!

Enfin tous les soins, toutes les créatures s'éloignent: il demeure seul avec Dieu. Et c'est ici où toutes ses lumières se réunissent; où sa grande ame se dégage de plus en plus des sens; où la majesté du Dieu, qui est proche et qui paroît, l'éclaire, la remplit, l'élève au-dessus d'elle-même.

La voie des Justes est comme une lumière qui va toujours croissant jusqu'au jour parfait de l'éternité (PROV., IV, 18). Ce n'est plus la foi qui souffre avec résignation; c'est l'amour qui aime à souffrir. « Seigneur, dit-il sans cesse au milieu de ses douleurs, ap- « pesantissez votre main, redoublez vos coups, brisez-moi, brûlez, « coupez, détruisez ce corps de péché; je le livre à votre justice;

« réservez vos miséricordes pour mon ame : perdez-moi dans le « temps, et me sauvez dans l'éternité. »

Ce n'est plus la terreur des jugements de Dieu qui le saisit et qui le trouble ; c'est l'excès de sa charité pour les hommes qui le calme et qui le console. Et lorsque le ministre sage et éclairé, qui étudie les opérations de la grace dans son ame, lui renouvelle ce sentiment par les paroles de l'Apôtre : *Dieu qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, ressuscités avec lui, et fait asseoir dans le ciel* (Ephes., II, 4, 5, 6) ; sa bouche mourante peut à peine suffire au transport de sa foi et de sa religion : *Voilà*, s'écrie-t-il, *le fondement de toutes nos espérances.*

Un moment après, profondément touché de l'oubli de Dieu, dans lequel vivent presque tous les hommes, et se tournant vers le ministre sacré : « Si l'on pouvoit comprendre, ajoute-t-il, l'état où « l'on se trouve dans ces derniers moments, on verroit bien qu'il « n'y a de ressource pour l'homme que dans la religion. »

A ces mots, la langue se refuse à la foi qui l'anime : les forces manquent ; la parole cesse ; mais son cœur parle toujours à Dieu : mais son ame plus pure et plus libre, à mesure que le corps terrestre qui l'appesantit se dissout, l'invoque, l'appelle, le supplie, l'adore, le loue, le possède déja, et ne meurt que pour aller vivre éternellement avec lui. Grand Dieu ! sera-t-elle frustrée de son desir ? vous refuserez-vous à la brebis qui revient, vous qui courez après celle qui s'égare ? Tant de dons et de lumières, dont vous aviez orné cette grande ame, n'iront-elles pas se réunir à leur source ? tant de larmes versées sur ces chères cendres, n'achèveront-elles pas de les purifier ? Les gémissements de sa foi et de sa pénitence, seront-ils montés en vain devant votre trône ? le sang de l'Agneau qui crie vers vous, et qui coule sur l'autel par les mains d'un pontife fidèle [1], ne se fera-t-il pas entendre ? ne vous solliciterez-vous pas vous-même en sa faveur ? Vous le sauverez, grand Dieu ! vos promesses s'accompliront, et son espérance ne sera pas confondue.

Ecoutez, grands, et instruisez-vous. Tout ce que le monde a le plus admiré, les victoires, les talents, le nom, la sagesse, les lumières ; qu'on le trouve vain et frivole au lit de la mort ! que la vie la plus glorieuse devant les hommes, la plus remplie de grands événements, paroît alors vide sans Dieu, et digne d'un éternel oubli ! qu'on découvre de folie dans la sagesse qui ne nous a pas conduits au salut ! qu'on méprise les lumières et les connoissances qui n'ont pas donné la science des saints ! Dieu paroît tout alors, et l'homme sans Dieu ne paroît plus rien : il ne tient à l'éternité que

[1] M. de La Berchère, archevêque de Narbonne.

par lui, par la foi, par la grace. Le rang, les conquêtes, la réputation, les talents, les titres ne lient qu'au temps, à un nuage qui se dissipe, au fleuve qui court rapidement se perdre dans l'abîme éternel. Son nom peut passer dans les histoires : on peut graver ses actions sur le marbre et sur l'airain. *Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu, ne sont écrits que sur la poussière*, un souffle léger va les effacer : *Recedentes à te in terrâ scribentur* (Jerem., xvii, 13).

L'immortalité n'est que pour le Juste : les noms seuls écrits dans le livre de vie, ne périront pas. Tout ce qui ne tient qu'au monde passera avec le monde : vous seul, ô mon Dieu, demeurerez toujours. Heureux donc l'homme qui ne s'attache qu'à vous seul ; qui n'aime que ce qu'il doit toujours aimer ; qui ne veut jouir que de ce qu'il peut toujours posséder ; qui ne s'appuie que sur ce qui ne peut manquer ; *qui n'a pas reçu son ame en vain* (Ps. xxiii, 4) ; qui ne vit pas au hasard ; et qui des jours de sa vie mortelle, se forme insensiblement le jour de l'éternité ! *Ainsi soit-il.*

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR LOUIS, DAUPHIN, PRONONCÉE DANS LA SAINTE-CHAPELLE DE PARIS.

Erunt accepta opera mea.... et ero dignus sedium patris mei.

Je plairai à votre peuple par la douceur de ma conduite, et je serai digne du trône de mon père. (Sap., ix, 12.)

Ainsi jugeoient les grands et le peuple : ainsi espéroient-ils de très haut, très puissant et très excellent prince, monseigneur Louis dauphin. Nos jugements étoient justes : ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'adulation, ni la crainte ; c'est l'amour qui les avoit formés. Nos espérances étoient bien fondées : le présent nous répondoit de l'avenir ; et tout ce que nous avions vu d'humain et de bienfaisant dans sa vie privée, nous faisoit par avance l'histoire de son règne.

Mais, ô Dieu, vous nous l'aviez donné, et vous nous l'avez ôté : vous l'aviez accordé à nos vœux ; vous le refusez à nos crimes : vous l'aviez formé pour le bonheur de la France ; vous le retirez pour nous punir. *Vous emportez comme un tourbillon ce qui nous étoit si cher, sa vie a passé comme un nuage* (Job, xxx, 15) ; et sa mort confond nos jugements, renverse nos espérances : mais changera-t-elle notre cœur ?

Quels fléaux réservés dans les trésors de sa colère, pour instruire et châtier les hommes, Dieu peut-il donc encore faire tomber sur son peuple ? *Nous attendions la paix* (Jerem., xiv, 19) : le

roi sacrifioit sa gloire, ses intérêts, sa tendresse à nos desirs; *il étoit pacifique avec ceux qui haïssoient la paix* (Ps. CXIX, 7) : elle s'éloigne encore de nous; *et voilà encore la fureur et la guerre.* Nos champs ont gémi dans une longue stérilité : la maladie et la mort ont répandu le deuil dans nos villes : nous avons vu tomber les cèdres mêmes du Liban. Trois princes du sang royal[1], dans l'intervalle presque d'une année, ont été enlevés à la France qui les pleure encore, à leurs augustes enfants, à leurs épouses désolées; et en rendant des devoirs lugubres et religieux à leur mémoire, nous vous avons annoncé les jugements du Seigneur et la vanité des choses humaines. Enfin le fils et l'héritier lui-même vient d'être frappé. Les châtiments de Dieu vont en augmentant, comme nos crimes. Mes Frères, quand arrêterons-nous donc son bras levé sur nous?

Le peuple infidèle s'enorgueillit au milieu de ses succès[2] : il chante des chants de joie et de victoire; et la France, la portion la plus pure de l'Église; la région de la vérité et de la lumière; une nation choisie, et dont le roi, selon le cœur de Dieu, a ôté tous les hauts lieux et tous les autels étrangers; la France gémit, son prince lui est enlevé, et le Seigneur semble avoir oublié ses anciennes miséricordes.

Qu'avons-nous donc fait? et comment cette désolation est-elle arrivée en Israël? Nous avons abandonné le Seigneur, et il nous a affligés. Nous ne sommes pas retournés à lui dans notre affliction, et le prince a été ôté du milieu du peuple. Dieu nous frappera-t-il donc toujours en vain? Ses coups portent à faux, si, en nous affligeant, ils ne nous corrigent pas. Et que nous prépare-t-il, si ce dernier malheur est encore pour nous une leçon inutile?

Viendrons-nous toujours dans ces pompes lugubres, avec le langage de la douleur, n'attendre comme ces enfants de l'Evangile, de ceux qui nous écoutent, que des larmes qui ne sont qu'un jeu et un amusement puéril? Tournerons-nous en spectacle nos propres malheurs? et la leçon la plus terrible de la foi, ne sera-t-elle jamais pour nous qu'une vaine cérémonie?

A la vue de ce tombeau, où toute la grandeur humaine est devenue cendre et poussière; nos jugements et nos espérances sur les choses d'ici-bas, sont-elles encore les mêmes?

La mort nous enlève un prince doux et bienfaisant; nous le jugions digne du trône des rois ses ancêtres; nous en espérions des jours tranquilles et fortunés : voilà le sujet de nos larmes. La mort confond nos jugements, nos espérances, et ne change point notre cœur : voilà le sujet de nos instructions.

[1] M. le Prince, M. le prince de Conti, M. le Duc.
[2] Bataille d'Hochstet.

Rendons-nous utile notre douleur : mêlons les réflexions de la foi avec les larmes de la nature et de la tendresse ; et en offrant les prières de l'Eglise et le sacrifice d'expiation pour ces cendres chères et augustes, détrompons-nous de l'erreur de nos jugements et de la vanité de nos espérances. C'est-à-dire jugeons enfin que tout ce qui passe n'est rien, et ne trouvons digne de notre espérance que ce qui ne passe point.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes parlent tous les jours sur le néant des choses humaines, le langage de la foi et de la vérité ; et ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité et du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, et nous ne vivons que pour le monde : sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres ; philosophes dans l'inutilité des conversations, peuple dans tout le cours de notre conduite ; toujours éloquents à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genou avec la multitude, devant l'idole que nous venions de fouler aux pieds ; et à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages.

Ce qui paroît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous : ce qu'il appelle bonheur, est la seule félicité où notre cœur aspire : ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche. Ouvrons enfin les yeux, et que cette cérémonie de religion et de tristesse confonde la vanité de nos jugements, et nous rappelle de l'erreur des sens aux lumières de la foi.

Tout ce que le monde a de plus grand paroissoit rassemblé dans le prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers : un nom au-dessus de tous les autres noms : un sang qui prend sa première source dans le trône et qui coule sans interruption depuis tant de siècles, et par tant de souverains : une maison auguste, qui a vu naître toutes les autres, qui a donné naissance à nos histoires, qui compte parmi ses titres domestiques, tous les monuments qui nous restent des règnes les plus éloignés ; et qui seule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de maisons souveraines qui ont péri, semble être, comme celle de Noé, la seule dépositaire de toute la gloire des siècles passés, et de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum* (Eccl., XLIV, 19).

Tel étoit Louis, dauphin, l'enfant de tant de rois, l'héritier de la gloire de tant de siècles ; ajoutez encore, le fils de Louis-le-Grand.

Les Pyrénées venoient de voir finir, par un traité glorieux, une guerre encore plus glorieuse à la nation : *Les montagnes avoient reçu la paix pour le peuple* (Ps. LXXI, 3).

L'Espagne se consoloit de ses pertes, en donnant à Louis une prin-

cesse pieuse qui venoit partager avec lui son trône et ses victoires. La France, sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyoit croître avec le roi, ses espérances et sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dissensions ; de grands généraux formés et en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre ; les finances rétablies par les soins d'un ministre habile ; la licence changée en régle ; les anciennes maximes presque oubliées, rappelées à leur premier esprit ; les arts déchus dans la foiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur ; les lettres que nos troubles et nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier nos victoires ; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui jusque-là n'avoient paru que successivement de siècle en siècle, ou de règne en régne parmi nous, devenus communs et se pressant, pour ainsi dire, de naître tous à la fois sous un régne déja si glorieux ; l'état, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le dauphin est donné à la France ; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence.

Nos succés croissent avec lui : ses jours ne sont plus comptés que par les victoires d'un père triomphant : chaque saison vient mettre au pied de son berceau royal des trophées et des dépouilles : les merveilles se multiplient ; l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en recule les frontières : la pompe des maisons royales répond à la grandeur du roi : de superbes édifices sortent en un instant, comme par enchantement, du sein de la terre : l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois : la stérilité des lieux se tourne en ornement ; et le roi, de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature. Ce sont les bienfaits de Dieu que nous rappelons ; et si nous les eussions toujours regardés comme tels, peut-être en jouirions-nous encore.

Cependant sortoit de l'enfance l'héritier de tant de grandeur : un naturel heureux commençoit à se montrer : les qualités héroïques du roi, la piété de la reine, formoient déja ce mélange de douceur et de majesté, qui fit toujours son caractére, et ces belles espérances, qui n'attendoient plus que le secours des maîtres.

Mais quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains ; de jeter dans ces ames destinées au trône, les premières semences du bonheur des peuples et des empires ; de régler de bonne heure des passions, qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité ; de prévenir des vices ou d'inspirer des vertus qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques ; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité ;

de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentiments, en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchants à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois et des rois chrétiens! Quel ouvrage! mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire!

L'un[1], d'une vertu haute et austère; d'une probité au-dessus de nos mœurs; d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation; chrétien sans foiblesse; courtisan sans passion; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances; l'ennemi du faux; l'ami et le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la nation; le censeur de la licence publique; enfin un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre[2], d'un génie vaste et heureux; d'une candeur qui caractérise toujours les grandes ames et les esprits du premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talents et de toutes les sciences; le docteur de toutes les églises; la terreur de toutes les sectes; le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'ame des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Éphèse.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractère, et qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé[3] dans l'éducation du prince qui doit régner, ne nous avoient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

Voilà ce qui nous avoit paru si grand. Les termes manquoient à l'éloquence pour publier tant de merveilles: l'amour multiplioit les eloges: la politesse du siècle les rendoit dignes de passer à la dernière postérité: les étrangers venoient des îles les plus éloignées, mêler ici avec nous leur admiration et leurs hommages. Et que sais-je, si pour avoir étalé avec trop de complaisance à leurs yeux, nos trésors et notre magnificence (4. Reg., xx, 13), comme le roi des Juifs aux envoyés de Babylone, et trop vanté notre gloire, Dieu n'a pas permis qu'elle nous fût enfin, comme à eux, pour un peu de temps ôtée?

Mais du moins la triste cérémonie qui nous assemble, dissipe le

[1] Le duc de Montausier.
[2] Bossuet.
[3] Le duc de Beauvilliers; Fénelon.

fantôme de grandeur qui nous abusoit. Tout ce qui doit passer ne peut être grand, ce n'est qu'une décoration de théâtre : la mort finit la scène et la représentation : chacun dépouille la pompe du personnage, et la fiction des titres; et le souverain, comme l'esclave, est rendu à son néant et à sa première bassesse. Les dons de la grace tout seuls ne périssent point avec nous : la mort leur assure une éternelle immutabilité ; et dans ce moment, où toute la grandeur du monde se précipite dans le tombeau, s'évanouit et n'est plus, une vertu obscure qui nous lioit à Dieu, sort éclatante de nos cendres, et mène le Juste comme en triomphe, dans le sein de l'éternité. Ceux qui vous craignent, ô mon Dieu, seront seuls grands, parcequ'ils le sont devant vous, et qu'ils le seront toujours : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia* (JUDITH, XVI, 19). Fausse idée de grandeur, vous ne vous soutenez que jusqu'à la mort ; et vous avez pourtant toujours été, et vous serez jusqu'à la fin, l'illusion la plus séduisante de toute la vie humaine !

Peut-être le bonheur qui l'environne aura-t-il quelque chose de plus réel. Ecoutons, mes Frères, et détrompons-nous. Si le monde pouvoit faire des heureux, le prince pour qui nous prions devoit l'être. La tendresse du roi pour lui croissoit avec le succès de son éducation : on voyoit ce monarque si glorieux, en partager lui-même les soins avec les grands hommes à qui elle étoit confiée. C'étoit David de retour de ses victoires, qui faisoit venir devant lui son fils Salomon, pour l'instruire des devoirs de la royauté, et des maximes de la vertu et de la sagesse. Les héros peuvent être des pères tendres ; et rougir des sentiments de la nature et de l'humanité, comme d'une foiblesse, c'est se prêter une fausse grandeur, et montrer en même temps qu'on n'a pas la grandeur véritable.

Les années du prince s'avancent, et la tendresse du roi se change en amitié : ce fils si cher devient un ami fidèle. Monseigneur est associé aux secrets du gouvernement, et au mystère des conseils ; de ces conseils impénétrables, dont la sagesse et le secret faisoient alors la force et la sûreté de la monarchie, la terreur et l'admiration de toute l'Europe. Le roi décharge dans son sein le poids de ses pensées, et les soucis mêmes de la prospérité et de la gloire : la confiance prend la place de l'autorité paternelle : l'amitié augmente chaque jour par l'usage de la confiance ; et Monseigneur devient le collègue de l'empire plutôt que l'héritier de la couronne.

A tant de bonheur, que manquoit-il que d'assurer la succession dans la maison royale ; et donner, par un mariage auguste, des princes à la France et de nouveaux appuis au trône ? Une maison, de tout temps alliée à la couronne, nous fournit une princesse féconde et spirituelle. Mais la Bavière ne se donnoit encore qu'à demi ; elle nous préparoit de plus grands dons. Ces deux princes [1]

[1] Les électeurs de Bavière et de Cologne, retirés en France.

croissoient pour nous. Vous les rendez, ô mon Dieu, à leurs peuples, qui les demandent : le temps est venu ; et peut-être les conduisez-vous, par ces voies de dépouillement et d'oppression, à de plus grandes et de plus hautes destinées.

Quels furent nos chants de joie, quand, de ce mariage sacré, nous vîmes naître le premier prince [1] que nous admirons aujourd'hui ! Nous lisions dans l'avenir : nous voyions de loin une jeunesse sainte, une religion éclairée, un cœur tendre pour Dieu et pour les peuples, un esprit pour les grandes choses ; la piété d'un David ; la sagesse et l'élévation d'un Salomon ; la clémence et l'humanité d'un Josias ; des lumières et des vertus. Et que nous sommes heureux de lui rendre cet hommage dans ce temple [2] ancien et auguste, le monument éternel de la piété de saint Louis, dont il nous rappelle si parfaitement tous les jours l'histoire et les exemples !

Quel don pour la France ! Mais les dons de Dieu n'étoient pas encore épuisés. La fécondité continue dans la maison royale : Monseigneur devient le père de deux autres princes [3] ; et ici s'ouvrent encore à nous de plus grands événements.

L'Espagne, de tout temps jalouse de notre gloire, et qui autrefois avoit voulu nous donner des maîtres, en vient chercher un parmi nous. Les prévoyances humaines échouent : les mesures d'une maison rivale se tournent contre elle : les desseins de Dieu s'accomplissent : la Castille devient le patrimoine d'un fils de France : les anciennes jalousies cessent : les deux nations se réunissent. Semblables à deux vaillants rivaux, lesquels après avoir long-temps combattu, et tout tenté pour se renverser sur la poussière, tirent des épreuves mêmes de valeur qu'ils ont faites l'un contre l'autre, le lien d'estime et d'amitié qui les unit ; et qui emploient les mêmes armes dont ils avoient voulu se percer, à se prêter une défense commune.

Mais que vois-je ici ? L'enfer se déchaîne ; les temps de paix sont abrégés ; les jours mauvais recommencent ; le bonheur de la France arme tous les peuples contre elle ; les deux couronnes réunies dans la même maison, répandent la discorde et la fureur dans toute l'Europe. Les rois des environs, alarmés des merveilles que le Seigneur vient d'opérer en faveur d'Israël, s'entredisent, comme autrefois les rois de Chanaan : Ce peuple va dévorer tous les peuples, et engloutir tous les pays d'alentour : *Delebit hic populus omnes qui in nostris finibus morantur* (Num., xxii, 4). Ils ne voient pas que notre entrée est pacifique, et que nous ne voulons que nous mettre en possession de la terre que le Seigneur a promise à nos pères. Cependant une guerre cruelle s'allume ; les nations conju-

1 Le duc de Bourgogne.
2 La Sainte-Chapelle de Paris.
3 Le duc d'Anjou et le duc de Berry.

rées fondent sur nous : Dieu semble même abandonner son peuple ; il semble oublier que l'union des deux monarchies est son ouvrage. Nous aurions attribué nos succès à notre puissance : il nous affoiblit ; mais c'est pour devenir lui seul notre bouclier et notre victoire. Les intérêts et les passions humaines ne prévaudront pas contre les desseins de Dieu. Le sang de Blanche de Castille demeurera sur le trône : le sceptre ne sera point ôté de la maison de Juda : Dieu qui fait les rois, saura les protéger. Nos prospérités et l'orgueil qui les accompagne, l'avoient peut-être éloigné de nous ; il faut que nos malheurs le rapprochent.

Déja le jour arrive : Dieu sort du nuage où il s'étoit caché ; et je le vois qui recommence à se montrer à nous. Les succès sont rendus au bon droit : l'Aragon nous venge du Brabant : le chef de la ligue est frappé, et il n'est plus [1]. Ne chantons pas des chants d'allégresse sur son tombeau, nous qui pleurons une perte semblable. Le deuil de nos ennemis ne sera jamais pour nous un jour de fête et de victoire. La religion ne sait pas se réjouir de la mort d'un souverain fidèle. Si la France perd un ennemi, l'Eglise perd toujours un césar. Nous souhaitons seulement des jours plus heureux pour les peuples : nous demandons la paix plutôt que la victoire.

Descendez donc, fille du ciel, don du Très-Haut ! Que les deux princes que l'Eglise vient de perdre, réunis dans le sein de Dieu, et ayant dépouillé, avec le corps terrestre, les intérêts et les animosités de la terre, vous obtiennent à leurs peuples ! Qu'ils soient devant Dieu les ministres et les négociateurs d'une paix qui n'a pu être jusqu'ici l'ouvrage des hommes ! Que le traité soit conclu dans les tabernacles éternels, en présence des anges tutélaires des nations, et apporté par eux sur la terre ! Que la mort des deux princes, qui finit tout pour eux, finisse aussi nos dissensions et nos troubles ! Que la colère de Dieu accepte ces deux illustres victimes ! Que leurs cendres sacrées mêlées ensemble soient répandues sur les deux peuples en signe d'alliance, et qu'un malheur commun devienne la source d'une joie commune ! Mais ces vœux ont échappé à la vivacité de nos desirs ; et les desirs ne consultent pas toujours l'ordre des temps. Ne hâtons pas le triste spectacle de la mort du prince que nous pleurons, et rentrons dans notre sujet.

Que paroissoit-il manquer au bonheur d'un père tendre comme Monseigneur, si le bonheur étoit donné sur la terre ? L'amitié du roi, l'amour des peuples, les plus grandes espérances du prince son fils, que la loi du royaume et l'ordre de la naissance, mais plus encore, qu'une prédilection singulière de Dieu sur la France, nous destine : le prince son second fils sur le trône d'Espagne, et maître de la plus vaste monarchie de l'Europe ; son autorité affermie

[1] Mort de l'empereur Joseph arrivée en même temps que celle de Monseigneur.

contre les efforts d'un concurrent, par un successeur[1] que Dieu donne à sa couronne, et par la fidélité inouie de ses peuples.

Princes heureux devant les hommes! Mais qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain? que dure-t-il? et dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume! Quel privilége ont ici les princes au-dessus du peuple? tout ce qui les environne, les rend-il heureux? Hélas! tout ce qui est hors de nous, ne sauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors; le dedans est toujours vide. Tout paroît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux, que de n'avoir plus rien à desirer, c'est perdre le plaisir de l'erreur; et le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend et qui le desire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône, et vont s'asseoir à côté du souverain: la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre? c'est l'homme qui craint le Seigneur; c'est le Juste qui n'est pas de ce monde; c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu, et à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terrestre qui l'éloignoit de Dieu.

Tournez-vous encore d'un autre côté, dit le Sage; la gloire même des hommes, cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels, n'est encore que vanité.

Elle ne manque point, cette gloire, au prince que nous regrettons. Une trève long-temps desirée alors de nos ennemis, venoit de désarmer toute l'Europe. Le roi, au milieu de ses succès, avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui sont toujours le *prix du sang* et le *péril des ames;* quand du fond de la Hollande sort un nouveau vase[2] de la colère du Seigneur, destiné de Dieu pour détrôner les plus saints rois, et être l'instrument de ses vengeances sur les royaumes et sur les peuples: un prince profond dans ses vues; habile à former des ligues et à réunir les esprits; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre; plus à craindre encore dans le secret du cabinet, qu'à la tête des armées: un ennemi que la haine du nom françois avoit rendu capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter; un de ces génies qui semblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples et les souverains; un grand homme, s'il n'avoit jamais voulu être roi.

Il parcourt en secret toutes les cours d'Allemagne: il réunit toute l'Europe en faveur de son usurpation. Le roi demeure seul défenseur des droits sacrés de la royauté: la cause de tous les souverains protégée, arme tous les souverains contre lui. L'orage est prêt à

[1] Naissance du prince des Asturies.
[2] Le prince d'Orange.

fondre sur nous; le roi le prévient : déja Monseigneur, à la tête d'une armée triomphante, marche vers le Rhin. C'étoit alors la destinée de la France, de prévenir, par nos conquêtes, les mesures et les projets mêmes des ennemis. Philisbourg, le rempart de l'Allemagne, est le prix des premières armes du fils de Louis. Le Rhin, encore effrayé du fameux passage du roi, reconnoît dans le fils, la gloire et la valeur rapide du père. Manheim, Frankendal, et tant d'autres places, suivent la destinée de Philisbourg. Le jeune prince ne trouve rien qui l'arrête : il soutient, par son intrépidité, le courage des troupes accoutumées à vaincre ; il leur rend tout possible par son humanité et par ses largesses : il ne connoît pas le péril : il veut tout voir de ses yeux, et tout animer par ses ordres : et nous en ferions ici honneur à sa mémoire, si la valeur étoit un eloge pour les descendants de Charlemagne et de saint Louis.

Vous ne l'avez pas oublié, nos succès firent éclater partout la guerre déja rallumée dans les cœurs : le feu qui couvoit, s'embrase et se répand partout. La Flandre étoit alors le théâtre de notre gloire. Le maréchal de Luxembourg nous consoloit tous les jours, par des victoires réitérées, de la perte des Condé et des Turenne. Monseigneur y vole : l'armée sous ses ordres déconcerte, par une marche inouie, les desseins des ennemis : nos troupes, comme celles que vit le serviteur du Prophète (4. Reg., vi, 17), se trouvent par un soudain enchantement, de Vignamont sur les bords de l'Escaut. Notre présence glace les alliés; et si leurs ruses les dérobent au combat, elles ne dérobent pas à Monseigneur la gloire de l'avoir cherché. C'est avoir vaincu l'ennemi, que de lui avoir fait craindre de combattre contre nous.

Mais laissons au monde à louer ces faits : c'est à nous à vous instruire. Les succès éclatants font parmi nous les grands hommes ; mais les grands hommes sont bien petits au tribunal redoutable, si leurs succès font tout leur mérite. Au fond, il n'est de gloire réelle que celle qui nous suit devant Dieu. Hélas ! que sont les héros au lit de la mort, si toutes leurs vertus se bornent à leurs victoires? Leur vie est pleine de grands événements qui passeront dans nos histoires, et vide de ces œuvres qui seules seront écrites dans le livre de vie. Ils ont vécu pour la postérité, ont-ils vécu pour l'éternité? Ils ont rempli la terre du bruit de leur nom ; et le Seigneur ne les connoît pas, *parcequ'il ne connoît que ceux qui lui appartiennent* (2. Tim., ii, 19). Ils ont remporté des victoires ; mais Dieu ne compte que les victoires de la foi, et celles que le Juste remporte sur lui-même. On a vanté leurs succès et leur valeur héroïque ; et souvent leurs succès ont été des crimes, et peut-être l'injustice seule en a fait des héros. On leur a dressé des statues et des monuments superbes : mais ce ne sont là que les monuments de la vanité ; ils périront avec elle. *Vous les briserez, ô mon Dieu, dans votre cité éternelle*, et la ressemblance seule de Jésus-Christ crucifié

ornera les portiques de la sainte Jérusalem : *In civitate tuâ imaginem ipsorum ad nihilum rediges* (Ps. LXXII, 20). En un mot, ils ont été les hommes du siècle présent ; seront-ils les hommes du siècle à venir? L'histoire des conquérants sera effacée : l'histoire des Justes, écrite en caractères immortels, subsistera dans l'éternité Les passions, qui forment les guerres et les héros, seront détruites avec le monde ; les vertus, qui font les saints, ne périront jamais.

Cherchons la gloire qui vient de Dieu, mes Frères. Ne nous refusons pas à la patrie : la religion n'autorise pas la paresse ; mais elle ne couronne que les vertus. Combattons les ennemis de l'état ; mais souvenons-nous que la foi nous montre des ennemis encore plus à craindre. Regardons le monde, avec toute sa gloire, comme nous le verrons à la mort, et comme l'a vu sans doute dans ce moment, le prince que nous pleurons. Etudions sur ce tombeau la terreur de la puissance et de la majesté de Dieu, et le néant de toutes les choses humaines : et que la mort d'un prince, que la naissance avoit fait si grand, et que son caractère de bonté avoit rendu si aimable ; après avoir corrigé l'erreur de nos jugements, confonde encore la vanité de nos espérances.

SECONDE PARTIE.

Si le monde n'attachoit les hommes que par le bonheur de leur condition présente ; comme il ne fait point d'heureux, il ne feroit point d'adorateurs : l'avenir qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource et sa séduction la plus inévitable ; il nous lie par ses espérances, ne pouvant nous satisfaire par ses dons ; et l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de tous ses bienfaits. Achevons de nous instruire.

Les fruits de la lumière, dit l'Apôtre, *sont la bonté, la justice, la vérité* (EPHES., V, 9) ; et ces fruits lumineux ne brillèrent dans le prince que nous regrettons, que pour nous détromper aujourd'hui de la vanité de nos espérances, en justifiant l'excès de notre douleur et de nos regrets.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon ; et les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain ; la bonté fait le bonheur de ses peuples : les victoires ne lui valent que des hommages ; la bonté lui gagne les cœurs : c'est pour lui qu'il est conquérant ; c'est pour nous qu'il est bon : et la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France se renouvelle : la plaie se rouvre : l'image de Monseigneur reparoît : les larmes publiques recommencent : et il est malaisé de rappeler tout ce que nous avons perdu, sans aigrir et renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas seulement une de ses vertus : c'étoit son fonds ; c'étoit lui-même.

Elle étoit née avec lui, comme parle Job, *et sortie avec lui du sein de sa mère* (Job, xxxi, 18).

Une bonté toujours accessible. Il faut étudier les moments favorables pour aborder les grands; et le choix des temps et des occasions, est la grande science du courtisan. Ici, tous les temps étoient les mêmes; et l'habileté du courtisan ne trouvoit pas plus d'accès et d'affabilité, que la simplicité du peuple, ou l'ignorance du citoyen. On ne sentoit point en l'approchant ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil : la bonté se montroit d'abord avant la majesté : on cherchoit le maître dans la douceur du particulier; ou plutôt à sa douceur, on sentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le maître : le cœur lui donnoit à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les rois : la naissance ne donne que les couronnes; c'est l'amour qui forme les sujets.

Une bonté sensible à l'amour des peuples pour lui. Les princes ne savent pas toujours goûter le plaisir d'être aimés : ils n'estiment pas assez les hommes pour être touchés de leur amitié : ils ne connoissent pas assez le prix des cœurs; et le long usage des adulations les rend insensibles à la véritable tendresse.

Monseigneur aimoit les peuples; et il aimoit d'en être aimé. Quelle joie, quand, venant se montrer au milieu de cette ville régnante, il voyoit tous les cœurs voler après lui; la tendresse publique se ranimer; le peuple oublier ses misères, et ne plus sentir que le plaisir de voir un si bon maître!

Rappelez ce moment terrible, où le Seigneur menaça, pour la première fois, la vie de ce bon prince. Hélas! il nous montroit de loin notre malheur. L'amour ose tout. Le peuple, oui, le peuple le plus bas et le plus obscur, court au pied du trône; et les portes augustes de la gloire et de la majesté, s'ouvrent à l'amour : c'est un titre qui donne toujours le droit d'aborder un bon prince. Monseigneur se laisse voir [1] : cette foule obscure approche du lit de sa douleur : il ne paroît rendu à la vie que pour se rendre à son peuple : il respecte dans ces démonstrations populaires, l'amour de la nation; il croit qu'un prince, quelque grand qu'il puisse être, est toujours honoré d'être aimé; et essuie, en se montrant, des larmes, toujours plus sincères dans le peuple, parcequ'il ne sait pas emprunter la douleur, et qu'il ne regrette que ce qu'il aime.

Prince digne d'une nation dont le caractère perpétuel a toujours été d'aimer ses maîtres, qui compte un seul de leurs regards comme un bienfait; et qui dans le temps même de ses misères les plus tristes, n'a qu'à lever les yeux vers le souverain, pour ne plus sen-

[1] Les halles de Paris députent six des principales harangères, qui viennent à Versailles féliciter Monseigneur sur sa convalescence, et il veut qu'elles s'approchent de son lit.

tir la douleur de ses plaies, et oublier à l'instant ses malheurs et ses peines.

Une bonté sage et éclairée. La bonté des princes autorise souvent la malice des délateurs (Esth., xvi, 6). Les meilleurs rois, disoit autrefois Assuérus, jugeant des autres par eux-mêmes, sont moins en garde contre les artifices des méchants.

Les cours surtout sont pleines de délations et de mauvais offices : c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entrechoquer et se détruire : les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts : il n'y a de constant et de perpétuel, que le desir de se nuire. Les liens mêmes du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère* (Jerem., ix, 4). Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne seroit pas une vertu, et que l'amitié ne seroit plus qu'une bienséance : l'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais succès : enfin la vertu elle-même souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, et au desir insatiable de la fortune : et comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, en public tout paroît pour la divinité; en secret et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même (Dan., 14, 12).

Monseigneur étoit bon; mais il falloit l'être pour avoir accès auprès de lui. Ses oreilles étoient fermées à la malignité des délations et des impostures : le détracteur secret ne trouvoit en lui qu'un silence d'indignation et de sévérité. La langue empoisonnée, loin de lui souffler le venin, s'infectoit toute seule elle-même : la malice retomboit toujours sur l'homme méchant. On se perdoit, en voulant perdre l'innocent : on se préparoit à soi-même la peine et l'ignominie qu'on lui avoit destinée. Il bannissoit de son cœur ces ennemis publics de la société, qu'il faudroit bannir du milieu des hommes; convaincu, comme il le disoit souvent, que les méchants ne décrient pas leurs semblables, et que l'imposture ne s'en prend jamais qu'à la vertu.

Enfin une bonté universelle. Bon pour ses amis : capable d'attachement et de tendresse; aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé; ne connoissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes; et n'usant pas du privilége des grands, qui est de n'aimer rien, ou de n'aimer pas long-temps. Bon père : partageant avec les princes ses enfants, la douceur et l'innocence de ses plaisirs; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié; aimant à vivre au milieu d'eux; et ne leur faisant sentir d'autre

contrainte, que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître. Jamais de ces moments d'humeur si ordinaire à ceux que rien n'oblige à se contraindre : plus on le voyoit de près, plus on sentoit qu'il étoit bon : ce n'étoit plus un maître, c'étoit un ami; entrant dans tous les besoins des siens; croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse; voulant que tout le monde fût heureux avec lui; persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes, et ne comptant pas que ce fût être heureux que de l'être seul.

Grand Dieu, quelles espérances nous montriez-vous! L'amour des peuples ne rend pas immortel, puisque sa course a été si rapide et si précipitée; mais la mort des bons princes est toujours le châtiment le plus rigoureux, dont vous punissiez la malice des hommes.

Ainsi sommes-nous séduits par nos espérances, mes Frères. La nation espéroit tout d'un si bon prince : plusieurs de ceux qui m'écoutent, fondoient sur sa bonté et sur son amitié, des vues sûres et particulières d'élévation et de fortune. Chacun se forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit : le bonheur se montre toujours à nous de loin : la mort de nos maîtres, ce grand spectacle, où le monde et toute sa gloire fond à nos yeux, leur mort change seulement nos vues, sans changer notre cœur : chacun tente la fortune par de nouvelles voies : nous formons de nouveaux projets : nous nous faisons un nouveau plan de cour et de mesures : nous nous consolons de nos pertes par de nouvelles prétentions : nos projets échouent sans cesse, et nos espérances revivent de nos projets mêmes renversés : au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous sauvons encore dans l'avenir. Tout nous désabuse du monde, et rien ne nous rappelle à Dieu. Espérance d'élévation qui nous séduit; espérance de durée.

C'étoit la bénédiction promise à la piété filiale; et la justice renfermée dans l'accomplissement de ce devoir, ne fut pas moins le caractère constant de Monseigneur que la bonté : *In omni bonitate, et justitiâ* (Ephes., v, 9).

Mais devons-nous faire ici un mérite à la mémoire de ce prince, de sa soumission tendre et respectueuse pour le roi? Quand la nature toute seule ne nous apprendroit pas à honorer nos pères; quand l'amour que nous leur devons ne couleroit pas dans nos veines avec le sang que nous avons reçu d'eux; quand ce respect ne seroit pas né avec nous, et formé, pour ainsi dire, avec notre cœur; quel père, quel roi, est ici offert à la tendresse et à la piété filiale de Monseigneur : un roi, la gloire et le modèle de tous les rois; un père, le plus tendre et le meilleur de tous les pères!

Mais les droits de la nature sont quelquefois plus foibles dans le cœur des enfants des grands, que dans celui des autres hommes :

ils regardent les sentiments du sang et de la nature, comme le partage du peuple : l'ambition prend chez eux la place de la tendresse : leurs pères deviennent souvent leurs rivaux. Les histoires des siècles passés et du nôtre, seront toujours souillées de ces tristes exemples ; et David, ce père si tendre, ce roi si grand et si glorieux, ne laissa pas de trouver un Absalon.

Le respect perpétuel et sincère de Monseigneur pour le roi, n'a peut-être point d'exemple, non-seulement dans l'histoire des princes, mais encore dans celle des hommes d'une destinée plus ordinaire. Plus l'âge l'approchoit du trône, plus sa soumission sembloit croître. Parvenu à des années qu'on regarde presque comme la vieillesse des rois, on ne l'a jamais vu se lasser un instant d'être sujet. Content de voir couler ses plus beaux jours au pied du trône, jamais ses desirs ne montèrent plus haut ; et né pour régner, il n'a jamais pensé qu'il dût vivre que pour obéir.

Réglant toujours ses volontés sur celles du roi, les prévenant dès qu'il avoit pu les connoître ; formant ses goûts et ses desirs sur les siens ; respectant ses vues et ses destinations : et par là, de peur de les gêner, réservé même à demander des graces : apprenant aux sujets le respect qu'ils doivent aux choix et aux desseins de leurs maîtres ; à ne pas entrer témérairement dans le sanctuaire des conseils et des secrets de la royauté ; à ne pas s'élever au-dedans d'eux-mêmes un tribunal d'indépendance et de vanité, devant lequel ils osent citer les rois de la terre ; et à ne toucher aux mystères du trône, comme à ceux de l'autel, qu'avec une espèce de religion et de silence.

Les vues du roi sur Monseigneur lui paroissoient toujours le seul parti qu'il eût à prendre : volant à la tête des armées dès que ses ordres l'appeloient : reprenant à Meudon, avec la même soumission, la douceur et l'innocence d'une vie privée, dès que le bien de l'Etat le demandoit. Toujours entre les mains du roi, et toujours charmé d'y être.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements : la vie des princes leur paroît vide et obscure, et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embellissent les histoires, et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel* (Gen., xi, 4), disoient ces enfants de Noé, en laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes : les vices éclatants passent à la postérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu : il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des États ; qui renversent l'ordre des succes-

sions et de la nature ; qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion, et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, et de conquérir des provinces ; et sans doute que les occasions seules en manquèrent à Monseigneur. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être : *Grande est aliquem intra se tranquillum esse, et sibi convenire* (S. Ambr. *de Vitâ Jacob*)!

Non, mes Frères, la façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement : il semble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples, et à la tranquillité des empires ; et qu'il nous faut pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles, vous méritez d'avoir de tels maîtres, dès que vous êtes capables de les admirer.

Le talent le plus cher à Monseigneur, fut un respect et une soumission constante, et à l'épreuve de tout pour le roi. Et ne croyez pas que cette soumission lui coûtât. Ce n'étoit pas ici seulement une vertu de raison : il ne donnoit rien aux égards et à la bienséance ; il ne suivoit que les mouvements de son cœur. Occupé sans cesse de tout ce qui pouvoit plaire au roi ; comblé de joie dès qu'il avoit su se ménager l'occasion de lui plaire ; transporté lorsqu'il avoit l'honneur de le recevoir à Mendon ; plein d'inquiétudes aimables, et entrant dans tous les détails, afin que le plaisir du roi fût égal au sien, et paroissant plutôt un courtisan empressé, qu'un héritier de la couronne.

L'espérance du trône, si douce et si capable d'étouffer les sentiments mêmes de la nature, ne s'offrit jamais à lui que comme une image affreuse. Le téméraire qui eût osé la lui faire entrevoir seulement de loin, eût trouvé à l'instant, comme ceux qui crurent faire leur cour à David en lui apprenant qu'il étoit roi, la peine de sa témérité et de son insolence. Jamais on ne l'a entendu former de ces projets à venir si ordinaires aux hommes, et si inévitables à l'imagination, qui supposassent même qu'il pût régner un jour. Il a toujours pensé comme s'il devoit toujours obéir : et si la nature sembloit lui promettre des jours au delà des jours du roi, sa tendresse les abrégeoit ; et on lui a souvent ouï dire que *sa plus douce espérance étoit de compter que le roi lui survivroit*, et qu'*il ne pourroit pas survivre lui-même à la douleur de sa perte.*

Aussi nous vîmes ses alarmes sincères durant ces jours d'affliction où toute la France parut menacée avec la santé de ce monarque. On auroit cru, à sa douleur profonde, qu'il alloit perdre avec lui sa fortune et ses espérances. La royauté ne lui paroissoit plus que le dernier des malheurs pour lui, dès qu'il eût fallu l'acheter par la perte d'un si grand roi et d'un si bon père : content d'obéir, pourvu que le roi régnât.

aux discours de l'impiété. Car qu'il est rare que les grands, surtout dans le premier âge, ne soient pas environnés de ces hommes audacieux qui disent : *Quel est notre Dieu?* et qui, trop foibles pour le servir, croient paroître forts, en faisant semblant de ne le pas connoître : ces hommes qui ne savent de la science de la foi, que les blasphèmes qui l'attaquent ; qui ont appris d'être incrédules avant que d'apprendre à croire ; qui ne sont impies que par ostentation, et qui souvent inspirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes !

La langue de l'impie sécha toujours devant lui de honte et de confusion. Il n'usa de son autorité, que lorsqu'il vit l'autorité de la foi attaquée : sa douceur n'étoit plus qu'un courroux majestueux, et digne d'un descendant de Clovis : c'étoit la force et la sévérité, qui sortoit du doux et du clément. Et qu'il étoit beau de voir l'héritier de la couronne défendre, en défendant la religion, le plus beau privilége qui illustre le trône de ses pères ; ne pouvoir souffrir que l'impie ôtât à la maison de France le plus ancien patrimoine dont elle se glorifie, et qu'il regardât le titre de la foi et de premier roi chrétien, dont les rois ses ancêtres se sont toujours honorés, comme un titre vain et une erreur populaire !

Leçon immortelle pour les souverains, qui doivent se souvenir que la religion assure leur autorité ; que l'incrédule, qui a secoué le joug de la foi, se désaccoutume bientôt du joug de l'obéissance ; que ceux qui ne connoissent point de Dieu, ne respectent pas plus les hommes ; et que les impies sont toujours mauvais sujets.

Ainsi la piété sincère de ce prince honoroit la religion. Mais enfin, ô mon Dieu ! la France n'en étoit pas digne ; vous ne le formiez que pour vous seul : il n'a régné que sur les cœurs, et son autre régne ne devoit pas être de ce monde.

L'ordre part des conseils éternels : l'ange d'en-haut, ministre des desseins et des vengeances du Seigneur, vient marquer la maison du premier-né : la plaie, qui afflige le peuple, entre jusque dans la maison du prince, et le bien-aimé est frappé. Quelle consternation répandue dans le public avec cette triste nouvelle ! Le peuple est tremblant ; la ville pleure ; les temples saints sont les dépositaires de la douleur et de la crainte publique ; toutes les mains sont levées au ciel ; la cour change en deuil sa majesté et sa gloire. Un bon prince est l'héritage de chaque particulier ; et chacun craint, parceque chacun doit perdre.

Le roi, touché du péril de Monseigneur, n'en connoît plus pour lui-même : il oublie qu'il se doit à son peuple, et se livre à sa tendresse : il expose, avec sa personne sacrée, le salut de l'Etat, et ajoute au poison de la douleur, dont son cœur tendre et paternel est déja flétri, celui de l'air mortel qu'il respire. Un si bon fils étoit digne, sans doute, que le meilleur de tous les pères reçût ses der-

niers soupirs : il avoit toujours vécu entre ses mains, il falloit qu'il mourût de même.

Hélas ! tout couvert de sa douleur, et de la plaie qui infecte tous ses membres, quelles sont ses craintes et ses inquiétudes? Il craint pour le roi : une vie si précieuse exposée devient la plus vive de ses peines. *Je mourrois de douleur,* dit-il, *si le roi au sortir d'ici avoit seulement mal à la tête.*

Quel spectacle de tendresse s'offre ici à la postérité! La douleur d'un père, toujours grand dans ses afflictions comme dans ses prospérités, ne compte pour rien le danger ; et le danger du père devient l'unique douleur du fils mourant. Quelle leçon domestique dans les siècles à venir, pour les descendants de cette auguste maison! et les histoires doivent-elles moins immortaliser ces exemples touchants d'humanité, que les victoires et les conquêtes, lesquelles n'ont souvent attiré de la gloire aux hommes, qu'aux dépens de l'humanité même?

Les deux princes ses fils, déja accablés des inquiétudes de la crainte, portent encore l'accablement de la séparation. Meudon, qui renferme tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, leur devient un lieu interdit. Une princesse[1] auguste, le lien et la joie de la maison royale, et qui donne si heureusement pour l'état des héritiers à la couronne qu'elle doit porter, demande comme une grace, qu'il lui soit permis d'aller partager le péril. Mais la France se refuse à leur tendresse : nous devions assez perdre, et il ne falloit pas tout risquer.

Cependant tout flattoit encore nos espérances. Une douce sécurité semble toujours précéder les grands malheurs : plus on doit perdre, plus on espère. Les apparences du mal ne sembloient annoncer qu'un danger ordinaire : les conjectures de l'art, que l'affection et l'habileté rendoient également éclairées, étoient favorables à nos desirs : le coup de foudre qui alloit éclater, se cachoit encore sous l'éclat trompeur de la nuée. Dieu nous laissoit encore jouir de notre erreur : hélas ! nous sommes toujours à ses yeux les jouets de nos vaines espérances : *La parole de mort étoit sortie de sa bouche, et elle ne devoit pas retourner à lui vide* (Is., LV, 11).

Déja des présages douteux nous l'annoncent : le mal surmonte les remèdes : le prince paroît menacé de plus près : soumis à Dieu, il adore la main qui le frappe : nulle impatience au milieu de ses douleurs : la violence du mal toute seule nous apprend qu'il souffre : on n'en tire pas même les plaintes nécessaires aux secours de l'art. Il ne se plaint qu'à Dieu seul, et ce n'est pas de ses douleurs ; il ne sent que le regret de ses fautes : il en trouve l'expiation dans sa patience et dans ses desirs. Une révolution soudaine l'accable : elle répand déja un nuage sur ses yeux, et arrête sur sa langue les

[1] Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne.

paroles de pénitence et de réconciliation : il tend, par des signes de douleur et de repentir, les mains à l'Église; cette Église, dont il avoit toujours respecté les lois, qui venoit de le nourrir depuis peu de ce pain mystérieux qui fait les délices des rois, et de laquelle sa naissance le destinoit à être le protecteur. Sa langue déja immobile se délie enfin pour demander les graces des sacrements; ces graces dont il avoit toujours usé avec tant de religion, et auxquelles les derniers mystères de la Pâque l'avoient vu participer avec des sentiments de foi et de piété plus vifs et plus touchants que jamais, comme s'il eût pressenti que cette Pâque devoit être la veille et l'appareil de sa mort; et qu'il ne boiroit plus de ce breuvage mystérieux, qu'il ne le bût de nouveau dans le royaume du Père céleste.

Mais enfin la foi supplée au ministère des hommes. Le feu du ciel tout seul peut allumer, quand il le faut, le sacrifice, et sanctifier la victime : ses desirs fervents deviennent eux-mêmes la grace qu'il demande : il ne lui en a manqué que la consolation : il en a eu l'effet et la vertu; et nous en avons l'espérance.

Grand Dieu! une ame si bonne et si religieuse n'auroit-elle pas trouvé ouvert le sein de vos miséricordes éternelles? un prince si fort selon le cœur des hommes, ne seroit-il pas selon votre cœur? Recevez, Seigneur, le sacrifice de nos larmes et de nos prières : regardez du haut du ciel sur ces offrandes saintes : que le sang de la victime, qui coule sur l'autel, ne coule pas en vain pour lui : consolez la piété d'un roi et la douleur d'un père, qui ne demande plus que son fils vive, pourvu qu'il vive devant vous : que ce temple auguste parle lui-même en faveur du sang de saint Louis! *Donnez votre justice au fils du roi* (*Ps.* LXXI, 1), si ses justices se trouvent défectueuses; placez-le devant vous parmi ces saints rois ses ancêtres, qui occupèrent le trône que sa naissance lui destinoit; que le livre éternel le fasse rentrer dans la succession des Charlemagne et des saint Louis, dont il sera exclu dans nos histoires; et rendez-lui dans le ciel la couronne que vous n'avez pas voulu permettre qu'il portât sur la terre!

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS-LE-GRAND, ROI DE FRANCE, PRONONCÉE DANS LA SAINTE CHAPELLE DE PARIS.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ, qui fuerunt antè me in Jerusalem.... et agnovi quòd in his quoque esset labor et afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand, j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem; et j'ai reconnu qu'en cela même, il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit (*Eccles.*, I, 16, 17).

Dieu seul est grand, mes Frères, et dans ces derniers moments surtout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité et affliction d'esprit; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes Frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons, ont été autrefois assez publiées : la magnificence des éloges a égalé celle des événements : les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit : ses ennemis ont envié sa puissance : les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté : ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige, qui se formoit autour de lui, n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu! de la crainte de votre nom : vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples : vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez; il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgraces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume

des cieux; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes Frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre! Nous avons vu toute la race royale presque éteinte : les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge : l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles : le roi, qui avoit passé d'une minorité orageuse, au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités; se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'évènements divers pour rendre gloire à Dieu, et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation : et il semble que Dieu n'o père ici-bas tant de révolutions, que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcheroit en vain : racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déja tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires : montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire.

N'ôtons les louanges à la vanité, que pour les rendre à la grace. Et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inoui de son règne et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très haut, très puissant et très excellent prince Louis, XIVe du nom, roi de France et de Navarre : ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne, que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connu; et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre, en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentiments, et la majesté dans la personne : voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains; et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi pour qui nous prions, passa, pour ainsi dire, du berceau sur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée; toujours utile au souverain, parcequ'elle lui apprend à connoître

les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même

Mais Dieu qui veille à l'enfance des rois, et qui, en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son ame ces grandes qualités qui suppléent aux instructions, et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis, au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les princes; cet air grand et auguste, qui tout seul annoncoit le souverain; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois, tout le rendit maître des cœurs: et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état florissant, qu'un nouveau règne semble toujours promettre aux empires. Les dissensions civiles l'avoient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens, qu'épuisée. Les grands réunis au pied du trône, ne pensoient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangères, et qui n'étoient encore que de nation à nation, occupoient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance; et si en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis, venoit de suspendre les anciennes jalousies que le voisinage, la valeur, la puissance formoient entre les deux nations. Les Pyrénées qui les avoient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe, sur les mêmes lieux, les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, sans le savoir, la naissance future d'un souverain que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas long-temps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses desirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avoit su sauver la France, malgré la France conjurée contre lui, avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse; maître du cœur de ses sujets, et du plus florissant royaume du monde; avide de gloire, environné de vieux

chefs dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse; et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le décident.

La Hollande, ce boulevart, que nous avions élevé nous-même contre l'Espagne, tombe sous nos coups: ses villes devant lesquelles l'intrépidité espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de mur à l'épreuve de la bravoure françoise; et Louis est sur le point de renverser en une campagne, l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déja le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe: le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres: les mauvais succès irritent nos ennemis, sans les désarmer: leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent: tant de sang déja répandu, nourrit les haines, loin de les éteindre: les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimégue, Riswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages: les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillants: elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs; elle a pensé périr et écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissoit sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis, attaqués jusque dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France, l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint; ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier et d'en chercher un au pied du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables: jamais l'art mili-

taire, c'est-à-dire l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin : jamais tant de généraux fameux ; et pour ne parler que de ces premiers temps : un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire; un Turenne, qui plus tardif en apparence n'en étoit que plus sûr du succès ; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite que dans les jours de ses triomphes ; un Luxembourg, qui sembloit se jouer de la victoire ; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclin et les Dunois de notre siècle.

Mais, hélas ! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous ? Monuments superbes élevés au milieu de nos places publiques, pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes : *quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides* (Jos., IV, 6) ? Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage : l'élite de la noblesse françoise précipitée dans le tombeau ; tant de maisons anciennes éteintes ; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants ; nos campagnes désertes, et, au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger ; nos villes désolées ; nos peuples épuisés ; les arts à la fin sans émulation ; le commerce languissant : vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes : *quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés ; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises ; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires : *quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides ?*

O fléau de Dieu, ô guerre ! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ ? O glaive du Seigneur, levé depuis longtemps sur les peuples et sur les nations, ne vous reposerez-vous pas encore : *O mucro Domini ! usquequò non quiesces* (Jerem., XLVII, 6) ? Vos vengeances, ô mon Dieu ! ne sont-elles pas encore accomplies ? n'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre ? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation, ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent ? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini ! usquequò non quiesces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.*

Un si long cours de prospérités inouies, qui devoit un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence, où les siècles passés ne l'avoient pas encore vu. La

France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeures superbes de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées, sembloient venir rendre hommage à sa grandeur ! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissoit des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères, que dans leurs vieux et respectables portraits, qui en ornant les murs de nos palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence ; en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens : la misère même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer : la perpétuelle inconstance des ornements fut un des attributs de la nation : la bizarrerie devint un goût : nos voisins même, à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle ; et après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le règne de Louis. La navigation, plus florissante que sous tous les règnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes et en perfectionner les connoissances. Un édifice célèbre [1] s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan ; et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du Nouveau-Monde. Hélas ! ces nations insulaires et simples nous envoyoient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparoient, virent réunir leurs eaux, et porter au pied des murs de la capitale le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume, se donnèrent, pour ainsi dire, la main ; et un canal miraculeux, par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

[1] L'Observatoire

Il étoit réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédents de la monarchie n'auroient même osé souhaiter : c'étoit le règne des prodiges; nos pères ne les avoient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables ; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter, au prix des vices et des malheurs, où elle nous a précipités !

Il est vrai que les soins de Louis, pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne se proposoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix, comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avoient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix ; et dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale : la justice eut des lois fixes ; et le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie : des règlements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés : l'étude du droit françois et du droit public, se ranima : des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux : l'éloquence, et la science des lois et des maximes, brillèrent dans le barreau ; et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été sous les Hortense et sous les Cicéron, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés : vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté, que les soixante vaillants qui environnoient le trône de Salomon (*Cant.*, III, 7) ! L'émulation y forma le goût : les récompenses augmentèrent l'émulation : le mérite qui se multiplioit, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes : des Phidias, des Apelle, des Platon, des Sophocle, des Plaute, des Démosthène, des Horace ; des hommes et des ouvrages, au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours. Je vois revivre le siècle d'Auguste, et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis ; et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges ; et nous

nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais, le dirai-je ici! en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice : les arts en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse : le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, on a donné du ridicule au vice, sans corriger les mœurs ; on a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable : la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments des anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence : la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi, ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature : l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes ; enfin la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devoient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, et éternisé les disputes. O siècle si vanté, *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire* (*Osée*, IV, 7) ! Mais la gloire appartenoit à Louis ; et l'abus qu'on en a fait, a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoit au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans, elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires, se trouvoit réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois : nos frontières reculées, et qui sembloient éloigner de nous la guerre pour toujours : des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paroissoient plus destinées à menacer les états voisins qu'à mettre nos états à couvert : l'Espagne forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avoit jusque-là disputée : Rome même désavouer par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne, de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine : enfin le souverain lui-même, d'une république florissante, descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! et des événements qui font tant de jaloux, peuvent bien embellir l'histoire d'un règne; mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un état.

Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis : arbitre de la paix et de la guerre, maître de l'Europe ; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères, que celles de ses propres conseils ; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui, en tarissant leurs biens, ne pouvoient épuiser leur zèle ; conservant sur les princes issus de son sang, signalés

par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets : voyant autour de son trône les enfants de ses enfants; le père d'une nombreuse postérité; le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à la fois, sous ses yeux, les successeurs des trois règnes suivants? Jamais la succession royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître au pied du trône les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paroissoient loin de nous, en ce jour brillant où nous donnions des rois à nos voisins; et où l'Espagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'empire françois, et qui depuis si long-temps usurpoit une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis!

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe; voyant son trône environné de rois sortis de son sang; réunissant encore une fois sous la race auguste des Francs, les peuples et les nations; faisant mouvoir du fond de son palais, les ressorts de tant de royaumes; et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies, dont les intérêts avoient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de François que vous avez fait verser : les malheurs que vous prépariez, nous ont rendu cette gloire triste et amère : vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire; l'Espagne alliée nous a accablés : nos disgraces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnoissance pour son choix, affoiblies.

J'avoue, mes Frères, que la gloire des événements, qui embellit un règne, est souvent étrangère au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres; leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis, plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnoit, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse et quel usage des affaires! l'Europe redoutoit la supériorité de ses conseils, autant que celle de ses armes : ses ministres étudioient sous lui l'art de gouverner : sa longue expérience mûrissoit leur jeunesse, et assuroit leurs lumières : les négociations, conduites par l'habileté, réussissoient toujours par le secret. Quel bonheur la réputation seule du gouvernement ne promettoit-elle

pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire de la sagesse! Tous les rois voisins, qui en naissant avoient trouvé Louis déja vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi : il n'eût pas été leur vainqueur; *mais il étoit assez grand pour mépriser les triomphes* [1], et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fonds de sagesse sortoit la majesté répandue sur sa personne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale : jamais roi ne sut mieux que lui soutenir le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur quand les ministres des rois venoient au pied de son trône! quelle précision dans ses paroles, quelle majesté dans ses réponses! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse : jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étoient à nous; et s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguoient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avoit rien de farouche : un abord charmant, quand il vouloit se laisser approcher; un art d'assaisonner les graces, qui touchoit plus que les graces mêmes; une politesse de discours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois; et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y auroit plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnoit, le déroboit à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes : un ami fidèle; un époux, malgré les foiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime, un lien affoibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu, quand la

[1] Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere. FLOR.

piétène les a pas sanctifiées? hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due ? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois surtout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières; et vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui reposent sur l'autel, et qui vont solliciter pour Louis, le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine : *et agnovi quòd in his quoque esset labor et afflictio spiritûs;* et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincère, que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

SECONDE PARTIE.

L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère, et ne sanctifie pas toujours leur personne : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance : le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude, que de leur autorité : ils ne sont rois, que pour être les pères et les pasteurs des peuples : ils ne sont pas nés pour eux seuls; et les vertus privées qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives, que l'Ecriture rappelle l'éloge d'un des plus saints roi de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu : *gubernavit ad Dominum cor ipsius* (*Eccli.*, XLIX, 3, 4); c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur : *tulit abominationes impietatis;* c'est le zèle du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance : *in diebus peccatorum corroboravit pietatem;* et c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

Louis porta en naissant un fonds de religion et de crainte de Dieu, que les égarements mêmes de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens qui couloit dans ses veines; le souvenir encore tout récent d'un père juste, les exemples d'une mère pieuse; les instructions du prélat irrépréhensible qui présidoit à son éducation; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples : tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais, hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois? une saison périlleuse, où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvoit

attendre Louis, surtout dans ce premier âge : l'homme le mieux fait de sa cour ; tout brillant d'agréments et de gloire ; maître de tout vouloir et ne voulant rien en vain ; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux, qui attendoient à peine ses desirs ; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paroissoient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul ; environné d'apologistes des passions, qui souffloient encore le feu de la volupté, et qui cherchoient à effacer ses premières impressions de vertu, en donnant des titres d'honneur à la licence ; au milieu d'une cour polie, où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier, et même d'aller de pair, avec la valeur et le courage ; et enfin dans un siècle où le sexe peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire ?

Et cependant de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple ! ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques : l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des graces, réconcilie l'ambition avec la volupté : les plaisirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues, et en deviennent la plus sûre route : des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence : de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques ; tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu, vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations ; c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, o reges, sunt hi sermones mei* (*Sap.*, VI, 3, 4, 5, 10) : Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en-haut ; que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte ; qu'un jugement très dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée !

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu, en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion, et la politesse qu'elle met dans les mœurs, n'avoit pu depuis modérer ; que tant de rois avoient vainement condamné, et qui avoit coûté tant de sang à la nation, fut aboli : et Louis consacra le commencement de son règne, par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les règnes à venir.

Oui, mes Frères, dans le temps même que Louis paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déja près de lui : les passions mêmes qui blessent son cœur, respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes, qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il

n'est assaisonné d'impiété, et qui paroissent ne se souvenir de Dieu, que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit, dès là qu'il étoit connu : la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtiment plus éclatant : les agréments mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu ; et l'impie, qui dit anathème au ciel, devenoit à l'instant pour lui, l'anathème de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténèbres, si inévitables aux rois, et si ordinaires aux autres hommes ; périssent et soient à jamais effacés de notre souvenir, ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes : *nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium* (*Sap.*, VII, 5). Mais, si Louis les a suivis dans ces premières voies des passions ; où sont les rois qui aient marché depuis avec tant de grandeur et de fidélité que lui, dans les voies de la grace? où sont même ceux de ses sujets, qui vivoient sous ses yeux, et que leur rang rapprochoit du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses foiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu : uniforme, tendre, constante! On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule lasse ; que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu ; pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice ; et qui, en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance, qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisoit l'autre jour ; et une nuit donnoit des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées ; et hors les événements inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portoit presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux : jamais la vie de la cour, toujours inégale, parcequ'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite ; et dans un lieu où le caprice et le loisir sont ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul étoit le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvoient les mêmes : vertu rare, dans les

princes surtout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondoient à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion au pied des autels! avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du sanctuaire, cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'univers; et que l'âge, la majesté, les victoires rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie; et malgré les dégoûts et les censures d'une cour éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts mêmes du ministre: *Il nous en a dit assez pour nous corriger*, répondoit-il à ceux de sa cour qui paroissoient mécontents de l'instruction! Quelle tendresse de conscience, quelle horreur pour les plus légères transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang, plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu! ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avoit suivi dès le berceau, et qui comptoit ses prospérités par les jours de son règne: ce roi, dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès, et qui jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avoit eu qu'à se défier de ses propres desirs; ce roi, dont tant d'éloges et de trophées publics avoient immortalisé les conquêtes, et qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire; ce roi si long-temps maître des événements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place: ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux: leurs propres succès les étonnent: la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp: le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute: la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs: tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites: le peuple est consterné, la capitale est menacée; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis; tous les maux paroissent réunis sur nous: et Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore; Denain et Landrecies, étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste; mais l'avoit-elle toujours été? et que sais-je si nos dernières défaites n'expioient pas l'équité douteuse, ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut, il le dit: *J'avois autrefois entrepris la guerre légèrement, et Dieu avoit semblé me favoriser; je la fais pour*

soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne, et il m'abandonne : il me préparoit cette punition, que j'ai méritée. Il s'humilia sous la main qui s'appesantissoit sur lui : sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours : sa grande ame ne parut point émue : au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées : il répara par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événements; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu! comme David ; vous le frappez encore comme lui dans ses enfants : il vous avoit sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici? et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la maison royale. Que de têtes augustes frappées, que d'appuis du trône renversés! Le jugement commence par le premier-né : sa bonté nous promettoit des jours heureux ; et nous répandîmes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes. Mais il nous restoit encore de quoi nous consoler. Elles n'étoient pas encore essuyées, nos larmes ; et une princesse aimable [1], qui délassoit Louis des soins de la royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples, qu'elle commençoit à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu! se préparent encore de nouvelles victimes : ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux [2]. Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse : il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut, pour sentir qu'il l'a perdue ; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devoient faire revivre le règne des meilleurs rois, et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître? voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab, et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

[1] Adélaïde de Savoie.
[2] Le duc de Bourgogne.

Le glaive est encore levé, mes Frères; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étoient si brillants, est moissonnée [1]; et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle [2], ce reste précieux que Dieu vouloit nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène, par nous enlever le seul des trois princes [3] qui nous restoit encore pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sa nombreuse postérité, et en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnoient, et qui formoient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une foible étincelle, sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs : il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point : il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes; et voit peut-être dans ces pertes domestiques, la miséricorde qui expie, et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur, ses anciennes passions étrangères.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidèle : *gubernavit ad Dominum cor ipsius;* et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Eglise, cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance, que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine : *tulit abominationes impietatis !*

Ici les événements parlent pour moi : et les plaintes séditieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si long-temps retenti dans toute l'Europe; et les clameurs des faux prophètes dispersés, qui sonnoient partout, à l'exemple de leurs pères, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'état, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine : le corps de la monarchie affoibli par l'évasion de tant de citoyens; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses; les nations voisines, protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre.

Les périls fortifient son zèle ; l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes : il croit même affermir son trône en renversant celui de

[1] Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.

[2] Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.

[3] Mort du duc de Berry, oncle du roi Louis XV.

l'erreur : les temples profanes sont détruits ; les chaires de séduction abattues ; les prophètes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient ; les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des fidèles. Le mur de séparation est ôté : nos frères viennent retrouver au pied de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré : le temps, la grace, l'instruction achèvent peu à peu un changement dont la force n'obtient jamais que les apparences ; et l'erreur, qui née en France sembloit y avoir jeté des racines éternelles ; et cette zizanie, qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain ; et l'hérésie, depuis si long-temps redoutable au trône, par la force de ses places, par la foiblesse des règnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang françois qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses partisans, et par la science orgueilleuse de ses docteurs ; par l'appui de tant de nations, et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante qui devroit être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours, et qui en voulant l'écraser, sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang, la semence de nouveaux disciples : l'hérésie à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte, disparoît, et est réduite, ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle étoit sortie, ou à passer les mers, et à porter avec ses faux dieux, sa rage et son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtiments ; si au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité ; et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis, que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux, le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Eglise ! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale ; la contagion ne se perpétue plus dans les familles ; il n'y a plus parmi nous qu'un bercail et un pasteur ; et si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fidèles.

Aussi sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui sous prétexte d'élever l'homme jusques à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu, la sûreté de son libertinage ; nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oisieux et le fanatisme de vos prières, à la place des devoirs et des violences de l'Évangile ; doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret, que la prière, qui seule nous obtient la grace de surmonter les tentations, nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime : Louis eut horreur de vos blasphèmes ; il arma le zèle de l'Eglise contre les piéges mystérieux que

vous tendiez à la piété et le grand évêque [1] : qui pour démêler vos illusions, s'en étoit presque laissé éblouir; plus séduit par son amour pour la prière, que par les fausses maximes qui en abusoient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat, qui sauveroit à l'Eglise bien des scandales s'il étoit imité, et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Eglise qui le menaçoient, en une pluie abondante de graces et de bénédictions pour lui : *fulgura in pluviam fecit* (Ps. CXXXIV, 7).

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme, mais la paix que nous attendions n'est point encore venue : *exspectavimus pacem et non erat bonum* (JEREM., VIII, 15). Les mystères de la grace, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits : les pasteurs de l'Eglise, qui, toujours unis entre eux, ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avoient des intérêts et des espérances différentes : les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble et que confusion. Grand Dieu! à quoi aboutiront ces dissensions funestes? Un siècle entier de contestations ne devroit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant. Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Eglise qui ont quelque amour pour cette mère commune des fidèles : il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur, que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs; la foi maintenue dans la pureté; les fidèles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Eglise; et que c'étoit là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions : mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son royaume! Les malheurs de l'Etat le trouvoient constant : les troubles de la religion flétrissoient son cœur et effaçoient l'auguste sérénité de son visage; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Eglise l'occupoient plus, le touchoient plus, que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cùm jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum, quàm de suis periculis angebatur* (S. AMBR. *in Orat. funeb. Theod.*).

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la religion devenoit un intérêt d'état pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il son

[1] Fénelon.

royaume et ses trésors à un roi [1] et à une reine pieuse, qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés! Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève, et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis, seul de tous les souverains, que cet outrage intéressoit tous, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives; s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes; attire sur ses Etats les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie; et s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi sembloit croître et se ranimer avec son grand âge, rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice: *corroboravit pietatem in diebus peccatorum;* et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

Vous le savez, mes Frères; la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques, est toujours dans le zèle et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier et pour le conduire : aux soins et aux exemples des premiers pasteurs, est presque toujours attaché le salut ou la perte des fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles! quelles précautions! quelle délicatesse de conscience! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang, n'étoient pas un droit auprès de lui, pour posséder les places de l'Eglise, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la naissance, la longue suite d'ancêtres ne lui paroissoient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisedech, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'épiscopat n'étoit pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles; mais un don céleste destiné à honorer l'Eglise, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère : et l'exactitude de sa religion et de son zèle là-dessus, alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des règles.

Il vouloit que la puissance de son régne ne servit qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un

[1] Le roi Jacques II et la reine sa femme, chassés d'Angleterre, et réfugiés en France.

de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la cour : c'étoit elle qui remplissoit les premières places, elle qui étoit comblée d'honneurs, elle enfin qui frayoit l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés, vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence : et cependant jamais la malice n'a plus abondé ; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables! Siècle pervers, tout coopère donc à ta perte! si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices : s'il favorise les Justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin, Louis contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher et à ne plus insulter à la lumière : le désordre ne fut plus un bon air ; et s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus grossières obscénités assembloient les grands et le peuple ; où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit; et où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur : cette licence fut proscrite ; et les débris de cette scène impure, élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété! Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste [1], où la valeur réfugiée consacre au pied des autels, les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'Etat! vous l'apprendrez encore, maison sainte [2], où la naissance et la pauvreté dotées, sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence!

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son règne, au milieu de la capitale et dans les provinces! Le règne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent dans des maisons saintes, que chaque pasteur élève à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires ; et comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert [3], pour y chercher le jugement et la justice; parceque les maux et la corruption avoient inondé, et que Dieu n'étoit plus

[1] Hôtel des Invalides.
[2] Maison de Saint-Cyr.
[3] La Trappe et Sept-Fonts.

connu au milieu des villes : *Tunc descenderunt multi quærentes iudicium et justitiam in desertum, quoniam inundaverunt super eos mala* (I. Mac., II, 29, 30). Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumière, paroissent pour aider à la piété des fidèles. Nos neveux, qui, en remontant, retrouveront dans ce siècle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le règne de Louis; recevront la grace que nous avons rejetée; et puiseront dans ces secours, dus à ses soins et transmis d'âge en âge, les règles des mœurs, la justice et le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidèle à Dieu, si zélée pour l'Eglise, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grace, et plus héroïque que sa vie?

Non, mes Frères, la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments, est dans la foi : le monde n'a jamais fait que de faux héros; et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté encore plus foible et plus méprisable que leur frayeur, parcequ'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble, inaltérables d'une santé, que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au delà de l'âge des rois; et elle nous promettoit encore une vie au delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avoit déja empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au dedans, laisse voir au dehors, des signes toujours trop infaillibles, qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame, que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous?* dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer : *aviez-vous cru que les rois étoient immortels?*

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller, ou ses desirs ou sa ten-

dresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie : il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte, les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue, et qu'il n'y a plus de ressource; et il conserve dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône : il règle les affaires de l'Etat, qui ne le regardent déja plus, avec le même soin et la même tranquillité, que s'il commençoit seulement à régner ; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût, et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre, qui d'ordinaire les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques, où la vertu se rappelle tout entière; et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle, la ressource de sa fermeté : les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi !

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans foiblesse, mais avec religion ; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté ; ne voulant exciter, ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs ; ne cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance : plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opère de grand en Louis dans ces derniers moments ! Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur : c'est la grace, qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'Etat. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes ! Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un prince enfant ; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien : il leur demande pour son fils Salomon et pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'étoit déja dans le ciel ; et que le règne du Juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin, le jeune Salomon, l'auguste enfant, est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale ;

cet enfant sauvé du débris, qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua* (1. *Par.*, XXIX, 19). Il lui laisse pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand roi; mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Évitez la guerre; ne suivez pas là-dessus mes exemples : soyez un prince pacifique; craignez Dieu et soulagez vos sujets.* Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, ame héroïque et chrétienne! votre cœur est déja où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos desirs et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil, est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres : et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs!

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations; où la foi est aussi ancienne que la couronne; et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois : laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple; cet auguste rejeton de tant de rois; cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère

et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples; que la piété, la clémence, l'humanité et tant d'autres vertus, qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité! *Ainsi soit-il.*

ORAISON FUNÈBRE

DE MADAME, DUCHESSE D'ORLÉANS.

Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus, et laudavit eam; et laudent eam in portis opera ejus.

Ses enfants l'ont appelée bienheureuse, son époux l'a comblée de louanges; et ses actions ont fait son éloge dans toutes les assemblées publiques.

(*Prov.*, XXXI, 28, 31.)

Après ces éloges publics et domestiques, que nous resteroit-il à dire sur les louanges de très haute, très puissante et très excellente princesse, Madame, duchesse d'Orléans, si nous ne venions ici que pour la louer, plutôt que pour vous instruire?

Nous venons rendre de tristes et pieux devoirs à sa mémoire: la religion les consacre; la piété les justifie, et la douleur publique les exige. Mais en vous rappelant ses vertus, qui seules peuvent nous consoler de sa perte, que prétendons-nous, que vous rappeler à ce moment fatal et peut-être proche, où dégradés devant Dieu, de votre rang et de vos titres, ce que vous aurez fait pour le salut, fera seul notre consolation et votre éloge?

Eh! quelle autre image pourrions-nous vous offrir au milieu de cette cérémonie lugubre, et dans ce temple[1] auguste surtout, où sont exposées de toutes parts les tristes dépouilles de la grandeur humaine; où les sceptres et les couronnes brisées, rappellent à peine le souvenir de ceux qui les ont portées; où toute la magnificence des souverains est renfermée dans celle de leurs tombeaux; où les cendres de tant de princes que nos yeux ont vus, et qui faisoient nos plus douces espérances, fument encore; et où le grand roi lui-même, que nous avons tant pleuré, n'est plus que poussière?

Quel spectacle pour les yeux mêmes de la chair! Madame depuis long-temps ne le perdoit plus de vue: elle ne parut survivre à

[1] L'église de Saint-Denis, où sont les tombeaux de nos rois.

toutes les pertes de la maison royale, que pour attendre la mort avec plus de courage, et s'y disposer avec plus de foi : elle vit de plus près le néant de tout ; et ne crut digne d'elle, que ce qui étoit digne de l'immortalité.

Ne craignons donc pas de mêler aux prières de l'Eglise, et à la solennité des saints mystères, des louanges honorables à l'Église, et dont le vice seul doit rougir. Nous les devons à l'amour des peuples qui les publient ; au deuil de toute la nation qui la regrette ; à la douleur amère d'un auguste fils [1] qui la pleure ; aux larmes d'une maison désolée, dont elle fut toujours la mère plutôt que la maîtresse ; nous nous les devons à nous-mêmes ; et de tous ceux qui m'écoutent, en est-il peut-être un seul que la bonté de cette princesse n'ait honoré de quelque marque particulière de bienveillance ; et qui, dans la perte publique, comme le disoit saint Ambroise d'un empereur, ne pleure encore une perte qui lui est personnelle : *omnes enim tanquam parentem publicum obiisse domestico fletu doloris illacrymant, suaque omnes funera dolent* (in obit. Valent.)?

Epouse fidèle, mère tendre, maîtresse douce et bienfaisante, princesse chrétienne ; c'est-à-dire devoirs domestiques et publics toujours remplis durant le cours d'une longue vie, avec décence, avec noblesse, avec humanité, avec religion. Vous la reconnoissez à ces traits simples et peu recherchés ; ils suffisent à la vérité, et son caractère est son éloge. C'est par vous seul, ô mon Dieu ! que son éloge peut devenir notre instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

La cour étoit à peine consolée de la mort d'Henriette d'Angleterre [2], quand l'Allemagne la remplaça à la France par la princesse que nous pleurons. Née des anciens souverains du Rhin, elle vint se mettre à côté du trône, où sa naissance auroit pu la placer ; et les couronnes étrangères lui parurent moins brillantes que l'honneur de toucher de près, par un mariage auguste, à celle de Louis.

De quelle gloire et de quelle magnificence se vit-elle environnée dans ces jours fortunés de la monarchie : un souverain, maître de l'Europe, plus glorieux que tous ses prédécesseurs ; plus grand par l'amour de ses peuples, que par le nombre de ses conquêtes : un époux aimable, et qui aux charmes de la jeunesse ajoutoit l'honneur des victoires et des triomphes ; une cour où nos guerres avoient formé tant de héros, où les largesses du prince attiroient tous les jours les plus grands talents, où de nouveaux plaisirs se succédoient sans cesse, où les monuments les plus superbes de la magni-

[1] Philippe, duc d'Orléans, régent de France.
[2] Première femme de Monsieur, frère unique du roi Louis-le-Grand.

ficence excitoient la curiosité et peut-être la jalousie de toutes les nations, et où l'excès seul de nos prospérités pouvoit nous préparer de loin des disgraces!

Rappelons, sans crainte, ces temps heureux. Ils furent effacés, je le sais, par des jours de tribulation et d'amertume, qui leur succédèrent. Mais le Seigneur vouloit nous châtier; il ne vouloit pas nous détruire. Le nuage depuis long-temps se dissipe, la lumière reparoît; un nouveau soleil se lève sur nos têtes [1], une régence paisible et glorieuse lui a préparé les voies. C'est le destin de la France, ou plutôt c'est de tout temps la conduite de Dieu sur une nation qu'il chérit. Nos malheurs ont toujours été les précurseurs infaillibles de notre élévation et de notre gloire.

Madame se montra à la France dans ces temps les plus heureux du dernier règne. La licence est d'ordinaire inséparable des prospérités : les bienfaits de Dieu nous amollissent; nous tournons contre lui ses propres dons, et les jours de ses faveurs sont presque toujours les jours de nos crimes. Au milieu de tant d'écueils, où l'exemple décide toujours des devoirs, la princesse pour qui nous prions, demeura fidèle; et Dieu qui venoit de la retirer du sein de l'hérésie qu'elle avoit sucée avec le lait, conserva le nouvel ouvrage de sa grace. Livrée à l'erreur par sa naissance et par son éducation, un trait d'élection singulière avoit été la discerner comme une autre Ruth, dans une terre étrangère, pour l'appeler à l'héritage du Seigneur, et l'associer à son peuple. Vos miséricordes, ô mon Dieu! sont fidèles, et vous les multipliez sur vos élus : les lumières de la foi, en dissipant les ténèbres de l'esprit, ne percent pas toujours les nuages que l'âge et les passions forment autour du cœur; dociles aux vérités de la doctrine sainte, nous n'en sommes pas moins rebelles aux devoirs qu'elle nous impose. Hélas! les mœurs ne discernent presque plus le peuple de Dieu des incirconcis; le Seigneur n'est pas plus servi dans la Judée, que dans Samarie; et la face de la terre partagée par tant de doctrines diverses, ne montre presque partout que des hommes qui se ressemblent.

La fidélité de Madame à ses devoirs, honora son retour à la foi. Entrée dans la voie de la vérité, elle y marcha d'un pas noble et constant; et de peur que l'erreur jalouse ne disputât à la grace la gloire de son changement, elle le ratifia tous les jours par sa conduite.

Les liens sacrés du mariage qui venoient de l'attacher au prince son époux, lui attachèrent en même temps toute sa tendresse : son cœur et son devoir ne se séparèrent jamais. La cour même, qui ne pardonne jamais à ses maîtres, et qui outre toujours à leur égard et l'adulation et la censure, en parla comme nous : il faut que la vertu soit bien pure, quand le courtisan la respecte.

[1] Louis XV venoit d'être sacré, et alloit être déclaré majeur

Vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu ! de répandre sur cette union sainte les bénédictions promises à la postérité de saint Louis. Un prince l'appui du trône, Philippe [1], le tuteur du roi et de l'État, le protecteur éclairé des droits du sacerdoce et de l'empire, le premier exemple d'une minorité pacifique, le modèle des princes bienfaisants, fut le premier fruit de vos promesses. Vous prévoyiez nos malheurs et nos pertes, et vous nous prépariez une ressource. Une nouvelle fécondité honora encore les chastes amours de cet auguste hyménée. La France en vit naître avec joie une princesse [2] qui régnoit déja sur tous les cœurs, et que nous ne devions pas posséder. Heureux les peuples qui la voient ! au milieu du calme et des plaisirs innocents d'une cour paisible et chrétienne, elle fait depuis long-temps les délices de ses sujets ; et le lien de la monarchie avec une maison féconde en héros, et à qui la maison de France seule peut disputer la gloire des siècles et l'antiquité de l'origine.

Les sentiments de la nature perdent souvent leurs droits dans le cœur des princes : élevés au-dessus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penser et de sentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité ; et destinés par la naissance à être les pères des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable à l'égard même de leurs enfants. Fausse grandeur que Madame ne connut point : elle crut que les devoirs et les sentiments de la nature étoient les plus nobles, parcequ'ils étoient les plus anciens ; que la simplicité des premières mœurs avoit plus de dignité et de véritable élévation, que tout le faste de nos usages : et la princesse la plus majestueuse que la France ait vue fut en même temps la mère la plus tendre.

Dois-je en attester ici les larmes du prince affligé qui m'écoute, et ne point ménager sa douleur ? Mais ces chères cendres parleroient à ma place ; et c'est le consoler, que de rappeler un souvenir même qui l'afflige.

Quelle tendresse ressembla jamais à celle de Madame pour ce prince auguste ? ses yeux pouvoient à peine suffire à le voir, et son cœur à l'aimer. Quelle joie, quand elle vit briller dans son enfance presque, les espérances de ces grands talents, et de cette supériorité de lumières, que la variété et l'immensité des connoissances cultivèrent depuis ; que les victoires ennoblirent, et qu'une régence mémorable éternisera dans nos annales ! Elle le vit, sans l'avoir desiré comme la mère des enfants de Zébédée, assis, par le droit de sa naissance, à la première place du royaume ; dépositaire du sceptre ; maître de nos destinées et de celles de l'État : et plus touchée de sa gloire que de son élévation, elle vit alors avec des larmes de tendresse, dans le cœur de tous les François, les mêmes sentiments

[1] Le duc d'Orléans, régent de France.
[2] La duchesse de Lorraine.

d'amour que ceux qu'elle avoit pour son fils ; et toute la nation l'adopter, si je l'ose dire, comme son enfant, dans le temps qu'elle le choisissoit pour son maître. Mais, nous pouvons l'ajouter ici, son salut l'intéressoit encore plus que sa grandeur. Comme une autre Monique, elle l'enfantoit tous les jours par ses prières et par ses larmes : elle n'offroit jamais à Dieu le sacrifice de son cœur et de ses lèvres, sans lui demander qu'il jetât enfin des regards de miséricorde sur ce cher enfant. Et que lui restoit-il en effet à desirer pour lui, que la gloire des Saints ?

Une princesse vertueuse l'avoit déja rendu père d'une nombreuse famille : elle voyoit les enfants de ses enfants : un jeune prince [1] dont les destinées rassurent l'Etat et affermissent le trône : des princesses [2] régner dans les plus brillantes cours de l'Europe : l'Espagne nous envoyer [3] et recevoir de nous les gages précieux d'une union éternelle : le feu qui avoit paru s'allumer, éteint par des alliances sacrées : le sang royal réuni à sa source ; et par l'habileté d'un ministre pour qui les difficultés mêmes semblent devenir des ressources, le fruit de nos victoires et de nos pertes conservé à l'Etat ; et une couronne qui nous avoit tant coûté, et que la valeur du prince que nous consolons avoit assurée au petit-fils de Louis-le-Grand, mise sur la tête de la princesse sa fille. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que les profondeurs de votre sagesse disposent les événements ; et qu'en paroissant ébranler les empires que vous protégez, vous ne voulez qu'en affermir le trône, et en accroître la domination et la puissance.

Peuples déja si rapprochés par la valeur, et par les guerres mêmes qui vous avoient toujours divisés, et aujourd'hui si unis par le sang même de nos maîtres, puissiez-vous transmettre, avec la succession de vos rois, cette alliance sainte aux races futures ! que les deux peuples ne forment jamais qu'un peuple ! que les campagnes ne voient jamais nos étendards opposés, et les lis déployés contre les lis ! que cette alliance resserrée par tant de nouveaux liens, devienne la loi fondamentale des deux monarchies ! que l'ame de Louis-le-Grand, qui en a été le principe, en soit le nœud éternel ! et puissent les deux nations, pour se soutenir, se prêter jusqu'à la fin des âges les mêmes armes qu'elles avoient employées pour se détruire !

Mais faisons-nous honneur ici à Madame d'une tendresse maternelle où la nature a, ce semble, plus de part que la vertu ? Oui, mes Frères, et nous devons cette consolation à la douleur du prince qui la pleure. Un cœur qui aime ce qu'il doit aimer, est toujours

[1] Le duc de Chartres.
[2] La princesse de Modène, la reine d'Espagne, femme de Louis Ier.
[3] L'infante d'Espagne, destinée à être reine de France, et retournée depuis à Madrid.

digne d'éloges ; et ce n'est que par vertu, qu on satisfait aux devoirs de la nature. Mais, d'ailleurs, Madame aima les princes ses enfants en mère, en princesse, en chrétienne. Ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités vulgaires que les foiblesses déshonorent ; et où, à force de donner tout à la tendresse, on ne donne rien à la raison et au devoir. Quelles leçons de grandeur, de dignité, de bienséance, de sagesse, furent les fruits de son amour maternel ! mais quels exemples encore plus puissants que les leçons ! Vous en conserverez un tendre et éternel souvenir, famille désolée ; et vous honorerez sa mémoire, en imitant ses vertus. Et vous, pieuse Adélaïde [1], qui, cachée dès vos plus jeunes ans dans le secret sanctuaire, avez préféré l'opprobre de Jésus-Christ à tout ce que le siècle peut laisser espérer de plus éclatant, vous ne cesserez de demander au pied des autels, que vos vœux et les nôtres, sur les destinées de votre auguste maison, s'accomplissent.

Rien n'est en effet plus rare pour les grands, que les vertus domestiques : la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes : toujours en spectacle, ils représentent ; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse, et l'homme prend sa place et se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, et entrer sans crainte dans ce secret domestique où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paroissent. Ce qu'il y a eu de privé et d'intérieur dans la vie de Madame, est aussi grand et aussi respectable que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés et fidèles de l'humanité, de la douceur et de l'égalité d'une si bonne maîtresse ! aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices ? votre zèle n'étoit-il compté pour rien ? vous croyoit-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins et vos peines ? vous regardoit-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie et à l'humeur d'un maître ? sentiez-vous votre dépendance, que par ses égards et ses attentions à vous l'adoucir ? en satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle ? votre cœur n'alloit-il pas toujours plus loin que votre devoir ? et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre et la douleur de l'avoir perdue ? L'abondance de vos larmes répond pour vous ; et plus vivement que mes foibles expressions, elle fait son éloge et le vôtre.

Oui, mes Frères, au milieu de sa nombreuse maison, Madame n'étoit plus une maîtresse ; c'étoit une mère affable et bienfaisante,

[1] Louise-Adélaïde d'Orléans, abbesse de Chelles.

dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendoit avec bonté dans le détail des peines et des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure, ou inattentive; et il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. Madame, avec un cœur élevé et digne de l'empire, avoit un cœur plus humain et plus compatissant que ceux même qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante : son crédit fut toujours une ressource publique : nous trouvions tous en elle une protectrice assurée : l'accès n'étoit pas même refusé aux plus inconnus; et le besoin, ou la misère seule, devenoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoissance sont les plus sincères et les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel?

L'autorité de la régence ne lui parut même souhaitable pour le prince son fils, que par la possession où ce nouveau rang alloit le mettre de faire des graces. L'événement a été encore plus loin que vos desirs, princesse si digne de nos regrets! les faveurs du prince sont aujourd'hui écrites dans les titres de nos plus illustres maisons, et en perpétueront les honneurs et les prééminences : chaque jour de son administration a été le jour de ses bienfaits; et la reconnoissance s'est plutôt épuisée que ses largesses.

Il n'est pas étonnant que le cœur de Madame, si sensible aux besoins et aux intérêts des personnes les plus indifférentes, fût si tendre et si fidèle pour ses amis. L'amitié est le seul plaisir presque que la plupart des grands font gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croient ne leur rien devoir eux-mêmes; et que c'est assez payer leur empressement, que de le souffrir. L'amitié plus sincère, et dès là moins rampante et moins empressée que l'adulation, leur paroît un hommage sec et aride : leur attachement même et leur confiance n'est qu'un goût passager, qui les gêne et les ennuie bientôt, et dont ils se débarrassent comme d'une contrainte. Ainsi vivant seuls dès qu'ils vivent sans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices font des adulateurs; leurs bienfaits, des ingrats; leurs vertus mêmes, des censeurs injustes. Madame eut pour ses amis, cette confiance et cette fidélité, dont on cherche depuis long-temps des exemples même parmi les hommes du commun. Un ami lui parut toujours le bien le plus précieux de la terre, et qui honore même les princes et les rois. Tous les biens, nous les devons, ou à la fortune, ou à la naissance : celui-là, nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

Tel fut le caractère de Madame dans sa vie privée; caractère connu, respecté, non-seulement de la nation, mais de toute l'Europe : une épouse fidèle, une mère tendre, une amie constante, une maîtresse douce et bienfaisante. Nos voisins l'ont toujours caractérisée par ces traits comme nous; c'étoit l'éloge public que

toutes les cours ont toujours fait d'elle : et si ces traits paroissent vulgaires, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles qui ne voient rien de grand dans les devoirs, qui croient que les vertus domestiques ne sont faites que pour le peuple ; que les princes ne sont dignes de nos éloges, que lorsque leur faste et leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre et compatissant déshonore le rang et la naissance ; que l'humanité dégrade l'homme ; et qu'il faut être né dur et bizarre, pour être né grand. Quel fléau pour le genre humain, si celui qui donne des princes à la terre punissoit l'erreur de ces images en nous donnant des maîtres qui leur fussent semblables !

Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur que l'humanité ? les princes ne sont puissants que pour être bons : ils doivent, si je l'ose dire, leur puissance et leur grandeur à nos besoins ; et s'il n'y avoit pas des foibles et des malheureux, le ciel n'auroit pas donné des maîtres à la terre.

C'est par là que Madame remplit toute la destinée de son rang : comblée des louanges de son époux ; appelée bienheureuse par ses enfants, et par ceux qui, attachés à son service, l'avoient toujours aimée comme leur mère : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt ; vir ejus, et laudavit eam : et domestici ejus vestiti sunt duplicibus.* Il nous reste encore la voix des peuples à écouter. Son histoire publique pourroit fournir des traits plus brillants que sa vie privée ; mais elle n'offrira pas de plus grandes vertus : et si la fidélité d'une épouse, la tendresse d'une mère, la bonté d'une maîtresse ont fait son éloge domestique ; la majesté, la bienséance, la piété solide et toujours soutenue d'une princesse, son amour pour le roi et pour l'Etat, vont remettre devant nos yeux un spectacle qui a long-temps honoré notre siècle, et qui a toujours fait son éloge public : *et laudent eam in portis opera ejus.*

SECONDE PARTIE.

Les princes ont plus de devoirs à remplir que le reste des hommes : plus ils sont grands, plus ils doivent de grands exemples : ils sont en spectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang sont le zèle pour l'Etat, dont ils sont les premiers sujets, et dont ils peuvent devenir les maîtres ; la bienséance dans les mœurs publiques, dont ils sont toujours les modèles ; la fidélité aux devoirs de la religion, que leurs ancêtres placèrent sur le trône.

A ces traits nous croyons voir revivre la princesse que nous avons perdue. Les mêmes lieus qui l'attachèrent au prince son époux l'attachèrent à la France : elle parut avoir épousé la nation. Le sang germanique, qui couloit dans ses veines, retrouva pour le sang françois, les penchants et les affections de la même origine ;

et descendue de ces anciens conquérants qui des bords du Rhin vinrent fonder dans les Gaules une monarchie qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à sa patrie, plutôt qu'en être sortie. Notre culte étoit devenu son culte, et notre peuple fut le sien; nos dieux furent ses dieux; nos usages, ses usages; notre gloire ou nos malheurs, ses malheurs ou sa gloire; et oubliant ses premières destinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le sang, ou par des commerces d'amitié et de bienséance, à la plupart des souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais par le cœur, qu'à la nation; et au milieu des guerres qui les avoient armés contre nous, ses liaisons avec les cours étrangères ne furent jamais que des témoignages éclatants de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur; et parmi les princesses étrangères que les liens du mariage unirent au sang de nos rois, et qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

Louis-le-Grand connut son zèle, et le paya d'une amitié et d'une confiance qui ne finirent qu'avec lui. Nul de vous ne l'ignore, quelle fut la constance de l'estime et de la tendresse de ce grand roi pour Madame. Les cours sont orageuses, les intérêts y décident toujours des affections; et comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connoissent presque pas de durée: tout y forme des nuages; les jours ne s'y ressemblent jamais; les mêmes flots, qui vous élèvent, vous ouvrent le gouffre à l'instant; et la vicissitude éternelle des événements est comme le seul événement et le seul point qu'on y voit de fixe.

Madame n'éprouva point ces révolutions. Une noble franchise, si ignorée dans les cours et qui sied si bien aux grands, la rendit toujours respectable au roi: il trouvoit en elle, ce que les rois ne trouvent guère ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de son caractère, que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture et sa candeur. Les souplesses et les artifices de la dissimulation, qui font toute la science et tout le mérite des cours, lui parurent toujours le sort des ames vulgaires. C'est se mépriser soi-même, que de n'oser paroître ce qu'on est. L'art de se contrefaire et de se cacher, n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices; et elle crut qu'on n'étoit grand, qu'autant qu'on étoit vrai.

Aussi Louis, plus touché du simple et du naturel, que du faste des hommages, venoit se délasser des adulations auprès de Madame. C'étoit là que sa cour prenoit une nouvelle face: le faux en étoit banni; la vérité y présidoit, et reprenoit ses droits: la confiance et la noble simplicité environnoient le trône, et la tendresse en faisoit le plus superbe hommage.

Ce prince, qui avoit élevé plus haut que tous ses ancêtres la

gloire de la monarchie, et qui vit un si long cours de prospérités finir par des disgraces, vit aussi l'amour et le courage de Madame, croître avec ses malheurs. Quelles larmes ne donna-t-elle point alors à nos pertes ! La vie même de son cher fils tant de fois exposée, ne l'occupoit pas plus vivement que le danger de l'état. Les plaies de la nation étoient aussi douloureuses pour elle, que celles dont ce prince belliqueux sortoit souvent couvert des combats : et sa gloire même ne pouvoit la consoler de nos disgraces.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déja rappelés, où toute la famille royale presque éteinte; où le trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la couronne attendoit, abattues, il ne nous restoit de toutes nos espérances, que la caducité d'un grand roi que nous allions perdre, et l'enfance d'un successeur que nous craignions de ne pouvoir conserver? Louis, inébranlable au milieu des débris de sa maison, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil et le préparatif des siennes : il avoit assez vécu pour sa gloire; mais il n'avoit pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce règne long et glorieux devoit avoir le destin des choses humaines; ses jours, comme les nôtres, étoient comptés : le terme fatal arriva; les desseins du ciel sur sa grande ame étoient accomplis, et la France perdit un roi qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs que dans nos annales. Mais Madame perdoit un ami; et s'ils sont rares sur la terre, ils le sont encore plus sur le trône. Sa douleur égala sa perte, et lui cacha même des espérances flatteuses qu'auroit pu entrevoir un cœur moins touché. La cour, que Louis seul remplissoit de sa gloire et de sa majesté, ne lui parut plus qu'une solitude affreuse : elle crut vivre dans une terre déserte et abandonnée; et ce monarque si glorieux, qui laissoit en mourant un si grand vide sur la terre, en laissa un dans son cœur que rien depuis ne put jamais remplacer.

Son zèle seul pour nos rois survécut à Louis : et s'attendrissant sur le bas âge du prince que tant de morts venoient d'élever sur le trône; en le reconnoissant pour son maître, elle l'aima comme son enfant. De quels yeux voyoit-elle croître tous les jours avec lui ses heureuses inclinations et nos espérances ! avec quels transports de tendresse y voyoit-elle se développer chaque jour les traits, la majesté, les manières, tout le grand caractère de son auguste bisaïeul ! avec quelle circonspection respectueuse approchoit-elle du trône naissant ! L'enfance des souverains, qui rend toujours autour d'eux les bienséances du respect et des hommages moins attentives, redoubloit la bienséance et l'attention de son respect et de ses hommages; et si une nation si tendre, si fidèle, si respectueuse envers ses rois, avoit eu besoin là-dessus de ces grands exemples, elle nous avoit appris à aimer nos maîtres, elle nous apprenoit alors à les respecter.

C'étoit la louange publique que la France donnoit à Madame. Et ce zèle pour nos rois, qui fait ici son éloge, n'a-t-il pas lui-même hâté notre deuil? Ses yeux qui voyoient déja de loin la terre des vivants, avant de se fermer à la lumière voulurent voir le roi dans toute la gloire de son sacre [1] : *Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longè* (Is., XXXIII, 17). Ses forces parurent se ranimer; son courage n'écouta point nos frayeurs. Munie des saints mystères et de cette viande qui fait la force des voyageurs, nous la vîmes partir en triomphe pour la cérémonie auguste, comme si elle alloit elle-même prendre possession de l'empire, ou, pour mieux dire, de l'immortalité. Elle vit, avec des yeux déja mourants, l'onction sainte couler sur l'enfant de tant de rois : cette onction qui est le titre le plus ancien et le plus vénérable de la foi de nos monarques, et des prérogatives de la monarchie : cette onction qui consacra les Clovis, les Charlemagne, les saint Louis, et qui a donné tant de saints et tant de héros au trône des François. Elle porta aux pieds des autels, avec ses derniers vœux, les vœux de toute la nation, pour le salut et la gloire d'un prince que le Dieu de ses pères venoit de marquer du caractère sacré de la royauté. Elle parut, comme le saint vieillard de Jérusalem, si respectable par ses années et par sa piété, n'avoir plus de regret à la vie, depuis que ses yeux avoient vu cet enfant précieux, qui devoit être la gloire et l'espérance de son peuple, faire dans le temple, au Maître des rois, le premier hommage public de sa souveraineté.

Jour trop heureux, que vous nous prépariez de larmes! elles couleront long-temps pour vous surtout, princesse affligée [2], que la présence d'une mère si chérie avoit attirée d'une cour étrangère, à cette superbe solennité! Vous couriez recevoir ses tendres embrassements, hélas! et vous veniez recevoir ses derniers soupirs : vous redoubliez pour elle vos soins, vos empressements, vos tendresses, hélas! et vous lui rendiez vos derniers devoirs. Ainsi, ô mon Dieu! vous nous menez toujours à l'affliction par des jours de sérénité et d'allégresse.

Mais cachons-nous encore pour un moment ce triste spectacle. L'amour de Madame pour le roi et pour l'état, prenoit sa source dans un cœur pour qui les devoirs étoient devenus des penchants : plus son rang l'approchoit de la majesté royale, plus elle fut attentive à n'en pas laisser avilir la dignité : elle le rendit plus respectable, en le respectant toujours elle-même. Quelle bienséance et quelle majesté dans les mœurs publiques! Les grands regardent souvent leur naissance comme une prérogative qui en autorise les avilissements, et se font de nos hommages mêmes un titre d'indé-

[1] Voyage de Madame à Reims, pour voir le sacre de Louis XV. Elle y alla malade, et mourut peu de jours après son retour.

[2] La duchesse de Lorraine, fille de Madame.

cence. Persuadés qu'ils ne doivent rien au reste des hommes, ils croient aussi ne se devoir rien à eux-mêmes.

Le France a-t-elle jamais vu de princesse soutenir avec plus de décence et de dignité, l'élévation de son rang? Les mœurs avoient beau changer : en vain le siècle ne connoissoit plus l'ancienne gravité de nos pères, en vain la licence avoit pris la place des règles et des bienséances, en vain la modestie et la pudeur n'étoient plus pour le sexe que des usages surannés ; en vain la cour elle-même, loin de s'opposer à ces nouvelles mœurs, en fournissoit souvent le modèle : Madame se ressembla toujours à elle-même. Nous l'avons vue seule presque, conserver aux règnes à venir la bienséance et la tradition des premiers usages, que l'amour de la paresse et de la commodité abolissoit peu à peu; faire passer aux âges suivants, ce qui nous reste de grand et d'honorable des anciennes cours; et sauver l'uniformité à une nation, que la lassitude seule des changements pourra fixer un jour.

Majestueuse, sans faste, elle ne regarda pas la fierté comme une bienséance de son rang : la majesté qui l'environnoit, étoit affable et accessible : en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuser nos cœurs : on ne trouvoit point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de silence, ou de dédain, qui fait souvent toute la majesté des grands : on n'y voyoit pas une cour tremblante, n'oser presque lever les regards jusqu'au maître, et craindre de manquer au respect dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchoit pas nos louanges : vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui étoit à charge : le langage des cours, qu'elle n'avoit jamais parlé, elle ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces moments fâcheux, où il est si dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous rassuroit toujours contre son rang : tous les moments étoient ceux que nous aurions choisis nous-mêmes : en sortant d'auprès d'elle, chacun se trouvoit marqué par quelque trait singulier de bonté; et nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être grand, et de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent!

Enfant auguste [1] que l'Espagne vient de nous rendre, élevée au milieu de nous pour régner un jour sur nous, et destinée à partager avec le jeune Louis le trône de vos ancêtres, pourquoi vos jeunes ans ont-ils été si tôt privés d'un si grand exemple! Puissiez-vous l'avoir assez connue pour l'imiter! que ses vertus douces et bienfaisantes brillent en vous, autant que la couronne qui vous

1 L'infante d'Espagne, encore alors à Versailles.

attend! Tout ce que la France peut desirer, c'est une maîtresse qui lui ressemble.

Mais, mes Frères, ce qui nous rend aimables devant les hommes, ne nous rend pas toujours agréables aux yeux de Dieu. Les vertus humaines peuvent nous attirer des éloges humains; les siècles peuvent louer des actions qui honorent les siècles, et qui s'effaceront avec eux : la piété seule survit aux siècles et aux temps, et va écrire nos louanges, ou plutôt les louanges de la grace, dans les livres éternels. Ce seroit peu d'avoir mis le monde dans les intérêts de notre gloire : hélas! la gloire que le monde donne n'a pas plus de durée ni plus de réalité que lui : la vie la plus éclatante sans la foi n'est qu'un songe et un fantôme; et on n'a pas vécu quand on n'a pas vécu pour Dieu. Vérités saintes, que le monde ne connoît pas, une foi vive vous avoit gravées dans le cœur de notre pieuse princesse!

Quels exemples de piété n'a-t-elle pas donnés à la France, et d'une piété qui portoit tous les traits de son caractère; simple et soumise, exacte et régulière, noble et héroïque!

Les préjugés de l'erreur qui avoit présidé à son éducation, ne paroissoient plus en elle que par une docilité plus religieuse aux mystères de la foi. Ses lumières se bornoient à ses devoirs : elle respectoit le nuage qui couvre toujours le sanctuaire. Les saintes ténèbres de la religion fixoient elles-mêmes sa foi, et affermissoient sa soumission : elle croyoit qu'il étoit insensé à l'homme de vouloir connoître ce que Dieu a voulu nous cacher. *Il y a trop à hasarder*, disoit-elle souvent, *et c'est une folie de vouloir chercher dans le doute une sûreté que la religion seule promet.* Jamais de ces ostentations, si indécentes au sexe surtout, de ces étalages vulgaires d'incrédulité, qui croit tout savoir quand elle doute de tout; qui ne se glorifie du naufrage de la foi, que pour se calmer souvent sur celui de la pudeur; et qui ne connoît pas même assez ce qu'il faut croire pour en douter.

Désabusée des erreurs étrangères, elle ne voyoit qu'avec une vive douleur les tristes dissensions qui, dans ces jours de trouble et de confusion, se sont élevées dans le sein même de l'Eglise : elle adressoit au ciel les vœux les plus ardents, afin qu'il bénît les soins que le prince son fils prenoit de les calmer. Mais, instruite qu'il est nécessaire qu'il y ait des scandales, les troubles de l'Eglise affligèrent son cœur, sans ébranler jamais sa foi et sa soumission : jamais de retour sur ce qu'elle avoit quitté, parcequ'elle l'avoit quitté volontairement : jamais de doute sur le parti qu'elle avoit pris, parcequ'elle l'avoit pris avec lumière et par conviction. L'Eglise, quoique battue des flots, agitée par la tempête, n'en étoit pas moins à ses yeux la colonne et la base de la vérité, et l'arche sainte dans laquelle seule se trouve la paix et le salut. Vous avez marqué, ô mon Dieu! des bornes aux maux de cette Eglise, l'objet éternel

de votre amour; de cette épouse chérie, que vous avez acquise au prix de tout le sang de votre Fils. C'est de ces temps de trouble et d'obscurité que sort toujours le calme et la lumière : toujours, dans votre colère, vous vous souvenez de faire miséricorde. Quand viendront des jours paisibles et sereins succéder à ces jours malheureux? Puissent nos soupirs et nos larmes les hâter! puissions-nous en être les heureux témoins, et ne transmettre à nos neveux que l'histoire déplorable de nos dissensions!

Piété de Madame, simple et soumise; mais exacte et régulière. La foi veut des œuvres; et l'on croit en vain, quand on vit mal. Avec quelle profonde religion approchoit-elle régulièrement des saints mystères! abîmée devant la majesté de Dieu, toutes les grandeurs de la terre ne lui paroissoient plus qu'un atome et un néant. Les livres saints étoient sa consolation de tous les jours : elle y sentoit ce touchant, ce sublime, ce divin, qui ne peut être l'ouvrage de l'esprit de l'homme. Ces vérités saintes dans nos bouches, ne lui paroissoient pas moins dignes de son amour et de ses empressements; et nous la voyions avec joie dans nos temples, au milieu de la multitude des fidèles, venir soutenir, par la majesté de sa présence, et la dignité de notre ministère, et le respect dû à la parole dont nous sommes les ministres.

Ses sentiments ne démentoient pas ses œuvres publiques. Vous le savez, vierges saintes [1], pieuses dépositaires des plus secrets mouvements de son cœur! que de prières ferventes, que de pratiques de piété, que d'entretiens édifiants vos murs sacrés ont cachés au public! L'austérité de votre retraite déja si adoucie par la ferveur, ne l'étoit-elle pas encore par ses grands exemples? permettoit-elle seulement à votre tendresse des vœux pour la prolongation de ses jours? *Bornez vos vœux à mon salut*, vous disoit-elle souvent : *il importe peu de vivre; mais il importe de s'assurer l'éternité.*

Elle se l'assuroit en effet tous les jours par le mérite de ses œuvres. Les pauvres soulagés avec profusion; les serviteurs de Dieu honorés de sa familiarité et de sa confiance; les offenses oubliées, et cachées au pied de la croix; une humilité que l'élévation de son caractère et de son cœur rehaussoit encore; une attention scrupuleuse sur tous les devoirs de la religion, où tout lui paroissoit grand; une sainte avidité pour le froment des élus; une confiance sans réserve pour le ministre qui la conduisoit dans les voies du ciel; un goût pour le bien, un dégoût pour tout ce qui ne mène pas à Dieu : c'est l'histoire nue et simple de sa vie; et tout ce que l'art pourroit y ajouter déshonoreroit son éloge.

Ne nous abusons pas, mes Frères : ainsi vécut cette pieuse princesse; et ce ne sont que les mêmes routes qui peuvent nous conduire à la paix, au calme, au courage, qui accompagnèrent sa

[1] Les religieuses carmélites de la rue de Grenelle, où Madame se retiroit souvent.

mort. On ne la voit approcher avec confiance que lorsqu'on l'a attendue avec frayeur. Dieu, qui se préparoit sa victime pour l'autel éternel, la purifioit depuis long-temps par l'épreuve des infirmités et des souffrances. Nous voyions de loin approcher notre deuil : les remèdes prolongeoient ses jours, et ne calmoient pas notre crainte : son courage sembloit donner une nouvelle force aux remèdes et ne donnoit pas une nouvelle sûreté à nos espérances : le ciel, touché des vœux et des larmes d'une maison désolée, sembloit suspendre quelquefois le cours de ses maux, mais ne suspendoit pas l'ordre des desseins éternels, et le cours destiné aux jours de sa vie mortelle. Nous avions beau la rassurer par nos souhaits ; l'éternité s'ouvroit de jour en jour à ses yeux : plus le Seigneur sembloit différer, plus elle le voyoit près ; elle le hâtoit même par ses desirs : en cela seul peu attentive à nos vœux, elle craignoit d'avoir trop vécu, et souhaitoit de ne plus vivre. *Je ne crois pas que de vivre plus long-temps me rende meilleure :* c'étoit son langage ordinaire. Nous nous flattons tous par des espérances de conversion : elle nous apprenoit que le temps qu'on destine au repentir, ne fait qu'accumuler de nouveaux crimes ; et qu'un vain espoir de changer est plutôt un écueil qu'une ressource de salut.

Enfin, sourd à nos gémissements, le ciel se rend à ses desirs. De retour du voyage où sa tendresse avoit eu plus de part que la pompe du spectacle, l'accablement augmente : nos frayeurs redoublent, nos espérances s'évanouissent : la mort qu'elle portoit depuis long-temps dans son sein, se montre à découvert et se déclare. Et de quels yeux Madame la voit-elle approcher ! faut-il recourir, pour lui annoncer le jour du Seigneur, à ces précautions étudiées, qui ne le montrent qu'en le cachant ? C'est elle qui le publie, qui l'annonce à des spectateurs désolés, et qui voudroient se le cacher à eux-mêmes. A-t-on besoin, pour la calmer sur les frayeurs de la mort, de lui montrer de fausses espérances de vie ? au milieu du trouble, de la consternation, des cris, des sanglots qui environnent le lit de sa mort : *Nous nous retrouverons dans le ciel*, dit-elle avec une sérénité que ses maux et ses souffrances ne peuvent altérer. Elle console notre douleur : elle sourit à nos clameurs : c'est le jour de son triomphe, et elle ne veut pas qu'on le déshonore par des larmes. Les larmes mêmes du prince son fils, ce fils l'objet le plus cher de sa tendresse : ce fils qu'elle voit à ses pieds, accablé, pénétré d'une profonde douleur, et pour qui elle avoit sollicité si long-temps au pied des autels les miséricordes éternelles ; les larmes de ce cher fils touchent son cœur maternel, mais n'ébranlent point sa foi. Ses vœux mourants le présentent encore au Dieu qui vient au-devant d'elle : en le comblant de ses bénédictions, elle ne lui souhaite pas comme autrefois un patriarche au lit de la mort à son fils : *que les peuples lui obéissent, que les tribus l'adorent comme leur chef, qu'il soit le maître de ses frères, que les enfants de sa mère et*

prosternent devant lui (Gen., xxvii, 29). Elle l'avoit vu jouir presque de toutes ces vaines prospérités; ses desirs sont plus hauts et plus dignes de la foi : elle ne lui souhaite que le don de Dieu; et ne compte pour rien de se séparer de lui dans le temps, pourvu qu'elle ne le perde pas dans l'éternité. *Servez Dieu et le roi*, lui dit-elle, *et ne m'oubliez jamais.*

Non, vous ne serez jamais effacée de son souvenir, princesse si digne de ses regrets et de sa tendresse, la grandeur de sa perte ne nous répond que trop de la durée de sa douleur : nous mêlerons toujours nos larmes aux siennes. Et si les vœux des Justes mourants sont toujours exaucés, grand Dieu! puissent ceux de la princesse qui expire être écoutés! puissent les derniers desirs de sa foi et de sa tendresse pour son fils, être montés avec elle au pied de votre trône ; attirer sur lui les regards de votre miséricorde; le rendre aussi agréable à vos yeux, qu'il est grand devant les hommes; et écrire son nom dans le livre de l'immortalité, en caractères aussi glorieux qu'il le sera dans nos histoires!

Pour nous, mes Frères, n'attendons pas à la dernière heure : ceux qui attendent toujours ne changent jamais. Comptons avec nous-mêmes, avant que Dieu compte avec nous. Vivons comme nous voudrions alors avoir vécu. Assurons-nous ce que nous espérons. Ne faisons pas du salut un vain projet; mais faisons de tous nos projets la voie de notre salut. Et quelque éclatante qu'ait été notre vie, souvenons-nous que nous n'y trouverons de réel que ce que nous aurons fait pour l'éternité. *Ainsi soit-il.*

FIN DES ORAISONS FUNEBRES.

MYSTÈRES.

AVIS AU LECTEUR.

Nous n'avons rien de particulier à dire sur les Sermons qui terminent ce volume. L'on y retrouvera Massillon toujours semblable à lui-même, malgré la différence des sujets qu'il entreprend de traiter; l'on y admirera surtout cette fécondité de génie qui ne s'épuise jamais, et qui paroissant avoir tout dit sur une matière, sait la représenter sous une forme nouvelle, toujours également intéressante. L'instruction *sur les œuvres de miséricorde*, et le petit discours *sur le renouvellement de la ferveur des premiers chrétiens*, n'ont été placés à la suite des Mystères, que parceque nous n'avions point d'autre place plus convenable à leur donner.

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Postquàm impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (LUC, II, 22.)

La soumission à la volonté de Dieu est la grande vertu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple, dans le mystère que l'Église propose à la piété des fidèles. Quoique toute la vie de cette Vierge sainte ait été une conformité continuelle aux ordres du ciel, un acquiescement universel aux vues et aux desseins de Dieu sur elle, il semble cependant que c'est cette disposition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de son Fils au temple; et que c'est dans ce mystère que le sacrifice qu'elle fait à la volonté de Dieu de ses lumières est plus entier et plus héroïque : et c'est cette vertu principale que nous allons vous proposer pour modèle.

En effet, sans elle, la vertu n'est plus qu'une humeur ou une recherche continuelle de nous-mêmes : sans elle, les illusions de notre esprit deviennent notre seule loi; les inconstances de notre cœur, notre seule règle; la bizarrerie de nos desirs, notre seul frein, et l'unique ressort de notre conduite; nous devenons, en un mot, notre divinité nous mêmes.

C'est la conformité à la volonté de Dieu, qui fait tout le prix de nos sacrifices; qui donne du mérite à nos souffrances; qui sanc-

tilie nos joies ; qui ôte à nos afflictions leur amertume, à nos prospérités leur venin ; qui fixe nos irresolutions ; qui calme nos craintes ; qui soutient nos découragements ; qui règle nos esperances ; qui fait la sûreté de notre zèle, la consolation de nos dégoûts ; en un mot, qui assure toutes nos vertus, et qui nous rend utiles nos imperfections mêmes.

C'est elle qui inspire les bons conseils ; qui nous répond du succès de nos entreprises ; qui nous rend maîtres des événements ; qui sanctifie tous les états ; qui règle tous les devoirs ; qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des empires, la majesté des souverains, la fidélité des sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique, et qui fait que chacun à sa place, ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui, et ne pense qu'à remplir et sanctifier les devoirs de son état propre.

C'est elle, Sire[1], qui fait régner les rois avec piété et avec justice ; et qui corrige en eux, et l'orgueil des prospérités, et l'amertume des disgraces, en leur faisant adorer dans la volonté du souverain dispensateur des événements, la source commune d'où ils partent.

D'où vient donc, mes Frères, que cette soumission si nécessaire et si consolante, est si rare parmi les fidèles ? d'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines, nous vivons presque tous comme s'il n'y avoit point d'Être souverain au-dessus de nous, qui en fût le modérateur ; comme si le hasard étoit le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur où du malheur de nos destinées ?

Souffrez donc qu'en vous proposant aujourd'hui l'exemple de la soumission de Marie, je vous entretienne sur une matière si importante. Comme par les suites de votre rang, de vos places et de votre naissance, vous tenez la plupart aux plus grands événements qui se passent ici-bas ; souffrez que je vous apprenne à les ramener à leur source, et à reconnoître un Dieu dans l'univers, seul dispensateur des bons et des mauvais succès.

Premièrement, quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu ; secondement, quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte :

C'est-à-dire ; d'où vient que nous ne voulons jamais ce que Dieu veut ; d'où vient cependant qu'il y a tant de douceur et de consolation à ne vouloir que ce que Dieu veut. Implorons, etc.

Ave, Maria.

[1] Louis XIV.

PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu sont : premièrement, une vaine raison, qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement de ses propres lumières ; qui veut approfondir ce qu'elle devroit adorer, et qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

Secondement, un fonds d'amour-propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes ; que nous nous regardons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que tout fût fait pour nous : de sorte que tout ce qui n'entre pas dans le plan de nos vues et de nos passions nous révolte.

Troisièmement enfin, une fausse vertu qui sous prétexte de chercher Dieu ne se cherche qu'elle-même ; et substitue toujours les desirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous, aux devoirs que sa volonté sainte nous impose. Or voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à sacrifier aujourd'hui aux ordres du ciel.

Premièrement, une vaine raison : que de doutes, que de difficultés, dit saint Bernard, ne pouvoit-elle pas opposer à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le temple ! que de raisonnements spécieux ! rien d'impur n'avoit souillé son enfantement ; elle étoit même devenue plus pure en devenant mère : qu'étoit-il besoin d'aller se purifier d'une souillure qu'elle n'avoit pas contractée, et racheter par une vile offrande, celui qui venoit racheter tous les hommes de la servitude du démon et du péché ? Cependant elle obéit : et sacrifiant ses lumières aux raisons éternelles et toujours justes de la sagesse divine, elle nous apprend que c'est au Seigneur à vouloir, et à la créature à obéir et à se soumettre.

Cependant, mes Frères, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. Vaines créatures, nous osons sans cesse appeler le Seigneur en jugement avec nous ; nous voulons être sages contre Dieu même : et soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes, ou de ses desseins éternels sur nos destinées particulières, nous ne trouvons jamais qu'il ait raison ; et nous opposons toujours nos foibles raisonnements aux abîmes profonds de sa sagesse et de sa raison éternelle.

Je dis, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes. Eh ! qu'entendons-nous tous les jours dans le monde que des réflexions insensées sur les voies de Dieu ? on lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils et des profondeurs de sa providence : pourquoi il laisse tant d'infidèles sur la terre ? pourquoi tous les hommes ne sont pas sauvés ? pourquoi il a rendu le salut si difficile ? pourquoi il a fait les hommes si foibles ? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plupart des

choses que nous devons croire? pourquoi il permet tant d'événements si funestes à la foi et à la gloire de son Eglise? que sais-je? des questions éternelles, où l'on voit l'homme se jouer de Dieu; le vil esclave vouloir faire rendre compte au maître souverain; le vase de boue demander à l'ouvrier souverain, pourquoi il l'a fait ainsi; le ver de terre rampant dans cet exil, où un abîme immense le sépare de son Dieu, oser lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe; donner des conseils au Seigneur; fournir à sa sagesse de nouvelles vues; condamner l'économie de la religion; s'en former un plan spécieux et plus plausible; oser réformer ce grand ouvrage qui est la fin de tous les desseins de Dieu; et lui substituer les chimères de son propre esprit, et un ouvrage de confusion et de ténèbres.

Et certes, mes Frères, si les princes eux-mêmes dans la conduite des affaires publiques, et dans les ressorts infinis qui font mouvoir tout le corps des états et des empires, ont des secrets que nous ne saurions approfondir; voulons-nous que Dieu, dans ses voies éternelles sur le salut et les destinées de tous les hommes, n'en ait point pour ses créatures? si le gouvernement d'un état seul demande des conseils cachés, et des mesures inconnues, qui souvent nous révoltent parceque nous n'en voyons pas les raisons et les utilités secrètes; quoi! nous voulons que le gouvernement de l'univers, que la conduite universelle de tous les hommes et de tous les siècles, depuis la naissance du monde jusqu'à la fin, n'ait pas à notre égard certains secrets et des obscurités dont les raisons éternelles échappent à nos foibles lumières? S'il y a des mystères dans le conseil des souverains, selon l'expression des livres saints, n'y en auroit-il point dans les conseils de Dieu? et s'il faut, dit l'Ecriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples, et ne pas faire de vains raisonnements sur des démarches dont nous ignorons toujours les motifs; le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines, seroit-il moins respectable; et serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul, et dont nous ne connoissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même?

Adorons les secrets de Dieu, mes Frères : si ce que nous connoissons de ses œuvres nous paroît si divin et si admirable; pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connoissons point, l'est aussi? s'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentiroit-il lorsqu'il se cache? si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse et de lumière; pourquoi l'économie de la religion, que nous ne saurions voir, et qui est le chef-d'œuvre de tous ses desseins, seroit-il un ouvrage de confusion et de ténèbres? et s'il a réglé avec tant de poids et de mesure les choses visibles, qui doivent périr; comment auroit-il

laissé dans le désordre les choses invisibles, qui dureront autant que lui-même?

J'ai dit encore, soit qu'il s'agisse de ses desseins éternels sur nos destinées particulières : car non-seulement nous condamnons sa conduite dans ses voies éternelles sur tous les hommes, mais encore sa conduite à notre égard. Nous nous en prenons à sa providence de nous avoir placés en certaines situations, où notre foiblesse trouve des écueils inévitables : nous le blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'il nous impose : nous nous plaignons que la cour, que les armes, que les emplois où notre rang et notre naissance nous attache, nous éloignent du salut, et nous le rendent comme impossible : il nous semble que nous nous serions sauvés dans une vie privée, et loin des grandes tentations : nous réformons le plan éternel de sa providence à notre égard ; et nous nous formons une destinée plus sûre à notre gré, que celle que sa sagesse adorable nous a formée.

Nous ne pensons pas que Dieu proportionne les graces aux états ; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous ; que la plupart des dangers et des occasions, dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places. Nous ne pensons pas que la même foiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde et de la cour, nous auroit fait une tentation de la retraite même ; que nous portons partout avec nous la source de nos crimes et de nos malheurs ; et qu'ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors et de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Nous ne pensons pas que tous les états ont leurs dangers ; que les Saints, dans quelque situation qu'ils aient été, à la cour ou dans les déserts, ne se sont assuré le salut que par des violences inouies ; que c'est une erreur de croire qu'il y ait quelque situation sur la terre, où le salut ne coûte pas de grands efforts ; que notre imagination ne nous promet une sûreté dans les états où nous ne saurions être, que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent ; que l'amour-propre nous donne sans cesse le change ; et que pour adoucir à nos yeux les égarements de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre situation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

Enfin, nous ne pensons pas que si les périls sont plus grands dans l'élévation où nous sommes nés, les biens que nous pouvons y faire sont aussi plus étendus et plus considérables ; que s'il y a plus d'occasions de chute, il y a aussi plus d'occasions de mérite et de vertu ; que les objets séduisants et les grands spectacles qui nous environnent, sont bien moins des piéges que des instructions ; que la cour, où notre destinée nous attache, nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en désabuser et nous en deprendre ; que

ses dégoûts arment le cœur contre ses périls; que ses amertumes détrompent de ses plaisirs; que ses inconstances et ses révolutions refroidissent sur ses espérances; que le vide et l'ennui de ses amusements, nous rappelle comme de lui-même à une vie plus sérieuse et plus solide; que la perfidie et la fausseté de ses amitiés, nous fait chercher en Dieu seul un ami éternel et fidèle : en un mot, que nous trouvons le remède dans le mal même; et que la sagesse de Dieu a pourvu avec une dispensation si admirable au salut de tous les hommes, que dans chaque état les périls ont leurs compensations, et fournissent pour ainsi dire les sûretés; et que les mêmes objets qui font la plaie, ont pour nous des retours qui la guérissent.

O mon Dieu! vous êtes un juge si patient et si miséricordieux de nos œuvres, et nous sommes les censeurs sévères et éternels des vôtres! nous vous appelons sans cesse en jugement, et vous suspendez le nôtre! nous vous demandons tous les jours compte de vos desseins adorables, et vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos intentions et de nos démarches! O mon Dieu! que deviendroit l'homme, si vous preniez à son égard les mêmes dispositions qu'il a pour vous; si vous vous faisiez un plaisir de le trouver coupable, comme il semble s'en faire un de vous condamner; et si vous examiniez ses fautes avec cet œil de sévérité avec lequel il examine vos merveilles? Première source de notre révolte contre la volonté de Dieu; une vaine raison.

La seconde, c'est l'amour excessif et déréglé de nous-mêmes; et c'est ici le second sacrifice de soumission à la volonté de Dieu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne consulter que les sentiments humains, tout lui eût fourni des prétextes pour se soustraire à la volonté du Dieu de ses pères : les intérêts de sa maternité divine; le prodige de son enfantement; la honte même de sa pauvreté, et de la médiocrité de son offrande : tout sembloit révolter son cœur contre la soumission que Dieu demandoit d'elle : mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair, persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous c'est le sacrifice de nous-mêmes; et que ce qui nous coûte le plus à offrir, est d'ordinaire la seule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes Frères, d'où vient en second lieu ce fonds de révolte, que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à nous-mêmes, car c'est le vice des grands surtout; que nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout étoit fait pour nous; que nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous : en un mot, que nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre; qu'il n'agît que pour nous seuls; qu'il rapportât tout à nous seuls; qu'il ne disposât des

choses d'ici-bas, que par rapport à nous seuls; et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers, et le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. Ainsi, mes Frères, nous qui malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls desirs; que tous les événements s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls; enfin nous voudrions être la fin de toutes les voies et de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies et de tous nos projets sur la terre.

Et de là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité; et nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes, de tous les événements qui nous environnent. Ainsi tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte : le plus léger contre-temps nous accable : nons nous plaignons de Dieu; nous croyons qu'il a tort à notre égard, et qu'il nous maltraite : nous, mes Frères, qui dans l'élévation et l'abondance où nous sommes nés ne souffrons presque rien; nous, dont les peines légères sont compensées par tant d'endroits capables de contenter l'amour-propre; nous, qui ne connoissons pas, comme dit le Prophète, les travaux et les amertumes qui affligent le reste des hommes, et dont les moments les plus tristes seroient des moments de félicité pour mille malheureux. Ah! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'est que Dieu ne mêle pas assez d'amertume à tous les plaisirs qui nous environnent; c'est qu'il permette que nous soyons trop heureux sur la terre; c'est qu'il ne nous laisse jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés, et qu'il ne daigne pas nous visiter quelquefois par des afflictions dans sa grande miséricorde : il faut que Dieu soit bien irrité contre nous, lorsque tout favorise nos passions; que nos plaisirs ne trouvent point d'obstacle; que tout rit à nos penchants; et que les desirs seuls de notre amour-propre, semblent décider de tout ce qui nous regarde : qu'il est terrible alors à notre égard, mes Frères! il nous traite comme des victimes qu'on engraisse et qu'on orne de fleurs, parcequ'on va bientôt les conduire sur le bûcher, et qu'on les destine au sacrifice.

De là, secondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos desirs, nous ne sommes jamais contents de notre état, de notre élévation, de nos places : nous trouvons tonjours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons; nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures;

nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement de ce que la Providence nous offre : ce qui nous manque nous inquiète plus, que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire; tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déja fait : *Notre orgueil monte toujours* (Ps. LXXIII, 23), comme dit le Prophète : semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux et nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue, de nouveaux pays et des espaces immenses qui raniment nos prétentions : plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire : le terme de nos desirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres : notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît : la destinée que Dieu nous fait, n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes : nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; et pour nous dégoûter d'un bien que nous avons long-temps desiré, il suffit enfin que la Providence nous l'accorde.

De là, troisiémement, comme notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et que nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage; les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenoient, et qu'on nous ravit injustement. Tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit et nous blesse : nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos frères : leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie : les applaudissements qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient; nous tournons contre nous tout ce qui leur est favorable : nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; et peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur de nos frères.

De là enfin, comme nous croyons seuls avoir la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure : nous voudrions que les places et les dignités fussent dispensées à notre gré; que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avoit déja destinées; que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres; nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe; nous ne respectons pas assez l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde visible, ni sa volonté sainte dans la volonté

ou le caprice même des souverains, qui n'ont en main la puissance et l'autorité, que pour être les premiers ministres de sa providence : nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places et des faveurs : il se peut faire que les hommes aient tort, et fassent des choix injustes ; mais Dieu a toujours raison, et il se sert de leurs méprises, pour accomplir les desseins éternels de sa providence sur les peuples et sur les empires.

Que le monde est grand, mes Frères, qu'il est magnifique, que le gouvernement des états et des empires offre à nos yeux d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout depuis une extrémité jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure ; sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes ; par la volonté de qui tout se fait ; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes, qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements ; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples ; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse sur ses élus et sur son Église ; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus, des Aman ou des Mardochée, ou pour punir les péchés des peuples, ou pour exercer la foi de ses serviteurs ; qui dispense les bons ou les méchants succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage ; qui règle le cours des passions humaines ; et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes !

Que le monde, mes Frères, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie, et de magnificence ! que c'est un spectacle digne de la foi ! Mais si vous en séparez Dieu, mais si vous le regardez tout seul, si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement ; si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, et qui donne le mouvement à tout : ah ! ce n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble ; où nul n'est à sa place ; où l'impie jouit de la récompense de la vertu ; où le juste a souvent pour partage, l'abjection et les peines du vice ; où les passions sont les seules lois consultées ; où les hommes ne sont liés entre eux, que par les intérêts mêmes qui les divisent ; où le hasard semble décider des plus grands événements ; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause ; où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, ou qu'on refuse au mérite ; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parcequ'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu; et voilà comme nous le regardons : nous n'y voyons pas une sagesse souveraine qui se joue, pour ainsi dire, dans l'univers, en renversant les états et les empires, et en élevant d'autres sur leurs ruines; en changeant sans cesse les noms et les fortunes des hommes, et laissant les choses d'ici-bas dans une inconstance et une révolution éternelle, pour nous apprendre à nous attacher à lui seul, qui ne passe point, et qui seul est toujours le même.

Il est vrai que souvent nous résistons à Dieu, sous prétexte de le chercher. Dernière source de notre révolte contre la volonté de Dieu, une fausse vertu; et dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son fils, les intérêts de sa naissance divine, et les obstacles que sa purification sembloit mettre au fruit de son ministère, en confirmant l'incrédulité de son peuple, et le faisant passer pour le simple fils de Marie et de Joseph; si elle n'eût consulté que ces frayeurs nées de sa piété même, Marie devoit, ce semble, se soustraire à la loi commune; et ne pas venir dans le temple donner à son fils un caractère de souillure et de péché, qui le confondoit avec les autres enfants de Juda. Mais elle se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu : elle ne veut le salut des hommes, et la gloire de son fils, qu'autant que Dieu le veut lui-même; et rien ne lui paroît sûr, même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte.

Oui, mes Frères, rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut : toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité coutinuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu; est bien moins un culte de Dieu, qu'une recherche secrète et dangereuse de nous-mêmes. C'est par là cependant que la piété manque presque toujours : nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées; et nous faisons consister la vertu, non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous suivre et nous écouter nous-mêmes.

Premièrement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais : nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Est-on engagé dans le lien sacré du mariage, on prieroit avec goût; on courroit avec plaisir à toutes les œuvres de miséricorde; on passeroit les jours entiers, sans s'ennuyer, dans la retraite et à des lectures saintes; on aimeroit à soulager les malheureux : mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'est la soumission, la complaisance, la douceur mutuelle, cette déférence qui unit les cœurs, et si recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes; cette condescendance qui rapproche les humeurs, et qui lie les esprits; cette patience qui désarme la férocité, et qui se concilie l'estime et la tendresse; ces soins et ces attentions domestiques, qui établissent l'ordre dans les familles, conservent la paix,

préviennent les déréglements et le scandale des dissensions, et font que Dieu habite au milieu d'une race fidèle : on aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous ; ce qu'il veut, on ne l'aime point : et souvent la piété de la femme fidèle, qui devroit être la source de la paix, de la douceur, de la consolation d'une maison sainte, et ramener le mari infidèle, l'éloigne et l'aigrit, faute d'égards et de complaisance, devient la source des antipathies et des divisions, et fait craindre la vertu, dont la paix est le fruit, comme si elle étoit le signal infaillible des aigreurs et des troubles dans les familles.

Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur, et de nos infidélités dans le service de Dieu : nous nous figurons qu'avec une santé mieux établie, nous remplirions mille pratiques de piété auxquelles nous nous trouvons inhabiles : nous ne saurions comprendre que se soumettre à Dieu, et faire un usage saint de l'état où il nous laisse, c'est prier, c'est se mortifier, c'est opérer des œuvres de miséricorde ; qu'en ce point tout est renfermé ; que le Seigneur sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes ; que ce n'est pas à nous à nous choisir notre voie ; et que ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est toute la perfection de la foi, et toute la sûreté du fidèle.

Troisiémement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections : nous nous sommes à charge à nous-mêmes : les infidélités où nous nous surprenons tous les jours, nous jettent dans des inquiétudes d'amour-propre, et nous dégoûtent de la vertu : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher ; vivre contents de nous-mêmes ; nous applaudir en secret de notre vertu, et jouir du témoignage flatteur de notre conscience : nos fautes nous inquiètent, et nous ralentissent dans les voies de Dieu, parcequ'elles troublent cette paix tout humaine ; qu'elles humilient cet orgueil secret qui chercheroit au dedans de nous une vaine complaisance : nous ne saurions regarder nos fautes dans l'ordre de Dieu, et en tirer l'utilité que sa sagesse se propose. Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte et tremblement ; et nous voudrions l'opérer avec une sécurité entière : Dieu veut nous conduire par la foi ; et nous voudrions aller à lui par la lumière : Dieu veut que nous vivions toujours incertains si nous sommes dignes d'amour ou de haine ; et après quelques foibles démarches de pénitence et de piété, nous voudrions être assurés qu'il s'est rendu à nous : Dieu veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui ; et nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au dedans de nous : Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains ; et nous voudrions le tenir dans les nôtres : en un mot, Dieu veut que notre salut dépende de lui ; et nous voudrions qu'il dépendît uniquement de nous-mêmes.

Quatrièmement, si les pécheurs, revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle, suscitent des contradictions

à des entreprises utiles à la piété, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux ; nous croyons être en droit de déclamer contre leurs mauvaises intentions ; de découvrir leurs vices ; de les faire passer pour des ennemis publics de tout bien et de toute justice : sous prétexte de gémir sur leur aveuglement, nous nous aveuglons nous-mêmes ; et loin de demander à Dieu dans le silence qu'il change leur cœur, et laisser entre ses mains les intérêts de son Eglise, qu'il saura bien protéger malgré la malice et la puissance des hommes, nous nous persuadons que le titre de protecteurs de la piété nous autorise à violer les règles de la piété même.

Enfin, les déréglements de nos proches, de nos égaux, de nos maîtres avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables : nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, de les aigrir : nous nous plaignons de notre destinée, qui nous unit, par des liens de devoir et de société, avec des personnes qui vivent comme des païens, et sans aucun sentiment de religion et de piété : il nous paroîtroit bien plus doux de vivre avec des ames fidèles qui penseroient comme nous ; et par nos aigreurs et l'amertume de notre société, nous leur rendons la piété aussi odieuse que nous-mêmes : nos censures leur rendant nos exemples inutiles, ils se figurent la vertu faite comme nous le sommes, c'est-à-dire, dure, fâcheuse, impitoyable, pleine de fiel et de présomption ; et loin de les attirer en les supportant, nous les éloignons en les méprisant, et paroissant plutôt triompher de leurs vices, que compatir avec douceur et avec religion à leurs foiblesses.

La conformité à la volonté de Dieu, mes Frères, nous rend, si l'on peut parler ainsi, les pécheurs respectables : elle nous fait entrer dans les desseins de sa sagesse sur eux, laquelle sait les rendre utiles au salut de ses élus, et les mener souvent à la pénitence et au salut, par la voie même de leurs déréglements. Ainsi la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu ; les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même ; les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, et qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence ; attend pour eux les moments de la grace ; adore les vues éternelles de celui qui a marqué des bornes aux passions des hommes, comme à l'impétuosité des flots de la mer. Vouloir ce que Dieu veut ou permet à l'égard des autres comme à l'égard de nous-mêmes, est inséparable de la vertu. Les vices doivent nous affliger ; mais les pécheurs doivent toujours nous être chers.

Ainsi, mes Frères, rien n'inspire plus de douceur, de charité, d'humanité envers les hommes, que de considérer sans cesse la volonté de Dieu sur eux. Ils sont sans doute haïssables en eux-mêmes, dès qu'ils sont pécheurs ; mais dans l'ordre de Dieu, ils sont toujours dignes de notre amour et de notre respect : ils servent à son ouvrage ; ils sont peut-être destinés pour y entrer un jour : nous de-

vons donc voir leurs passions avec douleur, mais avec patience; les reprendre s'ils nous sont soumis, mais les souffrir avec charité; souhaiter leur conversion avec ardeur, mais l'attendre sans inquiétude; et ne pas faire consister notre vertu dans l'éloignement des pécheurs, mais dans le desir sincère de leur pénitence.

Telles sont les trois sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, et les trois sacrifices dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple: mais après vous avoir marqué les obstacles qui s'opposent en nous à notre soumission à Dieu, il faut vous exposer les avantages et les consolations qui nous facilitent la soumission à sa volonté sainte.

SECONDE PARTIE.

Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine: les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent; et les regrets inutiles sur le passé. L'avenir nous inquiète par ses craintes et par ses espérances: le présent nous agite par ses embarras et par ses contretemps: enfin le passé même nous tourmente, en rendant comme présents, par un fâcheux souvenir, des maux que le temps devroit avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes qui ne vivent pas de la foi, et dans la dépendance de Dieu, malheureux sur la terre.

Or la soumission seule à la volonté de Dieu nous fait attendre l'avenir sans inquiétude; nous fait voir le présent avec tranquillité, rappeler le passé avec fruit; et dans toutes ces situations, nous fait trouver en Dieu et dans une conformité continuelle à ses ordres, la paix et la consolation, que le pécheur ne sauroit jamais trouver dans les passions et dans lui-même.

Je dis premièrement, que cette soumission nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir sans inquiétude. Car, mes Frères, quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon, sur la destinée future de son fils, ne devoit-elle pas jeter dans son ame sainte! on lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles maternelles; que cet enfant sera exposé, comme un but, aux traits des méchants et à la contradiction de son peuple, et qu'il est établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs: quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devoient alors troubler la paix de son cœur! Cependant elle jette, comme le Prophète, toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu; elle ne voit l'avenir que dans l'ordre sage et immuable de ses volontés éternelles: elle adore par avance les desseins du Père céleste sur cet enfant: elle s'y soumet, sans vouloir les approfondir et les connoître; et s'en remettant à Dieu seul de tout ce qui la regarde, sa tranquillité est parfaite, parceque sa soumission est entière.

Oui, mes Frères, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison

le plus amer de la vie humaine; et les hommes ne sont malheureux, que parcequ'ils ne savent pas se renfermer dans le moment présent. Ils hâtent leurs peines et leurs soucis; ils vont chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suffisoit pas à leurs inquiétudes : ils se forment des chimères pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avoient pas assez de chagrins réels : ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas sa malice : ils n'ont plus de lumières que les autres, que pour se former plus d'inquiétudes : ils ne voient plus loin que pour voir plus tôt leurs malheurs : ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets et plus timides : ils ne sont plus prévoyants que pour être de pire condition, et moins tranquilles que les imprudents et les insensés. A ces traits vous vous reconnoissez, mes Frères; car qu'est-ce que la vie de la cour, qu'une agitation éternelle sur l'avenir; qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions, d'espérances? De craintes, tous les événements nous offrent presque de nouvelles terreurs : l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrace; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée : un air moins gracieux du maître nous fait déja entrevoir notre oubli et notre ruine. De précautions; nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts et des chagrins qui viendront. Enfin, d'espérances : un avenir pompeux nous flatte toujours; mais pour y parvenir, il faut sacrifier le repos et toutes les douceurs du présent : la félicité n'est jamais que dans l'idée, qui se la promet; les assujettissements et les peines sont dans le cœur, qui les sent et qui les dévore.

Mais une ame soumise à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis, qui agitent les enfants du siècle : elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils éternels de la Providence; que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés immuables; qu'on ne risque rien en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver; qu'il est même consolant de savoir qu'un Dieu daigne se mêler de ce qui nous regarde, encore plus consolant de lire dans les livres saints : qu'il nous ordonne de nous en remettre à lui seul; et qu'enfin il se charge de l'avenir, et ne nous commande que de sanctifier par la foi l'usage du présent.

Ce n'est pas que la religion autorise la paresse ou l'imprudence; et que pour être soumis à Dieu sur l'avenir, il faille tellement s'en rapporter à lui, qu'on abandonne tout soin, et qu'on méprise toute prévoyance. Le fidèle se confie en Dieu; mais il ne le tente pas : il travaille comme si tout dépendoit de lui; il est tranquille sur l'événement, parceque tout dépend de Dieu : il sait que la raison doit fournir les précautions et les mesures; mais il sait encore mieux

que la foi en attend le succès de Dieu seul : il est prudent dans le choix des moyens ; mais il est simple et soumis dans l'attente des événements : en un mot, la prudence est commune au fidèle et au mondain ; la paix et la tranquillité n'est que pour le fidèle.

Et quand je dis commune, mes Frères, c'est le nom seul de prudence qui leur est commun : car, d'ailleurs, quelle différence entre les caractères d'une prudence chrétienne et soumise à Dieu, et les caractères d'une prudence tout humaine ! C'est l'apôtre saint Jacques qui nous les marque.

Premièrement, la prudence du fidèle, dit cet Apôtre, est chaste et innocente : *primùm quidem pudica* (*Ep.* Jac., III, 17) il ne connoît de mesures légitimes, que celles que la conscience permet, et que la religion approuve : le crime ne lui sert pas de voie pour arriver à ses fins ; et toute prudence incompatible avec le salut, lui paroît la dernière des folies. Celle du pécheur, au contraire, est corrompue et criminelle ; il trahit sa conscience pour arriver à ses fins ; il ne compte pour rien les crimes, ou les démarches obliques, qui lui répondent du succès : il cherche à réussir aux dépens même de son ame ; et tout ce qui peut lui être utile, lui paroît bientôt innocent.

Secondement, la prudence du fidèle est tranquille et amie de la paix : *deindè quidem pacifica* : ses mesures sont toujours paisibles, parcequ'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu : il ne souhaite le succès qu'autant que Dieu même le souhaite ; et dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu qui les demande de lui, qu'à se satisfaire lui-même. Celle du pécheur, au contraire, est toujours agitée, parcequ'elle n'est jamais soumise : il attache son bonheur, non à l'ordre de Dieu, mais au succès de ses mesures : il attend la paix de l'événement, et non de sa soumission ; et sa prudence est elle-même la source de ses chagrins et de ses inquiétudes.

Troisièmement, la prudence du fidèle est modeste : *modesta* : il s'interdit les projets ambitieux : il n'a que des vues conformes à son état : il sait mettre des bornes à ses desirs : il pense moins à s'élever, qu'à se rendre utile ; et sa modération est le trésor d'où il tire la source de la paix et la sûreté de son innocence. Celle du pécheur est insatiable : il prend toujours de nouvelles mesures, parcequ'il forme toujours de nouveaux projets : sa cupidité ne connoît point de bornes : tout ce qui le flatte, lui convient : les postes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraie : les périls qui l'élèvent cessent d'être des périls, le mauvais succès de ses mesures est l'unique danger qu'il craint ; et il ne compte pour rien d'exposer son salut, pourvu qu'il assure sa fortune.

Quatrièmement, la prudence du fidèle est humble et docile : *suadibilis* : il se défie toujours de ses propres lumières : il compte plus sur le secours du ciel que sur toutes les mesures de la pru-

dence humaine; et en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu seul. Celle du pécheur, au contraire, est pleine d'orgueil : il ne compte que sur l'habileté de ses mesures : il se confie en sa propre sagesse : il n'attend le succès que de ses soins; et agit tout seul, comme s'il n'y avoit point de Dieu qui se mêlât des choses humaines.

Cinquièmement, la prudence du fidèle n'est point soupçonneuse : *non judicans :* il ne cherche point sa sûreté dans la defiance continuelle de ses frères : il croit difficilement le mal; et aime encore mieux tomber dans leurs piéges, que juger témérairement leurs intentions et leurs pensées. La prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances : comme son cœur est corrompu, tout lui paroît corruption et duplicité dans les autres : il regarde tous les hommes comme ses ennemis : il soupçonne le mal, où il ne le voit pas : il se persuade que pour juger sûrement, il faut toujours juger mal de ses frères; et toute sa prudence se réduit à supposer dans tous les hommes tout ce dont il est capable lui-même.

Sixièmement, la prudence du fidèle n'est point dissimulée : *sine simulatione :* il ne met point son habileté dans ses artifices : comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser, et toute son adresse est dans sa candeur et dans sa sincérité. Celle du pécheur, au contraire, n'est qu'une duplicité éternelle : ses lèvres démentent toujours son cœur : son visage est toujours la contradiction de ses sentiments : il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux : toute sa vie n'est qu'un fonds de bassesse et de mauvaise foi; et sa prudence est toujours pénible, parcequ'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin, la prudence du fidèle est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres : *plena misericordiâ, et fructibus bonis:* il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu et les secours de la prière : il assure le succès de ses mesures par l'abondance de ses largesses et par les mérites de la miséricorde; et trouve dans les devoirs de la religion, les principales ressources et le seul appui de sa fortune. Le pécheur, au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation : il fuit les maximes de la religion comme incommodes à sa fortune; et s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser, et y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il desire.

Aussi, continue l'Apôtre de qui j'ai tiré tous ces caractères, la prudence du fidèle est une semence et une source continuelle de paix dans son cœur : *Fructus autem justitiæ in pace seminatur, facientibus pacem* (*Ep.* Jac., III, 18). Mais la prudence du siècle qui ne vient point du ciel, mais de la corruption du pécheur et du fonds de ses passions, est une révolution éternelle de craintes, de desirs, de chagrins; et comme elle est l'ouvrage de ses passions, elle ne sauroit être plus tranquille que ses passions mêmes : *Non est ista sapientia*

desursùm descendens à Patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica (*Ep.* Jac., III, 15).

La seconde source des inquiétudes humaines sont les événements présents, et ce qui se passe tous les jours à nos yeux : rien n'arrive presque jamais selon nos desirs : ce que nous aimons nous échappe; ce que nous souhaitons nous fuit; ce que nous craignons nous arrive : nous ne sommes jamais heureux de tous points : si la fortune nous rit, la santé nous abandonne; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque : si la faveur du maître nous élève, l'envie du courtisan nous flétrit et nous dégrade; si l'envie nous épargne, et que nous puissions compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige : enfin, dans quelque situation que nous soyons, il manque toujours quelque chose à notre bonheur : et ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs; et que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possède.

Mais une ame fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente : tout étoit incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle : la bassesse de son fils, et la grandeur future qu'on lui annonce; le glaive qui doit percer son cœur, et toutes les nations qui doivent pourtant l'appeler heureuse; l'abjection qui l'environne, et les grands événements qui l'attendent : mais la volonté de Dieu est le seul dénouement de ses doutes, et la grande consolation de ses peines.

Oui, mes Frères, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est, premièrement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant à qui tout est aisé, maître des événements; qui, d'un seul regard, peut finir nos peines; auprès de qui tout trouve des ressources; qui n'a qu'à dire, et tout est fait. Ah! les hommes auxquels nous nous livrons, ne sauroient nous tirer des embarras et des périls où ils nous engagent : on voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs, et avec ces appuis de chair et de sang, en qui ils mettoient une vaine confiance : semblables, dit le Prophète, à ceux qui vont chercher un foible soutien contre la muraille de boue déja penchée et prête à tomber, ils sont tôt ou tard écrasés, et ensevelis sous ses ruines : *tanquàm parieti inclinato, et maceriæ depulsæ* (*Ps.* LXI, 4). Il est mille situations où les hommes, avec toute leur puissance, ne peuvent rien pour nous : ils ne sauroient du moins nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouissent; et comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Mais la grande consolation d'une ame soumise à Dieu, c'est de

se pouvoir dire à elle-même : Dieu est assez puissant pour me soutenir; je ne risque rien à le laisser faire, il a des ressources pour tous mes besoins ; ce qui paroît désespéré aux hommes, est facile à sa puissance ; il veut qu'on espère contre l'espérance même ; et plus les secours humains paroissent inutiles, plus il vient à notre secours, pour nous accoutumer à attendre tout de lui, et à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

Secondement, c'est à la volonté d'un Dieu sage que nous nous soumettons ; qui a ses raisons éternelles dans les événements qu'il nous ménage ; qui voit les différentes utilités des situations où il nous place ; qui ne fait rien au hasard, et qui connoît les événements avant même de prendre des mesures. Hélas ! nous pouvons nous inquiéter sur les situations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parceque nous ne nous connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient : et que d'ordinaire dans nos choix, nous consultons plus les intérêts de nos passions que ceux de notre ame : mais ce qui console l'ame fidèle soumise à Dieu, c'est la sagesse de celui en qui elle met sa confiance. Dieu a ses raisons, se dit sans cesse l'ame fidèle, dans les situations où il me place ; et quoiqu'elles me soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes et adorables : je ne dois pas mesurer ses vues incompréhensibles sur mes lumières foibles et bornées : je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me mène ; mais puisque c'est sa main qui les a frayées, il n'y a qu'à marcher sans rien craindre : il méne souvent à la terre de promesse par les circuits pénibles et arides du désert, et nous cache presque toujours ses voies, pour nous laisser tout le mérite de la soumission et de la confiance.

Enfin, non-seulement parceque c'est à la volonté d'un Dieu puissant et sage, que nous nous soumettons ; mais encore d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux, qui nous aime, qui ne veut que notre salut. Les hommes cherchent souvent à nous nuire, en faisant semblant de nous favoriser : nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles, et ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre salut en vue : tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous : nos intérêts éternels seuls règlent ses démarches à notre égard : s'il nous frappe, c'est pour nous sauver ; s'il nous épargne, c'est encore pour nous sauver ; s'il nous humilie, il ne se propose que notre salut ; s'il nous élève, c'est notre salut encore qui le fait agir ; enfin, en quelque situation qu'il nous place, c'est toujours un père qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous soutient, un guide qui nous précède et qui nous montre les voies. Hélas ! mes Frères ! nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis long-temps éprouvé, et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes : nous ne dai-

gnons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous : tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une ame fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu : elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage : il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature ; un père qui ne se propose que le salut de son enfant ; un ami tendre et fidèle, et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes Frères! en est-il ici-bas même de plus desirable pour la créature ? et quand la religion n'auroit que ce seul avantage, le parti du Juste et du fidèle ne seroit-il pas le plus heureux et le plus sensé que l'homme pût choisir sur la terre ?

Enfin, les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines : nous ne rappelons les événements fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir : nos pertes passées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles sur les mesures qui auroient pu nous les épargner : nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune : nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise nous eût épargné bien des larmes et des chagrins : nous ajoutons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences : nous nous représentons après coup, les moyens de les éviter très-faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés ; et loin d'y voir la sagesse et la volonté de Dieu, qui ont tout conduit, et qui, seules, devroient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos méprises, qui augmentent nos regrets, et qui rendent nos peines éternelles.

Or, c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle ; elle ne voit que Dieu seul dans tous les événements de sa vie passée, dans l'ambassade de l'ange, dans le prodige de son enfantement, dans la foi des pasteurs, dans l'adoration des mages : elle compare, dit l'Evangile, et conserve dans son cœur toutes ces merveilles, et toute la conduite passée de Dieu sur elle : l'attente et le langage prophétique de la veuve Anne et du juste Siméon, lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait jusqu'ici de grand pour elle et pour cet enfant : *conferens in corde suo* (Luc., II, 19) : elle n'y voit rien d'humain ; tout y est de Dieu ; et ne pouvant douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit au temple, et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation qu'il demande d'elle.

Voilà, mes Frères, la grande science de la foi : le passé devroit être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les ménagements et les volontés adorables du Seigneur sur

les destinées des hommes : nous devrions rappeler sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la cour surtout, où nous vivons, et qui est comme le théâtre des révolutions humaines ; tant de changements soudains ; des morts si terribles, et si peu attendues ; des accidents si funestes ; les prospérités ou les malheurs de l'état ; l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premières places : que sais-je ? tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou l'agrandissement des familles : nous ne devrions, dis-je, le rappeler que pour y voir la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, et qui élève ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, et nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-temps, et qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, et ne fait que réveiller en nous des passions injustes : nous rappelons la décadence de ceux que nous avions vus à la tête de tout, et les arbitres de la fortune publique ; et ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vu fondre et s'éclipser en un instant, et nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien, si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition, par les obstacles qu'avoit toujours mis à notre fortune leur grande autorité, qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui, en un clin d'œil, l'a renversée. Enfin, nous ne voyons Dieu nulle part ; tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux : un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant : une nouvelle cour reparoît à la place de celle que nos premières années ont vue : de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre : de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers : nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vus naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu ; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant ; et au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu seul, qui ne passe point, paroît si grand ; où Dieu seul, qui, changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paroît si digne de nos hommages ; nous ne le voyons pas : nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui : nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déja à demi écroulé entre nos mains : nous rappelons même, par l'imagination, ce qui nous en est échappé : nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus : nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes : nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont eu de criminel : il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu : nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées ; c'est-à-dire nous vivons doublement

pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper et de nous instruire : nous n'y voyons que les révolutions humaines ; nous ne remontons pas plus haut, et nous vivons comme si le hasard conduisoit l'univers, et qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Ah ! mes Frères ! les patriarches, dont la vie étoit si longue sur la terre, n'avoient point d'autre occupation, que de méditer, dans les grands événements qui avoient rempli leur longue carrière, les merveilles du Seigneur, et l'ordre de ses volontés adorables ; ils repassoient sur les différentes voies par où sa sagesse les avoit conduits : ils y admiroient les ménagements ineffables de sa Providence : c'étoit là le livre où ils étudioient sans cesse les grandeurs de Dieu, et ses miséricordes envers les créatures : c'étoit la plus douce consolation de leur pèlerinage : ils voyoient Dieu partout : l'invisible étoit comme visible pour eux dans tous les accidents divers et merveilleux qui avoient partagé leur vie : ils ne voyoient que Dieu dans l'univers ; et ne comptoient pour rien les hommes, dont sa sagesse se servoit pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes Frères, la grande science que nous apprennent nos divines écritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes : ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance : Dieu n'y paroît nulle part ; les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout ; Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône, ou qui les en dégrade ; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des états et des empires, qui donne la paix, ou qui suscite les guerres : Dieu seul paroît dans cette histoire divine ; il en est, si je l'ose dire, le seul héros ; les rois et les conquérants n'y paroissent que comme les ministres de ses volontés saintes ; enfin ces livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu, qui se cache dans les autres événements rapportés dans nos histoires, paroît à découvert dans ceux-ci ; et c'est dans ce livre seul, que l'Esprit de Dieu a laissé à la terre, que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées ; à suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis ; et à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes.

Telles sont les instructions que trouve une ame fidèle dans le souvenir du passé. Aussi une des plus grandes consolations des saints dans le ciel, sera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événements de leur vie passée :

l'énigme sera alors dévoilée; ils verront comment tout ici-bas se rapportoit à leur salut; avec quelle bonté et quelle sagesse adorable, Dieu faisoit tout servir à la sanctification des siens; c'est-à-dire, tout ce qui se passoit sur la terre; toute l'histoire de leur siècle; la piété ou le déréglement des princes; le gain ou la perte des batailles; le bonheur ou l'infortune publique: ils verront comment tout cela, par des rapports secrets et merveilleux, qui leur seront alors clairement connus, devoit contribuer à la consommation des élus; et comment, jusqu'à leurs chutes mêmes, tout devoit être utile à leur salut.

Au contraire, la surprise la plus désespérante des pécheurs, sera de voir, que dans le temps même qu'ils croyoient vivre sans joug et sans Dieu dans ce monde, ils étoient entre les mains de sa sagesse, qui se servoit de leurs égarements mêmes pour l'accomplissement de ses desseins éternels; qu'en croyant vivre pour eux seuls, ils n'étoient entre les mains de Dieu que des instruments utiles à la sanctification des Justes; qu'ainsi leurs actions les plus éclatantes étoient utiles aux desseins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes; que les grands spectacles qu'ils ont donnés à l'univers, et qui flattoient si fort leur vanité, n'avoient aucun rapport avec eux; qu'ils n'ont vécu que pour les élus; et qu'ils sont les seuls à n'avoir aucune part à tous les grands événements dont ils ont été les principaux acteurs, et qui rendront leur nom célèbre dans les histoires: en un mot, qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers; mais que c'étoit Dieu qui se glorifioit par eux, et qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes: semblables au tonnerre qui donne un grand spectacle à la terre, et fait sentir aux hommes la grandeur et la puissance de Dieu; mais qui n'est lui-même qu'un vain son, et ne laisse après lui que l'infection de la matière dont il étoit le seul ouvrage.

Et c'est cette réflexion, mes Frères, qui devroit rappeler tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur: car enfin, qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu; qu'ils ne font que ce que permet le souverain dispensateur; qu'ils ne viennent à bout de leurs desseins, qu'autant que le trouve à propos sa sagesse adorable; qu'ils ne peuvent se soustraire aux ordres de sa puissance; et qu'en se révoltant contre lui, ils ne changent pas les événements, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le fidèle dans sa soumission aux ordres de Dieu. Non, mes Frères, tournez-vous de tous les côtés, il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe, que cette consolation solide, se soumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut: c'est là le grand secret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la foi, et la grande science du fidèle. Hors de là, mes Frères, qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et

agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées, et de la vicissitude éternelle des événements? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elle dans un mouvement perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée : chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course; lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon : ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements; ni le monde qui les cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le Prophète; se consoler d'une passion par une passion nouvelle; d'une perte par un nouvel attachement; d'une disgrace par de nouvelles espérances : l'amertume les suit partout; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice : *Et inclinavit ex hoc in hoc; verumtamen fœx ejus non est exinanita* (*Ps.* LXXIV, 9).

Grand Dieu! pourquoi mon ame ne vous seroit-elle donc pas soumise : *Nonne Deo subjecta erit anima mea* (Ibid., LXI, 2)? Êtes-vous donc un maître si cruel, qu'on risque de laisser sa destinée entre vos mains? que puis-je craindre, grand Dieu! en me reposant sur vous seul de tout ce qui me regarde? ah! tandis que j'ai voulu être moi-même l'arbitre de ma destinée, je me suis confondu dans mes propres projets; les événements n'ont jamais répondu à mes souhaits et à mes mesures; je n'ai réussi qu'à me former tous les jours à moi-même de nouveaux embarras et de nouveaux chagrins; en voulant chercher des sûretés, je me creusois des précipices : ce que je regardois comme mon appui, se tournoit ensuite contre moi-même : vous vous plaisiez, grand Dieu! à renverser l'édifice à mesure que je l'élevois : vous vouliez m'apprendre qu'en vain la main de l'homme édifie la maison, et que si votre main adorable ne la soutient et ne l'élève, il ne se prépare que de tristes ruines; qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu! de vous laisser faire tout seul, ou de n'agir que sous vos ordres. Que d'inquiétudes je me serois épargnées, si j'avois été fidèle à ce devoir! ma destinée auroit été semblable, mais mes chagrins n'eussent pas été les mêmes; et j'aurois trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte, la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde, ni dans mon propre cœur; et ensuite la récompense que vous promettez à ceux

qui n'ont souhaité sur la terre, que l'accomplissement de vos volontés éternelles. *Ainsi soit-il.*

SECOND SERMON

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.

SUR LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR SE CONSACRER A DIEU PAR UNE NOUVELLE VIE.

Postquàm impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. (LUC, II, 22.)

Ce n'est pas seulement pour satisfaire à la loi qui consacroit au Seigneur tous les enfants premiers-nés, que Jésus-Christ paroît aujourd'hui dans le temple; c'est aussi pour en accomplir la figure: il ne vient pas seulement se soumettre à une ordonnance qui n'avoit pas été faite pour lui; il vient encore développer les mystères d'une cérémonie qui ne se rapportoit qu'à lui.

Pourquoi en effet, mes Frères, le Seigneur avoit-il ordonné que les premiers-nés des hommes et des animaux lui fussent offerts, comme pour racheter par cette offrande la vie et la servitude de tous les autres? pourquoi ces premiers des fruits de la terre, que la loi de Moïse lui avoit réservés? n'est-il pas également maître de tous nos biens? et le sacrifice du soir lui est-il moins dû que celui du matin? Pourquoi ces figures? c'est parceque Jésus-Christ, le premier-né d'entre ses frères, devoit s'offrir un jour pour les délivrer tous de la condamnation d'Adam: c'est encore parceque Jésus-Christ, ce fruit sublime de la terre, comme l'appelle un Prophète, devoit être présenté dans le temple; par cette oblation sanctifier toute la nature, et rendre à l'homme le droit d'user des biens qu'elle produit, dont un abus injuste l'avoit privé.

Ce n'étoient donc là que les ombres de l'avenir: voilà pourquoi les prophètes ne cessoient de nous annoncer, que l'éclat de l'ancien temple céderoit à la majesté du nouveau. Ce ne sont plus en effet des nuées de gloire qui descendent du ciel pour couvrir le sanctuaire; elles y enfantent aujourd'hui le Juste: ce n'est plus l'ange du Seigneur, qui du fond du propitiatoire annonce ses volontés au peuple; c'est le Seigneur du temple lui-même qui vient en personne instruire les hommes des vérités éternelles du salut: ce ne sont plus des princes et des conquérants profanes, qui, attirés par la majesté et par la réputation de ce lieu saint, viennent y adorer le Dieu des armées, et charger ses autels d'offrandes magnifiques;

c'est le Prince de la paix, le Roi immortel des siècles, le conquérant de Juda, revêtu des dépouilles des nations, qui vient les offrir toutes à son Père, comme le trophée de sa victoire : ce n'est plus la fumée des encensements, qui monte avec majesté vers le trône céleste; ce sont les prières et les supplications du Christ, toujours exaucé à cause de son excellence : ce n'est plus le sang de mille victimes qui coule sur l'autel, c'est l'oblation sanglante du rédempteur d'Israël qui s'y accomplit par avance : enfin, ce n'est plus un premier-né offert par la synagogue et racheté en même temps, comme incapable de la purifier de ses souillures, c'est l'Eglise elle-même, figurée dans Marie, qui va offrir son chef, son premier-né, les prémices de ceux qui dorment dans le sein d'Abraham, pour être par cette oblation sainte rendue sans tache et sans ride; et préparée à jamais au Seigneur comme une vierge pure, et seule digne d'entrer avec lui dans le sanctuaire éternel.

Or, comme c'est ici la première marque publique de culte, que Jésus-Christ donne à son Père, sans doute il veut nous y apprendre les dispositions dans lesquelles il faut entrer, pour se consacrer à lui par une vie toute nouvelle. Recueillons donc les circonstances principales de ce mystère, et nous y trouverons un esprit de sacrifice dans Jésus-Christ qui s'offre à son Père, et un esprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or voilà les deux dispositions qui rendent la conversion sincère et durable, et l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu : un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant; un esprit de fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Le premier hommage que l'ame sainte de Jésus-Christ entrant dans le monde, rendit à la justice et à la grandeur de son Père, fut une oblation d'elle-même, dit l'Apôtre; et le sein de Marie devint comme le premier temple, où cet holocauste pur fut d'abord immolé. Mais il manquoit à ce sacrifice invisible l'appareil des cérémonies sensibles : il falloit que la victime parût sur l'autel; que le prix qui l'avoit rachetée, fût porté dans le temple; qu'elle fût livrée entre les mains du Pontife de la loi; que le Juste et les saintes femmes se trouvassent à ce nouveau Calvaire; que Marie elle-même fût présente au sacrifice; que le glaive de douleur qui devoit percer son cœur y brillât par avance : en un mot, que tout y retraçât aux yeux de son Père les circonstances de la croix, et l'histoire anticipée de ce grand sacrifice.

Il semble, en effet, mes Frères, que son heure n'étant pas encore venue, Jésus-Christ ne paroît aujourd'hui dans le temple que pour se hâter d'y aller tracer en attendant, les préludes et les ressemblances de son immolation sanglante : et que comme avant

son amon à notre chair, il prenoit plaisir, dit Tertullien, à se manifester aux patriarches sous une forme sensible, pour satisfaire, ce semble, l'impatience de son amour par ces essais et ces symboles d'incarnation ; de même avant d'expirer sur la croix, il se plaît à donner à son Père des représentations anticipées de ce grand sacrifice, comme pour contenter par avance le desir qui le presse d'être baptisé de ce baptême de sang, et de le glorifier par sa mort.

Mais, quoique ce ne soit ici qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard ; première condition que nous proposerons pour modèle : la réalité de l'offrande. Les autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains du Pontife, on les présentoit au temple plutôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur : ce n'étoit là qu'une offrande simulée et apparente ; des victimes de parade qui ne mouroient jamais à l'autel, et qui, remplacées à l'instant par un vil animal, ne retenoient pour elles que les dehors et tout l'appareil du sacrifice.

Mais Jésus-Christ entrant aujourd'hui dans le temple, livré entre les mains du Pontife, et placé sur l'autel : Me voici, dit-il à son Père : les hosties de la loi n'étoient pas dignes de vous ; mais vous m'avez formé un corps, et la loi de mort que vous avez prononcée contre moi est le desir le plus ardent de mon cœur. Dès lors il accepte et souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père, déja se présentent à lui tous les travaux futurs de son ministère : les humiliations de sa vie cachée à Nazareth ; les courses pénibles de sa vie publique ; l'inutilité de ses prodiges et de sa doctrine ; les calomnies des prêtres et des pharisiens ; tout le détail d'un supplice infame : déja il voit dans le temple le lieu d'où sera tiré le prix de sa mort ; déja il démêle dans la foule des prêtres qui environnent l'autel, les pères de ceux qui seront assis un jour pour le juger comme un criminel : déja, porté dans les rues de Jérusalem entre les bras de Marie, il entend ce peuple séditieux demander sa mort avec des cris affreux : déja il voit le chemin fatal, où ses traces sanglantes seront empreintes, et par où chargé de la croix, et couvert d'épines, il montera sur le Calvaire ; et quoiqu'il ne soit pas encore livré à ses ennemis, son amour commence le sacrifice que leur fureur consommera sur la croix.

Première instruction : Dieu devroit sans doute exiger de nous le sacrifice de notre vie, puisque tout pécheur est indigne de vivre, et que nous devenons enfants de mort, dès que nous devenons enfants de péché : mais sa clémence a remplacé cette peine ; et le sacrifice continuel de la vie des sens, est devenu la loi de mort imposée à tout fidèle. C'est cette loi que nous avons tous acceptée sur les fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le temple : c'est cette hostie qu'on nous a ordonné d'immoler à notre place, pour être déchargés de la malédiction commune, et acquérir le droit

d'être associés au peuple de Dieu : c'est là ce martyre de la foi, que nous avons tous voué ; ce martyre, dit saint Cyprien, qui n'attend pas des tyrans et des supplices ; et qui trouve dans la tranquillité du culte, par les violences continuelles faites aux passions, une paix plus amère même et plus douloureuse, que le trouble de ses persécutions et de ses souffrances : c'est là le grand témoignage que nous devons tous rendre à la foi chrétienne, en confessant la vérité de ses promesses, par le sacrifice continuel que nous leur faisons de nos sens et de nos passions ; et c'est en ce sens que tout chrétien est le témoin, c'est-à-dire le martyr de Jésus-Christ : *Eritis mihi testes* (*Act.*, I, 8).

Voilà, mes Frères, la vie chrétienne : une vie de renoncement et de sacrifice : cependant, se consacrer à Dieu, pour la plupart des ames, qui revenues des égarements du monde, veulent le servir, c'est simplement étaler des dehors plus religieux ; se faire des liaisons plus simples ; ne plus fuir le commerce des gens de bien ; aller quelquefois loin du monde respirer l'air de la retraite ; ne pas rougir des œuvres publiques de miséricorde ; se choisir un guide sacré, et ne plus vivre dans un oubli entier des sacrements. Mais si vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins sensuel, ni moins sensible, ni moins jaloux, ni moins vain ; vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Israël : c'est-à-dire vous vous mettez entre les mains du pontife, vous paroissez au pied de l'autel, mais vous ne devenez pas le partage du Seigneur ; vous n'offrez à votre place qu'un vil animal, que des œuvres extérieures, que les apparences de la piété : vous supposez que Dieu se contente de cet échange, et qu'il acceptera, au lieu de votre cœur et de vous-même, une offrande étrangère.

Cependant la plupart des conversions, à la cour surtout, sont de ce caractère, et subsistent encore avec toutes les passions ; moins marquées à la vérité, mais toujours aussi réelles. On s'est donné au Seigneur : mais les soins les plus vifs et les plus périlleux de la fortune ne sont point ralentis ; mais les envies, les animosités, les concurrences, les liaisons humaines ne nous trouvent pas plus insensibles ; mais l'estime, l'amitié des grands, les distinctions publiques, les applaudissements des hommes, la faveur du maître surtout n'a rien perdu de son prix dans notre cœur, et est peut-être entrée pour beaucoup dans le plan de notre nouvelle vie. On s'est donné au Seigneur : mais on fait de la piété une vie douce et tranquille, exempte seulement des soucis et des inquiétudes des grandes passions ; une simple indifférence pour les agitations des plaisirs, où il entre plus d'indolence que de vertu ; une vie renfermée dans un certain cercle d'occupations innocentes, à la vérité, mais aisées et paisibles ; une vie d'ailleurs toute naturelle, souvent oiseuse, où l'on ne refuse aux sens que les excès grossiers, et où souvent plus de séparation du tumulte et des grands plaisirs ne fait

que laisser plus de loisir aux attentions et aux délicatesses du corps et de la santé. On s'est donné au Seigneur : mais quoiqu'on soit revenu des désordres d'un engagement criminel, on n'en a pas encore rompu le lien fatal; on cultive encore les tristes restes d'une passion qu'on croit éteinte, parcequ'on en a fini les emportements; on aime encore à voir ces objets, ces lieux où l'on a tant de fois péri : semblable à Rachel, on ne rend plus à ses idoles des honneurs publics; mais on ne peut se résoudre à s'en séparer, ni à les perdre de vue. En un mot, on s'est donné au Seigneur : mais tout ce qui plaisoit, plaît encore; on n'a point fait de sacrifice : on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, de changer les dehors, de dépouiller un extérieur lascif et profane; mais on n'a pas touché au reste : on n'a pas coupé la victime comme la loi l'ordonnoit; et le glaive de la foi n'y a fait aucune séparation douloureuse : *Detractâque pelle hostiæ, artus in frusta concides* (*Levit.*, I, 6).

Cependant, comme on persévère dans l'usage des choses saintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on suit presque les mêmes routes que les Justes, peu s'en faut qu'on ne se croie juste comme eux : ce n'est pas ici une hypocrisie; on est dans l'erreur de bonne foi. Au commencement et dans les premiers temps de la conversion, plus frappés alors du souvenir encore récent de nos désordres, et des réparations de pénitence dont ils nous rendoient redevables à la justice divine, nous sentions que nous n'avions encore rien fait pour Dieu; nous ne prenions qu'avec une sorte de confusion le nom de serviteurs de Jésus-Christ : et tandis que le monde, trop prompt souvent à donner aux plus légères démarches de changement le nom de vertu et de sainteté; tandis, dis-je, qu'il nous méconnoissoit, nous ne nous méconnoissions pas encore nous-mêmes. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec cet état : les dehors de la justice nous ont caché notre véritable misère; les louanges des hommes sur notre prétendue vertu, nous ont persuadé qu'elle étoit véritable, et que le Seigneur n'en demandoit pas davantage de nous : à force de nous regarder avec les yeux d'autrui, nous avons réussi à nous prendre pour ce que nous ne sommes pas; et sans avoir jamais fait à Dieu aucun sacrifice réel et douloureux de nos sens, de nos penchants, de nos espérances, de nos commodités, de nos antipathies, de nos haines secrètes, de notre orgueil, de notre ambition, nous croyons nous être consacrés au Seigneur, avoir renoncé au monde, et fait le sacrifice que Dieu demandoit de nous.

La piété, mes Frères, n'est donc que le sacrifice de notre cœur : mais ce n'est pas assez que l'offrande en soit réelle, il faut encore qu'elle soit universelle. Seconde condition. Jésus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Père tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même; il ne réserve rien, pour nous apprendre, dit ce Père, que l'intégrité du sacrifice en fait d'ordinaire

tout le mérite : *offerentes illi utique quod sumus nosmetipsi* (S. Bern.).

Or on veut bien retourner à Dieu et commencer une nouvelle vie ; mais on ne veut pas tout d'un coup faire un divorce universel avec le monde : on se figure que si l'on vouloit tout entreprendre d'abord, on ne feroit rien ; qu'il faut se gagner peu à peu sur certains points avant que d'en venir aux autres ; que dans de foibles commencements, le Seigneur ne désapprouve pas qu'on accorde encore bien des choses à la foiblesse ; qu'il faut s'essayer sur de moindres ennemis, pour attaquer plus heureusement les plus forts, et que David vainquit les lions et les ours, avant que d'oser attaquer Goliath.

Ainsi on se retranchera sur un jeu outré ; mais on ne veut pas encore toucher aux autres plaisirs : on rompra un engagement de crimes ; mais on ne veut pas d'abord bannir les spectacles, les entretiens dangereux, les liaisons inutiles et suspectes, les soins excessifs de la parure : on se dit à soi-même que chaque chose aura son temps ; qu'il faut insensiblement accoutumer le monde et s'accoutumer soi-même : on craint de trop se presser, et l'on donne à sa foiblesse le nom de prudence. Mais des commencements si ménagés ne sont jamais heureux, et ne vont jamais loin ; il n'en est pas de la conversion comme des ouvrages des hommes : elle n'est point lorsqu'elle n'est pas entière ; et tout est encore à faire, tandis qu'il en reste encore un seul point : toutes les passions n'en forment qu'une dans l'âme, en vain les attaquez-vous séparément ; vous coupez les têtes de l'hydre qui renaissent, et la grace ne connoît point de victoire partagée.

Il est vrai que la piété a ses progrès, qu'elle se perfectionne de jour en jour, et qu'il fallut le travail de quarante années pour relever et mettre dans sa perfection les murs et le temple de la sainte Jérusalem, figure de l'ame fidèle. Mais le monde, et tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur ; mais tout ce qui est incompatible avec la vie chrétienne, doit cesser tout d'un coup ; et dès que le Seigneur a fait retentir sa voix dans un cœur, la criminelle Jéricho doit tomber tout entière à ses pieds, et ne plus rien conserver de ce qu'elle étoit, que ses débris et ses ruines.

Et certes, mes Frères, Jésus-Christ pouvoit sans doute, en venant s'offrir aujourd'hui à son Père au pied de l'autel, comme le maître du temple, y laisser briller quelque rayon de sa gloire et de sa puissance, comme lorsqu'il en chassa les profanateurs : mais tout partage blesse son amour. Il est le pontife éternel d'une nouvelle alliance, lui seul a droit d'entrer dans le sanctuaire véritable ; et il sacrifie cette auguste qualité, en venant acheter le droit d'entrer dans le temple figuratif : il est le Rédempteur de Sion, et lui-même est racheté comme une victime vulgaire : c'est le législateur

des peuples, et il vient se soumettre à une loi dont il est lui-même l'accomplissement : enfin il est le libérateur tant de fois promis, et il ne refuse pas d'être délivré de la servitude commune par l'offrande d'un vil animal : il fait un sacrifice universel à son Père de tous les titres dont son Père même l'a revêtu.

Mais c'est ici surtout où il est rare de ne pas user de réserve, et de faire au Seigneur un sacrifice sincère de toutes ces vaines distinctions qui nous élèvent aux yeux des hommes. Lors même que, désabusé du monde, on revient des égarements des passions, on ne revient guère de la vanité, et de l'entêtement du rang et de la naissance ; et l'on veut que ses titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur : si l'on consacre des dons au temple, les marques superbes du nom et des dignités en immortalisent la mémoire : si l'on élève des asiles de miséricorde, ces maisons deviennent des monuments publics de la grandeur de celle de leurs bienfaiteurs ; et les signes de la vanité sont presque toujours la première chose qui paroît dans les œuvres saintes. Telle est la foiblesse des grands surtout : les hommages obscurs ne plaisent pas ; les œuvres de religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût : il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel porte le caractère de ce que nous sommes sur la terre : on entre dans des œuvres de miséricorde ; mais on en veut les premiers honneurs : on s'abaisse jusques aux ministères les plus vils de la charité ; mais on s'abaisse avec faste, et dans cet abaissement même on fait sentir qu'on est grand : on se trouve dans des lieux secrets, consacrés aux exercices humiliants de la miséricorde, mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité ; et il semble qu'on ne veut pas courir le risque de l'humiliation, sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

On ne connoît plus cette humilité ingénieuse dont des saints, distingués dans le monde, nous ont laissé tant d'exemples. Quelle joie pour eux, lorsque pouvant se dérober aux regards publics, et se dépouiller pour un temps du poids de leur grandeur, ils alloient inconnus, ou soulager leurs frères, ou s'exposer à des outrages, ou honorer le Seigneur dans quelque autre œuvre obscure de religion ! quelle sainte industrie pour trouver ces moments heureux ! c'est alors qu'ils se croyoient véritablement grands : c'étoit dans ces moments d'humiliation qu'ils se regardoient avec une sainte complaisance, parcequ'ils retrouvoient en eux les traits les plus ressemblants de leur divin Maître, dépouillé aujourd'hui de tous ses titres devant la grandeur de son Père, et confondu par une cérémonie honteuse avec les autres enfants d'Israël : c'est alors que se trouvant comme soulagés du fardeau de leur élévation, ils marchoient avec plus d'ardeur et de légèreté dans les voies de la justice : c'est alors, enfin, que le Seigneur se communiquoit à eux plus abondamment, et qu'ils goûtoient des douceurs que le cœur hu-

main ne peut comprendre. Ainsi dès que Moïse s'est dépouillé du titre fastueux de fils de la fille de Pharaon, et est venu dans le désert, comme un homme obscur et inconnu, garder les troupeaux de Jéthro; c'est alors que le Seigneur se montre à lui dans le buisson, et verse dans son ame des consolations ineffables, qui le dédommagent avec usure de toute la pompe de l'Égypte, qu'il vient de sacrifier à l'opprobre de Jésus-Christ.

Mais non-seulement Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Pér toute la gloire de ses titres: afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice, il lui en fait un même de son innocence. Il paroît dans le temple comme un pécheur; il y est racheté comme un esclave et un enfant de colère; il prend sur lui toute la honte du péché dont il est exempt: et dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence et de probité que nous avons perdue.

Vous craignez qu'en restituant des biens mal acquis, vous n'informiez le public de vos injustices secrètes. Mais vous vous trompez, si vous avez cru jusqu'ici votre réputation là-dessus hors d'atteinte: depuis long-temps on dit tout haut dans le monde, que ces équipages pompeux, ces édifices superbes, cette opulence domestique est le bien de la veuve et de l'orphelin; que vous avez élevé votre fortune sur la misère publique, et qu'une prospérité si prompte n'a pu être innocente: le monde lui-même est blessé de vos profusions, et ne vous regarde plus qu'avec une sorte d'indignation et de mépris; et loin que des démarches publiques de repentir missent votre réputation en danger, il ne vous reste plus que cette voie pour recouvrer celle que vous avez perdue. Vous dites que si vous rompez brusquement ce commerce, l'éclat fera penser qu'il n'étoit pas innocent. Mais depuis long-temps le public murmure sur ces assiduités que vous croyez ignorées; c'est un scandale, et vous vous flattez que c'est un secret: les gens de bien en gémissent; le monde, loin d'y donner des interprétations favorables, va peut-être encore au delà de la vérité: car ses erreurs sur ce point sont toujours plutôt des erreurs de malignité que de bonté; et une rupture soudaine n'est plus pour vous un éclat à craindre, mais une démarche aussi nécessaire à votre honneur qu'à votre salut: vous ressemblez à Saül, qui exigeoit de Samuel des ménagements et des honneurs publics qui conservassent sa gloire et sa réputation dans l'esprit du peuple; lui, dont les infidélités avoient déja si fort éclaté dans tout Israël: mais, d'ailleurs, quand il s'agit d'obéir à la loi de Dieu, il ne faut plus craindre les démarches les plus humiliantes, que le salut rend indispensables.

Enfin, mes Frères, l'offrande de Jésus-Christ est une offrande toute volontaire; dernière condition. C'est un hommage de surcroît, pour ainsi dire, qui ne trouve pas ses motifs dans l'obligation de la loi, mais dans le seul amour de celui qui l'offre; et l'ouvrage

du salut des hommes, dont son Père l'avoit chargé, pouvoit être consommé, sans qu'il ajoutât aux opprobres et aux travaux futurs de son ministère la honte de cette première démarche.

Mais il vouloit accomplir toute justice, et nous apprendre qu'une ame, qui, revenue des égarements du monde, se consacre à Dieu, ne peut d'abord se refuser à elle-même de saints excès; ne s'avise pas de compter avec son Seigneur, pour savoir au juste ce qu'elle lui doit; ne trouve rien de trop pour sa douleur, et pour la vivacité de son repentir : et loin que la tiédeur de son zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle se fait un devoir de tout ce qu'un zèle saint lui inspire.

Or, mes Frères, où sont les ames de ce caractère? Lorsque, touché de la grace, on veut revenir à Dieu, le premier soin est de chercher, de toutes les maximes de le servir la plus douce, et la moins dure à l'amour-propre : loin d'embrasser des rigueurs de surcroît, on étudie d'abord jusqu'où on peut pousser la condescendance, pour s'en tenir à ses bornes dangereuses; on se fait d'abord un plan de vertu, où le monde entre presque autant que l'Évangile : loin de se proposer les plus gens de bien pour modèles, on déclare d'abord qu'on ne veut pas pousser les choses à l'extrémité comme eux; qu'on ne veut pas donner dans le ridicule de la singularité, et dans les travers d'une piété outrée : loin de chercher dans leurs exemples ce qu'on doit imiter, on y cherche ce qu'on doit fuir; et l'on veut être à Dieu en commençant à condamner ceux qui le servent. Ainsi on ne donne à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuser; et l'on traite avec lui, non comme avec un père irrité qu'on veut apaiser, mais comme avec un ennemi, envers qui on ne se relâche qu'à regret de ce qu'on est forcé de lui accorder.

Oui, mes Frères, qu'on aime peu son Dieu, quand on peut se prescrire à soi-même la mesure de l'aimer! qu'on est peu touché de ses crimes, quand on peut d'abord chercher des adoucissements à sa pénitence! que la conversion est suspecte, lorsque l'on commence par y mettre des bornes! et que le cœur est peu changé, lorsqu'il a encore le loisir de supputer les premières démarches de son changement! Les commencements de la pénitence ne sauroient être si languissants et si ménagés : le cœur alors ne pouvant presque porter les premières impressions du Dieu qui le remplit, ne cherche qu'à soulager sa douleur : les larmes ne coulent jamais avec assez d'abondance; la componction n'est jamais assez vive. Quelles inquiétudes sur l'état déplorable où il a vécu, la grace n'opère-t-elle pas dans l'ame d'un véritable pénitent! quelle sainte indignation fait-il paroître contre les dissolutions de ses premières mœurs et le scandale de sa vie passée! quelles raisons n'a-t-il pas à nous opposer, lorsque nous voulons modérer l'excès de son zèle, et consoler l'amertume de sa douleur! quelle crainte de ne pas trouver auprès de Dieu toute l'indulgence que nous lui promettons! quel

desir de réparer le temps perdu dans les erreurs du siècle; de mettre à profit ce qui lui reste de vie, et de ne plus perdre de vue le bienfait inestimable qui vient de l'appeler à la connoissance et à l'amour de la vérité! quelle sainte jalousie envers ceux de ses frères qui ont eu le bonheur de se donner à Dieu avant lui, et qu'il lui paroît triste d'avoir aimé si tard celui qui seul est digne de notre amour! quel zèle à venger sur sa chair les iniquités dont elle s'étoit souillée, et à faire servir à la justice les membres qui avoient servi au péché!

Voilà, mes Frères, les conversions que la suite ne voit jamais se relâcher, ni se démentir. Mais ce jeune homme de l'Evangile, qui, appelé par Jésus-Christ, commence par disputer s'il est obligé de renoncer à tout pour le suivre; mais cet autre, qui, en se donnant à lui, veut encore se réserver le droit d'aller rendre les derniers devoirs à son père; mais toutes ces conversions mitigées et imparfaites; mais tous ces sacrifices où l'on commence par mêler du miel contre l'ordonnance de la loi, le Seigneur les rejette : et pour être dignes de ses regards, il faut que la réalité de l'immolation en sanctifie l'offrande; que l'intégrité la perfectionne; et enfin que la ferveur et la surabondance de zèle la consomme, et la fasse monter en odeur de suavité jusqu'au trône de la Majesté sainte. Telle est la loi du sacrifice : *Hæc est lex sacrificii* (*Levit.*, VI, 14). Mais si le défaut de ces conditions rend la plupart des conversions peu sincères, le défaut de fidélité les rend aussi peu durables; et c'est sur quoi l'exemple de Marie va nous instruire.

SECONDE PARTIE.

Les infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches de salut que Dieu demande de nous, ont leur source, ou dans une prudence de la chair, toujours ingénieuse à trouver des inconvénients aux desseins de la grace sur notre ame; ou dans un orgueil et une complaisance secrète, qui trouve dans les dons mêmes de l'Esprit saint, l'écueil de la vertu; ou enfin dans un découragement dangereux, qui, à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, et fait de sa foiblesse la mesure de ses devoirs.

Or, la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grandes règles, pour éviter ces trois écueils : docile, elle ne raisonne pas; humble, elle ne s'élève pas; généreuse, elle ne se décourage pas : suivez, s'il vous plaît, cet ordre, et m'honorez de votre attention.

Docile, elle ne raisonne pas : car que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même pour se dispenser de la loi commune de la Purification? Quand les raisons tirées de sa propre gloire, n'auroient pas été capables de la toucher, pouvoit-elle être indifférente à la gloire de son fils? en se confondant avec les autres mères, par sa soumission à une cérémonie honteuse, ne sembloit-elle pas le con-

fondre aussi avec les autres enfants d'Israël? et pouvoit-elle se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité, sans dérober à son fils la gloire de son éternelle origine, et préparer de loin des preuves à l'incrédulité, et aux blasphèmes de ses ennemis?

Mais elle avoit appris dans sa retraite de Nazareth que l'œil de la grace est simple; que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière, qui éblouit, et qui égare; que la vie de la foi laisse toujours des ténèbres et des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juste le mérite de sa docilité; et qu'il y a un œil de scandale qu'il faut arracher, et jeter loin de soi, de peur de regarder trop avant dans les voies où la grace nous appelle. Elle se soumet avec simplicité, et adore dans l'ordre de Dieu les desseins éternels d'une démarche qui semble n'offrir à la raison que des inconvénients inévitables.

Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux mêmes qu'on regarde comme justes, et qui vivent dans la pratique de la vertu! Oui, mes Frères, nous prenons presque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous dispenser de sa loi sainte; et nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de la piété. Ainsi, on se retrancheroit sur bien des choses que la loi de Dieu demande de nous; mais on ne veut pas rendre la piété odieuse, par des singularités auxquelles le monde ne manqueroit pas de donner du ridicule: on feroit certaines démarches qui restent à faire, pour n'avoir plus rien à se reprocher; mais les inconvénients qu'on en craint paroissent plus dangereux, que le mal même qu'on est obligé de se permettre: on seroit moins sensible à une injure; mais on est revêtu d'un caractère sacré, dont on est obligé de venger l'honneur: on souffriroit la calomnie sans se plaindre, mais l'œuvre de Dieu s'y trouve intéressée; et si l'on ne démasque l'imposteur, la crédulité publique sera séduite, et une entreprise de miséricorde renversée: on garderoit contre cet écrivain les règles de la charité, et de la politesse même chrétienne, mais le zèle de la vérité qu'on défend ne permet pas cette juste modération; et contre l'erreur, il ne faut pas simplement adoucir et changer sa voix, comme autrefois l'Apôtre en écrivant contre les abus d'une église fidèle, mais sonner de la trompette comme les prêtres de la loi contre Jéricho. Ainsi, la religion elle-même sert souvent d'asile et d'appui à des passions injustes.

Mais laissons à Dieu, mes Frères, le soin de venger sa gloire: défendons la vérité avec les armes de la charité: combattons l'erreur avec cet esprit de douceur et de modestie, seul capable de ramener ceux qui errent: découvrons le mal sans aigrir le malade; et n'ajoutons pas au scandale des doctrines perverses, celui des emportements qui les combattent. N'intéressons pas la gloire de Dieu à

nos transgressions : accomplissons la loi, qui est claire. Que les inconvénients douteux que nous croyons apercevoir de loin, ne nous retardent plus : c'est l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir ; et puisque ces raisons ne l'ont pas encore obligé de changer sa loi, elles ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

D'ailleurs, vous qui paroissez si sensible aux intérêts de la gloire de Dieu, et qui peut-être confondez ce sentiment de la foi avec une vivacité tout humaine sur votre gloire propre; savez-vous où le Seigneur la trouve, sa gloire? Vous croyez que c'est dans le succès d'une œuvre d'éclat utile à la piété, dans la confusion et dans le décri d'un ennemi de la vertu; vous vous trompez : c'est souvent dans la patience d'un Juste persécuté; c'est dans le silence d'une ame fidèle que l'on calomnie : ces actes pénibles et secrets de la foi ont quelque chose de plus grand à ses yeux, et de plus digne de sa gloire, que les honneurs les plus pompeux rendus à la vertu; et peut-être que ceux des Israélites devenus fidèles et fervents dans la captivité, l'honoroient davantage le long des fleuves de Babylone, par les gémissements secrets, par les desirs saints et ardents, par les tristes cantiques qu'ils faisoient monter sans cesse vers le trône du Dieu de leurs pères, par la patience avec laquelle ils supportoient les rigueurs de leur servitude et le joug des incirconcis, que n'auroit pu faire la ruine entière des ennemis d'Israël, la gloire de Jérusalem rebâtie, et la magnificence de son temple et de ses sacrifices : ce n'est pas toujours en attirant des honneurs à la vertu; c'est le plus souvent, en exerçant le Juste par des opprobres, que le Seigneur sait se glorifier lui-même.

Une autre instruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'est qu'élevée au degré le plus sublime de la grace, unie à Dieu par les dons les plus excellents de l'Esprit saint, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles, et plus parfaites. Car cet écueil est à craindre pour la piété : souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée, et de meilleur goût, en laissant au peuple simple et grossier, ou aux ames moins instruites, tout ce qui ne paroît établi que pour le culte extérieur, et les pratiques les plus communes de la religion, que la piété publique a autorisées, et dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante; on néglige ces secours innocents, comme si une foi plus éclairée pouvoit s'en passer : on croit en donnant moins aux sens et à la chair, qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit, qui est utile à tout; on se relâche sur mille usages saints et sensibles, qui répandoient au commencement de notre pénitence, une onction secrète dans nos cœurs, et soutenoient la fidélité de notre piété naissante : on se persuade qu'il y a une voie plus excellente; et cependant, depuis qu'on est infidèle à ces usages, on est tombé dans le relâchement et la sécheresse; on ne sent plus ces consolations saintes, qui étoient la récompense et le

soutien de la vertu : en négligeant ces œuvres si peu utiles, on a peu à peu négligé les plus essentielles ; et l'on est devenu tout charnel, depuis qu'on n'a plus voulu se conduire que selon l'esprit.

Ainsi, mes Frères, tout aide à la véritable piété ; tout réveille sa foi, tout perfectionne son amour, tout console son espérance ; rien n'est imparfait pour elle, que les œuvres qui manquent de ferveur ; et les pratiques les plus simples lui paroissent aussi élevées devant Dieu que les plus pures contemplations des séraphins, dès qu'elles en ont l'amour et le zèle. La perfection de la vertu ne consiste pas dans la sublimité des devoirs que l'on remplit, mais dans la grandeur de la foi, qui peut accompagner les œuvres les plus vulgaires. Souvent on ne se croit plus avancé, que parcequ'on vaque à des fonctions plus relevées, à des lectures plus spirituelles, à des méthodes plus parfaites : mais si vous portez à ces méthodes sublimes les défauts des foibles et des imparfaits, vous êtes, comme les Apôtres, monté sur le Thabor, pour y contempler la gloire du Seigneur ; mais vous y conservez encore, comme eux, un goût de chair et de sang, et pensez encore à vous bâtir sur la terre un tabernacle et une cité permanente.

En second lieu, humble, Marie ne s'élève pas. Car, mes Frères, qui peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en-haut sur toute la suite du ministère de son fils, elle qui en avoit développé les merveilles d'une manière si sublime dans son divin cantique ; et que l'élévation de ses lumières ne répondît à celle de sa grace et de sa dignité? Cependant, elle veut bien recevoir les avis du juste Siméon ; elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard sur les suites de sa destinée et de celle de son fils : elle paroît apprendre ce qu'une plénitude d'esprit et de grace lui avoit déja appris : elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle, et tout ce que l'ange lui avoit révélé dans sa retraite de Nazareth : et comme si le cantique du vieillard Siméon, lui eût découvert sur cet enfant, des mystères qu'elle eût jusque-là ignorés ; elle écoutoit ces paroles, dit l'Evangile, avec une admiration de respect et de surprise : *Erat pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo* (Luc., II, 33).

Or rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage et modeste retenue qui va à cacher ses propres dons, et à manifester ceux des autres. Souvent enflés de quelques foibles lumières, qu'on croit avoir puisées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connoissance, tout régler sans vocation, tout entreprendre sans talent, tout décider sans autorité. A peine trouve-t-on de guide assez éclairé pour se conduire : tout paroît au-dessous de ce qu'on croit être soi-même : il faut des Paul descendus du ciel ; encore ne parlent-ils pas assez la sagesse des parfaits : la simplicité, l'onction, la plénitude de l'esprit de Dieu ne paroissent plus que des talents destinés à sauver les ames vulgaires : on veut pour soi un

certain goût, des lumières rares, des dons éclatants, et quelque chose de plus que la science des Saints; et la vanité paroît jusque dans le choix qu'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité chrétienne.

Souvent encore on conserve dans un ministère saint, comme ces fidèles de Corinthe, un esprit d'émulation pour les dons extérieurs. Tout ce qui brille plus que nous, nous blesse; tout ce qui nous efface ou nous obscurcit, nous trouve inexorables : que Jésus-Christ en soit plus glorifié, si nous le sommes moins nous-mêmes, nous devenons les censeurs de l'œuvre de Dieu dans les dons de nos frères : nous n'avons de zèle que pour les ministères éclatants, nous laissons aux autres les plus utiles aux peuples; nous fuyons, en travaillant à l'édifice du Seigneur, ces soins obscurs et pénibles, qui ne font que préparer les voies en secret, et qui laissent aux autres la gloire publique du succès, et tout l'honneur de l'ouvrage : peu semblables à David, qui se contenta d'avoir amassé avec des soins incroyables, tous les matériaux du temple, et laissa à son fils Salomon la gloire immortelle de l'avoir élevé, et tout l'honneur de cet ouvrage célèbre. Cependant, tout est à craindre lorsque l'orgueil et la vaine complaisance se mêle avec les talents et les dons extérieurs de l'Esprit saint : c'est une rouille qui les infecte, et qui en anéantit le fruit et l'usage : vous arrosez, et le Seigneur ne donne pas l'accroissement; vous travaillez, et vous semez du vent : Dieu ne bénit pas un instrument qui n'agit pas sous sa main; et vous devenez coupable, et des dons que vous avez reçus, et des fruits que le Seigneur avoit attachés à l'usage saint que vous en deviez faire.

Enfin, généreuse, Marie ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son ame; que cet enfant qu'elle vient offrir, sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs, dont la pensée seule fait frémir sa tendresse : cependant à des présages si funestes, elle offre une foi généreuse et soumise. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage; elle voit déja la montagne sainte, le bûcher fatal dressé, et le véritable Isaac prêt à être immolé, sans que son amour arrête le bras qui va frapper. Elle entre dans les dispositions divines de son fils, unissant sa soumission à la sienne; elle tire de lui toute sa force; et comme ils offrent la même hostie, ce n'est, pour ainsi dire, que la même obéissance qui en consomme et en sanctifie l'oblation.

Or c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parents les plus chrétiens, l'amour charnel et déréglé des enfants; et l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demande de nous. Si l'on démêle dans un enfant les premières es-

pérances de ces talents qui font réussir dans le monde; s'il paroît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom et l'estime publique, on le sépare pour la terre; on le regarde comme consacré et destiné au siècle par sa naissance; le Seigneur n'a plus de droit sur lui : en vain mille traits d'une vocation sainte paroissent déja sur sa personne; en vain mille désirs de séparation et de retraite que la grace opère déja dans son ame, laissent comprendre les desseins de Dieu sur lui; en vain, comme Moïse, préférant l'opprobre de Jésus-Christ aux richesses de l'Egypte, se dérobe-t-il peut-être même pour s'enfuir au désert : on résiste à l'ordre de Dieu; on regarde les plus saints mouvements de la grace comme des légèretés de l'enfance; on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, et on lui offre celle du siècle : on ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable; mais sous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre : on exige qu'il connoisse le monde auparavant, et on attend qu'il l'ait aimé : on veut laisser mûrir la raison, et on laisse flétrir l'innocence et fortifier les passions : on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution; et on le met dans des occasions qui corrompent son ame : et comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoie si souvent sur une terre inondée d'iniquités cette chaste colombe, pour essayer si elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reste, et ne revient plus dans le saint asile où le Seigneur l'avoit appelée.

Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne; mais je blâme les vains prétextes de la chair et du sang. Et en effet, lorsque vous trouvez les mêmes désirs de retraite dans ceux de vos enfants, qui, par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talents, se trouvent moins propres au monde, et à seconder la vanité de vos projets, êtes-vous si difficiles et si circonspects? prenez-vous tant de mesures, pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse? mettez-vous leur vocation à des épreuves si périlleuses? Ah! loin de vous défier de leur âge et de leur enfance, vous en abusez : loin de leur représenter les inconvénients d'un choix téméraire, vous le leur inspirez : loin de leur faire connoître les plaisirs du monde, pour éprouver leur vocation, votre grande attention est de les en éloigner, et de leur en faire des peintures affreuses : au lieu de leur présenter avec neutralité le siècle et la retraite, vous les placez dans des situations où tout leur fait entendre ce que vous n'osez leur dire : vous faites de leur éducation une voie qui les conduit à vos fins : sous prétexte de les éloigner des dangers, vous dérobez de bonne heure le monde à des yeux, devant lesquels vous craignez qu'il ne paroisse trop aimable : vous ne les traînez pas comme des victimes infortunées à l'autel; mais peut-être vous leur rendez la retraite un asile souhaitable, par les sévérités et les traitements injustes qu'ils ont à essuyer auprès de vous. Après cela vous venez nous dire que vous êtes heureux dans l'établisse-

ment de votre famille : vous êtes heureux ; mais vos enfants le sont-ils? et pouvez-vous appeler un bonheur pour vous, leur infortune, et l'inhumanité qui vous les a fait sacrifier à l'idole de votre ambition?

Mais de plus, la honte de vos familles devient ainsi le partage du Seigneur : ainsi les vases de rebut, que vous n'avez pas trouvés dignes d'être placés dans votre maison, vous les choisissez pour être les vases d'honneur du temple du Dieu vivant! ainsi ces pierres inutiles, que vous rejetez, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de votre fortune, vous les réservez pour être les pierres de l'angle, et les colonnes de la maison du Seigneur! Eh quoi! mes Frères, l'art des arts, le gouvernement des ames demande-t-il moins de talents, que les occupations frivoles et les inutilités de la terre? quoi! l'interprétation des mystères de la foi, la défense de la vérité et de la doctrine, l'instruction des peuples, la dispensation des graces de l'Église, des devoirs si sublimes, ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talents inutiles, et à des esprits vulgaires et médiocres? quoi! la force, pour résister à l'erreur; la lumière et l'élévation, pour la découvrir et la confondre; le zèle, pour combattre le monde avec ses abus et ses maximes; la sainteté, pour le corriger; la plénitude de l'esprit de Dieu, pour le toucher; l'éloquence sainte, pour le convaincre; l'intrépidité, pour ne pas le ménager; la grandeur d'ame, pour être au-dessus de ses menaces et de ses promesses : sont-ce là des ministères vulgaires et rampants? et faut-il, pour des fonctions si élevées, être né moins heureusement, que pour les amusements du monde, et les agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations?

Mais vous exigez vous-mêmes de nous tant de qualités rares et sublimes : vous voulez que nos mœurs soient irrépréhensibles, et que nous brillions par la sainteté de notre vie, comme des astres, au milieu des ténèbres et de la corruption générale du monde : vous voulez que nous éclaircissions vos doutes, que nous redressions vos égarements, que nous soutenions votre foiblesse, que nous consolions vos afflictions : vous voulez que nous soyons les dépositaires de la doctrine et de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raison de notre foi, et à humilier toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Mais c'est vous-mêmes, mes Frères, qui nous avez donnés à l'Eglise; c'est de vos mains que le Seigneur nous a reçus : et si vous ne présentez au temple, que ce que vous avez de pire et de plus défectueux ; comment y trouverez-vous ce qu'il y a de plus rare et de plus excellent sur la terre?

Vous faites après cela vous-mêmes, mes Frères, du déréglement ou de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire et le plus agréable de vos dérisions et de vos censures : mais n'est-ce pas l'ouvrage de votre orgueil et de vos intérêts sordides, que vous trouvez si digne de risée? ne sont-ce pas les mains de votre cupidité, qui ont placé sur l'autel ces idoles méprisables

que vous insultez? S'il n'y avoit point dans l'Eglise de parents avares, ambitieux, injustes, y verroit-on beaucoup de ministres mondains, scandaleux, ignorants? Si le Seigneur se choisissoit lui-même ses victimes, seroient-elles si indignes de lui? et les asiles saints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foiblesses et de murmures? Eh! pleurez plutôt sur des désordres, dont vous êtes les seuls auteurs, et que la justice de Dieu vous imputera un jour: couvrez plutôt du voile du silence, des plaies que vous avez faites vous-mêmes à l'Eglise: tournez contre vous-mêmes vos propres censures; que les scandales du sanctuaire vous rappellent uniquement l'injustice de vos destinations sur vos enfants: nos égarements sont toujours ou la peine, ou le fruit des vôtres.

D'ailleurs que pourroit-il vous arriver de plus heureux, que de consacrer au Seigneur ce qu'il y a de plus heureusement né dans vos familles? de fournir à l'Eglise des ministres éclairés, des ouvriers puissants en œuvres et en paroles; qui ramènent les pécheurs, qui consolent les Justes, qui fortifient les foibles; qui soient établis, comme aujourd'hui Jésus-Christ, pour le salut de plusieurs, pour être la gloire de leur peuple, la lumière des nations, la consolatiou de l'Eglise, le soutien de leurs frères? et quand même le Seigneur vous demanderoit, comme autrefois à Abraham, et aujourd'hui à Marie, le seul héritier des promesses, le seul successeur de vos titres et de votre nom, ne seroit-ce pas une grace nouvelle dont il vous favoriseroit? Le monde l'auroit infecté; et le Seigneur le mettra à couvert dans le secret de son tabernacle: vous eussiez été peut-être le père infortuné d'une postérité maudite; et vous aurez la consolation d'y voir un élu, que Jésus-Christ vous rendra dans le ciel: peut-être même consacré au Seigneur, et revêtu d'un caractère de dignité dans l'Eglise, recevra-t-il vos derniers soupirs sur la terre; sera-t-il l'ange tutélaire de votre mort; vous fortifiera-t-il dans cette dernière heure par les paroles de la foi, et les derniers remèdes des mourants: peut-être baisserez-vous sous sa main sacrée, devenue l'instrument de votre réconciliation, votre tête déja défaillante; et comme le vieillard Jacob mourant, assisté de son fils Joseph élevé en dignité dans l'Egypte, vous aurez la consolatiou, comme lui, d'adorer le bâton de sa puissance pastorale, et la marque sacrée de son autorité: *adoravit fastigium virgæ ejus* (*Hebr.*, XI, 21). Eh! que vous sert d'avoir sur la terre des successeurs de votre nom, lorsqu'une fois vous dormirez dans la poussière du tombeau? Il n'y a pour nous, dit saint Ambroise, de véritable postérité, que celle qui nous suivra dans le ciel: ceux de notre race, que la justice de Dieu aura séparés de ses Saints, et attachés aux flammes éternelles, seront pour nous comme s'ils n'avoient jamais été, dit l'Esprit de Dieu: *nati sunt quasi non nati* (*Eccli.*, XLIV, 9); et nous ne devons compter parmi nos neveux, que ceux qui nous seront unis dans la sainte Jérusalem par

les liens immortels de la charité : *Illa enim vera posteritas, quæ non in terris, sed in cœlo est* (S. Ambr. *de Interp.*, c. III).

Voilà les consolations temporelles, dont Dieu récompenseroit ici-bas même votre sacrifice : au lieu que ces vocations ménagées de loin, insinuées, inspirées, commandées ; ces sacrifices forcés de la cupidité, portent d'ordinaire, ici-bas même, la calamité et la désolation dans les familles, en éteignent le nom, font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité, voient périr la gloire et la descendance des maisons dans les débauches d'un emporté, auquel on avoit sacrifié tous ses frères, et sont une source de chagrins amers, et de confusions éclatantes : on voit ces enfants, que la chair et le sang avoient placés sur l'autel, déshonorer leur ministère, devenir l'opprobre de l'Eglise ; que sais-je ? tomber quelquefois dans l'abîme, secouer le joug et perdre la foi, après avoir perdu la pudeur et l'innocence. Et si les intérêts de l'Eglise et de votre salut sont trop foibles pour vous inspirer de l'horreur d'un abus si déplorable et si barbare, du moins que vos propres intérêts, et le soin de votre gloire et de celle de votre nom, vous arrêtent ; et sous un prince surtout si religieux sur le choix des sujets qu'il place dans le sanctuaire ; si peu touché du nom, des titres, de la naissance, des services rendus à l'état, et de tous les autres genres de mérite, si celui de la doctrine, des talents et de la piété, ne les assortit ; et qui est si attentif à ne pas donner à l'Eglise des ministres qu'elle rejette, et qui ne se sont pas donnés eux-mêmes.

Telles sont les instructions que la foi découvre dans ce mystère : consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jésus-Christ, mais consacrons-nous sans réserve ; ces offrandes défectueuses, ces conversions imparfaites forment quelquefois un état plus dangereux que le crime même : répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous ; soutenons-nous, comme elle, dans la voie où la grace nous a fait entrer ; ne traversons jamais par des cupidités injustes, cachées sous des prétextes saints, les vues de la Providence sur nos destinées ; vivons sous la main de Dieu, et joignons au sacrifice de notre cœur, cette fidélité qui le renouvelle sans cesse, qui l'étend à tout ce que Dieu demande de nous, et qui conserve jusqu'à la fin le trésor de la justice, pour en trouver la consommation dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LA FÊTE DE L'INCARNATION

Loquimur Dei sapientiam in mysterio quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.

Nous annonçons la sagesse de Dieu cachée dans son mystère, que nul des princes de ce monde n'a connue. (1. Cor., II, 7, 8.)

Si les voies de Dieu sont d'ordinaire éloignées de celles de l'homme, et si, dans ses desseins, la sagesse éternelle se plaît toujours à confondre les vains préjugés de la sagesse humaine, c'est principalement dans le mystère que l'Eglise honore en ce jour. Oui, mes Frères, un Dieu qui descend de sa gloire pour nous y élever; qui se charge de nos infirmités et de nos souffrances, pour nous en soulager; qui s'unit à l'homme, pour réconcilier l'homme à Dieu; a été dans tous les temps un scandale, ou une folie, à la prudence de la chair; et encore aujourd'hui, la sagesse de Dieu dans ce mystère est tout-à-fait inconnue au siècle: *Loquimur Dei sapientiam in mysterio quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.*

En effet le monde ne connoît de véritable grandeur, que celle qui frappe les sens: le monde ne compte de vrai bonheur que celui de vivre dans les plaisirs et dans l'abondance: le monde croit avoir seul la raison en partage, et rappelle toujours au jugement de ses propres lumières, les œuvres du Seigneur.

C'est sur ces trois erreurs que rouloit toute la sagesse des hommes, avant qu'il plût au Très-Haut de les visiter dans sa miséricorde. Les Juifs ne soupiroient qu'après la gloire et la grandeur temporelle d'un Messie charnel, qui devoit subjuguer tous les empires, et rendre toutes les nations tributaires de Jérusalem: les philosophes n'attendoient le remède de leurs maux, que des vains efforts d'une raison malade: les princes, les puissants et le peuple, cherchoient dans les plaisirs des sens, ce que l'Auteur de la nature n'y a point mis, et la félicité la plus indigne de l'homme. Et tel est encore, après l'accomplissement du grand mystère de piété, l'état déplorable du monde.

Mon dessein donc aujourd'hui est de montrer comment la sagesse de Dieu, cachée dans ce mystère, confond ces trois erreurs principales, qui forment proprement toute la sagesse humaine. Premièrement, le Verbe s'y anéantit; et cet anéantissement nous apprend que l'homme ne peut plus aimer l'élévation sans injustice. Secondement, le Verbe s'y charge de nos douleurs et de nos souffrances; et ce mystère nous découvre que l'homme ne peut plus aimer les plaisirs sans crime. Enfin, le Verbe s'y unit à notre chair;

et en nous proposant cette union incompréhensible, comme l'objet de notre culte et la seule ressource de nos maux, il nous laisse comprendre que l'homme ne peut plus compter sur sa raison sans témérité. Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables : un Dieu chargé de nos douleurs, rend les souffrances aimables : un Dieu uni à l'homme fait taire la raison, et rend la foi même raisonnable. Développons ces trois vérités; elles renferment toute la doctrine du grand mystère de piété. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine; trouvant sans cesse dans son cœur, je ne sais quels sentiments secrets de sa propre excellence, que sa chute n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchants si doux : il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré; et ne rencontrant rien ici bas qui pût satisfaire la grandeur d'une ame, laquelle n'avoit été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus des nuées, et se plaça à côté du Très-Haut : de là l'homme se fit rendre les honneurs divins; l'homme se rendit à l'homme même, et l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vus naître, et qui étoient venus tant de siècles après lui.

Cependant l'homme, depuis le péché, n'est plus qu'un vil esclave : tout ce qui l'élève le tire de la situation naturelle, puisque l'honneur n'est dû qu'à l'innocence, et que l'abjection doit être le partage du vice; et s'il lui reste encore quelque espoir de recouvrer sa première grandeur, ce ne peut être que dans l'humble aveu de sa bassesse.

Mais comment persuader au monde une vérité si nouvelle, démentie par la doctrine de toutes les sectes, par les préjugés de toutes les nations, et par les sentiments les plus vifs du cœur humain? Les Justes, dans ces temps reculés, qui précédèrent l'avénement du Libérateur, en avoient, je l'avoue, laissé de grands exemples aux hommes. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! s'écrioit un saint roi, que vous daigniez vous abaisser jusqu'à lui, et le visiter? avez-vous oublié que je suis devant vous comme une bête sans raison, et que le néant est le seul appui sur lequel toutes mes forces se soutiennent?

Mais ce n'étoient là que des instructions, et il falloit à l'homme des remèdes : ces modèles étoient insuffisants. Car outre que les hommes ne pouvoient pas inspirer l'amour d'une vertu, dont ils étoient eux-mêmes touchés; un coupable qui s'humilie, peut à la vérité faire haïr ses crimes, mais il ne fait pas aimer ses humiliations : l'orgueil humain avoit donc besoin d'un exemple, qui fût en même temps son remède, et il falloit l'instruire et le guérir tout à

la fois. Et voilà, mes Frères, le grand mystère que la sagesse de Dieu, après l'attente de tant de siècles, les vœux de tant de Justes, les oracles de tant de prophètes, opère aujourd'hui à Nazareth, dans le sein de Marie.

Or, souffrez que pour tirer de ce mystère adorable les instructions importantes que la sagesse divine y a cachées, je vous fasse remarquer quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain, et l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu dans son union avec notre nature.

Le premier caractère de l'orgueil est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes; et que, pour nous étourdir sur le sentiment intérieur et humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous; dans les biens, les titres, les dignités, la réputation, l'éclat de la naissance; une gloire dont la source ne devroit être que dans nous-mêmes.

Or, mes Frères, les circonstances extérieures de l'incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette première erreur. En effet, ne sembloit-il pas qu'un mystère, dont les figures mêmes avoient été si pompeuses, les préparatifs si augustes, les promesses si magnifiques, les ombres, pour ainsi dire, si brillantes, auroit dû s'accomplir dans la plénitude des temps, avec encore plus d'éclat qu'il n'avoit été promis; et que puisque des signes si illustres avoient annoncé depuis tant de siècles aux hommes, que le Très-Haut devoit les visiter, sa venue auroit dû être accompagnée de tant de gloire et de majesté, qu'on n'eût pu le méconnoître?

Cependant rien de plus obscur aux yeux des sens, que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth. La sainte fille, préférée à toutes les autres filles de Juda, et dans le sein de qui s'opère le secret ineffable de l'abaissement d'un Dieu, n'a rien qui la distingue dans sa tribu, que sa pudeur et son innocence. L'éclat du sang qu'elle tire de David, est obscurci par la bassesse de sa fortune: son obscurité a presque fait oublier son origine. Les cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois sur le mont Sinaï, pour frayer une route de lumière au Dieu qui descend sur la terre: les anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes son avénement au bruit des éclairs et des trompettes: les montagnes ne retentissent pas: des nuées de gloire ne s'abaissent pas pour enfanter le Juste: la maison même de Marie ne s'ébranle pas jusqu'aux fondements, comme un autre Cénacle, pour marquer la sainte horreur dont elle est saisie à la présence du Dieu qu'elle reçoit. Un seul envoyé du ciel, invisible à tous les hommes, apparoît à Marie dans le silence, sous la simplicité d'une forme humaine, comme pour honorer lui-même, en cachant sa gloire, l'anéantissement du Dieu dont il est le ministre. Nazareth, la plus méprisable ville de Juda, et d'où l'opinion publique étoit, qu'il ne pouvoit rien sortir qui fît honneur à la Judée;

Nazareth, dis-je, où ce mystère se consomme, n'en est pas plus instruite que Jérusalem. Joseph lui-même ignore le secret de l'ambassade céleste; et le réduit, où Marie est cachée, est le seul confident d'un prodige où le monde entier a tant de part. Dans tous les autres mystères, les abaissements du Verbe sont mêlés d'éclat et de grandeur: ici tout est obscur, rien ne parle aux sens, parcequ'ici le dessein de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, et de substituer les nouvelles vues de la foi, aux anciennes illusions de la sagesse humaine.

En effet, mes Frères, jusque-là les hommes avoient cru que les prospérités temporelles étoient des faveurs du ciel; que la réputation étoit un bien solide; que les grands talents étoient d'heureux regards d'un Dieu favorable; que les distinctions du rang et de la naissance, avoient un éclat véritable, et n'étoient pas indignes des soins et de l'estime des hommes. Mais dans ce mystère, la sagesse de Dieu nous découvre un nouvel ordre de choses: elle étale à nos yeux un monde nouveau tout spirituel; de nouveaux biens, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle: et réformant nos jugements, elle nous apprend que l'innocence et la vertu sont les seules richesses de l'homme; que tout le mérite de l'ame fidèle est caché dans son cœur; qu'un seul degré de charité élève plus haut le chrétien, que l'empire du monde entier; que la patience, l'humilité, la douceur, sont les plus grands talents d'un disciple de Jésus-Christ; que se vaincre soi-même sous les yeux de Dieu seul, est une gloire plus solide et plus immortelle, que la conquête des provinces et des royaumes; et qu'enfin, la grandeur qui est hors de nous, n'est qu'un prestige qui nous joue, et qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint.

Or, mes Frères, n'est-ce pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siècle: *Dei sapientiam, quam nemo principum hujus sæculi cognovit?* Où sont ceux qui regardent avec des yeux chrétiens le vain spectacle de la gloire humaine, et qui réservent toute leur admiration pour les dons de la grace et le mérite de la sainteté? Qui s'attire plutôt nos hommages; ou un ambitieux, qui, à la tête d'un peuple d'hommes armés, remporte des victoires, et remplit l'univers du bruit de son nom et de sa vanité; ou un Juste environné de sa seule innocence, qui sait souffrir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment; qui sait combattre et vaincre pour le ciel? Par où cherchons nous à nous distinguer nous-mêmes de nos frères? est-ce par une charité plus vive; par une foi plus abondante; par une conscience plus pure; par une fidélité plus inviolable à tous nos devoirs? Hélas! nous nous élevons d'une naissance illustre, comme si la gloire de nos ancêtres nous appartenoit, et qu'elle ne devînt pas un opprobre et une roture pour nous, dès que nous portons un nom vide de leurs vertus. Nous comptons nos titres et nos exploits militaires, comme des distinctions glorieuses,

qui nous élèvent au-dessus des autres hommes ; et nous ne voyons pas que le hasard, la faveur, la témérité, les conjectures, ont eu plus de part à ces honneurs, que le devoir et la vertu. Nous nous parons des dignités éminentes qui nous distinguent dans notre peuple ; et nous ne comprenons pas que les plus grandes places sont de plus grands écueils, et qu'elles multiplient nos devoirs, sans augmenter notre mérite. Nous nous glorifions de la supériorité de nos lumières et de nos talents, et nous ignorons que les connoissances les plus vastes de l'esprit humain sont des lumières puériles, si elles se bornent aux choses présentes, et nous font perdre de vue les éternelles. Oui, mes Frères, les grandeurs et les distinctions de la grace et de la foi, ne touchent personne : ce qui est éternel, nous le regardons comme s'il n'étoit pas. Mais qu'importe au chrétien d'être obscur ou de briller aux yeux des hommes, puisqu'il n'est réellement que ce qu'il est devant Dieu, et que la foi nous dépouille de tout ce qui est hors de nous, et ne voit de nous que nous-mêmes ?

Cependant, le second caractère de l'orgueil humain est cette foiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, et qui ne hait du vice que la confusion et l'opprobre ; comme si le vice et la vertu n'étoient que des opinions, et que l'homme ne pût être grand ou méprisable que dans l'idée des autres hommes.

Or l'anéantissement du Verbe, dans ce mystère, confond cette vaine attention aux jugements humains. Et certes le Fils de Dieu ne descendoit sur la terre, que pour glorifier son Père, et reprendre dans le cœur des hommes, les hommages que les créatures lui avoient ravis. Ce dessein demandoit, ce semble, qu'il se montrât à eux dans toute sa gloire, resplendissant comme sur le Thabor, et qu'il leur parût aussi glorieux et aussi digne de leurs hommages, qu'il se laissa voir alors aux disciples enchantés de la douceur de ce spectacle. C'est alors qu'il eût tout attiré après lui ; et que Jérusalem incrédule n'eût pas vu ses citoyens se partager sur la vérité de ses prodiges, et sur la sainteté de sa doctrine et de son ministère.

Néanmoins, ce n'est pas par l'éclat et la majesté, qu'il veut triompher de nos cœurs, c'est par les humiliations et les opprobres : il cache tout ce qu'il est, il ne donne pas sa gloire à un autre ; mais il la dérobe, pour ainsi dire, à lui-même. Rien de ce qu'il avoit de grand dans le sein de son Père, ne l'accompagne aux yeux des sens dans celui de Marie ; sa puissance se change en foiblesse ; sa sagesse infinie n'est plus qu'une raison naissante et enveloppée ; son immensité paroît renfermée dans les bornes d'un corps mortel ; l'image de la substance du Père est cachée sous la vile forme d'esclave ; son éternelle origine commence à compter des temps et des moments ; enfin, il paroît anéanti dans tous ses titres.

Aussi, dès qu'il paroîtra dans la Judée, l'incrédulité va lui disputer la suprême autorité de son sacerdoce : *Quel est celui-ci*, dira-t-on, *qui vient remettre les péchés* (Luc, vii, 49)? La crainte des puissances de la terre refusera de le reconnoître pour roi; et on lui fera payer le tribut comme à un esclave. La prudence de la chair prendra sa sagesse divine pour une folie; et ses proches eux-mêmes le regarderont comme un insensé : *Quoniam in furorem versus est* (Marc., iii, 21). L'envie le dégradera de sa naissance divine; et ses citoyens vont publier qu'il n'est que le fils de Marie et de Joseph. Enfin, un faux zèle lui ravira l'éternité de sa durée; et il sera presque lapidé, pour avoir osé dire seulement qu'il étoit avant Abraham.

Mais l'opinion des hommes ne changera rien a l'obscurité apparente de son ministère. Il se manifestera assez à la vérité, pour être connu des Juifs spirituels et fidèles; ses œuvres, sa doctrine, Moïse, les prophètes, les divines Ecritures rendront témoignage de lui; et à qui aimera la vérité, il ne sera pas possible de le méconnoître : mais il ne se manifestera pas assez pour éviter le mépris des Juifs charnels : l'éclat de son ministère sera sensible à un cœur humble et innocent; l'obscurite de son ministère révoltera l'orgueil et l'incrédulité : il y mêlera assez de ténèbres, pour récompenser la foi de ceux qui croiront, et assez de lumières pour punir l'incrédulité de ceux qui refuseront de croire en lui.

D'où vient, mes Frères, une conduite si surprenante? Après s'être caché durant tant de siècles, Dieu ne se montre-t-il enfin aux hommes que pour n'être pas connu d'eux? que ne venoit-il dans toute sa gloire, s'il vouloit nous sauver en se découvrant à nous? Laissons là les autres raisons de l'obscurité de son ministère, qui ne sont pas de notre sujet : mais celles qui nous regardent ici, c'est premièrement, qu'il vouloit nous apprendre à nous, qui sommes chargés de la dispensation de son Évangile, à ne rien changer aux ordres de Dieu dans les fonctions de notre ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole, les suffrages des hommes; à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui nous revient à nous-mêmes; à ne pas intéresser le Seigneur, pour ainsi dire, dans notre propre cause, et nous persuader qu'il a attaché le succès de son Evangile, aux applaudissements qu'il reçoit par notre bouche. Les contradictions qu'éprouve le ministre, font souvent toute la gloire et tout le succès de son ministère. Annonçons les vérités que l'Eglise nons a confiées; n'y mêlons ni nos opinions ni nos propres pensées. Plantons, arrosons, et laissons au Seigneur l'accroissement : sa parole ne retournera pas à lui vide, et elle sera toujours ou la condamnation de l'incrédule, ou la consolation du fidèle.

Secondement, il vouloit vous apprendre à vous, mes Frères, que les jugements des hommes ne doivent jamais décider de vos devoirs;

qu'il ne faut pas s'en tenir, dans le service de Dieu, à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous; que les censures et les dérisions sont toujours la récompense de la piété véritable; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes, et d'être serviteur de Jésus-Christ; que le zèle qui voudroit concilier les suffrages publics à la vertu, n'est qu'un orgueil déguisé, qui cherche à se les concilier à soi-même; que l'injustice du monde envers les gens de bien, fait ici-bas toute leur sûreté; que l'obscurité est le plus sûr asile de leur vertu; que ce n'est pas ici le temps de leur manifestation; et qu'ils n'auront droit de paroître à découvert, que lorsqu'ils paroîtront avec Jésus-Christ dans sa gloire.

Cependant, si nous y prenons garde, quelque justes que nous soyons d'ailleurs, nous comptons les hommes pour beaucoup : nous ne vivons presque que pour les autres : ce que nous sommes à nos yeux et aux yeux de Dieu, nous intéresse peu; nous ne paroissons touchés, occupés que de ce que nous sommes aux yeux des hommes : et moins sensibles au soin de notre perfection, toute notre attention se borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes, qui est dans l'esprit des autres. Aussi il ne nous arrive guère de nous demander à nous-mêmes, ce que nous sommes réellement; mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous soyons : ainsi, toute notre vie est imaginaire et fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne sommes pas, flatte notre orgueil : nous nous laissons toucher par des louanges que notre cœur désavoue; nous nous faisons honneur de la méprise publique; et nous sommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fausses vertus, que nous ne sommes humiliés par la vérité, qui nous fait sentir nos défauts et nos misères véritables.

Aussi le dernier caractère de l'orgueil est cette imposture de vanité, qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, et qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudissements aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit descendue. Et certes, mes Frères, il n'est presque point d'humilité sincère : on ne se cache, que pour être découvert; on ne fuit l'éclat, qu'afin que l'éclat nous suive; on ne renonce aux honneurs, que pour être honoré; on ne souffre le mépris que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisés. L'orgueil a mille dédommagements imperceptibles à nous-mêmes; et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité.

Or voilà l'écueil que les anéantissements du Verbe, dans ce mystère, nous apprennent à éviter. Il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte : il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime : il veut passer pour un Samaritain et pour un ennemi de la loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur : enfin, il se cache lorsqu'on veut le reconnoître pour roi; mais c'est pour mourir comme un esclave. Les ou-

trages les plus honteux vont être la récompense de ses anéantissements : les hommes le méconnoîtront jusqu'à la fin; et il mourra avec tout le mérite de son humilité.

Pour nous, mes Frères, si la calomnie nous trouve patients, c'est parceque nous prévoyons que la vérité va la confondre, et qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent, que parceque notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissons : nous aimons les opprobres passagers, et où notre vanité voit des ressources promptes; et aux ames les plus fidèles, il faut quelque autre attrait qui leur adoucisse le mépris, que le plaisir d'être méprisé. On pardonne; mais en faisant sentir qu'on est l'offensé, et qu'on se relâche de son droit : on fait une avance de réconciliation; mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété toute seule a part à cette démarche : on dit du bien de ceux qui nous calomnient; mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il est difficile de ne pas se chercher soi-même, et encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parceque plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve.

Rougissons de notre foiblesse, mes Frères; jetons souvent les yeux sur notre modèle : adorons les premières dispositions de l'ame sainte du Verbe incarné, dans ses nouveaux anéantissements : pensons quelquefois que l'orgueil est presque notre seul crime; et que si nous pouvions une fois nous oublier tout-à-fait nous-mêmes, nous serions exempts de mille taches secrètes, que nous ne connoissons pas, et qui éloignent Dieu de notre cœur. Reprochons-nous sans cesse cette alliance monstrueuse de nos misères avec nos vanités; cette source de corruption que nous sentons en nous, avec ces desirs de gloire qui entrent dans toutes nos œuvres; cette loi de la chair qui nous humilie, avec ces sentiments d'élévation qui nous enflent; en un mot, ce que nous sommes, avec ce que nous voudrions paroître. Et après être convenus que depuis l'anéantissement d'un Dieu, rien n'est plus injuste pour l'homme que de vouloir s'élever; écoutez comment depuis qu'un Dieu anéanti s'est chargé de nos douleurs et de nos infirmités, rien n'est plus honteux à l'homme que de chercher une vie douce et heureuse sur la terre.

DEUXIÈME PARTIE.

L'homme innocent devoit mener une vie heureuse et tranquille. La terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ses chastes délices : ses sens n'étoient destinés qu'à le porter à la conservation de son être, par des impressions douces et agréables. Toutes les créatures devoient servir à sa félicité; puisque, dans le dessein de leur auteur, elles avoient été toutes rapportées à son usage; et sous un Dieu juste, rien ne pouvoit le rendre malheureux, ni troubler

ses plaisirs, tandis que rien ne donneroit atteinte à son innocence. Mais l'homme pécheur est né pour souffrir : tout plaisir dans la vie est interdit à un coupable, qui ne mérite pas même de vivre; la douleur est l'état naturel du désordre; et c'est une injustice, que les créatures servent au bonheur d'un infortuné qui en a abusé, et qui s'est révolté contre le Souverain à qui elles appartiennent.

Cependant, le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel : malgré sa transgression, il veut vivre heureux; et la faute qui lui en a fait perdre le droit et l'espérance, n'a pu lui en faire passer le desir : les travaux qui sont devenus la peine inséparable de son crime, n'ont pu devenir le choix libre de son amour; et condamné à souffrir, il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable, ce qui lui étoit devenu nécessaire; et qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît et aimât à souffrir pour apaiser son Dieu.

Aussi le ministère du Verbe incarné, est un ministère de croix et de souffrance. Dès le premier instant de son union avec notre nature dans le sein de Marie, il renonce à la joie sensible dont il pouvoit jouir, dit l'Apôtre, et embrasse la croix que la justice de son Père lui présente : dès lors, victime de nos péchés, il baisse son chef sacré sous la verge de la colère divine, et sent les premiers coups de la sévérité due à l'homme pécheur. Mais des rigueurs plus réelles l'attendent encore au sortir de cet humiliant séjour. A peine ses yeux s'ouvriront à la lumière, qu'on en verra déja couler des larmes précieuses; ses travaux croîtront avec ses années; la faim, la soif, la lassitude, qui sont les peines de notre crime, deviendront l'exercice de son amour; il n'annoncera que des croix et des tribulations; il ne promettra son royaume qu'à la violence; il maudira les plaisirs; il n'appellera heureux que ceux qui souffrent : et de peur que dans la suite des temps, les hommes, toujours ingénieux à se flatter, ne donnent à ses maximes des interprétations favorables à leur amour-propre; il expirera entre les bras de la douleur, et sa doctrine ne sera que le récit de ses exemples.

Or je dis que depuis que le Verbe incarné, pour nous montrer la voie du ciel, et satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste et souffrante; le chrétien ne peut plus sans crime vivre au gré de ses sens, et se flatter d'arriver au salut par des routes douces et aisées. En effet, depuis que, par ce mystère, Jésus-Christ est devenu nouveau chef d'un peuple saint, et source d'une nouvelle vie, nous ne pouvons prétendre au salut que comme membres de Jésus-Christ : c'est-à-dire comme faisant une portion de ce corps mystique et divin, qu'il est venu former sur la terre; car ce corps mystique tout seul, pénétrera les cieux,

dit l'Apôtre, et entrera avec son chef et son pontife dans le véritable sanctuaire. Or, mes Frères, qu'est-ce qu'être membre de Jésus-Christ? c'est être animé de son esprit, c'est vivre de sa vie; c'est n'agir que par ses impressions; c'est ne former au dedans de soi que ses desirs et ses sentiments : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (*Philipp.*, II, 5). C'est, en un mot, suivre la destinée du chef, et lui être conforme; mourir à tout avec lui, être crucifié avec lui; ne pas chercher sa consolation en ce monde comme lui.

Or, je vous demande, mes Frères, languir toute la vie dans des mœurs indolentes et sensuelles; se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime; n'être occupé qu'à égayer l'ennui de la vie mondaine, par la variété des plaisirs et des spectacles agréables aux sens, et couler doucement ses jours sans autres soucis que ceux qui naissent de la satiété elle-même et de l'abondance, est-ce être membre de Jésus-Christ, et animé de son esprit? Eh! qu'a de commun l'esprit de Jésus-Christ avec cette sagesse de la chair, qui n'est ingénieuse qu'à se justifier à elle-même la mollesse des mœurs, qu'à condamner l'obligation des souffrances, comme une invention humaine et une loi injuste; qui réduit toutes les maximes de l'Evangile à n'être ni impie, ni ravisseur, ni fornicateur, ni adultère; qui confond la nature avec la grace, et regarde la croix de Jésus-Christ comme un objet étranger à la foi et à la piété?

Ah! ce n'est pas ainsi que ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jésus-Christ à nos pères, leur en parlèrent, mes Frères : *Non ita didicistis Christum* (*Ephes.*, IV., 20). L'esprit de Jésus-Christ est une sainte avidité de souffrances; une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, à rompre sa volonté, à réprimer ses desirs, à retrancher à ses sens tous les adoucissements inutiles : voilà le fond du christianisme et l'ame de la piété. Si vous n'avez pas cet esprit, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, dit l'Apôtre : en vain vous n'êtes pas du nombre de ces impudiques et de ces sacriléges, qui n'auront point de part à son royaume; vous n'en êtes pas moins étrangers par rapport à lui; vos sentiments ne sont pas les siens; vous vivez encore sous la nature; vous n'appartenez pas à la grace du Sauveur : vous périrez donc, puisque c'est en lui seul, dit l'Apôtre, que le Père a mis le salut de nous tous.

On se plaint quelquefois que nous rendons la piété rebutante et impraticable, en interdisant mille plaisirs que le monde autorise. Mais, mes Frères, que vous disons-nous : Permettez-vous tous les plaisirs que Jésus-Christ lui-même se fût permis; la foi ne vous en permet point d'autres : mêlez à la piété tous les adoucissements que Jésus-Christ lui-même y eût pu mêler; l'Évangile ne pousse pas plus loin la condescendance : suivez tous les usages que

Jésus-Christ lui-même eût pu suivre; la religion n'a point d'autre règle : tout ce qui n'est pas expression des mœurs de Jesus-Christ, tout ce qui n'est pas impression de l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas toujours, à la vérité, une œuvre qui donne la mort; mais ne sauroit être aussi une œuvre de vie, et est du moins toujours une démarche étrangère à ses membres, de laquelle il leur fera rendre compte?

Voilà, mes Frères, le fondement de toute piété; l'évangile du courtisan, comme du solitaire; du prince, comme du peuple : voilà la source principale des règles des mœurs, et où il faudroit remonter pour trouver le point fixe, qui résout toutes les difficultés que vous nous proposez sans cesse pour autoriser tous les abus de la vie mondaine. C'est par votre conformité avec Jésus-Christ, qu'il faut décider si votre état est chrétien ou profane, innocent ou criminel : toute autre règle est fausse pour vous, puisque Jésus-Christ seul est votre voie : les usages, les changements des mœurs et des siècles, les opinions des hommes, ne changent rien à cette règle, puisque Jésus-Christ étoit hier, est aujourd'hui et sera toujours le même. Mon Dieu, que les décisions du monde sur les devoirs seront un jour étrangement renversées! et qu'on verra la probité, la régularité mondaine, qui rassure ici-bas tant d'ames abusées par une apparence de vertu, bien changer de nom, lorsqu'on les placera à côté de Jésus-Christ crucifié, qu'on y cherchera sa ressemblance, et qu'on les jugera sur ce modèle!

Il est vrai que ce qu'il y a ici de consolant pour nous, mes Frères, c'est que Jésus-Christ en nous faisant une loi, par le caractère seul de son ministère, de la violence et du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un sort inévitable; mais sans lui, l'homme eût souffert sans consolation et sans mérite : il vient donc adoucir et sanctifier nos souffrances; et loin de nous inspirer un nouveau joug, il vient rendre doux et léger celui sous lequel nos pères gémissoient depuis tant de siècles.

Premièrement, son exemple ôte aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'abject et d'humiliant : il est beau de souffrir après lui; il est glorieux de marcher sur ses traces. Jésus-Christ a pleuré; les larmes sont donc honorables à ses disciples : Jésus-Christ a souffert la faim et la soif; les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps du fidèle : Jésus-Christ a été humilié, calomnié, méprisé, les saintes humiliations des disciples de la croix sont donc devenues des titres d'honneur; et il est des ignominies souffertes pour la justice, plus glorieuses même devant le monde, que toute la gloire du monde même.

Secondement, l'onction de sa grace adoucit ce que la violence et le renoncement avoit d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même; se disputer tout ce qui flatte; régler par la loi ri-

goureuse de l'esprit, les desirs les plus innocents de la chair; être né vain, magnifiqne, fastueux, et se réduire à une modestie simple et chrétienne; aimer la joie, les plaisirs, les amusements de la société et des commerces, et renfermer la vivacité de ces penchants dans le silence, dans la prière et dans la retraite; avoir reçu de la nature un caractère mou, indolent, ennemi de la contrainte, excessivement amoureux de soi-même, et asservir une chair qui se refuse au joug, aux devoirs les plus gênants et les plus tristes : je conviens, dis-je, que cette situation est pénible; et que cet état de violence, s'il n'étoit mêlé d'aucun adoucissement, lasseroit bientôt la foiblesse de l'homme.

Mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens; elle est dans le cœur : or c'est là que Jésus-Christ porte le remède et la douceur de sa grace. Tandis qu'au dehors tout paroît triste, rebutant, douloureux pour l'ame fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées, et lui dit sans cesse au fond du cœur, comme autrefois le père de Samuel disoit à son épouse affligée : Pourquoi vous laisseriez-vous abattre par des maux qui ne sont qu'apparents? retenez vos soupirs et essuyez vos larmes : ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de tout ce qui vous manque? et ma tendresse pour vous ne vaut-elle pas mieux que tout ce que vous pleurez? *Anna, cur fles? numquid non ego melior tibi sum, quàm decem filii* (1. *Reg.*, 1, 8)? En un mot, les plaisirs des sens la laissoient toujours triste, vide, inquiète; les rigueurs de la croix la rendent heureuse : les pointes de la pénitence qui percent sa chair, portent avec elles leurs remèdes; et semblable à ce buisson mystérieux, tandis qu'elle ne paroît offrir aux yeux des hommes, que des ronces et des épines, la gloire du Seigneur est cachée au dedans, et avec lui il n'est plus rien qu'elle ne possède. Saintes douceurs des larmes et de la tristesse de la pénitence; divin secret de la grace, que n'êtes-vous plus connu de l'homme pécheur!

Troisièmement enfin, les promesses de Jésus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile et de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffroit pour la gloire, pour la patrie, pour la fortune, pour l'amitié; mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme surtout qui veut être heureux : les applaudissements publics pouvoient charmer la douleur dans ces premiers moments, où l'ivresse et la nouveauté de la gloire et d'un vain héroïsme surprend l'ame, et la tire comme d'elle-même; mais l'ivresse passée, l'homme sentoit bien son malheur et sa folie : loin des regards publics, tous ces héros de parade, ces martyrs de la vanité, retomboient sur eux-mêmes, et cherchoient d'autres adoucissements à leurs maux, que ceux de la réputation et de la gloire : ainsi

l'homme souffroit alors sans ressource, parcequ'il ne souffroit que pour les hommes.

Mais le fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, qui mortifie ses sens et réprime ses desirs, a un avenir éternel pour lui. Quand même ses peines seroient ici-bas sans consolation, l'espérance seule, qui est cachée dans son sein, les adouciroit : un coup d'œil sur les années éternelles, rend à l'instant la joie et la sérénité à son ame affligée : un Dieu manifesté en chair, est le garant de sa confiance : en Jésus-Christ, ses souffrances trouvent un prix et un mérite digne de Dieu : par Jésus-Christ, elles sont présentées comme un sacrifice de bonne odeur au Père céleste : avec Jésus-Christ, elles ont déja reçu en sa personne la gloire et l'immortalité qu'il leur a promise.

Que ces vérités consolantes vous soutiennent, vous, mes Frères, qui êtes entrés depuis long-temps dans les voies de la justice et du salut : ne laissez point ralentir votre foi sur la pesanteur de la croix que vous avez embrassée : ne vous découragez pas des rigueurs et de la durée du chemin : ne vous lassez pas dans ces routes saintes. Ah! les jours de notre pèlerinage vont bientôt finir; vous touchez déja à la couronne immortelle : ces moments rapides de tribulation passeront comme un éclair : attendez encore un peu; le Seigneur ne tardera pas; et il va paroître : vous le voyez aujourd'hui descendre dans notre infirmité; ah! vous le verrez bientôt venir dans sa gloire. Qu'est-ce que le court espace de quelques jours de larmes et de deuil, qui vont aussitôt se perdre et s'anéantir dans l'abime de l'éternité : mais que dis-je, se perdre! se changer en une vie nouvelle, en un jour serein et éternel, où les larmes seront essuyées et le deuil consolé? Rien ne périt pour le Juste : vivez donc de la foi : attendez l'invisible comme si vous le voyiez déja : pensez que toutes vos violences les plus secrètes, sont remarquées par le témoin fidèle que vous avez dans le ciel; que toutes vos œuvres les plus légères sont comptées; que toutes vos peines sont mises en dépôt dans les tabernacles éternels; et que vos soupirs fervents sont conservés parmi ces parfums précieux, que les vieillards présentent autour de l'autel. Ainsi plus vous avancez vers le terme, plus vous sentez votre ardeur croître et vos forces se renouveler. Quel bonheur, de voir dans peu, et comme en un clin d'œil, ce nuage de notre mortalité disparoître, et le jour de l'éternité commencer!

Nous n'avons pas les mêmes paroles de consolation pour vous, mes Frères, qui vivez encore selon la chair : il seroit inutile de vous montrer des biens à venir, que vous ne goûtez pas, que vous ne connoissez pas, que vous ne croyez peut-être pas. Il auroit donc fallu ici vous affermir dans la doctrine de la foi, et finir, en vous montrant que l'union incompréhensible de l'homme avec Dieu, dans ce mystère, confond la raison humaine, et rend la foi

non-seulement nécessaire, mais encore raisonnable : mais j'abrége.

TROISIÈME PARTIE.

En effet, mes Frères, ce n'étoit pas assez que la sagesse de Dieu, dans ce mystère, eût confondu l'orgueil de l'homme, en ne lui faisant trouver son salut que dans les humiliations et l'abaissement; qu'elle eût mis un frein aux desirs déréglés de sa chair, en ne lui laissant pour partage que les croix et les souffrances : il falloit encore, pour remédier à toutes ses plaies, qu'elle captivât sa raison (qui depuis tant de siècles l'avoit fait si tristement égarer dans ses pensées), en lui proposant pour l'objet unique de son culte, de son espérance, de sa consolation, de sa science et de sa sagesse, l'union du Verbe avec notre chair; c'est-à-dire, Jésus-Christ la folie de la raison humaine, et de toutes les contradictions la plus incompréhensible, et la plus insensée en apparence.

Le moyen le plus sûr d'arrêter ces desirs insatiables et inutiles, de tout savoir et de tout comprendre, qui jusque-là avoient abusé les maîtres tant vantés de la sagesse humaine; cette vaine confiance qui promettoit la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit; cette licence effrénée, qui tous les jours enfantoit de nouveaux monstres, en croyant trouver de nouvelles vérités : le moyen, dis-je, le plus sûr de l'arrêter étoit la folie de l'Évangile; je veux dire le Verbe fait chair, et la sagesse de Dieu inconnue aux puissants et aux sages du siècle dans ce mystère.

Par là vous comprenez d'abord, ô homme! que l'Auteur de votre être ne veut pas vous sauver par la raison, mais par la foi; qu'il se cache à vous; qu'il ne faut plus le chercher par les vains efforts de l'esprit, mais par les mouvements du cœur; que la vérité, qui doit vous délivrer, ne vous est ici-bas montrée qu'en énigme, et qu'il faut croire pour comprendre : *Credite et intelligetis*. Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent, et qu'elle nous interdise tout usage de la raison : elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable; et que de l'autre, elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connoître; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir : la religion a assez de preuves pour ne pas laisser une ame fidèle sans assurance et sans consolation; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil et l'incrédulité sans réplique. Ainsi la religion par son côté lumineux, console la raison; et son côté obscur laisse à la foi tout son mérite.

Cependant tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes, et de fidèles juges de la foi. On adoucit tout; on donne un air de raison à tout : en retenant le fond de la doctrine chrétienne et de l'espérance en Jésus-Christ, on croit se faire une religion plus

saine, en se la faisant plus claire et plus intelligible : tout ce qui tient tant soit peu du prodige et du surprenant, on s'en défie : on forme des doutes sur ces flammes éternelles que la justice divine a préparées à l'impudique et à l'impie : on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes ; et par des idées tout humaines de sa bonté, réformer ce qu'ils ont, ou d'effrayant, ou d'incompréhensible : on ose examiner si nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châtiment de nos pères ; et si notre profonde corruption n'est pas l'ouvrage de la nature, plutôt que du péché : on demande sans cesse, pourquoi des penchants de plaisir, qui semblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes : on trouve des inconvénients dans l'histoire vénérable de nos livres saints : on s'érige en censeur de ces faits éclatants et merveilleux, que des hommes inspirés nous y ont conservés, et que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de son peuple : on cherche comment il a pu créer un monde qui n'étoit pas ; exterminer toute chair dans les eaux du déluge ; sauver la race des hommes et des animaux dans un seul asile ; ouvrir et fermer la mer, pour faciliter la fuite à son peuple ; le nourrir dans le désert d'un pain miraculeux ; le conduire dans une nuée éclatante ; et ordonner même au soleil de prolonger sa course, pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de son nom : que dirai-je? on veut trouver dans les forces de la nature, la possibilité de ces prodiges éclatants, où la foi de nos pères a toujours reconnu le doigt de Dieu ; et l'on change l'histoire de la religion, et des manifestations du Seigneur aux hommes, en des événements presque tout naturels, et des monuments trop vantés d'une prudence tout humaine. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que l'homme insensé se dispute à lui-même la consolation de croire que vous avez opéré des merveilles en sa faveur, et qu'il se fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de sa gloire et de son espérance.

Mais, mes Frères, depuis que vous adorez un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la religion nous propose d'inaccessible à la raison. Il n'est plus rien d'incompréhensible que Jésus-Christ Homme-Dieu n'aplanisse, et ne rende croyable : ou renoncez donc à Jésus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre : ou blasphémez avec l'impie qu'il n'est plus que le fils de Marie et de Joseph ; ou si vous confessez avec la piété qu'il est le Christ Fils du Dieu vivant, cessez de trouver des difficultés dans les autres mystères de la foi : un chrétien ne doit plus raisonner sur les voies de Dieu, s'il raisonne conséquemment. Ainsi l'Apôtre appelle Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi : *auctorem fidei et consummatorem Jesum* (Hebr., xii, 2) : il en est l'auteur, parcequ'il nous l'inspire ; il en est le consommateur, parcequ'il en est, pour ainsi dire, la perfection et le plus haut point ; et qu'après

lui, la foi ne peut rien nous proposer de plus élevé, et de plus inaccessible à la raison humaine.

Méditons donc sans cesse, mes Frères, le mystère de Jésus-Christ Homme-Dieu : en lui nous trouverons le dénouement de toutes les difficultés, parcequ'en lui nous trouverons un nœud encore plus inexplicable : il éclairera notre raison en achevant de la confondre, et nous conduira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la foi. Imitons la docilité de Marie, devenue aujourd'hui la mère du Verbe incarné. L'envoyé du ciel lui annonce qu'elle sera vierge et féconde; que ce qui naîtra en elle sera le Fils du Très-Haut, et l'ouvrage unique de l'Esprit saint : quoi de plus propre à révolter la raison tout entière? cependant sans hésiter, sans examiner, sans demander de signe pour garant d'un mystère si incroyable, elle croit, et adore la puissance et les desseins de Dieu sur elle. Zacharie avoit trouvé dans l'âge et dans la stérilité d'Elisabeth, des raisons spécieuses pour douter de la promesse divine; et malgré les exemples célèbres de Sara et de la mère de Samuel, il hésite et se défie. Marie, au contraire, dans un mystère où tout est nouveau et incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur, qui puisse la rassurer par la ressemblance, ne veut point d'autre garant de sa foi, que la toute-puissance et la vérité de celui qui l'exige. Une vierge simple et innocente, croit sans hésiter : un prêtre instruit dans la loi, doute et se défie de la promesse divine. Les grandes connoissances ôtent toujours quelque chose à la simplicité de la foi; et par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inséparable d'ordinaire de complaisance et d'orgueil, la soumission qui nous rend fidèles, semble perdre, d'un côté, ce que les lumières qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre : comme si plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foiblesse de la raison, et dans l'incertitude et l'obscurité de ses lumières.

Et certes, mes Frères, que servent les vaines réflexions sur la doctrine sainte? Si le salut étoit le fruit de la raison, vous auriez sujet de vous défier de tout ce que vous ne pouvez comprendre; mais la justice vient de la foi, et se perfectionne par la foi : pourquoi craignez-vous donc, comme un écueil, de saintes obscurités, qui sont devenues votre voie et votre remède?

Vivez donc de la foi, mes Frères : commencez par purifier votre cœur; l'innocence est la source des véritables lumières : rappelez Jésus-Christ au dedans de vous; avec lui vous avez tous les trésors de la doctrine et de la sagesse : établissez-vous dans la charité; c'est le seul moyen de trouver la vérité : on ne connoît Dieu que lorsqu'on l'aime. Souvenez-vous qu'un cœur corrompu ne sauroit avoir une raison saine et épurée; que plus vous approcherez de Dieu par la grace, plus vous participerez à ses lumières; plus vous avancerez dans la voie de ses commandements, plus vous croîtrez

de clarté en clarté ; plus, enfin, vous sentirez s'éclaircir dans votre esprit ces vérités divines, que nous verrons un jour à découvert, lorsque nous lui serons devenus semblables, comme il devient aujourd'hui semblable à nous. *Ainsi soit-il.*

SERMON

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.

C'est pour cela que je suis né, et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. (JOAN., XVIII, 37.)

L'opposition à la vérité a toujours été le caractère le plus essentiel du monde, et la peine la plus universelle du péché. Depuis que l'homme eut effacé de son cœur la loi éternelle, que la main du Seigneur, en le formant, y avoit gravée pour l'éclairer et pour le conduire; et qu'il eut substitué à cette lumière divine, née avec lui, ses passions et ses ténèbres; il se forma entre lui et la vérité, une opposition invincible, qui alloit toujours croissant à mesure que le monde, tous les jours plus corrompu, s'éloignoit de la pureté de sa source, et que la malice des hommes se multiplioit sur la terre.

Il est vrai, mes Frères, qu'au milieu des tenèbres qui couvroient la face de l'univers, Dieu faisoit luire encore de temps en temps sa vérité et sa lumière. De siècle en siècle paroissoient des hommes justes suscités d'en-haut, pour rendre témoignage à la vérité, et empêcher les erreurs et les passions de prescrire contre elle. Depuis le sang d'Abel jusqu'à Jean-Baptiste, le ciel avoit fourni à la terre une tradition non interrompue de prophètes, de martyrs et de témoins de la vérité : les uns avoient rendu témoignage à la vérité par leur sang, comme Abel; les autres par leur religion, comme Enos; quelques-uns par leur innocence, comme Noé; d'autres par la foi, comme Abraham; Isaac, par son obéissance; Job, par sa patience; Moïse, par ses prodiges; enfin, pour rendre le monde inexcusable, la vérité eut dans tous les siècles des témoins et des défenseurs, qui s'élevèrent contre le monde, et qui conservèrent parmi les hommes le dépôt de la doctrine et de la vérité, que le monde, malgré ses précautions, n'avoit jamais pu éteindre tout-à-fait sur la terre.

Cependant cette nuée de témoins, comme parle l'Apôtre, qui de siècle en siècle avoient rendu témoignage à la vérité, avoient bien pu, je l'avoue, condamner le monde par la vérité; mais ils n'a-

voient pas délivré le monde par elle. La vérité avoit donc besoin d'un plus grand témoignage : il falloit que celui qui est la sagesse et la lumière du Père, vînt lui-même nous rendre témoignage de ce qu'il avoit vu ; qu'il confirmât sa doctrine par son sang ; que sa doctrine purgeât la terre des erreurs, qui jusqu'alors l'avoient inondée ; et que Jésus-Christ crucifié fût jusqu'à la fin des siècles, le grand témoin de la vérité contre l'aveuglement du monde et l'erreur de ses maximes.

Le mystère des douleurs et des ignominies du Sauveur, nous offre donc aujourd'hui deux spectacles bien différents : d'un côté le monde si aveugle, et si opposé à la vérité, qu'après avoir rejeté dans tous les siècles, le témoignage des Justes et des prophètes, il rejette encore aujourd'hui celui de Jésus-Christ lui-même ; d'un autre côté, Jésus-Christ sur la croix devenu le grand témoin de la vérité, pour confondre jusqu'à la fin l'aveuglement du monde ; c'est-à-dire, la mort de Jésus-Christ devenue la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, et le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

O mon Sauveur ! jusques ici nous avons offert comme le monde, un cœur rebelle à la vérité de votre doctrine : nous avons écouté votre parole sainte, durant ces jours de pénitence et de salut, avec la même insensibilité que Jérusalem vous écouta autrefois durant les jours de votre ministère. Mais aujourd'hui, Seigneur, où vous ne parlez plus que par vos douleurs et par vos opprobres, où vous ne faites plus entendre que la voix de votre sang ; aujourd'hui où attaché à ce trône d'ignominie, vous êtes devenu le grand témoin de la vérité contre le monde, ne permettez pas qu'une instruction si nouvelle et si touchante, nous trouve encore insensibles. Nous venons mettre au pied de votre croix, des cœurs à la vérité encore pleins de passions et d'attachements injustes ; mais laissez couler sur nous une seule goutte de ce sang, que vous offrez aujourd'hui pour nous à votre Père, et nous serons purifiés : jetez sur nous, comme sur ce pécheur heureux, qui expire à vos côtés, un regard de miséricorde, et nous serons sauvés ; délivrez-nous par la vérité, dont vous êtes aujourd'hui le grand témoin, et nous passerons de la servitude du monde et du péché à la sainte liberté des enfants de Dieu. C'est ce que nous vous demandons prosternés au pied de votre croix : *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde n'a jamais aimé la vérité, parceque la vérité a toujours condamné le monde : les hommes veulent jouir tranquillement de leurs erreurs et de leurs crimes ; et comme cette fausse tranquillité ne peut durer qu'aussi long-temps qu'ils peuvent réussir à s'aveugler eux-mêmes, toute lumière qui ouvre leurs yeux à la vérité, les blesse et les révolte.

De là les Justes et les prophètes, que le Seigneur dans sa miséricorde, suscita de siècle en siècle à la terre, pour être les témoins de la vérité, furent toujours odieux aux hommes, et réprouvés d'un monde dont ils venoient condamner les maximes. Isaïe, malgré le sang des rois dont il étoit issu, vit tout Jérusalem conspirer sa perte, et vouloir éteindre dans son sang, la vérité qui ne meurt pas avec les Justes qui meurent pour elle. Jérémie ne fut pas plus favorablement traité de son peuple; et les chaînes et les prisons devinrent pour lui le prix de la vérité, dont les persécutions des méchants sont toujours ici-bas la récompense. Elle ne trouva dans Israël que des cœurs rebelles à la vérité, et les montagnes les plus inaccessibles purent à peine lui servir d'asile contre les embûches des impies. Enfin le monde, toujours opposé à la vérité, s'est toujours élevé contre ceux qui venoient le troubler dans la possession paisible où il étoit de ses erreurs et de ses maximes.

Cependant il est vrai que c'est par la condamnation et la mort de Jésus-Christ, que le monde donne aujourd'hui la plus grande et la plus éclatante preuve de son opposition pour la vérité; c'est-à-dire, pour la vérité de sa doctrine, des Écritures, de ses miracles, de son innocence, et de sa royauté. Suivons toutes ces circonstances.

Je dis, premièrement, une opposition à la vérité de sa doctrine; et c'est le respect humain qui la forme, cette opposition, même dans ses disciples. En vain le Sauveur les avoit préparés au scandale de sa croix, en leur annonçant souvent qu'il falloit que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; qu'ils ne devoient se promettre de part à son royaume, qu'autant qu'ils en auroient à l'amertume de son calice; et que bienheureux ceux qui souffrent et qui sont persécutés : en vain toute sa doctrine n'étoit qu'une préparation aux croix et aux souffrances : dès que le monde se déclare contre lui; que les prêtres s'assemblent; que les docteurs conspirent; que le peuple murmure; que tout Jérusalem le rejette; ils chancellent; ils sont découragés, et voici jusqu'où le respect humain, et la crainte du monde les aveugle sur la vérité de sa doctrine.

Dans Judas, elle forme un perfide, qui trahit son divin Maître, et qui se joint à ses ennemis pour le perdre : ce disciple infortuné, intimidé par le déchaînement des principaux de Jérusalem contre le Sauveur, ne se contente pas de l'abandonner; il s'adresse aux princes des prêtres, il devient le principal ministre de leur jalousie et de leur fureur : *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *et je vous le livrerai* (Matth., xxvi, 15)? Mais que peut vous donner le monde, disciple infidèle, qui puisse remplacer ce que vous allez perdre, et ce que vous aviez reçu de Jésus-Christ? Quoi, la gloire et l'estime des hommes? mais votre nom étoit écrit dans le ciel, et il va devenir à jamais l'opprobre et l'horreur de toute la terre : le

monde autorise le vice ; mais au fond, il n'estime que la vertu. Quoi, des titres et des honneurs? mais Jésus-Christ vous avoit établi pasteur de son troupeau, colonne de son Eglise, prince d'un nouveau peuple ; et pour remplacer ces titres augustes, le monde va vous dégrader jusqu'aux ministères les plus vils et les plus infames : qu'on est grand, quand on est à Jésus-Christ! et qu'on est méprisable et dévoué à tout ce qu'il y a de plus bas et de plus lâche, quand on est esclave du monde! Quoi, des biens et des richesses? mais Jésus-Christ vous avoit confié les trésors du ciel ; il vous avoit donné toute la terre pour votre partage : tout étoit à vous ; et le monde ne vous paie en échange que d'un vil prix qu'il vous fait attendre long-temps, et dont le premier instant de possession vous dégoûte : le monde promet beaucoup, et ne donne rien ; Jésus-Christ donne toujours au delà de ce que nous attendons, et ses dons surpassent toujours ses promesses. Quoi encore, des plaisirs réels et une félicité durable? mais Jésus-Christ vous auroit laissé la paix du cœur, qui est l'héritage de ses disciples, et la seule source des vrais plaisirs ; et le monde ne va vous laisser que des remords cruels, un affreux désespoir, et tout le poids de votre crime : le monde mène par les plaisirs aux amertumes des passions ; Jésus-Christ mène par les croix à la paix du cœur, et aux plaisirs tranquilles et solides de l'innocence. Que voulez-vous donc que vous donne le monde ? Comme on n'en peut rien espérer, on n'en devroit aussi rien craindre.

Mais la crainte des hommes, qui avoit été la première source de la perfidie de Judas, devint celle de la défection des autres disciples. Le pasteur frappé, les brebis sont dispersées. Ils l'avoient suivi généreusement tandis qu'ils l'avoient vu maître de la mort et de la vie, et attirer après lui les grands et le peuple par l'éclat de ses prodiges : il leur paroissoit beau alors d'être de ce petit nombre de disciples qu'il avoit choisis ; ils ne rougissoient pas de lui appartenir, et ils s'en faisoient même une gloire devant les hommes : mais dès qu'il est saisi, lié, méprisé, ils se cachent ; ils ne le connoissent plus ; sa foiblesse les scandalise ; ses opprobres, tant de fois annoncés, les découragent. La vertu applaudie, honorée, favorisée, ne manque jamais de sectateurs ; la vertu méprisée ou persécutée ne trouve plus personne qui ose se faire un honneur de se déclarer tout haut pour elle.

Pierre lui-même, qui, loin des dangers, se promettoit tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation. On lui demande s'il n'est pas disciple de cet homme : *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius* (Joan, xviii, 17)? c'est-à-dire, s'il n'est pas du petit nombre de ces hommes heureux, à qui le Père céleste avoit révélé le mystère du Christ ; c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces dépositaires de sa puissance, auxquels il a confié les clefs du ciel et de l'enfer, le pouvoir de marcher sur les serpents, et de dis-

poser à leur gré de toute la nature : c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces fondateurs de son Évangile, qui vont planter la foi au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, conquérir tout l'univers, renverser tous les autels profanes, confondre toutes les sectes, éclairer toutes les nations, rendre muette toute la science des philosophes, soumettre les césars, porter le salut à toute la terre; et qui doivent à la fin paroître au milieu des airs sur douze trônes de lumière, pour juger les douze tribus d'Israël : c'est-à-dire enfin, s'il n'est pas de ces nouveaux ministres de son sacerdoce, qui vont être les premiers pasteurs de son Église, les pontifes des biens véritables, les Melchisédech d'un peuple saint, les médiateurs d'une alliance nouvelle, les conciliateurs des hommes avec Dieu, aux pieds desquels les princes et les rois de la terre viendront courber leurs têtes superbes, et mettre leurs sceptres et leurs couronnes : *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Est-ce donc d'avouer tant de grandeur, tant de gloire et de magnificence, que vous rougissez, foible disciple : *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Quelle folie, de se faire une honte devant les hommes du titre de disciple de Jésus-Christ! Le monde, avec toute sa gloire, a-t-il rien de si grand, de si haut, de si estimable, de si digne de la raison, que la vertu véritable?

Cependant Pierre n'ose s'avouer disciple du Sauveur; une lâche timidité l'aveugle; il déclare qu'il ne connoît point cet homme : *Non novi hominem* (Matth., xxvi, 72) : il affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître. Lâche disciple! mais c'est là ce Jésus, qui, de pêcheur de poissons, vous avoit fait devenir pêcheur d'hommes; et qui, pour votre barque et vos filets, vous avoit établi le chef et le principal ministre de son Église : *Non novi hominem;* il ne le connoît plus. Mais c'est là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confessé si généreusement, et pour qui vous aviez tant de fois protesté que vous étiez prêt à mourir : *Non novi hominem;* il ne veut plus le connoître. Mais c'est là ce bon maître qui vous avoit honoré de sa plus tendre familiarité; qui vous avoit admis à ses plus secrètes faveurs, et toujours préféré à tous les autres disciples : il affecte d'en ignorer jusqu'au nom : *Non novi hominem.* Mais c'est là ce Seigneur qui vous soutenoit sur les flots; à qui les vents et la mer obéissoient, et que vous aviez vu sur le Thabor environné de tant de gloire et d'immortalité : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Mais enfin, c'est là le Christ, à qui tous les prophètes ont rendu témoignage; cet Agneau de Dieu, que Jean-Baptiste vous a montré; que tous les sacrifices avoient figuré; que tous vos pères avoient demandé; que les hommes appeloient, il n'y a qu'un moment, les uns Élie, et les autres Jean-Baptiste, ou quelqu'un d'entre les prophètes; et que vous aviez reconnu vous-même pour le fils et l'envoyé de Dieu, qui seul avoit les paroles de la vie éternelle : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Il oublie ses bienfaits, ses

miracles, sa doctrine. Jusqu'où le respect humain n'aveugle-t-il pas un cœur foible et timide! et quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de soi-même à Jésus-Christ?

Quelle foiblesse, mes Frères : craindre les yeux du monde, quand on obéit à Dieu! se glorifier de servir les rois de la terre, et avoir honte de servir celui que les rois eux-mêmes servent, et par qui seul ils ont droit de régner! avoir eu la force de vieillir dans le service d'un monde misérable; d'en soutenir les amertumes, les caprices, les assujettissements, les dégoûts; et n'avoir pas le courage de consacrer publiquement à Jésus-Christ les restes d'une vie mondaine; et de remplir, à la vue des hommes, la grandeur des devoirs qu'il nous impose, et la noblesse de ses maximes! Quelle foiblesse : s'être fait honneur de sacrifier au monde, et souvent à des maîtres injustes et bizarres, son repos, sa santé, sa conscience; et n'oser pas même sacrifier du monde à Jésus-Christ, ses discours frivoles et ses vaines censures! O mon Dieu! le monde aura-t-il toujours des partisans déclarés de ses illusions puériles, et la sublime sagesse de votre doctrine ne trouvera-t-elle jamais que des disciples tremblants et timides? Foiblesse et timidité dans les disciples, qui les aveugle sur la vérité de la doctrine de Jésus-Christ.

En second lieu, jalousie dans les prêtres et les docteurs, qui les aveugle sur la vérité des Ecritures. C'est là que Jésus-Christ les avoit souvent renvoyés, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère : *Lisez les Écritures*, leur disoit-il souvent, *ce sont elles qui rendent témoignage de moi* (Jean, v, 39). Le sceptre de Juda entre les mains d'un étranger ne leur permettoit plus de douter que les temps marqués ne fussent arrivés; et que celui qui devoit être envoyé ne dût enfin paroître : les aveugles éclairés, les boiteux redressés, les pauvres évangélisés, et mille autres traits de son ministère, leur disoient assez que c'étoit de lui dont Isaïe et les autres prophètes avoient parlé, lorsqu'ils avoient annoncé le Christ. Mais l'envie qui les aveugle, l'emporte sur la vérité qui les éclaire; la grande réputation de Jésus-Christ, et son zèle contre leur hypocrisie, forme en eux un aveuglement de jalousie, qui ferme leurs yeux à tout ce qu'ils doivent à la vérité : plus la sainteté de Jésus-Christ éclate, plus leur injuste passion s'aigrit et s'allume; et en voici toutes les démarches et tous les caractères.

Premièrement la mauvaise foi : *Que ferons-nous?* disent-ils : *car cet homme fait plusieurs prodiges, et tout le peuple court après lui.* Ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses miracles : *quia hic homo multa signa facit* (Joan., xi, 47) : ils en conviennent ensemble; mais c'est cela même qui les aigrit et les aveugle : ils se sentent diminuer dans l'estime du peuple, à mesure que la réputation de Jésus-Christ s'établit et s'augmente. Que ferons-nous? disent-ils. *Quid facimus?* Aveugles, et conducteurs d'aveugles! ce que vous ferez? c'est de vous écrier

avec le peuple que *le Seigneur a visité Israël*, et qu'*un grand prophète a été suscité parmi vous* (Luc, vii, 16) : c'est de lui dire avec le scribe instruit dans le royaume des cieux : *Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu; car personne ne peut faire les œuvres que vous faites, si Dieu n'est avec lui* (Joan., iii, 2). *Quid facimus?* ce que vous ferez? c'est de dire avec l'aveugle-né : *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu* (Ibid., ix, 38); avec une femme tyrienne : *Fils de David, ayez pitié de nous* (Matth.; xv, 22)! avec le juste Siméon : *Nous mourrons en paix maintenant, puisque nos yeux ont vu le salut de Dieu* (Luc, ii, 29, 30); avec les disciples : *A qui pourrions-nous aller désormais, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle* (Joan., vi, 69)? enfin du moins avec les démons : *Nous savons qui vous êtes, ô saint de Dieu* (Marc, i, 24)! *Quid facimus?* ce que vous ferez? ah! Tyr et Sidon, où il n'a jamais opéré de prodiges, pourroient dire : Que ferons-nous? et qui nous montrera le salut promis à la terre? Les nations qui le desiroient depuis tant de siècles auroient eu droit de dire : Que ferons-nous? nous avons attendu la lumière, et nous voici encore dans les ténèbres. Les rois et les prophètes, qui avoient tant souhaité de le voir, auroient pu s'écrier : Que ferons-nous, puisqu'il tarde tant de venir? et qui nous apprendra le jour de son arrivée? Mais vous, à qui la grace de Dieu, notre Sauveur, a apparu; vous, dont les yeux ont été assez heureux pour voir ce que tant de prophètes avoient prédit, ce que tant de Justes avoient desiré, ce que tant de nations avoient attendu, ce que le ciel avoit promis depuis tant de siècles à la terre; vous à qui le Père céleste a montré son Fils bien-aimé, que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter, et recevoir le salut depuis long-temps promis à vos pères?

Et voilà le premier caractère d'une injuste jalousie; la mauvaise foi. On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talents et des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret : on trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices : la même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable, et nous le fait mépriser : on est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience, mieux instruite, les justifie; ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'est jamais parfait : parce-qu'on ne sauroit réussir à se tromper soi-même.

Secondement, la bassesse. Ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ, et ils n'en sauroient trouver : *et quærebant falsum testimonium contra Jesum, et non invenerunt* (Matth., xxvi, 59, 60). S'ils en eussent cherché de véritables, ah! tout eût répondu en faveur de l'innocent : le peuple se fût écrié, que *Dieu n'avoit jamais donné une telle puissance aux hommes* (Matth., ix, 8). Tant de morts ressuscités, tant de malades.

guéris auroient protesté qu'*il est la résurrection et la vie* (Jean, xi, 25). Tant de pécheresses converties auroient publié qu'on ne peut résister aux *paroles de grace et de salut qui sortent de sa bouche* (Luc, iv, 22). Les pierres elles-mêmes du temple auroient crié à leur manière, que *le zèle de la maison de son Père le dévore* (Jean, ii, 17). Que de lumière, s'ils avoient voulu voir! et sur combien de vérités faut-il s'aveugler, et à combien de bassesses est-on réduit à se livrer, quand on s'est une fois livré à cette passion injuste!

Et c'en est le second caractère. Les voies que prend la jalousie pour nuire, sont toujours secrètes, parcequ'elles sont toujours basses et rampantes. On se glorifie des autres passions : un ambitieux se fait honneur de ses prétentions et de ses espérances; un vindicatif met sa gloire à faire éclater son ressentiment; un voluptueux se vante de ses excès et de ses débauches. Mais il y a je ne sais quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se la cache à soi-même : c'est la passion des ames lâches; c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité; c'est un aveuglement, qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas et de plus indigne : on est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de l'innocence.

Troisiémement, la dureté. Ces juges corrompus, livrent le Sauveur à l'insolence et à la fureur de leurs serviteurs et de leurs ministres; et la jalousie, toujours cruelle, leur fait voir avec un plaisir inhumain les opprobres et les crachats dont on le couvre : le sanctuaire même de la justice, et la majesté du tribunal sur lequel ils sont assis, ne peut servir d'asile à un innocent, contre les indignités et les outrages. Ah! l'arche d'Israël fut en sûreté dans le temple même de Dagon; et l'idole elle-même respecta, en tombant à ses pieds, la majesté et la gloire de celui qui résidoit en elle : et Jésus-Christ, l'arche du Nouveau-Testament, est aujourd'hui outragé au milieu même de son sanctuaire et de ses ministres; et si l'on tombe à ses pieds, en se prosternant devant lui, ce sont des hommages de dérision, qui insultent à ses douleurs et à ses ignominies.

Qu'il reste peu de sentiment d'humanité dans un cœur, lequel aprés avoir regardé d'un œil d'envie et de tristesse, la prospérité de son frére, voit ses malheurs d'un œil d'allégresse et de complaisance! troisiéme caractère de cette injuste passion; la dureté. Elle endurcit le cœur, et le ferme à tous sentiments de piété et de tendresse : on voit avec une joie secrète les malheurs et la décadence de ses frères; on ne peut être heureux que par leur infortune. Un air de jubilation et de réjouissance étoit répandu dans la maison d'Aman, au seul spectacle des malheurs et du supplice de Mardochée. C'est la passion d'un mauvais cœur; et c'est pourtant ce qui se passe tous les jours à nos yeux, et la passion dominante des cours;

cette passion cruelle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paroître ensemble que pour se dévorer et se détruire, et où la décadence des uns fait toujours le triomphe et la victoire des autres. Quel aveuglement pour des chrétiens qui doivent se regarder comme frères, et comme héritiers des mêmes biens et des mêmes promesses

Quatrièmement enfin, le sacrifice des intérêts de la patrie. Nous n'avons point d'autre roi que César, s'écrient-ils : *Nos regem non habemus nisi Cæsarem* (Joan., xix, 15); eux qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne : *Nemini servivimus unquàm* (Ibid., viii, 33); qui détestoient le joug des incirconcis; qui avoient l'avantage d'être le peuple de Dieu, et de n'avoir que le Seigneur pour roi et pour père : eux qui regardoient le sceptre des nations comme une tyrannie, et qui croyoient que tous les rois et tous les peuples deviendroient tributaires de Jérusalem, ils sacrifient cette gloire, ces avantages qui les distinguoient de tous les autres peuples de la terre, au plaisir affreux de voir périr celui, avec la réputation duquel, une secrète jalousie les rendoit irréconciliables : *Nos regem non habemus nisi Cæsarem;* ils renoncent à la gloire d'être le royaume du Seigneur, à l'espérance d'Israël, et aux promesses faites à leurs pères, pourvu que l'innocent périsse. O passion détestable, comment êtes-vous née dans le cœur de l'homme! et faut-il que la ruine du peuple et de la patrie vous touche moins que le plaisir affreux de vous satisfaire?

Oui, mes Frères, c'est ici son dernier caractère. On sacrifie tout, la religion, l'état, les intérêts publics, la gloire de la patrie, à la bassesse de son ressentiment : tout ce qui favorise les personnes que la jalousie nous rend odieuses, nous devient odieux : s'ils proposent des avis utiles aux peuples et à l'état, nous les rejetons; s'ils en rejettent d'injustes et de pernicieux, nous les approuvons. Cette passion aveugle se glisse jusque dans le sanctuaire des rois et dans le conseil des princes; divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du prince et de la patrie devroient réunir : on cherche à se détruire aux dépens des affaires et des nécessités publiques : les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières : on oublie tout ce qu'on doit à la patrie et à soi-même, et il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit et infecte. Telle est l'opposition que la jalousie des prêtres met dans leur cœur aux promesses et à la vérité des Écritures.

En troisième lieu, l'ingratitude poussée jusqu'à la fureur, met dans le peuple une opposition insensée à la vérité des miracles du Sauveur. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses disciples; ils l'avoient même accompagné depuis peu dans son entrée triomphante à Jérusalem, faisant retentir les airs d'acclamations et de louanges;

et couvrant le chemin de branches d'olivier, comme pour en faire un trophée au roi pacifique, qui venoit porter la paix et le salut dans Sion : cependant ce même peuple en furie se déclare aujourd'hui contre Jésus-Christ, le suit comme un séditieux, et demande sa mort à Pilate. Qu'il soit crucifié, s'écrient-ils : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous* (Luc, xix, 14). Quelle ingratitude : ils vouloient l'établir roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasioit d'une nourriture miraculeuse ; et au milieu de Jérusalem, ils ne le connoissent plus, et regardent son joug comme une indigne servitude !

C'est l'ingratitude, mes Frères, qui forme toutes nos inconstances dans les voies de Dieu. Touchés quelquefois de sa grace, et des bienfaits singuliers dont il nous a comblés en particulier, en nous ménageant mille événements heureux pour notre salut, nous avons voulu le faire régner sur notre cœur ; nous l'avons suivi quelque temps ; nous avons été touchés de reconnoissance sur les attentions de préférence et de bonté qu'il avoit eues pour nous. Mais le monde, mais notre foiblesse, mais des occasions pas assez évitées, ont bientôt effacé ces sentiments de notre cœur ; nous avons oublié ses bienfaits et nos promesses : et comme l'ingratitude et l'abus des graces en va toujours tarir la source dans le sein de Dieu, il nous a livrés à toute la corruption de notre cœur ; nous nous sommes déclarés sans ménagement contre lui ; nous n'avons plus gardé de mesure dans le désordre ; et pour étouffer les restes de nos anciens sentiments de vertu, nous avons montré une nouvelle audace dans le crime.

Ainsi, mes Frères, l'inconstance dans les voies du salut, est le plus grand obstacle que la grace trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes : tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde ; tantôt formant des projets de retraite, et tantôt d'ambition ; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant : rien ne l'arrête ; rien ne le fixe : notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, et lui faire prendre une consistance durable dans le vice ou dans la vertu ; et le premier objet le saisit et l'entraîne : nous vivons dans une variation perpétuelle, sans règle, sans maxime, sans principe ; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment, et ne prenant que dans les inégalités de l'humeur et de l'imagination les règles de notre conduite.

Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité et de vertu ; c'est que la vertu demande une vie uniforme, et sacrifie constamment à l'ordre et au devoir, les inconstances d'une imagination légère et variable. Nous avons beau nous lasser de notre propre inconstance ; nous nous lassons encore bien plus de l'uniformité de la vertu : une vie toujours la même ; toujours assujettie aux mêmes

lois ; toujours soumise aux mêmes règles ; toujours gênée par les mêmes devoirs, nous décourage et nous rebute. Ah! s'il ne falloit pour être saint, que faire une action héroïque de vertu, un sacrifice éclatant, une démarche généreuse, il en coûteroit moins à la plupart des hommes : on trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment : toutes les forces de l'ame semblent se réunir alors ; et la courte durée du combat en adoucit et en soulage la douleur. Mais ce qui lasse dans la vertu, c'est qu'un sacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'est qu'une passion vaincue renaît aussitôt, et qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Pierre aujourd'hui trouve en lui assez de générosité pour tirer le glaive, et défendre son maître contre les sacrilèges qui l'insultent ; mais dès que la tentation recommence, il se décourage et succombe : il est aisé d'être en certains moments héroïque et généreux ; ce qui coûte, c'est d'être partout constant et fidèle. Aveuglement d'ingratitude et d'inconstance dans le peuple, qui résiste à la vérité des miracles du Sauveur.

En quatrième lieu, aveuglement d'ambition dans Pilate, qui résiste à la vérité de son innocence.

Le Sauveur du monde est traîné devant ce magistrat infidèle : tout prouve à Pilate son innocence : il avoue lui-même qu'il ne trouve pas cet homme digne de mort ; mais on le menace de César : *Non es amicus Cæsaris* (Joan., xix, 12). Et voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il connoît, et qu'il ne peut se cacher à lui-même.

Premièrement, un obstacle de dissimulation et de mauvaise foi. Ne pouvant s'aveugler sur l'innocence du Sauveur, à laquelle son silence, ses réponses, les accusations des Juifs, les songes mêmes de sa propre femme, tout enfin rendoit témoignage ; mais d'un autre côté ne voulant pas se mettre en danger d'exciter une sédition dans Jérusalem, qui auroit pu déplaire à César et lui attirer sa disgrace : il propose des expédients pour sauver Jésus-Christ : il veut se servir de la circonstance de la pâque, où c'étoit la coutume d'accorder au peuple la vie d'un criminel ; et par là il leur fait entendre, contre les lumières de sa conscience, que Jésus de Nazareth a besoin de grace ; et qu'il est digne de mort, si les suffrages du peuple ne font tomber sur lui l'indulgence toujours accordée au temps de la pâque.

Premier obstacle que l'ambition met dans un cœur ; elle nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la justice et de la vérité. On craint toujours de déplaire ; on veut toujours tout concilier, tout accommoder ; on n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse, qui inspire l'amour de l'équité, et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles, les magistrats illustres, les héros chrétiens : on met en parallèle Jésus et Barabbas, toujours prêt à sacrifier l'un

ou l'autre, selon que le temps et les occasions peuvent le demander. Ainsi on ne sauroit compter sur un cœur en qui l'ambition domine : il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand : sans principe, sans maxime, sans sentiments; il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, il dit sans cesse, comme Pilate : *Quem vultis vobis de duobus dimitti* (Matth., xxvii, 21)? Lequel voulez-vous que je délivre ou que je perde? prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes ames; on n'est grand que par l'amour de la vérité, et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

Secondement, un obstacle de haine pour la vérité, qui fait qu'elle nous est à charge. La préférence que les Juifs donnent à Barabbas sur Jésus-Christ, embarrasse Pilate : *Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle le Christ* (Ibid., 22)? leur disoit-il. Le Sauveur est pour lui un embarras : son innocence lui pèse; il voudroit bien que les Juifs en fissent tout seuls leur affaire : *Tollite eum vos, et secundum legem vestram judicate* (Joan., xviii, 31); la cause de l'innocent lui est odieuse.

Second obstacle que l'ambition met dans un cœur; elle nous rend la justice et la vérité odieuse. On est embarrassé du bon droit; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, eussent toujours tort; on regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause; on cherche les moyens de s'en débarrasser; et loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son ministère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une bassesse.

Troisièmement, un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la vérité même aux vues de l'ambition. Pilate ayant appris que Jésus étoit Galiléen, le renvoie à Hérode, sous prétexte que la Galilée obéissant à ce prince, c'étoit à lui à juger de la cause de Jésus-Christ. Ce n'est pas le desir de conserver la vie à un innocent, qui détermine Pilate à cette démarche; c'est pour recouvrer l'amitié d'Hérode qu'il avoit perdue : il fait servir Jésus-Christ à ses fins, et le met à profit pour sa propre utilité.

Troisième obstacle; un cœur ambitieux est d'autant plus éloigné de la vérité qu'il semble faire plus d'ostentation de l'aimer et de la suivre. C'est ce vice qui fait toutes les fausses vertus; et sous un règne surtout, où la vertu est devenue la route sûre des faveurs et des graces : on se sert, comme Pilate, de Jésus-Christ pour gagner la bienveillance du prince; après avoir tenté toutes les autres voies, c'est la dernière ressource que l'ambition inspire : elle emploie tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, les apparences du zèle et de la vertu. Quel malheur, quand on est assez corrompu pour tourner Jésus-Christ même à sa propre perte; pour faire de la vertu la voie des passions et l'attrait du vice; pour employer la

religion à favoriser les desirs du siècle qu'elle condamne; pour changer les ressources mêmes de la piété en des motifs de cupidité, et les armes mêmes de la vérité en des instruments de duplicité et de mensonge! Qu'il reste peu d'espérance de salut à une ame qui peut abuser du don de Dieu, et ne faire point d'autre usage de Jésus-Christ, le juge et l'ennemi du monde, que de l'employer à parvenir aux honneurs et à la bienveillance du monde même!

Enfin dernier obstacle; un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts humains on croit encore n'avoir rien à se reprocher. Pilate voyant que ses délais et ses tempéraments ne servent qu'à aigrir et allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance : *tradidit voluntati eorum* (Luc., xxiii, 25); mais en même temps il lave ses mains, il consent qu'on le fasse mourir, et il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce Juste : *Innocens ego sum à sanguine justi hujus* (Matth., xxvii, 24).

Dernier obstacle que l'ambition oppose à la vérité; on se fait une fausse conscience sur la plupart des démarches les plus opposées au devoir et à la règle : on se persuade que la nécessité, les conjonctures, les intérêts publics, les raisons d'état, les bienséances du nom, le devoir des places, en rendant certaines transgressions comme inévitables, les rendent en même temps innocentes. Ainsi les complaisances qu'on a contre sa conscience et son devoir sont toujours nécessaires, dès là qu'elles nous sont utiles : elles ont toujours certains côtés, par où elles ne nous offrent que les dehors de la sagesse et de la prudence; enfin, tout ce qui sert à nos projets est bientôt innocent : *Innocens ego sum.*

Aussi l'ambition, ce vice, qui forme tant de haines, de jalousies, de bassesses, d'injustices : ce vice, qui se glisse jusque dans nos vertus, et dont les plus justes sont à peine exempts : ce vice, qui infecte toutes les cours, et qui en est comme l'ame, et le grand ressort qui donne le mouvement à tout : ce vice, dis-je, est celui sur lequel on a le moins de remords, et qu'on ne s'avise jamais de porter au pied du tribunal de la pénitence. Les succès de l'ambition nous rassurent contre l'injustice de ses voies; et il suffit d'avoir été heureux, pour se persuader qu'on n'est pas coupable.

J'ai dit en dernier lieu, un aveuglement d'impiété dans Hérode, qui tourne en risée la royauté de Jésus-Christ. Il ne peut se dissimuler à lui-même qu'il ne soit usurpateur du trône de David, et étranger dans l'héritage de Sion : les frayeurs de son prédécesseur, sur la naissance du nouveau roi des Juifs, que les mages venoient adorer, n'étoient ni si anciennes, ni si oubliées, et avoient été même marquées par des traits trop publics et trop sanglants, pour qu'elles ne fussent pas venues jusqu'à lui. Mais l'impiété traite toujours la vérité de superstition et de crédulité; et voici ce qu'elle produit en Hérode.

D'abord, un mouvement de curiosité : il souhaitoit de voir cet homme, dont la renommée publioit des choses si merveilleuses ; il se promettoit d'en être lui-même le témoin, et de voir quelqu'un des prodiges que le Sauveur avoit opérés dans la Judée : *sperabat signum aliquod videre ab eo fieri* (Luc., xxiii, 8) : il ne cherche pas des instructions ; il ne veut qu'un spectacle. Il fait à Jésus-Christ mille questions inutiles sur sa doctrine et sur son ministère : *interrogabat autem eum multis sermonibus* (Ibid., 9) ; mais ce n'est pas pour connoître la vérité, c'est pour en faire des dérisions, et se confirmer dans son incrédulité. Démarches ordinaires de l'impiété : on voudroit des miracles pour croire ; on ne se rend point à la voix de tous les siècles, et de tous les peuples qui publient les prodiges éclatants, auxquels l'Eglise doit sa naissance et son progrès : on ne veut pas voir que l'Evangile reçu, et subsistant dans l'univers, est le plus grand miracle que Dieu ait pu opérer sur la terre : on veut être chrétien par les sens ; et on ne peut l'être que par la foi. On souhaite de voir, comme Hérode, des hommes célèbres par la singularité de leurs lumières, et par une réputation publique de zèle et de vertu : mais ce n'est pas pour s'instruire ; c'est pour proposer, comme Hérode, des doutes sans fin, et des questions vaines et frivoles : *interrogabat autem eum multis sermonibus*. On se fait un bon air d'avoir des difficultés sur la croyance commune : on cherche à discourir sur la vérité, mais on ne cherche pas la vérité ; on parle toujours de religion et on n'en a point : *interrogabat autem eum multis sermonibus*.

Ceux qui interrogeoient Jésus-Christ pour s'instruire, se contentoient de lui demander : *Maître, que faut-il faire pour mériter la vie éternelle* (Ibid., x, 25) ? Ils en venoient d'abord aux devoirs : ils couroient au remède de leurs maux les plus pressés : ils vouloient qu'il leur apprît d'abord à vaincre leurs passions, à pratiquer les préceptes de la loi, et à trouver la voie qui conduit à la vie : *Quid faciendo, vitam æternam possidebo ?* Ils vouloient aller à la vérité par les devoirs ; et non pas douter de la vérité, pour se dispenser des devoirs. Ceux-ci, au contraire, ne se proposent dans leurs questions et dans leurs doutes, que de se dire à eux-mêmes, qu'au fond tout est incertain, qu'on n'a rien de satisfaisant à leur répondre ; et avoir l'audace de douter de la vérité, est pour eux une preuve décisive contre elle. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que votre justice punit l'orgueil d'une foible raison, en la livrant à ses propres ténèbres.

A la curiosité Hérode mêle la dérision : n'ayant pu même tirer de Jésus-Christ une seule parole ; il le méprise, et toute sa cour suit son exemple : *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo* (Ibid., xxiii, 11). Le silence du Sauveur, sa modestie, sa patience dans les humiliations dont il est couvert, son humilité qui lui fait cacher ses talents divins et ses œuvres admirables devant Hérode ;

tout cela, qui auroit dû être auprès de ce prince autant de preuves éclatantes de la sainteté de Jésus-Christ, ne sert qu'à le faire passer pour un homme d'un esprit foible, et d'une raison égarée : on le revêt d'une robe blanche comme un insensé, et on le renvoie à Pilate : *et illusit indutum veste albâ* (Ibid.).

Et voilà, mes Frères, comme Jésus-Christ dans ses serviteurs, est tous les jours traité dans le monde, et surtout à la cour des rois. Si les gens de bien s'y dispensent de certains plaisirs; s'ils se taisent à certains discours ; s'ils ne se conforment pas à certains usages ; s'ils se font un scrupule de certains abus que l'exemple commun autorise; loin d'admirer en eux la force de la grace, et la grandeur de la foi, qui peut résister au torrent des plaisirs et des exemples, on traite leur piété, et la magnanimité de leur vertu, de petitesse d'esprit. On les regarde comme des hommes oiseux et bornés; qui manquent d'élévation et de courage, et incapables de suivre des routes plus brillantes : on croit qu'il faut laisser un certain détail de dévotion à ceux qui, par la médiocrité de leurs talents, n'ont rien de mieux à faire : on s'applaudit de ne pas leur ressembler : on s'estime trop soi-même, pour se croire propre à remplir les devoirs sublimes de la religion : on se croit né pour de plus grandes choses, que pour servir Dieu, que pour sauver son ame, que pour mériter un royaume immortel, que pour être reçu dans cette cité éternelle, où tous les citoyens seront rois; et où toute grandeur anéantie, ils jouiront seuls de l'immortalité et de la gloire.

Monde profane! vous mépriserez toujours Jésus-Christ, parceque Jésus-Christ vous condamnera toujours; sa croix vous paroîtra toujours une folie, parcequ'elle confondra toujours votre fausse sagesse. Monde réprouvé! vous rejetterez toujours Jésus-Christ, parceque Jésus-Christ vous a rejeté lui-même de son héritage : vous traiterez toujours ses disciples d'insensés, parceque leur conduite vous fait sans cesse sentir que vous l'êtes vous-même. Monde misérable! vous livrerez toujours Jésus-Christ, parceque Jésus-Christ vous incommode et vous embarrasse: vous sacrifierez toujours la conscience et le devoir à des intérêts vils et rampants, parceque vous ne connoissez pas Dieu, et que vous n'aurez jamais d'autre divinité qu'une fortune de boue, qui vous coûte beaucoup, et qui ne peut jamais réussir à remplir vos desirs et votre attente. Monde injuste! vous persécuterez toujours Jésus-Christ, parceque Jésus-Christ n'est venu que pour détruire votre empire ; vous soupçonnerez toujours l'innocence, la vertu, la droiture de ses serviteurs, parcequ'il vous importera toujours de vous persuader que la vertu n'est qu'une feinte, et que les gens de bien vous ressemblent. Monde insensé ! vous rougirez toujours de Jésus-Christ, vous vous cacherez toujours de la piété comme d'une foiblesse, parceque vous préférerez toujours la gloire des hommes à celle de Dieu. La vérité ne vous délivrera jamais, parceque vous la retiendrez toujours dans

l'injustice; et Jésus-Christ trouvera jusqu'à la fin au milieu de vous, comme aujourd'hui à Jérusalem, un aveuglement de respect humain, qui résistera à la vérité de sa doctrine; un aveuglement de jalousie, qui résistera à la vérité des Ecritures; un aveuglement de légèreté et d'ingratitude, qui résistera à la vérité de ses miracles; un aveuglement d'ambition, qui résistera à la vérité de son innocence; enfin, un aveuglement d'impiété, qui résistera à la vérité de sa royauté. C'est ainsi que le monde fait éclater aujourd'hui toute son opposition pour la vérité, en condamnant Jésus-Christ : il faut voir comment Jésus-Christ sur la croix devient aujourd'hui le grand témoin de la vérité, pour condamner le monde par elle.

SECONDE PARTIE.

La mort de Jésus-Christ est le grand témoignage de la vérité contre les erreurs et les préjugés des passions humaines : et c'est aujourd'hui proprement que le Père a établi son Fils, comme il est dit dans Isaïe, le témoin de la vérité pour condamner le monde qui la rejette : *Ecce testem populis dedi eum* (Isai., lv, 4).

Or, nous avons vu que le monde, en rejetant aujourd'hui Jésus-Christ, s'aveugle sur la vérité des Ecritures qui rendoient témoignage de lui; sur la vérité de sa doctrine, qu'il lui avoit tant de fois annoncée; sur la vérité de ses miracles, dont il avoit été témoin, sur la vérité de son innocence, dont il étoit convaincu; et enfin, sur la vérité de sa royauté, qu'il avoit auparavant reconnue. Jésus-Christ sur la croix condamne aujourd'hui le monde, en rendant un grand témoignage à toutes ces vérités; à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort; à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses souffrances; à la vérité de ses miracles, en les renouvelant sur le Calvaire; à la vérité de son innocence, en priant pour ses bourreaux; enfin, à la vérité de sa royauté, en établissant sa puissance, et conquérant le monde par la croix. Et c'est ainsi qu'il n'étoit venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni, ut testimonium perhibeam veritati* (Joan., xviii, 37).

En premier lieu, à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort. Oui, mes Frères, la mort de Jésus-Christ devient aujourd'hui la grande preuve de la vérité des Ecritures : c'est elle seule qui en justifie les prophéties; qui en développe les prédictions; qui en éclaircit les obscurités; qui en explique les figures : c'est la clef sacrée, qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé. Sans le dénouement de ce grand sacrifice, les livres saints sont incompréhensibles : les ténèbres des prophéties deviennent impénétrables; le détail du culte et des cérémonies de la loi paroît puéril; une nuit épaisse est répandue sur ce livre divin, mais la mort de Jésus-Christ y répand un nouveau jour à la faveur de ce mystère préordonné avant tous les siècles; on voit clair dans toutes ses figures;

on découvre l'esprit de toutes ses cérémonies; on entre dans le sens de toutes ses prophéties; on sent la vérité et la divinité de nos livres saints. C'est ici cet Agneau occis depuis l'origine du monde; cet Abel, qui expire sous les coups d'une indigne jalousie; cet Isaac, obéissant jusqu'à la mort, et prêt à être immolé sur la montagne sainte; ce Joseph, livré par ses propres frères, et devenu le sauveur de l'Egypte; ce Job, l'homme de douleur, et méritant par sa patience, et par ses afflictions, de rentrer en possession de ses biens et de sa gloire; ce David chassé de Jérusalem, montant sur la montagne couvert de honte et d'ignominie, accompagné des anathèmes et des dérisions de son peuple, qui l'outrage et qui l'insulte; ce Jonas enseveli durant trois jours dans le sein de l'abîme, et ressuscité pour sauver Ninive. Enfin depuis le commencement des choses, il semble que Dieu n'est attentif qu'à préparer les hommes à ce mystère sanglant, et en tracer de loin dans les livres saints, les symboles et les figures. L'alliance de Sinaï, confirmée par le sang, nous annonçoit que le sang de Jésus-Christ ratifieroit l'alliance nouvelle, que le Seigneur devoit contracter avec les hommes. L'amertume des eaux de Mara, adoucie par le bois mystérieux, nous figuroit la corruption des nations, purifiée par le bois sacré de la croix. Le serpent d'airain élevé, et devenu le remède des plaies du peuple, n'étoit que le symbole de Jésus-Christ élevé en croix, et devenu le remède de nos plaies et de nos souillures. Enfin, on trouve que jusqu'aux moindres circonstances de la mort de Jésus-Christ, tout est prédit dans les livres saints, et dès le commencement annoncé aux hommes; le fiel dont il devoit être abreuvé; les crachats dont on le couvre; les clous, qui percent ses mains, et ses pieds sacrés; le sort, qui partage ses vêtements; la perfidie du disciple, qui le livre, et qui déchoit de son apostolat; les deux malfaiteurs, au milieu desquels il expire; la lance qui ouvre son côté; ses os, qui ne sont pas brisés; la forte clameur qu'il pousse vers son Père: de sorte que les prophéties ne paroissent plus qu'une histoire claire et anticipée des douleurs et des opprobres de la croix.

C'est ainsi que la mort de Jésus-Christ confirme tout, comme dit l'Apôtre, accomplit tout, justifie tout. C'est ainsi que ce mystère, qui révolte si fort la raison, et qui est la folie du Gentil, et le scandale du Juif, est pourtant lui-même la preuve de notre foi, la certitude de nos livres saints, et la confusion de l'incrédulité. C'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît et mourût, afin que les Ecritures fussent accomplies; que les peuples témoins de cet accomplissement, se soumissent à leur autorité; que ce livre divin se répandît dans toutes les nations, et qu'il fût jusqu'à la fin des siècles, le garant de notre foi, le fondement de nos espérances, la règle immuable de notre culte, le rocher mystérieux, où tous les efforts de l'orgueil humain, et toute la violence des superstitions et des sectes, viennent se briser; et enfin le monument éternel des

miséricordes du Seigneur sur les hommes. Que de grandeur dans la bassesse de nos mystères! C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous avez toujours voulu confondre l'orgueil de la raison, et vous jouer de la vaine sagesse des hommes, en cachant la sagesse et la sublimité de vos voies, sous des apparences viles et insensées; en nous conduisant à la vérité par l'humilité, et révoltant les foibles lumières d'une vaine raison, pour en éclaircir les ténèbres. Premier témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort.

Il rend en second lieu, un témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres et par ses souffrances. Il nous avoit appris que bienheureux ceux qui souffrent, et que la violence qu'on se fait à soi-même étoit l'unique ressource du salut: toute sa doctrine sembloit se réduire à humilier l'esprit et à mortifier les sens. Or, nul philosophe jusqu'à lui n'avoit annoncé aux hommes qu'il fallût aller à la félicité par les humiliations et par les souffrances: c'étoit là ce secret du royaume des cieux, jusque-là inconnu aux enfants du siècle. Il falloit donc que son exemple confirmât la nouveauté de ses préceptes; qu'il ne ressemblât point à ces faux sages qui l'avoient précédé, lesquels, en prêchant pompeusement le mépris de tout, jouissoient avec plaisir de tout; et que les humiliations et les douleurs de sa mort, devinssent le grand témoignage de la vérité de sa doctrine.

Je dis les douleurs de sa mort; et quelles douleurs! le fiel et l'absinthe, dont on l'abreuve; l'infection des crachats, dont on couvre son visage adorable; les coups de fouet, qui déchirent son corps sacré; les soufflets barbares, qui le meurtrissent; la couronne d'épines, qui le perce; la pesanteur de la croix, qui l'accable; les clous, qui l'y attachent; les efforts inhumains, qui le crucifient. Quelles douleurs! son esprit affligé, par l'horreur de nos crimes; son cœur contristé, par l'inutilité de ses souffrances; son amour accablé, par l'ingratitude de son peuple, et par les malheurs qui vont fondre sur cette nation si chérie. Voilà le grand modèle qu'on nous montre aujourd'hui, du haut de la montagne sainte, et la réponse décisive à tous nos vains prétextes.

Car, mes Frères, que peut opposer notre impénitence à ce grand exemple? Quoi, notre innocence? une vie régulière, exempte de certains excès, et qui semble nous dispenser de cette vie de larmes et de mortification, qui ne paroît destinée qu'à punir les grands crimes? Mais Jésus-Christ, saint, innocent, séparé des pécheurs, ne remplit son ministère que par les souffrances; n'opère notre salut, que par la croix; ne devient homme, que pour devenir l'homme de douleur: ne suffit-il pas d'être son disciple, pour ne pouvoir se dispenser de marcher sur ses traces?

Mais d'ailleurs, notre innocence? Grand Dieu! vous nous connoissez: vous avez compté nos pas dès le sein de nos mères; vous

avez suivi les routes les plus secrètes de nos passions; vous avez prévu nos chutes, avant même que nous fussions tombés : nos premières mœurs et nos dernières voies, tout est également présent à vos yeux : *Tu cognovisti omnia novissima et antiqua* (*Ps.* CXXXVIII, 5) : et vous savez, grand Dieu! quelle vie nous offrirons un jour à votre justice, quand le voile sera tiré; et que ce fantôme de vertu qui nous abuse, tombera et s'évanouira devant la lumière et l'éclat terrible de vos jugements et de votre justice.

Quoi encore : notre rang, et l'élévation où la Providence nous a fait naître? Mais Jésus-Christ, le successeur de tant de rois, le roi immortel des siècles, a-t-il cherché dans la grandeur de ses titres des raisons qui le dispensassent de la croix et de la violence? Au contraire il veut souffrir avec toutes les marques de sa grandeur, son sceptre, sa pourpre, sa couronne; comme pour nous apprendre que la pénitence est encore plus nécessaire aux grands qu'au peuple, parcequ'ils ont plus de crimes à pleurer, plus de passions à vaincre, plus de scandales à réparer, plus de voluptés à expier; que les marques mêmes de leur grandeur ne sont que les sources et les instruments de leurs souffrances; et que le privilége de leur état n'est pas de jouir de plus de plaisirs, mais d'en avoir plus à sacrifier que le commun des fidèles.

Quoi encore : la foiblesse de la santé, et la délicatesse du tempérament? Mais le corps de Jésus-Christ, formé par l'Esprit saint, et le plus sensible à la douleur qui eût jamais paru sur la terre, est meurtri et brisé pour nous. Mais d'ailleurs quelle est cette foiblesse de tempérament, qui a tant de force pour soutenir la fatigue des passions, et pour courir dans les voies de l'iniquité; et qui n'est foible et sans courage, que lorsqu'il faut aller à Dieu, et faire un seul pas dans les voies de la justice?

Quoi donc? la bonté de Dieu, qui n'est pas un maître si cruel, et qui nous aime trop, pour exiger que nous nous rendions malheureux pour lui plaire? Mais nous aime-t-il plus qu'il n'a aimé son Fils unique, et dans lequel seul nous sommes dignes de son amour? Et cependant, quel calice lui a-t-il ordonné de boire! par quelles tribulations l'a-t-il fait passer! Si le Juste est traité avec tant de rigueur, réservera-t-il toute son indulgence pour les coupables?

Quoi enfin, les rigueurs et les difficultés de la pénitence? Mais, mes Frères, comparons la violence que la religion nous impose, aux souffrances de Jésus-Christ; et soutenons, si nous pouvons, ce parallèle. Hélas! nos violences consistent plutôt à nous priver de quelque plaisir, qu'à souffrir quelque peine; à retrancher quelques superfluités, qu'à nous imposer des privations douloureuses; à ne pas tout accorder aux sens, qu'à les mortifier : et encore ces privations légères, par combien d'endroits sont-elles adoucies : la grandeur qui nous environne, l'abondance qui nous suit, l'élévation qui nous flatte, la magnificence qui nous éblouit, tous les avan-

tages au milieu desquels nous sommes nés. Que souffrons-nous, mes Frères? et si nous ne souffrons pas, que pouvons-nous prétendre aux promesses qui ne sont faites qu'à ceux qui souffrent? Second témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses humiliations et par ses souffrances.

Il rend en troisième lieu, sur la croix, témoignage à la vérité de ses miracles, en les renouvelant. Mais ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, et couvrant toute la terre de tenèbres, qu'il confirme aujourd'hui sa puissance, et qu'il rend témoignage à la vérité de tous ses miracles : c'est en convertissant un scélérat qui expire à ses côtés; c'est en changeant le cœur du centenier même, qui préside à son supplice, et le forçant de confesser tout haut sa puissance et sa divinité; c'est en touchant les spectateurs de sa mort, et les obligeant de s'en retourner en frappant leur poitrine, et répandant des larmes de componction et de pénitence : *et revertebantur percutientes pectora sua* (Luc, xxiii, 48). Voilà le grand miracle de la mort de Jésus-Christ; la conversion des grands pécheurs : et remarquez en effet, dans le caractère des pécheurs qu'il convertit sur la croix, la grandeur de sa puissance dans sa foiblesse.

Le premier est un scélérat qui expire, lequel jusque-là avoit vécu sans dieu dans ce monde, et n'avoit point apporté d'autre disposition à la mort, que les horreurs de la vie la plus criminelle. Cependant cet heureux pécheur, dans ce dernier moment où la conversion est presque toujours désespérée; où les marques de repentir qu'on donne, on les donne plutôt à la punition qu'on craint, qu'aux crimes qu'on déteste; où le pécheur est effrayé, mais où le cœur n'est presque jamais changé : dans ce dernier moment où Dieu jusque-là méprisé, méprise à son tour, et se retire; où la mesure est comblée, où les graces de repentir sont d'ordinaire refusées : dans ce dernier moment où le pécheur est déja jugé, et où la surprise de sa mort est d'ordinaire la juste punition de l'impénitence, et du désordre de toute sa vie : dans ce dernier moment, cet heureux pécheur trouve la grace et le salut. La première aspersion du sang de Jésus-Christ, qui coule de la croix, purifie en un instant toutes les souillures de sa vie; il reconnoît la gloire et la divinité de son Libérateur, tout chargé d'opprobres qu'il le voit; après une vie toute de crimes il reçoit en mourant, de la bouche même de Jésus-Christ, l'assurance du pardon; et le dernier moment où il expire, devient le prix de son salut éternel.

Voilà, mes Frères, le grand miracle de la mort de Jésus-Christ; la conversion d'un pécheur mourant : et cependant il n'est point de pécheur, qui ne se promette le même prodige en ce dernier moment. On croiroit être insensé d'attendre que le soleil s'éclipsât en-

core ; qu'on vît encore les tombeaux s'ouvrir, les morts ressusciter, le voile du temple se déchirer ; que tous les miracles qui s'opérèrent alors, se renouvelassent encore : quelle folie donc de se promettre le miracle de la conversion opéré sur un pécheur mourant ; prodige plus grand et plus merveilleux, que tous les autres miracles qui se passent sur le Calvaire ! Il falloit que ce grand sacrifice, prédit dans tous les siècles et si nécessaire au genre humain, fût marqué par des circonstances uniques, et jusque-là inouïes ; que tout y fût singulier ; que tout y rendît témoignage par sa nouveauté, à la gloire et à la divinité du Fils de l'Homme. Mais Jésus-Christ mort une fois, il ne meurt plus, dit l'Apôtre ; les rochers ne se brisent plus, les morts ne ressuscitent plus, toute la terre ne se couvre plus de tenèbres, le voile du temple ne se déchire plus, les pécheurs mourants ne se convertissent plus ; et les conversions au lit de la mort, n'ont que cet exemple et ce prodige pour elles.

Le second pécheur, dont Jésus-Christ sur la croix, opere la conversion, est un pécheur incrédule ; un centenier gentil, qui jusque-là n'avoit regardé Jésus-Christ qu'avec dérision, et sa doctrine comme une imposture. Cependant l'incrédulité, qui ferme le cœur à toutes les graces, qui rend inutiles tous les secours de la religion, et change en poison les remèdes mêmes, l'incrédulité devient aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ mourant. Ce centenier est frappé des merveilles de sa mort : ce n'est pas en demandant des miracles, comme quelques-uns des spectateurs, qu'il arrive à la connoissance de la vérité, c'est en considérant Jésus-Christ, sa puissance dans ses opprobres, sa douceur envers ses ennemis, sa patience et sa majesté dans les tourments ; son amour pour les hommes, l'innocence de ses mœurs, la sainteté et la divinité de ses maximes : voilà le grand miracle qui le touche. Il comprend que l'imposture n'auroit pas eu recours à un moyen si triste et si rebutant, pour séduire les hommes ; qu'elle auroit flatté, ou leurs passions, ou leur orgueil ; qu'elle leur auroit proposé, comme les autres philosophes, une doctrine agréable aux sens, ou flatteuse à l'esprit et à la curiosité ; mais qu'il n'y avoit que le Fils de Dieu, qui pût se faire des disciples par la croix ; attirer les hommes, en ne leur proposant que des persécutions et des souffrances ; en leur interdisant tous les plaisirs, et ne leur promettant ici-bas point d'autre récompense de leur attachement à sa doctrine, que les larmes, les croix, et les violences : mais qu'il n'y avoit que le maître des cœurs qui pût prétendre d'attirer tous les hommes par une loi sévère et humiliante, qui les alloit tous révolter, et venir établir un nouveau culte, par les voies les plus propres à le renverser et à l'éteindre : *Verè Filius Dei erat iste* (Matth., xxvii, 54).

Enfin, la troisième sorte de pécheurs, que Jésus-Christ convertit sur la croix, est une troupe inutile de spectateurs que la seule

curiosité avoit attirés sur le Calvaire. Libres des passions qui animoient les scribes et les pharisiens, et n'opposant point d'autre obstacle à la grace, qu'une indifference coupable pour le salut, presque toujours plus difficile à surmonter, que les passions les plus criminelles; touchés du spectacle des souffrances du Sauveur, et des graces abondantes qui coulent avec son sang, ils sentent tout d'un coup leur cœur changé, et brisé d'une sainte componction : *et revertebantur percutientes pectora sua* (Luc, xxiii, 48).

L'oserai-je dire, mes Frères? Dans le caractère de ces trois sortes de pécheurs, ne retrouvons-nous pas l'image de ceux qui viennent assister au récit et au spectacle des souffrances du Sauveur : des pécheurs scandaleux, et chargés de crimes, comme les deux scélérats qu'on attache à la croix à côté de Jésus-Christ, qui ne viennent aujourd'hui sur le Calvaire, et à ce saint spectacle renouvelé dans nos temples, que comme à un supplice; qui regardent ces saints jours, ces jours heureux que l'Église consacre aux mystères douloureux de Jésus-Christ, et où la liberté des plaisirs publics est suspendue, comme un joug odieux qu'une vaine religion leur impose; qui en murmurent, et en comptent tous les moments, comme s'ils étoient sur la croix eux-mêmes : des pécheurs incrédules, et qui n'assistent, comme le centenier, à ce spectacle de religion, que pour satisfaire aux devoirs d'une charge, pour remplir les bienséances de leur rang, pour ne pas manquer à tout ce que le monde lui-même exige d'eux; mais qui, en secret, regardent la croix comme une folie, et insultent peut-être aux souffrances de Jésus-Christ, et à la piété et au deuil public des fidèles : enfin, des pécheurs mondains et oiseux, que la seule curiosité attire au récit de la mort du Sauveur, qui n'y apportent ni foi, ni componction, ni desir d'une vie plus sainte; qui suivent la multitude, et ne viennent sur le Calvaire que comme spectateurs, que parceque la foule y court, et que le monde lui-même les y entraîne?

Renouvelez donc aujourd'hui à leur égard, ô mon Sauveur! les miracles du Calvaire : le moment où vous expirez, est le moment des graces et des miséricordes. Il sort de votre côté ouvert, des sources de bénédictions capables de purifier les ames les plus souillées et les plus rebelles. Tout est favorable aux pécheurs au pied de votre croix : vos mains étendues pour les recevoir; votre cœur ouvert et prêt à leur pardonner; la soif extrême que vous avez de leur salut; la forte clameur que vous poussez pour eux vers le trône de votre Père. C'est aujourd'hui, ô mon Dieu! le jour de vos miséricordes. Du haut de ce bois sacré, jetez encore quelques-uns de ces regards puissants sur les pécheurs qui vous environnent; et consacrez la mémoire de ce grand jour par quelques-unes de ces conversions éclatantes, qui fassent sentir la vertu de votre sang, et la perpétuité de votre sacrifice! Troisième témoignage de Jésus-

Christ sur la croix rend à la vérité de ses miracles, en les renouvelant.

Il rend en quatrième lieu, témoignage à la vérité de son innocence et de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, mes Frères, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre, et de combler de biens ceux qui nous chargent de malédictions et d'opprobres. Or, voilà le grand témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à son innocence : il meurt pour ceux qui le crucifient; il meurt en demandant grace à son Père pour ses ennemis. Il ne méprise pas leur fureur et leurs outrages ; c'eût été souffrir en philosophe : il ne leur reproche pas ses bienfaits et leur ingratitude ; c'eût été souffrir en homme foible· il ne les menace pas de sa puissance; c'eût été souffrir en homme vain : il ne se console pas par l'espérance de leur punition ; c'eût été souffrir en homme piqué et sensible : il ne se plaint pas même de l'excès de leur barbarie; c'eût été souffrir en homme vulgaire. Il prie pour eux ; il n'est occupé que de leur salut : il semble oublier dans ce dernier moment, ses disciples les plus fidèles ; il ne demande rien pour eux à son Père : il ne pense qu'à ses ennemis ; il ne prie, il ne parle que pour eux. Il ne demande que pour eux des graces à son Père ; et c'est souffrir en Homme-Dieu : ils le maudissent, et il les bénit : ils demandent sa mort, et il demande leur grace : ils veulent prendre sur eux et sur leurs enfants le crime de son sang répandu ; et il ne veut pas qu'on le leur impute.

Père! pardonnez-leur, dit-il, *parcequ'ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, xxiii, 34). Souvenez-vous, ô mon Père! que le sang de cette nouvelle alliance, qu'ils répandent aujourd'hui, les met au nombre de vos enfants; que par le prix du sacrifice que je vous offre, mes bourreaux deviennent mes cohéritiers et mes frères ; que vous n'êtes plus un juge armé pour les perdre, mais un père toujours prêt à les sauver ; et qu'en m'attachant à la croix, ils se sont élevé un asile, qui doit les mettre à couvert de vos foudres et de vos vengeances : *Pater, dimitte illis.* Ne regardez pas les mains qui m'ont percé ; ne regardez que le sang qui coule de mes plaies, pour apaiser votre justice, et effacer le crime de ceux qui m'immolent : *Pater, dimitte illis.* Ils ignorent encore que c'est vous qui m'avez envoyé : pardonnez à des aveugles, qui croient rendre gloire à votre nom, en me mettant à mort. Ils ne savent pas que ce sang qu'ils répandent, va sanctifier tout l'univers ; que cette victime qu'ils immolent, est le prix du salut de tous les hommes ; que cette croix, où ils m'ont attaché, va devenir la vie et la résurrection de ceux qui dorment dans les ombres de la mort, le remède des maux du genre humain; qu'elle va répandre dans toute la terre, la connoissance de votre nom, et vous former parmi tous les peuples des adorateurs en esprit et en vérité. Père saint! mais

vous qui voyez les grands avantages que le monde va retirer de ma croix, ne leur imputez pas une faute si heureuse ; et pardonnez-leur le crime de ma mort, en faveur des biens inestimables qui vont en revenir à la terre : *non enim sciunt quid faciunt.* Ils ne savent pas qu'en me faisant mourir, ils vont me rendre à moi-même la gloire de l'immortalité ; qu'en effaçant mon nom de la terre des vivants, ils vont l'élever au-dessus des principautés et des puissances ; qu'en me rejetant, ils vont me faire connoître de tous les peuples ; qu'en refusant de me faire reconnoître pour roi, ils vont m'établir prince du siècle à venir, juge de toutes les tribus, seigneur de toutes choses, et m'assurer toute puissance dans le ciel et sur la terre. Père saint ! mais vous qui avez attaché la gloire que vous m'avez promise, à mes opprobres et à mes souffrances, pardonnez à des aveugles qui servent, sans le savoir, à l'exaltation de mon nom, et à l'agrandissement de mon royaume : *non enim sciunt quid faciunt.* Ils ne savent pas que le crime de ma mort va combler la mesure de leurs pères ; que vont venir des jours sur eux, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté ; où Jérusalem va devenir une affreuse solitude ; où son autel sera détruit, son temple abandonné, et devenu une triste masure ; ses citoyens, errants et fugitifs ; et votre héritage qu'ils ont souillé du sang innocent, livré à une malediction éternelle. Père juste ! mais vous qui leur préparez ces jours de visite et de colère, contentez-vous de ces calamités temporelles dont vous allez les affliger : sauvez les restes d'Israël ; épargnez les branches d'une racine sainte ; sauvez un peuple que vous avez choisi ; ne perdez pas pour toujours mes frères selon le sang, les os de mes os, et la chair de ma chair : ne retirez pas votre salut de Juda, d'où le salut est sorti : épargnez les enfants des saints : rassemblez enfin un jour les dispersions d'Israël : réunissez-les dans les derniers temps au tronc dont ils se sont séparés : rappelez-les dans l'enceinte de la véritable Jérusalem, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, et qu'ils vous offrent avec toutes les nations, non des boucs et des taureaux ; mais le renouvellement et les signes mystiques du grand sacrifice, que j'offre aujourd'hui à votre gloire. Quatrième témoignage que Jésus-Christ sur la croix rend à la vérité de son innocence, en priant pour ses ennemis.

Enfin, il rend en dernier lieu, témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par la croix. Le monde lui avoit disputé la réalité et l'éclat de sa royauté : il ne l'avoit traité de roi que par dérision : toutes les marques de sa royauté avoient été de nouveaux opprobres ; le sceptre, un vil roseau ; la pourpre, une robe d'ignominie ; la couronne, une couronne de douleur ; le trône, un bois infame, et le lit de ses opprobres et de ses souffrances. Mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son em-

pire. Ce foible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les empires, frapper les géants de la terre, et détruire toute science qui s'élève contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur et de confusion, va orner les têtes des césars plus pompeusement, que les lauriers et les diadèmes les plus superbes; et un roi du premier trône du monde, et du sang le plus auguste de l'univers, ira exposer sa vie et sa liberté, pour en rapporter en triomphe, les débris précieux dans sa patrie : plus glorieux d'avoir enrichi son royaume de ce saint et précieux trésor, que s'il avoit conquis un empire. Ce trône d'ignominie, où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire, au pied duquel les princes et les souverains viendront courber leurs têtes superbes; un trône de puissance et d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre; un trône de grace et de miséricorde, au pied duquel tous les peuples trouveront la vie et le salut; un trône de science et de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, et leur apprendra les vérités de la vie éternelle; enfin, un trône de sagesse et de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix et dans l'abondance. La puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux : le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort, et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. Père saint! votre Fils et véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore : la malice de ses frères, qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur et sa puissance : il est sorti du puits fatal où l'envie l'avoit enseveli; et tous les peuples de l'Égypte et l'univers entier, reconnoît sa domination et son pouvoir suprême : *Filius tuus vivit, et ipse dominatur in omni terrâ Ægypti* (*Gen.*, XLV, 26).

Mais, mes Frères, tout reconnoît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ : sa croix triomphe du ciel et de l'enfer; de l'aveuglement des Juifs, et de l'incrédulité des Gentils; de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnoissent; et nous lui fermerions tout seuls notre cœur, et nous nous obstinerions tout seuls à dire : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos* (LUC, XIX, 14)? Les morts entendent aujourd'hui sa voix, et sortent de leurs tombeaux; et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie aujourd'hui au fond de nos cœurs, du haut de sa croix : Levez-vous, ô vous qui dormez d'un sommeil de mort : sortez de la profondeur de vos crimes et de vos ténèbres; et ce Jésus que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie et la lumière que vous avez perdue : *Surge, qui dormis; et exsurge à mortuis, et illuminabit te Chris-*

tus (*Ephes.*, v, 14)? Les rochers se brisent, et nos cœurs plus insensibles ne sauroient s'amollir? le voile du temple se déchire, et le voile impénétrable qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, et qui nous empêche depuis si long-temps d'en manifester au prêtre les souillures secrètes, ne peut s'ouvrir et se déchirer; et nous tenons encore cachés au dedans de nous ces mystères d'abomination qui font de notre cœur le temple des démons, l'asile des esprits immondes, et un théâtre affreux de remords, de confusion et de trouble? Ne sortirons-nous pas enfin de ce royaume de ténèbres, où nous vivons, pour entrer dans un royaume de lumière? ne nous lasserons-nous pas enfin d'avoir été jusques ici les esclaves misérables d'un monde qui n'a point de droit sur nous, qui n'est pas digne de nous, qui ne peut rien faire pour nous? et refuserons-nous de prendre Jésus-Christ, qui vient de mourir pour nous, pour notre roi et notre Seigneur véritable? O mon Sauveur! quelles ressources peut-il rester à vos miséricordes infinies pour les pécheurs, si tout ce que vous faites aujourd'hui pour eux n'excite pas leur amour, leur componction et leur reconnoissance; et s'ils s'obstinent encore à périr, malgré la voie que vous leur ouvrez aujourd'hui par votre sang, pour arriver à la vie éternelle?

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR.

Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.
Il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. (*Rom.*, IV, 25.)

C'est avec raison, mes Frères, que l'Église a célébré dès le commencement le grand mystère que nous honorons, comme le plus heureux de ses jours, et sa solennité par excellence. C'est aujourd'hui le grand jour du Seigneur, ce jour que le Seigneur a fait, et qu'il a fait plus glorieux pour lui et pour son Eglise, que tous les autres jours. Oui, mes Frères, c'est en ce jour que le scandale est ôté; que tous les mystères ignominieux de Jésus-Christ se développent; que le secret de ses souffrances est éclairci; que l'obscurité de ses paraboles est comprise, et le sens des Ecritures manifesté. C'est en ce jour que sa mission est autorisée, son ministère reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, et tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les disciples chancelants se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les

ennemis de la religion sont confondus, que la foi de tous les siècles est établie, que la vérité de nos mystères est prouvée, que l'Eglise sort avec son libérateur triomphante du tombeau, que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, et tous les esprits d'erreur, qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. C'est aujourd'hui enfin, que l'immortalité nous est assurée; les tribulations de la chair adoucies; les souffrances de notre exil consolées, et une vie toute spirituelle proposée aux chrétiens.

Oui, mes Frères, Jésus-Christ étoit mort pour crucifier le vieil homme; il ressuscite pour former le nouveau : il étoit mort pour délivrer des esclaves; il ressuscite pour apprendre aux enfants à user saintement de leur liberté : il étoit mort pour payer nos dettes; il ressuscite pour nous combler de ses graces : il étoit mort pour sauver des coupables; il ressuscite pour instruire et perfectionner des Justes : il étoit mort pour fermer les portes de l'enfer; il ressuscite pour nous ouvrir celles du ciel : en un mot, il étoit mort pour nos péchés; il ressuscite pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

Pourquoi cela, mes Frères : pour deux raisons que je vous prie d'écouter avec attention. Premièrement, il ressuscite pour notre justification : parceque sa résurrection renferme les motifs les plus pressants que la religion puisse nous fournir pour persévérer dans la grace de la justification, que nous venons de recevoir dans les sacrements; c'est mon premier point : en second lieu, parceque sa résurrection nous propose les moyens les plus sûrs d'y persévérer; c'est le second. La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue; nous apprend à y persévérer : elle est le motif et le modèle de notre persévérance. Voilà le sens des paroles de mon texte : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram;* c'est là tout le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu, sont ou dans un affoiblissement de la foi, qui commence à s'éteindre, et à jeter une espèce de nuage sur les vérités de la doctrine sainte; ou dans la tiédeur de l'espérance qui n'ouvre plus le sein de la gloire à leurs yeux, et ne reveille plus en eux le desir des biens éternels. Or, la piété chrétienne trouve dans le mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils, et des motifs très puissants pour persévérer dans la grace, où la participation aux saints mystères a dû vous établir en ces jours solennels.

En effet, en premier lieu, si l'affoiblissement de la foi est d'or-

dinaire la première source de nos rechutes ; s'il y a toujours une sorte d'incrédulité qui devance le crime ; s'il faut que l'esprit doute en quelque manière des vérités que le cœur abandonne, et que la religion s'affoiblisse dans une ame où la piété s'éteint, qui peut douter que la résurrection de Jésus-Christ ne soit le grand témoignage de la foi chrétienne, et que tous les autres mystères ne trouvent en celui-ci leur vérité et leur certitude? En effet, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, disoit autrefois l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, notre prédication est inutile, votre foi est vaine, et nous sommes nous-mêmes des imposteurs. Mais par une raison contraire, si Jésus-Christ est ressuscité, notre ministère vient donc du ciel, votre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles.

Oui, mes Frères, si la vertu du Père a délivré Jésus-Christ d'entre les morts, Jésus-Christ étoit donc un envoyé du ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut. Le Dieu véritable et fidèle n'auroit pas voulu autoriser l'imposture, en la revêtant du caractère de la vérité, et l'honorant d'une grace, dont jusqu'à Jésus-Christ aucun homme mortel n'avoit été favorisé, puisqu'il ressuscite pour ne plus mourir : prodige que Jésus-Christ lui-même avoit promis à ses disciples et à ses ennemis, comme le témoignage le plus décisif de la vérité de son ministère. Donc, sa résurrection une fois établie, tous ses mystères sont prouvés, dit saint Augustin, et la foi des chrétiens n'a besoin que de ce seul témoignage : *Resurrexit Christus, absoluta res est* (S. Aug.).

Or, comme je parle ici à un peuple fidèle, qu'il faut édifier, et non pas convaincre, je ne m'arrête pas à vous montrer que tout établit aujourd'hui la vérité du miracle éclatant de la résurrection du Sauveur. Premièrement, les précautions mêmes de ses ennemis : ils avoient scellé le tombeau ; ils l'avoient environné de soldats ; ils n'avoient rien oublié pour éviter une surprise. Ils se souvenoient que ce Jésus qu'ils ont crucifié, avoit prédit qu'il ressusciteroit le troisième jour ; ils ne paroissoient attentifs qu'à empêcher les disciples d'enlever le corps de leur divin Maître : des ennemis si puissants, si vigilants, si intéressés à n'être point surpris, n'avoient garde de se laisser surprendre. Secondement, la déposition des soldats : ils leur font publier, que pendant qu'ils dormoient, les disciples sont venus enlever le corps de leur Maître. Mais si un profond sommeil ne leur a pas permis de le voir, comment peut-il leur permettre de l'assurer? D'ailleurs une multitude de satellites destinés à veiller sur le sépulcre et à le garder, peuvent-ils, tous de concert et en même temps, s'être livrés au sommeil, et à un sommeil si profond et si durable, qu'étant presque assis sur la pierre qui fermoit le tombeau, ils aient donné le temps aux disciples de l'ouvrir, d'en tirer le corps du Sauveur, sans qu'un ouvrage si long, si difficile, si impraticable sans bruit et sans agitation, n'ait

éveillé quelqu'un des soldats, et déconcerté une entreprise si téméraire et si insensée? De plus, ces disciples doutent eux-mêmes; ils n'espèrent plus l'accomplissement des promesses de Jésus-Christ; ils refusent même de s'en rapporter au témoignage des saintes femmes : des esprits si grossiers et si incrédules, sont bien éloignés de publier ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes. Troisièmement, les apparitions du Sauveur. Ce n'est pas une seule fois qu'il se montre à ses disciples; on eût pu se défier de l'illusion; c'est fort souvent : ce n'est pas en passant; l'imagination frappée peut pour un peu de temps suppléer à la vérité par ses images, et transporter au dehors ses propres songes; c'est pendant quarante jours : ce n'est point de loin, et au milieu des airs, où le prestige eût été probable; c'est au milieu d'eux, mangeant, buvant avec eux, se laissant voir de leurs yeux et toucher de leurs mains, et les instruisant, et leur parlant du royaume de Dieu : ce n'est pas à un seul; il est des esprits plus crédules que les autres; c'est à tous en commun; et à plusieurs en particulier : ce n'est pas sous une figure nouvelle; le changement eût été suspect; c'est avec ses plaies, et tous les traits auxquels on pouvoit encore le reconnoître. Enfin, le martyre des Apôtres, pour rendre témoignage à la vérité de ce miracle, dont ils avoient été témoins : *Cujus nos omnes testes sumus* (*Act.*, II, 32). Quel intérêt ont-ils de le publier, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité? quoi! ils vont s'exposer aux plus cruels tourments pour établir une doctrine qu'ils croient eux-mêmes fausse! ils vont tromper le genre humain, sans attendre d'autre prix de leur imposture que les feux, les roues et les gibets! Une fausse persuasion, en matière de religion surtout, peut pousser des esprits simples et crédules à des excès et à des démarches extraordinaires. Mais que des pêcheurs grossiers, que des hommes sans lettres, et de la lie du peuple, entreprennent, de sang-froid, d'aller séduire l'univers, et de braver tous les genres de mort les plus affreux, pour publier que leur Maître est ressuscité, et qu'ils soient persuadés qu'il ne l'est pas; c'est une sorte d'extravagance dont les hommes ne sont pas capables, et qui deviendroit un plus grand prodige que tous ceux mêmes que l'incrédulité conteste à la foi des chrétiens.

D'ailleurs ces disciples ont abandonné Jésus-Christ pendant sa vie, tandis qu'ils le regardoient encore comme le libérateur promis à leurs pères, et le Christ, Fils du Dieu vivant; et ils le confesseront généreusement sur les échafauds, après sa mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur, qui n'est pas ressuscité selon sa promesse? ils verseront tout leur sang pour un homme qui a abusé de leur crédulité? ils se répandront dans tout l'univers, comme des désespérés, pour débiter un fait qu'ils croient fabuleux? et parmi tous ces hommes foibles et timides, aucun d'eux ne se démentira, et ne confessera au milieu des tourments,

sa fureur ni son extravagance? Mais je sens que j'insiste trop longtemps sur une vérité si éclatante, et que votre religion est blessée des soins que je semble prendre pour la justifier.

Or voilà, mes Frères, comme la résurrection du Sauveur soutient la foi de l'homme juste : il voit dans ce mystère toute la religion assurée; les châtiments dont elle menace, certains; ses promesses, infaillibles; ses préceptes, nécessaires; ses conseils, importants; ses observances, respectables; le plus simple détail de son culte, digne de nos hommages. Dès là que Jésus-Christ est ressuscité, ah! dès lors je ne trouve plus rien de si grand que la vertu; rien de plus à craindre que le vice; rien de plus insensé que de négliger le soin de son ame; rien de plus sage que de sacrifier au salut. Dès là les dérisions des impies, sur la sainteté de nos mystères, sont des extravagances que j'ai peine à comprendre, et des blasphèmes dont j'ai horreur; les réflexions des sages du monde sur les saintes obscurités de la foi, des discours d'enfant. Dès là l'Evangile me paroît ma seule règle; les exemples de Jésus-Christ, mon modèle; les terreurs de la piété, des dons de Dieu; la sécurité des libertins, une fureur désespérée; en un mot, l'infidélité aux graces reçues, et les rechutes dans les premiers désordres, le plus grand des malheurs, et le caractère des réprouvés.

Or, mes Frères, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, et à l'établir dans une piété solide et durable, que ces grandes vérités? Ah! aussi les disciples, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, ne se démentent plus; ils persévèrent tous jusqu'à la fin dans la prière, et dans le ministère de la parole sainte; il ne se trouve plus parmi eux de Judas, qui abandonne la vérité connue. Dès que le Seigneur a apparu à Pierre, cet Apôtre ne retombe plus, et confirme même ses frères. A peine Thomas a-t-il touché les cicatrices glorieuses de ses plaies, qu'il adore son Seigneur et son Dieu, et demeure à jamais fidèle. Les disciples d'Emmaüs ne l'ont pas plus tôt reconnu à la fraction du pain, qu'ils retournent à Jérusalem se réunir aux autres disciples. Ah! mes Frères! ne sommes-nous pas tous ici les témoins de la résurrection de Jésus-Christ? ne sommes-nous pas les enfants des saints, qui le virent et qui l'adorèrent sur la montagne de Galilée? Nous avons vu de leurs yeux, et touché de leurs mains : nous avons même senti, en ces jours heureux, Jésus-Christ ressuscité au dedans de nous par la grace des sacrements. Et pourquoi retournerions-nous donc en arrière? pourquoi rentrerions-nous dans nos premières voies? Si ce mystère rend notre foi inébranlable, pourquoi laisseroit-il encore des inconstances à notre cœur? S'il seroit monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire; l'est-il moins de croire, et de vivre comme si l'on ne croyoit pas? Un fidèle persuadé qu'il ressuscitera pour jouir d'un bonheur éternel, ou pour être livré à des flammes éternelles,

peut-il oublier un si grand intérêt, durant le seul instant qu'il paroît sur la terre? et si des biens fugitifs qui n'ont rien de réel, et que nous ne goûtons qu'un moment, peuvent nous séduire, la véritable félicité, des biens sans fin et sans mesure, une éternité de gloire, de magnificence, de vrai bonheur, qui nous est aujourd'hui montrée, ne sauroit-elle nous détromper, et dissiper pour toujours l'erreur qui nous a fait prendre le change, prendre l'ombre pour la vérité, la terre pour le ciel, et un temps qui se précipite et qui va finir demain, pour l'éternité?

Second motif que je prends dans ce mystère, pour nous animer à conserver la grace reçue en ces jours saints. Non-seulement ce mystère affermit notre foi; mais encore premièrement, il rassure notre espérance; secondement, il la console; troisiémement, il la corrige. La résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance. Nous savons, dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, et que nous suivrons la destinée de notre chef: nous savons qu'étant le premier-né d'entre ses frères, il ne doit être que les prémices heureuses de ceux qui dorment pour ressusciter; et qu'une portion de notre nature n'a été délivrée en lui de la mort et de la corruption, que pour servir de gage à l'espérance de la nature entière: nous savons que sa résurrection seroit inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui; qu'il seroit dans le ciel sans Eglise, sans sacerdoce, sans sacrifice, et qu'il n'y seroit pas notre pontife éternel, s'il n'offroit pas éternellement son corps mystique à son Père. Ainsi nous savons que nos frères, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment en Jésus-Christ dans le sommeil de la paix et de l'unité, n'ont pas péri sans ressource; qu'ils ont disparu à nos yeux, mais qu'ils attendent la bienheureuse espérance; que leurs corps ont été brûlés, traînés, déchirés, mis en poussière, la pâture des oiseaux du ciel, ou des animaux de la terre; mais que celui qui appelle les choses qui ne sont pas, comme celles qui sont, rassemblera des quatre vents les portions dispersées de leur chair; démêlera dans toutes les créatures ce qui appartient à ses élus; reprendra leurs restes précieux, que la révolution des temps et la vicissitude des choses a confondus, et qui sont connus de lui seul; et que pas un cheveu de leur tête ne périra.

Or, dans ce souvenir, mes Frères, que de puissants motifs pour affermir une ame dans la grace et dans le service de Dieu! Je ressusciterai avec cette chair que je vais déshonorer: je la porterai aux yeux de Jésus-Christ et de ses anges, encore marquée des taches honteuses de mes iniquités. Hélas! si tout devoit mourir avec moi, je pourrois tout permettre à mes desirs corrompus: mais l'impie ressuscitera comme le Juste: la trompette fatale éveillera sans égard, tous ceux qui reposeront sous l'empire de la mort: il faudra reparoître sur la scène à la face de tout l'univers; et voir revivre des œuvres de ténèbres, que je croyois ensevelies dans un éternel

oubli. Quoi ! pendant toute l'éternité, la honte de l'action que je vais commettre, me sera reprochée ? ni les siècles, ni les années, ni les tourments, n'effaceront jamais cette circonstance honteuse de ma vie ? un plaisir si rapide, qui n'est déja plus lorsque je le goûte, et dont je me dispute moi-même, en le goûtant, la fausse douceur, par des remords et des agitations secrètes ; ce moment si fugitif sera écrit dans le livre des vengeances du Seigneur en caractères immortels ; sera scellé dans les trésors de la colère divine, et durera autant que la justice de Dieu même ? Grand Dieu ! puisque mes actions, mes paroles, mes pensées, mes desirs, doivent vivre à vos yeux pendant les années éternelles, soutenez ma foiblesse, et faites entendre à mon cœur, qu'un chrétien ne doit plus rien se permettre, qui ne soit digne de l'éternité !

En second lieu, la résurrection de Jésus-Christ console notre espérance. Car, mes Frères, si la piété a ses douceurs, elle a aussi ses amertumes ; et les combats éternels, ou qu'il faut se livrer à soi-même, ou qu'il faut soutenir du côté de presque tous les objets qui nous environnent, en sont les épines et les violences. La vertu ne se conserve que par des sacrifices continuels ; et si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu ; les passions renaissent, ce semble, de leur propre défaite : vous croyez avoir résisté jusqu'au sang, et remporté la victoire, qu'il faut recommencer le combat. Or, on se lasse d'être toujours aux prises avec soi-même, de porter toujours un royaume divisé au dedans de soi : on penche naturellement à vivre d'intelligence avec son propre cœur, et à jouir tranquillement de soi-même ; et voilà la source la plus commune de nos rechutes.

Or dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient et ne console l'ame fidèle, comme l'espérance de la résurrection : elle sait que ce corps de péché, qui l'appesantit, sera bientôt conforme à la ressemblance de celui de Jésus-Christ glorieux et ressuscité. Ainsi loin de s'abattre sous le poids de sa chair, elle sent que sa délivrance s'approche : plus l'ange de Satan la presse, plus le desir d'être délivrée de ce corps de mort, augmente : plus l'aiguillon du péché se fait sentir, plus elle souhaite sa dissolution et sa réunion avec Jésus-Christ : elle trouve dans sa foiblesse une nouvelle force ; ses tentations portent avec elles leur remède ; et tous les mouvements qui l'avertissent du fond de sa corruption la consolent par l'espérance de l'immortalité, qui la délivrera de toutes ces misères.

Dans les tribulations qui arrivent au Juste, du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. Job, sur son fumier, voit tranquillement son corps tomber en pièces : *Je sais* dit-il, *que mon Rédempteur est vivant ; que je ressusciterai de la terre au dernier jour ; que je verrai mon Dieu et mon Sauveur avec cette même chair, dont les vers et la pourriture ont déja*

fait un cadavre (Job., xix, 25, 26). *Cette douce espérance est cachée dans mon sein* (Ibid., 27). Et il ne faut que cela, mes Frères, pour consoler toute la rigueur de ses peines : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* Nous nous réjouissons dans les tribulations, disoient les premiers fidèles, parceque nous attendons Jésus-Christ du haut du ciel, qui réformera la bassesse de notre corps, afin de le rendre semblable à la gloire et à la clarté du sien, et que notre espérance est certaine. Dans cette attente, on nous maudit, et nous bénissons : on nous charge de chaînes, et nous sommes libres : on nous foule aux pieds, et nous ne sommes point abattus ; et nous avons toujours la tête levée pour voir notre délivrance qui approche. Ainsi parloient autrefois par la bouche de l'Apôtre, des fidèles opprimés, persécutés, proscrits, traînés dans les prisons et sur les échafauds ; il n'étoit plus de tourments si affreux qui ne leur parussent doux, dans la vue de la bienheureuse espérance.

Aussi, mes Frères, ils croyoient sans cesse voir arriver Jésus-Christ du haut des airs : ils croyoient que chaque jour alloit être le jour tant desiré de son avénement : c'étoit une erreur d'amour. On croit toujours toucher à ce qu'on desire avec ardeur ; et les Apôtres avoient besoin de toute leur autorité, pour calmer là-dessus la vive impatience de ces saints disciples. Jésus-Christ lui-même avoit cru devoir prévenir les piéges qu'on pouvoit tendre un jour sur ce point à la vivacité de leurs empressements, et à leur crédulité, en les avertissant de n'ajouter pas foi trop facilement à ceux qui viendroient leur annoncer qu'il alloit paroître : *Nolite credere* (Matth., xxiv, 23). De là au milieu des tourments, ils défioient, avec une sainte fierté, la barbarie des tyrans : Vous pouvez bien déchirer nos corps, leur disoient-ils ; le spectateur céleste de notre confession nous les rendra plus glorieux et plus éclatants : les plaies cruelles dont vous défigurez nos membres, se changeront en des rayons de lumière ; et votre inhumanité augmentera notre gloire. Tel étoit l'esprit de ces siècles heureux : une vaine spiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines consolations à la vertu : on n'avoit pas encore fermé le sein de la gloire aux fidèles, pour les en rendre plus dignes : on n'avoit pas encore fait une perfection monstrueuse d'être indifférent aux promesses de la foi, pour y arriver plus sûrement : on auroit eu horreur de penser que le salut dût être le fruit affreux du désespoir, ou de l'indifférence pour le salut même ; et la bienheureuse espérance étoit alors toute la piété et toute la perfection des fidèles.

En effet, le Juste seroit à plaindre s'il n'y avoit pour lui d'espérance qu'en cette vie. Si Jésus-Christ n'est point ressuscité, disoit autrefois l'Apôtre, et que nous n'espérions en lui que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Si in hâc vitâ tantùm in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus* (1. *Cor.*, xv, 19) ; telle est la destinée du

chrétien. L'Évangile en un sens ne fait que des malheureux selon le monde; ses maximes sont tristes, et ne promettent rien de trop agréable ici-bas (Ibid.); et s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jésus-Christ. Or, sur cette vérité incontestable, vous n'avez, mon cher Auditeur, qu'à vous décider vous-même, pour connoître si vous êtes disciple de Jésus-Christ, ou enfant du siècle, et par conséquent enfant de mort et de perdition : la règle est sûre. S'il n'y avoit point de résurrection à espérer, seriez-vous à plaindre? Si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, prenez-vous assez sur vous-même, mortifiez-vous assez tous vos desirs, crucifiez-vous assez votre chair, souffrez-vous assez les mépris et les injures, fuyez-vous assez les plaisirs, vivez-vous assez séparé du monde, veillez-vous assez sur vos sens, êtes-vous assez détaché de la gloire, des biens périssables, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes?* Quand la religion seroit un songe, qu'y perdriez-vous? quand tout ce qu'on nous dit de la résurrection à venir, et des promesses de la foi, seroient des fables, seriez-vous fort trompé dans vos mesures? quand tout mourroit avec nous, auriez-vous de grands reproches à vous faire au lit de la mort, sur ce que vous n'auriez pas fait votre bonheur de la vie présente; sur les plaisirs dont vous vous y êtes abstenu; sur les sacrifices, les violences, les austérités, les privations que vous avez souffertes pour une éternité et un avenir chimérique? Si l'on venoit vous déclarer que la foi des chrétiens est une invention humaine, trouveriez-vous beaucoup à changer dans vos mœurs, dans vos projets, dans vos affaires, dans toute votre conduite? Ah! les premiers fidèles avoient droit de dire, que si Jésus-Christ n'étoit pas ressuscité, tout étoit perdu pour eux. Des infortunés qui sacrifioient tout à cette espérance, qui souffroient la faim, la soif, la nudité, l'exil, l'infamie, la perte des biens et de la vie, pour lui plaire, et dans la seule espérance d'aller jouir de lui : *Tantùm ut Christo fruar* (S. Ignat. mart.); des hommes qui n'avoient aucune consolation sur la terre; qui se disputoient les plus légers plaisirs; qui regardoient la vie présente comme un exil, comme une vallée de larmes; ces hommes pouvoient assurer hardiment, que s'il ne devoit point y avoir de résurrection, rien n'égaloit leur malheur sur la terre. Mais vous à qui la foi en Jésus-Christ ne coûte rien; vous qui ne sacrifiez à ses promesses, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités, ni penchants; vous qui sous l'Evangile vivez aussi doucement, aussi agréablement, aussi mollement, que sais-je? aussi licencieusement peut-être, qu'on vit parmi ces nations infidèles, où son nom n'est point connu; qu'il soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, vous n'en êtes ni plus ni moins à plaindre; la fausseté ou la vérité de ses promesses, ne change

rien à votre destinée : et dès là vous n'êtes plus chrétien, vous n'appartenez plus à Jésus-Christ, vous n'avez plus de droit à son espérance.

Et voilà en dernier lieu, comme la résurrection de Jésus-Christ non-seulement assure et console, mais encore corrige notre espérance, en nous proposant les moyens, qui seuls nous donnent droit d'espérer ; en nous faisant entendre qu'il n'est pas possible de chercher sa félicité sur la terre, et d'espérer en Jésus-Christ ; et que le fidèle qui ne souffre rien ici-bas, ne sauroit aussi rien espérer pour l'avenir.

Mais ce n'est pas par cet endroit seul que la résurrection de Jésus-Christ corrige notre espérance. En effet, une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité, est de nous persuader que le retour à la grace est facile, et ainsi d'espérer contre l'espérance. Or le mystère de la résurrection de Jésus-Christ corrige cette erreur si commune et si dangereuse : car le bienfait de la résurrection n'a été en lui que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices ; et il n'a mérité sa délivrance du tombeau, qu'en devenant l'homme de douleur. Or la résurrection de Jésus-Christ est le modèle de la nôtre ; c'est-à-dire, que si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence. Si je retombe, ô Dieu ! que ce plaisir rapide et frivole va me coûter cher ! quel calice à boire, pour recouvrer la vie et l'innocence que je vais perdre ! Je ne sais déja que trop moi-même ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu, quand on a eu le malheur de s'éloigner de lui ; et ce que les commencements d'une conversion ont de terrible pour le cœur : est-ce qu'après une rechute, cette entreprise auroit moins de difficultés ! Mais mes mauvais penchants seront encore plus difficiles à surmonter, mes chaînes se seront fortifiées, mes foibles desirs de salut refroidis, les yeux du public même plus redoutables, par les inégalités de ma conduite ; tout demandera de nouveaux efforts, tout deviendra plus dégoûtant et plus pénibles : or, si j'ai eu tant de peine à faire une première démarche que tout sembloit faciliter ; comment pourrois-je si fort compter sur une seconde, où tout m'offrira de nouveaux obstacles ? Ainsi s'affermit dans la persévérance une ame fidèle.

Mais, d'ailleurs, la grace d'une seconde pénitence vous sera-t-elle accordée ? Seconde raison que nous fournit ce mystère. Savez-vous bien ce que c'est que la grace de la conversion ; cette grace qui nous fait passer de la mort du péché à la vie et à la résurrection de la justice ? Ecoutez l'Apôtre, qui va vous l'apprendre : La même vertu souréminente de Dieu, dit-il, qui a opéré sur Jésus-Christ pour le délivrer d'entre les morts, doit opérer sur nous, pour nous retirer des voies de la mort et de la perdition, pour nous faire revenir à la vie de la grace ; c'est-à-dire, qu'il est vrai que la résurrection spirituelle du pécheur, est un ouvrage aussi grand pour

Dieu que la résurrection corporelle de Jésus-Christ ; que le miracle est ici égal ; qu'il a besoin d'une vertu anssi éclatante pour l'un que pour l'autre ; et que s'il y a quelque différence à faire, c'est qu'en ressuscitant son Fils, il commande à la mort, et il est obéi, et la mort qui entend sa voix ne résiste point à ses ordres ; au lieu qu'en ressuscitant le pécheur, il commande à un cœur corrompu, et ce cœur se défend, et ce cœur ou ne veut pas l'entendre, ou même après l'avoir entendu, résiste à ses ordres, et repousse la main qui vient le retirer du tombeau, et des ombres de la mort. Or, êtes-vous en droit d'attendre de lui une seconde fois une faveur aussi signalée ; pouvez-vous vous flatter qu'il opérera encore une fois pour vous un prodige qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de son Fils? Qui êtes-vous donc pour vous promettre témérairement des coups si miraculeux de la puissance divine ? De toutes les graces, celle de la conversion est la plus rare ; et vous la regarderiez comme une faveur de tous les jours ? Que savez-vous si le Seigneur, après avoir fait une fois éclater sur vous les merveilles de sa miséricorde, en rompant les chaînes de la mort et du péché qui lioient votre ame, et en vous faisant revivre avec Jésus-Christ ressuscité d'une vie nouvelle, ne manifestera pas à l'avenir en vous la sévérité de sa justice, en vous livrant pour toujours aux desirs de vos passions insensées ? Nous lisons bien dans les livres saints que Lazare, que la fille de Jaïr, que le jeune homme de Naïm furent ressuscités ; mais nous ne lisons pas que ce bienfait signalé leur ait été encore accordé. La seconde mort fut pour eux la dernière, et dans cette image on veut nous faire comprendre que le miracle d'une seconde résurrection est rarement accordée au pécheur.

Conservons donc précieusement, mes Frères, un trésor si difficile à recouvrer, si nous avons été assez heureux que de ressusciter avec Jésus-Christ dans la participation des saints mystères. Ah ! si vous connoissiez, mes Frères, ce que vous perdez en perdant la grace sanctifiante : si vous saviez que la perte de l'univers entier n'est rien à son égal : si vous pensiez que c'est le prix du sang de Jésus-Christ, et le seul fruit des souffrances dont vous venez d'être témoin : si vous faisiez réflexion que c'est la drachme précieuse dont on achète l'éternité : si vous pouviez comprendre que vous perdez tout ce que vous pouvez perdre de plus grand ; tout ce que les créatures, et le monde entier ne sauroit vous remplacer ; que vous perdez ce que vous ne pouvez plus recouvrer de vous-même, ce que celui seul que vous offensez peut vous rendre ; que vous perdez ce que tant de réprouvés souhaiteront pendant toute l'éternité, ce qui sera la félicité de tant de Justes dans le ciel, ce qui est refusé à tant de pécheurs sur la terre ; si vous le pouviez comprendre, sans doute ce souvenir vous animeroit à persévérer dans le service de Dieu, où la grace des sacrements vient de vous faire entrer. Vous venez d'en voir les motifs dans la résurrection de

Jésus-Christ ; il faut vous en découvrir les moyens que nous fournit le même mystère.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, dit l'Apôtre, *la mort n'a plus d'empire sur lui*, parceque sa résurrection renferme un renouvellement entier et parfait ; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau ; et que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire* (I. *Cor.*, XV, 54). Or voilà le modèle et le moyen de notre persévérance. Voulez-vous donc ne plus retomber, mes Frères ; il faut que tout ce qui étoit en vous de terrestre et de mortel soit détruit, pour ainsi dire, et que vous soyez un homme tout renouvelé et tout céleste. Une passion négligée conserve toutes les autres ; une seule plaie flattée attire sur elle les mauvaises humeurs de tout le corps. Ainsi votre attention doit redoubler, votre vigilance croître : et comme Jésus-Christ n'a compté ses travaux finis et sa victoire assurée, que lorsque la mort a été entièrement absorbée en lui, et qu'elle n'a plus eu ni armes, ni aiguillon, pour parler avec l'Apôtre ; tandis qu'il vous restera des passions à combattre, des desirs à réprimer, des vertus à perfectionner, vous devez regarder votre résurrection comme imparfaite, et avancer sans cesse dans la ressemblance de l'homme nouveau.

Cependant l'erreur commune regarde le temps pascal comme un temps de relâchement, de repos, de liberté et de plaisirs. Mais, je le répète, si vous voulez conserver la grace de la résurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement et de ferveur : en voici les raisons, elles me paroissent dignes de votre attention.

En premier lieu, il n'est que trop vrai que la plupart des fidèles croient avoir droit de se délasser, et de donner moins de soins à leur salut éternel, quand une fois ils sont arrivés au bout de cette carrière de pénitence ; qu'ils ne font consister le privilége de la résurrection que dans des mœurs plus douces ; dans un usage plus libre des plaisirs de la table, du jeu, des spectacles ; et dans la rareté des prières publiques, et des autres devoirs de la religion. Or, pour faire sentir d'abord l'illusion d'une erreur si vulgaire et si injurieuse à la sainteté de ce temps, il suffiroit de vous dire que l'allégresse de l'Eglise en ces jours heureux, n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ et tous les fidèles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché ; que votre retour à la grace fait tout le sujet de ses cantiques de joie ; et que si vous êtes encore dans le péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, et gémit en secret devant son époux : qu'ainsi, elle ne paroît en ce jour triomphante et environnée de gloire, que pour célébrer le triomphe de la grace sur vos cœurs ; et qu'elle vous regarde comme autant de captifs, qu'elle vient de délivrer de l'empire de la mort, et de la

puissance des ténèbres. En un mot, c'est la destinée de votre conscience qui décide toujours de sa joie, ou de sa tristesse. Car d'ailleurs le temps de la vie présente n'est pas le temps de sa joie : étrangère, éloignée de son époux, déchirée par les schismes et les contentions, déshonorée par les scandales, affligée par les chutes de ses enfants, elle gémit sans cesse; elle soupire après sa délivrance; et ses chants de joie ne sauroient être que des desirs d'éternité, et de vifs empressements d'être réunie à l'Eglise du ciel, dont son époux est le Pontife visible. Mais laissons là les raisons qui la regardent elle seule; et arrêtons-nous à celles que nous fournissent nos propres dispositions.

En effet, en second lieu, si après des mœurs désordonnées, et une vie toute criminelle, vous avez été assez heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des sacrements, et vous réconcilier avec Dieu, vous êtes donc de nouveaux enfants de la grace; vous ne faite que de naître dans la justice et dans la sainteté : or, dans cet état d'enfance et de foiblesse, comme vous êtes plus aisé à séduire et à ébranler, il vous faut aussi plus de précautions, et plus de secours pour vous soutenir. D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier : vous avez gémi au tribunal, il est vrai; vous vous y êtes déclaré pécheur; vous y avez porté des sentiments vifs de componction, et une détestation sincère de vos crimes : nous y avons essuyé vos larmes, recueilli vos soupirs, et consolé votre douleur, qui nous remplissoit nous-mêmes de consolation : mais sont-ce là les seuls fruits de la pénitence? une vie entière de plaisirs et de dissipation seroit-elle effacée par quelques larmes passagères? et le péché seroit-il expié dès qu'il est remis? Or, si vous êtes un nouveau pénitent, eh! où sont ces transports de zèle, cette indignation contre soi-même, cette avidité de souffrances, qui sont toujours les prémices de l'esprit de Dieu dans un cœur touché? Vous n'avez pas encore commencé; et vous voulez vous permettre des adoucissements, que les plus justes, après de longues années de pénitence, n'oseroient encore s'accorder? Est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carrière? il peut arriver quelquefois que sur la fin de la course, on se relâche; et que la ferveur se ralentisse après plusieurs années d'austérité : mais du moins les commencements ont été fervents. Le roi de Ninive se met sous la cendre, déchire ses vêtements, afflige sa chair par le jeûne et par le cilice : c'est le caractère de la première grace; les efforts qu'elle inspire d'abord sont héroïques; et c'est alors que le pécheur nouvellement touché a besoin de frein, et qu'il faut que la sagesse d'un conducteur modère les saillies, et arrête l'impétuosité du zèle et de l'esprit qui l'anime.

Mais vous, mon cher Auditeur, si vous commencez par la chair,

comment finirez-vous par l'esprit? si vos premières démarches commencent par être tièdes et languissantes, comment soutiendrez-vous les secousses, les ennuis, les dégoûts inséparables des suites et de la durée?

De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes, que dans un commencement de nouvelle vie. C'est alors que le démon, furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer : c'est alors qu'il multiplie les attaques, qu'il change tout en piéges, qu'il réveille toutes les passions encore à demi vivantes, qu'il répand des dégoûts et des amertumes sur toutes nos démarches, qu'il rassemble tous les obstacles, qu'il grossit les difficultés; en un mot, qu'il épuise tous ses artifices pour rentrer dans la maison de notre ame avec sept esprits impurs, encore plus méchants que lui. Or, si les tentations sont d'un côté plus vives, la piété de l'autre est alors plus foible. C'est une étincelle à peine allumée, et qu'il faut entretenir à force de soins et de ménagements : c'est une jeune plante que le vent le plus léger est capable d'abattre; la moindre ardeur des tentations, de faire sécher. En quel temps donc la fidélité et la vigilance furent jamais plus nécessaires? Seriez-vous sage de ne penser qu'à vous reposer, et de n'être point sur vos gardes, dans une conjoncture où tout se dispose à vous attaquer? N'est-ce pas alors que la retraite, la prière, l'éloignement du monde et des plaisirs, le commerce des gens de bien, la pratique des œuvres de miséricorde, la lecture des livres saints, sont plus que jamais de saison; et qu'aller exposer un trésor, que vous portez dans un cœur, si peu instruit encore à se défendre, c'est vouloir sûrement le perdre?

Enfin, je n'ajoute pas que l'Eglise en ce saint temps, fournissant moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle et d'attention. En effet, dans les jours de pénitence, dont nous venons de sortir, il semble que la foi et la piété étoient soutenues par les dehors tout seuls du culte. L'assistance plus assidue à nos temples; la parole de l'Evangile plus souvent et en plus de lieux annoncée; les prières de l'Église plus longues et plus solennelles, tout cet appareil de deuil et de tristesse dont elle étoit couverte, le souvenir des mystères douloureux qu'elle nous rappeloit; la loi des jeûnes et des abstinences; les plaisirs publics suspendus; la liberté des tables modérée; le crime obligé presque de se cacher, ou du moins de se ménager; le devoir pascal, auquel, si vous exceptez un certain nombre de pécheurs invétérés, et absolument abandonnés de Dieu, tout le reste se mettoit en état de satisfaire : tout cela pouvoit servir de soutien à une piété naissante. Mais dans le temps où nous allons entrer, la vertu ne trouve presque plus rien dans les dehors de la religion, qui l'aide, qui la réveille, qui la défende : toute la

beauté de la fille du roi est, pour ainsi dire, au dedans. L'Eglise supposant que nous sommes devenus des hommes tout spirituels et célestes par la résurrection, fournit à notre piété moins de secours sensibles : les jeûnes cessent; les prières publiques diminuent; les chaires chrétiennes se taisent; les cérémonies du culte sont plus unies et plus simples; les solennités finissent; la révolution des mystères s'accomplit; l'Eglise de la terre ressuscitée est une image de celle du ciel, où l'amour, l'adoration, l'action de graces et le silence tiennent lieu d'hymnes et de cantiques, et forment toute sa religion et tout son culte

Or, pour vous, qui êtes encore foible dans la foi, cette privation de secours sensibles, cette vie intérieure et parfaite a ses dangers. Il est à craindre que, ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul : il est à craindre que la fin des abstinences ne soit pour vous un attrait d'intempérance et de volupté; que l'éloignement des choses saintes ne vous jette dans l'oubli de Dieu; que l'usage plus libre des plaisirs ne vous fraie le chemin au crime; que la rareté des prières publiques ne vous désaccoutume d'élever votre cœur à Dieu; que le silence des chaires chrétiennes ne vous endorme sur les vérités du salut; en un mot, que la sainte liberté de ce temps ne soit pour vous une occasion de rechute et de libertinage.

Et pour mieux vous développer cette vérité (car on ne sauroit trop vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise sur l'ordre et sur la fin de ses solennités et de ses mystères; puisque c'est là toute la piété de cet exil et de notre pèlerinage), remarquez, je vous prie, mes Frères, que depuis la naissance du Sauveur, jusqu'à sa résurrection, et à l'effusion de son Esprit saint que nous attendons, l'Eglise vous a tenus sous ses ailes, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, et qu'elle vouloit former à Jésus-Christ; elle vous a fait croître successivement par la grace de chaque mystère; elle ne vous a point perdus de vue, et vous a donné tous ses soins. Mais désormais les mystères de la résurrection, et de l'effusion de l'Esprit saint accomplis; elle regarde son ouvrage comme achevé en vous; elle suppose que vous êtes des hommes célestes, remplis de tous les dons d'en haut, parvenus à la parfaite ressemblance de Jésus-Christ glorifié, et qui n'avez plus besoin des secours dont elle avoit jusque-là soutenu votre enfance. Elle vous laisse à vous-mêmes; elle se retire dans le secret de son sanctuaire; elle ne propose plus à votre piété, que le mystère ineffable de l'unité de l'essence divine, et de la Trinité des personnes, qui fait la seule occupation, tout le culte, toute la religion des esprits célestes, et des bienheureux dans le ciel : elle croit que menant désormais sur la terre une vie toute céleste, elle ne doit plus offrir à votre piété que le même objet que l'Eglise du ciel offre à ses élus, et qu'elle n'a plus qu'à vous ouvrir le sein de la gloire, et le mystère ineffable de

la Trinité, loin de vous suivre encore, et de vous secourir, comme elle a fait jusqu'ici au milieu des périls et des écueils qui sont sur la terre. Jugez si ces jours de perfection, de gloire, de vie céleste, de plénitude de l'Esprit saint pour des chrétiens, peuvent devenir des jours de relâchement et de licence; et si vous devez vivre selon les sens, dans un temps où l'Eglise suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Mais après tout, quand une vie molle, sensuelle, moins attentive, moins accompagnée de toutes les précautions et de toutes les violences de la piété, ne seroit pas dangereuse après la sainte solennité, elle seroit du moins injuste pour la plupart de vous, mes Frères, qui m'écoutez. Et certes, mes Frères, ces jours de pénitence dont nous venons de sortir, ont-ils assez exténué votre chair, pour vous donner droit à vous délasser de vos peines? qu'avez-vous souffert durant ce temps consacré par l'Eglise à la mortification et aux souffrances de Jésus-Christ? en quoi l'avez-vous distingué des autres temps de l'année? avez-vous paru dans nos temples sous la cendre et sous le cilice? avez-vous mêlé votre pain avec l'amertume de vos larmes? a-t-on vu plus de prières, plus de retraite, plus d'austérité, ou du moins plus de régularité dans vos mœurs? avez-vous seulement satisfait aux lois de l'Eglise, et fait gémir sous le devoir austère du jeûne, accompli dans toute son étendue, un corps que vous ne sauriez trop châtier? Ah! le Juste arrivé au bout de cette carrière, a droit d'essuyer ses larmes, de laver son visage, de parfumer sa tête, de se revêtir de ses vêtements de gloire et d'allégresse; de prendre part à la joie publique de l'Eglise, et de goûter avec elle les consolations sensibles de ce saint temps; lui qui, loin de se dispenser de la sévérité de ses lois, y a ajouté des rigueurs de surcroît. Mais vous qui, au lieu d'avoir été pénitent, avez été prévaricateur de la loi commune même de la pénitence; vous qui portez au mystère de la résurrection une chair aussi rebelle, des passions aussi vives et aussi entières qu'elles l'étoient avant ces jours de macération et d'abstinence: ah! loin de vous permettre aujourd'hui des délassements que vous n'avez pas mérités, vous devez vous mettre en état de réparer votre lâcheté passée, d'accomplir ce qui a manqué à votre pénitence, de changer ce temps de joie en un temps de deuil et de tristesse, et de commencer une carrière que vous n'avez pas encore fournie.

Et si vous souhaitez d'apprendre, avant que je finisse, en quoi consiste ce renouvellement qu'on vous demande, et quels sont en détail les moyens de conserver la grace de la résurrection, ce qui doit être le fruit de tout ce discours: je vous réponds que la grace ne peut se conserver, que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée; que les sentiments d'amour, de componction, qui l'ont attirée dans votre ame, seuls peuvent l'y entretenir; et qu'il en est de l'homme spirituel comme de l'homme terrestre, c'est-à-dire que sa

conservation n'a rien qui ne ressemble à sa première formation. Or, je vous demande, comment vous y êtes-vous pris en ces jours solennels, pour recouvrer la grace de la sanctification, s'il est vrai que vous l'ayez recouvrée ; quelles sont les voies par où vous êtes arrivé à cet état heureux : les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, un éloignement infini des occasions qui vous avoient séduit, une conviction sincère de votre foiblesse, et du besoin que vous aviez de prière et de vigilance ; un dégoût véritable du monde et de ses plaisirs, un goût de Dieu et de tous les devoirs de la piété, une crainte effective de mourir enfin dans votre péché. Eh bien, mon cher Auditeur, voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance; voilà votre voie. Souvenez-vous que votre propre corruption combattant sans cesse en vous la grace de la sainteté, il faut faire les mêmes efforts pour la conserver, que vous avez faits pour la recouvrer ; et qu'ainsi vous relâcher, c'est tout perdre, et risquer tout le fruit de vos travaux passés.

Voilà, mes Frères, les motifs et les moyens de persévérance que nous fournit aujourd'hui la résurrection de Jésus-Christ. Souffrez donc, mes Frères, que je finisse ce discours, cette carrière sainte, et l'ouvrage de mon ministère, en vous adressant les mêmes paroles que l'Apôtre adressoit autrefois aux fidèles nouvellement convertis à la foi. Mes Frères, leur disoit-il, demeurez donc fermes, et ne vous rengagez plus sous le joug de la dure servitude dont la grace de Jésus-Christ vient de vous délivrer : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri* (*Galat.*, v, 1). Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au tribunal sacré; ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre foiblesse, ces déchirements du cœur · tout cela, l'auriez-vous souffert en vain : *Tanta passi estis sine causâ* (Ibid., iii, 4)? N'allez donc plus reprendre des chaînes, dont vous n'avez pu vous-même soutenir la pesanteur : ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant, que vous n'avez jamais pu calmer : ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité, que vous avez trouvées vous-même si tristes et si difficiles : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Comparez l'état où la grace des sacrements vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne sentez-vous pas une joie secrète au fond de la conscience; une douceur, une paix, que le monde et les passions ne vous avoient jamais donnée? vos troubles ne sont-ils pas calmés, vos remords apaisés? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaisir ces temple, ces autels, tous ces spectacles pompeux que l'Eglise étale aujourd hui à vos yeux? n'entendez-vous pas ces chants d'allégresse, et son innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleste Sion? n'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation

sensible, au lieu qu'elle étoit auparavant pour vous un glaive perçant, qui portoit l'effroi et la douleur jusqu'au fond de votre ame? Rappelez vos jours de dissolution et de ténèbres : ont-ils rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui? N'est-ce pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait? et en avez-vous jamais vu dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serein, de si heureux et de si auguste? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer, et ne vous lassez jamais d'un joug, qui fait tout le bonheur et toute la consolation de ceux qui le portent : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfants de lumière; soutenez cet heureux titre : vous venez d'être faits héritiers du ciel; méprisez avec une sainte fierté tout ce qui est au-dessous d'une si magnifique espérance : vous voilà devenus la victoire de Jésus-Christ, le fruit de sa mort, et le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en vous rengageant encore sous la servitude dure et honteuse de son ennemi : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Que dirai-je de plus, mes Frères? Les anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le ciel, et vos frères, qui vous ont précédés avec le signe de la foi; les saints protecteurs de cette monarchie, qui ont annoncé Jésus-Christ à nos pères, vous regardent avec joie du haut de la demeure céleste : ils célébrent dans le séjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grace, et votre réunion avec eux et avec toute l'Eglise du ciel; ils chantent au pied du trône le cantique de louange et d'action de graces. Voudriez-vous fermer encore les cieux sur vous, vous séparer encore de la charité des citoyens de la Jérusalem céleste, et rompre des liens si heureux et si desirables pour vous? Demeurez donc fermes; et ne passez plus de la sainte liberté des enfants de Dieu, à l'esclavage affreux du démon et du péché : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin? Vous avez même réjoui les anges de la terre, les ministres de l'Eglise, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos soupirs, de la douleur de votre confession, de la sincérité de votre pénitence : ils vous ont appliqué avec joie le sang de l'Agneau, et le remède de vos souillures : ils vous ont réconcilié avec l'autel, et avec le Dieu qu'on y adore : il vous ont donné le baiser de paix : ils vous regardent comme leur ouvrage en Jésus-Christ, comme des enfants de la foi qu'ils viennent d'enfanter et de former pour le ciel, par leurs priéres, par leurs gémissements, et par les douleurs les plus vives du zèle sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apostasie, les obliger de gémir encore entre le vestibule et l'autel, de demander à Dieu contre vous la vengeance de son sang profané; et au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie, et leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur? Ne rendez

donc pas, mes Frères, les soins de leur zèle, et les travaux de votre pénitence, inutiles : *State, et nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir, jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage et le prix de la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

AVIS.

Le Discours suivant est une instruction familière, faite dans quelque assemblée de charité le jour de la Pentecôte. Il n'est pas écrit dans le goût des Sermons, mais il n'est ni moins solide, ni moins touchant; et peut-être que l'air de simplicité qui y règne ne le déprisera point aux yeux des connoisseurs.

SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE.

SUR LES CARACTÈRES DE L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST ET DE L'ESPRIT DU MONDE.

Nos autem, non spiritum hujus mundi accepimus sed Spiritum qui ex Deo est.
Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde mais l'Esprit qui vient de Dieu. (I. Cor., II, 12.)

L'Esprit de Dieu et l'esprit du monde, dit saint Augustin, forment ici-bas deux cités, Babylone et Jérusalem, qui ont chacune leurs lois, leurs maximes, leurs citoyens, et qui s'élevant depuis le commencement du monde sur la terre, ont toujours séparé invisiblement et aux yeux de Dieu, les enfants du ciel, des enfants du siècle.

Ces deux esprits partagent tout l'univers, les villes, les empires, les familles : ils sont répandus sur tous les états, les grands et le peuple; dans tous les lieux, le monde et la retraite, la cour et les cloîtres. Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez, vous appartenez à l'un de ces deux esprits : vous êtes citoyen de l'une de ces deux cités; c'est-à-dire, que vous appartenez, ou à Babylone, ou à Jérusalem : vous êtes animé, ou de l'Esprit de Jésus-Christ, ou de l'esprit du monde. Il est impossible d'être en même temps à tous les deux, dit Jésus-Christ; il est encore plus impossible de n'être ni à l'un ni à l'autre : on ne peut ni se partager, ni ne se pas donner; et comme il faut nécessairement qu'un domine dans notre cœur, il est nécessaire que notre cœur appartienne à un maître : à l'amour du monde, ou à l'amour de Jésus-Christ.

Voilà la situation de tous les hommes; nous avons tous opté entre ces deux partis. Nous sommes encore confondus ensemble, à la vérité, par des dehors qui nous sont communs; par des devoirs extérieurs que nous remplissons tous également; par les nécessités

corporelles auxquelles nous sommes tous encore assujettis : mais un esprit invisible nous sépare et nous distingue ; nous portons au dedans un homme intérieur bien différent ; le principe qui nous pousse et qui nous anime, n'est pas le même ; et Dieu, qui ne juge de nous que par ce que nous sommes au dedans, sait bien démêler dans cette confusion où nous vivons, ceux qui ne sont pas à lui, de ceux qui lui appartiennent.

Il s'agit donc aujourd'hui de nous démêler nous-mêmes : de nous demander à qui nous appartenons ; de quel côté est notre cœur ; quel est l'amour dominant répandu sur nos actions, sur nos désirs, sur nos pensées ; en un mot, si nous vivons de l'esprit du monde, ou de l'Esprit de Jésus-Christ.

Il est si aisé de se faire illusion à soi-même, et de se calmer sur quelques apparences de bien, sur l'éloignement de certains excès, sur la participation même des saints mystères, tandis que le cœur est mondain, corrompu, mort aux yeux de Dieu ; que nous ne saurions trop réveiller là-dessus nos craintes et notre défiance.

Or, mes Frères, pour nous juger nous-mêmes, selon les règles de la foi, et éviter de nous séduire, nous n'avons qu'à examiner ici ce que c'est que l'Esprit de Jésus-Christ, et ce que c'est que l'esprit du monde ; et en remarquant les caractères différents que les livres saints leur attribuent, décider auquel des deux nous appartenons ; et si nous pouvons dire en ce grand jour avec la même confiance que l'Apôtre : Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde mais l'Esprit qui vient de Dieu.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le premier caractère de l'Esprit de Jésus-Christ, c'est d'être un esprit de séparation, de recueillement et de prière. A peine les Apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la prière, et au ministère saint de sa parole. Ces hommes, qui auparavant ne pouvoient soutenir une heure entière de recueillement avec Jésus-Christ ; qui ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier ; qui méritoient même que Jésus-Christ leur reprochât, que jusque-là ils n'avoient rien demandé en son nom : ces hommes, dès que l'Esprit de Jésus-Christ est descendu sur eux, et qu'il a pris possession de leur cœur, ils persévèrent, dit saint Luc, dans la prière avec les fidèles ; ils se rendent assidûment au temple aux différentes heures de la journée, pour y lever leurs mains pures au ciel. Si la synagogue les persécute, ils trouvent dans la prière, la consolation la plus solide de leurs peines : si l'on les enferme dans des prisons, ils font retentir ces lieux d'horreur, de cantiques d'allégresse et d'actions de graces : si Pierre, dans les liens et enlevé au troupeau, leur fait craindre que, le pasteur frappé, les

brebis ne se dispersent, ils ont recours tous ensemble à la prière; et ce sont, dit saint Luc, leurs supplications ferventes et continuelles, qui obtiennent de Dieu la délivrance de cet apôtre. Enfin ces hommes si charnels, si dissipés, si ennemis du recueillement et de la contrainte, deviennent tout d'un coup des hommes de prière, des hommes intérieurs, spirituels, recueillis, dont la conversation est dans le ciel; et qui sont au milieu de Jérusalem, aussi occupés de Jésus-Christ, aussi pleins de ses merveilles et de ses bienfaits, que s'ils étoient encore sur la montagne de Galilée.

Voilà, mes Frères, le premier changement que l'Esprit de Dieu opère dans une ame. Comme il prend la place de l'esprit du monde dans son cœur, qu'il change ses desirs, ses vues, ses inclinations, ses pensées; qu'il lui rend ou indifférents, ou odieux, tous les objets qui l'environnent, sur lesquels auparavant elle trouvoit tant de plaisir à se répandre; et qu'il rappelle dans son cœur le Dieu de paix et de consolation, qui jusque-là en avoit été banni; il lui fait trouver tout son bonheur et tout son plaisir en elle-même: la plus douce occupation de cette ame que l'Esprit de Dieu pousse et remplit, c'est de se rappeler à elle-même. Comme c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu, elle n'en sort qu'à regret, pour ainsi dire; elle y revient sans cesse au milieu même des dissipations et des devoirs extérieurs, que la bienséance rend inévitables, et qui devroient, ce semble, l'en distraire: elle se fait au milieu même du tumulte et des entretiens du siècle, une solitude secrète dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur, qui y fait sa demeure; où elle se plaint à lui de la triste nécessité qui l'engage encore en des occupations et des bienséances mondaines; où elle lui fait réparation, par des retours continuels d'amour et de zèle, de tous les outrages dont elle est forcée d'être témoin; où elle en appelle à sa loi et à sa vérité, de toutes les fausses maximes qu'elle entend sans cesse débiter parmi les hommes; où enfin elle vit et réside bien plus que dans les dissipations extérieures où son état l'engage, mais où son cœur ne se trouve pas.

Et voilà pourquoi saint Paul appelle l'homme chrétien, l'homme spirituel et intérieur; et l'homme mondain et pécheur, l'homme extérieur. C'est-à-dire que dès qu'une ame a reçu l'Esprit de Dieu, et qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible et intérieure; tout ce qu'elle fait, part de ce principe divin et invisible qui la remplit. Les actions même les plus communes deviennent saintes par la foi secrète qui les purifie: qu'elle mange, qu'elle se réjouisse, qu'elle pleure, qu'elle soit dans l'élévation ou dans l'obscurité, dans l'abondance ou dans la misère, dans la santé ou dans la maladie, elle trouve dans tous ces états, des sources de réflexions saintes. Tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la foi. Les événements et les vicissitudes du monde; les révolutions des états et des empires; la décadence ou l'élévation

des familles ; l'abondance ou le malheur des siècles ; la licence ou le renouvellement des mœurs ; les chutes des Justes ou la conversion des pécheurs ; l'affoiblissement ou le régne de la vérité parmi les hommes ; la dissension ou la paix des pasteurs et des églises ; les disgraces ou la faveur des particuliers ; enfin toutes ces révolutions éternelles, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, et qui ne réveillent dans les ames mondaines, que les passions du monde, et des pensées de chair et de sang, sont des instructions secrètes et continuelles à une ame remplie et animée de l'Esprit de Dieu. Tout la rappelle aux vérités de la foi ; tout lui montre dans un nouveau jour, le néant des choses humaines, et la grandeur des biens éternels : le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu, et l'avenglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre et la séduire ; qu'elle ne se laisse en certains moments, emporter au torrent ; que sa foi moins attentive ne cède quelquefois à l'impression des préjugés et des maximes humaines ; et que les dissipations du monde ne l'emportent souvent hors d'elle-même, et ne lui fassent perdre de vue la présence du Dieu qu'elle porte dans son cœur. Mais ce ne sont là que des surprises et des absences d'un moment, pour ainsi dire : avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'Esprit de Dieu qui habite en elle, elle recueille aussitôt son cœur égaré ; elle rentre dans son ame, d'où le monde l'avoit comme tirée ; elle revient dans ce sanctuaire domestique, y faire réparation à son Dieu de ce moment d'absence et de dissipation, par des gémissements secrets, et par des aveux touchants et sincères, que plus elle se répand au dehors, plus elle trouve que le monde n'est qu'un grand vide ; et qu'un cœur où Dieu habite, est la source des vrais plaisirs.

Voilà cet esprit de foi, de recueillement et de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Esprit de Dieu, et qu'il habite en nous : voilà cette vie intérieure et spirituelle qui distingue les Justes des mondains, et qui est le caractère le plus essentiel de la piété chrétienne.

Aussi les Justes, dans les livres saints, sont ceux qui vivent de la foi ; dont la conversation est dans le ciel ; qui n'ont de goût que pour les choses d'en haut ; qui usent de ce monde comme s'ils n'en usoient pas, qui le regardent comme une figure qui passe ; qui n'arrêtent pas leurs yeux sur les choses visibles, mais qui attendent les invisibles comme s'ils les voyoient déja ; qui ne jugent pas de tout ce que les hommes estiment sur ce qui paroît, mais sur la vérité qui ne paroît pas ; qui sont étrangers et voyageurs sur la terre ; qui sont citoyens du siècle à venir ; qui rapportent tout à cette patrie éternelle vers laquelle ils marchent sans cesse ; et ne comptent pour rien tout ce qui passe, et ne doit pas demeurer toujours.

En effet, dès que l'Esprit de Dieu est devenu l'esprit dominant qui nous conduit et qui nous anime, il doit régler nos desirs, réformer nos jugements, renouveler nos affections, spiritualiser nos vues, nous rendre à nous-mêmes : nous ne devons plus voir que par les yeux de l'esprit ; agir que par l'impression de cet esprit ; ne plus desirer que les biens spirituels : enfin toute notre vie doit être spirituelle, et comme la vie de Dieu en nous. Car un cadavre animé par un esprit étranger, n'a de mouvement que par lui : point d'impressions que les siennes ; point de pensées que celles que l'esprit qui l'habite forme en lui : il n'est plus à lui, pour ainsi dire ; il est à l'esprit qui le remplit et qui le possède.

C'est à nous maintenant, mes Frères, à nous juger sur cette règle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Esprit de Dieu ? Examinons ce qui domine dans nos jugements, dans nos desirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies, et dans nos chagrins ; enfin, dans tout le détail de notre vie. Je ne demande pas si l'esprit du monde nous séduit quelquefois. Hélas ! où est l'ame fidèle, qui, au milieu des périls dont nous sommes environnés, ne se laisse souvent surprendre par ses illusions et par ses artifices ? Mais je demande si c'est l'Esprit de Dieu, ou l'esprit du monde, qui nous possède et qui domine en nous.

Et quand je dis que je le demande, ce n'est pas que je l'ignore, ce n'est que pour vous obliger à vous le demander à vous-même : car, d'ailleurs, les règles de la foi ne me permettent pas de douter que la vie de la plupart des personnes qui m'écoutent, de celles même qui vivent dans la profession extérieure de la piété, ne soit une vie toute pleine de l'esprit du monde, et par conséquent vide de l'Esprit de Dieu ; indigne du salut et des promesses éternelles.

Premièrement, parceque c'est une vie tout extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur ; et par conséquent, loin de Dieu. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiètent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes et à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauroient fixer la dissipation de notre ame : notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux : notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter de saints cantiques : notre imagination est pleine de fantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut : enfin dans des mœurs réglées au dehors, et louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes ; nous nous fuyons nous-mêmes ; nous cherchons les amusements qui nous dissipent ; nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes : marque infaillible que Dieu n'y habite pas. Car, si Dieu habitoit en nous, nous nous plairions avec nous-mêmes ; nous ne craindrions

pas notre cœur, où nous trouverions notre trésor et le Dieu de toute notre consolation : nous aurions de la peine même à nous quitter, parceque nous ne trouverions rien au dehors qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme, en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes, c'est-à-dire, un cœur vide de vrais plaisirs et des biens solides, plein de passions, de desirs et d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes ; et de là nous justifions les inutilités et les plaisirs qui nous aident à nous oublier : nous soutenons qu'ils sont innocents, parceque nous en bannissons tout ce qui peut aller au crime ; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe et empêche le recueillement, et que c'est là notre grand crime.

Secondement, je dis que notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde, et vide de l'Esprit de Dieu ; non-seulement parceque notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore parceque c'est l'esprit du monde qui en forme les desirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugements, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événements qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde, nous jugeons comme le monde, nous sentons comme le monde, nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élèvent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appelons heureux ; ceux qui échouent, nous paroissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs, nous souffrons impatiemment celle de nos égaux ; nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talents que le monde admire, nous les admirons dans les autres ; nous nous les souhaitons à nous-mêmes : la valeur, la réputation, la naissance, les agréments du corps et de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent ; nous nous en applaudissons, si nous les avons : enfin nos vues, nos jugements, nos maximes, nos desirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris ; mais dans le détail de la conduite, nos vues, nos jugements, nos affections sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentiments chrétiens ; qu'en certaines occasions nous ayons des vues conformes à celles de la foi ; que sur certains événements, nos dispositions soient chrétiennes et spirituelles : mais ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent ; que des intervalles de grace qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, et lorsque nous agissons naturellement ; en un mot, le principe constant et comme universel de tous nos sentiments inté-

rieurs et de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde : nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or l'Esprit de Dieu n'est point où règne l'esprit du monde : il nous pousse peut-être, il nous excite, il nous inspire de saints desirs, il réveille notre peu de foi ; mais il ne règne pas dans notre cœur : il heurte à la porte ; mais nous ne l'avons pas encore reçu : il laisse tomber sur notre ame quelques étincelles de son feu divin ; mais il n'y est pas encore venu lui-même.

Nous appartenons donc encore au monde et à son esprit. Sous des dehors religieux et réglés, notre cœur est donc encore mondain ; avec des apparences de vie, nous demeurons donc encore dans la mort et dans le péché : et voilà sur quoi on ne s'examine guère. On juge de soi par la conduite extérieure qui est irréprochable, par certaines œuvres de religion auxquelles le monde attache le nom et la réputation de la piété ; mais on ne s'avise guère de se demander à soi-même : Est-ce l'esprit du monde, ou l'Esprit de Jésus-Christ, qui me conduit et qui m'anime : ressemblé-je encore au monde par mes desirs, par mes vues, par mes jugements, par mes joies, par mes chagrins, par mes envies, par mes animosités, par mes délicatesses, par mon orgueil, enfin par toutes les dispositions de mon cœur? Je n'appartiens donc pas à l'Esprit de Jésus-Christ ; le monde est donc encore l'esprit invisible qui m'anime et qui me possède. Si mon cœur ne change et ne se renouvelle, je périrai donc avec le monde ; puisqu'il est déja jugé, que le salut n'est pas pour lui, et que sa condamnation est inséparable de la mienne, tandis que nous ne formerons qu'un même esprit et un même tout avec lui. Première réflexion.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement et de pénitence ; et ce caractère est une suite nécessaire du recueillement, et de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, mes Frères, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, et qu'il nous fait habiter dans notre cœur, il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes. Il nous montre toute l'horreur de nos mœurs passées ; il nous fait apercevoir en nous mille passions et mille misères, que la dissipation et l'aveuglement de la vie mondaine nous avoit cachées ; il nous développe toute la corruption de nos penchants, toute l'enflure de notre cœur, toute l'opposition que nous portons en nous au bien et à la justice, toutes les plaies que le monde et les passions ont faites à notre ame ; il nous convainc que nous sommes dans un désordre universel, par rapport aux biens véritables ; que notre volonté, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps ; que tout est déréglé en nous, et révolté contre

l'ordre, la vérité et la justice: *arguet mundum de peccato* (JOAN., XVI, 8), dit Jésus-Christ.

Or il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement secret et universel de toutes les facultés de notre ame, il n'opère en nous deux dispositions: la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous; la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragée.

Je dis premièrement, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous: car les lumières dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles; ce sont des lumières vives et efficaces: il opère partout où il est; il fait aimer les vérités qu'il enseigne, parcequ'il change le cœur qu'il éclaire. Les ames mondaines peuvent, à la vérité, connoître le déréglement de leur cœur et la corruption de leurs penchants; mais elles ne la connoissent que par rapport à leur repos qui en souffre, et non pas à l'ordre qui en est troublé: et comme ces lumières ne sont que des reproches secrets de leur amour-propre, elles leur font bien haïr leurs maux, mais elles ne leur en font pas aimer le remède.

Mais une ame que l'Esprit de Dieu a renouvelée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité et à la justice. Les lumières nouvelles qui lui montrent presque sur chaque action le déréglement de ses affections et de ses penchants, l'animent d'un saint zèle pour les rapprocher de l'ordre et de la règle.

Ainsi, à mesure qu'elle sent dans le détail de sa conduite, que son cœur, encore corrompu par l'orgueil, se révolte contre la plus légère humiliation, elle les cherche et lui en ménage; qu'il se livre à des antipathies et à des animosités secrètes, elle le punit par des marques extérieures de complaisance et de charité, auxquelles elle se condamne; qu'il a un goût violent pour les dissipations et pour les plaisirs, elle le châtie par le recueillement et par la retraite; qu'il conserve encore des attachements vils et frivoles, pour la parure et pour la vanité, elle le réduit par la simplicité et par la modestie; que les desirs de plaire infectent presque encore toutes ses actions, elle en fuit les occasions, ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile et rebelle, elle y ajoute même des œuvres de surcroît, afin qu'en l'obligeant d'aller même au delà, elle lui rende la règle plus supportable.

Enfin, toute son attention est de rétablir dans son cœur, par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avoient troublé: elle ne se pardonne rien; ce qu'elle ne peut encore corriger, elle le déteste; elle a recours aux gémissements, quand les soins et les efforts sont inutiles; et elle souffre plus des misères qu'elle ne peut encore guérir, que des violences qu'elle se fait pour se délivrer de celles dont la grace la purifie.

Voilà la première disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence, que l'Esprit de Dieu opère en nous; et de là, il est aisé

de juger si nous l'avons reçu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde.

Car l'esprit du monde est un esprit de paresse et d'immortification, un esprit d'indulgence pour tous nos penchants déréglés; d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour-propre qui les règle et les retient sur les transgressions essentielles, pour s'en épargner les remords, mais qui sur tout le reste s'y livre et s'y laisse entraîner. Car il ne faut pas croire que l'esprit du monde nous porte toujours aux désordres grossiers et déclarés; c'est un esprit artificieux, qui, comme l'esprit de Dieu, sait prendre différentes formes : *multiformis spiritus;* ce qu'il cherche, c'est de corrompre le cœur et de le dérégler : pourvu qu'il y réussisse, il lui est égal que ce soit par des passions grossières, ou par une multitude de penchants mondains qui quoique séparément peut-être, et considérés chacun en soi, ne soient pas criminels, tous ensemble néanmoins, et subsistant habituellement dans le cœur, en font un cœur mondain, et y forment un état de mort et de péché qui nous sépare de Dieu, et nous prive de son Esprit, comme la vie la plus criminelle.

Ainsi j'appelle un cœur mondain et vide de l'Esprit de Dieu, dans une vie même d'ailleurs réglée, un cœur immortifié, ennemi de la violence, et qui, sur tout ce qui regarde ses desirs, ou indifférents, ou légèrement mauvais, ne cherche qu'à se satisfaire, et ne sauroit rien prendre sur lui-même : un cœur qui ne veut s'interdire que ce qui l'éloigne visiblement de Dieu; et qui encore sur les devoirs essentiels, pousse la paresse et l'indulgence pour ses passions, jusqu'aux dernières bornes qui l'approchent du crime et de la transgression, si même elles ne forment pas la transgression aux yeux de Dieu : un cœur qui se livre à ses animosités et à ses antipathies, pourvu qu'elles n'aillent pas jusqu'à une haine amère et furieuse; à ses impatiences et à son humeur, pourvu qu'il ne les porte pas jusqu'à l'éclat et au scandale; aux dissipations et aux plaisirs, pourvu qu'on en bannisse les excès et le crime; aux desirs de plaire, pourvu qu'ils n'aient pas de suite marquée et criminelle; à l'amour de l'élévation et de la fortune, pourvu qu'on n'y emploie pas des mesures, ou odieuses, ou injustes; à la recherche des aises et des commodités, pourvu qu'on n'y mêle pas des voluptés coupables; à la vanité et à la magnificence, pourvu que le monde lui-même n'en soit pas blessé, et qu'on y ajoute quelques largesses saintes; enfin à tous les adoucissements possibles sur les devoirs, pourvu qu'on paroisse sauver les devoirs eux-mêmes.

Voilà ce que j'appelle un cœur mondain et où l'Esprit de Dieu n'habite pas, parceque tous les penchants du monde y subsistent; au lieu que l'Esprit de Dieu fait en nous, dit l'Apôtre, des divisions et des séparations douloureuses; retranche, coupe jusqu'au vif; va jusque dans les plus secrets penchants de notre cœur séparer la chair de l'esprit, les affections humaines des mouvements de la foi,

l'artifice des passions, des opérations de la grace : *vivus et efficax, pertingens usquè ad divisionem animæ ac spiritûs* (*Hebr.*, IV, 12).

Or est-ce là l'esprit que nous avons reçu? Notre vie est présentement exempte de grands crimes ; mais quelle violence faisons-nous à tous nos penchants? que nous en coûte-t-il pour nous combattre à tous moments, et pour nous vaincre? que refusons-nous à notre cœur et à nos desirs? qu'avançons-nous par l'usage de la piété dont nous faisons profession, sur nos inclinations mondaines et déréglées? où plaçons-nous les sacrifices et les violences dans le détail de notre vie? Le monde nous en ménage; la situation de notre fortune nous en fait naître; la malice des hommes nous en fournit des occasions : où sont celles que nous nous ménageons à nous-mêmes? où sont celles que la foi nous rend nécessaires, et où l'Esprit de Dieu nous pousse? que souffrons-nous pour être à Dieu? qu'en coûte-t-il à nos passions, à nos commodités, à notre paresse? La régularité de nos mœurs est peut-être une suite du tempérament, ou une bienséance que l'âge et le monde lui-même nous impose; nous n'avons eu rien à prendre sur nous pour en venir là : ainsi, ne refusant rien d'ailleurs à toutes nos inclinations, toute notre vie est une vie d'immortification et de paresse; nulle violence, nul renoncement, nul sacrifice de nos affections mondaines; et par conséquent nous appartenons encore au monde, et l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

La seconde disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence, qui est le caractère de l'Esprit de Dieu, est de venger la justice de Dieu, que le désordre de nos passions a outragée : c'est-à-dire, que ce qui nous rend la violence indispensable, n'est pas seulement le besoin que nous avons de régler et de réformer notre cœur, en réprimant ses affections déréglées; mais encore l'obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu, que nous avons irritée par le déréglement de nos affections. Aussi est-ce le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opère dans une ame renouvelée : il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même, il la pénètre de la crainte de ses jugements; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. L'Esprit que je vous promets, disoit Jésus-Christ à ses disciples, convaincra le monde touchant la justice et touchant le jugement : *arguet mundum de justitiâ et judicio* (JOAN., XVI, 8) : c'est-à-dire, il fera connoître aux hommes combien ils sont devenus redevables à la justice de Dieu par leurs égarements; ce qu'ils doivent souffrir pour la satisfaire; ce que j'ai souffert moi-même pour les réconcilier avec elle, et jusqu'où la justice demande que le pécheur se punisse lui-même pour expier ses crimes, et pour prévenir la sévérité des jugements du Seigneur, qui ne peut les laisser impunis; *arguet mundum de justitiâ et judicio.*

Pour connoître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémissements, que les violences ne sauroient satisfaire, parcequ'il ne croit jamais lui-même avoir assez satisfait à la justice de Dieu? Faisons-nous des devoirs de notre état, des incommodités inséparables de la vie humaine, de toutes les créatures qui nous environnent, autant d'occasions de sacrifices et de souffrance? Nous plaignons-nous devant Dieu de la foiblesse de notre chair, et de ne pouvoir en faire, par des satisfactions rigoureuses, l'instrument de notre pénitence, comme elle l'a été de nos crimes? La punissons-nous du moins selon ses forces, si notre lâcheté et sa foiblesse ne nous permettent pas d'aller au delà? Nous regardons-nous comme des criminels à qui tous les plaisirs sont interdits, et qui ne peuvent éviter la mort éternelle qu'ils ont encourue par leurs crimes, qu'en se condamnant à une mort temporelle; c'est-à-dire en mourant tous les jours par la pénitence au monde, à leur chair, à ses desirs et à toutes les créatures?

Hélas! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice de Dieu ne regarde plus qu'avec horreur, et d'un œil d'indignation et de colère : nous ne sommes ingénieux qu'à nous justifier à nous-mêmes notre immortification et notre mollesse : nous regardons l'obligation de la pénitence, que nos crimes passés nous rendent si nécessaire et si essentielle, comme une obligation indifférente et de surcroît. Loin d'être animés d'un saint zèle contre notre corps, nous avons horreur de tout ce qui le gêne et le mortifie; loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même. Nous trouvons mauvais qu'elle exige tant de notre foiblesse, nous soutenons qu'on pousse trop loin la sévérité de ses prétentions; nous adoucissons la rigueur de ses maximes, nous leur donnons des interprétations favorables à notre amour-propre; nous diminuons ses droits, pour augmenter ceux de notre cupidité; enfin notre corps nous est plus cher que la justice de Dieu, qui demande sa punition : et l'esprit qui nous anime n'est pas un esprit de zèle et de pénitence, inséparable de l'Esprit de Dieu; c'est un esprit de chair et de sang, qui ne possédera jamais le royaume promis à la croix et à la violence.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, le dernier caractère de l'Esprit de Dieu, c'est d'être un esprit de force et de courage. Comme c'est un esprit qui a vaincu le monde, qui en a renversé les idoles, anéanti les superstitions, confondu les préjugés, condamné les erreurs et les sectes, combattu les passions; en un mot, comme c'est un esprit plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi les Apôtres, auparavant foibles et timides; eux que la voix d'une femme avoit intimidés; eux que la mort de Jésus-Christ avoit dispersés; et qui, ca-

chés dans Jérusalem, n'osoient s'exposer à la fureur des Juifs, et rendre témoignage à l'innocence de leur maître, et à la vérité de sa doctrine : dès que l'Esprit de Dieu est descendu sur eux, ils ne connoissent plus ces timides ménagements ; ils paroissent avec une sainte fierté au milieu de Jérusalem ; ils annoncent, devant les prêtres et les docteurs, ce Jesus dont ils n'osoient auparavant se déclarer les disciples. Non-seulement ils ne craignent plus les discours publics, mais ils méprisent les menaces ; ils bravent les supplices ; ils répondent hardiment qu'il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes : et comme si la Judée n'avoit pas offert assez de périls et assez de persécutions à leur courage, ils se répandent dans tout l'univers ; et la férocité des peuples les plus barbares, et l'horreur des tourments, et la cruauté des tyrans, et l'attente de la mort la plus affreuse, et le monde entier révolté contre eux ne fait qu'augmenter leur fermeté et leur constance.

Telle est une ame pleine de l'Esprit de Dieu. Cet esprit qui humilie ou qui élève à son gré les personnes, qui se joue des grands et des puissants ; qui renverse ou qui affermit les noms et les fortunes ; qui forme ou qui détruit les royaumes et les empires ; cet Esprit, source de toute grandeur dans le ciel et sur la terre, et devant lequel tout est néant, élève une ame qu'il remplit, au-dessus d'elle-même : il la fait participer à sa grandeur et à sa souveraineté ; il imprime en elle ses caractères divins de liberté et d'indépendance ; il va la placer jusque dans le sein de Dieu, d'où, cette ame jetant les yeux sur cet univers, les grandeurs et les puissances de la terre ne lui paroissent plus qu'un vain atome, incapable de l'intimider, et indigne même de ses regards et de ses attentions.

Rien n'approche donc de l'élévation, de la noblesse, de la fermeté d'une ame que l'Esprit de Dieu possède. L'élévation et la fermeté que le monde donne, est toujours mêlée de ménagement et de bassesse, parcequ'elle est toujours soumise au monde, et par quelque endroit dépendante de lui : autant que nous tenons au monde, nous craignons le monde. Mais une ame juste ne le craint plus, parcequ'elle n'y tient plus : ses jugements lui sont indifférents ; ses discours et ses dérisions ne l'ébranlent pas plus que le son d'une cymbale retentissante : elle fait gloire de la vertu devant ceux mêmes qui la méprisent : elle ne défère qu'à la vérité ; elle ne ménage que la charité ; elle n'a point de ces timides complaisances dont la piété souffre ; et qui loin d'édifier les pécheurs qui les exigent de nous, les confirment dans leurs erreurs injustes. Voyez aujourd'hui les disciples : on traite leur zèle d'ivresse, et leur zèle ne fait que s'enflammer ; on les prend pour des insensés, et l'injustice des discours publics ne sert qu'à les confirmer dans leur sainte folie ; on les regarde comme des séducteurs, et ils ne font rien pour mettre le monde de leur côté que ce qu'ils ont fait pour le révolter contre eux, c'est-à-dire le condamner, l'édifier et le reprendre.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement. Comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne se déclare pour la piété qu'autant que la piété trouve des partisans favorables; il ne se fait honneur de la vertu que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne; un esprit de timidité et de complaisance : on craint d'être à Dieu; et dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui, on mollit et on se ménage; et dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision et à la censure des hommes, on recule, et on se fait de sa lâcheté une fausse prudence; et dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime; et la première chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage : et pour ne pas perdre l'estime du monde, on paroît encore mondain; on parle son langage; on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages; et pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs, on est de ses dissipations, on participe peut-être à ses crimes.

Nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi, pour convenir que c'est là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagements et de complaisances, que la loi de Dieu réprouve; partout nous sacrifions les lumières de notre conscience aux erreurs et aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoissons la vérité, et cependant nous la retenons dans l'injustice; nous applaudissons aux maximes qui la combattent; nous n'osons résister à ceux qui la condamnent; nous donnons tous les jours à la flatterie et au desir de ne pas déplaire, mille choses que notre conscience nous reproche, et d'où notre goût même nous éloigne : en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes et pour la vérité; nous vivons pour les autres et pour la vanité; nous voulons plaire; nous ne pouvons nous passer du monde; nous tenons à lui par des vues de gloire, de fortune, d'établissement, de crédit, de réputation, d'amusement, même d'amitié et de société : et de là vient que dès que la vérité est en concurrence avec quelqu'une de ces passions, et qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons, nous nous faisons de fausses maximes pour justifier nos tempéraments injustes; nous nous persuadons que la vie du monde, où nous sommes engagés, nous les rend inévitables. Ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples, à consentir à leurs maximes : nulle fermeté, nulle résistance, nul courage; tout nous ébranle, tout nous entraîne; la complaisance est le grand ressort de toute notre conduite; et n'ayant peut-être point de vices à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres, et nous ne pratiquons aucune vertu.

Cependant comme nous conservons dans le cœur un reste d'amour

pour la vérité, que nous ne nous livrons au monde qu'à regret, que nous en évitons les égarements, que nous nous distinguons de lui par les actions extérieures de la piété, nous croyons ne pas lui appartenir comme ces ames mondaines qui en sont enivrées ; mais nous nous trompons : il est sûr du moins que nous n'appartenons pas à l'Esprit de Dieu ; que ce n'est pas lui qui nous conduit et qui nous possède. Car cet Esprit divin est un esprit de force, de fermeté, de courage : il ne craint pas le monde, parcequ'il méprise le monde : il ne veut pas plaire au monde, parcequ'il est crucifié au monde : il ne recherche pas les suffrages du monde, parcequ'il juge les jugements du monde : il ne ménage pas l'amitié du monde, parcequ'il est ennemi du monde : il ne se laisse pas ébranler par les exemples du monde, parcequ'il a vaincu le monde. Le caractère le plus opposé à l'Esprit de Dieu, c'est ce caractère de lâcheté et de complaisance ; et la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un cœur, et qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, qu'on le ménage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, et qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Grand Dieu ! répandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple esprit, de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui répandu autrefois sur vos disciples en fit des hommes nouveaux, les vainqueurs du monde, et les témoins de la vérité : anéantissez en nous cet esprit du monde, cet esprit de dissipation, d'immortification, de complaisance et de lâcheté, qui ferme depuis si long-temps dans nos cœurs l'entrée à votre Esprit divin : renouvelez en ce jour nos desirs, nos affections, nos sentiments, nos pensées ! Venez, Esprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde misérable qui nous déplaît, et auquel nous n'avons pas la force d'oser déplaire ; et après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire et de votre vérité ! *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES CONSOLATIONS ET LA GLOIRE DE LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie !

O vous qui êtes le bien-aimé de mon ame, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels (*Cant.*, I, 6) !

Tel est le langage de l'ame fidèle sur la terre. Éloignée de son époux, que les nuages de la mortalité lui dérobent encore ; ne trouvant rien ici-bas qui puisse consoler son amour de cet éloignement,

que l'espérance de le voir bientôt finir ; soupirant sans cesse après cet heureux moment qui doit lui ouvrir les cieux, et lui montrer l'époux immortel qu'elle aime, et faisant de la durée et des amertumes de son exil, l'exercice de son amour, et tout le mérite de sa foi et de sa patience : *O vous*, s'écrie-t-elle sans cesse, *qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels!*

Mais comme les illusions des sens mêlent toujours à la foi des ames les plus pures mille attachements inévitables, qui partagent ici-bas leur amour ; qui ralentissent en elles le desir des biens éternels; et qui font, selon l'Apôtre, qu'elles voudroient bien à la vérité être revêtues de l'immortalité, mais sans être dépouillées de la mortalité qu'elles aiment encore : *Nolumus exspoliari, sed supervestiri* (2. *Cor.*, v, 4) ; on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie et de toutes les créatures, cette tristesse sur la longueur de cet exil, cette joie et ce tressaillement à la vue de la mort, et de l'heureuse délivrance, n'a été parfait que dans Marie, et qu'elle seule, en ce jour consacré par l'Eglise à sa sortie de la terre, et à son exaltation dans le ciel, a droit, comme la véritable épouse, de tenir ce langage d'amour : *O vous qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels !*

En effet, les amertumes et les abaissements de sa vie mortelle trouvent aujourd'hui dans sa mort, et dans son heureuse assomption, leur consolation et leur gloire. A l'exemple de son cher fils, la terre avoit été pour elle un lieu d'opprobres et de souffrances. Fille de douleur ; dégradée de tous ses titres ; inconnue dans tous ses dons : confondue avec les autres mères de Juda, il étoit juste enfin que la gloire de son fils fût réparée en sa personne, et que, toujours semblable à lui, les merveilles de sa mort corrigeassent l'obscurité de sa vie.

Ce sont donc les consolations et la gloire de la mort de Marie, que nous allons développer aujourd'hui, et qui renferment tout le mystère que l'Eglise propose à la piété des fidèles. Les consolations de sa mort, qui compensent les amertumes intérieures dont son ame sainte avoit toujours été affligée durant sa vie ; la gloire de sa mort, qui répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée sur la terre : voilà tout le sujet de ce discours. Nous avons besoin de son entremise pour obtenir les lumières de l'Esprit saint. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On peut dire que Marie avoit éprouvé trois sortes d'amertume durant le cours de sa vie mortelle; et que ç'avoient été là comme les trois traits qui avoient percé son cœur, et consommé le sacrifice de ses douleurs et de ses peines : une amertume de délaissement,

une amertume de zèle, et une amertume de desir. Or à ces trois amertumes répondent trois consolations à sa mort, qui vont nous développer la première circonstance de ce mystère : une consolation de force et de courage ; une consolation de paix et de joie ; une consolation de possession et de jouissance. Entrons dans le détail, et m'honorez de votre attention.

J'appelle en premier lieu l'amertume de délaissement que Marie avoit éprouvée, l'indifférence et les rigueurs apparentes dont Jésus-Christ avoit toujours semblé payer sa tendresse et ses plus saints empressements. Nous ne voyons nulle part qu'il la distingue par les égards et les tendres attentions que sembloient demander l'autorité qu'elle avoit sur lui, et l'amour qu'il avoit pour elle. Caché dans le temple à l'âge de douze ans, il paroît blâmer l'inquiétude où l'avoit jetée la crainte de l'avoir perdu ; et loin d'être touché des alarmes et des empressements de son amour, il ne lui parle que du Père qu'il a dans le ciel, comme s'il avoit oublié qu'il eût une mère sur la terre. Aux noces de Cana, de peur, ce semble, que Marie ne partageât avec lui dans l'esprit des conviés la gloire du prodige qu'il alloit opérer, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle, et que c'est à son Père seul à lui marquer les temps et les moments où il doit se manifester par des miracles, comme c'est de lui seul qu'il tient la puissance de les opérer. Si les femmes de Jérusalem appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté, il semble ravir à Marie une louange que l'ange lui-même lui avoit donnée ; et leur annonce qu'il n'y a d'heureux sur la terre, que ceux qui observent la loi de Dieu. Si dans une autre occasion on le fait souvenir que sa mère et ses frères l'attendent avec impatience ; il répond qu'il ne reconnoît pour sa mère et pour ses frères, que ceux qui font la volonté de son Père qui est dans le ciel. Enfin partout elle paroît oubliée ; et toutes les fois que les évangélistes nous en parlent dans l'histoire de son Fils, c'est pour nous rapporter quelque rigueur apparente de Jésus-Christ envers elle.

Telle avoit été la conduite de Dieu sur cette sainte fille de Juda. Toujours éprouvée par des délaissements et par des rigueurs de la part de Jésus-Christ ; toujours conduite par des voies dures et rigoureuses, elle devoit servir de modèle et de consolation aux ames que Dieu éprouve, auxquelles il ne fait jamais sentir un seul trait de consolation dans l'observance de ses commandements, et qu'il livre à tous les dégoûts et à toutes les sécheresses d'une vertu triste et amère. Elle devoit leur apprendre que cette voie de délaissement, si pénible au goût des sens et de la nature, a son mérite et ses avantages aux yeux de la foi ; que c'est d'ordinaire la voie des ames pures et parfaites ; que les goûts sensibles sont souvent les appuis de la foiblesse, plutôt que les fruits de la vertu ; que la foi seule des promesses doit soutenir l'ame fidèle ; que suivre Jésus-Christ par le seul attrait des consolations attachées à son joug, c'est cou-

asiles où elles répandent aujourd'hui avec tant d'édification sur toute l'Eglise la bonne odeur de Jésus-Christ. Il voulut assembler sous les mêmes lois de la charité et du dépouillement religieux, des ames innocentes qui, cachées dans le secret du sanctuaire, pussent gémir, comme la colombe, sur les maux qui affligent l'Eglise, demander tous les jours au Seigneur, des pasteurs vigilants pour la conduire, des docteurs éclairés pour la défendre, des prêtres irréprehensibles et zélés pour l'édifier, des princes religieux pour la protéger et pour l'étendre: demander l'extinction des schismes et des erreurs, le triomphe de la vérité, la cessation des contentions et des troubles, l'établissement de la paix et de la charité: demander des lumières et des secours puissants pour les ministres de la parole qui sont chargés de l'œuvre de Dieu, et qui travaillent à rappeler les pécheurs de leurs voies égarées; enfin être auprès du Seigneur comme les médiatrices continuelles des fidèles, les ressources des maux de l'Eglise, les victimes des péchés d'autrui; et dans les larmes et les privations de leur retraite, prendre sur elles-mêmes les iniquités de leurs frères. C'est ce zèle de la gloire de Dieu, du progrès de la foi et de la piété, ce desir de la conversion des pécheurs et de l'accroissement du règne de Jésus-Christ sur la terre, qui est comme l'ame et le caractère particulier de ce saint institut. D'autres se dévouent aux saintes rigueurs et aux macérations continuelles de la pénitence; ici on se consacre aux gémissements de la prière, et aux saintes amertumes du zèle et de la charité.

Et voilà cette amertume de zèle et de douleur, qui avoit toujours occupé le cœur de Marie dans tous les états de sa vie mortelle. Elle ne comptoit pour rien sa propre gloire, son élévation de grace, de lumière et de dignité, tandis qu'elle voyoit le nom de son fils blasphémé par son propre peuple, son ministère rejeté, ses prodiges soupçonnés d'imposture, ses disciples persécutés, et Israël périr sans ressource. Car l'amour, lorsqu'il est parfait, est moins touché de ses propres intérêts, que des intérêts de l'objet qu'il aime. Vous reconnoissez à ces traits, Vierges saintes, la foi et le zèle ardent de la pieuse princesse[1] qui vous anime ici par ses exemples : l'égarement et l'incrédulité de ses peuples la touche plus que leur révolte et leur défection; et elle gémit bien plus sur la perte de leur foi, que sur celle de sa couronne.

Il falloit donc que ce zèle d'amertume et de douleur, qui avoit rempli tout le cours de la vie de Marie, se changeât à sa mort en une consolation de paix et d'allégresse. C'est alors que les nuages de sa mortalité étant déja dissipés, et son ame sainte entrant déja dans la lumière inaccessible des conseils de Dieu, elle voit à découvert les raisons profondes et adorables de la sagesse divine sur

1 La reine d'Angleterre.

les événements de sa vie, qui avoient tant contristé son zèle et sa tendresse. Elle voit l'utilité qui devoit revenir aux hommes des opprobres de son fils, et de l'endurcissement des Juifs; les grands avantages que l'Eglise alloit retirer de leur haine envers Jésus-Christ; ce nombre infini de martyrs qui rendront gloire à Dieu par leurs tourments et par leur patience; cette multitude de fidèles, qui remplacera abondamment la Jérusalem incrédule, et qui croîtra du sang même des martyrs; les tyrans désarmés par la foiblesse de l'Evangile; les césars convertis par l'opprobre de Jésus-Christ; les philosophes ramenés par la folie de la croix; la pompe et la magnificence de l'Eglise succéder à l'obscurité de ces tristes commencements; la gloire de son fils rejaillir sur elle-même, et son culte devenir une des plus consolantes ressources de la piété des fidèles.

C'est ainsi qu'une ame juste au lit de la mort découvrira avec consolation toutes les raisons de la sagesse divine dans les divers événements de sa vie. C'est alors qu'elle commencera à voir les rapports secrets que ces disgraces, ces afflictions, ces situations désagréables où elle avoit presque toujours vécu, avoient avec sa sanctification éternelle. C'est alors que l'ordre des desseins éternels sur elle lui étant d'avance manifesté, elle verra que tout avoit ses raisons et ses utilités dans les voies par où la main de Dieu l'avoit conduite; que tout à son insu coopéroit à son salut; que les contradictions mêmes qu'on suscitoit à sa piété, étoient des miséricordes de Dieu sur elle; que la malice et la perfidie qu'elle avoit éprouvée de la part de ceux mêmes qui lui devoient une inviolable fidélité, n'étoit qu'un moyen dont Dieu se servoit pour purifier sa foi; que ces événements si tristes, et qui, en renversant sa fortune, paroissoient en même temps si funestes à la religion, n'étoient que des voies sûres et secrètes, par où Dieu vouloit la sanctifier; et que la justice de Dieu sacrifioit des peuples et des royaumes entiers qu'il livroit à un esprit d'erreur et de révolte, qu'elle les sacrifioit, dis-je, à sa sûreté et à sa sanctification particulière. Elle verra que la propagation du schisme et de l'erreur, qui avoit si fort contristé son zèle et sa piété, servoit à fortifier dans la foi un petit nombre d'ames justes, qui vivoient au milieu de la contagion, sans en être infectées; que les maux de l'Eglise, dont elle gémissoit, contribuoient à sa gloire et à son triomphe; et qu'enfin en n'exauçant pas les desirs de son cœur, le Seigneur les accomplissoit d'une manière plus glorieuse à la foi, et plus utile à son salut.

Hélas! mes Frères, on regarde présentement l'obscurité où vivent les ames justes, leur éloignement du monde, de ses intrigues, de ses prétentions, de ses espérances, de tout ce qui réveille les passions humaines, on le regarde comme une vie rampante, inutile, oiseuse : on regarde les œuvres de miséricorde, et les saintes agitations dont elles se font des affaires sérieuses, comme de pieuses

inquiétudes que la vivacité ou la simplicité de leur zèle consacre. Mais dans ce dernier moment tout ce que nous aurons fait de plus éclatant pour le monde, nous paroîtra insensé et puéril. Ces actions célèbres que les hommes avoient si fort admirées; ces entreprises conduites avec tant de secret et de sagesse ; ces victoires, ces succès, ces talents éminents qui nous feront jouer un si grand rôle dans nos histoires : tout cela, nous ne le regarderons plus alors que comme des scènes puériles, et des amusements d'enfant. Toute notre vie nous paroîtra une enfance continuelle. Tout ce que nous avons souffert pour le monde, ces soins pour acquérir une vaine réputation; ces efforts pour parvenir; ces complaisances et ces assujettissements qui avoient tant coûté à notre fierté; ces attentions pour des maîtres qui en avoient si peu pour nous : de toutes ces peines, il ne nous en restera que le regret inutile de les avoir perdues. Nous verrons que tous nos desirs et tous nos soins n'avoient pour objet que des fantômes; que nous courions comme des insensés après une fumée qui s'évanouit; et que l'accomplissement même de nos desirs auroit été la plus terrible de nos infortunes. Nous nous dirons alors à nous-mêmes : Falloit-il tant s'agiter pour ne rien faire? hélas! falloit-il mener une vie si laborieuse, pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompé, et ressembler à ceux qui se sont fatigués en suivant une fausse route, et qui ne se ravisent enfin que lorsque les forces leur manquent, et qu'il n'est plus temps d'en chercher une nouvelle? Que ne placions-nous mieux nos soins et nos peines! Les faveurs de la terre se sont éloignées de nous à mesure que nous courions après elles : les faveurs du ciel, les biens éternels, il suffisoit de les desirer pour les obtenir.

Aussi la dernière amertume de la vie de Marie sur la terre, avoit été une amertume de desir. Depuis surtout que son cher fils eut quitté la terre, tous les desirs de son cœur le suivirent dans le séjour de l'immortalité : elle ne regarda plus cette vie mortelle que comme un long et triste exil : séparée de l'objet unique de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le ciel. Ainsi étrangère sur la terre, cachée aux yeux des hommes, inconnue au monde; elle disoit sans cesse comme l'épouse : *O vous, le bien-aimé de mon cœur, montrez moi où est le lieu de votre repos et de vos pâturages éternels!* Sans cesse comme le Prophète, elle se plaignoit de la durée de son pèlerinage . sans cesse elle disoit comme lui : *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle? quand paroîtrai-je devant la face de mon Seigneur* (*Ps.* XLI, 3)? Morte à toutes les créatures; plus unie à son fils par les efforts vifs et continuels d'un cœur qui s'élevoit sans cesse vers le ciel, qu'attachée à la terre par les foibles liens qui l'y retenoient encore; déchirée, pour ainsi dire, et par le mouvement rapide qui portoit sans cesse son ame vers son Seigneur, et par le

poids d'un corps terrestre qui l'arrêtoit encore ici-bas, elle mouroit tous les jours d'amour et de tristesse; et la véhémence de ses desirs, qui faisoit la plus parfaite de ses vertus, faisoit aussi la plus vive de ses amertumes.

Nous ne sentons pas jusqu'où peut aller l'excès de cette peine, nous qne mille liens attachent encore à la terre; nons qui tenons encore à tout ce qui nous environne, au monde, à nos biens, à nos proches, à nos amis, à nos dignités, à notre fortune, à nous-mêmes. Nous ne sentons pas ce qne souffre nne ame qui n'aime plus rien ici-bas, qui ne vit plus que pour son Dieu, et qui est obligée de vivre loin de lui dans ce lieu de larmes et de tentations, sans cesse exposée à le perdre, et jamais sûre de le posséder. Nos dégoûts de la vie sont des dégoûts de nos passions, sont des inquiétudes secrètes de nos crimes, sont des mécontentements d'un monde qui nous a trompés, sont un rassasiement de tontes les créatures, dont nous avons abusé; sont des recherches de nous-mêmes. Nous sommes fâchés de ne rien trouver ici-bas, qui puisse nous rendre heureux; et nous voudrions parmi les objets sensibles qui nous environnent, en rencontrer quelqu'un où notre cœur pût se reposer, et qui fût capable de le fixer et de le satisfaire.

Parmi les ames mêmes consacrées au Seigneur, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil, et l'éloignement où nous y vivons de Dieu. On sent la durée de la croix qu'il faut porter pour être disciple de Jésns-Christ; on sent la tristesse et les amertumes de la vertu : mais on ne sent pas la privation des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment; on ne sent pas les ténèbres d'une raison déchne de sa dignité, tout enveloppée dans les sens, et qui ne voit plus que confusément les lumières éternelles de la vérité, en qnoi consistoit toute sa félicité et toute son excellence · on ne sent pas la foiblesse et l'impuissance d'une volonté née pour jouir de Dieu, et qui a besoin de se faire une violence continuelle pour se défendre de l'amour injuste des créatnres, et pour aimer l'Être suprême : on ne sent pas, en nn mot, cette contrariété de desirs entre la loi des membres et la loi de l'Esprit, qui rend la servitude du corps si humiliante et si insupportable à l'ame fidèle. Ces grandes sources des larmes et de la tristesse des saints sur la terre, et qui forment proprement l'état et la vie de la foi, n'entrent pour rien dans notre piété; et la raison en est, qu'avec le nom et les apparences de la vertu, nos cœurs sont encore sur la terre. Mille attentions étrangères nous occnpent encore; mille attachements frivoles partagent, affoiblissent encore l'amour que nous devons à Dieu; mille erreurs, qui naissent de la foiblesse de notre foi, nous font perdre de vne les vérités éternelles. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que souvent la charité étouffée par cette multitude d'amours injnstes, le desir des biens éternels absolument éteint, parmi tant d'objets sensibles qui nous occupent et qui nous atta-

chent, nous perdons la grace à notre insu. Nous sommes morts devant Dieu, que nous nous croyons encore vivants, et sans que nous sachions par quel endroit la mort est entrée dans notre ame.

Mais l'ame sainte de Marie ne trouvoit plus rien en elle, qui ne vînt de la grace : plus de desirs que pour le ciel; plus de mouvement que pour son Dieu; plus de joie que dans l'espérance de voir son bien-aimé. Cette ame pure, dont le cœur n'étoit pas répandu comme le nôtre sur mille objets vains et injustes, et toute recueillie dans la charité, sentoit toute la désolation qu'inspire un amour violent, lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime. Aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse, le but de tous ses desirs. Elle retrouve ce qu'elle avoit comme perdu : elle va rejoindre ce cher fils, que la malice des hommes, ou plutôt les ordres rigoureux de son Père avoient séparé d'elle. Mais ce n'est pas seulement son cœur qui va se réunir à ce qu'elle aime : son amour n'a plus rien à desirer : on rend sa félicité entière et accomplie. On ne laisse pas attendre à son corps la rédemption parfaite sous l'empire de la mort : on lui avance ce moment heureux de délivrance, qui n'est marqné pour les élus qn'au jour de la révélation; et elle va voir dans sa chair son Sauveur, qui en étoit le chaste frnit. Quelles furent alors les consolations ineffables de cette union si long-temps desirée! et qui pourroit exprimer ici les transports du cœur de Marie à la vue de son fils glorieux et immortel, adoré des anges et des saints, et lni découvrant les richesses incompréhensibles de sa divinité et de sa gloire? Mais ce sont là des secrets que l'œil n'a jamais vus, et que le langage de l'homme ne sauroit faire comprendre.

Ce qui nous regarde, mes Frères, c'est que la mort n'a rien que de consolant pour une ame juste. Elle ne la sépare que de ce qu'elle n'avoit jamais aimé: d'un monde, qu'elle avoit tronvé plein d'ennuis et de piéges; d'nne terre, où elle avoit toujours vécu comme étrangère; d'nn corps, qu'elle avoit toujours haï, combattu, crucifié, et qui avoit été la matière de toutes ses tentations et la source de tontes ses peines; de toutes les créatures, qui en soulageant ses besoins, les multiplioient, et aggravoient sa servitude. Elle s'applaudit d'avoir méprisé des biens qui vont lui échapper; de n'avoir pas mis sa confiance dans des hommes qui ne peuvent plus rien pour elle; de ne s'être pas bâti une cité permanente dans un monde qui va périr; et de n'avoir pris des mesures que pour nne antre vie, où les conditions ne changeront plus. Elle touche enfin ce moment heureux, qui va la rendre à son Seigneur, en qui seul elle avoit toujours mis toute sa confiance; à ce moment, qui va finir une vie triste, mortifiée, périlleuse, lugubre, et commencer le jour serein de l'éternité.

Oui, mes Frères, le véritable secret de tronver la mort douce et consolante, c'est de se détacher par avance de tout ce qu'elle

nous enlèvera; c'est de mourir chaque jour à quelqu'un de ces attachements si chers qu'elle rompra; c'est de s'accoutumer à vivre seul avec Dieu au milieu de toutes les créatures qui nous environnent : puisque la mort n'est que la solitude éternelle de l'ame avec Dieu. Le pécheur meurt bien plus, pour ainsi dire, que le Juste : il meurt à tout ce qui l'environne, parcequ'il tenoit à tout. Autant de liens qu'il faut rompre, autant de morts particulières qu'il endure : il meurt à son corps, qu'il avoit toujours idolâtré : il meurt à ses biens et à ses places, qui avoient fait l'unique objet de ses soins et de ses desirs : il meurt à ses plaisirs, dont il étoit l'esclave ; à ses espérances, sur lesquelles il s'appuyoit ; à ses édifices superbes, au milieu desquels il croyoit s'être fait une demeure éternelle : à toutes les créatures presque, qui servoient toutes à ses passions. Quel déchirement, quand il faut rompre tout à la fois tous ces liens injustes qui l'attachent encore à la terre ! Il souffre mille morts dans une seule : toutes ces séparations portent chacune leur mort particulière dans son ame; et le Prophète a raison de dire que la mort du pécheur est la plus douloureuse et la plus amère de toutes.

Heureuse donc l'ame qui, comme Marie, morte à tout depuis long-temps, n'éprouve alors de nouveau que le plaisir de n'avoir plus rien à sacrifier à l'époux céleste; et qui habitant déja par le cœur dans le ciel, ne laisse sur la terre que les exemples d'une vie sainte, et le souvenir d'une mort précieuse ! Mais si la mort de Marie fut toute remplie de consolations qui la dédommagèrent des amertumes qu'elle avoit éprouvées durant sa vie, elle fut aussi accompagnée d'une gloire qui répara les abaissements qu'elle avoit soufferts sur la terre.

SECONDE PARTIE.

Plus le Seigneur veut élever une ame à un degré sublime de grace, de lumière et de dignité, plus il l'abaisse et l'avilit aux yeux des hommes; et comme s'il étoit jaloux que ses serviteurs brillassent d'un autre éclat que du sien, il est, ce semble, attentif à les dépouiller de cette grandeur que le monde donne, pour les rendre plus dignes de cette grandeur véritable, qui est le fruit tout seul de la justice et de la sainteté.

Les abaissements de Marie sur la terre sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparoient la plus haute élévation où la simple créature puisse atteindre; les voies par où elle y est conduite, sont des voies d'humiliation et d'obscurité. Or je remarque trois sortes d'abaissements dans la vie de la sainte Vierge; un abaissement de privations, un abaissement de dépendance, et un abaissement de confusion et de mépris : et je dis que son assomption dans le ciel, lui rend aujourd'hui une triple gloire, proportionnée aux abaissements de sa vie mortelle; une gloire d'élévation et d'excellence, une gloire de puissance et d'au-

torite, une gloire de vénération et d'hommage. Continuez à m'honorer de votre attention.

Plus on considère la vie de la sainte Vierge sur la terre, plus on y découvre une suite non interrompue de privations tristes et humiliantes : première sorte d'abaissement. Aucune créature n'avoit jusque-là reçu du ciel des titres plus augustes et plus sublimes que cette sainte fille de Juda. Elle étoit née du sang de David ; le privilége de sa grace avoit prévenu même celui de sa naissance, elle étoit Vierge dans sa fécondité ; enfin l'auguste qualité de mère de Dieu rehaussoit en elle tous les autres titres qu'elle tenoit de la naissance et de la grace : et cependant aucun de ces titres pompeux n'a paru en elle, tandis qu'elle a vécu sur la terre. Sa naissance fut toujours obscurcie par la médiocrité de sa fortune : l'excellence de sa grace fut toujours cachée sous une vie simple et commune : l'élévation de sa dignité et le titre auguste de mère de Dieu fut comme démenti par la ressemblance de l'homme, que son fils avoit prise ; la Judée la regarda simplement comme la mère de Jésus de Nazareth : rien ne la distingue des autres mères de Juda. Elle laisse les hommes dans l'ignorance des grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle : elle ne s'empresse pas de les détromper, et de découvrir les merveilles de Dieu : elle souffre la privation de tout ce qu'elle est de grand ; c'est-à-dire de la plus grande gloire qui puisse être communiquée à une pure créature : elle porte ce dépouillement avec joie : il ne lui échappe rien, pas un mot, pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité ; et ravie de vivre dans cette privation, elle souhaite seulement que la gloire de son fils soit connue, et son royaume établi sur la terre.

C'est ainsi que par des privations continuelles, la sagesse de Dieu préparoit cette ame céleste à la gloire où elle est en ce jour élevée. Tout son soin avoit été de se cacher aux yeux des hommes, et de se confondre avec les autres mères d'Israël ; et il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort, et de la distinguer par un privilége singulier, et qui devoit rendre témoignage dans tous les siècles à son auguste qualité de mère de Dieu. Son corps pur et sacré, comme celui de son fils, ne voit pas la corruption : la vertu du Pére la délivre d'entre les morts : les cieux s'ouvrent pour la recevoir, comme Jésus-Christ, triomphante et glorieuse : elle sort du tombeau environnée de lumière, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son fils, avec la même chair qu'elle lui avoit fournie pour ouvrir le ciel à tous les hommes : elle est placée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances. C'est cette arche d'Israël, dit le saint évêque de Genève, qui après avoir été quelque temps sous des tentes dans le désert, c'est-à-dire dans un état obscur et peu digne d'elle, est enfin introduite avec pompe et avec éclat par le véritable David dans la Jérusalem céleste.

Il semble en effet que Jésus-Christ n'auroit pas ressuscité tout entier, et qu'une partie de sa chair adorable auroit été assujettie en sa sainte mère à la corruption, si Marie n'eût participé au privilége de sa résurrection glorieuse. Etoit-il convenable qu'on laissât sous l'empire de la mort, la mère de celui qui étoit la résurrection et la vie? Etoit-il juste qu'une chair de laquelle avoit été formée la victime qui venoit d'ouvrir le ciel aux hommes, n'y fût pas d'abord elle-même introduite? qu'un corps qu'elle avoit préservé par une grace singulière des souillures inévitables aux enfants d'Adam, participât à leur malédiction, et devînt la proie des vers et de la pourriture? qu'un corps qui avoit été sur la terre le sanctuaire vivant du Verbe fait chair, ne fût pas d'abord reçu lui-même dans le sanctuaire éternel? et c'est pour honorer cette mort et cette résurrection miraculeuse, et satisfaire à la piété des fidèles, que l'Eglise a depuis long-temps institué la fête qui nous assemble. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. C'est en souffrant avec joie que les hommes aient ignoré jusqu'à sa mort tout ce que la grace avoit opéré en elle de grand, que le Seigneur le fait éclater par un privilége qu'une tradition sainte a rendu vénérable à toute l'Eglise, et que la piété de nos pères a fait passer jusqu'à nous, comme le gage immortel de leur zèle et de leur respect pour Marie.

Pour nous, mes Frères, loin de souffrir avec joie les privations qui nous humilient, et qui laissent ignorer aux hommes ce que nous sommes; hélas! tout notre soin est de nous montrer : toute notre vie est une étude de vanité, qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer et plaire. Lors même que touchés de Dieu, et revenus de nos égarements, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talents malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par là tous les jours notre sacrifice; qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en secret au-dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu; comme si plus nous paroissions nés pour le monde et pour les plaisirs, plus il n'avoit pas fallu que la grace, qui nous en a dégoûtés, fût forte et abondante; comme si les miséricordes du Seigneur sur nous pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, et nous faire oublier nos misères. Ainsi ce qui a été l'occasion de nos chutes et de nos malheurs, devient souvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable : ce qui devroit nous rendre plus méprisables à nos yeux ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour nos frères. Ainsi nous voulons participer en même temps à la gloire du monde et à la gloire de la vertu : nous voulons qu'on loue en nous et les merveilles de la grace, et les talents de la vanité; et loin de

cacher, comme Marie, aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été.

Oui, mes Frères, rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure : nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talents, nos vertus, notre rang et notre naissance ; et jusque dans ces asiles saints, où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde et de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main tout ce vain étalage, qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore sous l'obscurité du voile saint le faux éclat du monde et de la naissance ; on remonte encore sur une vaine boue, qu'on avoit foulée aux pieds : on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les distinctions qu'on avoit méprisées dans le monde ; et dans le sanctuaire même de l'époux, on se fait valoir par d'autres titres, que par le titre sublime de son épouse.

Mais s'il est rare de porter avec foi cet abaissement de privation, dont Marie nous donne l'exemple, il l'est encore plus de soutenir avec courage l'abaissement de dépendance où elle vécut toujours. Toujours soumise sur la terre, et dans tous les états de sa vie mortelle, elle avoit toujours respecté cette voie de dépendance, comme celle par où la grace vouloit la conduire : tantôt vivant dans une soumission entière aux volontés de Joseph ; tantôt attachée aux ordres et à la destinée de son fils ; tantôt confiée au disciple bien-aimé, et le regardant comme le maître de ses actions et l'arbitre de sa conduite ; tantôt enfin paroissant à la suite des disciples, après la mort de Jésus-Christ, comme une des autres femmes fidèles ; ne paroissant entrer en rien ; ne s'attribuant rien ; ne voulant pas partager avec les apôtres le gouvernement de l'Eglise naissante ; se soumettant à leurs lois et à leur autorité ; n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée ; tout s'y passant sans qu'il soit fait aucune mention d'elle, sans qu'elle affectât aucune autorité ; et se comportant comme une simple fille de l'Église, elle qui en étoit la protectrice et la mère. Oui, Marie comblée de tous les dons et de toutes les lumières ; revêtue de la dignité la plus éminente à laquelle une pure créature ait jamais pu prétendre, le plus ferme appui sur la terre, depuis la mort de son fils, de l'Eglise naissante, en laisse tout le soin aux apôtres, et ne se réserve que la gloire de se soumettre la première à leurs décisions. Quelle leçon pour réprimer l'orgueil et l'inquiétude des fidèles, qui, sans participer à l'éminence de ses dons et de ses lumières, ne peuvent imiter sa soumission et sa dépendance !

Pour nous, mes Frères, ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coûte : cette soumission ne blesse ni notre orgueil, ni nos penchants, ni notre ambition, ni notre fortune. Ce qui nous blesse,

c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous, c'est de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons : nous nous vengeons de leur élévation par nos censures : notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant : leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts; et il est rare que nos supérieurs et nos maîtres aient sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Aussi le second caractère de gloire, à laquelle Marie est aujourd'hui élevée, opposé à ce caractère de dépendance qu'elle avoit tant aimé, est une gloire d'autorité et d'empire. Elle reprend aujourd'hui dans le ciel, à la droite de son fils, cette puissance qu'elle n'avoit pas voulu exercer sur la terre, elle rentre dans tous ses droits : elle est établie, sous Jésus-Christ, la médiatrice des fidèles, le canal des graces, l'espérance et le soutien de l'Eglise, l'asile des pécheurs, la protectrice des Justes, la ressource des peuples et des empires, la reine du ciel et de la terre. Oui, mes Frères, la puissance de Marie n'a point d'autres bornes, que celles de l'amour de son fils pour elle. Il partage, pour ainsi dire, avec elle son autorité : il la rend la distributrice de ses graces : il veut que nous nous adressions à elle, si nous voulons tout obtenir de lui; et rien n'est plus éloigné de l'esprit de la foi, que de croire honorer la puissance de Jésus-Christ en diminuant celle de sa sainte mère. C'est lui que nous honorons en elle : ce sont ses dons que nous exaltons, en exaltant les dons ineffables de Marie : c'est sa puissance que nous réclamons, en réclamant celle de sa sainte mère : et elle et nous, nous ne sommes ce que nous sommes, que par lui; et notre confiance en elle ne prend sa source, que dans les merveilles que Jésus-Christ veut bien opérer par elle.

Ce n'est pas, mes Frères, qu'il suffise de se mettre sous la protection de Marie, et de lui rendre quelques hommages, pour assurer son salut : le salut éternel est le prix de l'observance seule de la loi de Dieu. Quiconque aime le monde, quiconque se livre aux desirs de la chair, quiconque ne rompt point ses passions criminelles, il a beau se déclarer serviteur de Marie, elle ne le connoît pas : elle le regarde comme l'ennemi de son fils : elle déteste la confiance qu'il met en elle, comme injurieuse à la religion, et surtout à la gloire de Jésus-Christ. Elle aide de son entremise les pécheurs qui veulent revenir de leurs égarements; mais elle sollicite elle-même la punition de ceux qui se font de son entremise, une sécurité et une raison pour y persévérer.

Et certes, mes Frères, si Jésus-Christ lui-même ne reconnoît pour sa mère et pour ses frères, que ceux qui font la volonté du Père céleste; Marie reconnoîtroit-elle pour ses enfants les transgresseurs de cette sainte volonté, et les ennemis de la doctrine et

de la croix de son fils? Si Jésus-Christ, malgré les acclamations populaires des femmes de Juda, ne fait pas consister le bonheur de Marie dans l'honneur qu'elle a eu de le porter dans son chaste sein, mais dans sa fidélité à écouter la parole de vie, et en observer les saintes maximes, nous nous croirions heureux, nous, en portant sur notre corps des marques consacrées au culte de Marie, sans avoir l'amour de Jésus-Christ et de sa vérité, gravé dans notre cœur? Marie ne seroit donc plus que la protectrice des passions que son fils condamne? sa puissance renverseroit donc l'œuvre de l'Évangile; et ouvriroit aux hommes une autre voie de salut, que celle que Jésus-Christ lui-même leur a frayée? Quelle illusion, mes Frères, de prendre dans le respect que l'Église nous inspire envers Marie, le motif de notre sécurité dans le crime; et de se persuader qu'il suffit de se confier en sa protection, pour obtenir après une vie toute de crimes et de passions, la grace du repentir et du pardon à la mort! Eh quoi! mes Frères, notre confiance en Jésus-Christ lui-même, qui est l'auteur de la vie et du salut, seroit vaine, si nous ne vivions pas comme ses disciples; et notre confiance en Marie seroit plus puissante, quoique nous marchions dans les voies du monde et des passions! Tous ceux qui diront à Jésus-Christ lui-même, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux; et tous ceux qui diroient à Marie, Notre reine, notre refuge, notre espérance, seroient admis dans la gloire que Jésus-Christ n'a promise qu'aux observateurs de sa loi sainte? Tous ceux mêmes qui ont publié la gloire de Jésus-Christ sur la terre, qui ont prophétisé en son nom, qui ont annoncé sa doctrine et agrandi son royaume, ne seront pas pour cela comptés parmi ces ouvriers fidèles qu'il couronne de la couronne de justice, si la sainteté de leurs mœurs n'a soutenu celle de leur ministère; et nous croirions que tous ceux qui ont publié la gloire de Marie, qui ont paru zélés pour son culte, qui en ont augmenté l'éclat et la magnificence, et chargé peut-être ses autels de dons et d'offrandes, seroient comptés parmi ces serviteurs vigilants, à qui la récompense des Justes est promise, si l'innocence de leur vie et la pureté de leur cœur n'a sanctifié la pompe de ces hommages? Non, mes Frères, l'Église a toujours regardé Marie comme le soutien de notre foiblesse, et non comme l'asile de nos passions; comme la ressource de nos nécessités, et non comme la protectrice de nos crimes. Marie ne compte pour siens que ceux qui appartiennent à Jésus-Christ: elle ne regarde dans les hommages qu'on lui rend, que la pureté et la fidélité du cœur qui les lui offre; et n'aime dans ses serviteurs que l'innocence, la foi, la charité, et toutes les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu. C'est ainsi que sa puissance et son autorité dans le ciel, couronne aujourd'hui l'abaissement de dépendance où elle avoit toujours vécu sur la terre.

Enfin, le dernier abaissement de Marie pendant sa vie mortelle, avoit été un abaissement de mépris et de confusion. Soupçonnée par Joseph, elle avoit porté dans le silence toute la honte d'un soupçon si humiliant et si triste. Elle adoroit en secret les ordres du Seigneur sur elle; et sans découvrir à Joseph le mystère ineffable qui venoit de s'opérer dans son sein, elle laissoit à la sagesse du Très-Haut le soin de manifester l'innocence de sa servante. Elle unissoit cette humiliation à celle que le Verbe fait chair commençoit à éprouver dans ses chastes entrailles : elle se soumettoit, comme lui, à porter quelque temps la ressemblance du péché, à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus et adorables de la sagesse divine, et à se réjouir même par avance de l'utilité que Dieu sauroit bien retirer pour l'accomplissement de ses desseins éternels, de son humiliation et de son opprobre.

Telle étoit la disposition de Marie; et voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération et d'hommage : dernier caractère. Tous les peuples et toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle : partout où la gloire de Jésus-Christ a trouvé des adorateurs, la sienne a trouvé des honneurs et des hommages. A peine est-elle disparu de la terre, que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux : ces siècles heureux et si honorables à la foi, furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie : et il falloit bien que l'Eglise, encore naissante, rendît déja des honneurs solennels à cette reine du ciel; puisqu'il s'éleva dès lors, parmi les fidèles, des hommes ignorants et superstitieux, qui, frappés de l'éminence de sa gloire et de sa dignité, changèrent la piété en superstition et en idolâtrie; lui offrirent des sacrifices, et lui rendirent des honneurs qui ne sont dus qu'à l'Éternel. Ainsi à mesure que la foi se répandit, le culte de Marie s'établit sur la terre : à mesure que l'Église, favorisée par les césars, vit l'éclat et la magnificence accompagner la sainteté des mystères; les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux et plus solennels. En vain parurent alors des esprits inquiets et superbes, qui osèrent lui disputer l'auguste qualité de mère de Dieu. Leurs blasphèmes ne servirent qu'à réveiller la piété des fidèles : de toutes parts s'élevèrent des autels et des temples magnifiques, consacrés, sous sa protection et sous son nom, à la gloire de son fils : la religion des peuples opposa des monuments publics élevés à l'honneur de Marie, aux secrètes entreprises de ses ennemis : des conciles s'assemblèrent pour lui conserver ses droits augustes, et laisser à la postérité dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect, et de celui de leurs pères envers Marie; et l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

Que dis-je, mes Frères! les villes et les empires se mirent sous sa protection puissante; de saintes sociétés assemblées à son nom,

et dévouées à son culte, s'élevèrent de toutes parts : les fléaux publics cessèrent par les vœux et les hommages qu'on lui adressa : nos villes et nos provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise, le glaive qui les châtioit; et un de nos rois, dont la mémoire nous sera toujours chère, parcequ'il fut un roi juste et clément, fit pour immortaliser le souvenir d'un bienfait si signalé, un hommage public à cette reine des cieux, de tout son royaume qu'elle venoit de conserver et de délivrer de la plaie, qui sembloit annoncer sa désolation et sa ruine.

L'Angleterre elle-même, avant qu'un schisme infortune en eût fait un royaume de trouble et d'erreur, se distingua par sa piété envers Marie : ses rois la regardèrent comme la protectrice de leurs états : ses plus saints évêques furent les défenseurs les plus zélés de son culte ; c'est un dépôt sacré qu'ils avoient reçu de ces hommes apostoliques, qui sous les ordres du grand pontife saint Grégoire, vinrent établir dans cette île célèbre, la foi de Jésus-Christ sur les ruines de l'idolâtrie. La science qui distingua bientôt cette église florissante, loin de refroidir son zèle envers Marie, le rendit plus fervent et plus solennel; sa piété augmenta avec ses lumières : l'orgueil et les passions seules ont détruit ce qu'une foi humble et éclairée avoit d'abord édifié. Le Seigneur a retiré son Esprit du milieu de cette Eglise infidèle; il l'a livrée à un esprit de mensonge et de révolte : mais ses châtiments ne sont jamais sans miséricorde. Il a voulu la punir; il ne veut pas l'abandonner et la perdre : il s'est encore réservé au milieu d'elle un petit nombre d'Israëlites fidèles, que la contagion générale n'a pas infectés, et qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal : cette sainte semence que la bonté de Dieu laisse encore au milieu de ces villes rebelles, fructifiera en son temps; et les empêchera d'éprouver le même sort que Sodome et que Gomorrhe. Et encore tous les jours une grande reine, plus illustre par les couronnes qu'elle a sacrifiées à la constance de sa foi, que par la naissance et les grandes qualités qui les avoient mises sur sa tête, trouve ici aux pieds de Marie, la plus douce consolation de ses peines; lui offre sans cesse un royaume que l'hérésie a infecté, des sujets que l'esprit de rébellion, toujours inséparable de l'hérésie, a fascinés; avance au pied des autels, les moments de la miséricorde; et contribue plus à la conversiou de ses peuples et au rétablissement de la royauté indignement violée, par les soupirs fervents qu'elle ne cesse de répandre dans le secret du sanctuaire, que toutes les puissances de la terre ne sauroient y contribuer par la sagesse de leurs conseils et par la force de leurs armes.

Voilà, mes Frères, le comble de gloire où les humiliations passagères ont conduit Marie; et telle est presque toujours la destinée des Justes, qui ont éprouvé des revers et des humiliations sur la terre. Chaque siècle en fournit des exemples : et encore sous nos yeux

un roi détrôné [1], exposé pendant sa vie à la censure des insensés; lui qui avoit vu sa foi taxée de foiblesse, son zèle d'imprudence, et ses malheurs imputés à lui seul, reprend après sa mort le droit qu'il avoit sur l'estime et sur la vénération publique; et s'attire des hommages mille fois plus éclatants, que ceux qui avoient environné son trône.

Pour l'usurpateur qui s'est élevé par des voies injustes, qui a dépouillé l'innocent et chassé l'héritier légitime pour se mettre à sa place, et se revêtir de sa dépouille; hélas! sa gloire sera ensevelie avec lui dans le tombeau : sa mort développera la honte de sa vie. C'est alors que la digue, qu'opposoient aux discours publics, ses succès et sa puissance, étant ôtée, on se vengera sur sa mémoire des fausses louanges qu'on avoit été contraint de donner à sa personne; c'est alors que, tous les grands motifs de crainte et d'espérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonstances les plus honteuses de sa vie; on découvrira le motif secret de ces entreprises glorieuses, que l'adulation avoit tant exaltées, et on en exposera l'indignité et la bassesse. On regardera de près ces vertus héroïques, que l'on ne connoissoit que sur la bonne foi des éloges publics; et on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature et de la société, foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare et injuste dont il avoit joui; on lui rendra l'infamie et la mauvaise foi de ses attentats, qu'on avoit bien voulu se cacher à soi-même. Loin de l'égaler aux héros, on l'appellera un fils dénaturé; un de ces hommes, dont parle saint Paul, sans culte, sans affection et sans principe : sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant; et son opprobre ne finira qu'avec les siècles : la dernière postérité ne le connoîtra que par ses crimes; que par la piété filiale foulée aux pieds à la face des rois et des nations, qui ont eu la lâcheté d'applaudir à son usurpation; enfin par l'attentat qui lui a fait détrôner un père et un roi juste, pour se mettre à sa place. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec sa honte; et le rang où il s'est élevé aux dépens des lois de l'honneur et de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne servira qu'à immortaliser son ambition et son ignominie sur la terre.

Quelle instruction pourrois-je vous laisser à vous, mes Frères, en finissant cet éloge de la mort et de l'exaltation de Marie; sinon de l'opposer encore à la mort du pécheur? Oui, mes Frères, la mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie : elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes; elle le laisse seul, sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de

[1] Jacques II, roi d'Angleterre.

sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient périr de loin un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paroît plus qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller et disparoître ; l'avenir est un abîme immense, où il ne voit ni fin, ni issue, et où il va se perdre et s'engloutir pour toujours, incertain de sa destinée. Le monde qu'il croyoit éternel n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe ; l'éternité qu'il regardoit comme une chimère, est un objet affreux qu'il a sous les yeux, et qu'il touche déja de ses mains. Tout ce qu'il avoit cru réel et solide, s'évanouit ; tout ce qui lui avoit paru frivole et chimérique, se montre et se réalise ; et son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchants, et un nouveau cœur : il meurt détrompé sans mourir changé ; il meurt désespéré, et ne meurt pas pénitent.

Mais l'ame juste, ah ! elle voit alors le monde et l'éternité, des mêmes yeux qu'elle les avoit toujours vus : rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment, que ses humiliations et ses souffrances. Ainsi libre de tous les attachements du monde et de la vanité, pleine de bonnes œuvres, soutenue de la foi des promesses, mûre pour le ciel, elle ferme les yeux sans regret à tous les vains objets qu'elle n'avoit jamais vus qu'avec peine ; elle s'envole dans le sein de Dieu, d'où elle étoit sortie, et où elle avoit toujours habité par ses desirs, et rentre avec paix et avec confiance dans la bienheureuse éternité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda.

Un peu après, Marie partit avec promptitude, et s'en alla dans les montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda (LUC, I, 39).

Quel est ce nouveau prodige, mes Frères : une fille timide, timide, jusque-là élevée, dit un Père, dans le calme et dans la pudeur de la retraite, elle qui, naguère, ne pouvoit soutenir, sans trouble et sans embarras, la présence même d'un ange, se montre aujourd'hui en public, s'expose à la vue des hommes, et ne compte

même pour rien, les alarmes et les périls d'un long et pénible voyage?

Incrédule, veut-elle avoir pour garant de sa maternité, le miracle de la fécondité d'Élisabeth? Incertaine, vient-elle lui confier le secret de l'ambassade de Gabriel, pour savoir ce qu'elle en doit croire? fière de sa nouvelle dignité, se hâta-t-elle par un de ces secrets empressements qu'inspire une vaine joie, d'en aller annoncer la nouvelle à sa cousine?

Ah! s'écrie saint Ambroise, tout publie ici la foi et l'humilité de Marie. Convaincue que le Tout-Puissant se plaît à faire de grandes choses, elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile d'allier la fécondité avec la virginité, qu'avec une honteuse stérilité. Elle commence à découvrir que l'histoire des Sara et des Anne, n'avoit été qu'un prélude de ce qui se passe à ses yeux; et rentrant dans son néant, à mesure que Dieu s'approche d'elle pour l'élever, mère du Libérateur de Sion, que tant de siècles avoient promis, que tant de Justes avoient annoncé, que tant de rois et de prophètes avoient souhaité, elle va rendre à Élisabeth les mêmes devoirs, que son fils doit un jour rendre à Jean-Baptiste; et comme lui, elle se croit obligée d'accomplir toute justice : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam* (Matth., III, 15).

Ni la bienséance, continue ce Père, sur laquelle son sexe est si délicat, et qui si souvent lui tient lieu de vertu; ni la difficulté des chemins, ni la longueur du voyage n'alarment pas sa délicatesse : peu attentive à tous les obstacles que l'amour-propre grossit et multiplie toujours avec tant d'art et de succès, elle se livre au divin penchant qui l'entraîne, et suit sans balancer les impressions du Dieu qu'elle porte dans son sein : *Non à publico virginitatis pudor, non à studio asperitas montium; non ab officio prolixitas itineris retardavit* (S. Amb.).

Souffrez, mes Frères, que je m'arrête à ces trois réflexions. Si je n'approfondis pas le mystère, c'est que nous avons encore plus besoin d'être touchés que d'être instruits. Ces faits miraculeux sur quoi la religion est fondée consolent à la vérité la raison, et la mettent presque d'intelligence avec la foi; mais d'ordinaire ils laissent au cœur toute sa tranquillité : ce sont des lueurs qui nous réjouissent pour un moment, selon l'expression de l'Evangile, mais qui ne nous embrasent presque jamais. Ramenons donc à l'édification de nos mœurs toutes les circonstances de ce mystère.

Quels sont les obstacles que notre amour-propre oppose presque toujours à la grace? c'est, premièrement une fausse bienséance qui nous fait ménager le siècle, et nous empêche de nous déclarer tout haut pour Jésus-Christ; c'est, en second lieu, la difficulté de la vertu qui nous alarme; enfin, c'est la durée du chemin qui ralentit notre

[1] Saint Ambroise.

zèle et nous persuade qu'on peut user d'adoucissements, et chercher des sentiers détournés et commodes, pour aider notre foiblesse. Or, Marie entreprenant ce voyage toute seule, nous confond sur ces raisons infinies de bienséance, qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du ciel : c'est ma première réflexion Marie malgré la délicatesse de son âge et de son sexe, allant joindre Elisabeth à travers les montagnes et les chemins les plus difficiles, condamne notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraie et retient dans le vice : c'est ma seconde réflexion. Enfin, Marie se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend à ne pas user de détours, ni adoucir par nos lenteurs et nos ménagements, les rigueurs de la voie évangélique : c'est ma dernière réflexion. Voilà tout le dessein de ce discours. Demandons au Saint-Esprit ses lumières par l'entremise de cette Vierge sainte. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en est pas de moins contagieuse que celle qui attache de la gloire au vice, et de la honte à la vertu. Je le sais, mes Frères, et je ne veux pas ici prêter au siècle des désordres imaginaires. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique : on ne voit guère de ces ames désespérées, qui se fassent honneur de leur confusion, comme dit l'Apôtre, et qui mettent leur gloire dans leur infamie : le crime traîne toujours après soi certaine bassesse, dont on est bien aise de dérober le spectacle au public; et je ne sais par quels restes de droiture le siècle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut, ce que sa corruption lui fait autoriser en secret.

Mais il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, des crimes polis, si je l'ose dire, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, que le siècle place honorablement parmi les vertus, et qui tout à coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, sans en retenir la honte et les horreurs.

Or je dis que c'est de la fausse idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui sont, hélas ! des vices trop réels, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jésus-Christ : je dis que de là vient que nous faisons tant d'actions, malgré le cri secret de la conscience ; que nous en omettons tant d'autres, dont nous sentons au dedans de nous la nécessité ; le tout, pour ne pas choquer le monde. Comment ne pas se conformer, dit-on, à des usages qui ont prévalu ? comment s'élever au-dessus de la multitude qui ne s'en fait point de scrupule ? Il est clair que le monde ne blâme point telle chose : est-il aussi clair que l'Evangile la réprouve ? faut-il que je condamne

tout le monde par mes singularités? De là il arrive que la piété craintive et timide, cherche les ténèbres; ou bien elle est obligée de s'ajuster aux manières des mondains, et de se contrefaire comme David dans la cour du roi Achis : elle n'ose presque jamais paroître tout ce qu'elle est; tandis que le vice applaudi affecte l'éclat, loin de craindre de se montrer. Eh! n'étoit-ce pas assez que la foiblesse et la corruption de notre cœur, nous rendît la vertu pénible et dégoûtante? falloit-il que le déréglement de l'esprit y attachât encore de la honte et du mépris?

Trouvons aujourd'hui dans la conduite de Marie de quoi confondre le siècle sur un point aussi important. Quel est le motif qui l'éloigne de Nazareth? Un ange vient de lui annoncer qu'Élisabeth, malgré son âge et sa stérilité, étoit devenue féconde; qu'elle-même avoit été remplie de la vertu du Très Haut, et que l'Emmanuel promis depuis tant de siècles, descendu dans son sein, alloit enfin être la lumière des nations et la gloire d'Israël. Mais cette ambassade si auguste, si extraordinaire, est un secret pour le public. Peut-elle compter d'en être crue sur sa parole? ne doit-elle pas s'attendre aux discours des insensés, et aux railleries des esprits qui se piquent de raison?

D'ailleurs, sortie du sang des rois de Juda, et depuis peu illustrée par la qualité de mère de Dieu, ne paroît-il pas contre la bienséance, et n'est-ce pas trop avilir ce nouveau rang, que de s'aller abaisser jusqu'aux offices les plus vils envers une femme qui étoit si fort au-dessous d'elle?

Enfin, les lois d'une austère pudeur s'accommodent-elles bien avec les hasards et les contre-temps assez inévitables dans un long voyage?

Ainsi s'abuse, ô mon Dieu! une raison malade : ainsi, trop ingénieuses à se tromper, se flattent tous les jours ces ames foibles qui ont assez de foi pour souhaiter d'atteindre à ces montagnes saintes de la tribu de Juda, mais qui n'en ont pas assez pour entrer dans les voies qui peuvent les y conduire!

Que de raisons ne se dit-on pas à soi-même pour s'étourdir! dans combien de mauvais prétextes l'amour-propre ne se retranche-t-il pas!

Un grand gémit du tumulte qui l'environne; et livré aux soins de sa fortune, aux devoirs de sa charge, aux bienséances de son état, il oppose ces foibles raisons à la voix du ciel qui l'appelle; veut mettre Dieu même dans les intérêts de sa foiblesse; et croit que l'assujettissement à des lois que le caprice ou la vanité des hommes ont inventées, est une bonne raison aux yeux de Dieu, pour le dispenser des lois divines de l'Évangile.

Je ne saurois me donner des airs de singularité, ni me condamner à une retraite éternelle, vous dira une femme chrétienne : je voudrois bien que l'usage autorisât une vie plus obscure et plus retirée

dans les personnes de mon rang, et que le monde ne nous fit pas une loi de certains tracas, dont je me passerois sans beaucoup de peine; mais quelle apparence que je me donne du ridicule par des manières singulières, et que par piété j'aille devenir extraordinaire?

Mais, dans le jour terrible de vos vengeances, ne jugerez-vous pas les grands et le peuple sur le même Evangile, ô mon Dieu! une fausse bienséance qui étouffe dans tant de cœurs les semences de grace que vous y jetez, cette loi du siècle, cet évangile des mondains, fera-t-il une exception dans les maximes générales de l'Évangile de Jésus-Christ? Eh! si votre justice pouvoit souffrir des adoucissements dans une loi dont vous avez prédit l'accomplissement jusqu'au point le plus léger, seroit-ce en faveur des puissants du siècle que vous vous relâcheriez, eux qui vous ont disputé la plus mince mortification, et qui pour l'amour de vous n'ont jamais pu se retrancher sur un seul plaisir; ou en faveur de ces infortunés, qui, par les ménagements secrets de votre providence, en proie ici-bas à la faim, à la soif et à tant d'autres calamités, accablés sous la pesanteur du joug, n'ont pu toujours posséder leurs ames dans leur patience?

Quel est ici, mes Frères, notre aveuglement! on ne veut pas d'une piété qui se fasse remarquer, et qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire! Mais si la contagion est universelle, pouvez-vous vous en sauver sans être singulier? mais si la foule entre dans la voie large, comment voulez-vous suivre le sentier évangélique, et n'être pas remarqué? Eh quoi! parceque l'inondation alloit être générale, Noé ne devoit donc pas bâtir une arche, et se sauver avec sa seule famille? il falloit donc que Loth, pour éviter la singularité, attendît tranquillement l'incendie de Sodome? Détrompez-vous, mes chers Auditeurs; les Saints ont toujours passé pour gens singuliers: Nous sommes devenus, disoit autrefois saint Paul, un spectacle aux anges et aux hommes: la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne; et l'on se damne à coup sûr, quand on ne veut se sauver qu'avec la multitude, parceque la multitude ne connoît et ne fréquente que cette voie large et spacieuse, qui mène à la perdition. Et ne sentez-vous pas vous-mêmes, mes Frères, si vous êtes de bonne foi là-dessus, l'illusion de la créature? Quoi! il y aura toujours des raisons pour elle d'offenser son Dieu, et de vivre pour le monde que nous devons haïr et détester, comme notre plus cruel ennemi; et il n'y en aura jamais de revenir à ce Dieu si bon, si tendre pour nous, si bienfaisant, et de le servir; tandis que tout nous crie, que n'étant faits que pour Dieu, ce n'est que pour Dieu que nous devons vivre? Chaque âge, chaque état se fera des bienséances incompatibles avec l'Évangile? une grande jeunesse servira de prétexte à celui-ci; une vieillesse infirme et languissante à un autre? Si tout nous rit, on s'excusera sur le

tumulte et sur les embarras de la fortune? si la main du Seigneur s'appesantit sur nous; plus occupés de nos malheurs, que des crimes qui nous les ont attirés, ou remettra sa conversion à des temps plus calmes et plus tranquilles? Jouit-on d'une santé parfaite; il faut fournir à mille soins, se prêter aux bienséances et aux dissipations de son rang et de son état. Est-on frappé d'une infirmité qui nous arrache au commerce du monde; ce ne sont que soucis et mesures, pour la santé. L'affaire de l'éternité demande trop d'attention; on n'est capable de rien, dit-on; on a sur la conscience des abîmes qui n'ont jamais été bien approfondis, et qui demandent du loisir et de la liberté d'esprit; enfin, on craint d'aigrir ses maux par les réflexions mêmes qui seules devroient les soulager.

Ainsi nous échappent tous les moments de la grace; ainsi repoussons-nous la main salutaire qui frappe à la porte de notre cœur: et l'on est si ingénieux dans le siécle à ne pas laisser échapper ces conjonctures favorables qui nous offrent des espérances de fortune et d'établissement! Les grands ont leurs moments, dit-on; et le point, c'est de savoir les prendre: mais la clémence divine n'a-t-elle pas les siens aussi? Eh quoi! mes Frères, croyons-nous que notre Dieu soit un Dieu de toutes les heures; qu'il distribue ses graces selon nos caprices; et que mille fois rebuté, lorsqu'il s'est offert à nous, il ne se lassera pas enfin de nos délais et de nos mépris? Ah! disons-le à notre honte, les enfants du siécle sont plus prudents que les enfants de lumière: rien n'échappe aux premiers, parceque leur cupidité est vive et agissante; et nous, nous laissons perdre les occasions les plus favorables, parceque notre charité est foible et languissante.

Car, ô mon Dieu! combien de fois m'avez-vous averti, sollicité, importuné, d'entrer dans vos voies! combien de fois au sortir même du crime, loin de lancer sur moi les foudres de votre justice, m'avez-vous tendu une main favorable, et profité du moment, où la raison, satisfaite et plus calme, laissoit à la fin la liberté des réflexions, pour m'exposer les suites terribles d'une vie criminelle! Ah! l'homme le plus barbare se laisseroit attendrir, si, dans le temps même qu'il nous enfonce le poignard dans le sein, nous prenions des mesures pour sa sûreté; et mon âme toujours rebelle et toujours aimée a pu tenir jusques ici contre tous les efforts de votre tendresse?

Mais ne vous lasserez-vous pas enfin de vos poursuites et de mes rebuts? serez-vous toujours, Seigneur, à la porte de mon cœur pour en solliciter l'entrée? ma conversion dépend-elle de vous ou de moi? et ces graces offertes que je refuse, pourrai-je les ravoir à mon gré? ne m'avertissez-vous pas qu'un temps viendra où je vous chercherai, et où je ne vous trouverai plus; et qu'une mort funeste, en finissant mes crimes, commencera enfin mon éternel supplice?

Mais encore, dites-moi, ô homme si éclairé sur les bienséances!

lorsque, par vos dissolutions et votre vie licencieuse, vous étiez le scandale de votre ville, la bienséance étoit-elle un frein assez puissant pour vous arrêter? lorsqu'oubliant votre caractère, ministre du Seigneur, vous descendiez de l'autel sacré pour vous donner en spectacle au public, et violer vous-même des lois dont vous étiez le dépositaire et le protecteur, les discours publics vous ont-ils jamais coûté un seul plaisir? lorsque des engagements d'éclat, et une conduite peu régulière, rendoient cette femme la fable de son quartier et la honte de sa famille; que les amis et les proches lui en faisoient des ouvertures si touchantes; qu'un mari justement irrité en frémissoit; qu'un ménage en tomboit à vue d'œil en décadence, régloit-elle ses emportements sur ces lois gênantes et trop austères de la bienséance? Ah! la passion alors la plus forte la rendoit insensible à tout. Ce n'est qu'avec vous, ô mon Dieu! que l'on est timide et circonspect: on n'excède en précautions, que lorsqu'il s'agit de vous servir: on pèse alors sur tout; on est sensible à tout; on épaissit même de vaines ombres, et l'on tremble à l'aspect des fantômes que l'on s'est formés.

Ah! je sens là-dessus toute l'injustice de ma conduite. Quand il a été question de vous offenser, on m'a vu la tête levée, me faire honneur de mes désordres, et être pécheur de bonne foi: tranquille alors sur les intérêts de mon honneur, de ma fortune, de ma conscience, de l'amitié, je sacrifiois sans scrupule ma réputation, mes biens, mes amis, mon salut: faut-il revenir à vous; faut-il, de cette région de ténèbres, passer à une région de lumière, ah! toute ma force m'abandonne, je sens expirer au premier obstacle tous mes projets de conversion; je crois enfoncer comme Pierre, lors même que vous me tenez par la main: ah! c'est que votre amour ne domine pas dans mon cœur, comme y dominoit alors la passion. Lorsqu'il a établi son empire dans un cœur, cet amour sacré, il n'est plus de difficulté qui rebute; les peines mêmes sont délicieuses; et saintement séduit par le divin attrait de la grace, loin de se grossir à soi-même les obstacles, le cœur devient ingénieux à se les cacher. Tel est l'exemple que nous donne aujourd'hui Marie; les vaines raisons de la chair et du sang ne l'arrêtent pas: *Exurgens abiit*. La difficulté même des chemins, les montagnes les plus inaccessibles n'alarment pas sa foi; seconde instruction pour ceux que la difficulté du salut empêche d'entrer dans la voie évangélique: c'est ma seconde réflexion.

DEUXIÈME PARTIE.

Il règne dans le siècle deux erreurs fort opposées, mais également dangereuses, sur la difficulté du salut; et c'est à ces deux erreurs qu'il faut rapporter les vices et les fausses vertus des chrétiens.

La première erreur, et celle que je combats maintenant, est de

ceux qui vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, effrayés au seul aspect de la montagne évangélique, en croient la route inaccessible; et sans se souvenir que ce qui est impossible aux hommes, ne l'est pas à Dieu, ils ne vieillissent dans l'iniquité, que parcequ'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grace du Sauveur.

Or la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siècle sur cette première illusion. Inspirée d'en haut sur la route qu'elle doit tenir, les montagnes les plus inaccessibles n'alarment pas sa foiblesse : *abiit in montana*. Eh! dit saint Ambroise, quelle autre route pouvoit-elle choisir? la grace approche toujours le cœur de ces montagnes éternelles où se trouve notre trésor : *Quò enim jam Deo plena, nisi ad superiora conscenderet?* Voilà l'instruction qui s'adresse à ceux qui comptant trop peu sur la grace, désespèrent de pouvoir jamais atteindre à cette sainte cité située sur la montagne.

Je sens toute ma foiblesse, me dites-vous; j'ai de l'horreur pour le crime, et je ne voudrois pas avoir fait tort à mon prochain : mais il y a mille choses que le prédicateur foudroie tous les jours en chaire, et sur quoi je ne saurois me gagner. Je conviens qu'à vivre sur le pied de l'Evangile, il faudroit s'y prendre d'une tout autre manière : je sais que Jésus-Christ menace d'une éternité de peines, ceux qui n'en souffrent point ici-bas; que ceux qui cherchent trop à ménager leur ame, la perdent; qu'il faut porter sa croix, et se renoncer soi-même, pour être son disciple : que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence; et que comme on ne peut avoir accès auprès de Dieu, sans être incorporé en Jésus-Christ, on ne peut être incorporé en Jésus-Christ, sans être crucifié avec lui : je le sais, et c'est justement ce qui me fait désespérer d'être jamais homme de bien. Aussi je suis de bonne foi; je ne m'abuse point là-dessus. Je connois toute l'étendue de mes obligations; et si j'embrassois le parti de la vertu, je ne l'embrasserois pas à demi : je n'imiterois pas tant d'autres qui veulent allier Dieu et le monde, l'Evangile et les plaisirs; et qui pour pouvoir être et au siècle et à Jésus-Christ, ne sont au goût ni de l'un ni de l'autre.

Mais, ô homme, quel est ici ton égarement! Tu sens ta foiblesse et ton impuissance : mais ignores-tu que la grace est le remède de ta foiblesse? n'entends-tu pas ces paroles consolantes du Sauveur des hommes : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles et fatigués, et je vous soulagerai?* Il nous déclare, il est vrai, que sans lui nous ne pouvons rien faire : mais n'est-ce pas nous assurer en même temps qu'avec lui, il n'est rien que nous ne puissions, et qu'il n'est point d'obstacle que sa grace ne surmonte, et point de foiblesse qu'elle ne guérisse? Voilà, ô homme! où tu dois chercher la force qui te manque. Que penseroit-on d'un malade, qui, atteint d'une langueur

dangereuse, ne voudroit plus prendre de mesures pour sa santé, seulement parcequ'il se seroit aperçu qu'il est malade? eh! c'est la maladie elle-même qui vous avertit qu'il faut avoir recours à l'art et aux remèdes.

La difficulté de l'entreprise vous arrête, mon Frère? Ah! s'il falloit, comme autrefois, vous exposer à la fureur des tyrans; souffrir la perte des biens, de l'honneur, de la vie pour la foi de Jésus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vue de votre foiblesse; quoique vous dussiez dire alors avec l'Apôtre: Je puis tout en celui qui me fortifie: mais Dieu n'en exige pas tant. Tranquille au milieu de vos proches et de vos amis; ne craignant, ni pour votre fortune, ni pour votre vie; que vous demande-t-on? le seul sacrifice de vos passions, l'éloignement du vice, la haine du monde et de ses maximes, la pratique des vertus évangéliques; un peu plus d'habitude avec la prière, plus d'amour pour la retraite, plus de ferveur dans la fréquentation de nos sacrements; un usage plus chrétien de votre temps; plus d'attention sur vous-même; moins d'horreur pour la croix de Jésus-Christ: et rebuté, alarmé, découragé, vous n'osez tenter cette entreprise? et vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur, à votre mollesse et à votre lâcheté?

Généreux fidèles des premiers temps, hélas! les plus cruels supplices ne pouvoient vous séparer de la charité de Jésus-Christ: vous auriez tremblé pour votre vertu, et vous auriez douté de votre amour pour lui, si cet amour ne vous eût coûté tout votre sang: on vous regardoit comme ce qu'il y a de plus infame sur la terre; et votre plus douce consolation étoit de n'en avoir point ici-bas, et d'être jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom du Sauveur. Et en ces derniers temps on croit qu'il en coûte trop pour être chrétien, quand il en coûte un seul plaisir: le ciel, à ce prix-là, paroît trop cher! Sommes-nous les successeurs de votre foi? avons-nous une espérance différente de la vôtre; et le Dieu que nous adorons, est-il devenu moins digne de nos empressements?

Et d'ailleurs, Chrétiens, vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu! mais sans parler des divines consolations, que Dieu prépare ici-bas même à ceux qui l'aiment; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeler en même temps, et un avant-goût et le gage de la félicité qui est réservée dans le ciel aux ames fidèles; sans vous dire avec l'Apôtre, que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est pas digne d'être comparé avec la récompense qui nous attend: si vous étiez de bonne foi, et que vous voulussiez nous exposer ici naïvement tous les désagréments qui accompagnent la vie du siècle; que ne diriez-vous pas, et que ne dit-on pas tous les jours là-dessus dans le siècle même! *Beata quæ credidisti!* s'écrie-t-on, comme autrefois Elisabeth, quand on voit une ame désabusée du monde: Qu'un tel

est heureux! il sait se passer de ce que la religion nous oblige de haïr; il est sage; il pense à une autre vie; il choisit la meilleure part: que n'avons-nous le courage de faire comme lui! c'est bien là ce qu'il y a de plus solide; tout le reste n'est qu'amusement, et on n'y trouve point de plaisir qui ne se fasse acheter par mille chagrins!

En effet, quelles sont les fureurs d'un mariage mal assorti, d'une passion méprisée, d'un jeu malheureux, d'un établissement manqué, d'une amitié trahie, d'un rang perdu, d'une réputation flétrie, d'un procès douteux, d'une saison cruelle, d'une taxe qui vous abîme, d'une alliance qui vous déshonore, d'un nom qui va s'éteindre, d'une mort qui vous enlève une personne, ou chère, ou nécessaire; d'une famille mal élevée, d'une disgrace encourue, d'une préférence injuste!

Avez-vous évité tous ces contre-temps, ah! vous ne sauriez vous éviter vous-mêmes. Car enfin, ô mon Dieu, le pécheur a beau s'étourdir: un reste d'éducation chrétienne plaide long-temps pour vous dans le fond de son cœur, et empoisonne ses plus douces joies: on sent le vide du plaisir; il est des moments de réflexion qui vous tuent: le cœur, fait pour une félicité plus solide, s'amuse, mais ne sauroit se satisfaire; il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer; il porte partout un fonds d'inquiétude et d'ennui, qui le réveille même au milieu des joies et des amusements; enfin, on trouve son remède dans le mal même, le dégoût dans la jouissance; et l'on ne sent de vivacité pour le plaisir, que dans le moment qui le précède.

C'est là-dessus que roule le siècle; on le sent, on s'en plaint, et on s'y aime: on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage; et on frémit au seul souvenir des saintes rigueurs de l'Evangile, que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit. Eh! que ne puis-je à mon tour vous exposer ici le cœur d'un Juste, et vous y faire remarquer cette chaste volupté, cette paisible félicité qui suit l'innocence! Quelles secrètes délices ne trouve-t-il pas à vivre de la foi, à se regarder comme étranger sur la terre, à soupirer sans cesse après sa patrie! quels transports durant le cours de ces prières ferventes, où les vues de la foi plus vives lui rapprochent l'éternité, et ne lui laissent plus voir qu'en éloignement le siècle et sa figure! Quel dégoût au sortir de là pour les vaines joies des mondains! il les plaint, il déplore leur égarement, il les regarde comme des frénétiques qui rient au lit de la mort, ou comme des coupables destinés au supplice, et qui sans le savoir, se réjouissent, tandis qu'on les y conduit.

Mais que ne pouvez-vous le dire ici à ma place, Vierges saintes qui m'écoutez! Instruites sur ces chastes délices qui accompagnent l'innocence et la piété, que de merveilles de la grace nous décou-

vririez-vous ! eh ! que pourroit opposer le siècle à un exemple si consolant ? L'âge, le sexe, la naissance, prétextes si frivoles et si souvent allégués, seroient ici confondus, puisqu'on y voit l'âge le plus tendre, le sexe le plus délicat, la naissance la plus distinguée, ajouter même aux rigueurs de l'Évangile des rigueurs de surcroît, et trouver dans la sainte pratique des vertus religieuses plus de véritables douceurs, que le siècle tout entier n'en peut offrir à ses plus déclarés partisans.

Et c'est ici où je veux confondre l'iniquité par l'iniquité même. Un homme livré à l'ambition se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin ? Il se refond, il se métamorphose, il force son naturel, et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit, d'un air timide et soumis, essuyer les caprices d'un ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis, ou à l'avarice d'un esclave : vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, et à la suite des grands, des moments qui lui promettoient ailleurs mille agréments : ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir : enfin d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même, tout est inondé de ses dons ; et il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique, qui ne soient le prix de ses largesses.

A-t-on un engagement profane ; vous le savez, ah ! on ne connoît plus d'obstacles : rien ne coûte, quand il s'agit de satisfaire une passion : les difficultés même ragoûtent, piquent, réveillent. Ce n'est que dans l'affaire du salut, où l'on se souvient que l'on est foible, et où l'on trouve des montagnes inaccessibles.

Ah ! mes Frères, le voluptueux, l'ambitieux s'élèveront contre nous au jour du Seigneur ; et par le souvenir de toutes les peines qu'ils ont essuyées pour satisfaire leur cupidité, ils nous confondront devant le tribunal de Jésus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse.

Eh ! disons-nous donc à nous-mêmes dès à présent ce que cette voix du ciel disoit autrefois à saint Augustin effrayé, comme nous, de la difficulté du salut : *Tu non poteris quod isti est istæ ?* et pourquoi ne pourrois-je pas faire ce que tant d'autres ont fait avant moi, et font encore tous les jours ? Faut-il que je me traîne, ô mon Dieu, dans le siècle, et que je me laisse emporter au torrent, tandis qu'à mes yeux tel et telle échappent au naufrage, et marchent heureusement vers le port ! n'êtes-vous pas mon Dieu comme le leur ? mon ame n'est-elle pas sortie de vos mains, et lavée dans le sang de votre Fils ? n'ai-je pas la même espérance, ne suis-je pas appelé au même héritage ? Ah ! il n'est que ma lâcheté qui

m'empêche de suivre : mille fois votre grace m'a fait faire le premier pas ; mais rebuté par les plus petits obstacles, je suis rentré dans mes voies. Ordonnez-moi, Seigneur, encore une fois d'aller à vous ; mais ordonnez-le-moi de cette voix forte et puissante à laquelle un cœur dur ne résiste pas ; et, comme Pierre, me dépouillant de tous ces vêtements qui m'embarrassent et m'arrêtent, libre et dégagé j'irai vous joindre, même à travers les flots de la mer : oui, Seigneur, j'irai à vous à travers les orages du siècle, où les écueils sont si glissants, les naufrages si ordinaires, et le salut si difficile.

TROISIÈME PARTIE.

Le monde est sujet à une autre erreur sur la difficulté du salut, bien différente de celle que je viens de combattre ; et cette erreur, quoique moins spécieuse, est cependant plus universelle, et moins aisée à corriger : or voici en quoi elle consiste. S'il est des gens que la sévérité des maximes évangéliques rebute, et empêche d'entrer dans la voie qui conduit à la vie, comme nous venons de le voir ; il en est aussi qui aiment à se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Ces personnes, nées avec un caractère tranquille et uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile, qui gêne trop l'amour-propre. Elles se font un plan de vertu, où entrent sous des noms déguisés l'ambition, le luxe, la mollesse, la vanité, et d'autres passions encore plus délicates : leur régularité consiste bien plus dans la fuite du mal, que dans la pratique du bien ; et tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presque à moins de frais que l'on ne se damne : illusion grossière, injurieuse à la croix de Jésus-Christ, et que l'exemple de Marie va pareillement confondre.

En effet, elle n'examine pas si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes et moins fatigants : elle choisit, sans différer, la voie la plus pénible ; et c'est dans la difficulté qu'elle trouve sa sûreté. Telle est l'instruction que Marie donne par son exemple à ceux qui voudroient arriver à la céleste Jérusalem par des voies commodes et aplanies, et sans franchir les montagnes saintes sur lesquelles elle est fondée. En effet, détrompons-nous, mes Frères ; il faut qu'il en coûte pour se sauver, et le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées sur nous-mêmes. Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion. L'austérité des cloîtres est sainte, dit-on ; mais il ne seroit pas raisonnable d'en faire une obligation à ceux que le ciel n'y appelle pas : il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste ; et pour ne pas mériter les premières, il ne s'ensuit pas qu'on doive être exclu de toutes les autres : enfin il est des joies honnêtes que l'Evangile n'ordonne pas de s'interdire.

Et là-dessus, qu'une femme ne donne point d'atteinte à la foi conjugale ; qu'elle ne soutienne pas un jeu outré ; qu'elle évite certains excès, dont le monde poli même ne s'accommode pas ; que dans ses discours elle ne sorte jamais de cette bienséance de si bon goût dans son sexe ; qu'elle paroisse dans nos temples aux jours solennels pour y participer à la chair sacrée de l'Agneau ; qu'elle se soit réglée à certaines libéralités pour le soulagement des membres de Jésus-Christ ; la voilà calme sur l'affaire du salut : un confesseur n'a plus rien à faire ; et tout revêtu qu'il est de l'autorité de Jésus-Christ, il ne seroit pas bien reçu à vouloir déconcerter ce train de vie. Mais elle est sur son rang d'une délicatesse à ne rien passer, mais elle aime le faste et l'éclat, mais elle cultive des amitiés tendres, elle fournit à des conversations vives, elle sourit à un profane qui enveloppe agréablement une ordure ; et en faveur de l'esprit, elle fait grace à la corruption du cœur. Mais elle a sur sa beauté des délicatesses ridicules ; pour sa parure, des soins que vous paieriez, ô mon Dieu, d'une éternité de bonheur, s'ils étoient employés à parer l'ame des vertus célestes. Mais l'abnégation de soi-même est un nom qu'elle ne connoît même pas, et il ne lui est peut-être jamais arrivé de se gagner pour Jésus-Christ sur un seul desir ; et enfin toute sa religion se réduit aux intérêts de son honneur et aux soins de ce corps de boue qu'elle idolâtre. Ou l'Evangile est une loi outrée, ou cette personne n'est pas chrétienne. Car quoi de moins compatible avec l'Evangile, par conséquent avec le christianisme, que cette mollesse, cette fierté, cet amour-propre, cette délicatesse dont elle ne se fait aucun scrupule ! N'importe ; l'usage veut qu'elle se rassure et qu'elle se croie dans le bon chemin, parcequ'elle n'est pas encore au fond du précipice.

Tel est aujourd'hui l'entêtement du siècle, de s'y faire des plans de religion ; d'imaginer une morale de bon goût, qui réconcilie Jésus-Christ avec Bélial ; qui ente sur un fonds chrétien les plus pures maximes du paganisme ; qui retienne du monde les plaisirs, l'inutilité, la mollesse, l'ambition, et de l'Evangile une foi morte et inutile, c'est-à-dire, qui d'une part retranche les crimes, et de l'autre les vertus.

Et c'est là-dessus qu'on vit tranquillement dans le siècle, et qu'on attend sans frayeur, ô mon Dieu, votre jugement redoutable : tandis que le Juste, au fond d'un réduit obscur, le visage pâle et défait, le corps affoibli et exténué par les travaux d'une longue pénitence, le cœur purifié par tant d'oraisons ferventes, vous conjure avec le Prophète de n'entrer pas en jugement avec lui ; repasse dans l'amertume de son cœur quelques fautes légères que sa piété lui grossit, et que la seule surprise a arrachées de sa foiblesse, et ne peut se rassurer ni sur le trésor infini de vos miséricordes, ni sur le pénible amas de tant d'œuvres saintes en qui sa foi découvre des taches. *Quid istâ cæcitate tenebrosius?* s'écrie saint

Chrysostôme. Le crime conduit quelquefois au repentir, mais cette vie mondaine aboutit toujours à une triste et funeste impénitence.

Sur quoi l'esprit humain ne peut-il pas se séduire, puisqu'il a pu prendre ici le change! Que pouvoit-on ajouter, ô mon Dieu, aux précautions que votre sagesse avoit prises pour faire sentir aux hommes que les croix et les souffrances leur sont aussi indispensables, que le sacrement qui les régénère; et qu'il est aussi peu possible d'être un vrai chrétien sans souffrir, qu'il est possible d'être chrétien sans être baptisé? A quoi se réduit l'Evangile tout entier, qu'à cette vérité? Combien de fois y est-elle répétée! sous combien d'images sensibles l'y avez-vous enveloppée!

Et après cela la religion, dit-on, n'interdit pas tous les plaisirs. Mais pratiquez, mon Frère, toutes les austérités qu'elle ordonne, et on vous permettra les plaisirs qu'elle ne défend pas. Grimpez-vous sur la montagne comme Marie? Puisque sans la pénitence et la mortification il n'y a point de salut; cet œil qui vous scandalise, l'arrachez-vous? cette croix qui vous accable, la portez-vous? cette volonté propre qui vous tyrannise, la rompez-vous? cette chair qui vous est si chère, la châtiez-vous? ce calice dont il faut boire pour être assis à la droite de Jésus-Christ, en buvez-vous?

Mais que le siècle s'abuse sur ce point, je n'en suis pas surpris: tout y roule sur l'erreur et le mensonge, et de tout temps il est en possession de juger peu sainement de ce qui concerne le salut. Mais cette illusion trouve des partisans parmi ceux même qui font profession de piété; et l'on peut dire ici que les élus tomberoient presque dans cette erreur, s'il étoit possible.

Tel depuis une conversion d'éclat, vit de bonne foi sur sa réputation de piété, qui encore livré à tous ses défauts, vif, colère, vain, attaché, n'a pour toute vertu, qu'un train de vie mêlé de foiblesses et de bonnes œuvres, de tiédeur et de dévotion, de grace et d'amour-propre, de sacrements et de rechutes.

Telle croit avoir renoncé au monde et à ses pompes, qui n'a renoncé qu'au tumulte et à l'embarras. Elle s'interdit les parties d'éclat; mais elle en assortit tous les jours de moins tumultueuses et de plus délicates · elle n'est plus livrée au public, et exposée à tous les importuns d'une ville; mais au milieu d'un monde choisi elle goûte tout le plaisir de la conversation, sans en goûter les désagréments: elle a banni un jeu outré; mais elle n'a pas banni l'inutilité et la perte du temps: elle n'a plus des empressements profanes pour se faire aimer; mais elle n'est pas fâchée de plaire: enfin le seul nom de passion alarme sa vertu, mais peut-être n'est ce que du nom dont elle s'alarme.

Une autre croit avoir déja le ciel en engagement, qui parmi ses vertus ne sauroit guère compter qu'un directeur de parade, quel-

ques confessions réglées, et son nom écrit dans toutes les assemblées pieuses d'une ville.

Enfin celle-ci se figure avancer à pas de géant dans la voie de la justice, qui n'y marche que par caprice. Elle se hâte à certaines reprises : tantôt c'est une aumône, puis une austérité; une autre fois une retraite : Dieu a ses intervalles, si je l'ose dire; et le monde a le fonds. Il semble que votre loi, ô mon Dieu, plus durable que le ciel et la terre, soit une loi souple et variable. On y retranche, on y ajoute à son gré; on l'ajuste à l'humeur, à l'âge, à l'état : en un mot chacun se fait un Évangile à part, où il trouve le secret de faire entrer ses foiblesses.

Oui, mes Frères, l'esprit de la religion est peu connu de ceux même qui passent pour en pratiquer les maximes; et le reproche que Jésus-Christ faisoit autrefois à ses Apôtres, on peut le faire encore aujourd'hui à la plupart de ceux qui font profession de le suivre : *Nescitis cujus spiritûs estis* (LUC, IX, 55) : Vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés.

Ah! que l'exemple de Marie les instruise. Que sa fidélité nous apprenne que ce n'est pas une portion de nous-mêmes, des intervalles de notre temps, quelques accès de ferveur, que Dieu demande de nous; mais tout notre cœur, mais tous nos désirs, mais toutes nos actions, en un mot une entière conformité avec l'Évangile, qui doit être notre règle en ce monde, puisqu'il sera notre juge dans l'autre. Oui, mes Frères, soyons fidèles à Dieu; après cela espérons tout de sa miséricorde. Voyez de combien de bénédictions la fidélité de Marie est suivie : le Verbe commence son ministère, et sanctifie Jean-Baptiste : le précurseur tressaille avant que de naître : Élizabeth prophétise : Marie elle-même, jusque-là si retenue sur les merveilles que Dieu avoit opérées en elle, les découvre par un saint transport, et exalte la puissance et la miséricorde du Seigneur.

Quand sera-ce donc, ô mon Dieu, qu'ayant franchi à son exemple ces montagnes fatales qui me séparent de vous, je pourrai, comme elle, célébrer les merveilles de votre grace? Honteux de ma tiédeur et de ma négligence, je fais de vains efforts pour m'approcher de vous; mais, hélas! à peine me suis-je gagné sur une foiblesse, qu'affoibli par la victoire même, je retombe sous mon propre poids, et me laisse rentraîner par une autre. Lassé d'être toujours aux prises avec moi-même, je compose enfin avec mon amour-propre; et pour être tranquille sur mes passions, je ne leur refuse que le crime, et leur abandonne tout le reste.

Et encore, Seigneur! cette aversion qui me reste pour le crime vient-elle de votre grace? Ah! si le souvenir d'un plaisir profane pouvoit périr avec le plaisir même; si je pouvois me vaincre sur ces retours cruels que traîne après soi l'offense mortelle, et devenir tranquillement pécheur; que sais-je ce qu'une occasion n'arrache-

roit pas de ma foiblesse? que sais-je si tous mes projets de vertu n'y viendroient pas tristement échouer? Non, ce n'est pas le crime que je hais; c'est ma tranquillité que j'aime. Ah! si votre grace étoit le principe sacré de ma haine, je haïrois tout ce qui vous déplaît : on ne me verroit pas de propos délibéré tomber tous les jours en tant d'infidélités, qui donnent des atteintes si sensibles à votre amour : on ne m'entendroit pas m'informer si souvent s'il y a de l'offense mortelle à me permettre un tel plaisir; il me suffiroit de savoir qu'il vous déplaît. Non, encore une fois, ce n'est pas l'innocence que je cherche; c'est l'inquiétude que je fuis : heureux si de cette paix fausse et périlleuse, je ne passe pas à un trouble éternel, banni pour toujours de la paix véritable qui accompagne la félicité de vos saints! Je vous la souhaite. *Ainsi soit-il.*

DISCOURS

SUR LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE,

PRONONCÉ DANS UNE ASSEMBLÉE DE CHARITÉ.

DANS QUEL ESPRIT IL FAUT LES PRATIQUER.

Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus.
Si nous vivons par l'esprit, conduisons-nous par l'esprit. (GAL., V, 25.)

Ce n'est pas seulement pour vous exhorter à la miséricorde, et vous exposer sur cette vertu les obligations de la piété chrétienne, que je viens ici vous entretenir, Mesdames : il me paroît peu utile de borner tout le fruit de ce discours à établir un devoir que vous accomplissez déja, et annoncer la loi de la charité à des personnes que la charité elle-même assemble.

Lorsque nous parlons au commun des fidèles, nous pouvons leur montrer dans les livres saints ces maximes décisives qui nous ordonnent de secourir nos frères affligés, parceque la plupart d'entre eux les ignorent : nous pouvons leur redire ces anathèmes terribles que l'Esprit de Dieu y prononce contre ceux qui ne font pas de leur abondance un asile et une ressource aux malheureux, parcequ'il s'y trouve des ames dures et impitoyables, qu'il faut ébranler par ces vérités étonnantes : nous pouvons leur ouvrir le sein de la gloire; et en leur faisant voir un royaume éternel devenu la récompense d'un verre d'eau froide, étaler tout le prix du plus léger office de miséricorde, parceque parmi ceux qui nous écoutent, il en est toujours dont la charité tiède et indolente a besoin d'être ranimée.

Mais ici, Mesdames, où la miséricorde est une vertu commune, il seroit inutile d'entreprendre de l'inspirer : ici, où l'on porte des

cœurs sensibles aux calamités de nos frères, ces maximes effrayantes des livres saints contre l'inhumanité envers les pauvres, seroient mal placées : ici enfin où la charité se soutient par une société de zèle, et s'anime par de saints exemples, on peut se dispenser de l'encourager; il n'est presque plus besoin que de l'instruire.

Mon dessein donc aujourd'hui, Mesdames, est de vous entretenir sur l'esprit de la foi dans la pratique des œuvres de miséricorde, persuadé que ces œuvres, dans la plupart des ames, ne sont pas toujours les fruits de cette charité qui n'opère jamais en vain; que les mécomptes de l'amour-propre détruisent souvent à notre insu ce que la piété édifie; que l'œuvre du Seigneur, entre les mains de l'homme, y contracte plus communément qu'on ne croit, je ne sais quoi d'humain et de défectueux, capable d'en anéantir tout le mérite; et qu'il n'arrive que trop souvent, hélas! que nos foiblesses ont la meilleure part à nos vertus.

Je vais donc ramener à trois règles principales tout l'esprit de la piété chrétienne sur les offices de la miséricorde; et en opposant ces règles évangéliques aux abus que la cupidité ne cesse d'y mêler, faire le discernement de l'ôr d'avec la paille; séparer ce que l'homme y met du sien, d'avec ce que la charité toute seule opère; et établir des marques infaillibles, afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre.

PREMIÈRE RÈGLE.

La première règle sur l'esprit dans lequel on doit pratiquer les œuvres de miséricorde, c'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.

En effet, Mesdames, une méprise assez ordinaire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, est de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfermées dans le devoir; et de les envisager plutôt comme des pratiques louables qu'une charité abondante embrasse, que comme des obligations réelles qu'une loi indispensable nous impose. L'amour-propre favorise d'autant plus cette erreur, que l'accomplissement du devoir tout seul n'a rien qui nous flatte, parcequ'il n'a rien qui nous distingue : au lieu que les œuvres surajoutées, en nous laissant plus de singularité, nous laissent aussi plus de complaisance. On aime à se dire en secret que le Juste ne borne pas sa fidélité aux seuls préceptes de la loi; que son zèle doit aller au delà, et que ces bornes imparfaites n'ont été mises, comme dit l'Apôtre, que pour la foiblesse de l'homme encore charnel : ainsi l'on se persuade qu'on est arrivé à la perfection des conseils; et l'on s'applaudit presque tout bas comme si l'on en faisoit de reste.

Cependant, Mesdames, il s'en faut bien que la foi mette les offices de charité rendus à nos frères, au rang de ces œuvres arbitraires que la religion laisse au choix des fidèles; et parmi tous les

devoirs de votre état, la doctrine de Jésus-Christ n'en connoît presque pas de plus sacrés et de plus inviolables.

Car vous n'ignorez pas, premièrement, que tout chrétien est chargé du soin de son frère affligé; et que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même temps un devoir de le secourir: puisqu'on n'aime pas, tandis qu'on peut être insensible aux malheurs de ce qu'on aime. En effet, Mesdames, le précepte de l'amour du prochain, si solennel dans l'Evangile, si essentiel à la foi, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous défendre seulement de ravir ce qui appartient à nos frères, de blesser leur réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos. Les païens et les peuples les plus barbares ont eu des lois qui les obligeoient de n'être ni injustes, ni ravisseurs, ni fourbes, ni cruels : ce sont là des devoirs qui suivent la nature; et jusque-là vous n'êtes pas encore chrétien.

La loi de la charité, particulière à la religion de Jésus-Christ, va donc encore plus loin. Ce n'est rien pour elle de ne point haïr, il faut qu'elle aime : ce n'est pas assez de ne pas nuire, il faut qu'elle aide : c'est peu d'avoir les mains pures du bien d'autrui, il faut qu'elle donne le sien. C'est-à-dire, que vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant; que vous haïssez votre frère affligé, si vous ne le soulagez pas, lorsque vous le pouvez; que vous devenez l'auteur de son infortune, si vous n'en êtes pas l'asile; en un mot, que vous usurpez ce qui lui appartient, si vous lui refusez votre bien propre.

Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zèle puisse s'applaudir, c'est une loi commune, imposée à toute ame fidèle. Car, Mesdames, par la grace qui dans le baptême nous associa à l'assemblée des saints, nous devînmes tous les membres d'un même corps, et les enfants d'un même père. Dès lors nous contractâmes des liaisons intimes et sacrées avec le reste des fidèles : dès lors nous ne fûmes plus étrangers à leur égard, et ils ne le furent plus au nôtre : dès lors ils ne furent plus pour nous ni esclaves, ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni indigents; ils furent nos frères : dès lors leurs calamités devinrent les nôtres, et leurs besoins nos besoins : dès lors l'auguste qualité de chrétien, qui nous unissoit à eux, ôta ce mur orgueilleux de séparation, et ces différences vaines de rang, de titres, de naissance, que la nature, ou les lois du siècle, avoient mises entre eux et nous : tout ce qui arriva dans le corps sacré des fidèles, devint notre affaire propre : dès lors qu'un membre souffrit, nous dûmes souffrir aussi; et sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jésus-Christ notre chef, et qui est le seul fondement de notre espérance et de notre droit aux promesses éternelles, nous ne pûmes plus refuser aux besoins communs, nos soins, notre attention, et notre ministère. Aussi les premiers fidèles ne possédèrent d'abord rien

en propre, parceque depuis leur vocation à l'Évangile n'étant plus qu'un cœur et qu'une ame ensemble, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers des biens, qui étoient devenus les biens de leurs frères, et dont la nécessité toute seule devoit régler l'usage.

Je ne vous dis pas, en second lieu, que plus vous êtes élevés dans le siècle, plus votre obligation est ici rigoureuse; et sans entrer dans les grandes raisons qui établissent cette maxime, souffrez que je me borne à une réflexion toute seule. La prospérité et l'abondance des biens de la terre ne nous dispense ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique. En vain avons-nous amassé, comme ces Israélites, plus de manne que nos frères, nous n'en pouvons réserver pour notre usage que la mesure prescrite par la loi : *Qui multùm, non abundavit* (2. *Cor.*, VIII, 15) : autrement Jésus-Christ n'auroit défendu la mollesse, le luxe et les plaisirs qu'aux pauvres et aux malheureux, à qui l'infortune de leur condition rend cette défense assez inutile.

Or, Mesdames, cette grande vérité supposée, si, selon la règle de l'Evangile, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens, et de jouir de votre abondance; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la Providence en répandant sur vous les biens de la terre, et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Seroit-ce de fournir à des passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair. Seroit-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais votre vie doit être cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Seroit-ce d'amasser pour vos neveux? mais vous ne devez plus thésauriser que pour le ciel. Seroit-ce de couler vos jours avec plus de tranquillité et d'indolence? mais si vous ne pleurez pas, si vous ne souffrez, si vous ne combattez pas, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Seroit-ce d'orner plus superbement vos palais? mais cette vaine magnificence est réprouvée dans le riche de l'Evangile. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis? mais la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu; et si vous ne faites pénitence, vous périrez. Seroit-ce de vous élever à de nouvelles dignités dans le monde? mais cette élévation, selon les vues de la foi, n'est que le haut d'un précipice. Seroit-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre exil; et le gain du monde entier vous seroit inutile, si vous veniez à perdre votre ame. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer, selon le monde, de votre prospérité; ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance : ce n'est donc pas pour vous-mêmes que vous êtes nés grands : ce n'est pas pour vous, comme le disoit autrefois le sage Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur qui vous environne : c'est pour vos frères; c'est pour son peuple affligé; c'est pour être la protectrice des infortunées : *Et quis novit, utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris* (*Esther*, IV, 14)? Si vous ne répondez pas aux desseins de Dieu sur vous, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle; il transportera cette gloire et cette couronne qui vous étoit destinée. Ah! il saura bien pourvoir par quelque autre voie à la délivrance de son peuple, car il ne permet pas que les siens périssent; mais vous et la maison de votre père périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu, et domus patris tui, peribitis* (Ibid.). Vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent : vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés, que sa bonté a mis entre vos mains comme pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin : votre abondance n'est donc que la portion de vos frères : votre élévation dans l'ordre de la sagesse éternelle, n'est donc destinée qu'à leur servir d'asile; votre autorité qu'à les protéger; vos dignités qu'à venger leurs intérêts; l'éclat de votre nom qu'à les consoler par vos offices; votre rang qu'à leur adoucir l'inégalité de la condition et le malheur de leur destinée, en vous abaissant jusqu'à leur rendre les plus vils ministères; vos exemples qu'à les affermir dans la foi, et dans la soumission au Dieu qui les frappe. En un mot, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Votre élévation ne seroit plus l'ouvrage de Dieu, et il vous auroit réprouvés en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Et certes, Mesdames, lorsque des infortunés voient une ame fidèle, malgré la naissance, les biens, le crédit, les dignités qui la distinguent, renoncer aux plaisirs qui rendent la prospérité si digne d'envie, fuir un monde qui la cherche, se dérober aux honneurs qui l'environnent, percer jusque dans leurs plus sombres retraites, et là faire de leur lèpre même un spectacle agréable à ses yeux, abaisser ses mains charitables jusqu'à leurs plus dégoûtantes misères, verser de l'huile sur leurs plaies, respecter leur chair hideuse comme le temple de l'Esprit saint, soulager leur douleur par des paroles de consolation, calmer leur impatience par les maximes de la foi, prévenir leur honte et leurs besoins par de saints artifices; les tirer de l'occasion et du péril par de sages ménagements; et enfin tout souffrir, ou pour adoucir leurs peines, ou pour assurer leur salut : ah! c'est alors qu'ils lèvent les yeux au

ciel ; qu'ils reconnoissent un Dieu sage, dispensateur des choses d'ici-bas, et père commun du pauvre comme du riche; c'est alors qu'ils publient les merveilles de sa providence. Que vous êtes riche en miséricorde, Seigneur! lui disent-ils; vous n'abandonnez jamais ceux qui espèrent en vous : votre œil attentif aux besoins de vos créatures, ne permet jamais qu'elles souffrent au delà de leurs forces. C'est alors qu'ils regardent leur infortune avec des yeux chrétiens; et qu'ils commencent à comprendre combien Dieu est grand, et digne d'être servi, puisqu'il peut se former au milieu même de la corruption du grand monde, et des périls de la prospérité, des serviteurs si fidèles. Voilà, Mesdames, à quoi la naissance et les biens doivent servir : vous n'êtes puissants sur la terre, que pour faire bénir par ceux qui souffrent, la bonté de Dieu et les richesses de sa miséricorde, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais je laisse ces grandes maximes, si souvent sans doute ici répétées; et je dis, en troisième lieu, que quand même on n'auroit aucun égard aux obligations communes qu'impose là-dessus la religion, et le rang que vous tenez dans le monde : pour vous en particulier qui m'écoutez, les saintes occupations de la miséricorde, et l'attention particulière à l'œuvre qui nous assemble, ne seroient pas moins des devoirs indispensables. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, premièrement, qui que vous soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, et qui détrompés des erreurs du monde et des passions ne connoissez plus rien de solide que la crainte du Seigneur et la gloire de le servir; vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisir et de mollesse? En repassant sur vos jours de ténèbres, et sur ces premières années où vous ne connoissiez pas encore le don de Dieu, n'y trouvez-vous rien à vous reprocher sur les soins d'une vaine beauté, sur des attentions déplorables à corrompre les cœurs, sur des indécences de parure dont la piété des ames justes gémissoit alors, sur des licences que le monde autorise, et où vos frères ont tant de fois trouvé l'écueil de leur innocence; que sais-je! sur des foiblesses qui font aujourd'hui devant Dieu le sujet de vos soupirs et la matière de votre pénitence? Vos citoyens, vos proches, vos amis, vos domestiques n'ont-ils pas mille fois péri sous vos yeux? votre rang ne donnoit-il pas du crédit à vos passions et à vos exemples? Combien d'ames, lorsque vous suiviez des routes injustes, avez-vous entraînées, à votre insu, avec vous dans le précipice!

Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale? ne faut-il pas que vous soyez une odeur de vie pour vos frères, comme vous avez été une odeur de mort? ne faut-il pas que vous leviez, pour ainsi dire, sans rien craindre,

l'étendard de la piété, comme vous aviez levé autrefois celui du monde et des plaisirs? Une vertu obscure et privée peut-elle remplacer des maux publics? et quand les offices d'une charité publique ne seroient pour les autres que des pratiques arbitraires d'une piété édifiante, ne deviennent-ils pas pour vous des devoirs indispensables?

Secondement : autrefois, lorsque vous ne connoissiez rien de grand que le monde et ses vanités, n'aviez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes? n'aviez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde, comme des indiscrétions de zèle, ou des empressements de vanité? loin de respecter les personnes qui s'y consacroient, n'affectiez-vous pas d'en faire le sujet le plus ordinaire de vos censures? ne disiez-vous pas d'elles, comme autrefois Pharaon des Israélites qui vouloient aller sacrifier dans le désert : que c'étoit l'oisiveté toute seule, et une vie inutile, qui leur faisoit chercher ces sortes d'occupations et ces pieux amusements : *Vacatis otio, et idcircò dicitis : Eamus, et sacrificemus Domino* (*Exod.*, v, 17)? Ne disiez-vous pas comme ces gouverneurs des provinces voisines de Jérusalem, lorsqu'ils voyoient Néhémias et les principaux du peuple de Dieu occupés à rebâtir le temple : A quoi s'amusent les foibles Juifs : *Quid Judæi faciunt imbecilles* (2. *Esdr.*, iv, 2)! prétendent-ils donc que le monde les laisse faire, et qu'on ne parle pas d'une conduite si bizarre et si singulière : *nùm dimittent eos gentes* (Ibid.)? veulent-ils donc tout faire à la fois, et gagner le ciel en un seul jour : *nùm sacrificabunt, et complebunt in unâ die* (Ibid.)? Veulent-ils que les cendres de leur ville se changent tout d'un coup en des bâtiments superbes, et passer en un instant d'une extrémité à l'autre : *Nùmquid ædificare poterunt lapides de acervis pulveris qui combusti sunt* (Ibid.)? Car tels sont encore aujourd'hui, ô mon Dieu! les discours insensés du monde contre la vertu. N'étoient-ce pas là autrefois les vôtres? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avoient ôté : il faut donc que vous pratiquiez vous-mêmes ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres fidèles : il faut désavouer la témérité de vos censures, en vous exposant vous-mêmes à celles du monde; et réparer le tort que vous avez fait à la vertu, en donnant des marques éclatantes de la vénération que vous avez pour elle.

Troisièmement, quel usage faisiez-vous autrefois de vos richesses? vos biens immenses pouvoient-ils suffire aux jeux, au luxe, aux caprices, aux passions? vous faisiez servir les dons de Dieu à l'iniquité : or, tout ce que vous employiez à des usages injustes, vous l'usurpiez sur le pauvre et sur l'affligé. Eh! comment voulez-vous réparer cette injustice, que par de saintes profusions et des largesses plus abondantes?

Quatrièmement enfin : cette première saison de votre vie, que

vous avez consacrée au monde et à ses erreurs, vous l'avez passée dans les plaisirs et dans une molle indolence : la félicité de vos sens étoit alors votre unique affaire : vous n'étiez attentives qu'à réveiller tous les jours par de nouveaux artifices le dégoût et la satiété inséparable de tout ce qui plaît hors de Dieu : vous ne viviez que pour votre corps.

Ah! une vertu oiseuse, douce, aisée ne seroit donc plus pour vous qu'une illusion dangereuse. Vous avez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flatter : il faut donc vous appliquer à les crucifier ; aller dans les lieux de miséricorde, où la piété appelle tant d'ames saintes ; vous approcher des Lazare puants et couverts de plaies; ne pas refuser votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes : et malgré les frémissements secrets de la nature, accoutumer votre délicatesse à ces œuvres de religion ; et surmonter, par votre foi et par l'ardeur de votre amour, la foiblesse d'une chair qui a si souvent triomphé de vous-mêmes. Vous croyiez, en vous consacrant à des exercices charitables, aller au delà de vos devoirs; et vous voyez que vous n'avez pas encore rendu un pour mille, et qu'il s'en faut bien que la compensation soit égale.

Ce qui vous abuse ici, Mesdames, vous que la miséricorde de Jésus-Christ a détrompées du monde et appelées à son service, et qui fait que vous comptez si fort sur le mérite de vos œuvres saintes; c'est, premièrement, qu'une erreur secrète et délicate de vanité vous persuade que les titres qui vous distinguent, donnent un nouveau mérite devant Dieu à vos œuvres de religion; que leur prix croît à proportion de votre rang, que les démarches les plus légères de piété sont illustrées, pour ainsi dire, aux yeux du Seigneur par l'éclat qui vous environne. On se repose sur cette vaine complaisance, que d'injustes adulations nourrissent : on fait entrer dans l'idée que l'on a de ses œuvres, celle qu'on a de soi-même ; et on se persuade que ceux qui sont nés dans la foule, en faisant mille fois plus que nous méritent encore moins. Comme si la charité toute seule ne discernoit pas nos mérites ; comme si en Dieu il y avoit acception de personnes ; comme si ceux qui ont plus reçu, n'étoient pas ceux dont on demande davantage. Secondement, c'est que vous ne jetez d'ordinaire les yeux sur vous-mêmes, qu'en vous opposant à ces personnes mondaines de votre état et de votre rang, livrées aux plaisirs, aux passions insensées, à leurs propres égarements, et qui négligent tout-à-fait le soin de leur salut. Alors ce parallèle grossit à vos yeux votre propre mérite : vos œuvres comparées à leurs inutilités et à leurs plaisirs, vous paroissent des abondances de justice : tout ce que vous faites pour le salut au dessus d'elles, vous croyez le faire au delà de vos devoirs ; et la tiédeur où vous vivez, opposée à leur déréglement, se change à vos yeux en vertu héroïque. Semblables à cet évêque de l'Apocalypse, qui, malgré la

tiédeur et l'indolence de ses mœurs, se croyoit riche en bonnes œuvres, parcequ'il jugeoit sans doute de sa vertu par la chute et les excès des faux docteurs qui enseignoient la doctrine de Balaam, et en suivoient les voies honteuses; lui qui étoit aux yeux de celui qui est un témoin fidèle et véritable, pauvre, misérable, nu, et sur le point d'être rejeté de sa bouche.

Cette règle est donc dangereuse. Ce n'est pas par ces parallèles trompeurs qu'il faut mesurer ce que nous sommes devant Dieu, c'est par la sainteté de la loi; c'est par la sublimité de nos devoirs; c'est par l'excellence de notre vocation; c'est par la grandeur du maître que nous servons; c'est par la multitude des iniquités que nous avons à expier; c'est par les foiblesses journalières que notre tiédeur voit multiplier à l'infini sans aucun changement: en un mot, ce n'est pas en nous comparant aux pécheurs qu'il faut faire honneur à nos foibles vertus; c'est en nous opposant aux saints qui nous ont précédés, aux ames justes qui marchent à nos yeux, et qui nous laissent si loin après elles dans la voie, qu'il faut confondre notre langueur et notre impénitence. Si la pécheresse de Jérusalem eût jugé de la profusion de ses parfums, et de l'abondance de ses larmes, par l'insensibilité des autres femmes mondaines de la Palestine, ah! sans doute elle n'eût pas eu tant de honte de se présenter devant le Sauveur, et n'eût pas choisi ses pieds comme pour dérober à ses yeux les saints ministères de sa charité, qui lui paroissoient si disproportionnés aux désordres de sa vie: si la femme chananéenne eût opposé sa démarche si pleine de foi à l'aveuglement des autres femmes de Tyr, sans doute elle ne se fût jamais comparée à un vil animal: si David lui-même n'eût jugé de sa pénitence, de ses jeûnes, de ses larmes et de ses macérations, que par la mollesse des autres cours et l'exemple des rois ses voisins, plutôt que par ses crimes, ah! sans doute il n'eût pas prié le Seigneur de n'entrer pas en jugement avec lui. Les déréglements de nos frères n'ajoutent donc rien au mérite de nos œuvres; et nous pouvons être plus justes que le monde, sans l'être encore assez pour Jésus-Christ.

DEUXIÈME RÈGLE.

La seconde règle à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde, est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remèdes journaliers contre nos foiblesses de tous les jours.

Je m'explique. Vous le savez, Mesdames, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur: car le royaume de Dieu est au dedans de nous; et tout ce que nous faisons pour le salut est inutile, s'il ne se rapporte au reglement du cœur, et à l'entière mortification des vices et des desirs, qui

de piété; on veut avoir part à tout; on a des soins de toutes les sortes; on ne vit pas un moment pour soi : et cependant, on auroit besoin de recueillir plus souvent son ame aux pieds de Jésus-Christ, pour y réparer les dommages inséparables des ministères tumultueux, et renouveler les forces que les dissipations les plus saintes ne laissent pas d'affoiblir.

On a apporté en naissant un cœur tendre et miséricordieux; on aime à soulager ceux qui souffrent, par une compassion tout humaine. On est né chagrin, austère, impérieux; on embrasse des ministères qui nous établissent sur les autres, et qui, nous rendant arbitres de leur conduite, fournissent à l'amour-propre l'occasion de satisfaire ce penchant naturel qu'on a de corriger et de reprendre. On a plus de goût pour un œuvre, ou pour un établissement; tous les autres besoins nous trouvent insensibles. Enfin, pour éviter ici trop de détails : si l'on s'examine de près, on verra que nos penchants déréglés ne souffrent jamais rien de ces exercices religieux; que jusque dans la piété, on évite tout ce qui gêne et qui déplaît; que l'on ne fait que se prêter à soi-même, lorsqu'on s'imagine opérer des œuvres de salut; et qu'on n'est encore qu'homme, tandis qu'on croit être chrétien.

Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchants heureux qui inclinent notre ame à la miséricorde; ou qu'on remplisse ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance. Non, Mesdames, la foi sait faire servir la nature à la grace : et ces dispositions favorables que nous portons en naissant pour la vertu, sont des dons du Créateur; lesquels dans ses desseins de miséricorde sur nous, doivent être comme les prémices de notre sanctification. Mais il faut prendre garde de ne pas borner là tous nos efforts; la piété va plus loin que la nature. On peut suivre ce que nos penchants nous inspirent de louable : mais si vous en demeurez là, vous n'avez encore rien fait; vous n'êtes qu'au commencement de la voie : car elle est rude et difficile; et quelque heureux que soient vos penchants, vous n'y entrerez jamais bien avant, tandis que vous ne ferez que vous prêter à eux, et les suivre : cependant le tempérament seul fait presque toute la vertu de la plupart de ceux qui en font profession. La règle donc, c'est que les offices extérieurs de piété, qui nous laissent toujours aussi sensuels, aussi immortifiés, aussi imparfaits que nous sommes, n'en ont que l'apparence, et n'en peuvent avoir la force et la vertu.

La seconde manière dont on viole cette règle est encore plus coupable. Non-seulement on se borne à une vertu toute naturelle, et les œuvres de miséricorde que l'on choisit sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, et qui ne nous corrigent jamais de nos foiblesses; mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir.

En effet, combien de ces ames abusées, qui dans une vie toute

mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde, et sur l'abondance de leurs largesses! Ce sont de ces filles de Tyr dont parle le Prophète, qui, vivant dans l'infidélité, croient apaiser la justice du grand roi en mêlant à leurs plaisirs quelques pieux offices de charité, et le mérite de quelques libéralités et de quelques offrandes: *Filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur* (Ps. XLIV, 13). On se persuade que la miséricorde supplée à tout; que la prière, la retraite, le renoncement à soi-même, la haine du monde, la fuite des plaisirs, la garde des sens, et toutes les maximes les plus inviolables de la vie chrétienne, sont des devoirs que l'on peut racheter, pour ainsi dire, à prix d'argent; que la foi connoît ces sortes de compensations; et qu'une indolence miséricordieuse ne sera pas distinguée de la vertu et de la justice. Mais, ô mon Dieu! que votre croix seroit douce, que votre doctrine seroit favorable aux sens, que la voie qui conduit à la vie seroit aisée, et que la couronne de l'immortalité seroit un prix attaché à de légers efforts, s'il n'en coûtoit pour l'obtenir que quelques largesses, dont nos plaisirs mêmes, nos passions, notre luxe, notre sensualité ne souffrent rien!

Non, Mesdames, le Seigneur n'a pas besoin de nos biens; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent, il est vrai; mais elle ne justifie pas ceux qu'on aime: elle est le secours de la pénitence, je le sais; mais elle n'est pas l'excuse de la volupté: elle supplée aux foibles efforts du pécheur qui revient à Dieu, la foi nous l'apprend; mais elle ne met pas en sûreté l'ame mondaine qui refuse de se convertir à lui: en un mot, elle est le fruit de la vertu, et non pas la ressource du vice. Car ce qu'il y a ici de déplorable, c'est que des mœurs qui nous paroîtroient dangereuses, si elles n'étoient accompagnées de quelques offices de piété, perdent à nos yeux tout ce qu'elles ont de douteux, dès que ces œuvres extérieures les soutiennent. Et si quelquefois les vérités du salut entendues, ou la grace plus forte trouble cette fausse paix, et jette des terreurs dans la conscience; ah! la nudité couverte, la faim rassasiée, la misère consolée, l'innocence protégée, s'offrent à l'instant, et calment cet heureux orage. Ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes; c'est cet arc trompeur dont parle le Prophète, *arcus dolosus* (OSÉE, VII, 16), lequel au milieu des nuages et des tempêtes heureuses, que le doigt de Dieu commençoit à exciter dans le cœur, vient nous promettre une fausse sérénité, et divertit notre esprit de l'image présente du danger. On s'endort sur ces tristes débris de religion, pour ainsi dire, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage; et des œuvres chrétiennes qui devroient être le prix de notre salut, deviennent l'occasion de notre perte éternelle.

Ha! Seigneur, éclairez ces ames abusées! Si, parmi tant de personnes pieuses qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce

caractère, ne permettez pas que la miséricorde, qui délivre, qui sauve, qui purifie, se change jamais pour nous en voie de perdition et de scandale! Défendez vous-même des illusions de la cupidité, une vertu que vos livres saints nous ont rendue si chère; et en nous donnant ce cœur miséricordieux et sensible aux misères de nos frères, donnez-nous en même temps ce cœur chrétien, qui ne sait, ni dissimuler, ni se pardonner ses misères propres.

Je ne dis rien de la troisième règle, qui consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, et que la vue des hommes cachée au fond de nos cœurs, et presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.

Je finis en vous disant seulement avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu : interrogez votre cœur : *Ante Deum es : interroga cor tuum* (S. Aug.) : ne vous en tenez pas à la surface de vos desirs qui vous trompent, en ne vous offrant rien que de louable : allez à la source; sondez-en les vues les plus secrètes : *Intùs vide* (Ibid.); et là, voyez ce que vous avez fait jusqu'ici, et quels en ont été les motifs les plus réels et les plus enveloppés dans le cœur : *Vide quid fecisti et quid appetisti* (Ibid.). Voyez si les œuvres obscures, et qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Père céleste, réveillent aussi vivement votre zèle, que celles qui sont publiques, et exposées aux regards et aux louanges des hommes : *Vide*, etc. Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie, qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y emploient; et si votre charité ne se refroidit point, dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs : *Vide*, etc. Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférente; et si les œuvres privées de l'approbation des hommes, ne vous en sont pas un peu moins chères : *Vide*, etc. Voyez si le succès qui les suit vous blesse, et si vous êtes ingénieuse à en rejeter toute la gloire sur les autres : *Vide*, etc. Voyez enfin, si vous n'agissez que sous les yeux de Dieu; si les hommes sont pour vous comme s'ils n'étoient pas; si vous êtes aussi aise que le Seigneur soit glorifié par vos opprobres, que par votre réputation; si c'est vous-même, une vaine gloire, ou votre salut, que vous cherchez : *Vide quid fecisti et quid appetisti, salutem tuam an laudem humanam* (Ibid.).

Bon Dieu! s'écrie ce Père, que d'œuvres saintes sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices! que de fruits de la charité, lorsque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance! et qu'il nous restera peu de chose, lorsque le Juge de nos actions ne nous laissant pour notre partage éternel, que les œuvres qui auront été les fruits et les dons de sa grace, nous aura dépouillés de toutes celles

qui paroissoient lui appartenir, mais qui n'appartenoient qu'à nous-mêmes! Et ne croyez pas, Mesdames, que les règles de la foi sur les offices de la charité, telles que je viens de les exposer, qui semblent demander des précautions si pénibles, soient capables de dégoûter les ames fidèles de ces pieuses pratiques. Ah! rien au contraire n'est plus propre à soutenir la vertu, à ranimer le zèle, à consoler la piété et la miséricorde. Car que vous disons-nous: que ces pratiques saintes sont des devoirs; que vous ne devez pas les regarder comme des œuvres de surcroît, et que la miséricorde est la vertu la plus nécessaire à ceux qui naissent dans l'abondance? mais quoi de plus persuasif pour vous la rendre aimable? Le commandement de Jésus-Christ lui ôteroit-il quelque chose de ses charmes? et seroit-elle moins chère à ses disciples, pour l'avoir été davantage à leur Maître?

Que vous disons-nous: que les œuvres de miséricorde doivent être les remèdes journaliers de vos foiblesses de tous les jours? mais que peut-on dire de plus consolant, que de vous découvrir dans ces offices religieux, une nouvelle source de mérite, et des trésors cachés que la plupart des fidèles n'y cherchent point? que peut-on vous découvrir de plus heureux pour vous, que de vous apprendre qu'ils peuvent servir d'exercices à toutes les vertus qui vous manquent; que tous vos maux peuvent y trouver leurs remèdes; que la patience, la pudeur, l'humilité, la douceur, l'amour de la prière et de la retraite, si vous voulez, naîtront de la miséricorde; et que dans un seul devoir de piété, vous recueillerez le mérite de tous les autres?

Que vous disons-nous enfin: qu'il faut agir sous les yeux de Dieu seul, et ne compter pour rien l'approbation ou la censure des hommes? mais que sont devant Dieu tous les hommes ensemble, qui puisse mériter que l'ame fidèle fasse des attentions sur eux? L'estime du monde qu'elle méprise, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paroîtroit-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle? Est-ce ralentir sa charité, de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser; et que pour les mettre en sûreté, il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais? Ah! l'esprit de la loi n'est point opposé à la loi même. Plus on avance dans la vérité, plus on croît dans la charité; plus on connoît la loi de l'amour, plus on l'aime. L'erreur perd infailliblement quand on l'approfondit; mais la vérité n'en étale que de nouveaux charmes. Ainsi ce sera lorsque nous la verrons telle qu'elle est, que nous l'aimerons sans tiédeur, sans mélange, sans retour et sans inconstance. *Ainsi soit-il.*

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA CÉRÉMONIE DE L'ABSOUTE, POUR RAPPELER LE SOUVENIR DE LA FERVEUR DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Rememoramini autem pristinos dies.
Rappelez en votre mémoire les premiers temps. (*Hebr.*, x, 32.)

Il n'en est pas de la naissance de l'Église, mes Frères, comme de celle des superstitions et des sectes. Leur origine a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil et la licence en furent les premières sources, il faut tirer le voile sur ces premiers temps, qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres; leur donner la forme, l'accroissement et le progrès: et semblables à ces enfants infortunés, qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confusion, que les rappeler à leur origine.

Mais pour nous, mes Frères, nous pouvons vous dire avec confiance: *Rappelez les anciens jours : Rememoramini autem pristinos dies.* Les premiers âges de l'Eglise sont les âges de sa ferveur et de sa gloire.

Souvenez-vous de ces temps heureux, où la foi encore naissante formoit tant de martyrs généreux, tant de pénitents austères, tant de vierges pures, tant de pasteurs fidèles, tant de ministres irréprehensibles : *Rememoramini*, etc.

Rappelez ces siècles d'or, où l'Église encore animée des prémices de l'Esprit qui venoit de la former, paroissoit sans tache et sans ride; sous des dehors tristes et obscurs, brilloit d'un éclat céleste et divin; empruntoit toute sa majesté de ses opprobres et de ses souffrances; et foulée aux pieds de ses persécuteurs, devenoit pourtant un spectacle digne des anges et des hommes: *Rememoramini*, etc.

Souvenez-vous de ces jours glorieux, où le christianisme ne comptoit que des Saints au nombre de ses enfants; où ses vases les plus fragiles étoient plus forts que toute la force d'un siècle profane; et où la foi formoit parmi les simples et les ignorants, ses sages et ces héros, que la philosophie n'avoit fait jusque-là, ou qu'imaginer, ou que promettre: *Rememoramini autem pristinos dies.*

Rappelez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs étoit, j'ose le dire, le crime auquel on reconnoissoit les chrétiens; où ils ne devenoient suspects aux tyrans, qu'en paroissant peu conformes au monde corrompu; et où la fuite des plaisirs publics étoit le seul indice dont on se servoit pour dénoncer les fidèles: *Rememoramini autem pristinos dies.*

Rappelez cette rigueur de discipline, où les chutes publiques ne s'expioient que par des châtiments publics; où le spectacle de la pénitence effaçoit le scandale du crime; où la longueur et la sévérité des expiations, paroissoient encore une indulgence dans la rémission des fautes; où les pécheurs regardoient la pénitence la plus rigoureuse, comme une grace; où ils sollicitoient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes, et de les pleurer; et où, prosternés aux portes de nos temples, couverts de cendre et de cilices, séparés de l'autel saint, après avoir long-temps gémi dans cet état d'humiliation et de peine, ils recevoient le bienfait de la paix et de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité et de la clémence de l'Eglise : *Rememoramini autem pristinos dies.*

Au souvenir de ces jours heureux ; à la vue de ces foibles vestiges que la cérémonie d'aujourd'hui nous en retrace; à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos pères et nous; entre leur ferveur et notre léthargie; leur innocence et nos déréglements; leurs austérités et nos mœurs sensuelles; les larmes et les expiations de leur pénitence, et les démarches languissantes de la nôtre : dans quelles dispositions de terreur et de confusion ne devons-nous pas entrer! c'est la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, et la seule à laquelle je m'arrête.

L'Eglise n'exige plus, il est vrai, ces épreuves longues et publiques par où il falloit passer pour obtenir le pardon de ses fautes. Nous ne voyons plus ces différents degrés de pénitents séparés du reste des fidèles, et admis successivement et publiquement à la paix et à la réconciliation, selon la mesure de leur ferveur, ou la durée de leur pénitence. La discipline extérieure a changé; le nombre des pécheurs croissant avec celui des fidèles, il n'a plus été possible de les séparer tous, et de les soumettre aux peines canoniques. Hélas! mes Frères, que resteroit-il dans l'assemblée sainte, si l'on en séparoit encore aujourd'hui, comme autrefois, les immondes, les fornicateurs, les adultères, les ravisseurs, et tous les pécheurs soumis alors à la pénitence publique?

Mais, mes Frères, les changements arrivés à la police de l'Eglise n'ont rien changé à son esprit. La ferveur des fidèles a pu se relâcher; la multitude des coupables a pu rendre impossible la durée et la publicité des peines; la nécessité des temps a pu suspendre des lois que la nécessité avoit d'abord établies; en un mot, la prudence a pu changer au dehors, ce que le premier zèle avoit d'abord ordonné : mais il y a une loi supérieure fixe et invisible, qui ne change point; une obligation de pénitence inséparable de l'Evangile, qui est comme lui, de tous les temps et de tous les lieux, et que le relâchement des mœurs, loin d'affoiblir, rend encore plus indispensable.

Tout chrétien doit crucifier sa chair avec ses desirs; tout pécheur

doit être puni : soit que vous regardiez ce que vous devez à la sainteté de la foi par votre baptême, ou à la justice de Dieu par vos crimes, la pénitence est pour vous l'unique voie du salut. Si vous ne vous renoncez pas sans cesse vous-même, vous n'êtes pas disciple de Jésus-Christ; si vous ne lavez pas dans le sang de la pénitence le vêtement de justice que vous avez souillé, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu : deux vérités immuables. En un mot, sans la pénitence vous périrez tous; c'est un arrêt qui n'excepte personne, et dont il n'est permis à personne d'appeler. Or quelle est cette pénitence?

Si vous la mesurez par l'Evangile, renoncez-vous sans cesse vous-même; portez votre croix chaque jour; appelez heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés; ne cherchez point votre consolation en ce monde; perdez votre ame pour la sauver; arrachez l'œil qui vous scandalise; ne comptez pour rien votre corps; n'attendez le royaume de Dieu que de la violence; regardez votre chair comme l'ennemi le plus dangereux de votre salut; aimez ceux qui vous haïssent; souvenez-vous que les abjections et les opprobres sont le caractère des enfants de Dieu; mettez la cognée à la racine de vos passions, et coupez jusqu'au vif, tout ce qui occupe en vain la terre de votre cœur : faites cela, et vous vivrez.

Voilà la pénitence que vous impose le titre seul de chrétien. A ce titre, vous avez ajouté celui de pécheur. Il ne s'agit plus de combattre et de se faire violence pour éviter de perdre la grace; c'est le devoir de toute ame fidèle, c'est la pénitence des innocents : il s'agit d'expier vos crimes passés; il s'agit de pleurer des chutes innombrables, et de déraciner des passions invétérées : nouveau genre de pénitence qui vous regarde; la pénitence des pécheurs. Voilà des règles que le changement des temps n'a point changées.

Or montrez-nous dans vos mœurs la pénitence même des innocents. Je suppose que vous n'avez point d'excès à pleurer, point de voluptés profanes à expier : vous êtes disciples de Jésus-Christ; cela suffit. Or vivez-vous conformément à son Evangile?

Renoncez-vous à tout ce qui flatte les sens? vous disputez-vous une parole même oiseuse? regardez-vous les afflictions comme des graces? êtes-vous doux et humble de cœur? aimez-vous ceux qui vous calomnient? portez-vous la mortification de Jésus-Christ sur votre chair? haïssez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? veillez-vous et priez-vous sans cesse? choisissez-vous la dernière place? et ce qui est élevé aux yeux des hommes, est-il méprisable à vos yeux?

Telle est la pénitence des innocents. Sans elle, sans cette conformité avec l'Evangile, vous seriez plus chaste que Susanne, plus irrépréhensible que Judith, plus charitable que Corneille; vous êtes perdu.

Et cependant, mes Freres, vous n'avez été ni chastes, ni tempérants, ni irréprochables : vous êtes pécheurs, vous le savez : la pé-

nitence des innocents ne suffit plus pour vous : vous devez à la justice de Dieu des réparations infinies. Que de plaisirs injustes et honteux à expier ! que de scandales à réparer ! que d'horreurs à effacer ! quelle conscience monstrueuse à purifier ! Il vous faut encore la pénitence des pécheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence ?

Ah ! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté et la majesté de celui que vous avez outragé : regardez la terreur de ses jugements, exercés autrefois sur des prévarications que vous compteriez à peine parmi vos fautes : regardez l'univers entier inondé par le déluge ; des villes coupables livrées à un feu vengeur ; des murmurateurs engloutis ; un simple violement du sabbat frappé de mort ; une légère défiance de Moïse punie par l'exclusion de la terre promise : regardez son propre Fils devenu la victime de nos péchés, et quels châtiments sa justice a exigés de celui en qui il avoit mis toute sa complaisance : regardez, et faites selon ce modèle.

Si vous en jugez par les règles que l'Eglise observoit envers les pécheurs qu'elle soumettoit à la pénitence publique ; paroissez ici, illustres pénitents qui gémissiez autrefois les années entières à la porte du temple, sous la cendre et sous le cilice ; et par tout ce que l'Eglise exigeoit alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, de prières, apprenez aux fidèles qui m'écoutent, ce qu'elle exigeroit encore aujourd'hui, si la sainteté de son esprit décidoit de la sévérité de ses règles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Eglise ne fait plus de cette pénitence une police publique ; mais la justice de Dieu, qui est immuable, vous dispense-t-elle de la pénitence secrète ? L'Eglise elle-même, qui ne s'est relâchée qu'à regret de la discipline extérieure, en conserve toujours l'esprit ; elle vous charge encore de vous imposer en secret des peines proportionnées à vos fautes, et d'être à vous-mêmes votre juge.

Et certes, mes Frères, de bonne foi pourquoi croiriez-vous aujourd'hui, sur le devoir de la pénitence, votre condition plus favorable que celle des fidèles des premiers temps ?

Est-ce que la justice de Dieu a changé ses règles ? Mais vous savez qu'en Dieu, il n'y a ni mutation, ni vicissitude ; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Est-ce que vos crimes sont moins énormes que ceux de ces premiers fidèles ? Hélas ! ils ne connoissoient pas même les horreurs que vous avalez comme l'eau. Une seule chute en faisoit quelquefois des pénitents publics ; et après une vie entière de souillure et d'iniquité, vous voudriez être plus déchargés qu'eux de l'expiation et de la pénitence.

Est-ce que dans ces premiers temps les crimes étoient moins excusables, et méritoient par là des peines plus rigoureuses ? Mais

l'idolâtrie d'où sortoient ces premiers disciples; les dissolutions du paganisme dans lesquelles ils avoient été élevés; les excès autorisés par la religion même qu'ils avoient sucée avec le lait; tout cela sembloit rendre après leur conversion, leurs chutes plus dignes d'indulgence et de grace: au lieu que vous, nourris des paroles de la foi, blanchis par la grace de la régénération au sortir du sein de vos mères, élevés dans une discipline sainte, affermis contre l'horreur du crime par les secours de la religion et par les exemples des Justes, vous ne pouvez justifier vos chutes que par un excès d'ingratitude et de corruption, qui les rend plus criminelles, et dignes d'un châtiment plus long et plus sévère.

Est-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs, sont devenus plus pardonnables? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avoient corrompu leur voie du temps de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu, et engloutis sous les eaux, que l'infortuné Achan, qui chargé contre l'ordre du ciel de quelques dépouilles de Jéricho, se trouva le seul anathème au milieu d'Israël: et d'ailleurs le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine; et c'est une folie de prétendre qu'à mesure que Dieu est plus outragé, il deviendra plus indulgent et plus favorable.

Est-ce enfin que la ferveur de ces premiers temps rendoit les fidèles plus propres à soutenir les rigueurs de la pénitence publique; au lieu que nous, nés dans des siècles plus relâchés, nous ne sommes plus en état de les porter, ni l'Eglise en droit de les exiger de notre foiblesse?

Quoi! mes Frères, la ferveur des premiers fidèles auroit armé l'Eglise à leur égard, de rigueur et de sévérité; et l'Eglise auroit réservé pour notre mollesse et pour nos déréglements, son indulgence et ses graces? Les premiers temps l'auroient donc vue une mère rigoureuse envers des enfants zélés et fidèles; et elle deviendroit en nos jours, pour des enfants rebelles et corrompus, une mère complaisante et facile? Ses châtiments étoient donc réservés à des siècles où l'on se repentoit encore si vivement de ses fautes; et pour les pénitents tièdes de nos jours, elle n'auroit plus que des faveurs et des récompenses? C'étoit donc un malheur pour ces premiers disciples de la foi, que l'abondance de leur componction; puisqu'elle leur attiroit une abondance de peines? leur ferveur qui faisoit tout leur mérite, faisoit donc aussi toute leur infortune; et notre lâcheté fait tout notre bonheur, quoiqu'elle fasse tout notre crime? Et depuis quand donc la vertu est-elle devenue un titre onéreux, et le vice un privilége favorable?

Non, mes Frères, comparez-vous de bonne foi à ces premiers disciples; vos crimes à leurs crimes, et leur pénitence à la vôtre. La religion ne change point; l'esprit de l'Eglise est encore le même; Dieu regarde toujours le péché des mêmes yeux; sa justice exige

tonjonrs les mêmes réparations ; l'Evangile nons propose encore les mêmes maximes ; le changement des temps ne change point les règles et les devoirs : sur quoi pouvez-vous donc croire que vous serez quitte devant Dieu de vos crimes, à meilleur marché, si je l'ose dire, que ces premiers fidèles? S'il y avoit des différences à mettre, vous le voyez, elles se tourneroient contre vous.

Et cependant comparez votre pénitence à la lenr : vous savez jusqu'où est montée la mesure de vos crimes ; que faites-vous pour les expier? Croyez-vous que quelques légères prières imposées par un ministre, peu éclairé, ou trop indulgent, effaceront devant Dieu ce chaos d'iniqnité, où votre ame a presque toujours été abîmée? croyez-vous que confesser simplement ses crimes aux pieds du prêtre, ce soit les punir ; et que des fautes qui ne s'expioient autrefois que par des années entières de gémissements et de macérations, seront expiées aujourd'hui, dès qu'on s'en sera déclaré coupable? croyez-vous qu'une vie entière de volupté sera purifiée par la simple absolution du prêtre trop facilement accordée, tandis qu'nne seule chute demandoit autrefois une vie entière de larmes et de pénitence? Croyez-vous que la voie ait été étroite pour les fidèles des premiers temps, et qu'elle soit devenue spacieuse et commode pour vons? que le royaume du ciel ait été pour eux le prix de la seule violence, et qu'il le soit devenu pour vous des plaisirs et de la paresse? que le Seigneur ait exigé d'eux jusqu'au dernier obole, et qu'il vous remette à vous toute la dette? en un mot, qne leurs crimes rares et peu fréquents, expiés sous la cendre et sous le cilice, pleurés avec une foi vive et une componction abondante, aient irrité la justice de Dieu, et que les vôtres plus innombrables et plus honteux, sans être punis et expiés, vous attireront sa miséricorde, et vous seront les garants de sa bonté et de sa clémence?

Et cependant où sont vos larmes, vos macérations, vos jeûnes, vos privations, et la persévérance de vos prières? où est cet esprit de componction et d'humiliation qui imprime à tontes nos actions un caractère de pénitence? Que souffrez-vous? de quoi vous privez-vous pour soutenir le titre de pénitent, le seul titre qni vous reste pour prétendre au salut?

Mais que dis-je, mes Frères! loin d'être pénitents, êtes-vous chrétiens? Quand vous n'auriez que les devoirs communs de l'Evangile à remplir, sans avoir de crimes à expier, n'auriez-vons rien à craindre de la justice de Dieu? Quelle vie que votre vie! quelles mœnrs que les nôtres! Quel siècle a jamais poussé plus loin le faste, les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse, et la bizarrerie des excès et des usages? quels temps ont jamais été plus malheurenx, et cependant plus outrés sur tout ce qui fait la félicité des sens et les joies des enfants du siècle? Choisissez les plus hommes de bien d'entre vous ; ces hommes vertueux que le monde canonise; ces femmes régu-

lières que la multitude approuve; ces élus du siècle, comme parle saint Augustin, dont la conduite au dehors est irréprochable : et voyez si vous trouverez dans leurs mœurs des vestiges même de la première sainteté des chrétiens; voyez si vous y retrouverez un seul de ces traits de la vie évangélique, qui tous ensemble font seuls le caractère des enfants de Dieu; voyez si leur vie soutiendra un seul des engagements de leur baptême, si vous y reconnoîtrez des disciples de Jésus-Christ, des enfants de la foi, des citoyens du ciel, des ennemis du monde, des hommes crucifiés, des étrangers sur la terre; et si de tout ce petit nombre d'hommes même ensemble, que le monde approuve le plus, vous en pourriez former un seul chrétien.

Ainsi nos devoirs sont encore les mêmes qu'autrefois; et les mœurs seules ont changé : ainsi la religion subsiste encore pour nous juger; et la foi, qui devoit nous sauver, s'est éteinte : ainsi l'Evangile a passé de nos pères à nous, et ne nous sert plus que de condamnation, après leur avoir servi de règle : ainsi le corps du christianisme se soutient, et l'esprit qui vivifie est éteint dans nos cœurs; et tout l'avantage que nous avons sur les infidèles, c'est que sortis d'une racine sainte, nous sommes devenus des rameaux sauvages qui ont dégénéré, et que nous avons enté sur l'olivier franc le germe de l'infidélité, et les mœurs corrompues du païen et de l'idolâtre.

Ne regardez donc pas, mes Frères, les mœurs publiques comme un titre qui vous rassure; c'est le fruit de cette instruction. Rappelez-vous sans cesse aux règles et aux devoirs : ne vous croyez pas en sûreté, parceque vous êtes la multitude; comme si votre conformité avec le monde, qui fait le caractère des réprouvés, pouvoit devenir le titre de votre innocence.

Et pour vous, mes Frères, qui, revenus des passions insensées, êtes entrés depuis long-temps dans les voies de la componction et du salut, rapprochez les foibles efforts de votre pénitence, du zèle et de la sainte austérité de ces premiers pénitents : loin de vous enorgueillir de vos justices défectueuses, qui, dans un siècle aussi corrompu, paroissent des singularités et des prodiges de vertu, parcequ'elles mettent entre vos mœurs et les mœurs du reste des hommes, tous pervers et corrompus, une différence infinie, humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire pour approcher de la pénitence et de la ferveur des premiers temps; et pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers fidèles, qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent, et que les Justes se raniment; que les uns sortent de leur léthargie, que les autres renouvellent sans cesse leur ferveur; que les premiers aient horreur d'eux-mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance; en un mot, que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres

ne se rassurent pas sur leurs vertus, afin que tous ensemble ils puissent un jour être réunis dans l'Eglise du ciel, et y jouir de la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

PANÉGYRIQUES.

AVIS AU LECTEUR.

Voici dix sermons pour la fête d'autant de Saints. Nous ne craindrons point de le dire : la plupart serviront de modèle aux prédicateurs, qui jugeront avec raison que l'instruction des auditeurs ne doit jamais être séparée de l'éloge du Saint ; au lieu que d'ordinaire, dans les panégyriques, l'orateur, uniquement occupé à étaler des pensées brillantes et ingénieuses, en bannit entièrement la morale, qui doit cependant faire le fond de tout discours chrétien. Nous ne ferons pourtant pas difficulté d'avouer que tous ces discours ne sont pas de la même force. Quelques-uns annoncent sans doute un grand talent, mais ne le montrent pas encore tel qu'il a été depuis. Falloit-il les supprimer ? nous en avons été tentés. Mais l'exemple de tous ceux qui mettent au jour les ouvrages des grands hommes nous autorise à conserver au public ces premières productions de la jeunesse de Massillon. N'est-il pas utile, en effet, de faire connoître aux jeunes gens que ce n'est jamais tout à coup, mais par degrés, à force de réfléchir et de travailler, que les plus grands génies même arrivent enfin à ce point de perfection qui les tire de la foule des auteurs, et assure l'immortalité à leurs ouvrages ?

SERMON POUR LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.
Jésus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie ou par ma mort
(PHILIPP., I, 20.)

Jésus-Christ n'a jamais paru plus grand que dans ses Saints ; et ces siècles heureux, où l'Eglise teinte du sang des martyrs gémissoit dans l'oppression, furent les siècles de sa magnificence et de sa gloire.

Voilà pourquoi l'Eglise nous rappelle sans cesse aux premiers âges de l'Évangile : elle nous présente ces héros de la foi, qui firent tant d'honneur à la religion ; ces grands modèles, la gloire de leur siècle, et la confusion du nôtre.

Mais parmi ces ames illustres qui rendirent témoignage à Jésus-Christ, et qui le glorifièrent dans leur corps, l'Eglise a toujours donné un rang d'honneur et de distinction à la sainte martyre dont

nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Agnès à peine sortie de l'enfance, victorieuse du monde et des tyrans, des plaisirs et des supplices : c'est le grand spectacle que l'Eglise présente à notre foi, et l'instruction en même temps qu'elle donne aux fidèles.

Nous excusons nos foiblesses sur l'âge, sur le tempérament, sur les occasions : la chasteté éminente de notre illustre vierge va confondre ces vaines excuses. Nous justifions notre mollesse et notre impénitence sur la foiblesse de l'homme, et sur l'incompatibilité de l'Evangile avec nos mœurs et nos usages : le courage de notre sainte martyre va détruire ces prétextes frivoles. Préjugé de foiblesse et de fragilité détruit par le triomphe de sa chasteté ; préjugé d'impénitence confondu par le courage de son martyre. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le sang des martyrs étoit encore la semence des fidèles, et les chrétiens persécutés accomplissoient encore dans leur corps ce qui manquoit à la passion de leur maître, quand Rome vit paroître l'illustre vierge que nous honorons.

Cette capitale de l'univers qui avoit trouvé le secret, dit saint Augustin, de réunir toute la sagesse de la philosophie, et de la politique humaine, avec toutes les extravagances du culte ; qui avoit tous les dieux les plus bizarres, et toutes les superstitions des nations qu'elle avoit vaincues ; et qui de toutes les folies de l'univers avoit, pour ainsi dire, formé la majesté de sa religion et de ses cérémonies, ne parut inexorable qu'à la sainte folie de la croix. Le démon, en possession de cette maîtresse du monde, la disputa longtemps à Jésus-Christ : il en coûta à l'Eglise ses plus illustres victimes ; et il fallut encore que cette ville célèbre, pour devenir une cité sainte et nouvelle, fût fondée sur le sang de ses apôtres, comme elle le fut autrefois sur le sang même de ses deux premiers fondateurs.

Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérants, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du paganisme, et l'admiration de tous les siècles.

La grace et la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors ; une jeunesse tendre et florissante, une beauté dont Dieu sembloit relever l'éclat, comme autrefois dans Judith, attirèrent d'abord sur elle les regards publics. Ce que Rome avoit de plus grand la rechercha : des époux terrestres se présentèrent ; et ne doutant pas que leur naissance et leurs grands biens ne devinssent un attrait invincible pour la médiocrité de sa fortune, ils comptoient déja pour épouse celle qui ne devoit avoir que Jésus-Christ pour époux. Quel écueil, en effet, pour une vertu vulgaire.

se refuse-t-on à cet âge à une fortune brillante qui s'offre, et surtout quand l'honneur et la religion n'y semblent mettre aucun obstacle? Il est vrai que l'idolâtrie de ces prétendus époux devoit alarmer la foi de notre jeune vierge. Mais la femme fidèle ne pouvoit-elle pas sanctifier le mari infidèle? D'ailleurs, y regarde-t-on de si près, quand il s'agit d'un établissement qui va nous assurer un grand rang et une fortune immense? Les mœurs, la religion, la piété, décident-elles de nos choix dans ce sacrement honorable? l'intérêt ou la passion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien sacré? les biens et les titres sont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier; les vertus y sont-elles comptées? On met tout en œuvre pour assortir les fortunes; on ne se met point en peine d'assortir les cœurs: pourvu que tout le reste convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une société sainte et indissoluble n'a souvent pour tout lien qu'une opposition secrète de caractère, qui va bientôt la troubler et peut-être la rompre: la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt désunis. L'ouvrage des passions ne sauroit être durable; on unit souvent, et on unit en vain, ce que Dieu avoit séparé. Tant de divorces scandaleux sont de foibles leçons, et ne rendent pas les mariages plus saints et plus prudents; et l'on voit tous les jours les plus grandes maisons périr et s'éteindre, par le sacrement même destiné à les soutenir et à les perpétuer.

Mais ce n'est pas la seule instruction que nous donne la préférence que fait Agnès du trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Nous regardons le déréglement comme une destinée de l'âge; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions; et que la régularité et la pudeur ne devienne une vertu, que lorsqu'un âge plus avancé nous en a fait une nécessité ou du moins une bienséance. Agnès à la fleur de l'âge ne connoît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence: ornée de tous les talents qui conduisent toujours à la perdre, elle en veille avec plus de soin à sa conservation. Tous les temps lui paroissent appartenir également à celui qui est le Maître des temps et le Seigneur de l'éternité; et le seul privilége qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut passer quelque chose à l'âge: et moi je vous dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, et que les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie. La saison des périls est-elle donc celle où il faut moins les craindre? les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume? faut-il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu; que le vice prépare les voies à la vertu, et que tous les plaisirs soient usés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur est doux?

D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse? Hélas! mes Frères, vous le savez, les premiers déréglements ne laissent-ils pas un fonds de foiblesse qui semble se fortifier avec les années? et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs.

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût? ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient? ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années, que ses attraits? ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls? Que dirai-je? n'achète-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne sauroit plus mériter? des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne foiblesse? et l'âge en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la bonte de son caractère? Vous voulez nous apprendre, ô mon Dieu! qu'on ne revient pas aisément à vous, quand une fois on vous a abandonné jusqu'à un certain point; et qu'un cœur livré depuis long-temps au monde et aux plaisirs, n'offre presque plus de ressource à la grace.

Mais du moins, direz-vous, si l'âge ne mérite pas quelque indulgence, le tempérament doit rendre nos foiblesses plus pardonnables: c'est un malheur d'être né d'une certaine façon. Peut-on se faire un cœur à son gré; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naissant une ame tendre et sensible? et ne trouvons-nous pas en nous des penchants auxquels on peut à la vérité se refuser quelque temps, mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée? C'est-à-dire, mes Frères, que lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui. Il ne s'est donc réservé que les ames dures et barbares? Il n'y a donc que les cœurs d'airain sur lesquels il puisse avoir quelque droit, et qui soient nés pour l'aimer? et dès qu'il nous a donné un bon cœur, le bienfait même devient un titre qui nous dispense de le servir, et une excuse qui semble nous autoriser à l'oublier et à lui déplaire? Quel blasphème! et quel outrage fait au souverain modérateur de la nature et de la grace, et à l'auteur de tout don excellent! Tout ce que nous avons reçu de lui, ne l'avons-nous pas reçu pour lui? et la sensibilité d'un cœur tendre, qu'est-elle, qu'une disposition et une facilité de l'aimer, que la nature elle-même a comme mise en nous, et dont nous abusons par une ingratitude criminelle, pour prostituer nos affections à la vile créature?

Quel cœur plus tendre que celui d'Agnès? J'aime Jésus-Christ, disoit-elle, et en l'aimant je deviens plus chaste; en m'unissant à lui, je me trouve plus pure; en le recevant au dedans de moi, je mets le sceau à ma virginité: c'est faire outrage à cet époux céleste, de croire que je puisse être touchée de quelque autre que de

lui. Périsse mon corps, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens : *Pereat corpus, quod placere potest oculis quibus nolo!* Elle fait usage pour Dieu seul d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Mais, de plus, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchants qui la combattent? où placerions-nous la violence qui ravit le royaume de Dieu, s'il ne falloit pour l'obtenir que renoncer à des plaisirs où nul goût ne nous entraîne? Vous alléguez le tempérament! mais quel est le pécheur qui ne devienne par là digne d'excuse? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des penchants qui les y portent? Le vice cesse-t-il de l'être dès qu'il a le cœur pour lui? seroit-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable? L'adultère de David fut-il moins odieux et moins puni du ciel, parceque ce prince étoit né avec un cœur trop foible et trop tendre? Les Justes ne trouvent-ils pas en eux, comme vous, des passions à réprimer? vainquent-ils sans combattre? n'ont-ils pas à résister à la chair et au sang? sont-ils pétris d'une autre boue que vous? et s'ils se livrent moins aux passions, est-ce parcequ'ils sont moins tentés, ou parcequ'ils sont plus fidèles? Qu'est-ce donc que ce prétendu tempérament qui diminue à vos yeux l'horreur de vos fautes? c'est un long usage de déréglement qui vous l'a rendu comme nécessaire; c'est un cœur subjugué par les passions, et pour qui l'occasion devient toujours une chute; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister : c'est une volonté livrée au crime; et qui à force de secouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienséances.

Et quel siècle a jamais vu plus de ces tristes exemples que le nôtre? Le crime se cachoit du moins autrefois; il fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle : c'étoit autrefois une œuvre de confusion et de ténèbres; il affecte aujourd'hui la lumière, et semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur leur front leur déshonneur et leur ignominie; tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas; compter comme autant de victoires et de titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piége; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le déréglement; et prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siècles précédents en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air; l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire; et le nom de la pudeur consacré à celui de la vierge illustre que nous honorons, devenu un nom de mépris et de risée. Alléguez-nous après cela le tempérament; comme s'il suffisoit de ne plus mettre de bornes au vice, pour le

rendre plus excusable. Mais tel est tous les jours le langage de l'impiété : c'est le tempérament seul qui fait les vertus et les vices. On ôte à l'homme tout usage de sa raison et de sa liberté ; et pour le rendre également peu digne de blâme ou de lonange, on le fait agir par pur instiuct comme la bête.

Enfin, vous ajouterez peut-être que ce n'est ni le goût, ni le tempérament, qui vous porte au désordre ; que vous étiez né avec d'heureuses inclinations ; et que les occasions seules ont fait jusqu'ici, et font encore tous les jours, tous vos malheurs.

Mais, plus vous étiez né heureusement, plus vous êtes coupable d'avoir rompu la digue que la nature elle-même sembloit avoir opposée à votre foiblesse ; plus vous rendrez compte à Dieu, d'nn cœur que vous avez livré à Satan, malgré tant de défenses heurenses, dont sa main miséricordieuse l'avoit environné. C'est-à-dire, plus vous trouviez en vous de peuchants qui vous inclinoient à la vertu, moins vous trouverez devant Dieu d'excuses à vos vices ; et les mêmes occasions qui sont pour les autres des malheurs, deviendront pour vous des ingratitndes et des crimes.

D'ailleurs, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont sédnit ? Sont-ce les talents malheureux des graces et de la beauté dont la natnre vous avoit pourvu ? mais quel usage en fit notre sainte vierge ? Mais c'est cela même qui auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse lorsqu'on les tourne contre lni ? n'y a-t-il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu ? Mais, de plus, n'ajoutez-vous pas aux graces de la natnre nn air dangereux qui les rend funestes aux antres et à vous-même ? n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins qui étoient déja un crime pour vous, avant que d'être un sujet de chute pour vos fréres ? n'avez-vous pas même peut-être fait suppléer aux talents, que la natnre vous a refusés, une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs, que toutes les graces d'une beauté chaste et pudique ? et n'avez-vous pas arraché, par des avances honteuses, des desirs criminels, où à peine auriez-vous trouvé de simples regards ? Vous dressez vous-même le piége, et l'occasion qui vous fait périr ; et vous vous en prenez à elle de votre perte.

Enfin, sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre ? les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu de notre sainte. Les sollicitations ; elle n'offre qu'une sainte fierté à des empressements profanes : on met tout en œuvre ponr toucher son cœur, et les efforts des hommes l'unissent plus vivement à Jésus-Christ ; et les flammes impnres qu'on fait briller antour d'elle, viennent s'éteindre dans l'ardeur qu'elle a pour son époux céleste. Hélas ! et vous avez été vous-même an-devant dn crime ; et la facilité de vos mœurs a été comme un signal de déréglement ; et vous avez cherché les regards qui vous fuyoient ; et

vous n'avez trouvé de goût que dans les lieux où l'innocence étoit en danger ; et les jours éloignés des occasions ont été pour vous des jours d'ennui et de tristesse ; et vous n'avez pu trouver de plaisir, où vous ne trouviez point de péril. Que répondrez-vous à Jésus-Christ ? et vos excuses ne deviendront-elles pas de nouveaux crimes ? Allégnerez-vous des séductions d'espérance et de fortune, qui vous ont fait succomber ? mais les plus illustres Romains offrent à Agnès, avec leur cœur, l'orgueil de leur grandeur et de leur opulence ; le monde vient mettre à ses pieds toute sa gloire et toute sa magnificence, et elle la foule comme de la boue ; et la couronne de la sainte virginité lui paroît préférable à l'empire de l'univers. Hélas ! faut-il le dire ici ? et c'est peut-être cette funeste passion qui a éloigné tous vos établissements, et mis un obstacle honteux à votre fortune ; et vous avez peut-être sacrifié toutes vos espérances à votre goût, et vous avez peut-être acheté au prix de votre gloire la honte de la volupté ; l'ambition vous a paru incompatible avec le plaisir, et vous n'avez connu d'autre gloire et d'autre fortune que la triste liberté de vous satisfaire. Enfin, vous nous allégnerez peut-être les terreurs et les menaces qu'on a employées pour vous séduire. Mais on présente à la foiblesse de notre jeune vierge l'horreur des tourments ; on alarme sa pudeur, en la traînant dans un lieu de prostitution et de honte ; on change en punition un vice, dont on n'a pu lui faire un attrait : et l'image honteuse du déréglement ne sert qu'à redoubler son amour pour la chasteté et pour l'innocence. Hélas ! et loin d'avoir eu à soutenir des terreurs et des menaces pour le devoir ; vous aviez tout à craindre en l'abandonnant, les fureurs d'un époux déshonoré, la censure publique, l'indiscrétion des complices de vos plaisirs, un éclat honteux qui alloit laisser sur votre front la tache éternelle du vice : et malgré toutes ces terreurs si capables de vous retenir dans les bornes du devoir et de la vertu, vous avez marché d'un pas ferme et impudent dans la voie des passions. Vous n'avez craint que de trop craindre : les obstacles sont devenus pour vous un nouvel attrait ; et vous avez trouvé dans les périls qui devoient vous dégoûter, une sorte d'assaisonnement pour le vice. O mon Dieu, tout se tournera contre l'ame criminelle devant votre tribunal redoutable ! Les exemples de vos Saints confondront ce vain langage d'excuses et de préjugés, que le monde oppose sans cesse aux préceptes de votre loi sainte : le pécheur n'y paroîtra plus couvert que de ses crimes et de sa confusion. La chasteté d'Agnès, mise à des épreuves si dangereuses, et toujours triomphante de toutes les séductions et de toutes les terreurs, prononcera un jugement terrible contre les désordres de notre siècle : l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, joint à celui de sa vertu, apprendra à celles de son sexe, que l'âge et les talents de la nature donnent à la vérité un nouveau lustre à la piété, mais ne peuvent jamais servir d'excuse au crime : en un mot, si tous les

préjugés du déréglement sont confondus par le triomphe de sa chasteté ; tous les prétextes dont l'impénitence se couvre, le sont encore plus par le courage de son martyre.

SECONDE PARTIE.

Les passions toujours pénibles, toujours entourées d'épines, ont pourtant reproché de tout temps à la vertu ses difficultés et ses peines. C'est un ancien langage du monde, de prétendre que l'Evangile pratiqué à la lettre, est une idée de perfection où l'homme ne peut atteindre. Il semble que Jésus-Christ, comme autrefois ces philosophes vains et frivoles, ne soit venu qu'étaler une morale sublime pour se faire des admirateurs, et non pas plutôt pour former des disciples ; et que sa loi sainte, qui est la loi du cœur et des actions, ne soit plus qu'un jeu d'esprit, et un ouvrage de spéculation et de paresse. On ne croit pas l'austérité de l'Evangile compatible avec la foiblesse de l'homme, et avec les mœurs autorisées par l'usage ; et l'on s'endort sur ces deux préjugés, comme si la loi pouvoit cesser d'être loi, parceque nous la regardons comme si elle ne l'étoit pas pour nous-mêmes.

Mais, mes Frères, quand la parole seule de Jésus-Christ ne suffiroit pas pour confondre nos vaines excuses ; Agnès tressaillant de joie au milieu des tourments, et hâtant elle-même, par une sainte impatience, la lenteur des bourreaux, couvrira de honte notre immortification et notre paresse, et justifiera plus la sévérité de notre condamnation, que l'Evangile même qui l'a prononcée.

Nous nous retranchons sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile. Sur l'âge : il faut pour l'observance rigoureuse des devoirs du chrétien une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses passions et sur soi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire ; et où toutes les passions pas encore modérées par les réflexions et par l'expérience, semblent sortir en foule du cœur avec une impétuosité à laquelle il seroit inutile d'opposer une digue : il faut laisser calmer ces premiers bouillons, et attendre que la raison plus rassise soit capable de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Agnès au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans : l'horreur de son supplice, qui alarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte et comme un nouvel éclat sur son visage : pas encore accoutumée à souffrir, elle paroît transportée d'allégresse au milieu des tourments les plus cruels ; et la délicatesse de son corps à peine propre à recevoir des plaies, est déja capable de les mépriser, dit saint Ambroise, et de remporter la victoire : *nondùm idonea pœnæ, et jam matura victoriæ* (S. Ambr.).

Et en effet, mes Frères, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Quoi, le sérieux? Mais la piété est dans la joie de l'Esprit saint : l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'allégresse; il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. Quoi, la violence? Mais c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir; que le cœur pas encore souillé reçoit avec moins de répugnance les impressions de la vertu; et que ses penchants n'étant pas encore enchaînés par les habitudes du vice, il lui en coûte moins d'éviter tout ce qui peut y conduire. Quoi encore; les réflexions, dont on n'est pas capable dans une grande jeunesse? Mais il faut devenir enfant pour être disciple de Jésus-Christ : la grace ne se plaît que dans la simplicité et dans l'innocence. Nos incertitudes croissent avec nos réflexions : plus nous raisonnons, plus nous nous embarrassons, plus nous enfonçons dans nos propres ténèbres. On sait tout quand on a la foi; et pour être plus éclairé, il suffit d'être plus docile. Quoi enfin, la fermeté et la persévérance? Mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances : les inégalités de la vie de l'homme ne prennent leur source que dans la diversité des objets, qui tour à tour les dominent; et un cœur pur et innocent est toujours égal et tranquille.

Hélas! mes Frères, ne nous reprochons-nous pas tous les jours à nous-mêmes le mauvais usage que nous avons fait de cette première saison de notre vie? ne nous redisons-nous pas sans cesse qu'il eût été aisé alors de prendre sur nous; que nous avions porté en naissant un cœur vertueux, que le crime alarmoit, et qui sembloit tendre les mains à la grace; que tout nous aplanissoit les voies de la vertu; que les sacrifices alors eussent été bien légers; que le monde et les passions ne nous avoient pas encore liés de mille chaînes indissolubles, qui nous laissent à peine la liberté de desirer notre délivrance; que notre cœur, pas encore corrompu par un long usage des plaisirs, ne trouvoit pas la piété si dégoûtante et si affreuse; qu'à mesure que l'âge nous a approchés du tombeau, nous nous sommes éloignés de la voie de la vérité et de la vie; et qu'enfin en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement, et dans l'amour désordonné des créatures? L'Evangile est donc la loi de tous les âges, comme il l'est de tous les sexes.

Je dis de tous les sexes : car quel prétexte pourroit alléguer ici le sexe en sa faveur contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Evangile? Les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force et une grandeur d'ame, dont les héros profanes n'ont jamais approché? Hélas! mes Frères, de quoi n'est pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la possède et qui la captive? quel courage! quelle force! quels sacrifices! les difficultés la raniment; le repos,

la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion : on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entreprises, qui sacrifient tout à leur injuste goût, qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme, et qui en ayant oublié la pudeur en ont aussi, ce semble, oublié la timidité et la foiblesse. Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut? la passion a su nous donner des forces et nous élever au-dessus de notre foiblesse, et la grace n'auroit pas le même privilège? Le salut éternel, mes Frères, ne demande ni des sacrifices si éclatants, ni des assujettissements si pénibles que le monde, et nous n'osons en essayer : Jésus-Christ est un maître bien plus aisé à servir que le monde, plus tendre, plus indulgent, plus compatissant, plus fidèle; et nous le regardons comme un tyran, qui rend malheureux ceux qui le servent. O mon Dieu, que l'homme est à plaindre de vous connoître si peu, et de se connoître si peu lui-même!

Qu'alléguerez-vous donc encore, la délicatesse du tempérament? Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion des raisons pour craindre les chaînes qui la lient et le glaive qui va l'immoler? mais vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang? s'agit-il d'offrir votre corps à la rigueur des feux, ou à la torture des supplices? Dieu ne demande pas la force du corps : il demande la pureté et l'innocence de l'ame; et alors celui qui est infirme peut dire : Je suis fort et puissant. Les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous. C'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnoissance, c'est le sacrifice intérieur des passions : ce sont là les vertus des foibles comme des forts; plus même ce corps de boue se refuse au travail et à la peine, et nous rend incapables de la soutenir; plus le cœur doit suppléer par la ferveur de son amour et de ses desirs à la foiblesse du corps terrestre. Hélas! mes Frères, il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujettissements que le monde et l'ambition vous imposent : et cependant la foiblesse de votre complexion y peut suffire; et cependant la santé est une foible raison contre le goût; et cependant malgré le dépérissement d'un corps, qui se refuse à vos dérangements, vous êtes de tout, et la vivacité de vos passions supplée à la foiblesse de vos forces. Mais pour remplir les devoirs de la religion, il ne faut qu'un bon cœur; je l'ai déja dit : une volonté pure et sincère supplée à tout; et Dieu nous compte les œuvres que nous voudrions accomplir, comme celles que nous avons faites : et cependant vous excusez votre mollesse et votre impénitence sur la foiblesse de vos forces : vous justifiez une vie toute dans les sens et dans les plaisirs, sur la délicatesse d'une complexion qui vous rend inhabile à la pratique des mortifications et des violences; comme si Dieu demandoit de

nous ce qui ne dépend pas de nous ; comme si avec une chair infirme on ne pouvoit pas avoir un esprit prompt et fervent ; comme si la religion consistoit dans la force du corps, et non dans les dispositions du cœur ; comme enfin s'il en étoit de nous, ainsi que de ces victimes figuratives de la loi, qu'on ne pouvoit offrir à Dieu que lorsqu'elles jouissoient d'une santé parfaite, et que leur corps robuste et entier n'offroit aux yeux ni tache, ni défaut, ni foiblesse. Donnez-lui sincèrement votre cœur : *c'est là*, dit Jésus-Christ, *toute la loi et les prophètes* (Matth., vii, 11).

Enfin vous nous opposerez en dernier lieu, l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit et dont il faut vivre dans le monde.

Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur ; et son martyre, de superstition et de folie? Quoi de plus singulier, selon le monde, que de renoncer à son âge à des établissements pompeux et préférer l'opprobre public et la rigueur des tourments, à des alliances éclatantes qu'elle pouvoit se flatter de concilier avec sa foi et son innocence? Mais elle savoit que la voie des Justes est une voie solitaire et peu battue ; que le monde a toujours eu le grand nombre de son côté ; et que pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que tiennent presque tous les hommes.

D'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié? mais c'est la religion toute seule, qui peut nous assurer des amis sincères et fidèles : avec les sentiments de la reconnoissance? mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs : avec la joie des conversations et des commerces? mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur et toute la bizarrerie de nos humeurs ; et une conscience pure est la seule source de la joie et des vrais plaisirs : avec le lien du mariage? mais c'est la foi toute seule qui rendant cette union sainte, la rend sûre et inviolable : avec les bienséances et les devoirs de la vie civile? mais c'est l'Evangile qui nous rend doux, humbles, affables, et qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes : avec les fonctions de la républiqne? mais, si les maximes de l'Evangile gouvernoient les empires et les royaumes, on ne verroit ni l'abus de l'autorité, et l'oppression des foibles ; ni la mauvaise foi dans les affaires, ni des fortunes monstrueuses, et par l'opulence qu'elles étalent, et par les injustices qu'elles cachent : ni l'innocent devenu le jouet et la victime du fourbe, ni la société déchirée par les haines, empoisonnée par les jalousies ; ni, enfin, les passions troubler et diviser les mêmes hommes que les seules passions réunissent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Evangile est opposé à la société? aux vices qui la déshonorent, aux passions qui la troublent,

aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion et la misère, aux jeux qui en font ou une fureur, ou un trafic éternel de ruse et d'artifice. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fonds, la paix, les devoirs, les bienséances. Vivez selon Dieu, et vous serez bon citoyen, bon sujet, bon mari, magistrat équitable, maître modéré, épouse fidèle, juste, désintéressée, charitable. Ne nous dites donc pas que la piété n'est pas compatible avec la vie du monde : du monde pervers et corrompu, il est vrai : du monde qui ne connoît pas Dieu; du monde qui est ennemi de toute vérité et de toute justice. Mais est-il nécessaire d'être fourbe, dissolu, voluptueux, injuste, vindicatif, irréligieux, pour vivre dans le monde? sont-ce donc les vices tout seuls, qui doivent lier les hommes les uns aux autres? N'est-ce pas là plutôt ce qui les désunit? s'il reste encore de la bonne foi, de l'équité, de l'humanité, de la sincérité parmi les hommes, n'est-ce pas à la religion que nous en sommes redevables?

Grand Dieu! je sens bien moi-même l'injustice des prétextes que j'oppose à mes devoirs : votre loi sainte n'est incompatible qu'avec mes passions : j'ai beau adopter le langage du monde contre la vertu, ma conscience s'élève contre moi-même, et me force de convenir en secret que si j'étois à vous, et que mes passions honteuses fussent éteintes, je serois meilleur père, meilleur mari, meilleur maître, ami plus fidèle, homme public plus appliqué et plus intègre, citoyen plus utile à mes frères. La piété seule met tout à sa place : mes passions seules font que j'abuse de mes talents, de mes biens, de mon crédit, de mes places, de ma fortune; elles seules troublent l'ordre de la société, que l'Evangile assure et sanctifie. C'est mon cœur tout seul, qui se révolte contre vous : ma raison, mes lumières, ma conscience, mon repos, mes intérêts mêmes, tout me sollicite en votre faveur; tout me presse de retourner à vous, ô mon Dieu! les chaînes seules qui me lient à mes déréglements, s'y opposent. Grand Dieu, rendez-moi les exemples de vos Saints utiles : faites que mes lumières l'emportent enfin sur ma foiblesse; que ma raison ne soit pas toujours le jouet de mes passions? Ne vous contentez pas de faire luire la vérité aux yeux de mon esprit : faites que cette lumière divine m'enflamme, brûle les liens honteux qui m'arrêtent, et me délivre dans le temps, pour m'assurer l'éternelle liberté de vos enfants! *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Cùm infirmor, tunc potens sum.
Je ne suis jamais plus puissant que lorsque je parois plus foible.
(2. *Cor.*, XII, 10.)

Plus on est attentif aux voies de la Providence dans l'établissement de l'Eglise, plus on y entrevoit je ne sais quels caractères divins, qui démêlent d'abord la religion de Jésus-Christ des opinions et des sectes, et ôtent à ses premiers progrès toute l'apparence des entreprises humaines. En effet, choisir des moyens assortis aux fins qu'on se propose ; mettre en œuvre la force pour triompher, l'éloquence pour persuader, la grandeur pour éblouir, les plaisirs pour corrompre ; c'est là comme le premier plan de la sagesse des hommes, et je n'y vois rien qui tienne tant soit peu du prodige. Mais que la foiblesse de Dieu ait été plus puissante que ce qu'il y a de plus fort parmi les hommes ; que toute la politesse du siècle d'Auguste, toute la volupté de l'Asie, la force des Romains, la sagesse des Grecs, la férocité des Barbares, l'orgueil des philosophes, les préjugés et la superstition des peuples ; enfin, que toute hauteur soit venue se briser contre la grossièreté, la foiblesse, l'ignorance et les travaux de douze pêcheurs ; que Daniel ait été l'arbitre des vieillards ; Goliath, le jouet d'un enfant ; Holopherne, ce conquérant impie, la proie et la conquête d'une femme ; que Gédéon, que Barac, que Débora, personnes foibles et viles, soient devenues la terreur des ennemis d'Israël ; que Moïse même, malgré sa timidité, et l'invincible embarras de sa langue, ait confondu les sages des Égyptiens, arraché à toute la puissance d'un grand roi une nation entière, et rendu ce peuple inquiet et intraitable docile à des préceptes pénibles et infinis : ce sont là, ô mon Dieu, les routes ordinaires de votre sagesse, toujours indépendante des moyens, toujours maîtresse des événements, et toujours marquant ses voies par des traits sensibles qui les distinguent si fort de celles de l'homme.

Je sais que dans ces siècles avancés la foi n'a plus besoin de ces événements singuliers pour s'établir dans l'esprit des peuples, et que la sagesse de Dieu se cache, pour ainsi dire, présentement sous les dehors communs de sa providence. Cependant, comme il se trouve toujours de ces Juifs charnels qui demandent des signes, chaque siècle fournit à la religion quelqu'un de ces grands spectacles, de peur que la foi qui n'est presque plus qu'une lampe fumante ne s'éteigne tout à fait, et afin que le Fils de l'Homme revenant puisse en retrouver sur la terre.

Tel a été du temps de nos pères François de Paule, cet homme si foible selon la chair, et si puissant selon l'esprit : cet instrument vil et méprisable aux sens : cette pierre mal polie dont parle Daniel, et détachée sans art de la montagne, mais qui conduite par une main invisible, sut humilier les colosses orgueilleux, briser la dureté des cœurs, et devenir elle-même une de ces saintes montagnes sur qui la céleste Sion est fondée : et enfin cette autre verge mystérieuse, sèche et fragile en apparence, mais qui entre les mains du Dieu de Pharaon commanda aux vents et à la mer, eut les clefs de la mort et de l'abîme, changea la face du ciel et de la terre, s'attira le respect même des rois qu'elle avoit frappés, et qui placée depuis dans le sanctuaire, poussa des branches saintes, et couvrit toute l'arche de ses feuilles. Mais c'est pour guérir nos erreurs, mes Frères, que je viens aujourd'hui vous raconter ses prodiges : c'est pour réformer les fausses idées que le monde nous donne de la gloire et de la grandeur; et vous convaincre, hélas! que les distinctions les plus brillantes, une naissance illustre, une supériorité de génie, un amas pénible des plus rares connoissances, une fortune riante, des dignités où le mérite seul peut conduire, des talents éclatants, l'art des intrigues et des négociations, les emplois de la paix et de la guerre, tout cela, si la grace n'en fait des moyens de salut, n'est aux yeux de la foi que comme un glaive fatal entre les mains d'un furieux, qui, après avoir servi quelque temps d'amusement à sa folie, devient l'instrument assuré de sa perte. Vous allez donc voir dans cet éloge la prudence du siècle réprouvée, la force confondue par la foiblesse, la science qui enfle céder à la simplicité qui édifie; et vous avouerez que jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, et que jamais Saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi : je réduis tout ce discours à ces deux réflexions. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A quoi se réduit, mes Frères, ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie; et dans cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels, quels sont les principaux objets qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain? c'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences et de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens; et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfants d'Adam; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvements, nos desirs, nos espérances; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, et le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit et nous enchante.

La noblesse du sang et la vanité des généalogies, est de toutes les

erreurs la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres et de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, et plus il nous approche de notre boue; que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que la noblesse du chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grace qu'il hérite de Jésus-Christ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissons est utile à tout; et qu'enfin l'origine comme la conversion du chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier.

Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes, que la Providence ménagea à François de Paule, une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, mais non pas dans celui de la gloire : il ne recueillit de ses pères qu'une succession d'innocence et de candeur; il n'hérita, comme les patriarches, que de la foi des promesses, et ne posséda rien dans une terre où il devoit être toujours étranger. Ce fut un autre Saül destiné par sa naissance à des emplois obscurs, et le dernier de la tribu la plus méprisée, mais qui devoit être à la tête des princes d'Israël, et devenir le chef et le législateur d'un grand peuple.

Peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile, ô mon Dieu, à l'accomplissement de vos desseins, et à l'agrandissement de votre héritage. Car qu'est-elle, mes Frères, cette naissance illustre? c'est une destination aux erreurs du siècle et à ses usages : c'est un engagement anticipé de crime et d'impénitence; c'est un titre pour se calmer sur les transgressions de la loi; c'est un nouveau péché d'origine, si j'ose le dire, ajouté à celui que nous apportons tous en naissant, et qui nous rend le salut encore plus difficile; en un mot, c'est souvent un préjugé de réprobation, et la suite des jugements impénétrables de Dieu sur une ame.

L'éducation de notre Saint répondit à sa naissance. Il ne fut pas comme Moïse, instruit dans les sciences et la sagesse des Egyptiens; mais il reçut comme lui de Dieu même le livre de la loi, et en exposa les préceptes et les ordonnances au peuple. On ne le vit pas comme Paul aux pieds de Gamaliel, s'instruire à fond de la variété des opinions et des doctrines; mais, comme cet Apôtre, sa foi l'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et là il apprit des secrets que l'homme profane n'est pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grace qui l'instruisit, et non pas le travail de la nature. Persuadé que les langues devoient cesser; que les prophéties devoient finir; que la science seroit détruite, et que l'amour seul ne périroit pas, il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie : ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieux; mais qui tira du seul trésor de la grace, ces lumières anciennes et

nouvelles que nous n'avons, nous, jamais qu'à demi, et à force de veilles et de recherches. On ne le vit pas dans les plus fameuses universités, passer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, et ouvrir par l'éclat d'une première réputation mille vues d'ambition à une famille : l'Esprit de Dieu le conduisit dans le désert avant presque qu'il eût conversé avec les hommes ; une résolution de retraite perpétuelle, qui n'est en nous que le fruit tardif des réflexions et de l'âge, fut en lui un essai de l'enfance ; et sur les traces du précurseur, il alla puiser dans la pénitence et dans la solitude cette haute réputation de sainteté, qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes mêmes leurs excès. Il apprit dans le silence à devenir la voix de celui qui crie dans le désert ; et à force de se croire le moindre de tous, et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grand des enfants des hommes.

C'est donc ainsi, Seigneur, que des pierres mêmes vous suscitez des enfants d'Abraham ; c'est ainsi que d'une matière vile et abjecte vous en formez un serpent d'airain élevé dans le désert pour le salut de votre peuple : c'est ainsi que d'un vase de terre cassé, d'un anachorète foible et infirme, vous en faites sortir une lumière qui met en fuite les ennemis d'Israël, et rend la paix et la tranquillité à l'Église ; c'est ainsi que la boue devient entre vos mains un remède pour guérir les aveugles : c'est ainsi, en un mot, que dans un poisson pris, ce semble, au hasard au milieu d'une mer orageuse, je veux dire dans un homme ignorant et muet, choisi parmi la foule, vous mettez un trésor capable de satisfaire les césars, et rendre la liberté à vos disciples.

Élevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de quelques légères connoissances qui nous démêlent un peu de la multitude : réjouissons-nous à l'aspect de ces petites lueurs qui nous frappent pour un moment, et ne nous font, ce semble, entrevoir les secrets de la grace et ceux de la nature, que pour nous faire voir à plein les bornes et la petitesse de l'esprit humain : creusons avec obstination dans ces profondeurs sacrées, et cherchons-y des vérités, qui semblables à ce feu sacré, que les Juifs avoient enseveli dans les entrailles de la terre, ne peuvent être retrouvées qu'au sortir de la captivité. Affliction d'esprit et aveu de notre ignorance ! un seul moment de grace développe souvent plus de vérités que de longues années de travail ; quelquefois une ame sainte qui ignore jusqu'aux noms des doctrines et des opinions, voit plus clair dans les voies de Dieu que les docteurs les plus consommés ; et dans tous les siècles il se trouve des disciples grossiers qui comprennent la parole de la croix et la naissance éternelle du Verbe, tandis que des maîtres en Israël ignorent les mystères familiers de la renaissance de l'homme.

Mais que prétends-je ici, mes Frères? briser l'orgueil de l'esprit, et non pas autoriser une coupable ignorance. Je sais que les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science; que nous avons l'honneur d'être des nuées saintes placées sur la tête des fidèles, pour faire passer jusqu'à eux les influences du ciel; que l'Ecriture nous compare à des aigles qui devons aller envisager fixement le soleil de justice, et de là nous rabattre sur la terre : je sais que ces deux grandes lumières que Dieu place d'abord dans le firmament sont le symbole des pasteurs de l'Église, et que l'esprit de notre ministère ne sauroit descendre sur nous qu'en forme de langue mystérieuse. Mais je voudrois que la prière et l'innocence fussent les sources sacrées de nos lumières; que le cœur d'un prêtre fût le dépositaire de la piété; que ces nuées ne fussent jamais des nuées sans eau; que ces aigles sussent s'assembler quelquefois autour du corps pour y prendre de nouvelles forces; que ces grandes lumières ne présidassent jamais à la nuit, et que ces langues célestes fussent toujours des langues de feu.

L'ancienne solitude du Mont-Cassin, si fameuse par les Saints qui l'avoient habitée; ce Carmel de l'Occident, cette demeure de prophètes consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitents, fut le premier théâtre des macérations et des rigueurs de François de Paule. Ecoutez-le, mes Frères : et dans un siècle où la charité est refroidie, l'esprit de pénitence éteint, et où un long usage de relâchement vous fait regarder les austérités de la loi comme des devoirs surannés, apprenez que l'Evangile est de tous les siècles; et que si, comme vous le dites si souvent, la nature baisse et devient toujours plus infirme, la grace ne baisse point, et fait même paroître plus glorieusement sa force dans nos infirmités.

Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur la montagne où François se retire, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, et l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Des sauterelles et du miel sauvage, du pain et de l'eau, ce fut toujours là son mets le plus délicieux : persuadé que l'usage des créatures est le prix du sang de Jésus-Christ, il ne s'accorda qu'avec mesure les plus insipides; et semblable à David, même dans des besoins extrêmes, il n'osa jamais se rassasier d'une eau, qui avoit été le prix du sang et le péril des ames. Marchant toujours pieds nus, couchant sur la dure, mêlant sans cesse son pain avec ses larmes, passant comme son divin Maître, les nuits en prières, ranimant dans ces heures destinées au repos, comme les Antoine, les Hilarion, l'assoupissement et la pesanteur de ce corps terrestre par des cantiques sacrés, déchirant sa chair et se châtiant le matin comme le Prophète; chargé de cette armure de Dieu, dont parle saint Paul, portant sur toutes

les parties de son corps les instrnments de justice; et dans un âge aussi tendre que celui de David, ayant déja l'usage de ces armes pesantes destinées à combattre Goliath, et à repousser les traits de l'ennemi.

Il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de chrétiens, qui dans un commencement de conversion se prêtent avec plaisir au joug de Jésus-Christ, ne sentent pas presque le poids de la croix, n'ont jamais assez à leur gré châtié leur corps, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, et ont besoin d'nn frein pour retenir l'impétuosité de l'esprit qni les pousse; mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, ralentir leur vitesse, reviennent de temps en temps à eux-mêmes; se permettent aujourd'hui un plaisir et demain une faute; et ne retenant de leurs anciennes pratiques que certain régime de pénitence, ne donnent plus, pour ainsi dire, à l'amour de la croix que des empressements de bienséance.

L'amour que notre Saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable. Les fatigues des voyages, les soins et les embarras de sa charge, les foiblesses mêmes et la défaillance de l'âge, rien ne put jamais le faire relâcher de sa première ferveur. Oui, mes Frères, arrivé à une extrême vieillesse, et dans un âge où la nature défaillante n'a presque besoin que de son propre poids pour succomber; chargé de mille fruits de pénitence, loin de recueillir les restes précieux de sa vie pour la consolation de ses chers enfants, il redouble ses austérités; et comme un autre Samson, c'est après mille souffrances et dans une caducité où il ne paroît avoir plus rien de redoutable à l'ennemi, qu'il sent plus de force que jamais ponr la destruction de cette maison terrestre qui tient son ame captive, et l'entière défaite des ennemis domestiques qu'il avoit si souvent vaincus.

Mais, oserai-je vous le demander ici, grand Saint! ce corps que vous châtiez avec tant de riguenr a-t-il été antrefois un corps de péché? faites-vons servir à la justice des membres qui ont servi à l'iniquité? armez-vous votre bras contre une chair qui se soit révoltée contre l'esprit? et comme un autre David, en immortalisant votre pénitence, immortaliserez-vous aussi vos foiblesses?

Hélas! Messieurs, le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère. Ce temple de l'Esprit saint ne fut jamais profané; et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avoit reçu du ciel dans le sacrement qui nous régénère.

Et de quel œil, ô mon Dieu, voyez-vous donc tant de pécheurs se présenter aux mystères saints sans aucun sacrifice d'expiation, et sans pouvoir vous offrir que des abominations qne le lendemain doit peut-être voir recommencer? de quel œil nous voyez-vous ménager à nos sens mille nouvelles félicités; forcer la nature pour l'obliger de fournir à notre volupté; suppléer par la variété des plaisirs

ce qui manque à leur solidité; assaisonner le dégoût qui les suit, de mille caprices sensuels; et nous rassurer après cela au lit de la mort sur le secours des sacrements, sur les trésors de votre miséricorde, et sur quelques sentiments de douleur que le péril présent excite plutôt que les désordres passés? Illusion, mes Frères : mais il est écrit que le monde sera dans l'erreur jusqu'à la fin, et il faut que les Ecritures s'accomplissent.

La pénitence de notre Saint fut toujours suivie de cette humilité profonde qui domine si fort dans son caractère, et qui, toute seule, vaut mieux que le sacrifice. Qu'il en est, en effet, de ces ames pénitentes qui en affoiblissant leur chair, fortifient leur orgueil; qui font de cet appareil de pénitence qui les environne, une espèce de trophée secret à leur vanité; qui dans les traces sacrées que les rigueurs de la croix laissent empreintes sur leur corps, lisent tous les jours leur propre mérite; et qui après avoir essuyé comme Jonas tout le poids du jour et de la chaleur, s'endorment peu à peu sur mille criminelles complaisances, et laissent enfin piquer par un ver invisible la racine de cet arbre chargé de tant de fruits de pénitence qui sèche en un instant, et les laisse exposés à toute l'ardeur des passions!

Ici ne craignez rien de semblable. Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre : devenu un spectacle digne des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous, et l'anathème du monde : il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse; point d'action si humiliante qui lui échappe; point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissements dignes de lui : les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés; mais, comme le Prophète, il craint la hauteur du jour, et sa chère vertu ne lui paroît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux et austère dont il enrichit l'Église, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, asile illustre qu'il ajouta aux villes de refuge déja établies dans Israël, le nom seul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre saint patriarche. Il n'en trouvoit pas à son gré, mes Frères, d'assez rampant à se donner : et nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus; et l'on voit parmi nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes pour les enter sur un nom obscur et à peine échappé de parmi le peuple! Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre? Hélas! nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant : contents chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres; et en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de désavouer leur nom.

On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance; être sur les formalités d'une délicatesse de mauvais goût et selon l'Evangile et selon le siècle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien et ses pas; et ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité.

Ajouterai-je ici que notre Saint s'éloigna toujours du ministère des autels et du sacerdoce chrétien? Renouvelant dans ces derniers siècles ces grands exemples que les premiers âges de la foi ont laissés à la religion, il n'osa jamais entrer dans le sanctuaire; et se contentant d'en être la victime, il se crut toujours indigne d'en être le prêtre. Quoi, mes Frères, un cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur; une bouche si souvent purifiée par le feu du ciel, toujours occupée à publier les louanges du Père céleste, l'instrument sacré de la conversion de tant de pécheurs, et qui tant de fois avoit fait descendre Jésus-Christ dans les ames, craignit de proférer les paroles redoutables qui changent les offrandes saintes et le font descendre sur les autels; des mains pures, qui levées vers le ciel, avoient pu arracher les morts de l'empire du tombeau, ne bénirent jamais le pain de vie; et des cœurs mille fois profanés, et encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint? et des bouches semblables à des sépulcres ouverts s'offrent tous les jours pour être employées au ministère de vie? et des mains criminelles, mille fois souillées par les abominations de Babylone, forcent tous les obstacles qui leur ferment l'entrée du sanctuaire, et ne frémissent pas de se voir consacrées par l'onction sainte, trempées dans le sang de l'Agneau, et occupées à offrir des dons purs et des sacrifices sans tache? Sainte discipline des premiers temps, pieux excès de nos pères sur le choix des ministres de l'autel, ancienne beauté du temple, que peut-on accorder que des larmes à vos tristes ruines?

Il est vrai, mes Frères, que depuis long-temps des Zorobabel ont travaillé à réparer les maux de la captivité: il est vrai que le nouvel Esdras [1] que le ciel nous a suscité depuis peu, va rendre la gloire de cette dernière maison semblable à la première. Nous l'allons voir lui-même le livre de la loi à la main, rétablir les mœurs d'Israël, et exposer ses préceptes et ses ordonnances aux prêtres et aux peuples. Nous l'allons voir parcourir les cités de Juda, répandre sur les contrées de sa dépendance des esprits de foi et de religion; et comme l'arche d'Israël, remplir de mille bé-

[1] Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris.

nédictions tous les lieux qui se trouveront sur sa course. Nous l'allons voir enfin comme un pontife innocent, séparé des pécheurs, appliqué à offrir des dons et des sacrifices, répandant son ame devant le Très-Haut, devenant la réconciliation des hommes dans les temps de colère, prenant sur lui les péchés de son peuple et les expiant par ses austérités, descendant jusqu'aux fonctions les plus communes du ministère; et en un mot, tel qu'un pontife qui ne s'est pas clarifié lui-même, mais qui a su attendre que celui qui avoit appelé Aaron, le fit asseoir dans le lieu d'honneur, et l'établit pontife des biens véritables et du tabernacle éternel. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour ce don que vous nous avez fait? et que nous reste-t-il à vous demander pour votre église, que des pontifes qui lui ressemblent? Passons à notre dernière partie, et après avoir montré qu'il ne fut jamais de Saint plus foible selon la chair, montrons qu'il n'en fut jamais de plus puissant selon l'esprit.

SECONDE PARTIE.

Dieu est admirable dans ses Saints; et la variété de ses voies sur les élus, est un de ces trésors cachés sur lesquels, selon l'expression du Prophète, sa sagesse répand des abîmes : *Ponens in thesauris abyssos* (*Ps.* XXXII, 7).

En effet, dans l'histoire de la religion, tantôt nous trouvons de grands hommes, qui sortis d'un sang illustre, élevés dans la connoissance des sciences et des arts, nés pour commander aux autres hommes, et destinés à l'éclat et à la grandeur, se sont ensevelis tout vivants dans des retraites sombres; et là ont attendu le jour du Seigneur, inconnus presque à la terre, ne voulant plus savoir que Jésus-Christ, environnés de misère et d'infirmité, et l'objet du mépris et des railleries des insensés.

Et d'autre part, la grace nous offre quelquefois des spectacles bien différents. Ce sont des hommes foibles, nés dans l'obscurité, nourris dans l'ignorance, soumis par leur destinée à toutes les créatures, et s'abaissant encore par un motif de foi au-dessous même de leur bassesse; et cependant devenus tout à coup l'admiration de leur siècle; décidant sur les points de la loi; exerçant un empire divin sur toutes les créatures; élevés au plus haut point de la gloire et de la réputation; et enfin remarquables par les mêmes endroits, qui auroient dû les rendre vils aux yeux des hommes.

Tel fut dans son siècle François de Paule. La vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse : cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, et au lieu le plus apparent de l'édifice : cette nuée obscure et sortie du centre de la terre, s'éleva peu à peu, couvrit le tabernacle, devint une colonne de feu, et servit de flambeau à ceux qui étoient assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort.

A peine établi dans sa chère solitude, et commençant seulement à goûter combien il est doux d'être oublié des hommes, et de vivre

sous les yeux de Dieu seul; une odeur de vie se répand malgré lui aux environs. Des bruits de sainteté et de pénitence viennent réveiller les villes voisines; et se glissent même jusque dans les cours des princes : de toutes parts le peuple de Dieu vient à Silo consulter le Voyant; et les souverains eux-mêmes, sous des habits empruntés, comme autrefois une reine d'Israël, paroissent dans sa retraite, et veulent apprendre les desseins du ciel sur eux de la bouche de cet autre Prophète. La France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui : du fond de sa solitude, il remplit le monde du bruit de son nom; et comme son divin Maître, c'est de l'obscurité même du désert qu'il est transporté sur le sommet du temple, et que là il devient un spectacle aux yeux de l'univers.

Les Saints, mes Frères, n'ont jamais éclaté que par là. C'étoient des enfants de lumière, qui, pour être moins prudents dans leurs voies que les enfants du siècle, n'ont pas laissé de mieux arriver à leurs fins. Ils ne connoissoient pas encore l'art pieux de s'insinuer dans l'esprit et dans l'estime des peuples : cette vertu fastueuse, qui ne retient guère de la piété que la contenance et le style, n'étoit pas le vice de leur temps. On ne les voyoit pas ménager avec adresse à leur zèle des occasions éclatantes de fatigue et de miséricorde : ils ne faisoient pas annoncer leur sainteté par mille traits extraordinaires; et ne ressembloient point à ces faux prophètes d'Israël, qui pour séduire plus sûrement la crédulité des peuples, et les empêcher de douter de leur don de prophétie, affectoient des figures bizarres, des inspirations soudaines, et des airs bien plus singuliers que les prophètes du Seigneur.

Confondez, ô mon Dieu, l'espérance des hypocrites : ne souffrez plus que votre saint nom serve à l'iniquité : maudissez ceux qui font votre ouvrage frauduleusement; qui regardent la piété comme un gain, et la simplicité de vos voies comme le chemin de l'honneur et de la gloire! Discernez vous-même les sentiers du Juste de ceux du pécheur : empêchez que le mépris dû à la fausse vertu ne retombe sur la véritable : et que vos serviteurs qui n'ont point de part avec les hypocrites, ne partagent point dans l'esprit de vos ennemis leur dérision et leur honte!

Si, malgré l'obscurité de sa retraite et de son nom, notre Saint fut d'abord exposé à l'admiration des peuples; on peut dire aussi que celui qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, tira en lui la lumière des ténèbres, et la science de ses voies les plus sublimes de la simplicité et de l'ignorance.

Quelle gloire pour la foi, mes Frères! un solitaire simple et sans lettres, je le vois tout à coup le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des simples et des enfants, et ayant la règle de la science et de la vérité dans la loi. Il parle le langage des hommes et des anges;

il est élevé à la dignité de prophète ; il pénètre tous les mystères ; il a toute science, et cette foi capable de transporter les montagnes. C'est le Samuel de son temps, l'interprète des volontés du Seigneur sur le peuple, le restaurateur de la doctrine et de la vérité, et l'arbitre de la religion et du culte des princes.

Rome même, le séjour du tabernacle d'Israël, où le Seigneur rend ses oracles et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources : les princes des prêtres députèrent vers lui, et le prirent pour Jérémie ou pour quelqu'un des prophètes : Sixte IV le consulta dans ses doutes, le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat ; et l'on vit pour la seconde fois le Moïse du peuple choisi, le législateur des tribus, s'en tenir aux conseils d'un autre Jéthro, peu instruit dans la loi et élevé dans le désert de Madian.

Quelle fut sa pénétration dans les voies de Dieu sur les ames ! Les sentiments de l'homme, qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en lui ; n'échappèrent jamais au discernement du sien : il découvrit les conseils des cœurs, et vit clair dans l'abîme des consciences ; et, comme l'agneau de l'Apocalypse, simple et sans art, il ouvrit les sept sceaux du livre mystérieux, où toute l'habileté et la prudence des vieillards auroit échoué.

Mais ce n'est pas aujourd'hui ce don de discernement, qu'on cherche dans les juges des consciences ; trop de lumières en eux nous gêne et nous embarrasse ; nous ne voulons pas qu'ils voient plus loin que nous-mêmes dans nos défauts. On craint ces lampes luisantes qui portent le jour dans les lieux les plus ténébreux du cœur, et n'y laissent rien à examiner : on s'accommode mieux de celles dont la foible lueur n'éclaire que la superficie des passions, et laisse toujours dessous des mystères d'iniquité sans les approfondir. En un mot, on veut des idoles qui aient des yeux et qui ne voient pas ; de ces aveugles à demi clairvoyants qui ne voient les hommes que comme des arbres, je veux dire qui n'en voient que les feuilles sans en découvrir la racine ; et l'on est content de soi-même, quand on a pu amener à son point le ministre de la réconciliation, comme si sa foiblesse pouvoit rendre Dieu injuste, ou son ignorance l'aveugler sur nos crimes. Semblables, si j'osois le dire, aux Babyloniens, on aime ces prêtres trompeurs, qui dévorant tout seuls nos sacrifices et nos iniquités, nous persuadent que le Seigneur les a dévorés lui-même ; et on n'a guère recours aux Daniel inspirés de Dieu, qui nous découvrent leurs routes secrètes, détrompent notre crédulité, et nous font toucher au doigt l'inutilité de nos offrandes et l'abus de notre culte.

L'Esprit de Dieu qui parloit dans notre Saint, n'étoit pas toujours ce souffle véhément et impétueux qui ébranla le cénacle et consterna les disciples : ce fut le plus souvent ce souffle doux et in

sinuant dont il est parlé dans l'histoire de l'homme innocent, destiné à tempérer l'ardeur du jour, et à annoncer à nos premiers pères la visite et l'approche du Créateur. Aussi le cœur des princes et des peuples fut, pour ainsi dire, entre ses mains : on ne résista jamais à la sagesse et à l'esprit qui parloit en lui. Mille pécheurs virent expier à ses pieds leurs passions criminelles ; autant de Justes y sentirent ressusciter la grace de leur vocation ; et sa parole fut une odeur de mort pour l'iniquité, et une odeur de vie pour la justice. Ferdinand, roi de Naples, entendit ce nouveau Jean-Baptiste, lui reprocher au milieu de sa cour ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la foi : il admira l'innocence et la simplicité de ce solitaire miraculeux, écouta des remontrances que la douceur et l'humilité rendoit presque toujours victorieuses, et touché comme David des charitables ménagements et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même. Je sais quelle est la délicatesse des grands et les foudres qui partent de ces montagnes d'orgueil du moment qu'on les touche : mais, ô mon Dieu, les rois entendroient, et ceux qui jugent la terre pourroient s'instruire, s'il se trouvoit des prophètes en Israël qui osassent porter votre parole devant eux ; et les princes ne seroient pas si loin du royaume de Jésus-Christ, si ses disciples en savoient mépriser les premières places.

Le même Père des lumières qui lui découvrit le secret des cœurs, le fit percer dans les ténèbres de l'avenir. Des fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise, qu'un grand Prophète avoit paru parmi eux, et que le Seigneur avoit visité son peuple. Il prévit les malheurs d'Israël et la captivité dont Jérusalem étoit menacée ; et comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un prince infidèle, et préparer les fers et les flammes dont on devoit enchaîner l'oint du Seigneur, et brûler le temple et la ville sainte. Mais qu'on est peu disposé, mes Frères, à écouter les prophètes d'Israël, lorsqu'ils n'annoncent que des choses désagréables! On traita ses prédictions de songe et de foiblesse ; et Mahomet entré dans l'Italie et déja maître d'Otrante, étoit sur le point de ravager l'héritage du Seigneur, venir placer l'abomination dans le lieu saint, et mettre sous un tribut infame la reine des nations et la maîtresse des provinces, que François de Paule levoit encore inutilement les mains vers un peuple plein de contradiction et d'incrédulité.

Mais vos miséricordes, Seigneur, vont toujours plus loin que nos misères : vous vous laissâtes toucher aux larmes et aux prières de votre serviteur ; et il obtint de vous un ange invisible qui frappa Sennachérib de frayeur, dissipa les nations assemblées, et rendit la paix et l'allégresse à votre Eglise. Eh ! ne susciterez-vous point en nos jours quelque nouveau prophète qui puisse à son tour obtenir de vous la fin de nos troubles et de nos calamités ? n'enverrez-vous

plus d'ange exterminateur pour dissiper les nations qui veulent la guerre? avez-vous livré pour toujours Jacob au pillage? vos tribus ont-elles juré de se détruire elles-mêmes, et de servir aux desseins de vos ennemis? et souffriez-vous qu'un autre Jéroboam pour se maintenir dans son usurpation, les divise, altère publiquement votre culte, et jette des semences éternelles de dissension entre Israël et Juda? Vous châtiez, Seigneur, nos iniquités, il est vrai : mais si les malheurs de nos familles, le sang de nos proches, les cris des peuples, et la désolation des provinces, ne sont pas encore capables d'arrêter la main qui nous frappe; ah! que tant de profanations toujours inséparables des guerres vous désarment, et ne vengez plus votre justice en multipliant les crimes sur la terre!

Qui pourroit ici vous représenter, mes Frères, notre Saint, cet homme pénitent, mortifié, et qui se permettoit à peine l'usage des viandes les plus viles; qui pourroit vous le représenter, dis-je, souverain de toutes les créatures; conduisant au tombeau et en rappelant à son gré; commandant aux vents et à la mer; éteignant l'impétuosité du feu; fermant la bouche des lions; vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre? l'Eglise ne vit peut-être jamais le spectacle d'une foi plus puissante : l'histoire de ses prodiges ne finit point; et c'est ici le seul lieu où l'on peut user de l'hyperbole de l'évangéliste, et dire que le monde entier n'en pourroit presque contenir le récit. Il marcha, comme les premiers disciples, sur les serpents sans en être blessé, ôta à des breuvages mortels tout ce qu'ils avoient de nuisible; imprima à son ombre même une force toute-puissante; exhala une vertu qui opéroit des prodiges tout à l'entour; affermit par sa foi les eaux de la mer, et sans être soutenu comme Pierre, de la présence de Jésus-Christ, il la traversa avec plus de constance et de sécurité que cet Apôtre. Que vous dirai-je, mes Frères, il mit sa bouche dans les nuées, selon l'expression du Prophète, et fit passer sa langue sur la terre; il ouvrit les cataractes du ciel, et changea ou rétablit l'ordre des saisons. Il fut la résurrection et la vie; fit voir les aveugles, parler les muets, ouïr les sourds, marcher les boiteux; et bienheureux ceux qui ne seront pas scandalisés en lui!

Car, mes Frères, quelle est aujourd'hui la fausse délicatesse du siècle sur les événements qui tiennent du prodige! On laisse, hélas! au peuple la simplicité et la candeur : la religion de ceux qui se piquent de raison, est une religion de raffinements et de doutes; et l'on se fait un mérite d'être difficile, comme si le royaume de Dieu venoit avec observation. Ce n'est pas que je veuille ici donner du crédit aux superstitions, ni autoriser tout ce que le zèle bon, mais peu éclairé, des siècles passés a laissé glisser de faux dans l'histoire de nos saints : mais je suis touché que sous prétexte de bon goût, on tombe dans le libertinage d'esprit; et qu'en s'accou-

tumant à douter des faits indifférents, on doute tôt ou tard des nécessaires. La simplicité, Messieurs, est inséparable de la foi chrétienne; il est beau même de se tromper quelquefois pour avoir voulu être plus religieux et plus docile : les plus grands hommes de la religion ont été des enfants sur les matières du salut. Et d'ailleurs, vous, mon Frère, qui contre toutes les régles de la droite raison, croyez imprudemment que Dieu vous sauvera dans une vie molle et mondaine, ce qu'il ne sauroit faire; vous refusez votre créance à des prodiges qui lui sont très possibles? ah! pourquoi êtes-vous si crédule lorsqu'il y a tout à risquer? et pourquoi faites-vous gloire de l'être si peu lorsqu'il n'y a rien à perdre?

Il faudroit ici pour mettre le dernier trait à cet éloge, après vous avoir montré l'obscurité de notre Saint suivie d'une réputation éclatante, sa candeur et sa simplicité relevée par le don de science et d'intelligence, sa pénitence et son infirmité devenue toute-puissante, vous montrer aussi son humilité récompensée, et investie d'hommages et de gloire. Vous l'auriez vu assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce et la conduite du peuple de Dieu : vous l'auriez vu entrer dans l'assemblée des vieillards d'Israël; et comme Daniel, régler leurs jugements et présider à leurs ordonnances. Vous auriez vu les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, et environné d'un appareil aussi humble que celui de Jésus-Christ entrant dans Jérusalem : vous l'auriez vu trouver partout les mêmes acclamations et une pompe aussi solennelle. Les cours des princes mêmes si peu indulgentes à la sainte folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on n'y rend guère qu'à la sagesse du siècle : et la folie mystérieuse de ce nouveau David n'empêcha pas les rois mêmes des Philistins, de le retenir à leur cour avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu.

Car, il faut le dire ici, ministres du Seigneur, les véritables Saints peuvent bien être incommodes au siècle; mais dans le fond ils n'y sont guère méprisés. La piété qui est selon Jésus-Christ, quelque part qu'elle se trouve, a je ne sais quoi de noble et de grand qui fait qu'on l'estime lors même qu'on ne veut pas l'imiter. C'est peu connoître le monde, que de prétendre nous faire honneur auprès de lui de nos misères et de nos foiblesses : tout corrompu qu'on le croit, il est encore assez équitable pour exiger de nous des exemples de régularité, et faire de la vertu même une bienséance à notre état; et le plus sûr moyen d'éviter son mépris, c'est de ne suivre pas ses maximes.

Aussi lorsque Louis XI se sentit frappé de la main de Dieu, ce ne fut point dans sa cour qu'il chercha un prophète : les vertus de François de Paule, la puissance, que Dieu lui communiquoit pour honorer sa sainteté, éclatoient dans tout l'univers. C'est lui que le

prince demande, il le fait venir des extrémités de l'Italie; et ce fut alors que notre Saint paroissant à la conr trompa l'attente dn souverain, et lui dit hardiment comme un autre Elie : Prince, vous monrrez; et vous ne sortirez plus du lit où vous êtes monté, que pour descendre dans le tombeau.

Qnel coup de foudre pour un prince qui aimoit la vie! il reçut en tremblant cet arrêt foudroyant. Hélas! qu'il est rare que les inqniétudes et les soupirs des mourants ne soient plutôt les agitations d'une ame qui se défend contre la mort, que des regrets sincères sur la vie passée! Si l'on lève alors les yeux au ciel, hélas! ce n'est que pour détourner le glaive fatal qui va trancher nos jours; et toutes ces marques de repentir qu'on donne dans ce dernier moment, et qui consolent tant les amis et les proches, sont d'ordinaire les derniers traits de notre arrêt et la mesure funeste de nos crimes.

C'est à ce voyage que le royaume doit l'établissement d'un ordre, dont l'Eglise a depuis été si honorée et le pnblic si édifié. La grandeur et l'austérité du Saint et de ses compagnons toucha les peuples : nos villes à l'envi s'empressèrent d'enfermer dans leurs murs ces anges de la terre; de toutes parts s'élevèrent de nouveaux édifices destinés à leur servir d'asile : les richesses de l'Egypte furent employées avec profusion à construire ces tabernacles d'Israël; et la France ne pouvant disputer à l'Italie la naissance de ce saint institut, lui en disputa du moins l'amour, et le zèle de son accroissement.

Nous avons, je le sais, succédé là-dessus an goût de nos péres : François de Paule et ses enfants sont encore chers à nos peuples; et c'est là comme la dévotion dominante des François. Mais d'où vient, mes Frères, qu'avec toute notre confiance envers ce Saint, nous sommes toujours si éloignés de le devenir nous-mêmes? Ah! c'est qu'outre qne nons bornons nos hommages à un cnlte tout extérieur et à certaines pratiques de piété qui ne gênent en rien nos passions, nous n'avons recours à lui comme ce roi mourant que lorsqu'il s'agit d'obtenir des favenrs temporelles, la délivrance d'un péril qui nons alarme, d'une infirmité qni nous accable, d'un chagrin qui nous mine et nous dessèche; et sur les besoins de l'ame nous sommes muets. On ne s'avise guère de demander la délivrance d'une passion qui nous tyrannise, d'une inimitié qui nous ronge, d'un endurcissement qui nous calme sur tout, de mille périls où l'on échoue, d'un naturel fragile et glissant qui nous rend le salnt si difficile.

Ce n'est donc pas, ô mon Dieu! le crédit de vos Saints qui diminue, comme nous le reprochent vos ennemis; c'est l'incrédulité des fidéles qui augmente. Vous êtes toujours le Père des miséricordes, et tonjours prêt à exancer nos vœux, lorsqu'ils vous sont présentés par les citoyens de la Jérusalem céleste : mais il faut que ces vœux

soient dignes de vous, et assez purs pour monter en odeur de suavité jusqu'au pied de votre trône. Et cependant, Seigneur, quelles ont été jusqu'ici mes prières et mes supplications! J'ai invoqué vos Saints dans mon affliction, il est vrai; mais je n'ai attendu d'eux que des consolations toutes terrestres, le succès d'une affaire, la régularité d'une saison, la vie d'une personne chère, la bienveillance d'un grand, l'élévation d'une famille: du moment que votre main m'a frappé, j'ai couru à leurs autels pour obtenir la fin ou l'adoucissement de mes peines; et ça toujours été là le motif de mes dons et de mes offrandes. Souvent même, je ne rougis pas de vous l'avouer, ô mon Dieu! souvent j'ai voulu les faire servir à mes iniquités, les intéresser dans mes foiblesses, les rendre protecteurs d'un desir qui vous déplaît, d'une espérance qui vous déshonore, d'un attachement qui vous blesse; et au lieu d'en faire des intercesseurs de mon pardon, j'en ai fait des confidents de mes fautes. Les Saints, mes Frères, rejettent ces hommages criminels; et la meilleure manière de les honorer c'est de suivre les traces qu'ils nous ont frayées dans les voies de la justice, qui nous conduiront comme eux à la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT BENOIT.

Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhùc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum.

C'est par la foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devoit arriver, et appréhendant ce qu'il ne voyoit pas encore, bâtit l'arche pour mettre le salut des siens à couvert; et c'est par-là qu'il condamna le monde. (*Hebr.*, II, 7.)

Dès que la voie du ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se préparoit de prononcer contre les hommes: quoique le temps de la vengeance fût encore éloigné, ce saint patriarche le compta, pour ainsi dire, arrivé; et le même jour où il connut que tout alloit bientôt finir, fut pour lui comme la fin de toute creature. Dès ce moment tout lui parut erreur et vanité parmi les hommes; toujours occupé de ce jour de colère, qui devoit exterminer toute chair, les plaisirs et les dissolutions auxquelles les hommes se livroient alors avec tant d'excès lui parurent comme les ris de ces fanatiques qui ignorent le danger prochain dont ils sont menacés, et qui ne sont dignes que de notre compassion et de nos larmes. Dès lors, sans s'arrêter à l'exemple de la multitude, il ne pensa plus qu'à prendre des mesures, de peur d'être enveloppé dans la malédiction commune; et peu content de travailler à sa sûreté, il éleva un asile où le salut des siens pût encore être à couvert. Par là, dit saint Paul, il vit les choses à venir comme si elles étoient présentes:

il devint l'héritier de la foi et de la justice des patriarches qui l'avoient précédé ; et il condamna le monde, auquel l'exemple de ses sages précautions fut inutile : *metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum.*

C'est sous cette image que je me suis proposé de vous représenter aujourd'hui le saint patriarche dont nous honorons la mémoire ; et ce qui m'a déterminé à la choisir, c'est qu'elle m'a paru encore plus heureuse pour notre instruction que pour son éloge : car ce n'est pas un récit embelli et exact des actions de saint Benoît, que vous devez attendre en ce jour, mais seulement une instruction simple et chrétienne, sur les principales circonstances de sa vie.

A peine la voix du ciel eut fait entendre à cet homme plein de foi, l'arrêt de malédiction que Jésus-Christ prononcera un jour contre le monde, qu'il le regarda comme déja condamné ; et ce qui devoit périr, il l'envisagea comme s'il n'étoit plus. Dès lors il vit la fin de toutes choses : les terreurs de l'éternité le troublèrent. Il méprisa ce qu'il ne pouvoit toujours posséder : les fausses joies, les desirs insensés, les vaines espérances des hommes ne lui semblèrent plus que les songes agréables d'un criminel, qui dort dans sa prison la veille de son supplice, et qui à son réveil doit entendre prononcer la triste sentence. Tout lui parut erreur, folie et danger dans le monde. Il pensa donc à sauver son ame de l'anathème général ; et touché ensuite du salut de ses frères, il éleva le premier cet asile si fameux depuis dans tous les siècles, où il pût les mettre à couvert de la colère à venir, et les sauver de ce déluge d'iniquité qui devoit faire périr toute chair : *metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ.*

Ainsi Benoît recueillit seul la succession de la foi, de l'esprit, de la justice des Antoine, des Hilarion, et de tous les hommes de Dieu qui avoient peuplé les déserts de l'Orient. Ainsi il condamna le monde que ses grands exemples ne purent corriger. Car la foi lui fit voir les choses à venir comme si elles étoient présentes, et les présentes comme si elles n'étoient plus : *Fide, responso accepto de iis quæ non videbantur ;* effrayé des malheurs qui menaçoient le monde, la foi le détermina à préparer un asile où son salut et celui des siens fût à couvert : *Metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ ;* et dans ces deux circonstances principales de sa vie, Benoît condamna le monde : *per quam damnavit mundum :* je veux dire les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger ; le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.

PREMIÈRE PARTIE.

La source déplorable de nos désordres est presque toujours dans

nos erreurs ; et nous ne faisons point de chute, où quelque faux jugement ne nous ait conduits. Aussi la grande différence que met l'Apôtre entre le juste et le pécheur, est que le Juste est un enfant de lumière, qui juge de tout par des vues hautes et sublimes ; et qui à la faveur de cette clarté supérieure qui le guide, démêle partout le vrai du faux, perce les dehors trompeurs répandus sur tous les objets qui nous environnent, et ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet : au lieu que le pécheur est un enfant de ténèbres; qui ne juge que par des vues fausses et confuses ; qui ne voit de tout ce qui est autour de lui que la surface et l'écorce ; et qui loin de porter la lumière sur les ténèbres qui l'environnent, répand ses propres ténèbres sur un reste de clarté que lui offrent encore les créatures, et les événements au milieu desquels il vit.

Or, mes Frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, et qui dérobent presque à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité. La première est une erreur d'espérance, qui formée par la vivacité du premier âge, et par le défaut d'expérience inséparable de notre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination, si capable alors de séduction, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir ; et l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet, que par ceux qu'on y trouve dans la suite. La seconde est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, sur les caprices du monde et l'amertume des plaisirs, laisse aux premières impressions que fait sur nous le spectacle du monde, le loisir de nous toucher, de nous amollir, de nous entraîner ; et profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'ame ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, et la corrompre sans ressource. Enfin la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages ; ses précipices comme des voies droites et sûres ; les précautions de la foi comme les foiblesses ou les excès d'une piété malentendue ; et nous fait marcher sans rien craindre dans des sentiers, où tous les pas sont presque des chutes. Or les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, et qui encore aujourd'hui condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

Il comprit, premièrement, que tout ce qui passe, et ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du chrétien né pour l'éternité. Il sentit, en second lieu, que tout ce que les créatures peuvent ménager de plaisirs au cœur de l'homme, n'est qu'un peu d'eau jetée dans la fournaise, qui l'allume loin de l'éteindre ; que ce n'est qu'un amas de remords et de vers dévorants, qui rongent le cœur loin de le rassasier ; et que tout ce qui n'est pas Dieu peut le surprendre, mais ne sauroit le satisfaire. Enfin, il découvrit que le

monde étoit le lieu des tentations et des naufrages ; et que la piété ne pouvoit y rencontrer, ou que des piéges dressés partout pour la séduire, ou que des scandales établis pour l'affliger, ou que des obstacles propres à la décourager et à l'abattre.

Envoyé à Rome en un âge encore tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières années, par tous les secours que pouvoit fournir à l'éducation un séjour si célèbre, il suivit la route ordinaire à ceux de sa naissance et de son rang ; il répondit aux desseins de ses proches, qui, par les vues inséparables de la chair et du sang, rapportoient les soins de son éducation, non à le former pour le ciel, mais à l'élever dans le siècle. Il se fit instruire, comme Moïse, dans la sagesse et dans la science des Egyptiens ; il cultiva quelque temps par les secours humains les grands talents qui parurent depuis en lui. Les études qui fraient le chemin aux honneurs et à la fortune, furent les premières occupations de sa jeunesse ; mais la grace s'étoit réservé le droit de les sanctifier, et de se servir de toute cette vaine science de l'Egypte, pour en former, comme autrefois dans Moïse, le législateur d'un peuple saint, et le chef qui devoit conduire au désert une nouvelle armée d'Israélites pour s'y offrir eux-mêmes en sacrifice au Seigneur.

C'est à l'entrée de cette carrière, dit saint Augustin, que se forment dans l'ame, peu instruite encore sur les caprices de la fortune, sur l'instabilité et l'injustice du monde, que s'y forment, dis-je, des vues d'élévation, des espérances flatteuses, d'agréables songes. C'est dans ce premier âge qu'on se donne pour ainsi dire à soi-même tout ce qu'on ose souhaiter ; qu'on croit déja voir à ses pieds, comme le jeune Joseph, les astres mêmes du firmament qui nous adorent ; et que l'imagination, pas encore détrompée par l'expérience, rassemble tout ce qui se trouve partagé dans les autres de graces, de talents, de bonheur, pour s'en former à soi-même une destinée à son gré, et un avenir chimérique.

Mais la foi, dit saint Grégoire dans la Vie de notre Saint, la foi, qui mûrit de bonne heure la raison, et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux ames que le monde a séduites. A l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant ; c'est-à-dire comme un songe, qui après avoir quelque temps réjoui notre imagination, se dissipe enfin tout d'un coup, et ne nous laisse rien de plus réel que le regret inutile d'avoir pu le prendre si long-temps pour quelque chose de vrai et de solide. Il retira le pied, ajoute saint Grégoire, qu'il avoit comme avancé dans les voies périlleuses du siècle : il interrompit les études que l'usage commence, et que l'ambition soutient et achève : il renonça à de vaines connoissances, qui ne devoient pas le conduire à la seule *vérité qui nous délivre* : il regarda tous les moyens de parvenir comme des

sentiers semés de précipices, où les plus heureux sont ceux, qui par des dangers infinis, arrivent à un danger encore plus grand; et s'éloigna du monde en un âge, où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs réelles qu'il accorde.

Oui, mes Frères, telle est l'illusion la plus universelle, dont le démon s'est servi dans tous les temps pour séduire les hommes. Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, et que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissoit les peines de notre état présent, et ne lioit encore nos cœurs au monde, il ne faudroit, pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun en secret ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne sauroit faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne sauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons : nous charmons nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique; et par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours; mais où nous prenons de notre méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles.

Voilà l'état de presque toutes les ames que le monde et les passions entraînent. Le Seigneur prévoyant que les biens invisibles n'exciteroient que foiblement notre foi, et que les impressions des sens plus vives et plus présentes nous entraîneroient toujours de leur côté, avoit répandu sur tous les objets sensibles des dégoûts et des amertumes capables de refroidir le penchant violent qui nous y porte, et de nous rappeler aux biens éternels. C'est par là qu'il avoit voulu soutenir la foiblesse de notre foi, et nous faire trouver le remède dans le mal même : aussi, par une suite de cette sagesse miséricordieuse, il a dispensé avec un ordre si admirable et si divin nos destinées, que, quelque heureuse qu'en paroisse la condition, il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Mais loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos desirs : nous ne jouissons jamais; nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons; nous n'y sommes pas assez heureux; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes : ce n'est pas un bonheur qui nous éloigne de Dieu (car il n'y en a point hors de lui); c'est une vaine image, après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre; c'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais

que de loin, et qui s'évanouit, et s'éloigne encore lorsque nous croyons y toucher et le saisir. O mon Dieu! et c'est à ces songes, que nous sacrifions notre bonheur éternel! le monde tout seul est trop triste, et trop dégoûtant pour nous plaire et pour nous séduire : il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, et que nous aidions par nos erreurs l'impuissance de ses attraits. Ainsi ce monde misérable et réprouvé que nous aimons, n'existe nulle part : c'est une chimère qui n'est qu'en nous-mêmes ; c'est une divinité imaginaire, qui est l'ouvrage de notre cœur tout seul ; ce sont nos desirs et nos espérances, qui sont nos dieux auxquels nous sacrifions tout, et qui forment nos seuls plaisirs et nos passions les plus violentes Première illusion, dont la foi détrompa Benoît : l'âge des espérances et des erreurs, fut pour lui l'âge des sacrifices et de la vérité.

Mais non-seulement la foi l'éclaira sur cette erreur de l'espérance, si dangereuse quand on commence à entrer dans le monde ; elle le préserva encore de cette erreur de surprise, que la nouveauté des plaisirs, le défaut de réflexion, et le torrent des exemples et des usages rend comme inévitable à ce premier âge. Car, mes Frères, qu'il est difficile d'offrir d'abord aux illusions du monde, pas encore approfondies, un esprit en garde, pour ainsi dire, et une ame qui se défie de ses embûches! C'est alors que l'on ouvre indiscrètement le cœur à tout ce qui s'offre pour le toucher et pour le corrompre ; que la raison reçoit sans attention toutes les fausses maximes répandues dans le monde, que tout ce qui plaît paroît avoir droit de plaire ; que tout ce que l'exemple commun autorise semble juste; que les éloges qu'on donne à nos talents, nous persuadent que nous n'en devons user que pour nous-mêmes; et qu'on ne se défie, ni de l'artifice des hommes, ni de l'amertume des plaisirs, ni des tristes suites des passions. Ces grandes leçons sont d'ordinaire le fruit des réflexions et de l'âge; et les plus heureux sont ceux à qui il a été nécessaire qu'ils fussent séduits pour se détromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées.

Mais Benoît, dit saint Grégoire, parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs, sans qu'il eût coûté à son innocence pour s'en instruire. Sa retraite ne fut pas le fruit de ces dégoûts inévitables, que la longueur des passions traîne toujours après elles : il ne sortit pas du monde comme un homme qui fait naufrage sort du milieu des flots à peine à demi essuyé, et bien résolu de ne plus se fier à leur inconstance. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le desir de l'abandonner; et il chercha la solitude comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes.

Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grace de Jésus-Christ : il est beau de s'arracher enfin au monde,

auquel on tenoit depuis long-temps par mille liens injustes; de rendre enfin à Dieu un cœur que les passions insensées lui avoient ravi; et en le portant enfin au pied de l'autel, dans le secret d'un saint asile, s'appliquer à le purifier par les larmes, par la componction et par les saints exercices de la vie religieuse. Mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire : c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel : c'est un sacrifice, pour ainsi dire, lugubre, qu'on va faire au Seigneur, où la victime n'est parée que de deuil et de tristesse. Il semble que les ames qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon, sont bien plus propres à être consacrées à Jésus-Christ, parmi les vierges saintes qui le servent, et à devenir sa portion et son héritage : il semble qu'il habite en elles avec plus de plaisir; qu'il y règne plus en souveraiu; et qu'il les voit avec plus de complaisance autour de son autel, parer le festin de l'époux de leur robe de candeur et d'innocence.

Aussi ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très ordinaire à des pareuts même pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfants aient connu le monde, avant de les consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Outre qu'il est rare de vouloir le connoître, ce monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu; et que cette expérience est toujours trop cher achetée : quand même on en sortiroit sans y avoir reçu de plaies mortelles; quand même, comme il n'arrive que trop souvent, la grace de la vocation n'échoueroit pas contre des épreuves qui ne sont point dans l'ordre de Dieu, et qui sont plus capables de la corrompre et de l'éteindre, que de l'éprouver; quand cela seroit, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes, qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite. Ces vaines images, pas encore effacées, se représentent sans cesse à l'ame retirée, la rappellent à des objets qu'elle ne pourroit jamais assez oublier; sont nourries même et comme réveillées par le calme de la solitude, où rien ne s'offre pour en faire diversion, et deviennent, ou l'écueil, ou le trouble, ou la tentation continuelle de sa retraite. Il faut qu'elle se défende et contre les dégoûts présents de son état, et contre le souveuir de ses plaisirs passés; qu'elle surmonte et les répugnances d'un cœur que le joug de Jésus-Christ révolte, et les égarements d'une imagination qui s'emporte et s'échauffe d'autant plus qu'on veut la gêner et la contraindre : de sorte que le même monde souvent, au milieu duquel on avoit vécu sans l'aimer, quand une fois on a mis ses dépouilles au pied de l'autel, et qu'on ne le voit plus que de loin, paroît dans ce point de vue plus aimable qu'auparavant; touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois; et par une bizarrerie du cœur humain, le monde trouve dans l'heureuse nécessité qu'on s'est imposée de le haïr, un nouvel attrait pour nous plaire.

Mais, mes Frères, Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes, le détrompe enfin, et le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux; il n'attend pas que les cris d'un cœur toujours inquiet au milieu de la jouissance des objets criminels, le rappellent enfin à cet objet éternel qui seul peut calmer nos desirs, parceque seul il peut remplir tous nos besoins : il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience; nous, instruits par nos propres dégoûts; lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable; nous qui, comme le reprochoit autrefois Tertullien aux païens, portons encore une ame chrétienne au milieu de toutes les passions qui la souillent; et qui, dans le temps même que nous offrons de l'encens, et que nous prostituons nos hommages à la volupté, à l'ambition, à la gloire, et à tant d'autres divinités injustes, reconnoissons au fond de notre cœur qu'il y a un Dieu suprême et éternel, qui mérite tout seul notre amour et notre culte; lui adressons même des soupirs et des regrets que la tristesse du crime nous arrache; sentons vivement que le monde, auquel nous sacrifions notre salut éternel, n'est rien, c'est-à-dire, qu'il n'est au fond, que l'ouvrage de nos passions et de nos erreurs : nous, qui éprouvons tous les jours combien il est triste d'être livré à soi-même, et de porter le poids et les inquiétudes d'un cœur criminel : nous qui après avoir essayé si long-temps de tout ce qui peut flatter notre cœur, n'avons réussi qu'à augmenter sa noirceur et sa tristesse : nous, sans consolation du côté de Dieu, que nous ne servons pas; sans douceur du côté des plaisirs, qui ne nous touchent plus; sans repos du côté du cœur, qui est devenu le théâtre de nos remords et de nos inquiétudes; nous, mes Frères, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes. Nous n'osons rompre les liens qui nous accablent et que nous portons à regret : nous balançons de rejeter loin de nous un breuvage dont nous ne buvons plus qu'une lie amère : nous flottons, dit saint Augustin, entre le dégoût du monde et le dégoût de Dieu; entre la lassitude des passions et le peu d'amour pour la justice; entre l'ennui des plaisirs et de la vertu : *fastidio justitiæ, et saginâ iniquitatis* (S. Aug.). Nous nous défendons, et contre les amertumes que le monde nous fait sentir à chaque instant, et contre les attraits que la grace nous montre de loin. Eh! jusques à quand suivrons-nous donc malgré nous-mêmes des voies si semées d'épines, si pleines d'ennui, de travail et de tristesse? pourquoi s'obstiner jusqu'à la fin à nous attacher à l'ombre qui nous fuit, à l'erreur qui nous accable de son vide et de son néant, et fuir la vérité, qui nous rappelle et qui seule peut nous rendre la tranquillité que nous avons perdue? O mon Dieu! quel est donc l'incompréhensible enchantement de l'homme, de vouloir

périr malgré ses desirs, ses remords et ses lumières! et êtes-vous donc un maître si cruel et si dur à ceux qui vous servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grace?

Enfin, la dernière erreur que les lumières de la foi découvrirent à Benoît fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire, en effet, aux personnes qu'un heureux tempérament et les préventions de la grace ont préservées de la corruption au milieu du monde, et qui n'ont jamais fait de grandes chutes, de ne compter pour rien les dangers où presque tous les autres périssent; d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, de ses usages, de ses plaisirs, de ses maximes, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis nécessaires pour la conserver; et de ne voir point de mal, où elles se persuadent qu'il ne s'en est jamais trouvé pour elles. Une certaine innocence extérieure, accompagnée presque toujours d'un cœur plein d'amour-propre, d'attachements mondains, de desirs terrestres, de paresse, d'indifférence pour les choses du ciel, cette innocence, dis-je, qui souvent n'est le fruit que d'un naturel tranquille et paresseux, nous rassure; nous rend les maximes de la piété sur la fuite du monde et de ses périls, fades et inintelligibles; nous fait regarder la retraite et les circonspections rigoureuses des ames fidèles comme des voies outrées et singulières; et nous établit dans un état de sécurité, où les dissipations du monde ne touchant point à cette probité tout humaine qui contente notre amour-propre, corrompent pourtant notre cœur, et y font des plaies d'autant plus incurables, que n'étant pas sensibles, elles nous intéressent moins à leur chercher des remèdes.

Or voilà l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable : il se défia d'un ennemi qui paroissoit l'épargner, et qui compte nous avoir vaincus, dès qu'il a pu nous persuader qu'il n'étoit plus à craindre.

Il se retira donc de Rome. Ce lieu, dit saint Grégoire, dont les merveilles et la magnificence attirent de toutes parts les étrangers, ne lui parut plus qu'une vallée de larmes : cette ville si superbe, le théâtre des grandeurs et des espérances humaines, ne fut plus pour lui qu'une scène puérile, où les rôles les plus brillants ne sont que des personnages d'un instant : ce séjour si fameux par ses délices, ne lui offrit plus que des serpents cachés sous des fleurs, sur lesquelles malgré l'attention la plus rigoureuse, on ne pouvoit marcher long-temps sans recevoir quelque piqûre mortelle. La nouveauté de son dessein, en un siècle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert. Car qu'importe à une ame à qui Dieu lui-même montre une voie, que les hommes la trouvent sin-

gulière? et que sert d'avoir des exemples, quand on a la grace pour guide!

L'esprit de Dieu conduit donc Benoît au désert. La retraite même qu'il avoit d'abord choisie, aux environs de Rome, ne le cachant pas assez à son gré au monde, il en cherche une plus austère : il craint de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déja de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde. Il regarda ces applaudissements naissants comme un monde encore plus dangereux que celui auquel il avoit renoncé : il trembla que les dons de Dieu ne s'affoiblissent en lui par des complaisances humaines; et ne voulant fuir le monde que pour en être inconnu, et non pour en être recherché, il craignit même l'utilité qui pouvoit revenir aux hommes de ses exemples. En vain quelques-uns de ses disciples, instruits de son dessein, s'efforcent de l'en dissuader, ou se disposent du moins à le suivre dans sa nouvelle solitude. Il se dérobe à ce nouveau peuple, qu'il avoit attiré au désert : il se retire seul comme Moïse sur la montagne, pour y mourir au monde et à lui-même, et pour y cacher son tombeau au reste des hommes; et là, dans le fond d'un antre, caché aux yeux de l'univers, et connu de Dieu seul, il goûte à loisir ces consolations ineffables que la grace ne manque jamais de verser abondamment dans une ame qui s'est dépouillée de tout, et d'elle-même, pour être tout entière à Jésus-Christ.

Ce n'est pas, mes Frères, que les cloîtres et les déserts soient la vocation générale de tous les hommes : Jésus-Christ qui ordonne à ce jeune homme de l'Evangile de renoncer à tout et de le suivre, ordonne à un autre de retourner dans la maison de son père, et d'annoncer les merveilles que le Seigneur avoit opérées en lui. Mais je dis que vous, mon cher Auditeur, pour qui tous les périls sont presque des chutes; vous qui, malgré mille bons desirs, éprouvez toujours dans les mêmes occasions les mêmes foiblesses; vous, qu'un fonds de complaisance rend si peu ferme contre les persuasions et les exemples; vous, enfin, qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous serez exposé : je dis que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos penchants, l'arrêt qui vous sépare du monde; que l'exemple des ames fidèles qui conservent au milieu du monde l'innocence et la piété ne doit pas vous rassurer, ni vous servir de modèle; que vos plus saintes résolutions y échoueront toujours; que tous vos sentiments de piété n'y seront jamais à l'épreuve de la première occasion : que votre vie ne sera plus qu'une révolution éternelle de chutes et de repentir; et que le seul avantage que vous aurez sur les ames endurcies, ce sera de périr avec un peu plus de remords qu'elles.

Ce n'est pas, comme je l'ai déja dit, que le monde ne puisse être un désert pour une ame chrétienne. Judith, au milieu de Béthulie, vivoit dans le secret de sa maison; et ni le rang qu'elle tenoit parmi

son peuple, ni sa jeunesse, ni sa beauté, ni ses grands biens, ne purent jamais lui persuader que les plaisirs et les usages d'un monde corrompu pussent devenir une loi, ou une bienséance même, pour une fille d'Abraham. Mais, pour suivre son exemple, il faut avoir la force et la fermeté de sa vertu : il faut que les exemples mêmes de déréglement, qui s'offrent sans cesse à nous, raniment notre foi, et deviennent pour nous un nouveau motif de persévérer dans la piété : il faut que les penchants qui nous portent au plaisir soient moins violents que les foibles desirs qui nous inclinent à la justice : il faut que l'épreuve mille fois faite de notre fidélité au milieu des périls, nous serve de garant contre ceux que nous avons à craindre : il faut que nos résolutions aient toujours été victorieuses des occasions; et que les nouvelles séductions que le monde n'a cessé de nous offrir, soient devenues pour nous de nouveaux sujets de mérite. Si vous vous reconnoissez à ces traits, les périls du monde, les flammes au milieu desquelles vous vous trouvez ne vous nuiront pas, comme aux trois enfants dans la fournaise; et le monde a pour vous toute la sûreté et tous les avantages de la plus austère solitude. Ce n'est pas la situation, ce sont nos penchants qui décident de nos périls; et les exemples de ceux qui se sauvent dans le monde ne concluent pour nous, qu'autant que nous pouvons nous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

Voilà les trois erreurs sur lesquelles la foi de Benoît nous désabuse et nous condamne. Poursuivons, et montrons que si les lumières de sa foi confondent nos erreurs; les démarches éclatantes et le succès dont Dieu récompensa sa foi, ne condamnent pas moins notre découragement et nos vaines excuses.

SECONDE PARTIE.

Lorsque Dieu, dans la parabole du Père de famille, convie les pécheurs à venir goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un grand festin, ils opposent tous quelque excuse à la voix du ciel qui les appelle; et au lieu, dit saint Grégoire, qu'ils auroient dû presser et solliciter eux-mêmes pour obtenir ce don inestimable, ils sont ingénieux à trouver des prétextes pour le refuser, quand la bonté du Père de famille le leur offre.

Le premier s'en défend sur ce qu'il vient d'épouser une femme : *Uxorem duxi* (Luc, xiv, 18 et seq.); et cette excuse, disent les Saints, est une excuse de mollesse. L'autre sur ce qu'il veut éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga boum emi ;* et c'est ici une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assez de mesures, et qui, à force de tout éprouver avant d'entreprendre, n'entreprend jamais rien : *eo probare illa.* Enfin, le dernier prend pour prétexte une maison des champs qu'il vient d'acquérir : *Vil-*

lam emi ; et cette excuse, dit saint Grégoire, est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre, qui regarde le parti de la vertu comme opposé à la fortune et aux prétentions temporelles : comme si sauver son ame ne valoit pas mieux que le gain du monde entier. Or les démarches de la foi de Benoît, vont confondre le monde sur ces trois vaines excuses.

Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, et connu de Dieu seul, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair et la réduire en servitude. Là, rien ne le console que de pouvoir souffrir pour ce qu'il aime : là, comme les Antoine et les Hilarion, passant les nuits ou à chanter de saints cantiques, ou à méditer les années éternelles, il se plaint que le retour trop prompt de l'aurore vienne troubler le silence et la douceur de ces chastes délices : là son corps aride et exténué de mortifications et de souffrances, ne paroît plus se soutenir que par la grandeur de sa foi ; et son sacrifice eût été bientôt consommé, si le Seigneur, attentif à prolonger des jours qui devoient être si utiles et si glorieux à l'Eglise, n'eût découvert à un saint solitaire, comme autrefois au prophète Habacuc, le lieu profond où ce nouvel homme de desir s'étoit caché, l'extrémité où il étoit réduit, et ne se fût servi de son ministère, pour secourir son serviteur dans une nécessité si pressante.

Devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité que les déserts de Scéthé et de la Thébaïde avoient admirés ; et la règle divine qu'il laissa à ses disciples, et que tous les siècles ont depuis regardée comme un modèle admirable de sagesse et de conduite, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint législateur. Je ne rappelle pas ici ces jeûnes sévères, et presque jamais interrompus ; ce silence éternel, ce travail des mains si dur et si sévérement recommandé ; cette retraite si profonde et si perpétuelle ; ces nuits que la nature a, ce semble, destinées au soulagement du corps, employées à l'abattre par les veilles et les prières ; cette mortification universelle de tous les sens, et une vie qui sembleroit presque n'être plus à la portée de la foiblesse humaine par l'excès de ses austérités, si nous ne la voyions de nos jours renouvelée dans un saint désert. J'abrége ce récit pour venir à l'instruction.

Quand on nous propose, mes Frères, ces grands modèles, disoit autrefois saint Chrysostôme en parlant des solitaires de son temps, nous les admirons ; nous nous récrions sur la puissance de la grace dans ces hommes extraordinaires ; nous sommes surpris qu'au milieu de la corruption et de la décadence de nos mœurs, la bonté de Dieu suscite encore de ces grands exemples à son Eglise. Mais nous n'allons pas plus loin. Sous prétexte que cette voie n'est pas la voie commune de tous les fidèles, nous n'y voyons rien que nous puissions nous appliquer ; et parceque nous ne croyons pas que ces

modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire.

Mais souffrez que je vous demande, premièrement, mes Frères, quel a pu être le dessein de Dieu en suscitant dans tous les siècles, et dans tous les pays, de ces pénitents fameux, qui ont édifié l'Eglise, et dont l'histoire fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la religion. N'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse, soutenue de la grace, est encore capable; que l'Evangile, observé même dans toute la rigueur de ses conseils, n'exige rien d'impossible; et que si, à nos yeux, des hommes pleins de foi ajoutent même à la sévérité de ses préceptes des rigueurs de surcroît, nous serons confondus pour avoir trouvé tant d'inconvénients à pratiquer ses violences les plus communes?

Je vous demande encore; pourquoi ces grands exemples de pénitence que les Saints nous ont laissés, nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état? Est-ce parcequ'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés du nôtre? Mais, outre que le Seigneur en suscite encore de nos jours, les devoirs ne changent pas avec les âges; et rien ne change dans les règles de la foi que les mœurs des fidèles. Est-ce parceque les Saints ont été des hommes extraordinaires, et que leurs actions sont plutôt des prodiges à admirer que des exemples à suivre? Mais les Saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parceque la corruption y est devenue universelle. Dans les premiers temps de l'Eglise, les Saints ressembloient au commun des fidèles, parceque tous les fidèles étoient saints: il n'y avoit d'hommes extraordinaires et singuliers parmi eux que les pécheurs; un Ananie et un Saphire dans l'Eglise de Jérusalem, un incestueux dans celle de Corinthe. La voie des Saints étoit alors la voie commune de tous les fidèles; et elle n'est devenue singulière, que parceque tous les fidèles presque s'en sont écartés. Est-ce, enfin, parceque les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints; et que des dons singuliers ne sauroient établir une règle générale? Mais lisez l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, et vous trouverez que les saintes austérités de la pénitence ont été la seule vertu commune à tous. Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles; et le précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée: tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité; et le disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses disciples: tous n'ont pas enrichi l'Eglise de leurs ouvrages; et François d'Assise n'a laissé à ses enfants que la simplicité de sa foi et l'éclat de ses exemples: tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage; et Abraham mérita d'être le père des croyants, en sanctifiant les périls de cet état: tous ne se sont pas cachés dans des déserts; et un saint Louis à la tête des armées, et au milieu des soins et des dangers de la royauté, devint un prince selon le cœur

de Dieu. Mais tous ont fait pénitence ; tous ont crucifié leur chair avec ses desirs ; tous ont porté la mortification de Jésus-Christ dans leur propre corps : tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs ; et partout où vous trouverez des Saints, vous les trouverez pénitents.

Non, mes Frères, nous avons beau nous rassurer sur l'exemple commun. Si les Saints l'avoient suivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages : l'Evangile est fait pour nous comme pour eux ; et l'Evangile n'a rien qui nous ressemble, ni par conséquent qui doive nous rassurer. Que nous serons surpris un jour devant Jésus-Christ, lorsqu'on nous comparera à tant d'illustres victimes de la pénitence, qui ont édifié l'Église par le spectacle d'une vie dure et mortifiée, et qui jouissent déja dans le ciel du fruit de leurs travaux, aux Benoît, aux Hilarion, aux Antoine, aux Thérèse ! que ce parallèle nous fera paroître sensuels, immortifiés, voluptueux, ennemis de la croix de Jésus-Christ ! On nous demandera si nous prétendons à la même récompense que ces ames généreuses : si nous osons aspirer à une gloire qu'elles ont achetée si cher, et qui ne nous a coûté à nous que la présomption d'y prétendre. Telles sont les instructions que nous donne la pénitence de Benoît, et tel est l'exemple qui confond notre mollesse. Mais la fermeté de cet homme de Dieu, au milieu de tous les obstacles et des contradictions infinies qui traversèrent son entreprise, ne confond pas moins cette fausse prudence qui n'ose suivre la voix du ciel, parcequ'elle trouve dans la voie que Dieu nous montre des difficultés insurmontables ; et qu'elle veut peser et tout examiner, tout éprouver, avant que de se rendre : *eo probare illa.* Seconde excuse que nous avons appelée, avec saint Grégoire, une excuse de fausse prudence.

En effet, l'Occident, jusqu'à Benoît, n'avoit pas été, pour ainsi dire, la terre des prophètes : ces anges du desert n'avoient encore habité que des climats éloignés du nôtre : c'étoit au milieu de l'Égypte, et dans les îles qui sont au delà des mers, comme il avoit été prédit, que le Seigneur s'étoit formé ce nouveau peuple. Ce n'est pas qu'avant le siècle de Benoît, il ne se fût élevé de temps en temps dans nos Gaules de saintes assemblées de moines. Mais c'étoient des troupes dispersées, qu'une même loi ne réunissoit pas ; qu'un même esprit n'animoit pas, et qui ne combattoient pas sous la même discipline : ainsi on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu pour être en Occident, non-seulement le restaurateur mais le père de la vie cénobitique. Il est vrai qu'il avoit reçu du ciel, comme dit saint Grégoire, tous les talents propres à une si haute entreprise : le sel de la sagesse, le discernement des esprits, la force qui fait entreprendre, les lumières qui assurent le succès ; et que les dons de la grace surpassoient encore en lui ceux de la nature. Mais quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite !

Chargé d'abord de la conduite d'un monastère voisin de sa solitude, il ne trouva parmi ceux qui l'avoient choisi, que des enfants pervers et corrompus, cachant sous un habit de piété et de pénitence, tous les déréglements d'un cœur livré à l'iniquité : dans ce saint asile les lois sages des anciens n'étoient plus gravées que sur des tables de pierre. Les remèdes sont rares pour les plaies du sanctuaire; et il est vrai que les personnes consacrées à Dieu, ne tombent presque jamais pour se relever. Benoît secoue donc la poussière de ses pieds, et sort d'un lieu, où l'esprit de discorde, d'immortification, de murmure et d'indépendance avoit pris la place de l'Esprit de Jésus-Christ. Etabli dans une nouvelle solitude, il y voyoit déja croître, avec des disciples plus fervents, l'espérance de ses soins, quand un autre Balaam vient dresser des piéges à la pudeur et à l'innocence de ces pieux solitaires. Benoît est donc encore contraint de céder; et comme les patriarches, lorsque la jalousie ou la dépravation de leurs voisins les obligeoit à changer de demeure, il va à la tête de son innocente famille, habiter une nouvelle terre. Le Mont-Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident, et la demeure des prophètes, étoit alors la retraite des démons, et un désert infâme consacré à la plus monstrueuse idolâtrie. On n'y voyoit que des peuples sauvages qui vivoient sans lois, sans police, et dont tout le culte se bornoit à honorer des divinités encore plus hideuses que leur affreux désert. C'est là que l'homme de Dieu arrivé, il commence d'abord à élever un autel au Dieu vivant dans cette terre infidèle : il y invoque le premier le nom du Seigneur; et à travers mille périls et mille contradictions, que la grossièreté et la superstition de ces hommes barbares opposent à son zèle, il renverse leurs idoles, que la durée des temps avoit rendues respectables; il annonce le Dieu du ciel à ceux qui n'avoient jamais entendu parler de lui; il donne sur cette montagne sainte, comme sur un autre Sinaï, la loi céleste à ses disciples. Là se forment sous ses yeux et sous la sagesse et la sévérité de sa discipline les Maur, les Placide : là devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté : là enfin, comme un autre Elie, il annonce avec fermeté les ordres du Seigneur à des rois barbares, *et laisse des prophètes successeurs après lui* (*Eccl.*, LXVIII, 8).

Mais, mes Frères, il importe plus de vous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, ne condamne-t-elle pas notre découragement dans les obstacles que nous trouvons, ou que nous nous formons à nous-mêmes, aux démarches de conversion et de pénitence que Dieu demande de nous? Plus le monde semble s'opposer à la sainte résolution que nous avons prise de l'abandonner et de penser au salut, plus nous devrions présumer que cette résolution vient du ciel; et que Dieu lui-même qui nous

appelle, saura bien nous soutenir. Si elle n'étoit pas sincère, et que ce ne fût que la suite d'une inconstance naturelle, ou de quelque dégoût humain; ah! le monde et l'enfer verroient nos projets et nos nouveaux desirs de pénitence d'un œil tranquille; rien ne s'opposeroit à des résolutions qui devroient à l'instant tomber d'elles-mêmes : le démon voyant dans le principe de ces desirs et de ces agitations infructueuses de pénitence, qu'elles sont plutôt dans l'imagination que dans le cœur; que la volonté n'est point changée, et que ce sont là plutôt des dégoûts du crime, que des desirs sincères de la vertu; le démon, dis-je, ne daigneroit pas traverser et refroidir ces nouveaux projets par des contradictions suscitées : il les laisseroit s'éteindre et s'en aller en fumée d'eux-mêmes, comme tant d'autres, qui les ont précédés. Mais quand il voit que la grace presse; que l'horreur des crimes passés, jusque-là endormie, se réveille tout de bon; que les plaisirs et les espérances du monde, jusque-là si chères, ne touchent plus, et n'offrent même plus que des dégoûts et des amertumes; que les passions les plus violentes changent et s'éteignent; en un mot, que tout annonce un changement véritable : ah! c'est alors que le démon met en œuvre toutes les créatures que le Seigneur semble avoir livrées à sa puissance; qu'il dérange l'ordre extérieur de la société; qu'il suscite toutes les contradictions; qu'il renverse le monde entier pour décourager une ame touchée. Ainsi ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une ame dans la résolution qu'elle prend de changer de vie et de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seroient si favorables. Les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu; et la grace n'inspire rien qui ne trouve dans le monde ou dans notre cœur des obstacles. Mais ces obstacles eux-mêmes deviennent alors de nouvelles graces que le ciel nous ménage : loin de nous abattre, ils font que le cœur s'embrase et s'allume davantage envers l'objet qu'on lui dispute : ils irritent l'amour, loin de l'affoiblir. Tel est le caractère du cœur humain : le secret de ranimer ses penchants et ses résolutions, lorsqu'elles sont sincères, c'est de les traverser et de les contraindre. Aussi dès que les contradictions et les persécutions cessèrent dans l'Eglise, la fervenr et la vivacité du zèle semblèrent cesser aussi : dès qu'il n'y eut plus de tyrans, les Saints devinrent plus rares. La foi plus libre et plus tranquille, fut aussi plus languissante; et ne trouvant plus d'obstacles autour d'elle, ni de ces troubles qui l'avoient agitée, elle s'endormit dans le sein même du calme et de la tranquillité. Seconde instruction tirée des difficultés et des contradictions que la foi fait surmonter à Benoît dans son entreprise.

Enfin, la gloire et le succès éclatant qui l'accompagna con-

damne la troisième excuse qui craint le parti de la vertu comme l'écueil ou de la réputation ou de la fortune.

Vous le savez, mes Frères; Benoît sur le Mont-Cassin, fut l'oracle de toute la terre : les pays les plus éloignés entendirent raconter les merveilles du serviteur de Dieu, et vinrent entendre de sa bouche les paroles de la vie éternelle : c'étoit la lampe allumée sur la montagne, qui répandoit un vif éclat sur toute l'Eglise. L'institut célèbre dont il jeta les fondements, semblable au grain de sénevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jésus-Christ; qui en fit le plus bel ornement, et servit même d'asile aux oiseaux du ciel, je veux dire, aux plus grands hommes qui parurent alors dans l'Eglise. Vous savez que tout ce qu'il y avoit de plus élevé dans le siècle, que les princes et les princesses elles-mêmes, y vinrent soumettre leur tête sacrée au joug de Jésus-Christ; que les enfants de Benoît gouvernèrent long-temps toute l'Eglise; que de ces saintes solitudes sortirent les papes les plus saints, et les évêques les plus célèbres par leur doctrine et par leur piété; que comme Jacob, il fut le père des patriarches; que la science et la vérité se sauvèrent dans ce pieux asile, de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés, où l'irruption et le mélange de tant de peuples féroces avoit éteint dans l'Occident le goût des lettres, et fort altéré la pureté de la foi; et que comme Noé, à qui nous l'avons d'abord comparé, les alliances du siècle furent mises comme en dépôt dans cette arche mystérieuse qu'il avoit élevée, de peur que tout ne fût effacé sur la terre, et la mémoire des siècles anciens ensevelie dans un éternel oubli : *Testamenta sæculi posita sunt apud illum, ne deleri possit diluvio omnis caro* (*Eccli.*, XLIV, 19). Vous n'ignorez pas toutes ces circonstances éclatantes; et mon dessein, en les touchant si rapidement, n'est pas, comme vous le voyez, de les embellir par des éloges, mais de venir à l'instruction, où je me hâte de conduire mon sujet.

Oui, mes Frères, la fausse prudence; les inconvénients de fortune, de réputation, que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressants mouvements de la grace qui nous y convient. Je ne parle pas ici seulement de ces ames mondaines, qui commencent d'ouvrir les yeux à la vérité, qui voudroient se déclarer pour elle; mais qui n'osent, parceque la crainte des dérisions et des censures humaines les arrête : c'est une terreur puérile que nous avons souvent confondue. Je parle de celles qui se sont déja déclarées pour Jésus-Christ, et qui font une profession publique de le servir; et je dis que dans le détail de leurs devoirs, elles sacrifient presque toujours à des égards humains les lumières et les mouvements de leur propre conscience. Ce n'est pas, à la vérité, sur des points essentiels, et qui conduisent à la perte visible et déclarée de la grace : mais sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous;

sur mille moyens de salut que la voix du ciel nous montre en secret, que nous sentons nous-mêmes nécessaires à notre foiblesse ; nécessaires pour nous soutenir dans la vertu, nécessaires pour y avancer ; nécessaires par rapport aux desseins de Dieu sur nous ; nécessaires enfin au caractère de nos penchants, et à l'expiation de nos mœurs passées ; le monde nous arrête : l'impression que notre nouvelle conduite fera sur les esprits, nous agite et nous ébranle : la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous. Ainsi après avoir abandonné le monde, nous voulons encore le ménager ; après avoir renoncé à tout ce qui lui plaît, nous voulons encore lui plaire : nous voulons le mettre dans les intérêts de notre vertu ; et après l'avoir eu peut-être pour censeur de nos plaisirs, nous voulons encore l'avoir pour approbateur de notre pénitence : nous vivons encore pour lui, quoique nous ne vivions plus avec lui. C'est une idole que nous avons brisée et foulée aux pieds aux yeux des hommes, mais à laquelle nous rendons encore en secret des hommages. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous trouverons ces dispositions au fond de notre cœur. On se dit à soi-même en secret pour se justifier ses infidélités, que sur des choses indifférentes il ne faut pas s'exposer mal à propos aux censures humaines : et on ne prend pas garde que ce que la grace demande de nous, ne sauroit être indifferent pour nous ; que sacrifier les mouvements de l'Esprit saint à des égards humains, c'est donner dans notre cœur la préférence au monde sur Jésus-Christ ; et que plus les démarches que la grace nous inspire sont légères, moins la crainte qui nous les interdit est excusable. Car, au fond, mes Frères, si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, que peut-il nous arriver de plus heureux que de lui déplaire ? si nous sommes persuadés que ses jugements sur les choses de Dieu sont toujours faux, pourquoi avons-nous la foiblesse, ou de les respecter, ou de les craindre ?

Lorsque Noé, à qui nous avons d'abord comparé notre salut, bâtissoit l'arche, dit saint Chrysostôme, le monde se moquoit de son entreprise : on regardoit comme une foiblesse d'esprit les sages précautions de cet homme fidele. Tous les autres hommes se réjouissoient, dit l'Écriture ; les noces et les festins étoient leur occupation de tous les jours ; ils se plongeoient tous dans les voluptés criminelles ; toute chair avoit corrompu sa voie ; jamais la vertu ne fut plus rare ni plus méprisée : Noé tout seul osa se distinguer dans cette corruption universelle ; Noé tout seul vivant à part s'occupoit à bâtir l'arche sainte, qui devoit lui servir d'asile et le préserver dans le temps de la colère. On se moquoit de l'extravagance prétendue de son dessein, de la singularité de sa conduite, et de la tristesse de ses mœurs. Mais quand les eaux commencèrent à inonder la terre ; que la colère du Seigneur éclata, et que les hommes surpris dans leur aveuglement et dans leurs dissolutions ne trouvèrent

plus de ressources que dans des gémissements inutiles : Noé alors se moqua à son tour de leur folie ; ou, pour mieux dire, il fut pénétré de douleur et de compassion de la perte de ses frères, et jouit tout seul du fruit de sa sage prévoyance. Ainsi, continue ce Père, lorsqu'occupé à construire l'arche sainte au dedans de vous ; c'est-à-dire, à édifier un temple à l'Eternel dans votre ame, vous entendez les discours des insensés, et vous devenez le sujet de leurs dérisions et de leurs censures ; n'interrompez pas ce saint ouvrage : imitez la constance et la sagesse de Noé : laissez parler un monde fasciné des choses présentes, et qui ne voit pas un terrible avenir. Plus le monde vous trouve singulier et extraordinaire, plus il condamne votre entreprise ; plus hâtez-vous de la conduire à sa perfection, et de vous préparer un asile pour les jours mauvais. Les discours des hommes passeront, et seront ensevelis avec eux dans la destruction générale qui approche, et que la colère de Dieu leur prépare ; mais l'ouvrage de la foi, que vous avez entrepris, ne passera jamais. Le langage du monde va périr avec lui : mais l'œuvre de Dieu surnagera, subsistera sur les débris du monde, vous mettra à couvert de la condamnation générale, et vous établira sur les montagnes éternelles, où il n'y aura plus ni deuil, ni gémissement, ni douleur ; et où à l'abri de tous les périls et de toutes les tentations de la terre, vous jouirez de la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.
Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière.
(JOAN., I, 7.)

Les Saints ne sont suscités de Dieu que pour condamner le monde et le rendre inexcusable ; et le monde ne paroît subsister que pour abuser des exemples des Saints, ou pour les condamner. Il faut que les divines Ecritures s'accomplissent : que le monde trouve toujours des exemples qui le confondent ; et que le monde condamne toujours tout ce qui ne lui ressemble pas.

En vain la bonté de Dieu pour aller au-devant de toutes les vaines excuses des pécheurs, diversifie sa grace dans ses Saints ; et propose au monde, dans la diversité de leurs dons, des modèles différents de vertu. Quelque différentes que soient leurs voies, elles se ressemblent toutes en un point, qui est de condamner le monde, et d'être condamnées par le monde même qu'elles condamnent.

En effet, mes Frères, jamais témoignage parut-il plus propre à

ramener les hommes à la vérité, que celui de Jean-Baptiste dont nous honorons en ce jour la mémoire, et dont la solennité devient encore plus pompeuse par la piété des personnes augustes [1] qui l'honorent de leur présence? C'étoit le plus grand des enfants des hommes : c'étoit l'ange du désert prédit dans Isaïe, qui devoit préparer les voies au Seigneur : c'étoit un enfant de miracle, sanctifié dans le sein de sa mère ; le précurseur du Messie, le prophète du Très-Haut, la terreur des pharisiens, le censeur des rois, le prodige de toute la Judée. Que pouvoit opposer le monde à un témoignage si éclatant, et si propre à réconcilier le monde avec la vérité, si le monde pouvoit aimer ce qui le condamne?

Cependant le monde rejette Jean-Baptiste. Sa doctrine ne trouve que des contradictions ; ses exemples, des censures ; sa pénitence, des dérisions ; son zèle, des persécutions : et le crime de sa mort est le seul fruit que le monde retire de l'éclat et de la sainteté de sa vie.

Telle est la destinée du monde et de la vertu. Développons donc aujourd'hui une vérité si importante, et d'un si grand usage pour ceux qui m'écoutent. La meilleure manière de louer les Saints n'est pas d'exalter leurs vertus ; c'est de montrer qu'elles rendent nos vices inexcusables. C'est aux citoyens du ciel à chanter les louanges de la grace, et les merveilles de Dieu sur eux ; mais c'est à nous à trouver dans leur vie des instructions qui confondent les égarements de la nôtre : il seroit inutile de célébrer la gloire de leurs actions, tandis que nous les condamnons par nos exemples. Imitons-les ; de tous les éloges que nous pouvons leur donner, c'est le seul auquel ils peuvent être encore sensibles. Et c'est pour cela que je me contente de vous proposer Jean-Baptiste aujourd'hui condamnant le monde, par le témoignage qu'il rend à la lumière et à la vérité ; et Jean-Baptiste condamné du monde, pour avoir rendu ce témoignage.

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien, d'excès et de singularité ; leur humilité, de pusillanimité et de foiblesse ; leur zèle, de bizarrerie et d'aigreur : telle est l'injustice qu'éprouva Jean-Baptiste dans la Judée. C'est sur ces trois préjugés que sa mission rendit autrefois les Juifs plus inexcusables ; et c'est encore par là qu'elle nous condamne nous-mêmes.

Sanctifié dès le sein de sa mère, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes ! Ce n'étoit pas ici un pécheur, qui livré d'abord aux passions insensées, presque inséparables des premières mœurs, vint expier dans les déserts les égarements d'une vie licencieuse. Ce n'étoit pas un mondain, qui sur le déclin de

[1] Sermon prêché à Sceaux devant M. le duc et madame la duchesse du Maine

l'âge, lassé des dissipations du monde, et peu propre désormais à ses plaisirs, cherchât, dans sa retraite, plutôt un repos honorable à sa vieillesse, qu'un lien d'expiation à ses crimes. Ce n'étoit pas un ambitieux, qui rebuté des injustices du monde, de l'oubli et de l'indifférence de ses maîtres, fût venu cacher ses chagrins dans la solitude, plus pour se plaindre des mauvais traitements du monde, que pour en fuir la corruption et les périls. C'étoit un Juste en qui la grace avoit prévenu, pour ainsi dire, la nature; et qui porte dans les déserts, non pas ces chutes dont Dieu se sert souvent pour former des pénitents, mais ces vertus pures dont il prévient ses élus, quand il veut couronner l'innocence.

Cependant, suivez-le dans les déserts de la Judée, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode : quel spectacle de pénitence et de renoncement ne donne-t-il pas à la Judée! La différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs : partout revêtu de poil de chameau, soutenant à peine par un peu de miel sauvage la foiblesse de la nature, animé de l'esprit et de la vertu d'Élie, il paroît au monde comme un prodige nouveau, qui tantôt excite son admiration, tantôt réveille sa censure; mais qui ne lui est d'aucun usage, parceque le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui, et que tout ce qui le condamne lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs.

En effet, quelle impression fait sur l'esprit des Juifs la vie et le ministère du précurseur? Il leur déclare que la cognée est déjà au pied de l'arbre; que la justice de Dieu est sur le point d'éclater contre les crimes de la synagogue; et que sans la pénitence ils périront tous : il leur montre l'Agneau de Dieu, seul capable d'effacer leurs souillures et celles de leurs pères; cet Agneau promis depuis la naissance du monde, et que la Judée attendoit comme la seule ressource que le Seigneur lui préparoit pour en faire un peuple saint et nouveau. Ce n'est pas aux prêtres et aux docteurs seulement qu'il fait cette menace, c'est aux grands de Jérusalem; c'est aux sadducéens qui se piquoient de raison et de force d'esprit, et qui regardoient les menaces de la foi comme des terreurs vaines et populaires; c'est aux soldats et à leurs chefs, c'est à la cour d'Hérode et à tout ce que la Palestine avoit de plus grand et de plus auguste : c'est le seul moyen qu'il leur propose pour se mettre à couvert de la colère à venir. Le monde l'écoute, le monde l'admire, le monde court en foule après lui, le monde est frappé de la sainteté de sa doctrine; et le monde ne le croit pas; et le monde demeure toujours tranquille dans son aveuglement et dans son impénitence; et les pharisiens sont toujours hypocrites et orgueilleux; et les sadducéens ne rabattent rien de leurs voluptés et de leurs blasphèmes; et le peuple ne change rien à ses mœurs, et la cour d'Hérode est toujours le trône de la volupté, et l'asile des adultères et des incestes.

Et comment pourrions-nous donc nous flatter que des vérités qui dans la bouche du plus grand des enfants des hommes ne furent qu'un airain sonnant, seroient dans nos bouches plus efficaces et plus heureuses?

Quel langage nouveau que celui de la pénitence, pour un monde qui ne la connoît pas; pour des ames qui ne croient être nées que pour les sens, et à qui tous les plaisirs ensemble peuvent à peine suffire! quelle foule d'obstacles, de prétextes, d'inconvénients, le monde n'oppose-t-il pas à ce devoir! Je ne les ignore pas; et la chaire chrétienne les a si souvent confondus, qu'il seroit inutile ici de les confondre encore. Et, en effet, sur quoi vous croyez-vous dispensé de ce devoir, vous, mon cher Auditeur, qui m'écoutez? Est-ce que votre vie n'a pas été assez criminelle pour en venir enfin à une sincère pénitence? Mais, quand cela seroit, Jean-Baptiste, sanctifié avant que de naître, n'ose s'en dispenser. Mais, hélas! que ne pouvez-vous du moins nous alléguer l'innocence de votre vie? Nous rendrions graces avec vous au Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui vous auroit préservé de la corruption générale; et nous laisserions à la grace qui vous auroit prévenu dès votre enfance, le soin d'affermir et de perfectionner son ouvrage: nous n'aurions pas besoin de vous instruire sur vos devoirs; l'Esprit de Dieu, qui résideroit en vous, vous apprendroit toute vérité. Votre vie, hélas! oseriez-vous vous-même la rappeler? une vie, où vos jours n'ont été marqués que par vos crimes: une vie, dont vous n'osez sonder vous-même les abîmes, et dont le chaos d'iniquités et de souillures où vous êtes plongé, vous éloigne depuis si longtemps du tribunal de la réconciliation et de la pénitence: une vie, dont vous ne pensez qu'en frémissant, à éclaircir les embarras et les ténèbres: une vie, où Dieu, l'auteur de votre être et de vos talents, n'a jamais trouvé un seul instant pour lui; et où vous ne vous êtes souvenu peut-être de sa majesté, que pour l'insulter par vos dérisions et par vos blasphèmes: une vie, de laquelle vous pourriez dire avec bien plus de raison que Job: Que le jour qui m'a vu naître périsse; et qu'on efface du livre des vivants le moment infortuné qui vit commencer une course si abominable et si souillée: *Pereat dies in quâ natus sum* (Job, III, 3)! que dirai-je enfin? une vie, dont vous avez été peut-être le premier modèle; et qui par les horreurs secrètes dont elle est noircie, n'a point eu parmi les personnes de votre état, d'exemple dans les siècles qui nous ont précédés, et n'en trouvera peut-être point dans ceux qui doivent suivre!

Vous allégnerez peut-être la foiblesse de votre santé qui vous arrête. Mais quel usage n'en faites-vous pas pour les plaisirs! que de violences ne donnez-vous pas au monde, à vos passions, à vous-même et à vos caprices? quel héros n'êtes-vous point, quand il faut vous contraindre pour la gloire, pour l'amitié, pour la for-

tune, pour vos maîtres! Quel courage, pour ne pas dire quelle fureur, quand le monde vous appelle ; que l'ambition vous anime ; que l'envie de plaire vous met en mouvement ; qu'une vaine distinction vous attire! Ecoutez-vous alors une santé qui se refuse à vos agitations éternelles, un corps qui s'écroule, pour ainsi dire, sous le poids de vos plaisirs et de vos erreurs? Et de plus on vous l'a dit si souvent : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous* (Luc, xvii, 21). Dieu ne demande pas la force du corps, mais le changement de votre ame ; mais la cessation de vos crimes ; et dans un corps usé, les gémissements du moins d'un cœur brisé et humilié. Le monde rejette ceux qui ne sont plus propres à ses plaisirs, il ne les souffre plus au nombre de ses adorateurs ; il insulte même à leur obstination et à leur folie, lorsque déja sur le retour ils s'attachent encore à le suivre et à lui plaire. Mais le Seigneur, toujours clément et miséricordieux, veut bien encore recevoir dans son sein ceux que le monde rejette : il nous trouve toujours habiles à son service ; toujours propres à l'aimer, à pleurer nos crimes, implorer ses miséricordes éternelles. C'est le père de famille tendre et compatissant, toujours transporté de joie du retour d'un enfant égaré, quoiqu'il ne reconnoisse presque plus en lui aucun trait de sa noblesse et de sa première origine. O mon Dieu! se peut-il que vous soyez si facile à recevoir le pécheur, et que le pécheur soit si lent et si tardif à revenir à vous?

Enfin, c'est peut-être là-dessus, et sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent, que vous renvoyez à l'avenir votre pénitence; et que vous vous promettez que la suite apportera à ce changement des facilités que vous ne trouvez pas aujourd'hui. Il est vrai que Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui. Mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même ; et que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années, que vous destinez encore au monde et aux passions? Qui vous a répondu que Dieu changera votre cœur lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes ; et qu'à force de l'irriter, en différant votre conversion, et continuant vos égarements, vous vous le rendrez plus propice? Qui vous a répondu que vos passions, alors plus invétérées, seront plus aisées à déraciner de votre cœur ; et que le remède de vos plaies sera la vieillesse même qui les rend toujours plus incurables? Depuis long-temps vous vous séduisez vous-même par ces vains projets de conversion : avez-vous rompu depuis une seule de vos chaînes? avez-vous fait une seule démarche pour vous rapprocher de Dieu? et qu'ont produit tous ces vains projets de repentir, que de vous rendre plus tranquille dans vos crimes? Est-il un seul pécheur impénitent qui ne desire changer de vie? en est-il un seul qui soit dans la volonté affreuse de mourir dans son péché? et

qu'est-ce que l'impénitence, qu'un desir inutile de conversion, qui calme nos remords, et qui ne délie jamais nos chaînes?

O mon Dieu! si comme l'impie j'avois renoncé à la foi, et à l'espérance de vos promesses, ma tranquillité seroit affreuse; mais elle seroit moins étonnante. Mais, Seigneur, moi dans le cœur de qui votre main miséricordieuse conserve encore ces premiers sentiments de religion, que mes crimes n'ont pu effacer; qu'est-ce qui peut encore me calmer dans mes égarements? Je connois que je vous outrage: je desire de sortir d'un état si triste et si criminel: je me dis mille fois à moi-même que je ne suis fait que pour vous; et les dégoûts du monde et des passions ne me font que trop éprouver tous les jours, que vous seul, ô mon Dieu! êtes la paix et le seul bonheur de votre créature. Quel est donc, Seigneur, le charme qui me retient et qui m'enchante? m'avez-vous donc rejeté pour toujours; ne mettez-vous donc dans mon cœur des deslrs de salut, que pour me rendre plus criminel par les oppositions que j'y mets? et vos graces seroient-elles, non les préjugés heureux de mon salut, mais des armes que se prépare contre moi la terreur de votre justice?

C'est ainsi que la pénitence de Jean-Baptiste condamne le monde. Mais ses abaissements sont encore pour le monde un nouveau sujet de condamnation: et ici remarquez-en, je vous prie, tous les caractères Il reconnoît que Jésus-Christ est plus grand que lui; c'est un aveu qu'il devoit à la vérité et à la justice: mais il déclare qu'il n'est pas digne même d'être son ministre; et cela dans un temps que le peuple, accouru en foule sur les bords du Jourdain, le regarde comme le Christ, et est prêt à lui rendre les honneurs destinés au Messie: dans un temps où Jésus-Christ lui-même confondu dans la foule vient recevoir le baptême de ses mains, et semble par cette démarche se soumettre comme un de ses disciples à sa doctrine et à son ministère. Rien de plus grand et de plus digne d'admiration que de s'abaisser au milieu des applaudissements qui nous élèvent; et non-seulement de ne pas s'attribuer les honneurs que l'erreur publique nous défère, mais de se reconnoître indigne même de ceux qui nous sont dus. Enfin, il ne se contente pas d'assurer qu'il n'est pas le Christ; il n'ose même se nommer prophète, lui qui est plus que prophète: il lui suffit de s'appeler la voix qui crie dans le désert: il veut diminuer afin que Jésus-Christ croisse; et ne fait servir sa gloire et ses talents, qu'à manifester la gloire du Messie qu'il vient annoncer à la terre. Il est rare dans les fonctions même les plus saintes, et dans les dons éclatants que nous avons reçus de Dieu, de lui en rapporter toute la gloire, et de n'en rien retenir pour nous-mêmes.

En effet, revenons sur tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste; et nous y retrouverons tous les caractères de notre orgueil marqués et confondus.

Premièrement, il rend gloire à la vérité et à la justice en se re

connoissant inférieur à Jésus-Christ : et nous, malgré tout ce qui nous humilie au dedans de nous, malgré ces foiblesses qui nous font rougir en secret ; ce vide et ce néant qne nous trouvons en nous, qui fait que nous nous sommes à charge, et que nons portons partout avec nous l'ennui, le dégoût, et l'horrenr, pour ainsi dire, de nous-mêmes ; nons voulons pourtant imposer au public, et qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes : et le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas, et qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons ; nous les décrions ; nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugements ; et nons nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères et de nos foiblesses. Telle est l'injustice de notre orgueil.

Secondement, Jean-Baptiste veut diminner afin qne Jésus-Christ croisse : il met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres ; il n'est occupé qu'à publier la gloire du Messie qu'il vient annoncer. La solide humilité est grande et magnanime ; et l'orgueil, toujours bas et rampant. Aussi c'est peu de vouloir nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie ; qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous fait : incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres ; nous trouvons des taches où le monde admire des vertus. Au lieu que Jean-Baptiste diminue afin que Jésus-Christ croisse ; il semble que nous ne pouvons croître et nous élever, sans que les autres diminuent : le mérite nous blesse et nous éblouit ; et ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter anx autres leurs vertus mêmes. Telle est la bassesse de l'orgueil.

Enfin, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons et de ses talents qu'à la gloire de Jésus-Christ : il ne veut pas qu'il en rejaillisse un seul rayon sur lui-même : il refuse le titre de prophète : Je ne suis, dit-il, que la voix qui crie dans le désert ; qu'un organe et qu'un vil instrument entre les mains de celui qui me fait parler et qui m'anime. La reconnoissance est le caractère inséparable de l'humilité : elle rapporte tout à celui de qui elle a tout reçu. Hélas! et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talents, nous n'en faisons usage que pour nous, et souvent contre le Seigneur lui-même : les talents du ministère, à nous faire un grand nom, à nous rendre recommandables auprès des grands et des puissants, à nous acquérir du crédit et de la considération dans le monde ; attirer à nous les pécheurs, loin de les ramener à Dieu ; et agrandir notre réputation, loin d'agrandir le rovaume de Jésus-

Christ : le talent de la science et de la doctrine, à taxer d'ignorance tous ceux qui ne pensent pas comme nous; à croire que nous seuls avons la science et la sagesse en partage; à ne vouloir pas suivre les routes communes et battues; à chercher souvent à nous distinguer par des singularités toujours dangereuses dans la doctrine; à exciter des disputes qui scandalisent plus les fidèles, qu'elles n'éclaircissent les mystères de la foi; enfin à troubler l'Eglise, loin de la soutenir et de la défendre. Telle est l'injustice, la bassesse et l'ingratitude de l'orgueil, caractères qui en sont inséparables, et qui sont condamnés par les caractères de l'humilité du précurseur.

Mais son zèle ne nous fournit pas moins de sujets de condamnation contre le monde. Je dis son zèle, un zèle éclairé. Il ne s'en prend qu'aux abus; il ne propose à chacun que les devoirs de son état : aux prêtres, la charité et le désintéressement; aux pharisiens, l'humilité, la droiture du cœur, et l'horreur de l'hypocrisie; aux gens de guerre, l'éloignement des excès, des rapines et des violences; à Hérode, la sainteté du lit nuptial et l'horreur du scandale et des suites de l'incontinence; à tous, la pénitence et le renoncement. Il borne là son ministère; il ne cherche qu'à rendre son zèle utile : il ne veut pas qu'on l'admire; il veut qu'on se repente : il ne fait pas parade, comme les pharisiens, d'une sévérité outrée, et d'imposer aux autres un joug accablant; il se contente de le porter lui-même, et de proposer aux autres les règles communes de la loi.

Cependant, ce zèle si humble et si éclairé, n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités; ni les erreurs les mieux établies, ni les pharisiens si respectés du peuple par la fausse apparence de leur sainteté; ni les anciens de Jérusalem, si redoutables par leur autorité; ni Hérode lui-même, si élevé par la majesté de son rang et l'éclat de sa couronne : il porte courageusement la vérité jusqu'au pied du trône, dont elle n'approche presque jamais. Les caresses et la faveur dont Hérode le comble, loin de l'amollir, raniment l'intrépidité de son zèle : il croit être encore plus redevable de la vérité à un prince qui l'honore de sa bienveillance. Il n'est pas venu à sa cour pour aspirer à sa faveur et à ses graces, mais pour le rendre digne lui-même des faveurs du ciel. On ne craint rien, quand on ne souhaite rien : on ne cache rien, on ne dissimule rien, quand on ne cherche pas à plaire, mais à édifier. Il lui annonce hardiment : *Non licet*, Il ne vous est pas permis : Le trône vous met à couvert de la sévérité des lois humaines; mais il ne vous met pas au-dessus de la loi de Dieu : votre puissance vous rend tout possible; mais elle ne rend pas innocent ce que Dieu condamne : il devient même d'autant plus criminel pour vous, que vous pouvez moins le cacher aux yeux du public; et que votre rang ajoute au crime de la chute le crime inévitable du scan-

dale : *Non licet.* En un mot, partout où Jean-Baptiste trouve le vice, il l'attaque, il le confond. Il ne connoît pas ces timides ménagements qui font grace au crime en faveur du pécheur, et mesurent leur zèle, non sur la nature des déréglements, mais sur le rang et la dignité des coupables.

Mais ne croyez pas que l'intrépidité de son zèle ne fût accompagnée de charité et de prudence; car c'est la prudence et la charité toute seule qui assurent le succès du zèle. Je dis la prudence; non cette prudence de la chair, qui n'est qu'une coupable timidité, et qui est plus attentive à ce qu'elle croit devoir aux hommes, qu'à ce qu'elle doit à la vérité : mais cette prudence de l'Esprit saint, qui condamne le vice sans aigrir le pécheur; qui pense plus à le gagner, qu'à le confondre; et qui sans ménager le crime, sait ménager la foiblesse du coupable. Je dis la charité : non cette complaisance molle et humaine qui excuse tout; qui ne met que de l'huile sur la plaie invétérée, où il faudroit mettre le fer et le feu; et qui en laissant le malade content du médecin, le laisse encore plus content de son état et de lui-même : mais cette charité ardente et compatissante, qui supporte le malade, mais qui ne souffre et ne déguise pas le mal; qui ne flatte pas les plaies, mais qui fait aimer les remèdes; qui étudie les temps et les moments; qui prend toutes les formes; qui mêle la douceur à la sévérité; qui joint la prière à l'instruction; et qui s'oubliant elle-même, n'oublie rien pour se rendre utile à ses frères.

Or qu'il est rare de retrouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété! Notre zèle est éclairé. C'est-à-dire, nous sommes clairvoyants sur les défauts de nos frères : rien ne nous échappe de leurs foiblesses. Nous devinons celles qu'ils cachent, nous exagérons celles qui paroissent; nous prédisons même celles qui ne sont pas encore : notre vanité se repaît, pour ainsi dire, de leurs imperfections; sous pretexte que notre vie paroît consacrée à la piété, nous nous faisons un mérite de condamner tout ce qui ne nous ressemble pas. Nos yeux sont perçants pour voir tout ce que la charité devroit nous cacher, et nous ne les tournons jamais sur nous-mêmes; et nos foiblesses qui déshonorent la piété, nous ne les voyons pas; et nos humeurs et nos bizarreries et nos hauteurs, dont tous ceux qui nous environnent souffrent, nous les ignorons : nous sommes lumière pour les autres, et nous ne sommes que ténèbres pour nous-mêmes.

Notre zèle est intrépide. Mais tandis que nous sommes si sévères sur la conduite de ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui sont inutiles ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentiments; nous nous adoucissons envers ceux, ou qui peuvent nous être utiles, ou qui pensent comme nous : nous excusons tout; nous donnons même à leurs vices, les noms et les éloges de la vertu; nos seuls intérêts décident de notre zèle : et au lieu

que leurs erreurs auroient dû trouver une ressource dans notre sincérité, elles trouvent un nouvel écueil dans nos adulations et nos complaisances.

Et c'est en quoi seulement notre zèle est prudent, mais d'une prudence intéressée et charnelle. Car; d'ailleurs, le zèle prudent n'étend pas ses censures et ses avis sur ceux que la Providence n'a pas soumis à son autorité : il ne reprend pas, il ne censure pas ceux dont il ne répond pas : il ne fait pas d'une prétendue piété un empire tyrannique sur ses frères ; il n'entreprend pas d'instruire et de corriger ce qu'elle devroit se contenter d'édifier : il ne publie pas sur les toits ce qui ne devroit pas même être confié à l'oreille ; et ne scandalise pas le monde par les abus de la piété, plus que les pécheurs mêmes ne le scandalisent par les excès de leurs vices.

Enfin notre zèle doit être charitable ; dernier caractère. Mais pour cela il faut être plus touché des chutes de nos frères, qu'aigri et rebuté de leurs foiblesses : leur laisser paroître plus de compassion que de zèle ; plus d'affection que de rigueur ; plus de desir et d'amour de leur salut, que d'indignation et d'horreur de leurs fautes. Charitable, qui ne mêle pas le poison de la malignité avec les saints offices de la charité; qui ne confonde pas le zèle avec la satire, l'humeur avec la correction ; qui sache se faire aimer, lors même qu'il ne peut se dispenser de reprendre ; qui rende la vertu plus aimable par ses ménagements que redoutable par ses censures ; qui gagne les cœurs avant d'en attaquer les foiblesses, et mette, pour ainsi dire, par sa douceur, les pécheurs d'intelligence avec lui contre eux-mêmes. Enfin, charitable, qui tolère pour reprendre avec plus de succès, et ne cherche pas dans ses réprehensions l'ostentation de son zèle, mais l'utilité et le salut de son frère.

Car de ces règles violées, vous, mes Frères, qui faites profession de piété, quelles censures ne fournissez-vous pas tous les jours au monde contre la piété même ! je vous l'ai dit souvent, et on ne sauroit trop le redire ; puisque c'est le prétexte le plus universel et le plus plausible, dont le monde se sert tous les jours pour préférer la vie mondaine à celle de la piété, qu'il croit moins sûre pour le salut, que celle du monde même. Vous rendez la vertu odieuse, en la rendant mordante et incommode ; vous lui ôtez tout ce qu'elle a d'aimable et de propre à gagner les cœurs : vous faites penser au monde que la piété, ce don de Dieu, cette sagesse d'en haut, cette règle de tous les devoirs, ce doux lien de la société, n'est qu'une humeur chagrine et dangereuse, une enflure du cœur, un travers et une petitesse de l'esprit, le poison des sociétés et des commerces; en un mot un zèle amer pour les autres, et une indulgence aveugle et excessive pour soi-même. Rendons donc à la vertu par nos attentions, ce qu'elle perd par nos foiblesses. Nous ne réconcilierons jamais le monde avec elle, il est vrai ; mais du moins nous le forcerons de la respecter : nous ne la mettrons jamais entièrement à

couvert des dérisions et des censures; mais du moins les seuls contempteurs de la religion, le deviendront de la vertu. Corrigeons nos frères en les édifiant, et non en les déchirant. Quand le devoir nous obligera de reprendre, nos exemples auront déja préparé les voies à nos instructions : nous aurons tout dit en vivant bien ; et le monde respectera une piété qui ne se pardonne rien, et qui semble tout pardonner aux autres. C'est ainsi que la pénitence, que les abaissements, que le zèle du précurseur condamnent le monde, il nous reste à le voir condamné du monde par les mêmes endroits par où il vient lui-même de le condamner.

SECONDE PARTIE.

Si la vie des Justes est une manière de jugement anticipé, qui condamne le monde, on peut dire que la corruption du monde s'élève ici-bas un tribunal, où les Justes ont toujours été condamnés. Ce sont deux tribunaux opposés, dit saint Augustin, qui prononcent mutuellement l'un contre l'autre, des anathèmes et des arrêts de mort; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que souvent les mêmes objets qui fournissent à l'un des motifs de condamnation, forment les arrêts et les jugements de l'autre. C'est la pénitence, l'humilité, le zèle du précurseur qui condamnent le monde; nous l'avons vu : et c'est de sa pénitence même, de son humilité et de son zèle, que le monde prend occasion de le condamner; nous l'allons voir.

Je dis de sa pénitence même. Et certes, mes Frères, quels sentiments de respect, d'admiration, d'amour de la vertu, la vie céleste du précurseur ne devoit-elle pas former dans l'esprit des Juifs! Quel prophète jusque-là avoit paru sur la terre plus austère dans ses mœurs, plus héroïque dans sa pauvreté et son désintéressement, plus éloigné de tout ce qui peut flatter les sentiments les plus innocents de la nature? Cependant cette vie si austère, cette retraite si profonde, ce détachement si universel, et si propre à faire glorifier le Seigneur dans ses Saints, trouve parmi les Juifs des dérisions, des censures. Loin d'admirer la force de la grace et le don de Dieu, qui peut élever la foible créature si fort au-dessus de sa propre foiblesse; loin de conclure de ses grands exemples d'austérité, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, et que les difficultés chimériques, que nous trouvons tous les jours dans la sévérité de la loi, sont plutôt les vaines excuses de nos transgressions, que des raisons légitimes qui nous dispensent de son observance; loin de bénir les richesses de la bonté du Seigneur, qui veut bien encore de temps en temps, et dans les siècles les plus corrompus, tirer des trésors de sa miséricorde ces hommes extraordinaires, et montrer ces grands spectacles à la terre pour animer les foibles, confondre les pécheurs, et fournir à la religion de nouvelles preuves contre

l'impiété et le libertinage : ils regardent les saints excès de la pénitence de Jean-Baptiste, comme une illusion de l'esprit imposteur qui le séduit et qui l'anime ; comme une frénésie qui s'est emparée de ses sens et de sa raison ; comme une vapeur noire qui le trouble, et ne lui fait oublier ce qu'il doit à son corps, que parcequ'il n'est plus en état de sentir et de se connoître lui-même ; enfin, comme un esprit blessé de l'amour de la singularité ; et qui sacrifie au démon de la vanité, et à une complaisance insensée, les sentiments les plus vifs, et les penchants les plus innocents de la nature : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens ; et dicunt : Dæmonium habet* (Matth, xi, 18).

Et telle a été dans tous les temps, mes Frères, la destinée du monde, de tourner à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparées pour son salut. Car, mes Frères, ne craignons pas de le dire ici ; et puisque je ne viens ici que pour vous édifier, ne cachons rien de tout ce qui peut vous instruire : quelle impression font sur nous les dons de la grace dans les serviteurs de Dieu, lorsqu'elle les conduit par ces voies rigoureuses et singulières ? que pensez-vous, que dites-vous tous les jours, des ames qui poussées par l'Esprit saint, font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux plaisirs, l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté et de la mollesse ? quels sentiments réveillent en vous ces grands exemples, ces heureuses singularités, ces preuves éclatantes de la puissance du Seigneur, et de sa miséricorde sur les hommes ? En êtes-vous touchés ? en êtes-vous seulement édifiés ? enviez-vous leur destinée ? Non, mes Frères : leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité et de foiblesse ; leur retraite, de bizarrerie et d'humeur, leurs larmes de pusillanimité et de foiblesse. Tantôt, C'est une affection, et un vain desir de se distinguer, qui les pousse et qui les anime ; tantôt, C'est une ardeur de tempérament, qui croyant se livrer aux mouvements de la grace, ne fait que suivre l'impétuosité de la nature ; tantôt, C'est une raison blessée, qui ne voit plus rien au naturel, et à qui il n'est plus que les excès qui puissent plaire : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens ; et dicunt : Dæmonium habet.*

Que dirai-je ? que de censures, que de réflexions, qui paroissent même avoir un air de modération et de sagesse ! Car je ne parle pas ici des dérisions que les impies et les libertins font tous les jours de la vertu : et comment respecteroient-ils les hommes, eux qui ne craignent plus de Dieu ? et de quel prix peut être la vertu auprès de ceux qui regardent comme une chimère l'auteur de tous les dons et de la vertu même ? Je parle des plus sages d'entre les mondains ; de ces hommes prudents selon le siècle, qui ne blasphèment pas contre l'Esprit saint, comme l'impie ; mais qui veulent juger des dons de Dieu et de la folie de la croix, sur la fausse sagesse de l'homme. Quels inconvénients ne trouvent-ils pas aux

saintes austérités et aux larmes heureuses de la pénitence des Justes ! On voudroit une vertu plus modérée et qui se fît moins remarquer : on se plaint qu'une piété trop austère désespère plutôt ceux qui en sont témoins, qu'elle ne les encourage : on redit sans cesse qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend si vivement ; que la grande affaire n'est pas d'entreprendre tout ce qu'on peut, mais de soutenir ce qu'on entreprend ; et que la vanité toute seule nous mène souvent à des singularités dont on fait honneur à la grace : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens ;* etc. Vaine sagesse des enfants des hommes, est-ce à toi à t'élever contre la sagesse de Dieu, et contre les voies admirables de sa grace et de sa miséricorde, dans la sanctification des Justes ?

Et ne croyez pas, mes Frères, qu'une vertu plus adoucie et plus commune, trouve plus d'indulgence auprès du monde. Le même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien ; qui censure si fort les excès de leur piété, et qui condamne si hautement leurs singularités prétendues : le même monde, dès que les gens de bien paroissent dans des mœurs plus communes, que leur piété n'a rien de trop austère qui frappe et qui surprenne, qu'ils se permettent certains plaisirs innocents, où la bienséance, plutôt que le goût, les conduit ; et qu'ils affectent en tout ce que la loi de Dieu ne condamne pas, de ressembler au monde, de peur de révolter le monde : ah ! c'est alors que le monde triomphe des adoucissements de leur piété ; c'est alors qu'on insulte à cette vertu commode et aisée : c'est alors qu'on s'applaudit en secret, de trouver dans les gens de bien, des penchants et des foiblesses prétendues, qui justifient les nôtres ; et qu'on se rassure dans les égarements du vice, en les opposant aux imperfections de la vertu : c'est alors qu'on met bien haut les obligations de l'Evangile ; que le monde devient un docteur rigide et outré : et que tandis qu'il se permet, sans scrupule, les plaisirs les plus criminels, il taxe hardiment de crime les délassements les plus innocents des Justes : c'est alors que ces dérisions si vulgaires, contre l'amour-propre et la vie commode des gens de bien, ne sont pas épargnées ; que la piété devient la fable et la risée des pécheurs : et que renoncer au monde n'est plus, selon eux, que chercher avec plus de précaution et de raffinement les aises et les commodités du monde même.

Et voilà ce que Jésus-Christ reproche aux Juifs de notre Evangile (car le monde a toujours pensé et parlé de même dans tous les temps) : Jean est venu, leur dit-il, ne mangeant, ni ne buvant, et montrant à la Judée l'exemple de la vie la plus retirée et la plus austère ; et vous avez dit que c'étoit un esprit d'illusion et de fureur, qui le portoit à ces excès : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens ; et dicunt : Dæmonium habet.* Le Fils de l'Homme a paru mangeant et buvant, proposant aux hommes le spectacle d'une vertu plus praticable et plus commune, et se mettant à por-

tée de tous, pour les sauver tous; et vous avez dit que c'étoit un homme de bonne chère, l'ami des pécheurs et des publicains, et qui dans une vie commune et sensuelle, vouloit jouir de la réputation de la vertu et de la sainteté, sans en souffrir les privations et les peines : *Venit Filius Hominis manducans, et bibens; et dicunt : Ecce homo vorax, et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus* (Matth., xi, 19). Et c'est ainsi, ajoute Jésus-Christ, que la sagesse de Dieu, dans la diversité des voies par où elle conduit ses serviteurs, est justifiée par les contradictions insensées du monde; et que les jugements des enfants des hommes, jamais d'accord avec eux-mêmes, fournissent tous les jours à sa justice de nouvelles armes pour les condamner et pour les confondre : *Et justificata est sapientia à filiis suis* (Ibid.).

Mais si la pénitence de Jean-Baptiste est condamnée du monde, ses abaissements ne trouvent pas auprès de lui plus d'indulgence. Oui, mes Frères, le monde qui condamne si fort l'ambition dans les gens de bien; qui les accuse si facilement d'aller toujours à leurs fins; d'être plus vifs sur leurs intérêts, plus délicats, plus pointilleux, plus sensibles aux honneurs et aux préférences; et de se servir même de la vertu pour y parvenir : le monde qui est ravi d'avoir ce reproche à leur faire; ce monde lui-même, toujours plein de contradiction, condamne l'humilité du précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant et de sa bassesse, et de la grandeur de Jésus-Christ, les éloigne de lui, et ils ne paroissent plus en foule à sa suite. Ses disciples eux-mêmes sont blessés, et ne peuvent souffrir qu'il s'abaisse si fort au-dessous de Jésus-Christ (car souvent c'est la vanité toute seule, qui nous attache à la réputation de nos conducteurs; ce n'est pas le desir qu'ils nous soient plus utiles) : ils viennent lui représenter que ce Jésus, à qui il a rendu témoignage, se mêle aussi de baptiser, et que le peuple en foule court après lui : *Cui tu testimonium perhibuisti, ecce hic baptisat, et omnes veniunt ad eum* (Joan., iii, 26). Ils sont jaloux que la multitude abandonne leur maître pour aller à Jésus-Christ; et semblent vouloir le blâmer, à force d'avoir rendu Jésus-Christ trop grand, de s'être rendu lui-même vil et méprisable.

Et telle est encore, mes Frères, notre injustice envers la vertu. Nous, qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités et des places; nous, qui sommes si éloquents sur les voies secrètes et détournées que les gens de bien savent prendre pour parvenir; nous qui leur faisons souvent un crime des graces mêmes et des honneurs qu'ils fuient, et que leur mérite leur a attirés malgré eux-mêmes; nous, qui débitons sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition; et que sous un règne surtout où les graces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche et la voie secrète des graces : nous-mêmes, mes Frères, si un Juste, animé de l'Esprit de Dieu, abdique le

faste et l'éclat des honneurs du siècle ; s'il fait à la grandeur de la foi, et à la vérité de ses promesses, un sacrifice de sa naissance, de son nom, de ses places, de ses talents, pour méditer, dans le silence et dans la retraite, les merveilles du Seigneur, et les années éternelles ; s'il préfère la sûreté du repos, et les douceurs d'une vie sainte et privée, aux dissipations de l'autorité, et aux périls des prétentions et des espérances, de quel œil regardons-nous la grandeur de son humilité, et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite? en faisons-nous honneur à la religion, et à la puissance de la grace? Hélas! nous y trouvons de la pusillanimité et de la foiblesse : nous appelons une vie oiseuse et obscure, une vie qui sert de spectacle aux anges et aux saints : nous taxons de paresse, et de défaut d'élévation, les sacrifices les plus héroïques, et les sentiments les plus nobles de la foi : nous donnons à cette sagesse sublime d'en haut, qui fait regarder au Juste tout ce qui passe comme de la boue, les noms rampants de timidité et de petitesse d'esprit : nous regardons comme des hommes devenus inutiles au monde ces hommes dont le monde n'est pas digne : et nous qui admirons tant la simplicité de vie, le désintéressement, la fausse sagesse d'un Socrate, et le mépris orgueilleux que les philosophes avoient pour les dignités et pour les richesses ; nous qui ne voyons pas la bassesse et la folie de ces prétendus sages, de chercher pareillement la gloire et la réputation, par une ostentation de vertu, plus méprisable que le vice même; nous-mêmes, mes Frères, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu, le généreux dépouillement des sages de l'Évangile, la sainte magnanimité de leur foi ; et nous donnons à l'extravagance et à la puérilité de l'orgueil, les éloges que nous refusons à l'élévation de l'humilité, à la sainte philosophie de l'Evangile, et à la sagesse sublime de la grace. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! et quel est son aveuglement, d'admirer tout ce qui l'avilit, et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable!

Enfin, non-seulement l'humilité de Jean-Baptiste devient un sujet de mépris pour le monde ; mais son zèle même, ce zèle si sage, si éclairé, fournit au monde un dernier sujet de condamnation contre lui.

L'impiété d'Hérodias, et la foiblesse d'Hérode, font au précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère : il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée! plus heureux encore de mourir pour elle! Heureux d'avoir osé la publier dans le palais des rois et jusqu'au pied du trône, où elle fait rarement entendre sa voix parmi la foule des adulateurs qui l'environnent! plus heureux encore d'avoir ajouté, par son sang, un nouvel éclat à la vérité! Heureux d'avoir condamné le monde par la générosité de son zèle! plus heureux encore d'avoir, par son zèle saint et généreux, fourni au monde un sujet de condamnation contre lui!

Oui, mes Frères, le monde ne sauroit pardonner à la vérité, parceque la vérité ne peut rien pardonner au monde. Et dans quelle bouche pouvoit-elle être plus respectable, que dans celle du précurseur? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, l'éclat de sa réputation, la grandeur de son ministère, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui parott revivre en lui; quel instrument pouvoit choisir la sagesse de Dieu plus propre à rendre gloire à la vérité, et à confondre la volupté, si la volupté pouvoit rougir, et si elle ne mettoit pas sa gloire dans sa confusion même et dans son ignominie? En effet, il semble que tous les autres vices laissent encore un reste de goût, ou du moins de respect, pour la vérité. Mais la volupté en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice : il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion, la rend furieuse et barbare : le sang, la nature, la religion, l'amitié; il n'est point de droit qu'elle ne viole, point de lien qu'elle respecte : les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent nécessaires : et tandis qu'on nous la représente sous les noms spécieux de tendresse de cœur, de bonté de naturel, de fidélité constante, de sentiments nobles et généreux; c'est une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode ou qu'on la traverse.

Hérodias n'est touchée, ni de la sainteté de Jean, ni de la dignité de son ministère, ni de l'admiration de toute la Judée, qui le regarde comme un prophète; ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu; ni enfin de la circonstance même du festin, où jamais la barbarie elle-même ne s'étoit avisée de mêler les horreurs du sang et de la mort aux réjouissances de la table. Jean-Baptiste la reprend; il condamne le scandale de sa passion et de son inceste; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine, malgré son rang et sa naissance; et il faut que son sang expie le crime de cette liberté, et qu'elle immole à la fureur de sa passion cette noble et sainte victime.

Oui, mes Frères, s'il étoit permis de mêler à la joie et à la pompe de cette auguste solennité le récit de tant de spectacles lugubres que la volupte donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie et la fureur ont été dans tous les temps le caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la foiblesse des bons cœurs. Vous le verriez, le fer et le poison à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouse contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami, se frayant tous les jours un chemin à l'accomplissement de ses desirs infâmes, par des horreurs secrètes indignes de l'humanité; et trouvant dans la tendresse prétendue d'un cœur voluptueux, tout ce que peut enfanter de plus noir et de plus inhumain le cœur le plus barbare et le plus féroce. Voilà où mène cette affreuse passion,

à laquelle les théâtres impurs donnent des noms si doux et si aimables.

Mais n'allons pas si loin ; arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits, et les plus capables de vérité, d'humanité et de justice. Il n'a pas la force de refuser la tête du précurseur. Il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice ; il se rappelle toute la sainteté et toute la réputation de ce Prophète : il est triste, dit l'Évangile ; et c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent : mais c'est la volupté qui le demande ; et que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige : ce sont de foibles moniteurs ; rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grace injuste, onéreuse au peuple, et dommageable à l'état : en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent ; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un grand la disgrace, la perte d'un rival innocent, et dont le mérite fait tout le crime auprès de vous : en vain le public va se récrier contre cette injustice ; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias : en vain ses talents, ses services, sa probité parlent pour lui ; en vain l'état souffrira de son éloignement : c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié ; et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'état, que contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais, d'un autre côté, proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talents, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, et dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique ; il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importants, dès que la volupté le désigne. Que l'état périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs ; et ne craindra point d'augmenter par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. O passion injuste et cruelle ! que faudroit-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver et pour les séduire ?

Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste : telle est la destinée de la vérité ; toujours odieuse, parcequ'elle ne nous est jamais favorable. Les grands surtout font comme une profession publique de la haïr ; parceque, d'ordinaire, elle les rend eux-mêmes très haïssables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence et de témérité ; parceque l'adulation seule usurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux

dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui osent la leur dire; mais encore plus à plaindre aussi de ne la connoître que pour la mépriser, et de se croire au-dessus de la vérité parcequ'ils se voient au-dessus de tous ceux qui la leur annoncent!

Pour nous, mes Frères, aimons la vérité, lors même qu'elle nous condamne: n'aimons dans les hommes que la vérité, parcequ'elle seule les rend aimables. L'adulation et la duplicité sont le caractère des ames basses et mal nées: quiconque est capable de louer le vice, est incapable de vertu. Méprisons ceux qui nous flattent, parcequ'ils ne louent en nous que ce qui nous rend méprisables: ne comptons pour nos amis, que les amis de la vérité; laissons-lui un libre accès auprès de nous; allons même au-devant d'elle, et cherchons-la lors même qu'elle nous fuit et se cache. Plus nous sommes élevés, plus elle s'éloigne de nous, et plus aussi nous devons lui tendre la main, afin qu'elle se rapproche: elle ne fuit que ceux qui la craignent. Aimons-la, et nous l'aurons bientôt connue. Il est si grand d'aimer à se connoître soi-même! et après l'avoir cherchée sur la terre, elle fera notre joie et notre éternelle félicité dans le ciel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINTE MADELEINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.
Beaucoup de péchés lui sont remis, parcequ'elle a beaucoup aimé.
(LUC, VII, 47.)

L'amour est le principe et le mérite de la pénitence; et quoique la crainte du Seigneur soit un don de l'Esprit saint, il est rare qu'une douleur qui n'aime pas ne soit la nature toute seule qui craint ou l'amour-propre qui se déguise. Le péché, dit saint Augustin, n'est que le déréglement de l'amour; la pénitence doit donc en être l'ordre, puisque son office est de rétablir dans l'état naturel ce que le péché avoit renversé. Nous ne sommes coupables devant Dieu, que lorsque nous aimons ce qu'il ne faudroit pas aimer; et tous nos vices ne sont que des amours injustes. Nous ne saurions donc être de sincères pénitents, qu'en rendant à notre bien véritable un amour que nous lui avions injustement ravi: autrement la pénitence ne seroit ni le remède du péché, ni la réconciliation du pécheur. En un mot, c'est l'amour qui décide de tout l'homme: nous sommes justes, s'il est réglé; s'il est déréglé, nous sommes pécheurs: et lui seul fait nos vertus comme nos vices.

Ne soyez donc pas surpris, mes Frères, si la pénitence de Madeleine n'est venue jusqu'à nous qu'avec l'éloge de son amour, et si Jésus-Christ ne nous donne point d'autre raison de sa grande miséricorde envers cette pécheresse, si ce n'est qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.* On ne nous dit pas que plusieurs péchés lui sont remis, parcequ'elle a beaucoup pleuré, parcequ'elle a répandu avec une sainte profusion des parfums précieux sur les pieds du Sauveur, parcequ'elle n'a cessé de les baiser. Pourquoi cela, mes Frères ? C'est que les larmes, les saintes largesses, la participation même au corps du Seigneur figurée par le baiser de ses pieds, les pratiques extérieures d'humiliation ne sont que comme le corps de la pénitence : c'est l'amour qui en est l'ame ; et vous pleurez en vain, si ce n'est pas l'amour lui-même qui pleure ; vous répandez en vain vos richesses, si ce n'est pas l'amour qui les répand ; vous donnez en vain le baiser de paix au Sauveur, si ce n'est pas l'amour qui le donne ; en un mot, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-mêmes, si vous n'aimez pas.

Voulez-vous donc, mes Frères, lorsque vous vous prosternez aux pieds des ministres de l'Eglise, entendre sortir de la bouche du Sauveur cette sentence favorable : Vos péchés vous sont remis; aimez, dit un Père : *Absolvi vis, ama.* Je ne vous dis pas : Changez vos deux yeux en deux fontaines de larmes, comme David; frappez votre poitrine, comme le publicain ; déchirez vos vêtements et couvrez-vous de cendre et de cilice, comme le roi de Ninive ; rendez quatre fois autant que vous avez pris, et partagez avec les pauvres ce qui vous reste, comme Zachée ; renoncez à une profession funeste à votre innocence, et quittez la banque, comme Levi : mais je vous dis, Aimez ; l'amour vous apprendra l'art sacré de la pénitence : il ne faut plus de leçons à un cœur que l'amour instruit ; et comme il efface tous les vices, il apprend aussi toutes les vertus.

Voilà les instructions que nous donne l'illustre pénitente, dont l'Eglise rappelle aujourd'hui la conversion. Comme elle avoit beaucoup aimé le monde, elle aime beaucoup Jésus-Christ ; et l'excès de ses passions devient le modèle de sa pénitence. Or elle avoit aimé le monde d'un amour de goût et de vivacité, qui adoucissoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ses voies ; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ C'est un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui ; c'est ma première réflexion : un amour fort et généreux, qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie ; c'est ma seconde réflexion. Voilà, mes Frères, toute l'histoire de sa conversion et tout le sujet de cette instruction.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

La grace de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche : elle ramène l'ame pécheresse à Jésus-Christ par les mêmes voies qu'elle s'en étoit égarée; et sans détruire ses penchants, elle les sacrifie, et fait servir à la justice ce qui avoit jusque-là servi au péché. La fureur de Saül contre les ennemis prétendus de la religion de ses pères devient une ardeur divine contre les ennemis de la foi de Jésus-Christ : un zèle aveugle en avoit fait un persécuteur; un zèle saint et ardent en fait un apôtre. La nature fournit, pour ainsi dire, le fonds à la grace, et la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions les moyens mêmes de notre pénitence.

Or voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Madeleine. C'étoit une femme pécheresse dans la ville de Jérusalem : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* (Luc, VII, 37); car souffrez, mes Frères, que je suive ici le langage le plus commun de l'Eglise, et que, sans entrer dans des discussions inutiles à l'édification des mœurs, je confonde avec la tradition des siècles ce que la critique de ce siècle a cru devoir distinguer. C'étoit donc une femme pécheresse, c'est-à-dire une personne mondaine, plus occupée de ses amours que de ses misères, plus attentive à plaire qu'à édifier, plus touchée du plaisir que de son salut. La plupart des Saints ont borné là tous ses crimes, et n'ont pas cru qu'il y eût eu du déréglement grossier dans sa conduite; voilà néanmoins ce que l'Evangéliste appelle une femme pécheresse : car la foi ne juge pas de nos mœurs comme l'usage; et il n'est pas surprenant que ce qui paroît presque innocent au siècle, soit une abomination dans le langage de l'Esprit de Dieu : *Mulier in civitate peccatrix.*

Or le monde avoit trouvé dans Madeleine un de ces cœurs tendres et faciles que les premières impressions blessent, un de ces cœurs habiles et ingénieux dans le choix des moyens les plus propres à plaire; un de ces cœurs ardents et généreux, où les passions ne savent pas même garder de mesures. La grace trouve dans les mêmes caractères de son cœur les heureuses ressources de sa pénitence. Entrons dans le détail, et accordez-moi votre attention.

En premier lieu, le monde avoit trouvé dans Madeleine un de ces cœurs faciles que les premières impressions blessent, un de ces caractères que tout entraîne, et à qui tout devient presque un écueil; que la complaisance gagne; que l'exemple séduit; que les occasions changent, et à qui une circonstance de plaisir fait oublier mille desirs de pénitence. Or voilà la première disposition que la grace fait aujourd'hui servir à son salut.

Le bruit que les prodiges et la nouvelle doctrine de Jésus-Christ faisoient dans Jérusalem, avoit sans doute excité la curiosité de cette pécheresse; elle voulut entendre cet homme extraordinaire

qui se vantoit d'avoir les paroles de vie et de salut. Elle vit ce nouveau Prophète ; ces traits de majesté répandus sur son visage ; cette douceur capable de gagner les cœurs les plus farouches ; cet air de pudeur et de sainteté devant qui la conscience criminelle ne pouvoit soutenir sa honte, ni s'empêcher de rougir en secret ; ce zèle ardent et désintéressé qui ne paroissoit touché que du salut du pécheur ; cette autorité nouvelle qui instruisoit avec poids et qui parloit avec dignité ; cette liberté prophétique qui ne faisoit acception de personne, et qui enseignoit la voie de Dieu dans la vérité : elle entendit les paroles de grace qui sortoient de sa bouche, et qui portoient des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur si facile pour le monde ne se défendit pas longtemps contre Jésus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son ame : les idées de la vertu que ce Prophète vient donner aux hommes, la surprennent, et la lui rendent déja aimable : les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice, l'alarment ; et déja elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Inquiète, combattue, déja à demi penitente : Quel est cet homme, se dit-elle sans doute en secret, et quelle est cette nouvelle doctrine? ne seroit-ce point un prophète qui connoît le secret des cœurs? ses regards tendres et divins m'ont mille fois démêlée dans la foule ; et comme s'il eût vu les misères secrètes de mon cœur ou les mouvements inexplicables que ses paroles y opéroient, il a eu sur moi des attentions particulières : il n'a, ce me semble, parlé que pour moi seule. Quand il convioit avec des charmes si saints les ames qui sont lassées dans la voie de l'iniquité, et qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, de venir chercher un repos véritable auprès de lui ; ah ! sans doute il m'adressoit le discours, et avoit en vue la triste situation où je me trouve. Lorsqu'il enseignoit que l'esprit impur ne peut être chassé que par le jeûne et par la prière, je sentois qu'il vouloit prescrire des remèdes à mes maux. Quand il déclaroit que les pécheresses précéderoient les pharisiens dans le royaume de Dieu, je voyois bien que son dessein secret étoit d'encourager ma foiblesse par l'espérance du pardon. Il n'a parlé de la reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon, que pour m'avertir de ne point négliger le salut que le Seigneur me présente, et d'écouter celui qui est plus grand que Salomon même. Toutes ses instructions avoient quelque rapport secret à mes besoins et à mes erreurs : ah ! sans doute, c'est un prophète envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarées.

Voilà les premières impressions de Jésus-Christ sur cette ame. les mêmes facilités que les attraits des passions avoient trouvé en elle pour le monde, la grace les trouve pour le salut. Ce devroit être, il est vrai, une heureuse disposition pour le ciel, que d'être né avec un cœur tendre et facile à émouvoir ; et le Seigneur en vous fai-

sant naître telle, vous qui m'écoutez, avoit voulu sans doute mettre en vous une ame plus à portée de sa grace, si j'ose le dire : cependant c'est par là que vous périrez. Tout vous touche ; rien ne vous corrige. Susceptible de sentiments de salut, susceptible d'impressions mondaines ; vous vous attendrissez à un discours évangélique, et vous allez vous attendrir à un spectacle profane : vous n'êtes pas insensible aux inspirations du ciel comme tant de pécheurs endurcis ; mais vous les portez dans le monde, où de nouvelles impressions les effacent : vous gémissez quelquefois sous le poids de vos chaînes, et vous en suivez toujours la triste destinée. Loin des plaisirs, vous voulez tout quitter ; du moment qu'ils approchent, ils vous retrouvent la même : au milieu du monde et de ses amusements, vous poussez quelquefois en secret des soupirs vers le ciel, que la tristesse secrète du péché, que le dégoût lui-même vous arrache ; et au fond de la retraite où vous vous cachez quelquefois, votre cœur vous rentraîne d'abord en Égypte, et vous regrettez des joies dont vous venez seulement de vous séparer. Caractère dangereux pour le salut. Les ames endurcies une fois touchées peuvent se convertir ; mais, vous, vous pouvez être touchée, et ne sauriez être convertie : imitez Madeleine, et faites servir vos foiblesses mêmes à votre sanctification.

En effet, le monde, en second lieu, avoit trouvé en Madeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins. Car, mes chers Auditeurs, jusqu'où ne va pas la fatale habileté de la passion ! David a bientôt trouvé le secret de rappeler Urie, et de couvrir par cet artifice la honte de sa foiblesse. Que d'expédients ne fournit-elle pas pour sortir des embarras les plus épineux ! le fils du roi de Sichem invente d'abord des moyens pour vaincre les obstacles que la différence du culte et de la religion mettoit à son amour pour Dina. Que de ressources dans les occasions les plus difficiles ! la perfide Dalila concilie sans peine ses égards pour Samson avec ses complaisances secrètes pour les Philistins. On trompe les yeux les plus attentifs ; et Jacob trouve des idoles dans sa maison, malgré toute sa vigilance : on cache sous des apparences pénibles les voies de la passion ; et le fils de David se résout à feindre des maux trompeurs pour dérober aux yeux de la cour la plaie véritable et honteuse qu'il porte dans l'ame : on y fait servir ceux mêmes qui auroient intérêt de la détruire ; et l'infidèle épouse de Putiphar, réussit à faire de son propre époux le vengeur de son indigne foiblesse : on la couvre sous le voile de la piété et de la religion ; et les femmes d'Israël au temps d'Héli, sous prétexte de venir sacrifier au Seigneur, venoient participer aux déréglements sacrilèges des enfants de ce pontife. Que dirai-je encore ? on va à ses fins par des routes qui sembloient mener à des fins tout opposées : en un mot, la passion est toujours ingénieuse ; et des personnes nées d'ailleurs avec un esprit borné et des talents

médiocres sont ici habiles et éclairées, dit saint Ambroise. *Ad inquirenda delectationum genera astuti sunt qui appetentes sunt voluptatum* (S. Ambr. *de Parad.*, c. 12).

Or cette malheureuse prudence qui avoit conduit Madeleine dans les voies de l'iniquité, devient une pieuse sagesse dans les démarches de sa pénitence. Quels saints artifices n'emploie-t-elle pas pour toucher celui à qui elle veut plaire, et pour en obtenir le pardon des fautes qu'elle vient pleurer à ses pieds : premièrement, elle choisit la salle d'un festin, c'est-à-dire, un lieu qui l'exposant à la risée et à la censure publique, intéressera Jésus-Christ pour elle, et le touchera de pitié sur les outrages auxquels elle a bien voulu s'exposer pour venir à lui : secondement, une circonstance où les graces s'accordent plus facilement, et où la joie innocente du repas ne permet pas de rebuter une infortunée qui vient reconnoître sa faute : troisiémement, des témoins tous pharisiens, c'est-à-dire, durs envers les pécheurs, et devant qui Jésus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisoit à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarees : quatriémement, elle emploie une confusion salutaire ; elle n'ose se présenter à lui ; elle s'arrête derrière, dit l'Evangile : *stans retrò ;* elle se laisse tomber à ses pieds, de douleur et d'accablement ; elle n'ose même lever les yeux jusqu'à celui en qui elle a mis pourtant sa plus douce espérance ; elle ne fait plus que rougir de ses égarements ; déja elle voudroit se cacher aux yeux de tous les hommes, et ne montrer plus à Jérusalem une pécheresse qui en avoit été le scandale et comme le péché public, dit un Père : elle ne parloit point ; sa douleur, ses larmes, sa posture, sa confusion, tout parle pour elle : *stans retrò secùs pedes Jesu* (Luc, vii, 38) !

Elle auroit pu trouver, sans doute, de vaines excuses pour adoucir du moins aux yeux de son Sauveur l'excès de ses égarements : son âge, sa naissance, des penchants de foiblesse nés avec elle, ses talents malheureux, le déréglement de Jérusalem, la licence des mœurs de son siécle : l'exemple des autres femmes de la Palestine, l'ignorance où elle étoit de la doctrine de Jésus-Christ, autant de prétextes spécieux à une ame moins touchée. Notre sainte pécheresse laisse à la bonté de son Seigneur à juger de la nature de ses fautes : elle pleure, elle se tait ; et voilà toute l'apologie qu'elle veut faire de sa conduite. Prosternée à ses pieds, ne parlant plus que par ses larmes : Il me connoît, dit-elle en secret ; il voit mes besoins et mes desirs : ma foiblesse, mes efforts impuissants, et les gémissements de mon cœur, ne lui sont point inconnus : que pourrois-je lui dire qu'il ne lise lui-même au fond de mon ame, et qui puisse égaler ce que je sens ? Agitée de mille mouvements divers, elle espère, elle tremble, elle rougit, elle se rassure, elle aime, elle s'afflige : mais elle se tait. Ce n'est pas la honte d'avouer ses désordres ; ah ! ses larmes les publient assez : c'est un artifice de son amour ; un silence

de confusion lui parott plus propre à toucher son libérateur, que l'aveu le plus éloquent de ses foiblesses.

Enfin, elle emploie une humilité profonde : elle répand des parfums précieux, et ne veut pas presque que le Sauveur s'en aperçoive ; elle ne les répand que sur ses pieds, comme pour lui cacher le prix de sa sainte profusion : elle ne vent attirer les regards de son libérateur que sur les misères de son ame, et point du tout sur le mérite de ses œuvres. Elle regarde les pieds sacrés du Sauveur comme son partage ; trop heureuse encore qu'on veuille l'y souffrir : elle laisse à ses disciples bien-aimés le sublime avantage de reposer dans son chaste sein, ou de repandre des parfums sur sa tête. Elle sait, dit saint Beruard, qu'il faut gémir long-temps à ses pieds, avant que de venir lui donner le baiser de paix dans l'Eucharistie ; que la précipitation est ici périlleuse : et que comme dans l'Eglise du ciel il n'y aura que ceux qui auront lavé leurs vêtements dans le sang, et qui seront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau ; ah ! de même dans l'Eglise de la terre, il n'y a que ceux qui ont lavé leurs souillures dans le sang de la pénitence, et qui ont passé par les tribulations de la croix, à qui il soit permis de se présenter à sa table.

Voilà les saints artifices de l'amour de Madeleine ; elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien : au lieu que souvent habiles dans la recherche des plaisirs et dans la conduite de vos passions, femmes du monde, une seule démarche de conv r-sion vous jette dans des embarras étranges. Vous ne savez plus par où vous y prendre, quand il faut se declarer pour Jésus-Christ : c'est ici où toute votre habileté et toutes vos ressources vous abandonnent ; tout vous arrête, tout vous alarme ; tout est pour vous perplexité, votre esprit n'est plus ingénieux à trouver de ces moyens heureux qui viennent à bout de tout. Vous êtes en peine comment faire consentir un époux à vos résolutions de pénitence ; et vous avez su le faire consentir à des démarches qu'il étoit peut-être si fort intéressé d'empêcher. Vous ne croyez pas pouvoir vous faire dans la piété des amusements innocents qui vous soutiennent ; et vous en inventiez tous les jours de nouveaux dans le monde pour égayer votre ennui et vos dégoûts. Vous hésitez comment vous pourrez éloigner de vous certaines personnes si funestes à vos nouveaux desseins de vertu ; et vous étiez si habile autrefois à vous défaire de celles que la sagesse et la piété rendoient importunes à vos plaisirs. En un mot, vos passions étoient fécondes en ressources ; votre pénitence succombe aux plus légers obstacles. D'où vient cela ? ah ! c'est le cœur qui fournit les expédients, et le vôtre n'est pas bien touché ; c'est l'amour qui rend habile, et vous n'aimez pas : la grace est toujours moins ingénieuse en vous que la passion, parceque votre pénitence n'est jamais aussi sincère que votre égare-

ment ; et que différentes de Madeleine, vous n'aimez pas Jésus-Christ comme vous aviez aimé le monde.

Aussi, en troisième lieu, le monde avoit trouvé dans Madeleine un cœur ardent, où les passions ne savoient pas même garder de mesures : c'est-à-dire prompt, et pour qui un plaisir différé étoit un supplice ; extrême dans ses joies, comme dans ses chagrins ; aveugle qui ne connoissoit ni périls ni obstacles, et qui croyoit facile tout ce qui pouvoit servir à sa passion.

Or, voulez-vous voir en elle les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ : A peine eut-elle appris, dit l'Evangile, que le Sauveur étoit entré dans la maison du Pharisien : *Ut cognovit* (Luc, VII, 37) : Remarquez ici, premièrement, la promptitude de son amour : la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter aux pieds du Sauveur, elle en profite ; elle y court. Elle ne balance pas des années entières entre la grace et la passion ; elle n'est pas ingénieuse comme vous l'êtes si souvent, femmes du monde, à trouver sans cesse des prétextes pour remettre à un autre temps cette premiere demarche : sa jeunesse ne lui fournit pas de ces raisons frivoles qui persuadent d'attendre un âge plus sérieux et moins propre au monde. On n'aime pas quand on peut différer. Ah ! bien loin de vouloir reculer encore, et de renvoyer au soir de sa vie, elle voudroit pouvoir renaître pour recommencer à aimer son Seigneur en commençant à vivre ; sa douleur la plus amère est de l'avoir connu si tard ; ce qui lui reste de vie, ne peut la consoler de ce qu'elle en a perdu en des amours insensés : elle sent qu'on ne peut trop tôt aimer ce qu'on aimera toujours, et elle veut regagner les jours d'indifférence par un saint empressement de tendresse : *Ut cognovit.*

En effet, mes chers Auditeurs, la promptitude est essentielle à la conversion : la grace a des moments heureux, que ni le temps, ni les années, ni les mêmes circonstances, ne ramènent plus. Ce jeune homme de l'Evangile, qui, appelé par Jésus-Christ, voulut aller ensevelir son père avant que de le suivre, manqua son moment ; et nous ne lisons pas qu'il revint ensuite se mettre au nombre de ses disciples. L'Esprit de Dieu est cet Esprit dont parle le Prophète, qui va et qui ne revient plus ; et tout dépend de savoir entendre sa voix, et de l'arrêter dans notre cœur lorsqu'il y passe et qu'il nous visite : un desir de pénitence renvoyé est presque un préjugé certain que vous ne vous repentirez plus. Voilà la promptitude de l'amour de Madeleine.

Remarquez-en, secondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes, qui ne se donnent jamais à demi : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ ; tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent ; toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur : le dernier jour de sa pénitence

ressemblera à la première démarche de sa conversion. Partout dans l'Evangile, elle nous sera représentée comme une amante vive et fervente : tantôt nous la verrons, prosternée aux pieds du Sauveur, s'exposant même aux reproches de sa sœur Marthe, plutôt que de perdre un instant de vue le libérateur qu'elle aime : tantôt transportée d'amour pour lui, elle courra à son tombeau avant tous les disciples: et les larmes qu'elle y répandra seront aussi abondantes, que celles qui arrosent aujourd'hui ses pieds divins dans la salle du Pharisien : tantôt en le rencontrant sous une forme étrangère : Si vous l'avez enlevé, lui dira-t-elle, dites-le-moi, et je l'emporterai : on ne sait quel est celui qu'elle redemande ; elle ne pense pas même à le nommer ; son cœur en est si plein, qu'elle suppose que le cœur de tous les hommes en est occupé comme le sien : *Si tu sustulisti eum, dicito mihi* (Joan., xx, 15) ; elle ajoute qu'elle l'emportera : une fille foible, accablée de tristesse, seule, elle se persuade qu'elle aura assez de force pour emporter le corps mort de son Sauveur : *et ego eum tollam* (Ibid.) ; son amour croit tout possible : tantôt enfin, l'ayant reconnu, elle ne sera plus maîtresse de son cœur ; elle courra à lui avec un saint transport ; elle voudra encore embrasser ses pieds sacrés si heureux pour elle, et qui furent les premiers confidents de sa douleur et les premiers asiles de sa pénitence : partout elle soutiendra ce caractère de ferveur et de vivacité qui commence sa conversion, et la durée de sa carrière ne la verra jamais ni ralentie ni moins fidèle.

Instruction importante, mes chers Auditeurs ! Les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur et par le relâchement. On se repose après les premières démarches, comme si l'on étoit déja arrivé au bout de sa course : on se relâche sur mille pratiques saintes que la vivacité de la douleur avoit d'abord inspirées : d'un pénitent zélé on devient un tiède chrétien : nos péchés une fois pleurés, ne nous paroissent plus dignes de nos larmes ; et l'on trouve souvent dans la tiédeur de la pénitence, l'écueil qu'on avoit cru éviter en sortant du déréglement du vice.

Enfin, à la vivacité constante de notre heureuse pécheresse, ajoutez-y encore l'aveuglement de son amour, pour ainsi dire. Car quoique la grace soit une lumière céleste qui éclaire l'esprit en même temps qu'elle échauffe la volonté, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion, et qu'ainsi la charité a ses saintes erreurs, comme la cupidité a les siennes.

En effet, mes Frères, que de difficultés Madeleine n'auroit-elle pas pu prévoir dans son changement ! tant de liaisons à rompre, tant d'occasions à éviter, tant de commerces à fuir ; difficultés du côté de l'âge, du côté des penchants, du côté du rang, du côté des maximes qu'elle alloit embrasser : que de réflexions devoient naître

dans son esprit, si son cœur lui eût permis d'en faire! mais le saint amour ne raisonne pas. Que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même! Que vais-je faire? je m'expose sans savoir si je serai écoutée : à la vérité, ce prophète assure qu'il n'est venu que pour les pécheurs; mais une pécheresse telle que je suis, peut-elle se promettre un accueil favorable? ne pourra-t-on pas croire que ma douleur n'est pas sincère, et que c'est ici quelque secret dépit qui n'aura point de suites? est-ce bien prendre son temps, que d'aller troubler par des larmes la joie d'un festin? d'ailleurs suis-je bien sûre même si mon changement ne sera pas une douleur passagère, une vivacité d'un instant; et si après avoir fait une démarche d'éclat j'en pourrai soutenir les suites?

Que ne dites-vous pas tous les jours à vous-même, ame infidèle, dans des circonstances bien plus favorables au salut, que ne l'est celle où se trouve aujourd'hui Madeleine! Elle pouvoit du moins se faire un prétexte de son âge; et vous déja sur le retour, vous ne comprenez pas encore comment on peut se passer du monde: les empressements qu'on y avoit pour elle auroient pu l'arrêter; et mille désagréments ne sauroient en détacher votre cœur : la singularité de sa démarche dans Jérusalem, où peut-être seule et la première, elle s'alloit déclarer pour Jésus-Christ, auroit pu former encore un nouvel obstacle; et vous, environnée de saints exemples et de tant de femmes chrétiennes qui vous montrent la voie du salut, vous n'oseriez vous déclarer pour la piété; tout vous paroît des obstacles; vous voulez tout peser, tout examiner avant que de faire le premier pas, et vous n'avez jamais pris assez de mesures.

Ah! mes chers Auditeurs, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché, elles ne sont jamais heureuses : la grace dans ses premiers mouvements surtout a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Je ne veux pas dire par là que pour mourir au monde et servir Dieu, il faille renverser toutes les règles de la prudence, et négliger tous les moyens humains nécessaires pour aplanir les obstacles que notre état ou notre rang peuvent mettre à notre conversiou, sous cette fausse confiance que c'est à Dieu seul à conduire son ouvrage. Je sais que la raison est donnée à l'homme pour le conduire; et que c'est tenter Dieu et sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais je veux dire, que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grace; je veux dire que dans les premières démarches de la pénitence surtout, ah! il faut laisser quelque chose à faire à l'Esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jésus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressources, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison; je veux dire, que lorsqu'on laisse à

l'amour-propre le loisir des réflexions, la grace y perd toujours quelque chose, et quelquefois on perd la grace soi-même. Matthieu au premier ordre qu'il reçoit de Jésus-Christ quitte son bureau, et ne pense pas même à rendre compte de son administration, ni à justifier devant ses maîtres une retraite si prompte, et si suspecte dans les personnes de son emploi. Pierre jette les filets dans la mer, quoique le travail ingrat de toute une nuit ne semblât lui promettre que des soins inutiles de ce nouvel effort ; il n'a que la parole du Sauveur pour garant de son entreprise, et le succès répond à sa confiance : *In verbo tuo laxabo rete* (Luc, v, 5). Au contraire, il enfonce sous les eaux dès qu'il fait trop d'attention au péril où il se trouve ; et Jésus-Christ l'abandonne dès qu'il commence à raisonner et à se défier.

Pourquoi vous défiez-vous de vous-même? pourquoi vous inquiétez-vous tant sur les suites de votre pénitence, comme sur des voies amères et tristes, qui vont d'abord vous lasser? Pourquoi n'osez-vous vous déclarer pour Jésus-Christ, par la crainte toute seule de ne pouvoir soutenir une démarche d'éclat? Le Seigneur qui a déja commencé son ouvrage en vous, ne sera-t-il pas assez puissant pour le continuer? S'il a pu vous toucher tandis que vous étiez encore dans le crime, ne saura-t-il vous soutenir, quand vous serez devenu juste? s'il a su vous tirer du bourbier, refusera-t-il de vous donner la main lorsque vous commencerez à marcher dans la voie du salut? s'il vous a cherché lorsque vous étiez si loin de lui, et que comme une brebis égarée vous erriez dans les pâturages étrangers ; ah! ne saura-t-il pas vous retenir quand vous serez retrouvée, et qu'il vous aura ramenée au bercail? Vous êtes foible, dites-vous ; mais ne vous connoît-il pas? et vos mœurs passées ne l'ont-elles pas mieux instruit que tout autre de votre foiblesse? reposez-vous-en sur ses soins et sur la connoissance qu'il a de votre cœur. Vous êtes d'un goût changeant, et vous craignez tout de votre inconstance : ah! les créatures ont pu fixer cette légèreté par l'injuste amour que vous avez eu si long-temps pour elles ; et vous croyez que votre Dieu aura moins de crédit sur votre cœur? Vos inconstances passées ne venoient que de la fausseté et de l'insuffisance des biens que vous aimiez ; ne pouvant vous satisfaire, ils ne pouvoient vous fixer ; mais Dieu seul remplira tous vos besoins, et vous ne souhaiterez plus rien quand une fois vous aurez goûté combien il est doux d'être à lui.

Oui, mes Frères, la foi d'une ame véritablement touchée est une foi généreuse : les montagnes mêmes ne l'arrêtent pas, elle se promet de les transporter comme des grains de sable ; et quand on aime vivement, ou l'on ne voit plus d'obstacles, ou ils deviennent eux-mêmes des moyens de salut. Ainsi, Madeleine eut pour Jésus-Christ la même vivacité qu'elle avoit eue pour le monde : mais l'amour de préférence fut encore égal ; et tout ce qu'elle avoit sacrifié

au monde dans ses déréglements, elle le sacrifie à Jésus-Christ dans sa pénitence.

SECONDE PARTIE.

J'appelle, avec saint Augustin, amour de préférence, ce poids dominant de notre ame, qui rappelle à lui tous nos moindres penchants; cet amour qui prévaut sur tous nos amours, qui décide de nos choix, qui règle nos jugements, qui devient le principe de toutes nos actions; cet amour, comme dit saint Paul, que nulle tribulation ne peut éteindre, nul péril alarmer, nulle espérance corrompre, à l'épreuve de la faim et de la nudité, plus fort que la mort même : en un mot, l'amour de préférence est celui sur lequel rien ne l'emporte, que rien ne peut même balancer, et auquel on est toujours prêt de tout sacrifier. Ce n'est pas tant ici une affaire de goût et de sentiment, qu'un état de l'ame qui se manifeste dans les occasions, et qui sans balancer, se déclare toujours pour l'objet auquel son amour a donné la préférence. Or, mes Frères, c'est ainsi que Madeleine avoit aimé le monde; elle lui avoit sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, ses qualités naturelles : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ; et voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui. Suivons l'histoire de sa pénitence; et renouvelez, s'il vous plaît, votre attention.

En premier lieu, Madeleine avoit sacrifié au monde sa réputation. Son sexe et sa naissance la défendirent sans doute d'abord contre la honte des passions, et l'on peut croire qu'elle opposa la barrière de la pudeur et de la fierté aux premiers orages qu'elle sentit s'élever dans son cœur. Mais lorsqu'une fois elle eut prêté l'oreille à la voix du serpent, qu'elle se fut rassurée contre elle-même; qu'elle eut pu justifier sa propre foiblesse, et se dire en secret ces maximes insensées que le monde inspire; que ce n'étoit pas un crime d'être touchée du mérite; que ces rapports secrets qui forment les passions ne sont pas libres, et que nous en trouvons la destinée dans nos cœurs; qu'il est des liens si purs et si innocents, que la plus austère pudeur ne sauroit en rougir, et qu'après tout il est un âge où l'on peut être aimée : ah! dès lors son cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver; tous les nouveaux objets furent pour elle de nouvelles passions : sa gloire et sa raison rougissoient en vain en secret de ses foiblesses; l'ascendant de son caractère avoit déja pris le dessus; son cœur ne savoit plus vaincre, et tout ce qui pouvoit plaire pouvoit l'engager.

Que n'auroit-elle pas dû se dire à elle-même sur le scandale de sa conduite, si la passion écoutoit la raison! née avec un nom et sortie d'une maison qui la distingnoit dans son peuple, n'étoit-elle pas obligée à des attentions plus rigoureuses sur sa gloire? La tache immortelle que ses égarements alloient faire à son sang, la honte qui en retomberoit sur ses proches, les exemples et les avis sages

d'une sœur attachée au devoir, les suites mêmes d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, et le long repentir qu'elle se préparoit dans une vieillesse triste et déshonorée; enfin, l'éclat que ses passions alloient faire dans Jérusalem, le séjour du roi Hérode, d'un préfet romain, des plus illustres maisons de la Palestine, et d'où le bruit de ses emportements ne manqueroit pas de se répandre dans tout le reste de la Judée; que de motifs puissants de retenue! et que de réflexions à faire, si la passion en faisoit quelquefois! Mais Madeleine aimoit le monde, et il n'est plus rien de si cher que l'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Cette délicatesse sur la gloire que donne la vertu, s'étoit effacée; cette fierté qui vient de la naissance, s'étoit changée en foiblesse; cette pudeur attachée au sexe, avoit dégénéré en effronterie: ni les conseils des gens de bien, ni les larmes de Marthe, ni les railleries des mondains, ni les mépris même de ses amants insensés à qui elle avoit pu plaire, mais dont elle n'avoit pu réussir à se faire estimer, car la vertu toute seule est estimable; tout cela ne la touchoit plus. Elle paroissoit avec ostentation au milieu d'une ville où elle n'étoit connue que par ses misères, et, comme cette femme de l'Apocalypse, elle portoit écrit sur son front le nom de mystère; c'est-à-dire elle ne faisoit plus un secret de ses passions, et ne prenoit plus même soin de cacher aux yeux du public les mystères de ses folles amours. La passion arrivée à un certain point ne rougit plus: il n'est que les commencements qui soient timides; et plus la nature avoit formé votre ame modeste et chrétienne, plus vous allez loin d'un autre côté, quand une fois vous avez pu secouer ce joug importun.

Or voyons comme dans sa pénitence Madeleine fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour Jésus-Christ. Sur le point d'éclater, et de venir chercher le Sauveur dans une maison étrangère, que de réflexions pouvoient encore ici naître dans son esprit: une personne de son âge et de son sexe, aller comme une insensée dans un lieu où elle n'est ni connue ni priée; s'aller avouer pécheresse devant tant de conviés, malgré tout ce que cette démarche alloit paroître avoir d'extraordinaire! Au fond, que risquoit-elle d'attendre que Jésus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples; et là en secret et à la faveur des ténèbres de la nuit, comme Nicodème, lui exposer le triste état de son ame, et écouter les paroles du salut qui sortiroient de sa bouche? Mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas Ah! elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même: elle ne prend pas de mesures pour adoucir aux yeux du public la surprise de son changement, et le préparer peu à peu, comme par des essais de conversion, à l'éclat d'une retraite. Blessée d'amour, comme l'épouse, elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où jusque-là elle y avoit paru: triste, éplorée, fondant en larmes, elle ne voit pas le concours de

citoyens que ce nouveau spectacle assemble autour d'elle : elle n'est occupée qu'à chercher son bien-aimé, et n'a plus d'yeux pour le reste du monde : elle entre dans la salle du festin ; elle s'avance avec une sainte impudence : sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, et elle veut bien en soutenir toute la honte. Déja toute la Palestine ne s'entretient plus que de son changement ; on en cherche les raisons dans quelque secret dépit, dans une passion méprisée, dans une inconstance et une légèreté de naturel, dans des vues peut-être encore plus cachées et moins sincères : chacun trouve des conjectures pour justifier la malignité de ses jugements ; car c'est ainsi que le monde, ô mon Dieu ! juge toujours humainement de vos œuvres : les prêtres et les docteurs eux-mêmes, jaloux, et de son attachement pour le Sauveur, et de ce que ce n'étoit pas par leur ministère qu'elle avoit renoncé au monde, traitent sa conversion d'hypocrisie ; et au lieu de louer sa piété, ils tâchent de rendre même sa foi suspecte. Madeleine, dans un déchaînement si universel, n'est touchée que de ses crimes, n'est occupée que de son amour, ne pleure que l'innocence qu'elle a pu perdre devant son Dieu, ne pense au monde que pour l'oublier. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions ; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. O sainte fierté de la grace ! ô héroïque magnanimité de l'ame juste ! Et pourquoi, mes chers Auditeurs, vous que la crainte des jugements humains retient encore dans la souillure du péché, pourquoi ne pourriez-vous pas sacrifier à Jésus-Christ, comme Madeleine, ce que vous avez tant de fois sacrifié au monde ? Vos passions n'ont point craint la censure publique ; et votre pénitence seroit plus timide ? vous ne vous êtes point ménagés pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut ? vous regardiez comme des esprits foibles ceux qui se scandalisoient de vos desordres ; et vous redouteriez comme des hommes sages et sensés ceux qui parleroient avec dérision de votre vertu ? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, qu'il faut laisser parler le monde ; et cela lorsque vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez les maximes : quoi ! ses discours seroient-ils donc devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu d'y renoncer ? ou le regarderiez-vous comme un juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grace que sur celles du péché ? Eh ! qu'importe à une ame qui commence à goûter son Dieu ce que les insensés pensent d'elle ? Depuis qu'elle a méprisé les maximes insensées du monde corrompu, elle méprise ses vains jugements ; depuis qu'elle a pu le haïr, elle ne sauroit plus le craindre. Elle y a vu si souvent le vice applaudi, qu'elle ne trouve pas mauvais d'y trouver la vertu condamnée : ravie même de le voir soulevé contre elle, elle sent par là qu'elle commence d'être à Jésus-Christ : elle se défieroit des démarches de sa pénitence, si elles avoient eu le malheur de plaire au monde ; et

le mépris des hommes est la consolation de sa vertu, comme il en est la plus sûre marque.

Et en effet, qu'est-ce que paroît le monde à une ame qui connoît Dieu? Le sentiment le plus dangereux qui puisse lui revenir de ses mépris, c'est la fierté et la complaisance : il est doux de n'avoir pas pour soi un juge de si mauvais goût; et plus on l'a connu, plus on est tranquille sur ce qu'il pense. Ne craignez ses censures, que lorsque vous voudrez le ménager, et allier Jésus-Christ avec lui; il est inexorable envers la fausse piété. Voulez-vous qu'il vous estime, convainquez-le bien que vous le méprisez. Ainsi toutes les précautions et les mesures qui ne tendent qu'à adoucir aux yeux des hommes la surprise d'une conversion, sont des infidélités à la grace, des restes secrets de notre attachement pour le monde, et un hommage peu chrétien que nous rendons encore à la fausseté de ses maximes : on n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes. Première instruction tirée du sacrifice que Madeleine fait à Jésus-Christ de sa réputation.

En second lieu, elle avoit sacrifié au monde le repos de son cœur : car, ô mon Dieu! s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui est dans le désordre soit à elle-même son supplice. Si l'on y goûte certains moments de félicité, c'est une ivresse qui ne dure pas : le ver de la conscience n'est pas mort, il n'est qu'assoupi; la raison aliénée revient bientôt, et avec elle reviennent les troubles amers, les pensées noires, et les cruelles inquiétudes : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus* (S. Aug.).

Mais, outre ces troubles qui naissent du fond d'une conscience coupable; que d'épines Madeleine n'avoit-elle pas dû trouver dans les voies de l'iniquité! Car je veux qu'elle offrît aux discours publics un front tranquille : ces semences de gloire et de vertu qu'une heureuse éducation laisse dans l'ame, peuvent-elles se démentir et s'effacer tout-à-fait? et les retours n'en sont-ils point désespérants? D'ailleurs, à une réputation mal établie, mille désagréments sont attachés dans le monde : des discours enveloppés faits en présence, qu'on entend toute seule, qu'on sent vivement sans oser s'en apercevoir; des distinctions d'oubli et de mépris dans des occasions publiques dont on n'oseroit se plaindre : je ne parle pas ici des craintes, des soupçons, des jalousies, des dégoûts, des perfidies, des préférences, des fureurs inséparables de la passion; il n'est point d'iniquité tranquille, et le crime est toujours plus pénible que la vertu : *Jussisti, Domine, et sic est, ut pœna sua sibi sit omnis inordinatus animus.*

Or voilà ce que Madeleine avoit sacrifié au monde; cette paix si chère au cœur, et la plus pure source de tous nos plaisirs : son amour fait encore ici le même sacrifice à Jésus-Christ. Ce n'est pas,

mes Frères, que Jésus-Christ ne soit lui-même la paix véritable de nos cœurs, et qu'on puisse la perdre en lui devenant fidèle ; mais il est toujours une certaine paix à laquelle le pécheur renonce en renonçant à ses vices : la grace fait au fond du cœur des séparations douloureuses ; et Jésus-Christ, qui est venu annoncer la paix à nos ames, nous avertit assez qu'il y est venu porter aussi le glaive et la douleur.

Car, premièrement, quelle violence ne se fit pas Madeleine, pour haïr ce qu'elle avoit aimé, pour éteindre des passions dont le caractère de son cœur la rendoit si capable, pour rompre des liens qu'un long usage d'aimer avoit rendus presque indissolubles ! qu'il en coûte à des ames d'un certain caractère pour en venir à ces séparations !

Secondement, elle ne se proposoit pas une conversion douce et commode, comme tant d'ames à demi converties. Elle avoit appris du Sauveur que le feu de la pénitence, comme un sel divin, devoit guérir et préserver désormais de la corruption toute ame qui avoit été la victime infortunée du monde et du péché : *Omnis victima igne salietur* (Marc, ix, 48) ; que la violence étoit la voie des ames criminelles, et la croix le partage et la seule consolation du pécheur. Or, à son âge et avec un corps nourri si mollement, on n'entre pas dans une carrière si affreuse à la nature corrompue comme dans un chemin couvert de fleurs : eh ! qu'il faut prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre ! Cependant Madeleine attachée à la personne du Sauveur le suit dans ses courses : elle partage avec lui tous les travaux de sa vie pénible, et ne trouve plus de consolation après sa mort, que dans les larmes et les macérations de la retraite et de la pénitence.

Je ne parle point ici de toutes les alarmes qui suivent son tendre attachement pour Jésus-Christ. Elle n'entendoit sans doute qu'en frémissant les calomnies des pharisiens, elle craignoit tout de leur fureur et de leur jalousie contre son divin maître; tant de complots formés pour le perdre, tant de gens attentifs pour le surprendre, tant d'artifices employés pour le décrier : quelles étoient là-dessus les alarmes de son amour ! Les paroles mêmes enveloppées du Sauveur sur le mystère de sa croix et de sa mort, dont il avoit sans doute entretenu souvent son amante, lorsqu'elle étoit à ses pieds, comme il en entretenoit ses disciples ; et enfin, le spectacle lui-même du Calvaire : et d'autant mieux que, plus forte que les disciples, elle fut spectatrice de ces tristes mystères, et ne voulut pas même, pour adoucir sa peine, en dérober l'objet à ses yeux : de quelle glaive de douleur son ame ne fut-elle point percée ! C'est ainsi que renonçant au monde, elle fit un sacrifice de son repos à Jésus-Christ. Mon Dieu ! et souvent en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille ; on ne sort des voies difficiles du siècle, que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut

La vie chrétienne pour certaines personnes, n'est precisément qu'une vie qui les tire des embarras du monde et de la gêne des bienséances; une vie qui les rappelle à des mœurs plus calmes et plus de leur goût; et tout le fruit de leur conversion, c'est qu'elles ont plus de loisir de jouir d'elles-mêmes : leurs déréglements avoient été pénibles; leur pénitence est donce et tranquille. Je sais qne les gens de bien ont des consolations intérieures qu'aucun plaisir profane n'égale, et que la paix est le fruit de la bonne conscience. Mais cette paix est le fruit des souffrances; c'est une paix très amère, comme dit l'Esprit saint. Ce n'est qu'en rompant toutes ses inclinations, et en crucifiant sans cesse sa chair, que l'on a droit de goûter cette joie secrète qui rend témoignage au Juste qne l'Esprit saint habite au dedans de lui; hors de là, votre paix est une paix d'amour-propre et une paresse de cœur : la règle pour en juger, c'est de voir ce qu'elle vous a coûté; et toute piété qui n'est pas pénitente et crucifiée avec Jésus-Christ, est une illusion, et une vertu de tempérament.

En troisième lieu, Madeleine avoit sacrifié ses biens au monde; car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine, et telle que notre pécheresse l'avoit menée? Les soins de la parure et des ornements connoissent-ils quelques bornes? tout ce qui peut aider à plaire est-il jamais trop acheté? tout ce qui peut seulement satisfaire la vanité, passe-t-il jamais les règles ou de la condition ou du revenu? Vos intentions sont innocentes : mais si vous ne cherchez point à être vue, à quoi servent ces soins et ces attentions? et d'ailleurs les règles de modestie et de simplicité que l'Evangile prescrit, peut-on les violer avec innocence? une femme chrétienne devroit-elle chercher des ornements ailleurs que dans la pudeur et dans une exacte bienséance? Je ne parle point ici de toutes les autres profusions qui suivent les passions; les plaisirs qu'il faut soutenir, les confidents qu'il faut payer, les services qu'il faut acheter. Juda, fils de Jacob, donne jusques à l'anneau qu'il porte à son doigt; Salomon fait bâtir des temples aux dieux des femmes étrangères, et ses immenses trésors suffisent à peine à ses plaisirs; l'Enfant prodigue dissipe la portion entière du bien qui lui étoit revenu; Hérode promet la moitié de son royaume : la passion n'est jamais avare; les temps ne sont jamais malheureux pour elle, jamais les saisons fâcheuses, les charges publiques jamais trop incommodes.

Madeleine avoit suivi l'égarement de ces voies. Ses richesses avoient servi à ses passions; voyez comme elles servent aujourd'hui à sa pénitence : elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur : *et unguento ungebat* (Luc, VII, 38). Vous la verrez bientôt renouveler cette sainte profusion; et mériter même un jour que Jésus-Christ la justifie contre le reproche de ses disciples, qui la blâment : sa maison même désormais va être ouverte à son libérateur. Là, il trouvera un saint délassement au retour de ses

voyages ; là, il pourra venir célébrer la pâque avec ses disciples, et honorer souvent la maison de Béthanie et la table des deux sœurs de sa présence. Madeleine le suivra même dans ses courses pour fournir à ses besoins, et lui rendre des bénédictions temporelles pour les spirituelles qu'elle avoit reçues de lui. C'est ainsi qu'elle répare l'usage criminel qu'elle avoit fait de ses biens.

Et voilà, mes chers Auditeurs, le modèle de votre pénitence. Vous avez répandu pour l'iniquité ; semez pour la justice : vos plaisirs ont été prodigues ; que vos vertus le soient aussi, et faites-vous une noble passion du soulagement des malheureux. Car, mes Frères, il faut le dire ici, souvent après les excès et les profusions des plaisirs on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne : il semble qu'on veut regagner avec Jésus-Christ ce qu'on avoit perdu pour le monde ; on met, pour ainsi dire, la piété à profit pour la terre, au lieu d'en faire un gain solide de l'éternité ; et l'on n'expie les folles dépenses des passions que par une exactitude d'avarice, pire peut-être devant le Seigneur que les excès dont on se repent. N'ayez donc rien de trop précieux quand il s'agit de secourir les membres de Jésus-Christ : souvenez-vous seulement que Madeleine choisit les pieds pour répandre ses largesses, comme les moins exposés aux yeux du public ; qu'elle ne cherche point à les répandre sur la tête et dans des endroits éclatants ; et que les lieux les plus obscurs sont toujours les plus sûrs pour recevoir les pieux dépôts de notre charité : souvenez-vous seulement que Madeleine mêle ses larmes à la profusion de ses parfums ; que les œuvres de miséricorde ne sont qu'une partie de la pénitence, et que tout ce qui a servi en vous à l'iniquité doit servir à la justice.

Aussi, mes Frères, en dernier lieu, Madeleine avoit sacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jésus-Christ : sa douleur n'excepte rien, et la compensation est universelle. Ses yeux avoient été ou les instruments de ses passions, ou les sources de ses foiblesses ; ils deviennent les organes de sa pénitence et les interprètes de son amour : *lacrymis cœpit rigare pedes ejus* (Luc, VII, 38). Ses cheveux avoient servi d'attrait à la volupté ; elle les consacre aujourd'hui à un saint ministère : *et capillis capitis sui tergebat* (Ibid.). Sa bouche avoit été mille fois souillée ou par des discours de passion, ou par des libertés criminelles ; elle la purifie par les marques les plus vives d'une sainte tendresse : *et osculabatur pedes eju* (Ibid.). Son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en fait autant d'instruments de justice ; et elle punit le péché par le péché même. Elle n'imite point ces personnes qui dans leur pénitence veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions ; qui après avoir renoncé aux amusements criminels, conservent encore sur elles-mêmes des soins et des attentions dont la tristesse de la pénitence ne s'accommode guère ; qui n'étalent plus

d'une manière indécente pour allumer des desirs criminels ; mais qui ne négligent rien dans des ornements moins brillants ; qui cherchent les agrémens jusque dans la modestie et dans la simplicité, et qui veulent encore plaire, quoiqu'elles soient fâchées d'avoir plu. Or, mes Frères, je le répète en finissant, parceque ce doit être ici le fruit de tout mon discours : il doit y avoir une exacte compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité. Vous n'aviez pas été un demi-pécheur ; il ne faut pas être un demi-pénitent. L'attachement excessif au soin de votre corps avoit été la source de vos malheurs ; il faut qu'une sainte horreur de vous-même répare l'offense. L'affectation et le scandale des parures avoit été l'écueil de votre innocence et de celle de vos frères ; il faut qu'une négligence chrétienne, qu'un oubli de tout ce qui vous regarde, qu'une pudeur exacte dans tout votre extérieur commencent votre pénitence. Les commerces des hommes avoient blessé votre ame ; faites-vous une solitude dans votre cœur, et goûtez dans la retraite combien le Seigneur est doux : les agitations des plaisirs vous avoient fait oublier votre Dieu ; priez sans cesse, habitez avec vous, et pensez qu'une ame n'est pas chrétienne tandis qu'elle n'est pas intérieure. Vous aviez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flatter ; appliquez-vous à les crucifier : allez dans ces lieux de miséricorde, où la piété appelle tant d'ames saintes ; approchez-vous des Lazare puants et couverts de plaies, ne refusez pas votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins ; et malgré les frémissements secrets de votre nature, accoutumez votre délicatesse à ces œuvres de religion, et surmontez par la foi et par l'ardeur de votre amour une corruption qui a si souvent triomphé de vous-même. En un mot, proportionnez les remèdes à vos maux : ne disputez point à la grace ce que vous n'avez jamais eu la force de refuser à la cupidité ; aimez Jésus-Christ comme vous avez aimé le monde, aussi tendrement, aussi vivement, aussi aveuglément : pour ainsi dire, aussi souverainement ; et que vos passions soient le modèle de votre pénitence.

Ah ! peut-être le Seigneur n'a permis votre vivacité dans les plaisirs, que pour prévenir votre tiédeur dans une nouvelle vie ; et dans ce que vous avez fait pour le monde, il a voulu que vous comprissiez ce que vous étiez capable de faire pour lui. Peut-être ne vous a-t-il livré à toute la sensibilité de votre cœur dans des engagements profanes, que pour vous faire sentir jusques à quel point votre cœur pouvoit l'aimer ; et il a voulu que vous fissiez un essai funeste de votre ardeur dans les passions, afin que vous ne puissiez plus ignorer combien vous pouviez être ardent dans le bien et dans la vertu.

Mon Dieu ! quand rappelant un jour devant votre tribunal toute la vie d'une ame chrétienne, vous mettrez dans une balance ses années d'iniquité d'un côté, et de l'autre les jours qu'elle a passés

dans la justice; quand vous comparerez le pécheur au pénitent; quand vous opposerez les passions aux vertus, les plaisirs aux souffrances, et la charité à l'amour du monde : ah! Seigneur, qu'il se trouvera peu d'ames que ce parallèle ne confonde! que vous trouverez alors de justices défectueuses, et qu'il y aura d'ames abusées à qui vous direz ces terribles paroles : Vous avez été pesé dans la balance, et l'on vous a trouvé d'un poids inégal : *Appensus es in staterâ, et inventus es minus habens* (Dan., v, 27)! Pour éviter ce malheur, mes Frères, proposez-vous souvent l'exemple de notre sainte pénitente : pensez que les fausses pénitences damneront presque plus de chrétiens, que les crimes et les excès : aimez beaucoup; c'est à l'amour que la rémission des péchés est aujourd'hui accordée, et que la récompense des Saints est promise. *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT BERNARD.

Dilectus à Domino Deo suo, renovavit imperium, et unxit principes in gente suâ : in lege Domini congregationem judicavit, et in fide suâ probatus est propheta.

Il fut aimé du Seigneur son Dieu; il fit prendre à tout l'état une face nouvelle, répandit une onction sainte sur les princes de son peuple, présida aux assemblées d'Israël, prononça selon la loi du Seigneur, et parut un vrai prophète dans sa foi. (C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait de Samuel au chap. XLVI de l'Ecclésiastique, 16, 17.)

Israël, infidèle au Dieu qui l'avoit tiré de l'Egypte, étoit devenu depuis long-temps la proie des nations et l'opprobre de ses voisins. La discipline des mœurs y étoit tristement défigurée; la sainteté de la loi, tombée dans l'avilissement; le culte du Seigneur, négligé; les sacrifices et les offrandes, souillées, ou par l'impiété des prêtres, ou par la superstition des fidèles; les enfants d'Héli, ministres du sanctuaire, faisoient des fonctions même de leur ministère, l'occasion de leurs désordres; l'arche sainte ne rendoit plus ses oracles à Silo, mais tombée en la puissance des Philistins elle avoit paru dans le temple de Dagon, et depuis erroit indécemment dans les campagnes de la Judée. Enfin tout l'éclat de la fille de Sion étoit obscurci : ses solennités et ses sabbats n'étoient plus que des spectacles lugubres : elle n'avoit plus de consolateur : ses prophètes ne lui reprochoient plus son iniquité pour l'exciter à pénitence; et le Seigneur avoit fait sécher dans sa fureur l'abondance d'Israël, et n'avoit pas épargné les beautés de Jacob.

Tel étoit l'état de la synagogue, lorsque Dieu, touché des gémissements et des calamités de son peuple, lui suscita Samuel, ce prophète chéri du ciel, qui renouvela le gouvernement, qui répandit une onction sainte sur les princes de sa nation, et qui jugea l'assemblée d'Israël selon la loi; ce prophète, qui d'abord sous les

yeux du grand-prêtre Héli invoqua le Seigneur dans le calme et dans la retraite du sanctuaire; qui depuis consulté de tout Israël à Silo, où il avoit choisi sa solitude, parut à la tête du peuple de Dieu, fut connu depuis Dan jusqu'à Bersabée, régla les differends des tribus, rétablit le culte du Seigneur, et fut le censeur des rois et des princes du peuple; et qui enfin dépositaire de la vérité de la loi fut reconnu fidèle dans ses paroles, parcequ'il avoit vu le Dieu de lumière, confondit Amalec, et brisa l'insolence des princes de Tyr et de tous les chefs des Philistins. Est-ce une prophétie, mes Frères? est-ce une histoire? et par quelle suite de rapports a-t-il pu arriver que le siècle de Samuel ressemblât si fort à celui de Bernard; et ce prophète si fameux et si souvent loué dans les livres saints, à celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge?

L'épouse de Jésus-Christ ne s'étoit jamais vue couverte de plus de taches et de rides, que dans ces temps de ténèbres et de dissolutions où la Providence avoit marqué dans ses conseils éternels la naissance de ce grand homme: la foi éteinte parmi les fidèles; le culte défiguré et inondé de superstitions; les clercs et les princes des prêtres plongés dans l'ignorance et dans le vice; la vigueur de la discipline monastique affoiblie; et les élus eux-mêmes, si j'ose le dire, sur le point de céder au torrent, et de se laisser entraîner par l'erreur commune! A tant de calamités, à des plaies si hideuses et si touchantes vous ne fermâtes pas votre cœur, et n'endurcîtes pas, Seigneur, vos entrailles; mais vous tirâtes des trésors de votre miséricorde une de ces grands ressources que vous ne refusez jamais aux besoins extrêmes de votre Eglise.

Bernard, le Samuel de son siècle, naît. Il passe les premières années de sa vie dans le repos et dans la retraite du sanctuaire; et c'est là où vous lui donnez des marques secrètes et ineffables de votre amour: *Dilectus à Domino Deo suo.* Le bruit de son nom se répand bientôt après: de toutes parts on va consulter le Voyant; il quitte sa solitude, et devient le législateur des tribus; il renouvelle la face de l'état, et les princes sont touchés de l'onction et de la grace de ses paroles: *renovavit imperium, et unxit principes in gente suâ.* Enfin, instruit du Dieu même de lumière, il confond l'hérésie et le schisme, devient l'arbitre des conciles, et préside aux assemblées d'Israël; et malgré les discours des insensés, la grandeur de sa foi le fait reconnoître pour un vrai prophète: *in lege Domini congregationem judicavit, et in fide suâ probatus est propheta.* Et le voilà représenté dans les trois principales circonstances de sa vie: parfait religieux, homme apostolique, et docteur toujours invincible; c'est l'idée la plus naturelle de son éloge, et à laquelle je me suis arrêté. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque la Providence destine une créature à des entreprises glorieuses, et veut en faire l'instrument de ses plus nobles desseins, elle lui ménage de bonne heure mille circonstances favorables que le hasard seul paroît avoir assemblées, verse dans son ame les dons et les graces qui sont comme les semences sacrées des prodiges qu'elle veut opérer par son entremise ; et toujours attentive aux périls qui l'environnent, elle entoure d'abord son cœur d'un mur d'airain, met à couvert son innocence sous un bouclier de salut, conduit par la main ses passions dès leur naissance, et lorsqu'elles sont encore en état d'être disciplinées ; et cultive avec des soins infinis le grain évangélique qu'elle y a semé, ce grain qu'elle veut élever au-dessus de toutes les autres plantes, et dont elle destine les branches saintes à servir un jour d'asile aux oiseaux du ciel.

Telle fut envers Bernard la conduite de la grace. Il reçut en naissant cette bonté d'ame et cette candeur de naturel, qui est comme le présage et la première ébauche de la piété : des inclinations bienfaisantes, de la douceur et de la sérénité dans l'esprit ; un cœur tranquille et innocent, et presque de son propre fonds ennemi des excès et du vice. Les soins de l'éducation aidèrent ces heureuses espérances ; les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu : un père juste et droit, et qui avoit toujours marché fidèlement devant le Seigneur ; une mère pieuse et tendre, qui n'avoit jamais partagé son cœur qu'entre Jésus-Christ et son époux, et qui loin du monde, et renfermée dans l'enceinte de ses devoirs, cherchoit à se sanctifier, comme dit saint Paul, au milieu de ses enfants, en les exhortant à persévérer dans la foi, dans la charité, dans la sainteté, et à mener une vie réglée et digne des Saints.

Ce furent là les premières bénédictions dont le ciel prévint notre vase d'élite, destiné à porter un jour la parole de vie devant les princes et les rois, les nations et les enfants d'Israël. Heureux de n'avoir pas comme tant d'autres, dans un âge où le cœur se flétrit si aisément, respiré auprès de ceux dont il tenoit la vie une odeur funeste de mort, et trouvé dans leurs mœurs des écueils à son innocence ! Car, hélas ! où avons-nous la plupart étudié l'iniquité, que dans les exemples de nos pères? où avons-nous vu se former, ou plutôt croître et se fortifier, cet homme de péché que nous portons dans notre fonds, que sous les yeux de ceux qui auroient dû y former Jésus-Christ? d'où nous sont venues ces premières impressions si fatales au cœur, que de l'indiscrétion ou du déréglement de nos proches? et enfin où avons-nous appris, comme Rachel, à adorer des idoles, que dans la maison même de Laban?

Avec de si favorables dispositions, Bernard entre dans le monde Mais que peuvent les soins de la plus régulière éducation sur un âge où le cœur, incapable de précautions, et encore tout ouvert,

sent poindre de toutes parts les passions? que peut un naturel heureux contre l'exemple de la multitude, et les attraits qu'offre à tous les pas l'iniquité? Aaron adore le veau d'or avec la foule; et Jonathas ne peut se défendre de goûter, du moins en passant, le miel funeste qu'il trouve sur son chemin.

De pareilles réflexions, si peu familières à une jeunesse inconsidérée, occupent déja l'esprit de Bernard. A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup, et sur lesquels nos chutes seules nous ouvrent les yeux. Déja même le spectacle d'une beauté mortelle avoit pensé jeter dans son cœur quelques étincelles de péché; déja violant le pacte qu'il avoit fait avec ses yeux, il avoit laissé errer ses regards sur un objet périlleux. Mais vous viendrez jusque-là, puissance des ténèbres, et ne passerez pas outre, et vous y verrez briser votre fureur et votre attente. Bernard, comme un lion mystérieux, n'a jamais plus de force que lorsqu'il se sent légèrement blessé. Un étang d'eau glacé où il se jette, punit à l'instant sa foiblesse: il éteint dans ce nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de Satan; et comme un autre Jonas il calme, en se jetant dans les eaux, la tempête naissante que son infidélité avoit excitée dans son cœur. Quelle tendresse d'innocence, qui ne peut soutenir un seul moment le poids de la plus légère transgression! Mais, Chrétiens, en matière de périls le passé est un mauvais garant pour l'avenir: le plus juste ne peut répondre ni de la grace, ni de soi-même; il y a douze heures dans le jour, et toutes ne se ressemblent pas: la vertu même s'use, pour ainsi dire, et s'affoiblit par ses propres victoires; et nos succès souvent ne sont qu'une feinte de l'ennemi, qui nous cède les premiers avantages pour nous amuser, et nous engager plus souvent dans l'occasion. Bernard ne l'ignore pas; et persuadé que lorsqu'il s'agit du salut les précautions ne sauroient être excessives, il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre.

Quelles furent les glorieuses circonstances de cette retraite! Ce n'est pas ici un pénitent humilié qui fuit devant l'ennemi, comme un vaincu percé de coups; c'est un Moïse qui ne sort de l'Egypte pour se retirer dans le desert qu'après avoir vaincu Pharaon, et qui dans sa retraite même conserve tout l'air d'un conquérant. Il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses frères avec lui; il ne peut se résoudre à laisser tristement errer dans une terre étrangère ses amis et ses proches, tandis qu'il va lui-même goûter dans le désert combien le Seigneur est doux.

Que prétendons-nous, leur dit-il comme antrefois ce courtisan dont parle saint Augustin? à quoi aboutiront enfin nos vues et nos espérances (S. Aug. *lib.* VIII, *Conf. c.* 6)? La faveur du prince est

le plus haut point où nous puissions aspirer : mais par combien de dangers faut-il arriver à un danger encore plus grand! et d'ailleurs quelle en sera la durée : *quandiù istud erit?* au lieu que si je veux être ami de mon Dieu, je le deviens à l'instant : *ecce nunc fio;* et c'est là un trésor qui ne craint ni les vers, ni la rouille, ni la fatalité des temps, ni l'envie des hommes. Ainsi suivi de ses frères et de la plupart de ses amis, comme d'autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au prince du siècle, il sort du monde, chargé de ces glorieuses dépouilles ; et comme son divin Maître, en s'arrachant à l'empire de la mort, il traîne après soi les principautés et les puissances, et les mène hautement en triomphe à la face de l'univers : *traduxit confidenter, palàm triumphans* (*Coloss.*, II, 15).

Ah! si les anges du ciel, dans le séjour même de la gloire, sont capables d'une nouvelle joie à la conversion d'un seul pécheur ; quelle dut être la joie des anges du désert, des pieux solitaires qui déja depuis quelque temps s'étoient retirés à Citeaux, lorsqu'ils virent arriver Bernard à la tête d'une si florissante troupe! Le silence, les veilles, les jeûnes, et toute la rigueur de la discipline monastique, qui ailleurs ou ralentie, ou tout-à-fait éteinte, s'observoit sans adoucissement à Citeaux, rendoient l'abord de cette solitude formidable à ceux d'entre les séculiers qui vouloient renoncer au siècle. On regardoit cette terre sainte comme une terre peuplée par des hommes extraordinaires, et qui dévoroit ses habitants : peu de personnes osoient y venir essayer un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un siècle où le relâchement étoit devenu le goût dominant : cette chaste Sion étoit déserte et stérile, tandis que les autres épouses moins fidèles se glorifioient de la multitude de leurs enfants; et il étoit à craindre que ce pieux établissement ne tombât enfin, faute de sujets. Etienne, abbé du monastère, vénérable par un grand âge et par une piété consommée, voyoit avec douleur le fruit de ses travaux sur le point de périr. Mille fois il avoit levé ses mains pures au ciel, pour demander à Dieu la multiplication de son peuple; et il attendoit avec confiance l'effet de ses prières, quand Bernard, suivi de ses compagnons, vient se jeter à ses pieds. Que de larmes de joie et de tendresse coulèrent alors des yeux du saint vieillard! combien de fois dit-il au Seigneur, comme Siméon, qu'il mouroit en paix, puisque ses yeux avoient enfin vu le salut de Dieu, et celui qu'il avoit préparé pour être la lumière des nations et la gloire d'Israël!

Les suites ne démentirent pas l'espérance du saint abbé : notre nouveau solitaire ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier les restes des inclinations du vieil homme, ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi ; débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le ciel, et échappe presque à la vue des plus avancés.

Bernard, se dit-il tous les jours à lui-même, qu'es-tu venu chercher dans la solitude? es-tu sorti du siècle, pour traîner tes chaînes après toi? voudrois-tu, comme tant d'autres, conserver sous un habit austère et religieux un cœur profane et immortifié: *Ad quid venisti* (S. Bern.)? Ah! si une vertu douce et aisée t'avoit paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune l'autorise, et venir dans ce lieu de pénitence où des lumières plus pures et des exemples plus saints la condamnent? Voilà votre modèle, vous qui après avoir commencé par une conversion d'éclat, et des dehors soudains d'une piété austère, relâchant peu à peu de cette première ferveur, en êtes enfin venus à cet état douteux de vertu tiède et tranquille, qui à la vérité sert encore de frein aux plus grossières passions, mais qui ne se prescrit rien sur la plupart des plaisirs, et bannit la fidélité et la vigilance. *Ad quid venisti?* tenez-vous à vous-même ce langage. Quel est mon dessein en me proposant une vie tiède et infidèle? si le soin de mon salut me touche encore, pourquoi m'en tenir à une voie incertaine et périlleuse? et si je veux rendre tout-à-fait ma première foi vaine, eh! à quoi bon me gêner encore sur certains plaisirs, et conserver un reste de vertu inutile? La vie que je mène est trop selon les sens, si j'ai dessein de me sauver; mais si je veux me perdre, elle est encore trop pénible.

Par le secours de ces pieuses réflexions, Bernard nourrissoit sa foi, et ressuscitoit sans cesse en lui la grace de sa vocation. Cependant, ô mon Dieu, du fond de votre sanctuaire vous répandiez déja sur ce jeune Samuel ces bénédictions infinies qui devoient en faire le prophète et le législateur de votre peuple. Le cloître, depuis Benoît, n'avoit pas vu de vertu plus consommée; et c'étoit déja un heureux préjugé pour le rétablissement de la règle de ce grand patriarche, déchue alors dans la plupart des monastères de l'Occident, et, comme c'est le sort des choses humaines de baisser toujours en s'éloignant de leur source, tombée, de ce haut point de ferveur et d'austérité où on l'avoit vue, dans les adoucissements, les interprétations et les priviléges.

Avec un corps délicat et une santé mal affermie, il n'est point de macérations qui puissent satisfaire l'amour de Bernard pour les croix et pour la pénitence. Et quelles macérations, mes Frères: un silence éternel, une solitude sévère, des veilles continuelles, des jeûnes sans interruption, une nourriture qui loin de soulager le corps le révolte par son insipidité, le travail des mains le plus dur, et un enchaînement de mille exercices laborieux qui ne laissent pas respirer l'amour-propre, et qui en changeant d'objet ne font que changer de supplice; environné de cet appareil de pénitence, il trouve encore sa croix trop douce, et croit, comme l'époux, être au milieu des roses et des lis! Les saints tremblent sur une seule faute expiée par une vie entière de pénitence; et nous pré-

sumons sur une seule action de pénitence, anéantie dans une vie toute de péché.

La retraite de Bernard et de ses compagnons à Citeaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs répandoit déja au loin une odeur de vie; et, attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouroient de toutes parts. Le nombre des disciples croissant, et l'enceinte de Citeaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre : on partage ce peuple saint; et Bernard, à la tête d'une tribu choisie, s'éloigne à regret d'un lieu où tout lui retraçoit le doux souvenir des premières faveurs qu'il avoit reçues de son divin Maître, et va établir sa demeure à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis plus fameuse que les principales cités de Juda par la présence de celui qui devoit un jour régir Israël.

Elevé à la dignité d'abbé de ce monastère, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang! Loin d'affecter ces distinctions odieuses et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfants et le père, il ne fut jamais plus avide d'abaissements : loin de regarder sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos, il n'usa jamais de plus de rigueur envers soi-même. Qui pourroit ici, mes Frères, raconter en détail les progrès de la grace sur son ame; cet esprit de prière et de recueillement, ces consolations ineffables de l'Esprit saint, cette mort universelle à soi-même et à toutes les créatures, l'usage des sens presque éteint? Hélas! à force de mortifier son goût, il ne lui en restoit plus même pour discerner les viandes; et au lieu que les Israélites trouvoient dans la seule manne des goûts divers, les mets les plus différents n'avoient plus que le même goût pour lui : les objets qu'il avoit même sous les yeux, il ne se souvenoit pas de les avoir vus : sa conversation toute dans le ciel, fixoit là les opérations de son ame; et l'on peut dire de lui, quoique dans un sens différent, ce que le Prophète dit des idoles : qu'il avoit des yeux, et ne voyoit plus; un odorat, et ne sentoit plus; une bouche et des mains, et il ne s'en servoit plus.

Ce fut alors que Dieu accorda à ses vœux la vocation de son père à Clairvaux, et sa retraite en[illegible] du siècle. Cet homme si heureux dans sa famille, et dont les enfants, comme ceux de Jacob, devoient être un jour autant de patriarches, quitte enfin le pays de Chanaan, vient joindre Joseph, ce fils bien-aimé; adore son bâton pastoral, cette marque sa[illegible] de sa puissance; et plein de jours, il s'endort peu après au Seigneur, dans cette terre de Gessen, sous les yeux d'un fils qui l'avoit enfanté dans la foi et dans la charité.

Ainsi se sont rendus agréables à Dieu les saints, mes Frères. Tous ceux que l'Eglise honore comme tels, elle les honore comme pénitents : l'Esprit de Dieu n'a pas là-dessus diverses voies, et l'on ne peut pas dire qu'il opère différemment. Nous flattons-nous qu'il y

aura pour nous une voie privilégiée? serons-nous traités plus favorablement, parceqne nous sommes plus coupables? si les bien-aimés du Père céleste ont bu le calice amer, croyons-nous que la lie et l'amertume en soit ôtée pour nous? Mais quand le royaume des cieux ne seroit pas le prix de la seule violence, pourroit-il l'être de la volupté? et quand on pourroit être saint sans la pénitence, pourroit-on l'être après les plaisirs? Tel fut notre nouveau Samuel dans l'enceinte du sanctuaire; il fut cher au Seigneur son Dieu : *Dilectus à Domino Deo suo.* Donnons à son zèle de plus vastes bornes : il va renouveler la face de l'État, et répandre une onction de grace sur les princes et les peuples : *renovavit imperium, et unxit principes in gente suâ;* et après que la foi en a fait un religieux consommé, la charité va en faire un homme apostolique; c'est mon second point.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a différents dons dans l'Eglise, dit saint Paul; et ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Tous ne sont pas en même temps apôtres, prophètes, docteurs; à chacun est donnée sa grace particulière, selon la mesure du don de Jésus-Christ. Tel dans le calme de la retraite conserve son ame pure et sans tache, qui transporté dans le siècle y verroit expirer son innocence, et s'éteindre toute sa foi. Tel dans le ministère de la parole et les autres fonctions de l'apostolat, luit comme un astre au milieu d'une nation corrompue et perverse, et forme Jésus-Christ dans les cœurs, qui dans le désert auroit soupiré après l'Egypte, et seroit tombé dans la tiédeur et l'abattement. Tel est envoyé pour évangéliser les simples et les ignorants, qui craindroit de porter le nom du Seigneur devant les princes et les rois de la terre. Tel s'oppose comme un mur d'airain pour la maison d'Israël, et résiste aux puissances du siècle, qui n'oseroit toucher l'oint du Seigneur, ni contredire aux pontifes de la loi. Tel enfin a le don d'interpréter les Écritures, qui n'a pas celui des prodiges pour s'en servir comme de signe contre les infidèles. Mais cet ordre établi de vous-même, ô mon Dieu, n'est pas une loi pour vous : il est certaines ames sur lesquelles, quand il vous plaît, vous versez à pleines mains la variété de vos dons, et à qui votre Esprit n'est pas donné par mesure.

Il falloit au siècle de Bernard une ame de ce caractère. Les dissensions domestiques, les guerres étrangères, l'ignorance, qui toujours en est le triste fruit, avoient répandu sur toutes les parties de de l'État je ne sais quel air de licence et de barbarie, toujours fatal à la sainte politesse et à la candeur des mœurs chrétiennes. L'ambition, le faste, et des vices encore plus honteux, s'étoient glissés dans le sanctuaire, et faisoient de la maison du Seigneur un lieu

d'intrigue, de mollesse et de scandale : les cloîtres n'étoient plus des asiles contre la contagion du siècle; le peuple de Dieu, qui habitoit cette terre sainte, peu soigneux de l'alliance de ses pères, avoit lié commerce avec les nations, et adopté leurs mœurs et leurs usages : les sages lois des fondateurs n'étoient plus écrites que sur des tables de pierre; on y avoit mêlé des traditions humaines qui en ruinoient l'esprit : ces déserts arides et sombres étoient devenus des terres où couloient le lait et le miel ; ce n'étoient plus des lieux écartés où, fatigués du monde, on pût venir de temps en temps respirer l'air de la piété : et illustres autrefois par les Saints qui les avoient habitées, ces solitudes ne brilloient plus que par des bâtiments somptueux, des temples superbes, des richesses et des dons immenses; de sorte que les pieuses libéralités des fidèles, et leur sainte diminution, pour parler avec l'Apôtre, étoit devenue l'excès de ce peuple autrefois si simple et si délaissé.

De là, mes Frères, quel déluge d'iniquités dans le siècle! Car, il faut le dire ici, les lampes d'Israël ne sauroient s'éteindre, qu'il n'en sorte une épaisse fumée qui se répand au loin, et va ternir tout l'éclat et tout l'or du tabernacle : les colonnes du temple ne plient jamais, qu'elles n'entraînent avec soi le reste de l'édifice; et pour le dire sans figure, les vices des clercs et des personnes consacrées à Dieu sont toujours comme les étendards funestes du désordre élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus* (Is., v, 26).

A des besoins si extrêmes et si divers, vous n'opposâtes, Seigneur, qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian; et Bernard entre vos mains frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle sur le modèle de celui que vous lui aviez montré sur la montagne, confond les ministres murmurateurs, assure la souveraine sacrificature au pontife que vous aviez établi, renverse l'idole que les enfants d'Israël s'étoient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis de votre nom, et auroit conduit vos tribus à la conquête de Jérusalem, si leur ingratitude et leurs excès ne vous eussent fait retirer votre force et votre bras du milieu d'elles.

Quelle fut l'ardeur, la fermeté, l'étendue de son zèle! Il avoit reçu de la nature ces avantages de l'esprit et du corps qui semblent destiner par avance ceux qui en sont pourvus, au ministère de la parole, mais qui sans la grace et la vocation du ciel, ne forment jamais qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante : un esprit vaste et nourri dans la lecture des livres saints; un cœur tendre et avec qui étoient, ce semble, nées l'onction et la miséricorde; un extérieur doux et mortifié qui préparoit les cœurs à la grace, et dont le seul spectacle versoit d'abord dans l'ame je ne sais quel goût du don céleste et des biens du siècle à venir.

Représentez-vous donc, mes Frères, ce nouveau précurseur sorti du désert, vêtu pauvrement, la pénitence peinte sur le visage, cherchant dans ses discours non pas à se rendre agréable au

pécheur, mais à rendre le pécheur désagréable à soi-même; travaillant à préparer les voies au Seigneur, et non pas à sa propre gloire; aplanissant, non pas l'âpreté du sentier évangélique, mais celle des cœurs rebelles; et prêchant, non pas certaines ablutions aisées et des cérémonies extérieures qui ne purifient que le dehors, mais mettant la cognée à la racine des passions, et annonçant un baptême de pénitence. On le prend pour Élie, ou pour quelqu'un des prophètes : toute la France court pour entendre cette nouvelle doctrine; et touchés des paroles de grace et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur comme ses dons est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressource à eux pour la fléchir. Eh! que pouvoit-on attendre d'un ministre de Jésus-Christ, qui loin du monde avoit long-temps médité la loi de Dieu dans le silence et dans la prière, dont le cœur, vide des créatures, n'étoit plein que de cet Esprit qui parloit en lui, et qui pouvoit dire avec une confiance apostolique aux fidèles : Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ; que pouvoit-on, dis-je, en attendre, que le renouvellement de son siècle, que la renaissance de la foi et de la piété? Si notre ministère n'a pas le même succès, ce n'est pas que le monde soit plus corrompu, mais c'est que la source de nos travaux n'est pas la même. Est-ce l'Esprit de Dieu qui nous ouvre la bouche, et n'entre-t-il rien d'humain dans notre zèle?

Alors, mes Frères, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper : la France comme un autre chaos se développa peu à peu : les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères. De nouvelles troupes de solitaires sortis de Clairvaux se répandirent dans l'Europe, allèrent repeupler les déserts; les plus grands hommes de ce siècle s'y retirèrent à l'envi; les princes mêmes préférèrent l'opprobre de Jésus-Christ à la pompe des Egyptiens, et ceux qui habitoient les palais des rois ne voulurent plus être vêtus avec mollesse : de là, comme d'un nouveau Cénacle, sortirent en foule des pasteurs illustres qui parurent à la tête de nos églises; et les enfants de Bernard devinrent les pères des fidèles. Mais quels hommes, mes Frères, que ces évêques! quel zèle! quelle simplicité! quelle innocence! quelle austérité de mœurs! l'épiscopat n'étoit pour eux qu'une servitude honorable : ils ne brilloient, comme Moïse, que d'un éclat descendu du ciel, et ne croyoient pas qu'une vaine affectation de faste et de repos, fût nécessaire pour rendre respectable au peuple un ministère de sollicitude et d'humilité. Ne nous bornons pas à envier cet heureux siècle : souvenons-nous, mes Frères, que les pasteurs fidèles ne sont guère accordés qu'aux prières des peuples, et que le défaut de ministres saints, dont nous nous plaignons quelquefois, loin de nous servir d'excuse un jour, ne fera peut-être que notre crime.

A l'ardeur de la charité, Bernard joignit la force. Car ne vous figurez pas ici un de ces ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les grands, croient qu'il faut respecter leurs vices; qui, éblouis de l'éclat qui les environne, n'osant envisager leurs démarches, se mettent volontairement un voile devant les yeux, de peur de les apercevoir, et donnent à leur foiblesse les noms spécieux de modération et de prudence. Il est peu de Samuel qui osent dire à ceux qui règnent : Prince, n'est-ce pas le Seigneur qui vous a établi roi sur Israël? pourquoi n'avez-vous pas donc écouté sa voix? il n'a que faire de vos victimes et de l'orgueil de vos offrandes : le sacrifice le plus agréable à ses yeux, c'est la soumission et l'obéissance. Bernard laisse cet exemple à la postérité. Louis le-Gros usurpe les droits de l'Eglise; des prélats généreux s'élèvent contre cette nouveauté, il les proscrit : on a recours à notre Saint : Prince, lui dit-il, l'Eglise élève sa voix contre vous devant son Époux; et se plaint de ce que celui qu'elle avoit reçu pour son défenseur, devient son persécuteur lui-même : eh! pourquoi régnez-vous sur la terre, que pour y faire régner la justice et la piété?

Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis-le-Jeune son fils, sur le massacre de Vitry! Comme un nouvel Ambroise, il lui déclare hardiment que la voix du sang qu'il a répandu, crie vers le Seigneur, et demande vengeance contre lui; et par ces généreuses remontrances, il donne encore à l'Eglise le spectacle consolant d'un roi humilié, couvert de cendre, prosterné à la porte de ses temples, et renouvelle les exemples si rares des David et des Théodose.

Mais comment rapporter ici les traits divers de sa fermeté : l'abbé Suger, ce ministre si sage et si fameux dans nos histoires, corrigé par ses avis sur certaine pompe séculière, où l'air de la cour l'avoit conduit peu à peu : la reine Eléonore elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, et réduite enfin à revenir au sentiment de Bernard; circonstance assez rare dans une jeune princesse, enivrée encore de plaisirs et de grandeurs, qui aime à dominer sur les esprits comme sur les cœurs, que toute résistance blesse, et qui ne fait pas assez de cas de la vertu pour souffrir d'en être contredite : car on lit bien qu'Élie sut faire respecter quelquefois la vérité même à l'impie Achab; mais on ne lit pas que Jézabel lui pardonna jamais la liberté d'un seul discours, ni sa résistance à l'injustice qu'elle vouloit faire à Nabot!

Tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans ses livres de la Considération au pape Eugène. Il est vrai que ce pontife avoit vu croître sous les yeux et la discipline de notre Saint ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au pontificat. Mais qui ne sait combien la reli-

gieuse soumission qu'on doit à tout ce qui part de ce trône auguste, et les hommages éternels dont le pontife est environné, le familiarisent peu avec une liberté chrétienne, et des discours qui ne sont pas faits pour louer? Mais la charité ose tout; et Bernard, toujours semblable à Samuel, honore à la vérité l'oint du Seigneur devant le peuple, mais ne laisse pas de lui annoncer ensuite les ordres du ciel.

Les princes et les souverains pontifes respectent la liberté de l'Esprit de Dieu dans son serviteur; et aujourd'hui, mes Frères, dans le siècle, si l'on se trouve né avec quelque distinction, on exige des ministres de Jésus-Christ, des égards et des ménagements indignes de leur caractère : on est blessé de leur zèle; on croit être dégradé s'ils nous disent la vérité comme ils la disent au peuple : on diroit que la sainte sévérité de l'Evangile ne regarde plus que les ames vulgaires, et que les vices des grands sont nés nobles comme eux, et qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs personnes.

Ah! le crime nulle part ne fut à couvert du zèle de notre Saint; il le poursuivit jusque sur le trône : les liens mêmes de la chair et du sang, si périlleux à notre ministère, ne séduisirent pas sa constance. En vain touchée du bruit de ses prodiges et de sa réputation, ou peut-être d'une vaine curiosité de le voir, sa sœur vient à Clairvaux. L'orgueil de ses équipages, et la pompe du siècle qui l'environne, laissent d'abord entrevoir au Saint combien elle est éloignée du royaume de Dieu : au bruit de cette fastueuse visite, il gémit, il se renferme dans l'enceinte de son monastère; et malgré la tendresse qu'il a pour cette sœur, le spectacle touchant de sa désolation et de ses larmes, il refuse de la voir, si, au lieu des parures du siècle qu'elle étale, elle ne se couvre de pudeur et de modestie : c'est un autre Moïse, qui, attentif aux seuls intérêts de la gloire de son Maître, sépare sans balancer sa sœur du camp du Seigneur, et lui interdit l'entrée du tabernacle, jusqu'à ce qu'elle ait quitté cette lèpre qui couvre son corps, et ces marques honteuses de son orgueil et de son infidélité.

Si vous trouvez aujourd'hui des ministres plus complaisants, femmes du siècle, ce n'est pas une excuse pour vos erreurs; car la foiblesse du prêtre n'affoiblit pas la loi de Dieu : c'est la peine de vos péchés, et un juste jugement de la colère du Seigneur sur vous, qui punit les fausses raisons dont vous vous servez pour justifier contre vos propres lumières une vie molle et mondaine, par des ministres qui l'autorisent.

Enfin, mes Frères, sa voix brisa les cèdres du Liban, ébranla les déserts, et tonna au milieu des eaux, je veux dire parmi les peuples. On ne vit jamais avant lui de prophète si autorisé à reprendre les vices : le ciel l'avoit, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes apaisés

par sa sagesse! que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la piété! Nous voyons encore dans celles qui nous restent, ce détail immense de soins et de mesures où sa charité le faisoit descendre. Quel style! quelles expressions! quels artifices puissants d'une éloquence toute divine! La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avoit embrasé son cœur; seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Eglise; et comme ce serpent d'airain élevé dans le désert, il n'y eut point de plaie qui fût à l'épreuve de sa présence.

Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des Saints, je veux dire les persécutions et les calomnies; il eut la consolation d'y participer. Il entendit les plaintes des insensés contre lui sur le mauvais succès de l'entreprise des François dans la Terre-Sainte: les prodiges dont Dieu avoit accompagné ses prédications, pour exciter les chrétiens à cette milice sacrée, furent traités de foiblesse et de crédulité; la force de ses discours, qui pensa déserter la France et l'Allemagne, en inspirant aux peuples le desir de se croiser, passa pour indiscrétion et faux zèle. Mais adorant dans le secret de son cœur les desseins impénétrables de la Providence, il rappeloit le souvenir des Israélites, qui, quoique appelés de Dieu à la conquête d'une terre sainte, périrent dans le désert à cause de leurs infidélités: il rappeloit l'histoire des tribus, qui, engagées par l'ordre exprès du ciel à combattre les Benjamites, n'en eurent pas moins la honte d'une double défaite; et gémissant sur les excès des chrétiens qui avoient attiré ces calamités du ciel, il étoit bien plus touché de ce que les Infidèles, fiers de leurs avantages, demandoient insolemment: Où est le Dieu des chrétiens? et blasphémoient son nom, que des outrages dont ses frères tâchoient de noircir le sien propre.

Ainsi on est toujours prêt dans le siècle à censurer la conduite des Saints: on n'a pour leurs démarches que des yeux de rigueur et de malignité: on veut les rendre garants de tous les mauvais succès des entreprises où ils ont eu quelque part; et leur zèle est indiscret du moment qu'il n'est pas heureux. Enfin il suffit presque d'être homme de bien, pour ne trouver plus d'indulgence sur la terre; et je ne sais si c'est haine de la vertu, ou amour de nous-mêmes, mais nous ne manquons jamais d'apercevoir des foiblesses dans les Saints: soit parcequ'à force de les croire justes, nous exigeons presque aussi qu'ils ne soient plus hommes; ou que ne pouvant parvenir à leur ressembler, nous tâchons du moins de nous persuader qu'ils nous ressemblent eux-mêmes. Vous venez de voir tout ce que fit notre Saint pour le rétablissement des mœurs et de la piété: montrons en peu de mots ce qu'il fit pour le rétablissement de la foi et de la doctrine; et dans cet homme apostolique voyons encore le docteur le plus éclairé et le plus humble de son temps: *in lege Do-*

mini congregationem judicavit, et in fide suâ probatus est propheta. Je finis dans un moment.

TROISIÈME PARTIE.

L'Église, cette nouvelle Jérusalem, est à la vérité fondée sur des montagnes saintes; les vents et les orages s'élèvent en vain contre ses murs sacrés: son Époux l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cependant, tout invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible: ses persécuteurs ne sauroient la détruire, mais ils peuvent l'affliger; elle ne craint pas des vainqueurs qui la réduisent comme une esclave à adopter leurs dieux et leurs sacrifices, mais elle peut avoir des ennemis qui altèrent sa paix, ou qui défigurent la pureté de son culte: il est même peu de siècles où elle n'en ait vu s'élever quelques-uns. Née dans les combats et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte; mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité. Nous devons la gloire de nos martyrs à la fureur des tyrans; et à qui sommes-nous redevables aussi des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité, qu'aux docteurs du mensonge qui parurent dans leurs siècles?

Dieu qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avoit développé les secrets ineffables dans le désert. Sans avoir été disciple, dit un historien, que des chênes et des forêts, et sans avoir eu d'autre maître que la grace, on le vit passer tout d'un coup de la solitude dans le monde, et de l'ombre des bois dans la lumière du soleil. Sa science ne consista pas dans un amas de connoissances vaines qu'on acquiert par un dur travail, et qu'on débite sans fruit et sans onction. Il ne chercha pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissements qui flattent par leur singularité; mais à réformer les cœurs, et à rétablir la foi de ses pères sur la ruine des nouveautés profanes: enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les sciences comme un trafic honteux, et qui font de ces dons, destinés à maintenir le culte du Seigneur et l'honneur de ses sacrifices, l'occasion de leur gain et le prétexte de leur avarice.

Les livres saints furent sa plus chère étude; rien ne lui paroissoit plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les livres de Moïse, les beautés de sa loi, les divins transports de ses prophètes, et l'onction des autres écrivains inspirés. Aussi il avoit dévoré avec tant d'ardeur ce volume sacré, et l'avoit si bien changé en sa propre substance, qu'il ne sait plus parler que ce langage dans ses écrits: les expressions de l'Ecriture y sont semées à pleines mains, elles paroissent son style naturel. Saints et pieux monuments de son amour pour les Ecritures, fruits précieux de ses lumières et de sa piété, vous êtes encore entre nos mains: et c'est assez pour son éloge

Mais la lecture des divines Ecritures, qui faisoit autrefois les plus chères délices des premiers fidèles, cède aujourd'hui parmi les chrétiens à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit qu'ils remplissent de mille images profanes, et funestes au cœur, où ils jettent des semences de crime, qui toujours dans leur temps produisent des fruits de mort. Hélas! ne portons-nous pas déja dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité, sans y en ajouter d'étrangères? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur, ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité? et faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits?

Ce fut cette science des livres saints, qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Eglise. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur; Dagon avoit pris la place de l'arche; un intrus plein de fiel et d'artifice paroissoit dans le sanctuaire, et y recevoit les hommages du peuple de Dieu: la foi des Eglises suspendue par le spectacle nouveau de deux pontifes dont chacun prétendoit être l'oint du Seigneur, attendoit comme autrefois que Dieu lui-même fît connoître celui qu'il avoit élu; on ne savoit plus s'il falloit aller adorer à Jérusalem, ou sur la montagne de Garizim: Pierre de Léon jouissoit à Rome du fruit de son iniquité; et environné de ses adorateurs, cet homme de péché étoit assis dans le temple de Dieu, tandis que le véritable pontife Innocent II, chassé de son siége, et errant comme l'arche d'Israël de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France, y avoit trouvé un asile plus honorable sous la protection et la piété de nos rois: car tel a été de tout temps le destin de la France, d'ouvrir son sein aux pontifes et aux souverains détrônés, et de voir ses monarques armés contre les usurpateurs et les rebelles.

Or, mes Frères, quel est le triste état de l'Eglise, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans; et que l'étendard de la révolte et de la dissension est élevé jusque dans le sanctuaire de la paix et de l'unité! Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et personne à Jésus-Christ. Ses dignités sont ou le prix ou le lien de la rébellion; ses graces, loin d'être dispensées avec majesté, sont offertes avec bassesse; ses foudres ne sont plus les peines du vice, mais les instruments de la passion; et de part et d'autre on cherche à se faire des amis, non pas avec des richesses d'iniquité, mais avec les trésors mêmes du sanctuaire.

Quel scandale plus digne du zèle et des lumières de Bernard que celui-ci? Il paroît au milieu des prélats du royaume, assemblés à Etampes pour prononcer sur ce différend: il préside, comme un autre Daniel, à l'assemblée des vieillards: les princes, pour me servir des paroles de Job, cessent de parler devant lui, et sont attentifs à ses jugements: tous les Pères du concile respectant dans

Bernard je ne sais quelle autorité qui suit une haute réputation de vertu, s'en remettent unanimement à sa décision; de sorte que les yeux de toute cette illustre assemblée sont tournés sur cet homme merveilleux : lui seul est l'interprète du Saint-Esprit : lui seul forme un concile entier, et toute la France reçoit de sa main Innocent II pour légitime pape. C'est toujours le Samuel de son siècle, qui, au milieu des tribus assemblées, fait expliquer le sort en faveur de celui que le Seigneur avoit oint, et destiné à régir son peuple.

Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les restes du schisme, et rassembler les aigles autour du corps! On le vit foudroyer un prince, dont le crédit fomentoit la dissension, aller à lui dans un temple, armé du corps de Jésus-Christ; et lui ordonner, de la part de ce Dieu terrible qu'il tenoit entre les mains, de ne plus troubler la paix de l'Eglise. A ce spectacle si nouveau, le duc de Guyenne se trouble; toute sa fierté se change en frayeur; et renversé comme Paul par la présence du Dieu dont la majesté se rend sensible, il devient comme lui, d'instrument de la fureur d'un faux pontife, un vase d'élection.

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Eglise; il falloit, comme Moïse, après avoir assuré contre les murmurateurs le souverain sacerdoce à Aaron, mettre le peuple de Dieu à couvert des séductions de Balaam. Les conciles de Sens et de Reims admirèrent la fécondité de ses lumières et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement l'antiquité et la simplicité de la foi contre les raffinements dangereux d'un évêque de Poitiers, et les nouveautés profanes d'Abélard.

Cet homme enflé d'une vaine science, et pourvu de ces talents naturels propres à séduire les esprits, et à donner au mensonge tout l'air de la vérité : éloquent, poli, artificieux dans ses discours, vain de mille connoissances singulières, avoit entrepris de rendre les mystères de la foi palpables à la raison humaine; et au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paroîtra que lorsque nous serons transformés de clarté en clarté. Déja les fidèles attirés par les charmes de son éloquence, et par l'ascendant de la nouveauté, toujours inévitable en matière de religion sur l'esprit des peuples, commençoient à franchir les bornes saintes que nos anciens avoient si sagement posées. Ce mystère d'iniquité n'opéroit presque plus en secret; et Abélard, fier de son succès, défioit hautement le peuple de Dieu, comme ce géant des Philistins, de lui opposer un ennemi digne de lui : mais l'insolence de cet hérésiarque préparoit à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux se rendent au concile de Sens : et là, devant les pontifes du Seigneur, la science qui enfle cède à la simplicité qui édifie; les paroles artificieuses de la sagesse humaine, à la vertu de la croix et de l'Esprit; et le philosophe le plus orgueilleux de son temps, à un scribe instruit dans le royaume des cieux.

Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse, où Henri, moine apostat, prêchoit une nouvelle doctrine, et, s'élevant contre l'institution sainte des sacrements et les traditions de l'Église, préparoit déja les voies à la naissance de ces monstres que l'erreur enfanta le siècle passé, et qu'un monarque toujours heureux a étouffés le premier, dans un royaume qui le premier presque les avoit vus naître. Mais arrêtons-nous : un éloge n'est pas une histoire; et tout n'y sauroit entrer.

Et d'ailleurs, mes Frères, ce n'est pas là ce que la vie de notre Saint nous offre de plus instructif. Ces circonstances éclatantes embellissent, à la vérité, la vie du Saint que l'on loue, mais ne proposent rien à imiter aux pécheurs devant qui l'on parle : elles exposent de grands traits, mais elles n'offrent point d'exemples; l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire, est un endroit bien plus propre à nous toucher. Hélas! une fragile réputation où l'erreur des hommes a plus de part que nos bonnes qualités, nous grossit si fort à nous-mêmes notre propre idée; et arrivé au plus haut point de gloire où la France ait jamais vu un particulier, Bernard a toujours les yeux attachés sur ses misères, et ne les en détourne jamais pour voir ce qui brille autour de lui, et rencontrer les regards des hommes attentifs à l'admirer.

Tantôt il se refuse à des églises illustres qui l'ont choisi pour pasteur, et regarde le trône épiscopal comme une espèce de buisson sacré, dont il ne lui est pas permis d'approcher. Tantôt revêtu par les papes du caractère de légat universel dans le monde chrétien, et ne voyant plus par ce nouveau titre que le Souverain Pontife au-dessus de lui, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, n'agit que sous leurs ordres, refuse de se soustraire à cette puissance établie de Dieu, et ne souffre même pas que les siens sortent de la loi commune, et acceptent des prérogatives et des exemptions, qui sont à la vérité utiles dans leur établissement et saintes dans leur fin, mais qui ne laissent pas d'être de ces remèdes presque aussi fâcheux que les maux, et dont le besoin est toujours une suite de la tiédeur et du relâchement de l'Église; parcequ'il marque ou l'abus de la puissance dans le pasteur, ou l'amour de l'indépendance dans les ministres subalternes.

Tantôt honoré à Clairvaux de la visite d'un Souverain Pontife suivi d'une cour magnifique et nombreuse, il paroît à la tête de ses religieux, tous, les yeux baissés, gardant un profond silence, et laissant paroître sur leur visage, au milieu d'une solennité si extraordinaire, un air de pénitence et de recueillement dont le spectacle attendrit le Pontife: et le saint abbé conservant un maintien tranquille et calme, et paroissant presque insensible à un honneur si nouveau, rappelle le souvenir de ce prophète d'Israël, qui, visité dans sa retraite par Naaman, prince environné d'éclat

et de magnificence, peu touché de cette nouveauté, ne daigna pas le regarder; et occupé des malheurs d'Israël et du soin d'apaiser la colère de Dieu irrité sur son peuple, ne parut presque faire aucune attention au rang de ce prince et à l'éclat qui l'environnoit.

Tantôt enfin, ne conversant avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie, et regarde les services qu'il rend au public comme des prévarications à ses devoirs particuliers. Je ne vis plus, disoit-il, ni en ecclésiastique, ni en laïc; car il y a long-temps que je ne fais plus la vie de religieux dont je porte l'habit : que suis-je donc? je ne suis plus que comme le prodige et le monstre de mon siècle. Aussi, combien de fois, touché de ce que les rois de la terre venoient le consulter dans son désert, et troubler le repos sacré de son tombeau, leur répondoit-il comme Samuel à Saül : Et pourquoi voulez-vous ressusciter pour le siècle un homme enseveli dans la région des morts : *Quare inquietasti me ut suscitarer* (1. *Reg.*, XXVIII, 15)?

Voilà, mes Frères, les sentiments de crainte et d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions les plus héroïques des Saints. La charité a, comme l'amour-propre, ses pieuses erreurs et ses innocentes séductions. La grace et la cupidité nous déguisent presque également à nous-mêmes; et comme la plupart de nos vices ne sont en sûreté que par les fausses idées que nous nous en formons, souvent les vertus des Saints n'ont été à couvert que sous les images trompeuses sous lesquelles ils se les sont représentées.

Ainsi la vie du siècle, les dangers des conversations et des commerces, les divertissements criminels des spectacles, le vide et l'inutilité de nos œuvres, cette révolution éternelle de nouveaux plaisirs; tout cela, vous ne le regardez que comme des amusements innocents et des délassements inévitables à la foiblesse humaine: et les travaux de la charité, les œuvres extérieures de miséricorde, ne sont aux yeux des Saints qui s'y trouvent appelés, que des agitations périlleuses au recueillement de l'ame, et des obstacles aux secrètes consolations de la grace. Ainsi Bernard se méconnoît jusqu'à croire sa vie monstrueuse, parceque les besoins de l'Eglise et la vocation du ciel l'engagent à des emplois tumultueux peu compatibles avec le silence et la retraite d'un solitaire; et tous les jours, ô mon Dieu, vos ministres s'abusent jusqu'à trouver dans une vie toute séculière, et des mœurs profanes, la sainteté de leur état et les obligations redoutables du sacerdoce : hélas! on traite presque de foiblesse dans vos Saints les erreurs de leur humilité; et des erreurs de nos passions, nous en faisons un mérite même à notre prudence. Rompez, Seigneur, ce charme funeste, et éclairez les yeux de nos cœurs; afin, que ne nous éga-

rant plus dans nos voies, nous suivions les routes que vos Saints nous ont frayées, et arrivions comme eux à l'heureuse éternité !

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

An nescitis quoniam Sancti de hoc mundo judicabunt?
Ne savez-vous pas que les Saints doivent un jour juger le monde?
(I. *Cor.*, VI, 2.)

Si la loi de Dieu toute seule devoit un jour juger le monde, mes Frères, le monde pourroit opposer à sa condamnation les obstacles presque insurmontables que chacun de nous trouve dans son état, à la pratique des devoirs qui nous sont prescrits : il pourroit accuser la loi d'injustice, sur ce qu'elle exige de nous mille choses qu'il n'est pas possible d'allier avec les situations diverses où la naissance, la fortune, et les grandes places nous engagent; et la loi de Dieu, si juste dans ses jugements et dans ses préceptes, ne seroit plus justifiée devant la fausse sagesse des hommes. Aussi l'Apôtre nous avertit que les Justes de tous les états paroîtront alors à côté de Jésus-Christ; qu'ils seront les défenseurs de sa loi contre toutes les vaines excuses des pécheurs; et que leur exemple jugera le monde, qui n'a pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger le monde ne leur conviendra pas à tous également. Ce n'est pas assez, ce semble, de l'avoir méprisé et foulé aux pieds, pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment : il faut l'avoir vaincu avec tout ce qu'il a d'éclat, de pompe, de magnificence, de plaisirs, et résiste à tous ses périls, pour pouvoir confondre toutes ses excuses.

Ainsi juge par avance, le monde, le saint roi que la France aima autrefois comme son père, et qu'elle honore aujourd'hui comme son protecteur. Le monde ne sauroit opposer d'illusion aux devoirs de la loi, que ce grand exemple ne confonde : tout prétexte contre la vertu trouve ici sa condamnation; les vaines raisons du rang, de la naissance, des places disparoissent, et n'oseroient plus être alléguées; et le monde, forcé de respecter la sainteté, n'a plus rien à nous dire pour colorer ses déréglements, ou pour justifier ses usages.

En effet, mes Frères, deux erreurs règnent dans le monde contre la véritable piété. Premièrement, on la regarde comme incompatible avec ces qualités brillantes et héroïques, qui donnent de la réputation parmi les hommes, et nous rendent dignes de remplir

avec éclat les plus grandes places. Secondement, on regarde un grand rang et une place éminente comme un privilége qui adoucit à notre égard toutes les pratiques pénibles de la piété. C'est-à-dire, on se figure presque la piété comme une foiblesse, ou qui déshonore les grands, ou qui rend incapable des grandes places; première erreur : on croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode et plus autorisée à jouir de tous les plaisirs, et à suivre tous les usages que le monde approuve, et que la loi de Dieu condamne; seconde erreur.

Or, le saint roi, dont nous allons aujourd'hui proposer plutôt les exemples que louer les vertus, condamne le monde sur ces deux erreurs. Premièrement, il trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques, qui le rendirent le plus grand roi de son siècle : secondement, il trouva dans sa qualité de roi, de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété. C'est-à-dire, il fut un grand roi devant les hommes, parcequ'il fut un roi saint aux yeux de Dieu : il crut qu'il devoit être d'autant plus saint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand devant les hommes. La sainteté en fit un grand roi : la royauté le rendit un grand Saint. C'est ainsi, ô mon Dieu, que ce prince selon votre cœur, devient un accusateur qui nous confond : faites-en un modèle qui nous console et qui nous anime; et ne permettez pas qu'un si grand exemple domestique, que la religion nous propose avec tant de solennité pour nous instruire, n'ait presque plus d'autre utilité pour nous, que de nous rendre plus inexcusables.

PREMIERE PARTIE.

Il n'est que trop vrai, mes Frères, que le monde, toujours injuste estimateur de la piété, la regarde comme le partage des ames foibles et bornées. On attache aux sentiments tendres de la foi, je ne sais quoi qui annonce, ou de la pusillanimité dans le cœur, ou de la médiocrité dans la raison : l'innocence des mœurs ne devient un mérite, que pour ceux qu'un caractère borné rend incapables des plus grandes choses : le héros et le Saint paroissent des personnages incompatibles; et il semble que les hommes ne peuvent être grands que par les passions mêmes qui les avilissent. Cependant, mes Frères, rien n'est plus grand pour l'homme que de vivre selon Dieu : la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison : une ame exercée à la vie de la foi, ne connoît plus d'entreprise au-dessus d'elle; et le Juste a la réalité de toutes les grandes vertus, dont le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'image.

C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi, que le Seigneur donna autrefois à la France le saint roi dont

la mémoire, si précieuse à tous les François, nous assemble tous les ans en ce lieu de religion. Les instructions et les exemples d'une mère sainte tournèrent ses premiers penchants à la vertu : au milieu des soins d'une régence difficile, la reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune roi. Persuadée qu'en formant les mœurs du souverain, elle formoit, pour ainsi dire, les mœurs publiques, et que le bonheur de la monarchie étoit attaché au caractère de celui que Dieu avoit destiné à la gouverner; elle n'oublia rien pour jeter dans son ame ces premières semences de magnanimité et de vertu, qui produisirent dans la suite des fruits si saints et si éclatants. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui tout ce que la France avoit de plus pieux et de plus habile, elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant sans cesse les leçons de la foi à celles de la royauté; tantôt formant le chrétien, tantôt instruisant le prince, elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs, et à regarder comme opposé aux véritables intérêts de sa gloire et de sa couronne tout ce qui seroit contraire à la loi de Dieu.

Des attentions si religieuses trouvèrent des censeurs dans le monde (car il faut s'attendre à ses censures, quand on ne veut pas suivre ses exemples). On publia que la jeunesse des rois devoit avoir de plus nobles amusements, que des pratiques journalières de piété; que sous prétexte de préserver son innocence, on amollissoit son courage; qu'il falloit laisser plus de carrière à des penchants, qui dans la suite, ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre; et qu'enfin une vertu si rigoureuse et si exacte pouvoit former de bons solitaires, mais qu'elle n'avoit jamais formé de grands princes.

Le langage du monde ne change point, mes Frères; vous le voyez : ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande à ceux qui y président, d'imprimer de bonne heure aux enfants qu'on leur confie, les maximes de la vertu et de la sagesse; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le desir de parvenir, l'art de plaire sont les plus sérieuses et les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur naissance destine à de grandes places; on aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions : les ébauches naissantes des grands vices, on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses et tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des présages moins favorables; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité; on y réveille par mille artifices les passions que la nature même sembloit avoir assoupies; et souvent Dieu permet que ces impressions étrangères prévalent, et que ceux

pour qui on avoit craint un excès de sagesse et de vertu deviennent trop licencieux pour le monde même.

La mère pieuse de Louis n'écouta les censures du monde sur l'éducation du jeune roi, que pour se féliciter de les avoir méritées : on est sûr d'être dans la bonne voie, dès qu'on a choisi celle que le monde condamne. Aussi, instruit de bonne heure dans la foi et dans la piété, Louis porta sur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grace de l'onction sainte qui venoit de le marquer du caractère auguste de la royauté, et l'établir successeur du grand Clovis. Un règne commencé avec cette grace qui consacre les rois et les fait régner saintement, ne pouvoit qu'être saint et glorieux. C'est la manière d'entrer dans les dignités, qui d'ordinaire en sanctifie ou en dérègle l'usage; Dieu préside toujours au règne des souverains que sa grace elle-même a placés sur le trône : il devient alors lui-même le protecteur du roi et du peuple; et s'il permet des événements fâcheux, il en sait tirer de nouveaux avantages, et pour le souverain et pour les sujets. Ainsi, ne croyez pas que la piété du saint roi aille diminuer quelque chose de la gloire de son règne. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples, que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix : c'est par là que les rois vantés dans l'histoire, ont mérité que la postérité les démêlât de la foule de leurs ancêtres. Or jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres princes les vertus pacifiques et militaires, que la foi dans le saint roi dont nous honorons la mémoire. Persuadé que le trône n'étoit pas le siége de la mollesse, de l'orgueil et de la volupté, mais un tribunal de justice, de religion et de vigilance, il regarda son royaume comme sa famille, et comprit qu'il n'étoit souverain de ses sujets que pour en être le père.

Et ici, mes Frères, représentez-vous le détail immense des soins de la royauté, et un prince qui veut suffire à tous, et à qui tous peuvent à peine suffire : abolissant les abus, rétablissant la décence et l'autorité des lois, tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes les avoient laissées; ne laissant jamais les talents et le mérite, ou inutiles, ou malheureux; jaloux des droits de sa couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; soutenant la majesté et les prérogatives du trône sans rien perdre de l'amour de ses peuples; toujours prêt à écouter les plaintes, ou à consoler les misères; voulant être instruit de tout pour remédier à tout; ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les soulager; convaincu que l'affliction est un titre qui donne droit d'aborder un bon prince, et qu'il n'est point de malheureux dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion; et persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une ty-

ramnlé dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui règne, dès que les peuples ne vivent que pour le prince, et que le prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour du diadème et dans le cœur de ses augustes descendants!

En effet, mes Frères, la bonté est la première vertu des rois. C'est elle, dit un grand roi lui-même (*Prov.*, xx, 28), qui est la force et le soutien de leur trône : ils ne sont puissants que pour être bienfaisants; ils ne régnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés : c'est la naissance qui leur donne les royaumes; mais c'est l'amour qui leur forme des sujets. Elevé dans ces maximes, et d'ailleurs ayant appris dans l'Evangile que les rois des nations ne cherchent qu'à dominer sur leurs peuples, mais que les rois chrétiens ne doivent s'appliquer qu'à les rendre heureux, ce fut là aussi la principale occupation de Louis. Sous les règnes précédents, et durant les troubles inséparable d'une longue minorité, la France presque épuisée avoit éprouvé ces temps difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaire; et où pour les défendre, il faut presque les accabler. Le saint roi leur rendit avec la tranquillité, la joie et l'abondance; les familles virent renaître ces siècles heureux qu'elles avoient tant regrettés; les villes reprirent leur premier éclat; les arts, facilités par les largesses du prince, attirèrent chez nous les richesses des étrangers; le royaume, déja si abondant de son propre fonds, se vit encore enrichi de l'abondance de nos voisins. Les François vivoient heureux; et sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfants, c'étoit un successeur qui lui fût semblable.

Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, et même pour les prévenir. C'est le privilége et en même temps le devoir des grands, de préparer non-seulement à leur siècle, mais aux siècles à venir, des secours publics aux misères publiques : notre saint roi connut ce devoir, et jamais prince ne fit plus d'usage d'un si heureux privilége. Que de maisons saintes dotées! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités! que d'établissements utiles entrepris par ses soins! il n'est point de genre de misère à laquelle ce pieux roi n'ait laissé pour tous les âges suivants une ressource publique. Ville heureuse, qui le vîtes autrefois régner, au milieu de vos murs s'élèvent encore et subsisteront toujours des édifices sacrés, les fruits immortels de sa charité et de son amour pour son peuple! Mais l'enceinte de cette capitale ne renferma pas tous les soins bienfaisants de sa magnificence et de sa piété. Obligé souvent de visiter ses provinces, et de se montrer à ses sujets les plus éloignés, il laissa partout des monuments durables de sa miséricorde et de sa bonté; et encore aujourd'hui on ne marque ses voyages dans les divers endroits du royaume, que comme autrefois les Juifs marquoient ceux des patriarches dans la Palestine, c'est-à-dire par

les lieux de religion, qu'il éleva à la gloire du Dieu de ses pères. Ses trésors pouvoient à peine suffire à ses pieuses largesses; et comme on lui remontroit, dit l'ancien historien de sa vie, que ces dons excessifs épuisoient l'épargne, et pouvoient nuire à des besoins plus pressants: Il vaut mieux l'épuiser, répondoit-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, et que Dieu m'ordonne de secourir, que pour fournir à des profusions et à de vaines magnificences que la royauté semble permettre, mais que la loi de Dieu me défend. Aussi il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux; et tout roi qu'il étoit, il se croyoit les dépenses les moins superflues interdites, tandis qu'il lui restoit encore des misères à soulager.

Quel exemple, ô mon Dieu, pour confondre un jour les excuses barbares que le rang et la naissance oppose au devoir de la miséricorde! Eh quoi! mes Frères, tandis que la magnificence et les plaisirs publics de cette ville superbe y attirent de toutes parts les étrangers; que la pompe lascive des théâtres et des spectacles surpasse presque celle des siècles païens; que l'orgueil des édifices et l'excès bizarre des ameublements n'a plus de bornes; que la fureur du jeu a eu besoin même du frein de l'autorité souveraine; que le luxe, croissant tous les jours, commence à devenir un usage onéreux et insoutenable au monde même qui l'a inventé; que c'est d'ici qu'il se répand dans toute l'Europe, et que nos voisins viennent en chercher chez nous le modèle: en un mot, tandis qu'il n'est point de profusion dont cette ville somptueuse ne donne l'exemple aux autres peuples; les misères publiques y seront négligées? les maisons communes de miséricorde que des villes païennes elles-mêmes entretenoient avec tant de soin et de magnificence, tomberoient faute de secours au milieu de la nôtre? les pauvres manqueroient de ressource publique et particulière? le zèle des gens de bien ne seroit plus secondé? les œuvres les plus utiles seroient délaissées; et les larmes de tant d'infortunés qui y venoient chercher un asile, l'y chercheront en vain, et ne trouveront plus de main charitable qui les essuie? Dieu vous jugera, mes Frères: et devant son tribunal terrible vos richesses s'élèveront contre vous, et se plaindront que vous les avez fait servir à la vanité et à la volupté; elles qui étoient destinées à glorifier par des usages miséricordieux, le souverain dispensateur qui vous les avoit confiées.

Ainsi la piété et l'humanité du saint roi faisoient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain: leur montrant toujours un visage riant; tempérant par l'affabilité, la majesté du trône; jetant, comme Moïse, un voile de douceur et de tempérament sur l'éclat de sa personne et de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchoient; et se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la grandeur, qu'en l'abordant, on ne s'aper-

cevoit presque qu'il étoit le maître, que lorsqu'il accordoit des graces. L'affabilité et l'humanité seroient les vertus naturelles des grands, s'ils se souvenoient qu'ils sont les pères de leurs peuples : le dédain et la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus et l'opprobre ; et ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs sujets, dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères : cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. Hélas ! souvent on laisse à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élèvent sur les peuples, ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques; et si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent et qui en sont revêtus, et non pour ceux qui l'implorent, et qui viennent y chercher un asile.

Il est vrai que la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité ; et que comme les princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pasteurs de leurs peuples, et qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins, ils portent aussi le glaive pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus : c'est ce que le saint roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la foiblesse des régnes précédents, l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux, avoient confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. Au milieu même de la capitale, et sous les yeux du prince, étoient revêtus de l'autorité publique des hommes corrompus qui abusoient des lois, et auprès desquels l'indigence étoit le seul crime auquel on ne faisoit point de grace. Sons de tels censeurs des désordres publics, vous comprenez assez quelle devoit être, dans ce siècle infortuné, la discipline des mœurs. Il s'étoit répandu dans toutes nos villes une foule d'histrions, qui sur des théâtres impurs corrompoient les peuples ; et qui, mêlant même les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécents spectacles, débitoient avec impudence des obscénités que ce mélange impie et ridicule rendoit encore plus sacriléges, mais dont la grossièreté de ces temps ne permettoit pas alors de sentir toute l'infamie et toute l'impiété. De ces écoles publiques de lubricité, naissoit, comme il arrive toujours, un débordement de vices ; et la France, plus civilisée depuis qu'elle avoit embrassé la foi chrétienne, avoit, ce semble, repris, par cette effrénée licence, la barbarie de ses ancêtres. A de si grands maux, le saint roi crut qu'il falloit appliquer de grands remèdes. Il commença par établir ces réglements utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume : des personnages intègres et éclairés furent choisis pour présider à ses côtés à la justice et aux jugements. Des hommes nouveaux élevés sur les ruines des peuples, et peu capables d'être touchés des mi-

séres publiques, dont ils avoient été eux-mêmes les auteurs, ne parurent plus assis parmi les anciens d'Israël : le bien et la faveur n'élevèrent plus à des charges où il ne faut que de la lumière, du désintéressement et de l'équité : on chercha dans tout le royaume des hommes de ce caractère ; et souvent le mérite, appelé des lieux les plus éloignés et de la situation la plus obscure, venoit remplir le premier tribunal de la ville capitale. Le don le plus précieux que les rois puissent faire à leurs peuples, c'est de ne confier leur autorité qu'à des hommes qui n'en usent que pour les peuples eux-mêmes.

Ainsi se rétablissoit tous les jours la majesté des lois et la bienséance des mœurs publiques. On vit bientôt la source des désordres publics arrêtée, les lieux de honte et d'ignominie proscrits, les théâtres impurs renversés, les spectacles, dont nous avons tant de peine aujourd'hui à vous faire comprendre le danger par toutes les règles de la foi, interdits comme des crimes par les lois mêmes de l'état ; et les comédiens, que le monde du plus haut rang ne rougit pas aujourd'hui d'honorer de sa familiarité, et auxquels des parents chrétiens osent même confier le soin d'instruire leurs enfants de tous les arts propres à plaire, déclarés infâmes et bannis du royaume, comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété.

Mais si le saint roi purgea l'état par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte et la sainteté des autels ! Les François, peuple fier et belliqueux, en conquérant les Gaules y avoient porté avec eux une espèce de barbarie et de férocité inséparable d'une nation dont la guerre avoit été jusque-là la seule occupation, et que la foi qu'elle embrassa depuis n'avoit pas encore adoucie : nos premiers rois mêmes conservèrent long-temps ce reste de férocité, et leurs règnes furent presque toujours souillés de sang et de carnage. La religion qui monta sur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité ; mais l'esprit bouillant de la nation ne changea pas si tôt : et quoique l'Eglise de France, toujours célèbre par ses lumières et par sa piété, ne fût pas dépourvue alors de saints pasteurs ; la plupart de ceux que nos rois élevoient à ces dignités saintes, en quittant l'habit du siècle n'en quittoient pas les mœurs et les abus ; et se trouvant, par le droit de leurs églises, seigneurs de fiefs considérables et d'un grand nombre de vassaux, on les voyoit souvent plus occupés à faire la guerre à leurs voisins, qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là, l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline n'avoient pas manqué de passer des premiers pasteurs dans tout le reste du clergé ; et, quoique sous les règnes précédents, les évêques, souvent assemblés, n'eussent rien oublié pour remédier à ce scandale par des règlements utiles qui sont encore aujourd'hui un des plus précieux monuments de l'Eglise de France, néanmoins la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée quand le saint roi monta sur le trône.

Aussi, persuadé que sa puissance, qui venoit de Dieu, ne lui avoit été donnée que pour faire régner Dieu sur son peuple; que les rois n'étoient établis que pour protéger et agrandir le royaume de Jésus-Christ sur la terre; et que les césars, comme le disoit autrefois Tertullien, ne naissoient que pour les fidèles : les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressants. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité ou le déréglement de ceux qui en remplissent les premières places; que sous des pasteurs ignorants ou mondains la doctrine s'affoiblit, et le culte peu à peu dégénère; et que l'arche sainte ne tarde pas de tomber dans l'avilissement, et de devenir même la risée des Philistins, dès que les enfants d'Héli en sont établis les principaux dépositaires. Le saint roi commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire, en élevant aux premières dignités des ministres fidèles. La naissance, la brigue, la faveur, ne donnèrent plus des guides aux peuples et des pasteurs aux églises : la dispensation des honneurs sacrés ne fut plus une intrigue de cour, mais une affaire de religion : les services rendus à l'état, ne furent plus payés des revenus et des honneurs du sanctuaire : un ministère de paix et de douceur, ne fut plus le prix du sang et la récompense des victoires. On n'eut égard aux sollicitations, que pour exclure ceux qui étoient assez téméraires pour solliciter et s'appeler eux-mêmes : on tira de l'obscurité des cloîtres ce que ces pieux asiles, si fertiles alors en grands hommes, avoient de plus saint et de plus éclairé : on élevoit ceux qui avoient su se cacher; et pour être digne des premières places, il falloit avoir eu le courage de les refuser. O mon Dieu, renouvelez cet esprit primitif dans le relâchement de nos siècles! Secondez les saintes intentions d'un monarque religieux; et au milieu des cupidités humaines dont le trône est toujours environné, cachées même souvent sous les apparences de la vertu, éclairez ses yeux, si favorables à la piété! Montrez-lui vous-même ceux que vous avez choisis; et continuez à protéger votre Eglise, en conservant un prince qui, sur les traces de son saint prédécesseur, regarde comme la fonction la plus importante de sa couronne, de donner aux peuples de saints pasteurs, et a l'Eglise des ministres fidèles!

Mais ce ne fut pas assez même pour saint Louis d'élever des hommes pieux et habiles aux honneurs sacrés; il les honora de sa familiarité. Ce que son siècle avoit alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté, venoit presque tous les jours, ou le delasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles. Thomas, Bonaventure, Robert Sorbon, ces hommes si célèbres et si saints, parurent souvent assis à sa table : et en honorant ainsi la science et la piété, non-seulement il montroit que la familiarité des bons princes devroit être la récompense du mérite et de la vertu; mais encore que la royauté elle-

même ne fournit pas de plaisirs plus vifs et plus purs, que ceux qui se goûtent avec des amis saints et fidèles. Et c'est ainsi que dès lors on commençoit à voir ce que nous voyons aujourd'hui sous un règne encore plus florissant, c'est-à-dire, le palais du prince devenu l'asile des sciences et des lettres; les savants assemblés autour du trône, y faire tous les jours de nouveaux progrès dans la connoissance de la nature, y polir les mœurs et le langage, renouveler l'éloquence des bons siècles, éclairer ce que l'antiquité a de plus obscur et de plus curieux; et par là la France devenue l'école publique de toute l'Europe, et les hommes doctes s'y multiplier autant par le génie heureux de la nation, que par les largesses du souverain, qui ne laisse jamais sans récompense les talents et le mérite.

Un règne accompagné de tant de sagesse et de justice, fut bientôt proposé comme le modèle de tous les règnes, et rendit le saint roi l'admiration de toutes les cours de l'Europe. Nos voisins de tout temps jaloux de la grandeur et de la gloire de la monarchie, la voyoient prosperer sans envie sous un monarque dont ils étoient forcés d'admirer la prudence et la vertu : ils cherchoient plus à étudier et imiter la sagesse de son gouvernement et le bonheur de son règne, qu'à venir le troubler. On les voyoit même venir mettre au pied de son trône leurs dissensions et leurs querelles; s'en remettre à sa décision seule de tous leurs intérêts; et malgré les raisons d'état, qui sembloient nous rendre leurs querelles utiles, ils trouvoient toujours en lui un juge équitable et désintéressé, qui régloit leurs differends, qui assoupissoit leurs animosités, et qui, en les réunissant, ne faisoit que réunir en sa faveur leur admiration et leurs hommages. Non, mes Frères, c'est déshonorer la foi des chrétiens et blasphémer contre elle, d'oser soutenir que les maximes de l'Evangile ne s'accordent guère avec celles du gouvernement. La religion, qui établit les rois, seule conserve et soutient les royaumes : la prudence de la croix fait régner encore plus sûrement que la fausse prudence de la chair : l'ambition et la mauvaise foi ont renversé beaucoup de trônes ; mais la justice et la piété les ont toujours affermis.

La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible et timide; et qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'Innocence : comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce roi pacifique, accessible à ses sujets; assis sous le bois de Vincennes avec une affabilité que la simplicité du lieu rendoit encore plus respectable; réglant les intérêts des fa-

milles ; réconciliant les pères avec les enfants ; démêlant les passions de l'équité ; assurant les droits de la veuve et de l'orphelin ; paroissant plutôt un père au milieu de sa famille, qu'un roi à la tête de ses sujets ; entrant dans des détails, dont des subalternes se seroient crus déshonorés, et ne trouvant indigne d'un prince et indécent à la majesté des rois, que d'ignorer les besoins de leurs peuples.

Ce n'étoit plus, dis-je, ce roi pacifique et clément : c'étoit un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit ; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire ; terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Élevé sur un trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire et la majesté ! Les grands, sous prétexte du mécontentement contre la régente, avoient pris les armes contre leur roi : un prince de son sang, à la tête des rebelles, entraînoit tout dans son parti ; et déja la plupart des provinces, gouvernées alors par de petits souverains, ne vouloient plus reconnoître le maître commun. Le jeune Louis, au milieu de ces troubles, si dangereux à une autorité naissante, assemble des troupes, poursuit les rebelles, prend les villes, ramène les provinces au devoir. Le prince chef de la révolte demande la paix : les grands suivent son exemple : obligés de venir implorer la clémence du vainqueur, ils sont surpris de retrouver un père ; et le voyant partout plus grand, ou que le danger, ou que la victoire, ils s'applaudissent d'un malheur qui les a rendus à un si bon maître, et qui leur a fait connoître un si grand roi.

En subjuguant ainsi les ennemis domestiques, notre pieux héros s'exerçoit à combattre un jour les ennemis de la foi. Il voyoit avec douleur les armes des princes chrétiens employées à s'exterminer les uns les autres, et leurs tristes divisions augmenter tous les jours l'insolence et les conquêtes des nations infidèles. Poussé d'un zèle saint, il sort comme un autre Abraham de sa terre et de la maison de ses pères : il s'arrache à toutes les délices du trône ; et à la tête de ses plus vaillants sujets, il vole venger la gloire de Jésus-Christ, outragée par des barbares qui fouloient encore aux pieds une partie des lieux saints de la Palestine, et menaçoient d'envahir le reste, que la valeur des François venoit de conquérir depuis peu. Terre infortunée, qui arrosée du sang de Jésus-Christ, et consacrée par les mystères qui ont opéré le salut de tous les hommes, gémissez pourtant encore, malgré tous les efforts de nos pères, sous une dure servitude, pour servir sans doute de monument jusqu'à la fin à la vérité des prédictions du Sauveur, et à la triste réprobation des Juifs ; terre infortunée, vous rappelâtes alors, en voyant ce pieux héros armé pour la délivrance de la sainte Jérusalem, vous rappelâtes vos anciens jours de gloire et d'allégresse : vous parûtes animée d'une nouvelle espérance ; vous crûtes

revoir les Josué, les Gédéon, les David à la tête de vos tribus, qui venoient briser votre joug, et vous délivrer de la servitude et de l'oppre ssiond'un peuple incirconcis! Mais le temps de votre délivrance n'étoit pas encore arrivé : le crime de vos pères n'étoit pas encore expié; et le Seigneur ne vouloit que glorifier son serviteur en l'éprouvant, et point du tout mettre fin à vos malheurs et à votre ignominie.

Cependant tout sembloit annoncer des succès heureux : la sainteté de l'entreprise, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroy; les prières de toute l'Eglise, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur; et enfin la valeur et la piété du prince, à qui la religion seule avoit inspiré ce grand et pieux projet. Je dis sa valeur : car, mes Frères, qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi? Tantôt arrivé au port de Damiette, impatient de venger la gloire du Seigneur, il se jette dans l'eau l'épée à la main, et le bouclier pendu au col; et devançant ses troupes à la vue de l'ennemi : Où est le Dieu de Louis, s'écrie-t-il comme un autre Théodose; rassure les siens ébranlés par la grandeur du péril; glace les ennemis par la fierté de sa contenance; et Damiette devient la conquête de sa foi et de sa valeur. Tantôt courant partout où le péril devient plus grand; exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée; sourd aux remontrances des siens, se jetant dans la mêlée comme un simple soldat; il ne se souvient qu'il est roi, que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible même dans les fers, son courage et sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du trône; et tout captif qu'il est, il sait se faire rendre des hommages par des vainqueurs barbares.

Non, mes Frères (et c'est ici le fruit de cette première partie de mon discours), les grandes qualités que le monde admire ne sont héroïques que dans les Saints : partout ailleurs elles sont ou des passions ou des foiblesses. La piété est la source du vrai mérite : les actions les plus brillantes des pécheurs, rapprochées de la corruption du cœur d'où elles partent, rougissent toujours de la bassesse de leur origine; il en est d'elles comme de ces nuées éclatantes, qui n'ont de beau que le spectacle, mais qui se sont formées dans la plus vile boue des marais. On applaudit aux victoires d'un conquérant : mais si son cœur est corrompu, mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ses succès, mais le héros mérite peu de louanges, et l'on prend pour grandeur d'ame, ou une férocité de naturel qui le rend intrépide, ou une ivresse de raison qui lui cache le danger, ou une bassesse d'ame qui s'expose et risque tout, pour s'attirer de vains honneurs et de vains éloges. On loue la fermeté

d'un homme que l'adversité ne peut abattre : mais si le principe de sa constance n'est pas dans sa foi, dans la consolation de sa propre conscience, et dans la soumission aux ordres de Dieu qui le frappe; c'est un imposteur qui se trahit et qui nous trompe, ou un barbare qui n'a pas même assez de naturel pour s'affliger.

Soyez donc saints, mes Frères, si vous voulez être véritablement grands. La piété, que vous regardez comme une foiblesse, seule ennoblit le cœur, l'élève au-dessus des passions vulgaires, et forme seule les grandes qualités, parcequ'elle seule nous fait agir par de grands principes. C'est ainsi que saint Louis fut un grand roi devant le monde, parcequ'il fut un roi saint aux yeux de Dieu. Mais, ce n'est pas assez, il crut qu'il devoit être d'autant plus saint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand devant le monde; c'est ce qui me reste à vous montrer.

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas d'erreur plus répandue dans le monde que celle qui nous fait regarder le rang et la naissance comme des titres qui adoucissent à notre égard les obligations de l'Evangile. On croit que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, et les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes, comme si les obstacles de salut qui font la peine et la malédiction de la prospérité, pouvoient en devenir eux-mêmes un privilége qui leur en facilitât les voies; et que ce qui fait le péril et le malheur des grands, dût en faire en même temps la sûreté et l'avantage. On se persuade que plus nous sommes élevés, plus le mérite de nos œuvres les plus légères croît devant Dieu; et que pour peu que nous fassions pour le ciel, nos foibles efforts, enflés de nos titres et de nos dignités, ont le même poids dans la balance du souverain Juge, que les justices les plus abondantes et les œuvres les plus saintes et les plus pénibles des ames vulgaires.

A une illusion si commune, saint Louis opposa les vues de la foi. Loin d'envisager la royauté comme un rang qui justifie des mœurs voluptueuses et toutes sensuelles, il comprit avec saint Ambroise, que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui, et que les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avoit besoin de plus de vigilance, pour y conserver son ame pure; de plus de mortification, pour y expier, outre ses propres foiblesses, tant de fautes étrangères, inévitables dans les grandes places; et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modèle de ses peuples.

Je dis en premier lieu, de plus de vigilance pour y conserver son ame pure. En effet, mes Frères, tout est péril dans la dignité souveraine : l'orgueil que nourrissent des adulations injustes; les passions auxquelles applaudissent toujours des complaisances basses;

les plaisirs que facilite l'autorité suprême; l'oubli de Dieu que produit la multiplicité des soins, ou l'oisive indolence; enfin les usages que tous les siècles ont reçus, mais que la loi de Dieu, plus ancienne que les siècles, a toujours réprouvés. Au milieu de tant d'écueils, le plus dangereux encore, c'est de ne pas les connoître; car les grands, toujours loués et jamais instruits, périssent d'ordinaire sans avoir même su qu'ils avoient lieu de craindre.

Convaincu de ces grandes vérités, le pieux prince régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence : lassés des désordres communs, il leur faut des excès bizarres pour réveiller leur ame rassasiée de volupté; et jusque dans le crime même, il n'est qu'une affreuse distinction d'énormité qui puisse leur plaire. Ainsi ce prince de Babylone n'eût pas trouvé assez de goût aux dissolutions impures de ses festins, s'il ne les eût assaisonnées par l'impie profanation des vases du sanctuaire. Notre saint roi se fit des monstres des fautes les plus légères : rien n'égala dans son esprit l'horreur d'un seul péché qui tue l'ame, et qui la met dans la disgrace éternelle de son Dieu. Il ne pouvoit comprendre que les hommes connussent de plus grand malheur sur la terre que celui de tomber dans le péché : c'étoit là le sujet le plus ordinaire de ses entretiens; et, comme il le disoit souvent, la perte de son royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul crime. Ressuscitez, ô mon Dieu, au milieu des grands et des princes de votre peuple, une foi si vive et si digne de la religion; et faites-leur comprendre que dans la plus haute fortune, et sur le trône même, on n'est plus rien et on a tout perdu, dès qu'on a eu le malheur de vous perdre!

Aux sentiments, saint Louis ajouta les précautions et les remèdes : car qui ne sait, mes Frères, que l'adulation est l'écueil des meilleurs princes; que leurs vices, ne trouvant autour d'eux que des yeux favorables et des langues mercenaires, ne reviennent jamais à eux que sous les couleurs flatteuses de la vertu; et que tout les trompe, parceque l'art de leur plaire, c'est de les tromper? Le saint roi n'eut point de flatteurs, parcequ'il n'aima point ses fautes : environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissoit les censeurs de sa conduite; les plus sincères lui étoient toujours les plus chers. Persuadé que les princes n'apprennent jamais que les vérités agréables; qu'on est à plaindre sur le trône de n'être puissant que pour n'avoir pas un ami, et de rendre les hommes faux et timides par les graces mêmes qui nous les attachent, le saint roi chercha dans les gens de bien cette droiture de cœur, cette sincérité de lèvres, cette liberté désintéressée qu'on ne sauroit trouver qu'en eux seuls. Il vouloit être instruit; il ne vouloit pas être flatté : la vérité n'est odieuse qu'à ceux qui craignent de la connoître.

Mais peu content d'éviter les périls de la royauté, saint Louis se

crut obligé d'en expier sans cesse les fautes, ou inévitables, ou inconnues. Car, mes Frères, quel abîme qu'une grande place, qui nous établit sur les peuples, qui nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de la tranquillité des familles, de l'observance des lois, des suites de la paix ou de la guerre, de l'abondance ou des calamités publiques, de la licence ou de la discipline des mœurs, des artifices et des passions humaines; des abus, ou impunis, ou autorisés; des vertus, ou négligées, ou peut-être persécutées; des graces, ou accordées au vice, ou refusées au mérite! Grand Dieu! vous ne rejetez pas les grands et les puissants, puisque vous les avez établis vous-même, et qu'ils tiennent leur puissance de vous seul; mais que les grandes places sont de grands écueils pour le salut!

Plein de ces vues de la foi, le saint roi gémissoit sans cesse sous le poids de la couronne et sous la multiplicité de ses soins et de ses devoirs. Il n'étoit pas ébloui de l'éclat qui environne le trône; il étoit effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics: il regardoit les péchés de ses peuples comme ses péchés propres, et se croyoit obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher. Sous l'éclat de la pourpre royale, il cachoit la mortification de Jésus-Christ: l'austérité d'une haire presque perpétuelle affligeoit l'innocence de son corps: la seule soumission aux avis du guide de sa conscience suspendoit quelquefois cette pratique douloureuse; et des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté, servoient à la justice et à la pénitence. Cependant après les plus grands crimes, on n'oseroit l'exiger des grands: leurs plus légères démarches de religion sont accompagnées d'éloges si pompeux, qu'on les donneroit à peine à la piété la plus consommée: ils sont des modèles de vertu, le moment après qu'ils ont cessé de l'être du vice et de la licence. Aussi, comme le disoit saint Ambroise au grand Théodose, les siècles passés ont vu beaucoup de princes pécheurs assis sur le trône; mais ils n'y ont presque vu qu'un seul David pénitent. Combien de fois dans les calamités publiques qui affligeoient le royaume, cette ville régnante vit-elle notre saint roi traverser les rues couvert de cendre et de cilice; aller implorer publiquement dans nos temples le secours du ciel; s'offrir lui-même, à l'exemple de David, comme une victime de propitiation pour tout son peuple; se reconnoître seul coupable des malheurs publics; et comme ce prince, dire au Seigneur: Détournez sur moi seul, ô mon Dieu! le glaive de votre fureur et de votre colère! épargnez ce peuple que vous avez choisi, qui vous connoît et qui vous adore, et dont peut-être tout le crime à vos yeux est d'avoir un prince que vous avez comblé de faveurs, et qui ne vous en est pas plus fidèle: *Vertatur, obsecro, manus tua contrà me, ego sum qui peccavi; isti qui oves sunt, quid fecerunt* (2. *Reg.*, XXIV, 17)?

Et au fond, mes Frères, ces sentiments si humbles dans la bouche de saint Louis, ne seroient que les dispositions les plus légitimes des personnes élevées. Les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Oui, mes Frères, le peuple simple adore encore le Dieu de ses pères avec une foi humble et une conscience sincère; la religion n'est presque plus que pour lui: c'est parmi les grands et les puissants que la religion devient un problème; que la foi passe pour crédulité; que l'impiété n'a souvent d'autre frein que la bienséance ou la sévérité religieuse du maître; que la volupté ne connoît pas même les bornes sacrées de la nature et de l'humanité; et que l'ennui et la satiété, qui suit les plaisirs, est le partage des plus vertueux et des plus sages. Cependant, mes Frères, c'est vous seuls qui attirez les châtiments publics sur les peuples; et c'est le peuple seul qui souffre de ces châtiments publics: vous vous servez même tous les jours de l'excuse des calamités publiques pour diminuer vos largesses et vous dispenser de les soulager: vos jeux, vos tables, vos profusions, vos plaisirs n'y perdent rien; les devoirs seuls de la miséricorde sont retranchés: vous êtes les seuls coupables; et les pauvres seuls sont punis: votre crime devient votre excuse; les calamités publiques qui sont toujours la peine de vos dissolutions, et qui devroient être le juste sujet de vos larmes et de vos largesses, le deviennent de votre dureté et de votre barbarie. Vous avez attiré l'indignation de Dieu sur son peuple par l'usage criminel des biens dont il vous a comblés: vous rallumez sa foudre, en les refusant aux malheureux qu'il ne frappe que pour vous donner occasion de l'apaiser en les soulageant. Malheur à vous qui après avoir abusé des graces du ciel, abusez encore de ses châtiments; et qui également insensibles aux démarches d'un Dieu ou bienfaisant ou sévère, trouvez partout ou l'occasion de vos crimes, ou le prétexte de votre impénitence!

Du moins, mes Frères, vous devez l'exemple aux peuples, quand même vous trouveriez des prétextes pour vous dispenser de la réparation des maux publics qui les affligent; dernier motif de vertu que le saint roi trouva dans la dignité souveraine. En effet, les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques: les hommes aiment les grands modèles; et par une vanité naturelle que chacun trouve en soi, on croit, en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance: le peuple surtout, qui n'est pas capable de se faire des régles, cherche des exemples; et comme les grands lui paroissent les plus dignes d'envie, il sont aussi ceux qui lui semblent les plus dignes d'imitation. Ajoutez à ce desir qu'inspire la nature, les motifs étrangers de complaisance, de crainte, de fortune, qui donnent aux grands tant d'imitateurs, et qui rendent si dangereux, ou si utiles, les exemples de ceux à qui on a intérêt de plaire.

Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son

rang le spectacle d'une vie pure et irréprehensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi, jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Plus magnifique que tous les princes de son siècle, dans les occasions où la dignité du trône le demandoit, il savoit reprendre ensuite cette simplicité chrétienne dont les grands ne sont pas dispensés; et en surpassant même ses sujets, comme le remarque l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits et dans la frugalité de sa table, il nous apprenoit que l'usage n'est une loi que pour ceux qui l'aiment, et que ce sont les passions des hommes, et non leur rang et leurs dignités, qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'empire, de ramener au devoir des sujets rebelles, ou de faire respecter à des vainqueurs barbares la majesté de son rang; on le voyoit au sortir de là, tantôt porter au pied des autels la componction et l'humilité d'un pénitent; tantôt abaisser aux pieds des pauvres, qu'il servoit presque tous les jours de ses mains, la majesté royale; tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion et de la défaite de son armée, les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ, animer les siens par son exemple; et malgré l'odeur de mort que l'air corrompu par la puanteur des corps, répandoit à l'entour, et l'horreur du spectacle, aimer mieux exposer sa personne à cette infection mortelle, que laisser exposés à l'insulte des infidèles des corps consacrés par la grace du baptême et par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la religion. Exemple d'autant plus rare, que les grands ne croient être nés que pour eux-mêmes; que le bonheur et l'intérêt des peuples n'est compté pour rien, dès qu'il leur en doit coûter un seul plaisir; qu'ils regardent le reste des hommes comme des créatures d'une autre espèce, et faites seulement pour servir à leurs passions ou à leurs caprices; et que loin d'être les victimes du bien public, le public est d'ordinaire la victime de leurs cupidités injustes.

Ici, mes Frères, si la brièveté d'un discours le permettoit, après vous avoir représenté saint Louis comme l'exemple de ses peuples et le modèle des rois il faudroit nous renfermer dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, et le considérer comme le modèle des pères de famille. Et certes, mes Frères, il est plus aisé, ce semble, de remplir avec fidélité les devoirs publics, où l'on est comme soutenu par l'éclat de ses actions mêmes: mais c'est dans la pratique constante de ces devoirs obscurs et ordinaires, où l'on est moins en garde contre soi-même, que la vertu solide paroît principalement; et rien n'est plus rare dans la piété des grands surtout, plus dominés par les inégalités de l'humeur que les autres hommes, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui est toute cachée aux yeux du public et renfermée dans le devoir domestique.

Cependant les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent jamais le saint roi d'offrir tous les jours au Seigneur à la tête de sa famille royale, des vœux communs et des prières ferventes. Son palais étoit devenu une église domestique; et cette demeure superbe des rois, où se forment toutes les passions, et d'où elles se répandent ensuite sur toute la terre, n'étoit plus que le séjour de l'innocence où le Seigneur étoit invoqué, et d'où couloient sur tout le royaume des sources de vie et de vertu.

C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné et aux autres princes ses enfants. Qu'on lit encore avec un saint respect pour ce pieux roi, mes Frères, les soins où il vouloit bien entrer lui-même pour leur éducation : les assemblant tous les soirs auprès de sa personne; étudiant dans la naïveté de leurs discours leurs inclinations naissantes, ou pour les redresser lorsqu'elles paroissoient dangereuses, ou pour les cultiver lorsqu'elles étoient louables; leur proposant dans l'histoire des rois leurs ancêtres, des exemples de vice et de vertu; et en leur faisant remarquer les destinées différentes des bons et des méchants princes, le bonheur ou le malheur de leur règne, et les blâmes ou les louanges que la postérité, toujours équitable donnera jusqu'à la fin à leur mémoire, les animant par ces grands motifs à imiter les qualités louables et bienfaisantes des uns, et à éviter les vices et les fautes des autres. On aime assez, je l'avoue, mes Frères, à donner à des enfants des leçons de vertu et de probité : on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères et les plus héroïques de la sagesse. Mais la conduite domestique soutient mal le faste et la vanité de ces instructions : on leur propose les vertus de leurs ancêtres; et on affoiblit, en les démentant soi-même par des mœurs opposées, l'impression qu'auroit pu faire le souvenir de ces anciens modèles. Ainsi loin de leur inspirer des sentiments de vertu par ces instructions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne heure que la vertu n'est qu'un nom; que les maximes qu'on nous en débite, ne sont qu'un langage et une façon de parler, qui a passé des pères aux enfants, mais que l'usage a toujours contredite; et qu'enfin ceux qui en ont paru dans tous les temps les plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond semblables au reste des hommes.

Tel fut le saint roi dont je n'ai fait qu'abréger l'histoire; persuadé que le simple récit de sa vie étoit un parfait éloge et une excellente instruction. Une terre infidèle reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine n'avoient pu ralentir son zèle : déja cassé, moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ses voyages et de ses guerres, que par les austérités d'une vie dure et pénitente; il part et marche encore contre les Infidèles suivi de ses princes et de ses troupes : il aborde

en Afrique; persuadé que s'il peut chasser de ces contrées les ennemis de Jésus-Christ, cette conquête lui facilitera celle des lieux saints, et de cette terre, dont la délivrance avoit toujours fait le pieux objet de tous ses desirs. Mais il meurt, comme Moïse, avant d'avoir pu passer le Jourdain : il salue de loin, comme lui, cette terre heureuse promise à sa postérité; et se consolant, à l'exemple de Moïse, dans l'espérance que ses successeurs établiroient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage, et en chasseroient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ses enfants et aux principaux chefs de son armée comme autrefois Moïse sur le point de sa mort : *Ecce morior in hâc humo* (*Deut.*, IV, 22); le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avois tant souhaitée, de délivrer son héritage : *non transibo Jordanem;* mais vous, ou vos successeurs, le délivrerez; et cette terre promise au peuple de Dieu deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang et de mon trône : *vos transibitis, et possidebitis terram egregiam.*

O Dieu, conservez donc à la France une si sainte et si auguste postérité! faites passer jusqu'à la dernière génération aux descendants de saint Louis, avec son sang et sa couronne, toutes les vertus qui rendirent son nom si respectable à ses voisins, et son règne si heureux à ses peuples : donnez toujours votre justice et votre jugement aux enfants de ce saint roi; rendez-les saints, et vous les rendrez grands! N'en faites pas les vainqueurs des provinces et des royaumes, faites-en les pères de leurs peuples! les conquêtes les plus éclatantes ébranlent souvent le trône où est assis le conquérant; et l'amour de ses sujets l'affermit toujours. Ecoutez les vœux surtout que nous vous offrons tous les jours pour le plus grand de ses successeurs, pour qui nous n'avons plus rien à desirer, qu'un règne aussi long et aussi saint, qu'il a été jusqu'ici glorieux! Secondez ses pieux desseins, éclairez la droiture et la sainteté de ses intentions; montrez-lui vous-même vos voies, puisqu'il les cherche de bonne foi, et que son desir le plus vif et le plus marqué est de les reconnoître! Et soyez béni à jamais, Seigneur, de ce que vous avez voulu enfin sanctifier la prospérité de son règne; faire servir sa gloire à son salut; embellir son histoire, déja pleine de tant de prodiges, des actions de la foi plus durables et plus immortelles que les victoires et les conquêtes, et combler toutes les graces dont vous l'aviez favorisé jusqu'ici par la plus grande de toutes, je veux dire par une piété tendre et sincère!

Pour vous, mes Frères, instruits dans ces grands exemples, ne rougissez plus de la piété comme d'une foiblesse. Souvenez-vous que c'est le plus haut point de gloire où l'homme puisse atteindre; qu'elle seule donne du prix et une véritable grandeur à nos actions; que sans elle les plus grands hommes sont petits et rampants, et avec elle les plus petits et les plus obscurs deviennent grands et

héroïques; et qu'enfin il n'y a de réel sur la terre, que ce que nous faisons pour le ciel, que je vous souhaite, etc. *Ainsi soit-il.*

SERMON POUR LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

Et non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur.
Et ils ne pouvoient résister à la sagesse et à l'Esprit qui parloit en lui.
(*Act.*, VI, 10.)

Tout chrétien est établi par le baptême, témoin et défenseur de la vérité. C'est un dépôt sacré que l'Eglise, en nous régénérant, nous met entre les mains; que nous sommes obligés de conserver dans ce lieu d'erreurs et de ténèbres, et de défendre contre toutes les fausses maximes que le monde ne cesse de lui opposer. C'est là une des principales fonctions du Juste : il doit briller au milieu du monde, selon l'expression de l'Apôtre, comme un astre toujours luisant; dissipant par l'éclat de ses lumières les ténèbres que les passions répandent parmi les hommes, redressant par la majesté de sa course tant de voies obliques dont le monde est plein, et confondant par sa pureté et par son innocence les excès et les déréglements qui l'environnent. Mais comme les Justes sont rares sur la terre, il est peu de fidèles qui aient conservé le droit de défendre la vérité. Il faut la connoître, et presque tous les hommes l'ignorent; il faut l'aimer, et tous cherchent bien moins les intérêts de la vérité que leur intérêt propre : enfin, il faut aimer ses frères; et la charité qui nous unit à eux, est presque plus rare que la vérité qui nous découvre en eux les titres qui nous les rendent aimables.

Et voilà, mes Frères, les trois grandes instructions que nous fournit aujourd'hui la solennité du saint Martyr dont je viens vous proposer les exemples plutôt que louer les vertus. La vérité n'eut jamais de plus zélé défenseur, parcequ'elle ne trouva jamais tant de lumières, tant de force tant de charité : il eut pour elle un amour éclairé, un amour intrépide, un amour tendre et compatissant. Pour nous, ou nous n'aimons pas la vérité, parceque nos passions nous empêchent de la connoître; ou la connoissant, nous n'osons nous en déclarer les défenseurs, parceque nous craignons plus le monde que nous n'aimons la vérité; enfin, ou la défendant, il entre dans notre zèle moins d'amour pour la vérité, que de haine contre ceux qui l'attaquent. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les trois sources de lumières sont : l'innocence de la vie, le desir de s'instruire, la pureté de l'intention; l'innocence de la vie,

parceqn'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, et c'est une ignorance de corruption; le desir de s'instruire, parceque la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse; enfin la pureté de l'intention, parceque ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour quelque autre chose que pour elle-même, et c'est une ignorance de malice. Or c'est sur ces trois grandes dispositions, que notre saint Martyr va nous servir aujourd'hui de modèle.

L'innocence de ses mœurs fut la première source de ses lumières. Il apporta à la connoissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption, une heureuse ignorance de tous les déréglements qui souillent d'ordinaire les premières mœurs, et le premier usage que nous faisons de la vie.

Aussi le nombre des fidèles croissant, et les apôtres partagés par trop de soins cherchant des hommes pleins de foi et de l'Esprit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, et les associer, comme autrefois Moïse, à la construction du tabernacle saint et à la formation de l'Eglise, Étienne a le premier honneur du choix, et paroît à la tête de ces nouveaux ministres. Quelle gloire, mes Frères: parmi tant de disciples, tous témoins de la résurrection de Jésus-Christ, tous remplis des dons de l'Esprit saint depuis peu répandu sur eux, la plupart compagnons des courses et des travaux de leur divin Maître; tous dépositaires de sa puissance, marchant sur ses pas, et chassant les esprits immondes: parmi ces hommes, les fondateurs de la foi, les conquérants des peuples, les premières colonnes des églises, qu'on prend pour des dieux et qui servent déja de spectacle au ciel et à la terre, Etienne est préféré; et au milieu de tant de lumières ce nouvel astre brille et se fait remarquer, comme s'il paroissoit tout seul au milieu d'une nuit profonde!

Ainsi Étienne se prépara à devenir ministre de la vérité en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. Car, mes Frères, d'où viennent tant de fausses maximes que nous nous faisons tous les jours sur nos devoirs les plus incontestables et les plus essentiels? d'où viennent tant de ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre? D'où vient que nous ne convenons presque jamais des vérités qui nous condamnent; et que de tant de pécheurs dont le monde est plein, il n'en est presque pas un seul qui ne se justifie à lui-même ses propres voies, ou qui du moins ne les envisage que par les endroits qui en diminuent à ses propres yeux la honte et l'injustice? d'où vient que l'impudique n'est presque point frappé de son ignominie et de sa foiblesse? que le vindicatif trouve sa gloire dans sa confusion même? que l'injuste ne voit dans l'iniquité de son gain et de ses profits, que son

bonheur et son adresse? que l'avare, au milieu de tant de misères qui accablent ses frères, prend dans les malheurs mêmes des temps, des prétextes pour se justifier sa dureté et sa barbarie? que l'ame mondaine regarde son ivresse et ses dissipations comme le privilége de son âge ou de son état, et la condition nécessaire de la vie humaine? D où vient que dans ces chaires chrétiennes, loin d'annoncer l'Evangile, nous ne sommes presque plus occupés qu'à le justifier? que loin de condamner et de juger le monde par la vérité, il faut défendre la vérité contre lui? et que notre ministère, qui n'est établi que pour inspirer la vertu, ne sert presque plus qu'à empêcher qu'on ne la confonde avec le vice? C'est que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache; c'est que nos lumières ne sont pures que lorsque notre cœur l'est aussi; c'est qu'il faut commencer par rompre nos attachements, pour parvenir à connoître nos devoirs; c'est que la vérité est le fruit de la pureté et de l'innocence. De là vient que chaque pécheur presque est tranquille dans son état; qu'il voit le danger des autres passions, et qu'il est aveugle sur le précipice qu'il se creuse à lui-même : de là vient que l'ambitieux méprise la volupté comme une vie d'obscurité et de paresse; que le voluptueux ne voit dans l'ambition qu'une fureur insensée qui fait que nous devenons les martyrs de nos propres chimères; en un mot, que chacun voit loin de lui les piéges qui ne le regardent pas, et qu'on n'a point d'yeux pour ceux où l'on tombe soi-même.

Mais ce n'est pas encore assez d'apporter à la connoissance de la vérité un cœur pur; il faut ajouter à cette première disposition un desir sincère de la connoître. L'innocence d'Etienne lui fraya les premières voies à la connoissance de Jésus-Christ; mais il n'en demeura pas là. Malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur, malgré les bruits injurieux que les pharisiens répandoient contre la sainteté de ses œuvres et la vérité de son ministère, malgré la honte attachée à la profession publique d'être au nombre de ses disciples, malgré les mépris mêmes dont on étoit menacé en s'attachant à ses maximes et à l'espérance de ses promesses; Étienne cherche la lumière qui commence déja à se montrer à lui, il soupire comme les patriarches ses ancêtres après le Libérateur dont il sent l'approche; il en étudie dans Jésus-Christ les marques et les caractères prédits dans les prophètes, il les découvre dans ses œuvres et dans sa doctrine; et la connoissance de la vérité est en lui le prix du desir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître.

Pour nous, mes Frères, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parceqne nous ne voulons pas nous en instruire. Nous fuyons tout ce qui pourroit éclairer nos erreurs et dissiper nos ténèbres, nous sommes ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égarements; nous aimons cette

fausse paix qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises, nous fuyons tout ce qui pourroit en troubler la fausse douceur : nous sommes habiles à nous dérober à la lumière, qui malgré nous nous poursuit et nous éclaire ; nous nous faisons de fausses raisons pour en infirmer la vérité, et nous la regardons, selon l'expression de Job, comme le mensonge et l'ombre de la mort : *et si subitò apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis* (Job, xxiv, 17). Tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré ; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de petitesse ; tout ce qui combat ce que nous aimons, nous paroît les opinions des hommes plutôt que les décisions de la vérité ; tout ce qui nous découvre à nous-mêmes, nous le prenons pour une censure et non pas pour une instruction : ce n'est pas assez pour nous de vivre dans l'erreur, nous voulons que ce que nous aimons, comme dit saint Augustin, devienne la vérité. Ainsi la chaire chrétienne, loin de nous détromper, nous aigrit et nous révolte ; nous la regardons comme un art d'exagération et d'hyperbole ; nous opposons nos propres lumières à la lumière de Dieu ; nous contestons contre les décisions de l'Évangile, comme si l'on pouvoit en appeler de Jésus-Christ à nous-mêmes, comme si le monde pouvoit justifier ce que le Seigneur condamne. Ainsi tout nous affermit dans nos erreurs : la lumière même destinée à nous éclairer, nous égare et nous aveugle ; les remèdes qui auroient dû nous guérir, sont pour nous de nouvelles plaies ; les ministres établis dans l'Église pour notre sanctification, coopèrent à notre perte ; et par une juste permission de Dieu, qui permet toujours que la vérité devienne une occasion d'erreur à ceux qui ne veulent pas la connoître, nous trouvons la mort et les ténèbres, où nous aurions dû trouver la vie et la lumière.

Enfin, la pureté de l'intention fut la dernière disposition qui prépara Étienne à la connoissance de Jésus-Christ. Il ne se proposa dans la recherche de la vérité que le bonheur de la connoître. Des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ ; il savoit que les persécutions et les opprobres étoient la seule récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses disciples. Il n'y chercha ni une vaine distinction, puisque son élévation au ministère fut le prix de sa modestie et de son innocence ; ni les premières places dans le royaume de son maître, puisqu'il avoit déja appris de sa divine bouche que le dernier de ses disciples seroit le premier ; ni les louanges frivoles des hommes, puisqu'il s'exposoit par là à leurs dérisions et à leurs censures ; ni une vie plus douce et plus tranquille, puisqu'on ne lui avoit annoncé que la faim, la soif, la pauvreté, des travaux et des peines ; ni la gloire même d'opérer des prodiges, comme le sacrilége Simon, puisqu'il avoit même appris que tous ceux qui auroient opéré de grands miracles, ne seroient pas pour cela mis au nombre des disciples de son divin Maître. Il chercha Jésus-

Christ pour Jésus-Christ lui-même ; il comprit qu'en lui étoient tous les trésors de la science et de la sagesse ; que le trouvant il avoit tout trouvé, et que c'étoit le perdre, que de se proposer en le cherchant quelque autre chose que lui-même.

Quelle instruction, mes Frères, pour la plupart de ceux qui m'écoutent! Nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains et des vues basses et rampantes : le salut éternel tout seul ne nous paroît pas un prix assez digne de nos soins et de nos démarches, Dieu lui-même ne nous suffit pas ; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Tous presque cherchent leurs intérêts, plutôt que les intérêts de Jésus-Christ : je dis leurs intérêts ; une vaine réputation, les premières places dans un royaume terrestre, la gloire frivole de plaire aux hommes, presque toujours incompatible avec la gloire d'être serviteur de Jésus-Christ ; l'honneur de la vertu plutôt que la vertu même : que dirai-je? souvent le desir secret d'affoiblir ou de combattre la vérité en faisant semblant de chercher à la connoître : voilà, mes Frères, les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité et de la vertu.

Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ que parceque le monde les abandonne : ils regardent la vertu comme la ressource des passions et la bienséance du dernier âge ; ils attendent de n'être plus propres au monde et à ses plaisirs, pour être propres au royaume de Dieu et à sa justice ; ils couvrent des apparences de la religion les prétextes d'une vie criminelle et mondaine ; et ne pouvant plus se faire un amusement du vice, ils se font un art de la vertu.

Les autres regardent la piété comme un gain : ils font servir le don du ciel aux espérances de la terre ; ils cherchent le monde en faisant semblant d'y renoncer ; ils veulent plaire aux hommes en se donnant à Dieu ; et après avoir épuisé pour parvenir à leurs fins toutes les ressources criminelles des passions, ils y font servir la vertu même.

Il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime : ils sont fatigués de leurs passions, et non pas touchés de la vertu ; ils sentent le poids du déréglement, mais non pas l'horreur de leurs fautes ; ils veulent finir leurs agitations, et non pas commencer leur pénitence : ils cherchent à se mettre en paix avec eux-mêmes plutôt qu'avec Dieu ; ils desirent de calmer leur cœur, et non pas de le purifier ; et n'ayant pu trouver un repos humain dans le crime, ils le cherchent dans la vertu.

Enfin, il s'en trouve encore qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre : des hommes corrompus dans l'esprit et dans le cœur, dit l'Apôtre, qui ne cherchent dans la doctrine de la religion que les endroits qui peuvent la leur rendre suspecte ; qui ne lisent les divines Écritures que

pour y trouver de quoi en affoiblir l'autorité et l'évidence; qui n'étudient curieusement la sainteté de nos mystères que pour en faire le sujet de leurs doutes et de leurs blasphèmes; qui ne veulent être instruits que pour résister à la lumiere, et qui font servir la vérité d'occasion à leur aveuglement et à leurs ténèbres. Ainsi, mes Frères, il n'est presque plus de foi sur la terre, et la vérité se montre à peu de fidèles; parcequ'il en est peu qui apportent à sa recherche, comme Etienne, un cœur pur, un desir sincère de la connoître, et une intention droite qui ne se propose qu'elle-même. Mais non-seulement la vérité trouva dans ce saint Martyr un défenseur éclairé; elle y trouva encore un défenseur intrépide.

DEUXIÈME PARTIE.

Trois défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout fidèle d'être le defenseur intrépide de la vérité : premièrement, la crainte des hommes qui, malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre elle, secondement, la prudence de la chair qui fait que, la connoissant, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense; enfin une fausse complaisance qui, voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère et l'adoucit, et cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or l'histoire du saint Martyr que nous honorons aujourd'hui, nous offre des instructions et des vertus très opposées à ces trois défauts.

Et premièrement, quoique, le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées; quoique la fureur d'Herode, la malice des prêtres, la superstition du peuple, laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples; quoique la plupart de ceux qui avoient été témoins et participants même des prodiges de Jésus-Christ, de peur d'être enveloppés dans sa condamnation, se rangeassent du côté de ses ennemis, et répandissent avec eux des opprobres et des calomnies contre sa mémoire: quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre le Sauveur, Etienne persévère dans la fidélité qu'il a jurée; il ne se laisse pas ébranler comme Pierre, ni corrompre comme Judas. Egalement insensible aux promesses et aux menaces des hommes, qui périssent avec eux, il ne craint que celui qui demeure toujours, et qui seul peut perdre s'ame et la sauver éternellement; il voit avec une sainte douleur l'aveuglement de son peuple contre Jésus-Christ : l'exemple commun, loin de l'ébranler, l'affermit et le fortifie; il tire de l'erreur publique, de nouveaux motifs de fidélité et de prévoyance. Il n'a pas oublié que selon la doctrine de son divin Maître, le parti de la multitude n'est presque jamais celui de la vérité; que le monde ne sauroit aimer Jésus-Christ; que les persécutions et les opprobres sont les caractères les plus marqués de son Evangile, et que la

voie qu'il nous a montrée est trop étroite et trop difficile pour être jamais la voie du plus grand nombre.

Et voilà, mes frères, ce qui confond notre peu de foi, et condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde : ce que la multitude approuve, nous l'approuvons; ce que l'exemple commun autorise, nous y donnons nos applaudissements et nos suffrages : les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité, nous n'osons contredire le langage commun du monde et des passions; nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grace nous éclaire en secret, et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes; en vain une éducation chrétienne et un naturel heureux ont laissé en nous des semences de vérité qui nous marquent le faux et le danger des voies que la plupart des hommes suivent; en vain notre conscience, d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle : nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui; nous tournons comme lui la vérité en ridicule, quoiqu'au fond nous en sentions le prix et l'excellence; nous donnons de vaines louanges à des passions dont nous connoissons en secret le frivole et la folie; nous pallions des abus dont l'injustice ne nous est pas douteuse; nous approuvons des plaisirs que notre conscience condamne; nous faisons tous les jours l'apologie des maximes du monde, tandis que notre cœur contredit en secret nos décisions : nous ne faisons pas d'autre usage de la vérité qui se montre à nous, que de la retenir dans l'injustice; partout presque nous trahissons notre conscience et nos sentiments. Nous nous laissons entraîner à la multitude, nous n'osons être tout seuls de notre côté; nous craignons la singularité de la vertu et de la vérité, comme un ridicule qui nous couvriroit de honte. Toute notre vie est un outrage continuel que nous faisons à la vérité : tantôt la complaisance pour nos supérieurs, tantôt la foiblesse pour nos amis; tantôt la crainte des dérisions et des censures, tantôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous est presque aussi indifférente que le mensonge; tantôt une ivresse et une mauvaise foi qui cherche à s'étourdir dans ses égarements, débitant des maximes que l'on combat tout bas soi-même; tantôt une fausse vertu de société, qui aime mieux applaudir au mensonge que prendre la défense de la vérité incommode; tantôt un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit : enfin, presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ; loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes, nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus des défauts que la loi de Dieu condamne; nous adhérons à leurs erreurs, et nous aidons à les rendre plus inexcusables; nous donnons à leurs passions les noms de la justice et de l'équité.

nous appelons leurs vengeances, des ressentiments équitables; leurs attachements criminels, des caractères et des suites d'un cœur tendre et fidele : leurs dereglements honteux, des foiblesses pardonnables; leurs profusions insensées, des penchants d'une ame noble et généreuse; leur ambition démesurée, une élévation d'esprit et de cœur; leur avarice sordide, une sage économie; leur médisance cruelle, une aimable vivacité; la fureur du jeu, qui les possède, un délassement nécessaire. En un mot, il est rare que nous prenions sur nous les intérêts de la vérité : vifs, fiers, intraitables, quand il s'agit de nos passions; nous devenons lâches, timides, rampants, dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité : nous ne connoissons point cette sainte fierté, cette droiture de cœur, cette haute magnanimité, cette noble simplicité si respectée même dans le monde, dont les premiers disciples de la foi nous ont laissé de si grands exemples, et qui a toujours été le caractère des ames fidèles. Nous vivons pour les hommes; nous ne vivons pas pour Dieu et pour nous-mêmes : nous nous faisons une conscience et une religion, une humeur, un caractère, un esprit et un cœur, pour eux; et ils sont la fin de toutes nos voies et le motif de toutes nos actions, comme s'ils pouvoient en être le prix et la récompense : tout ce que nous ne faisons pas pour eux, nous le comptons comme perdu; comme s'il n'y avoit de réel que ce qui doit périr avec nous : et après plusieurs années passées sur ce ton, Dieu seul pour qui nous devions vivre se trouve à notre mort le seul qui ne sauroit compter pour lui un seul moment presque de toute notre vie.

Le second défaut opposé à cette fermeté chrétienne, dont notre saint Martyr nous fournit aujourd'hui le modèle, est cette prudence de la chair qui fait que connoissant la vérité, nous gardons un silence criminel, et n'osons tout haut en prendre la défense. En effet, il ne suffit pas de ne se point déclarer pour le monde contre Jésus-Christ et de garder, pour ainsi dire, une manière de neutralité entre l'un et l'autre; il faut encore confesser tout haut Jésus-Christ sans ménagement et sans honte : qui n'est pas avec lui, est contre lui; et n'oser se déclarer son disciple, c'est être son persécuteur et son adversaire. Or, c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit et nous condamne; que de vains prétextes n'auroit-il pas pu se former à lui-même pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime : le prétexte d'attendre un temps plus favorable, et où la vérité auroit trouvé plus d'accès dans leur esprit; l'incertitude où il étoit de n'être point écouté, et de jeter la pierre précieuse de l'Evangile devant des animaux immondes; la crainte d'exciter une persécution contre l'Eglise, en irritant la fureur des Juifs; une fausse modestie, en se persuadant que les apôtres s'étant réservé le ministère de la parole, il falloit le leur laisser et se renfermer dans le soin des veuves qu'on lui avoit

confié et de la distribution des aumônes ; l'exemple des autres diacres nouvellement élus, qui ne sortoient point de leurs fonctions et ne couroient point annoncer Jésus-Christ au peuple ! Mais le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang. Livré à l'impulsion de l'Esprit de Dieu, qui le remplit et qui l'anime, il développe aux Juifs l'esprit et les figures de la loi ; il leur découvre Jésus-Christ dans toute l'histoire de leurs ancêtres ; il leur montre leur aveuglement prédit dans les prophètes ; il leur reproche leur ingratitude et l'oubli des bienfaits dont le Seigneur les avoit toujours favorisés ; il leur annonce que la mesure de leurs crimes et de ceux de leurs pères est comblée par le sang innocent qu'ils ont répandu ; il leur remet devant les yeux le sang de tant de prophètes dont leur ville a été souillée, et se sert de leurs propres armes pour les attaquer et pour les combattre.

Oui, mes Frères, et je parle ici principalement aux personnes touchées de Dieu : nous croyons en être quittes en notre conscience, quand témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent ; de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs, qu'ils se forment à eux-mêmes ; de tant de scandales sur lesquels ils ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule ; nous croyons, dis-je, avoir satisfait à ce que Dieu demande de nous en ne les approuvant pas tout haut, en nous renfermant dans la modération d'un lâche silence, en ne leur opposant qu'un désaveu secret et timide. Nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté : la crainte de rendre la vérité odieuse en la rendant trop incommode ; la fausse persuasion que nous ne sommes point chargés de la conscience des autres, et que ce n'est pas à nous à instruire nos frères ; la peur d'éloigner nos amis par le contre-temps de nos censures, ou de nous attirer leurs dérisions en voulant combattre leurs maximes ; enfin, tout nous justifie à nous-mêmes notre indifférence pour la vérité : nous oublions que chacun de nous en particulier en est chargé ; que nous devons la vérité à nos frères, que nous ne vivons au milieu du monde que pour empêcher l'erreur de prévaloir contre elle, et conserver à ceux qui nous suivront le langage de la foi et de la doctrine sainte ; que nous devons luire comme des astres au milieu d'une nation corrompue, et que cacher la lumière c'est être ingrat envers celui qui la répand sur nous et qui nous éclaire ; que l'amitié n'est fondée que sur la vérité ; que ce n'est point aimer nos amis que de les voir périr sans oser leur découvrir du moins le précipice où ils se jettent, et qu'il faut souvent avoir la force de leur déplaire pour leur devenir plus utile. Hélas ! mes Frères, le monde ne craint point de débiter tout haut ses erreurs et ses maximes de mort et de péché ; et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle ? le monde se fait un honneur insensé de sa doctrine ; et nous nous faisons une honte de la doctrine de Jésus-Christ ? le monde ose tous

les jours contredire le langage de la foi par les illusions qu'il lui oppose ; et nous craignons de contredire les illusions du monde par le langage de la foi et du salut? le monde s'élève insolemment contre l'Evangile ; et nous n'osons soutenir l'honneur de l'Evangile contre lui ? le monde traite publiquement la doctrine de Jésus-Christ de folie et de foiblesse ; et nous avons pour ses folies et pour ses erreurs des égards qu'il refuse à la vérité? le monde ne ménage point la piété des serviteurs de Dieu, il la méprise, il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures; et la piété des serviteurs de Dieu ménage la corruption du monde, et n'ose la couvrir de la confusion qui lui est due? Nous nous faisons une gloire et un devoir de soutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent ; nous nous ferions un crime de nous ménager, lorsqu'on noircit devant nous leur réputation et leur conduite ; le silence nous paroîtroit alors une lâcheté et une perfidie; nous ne croyons pas devoir des égards à ceux qui en manquent devant nous envers ceux que nous aimons : et les intérêts de Jésus-Christ dont nous nous disons les amis et les disciples, nous trouvent insensibles ; et sa gloire qu'on outrage tous les jours devant nous, ne réveille pas notre indignation et notre zèle; et le silence, quand on attaque sa doctrine et l'honneur de sa loi, nous paroît une prudence nécessaire; et nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'insulter ? O mon Dieu ! peut-on être à vous, et rougir de vous connoître? peut-on vous aimer, et vouloir être encore aimé de ceux qui vous haïssent? et n'est-ce point se joindre au monde contre vous, que de n'oser le condamner comme vous?

Enfin, mes Frères, la troisième manière dont nous nous rendons coupables envers la vérité, c'est en l'adoucissant et en l'accommodant aux préjugés et aux passions de ceux à qui nous craignons de déplaire. Or c'est ici, principalement, qu'Etienne nous sert et de condamnation et de modèle. Il auroit pu, ce semble, ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres : il pouvoit en apparence, comme Gamaliel, se contenter de leur représenter que si l'œuvre de l'Evangile étoit l'œuvre de Dieu, il seroit inutile d'entreprendre de le détruire ; et que s'il ne l'étoit pas, il tomberoit bientôt lui-même : il pouvoit excuser en quelque sorte leur crime envers Jésus-Christ, en supposant qu'ils n'avoient connu ni la divinité de sa mission, ni la vérité de son ministère ; il pouvoit adoucir les reproches dont ils méritoient d'être chargés pour avoir rejeté le Messie promis à leurs pères ; il pouvoit leur vanter la sainteté de la loi de Moïse, et louer le zèle et le respect dont ils faisoient ostentation pour ses préceptes et pour ses cérémonies : en un mot, il pouvoit, ce semble, en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la foiblesse et aux préjugés de son peuple. Mais le saint Martyr ne connoît pas ces timides ménagements : il les appelle sans balancer, *cœurs rebelles et incirconcis* (*Act.*, VII,

51). Loin d'excuser leur ignorance, il les accuse de résister sans cesse à l'Esprit saint ; loin de les flatter sur leur respect pour la loi de Moïse, c'est par là même qu'il les confond et qu'il les condamne ; loin de faire valoir les bienfaits dont le Seigneur avoit favorisé leurs pères, il leur reproche de marcher sur leurs traces et d'ajouter au sang des prophètes, dont ils avoient souillé leurs mains, le sang du Juste qu'ils venoient de mettre à mort. Les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus de ménagement ni de mesure. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, comme nous le dirons dans un moment : ce n'est pas qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions, et lui faciliter l'accès dans les cœurs où l'on veut la répandre : ce n'est pas que la vérité soit toujours dure, impérieuse, et qu'elle cherche plus l'ostentation de la victoire, que le fruit solide du salut et la gloire de l'utilité : ce n'est pas qu'il ne faille être foible avec les foibles pour les sauver tous ; rendre la vérité aimable pour la rendre plus utile ; attirer les pécheurs pour les retirer du péché ; ménager leur foiblesse pour triompher plus sûrement de leurs passions ; et n'employer le fer pour les plaies, qu'après avoir endormi, pour ainsi dire, par des paroles de paix et de consolation, la chair du malade.

Mais je ne voudrois pas qu'on honorât du nom de prudence cette complaisance criminelle, qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéraments entre le monde et Jésus-Christ ; nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu, sous prétexte de blâmer les excès ; nous applaudissons à l'inutilité et à la paresse ; nous accordons bien plus au monde et à ses usages, que l'Evangile ne leur accorde ; nous louons l'éloignement du crime comme la perfection de la vertu ; nous donnons aux talents de la nature, les éloges qui ne sont dus qu'aux dons de la grace ; nous trouvons toujours dans les vices mêmes de nos amis, que nous condamnons, des endroits qui les rendent plus excusables ; nous ne montrons jamais la vérité dans toute l'étendue qu'elle se montre à nous ; nous nous faisons une fausse règle de charité et de sagesse, de nous accommoder jusqu'à un certain point aux préjugés de ceux avec qui nous avons à vivre ; nous portons parmi les hommes un fonds d'amour-propre qui nous rend ingénieux à concilier les intérêts de la vérité qu'ils haïssent, avec les intérêts des passions qu'ils aiment ; nous ne leur parlons jamais qu'à demi sur ce qui les regarde ; et nous mêlons à la vérité que nous ne voudrions pas trahir, tant d'adoucissements, qu'ils la font perdre de vue. Ainsi nous devenons aux hommes une occasion d'erreur ; ils laissent la vérité que nous embrassons, et s'arrêtent au voile qui la leur cache. Et de là, mes Frères, il arrive souvent que les gens du monde ne s'autorisent dans leurs dissipations, que par

les suffrages des gens de bien. De là, nous entendons tous les jours les pécheurs justifier la vie mondaine en nous opposant des Justes qui ne la condamnent pas. De là, les fausses complaisances d'un homme de bien pour le monde deviennent sa justification et sa défense : il triomphe de nos lâchetés, il insulte à nos condescendances, il sait bien faire valoir à son avantage les légères complaisances qu'il obtient de nous ; pour s'excuser, il condamne les Justes, et cherche toujours à nous blâmer par les mêmes endroits par où nous avons cherché à lui plaire. Grand Dieu, faut-il que ce monde misérable puisse entrer en parallèle dans notre cœur avec votre éternelle vérité! faut-il que nous cherchions encore à plaire à ce qui nous paroît si digne d'être méprisé, et que tandis que nous décrions le monde, que nous en exagérons le vide et la félicité, que nous en connoissons si profondément les abus et la misère, que nous parlons si souvent de ses illusions et de ses chimères, nous le ménagions encore, nous respections encore ses maximes, nous soyons encore jaloux de ses suffrages, nous voulions encore garder des mesures avec lui ; et qu'après l'avoir abandonné, nous n'ayons pas la force de le condamner et de lui déplaire!

TROISIÈME PARTIE.

Je sais, mes Frères, que la fermeté de la vérité est une fermeté pleine de douceur et de tendresse, et qu'elle n'aime que des défenseurs compatissants et charitables : et ce devroit être ici la dernière partie de cette instruction ; mais je l'abrége. En effet, de quel amour sincère pour les Juifs Etienne n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce! Plus touché de leur aveuglement que de sa propre perte, il lève les mains au ciel pour eux ; insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes ; il offre son sang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime : leur barbarie ne déchire son corps que pour ouvrir son cœur à des gémissements et à des prières capables de fléchir le Seigneur à leur égard, si leur endurcissement n'eût pas été à son comble. Il ne comptoit pour rien sa mort, si leur salut devoit en être le fruit et le salaire : il voit le Fils de l'Homme assis à la droite de son Père : et le saint transport de joie qui l'anime dans l'espérance de le posséder bientôt, n'est troublé que par la réprobation de son peuple dont il lit, ce semble, l'arrêt dans l'accès de sa vision, gravé en caractères immortels sur les colonnes du temple céleste. Il ne demande pas vengeance contre ses meurtriers ; ne s'écrie pas comme Job : *Terre, ne cache point mon sang ;* et laisse-s-en monter la voix jusqu'au trône du Tout-Puissant, pour solliciter ses foudres contre les barbares qui le répandent : *Terra, ne operias sanguinem meum* (Job, xvi, 19)! et ne pouvant obtenir le salut du peuple qui veut périr, et qui s'est exclu lui-même du salut, il obtient du moins la

conversion de Saül, qui participe au crime de sa mort. Son sang répandu est comme une semence sainte d'où sortira un jour ce nouvel apôtre; ses prières préparent déja les graces qui, d'un persécuteur, doivent en former dans la suite un vase d'élection, et un spectacle digne des anges et des hommes: et si son zèle n'a pu faire connoître Jésus-Christ à l'infidèle Jérusalem, sa mort va du moins instruire un ministre puissant en œuvres et en paroles qui le fera connoître un jour à toute la terre.

Tels sont, mes Frères, les défenseurs que se forme la vérité: c'est la charité qui leur prépare des victoires; il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parcequ'elle ne trouve presque que des défenseurs aigres et peu charitables. Souvent on mêle aux instructions qu'on donne à ses frères plus d'envie de les mortifier que de desir de les instruire; souvent leurs défauts ne nous déplaisent, que parceque leurs personnes nous sont déja odieuses; souvent en défendant la vérité, on cherche plus à dominer qu'à faire dominer la vérité elle-même; souvent c'est l'humeur qu'on suit, et non pas la vérité qu'on cherche; souvent sous prétexte de venger les intérêts de la vérité, on n'est pas fâché de se venger soi-même; souvent en reprenant nos frères, nous voulons plutôt triompher de leurs fautes que les relever charitablement de leurs chutes; souvent on est plus aise de les voir s'égarer, qu'on ne le seroit de les voir dociles à la vérité dont on prend tout seul la défense; souvent on s'applaudit en secret de leur aveuglement, tandis qu'on fait semblant de mettre tout en œuvre pour les rappeler à la lumière; souvent nous ne sommes éclairés sur leurs vices, que parceque nous sommes jaloux de leurs vertus: enfin, rien n'est si rare que de mêler la charité avec la vérité. Et de là vient, mes Frères, que ceux qui nous sont soumis, regardent d'ordinaire nos instructions comme des censures; que nos enfants, nos inférieurs, nos domestiques, ne trouvent dans nos corrections que l'humeur qui révolte, et non pas la charité qui édifie; qu'ils nous regardent plutôt comme les censeurs impitoyables de leurs foiblesses que comme les médecins charitables de leurs plaies; et que nous perdons sur eux l'avantage que nous donne la vérité, par les défauts que nous mêlons à sa défense. De là vient que les exemples des gens de bien trouvent dans le monde plus de censeurs qui les condamnent que d'imitateurs qui les suivent; c'est qu'ils se bornent souvent à décrier les vices de leurs frères, et qu'en faisant paroître beaucoup de zèle contre les défauts des autres ils ne montrent pas assez de compassion pour leurs foiblesses; c'est que sous prétexte de ne point ménager le vice, ils ne ménagent point assez les pécheurs; c'est que, dans leurs censures, ils paroissent quelquefois plutôt s'applaudir de leur régularité qu'être touchés du déréglement qu'ils blâment; et rendant la vertu odieuse aux pécheurs, ils leur

font paroître la vérité revêtue de tous les défauts qui ne sont attachés qu'à eux-mêmes.

De là vient, enfin, que nos réconciliations avec nos ennemis ne sont presque jamais sincères, parceque ce n'est pas la charité qui les forme. On se réunit; mais on ne s'aime point : les bienséances se rétablissent; mais les sentiments sont toujours les mêmes : les personnes se rapprochent; mais les cœurs demeurent toujours éloignés : les dehors sont différents; mais les dedans sont toujours semblables. La haine prend seulement les apparences de la charité : elle se contraint; mais elle n'est pas éteinte : on se rend des devoirs; mais on ne se rend pas l'amour sans lequel tout le reste n'est rien : on ajoute seulement au crime de la haine celui du déguisement et de l'imposture; et souvent ayant la raison et la vérité pour soi, on n'en est pas moins coupable aux yeux de Dieu, parcequ'on n'a pas la charité qui souffre tout, et qu'on doit toujours à ses frères.

Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui le généreux Martyr dont la solennité nous assemble en ce lieu saint : la vérité trouva en lui un défenseur éclairé, un défenseur intrépide, un défenseur tendre et charitable. Quelle consolation pour vous, mes Frères, de retrouver toutes ces qualités dans le pasteur fidèle que le Seigneur vous a suscité dans sa miséricorde; c'est-à-dire de retrouver un docteur éclairé pour vous instruire, un ministre ferme pour vous corriger, et un père tendre pour vous secourir et vous consoler dans vos peines, et vous faciliter à tous les voies de la vie éternelle! *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Paravit cor suum ut investigaret legem Domini, et faceret et doceret in Israel præceptum et judicium.

Il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur, il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances. *C'est l'éloge que le Saint-Esprit fait d'Esdras au chapitre septième du livre premier de son Histoire.*

Rien n'est plus consolant, mes Frères, que de suivre des yeux de la foi les routes de la Providence dans la conduite de l'Eglise. A combien de ménagements sa bonté ne s'est-elle pas abaissée pour empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre cette sainte cité, située depuis la naissance des siècles sur la montagne, et si bien affermie, que, malgré tous les efforts des enfants de Babylone, elle ne sera jamais renversée!

Il falloit à la foi, dans sa naissance, des caractères sensibles et éclatants pour triompher de l'incrédulité. Aussi quels hommes que les hommes apostoliques! ils vont au delà des prodiges qu'a faits leur Maître; leur ombre même est toute-puissante. Attaquée par les empereurs, qu'un faux zèle pour le paganisme arme contre elle, elle a besoin de force et de constance pour soutenir la fureur des persécutions : que de héros, dans ces siècles de feu et de sang, la grace ne forma-t-elle pas! quelle hardiesse et quelle constance ne vit-on pas dans l'âge le plus tendre, et dans le sexe le plus foible, pour braver les tyrans, et ce que les tourments ont de plus affreux! On voyoit les chrétiens courir aux supplices avec plus d'ardeur que n'en ont les hommes les plus voluptueux pour les plaisirs.

Enfin, livrée, dans des temps plus tranquilles et plus reculés, à la dispute des hommes, ébranlée par les assauts de l'hérésie, défigurée par les couleurs étrangères dont ses enfants mêmes ont voulu flétrir sa beauté, il lui a fallu des hommes dont les lèvres fussent les dépositaires de la science : des docteurs éclairés, de nouveaux Esdras, qui s'appliquassent à la recherche de la loi dans la simplicité de leur cœur; et qui après en avoir pratiqué les préceptes et les ordonnances, sussent les défendre contre les ennemis de la foi, et les enseigner aux fidèles dans toute leur pureté. Or tels furent dans leurs siècles les Basile, les Hilaire, les Jérôme, les Augustin; tel fut aussi dans des temps postérieurs le saint Docteur dont je viens aujourd'hui proposer plutôt les exemples que relever les vertus. En effet, il disposa son cœur à la recherche de la loi du Seigneur; il pratiqua et enseigna dans Israël ses préceptes et ses ordonnances : *Paravit cor suum*, etc. Point d'erreur que Thomas n'ait combattue; point de vérité qu'il n'ait établie, peu de doutes qu'il n'ait éclaircis; et tant qu'il vécut, l'Eglise trouva dans sa personne un défenseur invincible, qu'elle retrouve encore dans ses écrits après sa mort.

Mais, pour me renfermer dans quelque chose de précis; en considérant saint Thomas comme un grand docteur, je ramène à deux idées toutes simples, que me fournit mon texte, tout le sujet de son éloge, qui sera en même temps pour les ministres de l'Eglise la matière d'une grande instruction. L'étude de la religion, qu'en manifestant la vérité, sembleroit devoir nous en inspirer l'amour, ne laisse pas d'exposer la piété à de très grands périls. Que d'écueils dans la recherche de cette science! que de pas délicats dans son usage! saint Thomas s'est sanctifié dans la recherche de la science de la religion; il en a sanctifié l'usage. La piété l'a guidé dans la recherche de la science de la religion; voilà mon premier point : l'usage de cette science l'a affermi dans la piété; c'est le second. C'est-à-dire qu'il a cherché la loi du Seigneur dans la simplicité de son cœur, et qu'il a pratiqué et enseigné dans Israël ses ordonnances et ses préceptes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'homme est profondément corrompu, mes très chers Frères! Il lui est resté, dit saint Augustin, du débris de son innocence, certains penchants de gloire, de plaisirs, de vérité, qui sont comme les espérances de son rétablissement : mais hélas! des restes heureux de son ancienne droiture, il en fait les premières ébauches de ses passions ; et ces ressources consolantes deviennent entre ses mains de tristes écueils.

Quoi de plus digne de l'esprit que cette avidité de tout savoir qui lui est si naturelle? quoi de plus indigne de lui que la manière dont on la satisfait? Il semble que la vérité n'ait plus que des charmes impuissants : toute seule, elle touche peu ; et si des vues de fortune et d'intérêt ne nous raniment, on languit dans sa recherche : premier écueil ordinaire à tous ceux qui s'appliquent aux sciences soit sacrées, soit profanes. D'autre part, l'esprit lassé de trouver toujours les mêmes objets dans l'enceinte de la foi, s'y trouve à l'étroit, s'échappe au delà des barrières sacrées ; et par une curiosité peu respectueuse, veut entrer dans un sanctuaire qu'il falloit adorer de loin : autre écueil encore plus délicat que le premier. Enfin l'étude épuisant toute l'application de l'ame dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la devotion : troisième écueil sur lequel nous gémissons tous les jours, nous qui par les engagements d'un état saint devons à l'Eglise et l'odeur du bon exemple et la lumière de la doctrine.

Saint Thomas se fraya dans la recherche des sciences des routes bien plus sûres et plus chrétiennes. Car, premièrement, il renonce à toutes les prétentions dont une grande naissance et le crédit de sa famille auprès d'un empereur pouvoient le flatter, et se sert du mépris de la grandeur, comme d'un degré pour atteindre aux sciences : en second lieu, avec l'esprit le plus vaste qui peut-être ait jamais paru, il ne se guide que par les lumières d'autrui, baise les traces sacrées des anciens, se contente de mettre en œuvre les précieux débris qu'il trouve épars çà et là dans leurs ouvrages ; et pouvant, comme Moïse, trouver lui-même des matériaux pour construire le tabernacle, il lui suffit comme à Bésélèel de les assortir et de leur donner ce bel ordre qui dans tous les siècles fera la surprise et les délices des savants : enfin, toujours attentif à ressusciter la grace de sa vocation, la prière, la retraite, mille macérations font le plus doux assaisonnement de ses études ; et l'onction de votre Esprit, ô mon Dieu! lui développe plus de difficultés, que tous les efforts de l'esprit humain.

Premier écueil à éviter, des vues de fortune et d'intérêt. Né des plus illustres familles de sa province, on confie le soin de l'éducation de notre Saint aux moines du célèbre monastère du Mont-Cassin ; usage ancien et si chéri surtout de nos pères. Il me semble voir

la fille de Pharaon confier à la mère de Moïse cet enfant miraculeux : *Accipe puerum*, lui disoit-elle, *et nutri mihi* (*Exod.*, II, 9). Elevez-le pour toute la grandeur où je le destine, pour la pompe et l'éclat de l'Egypte. Telles étoient les vues de la mère de notre Saint : car, hélas! on ne peut trop le dire, on décide presque toujours de la destinée des enfants; et on les a déja donnés au monde ou à Jésus-Christ, avant qu'ils soient en état de connoître ni l'un ni l'autre. Mais que vos vues, Seigneur, étoient bien différentes! vous ne l'aviez sauvé des eaux, comme Moïse, que pour le conduire au désert, lui confier les intérêts de votre loi, et en faire le docteur de votre peuple.

L'ordre de saint Dominique avoit commencé depuis peu à grossir le camp du dieu d'Israël d'une nouvelle tribu. Les ordres qui l'avoient devancé n'étoient, si je l'ose dire, que comme des essais de la grace : *initium aliquod creaturæ ejus :* la retraite, la prière, des austérités édifiantes, c'étoit là le plan de ces anciens fondateurs qui avoient fait fleurir en Occident la discipline monastique; ici on joignoit la science à la prière, les fonctions apostoliques à la retraite, le travail de l'esprit aux macérations du corps. Thomas sorti du Mont-Cassin où les instructions et les exemples des pieux solitaires qui habitoient cette sainte montagne, avoient nourri et fait croître ces semences de vertu que la grace avoit mises de bonne heure dans son ame; arrivé à Naples, il entend parler des enfants de Dominique : les merveilles qu'on lui en raconte, excitent sa curiosité; il les voit, et aussitôt il sent un attrait secret pour ce nouvel établissement, et se propose de l'embrasser : il consulte, il examine, il s'adresse au Pére des lumières; et convaincu que c'est là que Dieu l'appelle, fermant les yeux à tout ce qui pourroit l'arrêter, il exécute son dessein. En vain le Dieu de ce monde lui fait voir au loin ses royaumes, et toute leur gloire : en vain l'enfer invente tous les jours de nouveaux artifices pour retrouver une proie sur qui les engagements d'une naissance distinguée sembloient lui donner tant de droit. Vous le savez, Seigneur! les larmes, les menaces, les intrigues d'une mère toujours ingénieuse dans sa douleur, la puissance d'un empereur, mille assauts qu'on livre à son innocence, une triste et longue prison; rien n'est oublié, afin que rien ne manquât au mérite de sa foi : mais tous ces efforts sont vains et inutiles; les obstacles qu'on lui suscite ne font qu'enflammer son desir, et sa persévérance est enfin couronnée par le succès. Voilà le premier pas que fait Thomas avant de s'engager dans la carrière pénible et laborieuse des sciences : non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il y fera; il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité.

Oseroit-on, ô mon Dieu! proposer ici cet exemple au siècle?

est-ce une chose ordinaire qu'on aille ensevelir au fond d'un cloître l'espérance flatteuse de parvenir? eh! dans le monde on attache de la gloire à savoir par des routes d'iniquité se ménager des occasions de fortune; et la plus haute vertu s'y borne à les attendre. Nous-mêmes, ministres du Seigneur, dont les lèvres sont les dépositaires de la doctrine, nous frayons-nous une entrée dans les sciences sur les débris de toutes les prétentions du siècle? Hélas! qui nous soutient dans nos pénibles veilles? un rang qui nous donne de la distinction dans un corps, une réputation qui nous produit agréablement dans le siècle, un établissement, où parvenus, l'on sent expirer chaque jour l'amour du travail et de l'étude, ou enfin une vaine curiosité qui ranime nos fatigues, mais qui ralentit notre foi.

Le second écueil que les savants ont à craindre, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi : et c'est ici où se présente à moi un des plus beaux endroits de la vie de notre Saint. La foi est une vertu commode pour les esprits médiocres : comme ils ne voient pas de loin, il leur en coûte peu de croire : leur mérite en ce point est un mérite tout de cœur : ils n'ont pas besoin d'immoler ces lumières favorites dont leur ame n'est jamais frappée; et si la foi est pour eux un sacrifice, c'est un sacrifice tout pareil à celui d'Abraham : on y trouve du bois et du feu, de l'amour et de la simplicité, mais il n'y a point de victime : *Ecce ignis et ligna, ubi est victima holocausti* (Gen., xxii, 7)?

Il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux. Accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment la sainte obscurité de celles qu'il doit adorer : introduits depuis long-temps par un privilége delicat dans le sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie sacrée, qui sert comme de barrière à celui de la foi. On se feroit une religion de toucher à certains articles; mais pour les autres, on les tâte, on les sonde, on veut que l'ignorance seule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables : un air de nouveauté vient là-dessus, flatte, attire, emporte; on s'égare malheureusement; et notre erreur, comme dit saint Augustin, devient notre dieu : on oublie que donner atteinte à un point de la loi, c'est faire écrouler tout l'édifice : en un mot, on veut bien subir le joug de la foi; mais on veut se l'imposer soi-même, l'adoucir et y faire des retranchements à son gré. Tel a été souvent l'écueil des plus grands génies : les annales de la religion nous ont conservé le souvenir de leur chute; et chaque siècle a presque été fameux par quelqu'un de ces tristes naufrages.

De là, mes Frères, quelle source de gloire pour saint Thomas! avec tous ces grands talents qui font les hommes extraordinaires : un esprit vaste, élevé, profond, universel; un jugement droit, net, assuré; une imagination belle, heureuse, exacte; une mé-

moire immense : quels hommages n'a-t-il pas faits de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Eglise qui l'avoient précédé! Il savoit, ô mon Dieu, que vous avez marqué des bornes à l'orgueil de l'esprit humain, aussi bien qu'à l'impétuosité des flots de la mer, et que, comme cet élément furieux ne sauroit rompre sa digue invisible sans causer des désordres dans l'univers, l'esprit de l'homme ne s'emporte jamais au delà du terme que vous lui avez prescrit, sans tomber dans des égarements aussi funestes que déplorables.

Sorti de l'école d'Albert-le-Grand, il paroît dans la capitale de la France et dans la première université du monde; mais avec quelle distinction! Son mérite perce d'abord cette foule de savants, qui, attirés par les libéralités de nos rois, y venoient de tous les endroits de l'Europe porter le tribut de leur érudition. Mais s'il se distingua parmi tant de savants, par la sagacité de son esprit et par l'abondance de ses lumières; combien leur est-il supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion, sans jamais donner l'essor à son esprit dans des matières où il est question de croire, et non pas de raisonner! Aussi, mes Frères, il est peu de docteurs de son siècle auxquels on ne reproche des opinions singulières, hardies, et qu'on auroit peine à garantir de la censure; mais la doctrine de Thomas a toujours été hors d'atteinte, et n'a jamais mérité que des éloges.

Cependant, mes Frères, il ne s'étoit pas renfermé uniquement dans l'étude de la religion, quoique la religion fût la fin à laquelle il rapportoit toutes ses autres connoissances; et le commerce des sciences profanes, auxquelles il s'appliqua, inspire souvent, par une suite de notre foiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit, hélas! trop commun dans ce malheureux siècle. Comme la raison s'accoutume à examiner, elle se désaccoutume de croire : il faut revenir de trop loin, c'est descendre du trône pour recevoir des fers; c'est dépouiller, comme David, les marques de la royauté, et venir devant l'arche passer pour insensés à cause de Jésus-Christ. De là ces noms odieux que donnent à la philosophie des anciens les premiers apologistes de la religion : Tertullien, toujours extrême, veut qu'elle soit irréconciliable avec l'Evangile; et que comme un autre Samson, à craindre même depuis qu'elle a été enchaînée par les apôtres, elle ébranle encore et fasse presque écrouler tout l'édifice de la foi : *Concussio veritatis philosophia.* De là cette sainte horreur qu'en avoient les premiers disciples. Conservant précieusement là-dessus le souvenir des avis de saint Paul, ils prenoient les sages précautions de cet apôtre pour des défenses précises et irrévocables. Qu'il y ait dans ce zèle quelque chose, si l'on veut, qui ne soit pas tout-à-fait selon la science; hélas! que ces excès édifient! Ils sont fondés sur la foiblesse de l'esprit humain : eh! qu'il seroit à souhaiter que cette pieuse délicatesse reprît le dessus

dans notre siècle! la foi regagneroit d'une part ce que les sciences profanes perdroient peut-être de l'autre; la France auroit peut-être moins de savants, mais l'Eglise en échange auroit plus de fidèles.

Loin d'être infecté dans l'étude des profanes par cet air malin qu'on y respire, notre Saint purifie ces sources suspectes; mêle leurs eaux croupissantes, avec les eaux vives de la doctrine évangélique, en grossit ce fleuve sacré, qui coulant de siécle en siécle depuis la naissance de l'Eglise, va se perdre dans le sein de Dieu même d'où il est sorti; et par un art tout nouveau, il fait servir le mensonge à la vérité, la philosophie a la foi, la superstition au vrai culte, les dépouilles de l'Égypte à la construction du tabernacle; en un mot, il consacre les armes des géants au temple du Seigneur, après s'en être servi contre les Philistins mêmes.

Combien d'esprits gâtés qui vont puiser jusque dans les livres saints, la matière de leurs doutes, et de quoi nourrir leur incrédulité! la foi de Thomas trouve au milieu même des profanes de nouvelles forces; Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion.

Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes? C'est que la foi de ce grand homme n'étoit point établie sur la légéreté d'un sable mouvant, mais fondée sur la solidité de la pierre; c'est que toujours en garde contre les sentiments des auteurs profanes, les vérités de la foi étoient la règle par laquelle il en jugeoit, toujours prêt à rejeter tout ce qui ne s'ajustoit pas à cette règle infaillible: c'est qu'il a soin de fortifier continuellement sa foi par l'étude des livres saints et des docteurs de l'Eglise. Il fait, comme David, ses plus chères délices de la loi du Seigneur: il dévore ce volume sacré; il le change en sa propre substance, ne cherchant pas moins à s'édifier qu'à s'instruire. Au lieu qu'il ne lit les auteurs profanes qu'avec précaution et avec défiance, sachant que ce sont des hommes, et des hommes sujets à l'erreur; il lit les divines Écritures avec une soumission entière, pour y former son langage et ses sentiments, sachant que c'est la parole de Dieu même, du Dieu de vérité, également incapable de tromper et d'être trompé. Entreprend-il d'en développer les mystères et d'en expliquer les difficultés, ne craignez pas qu'il s'avise de débiter ses propres idées: non, mes Frères, le plus bel esprit de son siécle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, ne marche jamais que sur les traces d'autrui dans l'explication des livres saints. Il va recueillir religieusement dans les ouvrages des anciens docteurs, dans ces sources sacrées de la véritable doctrine, les précieux restes de leur esprit. Peu jaloux de la gloire de l'invention, gloire si délicate pour ceux qui se piquent de science, il use les plus beaux talents qui furent jamais, à ramasser, à ranger, à éclaircir et fortifier par de nouvelles raisons ce que les autres avoient dit avant lui. Aussi qui pourroit

louer assez dignement ses savants et pieux commentaires : monuments éternels de son amour pour les Ecritures? Malgré les progrès que l'on a faits depuis son siècle dans les langues et dans la critique, les plus habiles y trouvent encore de quoi admirer et de quoi s'instruire.

Mais ce n'est pas seulement lorsqu'il est question d'éclaircir les saintes obscurités de l'Ecriture, qu'il a ce respect religieux pour les anciens Pères; c'est dans tous ses autres ouvrages, que leurs sentiments sont la règle des siens. Attaché surtout aux écrits du grand saint Augustin, il en exprima, pour ainsi dire, le suc; il mit dans un ordre naturel cet amas prodigieux de richesses éparses çà et là dans les ouvrages de ce grand homme; il dépouilla sa doctrine de tout cet appareil d'éloquence qui l'enveloppe et nous la dérobe quelquefois; et un peu différent d'Elisée, sans hériter du manteau de son maître il ne laissa pas d'hériter de tout son esprit. Grand Dieu, inspirez ces sentiments à tous ceux qui traitent les vérités de la religion! puisse notre saint docteur leur servir à tous de modèle, et leur apprendre à se précautionner contre le venin dangereux de tant de livres dont la lecture les dégoûte de la simplicité de la parole de Dieu, et à ne chercher la vérité que dans les sources où Dieu nous a promis que nous la trouverions infailliblement!

Mais ce qui mérite le plus notre attention dans la vie de notre saint docteur, c'est le soin extrême avec lequel il évita le dernier écueil de l'étude; j'entends la dissipation de l'esprit qui dessèche le cœur, et ôte à la piété cette ferveur, sans laquelle il est si difficile qu'elle se puisse soutenir long-temps.

Oui, mes Frères, c'est là le grand écueil des savants; l'étude devient souvent en eux une passion violente qui fait tout négliger, à laquelle ils sacrifient jusqu'aux devoirs même les plus essentiels de la piété. Surtout lorsque le succès vient encore animer leur ardeur, ils se laissent bientôt emporter à la curiosité si naturelle à l'homme; au desir de se distinguer par de nouvelles découvertes, à la crainte que la réputation ne vienne à baisser, si de nouvelles productions ne la soutiennent : que sais-je? à l'utilité qu'ils se persuadent facilement que le public retirera de leurs veilles et de leurs travaux. Mais ne croyez pas qu'on en vienne du premier coup à un retranchement universel de tout exercice de dévotion : la conscience en seroit trop alarmée. On commence par y apporter plus de précipitation, pour pouvoir retourner plus promptement à ses chères études; on se permet ensuite quelques retranchements légers; enfin, on en vient insensiblement au point de passer la vie dans la recherche de la vérité et dans l'oubli de Dieu. Que la conduite de notre saint docteur fut bien différente! le soin de son ame fut toujours la première et la plus importante de toutes ses occupations. Trouve-t-il dans la carrière des sciences de ces nuages épais, que toute la vivacité et l'application de l'esprit ne sauroit dissiper :

n'est point pour lui une raison de négliger ses exercices de piété sous le prétexte spécieux de donner plus de temps à l'étude; au contraire, alors il va à la source des lumières, il a recours à l'oraison. Lui arrive-t-il de n'y être point éclairé; il ranime sa ferveur et supporte ses ténèbres avec patience, sacrifiant au Dieu qui se cache avec autant de zèle qu'au Dieu qui se manifeste. C'étoit dans ces moments, que, s'estimant indigne des faveurs du ciel, il s'adressoit à saint Bonaventure. La piété et le mérite de ce grand homme avoient fait naître dans le cœur de notre Saint ces sentiments de tendresse, qui ne sont sincères, dit saint Augustin, que parmi les Saints; et qui eût vu ces deux anges s'entreregarder et se consulter l'un l'autre pour développer les secrets de la divinité, eût pensé voir les deux chérubins du Tabernacle qui se regardoient, et au milieu desquels Dieu se plaisoit à prononcer ses lois et à rendre ses oracles,

Non, mes Frères, l'ambition d'acquérir de nouvelles connoissances ne prit jamais rien dans notre saint Docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état : chez lui l'étude a ses heures réglées; mais tous les autres devoirs ont aussi chacun leur temps marqué. A quoi me servira, disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie? Le nombre prodigieux de ses écrits eût suffi tout seul pour rendre sa vie non-seulement laborieuse, mais très pénitente; cependant que de jeûnes, que de macérations n'y ajoutoit-il pas, plutôt pour se rendre conforme à Jésus crucifié, que pour réduire son corps en servitude! Car, mes Frères, la grace avoit fait cesser en lui de bonne heure, ces combats fâcheux d'une chair qui se révolte contre l'esprit; afin, ce semble, que son ame, dégagée de ces noirs brouillards qui s'élèvent du fond de notre boue, pût s'appliquer plus librement, sans être distraite, à la recherche de la vérité; et la pureté de son cœur lui eût fait donner le nom de Docteur angélique, quand il ne l'eût pas mérité par la sublimité de ses lumières.

Mais pour vous bien représenter cette piété solide, et en même temps si tendre et si affectueuse, qui étoit dans notre Saint, et avec quel soin il travailloit à l'y entretenir et à l'y faire croître; je n'ai qu'à vous renvoyer à cet office admirable qu'il a composé pour l'adorable sacrement de nos autels : c'est là que le fond de son cœur se manifeste. Oui, mes Frères, le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion; et tant qu'on n'a point ces sentiments gravés au dedans de soi, c'est en vain qu'on entreprendroit de les exprimer par des paroles. Quelle onction, quelle lumière dans les expressions! quelle vivacité dans les sentiments! Ah! encore une fois, ce n'est point ici une production de l'esprit; c'est l'ouvrage du cœur seul, et d'un cœur embrasé d'amour. Ne craignons donc point de dire que si le ciel avoit orné son esprit d'un trésor de science et de sagesse, il avoit rempli son cœur d'un trésor de graces et de ver-

tus ; et que s'il fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son ordre, le plus exact, le plus fervent.

Quel exemple, mes Frères ! et qu'il est peu imité ! Est-ce là en effet la manière dont nous nous conduisons ? Sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, et même de louable en soi, nous nous y livrons tout entiers, et la piété est absolument négligée. Je ne parle point ici de ces personnes qui n'ont dans l'esprit que des projets de fortune et des vues d'ambition, et qui, renfermant toute leur félicité dans les bornes étroites de cette vie, emploient sans scrupule les voies les plus iniques pour réussir, et ne se ménagent sur rien. Des hommes, qui, comme dit l'Apôtre, n'ont de pensées et d'affections que pour les biens de la terre ; est-il surprenant qu'ils ne s'occupent pas des biens à venir, dont la foi est peut-être éteinte dans leur cœur ? Mais vous, mes Frères, vous qui ne renoncez pas à l'espérance des biens futurs ; vous qui vous interdisez le dol, la fraude, la rapine ; qui faites une haute profession d'honneur et de probité : vous dont les mœurs sont réglées et fort éloignées de tout excès ; vous qui ne refusez point votre secours à l'orphelin, et au pauvre la portion de vos biens que la Providence lui a destinée : d'où vient que votre temps est tellement rempli par vos occupations, que les exercices de religion ne sauroient y trouver leur place ? Vous dites que la vraie piété consiste à remplir les devoirs de son état ; j'en conviens : mais prenez garde ; l'illusion est ici à craindre : ce ne sont pas tant nos actions que la manière de les faire, qui les rend agréables à Dieu ; il ne prend pas sur son compte toutes nos œuvres, dès qu'elles n'ont rien de contraire à sa loi : pour qu'il les agrée, il faut les lui offrir, il faut l'avoir en vue dans tout ce que nous faisons, et desirer de lui plaire. Or ce devoir si essentiel s'accomplit-il lorsque la prière est si rare dans tout le cours de notre vie, lorsque nous vivons dans un entier oubli de Dieu ? Mais d'ailleurs, si la piété ne se trouve que dans l'exactitude aux devoirs de notre état ; je vous demande, votre état principal n'est-il pas d'être chrétien et membre de l'Eglise ? donc votre premier devoir doit être de rendre à Dieu et à la religion ce que vous leur devez. Il est étonnant à quel point il se fait illusion là-dessus ; et combien de personnes croyant porter au tribunal de Jésus-Christ un trésor immense de bonnes œuvres, n'y trouveront qu'un vide affreux, et un trésor effroyable de colère, qui les accablera éternellement. Mais revenons à notre sujet : vous venez de voir comme la piété guida notre saint Docteur dans la recherche des sciences ; je vais vous montrer comme l'usage de ces mêmes sciences l'affermit dans la piété.

SECONDE PARTIE.

Le jour, dit le Prophète, instruit le jour, et la nuit donne de tristes leçons à la nuit. La cupidité vous a-t-elle servi de motif dans

la recherche des sciences, elle sera votre but dans leur usage. Car, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées, vous serez un docteur flottant; votre fortune décidera de vos sentiments; et il en sera de vos lumières comme de ces jours empruntés, dont on règle l'usage sur le besoin : premier écueil dans l'usage des sciences, et qui naît de ce premier écueil dont nous avons parlé dans leur recherche. En second lieu, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité : vos lumières vous seront chères; vous vous applaudirez de vos découvertes; vous adorerez cet ouvrage de vos mains; vous serez un docteur singulier; et les opinions vous paroîtront douteuses, du moment qu'elles seront communes : second écueil dans l'usage des sciences, suite du second écueil qu'on a marqué dans leur recherche. Enfin, votre ferveur a-t-elle souffert de votre application aux sciences; avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue : plein de vous-même, et vide de Dieu, vous serez un docteur vain; vous ne rendrez pas au Seigneur la gloire qui lui est due; et semblable à ces impies dont parle le Prophète, vous direz que votre langue s'est signalée elle-même, et que vos lèvres vous appartiennent : *Dixerunt : Linguam nostram magnificabimus; labia nostra à nobis sunt* (*Ps.* XI, 5) : troisième écueil dans l'usage des sciences, toujours inséparable du troisième écueil qui se trouve dans leur recherche.

Saint Thomas qui dans la recherche des sciences s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les temps, ne se dément pas dans leur usage. Il y étoit entré par un mépris généreux de toutes les prétentions du siècle; aussi, loin d'être un docteur flottant, devient-il un docteur exact, uniforme, désintéressé : jamais il n'y avoit marché qu'à la lueur des astres de l'Eglise qui l'avoient précédé; aussi, loin d'être un docteur singulier, devient-il, je puis le dire ici, un docteur œcuménique et universel : enfin, il avoit toujours mêlé la prière à l'étude; ah! aussi avec la réputation la plus extraordinaire qu'aucun autre avant lui ait jamais eue en ce genre, il fut le docteur le plus humble de son temps; et semblable à Moïse, seul il ne s'aperçut pas de la gloire dont il brilloit : *Ignorabat quòd cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini* (*Exod.*, XXXIV, 29).

Il fut un docteur exact et désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité : cette louange que je donne à notre Saint paroîtra peut-être peu de chose à bien des gens; mais souffrez que je la mette dans le point de vue d'où elle m'a frappé.

Représentez-vous l'homme de son siècle le plus consulté; le nouvel Esdras à qui on a recours pour l'interprétation de la loi; l'arbitre et l'oracle des grands de la terre dans leurs difficultés et dans leurs doutes. Que cette situation est délicate! Les puissants de

la terre veulent être souverains partout : on diroit que la vérité est de leur ressort ; il faut qu'elle se trouve quelque part qu'ils veuillent la placer : ils ne savent pas avoir tort ; et leur opposer la raison, c'est presque se rendre coupable du crime de félonie : l'air même qu'on respire auprès d'eux, a je ne sais quoi de malin qui dérange toute la constitution de l'esprit. Tel qui loin de la grandeur et dans l'obscurité de la province, s'applaudit en secret de son désintéressement ; retrouve-t-il cette même force et ce même courage, lorsqu'il est une fois exposé au grand jour ? On plie la loi ; on l'ajuste au temps, à l'humeur, au besoin : hélas ! on n'a point de sentiments propres ; et souvent on n'a que les sentiments de tous ceux auxquels il est avantageux de plaire. Vous le savez, Seigneur: et tous les siècles en ont vu de tristes exemples.

Or, mes Frères, quel ordre, quelle exactitude, quel air uniforme et soutenu dans la doctrine de notre Saint ! on voit bien qu'il ne cherche que la vérité. Donne-t-il des règles pour les mœurs, quelle droiture ! il ne penche ni à droite ni à gauche, selon l'expression du Prophète: Eloigné de ce zèle amer et intraitable qui veut faire descendre le feu du ciel sur les villes pécheresses, qui sans nul égard achève de briser un roseau déja cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, qui bannit de l'Evangile cette humanité consacrée par mille paraboles qu'on y rencontre ; éloigné aussi de cette molle complaisance qui éteint le feu sacré que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, qui loin de renouveler un vêtement vieux et pourri, se contente d'y appliquer un peu d'étoffe neuve, qui bannit de la morale de Jésus-Christ cette sainte austérité qui en est l'esprit dominant : il tint toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir ; et l'on trouve encore aujourd'hui dans les belles décisions qu'il nous a laissées sur les mœurs, comme dans l'arche d'Israël, et la douceur de la manne, et la rigueur salutaire de la verge.

Ministres de la nouvelle alliance, vous qui, tous les jours, travaillez à construire au Seigneur des tabernacles vivants, regardez et faites selon ce modèle. Malheur, dit l'Esprit saint, malheur aux pasteurs qui traitent leurs brebis avec une rigueur sévère et pleine d'empire ! mais malheur aussi à ceux qui préparent des coussinets pour les mettre sous les coudes ! Il ne faut pas cacher aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur ; mais il ne faut pas non plus leur laisser ignorer la sainte rigueur de sa justice, et combien c'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant avant que de l'avoir apaisé par de dignes fruits de pénitence : en un mot, il faut instruire les hommes de la vérité sans y ajouter, sans en diminuer, sans la déguiser. Or que ce talent est rare ! et qu'il est dangereux de se mêler d'instruire, lorsqu'on manque de ce talent !

Thomas le possédoit, ce talent si rare, et il sut le conserver au

milieu de la faveur des grands. Urbain IV veut l'élever aux premières dignités de l'Eglise; l'archevêché de Naples lui est offert : semblable à Moïse, il lui suffit d'être le législateur du peuple de Dieu ; il laisse à d'autres l'honneur du sacerdoce : mais non content d'avoir reçu cette dignité, se defiant de lui-même en quelque sorte, il conjure le pontife de ne lui en plus donner d'autres, et de le laisser finir sa course dans la pauvreté et l'humilité de sa profession; exemple rare, ô mon Dieu, et qui semble n'être plus à la portée du siècle. Ah! on ne demande plus que vous osiez refuser les dignités de l'Eglise qu'on vous offre : c'est une vertu des premiers âges; c'est un héroïsme qu'on renvoie, si je l'ose dire, aux temps fabuleux : mais osez ne pas y parvenir par des sentiers d'injustice et d'iniquité; osez ne pas acheter le don de Dieu ; osez résister à la tentation d'un bénéfice, pour lequel il faut traiter et dresser des articles comme pour un bien profane.

Les princes de la terre, non contents de respecter la vertu de notre Saint, et de lui accorder leur estime, l'honorèrent même de leur familiarité. Saint Louis appelle souvent saint Thomas à sa table; mais de quelles pensées croyez-vous donc qu'est alors occupé ce saint Docteur? Ecoutez, hommes enivrés de la grandeur, et apprenez de l'insensibilité des Saints, de quel prix est à leurs yeux cette faveur des grands dont vous faites votre idole : il est devant un roi de la terre, comme vous êtes si souvent à la présence du Roi des rois; à peine se souvient-il que le prince est là présent : il retrouve jusqu'au milieu de la cour le calme de sa retraite et le souvenir de ses chères études; il y est profondément enseveli; et par une sainte méprise qu'on peut regarder comme une des plus grandes preuves de sa piété, et du peu d'attache et de goût qu'il avoit pour les choses de la terre, il prononce tout haut, comme il eût fait dans sa cellule, un nouvel arrêt qu'il vient de dresser contre les hérétiques : *Conclusum est contra manichæos*... Jugez par ce trait si la faveur du prince faisoit une forte impression sur son cœur, et si l'on peut croire qu'il l'eût recherchée.

Les enfants du siècle, je le sais, entêtés d'une fausse délicatesse, verront sans doute d'un autre œil cet endroit de la vie de notre Saint : mais qu'ils apprennent de l'admiration même de saint Louis, que la folle apparente des Saints est plus sage que toute la sagesse du monde.

Mais si le mépris du siècle fit saint Thomas un docteur exact et désintéressé, le mépris de ses lumières en fit un docteur œcuménique et universel; le mépris de lui-même, un docteur humble : et c'est ainsi qu'il évita les autres écueils que l'on trouve dans l'usage des sciences.

L'amour de la nouveauté, dangereuse et délicate passion des savants, fut toujours l'objet le plus constant de la haine de notre Saint. Vous avez vu, mes Frères, avec quel soin il évita toujours toute

singularité dans la doctrine, avec quel respect il s'attachoit aux sentiments des anciens docteurs de l'Eglise qui nous ont transmis la foi qu'ils avoient reçue des Apôtres; et voilà ce qui l'a rendu en quelque sorte dans l'Eglise, un docteur œcuménique et universel, je veux dire, suivi et approuvé universellement.

Rome, Paris, Naples, Bologne, ces villes célèbres l'admirèrent tour à tour, et entendirent les paroles de vérité qui sortoient de sa bouche; et dans tous ces différents endroits sa doctrine reçoit les mêmes applaudissements et les mêmes éloges. On l'admire, non parcequ'il dit des choses nouvelles, mais parceque chacun reconnoît dans ses discours la foi de ses pères, et s'en convainc de plus en plus par les preuves solides et lumineuses qu'en donne notre saint Docteur.

Mais c'est surtout depuis sa mort, que Dieu a glorifié notre Saint, et qu'il l'a rendu un docteur universel. Ici, mes Frères, vous m'prévenez : d'abord s'offrent à vos esprits toutes les universités du monde, fidèles dépositaires de sa doctrine; et sur toutes les autres, celle qui le forma dans son sein; l'illustre faculté de Paris, plus glorieuse par cet endroit que par mille autres qui depuis tant de siècles la mettent si fort au-dessus de toutes les sociétés de savants répandues dans le monde chrétien. Parmi tant de pieuses et de savantes communautés régulières, boucliers sacrés dont l'Eglise, cette tour de David, est environnée, en est-il une où les décisions du fondateur tiennent plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs, que celles de notre Saint dans la foi et dans la doctrine? Mais sur toutes les autres communautés, celle qui avec lui a donné et donne tous les jours à l'Eglise tant de grands hommes, tant de saints pontifes, tant de docteurs distingués; l'ordre de saint Dominique, qui toujours a occupé le rang d'honneur dans le camp du Seigneur : d'où cet ordre célèbre tire-t-il aujourd'hui son principal éclat, sinon de l'attachement inviolable qu'il conserve pour la doctrine de notre saint Docteur? Vous dirai-je que l'oracle du monde chrétien, Rome même, ce centre de la foi et de l'unité, a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré, et y faire monter les écrits de notre Saint pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Eglise; que les conciles eux-mêmes, ces juges vénérables et infaillibles de la doctrine, ont formé leurs décrets sur ses décisions; que les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi, et que comme les Philistins, ils ont désespéré de pouvoir exterminer l'armée du Dieu vivant, tandis que cette arche résideroit au milieu d'elle : *Tolle Thomam, et dissipabo Ecclesiam Dei!* Aussi de quels éloges les pontifes romains n'ont-ils pas honoré sa doctrine! Eh! je ne finirois pas si je voulois recueillir ici, et vous mettre sous les yeux, tous ceux qu'il a reçus dans tout le monde chrétien.

Mais que ne puis-je du moins vous le représenter dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse pré-

tendre: connu, admiré, consulté de tout l'uuivers, regardé comme une lampe éclatante placée sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise; et en même temps plus ingénieux à se cacher à soi-même son mérite que nous ne le sommes, nous, à douner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux! Je passe ici mille traits dont l'histoire de sa vie est toute semée. Combien peu étoit-il empressé d'étaler les trésors de science et de sagesse dont il étoit rempli! jusque-là que son silence donna lieu quelquefois à des méprises, et le fit prendre pour un esprit commun et vulgaire: combien étoit-il éloigné d'affecter la moindre supériorité au-dessus de ses frères; ou plutôt avec quelle attention il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur et de déférence, quoique tout le monde reconnût et rendît hommage à la supériorité de grace et de lumière qui étoit en lui! Avec quelle attention rapporte-t-il tous ses talents à celui de qui descend tout don parfait, et toutes ses connoissances au Père des lumières, ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il savoit! Mais ce qui manifeste surtout le fonds admirable d'humilité qui étoit dans notre Saint, et qui montre qu'en cultivant son esprit, il avoit eu encore plus de soin de régler son cœur, c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans sa manière d'écrire. L'entend-on jamais parler sur le ton décisif et important qui veut tout ramener à soi, et qui, pour garant de ses raisons, ne donne que sa propre autorité? les altercations de l'école, la chaleur des disputes, la variété des opinions et des doctrines, l'ont-elles jamais fait sortir de ce caractère modeste et uui? il propose simplement, décide modestement, condamne peu, ne blesse jamais: oui, dans des ouvrages immenses et sur des matières presque toutes disputées, il ne lui est pas échappé un seul mot qui se sente de l'aigreur et de la dispute; et s'il a bâti un temple à la vérité, c'a été, si je l'ose dire, comme Salomon, saus employer le fer, ni sans donner un coup de marteau. Hélas! pourquoi ne s'en est-on pas tenu là dans les siècles suivants? pourquoi, loin de défendre Jérusalem investie d'ennemis de toutes parts, a-t-on tourné les armes les uns contre les autres? pourquoi appelle-t-on si souvent la passion au secours de la vérite? Quelle folie, s'écrioit autrefois saint Augustin gémissant sur ce désordre, de donner de mortelles atteintes à la charité pour défendre une loi dont la charité seule est la fin et l'accomplissement: *Vide quàm stultum sit perniciosis contentionibus ipsam offendere caritatem, propter quam dicta conamur exponere!* Ce seroit ici un nouveau sujet d'éloge pour notre Saint: mais je ne finirois pas si je voulois mettre dans leur jour tous les traits que fournit sa vie; en voilà plus qu'il n'en faut pour uotre édification. Admirons surtout, mes Frères, l'humilité profonde de ce grand docteur. Hélas! nous uous élevons souvent au-dessus des autres sans aucun fondement, aveuglés par notre amour-propre, qui nous cache des défauts grossiers, et nous fait voir en nous des vertus que nous

n'avons point; le ciel nous a-t-il départi quelques-uns de ces talents rares parmi le commun des hommes, dès lors il faut que tout ce qui nous approche nous rende des respects et des hommages, et la délicatesse de notre orgueil se blesse contre quiconque oseroit les lui refuser: et voilà un Saint qui réunit en sa personne tout ce qui excite l'estime et l'admiration, les dons de la nature, ceux de la grace, les talents acquis; cependant, loin d'exiger des égards et des attentions, s'il pouvoit se blesser de quelque chose, ce seroit de ce qu'il ne peut vivre oublié et confondu dans la foule de ses frères. Voilà, Chrétiens, voilà le vrai caractère des Saints, l'humilité, cette vertu que Jésus-Christ nous a tant recommandée, parceque ce n'est que par elle que nous pouvons lui être rendus conformes; l'humilité, parceque cette vertu toute seule suffit, et que sans celle-là toutes les autres ne sont rien: mais, hélas! c'est de toutes les vertus la plus rare, quoiqu'il semble qu'elle dût nous être si naturelle. Car, enfin, mes Frères, si nous nous connoissions tels que nous sommes; si nous ne nous attribuions que ce qui est véritablement à nous; en un mot, si nous nous rendions la justice que nous méritons, quel fondement trouverions-nous à notre orgueil?

Grand Dieu! je ne vois rien en moi qui ne me rende abject et méprisable à vos yeux et aux yeux des hommes; et si j'étois connu tel que je suis, je ne pourrois me plaindre d'être bafoné et traité avec le dernier mépris: cependant vous me promettez un poids immense de gloire, pourvu que je préserve mon cœur de la vanité. Ah! je m'humilierai de plus en plus, je serai petit à mes yeux, afin de mériter par là cette gloire immortelle que vous destinez aux humbles de cœur; je vous la souhaite, etc. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LA FÊTE D'UN SAINT MARTYR PATRON D'UNE ÉGLISE.

Vos eritis mihi testes.
Vous me rendrez témoignage. (*Act.*, I, 8.)

Rendre témoignage à Jésus-Christ est pour tout fidèle un devoir indispensable; et le martyre est sans doute le plus grand témoignage que Dieu puisse exiger de l'homme, puisque rien n'est si grand que l'amour, et que le martyre en est la consommation et la plénitude. Je sais que ce témoignage n'est pas de tous les temps, et qu'il a fallu que l'Eglise ait eu ses tyrans et ses persécuteurs, pour avoir ses martyrs et ses apôtres; mais il est un martyre de foi comme un martyre de sang. Quoique les persécutions aient fini, et que les césars soient devenus les protecteurs de la religion qu'ils

avoient voulu d'abord détruire ; tout fidèle n'en est pas moins obligé d'être un témoin de Jésus-Christ, comme le saint Martyr dont nous honorons ici la mémoire : la paix de l'Eglise, qui n'ôte rien au mérite de la foi, n'ôte rien non plus à ses obligations ; la vie chrétienne est toujours une vie de combat, de tentation et de souffrance : le chrétien est toujours un martyr qui doit en un sens mourir chaque jour pour Jésus-Christ, il faut dans tous les temps qu'il perde son ame pour la regagner ; et si sa vie n'est pas un témoignage continuel et pénible de sa foi, elle en est une désertion et une indigne apostasie. Mais pour développer une vérité si capitale, et d'un si grand usage pour les fidèles, je la partage en trois réflexions, qui vous apprendront ce que c'est que ce témoignage que nul fidèle ne peut se dispenser de rendre à Jésus-Christ. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit saint ; invoquons-le par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quand je parle du témoignage que tout chrétien est obligé de rendre à Jésus-Christ, je n'entends pas seulement la profession extérieure que nous faisons tous de sa doctrine ; tous ceux qui lui diront : Seigneur, Seigneur, c'est-à-dire qui l'invoqueront avec l'Eglise, ne seront pas pour cela un jour au nombre de ses disciples : je parle d'un témoignage qui coûte, qui ne démente pas par sa conduite la foi qu'il professe au dehors, qui ne désavoue pas Jésus-Christ par ses œuvres, tandis qu'il le confesse de bouche ; d'un témoignage qui honore la religion, qui glorifie le Seigneur, qui sanctifie le fidèle, et qui, par le sacrifice continuel qu'il fait des choses présentes, le rende un témoin éclatant des futures : c'est-à-dire que le témoignage que la foi exige de tout fidèle, est un témoignage de souffrance, un témoignage de soumission, et un témoignage de desir.

Un témoignage de souffrance. Oui, mes Frères, ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes chrétiens : les Martyrs, en donnant leur vie pour Jésus-Christ, n'ont fait qu'abréger leur sacrifice, et terminer par un seul acte héroïque et douloureux cette longue carrière de souffrances que doit fournir tout fidèle. Il ne s'agit pas seulement ici de ces maux extérieurs dont la Providence souvent nous afflige, et que la condition humaine nous rend inévitables ; ce sont des épreuves que Dieu n'exige pas également de chacun de nous, et des moyens de sanctification dont sa sagesse se sert pour accomplir ses desseins de miséricorde ou de justice sur certaines ames fidèles. Il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine, et associés à ses promesses.

Il s'agit de ce renoncement intérieur, de ce martyre invisible et continuel qui fait que nous résistons à nos passions; que nous réprimons nos desirs injustes; que nous combattons nos penchants vicieux; que nous affoiblissons les impressions des sens par les vues de la foi, et que nous élevons dans nous la vie de l'esprit et de la grace sur les débris de l'amour-propre et de la nature. Il s'agit de cette pénitence du cœur, sans laquelle il n'y a point de salut, qui fait que nous pardonnons les injures; que nous aimons ceux qui nous haïssent; que nous disons du bien de ceux qui nous font du mal; que nous étouffons les saillies de la colère, les impétuosités de l'humeur, les mouvements de la vanité; que nous retranchons les excès de l'amour-propre, les complaisances de l'orgueil, les inutilités des plaisirs, les dangers des commerces, les périls des occasions, les charmes de la paresse, les écueils de l'ambition; et que nous prenons sans cesse le parti de la foi et de l'Evangile contre nous-mêmes. Il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions nous devons être en garde contre notre cœur, craindre que l'amitié ne le séduise, que la haine ne le flétrisse, que la flatterie ne l'empoisonne, que la complaisance ne l'entraîne, que l'intérêt ne l'aveugle, que l'envie ne le souille, que le plaisir ne l'emporte, que l'indolence ne l'assoupisse, que l'exemple ne la rassure; que nous ne prenions nos penchants pour nos devoirs, et les abus que nous nous justifions, pour les règles que nous devons suivre. Il s'agit de cette vie de la foi, qui combat sans cesse au dedans de nous la vie des sens; qui dans toutes les actions et dans tous les événements trouve des sacrifices à faire, parceque partout elle trouve ou des périls à craindre, ou ses propres penchants à combattre; et qui nous trouvant toujours opposés à la loi de Dieu, nous fait toujours trouver en nous-mêmes, et la source de toutes nos tentations, et l'occasion de tous nos mérites. Il s'agit, enfin, de cette guerre continuelle qui fait que le chrétien ne peut se sauver sans qu'il lui en coûte, sans se vaincre soi-même, sans rapprocher sans cesse de la loi de Dieu ses penchants qui s'en éloignent sans cesse; sans sacrifier aux impressions de la foi, les impressions des sens qui les contredisent; sans vivre pour Dieu au milieu de tous les objets qui nous portent à nous chercher nous-mêmes; sans être étranger dans une terre où tout nous retient et nous attache; en un mot, sans faire de tout ce qui fait nos crimes et nos plaisirs la source de nos vertus, et l'occasion de nos souffrances.

Voilà le martyre que la foi exige de tout fidèle; c'est à ce prix que le royaume de Dieu nous est promis. Les supplices des Martyrs, les austérités des anachorètes sont des graces; mais ce ne sont pas des devoirs : tous n'ont pas ce don, comme parle l'Apôtre, et tous ne sont pas appelés au même honneur; mais la vie crucifiée, mais la mortification des passions, mais la violence des sens, mais

la pénitence du cœur, est la vocation de tout fidèle, le premier devoir de la foi, le fonds et comme l'ame de toute la vie chrétienne. Ainsi tout chrétien est un témoin de Jésus-Christ, parceque par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions, il rend témoignage que Jésus-Christ est le maître des cœurs, le rémunérateur des fidèles, le juge éternel de nos œuvres; que sa doctrine est la voie du salut, et la doctrine de la vérité; que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elles exigent le sacrifice. C'est à nous maintenant à nous demander si nous sommes chrétiens, c'est-à-dire les martyrs de la foi et les témoins de Jésus-Christ; à nous demander ce que la religion nous coûte, quels sacrifices nous faisons à ses promesses; si Jésus-Christ est pour nous un époux de sang, et quelles violences nous pourrons lui offrir un jour comme le témoignage de notre foi et le prix de son royaume. Je vous demande si ceux qui ne croient pas en Jésus-Christ, et à qui la doctrine de la croix n'a pas été prêchée, mènent une vie différente de la nôtre; si nous sommes plus patients qu'eux, plus chastes, plus charitables, plus austères dans nos mœurs, plus modérés dans nos passions, plus équitables envers nos frères, plus circonspects dans nos discours, plus détachés des choses présentes; et si le seul avantage que nous avons sur eux, n'est pas une loi plus saiute et une vie plus criminelle. Premier témoignage; un témoignage de souffrance.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le second témoignage que nous devons rendre à la foi, est un témoignage de soumission. Je dis de soumission, non-seulement à la profondeur de ses mystères et à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières, en captivant notre raison, en adorant ce que nous ne pouvons comprendre, et en ne voulant pas être sages contre Dieu même: de soumission, non-seulement en ne voulant pas approfondir témérairement ce que l'œil n'a jamais vu, et ce que l'oreille n'a jamais entendu; en ne mêlant pas à la simplicité de la foi, la vanité de nos raisonnements et la foiblesse de nos conjectures; en ne regardant pas comme un bon air une force d'esprit qui en est toujours l'aveuglement et la folie; en méprisant les hommes audacieux qui croient s'élever au-dessus des autres en s'élevant au-dessus de la foi, qui s'honorent de l'impiété, comme d'un titre de distinction et de gloire; et en ne trouvant rien de plus noble et de plus grand que la docilité et la soumission du fidèle: de soumission, non-seulement en respectant les pratiques du culte extérieur de la foi, les pieuses traditions de nos pères, les lois de l'Eglise; en rendant hommage à la grandeur de la religion par notre fidélité à remplir ses devoirs les plus simples et les plus vulgaires, et ne croyant indigne de nous que de nous mettre nous-mêmes au-dessus des lois et des règles.

Cette soumission ne regarde proprement que l'esprit : mais la foi exige encore la soumission du cœur, je veux dire, l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place; en supportant avec patience les croix que sa bonté nous ménage, les infirmités dont il nous afflige, les injures de nos ennemis, les perfidies de nos amis, la perte de nos proches, les disgraces de la fortune, et tous les événements, ou qui mortifient notre orgueil, ou qui trompent notre espérance; en faisant des peines attachées à notre état, des moyens de salut. Vous surtout, mes Frères, que la Providence a fait naître dans une condition pauvre et laborieuse; loin d'envier la destinée de ceux qui vivent dans l'abondance; loin de murmurer contre l'ordre de Dieu, qui semble vous condamner au travail, à la pauvreté et à la misère; loin de porter impatiemment le poids du jour et de la chaleur, que la Providence semble vous avoir imposé à vous seuls; loin de vous regarder comme malheureux, parceque vous êtes pauvres; vous devez au contraire bénir la miséricorde de Dieu de vous avoir fait naître dans une condition où le salut est plus facile, parceque les dangers y sont moindres; dans une condition où vous avez moins de tentations à craindre, moins de piéges à éviter, moins d'obstacles à surmonter, et où tout vous facilites les voies du salut et de la vie éternelle; dans une condition où Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui sont nés, puisque les riches doivent se priver, par un esprit de foi, des plaisirs que la naissance vous refuse; qu'ils doivent porter dans le cœur la pauvreté que vous étalez au dehors; qu'ils doivent remplacer par une pénitence volontaire, les travaux que la nature vous impose; et que vous pouvez avoir le mérite de leur état sans en partager les tentations et les vices. Pensez quelquefois, mes Frères, que la vie est courte, et que le chrétien est condamné à souffrir : qu'ainsi l'état qui nous attache le moins à la vie; qui nous éloigne plus des plaisirs qui corrompent le cœur; qui nous ménage plus d'occasions de privations et de souffrances; qui laisse à nos passions moins de moyens de se satisfaire; qui met entre les grandes tentations du monde et nous un intervalle presque infini, est un état heureux pour le salut, puisqu'il nous en fournit tous les moyens et qu'il nous en éloigne tous les obstacles. Souvenez-vous qu'il faut souffrir dans le monde ou dans l'éternité; qu'il est rare ou même impossible, d'être heureux sur la terre et dans le ciel; que la religion retranche aux riches ce que la nature vous a déja retranché; que s'ils ont plus de biens que vous, ils auront aussi un plus grand compte à rendre; que nous serons tous égaux devant le tribunal de Jésus-Christ; et que ce qui distinguera alors les fidèles, ce ne seront plus les noms et les honneurs, mais les œuvres et les mérites.

Ainsi, qui que nous soyons, mes Frères, et en quelque état que

la Providence nous ait fait naître, il est inévitable que nous ne trouvions des croix et des peines dans notre état. Or le témoignage que nous devons rendre à la foi, c'est de glorifier Dieu dans nos peines; c'est de nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose; c'est de reconnoître l'ordre du Souverain qui dispense les événements agréables ou fâcheux, pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes; c'est de sentir que les peines de notre état sont les voies de notre sanctification; que nous sommes perdus si nous en sortons en murmurant contre la main qui nous frappe; que Dieu a ses raisons dans toutes ses démarches à notre égard; que son unique vue, dans ses différentes conduites, est de nous conduire plus sûrement au salut; que rien n'est plus à craindre que de n'avoir rien à souffrir, et que notre état n'est sûr qu'autant que nous y trouvons des difficultés et des peines. Voilà le témoignage glorieux que nous devons rendre à la foi: car rien n'honore plus la religion que la patience et la soumission du fidèle, rien ne fait mieux comprendre la grandeur et la puissance de la foi, que de trouver dans l'espérance des promesses futures une ressource toujours prête contre les peines présentes; et si Dieu est grand dans ses Saints, il l'est principalement dans ceux qui savent souffrir et se soumettre.

Et cependant il semble qu'il n'est point pour nous de Providence: nous ne la comptons pour rien dans tous les événements qui composent notre vie; nous n'y voyons que la malice de nos ennemis, les injustices de nos maîtres, la mauvaise foi de nos amis, l'animosité de nos envieux: il semble que les hommes gouvernent l'univers, et dispensent à leur gré les révolutions diverses qui nous intéressent; il semble que leurs passions sont les premiers mobiles des changements et des fortunes: nous ne remontons jamais jusqu'au Souverain qui les met en œuvre, et les fait servir à ses desseins éternels sur nos destinées; nous n'y voyons pas un Dieu, et suprême et secret dispensateur de toutes choses, sans l'ordre duquel pas un cheveu même de notre tête ne tombe; qui fait tout, qui conduit tout, qui dispose de tout, qui a préparé de toute éternité les événements les plus soudains et les plus surprenants pour les faire servir à notre sanctification, et qui se joue de la vaine sagesse des hommes, en les conduisant à ses fins par les voies mêmes qu'ils avoient choisies pour les éviter. Quelle ressource pour un fidèle que la sublimité de ces vues! quelle élévation la foi ne donne-t-elle pas à l'homme, puisqu'elle le met au-dessus de tous les événements! et quand la religion n'auroit que cet avantage au milieu des traverses et des vicissitudes inévitables dans la vie, le pécheur ne seroit-il pas à plaindre de s'en priver? et y auroit-il rien de plus insensé et de plus malheureux qu'un homme livré à lui-même, et qui vit sans Dieu, sans religion, et sans conscience?

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, le dernier témoignage que nous devons rendre à la foi, est un témoignage de desir. Comme nous sommes étrangers sur la terre; que nous n'avons point ici-bas de cité permanente; que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux, et que le ciel est la patrie du fidèle, le premier devoir de la foi est de soupirer après la patrie qui nous est montrée de loin; c'est de rapporter à cet heureux terme de nos travaux, nos soins, nos œuvres, nos desirs et nos pensées; c'est de ne perdre jamais de vue ce lieu de repos promis au peuple de Dieu, vers lequel nous marchons sans cesse, et où toutes nos démarches et tous nos mouvements doivent nous conduire; c'est de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, puisque tout, ce que nous ne saurions posséder toujours, nous ne l'avons que par emprunt; c'est d'user du monde et de toutes les choses du monde comme n'en usant pas, c'est-à-dire, comme d'un dépôt dont nous n'avons que l'usage, et qui ne doit que passer par nos mains; c'est de ne nous attacher qu'à ce qui doit demeurer toujours; c'est de ne souhaiter que les biens permanents, que personne ne pourra plus nous ravir, et qui rendent heureux ceux qui les possèdent; c'est de sentir que nous ne sommes points faits pour les créatures, puisque toutes ensemble elles ne peuvent assurer à notre cœur le repos que nous cherchons, et que les biens qui nous y attachent sont plutôt la source de nos chagrins que le remède de nos peines. C'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, et rien ne peut les satisfaire; où tous les pas que nous faisons sont des chutes ou des écueils; où les mêmes objets que nous avons long-temps desirés, forment ensuite nos plus vives amertumes; où tout nous éloigne de Dieu, et où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons insupportables à nous-mêmes: dans un lieu que nous aimons sans être heureux; que nous méprisons sans en être détachés; dont nous sentons le vide et le frivole, sans en être désabusés; où tout nous déplait, et où cependant tout nous attache: dans un lieu où tout est piége et tentation; où nos bons desirs trouvent tant d'obstacles, notre foiblesse tant d'excuses, notre foi tant d'illusions, notre cœur tant de séductions; où la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, la santé nous fait oublier Dieu, la maladie nous remplit de nous-mêmes, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, les exemples nous entraînent, la singularité nous égare; et où la vertu n'est jamais sûre, parcequ'elle est toujours entre nos mains, et que nous portons toujours ce trésor dans un vaisseau de terre. Voilà ce qui a tant fait toujours soupirer les Saints après leur délivrance; voilà ce qui doit nous faire desirer cette rédemption parfaite où toutes les larmes seront essuyées, toutes les ten-

tations finies, toutes les passions éteintes, tous les desirs remplis, toutes les vertus assurées, la source de tous les vices à jamais tarie: voilà ce qui doit nous faire supporter notre vie avec une sainte tristesse, porter le poids de notre corps avec frayeur, et regarder la terre comme le lieu des combats, des tentations et des naufrages; vivre au milieu des créatures comme au milieu d'ennemis qui ont juré notre perte, et desirer que le règne de Dieu vienne enfin s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ne croyez pas que ce desir soit une simple vertu de perfection : c'est le premier devoir de la foi; c'est la disposition la plus essentielle du fidèle; c'est la piété sincère et véritable; c'est ce qui distingue les enfants du siècle des enfants de Dieu; c'est l'état du chrétien sur la terre. Quiconque ne regarde pas le monde comme un exil, n'est pas citoyen du ciel; quiconque met ses affections ici-bas, n'a plus de droit à la patrie promise aux fidèles; quiconque ne se compte pas comme étranger dans le monde, n'est plus un homme du siècle à venir, renonce à la foi, n'a plus de droit aux promesses futures, et est pire qu'un infidèle. Et voilà pourquoi, mes Frères, Jésus-Christ nous assure que le royaume du ciel est pour les pauvres et pour les affligés: car il est bien plus aisé de se regarder comme étranger sur la terre, quand on n'y possède rien; de regarder le monde comme un exil, quand il est pour nous un lieu de privation et de peine; et d'attendre sa consolation dans le ciel, quand on ne la trouve pas sur la terre. Mais ce n'est pas l'état, c'est le cœur qui fait les véritables pauvres. Si vous regardez la pauvreté comme un malheur, si vous souhaitez les richesses que la Providence vous refuse, si vous les comptez comme des biens véritables, si vous souhaitez de les acquérir par des voies injustes; votre cœur est riche, tandis que votre condition est pauvre; vous êtes malheureux, et vous êtes coupables; vous participez à la malédiction des richesses, et vous n'en partagez pas les commodités et les avantages. Au contraire, si les riches vivent détachés de leur opulence; s'ils regardent les biens que la Providence leur a confiés, comme des moyens de miséricorde et le prix du royaume du ciel; s'ils sont la consolation des affligés et la ressource des misérables; si, loin de s'élever de leur état, ils préfèrent la crainte de Dieu et le trésor de la justice à toutes les richesses de la terre; ils sont pauvres de cœur aux yeux de Dieu, et ils participent à toutes les bénédictions de la pauvreté sans en partager les incommodités et les peines.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous. C'est ainsi que tout chrétien doit être un martyr de la foi: non pas en répandant son sang, en allant annoncer Jésus-Christ à des nations infidèles, en quittant ses proches et sa patrie, comme le saint Martyr dont la solennité nous assemble aujourd'hui; mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, et c'est un témoignage de souffrance; mais en acceptant ses peines et ses afflictions pour rendre

hommage à la foi, et c'est un témoignage de soumission; mais en méprisant tout ce qui passe, et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels et les promesses de la foi, et c'est un témoignage de desir : c'est ainsi que vous pouvez partager avec votre saint patron la gloire et la couronne de son martyre. Vous enviez quelquefois, mes Frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur sang pour Jésus-Christ; il vous paroît heureux d'acheter à ce prix et par un moment de souffrance un royaume éternel : mais, je vous l'ai déja dit, il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Dieu ne demande pas le sacrifice de votre corps; mais il demande celui de vos passions : il ne demande pas que vous alliez vous offrir à des peines et à des tourments pour sa gloire; il demande que vous acceptiez avec soumission celles qu'il vous ménage : il ne demande pas que vous renonciez à tout, mais il demande que vous soyez détachés de tout. A quoi tient-il donc, mes Frères, que nous ne marchions sur les traces du saint Martyr que nous honorons? Est-ce que ce qu'on demande de nous est trop pénible? mais la grace l'adoucit. Est-ce qu'il est impossible? mais tant de Saints l'ont pratiqué! Est-ce qu'il est inutile? mais c'est le prix de notre salut. Mon Dieu, si nous étions plus heureux sur la terre en nous abandonnant à nos passions, en nous révoltant contre nos peines, en nous attachant aux créatures; notre aveuglement auroit une excuse : mais en favorisant nos passions, nous augmentons nos inquiétudes; en murmurant dans nos malheurs, nous aigrissons nos peines; en nous attachant aux créatures, nous multiplions nos liens et nous aggravons notre servitude. Vous ne nous demandez donc que ce qui nous est utile et expédient; vous nous intéressez à vous servir, en promettant que nous ne trouverons de repos véritable que dans votre service; et vous attachez à l'observance de votre loi, et les avantages de la vie présente, et les promesses de la vie future. *Ainsi soit-il.*

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SUR L'ÉVIDENCE DE LA LOI DE DIEU.

DIVISION. *Les hommes se rassurent sur mille abus que le monde autorise, ou parceque leur conscience ne leur reproche rien, et qu'ils tout dans la bonne foi, ou bien à cause de l'obscurité de l'Evangile, auquel chacun fait dire ce qu'il veut. Or la loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui combat ces deux prétextes. I. Elle est évidente dans la conscience du pécheur; et par là elle jugera la fausse sécurité, ou la prétendue bonne foi des ames mondaines. II. Elle est évidente dans la simplicité de ses règles; et par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées et les fausses interprétations des pécheurs.*

Ire PARTIE. *La loi de Dieu évidente dans la conscience du pécheur.* L'homme a beau faire pour éluder la loi de Dieu; sa conscience rend un double témoignage à cette loi divine: premièrement, un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes; secondement, un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses règles.

1° Un témoignage de vérité à l'équité et à la nécessité de ses maximes. La loi d'un Dieu sage et bon doit avoir un caractère d'équité qui règle tous les devoirs, et un caractère de bonté qui nous fasse trouver ici bas notre repos et notre bonheur à la pratiquer: et c'est en effet, ce que nous sentons au fond de nos cœurs par rapport à la loi de Dieu. Nous sentons que ses règles sont justes et raisonnables; qu'elle n'ordonne aucune vertu qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme, que les passions qu'elle interdit sont la seule source de tous nos troubles; et que plus nous nous éloignons de la règle et de la loi, plus nous nous éloignons de la paix et du repos du cœur: voilà un témoignage que la loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. Les passions peuvent nous faire secouer le joug des règles saintes; mais elles ne peuvent réussir à nous justifier à nous-mêmes nos propres désordres: nous trouvons toujours au dedans de nous l'apologie des règles contre les passions; et nous avons beau faire, nous sentons toujours une mésintelligence secrète entre nos penchants et nos lumières, de manière que la loi nous rend malheureux, si elle ne peut nous rendre fidèles. Et d'où vient cela, sinon de ce que tous les préceptes de la loi de Dieu ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme, qu'ils sont les remèdes de nos maux les plus secrets, et les secours de nos penchants les plus justes, comme les païens eux-mêmes l'ont reconnu?

Mais, dit-on, c'est la nature qui est notre première loi; et des penchants de plaisir nés avec nous ne saurolent être des crimes. C'est là une impiété qui n'est que dans le discours; c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, et que la vérité dément en secret: et la preuve, c'est que ces pécheurs célèbres et déclarés, qui se faisoient une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu; après être revenus de leurs égarements, ont avoué qu'ils n'avoient jamais pu réussir à effacer la règle et la vérité du fond de leur ame, et que leur incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels. Le crime toujours timide porte partout, dit l'Esprit saint, un témoignage de condamnation contre lui-même; et par l'ennui et la tristesse qui l'accompagne, il vous fait sentir que l'ordre et l'innocence sont le seul bonheur qui vous étoit destiné sur la terre.

2° La conscience rend un témoignage de sévérité à l'exactitude des règles de la loi de Dieu. Nous nous rendons ce témoignage à nous-mêmes, et nous sentons que notre corruption se répand sur les plus petites comme sur les plus grandes choses; que partout nous nous retrouvons foibles, et toujours opposés à l'ordre et au devoir. Donc, nous sentons que la règle ne doit nulle part être favorable à nos penchants; que partout nous devons la trouver sévère, parceque partout elle doit nous être opposée. Ainsi par un sentiment secret et inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la loi; et nos penchants et nos plaisirs, de ses règles et de ses devoirs: et lorsque dans les actions douteuses, nous nous déterminons en faveur de nos penchants; nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes. Aussi êtes vous jamais calmes, quoi que vous en disiez, dans cette vie toute de plaisir, de dissipation, etc.: et dans ces moments où, touchés plus vivement de la grace, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal? Ne blâmez-vous pas et ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusements dont vous nous faites sans cesse l'apologie? Vous sentez donc que l'Evangile exige de vous et de ces personnes quelque chose de plus que ce que vous faites, et vous rendez malgré vous témoignage à sa sévérité. Mais de plus, si au lieu des maximes saintes que nous vous annonçons dans ces chaires chrétiennes, nous voulons vous prêcher ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde, vous dire que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie, que Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage; que penseriez-vous de nous? Ou vous ririez de notre ignorance, ou vous auriez horreur de la profanation de notre ministère. Vous convenez donc de la vérité des maximes que nous vous annonçons, quelque sévères qu'elles soient, et votre conscience leur rend témoignage.

IIe PARTIE. *La loi de Dieu est évidente dans la simplicité de ses règles; et par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées, et les fausses interprétations des pécheurs.* L'Evangile nous a été donné pour régler nos mœurs et nos devoirs. Jésus-Christ auroit-il voulu y laisser des obscurités capables de nous faire prendre le change, et de favoriser des passions qu'il étoit venu combattre? D'ailleurs, c'est Jésus-Christ qui est l'auteur de l'Évangile; il a prévu par sa lumière tous les doutes que l'esprit humain pouvoit opposer à sa loi: ainsi il l'a concerté d'une manière si divine et si intelligible, si simple et si sublime, que les plus ignorants comme les plus habiles ne peuvent y méconnoître ses volontés. Si les mystères y sont obscurs, les règles des mœurs y sont formelles et précises. Ce n'est pas qu'il ne puisse survenir des doutes et des difficultés sur le détail des obligations: mais, et ceci mérite une grande attention, je dis:

1° Que si, sur le détail des devoirs, la lettre de la loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais; que l'on voit bien toujours de quel côté penche l'Evangile; que les règles s'éclaircissent toutes les unes les autres; qu'il y a des règles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières; et qu'enfin si la loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention du législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute et à la méprise.

Je dis: 2° que ce n'est pas l'obscurité de la loi, mais nos passions, encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs: et la preuve, c'est que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras et plus d'obscurités dans les règles des mœurs; tandis que les ames fidèles et ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la loi de Dieu. La lumière de la loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du soleil; mais elle a beau luire et briller, un aveugle n'en est pas frappé: or tout pécheur est cet aveugle. Purifiez votre cœur, continue ce Père; ôtez-en le bandeau fatal des passions, alors vous verrez clair dans vos devoirs. Aussi voyons-nous tous les jours qu'à mesure que les passions diminuent dans une ame, ses lumières croissent, et elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si long-temps sur des devoirs qui lui paroissent alors si évidents et si incontestables. Est-ce la loi de Dieu

qui devient plus évidente? non; c'est l'ame qui se dégage, et sort de ses ténèbres. Et ce qui prouve encore que ce sont les passions toutes seules qui obscurcissent la loi de Dieu à nos yeux, et forment nos doutes, c'est que sur les points de la loi sur lesquels nulle passion, nul intérêt particulier ne nous aveugle, nous sommes équitables et clairvoyants.

Je dis: 3° qu'il n'y a qu'à vous en tenir à ce qui est incontestable dans l'Evangile, et vous en ferez encore plus que nous n'en demandons.

Je dis: 4° que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne, c'est que l'Evangile est un livre inconnu à la plupart des fidèles: on passe toute la vie à acquérir des connoissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité; et on ne lit pas le livre de la loi où est renfermée la science du salut.

Je dis: 5° que quand même il se trouveroit encore quelque chose d'obscur dans la loi de Dieu, elle trouve toute son évidence dans l'instruction et dans le ministère. Jamais la piété des fidèles n'eut plus de secours, jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse, parce que jamais siècle ne fut plus éclairé que celui-ci; et quoiqu'on ne puisse nier qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, le piége n'est à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés. Quand on veut aller de bonne foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui sait nous y conduire.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

SECOND SERMON. — SUR L'IMMUTABILITÉ DE LA LOI DE DIEU.

DIVISION. *Le monde oppose trois prétextes à l'immutabilité de la loi de Dieu: le prétexte des mœurs et des usages, le prétexte du rang et de la naissance, le prétexte des situations et des inconvénients. Or: I. La loi de Dieu est immuable dans sa durée: donc les mœurs et les usages ne sauroient la changer. II. La loi de Dieu est immuable dans son étendue: donc la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même. III. La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations: donc les inconvénients, les perplexités n'en justifient jamais la plus légère transgression.*

Ire PARTIE. *L'Evangile, la loi de Jésus-Christ est immuable dans sa durée.* Elle ne change point, parceque les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins et sur la nature de l'homme, sont de tous les temps et de tous les lieux comme elle. Telle les premiers fidèles la reçurent à la naissance de la foi, telle l'avons-nous encore aujourd'hui, telle nos descendants la recevront un jour, telle enfin les bienheureux dans le ciel l'adoreront et l'aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des siècles, le zèle ou la complaisance des hommes n'ajoutent ou ne diminuent rien à son indulgence ou à sa sévérité: cependant, lorsque les ministres nous représentent quelquefois, dans les mœurs des premiers fidèles, tous les devoirs de l'Evangile exactement remplis, pour nous faire sentir, par la différence des premières mœurs d'avec les nôtres, combien nous sommes loin du royaume de Dieu; non-seulement nous ne sommes point effrayés de nous trouver si dissemblables à eux, qu'on croiroit à peine que nous fussions disciples d'un même maître et sectateurs de la même loi: mais nous leur reprochons de rappeler sans cesse ces premiers temps et l'Eglise primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs qui sont désormais impraticables; nous prétendons que les temps sont changés, qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, et que ce seroit les désespérer, que de vouloir les ramener à la vie des premiers siècles.

Mais 1° les temps et les années, qui ont si fort altéré la pureté du christianisme, ont-ils altéré celle de l'Evangile? Jésus-Christ prédit que dans les derniers temps, il ne se trouvera presque plus de foi sur la terre; mais ajoute-t-il qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers temps, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Evangile? ou plutôt n'ajoute-t-il pas qu'alors il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer, pour se mettre à couvert de la corruption générale?

2° Croyez-vous que les préceptes rigoureux de l'Evangile n'aient été faits que pour le premier âge de la foi, où les hommes étoient chastes, innocents, charitables, fervents ; et que Jésus-Christ ait réservé pour les hommes corrompus de nos siècles toute son indulgence? Où seroit l'équité et la sagesse tant vantée de la morale chrétienne?

3° Nos usages n'étoient pas établis du temps de nos pères, et sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux ; ils ne sont pas même communs à tous les peuples. Donc ces usages ne peuvent ni devenir notre règle, ni la changer : autrement, il faudroit un Evangile pour chaque siècle et pour chaque peuple ; au lieu que la règle est de tous les temps et de tous les lieux. Donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile : il faut donc juger des usages et des mœurs par les devoirs et par les règles, et non pas des règles et des devoirs par les mœurs et par les usages.

• Ne disons donc plus que les temps ne sont plus les mêmes ; mais la loi de Dieu n'a pas changé. Ne disons plus que les chrétiens des premiers temps avoient ou plus de force, ou plus de grace que nous. Hélas ! ils avoient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jésus-Christ, plus de mépris pour tout le monde. Du reste, nous avons les mêmes sources de grace qu'eux, le même ministère, le même autel, la même victime. S'il y a quelque différence entre les premiers chrétiens et nous, c'est que ce n'étoient pas seulement de seuls usages arbitraires qu'il falloit éviter, ou les dérisions du monde qu'ils avoient à craindre, c'étoient les supplices les plus cruels auxquels il falloit s'exposer. Cependant l'Evangile qui pouvoit autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidèle.

IIe Partie. *La loi de Dieu est immuable dans son étendue.* La loi de Moïse étoit pour un peuple seul : mais Jésus-Christ est un législateur universel ; il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps, animé par le même esprit, et gouverné par les mêmes lois. Cependant une autre illusion ordinaire contre l'immutabilité de la loi de Dieu, c'est de se persuader qu'elle s'adoucit en faveur du rang et de la naissance ; et que les mœurs attachées à la grandeur par l'usage, en rendant l'observance presque impossible, en rendent aussi la transgression plus innocente.

Mais si l'Evangile est la loi de tous les hommes, les grands ont promis sur les fonts sacrés de l'observer, tout comme le peuple ; et l'Eglise, en les recevant au nombre de ses enfants, ne leur a pas proposé d'autres vœux à faire, et d'autres règles à pratiquer qu'au simple peuple. Examinons maintenant tous les devoirs de l'Evangile ; ils se réduisent à deux points : les uns sont proposés pour combattre et affoiblir ce fonds de corruption que nous portons en naissant ; les autres, pour perfectionner cette première grace du chrétien que nous avons reçue dans le baptême : la violence, le renoncement, la mortification, sont de la première espèce de devoirs ; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le desir des biens invisibles, sont de la seconde : voilà tout l'Evangile. Or qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs dont le rang et la naissance puisse dispenser les grands ? Au contraire, plus ils sont élevés, plus leur élévation leur fournit de raisons de pratiquer ces devoirs, tant à cause des périls auxquels leur état les expose, que parcequ'ils doivent des réparations plus rigoureuses à la justice de Dieu, à cause des crimes et des excès presque inséparables de la grandeur. Aussi nous ne voyons pas que Jésus-Christ, dans l'Evangile, propose aux princes du peuple, et aux grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, et à ses disciples, tous tirés de la lie du peuple ; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent ; et ses ennemis eux-mêmes lui rendent cette justice, qu'il enseignoit la voie de Dieu dans la vérité, et qu'il n'avoit égard ni au rang, ni aux personnes. D'où vient qu'après sa mort l'Evangile parut une doctrine descendue du ciel, sinon parcequ'annonçant aux grands et aux puissants des maximes tristes et crucifiantes, incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas d'embrasser une loi qui, au milieu de leur prospérité et de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs et de plaisir ici-bas qu'aux pauvres et au simple peuple ? Mais il n'y auroit eu rien de surprenant et de divin dans la conversion des riches, si la doctrine qu'ils auroient embrassée les distinguoit

du peuple par une plus grande indulgence; et si ce qui est voie de perdition pour les pauvres, étoit pour eux seuls la voie du salut.

D'ailleurs, si l'Evangile avoit des distinctions à faire et des complaisances à accorder, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation et dans l'abondance? Quoi! il conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres et pour les malheureux, et il n'exigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par les plaisirs!

IIIe PARTIE. *La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie: donc les inconvénients, les perplexités n'en justifient jamais la plus légère transgression.* Cependant tout nous devient raison et nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire contre la loi de Dieu. Les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes, nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, et nous persuadent que la loi de Dieu seroit injuste, et exigeroit trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usoit d'indulgence à notre égard.

Mais à cela je réponds: 1° que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en parallèle avec notre ame, ne doit être compté pour rien.

2° Que, comme la loi a toujours du moins la sûreté pour elle contre le prétexte, préférer le prétexte à la loi, c'est laisser une voie sûre, et en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

3° Que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde et de nous-mêmes, et nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvénients certaines suites de cette loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos. Jésus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles et commodes; mais au contraire, nous montrer une voie rude et malaisée à tenir: ainsi, ce que nous appelons inconvénients et extrémités inouies, ne sont au fond que l'esprit de la loi, et la fin que Jésus-Christ s'étoit proposée en nous la donnant. D'ailleurs, il est certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique: et la vertu ressembleroit au vice, si elle ne trouvoit au dehors et au dedans de nous que des facilités et des convenances. Jamais les Justes n'ont été paisibles observateurs des régles saintes.

Enfin, convenons que ce sont nos passions seules qui forment les inconvénients qui nous autorisent à chercher des tempéraments et à nos devoirs, et à la loi de Dieu: ainsi, mourons au monde et à nous-mêmes; alors tout nous paroîtra possible, les difficultés s'aplaniront en un instant; et ce que nous appelons inconvénients, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, et non pas comme les excuses du vice.

LE LUNDI DE LA PASSION.

DE L'EMPLOI DU TEMPS

DIVISION. *Nous perdons le temps sans regret, ou nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas. I. Connoissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas, parcequ'il est court. II. Connoissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut, parcequ'il ne nous est donné que pour nous sauver.*

Ire PARTIE. *Connoissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable. Premièrement, il est le prix de l'éternité. Secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Troisièmement, enfin, il est irréparable; et ce que nous avons une fois perdu, est perdu sans ressource.

1° Le temps est le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naissance, comme notre premier père, nous ne devrions recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même que nous l'avons reçue; bien plus, autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle auroit dû dans le mo-

ment même nous être ôtée; cet arrêt de notre condamnation et de notre mort n'est suspendu que parceque Jésus-Christ est mort à notre place : outre cela, de combien de maladies, de périls, d'accidents, la bonté de Dieu nous a-t-elle délivrés jusqu'ici! La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine; chaque moment où nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu, qui ne nous l'accorde que pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avons fait de celui qui s'est écoulé jusqu'à ce jour : donc, passer ce temps et ces moments en inutilités, n'est-ce pas outrager la bonté divine qui nous les accorde, prodiguer une grace inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité? Nous regarderions comme un insensé un homme qui laisseroit inutile un trésor immense dont il seroit héritier, sans l'employer, ou pour établir sa fortune, ou pour s'élever aux honneurs : quelle folie donc à nous de ne faire aucun usage du temps, qui est un trésor tout autrement estimable, dont nous avons hérité; puisqu'il peut nous servir, non pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, mais pour nous placer au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ, dans cette société immortelle de bienheureux qui seront tous rois : et cela, pendant toute l'éternité? Cependant, ce temps dont il n'est point d'heure et de moment qui, mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel, dont la moindre perte devroit nous causer les regrets les plus vifs et les plus cuisants; ce temps nous est à charge, il fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

2° Le temps est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre une longue suite de siècles, du moins les jours et les moments perdus ne formeroient qu'un point imperceptible dans un si grand espace, et nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères; mais nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins du corps, et aux bienséances; que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? et nous ne savons quel usage faire de ce qui nous reste; et nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la durée. Que nous sommes dignes de pitié! Car ne devrions-nous pas penser que dans ce peu de temps que nous avons à vivre, nous avons des crimes innombrables à expier? Dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie : comment donc peut-il nous rester du temps pour des plaisirs et des inutilités dans une vie aussi courte et aussi criminelle? Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace, y trouveroit-il encore des heures et des moments à perdre? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé; on nous laisse encore un jour pour changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique nous est à charge, et nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; nous cherchons comment l'abréger, et nous arrivons au soir, sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous a laissé, que de nous être rendus encore plus criminels! Et que savons-nous si même l'abus que nous en faisons n'obligera pas la justice divine à l'abréger? les morts soudaines et imprévues étoient autrefois des accidents rares; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours. Venez nous dire après cela qu'il y a bien des moments vides dans la journée; qu'il faut savoir s'amuser, et passer le temps à quelque chose. Quoi! le temps est si court, vos obligations si infinies, et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? On est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose? Eh! le chrétien, l'héritier du ciel, n'est-il sur la terre que pour s'amuser? Ce n'est pas que je ne convienne qu'il y a des délassements innocents dans la vie : mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés, et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel; on si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes.

3° Le temps est irréparable, premièrement : parceque sans doute Dieu a attaché à chacun des moments de notre vie, des graces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification : or ces jours et ces moments étant perdus, les graces, qui leur étoient attachées, le sont aussi pour nous. Irréparable, secondement, par-

ceque chaque jour, chaque moment devroit nous avancer vers le ciel : or les jours et les moments perdus nous laissent en arrière : ou nous ne fournirons point le reste du chemin que nous avons à faire, ou il faudra consommer dans un court intervalle ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière. Irréparable, troisiémement, parcequ'il faut que le péché soit puni pour être effacé : or, en certaine saison de la vie, on n'est plus capable des œuvres de pénitence et de satisfaction : et on a beau dire que Dieu ne demande pas l'impossible ; mais c'est vous-même qui vous êtes mis dans cette impossibilité : or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

IIe Partie. *Connoissons l'usage du temps, et nous ne l'emploierons que pour travailler à notre salut.* L'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments ; c'est de les remplir dans l'ordre et selon la volonté du Seigneur, qui nous les donne. Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps ; il consiste :

1° A nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas compter parmi les devoirs de notre état, les soins et les embarras que l'inquiétude ou nos passions toutes seules nous forment, et à ne pas chercher les places et les situations qui multiplient nos embarras. L'inquiétude nous forme des occupations : car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes, parcequ'en rentrant au dedans de nous, nous n'y trouvons qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, des réflexions tristes. Nous cherchons donc l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations et dans des distractions éternelles : mais nous nous trompons. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; et ce n'est que pour les ames justes que le temps ne pèse pas, parcequ'il a toujours sa destination et son usage ; or outre que l'inquiétude, par ses agitations et son inconstance, ne sauroit nous faire trouver cette paix et cette joie qui ne se trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, elle ne sanctifie pas non plus l'usage de notre temps, puisqu'une vie de dérangement est entièrement opposée à cette vie d'ordre et de règle que Dieu exige de nous.

Les passions nous mettent aussi dans un mouvement perpétuel ; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : on croit bien employer son temps ; mais on prend encore le change en cela, parcequ'on se livre aux affaires, on se charge d'un emploi sans consulter ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée, que Dieu ne demandoit pas d'eux, et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

2° L'ordre, qui doit régler et sanctifier l'usage de notre temps, consiste à regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées de nos occupations, celles que nous devons à notre salut : c'est l'unique moyen de réparer en quelque manière la dissipation de cette partie de notre vie que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : toutes nos autres occupations nous paroissent essentielles, nous n'oserions y toucher ; et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce que l'on retranche, ce sont les soins du salut : on ne trouve jamais de temps pour cela ; et si l'on donne quelques moments à Dieu, ce sont ceux dont le monde ne veut plus, et dont nous sommes peut-être embarrassés. Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut. Il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre ; et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut. Cependant les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers, ils ne sont pas dignes de nous : les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée ; car nous nous devons à Dieu avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos

proches : Dieu a les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison ; c'est donc pour Dieu premièrement que nous devons en faire usage, et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

On dira qu'on croit, en remplissant les devoirs pénibles et infinis de son état, servir Dieu et travailler à son salut. Il est vrai : mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi et dans un esprit de religion et de piété ; car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui. Cela étant, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde ! On appelle dans le monde une belle vie, une vie remplie d'actions éclatantes ; mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu, c'est devant Dieu une vie perdue. En effet, seroit-il juste qu'il nous tînt compte, au jour terrible, de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que nous dévorons pour nous élever sur la terre ; et qu'il mît au nombre de nos œuvres de salut, celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil ou l'intérêt pour principe ? Tout ce qui n'est pas fait pour le ciel, temps perdu pour l'éternité.

LE MARDI DE LA PASSION.

DU SALUT.

DIVISION. *I. Il faut travailler au salut avec vivacité pour ne pas se rebuter. II. Il faut y travailler avec prudence pour ne pas s'y méprendre.*

Ire PARTIE. *Travailler au salut avec vivacité.* Le salut est la grande affaire où il s'agit de tout pour nous ; rien donc ne devroit nous intéresser davantage en cette vie : cependant nous travaillons à cette grande affaire sans estime, sans goût, sans préférence ; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1° Sans estime. Le monde, par une erreur digne de larmes, a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas ; les actions de la foi toutes seules, qui demeurent éternellement, passent pour des occupations oiseuses et obscures, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes : voilà la première raison pourquoi nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, c'est que nous n'estimons pas assez cette sainte entreprise. Or faut-il combattre une illusion si indigne même de la raison ? Car si ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend, c'est la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes ; les œuvres du Juste toutes seules seront immortelles, et survivront à la ruine entière de l'univers : si c'est la récompense qu'on nous propose, c'est Dieu même qui sera sa récompense : si c'est la dignité des occupations auxquelles on nous engage ; dans l'affaire du salut tout est grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité. Cependant si nous avons des concurrents dans le monde plus heureux et plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime notre vivacité ; mais lorsque les complices de nos plaisirs viennent à rompre généreusement tous les liens honteux des passions, hélas ! ou nous censurons leur conduite, ou nous ne songeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laisser vacantes, sans jamais porter envie à leur nouvel état. D'où vient cela, sinon de ce que nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut ?

2° Nous travaillons au salut avec indolence, parceque nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. Dans nos journées tout a son temps et ses moments marqués, non-seulement les devoirs, mais les bienséances, les inutilités et les plaisirs même : mais où plaçons-nous l'affaire du salut ? quel rang lui donnons-nous ? Si nous faisons quelque chose pour l'éternité, ne rendons-nous pas au monde le centuple ? les moments sont pour Dieu ; la vie tout entière est pour le monde et pour nous-mêmes. Vous le sentez bien, et vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs vous occupant presque tout entiers, il vous reste peu de temps pour penser au salut : mais, pour vous calmer, vous dites que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille, l'affaire de l'éternité deviendra alors

votre principale affaire. Et voilà ce qui vous abuse, de regarder le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé; au contraire vous pouvez en faire des moyens de sanctification, et y exercer toutes les vertus chrétiennes, à l'exemple de Joseph, de cet officier de la reine d'Ethiopie, qui étoit chargé de toutes les affaires d'un grand royaume, et de tant d'autres qui, dans la même situation où vous êtes, dans une vie aussi agitée que la vôtre, ont mené cependant une vie pure et chrétienne. Quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une preuve qu'on ne veut pas encore changer son cœur : aussi lorsque l'on vous dit que le salut doit être l'unique affaire, l'on ne prétend pas que vous renonciez à toutes les autres, vous sortiriez de l'ordre de Dieu; on veut seulement que vous les rapportiez toutes au salut; que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Attendre que vous soyez plus tranquille pour être plus homme de bien, c'est, premièrement, une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence : secondement, c'est faire outrage à la religion de Jésus-Christ, et justifier les reproches que les païens faisoient contre elle, comme si elle eût été incompatible avec les devoirs de prince, de courtisan, d'homme public, de père de famille. Désabusez-vous donc; ce ne sont pas vos places, ce sont vos penchants qui sont pour vous des écueils : or, quand vous serez libre d'embarras, votre cœur sera-t-il libre de passions? au contraire, elles n'en seront que plus vives et plus indomptables; parceque ne trouvant plus de quoi s'occuper au dehors, elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3° Nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, parceque nous accomplissons les devoirs de religion sans plaisir, sans goût, et comme à regret : tout ce que nous faisons pour le ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît. Mais, premièrement, vous êtes injuste d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption : ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre goût qui est déréglé; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, et vous goûterez combien le Seigneur est doux : voyez si les Justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement : le joug du Seigneur n'est pour vous dur et accablant, que parceque vous le portez trop rarement; vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids : il faut se familiariser avec la vertu pour en connoître les saints attraits. Troisiémement : vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, parceque vous ne les accomplissez qu'à demi; il n'est que la plénitude de la loi qui soit consolante : plus vous en retranchez, plus elle devient pesante et onéreuse; et d'où vient cela, c'est que l'observance imparfaite de la loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore : or, un cœur divisé, et qui nourrit deux amours, ne peut être, selon Jésus-Christ, qu'un lieu de trouble et de désolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur et sans réserve, et vous le servirez avec allégresse.

IIe PARTIE. *Il faut travailler à l'affaire du salut avec prudence pour ne pas s'y méprendre.* C'est une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroissent sûres il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable, et où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles : eûmes-nous jamais besoin de tant de circonspection et de prudence? Mais à quoi doit nous porter cette prudence? A deux choses qui ne sont que les règles communes que les enfants du siècle suivent eux-mêmes dans la poursuite de leurs prétentions.

1° C'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent, les examiner toutes indépendamment des usages et des coutumes qui les autorisent; et dans l'affaire de l'éternité, ne donner rien à l'opinion et à l'exemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de suivre, lorsqu'il s'agit d'affaires temporelles : mais dans l'affaire du salut, cette règle est négligée; nul n'examine si les voies sont sûres, et on ne demande point d'autre garant de leur sûreté que la foule qu'on voit marcher devant soi. On adopte sans attention des préjugés communs, seulement parcequ'ils sont établis; on ne daigne pas se demander à soi-même si on ne se trompe point : en un mot, on ne fait pas même usage de sa raison.

2° C'est, lorsqu'on se détermine, de ne laisser rien à l'incertitude des événements, et de préférer toujours la sûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les

affaires de ce monde : mais s'agit-il des affaires de l'éternité ; dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour-propre pour soi, il a toujours aussi la préférence, quoique nous voyions des routes plus sûres que celles que nous choisissons. Car il n'est guère de doute sur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation précise de la loi sur chaque démarche : cependant partout nous résistons à nos propres lumières, partout nous préférons le péril à la sûreté ; dans toutes nos actions nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime et les simples fautes : tous nos doutes se bornent à nous demander si se permettre une telle chose est un crime ou une simple offense ; et notre conscience ne peut jamais nous rendre ce témoignage, que, dans une telle occasion, nous nous sommes déterminés pour le parti où il n'y avoit point de péril.

LE MERCREDI DE LA PASSION.

SUR LES DÉGOUTS QUI ACCOMPAGNENT LA PIÉTÉ EN CETTE VIE.

DIVISION. *Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie ne doivent point être un prétexte, ou d'abandonner Dieu quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir quand on a commencé à le connoître : I. Parceque les dégoûts sont inévitables en cette vie. II. Parceque ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure. III. Parcequ'ils le sont moins que ceux du monde. IV. Parceque quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.*

Ire Réflexion. *Les dégoûts sont inévitables en cette vie.* Ils sont une suite nécessaire de l'inquiétude du cœur qui cherche à se fixer, et qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent ; qui dégoûté de tout le reste s'attache à Dieu, mais qui ne pouvant le posséder en cette vie, autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : mais consultez tour à tour les partisans des différents plaisirs que le monde promet ; vous verrez que nul n'est heureux ici-bas, que chacun se plaint, et que la terre est la patrie des mécontents : ainsi les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs Dieu, en laissant ici-bas les ames les plus justes dans un état en quelque sorte toujours violent et désagréable à la nature, veut nous dégoûter de cette vie misérable, et nous faire soupirer après notre délivrance, et cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus, si la vertu étoit toujours accompagnée de consolations sensibles, elle deviendroit une récompense temporelle ; on ne chercheroit plus, en se donnant à Dieu, les biens de la foi, mais les consolations de l'amour-propre.

Les Justes vivent de la foi ; or la foi espère, et ne possède pas encore : tout est à venir pour les chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage ; le présent n'est point pour eux : c'est ici le temps des tribulations et des amertumes ; c'est ici un exil et une terre étrangère, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls : or n'est-il pas injuste de chercher une félicité et des consolations humaines dans un séjour si triste et si désagréable aux enfants de Dieu ? Attendons patiemment les jours de paix et de joie qui viendront après cette vie, d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde, nous ne serions pas plus heureux, nous ne ferions que changer de supplice.

IIe Réflexion. *Les dégoûts de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.* Il y a des dégoûts à essuyer dans la vertu, on en convient ; mais 1° du moins on y est à couvert des dégoûts du monde et des passions ; et quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu que de secouer le joug du monde, la destinée d'une ame juste seroit toujours digne d'envie, quelles que pussent être les amertumes de la vertu.

2° Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions et des disgraces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit en soumettant notre cœur à Dieu, en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remèdes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes.

3° Ces répugnances et ces dégoûts, qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, et qui sont la source de toutes nos peines. Ce sont des remèdes un peu douloureux à la vérité, mais qui servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage : ainsi les amertumes et les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage ; ce ne sont pas des dégoûts du monde, dont il ne reste jamais que l'amertume.

4° Je pourrois ajouter que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances ; que, si notre cœur n'avoit pas été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux et de consolant que les plaisirs de l'innocence, parceque nous sommes nés pour la justice et pour la vérité ; que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes sur tout le détail de la vie chrétienne, parcequ'étant nés avec des passions plus vives, un cœur plus sensible au monde et aux plaisirs, et nous y étant livrés pendant long-temps, le sérieux de la piété nous paroît triste et insoutenable : ce qui montre combien c'est un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté ; et que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible, parceque plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais, après tout, est-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuie dans son service ? Si nos serviteurs osoient nous dire qu'ils s'ennuient en nous servant, quelque bien fondés qu'ils fussent à nous faire ce reproche, nous les regarderions comme des insensés ; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous, trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs et nos caprices : nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer.

Or Dieu ne paie-t-il pas assez bien ceux qui le servent ? ne les comble-t-il pas de bienfaits ? et ne doit-il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui et qu'ils s'ennuient à son service ?

IIIe Réflexion. *Les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde.* Je pourrois appeler le monde lui-même en témoignage. Qu'est-ce que la vie du monde, qu'un ennui continuel, qu'un vide éternel, qu'une circulation fastidieuse de devoirs, de bienséances, d'inutilités ; qu'un flux et reflux éternel de haines, de de desirs, de chagrins, de jalousies, d'espérances, etc. Quelle comparaison entre les fureurs des passions et les peines légères de la vertu ; entre les remords affreux de la conscience, et la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut ? Aussi on entend tous les jours les amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils servent : mais trouvez, si vous le pouvez, des ames vraiment justes, qui fassent des invectives contre la vertu, qui détestent leur sort et de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins et d'amertumes, qui envient la destinée du monde ! On a vu quelquefois des pécheurs prendre par désespoir et par dégoût du monde des partis extrêmes ; mais a-t-on jamais vu des Justes que les dégoûts de la vertu aient jetés dans des extrémités si terribles ? ils se plaignent quelquefois de leurs peines, à la vérité ; mais ils les aiment encore mieux que les plaisirs des passions. Ils sentent ce que le monde appelle la pesanteur du joug de Jésus-Christ ; en rappelant le poids de l'iniquité sous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur sort heureux, et ce parallèle les calme et les console.

En effet, premièrement, les violences de la vertu sont volontaires, et en cela infiniment plus douces ; mais les dégoûts du monde sont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne sont amères qu'aux sens ; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les passions, et il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse et leur amertume. Troisiemement, les dégoûts de la vertu ne sont sen-

sibles que dans les premières démarches, parceque plus on réprime les passions, plus elles deviennent dociles; mais les dégoûts du monde trouvant toujours en nous les mêmes passions, nous laissent toujours les mêmes amertumes. Quatriémement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité: mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement et notre paresse; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

IVe Réflexion. *Les dégoûts de la vertu ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des plaies au cœur, mais il ne fournit point de remèdes; mais dans la vertu il n'est point de peine qui n'ait sa consolation : premièrement, la paix du cœur et le témoignage de la conscience. Secondement, la certitude que nos peines ne sont pas perdues. Troisièmement, la soumission aux ordres de Dieu, qui en nous refusant les consolations sensibles de la vertu, consulte plus nos intérêts que nos penchants. Quatriémement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même temps que nos violences abattent l'amour-propre. Cinquièmement, les secours extérieurs de la piété qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement et dans la sécheresse. Sixièmement, la tranquillité de la vie et l'uniformité des devoirs qui ont succédé aux fureurs des passions. Septièmement, la foi qui nous rapproche l'éternité, et nous découvre le néant de tout ce qui passe. Que de ressources pour un cœur fidèle! et par conséquent quelle disproportion entre les peines de la vertu et celles du crime!

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; et les premiers fidèles qui sacrifioient pour Jésus-Christ leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne se plaignoient pas de l'amertume de son service, et ne croyoient pas acheter assez cher la gloire d'être de ses disciples, et la consolation de prétendre à ses promesses : ne devrions-nous pas en rougir?

Cessons donc de nous plaindre de Dieu; servons le comme il veut être servi de nous. S'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ses consolations à notre foiblesse; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore, qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs et nos hommages.

LE JEUDI DE LA PASSION.

LA PÉCHERESSE DE L'ÉVANGILE.

DIVISION. *Deux préjugés empêchent les hommes de se convertir. Premièrement, ils se figurent la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la cessation du crime, et ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils se représentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état sans douceur et sans consolation; et rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement les trouvent peu sensibles, parcequ'ils les trouvent toujours découragés. Or la conversion de notre pécheresse confond ces deux préjugés. I. Sa pénitence non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare. II. Sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes et sa douleur; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle.*

Ire Partie. *La pénitence de la pécheresse, non-seulement finit ses égarements, mais les expie et les répare tous;* et c'est en quoi consiste la véritable conversion du cœur.

1° Elle avoit fait un injuste usage de son cœur, il n'avoit jamais été occupé que des créatures; et née pour n'aimer que Dieu seul, il étoit le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t-elle connu son Sauveur, *ut cognovit*, dit l'Evangile, que rougissant de l'indignité de ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : première réparation de sa pénitence, son amour. Ne dites donc pas, lorsqu'on vous propose son exemple à suivre, que vous ne vous sentez point né pour la dévotion; et que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'est l'amour qui fait les véritables pénitents. Eh quoi! votre cœur ne seroit pas fait pour aimer son Dieu? vous seriez donc né pour la vanité et pour le mensonge!

2° Elle avoit fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les instruments de ses passions. La seconde réparation de sa pénitence est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égarements. Car ce ne sont pas les sentiments qui prouvent la vérité de l'amour; ce sont les sacrifices. Or, ces sacrifices, elle les pousse non seulement jusqu'à renoncer aux choses visiblement criminelles : elle en retranche même celles qui auroient pu passer pour innocentes; parcequ'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle auroit pu avoir d'en user encore. Et en effet, comme le pécheur en abusant des créatures perd le droit qu'il avoit sur elles; tout ce qui est permis à une ame innocente, ne l'est plus à celle qui a été assez malheureuse que de s'égarer. Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence : en vain paroissez-vous revenu des égarements grossiers des passions; si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien, quand même tous les attachements conservés ne seroient pas des crimes marqués votre cœur n'est pas pénitent.

3° Elle avoit fait servir jusque-là, par un assujétissement indigne, tous ses sens à la volupté et à l'ignominie; elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation et le dégoût des ministères les plus tristes, se prosternant aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant d'un torrent de larmes, les essuyant de ses cheveux, les baisant : troisième réparation de sa pénitence. Et en effet, il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont les plus opposées, les répriment insensiblement, et les rapprochent du devoir et de la règle. Autrement, en vous épargnant, vous deviendrez malheureux : car, dans la vertu, c'est abréger ses peines, que d'augmenter et multiplier ses sacrifices; et tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine et le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

4° Le dernier désordre enfin qui avoit accompagné son péché, étoit un scandale public dans le déréglement de sa conduite : scandale de la loi qui se trouvoit déshonorée dans l'esprit des païens répandus dans la Palestine; parceque témoins des égarements de notre pécheresse, ils en prenoient occasion de blasphémer le nom du Seigneur et de mépriser la sainteté de sa loi : scandale du lieu; car ses égarements avoient éclaté dans Jérusalem, la capitale du pays, d'où le bruit de tels événements se répandoit bientôt dans le reste de la Judée. Or elle répare tous ces scandales par sa pénitence : le scandale de la loi; ne se contentant pas de la pratiquer extérieurement après sa conversion, et d'une manière extérieure et pharisaïque, mais venant reconnoître Jésus-Christ qui en étoit la fin et l'accomplissement : au lieu que souvent nous devenons super titieux sans devenir pénitents, et nous remplaçons les abus du monde par les abus de la fausse dévotion. Le scandale du lieu : cette même cité qui avoit été le théâtre de sa confusion et de ses crimes, le devient de sa pénitence; et elle ne craint point d'avoir pour spectateurs de son changement, ceux qui l'avoient été de ses crimes : elle n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal; au lieu que nous : souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, nous les craignons dans la vertu; et les yeux du public qui ne paroissoient pas redoutables dans nos égarements, le deviennent dans notre pénitence.

IIe Partie. Les *consolations* et les *nouveaux plaisirs que la pécheresse trouve dans sa pénitence*. Elle est heureuse avec Jésus-Christ, par les mêmes endroits qui avoient fait ses malheurs dans le crime.

1° Un amour injuste avoit fait son premier crime, et la première source de tous ses malheurs : la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jésus-Christ, et la différence de cet amour divin et nouveau, d'avec cet amour profane qui jusque-là avoit occupé son cœur. Premièrement, différence dans l'objet : elle s'étoit attachée dans son déréglement, à des hommes corrompus, inconstants, perfides, etc., sa pénitence l'attache à Jésus-Christ, le modèle de toutes les vertus, la source de toutes les graces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches : l'excès de sa passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison; et cela pour des hommes

en qui elle ne trouvoit d'ordinaire que de l'ingratitude : au lieu que dans sa pénitence, tout lui est compté; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jésus-Christ sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jésus-Christ même. Troisièmement enfin, différence dans la certitude de la correspondance : l'amour de notre pécheresse pour les créatures avoit toujours été suivi des plus cruelles incertitudes; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jésus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée.

2° La seconde consolation de sa pénitence, c'est le sacrifice de ses passions : elle met aux pieds de Jésus-Christ tous les attachements de son cœur, tous les instruments déplorables de ses vanités et de ses crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs; elle ne sacrifie que ses inquiétudes et ses peines. On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Il est donc vrai que notre pécheresse en sacrifiant ses passions, et tout ce qui les suit, met aux pieds de Jésus-Christ ses liens, ses troubles, ses servitudes, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or quand la vertu n'auroit point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions, de ne faire plus dépendre son bonheur, de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures, etc. Votre foi vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse, *allez en paix*. Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie.

3° Enfin son péché l'avoit avilie aux yeux des hommes; car le monde qui autorise tout ce qui conduit au dérèglement, couvre toujours de honte le dérèglement lui-même. Mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette pécheresse si méprisée, si décriée dans le monde, trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur; il la loue par les endroits même les plus glorieux selon le monde : la bonté de cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour; il l'élève au-dessus du Pharisien, etc. Tel est le pouvoir admirable de la vertu; elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes : elle rétablit une réputation perdue; elle efface des taches que la mal guité des hommes eût rendues immortelles : enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées ne nous avoient attiré de honte et de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finissions notre honte et notre inquiétude avec nos crimes? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous alarment; mais plus nous différons, plus elles grossissent. Craignons-nous de ne pouvoir soutenir la sainte tristesse de la pénitence : puisque nous avons pu porter jusqu'à ce jour les troubles secrets, les amertumes, les dégoûts, les tristes agitations du désordre, ne craignons plus celles de la vertu; d'autant plus que la grace adoucit et rend aimables les peines de la piété, et que celles du crime n'ont point d'autre adoucissement que l'amertume du crime même.

LE JOUR DES RAMEAUX.

DE LA COMMUNION.

DIVISION. *Trois sortes d'épreuves sont nécessaires pour s'approcher dignement de Jésus-Christ. I. Une épreuve de changement. II. Une épreuve de pénitence. III. Une épreuve de ferveur.* Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat.

Ire Partie. Une *épreuve de changement*. Ainsi : si vous n'avez pas recouvré par un sincère repentir la grace de la sainteté et de la justice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jésus-Christ vous est interdite. Comme c'est un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or porterez-vous à l'autel un cœur véritablement pénitent et changé? Examinons vos démarches. Vous allez confesser vos iniquités aux pieds d'un prêtre : je pourrois vous demander si vous choisirez le plus habile et le plus éclairé; si, dans la discussion

de votre conscience, vous serez un juge éclairé et sévère envers vous-même, et si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras et à la multitude de vos crimes : mais je vous demande si venant mettre vos péchés aux pieds d'un prêtre, vous venez y laisser vos passions; si vous portez au tribunal ce desir sincère de réparer le passé; si vous prenez tout de bon des mesures pour commencer, pour vous retirer sans délai des occasions; si vous arrangez déja par avance, dans votre esprit, vos devoirs, vos liaisons, en un mot tout le détail de vos mœurs, etc., etc. Car voilà les soins et les inquiétudes qui occupent une ame touchée, sur le point d'une sincère conversion; et ce n'est que par là que vous pouvez connoître si vous êtes revenu de bonne foi de vos égarements, et si vous êtes une nouvelle créature. Car si vous ne mettez entre vos désordres et votre confession, que l'intervalle d'un léger examen; si au sortir de l'autel, et la solennité passée, tout doit aller encore le même train; si on ne doit pas avoir plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés; en vous approchant de l'autel, vous venez manger et boire votre condamnation. Peut-on croire, en effet, que ce court intervalle qui s'est passé entre vos crimes et votre rechute, ait été précisément le moment de votre justification? Ce n'est pas qu'on prétende que la divine eucharistie doive vous établir dans un état de justice tellement fixe et permanent, que vous ne puissiez plus en déchoir : qui ne sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle sur la terre? mais on voudroit au moins qu'une communion ne fût pas l'affaire d'une journée. Celui qui mange ma chair, et qui boit mon sang, dit Jésus-Christ, demeure en moi et je demeure en lui. Il ne dit pas, il s'unit à moi; mais, il y demeure et je demeure en lui. Donc, dit saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jésus-Christ, et qui ne le conserve pas, il a mangé et bu sa condamnation.

Ainsi voulez-vous savoir si, dans ces jours solennels, vos communions sont des profanations ou des graces; voyez quel en est le fruit, et quels changements elles opèrent en vous : si au sortir de l'autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

IIe Partie. Une *épreuve de pénitence*. Sans vouloir rappeler ici l'ancienne pratique de l'Église, dites-moi, convient-il que de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous alliez d'abord recevoir Jésus-Christ? ne devez-vous pas au moins avant de vous consoler avec les Justes, répandre quelque temps des larmes avec les pénitents; au sortir du tribunal, la communion vous tiendroit-elle lieu de pénitence? elle qui doit en être la récompense et la consolation, comme disent les saints? Un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'autel qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières : mais parcequ'une sage dispensation a changé cet usage, vous ne devez pas supposer, qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis; l'usage n'a rien changé à la loi : l'Église s'est relâchée sur les épreuves publiques; mais elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières; parceque le corps de Jésus-Christ n'exige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence précédassent la communion pascale, afin d'apprendre aux fidèles qu'il doit y avoir un intervalle entre les désordres et la table du Seigneur.

Je sais que cette maxime peut avoir ses exceptions; que les lois de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité et de condescendance; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'on s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit. Mais je dis que la régle ordinaire, c'est que la communion pour un grand pécheur doit être encore aujourd'hui le fruit et le prix et non la première démarche de sa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Eglise presse, et ne laisse pas de lieu au délai et aux longues épreuves. Mais peut-on croire de bonne foi que l'Eglise regarde une communion indigne comme l'accomplissement du devoir pascal, et qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs et les rebelles? En communiant mên-

indignement, vous évitez ses censures : parcequ'elle ne juge que ce qui paroît; mais vous n'évitez pas les anathèmes du ciel, qui juge des profanations secrètes. Eh! l'Eglise auroit-elle prétendu, en faisant une loi de la participation du corps du Seigneur, autoriser la témérité et les profanations des pécheurs? Elle vous ordonne de participer aux saints mystères en ces jours solennels; mais elle suppose que vous en approcherez avec une conscience pure, et des dispositions dignes de ce sacrement adorable : et elle vous ordonne en même temps de différer, si vous n'êtes pas en état; elle consent que ses ministres vous marquent un autre temps que le sien pour satisfaire au devoir pascal. Votre pâque véritable sera le jour où vous communierez dignement : l'Eglise n'en connoît point d'autre; et le fruit de ce sacrement n'est pas attaché aux jours, mais à l'innocence et à la piété de ceux qui y participent.

IIIe Partie. Une *épreuve de ferveur*. C'est cette ferveur si nécessaire qui manque pourtant à la plupart des pécheurs dont nous parlons, et qui fait craindre qu'ils ne viennent manger et boire leur condamnation. Car quel est le motif qui les conduit la plupart à la table sainte en ces jours solennels? est-ce un profond sentiment de leur foiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à les fortifier, et une sainte faim de Jésus-Christ? Hélas! la plupart voient approcher avec un chagrin secret la solennité sainte : cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous leurs plaisirs; et ce n'est enfin que la crainte des foudres et des anathèmes de l'Eglise, qui les traîne malgré eux au festin du père de famille. Ils ne sentent pas que la privation du corps de Jésus Christ est la plus terrible peine dont l'Eglise puisse frapper ici-bas les fidèles; puisque la divine eucharistie est la seule consolation de notre exil, le remède journalier de nos foiblesses, et la ressource universelle de tous nos besoins.

Mais il faut, disent-ils, des dispositions si parfaites pour en approcher; il est vrai : mais, ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine eucharistie, qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déja ébauchées; et une communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons, plus la tiédeur augmente; plus les passions croissent, plus Jésus-Christ diminue dans notre cœur, plus l'homme de péché augmente et se fortifie. Aussi les communions au temps pascal ne sont inutiles, ou plutôt pernicieuses, qu'à ces ames mondaines qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solennels, et qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre.

Nos pères autrefois s'éloignoient de leur patrie et de leurs enfants, nos rois s'arrachoient aux délices de leur cour et traversoient les mers, pour aller dans cette terre consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds : en la voyant, ils versoient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse et de religion, et ne pouvoient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappeloient les actions, les mystères et les prodiges d'un si bon maître. Il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois saint Chrysostôme à son peuple : venez à l'autel; ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est lui-même : tous les lieux qui environnent ses autels sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. Un si grand avantage devroit enflammer nos desirs, et nous attirer avec empressement à la table sacrée. Cependant nous regardons le devoir pascal comme une servitude pénible; nous en faisons un devoir de pure bienséance; nous n'y venons que comme des esclaves; et la table de Jésus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints, si la loi de l'Eglise nous laissoit libres. Faut-il s'étonner, après cela, si la fête de Pâques voit plus de profanateurs et de Judas, que de véritables disciples? Aussi, si l'Apôtre, dans un siècle où la divine eucharistie faisoit des martyrs, ne cherche point ailleurs, que dans des communions indignes, la source des calamités publiques; quelles marques terribles de la colère de Dieu ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, et y profaner la chair adorable de Jésus-Christ! et ne les éprouvons-nous pas, ces marques de la colère divine?

Mais les afflictions temporelles ne sont pas les suites les plus terribles des communions indignes. *Celui qui mange et boit indignement*, dit l'Apôtre, *il mange et*

boit sa propre condamnation. C'est-à-dire que le pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort qu'il s incorpore avec lui-même, et qui devient sa propre substance; c'est-à-dire que les sacrements profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour, parceque l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement en sont presque toujours les tristes suites Aussi parmi les bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre mérita la grace de la pénitence; mais le seul profanateur de l'eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre et comme un désespéré; et si le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime est plus secret, il n'en est en cela même que plus terrible; il les frappe d'un anathème invisible, et les marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi tous ces pécheurs, qui, après des mœurs licencieuses, n'apportent en ces jours saints à la table du Seigneur point d'autre préparation, qu'une confession précipitée, tombent après la solennité dans des égarements encore plus déplorables que les passés : parceque la communion a répandu de nouvelles ténèbres sur leur cœur; les mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi, et le pain du ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde et de la terre.

LE VENDREDI SAINT.

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR J.-C.

DIVISION. *La mort de Jésus-Christ renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le mystere de la croix. I. Une consommation de justice du côté de son Pere. II. Une consommation de malice de la part des hommes. III. Une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ.*

Ire PARTIE. Une *consommation de justice du côté du Père.* Dieu doit à toutes ses perfections la punition du péché; mais sa justice en punissant le pécheur ne trouve rien en lui qui puisse la dédommager et la satisfaire : car l homme a pu offenser Dieu, mais l'homme n'a pu réparer l'offense. Il falloit donc qu'une victime, seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, fût substituée à la place du pécheur, afin que la justice de Dieu pût être satisfaite. Tel est le dessein de la sagesse et de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes : il vient réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu

Or le péché renferme trois désordres : premièrement, un désordre dans l'esprit, par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue. Secondement, un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu Troisièmement, un désordre dans les sens qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auroient dû suivre. Le Sauveur dans son agonie expie aujourd hui ces trois désordres par des peines proportionnées.

1° La justice divine s'applique à contrister l'esprit de Jésus Christ en y retraçant les plus vives horreurs du péché, et c'est ainsi qu'est expié le désordre que le péché cause dans l'esprit. Ce qui en diminue d'ordinaire l'horreur dans les hommes, c'est, premièrement, un défaut de lumière, parceque notre ame toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles. Mais l'ame sainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité et de lumière, voit le péché dans toute son horreur; elle en voit le désordre, l'injustice, et toutes les suites déplorables : depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt l'histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse : elle rappelle même en particulier l histoire de chaque pécheur. Voilà les horreurs dont cette ame sainte se trouve chargée devant son Père. Secondement, le défaut de zèle est encore une cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parceque nous l'aimons peu. Mais l'ame sainte de Jésus-Christ, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense et plus ardent que celui de tous les chérubins; ah! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. Troisièmement, la dernière cause qui diminue en nous

l'horreur du péché, c'est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons en naissant avec l'idée du crime; et il nous paroît moins hideux, parcequ'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'ame sainte du Sauveur ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime; et avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous les vices des pécheurs. En vain voudroit elle détourner l'innocence de ses regards de cet objet affreux; la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle.

2° Pour réparer le second désordre du péché, qui est le désordre du cœur, le justice du Père couvre le Fils de toute la honte du péché. Premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement: son ame sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort. Secondement, il est humilié dans le secours qu'il reçoit d'un ange: et par là il est abaissé en quelque sorte au-dessous de ces esprits bienheureux qui ne s'approchoient de lui auparavant que pour le servir et l'adorer. Troisièmement, il est humilié par le sommeil et par la fuite de ses disciples, que le spectacle de son agonie ne touche pas. Voilà les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie.

3° Pour expier le troisième, désordre du péché qui est le plaisir injuste; la douleur violente de son ame, à la vue du supplice que son Père lui prépare, est la troisième circonstance de son agonie. La justice du Père présente distinctement et en même temps à l'ame du Sauveur tout l'appareil de la croix, la nuit du prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal. Ces images affreuses la crucifient par avance; et une sueur de sang qu'on voit couler à terre, est le triste fruit des pénibles efforts qu'il fait pour porter le poids de ses maux. Voilà jusqu'où ce Dieu que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes.

IIe PARTIE. *Consommation de malice de la part des hommes.* La malice des hommes est portée aujourd'hui dans son plus haut point.

1° Dans la foiblesse ou la perfidie des disciples, qui le trahissent, ou qui l'abandonnent, ou qui le renoncent.

2° Dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent et qui le condamnent, sans que le repentir de Judas les touche, quoique jamais témoignage ne fût moins suspect que le sien; sans que le silence surnaturel de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge, leur fasse la moindre impression.

3° Dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Et jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté, et combien de crimes ne commet-il pas en un seul! Premièrement, une injustice monstrueuse, préférant Barabbas, un insigne malfaiteur, au Sauveur des hommes. Secondement, une fureur aveugle; un magistrat païen n'ose passer outre à la condamnation de Jésus-Christ, et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité. Troisièmement, une noire ingratitude: autrefois touchés des bienfaits de Jésus-Christ, ils avoient voulu l'établir roi sur eux; aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César, et ils rejettent le fils de David.

4° Dans la foiblesse de Pilate, qui malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent. On voit dans la conduite de ce magistrat corrompu toutes les démarches d'une indigne lâcheté. Premièrement, il reconnoît qu'il n'a ni la connoissance nécessaire pour juger Jésus-Christ, puisqu'il ignore la loi sur laquelle roulent les accusations; ni l'autorité, puisque le Seigneur n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine: cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il entreprend de juger Jésus-Christ. Secondement, ce n'est pas la crainte de commettre une injustice, c'est la crainte de perdre les bonnes graces de César qui le touche. Troisièmement, c'est des ennemis déclarés du Sauveur qu'il s'informe quel est son crime. Quatrièmement, il interroge Jésus-Christ; il est touché et frappé de sa réponse, il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel: cependant il ne le délivre pas. Cinquièmement enfin effrayé des songes de sa femme il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode: sous prétexte que Jésus-

Christ étant Galiléen, c'étoit à ce prince à juger de sa cause, quoiqu'il dût bien voir que ce n'étoit pas là que Jésus-Christ trouveroit des défenseurs.

5° Dans la barbarie des soldats, qui déchirent la chair adorable du Sauveur, et qui ajoutent les insultes et les outrages les plus sanglants aux traitements les plus cruels.

IIIe PARTIE. *Consommation d'amour du côté de Jésus-Christ.* En effet : ce n'est que dans son cœur, que nous devons chercher les raisons et les motifs de son supplice : ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la foiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux qui l'a mis à mort, c'est son amour; cet amour divin qui brûle son cœur, est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret de s'immoler sans cesse, même après sa mort.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul, et demande qu'on épargne ses disciples ; qu'il est plus touché des maux qui menacent l'infidèle Jérusalem, et en général des malheurs prêts à fondre sur nous et sur tous ceux auxquels leurs iniquités rendront l'effusion de son sang inutile, que du supplice affreux qu'on lui prépare.

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient ; il recueille ce que leur barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père.

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer il se forme encore un disciple.

Amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple bien-aimé à sa mère.

Enfin ce divin Sauveur n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre, il expire, déclarant que tout est consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour.

LE JOUR DE PAQUES.

SUR LES CAUSES ORDINAIRES DE NOS RECHUTES.

DIVISION. *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus ; d'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, dont celle de Jesus-Christ est le modèle, est si peu constante et si peu durable? J'en trouve trois causes. I. Les précautions négligées après la conversion. II. Les résolutions violées. III. Les réparations omises.*

Ire PARTIE. Les *précautions négligées.* Première cause des rechutes, les précautions de nécessité et les précautions de pure sûreté que l'on néglige.

1° Les précautions de nécessité. J'appelle ainsi la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, et où nous voyons une chute inévitable. On ne les fuit pas et on retombe, parcequ'on se promet désormais à soi-même plus d'attention et plus de fidélité lorsqu'on s'y trouvera. On se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre. On se fait à soi même mille raisons spécieuses, pour ne pas s'en éloigner, tandis que nous voyons que Jésus-Christ après sa résurrection, quoiqu'il n'eût plus à craindre pour sa vie glorieuse, ne l'expose pourtant point à la fureur des Juifs. Or je dis premièrement, qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir. Secondement, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, et qui peut encore le devenir pour vous. Troisièmement, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve ; puisque mille fois dégoûté de votre passion, la même occasion vous a cependant toujours retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le péril deviendra moindre ; et je vous dis de la part de Dieu que toute disposition qui nous conduit au péril, est profane et criminelle : parceque la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre foiblesse.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce seroit un éclat qui donneroit lieu à des soupçons dont jusqu'ici vous avez su vous défendre; et je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense : que les soupçons naissent plus de votre assiduité, qu'ils ne naîtront de votre éloignement; qu'après tout il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagements indispensables de bienséance et de devoir : que les rompre, ce seroit ruiner sans ressource votre fortune; et je vous dis de la part de Dieu que votre premier devoir est de lui obéir, qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son ame.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; et je vous dis de sa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous, et qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend nécessaire.

Vous dites que vous voudriez inspirer les nouveaux sentiments que Dieu vous donne aux personnes qui vous ont séduit; et je vous dis de la part de Dieu, qui vous a établi guide et pasteur de votre frère : Vous n'êtes pas encore bien affermi, et vous pensez déja à donner la main aux autres! commencez par pleurer vos passions propres avant de corriger les passions d'autrui; les seules fonctions d'un pécheur sont les larmes, le silence, la retraite et la prière.

2° On néglige encore plus les précautions de pure sûreté, et cette négligence devient un principe certain de rechute. Une ame qui revient à Dieu après le péché, doit se regarder comme un malade frappé dans toutes ses puissances, dans le cœur, dans l'esprit, dans l'imagination, etc. La grace qui a guéri ses plaies lui en a encore laissé les impressions et les foiblesses : dans ce nouvel état de justice, cette grace ne peut donc se conserver que par des précautions infinies. Cependant vous voulez vivre au sortir des sacrements et dans cet état de foiblesse, comme des Justes solidement établis, et qui n'auroient plus à craindre. Vous fuyez les occasions qui vous ont séduit, et vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire. Le crime vous alarme; le danger ne vous touche pas : vous ne changez rien au fond de votre vie; vous n'en voulez retrancher que le désordre : vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber; et que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier, et un changement universel de conduite.

Mais remarquez que Jésus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle; tout est nouveau et changé en lui : ce n'est plus cet homme de douleur chargé de nos infirmités et de nos misères, c'est un roi glorieux; en un mot, sa résurrection est une vie toute nouvelle : tel est le modèle d'une vie ressuscitée. En effet, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grace : car, premièrement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule et la corruption de notre cœur, hélas! pourrons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes?

Secondement, le passé devroit ici nous tenir lieu de preuve. La résolution que nous venons de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déja formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances : d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux? vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr; d'où vient donc que malgré ces précautions, que vous croyiez seules essentielles, vous êtes toujours retombé? C'est que content d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit vous y conduire. Quand même vos résolutions seroient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, et votre cœur plus touché, les suites seront encore les mêmes; parceque ce qui fait persévérer dans la grace, n'est pas la vivacité des sentiments qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient. Il ne faut donc pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle : les premières impressions de la grace, en certains cœurs surtout, sont toujours vives et ardentes; mais la vie chrétienne n'est pas dans des sentiments passagers, elle est dans une fidélité constante et durable.

Vous répondrez peut-être que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables, et que vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part.

A cela je réponds, premièrement, qu'il est vrai que les périls où l'ordre de Dieu et les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard; que Pierre sur les flots étoit plus en sûreté que Jonas dans le navire : mais que si nous sommes de bonne foi, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent. Secondement, que si vous vouliez bien remplir toutes les obligations de votre état, vous y trouveriez presque plus d'occasions de vertu que de chute.

Les gens du monde se rassurent peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels ils vivent, ne font aucune impression marquée sur leur cœur; pourquoi donc les leur interdiroit-on ?

A cela je pourrois répondre, premièrement : que les impressions du mal sont quelquefois d'autant plus dangereuses, qu'elles sont moins sensibles. Secondement, que souvent l'insensibilité qu'on se trouve dans les occasions les plus dangereuses, n'est pas une marque que nous en sortions innocents, mais que nous y sommes entrés plus corrompus; enfin, qu'une preuve que vous n'êtes pas de bonne foi, lorsque vous vous vantez que rien ne fait impression sur votre cœur, c'est que lorsque vous revenez enfin de vos égarements, vous nous alléguez sans cesse votre foiblesse, et le malheur d'un tempérament fragile pour les excuser.

IIe Partie. *Résolutions violées après la conversion.* Seconde cause des rechutes. Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus : parceque sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses : pour nous, nous avons fait à Dieu mille promesses en approchant du tribunal sacré; mais les accomplissons-nous après être ressuscités? Hélas! ces résolutions si essentielles à notre salut, n'ont presque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : bientôt le plan que nous nous étions forme d'une vie nouvelle n'a plus subsisté, même dans le souvenir. Voilà la grande source des rechutes après la solennité sainte.

1° Parceque nos résolutions renfermoient les moyens uniques de notre persévérance; et que c'est une chimere de se flatter qu'on persévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auxquels notre persévérance est attachée.

2° Dieu vous ayant inspiré ces résolutions, à vous, dans les premiers moments de votre conversion, il vous avoit fait connoître que c'étoient là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grace reçue; vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener.

3° C'est que la conscience accoutumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoutume peu à peu à renouveler sans remords ses crimes.

4° C'est que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avoit opéré en nous ces mouvements de salut; il semble que les graces de Dieu vous fatiguent : or une ame que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes; il la vomit, il la rejette et l'abandonne à elle même.

IIIe Partie. *Réparations omises après la conversion.* Dernière cause de nos rechutes. Tout est réparé par la résurrection de Jésus-Christ : pour nous, notre dernière vie ne répare jamais qu'à demi les désordres de l'ancienne. Nous omettons :

1° Les réparations de pénitence. Après une vie toute dans les sens, dans la volupté, dans l'ivresse des plaisirs, on ne voit ni retranchement, ni austérité, ni souffrance : on veut bien sortir du crime, parcequ'on en est fatigué, parceque c'est une vie d'agitation et de tumulte qui ne convient plus, parceque la conscience crie; mais on ne se propose dans la vertu que l'exemption du crime même : on secoue le joug du péché, mais on ne s'impose pas le joug de Jésus-Christ.

2° Les réparations de justice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain, on se contente de renoncer à certains vices criants qui étoient à charge; mais d'en venir à certaines discussions qui auroient des suites, et qui nous engageroient en des démarches désagréables, on n'y pense pas, et de là tant de murmures contre la piété.

3° Les réparations de scandale. Je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, et par un usage outré et continuel de médisance : on ne répare pas ce scandale; ou, si on le répare, c'est en ne faisant plus à la vérité le public confident

de ces discours empoisonnés, mais en les confiant à un petit nombre de personnes devant lesquelles on se donne d'autant plus de licence qu'on se contraint devant le public.

Voulez-vous donc ne plus retomber, et persévérer dans le service de Dieu, ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de vo re pénitence; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre foiblesse, n'omettez plus des réparations qui renferment le seul remède de vos crimes.

LE LUNDI DE PAQUES.

DE LA FAUSSE CONFIANCE.

DIVISION. *I. Point de disposition plus insensée que celle du pecheur qui présume sans travailler à se corriger, ou la folie de la fausse confiance. II. Point de disposition plus injurieuse à Dieu, ou l'attentat de la fausse confiance.*

Ire PARTIE. La *folie de la fausse confiance.* Tout pécheur est dans l'incertitude de son salut, non dans cette incertitude commune à tous les fidèles, mais dans une incertitude bien plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas un état douteux de justice dans le pécheur, mais qu'elle est foudée sur un état certain de péché, et sur un repentir dont personne ne peut lui répondre. Or je dis que présumer dans cet état, sans travailler à se corriger, c'est le comble de la folie. Car le pécheur ne sauroit nier qu'il ne soit douteux du moins s'il se relèvera, ou s'il demeurera jusqu'à la fin dans son péché : et il ne doit pas se rassurer sur ce qu'il est plein de bons desirs; car qui ne sait que les plus grands pécheurs sont ceux qui desirent quelquefois le plus leur conversion? Quand donc le doute ne seroit ici qu'égal, est-il raisonnable d'être tranquille? mais le pécheur n'en est pas là; il s'en faut bien que les choses soient égales. Dans ce doute affreux que le pécheur peut se former, Mourrai-je dans mon péché, n'y mourrai-je point? le premier parti est infiniment plus certain; car, premierement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue; il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste, dont personne ne peut vous répondre. Secondement, il vous faut un secours singulier, rare, refusé à presque tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir. Troisiémement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos penchants.

Mais, de plus, le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, et où tout paroît conclure contre lui; mais encore il présume malgré la certitude morale où la foi nous apprend qu'il est de sa perte. Car, premièrement, vous attendez que Dieu vous convertisse; mais comment l'attendez-vous : en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grâce. Secondement, la grace n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux desirs : or priez-vous, du moins sollicitez-vous, imitez vous l'importunité de la veuve de l'Evangile, travaillez-vous à l'attirer, cette grace, par l'aumône et d'autres bonnes œuvres? Troisiémement, la grace de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez; cependant il n'est guère de pécheur qui en soit plus indigne que vous, par le caractère de vos désordres, par l'abus que vous avez fait des graces de Dieu, etc. Vous le savez encore mieux.

Mais, dit le pécheur, l'âge mûrira les passions, les occasions qui entraînent, les attachements qui arrêtent, les circonstances ne seront pas toujours les mêmes, et il se flatte qu'alors il se convertira. Quelle illusion! Car, dites-moi, lorsque vous vous promettez que Dieu vous fera un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or ce changement nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui? Premièrement, vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables? Secondement, les graces seront-elles à l'avenir on plus fréquentes ou plus victorieuses? Troisiémement, ajoutons que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes : or, plus

vous aurez de crimes à expier, plus votre satisfaction devra être rigoureuse, et par conséquent plus votre pénitence sera difficile. Quatrièmement, écoutez une dernière raison qui doit vous convaincre. Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir comme un sentiment de grace et de salut, et que le Seigneur ne vous livre pas encore à tout l'endurcissement du péché; mais si le Seigneur vous visitoit dans sa miséricorde, il vous inspireroit des troubles et des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience, parceque c'est par là que commencent toutes les opérations de sa grace : donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu exerce sur vous le plus terrible de ses châtiments, je veux dire son abandon et le refus de ses graces; vous vous rassurez donc sur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus justes frayeurs. Ce qui trompe la plupart des pécheurs, c'est qu'au lieu que la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs, il leur plaît de la regarder comme un de ces miracles soudains, qui dans un clin d'œil change la face des choses, et crée en un instant l'homme nouveau.

IIe Partie. *La fausse confiance outrage Dieu.* Le pécheur qui sans vouloir sortir des désordres se promet un changement, allègue pour justifier sa présomption : premièrement, la puissance de Dieu, qui peut en un instant changer sa volonté. Secondement, sa justice, qui ayant pétri l'homme foible, doit avoir égard à notre foiblesse. Troisiémement, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or je dis qu'il est aisé de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler.

1° Dans sa puissance. Car lorsque vous concevez un Dieu puissant et maître des cœurs, vous concevez en même temps une puissance réglée par la sagesse : or le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle. Car sa divine sagesse seroit-elle assez justifiée devant les hommes, si la grace de la conversion étoit enfin accordée à la fausse confiance? il s'ensuivroit donc de là que pour mériter la plus grande de toutes les graces, il suffiroit de l'avoir mille fois rejetée; ainsi le juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'auroit rien au-dessus du pécheur, qui se l'est toujours promis sans s'être jamais mis en peine de le mériter : ajoutez à cela que si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvoit servir de ressource à un pécheur présomptueux, sur ce fondement il faudroit se promettre la conversion de tous les hommes, des infidèles, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Cependant voudriez-vous là-dessus que votre destinée courût le même risque que celle d'un sauvage?

2° La fausse confiance outrage Dieu dans sa justice. Le pécheur se persuade qu'étant né avec des penchants violents pour le plaisir, ses égarements sont plus dignes de la pitié du Seigneur que de sa colère.

Mais, premièrement, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur; qu'étant l'ouvrage de l'homme et la peine de son péché, Dieu doit la punir lorsque vous y succombez. Secondement, que quelle que soit la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses desirs. Troisiémement, que si vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille secours; des sacrements, de l'instruction, des inspirations continuelles de la grace, peut-être même du secours particulier d'une éducation sainte et chrétienne.

Mais, sans s'arrêter à ces raisons, dites-moi, cette foiblesse dont vous vous plaignez, et à laquelle vous espérez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage et le fruit de vos déréglements particuliers? comment donc comptez-vous que ce qui doit irriter Dieu contre vous, sera capable de l'apaiser? La seule conclusion sensée et légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre foiblesse, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres.

3° La fausse confiance outrage Dieu dans sa miséricorde. Si l'on a tout à craindre de la justice divine, dit le pécheur, d'un autre côté les miséricordes de Dieu sont infinies : quand sa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs assez pressants en elle-même? Mais, je vous demande : quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire : qu'il ne punit jamais le crime, qu'il n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'a pas crée

l'homme pour le rendre éternellement malheureux ; qu'il seroit obligé de damner tous les hommes, si tout ce que nous disons étoit vrai. Rien de plus frivole que tout cela; et penser de la sorte, n'est-ce pas outrager sa miséricorde? Que voulez-vous donc dire, qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé et humilié ; et voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché. Convertissez-vous au Seigneur, et alors confiez-vous au Seigneur; quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient à lui.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

DE LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

DIVISION. *I. Quelles sont les sources secrètes de notre revolte contre la volonté de Dieu. II. Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte.*

Ire PARTIE. Les principales *sources de notre révolte contre la volonté de Dieu* sont, premièrement, une vaine raison qui rappelle toujours les voies du Seigneur au jugement de ses propres lumières : secondement, un fonds d'amour-propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes : troisièmement, une fausse vertu, qui sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même.

1° Une vaine raison. Marie pouvoit opposer bien des doutes à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le temple; cependant elle obéit, et nous apprend par là que c'est au Seigneur à vouloir, et à la créature à se soumettre. Pour nous, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. S'agit-il de ses voies générales sur le salut de tous les hommes, on n'entend tous les jours dans le monde que des réflexions insensées là-dessus : Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas sauvés? pourquoi Dieu a-t-il rendu le salut si difficile? pourquoi a-t-il fait les hommes si foibles? etc. Mais s'il y a nécessairement des mystères incompréhensibles au reste des sujets dans le conseil des souverains, pourquoi n'y en auroit-il point dans les conseils de Dieu? et s'il faut, dit l'Écriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples; le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines, seroit-il moins respectable? Si ce que nous connoissons de ses œuvres nous paroît si divin et si admirable, concluons que ce que nous n'en connoissons pas l'est aussi. Mais ce n'est pas tout. S'agit-il des desseins éternels de Dieu sur nos destinées particulières, nous condamnons sa conduite à notre égard : nous nous en prenons à sa providence de nous avoir placés en certaines situations où notre foiblesse trouve des écueils inévitables; et nous ne pensons pas que Dieu proportionne les graces aux états; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous; et que la plupart des dangers et des occasions dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places.

2° Un amour excessif et déréglé de nous-mêmes. Marie nous donne encore ici l'exemple de sa soumission à la volonté de Dieu. A ne consulter que les sentiments humains, tout lui eût fourni des prétextes pour s'y soustraire, et refuser de venir au temple s'assujétir à la loi de la purification; les intérêts de sa maternité divine, le prodige de son enfantement, la honte même de sa pauvreté et de la modicité de son offrande : mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair; persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous, c'est le sacrifice de nous-mêmes. Pour nous, comme nous rapportons tout à nous-mêmes, et que nous vivons comme si l'univers entier n'étoit fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre; et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers et le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. De là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité; et tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, notre orgueil, nos projets, nous aigrit et nous révolte. De là, secondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos desirs, nous

ne sommes jamais contents de notre état, de notre élévation, de nos places ; et parceque nous n'avons pas tout ce que nous desirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons. De là, troisièmement, comme nous regardons tout ce que nous desirons comme notre partage ; les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme un bien qu'on nous ravit injustement. De là, quatrièmement, comme nous croyons avoir seuls la sagesse en partage ; tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure : nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places et des faveurs : sans penser qu'il se peut faire que les hommes aient tort, et fassent des choix injustes, mais que Dieu a toujours raison, et se sert de leurs méprises pour accomplir les desseins éternels de sa providence.

Pensons de la sorte ; alors le monde, le gouvernement des états et des empires, offrira à nos yeux un ordre et une sagesse admirable, parceque nous y verrons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes, par la volonté de qui, tout se fait, et qui par des ménagements inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes. Mais si vous séparez Dieu du spectacle de l'univers, si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, le monde n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble, où l'on ne voit point d'ordre, parcequ'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secrète et l'usage.

3° Une fausse vertu, qui résiste à Dieu sous prétexte de le chercher : dernier écueil, que l'exemple de Marie nous apprend à éviter. En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son fils, elle devoit, ce semble, se soustraire à la loi de la purification, qui ne paroissoit propre qu'à confirmer l'incrédulité de son peuple, en le faisant passer pour le simple fils de Marie et de Joseph. Mais Marie se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu ; et rien ne lui paroît plus sûr même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte : et véritablement rien n'est bon pour nous, que ce que Dieu veut ; et toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu. C'est par là cependant que la piété manque presque toujours ; et nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées. Premièrement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais : nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état de notre tiédeur et de nos infidélités dans le service de Dieu. Troisièmement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher, et vivre contents de nous-mêmes. Quatrièmement, si les pécheurs revêtus de l'autorité publique mettent quelque obstacle à notre zèle, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux. Cinquièmement, les déréglements de nos proches, de nos maîtres, de nos égaux avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables ; et nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier et de les aigrir : au lieu que la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu ; les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui même, et les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, et qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence.

IIe Partie. Les *avantages qui accompagnent la soumission à la volonté de Dieu.* Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent, et les regrets inutiles sur le passé.

Or, 1°, la soumission à la volonté de Dieu nous fait attendre, comme Marie, l'avenir sans inquiétude. Quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son fils, ne devoit-elle pas jeter dans son ame sainte ! Cependant comme le Prophète, elle jette toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu ; et sa tranquillité est parfaite parceque sa soumission est entière.

Pour nous, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de notre vie : et nous ne sommes malheureux, que parceque nous ne savons pas nous renfermer dans le moment présent : nous nous tourmentons sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas son mal. Toute notre vie n'est qu'agitations, que troubles, que craintes, que précautions : mais une ame soumise à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis, qui agitent les enfants du siècle, parcequ'elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils de sa providence; et que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés immuables : que d'ailleurs on ne risque rien, en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver. Ce n'est pas que la religion autorise la paresse et l'imprudence : le fidèle travaille comme si tout dépendoit de lui ; mais il est tranquille sur l'événement, parceque tout dépend de Dieu. Ainsi la prudence est commune au fidèle et au mondain; mais la paix et la tranquillité n'est que pour le fidèle. Et quand je dis que la prudence leur est commune, c'est le nom seul qui leur est commun; car il y a bien de la différence entre une prudence chrétienne et soumise à Dieu, et une prudence tout humaine. La prudence du fidèle, dit saint Jacques, est, premièrement, chaste et innocente; elle ne connoît de mesures légitimes que celles que la conscience permet, et que la religion approuve : celle du pécheur, au contraire ne compte pour rien les crimes, pour arriver à ses fins. Secondement, celle du fidèle est tranquille, et amie de la paix; ses mesures sont toujours paisibles, parcequ'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu : celle du pécheur au contraire, est toujours agitée, parcequ'elle n'est jamais soumise. Celle du fidèle est modeste; il s'interdit les projets ambitieux, et n'a que des vues conformes à son état : celle du pécheur est insatiable. Quatrièmement, celle du fidèle est humble; il se défie toujours de ses propres lumières : celle du pécheur, au contraire, est pleine d'orgueil; il ne compte que sur l'habileté de ses mesures. Cinquièmement, celle du fidèle n'est point soupçonneuse : il aimeroit encore mieux tomber dans le piége, que de juger témérairement les intentions et les pensées de ses frères : la prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances. Sixièmement, celle du fidèle n'est point dissimulée; comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser : celle du pécheur n'est qu'une duplicité éternelle. Septièmement, enfin, celle du fidèle est pleine de miséricorde, et des fruits des bonnes œuvres; il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu, et les secours de la prière : le pécheur, au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation.

2° La seconde source de nos inquiétudes est une agitation infinie sur le présent. Rien n'arrive presque jamais selon nos desirs : mais une ame fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente. Tout étoit incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle : mais la volonté de Dieu est le seul dénouement de ses doutes, et la grande consolation de ses peines. Or ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est, premièrement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant, à qui tout est aisé; secondement, d'un Dieu sage, qui ne fait rien au hasard, qui voit les différentes utilités des situations où il nous place; troisièmement, d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux, qui nous aime, et qui ne veut que notre salut.

3° Les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines. Nous ne rappelons les événements fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir : nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Or c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle. Comme elle ne peut douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit aujourd'hui au temple, et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation que Dieu demande d'elle. Voilà la grande science de la foi. Le passé devroit être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les

volontés adorables du Seigneur sur les destinées des hommes : cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, et ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Tout passe, tout disparoît, tout s'écoule à nos yeux; et nous ne voyons Dieu nulle part : nous n'y voyons que les révolutions humaines. Les patriarches, bien différents de nous, voyoient Dieu partout; et repassant sans cesse sur les différentes voies par où sa sagesse les avoit conduits, ils y admiroient les ménagements ineffables de sa providence, et l'ordre de ses volontés adorables. Et voilà la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures : dans les autres histoires, on n'y voit agir que les hommes : mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout. Aussi nous apprend-elle à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'histoire de desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes; et c'est l'instruction que trouve à présent une ame fidèle dans le souvenir du passé: comme ce sera une des grandes consolations des Justes dans le ciel, de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événements de leur vie passée. Ils verront avec quelle bonté et quelle sagesse Dieu faisoit tout servir à la sanctification des siens; tandis que les pécheurs seront surpris et désespérés de voir que croyant vivre sans joug et sans Dieu en ce monde, ils étoient néanmoins entre les mains de sa sagesse, qui se servoit de leurs égarements, pour l'accomplissement de ses desseins éternels. Réflexion qui seule devroit rappeler tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur; puisque, qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu : ainsi en se révoltant contre lui, ils ne changent point les événements; ils ne font que multiplier leurs crimes.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

SECOND SERMON — SUR LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR SE CONSACRER A DIEU PAR UNE NOUVELLE VIE.

DIVISION. *Nous apprenons dans ce mystère les dispositions dans lesquelles il faut entrer pour se consacrer à Dieu par une vie toute nouvelle : nous y trouvons un esprit de sacrifice dans Jésus-Christ, qui s'offre à son Père; et un esprit de fidélité dans Marie, qui l'offre. Or voilà les deux dispositions qui rendent la conversion sincère et durable, et l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu. I. Un esprit de sacrifice, qui ne réserve rien en s'offrant. II. Un esprit de fidélité, qui ne se dément plus sur rien en le servant.*

1re PARTIE. Un *esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant.* Quoique Jésus-Christ ne soit pas immolé aujourd'hui dans le temple, le sacrifice qu'il fait de lui-même à son Père n'en est pas moins réel; bien différent en cela des autres premiers-nés, qu'on venoit mettre entre les mains des pontifes, et qu'on présentoit au temple, plutôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur. Pour Jésus-Christ, dès qu'il entre dans le temple, dès lors il accepte et souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son Père. Ainsi quoique ce qui se passe aujourd'hui dans le temple, ne soit qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard.

1° Et telle doit être la première condition de notre sacrifice, lorsque nous voulons nous donner à Dieu : la réalité de l'offrande. La clémence divine qui depuis le péché pourroit exiger de nous le sacrifice de notre vie, a remplacé cette peine; et le sacrifice continuel de la vie des sens, est devenu la loi de mort imposée à tout fidèle : loi que nous avons tous acceptée sur les fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le temple. Voilà la vie chrétienne : une vie de renoncement et de sacrifice. Cependant, qu'est-ce que se consacrer à Dieu pour la plupart des ames, qui revennes des égarements du monde, veulent le servir; c'est simplement étaler des dehors plus religieux, et ne plus vivre dans un oubli entier de Dieu et de la religion. Mais si vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins sensuel, ni moins sensible, etc., vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Israël, qui, étant rachetés aussitôt, ne devenoient pas son partage; c'est-à-dire que vous n'offrez à Dieu, à votre place, qu'un vil animal, des œuvres exté-

rieures, une apparence de piété, au lieu de votre cœur et de vous-même : Dieu ne sauroit se contenter de cet échange ; il faut que le sacrifice soit réel. Cependant la plupart des conversions, à la cour surtout, sont de ce caractère, et subsistent encore avec toutes les passions, moins marquées à la vérité, mais toujours aussi réelles. On s'est donné au Seigneur ; mais tout ce qui plaisoit, plaît encore : dès lors on n'a point fait de sacrifice ; on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, d'en changer les dehors, mais on n'a pas touché au reste ; et comme on persévère dans l'usage des choses saintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on suit presque les mêmes routes que les Justes, peu s'en faut qu'on ne se croie juste comme eux ; et ce n'est pas par hypocrisie : on est dans l'erreur de bonne foi : on croit avoir fait à Dieu le sacrifice qu'il demandoit de nous, quoique nous ne lui ayons jamais fait aucun sacrifice réel et douloureux de nos sens, de nos penchants, de nos espérances, de nos commodités, de nos antipathies, etc. Détrompons-nous ; c'est le sacrifice du cœur que Dieu demande ; tout autre sacrifice n'est pas un sacrifice réel.

2° Mais ce n'est pas assez que l'offrande de notre cœur soit réelle : la seconde condition, c'est qu'elle soit universelle. Jésus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Père, tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même : il ne se réserve rien, pour nous apprendre, dit ce Père, que l'intégrité du sacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite.

Pour nous, nous voulons bien retourner à Dieu ; mais nous ne voulons pas, tout à coup, faire un divorce universel avec le monde : nous nous figurons qu'il faut nous gagner sur certains points, avant que d'en venir aux autres. Mais des commencements si ménagés ne sont jamais heureux, et ne vont jamais loin. Il n'en est pas de la conversion comme des ouvrages des hommes : elle n'est point, lorsqu'elle n'est point entière. Il est vrai que la piété a ses progrès, et qu'elle se perfectionne de jour en jour : mais le monde, et tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur ; et tout ce qui est incompatible avec la vie chrétienne, doit cesser tout d'un coup. Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père tous ses titres et toute sa gloire ; lui qui est le pontife véritable, et le rédempteur d'Israël : voulant bien acheter le droit d'entrer dans le temple, et être racheté comme un enfant ordinaire. Mais pour nous, qu'il est rare que nous n'usions pas de réserve, lorsqu'il est question surtout de faire au Seigneur un sacrifice de toutes les vaines distinctions qui nous élèvent aux yeux des hommes ! Nous voulons que nos titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce que nous faisons pour le Seigneur ; et les œuvres de religion qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût.

Jésus-Christ sacrifie aujourd'hui à son Père son innocence même, afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice. Il paroît dans le temple comme pécheur, et prend sur lui toute la honte du péché dont il est exempt ; et dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence et de probité que nous avons perdue.

3° La troisième condition de notre offrande, c'est qu'elle soit volontaire comme celle de Jésus-Christ. En effet, le sacrifice que fait aujourd'hui Jésus-Christ à son Père, est un hommage de surcroît, pour ainsi dire : ce n'est point un devoir nécessaire ; puisque l'ouvrage du salut des hommes, dont son Père l'avoit chargé, pouvoit être consommé, sans qu'il y ajoutât la honte de cette première démarche. Mais il vouloit nous apprendre qu'une ame qui, revenue des égarements du monde, se consacre à Dieu, ne peut d'abord se refuser à elle-même de saints excès, et ne s'avise pas de compter avec son Seigneur, pour savoir au juste ce qu'elle lui doit ; et loin que la tiédeur de son zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle se fait un devoir de tout ce qu'un zèle saint lui inspire.

Mais où sont les ames de ce caractère ? lorsque touché de la grace, on veut revenir à Dieu, le premier soin est de chercher de toutes les manières de le servir, la plus douce et la moins dure à l'amour-propre. Loin d'embrasser des rigueurs de surcroît, on étudie d'abord jusqu'où on peut pousser la condescendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuses. Mais, qu'on aime peu son Dieu, lorsqu'on peut se

prescrire à soi-même la mesure de l'aimer! les commencements de la vraie pénitence ne sauroient être ni si languissants, ni si ménagés.

IIe Partie. *La seconde disposition d'une ame qui veut se donner à Dieu, doit être un esprit de fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant;* et c'est ce que nous apprend l'exemple de Marie.

Nos infidélités ont leur source, premièrement, ou dans une prudence de la chair toujours ingénieuse à trouver des inconvénients aux desseins de la grace sur notre ame; secondement, ou dans un orgueil et une complaisance secrète, qui trouve dans les dons mêmes de l'Esprit saint, l'écueil de la vertu; troisièmement, ou enfin dans un découragement dangereux, qui à la vue des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, et fait de sa foiblesse la mesure de ses devoirs. Or la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grandes régles pour éviter ces écueils.

1° Docile, elle ne raisonne pas. Elle n'écoute rien de ce qu'elle pouvoit se dire pour se dispenser de la loi de la purification : que c'étoit se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité, et dérober à son fils la gloire de son éternelle origine, etc. Elle avoit appris dans sa retraite, que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière qui éblouit et qui égare; et que la vie de la loi laisse toujours des ténèbres et des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juste le mérite de sa docilité. Mais l'exemple de Marie a peu d'imitateurs, parmi ceux mêmes qu'on regarde comme justes. Nous prenons presque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous dispenser de sa loi sainte; et nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de piété : en un mot, nous trouvons des inconvénients infinis, dès qu'il s'agit de faire le bien; et nous ne pensons pas que notre devoir est d'accomplir la loi qui est claire, et qu'après cela les inconvénients douteux que nous croyons apercevoir de loin, ne nous regardent plus : c'est l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir; et puisque les inconvénients que nous croyons apercevoir, ne l'ont pas encore obligé de changer sa loi, ils ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

Une autre instruction que nous donne aussi la docilité de Marie, c'est qu'élevée au degré le plus sublime de la grace, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus sublimes, plus spirituelles et plus parfaites. Or, cet écueil est à craindre pour la piété : souvent on croit avoir une dévotion plus éclairée et de meilleur goût, en laissant au peuple simple et grossier les pratiques les plus communes de la religion, que la piété publique a autorisées, et dont la simplicité semble les destiner à la multitude ignorante : on croit, en donnant moins aux sens et à la chair qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout; et on ne pense pas que tout aide à la véritable piété, et que rien n'est petit et imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur.

2° Marie humble ne s'élève pas. On ne peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en haut sur toute la suite du ministère de son fils; son divin cantique en est une preuve : cependant elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint vieillard Siméon; elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle. Or rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage et modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons, et à manifester ceux des autres.

3° Marie généreuse ne se décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera son ame, que cet enfant qu'elle vient offrir sera exposé comme un but aux traits de la contradiction et de la calomnie; on ne présente à son esprit que des images tristes et effrayantes : cependant à des présages si funestes elle offre une foi généreuse et soumise : fille d'Abraham, elle en imite la fidélité et le courage : or c'est ici où l'exemple de Marie est peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parents les plus chrétiens l'amour charnel et déréglé des enfants, et l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demandoit de nous. Si un enfant paroît plus propre que les autres à soutenir la gloire de son nom et l'estime publique, on le sépare pour la terre : en vain mille traits d'une vocation sainte, paroissent déja sur sa personne; on résiste à

l'ordre de Dieu : on regarde les plus saints mouvements de la grace, comme des légèretés de l'enfance ; et sans le détourner ouvertement d'un dessein louable, sous prétexte d'éprouver sa vocation, on la lui fait perdre. Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne ; mais je blâme les vains prétextes de la chair et du sang. En effet, lorsque les mêmes desirs de retraite se trouvent dans ceux de vos enfants, qui, par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talents, sont moins propres au monde, et à seconder la vanité de vos projets, vous n'êtes pas si difficiles et si circonspects : loin de leur représenter les inconvénients d'un choix téméraire, c'est vous-mêmes qui le leur inspirez. Aussi arrive-t-il de là que la honte de vos familles devient le partage du Seigneur. Après cela vous êtes assez injustes pour faire du déréglement et de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures : mais ne sont-ce pas les mains de votre cupidité qui ont placé sur l'autel ces idoles méprisables que vous insultez ? S'il n'y avoit point dans l'Eglise tant de parents avares, ambitieux, injustes, on n'y verroit pas tant de ministres mondains, scandaleux, ignorants. Telles sont les instructions que la foi découvre dans ce mystère. Consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jésus-Christ ; mais consacrons-nous sans réserve, et répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous.

LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION.

DIVISION. *Le monde ne connoît de véritable grandeur que celle qui frappe les sens ; de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaisirs ; de raison, que la sienne : ce sont là les trois erreurs principales, qui forment proprement toute la sagesse humaine, et que confond la sagesse de Dieu cachée dans le mystère de l'incarnation. I. Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables. II. Un Dieu chargé de nos douleurs, rend les souffrances aimables. III. Un Dieu uni à l'homme fait taire la raison, et rend la foi même raisonnable.*

Ire PARTIE. *Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables.* Pour le comprendre, remarquons quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain ; voyons ensuite l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu dans son union avec notre nature.

1° Le premier caractère de l'orgueil, est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes, et que pour nous étourdir sur le sentiment intérieur et humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous, les biens, les titres, la naissance, etc., une gloire dont la source ne devroit être que dans nous-mêmes. Or les circonstances extérieures de l'incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette première erreur. De tous les mystères, celui de l'incarnation avoit été annoncé de la manière la plus éclatante et la plus pompeuse ; cependant, rien de plus obscur aux yeux des sens, que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth : c'est un seul ange qui est envoyé, et encore sous la simplicité de la figure humaine ; il est envoyé à une fille qui n'a rien qui la distingue dans sa tribu, que sa pudeur et son innocence ; Nazareth, où ce mystère s'accomplit, est la ville de Juda la plus méprisable : personne, Joseph lui-même, l'époux de Marie, n'est informé de l'ambassade céleste. Dans tous les autres mystères, les abaissements du Verbe sont mêlés d'éclat et de grandeur : ici tout est obscur : rien ne parle aux sens ; parcequ'ici le dessein de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, et de substituer les nouvelles vues de la foi aux anciennes illusions de la sagesse humaine. En effet, dans ce mystère nous apprenons que l'innocence et la vertu sont les seules richesses de l'homme ; que tout le mérite de l'ame fidèle est caché dans son cœur ; en un mot, que la grandeur qui n'est que hors de nous, n'est qu'un prestige qui nous joue ; et qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint : mais plût à Dieu que ce ne fût pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siècle !

2° Le second caractère de l'orgueil humain, est cette foiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, et qui ne hait du vice que la confusion et l'opprobre ; comme si les hommes ne pouvoient être grands ou mé-

prisables, que dans l'idée des autres hommes ; or l'anéantissement du Verbe dans ce mystère, confond cette vaine attention aux jugements humains. Le Fils de Dieu ne descendant sur la terre que pour glorifier son Père, et reprendre dans le cœur des hommes les hommages que les créatures lui avoient ravis, ce dessein demandoit, ce semble, qu'il se montrât à eux dans toute sa gloire ; cependant ce n'est pas par l'éclat et la majesté, qu'il veut triompher de nos cœurs ; c'est par les humiliations et les opprobres : il cache tout ce qu'il est, en un mot, il paroît anéanti dans tous ses titres. D'où vient une conduite si surprenante ? Laissons les autres raisons de l'obscurité de son ministère ; celles qui nous regardent, sont, premièrement, qu'il vouloit apprendre aux ministres chargés de la dispensation de l'Evangile, à ne rien changer à l'ordre de Dieu dans les fonctions de leur ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole les suffrages des hommes, et à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui leur revient à eux-mêmes. Secondement, il vouloit apprendre aux fidèles que les jugements des hommes ne doivent jamais décider de leurs devoirs ; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le service de Dieu à ce que le monde approuve ; mais à ce que Dieu demande de nous ; que l'obscurité est le plus sûr asile de la vertu : cependant prenons y garde, les gens de bien même comptent les honneurs pour beaucoup ; ce qu'ils sont à leurs yeux et aux yeux de Dieu, les intéresse peu ; ils ne paroissent touchés que de ce qu'ils sont aux yeux des hommes ; et ils sont souvent, hélas ! plus flattés des fausses vertus qu'on leur attribue, qu'ils ne sont humiliés par la vérité qui leur fait sentir leurs défauts et leurs misères réelles.

3° Le dernier caractère de l'orgueil, est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes : car il n'est presque point d'humilité réelle ; et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité. Or voilà l'écueil que les anéantissements du Verbe dans ce mystère, nous apprennent à éviter : il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte : il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime : il veut passer pour un Samaritain et pour un ennemi de la loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur : enfin il se cache, lorsqu'on veut le reconnoître pour roi ; mais c'est pour mourir comme un esclave. Pour nous, hélas ! les œuvres humiliantes ne nous plaisent presque jamais, que parceque nous espérons qu'elles tourneront à notre gloire : cependant depuis l'anéantissement d'un Dieu, est-il rien de plus injuste pour l'homme, que de vouloir s'élever de quelque manière que ce soit ?

II° Partie. *Un Dieu chargé de nos douleurs doit nous rendre les souffrances aimables.* L'homme innocent devoit mener une vie heureuse et tranquille ; mais l'homme pécheur est né pour souffrir : cependant le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel, et condamné à souffrir ; il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui étoit devenu nécessaire, et qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît et aimât à souffrir pour apaiser son Dieu. Aussi le ministère du Verbe incarné, est un ministère de croix et de souffrances : il n'annonce que des croix et des tribulations ; il n'appelle heureux que ceux qui souffrent ; et de peur qu'on ne donnât un jour à ses maximes des interprétations favorables à l'amour-propre, il a voulu expirer entre les bras de la douleur, et sa doctrine n'est que le récit de ses exemples. Puis donc que le Verbe qui ne s'est incarné que pour nous montrer la voie du ciel, et satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste et souffrante, le chrétien ne peut plus se flatter d'arriver au salut par des routes douces et aisées ; car l'Homme-Dieu étant le chef des chrétiens, nous ne pouvons prétendre au salut que comme ses membres : et qu'est-ce qu'être membre de Jésus-Christ ? c'est suivre la destinée du chef, et lui être conforme. Or, languir toute sa vie dans des mœurs indolentes et sensuelles, et se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime, est-ce être conforme à Jésus-Christ, et vivre comme il a vécu ? est-ce être animé de son esprit ? Ce n'est pas ainsi que ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jésus-Christ à nos pères, leur en parlèrent : l'esprit de Jésus-Christ est une sainte avidité de

souffrances, une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, et à retrancher à ses sens tous les adoucissements inutiles. Voilà le fonds du christianisme, et l'esprit de Jésus-Christ : si vous n'avez pas cet esprit, en vain seriez-vous exempt des crimes grossiers, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, et vous n'aurez point de part à son royaume.

Mais ce qu'il y a de consolant pour nous, c'est que Jésus-Christ en nous faisant une loi par le caractère seul de son ministère, de la violence et du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un sort inévitable ; mais sans Jésus-Christ l'homme eût souffert sans consolation et sans mérite. Il est donc venu adoucir et sanctifier nos souffrances. Premièrement, son exemple leur ôte tout ce qu'elles avoient d'abject et d'humiliant : il est beau de souffrir après lui ; il est glorieux de marcher sur ses traces. Secondement, l'onction de sa grace adoucit ce que la violence et le renoncement avoient d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même ; que ne point aimer le faste, la magnificence, la joie, les plaisirs, et se réduire à une modestie simple et chrétienne, et renfermer tous ses penchants dans le silence, dans la prière et dans la retraite, est quelque chose de très pénible ; mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens, elle est dans le cœur ; or, c'est là que Jésus-Christ porte le remède, et la douceur de sa grace ; tandis qu'au dehors tout paroît triste, rebutant, douloureux pour une ame fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées. Troisièmement, les promesses de Jésus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile et de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffroit pour la gloire, pour la patrie, etc. ; mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans ces souffrances, pour l'homme surtout qui veut être heureux : mais le fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, a un avenir éternel pour lui ; quand même ses peines seroient ici-bas sans consolation, l'espérance seule qui est cachée dans son sein, les adouciroit. Un Dieu manifesté en chair, est le garant de sa confiance : en Jésus-Christ ses souffrances trouvent un prix et un mérite digne de Dieu ; en faut-il davantage pour nous les rendre aimables ?

IIIe PARTIE. *Un Dieu uni à l'homme fait taire la raison, et rend la foi même raisonnable.* Tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes, et de fidèles juges de la foi : on adoucit tout, on donne un air de raison à tout ; on veut entrer dans les desseins de Dieu, sur les destinées des hommes ; on trouve des inconvénients dans l'histoire vénérable de nos livres saints, etc. Mais depuis que nous adorons un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la religion nous propose d'inaccessible à la raison : il n'est plus rien d'incompréhensible que Jésus-Christ Homme-Dieu n'aplanisse et ne rende croyable. Ou renoncez donc à Jésus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre. Après le mystère de l'Homme-Dieu, la foi ne peut rien nous proposer de plus élevé, et de plus inaccessible à la raison humaine. Méditons donc ce mystère de Jésus-Christ Homme-Dieu : il éclairera notre raison en achevant de la confondre, et nous conduira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la foi. Imitons Marie, qui dans un mystère où tout est nouveau et incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur qui puisse la rassurer par la ressemblance, au lieu de douter comme Zacharie, ne veut point d'autre garant de sa foi, que la toute-puissance et la vérité de celui qui l'exige.

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

DIVISION. *L'opposition à la vérité, a toujours été le caractère le plus essentiel du monde : mais la mort de Jesus-Christ est la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, et en même temps le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

Ire PARTIE. *La mort de Jésus Christ est la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité*, c'est-à-dire, pour la vérité de sa doctrine, des Ecritures, de ses miracles, de son innocence et de sa royauté.

1° Opposition à la vérité de sa doctrine : et c'est le respect humain qui la forme, cette opposition, même dans ses disciples. Qu'étoit-ce que sa doctrine, sinon une préparation aux croix et aux souffrances? Cependant dès que le monde se déclare contre lui, ses disciples chancellent, et sont découragés : et voici jusqu'où le respect humain et la crainte du monde les aveugle sur la vérité de sa doctrine. Dans Judas, elle forme un perfide qui trahit son divin Maître, et qui se joint à ses ennemis pour le perdre. Le même respect humain est cause de la défection des autres disciples; et Pierre lui-même qui, loin des dangers, se promettoit tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation : il n'ose s'avouer le disciple du Sauveur, et affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître : *Non novi hominem.*

2° Opposition à la vérité des Ecritures, et c'est ce que produit la jalousie dans les prêtres et dans les docteurs. Jésus-Christ les avoit souvent renvoyés aux Ecritures, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère. Ce témoignage étoit clair; puisque les prédictions des prophètes étoient accomplies : mais l'envie qui les aveugle, l'emporte sur la vérité qui les éclaire; et voici tous les caractères de cette injuste passion. Premièrement, la mauvaise foi : ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses prodiges; et au lieu de le reconnoître pour le Messie, ils se demandent à eux-mêmes : Que ferons-nous? *Quid facimus, quia hic homo multa signa facit?* Secondement, la bassesse : ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ. Troisièmement, la dureté : ces juges corrompus livrent le Sauveur à l'insolence et à la fureur de leurs serviteurs et de leurs ministres. Quatrièmement, enfin le sacrifice des intérêts de la patrie : eux qui détestoient le joug des incirconcis, qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne, protestent qu'ils n'ont point d'autre roi que César.

3° Opposition à la vérité des miracles du Sauveur; et c'est l'ingratitude poussée jusqu'à la fureur, qui la met dans le peuple. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses disciples; ils avoient voulu l'établir roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasioit d'une nourriture miraculeuse; et ce même peuple en furie, se déclare aujourd'hui contre Jésus-Christ, le suit comme un séditieux, et demande sa mort à Pilate.

4° Opposition à la vérité de son innocence : et c'est ce que produit dans Pilate une ambition aveugle. Le Sauveur du monde est traîné devant ce magistrat infidèle : tout prouve à Pilate son innocence; il la reconnoît lui-même, mais on le menace de la disgrace de César; et voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il ne peut se cacher à lui-même : Premièrement, un obstacle de dissimulation et de mauvaise foi : au lieu de renvoyer absolument Jésus-Christ, il propose des expédients pour le sauver, et fait entendre contre sa conscience, qu'il a besoin de grace. Secondement, un obstacle de haine contre la vérité, qui fait qu'elle lui est à charge : embarrassé de la préférence que les juifs donnent à Barabbas, il demande ce qu'il fera donc de ce Jésus qu'on appelle le Christ. Troisièmement, un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la vérité même aux vues de l'ambition : il renvoie Jésus à Hérode, non pour conserver la vie à un innocent, mais pour recouvrer l'amitié de ce prince, qu'il avoit perdue. Quatrièmement, un obstacle de fausse conscience, qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher : Pilate voyant que les tempéraments ne servent qu'à allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance, mais en même temps il lave ses mains; il consent qu'on le fasse mourir, et il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce Juste.

5° Opposition à la vérité de sa royauté; et c'est ce que produit dans Hérode son impiété : d'abord par un mouvement de curiosité, il souhaite de voir cet homme dont la renommée publioit des choses si merveilleuses; il se promet d'en être lui-même le témoin; il fait à Jésus-Christ mille questions inutiles; mais ensuite ne voyant aucun miracle, et n'en pouvant même tirer une seule parole, il le méprise, et toute la cour suit son exemple.

IIe PARTIE. *La mort de Jésus-Christ est le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

1° La mort de Jésus-Christ rend témoignage à la vérité des Ecritures : c'est la clef sacrée qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé ; car sans le denouement de ce grand sacrifice, les livres saints sont incompréhensibles ; mais la mort de Jésus-Christ y répand un nouveau jour. A la faveur de ce mystère, on voit clair dans toutes les figures, on découvre l'esprit de toutes les cérémonies, on entre dans le sens de toutes les prophéties, on sent la vérité et la divinité de nos livres saints.

2° Elle rend témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres et par ses souffrances. Toute la doctrine du Sauveur semblait se réduire à humilier l'esprit, et à mortifier les sens : or, comme nul philosophe jusqu'à lui, n'avoit annoncé aux hommes qu'il falloit aller à la félicité par les humiliations et par les souffrances, il falloit que l'exemple du Sauveur confirmât la nouveauté de ses préceptes ; et c'est ce qu'il a fait par les humiliations et les douleurs de sa mort : aussi notre impénitence n'a-t-elle rien à opposer au grand exemple qu'il nous donne aujourd'hui.

3° Jésus-Christ rend témoignage sur la croix à la vérité de ses miracles, en les renouvelant. Et ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, etc. ; c'est en convertissant un scélerat qui expire à ses côtés ; c'est en changeant le cœur du centenier même qui préside à son supplice, et le forçant de confesser tout haut sa puissance et sa divinité ; c'est en touchant les spectateurs de sa mort. Voilà le grand miracle de la mort de Jésus-Christ : la conversion des grands pécheurs.

4° Jésus-Christ rend témoignage sur la croix à la vérité de son innocence et de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, et de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre : or, voilà le grand témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à son innocence ; il meurt pour ceux qui le crucifient, et il meurt en demandant grâce à son Père pour ses ennemis : *Père, pardonnez-leur, parcequ'ils ne savent ce qu'ils font.*

5° Jésus-Christ rend témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par sa croix. Le monde lui avoit disputé l'éclat et la réalité de sa royauté ; il ne l'avoit traité de roi que par dérision : toutes les marques de sa royauté avoient été de nouveaux opprobres : mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Mais au lieu que la puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux, le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort ; et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. En effet, depuis qu'il est mort, tout reconnoît sa souveraineté : sa croix triomphe du ciel et de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant.

LE JOUR DE PAQUES.

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE SEIGNEUR.

DIVISION. *Jésus-Christ mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification. Comment : I. Parceque la résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue. II. Parcequ'elle nous apprend à y persévérer. La résurrection de Jésus-Christ, le motif et le modèle de notre persévérance.*

Ire PARTIE. *La résurrection de Jésus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue.* En effet, les principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu, sont ou dans l'affoiblissement de la foi, ou dans la tiédeur de l'espérance : or, la piété chrétienne trouve dans le mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils, et des motifs très puissants pour persévérer dans la grace.

1° La piété trouve dans la résurrection de Jésus-Christ, des préservatifs contre l'affoiblissement de la foi, et cette sorte d'incrédulité que devance presque toujours

le crime : car ce mystère est le grand témoignage de la foi chrétienne : c'est en lui que tous les autres mystères trouvent leur vérité et leur certitude ; puisque, si Jésus-Christ est ressuscité, notre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles. En effet, si Jésus-Christ est ressuscité, il étoit donc un envoyé du ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du salut : car Dieu véritable et fidèle n'auroit pas voulu autoriser l'imposture en la revêtant du caractère de la vérité : donc tout ce qu'il nous a annoncé, est véritable. Or, Jésus-Christ est ressuscité : nous prouvons ce grand miracle aux incrédules, premièrement, par les précautions mêmes que ses ennemis prirent d'abord après sa mort ; secondement, par la déposition des soldats ; troisièmement, par les apparitions du Sauveur ; quatrièmement, par le doute des apôtres, avant de croire ce miracle, et par tout ce qu'ils ont souffert ensuite pour rendre témoignage à la vérité. Et voilà ce qui soutient la foi de l'homme juste : il voit dans le mystère de la résurrection, toute la religion assurée ; les châtiments dont elle menace, certains ; ses promesses infaillibles, et ses préceptes nécessaires, etc. Or, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, et à l'établir dans une piété solide et durable, que ces grandes vérités ? aussi les disciples, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, ne se démentent plus, et persévèrent jusqu'à la fin dans la prière, et dans le ministère de la parole sainte.

Mais nous sommes les enfants des saints qui virent Jésus-Christ ressuscité, et qui l'adorèrent sur la montagne de Galilée : nous avons vu de leurs yeux, et touché de leurs mains ; pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière ? Si ce mystère rend notre foi certaine et inébranlable, pourquoi laisseroit-il encore des inconstances à notre cœur ? S'il seroit monstrueux, après tant de preuves, dit saint Augustin, de ne pas croire, l'est-il moins de croire, et de vivre comme si l'on ne croyoit pas ?

2° La piété trouve dans la résurrection de Jésus-Christ des préservatifs contre la tiédeur de l'espérance : car ce mystère, premièrement, rassure notre espérance ; secondement, il la console ; troisièmement, il la corrige.

Premièrement, la résurrection de Jésus-Christ rassure notre espérance, parceque nous savons, comme dit l'Apôtre, que nous lui serons un jour semblables, et que nous suivrons la destinée de notre chef ; que sa résurrection seroit inutile, si nous ne devions pas ressusciter avec lui : nous savons que nos frères qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment en Jésus-Christ dans le sommeil de la paix, n'ont pas péri sans ressource, quoiqu'ils aient disparu à nos yeux. Or, dans le souvenir de ces vérités, que de puissants motifs pour affermir une ame dans la grace et dans le service de Dieu ! puisque nous ressusciterons pour ne plus mourir, nous ne devons donc rien nous permettre qui ne soit digne de l'éternité bienheureuse.

Secondement, elle console notre espérance. Si la piété a ses douceurs, elle a aussi ses amertumes, puisque la vertu ne se conserve que par des combats et des sacrifices continuels ; et si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu. Or, dans ces dangereuses épreuves, rien ne soutient et ne console l'ame fidèle, comme l'espérance de la résurrection : ce corps de péché qui l'appesantit, elle sent qu'il sera bientôt conforme à celui de Jésus-Christ glorieux et ressuscité : dans les afflictions qui lui arrivent du côté des créatures, il n'en est aucune que cette espérance n'adoucisse. C'est par cette espérance, que Job sur son fumier voyoit tranquillement son corps tomber en pièces : c'est par cette espérance, que les apôtres et les premiers fidèles se réjouissoient dans leurs tribulations : ils croyoient sans cesse voir arriver Jésus-Christ du haut des airs ; aussi, au milieu des tourments, ils défioient avec une sainte fierté la barbarie des tyrans. Tel étoit l'esprit de ces siècles heureux : une vaine spiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines consolations à la vertu. En effet, le juste seroit bien à plaindre, s'il n'y avoit pour lui d'espérance qu'en cette vie. L'Evangile, en un sens, ne fait que des malheureux selon le monde ; et s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un disciple de Jésus-Christ. Aussi point de règle plus sûre que celle-ci, pour connoître si l'on est véritablement disciple de Jésus-Christ, ou enfant du siècle : Seriez-vous à plaindre, s'il

n'y avoit point de résurrection à espérer ? Si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, pour dire avec l'Apôtre : *Si nous n'espérons en Jésus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes* ? Quand la religion ne seroit qu'un songe, seriez-vous fort trompé dans vos mesures ? Les premiers fidèles avoient droit de dire, que si Jésus-Christ n'étoit pas ressuscité, tout étoit perdu pour eux ; eux qui sacrifioient tout à cette espérance ; eux qui n'avoient aucune autre consolation sur la terre : mais vous qui ne sacrifiez aux promesses de la foi, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités : que Jésus-Christ soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, en êtes-vous plus ou moins à plaindre ? dès là cependant vous n'êtes plus chrétien.

Troisièmement, elle corrige notre espérance, parcequ'elle nous propose les moyens qui seuls nous donnent droit d'espérer, en nous apprenant qu'il n'est pas possible de chercher sa félicité sur la terre, et d'espérer en Jésus-Christ. Mais de plus, comme une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solennité, est de nous persuader que le retour à la grace est facile, et ainsi d'espérer contre l'espérance, le mystère de la résurrection de Jésus-Christ corrige cette erreur si commune et si dangereuse. Car, puisque le bienfait de la résurrection n'a été en Jésus-Christ que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices, et que sa résurrection est le modèle de la nôtre, nous devons en conclure, que si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence ; et même la grace d'une seconde pénitence nous sera-t-elle accordée, cette grace qui est rare ? Conservons donc précieusement un trésor si difficile à recouvrer.

IIe Partie. *La résurrection de Jésus-Christ nous apprend à persévérer ; elle est le modèle de notre persévérance. Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus,* dit l'Apôtre ; *la mort n'a plus d'empire sur lui ;* parceque sa résurrection renferme le renouvellement entier et parfait ; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau ; et que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire.* Voilà le modèle et le moyen de notre persévérance. Voulons-nous ne plus retomber ? il faut que tout ce qui étoit en nous de terrestre et de mortel soit détruit, et que nous soyons des hommes tout renouvelés et tout célestes. Cependant l'erreur commune regarde le temps pascal comme un temps de relâchement et de repos ; mais c'est tout le contraire. Si vous voulez conserver la grace de la résurrection, il doit être pour vous un temps de renouvellement et de ferveur : en voici les raisons.

1° Si vous croyez pouvoir vous permettre des mœurs plus douces, et un usage plus libre des plaisirs dans le temps pascal, parceque l'Eglise paroît dans l'allégresse en ce saint temps ; faites réflexion que l'allégresse de l'Eglise n'est fondée que sur la victoire que Jésus-Christ, et tous les fidèles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché ; qu'ainsi, si vous êtes encore sous l'empire du péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, et gémit en secret devant son époux. D'ailleurs le temps de la vie présente n'est pas le temps de sa joie : elle y gémit sans cesse : elle soupire sans cesse après sa délivrance ; et ses chants de joie ne sauroient être que des desirs d'éternité, et de vifs empressements d'être réunie à l'Eglise du ciel. Voyez si vous entrez dans l'esprit de l'Eglise, en faisant consister le privilége de la résurrection dans un usage plus libre des plaisirs, et dans la rareté des prières et des autres devoirs de la religion ?

2° Si après une vie criminelle, vous avez été assez heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des sacrements, vous êtes donc de nouveaux enfants de la grace : or, dans cet état d'enfance et de foiblesse, plus faciles à séduire, ne vous faut-il pas plus de secours et de précautions pour vous soutenir ? D'ailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier. Vous avez gémi au tribunal, il est vrai ; mais ce ne sont pas là les seuls fruits de pénitence. Vous n'avez donc pas encore commencé à expier vos crimes ; et vous voulez vous permettre des adoucissements ; est-il temps de se reposer à l'entrée même de la carrière ? Il peut arriver quelquefois qu'à la fin de la course, on se relâche ; mais les commencements doivent être fervents : c'est là le caractère de la première grace. Si donc vous commencez par la chair, comment

finirez-vous par l'esprit? De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes que dans un commencement de nouvelle vie; parceque le démon, furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer. Les tentations étant donc alors plus vives, et la piété plus foible, n'est-il pas évident que la fidélité et la vigilance ne furent jamais plus nécessaires que dans ces commencements?

3° Puisque l'Eglise, en ce saint temps, fournit moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle et d'attention, car pour vous qui êtes encore foible dans la foi, cette privation de secours sensibles a ses dangers. Il est à craindre que ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul, et que la sainte liberté de ce saint temps, ne soit pour vous une occasion de chute et de libertinage. D'ailleurs entrez dans l'esprit de l'Eglise; depuis la naissance du Sauveur jusqu'à sa résurrection, et à l'effusion de son Esprit saint que nous attendons, elle vous a tenus sous ses ailes, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, et qu'elle vouloit former à Jésus-Christ. Mais désormais, ces mystères étant accomplis, elle regarde son ouvrage comme achevé en vous; et vous regardant comme des hommes tout célestes, elle se retire dans le secret de son sanctuaire, et ne propose à votre piété que le mystère ineffable de l'unité de l'essence divine, et de la trinité des personnes, qui fait toute l'occupation et tout le culte des bienheureux; parcequ'elle croit que vous mènerez désormais une vie toute céleste. Jugez si vous devez vivre selon les sens, dans un temps où l'Eglise suppose que votre vie est enfin toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ?

4° Mais supposons qu'une vie molle et moins attentive ne fût pas dangereuse pour la piété après la solennité sainte, elle seroit du moins injuste pour la plupart des fidèles. Le Juste arrivé au bout de cette sainte quarantaine, a droit d'essuyer ses larmes, et de goûter avec l'Eglise les consolations sensibles de ce saint temps; lui, qui loin de se dispenser de la sévérité de ses lois, y a ajouté des rigueurs de surcroît. Mais ceux qui au lieu d'avoir été pénitents pendant le carême, ont été prévaricateurs de la loi commune même de la pénitence; qui ont porté au mystère de la résurrection des passions aussi vives et aussi entières qu'elles l'étoient avant ces jours de macération et d'abstinence; ah! ceux-là, loin de se permettre aujourd'hui des délassements, doivent se mettre en état de réparer leur lâcheté passée, et changer ce temps de joie en un temps de deuil et de tristesse.

Au reste, la grace ne peut se conserver que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée. Vous avez employé, pour la recouvrer, les larmes, la componction une vive horreur de vos fautes, l'éloignement des occasions, une conviction sincère de votre foiblesse, et du besoin que vous aviez de prière et de vigilance, la fuite du monde et de ses plaisirs, etc., voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin: suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance, et vous persévérerez. Vous relâcher, ce seroit tout perdre, et risquer tout le fruit de vos travaux passés.

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

CARACTÈRES DE L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST ET DE L'ESPRIT DU MONDE.

Ier CARACTÈRE. Le premier caractère de l'Esprit de Jésus-Christ, c'est d'être un esprit de séparation, de recueillement et de prière. A peine les apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la prière, et au ministère saint de la parole: eux qui auparavant étoient si charnels et si dissipés, et ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier. Voilà le premier changement que l'Esprit de Dieu opère dans une ame: au lieu du plaisir qu'elle trouvoit auparavant à se répandre sur les objets extérieurs, la plus douce occupation d'une ame que l'Esprit de Dieu pousse et remplit, c'est de se rappeler à elle-même; parceque c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu: aussi n'en sort-elle qu'à regret; et au milieu même du tumulte et des entretiens du siècle

elle se fait une solitude secrète dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur. Voilà pourquoi l'Apôtre appelle l'homme chrétien, l'homme spirituel et intérieur; et l'homme mondain et pécheur, l'homme extérieur, pour nous apprendre que dès qu'une ame a reçu l'Esprit de Dieu, et qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible et intérieure; ses actions les plus communes deviennent saintes par la foi secrète qui les purifie: l'Esprit saint règle ses desirs, réforme ses jugements, renouvelle ses affections, spiritualise ses vues: tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la foi; le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert, où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu, et l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre et la séduire; mais ce ne sont là que des surprises, et des absences d'un moment. Avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'Esprit de Dieu qui habite en elle, elle rentre aussitôt en elle-même, d'où le monde l'avoit comme tirée. Voilà cet esprit de foi, de recueillement et de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Esprit de Dieu: aussi les Justes, dans les livres saints, sont ceux qui vivent de la foi; qui étrangers et voyageurs sur la terre, et citoyens du siècle à venir, rapportent tout à cette patrie éternelle, vers laquelle ils marchent sans cesse, et ne comptent pour rien tout ce qui passe.

C'est à nous maintenant à nous juger sur cette règle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Esprit de Dieu? Examinons ce qui domine dans nos jugements, dans nos desirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies et dans nos chagrins. Hélas! notre vie est une vie tout extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, par conséquent loin de Dieu. C'est l'esprit du monde qui forme nos desirs, qui conduit nos affections, qui règle nos jugements, qui produit nos vues, qui anime toutes nos démarches. S'il arrive qu'en certaines occasions nous ayons quelques sentiments chrétiens, et des vues conformes à celles de la foi; ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent, que des intervalles de grace, qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines; et ce qui domine dans la conduite, ce qui fait le corps de toute notre vie, ce qui est le principe de tous nos sentiments, c'est l'esprit du monde. Or, l'Esprit de Dieu ne règne point où règne l'esprit du monde: nous appartenons donc encore au monde et à son esprit; et sous des dehors religieux et réglés, notre cœur est encore mondain.

IIe Caractère. Le second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement et de pénitence; et ce caractère est une suite nécessaire du renoncement, et de la vie intérieure dont nous venons de parler. En effet, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, il nous découvre bientôt que notre cœur, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps; en un mot, que tout est déréglé en nous, et révolté contre l'ordre, la vérité et la justice. Or il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement universel, il n'opère en nous deux dispositions: la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous; la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragé.

Ire Disposition. Rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous. Car les lumières dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles: il fait aimer les vérités qu'il enseigne. Ainsi une ame que l'Esprit de Dieu a renouvelée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité et à la justice, et s'anime d'un saint zèle pour rapprocher ses affections et ses penchants, de l'ordre et de la règle. Il est aisé de juger là-dessus si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde: car au lieu que l'ame que l'Esprit de Dieu possède, met toute son attention à rétablir dans son cœur par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avoient troublé, et qu'elle ne se pardonne rien; l'esprit du monde au contraire est un esprit de paresse et d'immortification, un esprit d'indulgence pour tous nos penchants déréglés, d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour-propre qui les règle, et les retient sur les transgressions essentielles pour s'en épargner le remords, mais qui sur tout le reste s'y livre, et s'y laisse entraîner. Si donc nous ne faisons aucune violence à nos penchants; s'il ne

nous en coûte rien pour nous combattre et pour nous vaincre ; si nous ne souffrons rien pour être à Dieu ; si la régularité de notre vie est peut-être simplement la suite de notre tempérament, ou une bienséance que l'âge et le monde lui-même nous impose, etc., nous appartenons encore au monde, et l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

IIe Disposition. Venger la justice de Dieu que le désordre de nos passions a outragée ; et c'est le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opère dans une ame renouvelée. Il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même ; il la pénetre de la crainte de ses jugements ; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. Pour connoître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémissements, que les violences ne sauroient satisfaire, parce-qu'il ne croit jamais lui-même avoir assez satisfait à la justice de Dieu ? Hélas ! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice divine ne regarde plus que d'un œil d'indignation et de colère : loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle même ; c'est donc un esprit de chair et de sang qui nous possède, et l'Esprit de Dieu n'habite point en nous.

IIIe Caractère. Le dernier caractère de l'Esprit de Dieu, c'est d'être un esprit de force et de courage. Comme c'est un esprit qui a vaincu le monde, et qui est plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi dès que l'Esprit de Dieu est descendu sur les apôtres auparavant foibles et timides, ils annoncent avec une sainte fierté devant les prêtres et les docteurs, ce Jésus dont ils n'osoient auparavant se déclarer les disciples : ils se répandent dans tout l'univers ; et le monde entier révolté contre eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté et leur constance. Et telle est une ame pleine de l'Esprit de Dieu : cet Esprit l'élève au-dessus d'elle-même ; il imprime en elle ses caractères divins de liberté et d'indépendance ; il lui fait regarder les grandeurs et les puissances de la terre comme un vain atome, indigne même de ses attentions. Aussi rien n'approche de l'élévation, de la fermeté, de la noblesse d'une ame que l'esprit de Dieu possède : comme elle ne tient plus au monde, elle ne le craint plus ; ses jugements et ses dérisions lui sont indifférents ; elle ne défère qu'à la vérité ; elle n'a point de ces timides complaisances, dont la piété souffre si fort. L'esprit du monde au contraire est un esprit de souplesse et de ménagement : comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire ; il ne se fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Si donc l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne, est un esprit de timidité et de complaisance ; si nous craignons d'être à Dieu ; si dans toutes les occasions, où il s'agit de se déclarer pour lui, nous mollissons, nous nous ménageons ; si dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, nous croyons la transgression légitime ; si la première chose que nous examinons dans les démarches que Dieu exige de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage ; si nous paroissons encore mondains, pour ne pas perdre l'estime du monde ; si nous parlons son langage ; si nous applaudissons à ses maximes ; si nous nous assujétissons à ses usages, en vain nous nous flattons de conserver dans le cœur un reste d'amour pour la vérité ; en vain nous paroissons ne nous livrer au monde qu'à regret : détrompons-nous ; ce n'est pas l'Esprit de Dieu, c'est l'esprit du monde qui nous conduit et qui nous possède.

L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LES CONSOLATIONS ET LA GLOIRE DE LA MORT DE LA SAINTE VIERGE.

DIVISION. *I. Les consolations de la mort de Marie compensent les amertumes dont son ame sainte avoit toujours été affligée. II. La gloire de la mort de Marie répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée sur la terre.*

Ire Partie. A trois sortes d'amertumes qu'avoit éprouvées Marie répondent trois sortes de consolations ; à une amertume de délaissement, une consolation de force

et de courage : à une amertume de zèle, une consolation de paix et de joie ; à une amertume de desir, une consolation de possession et de jouissance.

1° Jésus-Christ avoit semblé indifférent envers Marie. Au temple il paroit blâmer son inquiétude, et oublier qu'il a une mère sur la terre ; à Cana il lui déclare qu'il n'a rien de commun avec elle. Qu'on appelle heureuses les entrailles qui l'ont porté, il annonce qu'il n'y a d'heureux que ceux qui entendent la parole de Dieu et la pratiquent ; qu'on lui dise que sa mère et ses frères l'attendent, il répond qu'il ne reconnoit pour sa mère et pour ses frères que ceux qui font la volonté de Dieu. Nous voyons partout Marie éprouvée par des délaissements ; elle devoit nous apprendre que cette voie si pénible à la nature, est la voie ordinaire des ames pures et parfaites, et que plus Dieu veut se les unir par une foi vive et fervente, plus il les prive des consolations humaines : mais il étoit juste que la présence visible de Jésus-Christ fût la première consolation de Marie à sa mort ; et qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à elle, qu'il avoit paru presque toujours se refuser à ses empressements.

2° Le zèle de Marie lui causoit une seconde sorte d'amertume. Elle voyoit avec douleur l'inutilité des instructions et des miracles de Jésus Christ, les piéges que lui tendoient ses ennemis, la défection de ses disciples mêmes, l'endurcissement des Juifs, leur réprobation et leur perte ; il falloit qu'elle apprît aux ames justes à s'occuper au pied des autels des maux et des besoins de l'Eglise, et à solliciter les grâces du ciel pour leurs frères pécheurs et impénitents : mais ce zèle de douleur qui avoit rempli le cours de la vie de Marie, devoit se changer à sa mort en une consolation de paix et d'allégresse. Elle voit à découvert les raisons de la sagesse divine sur les événements qui avoient contristé sa tendresse, l'utilité des opprobres de son fils, les avantages de la haine même des Juifs envers lui, les gentils appelés, les rois convertis, les philosophes désabusés, la religion triomphante. C'est ainsi qu'au lit de la mort une ame juste voit que tout avoit son utilité dans les voies par où Dieu l'a conduite ; que les disgraces, les afflictions, les contradictions, les perfidies, etc., tout étoit pour elle entre les mains du Seigneur des moyens de sanctification : alors au contraire ceux qui n'ont travaillé que pour le monde, reconnoissent que leur vie n'a été qu'une enfance continuelle, et se repentent, mais trop tard, d'avoir si mal placé leurs soins et leurs peines.

3° La dernière amertume de Marie avoit été une amertume de desir. Séparée de Jésus-Christ, l'unique objet de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le ciel : sans cesse elle se plaignoit de la durée de son pélerinage, elle mouroit tous les jours d'amour et de tristesse. Nous ne sentons pas jusqu'où alloit l'excès de ses peines, nous que mille liens attachent encore à la terre ; nos dégoûts de la vie sont des dégoûts de nos passions, des recherches de nous-mêmes, un dépit de ne pouvoir trouver dans le monde aucun objet capable de satisfaire notre cœur. Parmi les ames mêmes consacrées à Dieu, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil, on sent la durée de sa croix et la tristesse de la vertu : les grandes sources des larmes des saints n'entrent pour rien dans notre piété. Mais l'ame pure de Marie sentoit toute la désolation qu'inspire un amour violent lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime ; aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse ; son cœur va se réunir à l'objet de son amour ; elle va voir dans sa chair son Sauveur, qui en étoit le chaste fruit. Qui pourroit exprimer les transports du cœur de Marie à la vue de son fils glorieux ! ce sont des secrets que le langage des hommes ne peut faire comprendre : ce qui nous regarde, c'est que la mort ne sépare le Juste que de ce qu'il n'avoit jamais aimé ; et que dès lors il meurt, pour ainsi dire, bien moins que le pécheur, qui mourant à mille objets auxquels il étoit attaché, souffre mille morts dans une seule.

II° Partie. A trois sortes d'abaissements remarquables dans la vie de Marie succède aujourd'hui une triple gloire : à un abaissement de privation, une gloire d'élévation et d'excellence ; à un abaissement de dépendance, une gloire de puissance et d'autorité ; à un abaissement de confusion et de mépris, une gloire de vénération et d'hommage.

1° On voit dans la vie de Marie une suite non interrompue de privations tristes et

humiliantes. Elle étoit née du sang de David ; le privilége de sa grace avoit prévenu celui de sa naissance ; elle étoit vierge dans sa fécondité ; enfin elle étoit Mére de Dieu : aucun de ces titres n'a paru en elle tandis qu'elle a vécu sur la terre ; ils ont tous été ou obscurcis, ou ignorés, ou même démentis en apparence : elle porte avec joie ce dépouillement ; et il ne lui échappe rien qui puisse trahir le secret de son humilité. Tout son soin avoit été de se confondre avec les autres mères d'Israël ; aujourd'hui toute l'attention de Dieu est de la distinguer par un privilége singulier. Sa chair n'éprouve point la corruption ; elle monte au ciel triomphante et glorieuse, pour s'y asseoir à côté de son fils au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances : voilà le juste prix que Dieu réservoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. Hélas ! nous n'imitons point son humilité persévérante : nous nous montrons par tous les endroits propres à nous distinguer ; lors même que revenus de nos égarements, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve le souvenir de nos talents et de nos avantages, nous sommes flattés qu'il fasse valoir par là notre sacrifice, et nous aimons à voir louer en nous avec les merveilles de la grace, les talents de la vanité jusque dans les cloîtres : on reprend d'une main un vain étalage qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre ; et on veut retrouver dans le séjour de l'humilité, les distinctions qu'on avoit méprisées dans le monde.

2° Marie pendant sa vie mortelle avoit toujours chéri la dépendance : soumise aux volontés de Joseph, attachée aux ordres et à la destinée de son fils, confiée au disciple bien-aimé, et le regardant comme l'arbitre de sa conduite ; paroissant à la suite des disciples après la mort de Jésus-Christ comme une autre des femmes fidèles ; n'affectant aucune prééminence, aucune autorité ; se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en étoit la protectrice et la mére. Aujourd'hui elle reprend dans le ciel la puissance qu'elle n'avoit pas voulu exercer sur la terre ; elle est établie sous Jésus-Christ la médiatrice des fidèles, la distributrice des graces : il veut que nous nous adressions à elle pour tout obtenir de lui. Ce n'est pas qu'il suffise de lui rendre quelques hommages pour assurer son salut : le salut est le prix de l'observance seule de la loi de Dieu. Marie regarde comme ennemis de son fils ceux qui aiment le monde, qui se livrent aux desirs de la chair, qui transgressent ses volontés saintes, qui n'ont point gravé dans le cœur l'amour de ce divin fils et de sa vérité. Marie ne peut être contraire à Jésus-Christ : sa puissance ne peut renverser l'œuvre de l'Evangile : elle est la ressource de nos nécessités ; mais elle n'est pas la protectrice de nos passions : elle n'aime dans ses serviteurs que les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu.

3° Le dernier abaissement de Marie avoit été un abaissement de mépris et de confusion. Elle avoit porté dans le silence la honte du soupçon de Joseph : elle s'étoit soumise comme Jésus-Christ à porter quelque temps la ressemblance du péché, et à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus et adorables de la sagesse divine. Voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération et d'hommage. Les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux : son culte s'établit à mesure que la foi se répandit sur la terre. En vain l'erreur lui disputa l'auguste qualité de mére de Dieu ; des conciles s'assemblèrent pour laisser à la postérité dans leurs décisions les titres de leur respect envers Marie. Les villes et les empires se mirent sous sa protection ; nos provinces frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise le glaive qui les châtioit ; et un de nos rois fit, pour immortaliser ce bienfait, un hommage public de tout son royaume à cette reine des cieux qui venoit de le conserver. Que la mort du pécheur est différente de celle de Marie ! elle lui ravit tout ; elle le dépouille de tout : seul aux prises avec elle, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent ; tout ce qu'il avoit cru réel et solide, s'évanouit ; tout ce qu'il avoit cru frivole et chimérique, se montre et se réalise ; son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas un nouveau cœur ; il meurt détrompé, sans mourir changé

LE JOUR DE LA VISITATION.

SUR LES OBSTACLES QUE NOTRE AMOUR-PROPRE OPPOSE A LA GRACE.

DIVISION. Notre amour-propre oppose presque toujours trois obstacles à la grace : premièrement, une fausse bienséance ; secondement, la difficulté de la vertu ; ou bien troisièmement, une fausse persuasion que nous pouvons user d'adoucissements dans la voie du salut. Or Marie entreprenant ce voyage toute seule, nous confond, premièrement, sur ces raisons infinies de bienséance qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du ciel. Marie, malgré la délicatesse de son âge et de son sexe, allant joindre Elizabeth à travers les montagnes et les chemins les plus difficiles, condamne, secondement, notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraie et retient dans le vice. Enfin Marie se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend, troisièmement, à ne pas adoucir par nos lenteurs et nos ménagements la rigueur de la voie évangélique.

Ire PARTIE. Premier obstacle que nous opposons à la grace, une fausse bienséance. Il est des crimes dont le monde lui-même rougit, et qu'il condamne hautement ; mais il est des vices moins odieux, des désordres plus heureux, qui semblent avoir prescrit contre l'Evangile, et que le siècle place honorablement parmi les vertus. Or c'est de la fausse idée qu'on attache à nos prétendues vertus, que naissent ces égards si peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougissons de Jésus-Christ : on n'ose pas se conformer à des usages qui ont prévalu ; on ne veut point condamner le monde par des singularités affectées. La conduite de Marie a de quoi confondre le monde sur un point aussi important : elle quitte Nazareth pour aller rendre visite à Elizabeth ; combien de raisons une fausse bienséance et la crainte des discours du monde lui eût-elle suggérées pour se dispenser de ce voyage ! Premièrement, elle n'est instruite de la grossesse d'Elizabeth que par un ange ; or croira-t-on sur sa parole qu'elle a reçu cette ambassade céleste ? Secondement, sortie du sang des rois de Juda, et depuis peu devenue mère de Dieu, n'est-il pas contre la bienséance qu'elle aille s'abaisser envers une femme si fort au-dessous d'elle ? Troisièmement, les lois de la pudeur ne s'opposent-elles pas à un voyage si long et si périlleux ? Mais ces raisons n'arrêtent pas Marie. Pour nous, hélas ! nous n'en cherchons pas même de si plausibles pour nous étourdir ; et les plus mauvais prétextes suffisent à notre amour propre. La crainte de nous donner du ridicule dans l'esprit du monde, est toujours pour nous une raison suffisante pour nous dispenser des lois de l'Evangile : mais quel est notre aveuglement ! nous ne voulons pas d'une piété qui se fasse remarquer, et qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire ? mais si la contagion est universelle, pouvons-nous nous en sauver, sans être singuliers ? Détrompons-nous : les saints ont toujours passé pour gens singuliers, parceque la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne ; et c'est une illusion grossière de s'imaginer que l'on a toujours des raisons d'offenser Dieu, et qu'on n'en a jamais de revenir à lui et de le servir ; de là il arrive que tous les moments de la grace nous échappent. Mille fois Dieu nous a avertis, sollicités, importunés ; nous n'avons eu que la crainte des vains discours du monde à lui opposer : craignons qu'il ne se lasse enfin de ses poursuites et de nos rebuts. Notre conversion ne dépend pas de nous, mais de Dieu ; et nous ne sommes pas assurés de ravoir à notre gré les graces offertes que nous aurons refusées. Mais, de plus, nous qui sommes si éclairés sur les bienséances ; lorsque par nos dissolutions nous étions le scandale de notre ville, la bienséance étoit-elle un frein assez puissant pour nous arrêter ? Ce n'est donc qu'avec Dieu que nous sommes timides et circonspects ; et nous n'excédons en précautions que lorsqu'il s'agit de le servir ! Sentons là dessus toute l'injustice de notre conduite.

IIe PARTIE. Difficulté de la vertu : second obstacle que l'amour propre oppose à la grace. Il est des gens qui, vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, ne vieillissent dans l'iniquité, que parcequ'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grace du Sauveur ; comme si quelque chose lui étoit impossible. Or la conduite de Marie

nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siècle sur cette illusion. Sans trop réfléchir sur sa propre foiblesse, elle va à travers les montagnes les plus inaccessibles : *Abiit in montana.*

Je sens toute ma foiblesse, dites-vous; je sais que la vie chrétienne est une profession publique de pénitence, qu'il faut porter sa croix et se renoncer soi-même pour être disciple de Jésus-Christ ; je le sais, et c'est justement ce qui me fait désespérer d'être jamais homme de bien, parceque je sens que quoique j'aie horreur du crime, je ne saurois jamais me gagner là-dessus. Mais, ô homme, quel est ici ton égarement! tu sens ta foiblesse et ton impuissance; mais entends ces paroles du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles et fatigués, et je vous soulagerai.* Voilà où tu dois chercher la force qui te manque.

C'est la difficulté de l'entreprise, dites-vous, qui nous arrête. Ah ! s'il falloit comme autrefois vous exposer à la fureur des tyrans pour la foi de Jésus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vue de votre foiblesse, quoique vous dussiez dire alors avec l'Apôtre : *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Mais qu'exige-t-on de vous à présent? le seul sacrifice de vos passions : et vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur à votre mollesse et à votre lâcheté; bien différent en cela des fidèles des premiers temps, que les plus cruels supplices ne pouvoient séparer de l'amour de Jésus-Christ, et maintenant on croit qu'il en coûte trop pour être chrétien quand il en coûte un seul plaisir, comme si le Dieu que nous adorons étoit devenu moins digne de nos empressements.

Et d'ailleurs vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu ; mais soyez de bonne foi ; exposez-nous naïvement tous les désagréments qui accompagnent la vie du siècle ; que ne diriez-vous pas, et que ne dit on pas en effet là-dessus tous les jours dans le monde ! à combien de chagrins affreux la vie du siècle n'expose-t-elle pas? Et quand on parviendroit à les éviter, le pécheur peut-il s'éviter lui-même? il a beau s'étourdir, il porte partout un fonds d'inquiétude qui le réveille même au milieu des joies et des amusements : c'est là-dessus que roule le siècle; on le sent, on s'en plaint, et on s'y aime : on se familiarise avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage, et on frémit au seul souvenir des saintes rigueurs de l'Evangile, que la foi console, que l'espérance soutient, que la charité adoucit.

Mais pour confondre l'iniquité par l'iniquité elle-même, dites-moi, je vous prie un homme livré à l'ambition ou à la volupté, se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin? Ah ! craignons que l'ambitieux et le voluptueux ne nous confondent devant le tribunal de Jésus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse dès qu'il s'agit du salut.

IIIe Partie. Une autre erreur qui règne dans le monde sur la difficulté du salut, c'est de se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Des personnes nées avec un caractère tranquille et uni, ne croient rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour-propre; et, tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presque à moins de frais que l'on ne se damne. Illusion grossière, injurieuse à la croix de Jésus-Christ, et que l'exemple de Marie confond pareillement, puisque sans examiner si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes et moins fatigants, elle choisit sans différer la voie la plus pénible : par là elle nous apprend qu'il faut qu'il en coûte pour se sauver ; et que le royaume des cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées contre nous-mêmes. Cependant le monde est plein de ces fausses maximes en matière de religion : que l'austérité des cloîtres est sainte, mais que tout le monde n'y est pas appelé; que puisqu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, pour ne pas mériter les premières il ne s'ensuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres; enfin que l'Evangile ne défend pas les joies honnêtes : et là dessus, pourvu qu'on ne donne pas dans les excès les plus criants, on se croit dans le bon chemin, parcequ'on n'est pas encore au fond du précipice.

Mais sur quoi l'esprit humain ne peut-il pas se séduire, puisqu'il a pu prendre ici le change ! Car enfin on ne peut rien ajouter aux précautions que la sagesse

divine a prises, pour faire sentir aux hommes que les croix et les souffrances leur sont aussi indispensables que le sacrement qui les régénère. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que non-seulement le siècle, mais ceux mêmes qui font profession de piété, se font une illusion là-dessus, et chacun se fait un Evangile à part où il trouve le secret de faire entrer ses foiblesses, parceque l'esprit de la religion est peu connu par ceux mêmes qui passent pour en pratiquer les maximes.

DISCOURS

SUR L'ESPRIT DANS LEQUEL IL FAUT PRATIQUER LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

Pour bien pratiquer les œuvres de miséricorde, il y a trois règles à observer.

Ire RÈGLE. *C'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.* En effet, c'est une méprise assez ordinaire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfermées dans le devoir. L'amour-propre favorise d'autant plus cette erreur, que l'accomplissement du devoir tout seul n'a rien qui nous flatte, parcequ'il n'a rien qui nous distingue; au lieu que les œuvres surajoutées, en nous laissant plus de singularité, nous laissent aussi plus de complaisance. Cependant il s'en faut bien que la foi mette les offices de charité rendus à nos frères, au rang des œuvres surajoutées; elle ne connoît pas de devoirs plus sacrés et plus inviolables. En effet, premièrement, le précepte de l'amour du prochain, si essentiel à la foi, ne se borne pas à nous défendre seulement de nuire à nos frères: ce n'est rien pour la loi de la charité de ne point haïr; il faut qu'elle aime; c'est-à-dire que dans la religion de Jésus-Christ vous êtes injuste si vous n'êtes pas bienfaisant; vous haïssez votre frère affligé, si vous ne le soulagez pas lorsque vous le pouvez. Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zèle puisse s'applaudir; c'est une loi commune imposée à tout fidèle, qui, par les liaisons intimes et sacrées que nous avons contractées au baptême avec tous les chrétiens, ne lui permet plus d'en regarder aucun comme étranger à son égard, mais l'oblige de les regarder tous comme ses frères, comme les membres d'un même corps, dont aucun ne peut souffrir sans qu'il souffre avec lui. Secondement, plus vous êtes élevés dans le siècle, plus votre obligation est ici rigoureuse. La prospérité et l'abondance des biens de la terre ne vous dispense ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique: cette vérité supposée, quel a pu être le dessein de la Providence en répandant sur vous les biens de la terre? Seroit-ce de vous fournir les moyens de satisfaire toutes vos passions? Non, sans doute: vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent: votre abondance n'est donc que la portion de vos frères affligés: et Dieu vous auroit réprouvés, en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage que pour le soulagement des malheureux. Troisièmement, pour vous en particulier qui m'écoutez, indépendamment de l'obligation que vous impose là-dessus la religion, et le rang que vous tenez, les saintes occupations de miséricorde n'en sont pas moins des devoirs indispensables. En premier lieu, qui que vous soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la loi? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisir et de mollesse? Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale? En second lieu, lorsque vous ne connoissiez rien de grand que le monde et ses vanités, n'avez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dérisions injustes? n'avez-vous pas regardé les offices publics de miséricorde comme des indiscrétions de zèle, ou comme des empressements de vanité, loin de respecter les personnes qui s'y consacroient? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avoient ôté: et que vous pratiquiez vous-même ce que vous avez si justement blâmé dans les autres fidèles. En troisième lieu, vous faisiez servir autrefois vos richesses, qui sont des dons de Dieu, à l'iniquité, comment voulez-vous réparer cette injustice que par de saintes profusions et des largesses plus abondantes?

Enfin, dans cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde et à ses erreurs, la félicité de vos sens étoit alors votre unique affaire; il faut donc aujourd'hui vous appliquer à les crucifier; aller dans ces lieux secrets, dans ces maisons désolées, où l'indigence cache tant de misères; vous approcher des Lazares puants et couverts de plaies, et malgré les frémissements secrets de la nature, ne pas refuser votre ministère et le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes.

La IIe RÈGLE *à observer dans la pratique des œuvres de miséricorde, est que non-seulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remèdes journaliers contre nos foiblesses de tous les jours.* En effet, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur. Cela étant, soulager nos frères, les revêtir, les visiter les consoler, les servir même, n'est encore que le corps de la piété : ce sont les offices du chrétien ; ce n'est pas le chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croisse et se purifie dans ces devoirs publics de miséricorde, et que chaque œuvre sainte serve à affoiblir en nous quelqu'une de nos passions : c'est-à-dire que pour entrer dans l'esprit de la foi sur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, examiner sous les yeux de Dieu quels sont encore nos penchants déréglés, et choisir les œuvres de miséricorde les plus propres à les déraciner de notre cœur; en un mot, faire de ces œuvres les exercices des vertus qui nous manquent. Car les œuvres de la piété ne sont saintes qu'autant qu'elles nous sanctifient; et elles ne nous sanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent.

Or on viole cette règle de la piété, en deux manières : premièrement, de tous les offices de miséricorde, nous choisissons presque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos penchants. Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchants heureux qui inclinent notre ame à la miséricorde; ou qu'on remplisse ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance : au contraire, la foi sait faire servir la nature à la grace. Mais il faut prendre garde de ne pas borner tous nos efforts à suivre ces penchants; car la piété va bien plus loin que la nature. Secondement, la seconde manière de violer cette règle, est encore plus coupable : non-seulement on se borne à une vertu toute naturelle; et les œuvres de miséricorde que l'on choisit, sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour-propre, et qui ne nous corrigent jamais de nos foiblesses; mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir. En effet, combien de ces ames abusées, qui dans une vie toute mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde, et sur l'abondance de leurs largesses. Ah! le Seigneur n'a pas besoin de nos biens; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent; mais elle ne justifie pas ceux que l'on aime.

La IIIe RÈGLE *consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, et que la vue des hommes, cachée au fond de nos cœurs, et presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.*

Je vous dis avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu; interrogez votre cœur : sondez-en les vues les plus secrètes, et voyez quels ont été jusqu'ici les motifs les plus réels de toutes ces actions extérieures. Voyez si les œuvres secrètes réveillent aussi vivement votre zèle, que celles qui sont publiques. Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien aise qu'on vous oublie et qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y emploient. Voyez si les entreprises pieuses que le monde blâme ne vous trouvent pas un peu indifférent; en un mot, si c'est vous même, la gloire des hommes, ou votre salut que vous y cherchez. On ne sauroit croire, continue saint Augustin, combien d'œuvres saintes, sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejetées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices; combien de fruits de la charité, lorsque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance,

LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

DIVISION. *Deux préjugés dans le monde. I. Un préjugé de foiblesse et de fragilité, détruit par le triomphe de la chasteté d'Agnes. II. Un préjugé d'impenitence, confondu par le courage de son martyre.*

Ire Partie. *Préjugé de foiblesse et de fragilité, qu'Agnès confond par le triomphe de sa chasteté.* Au milieu de tant de généreux défenseurs de la foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens conquérants, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du paganisme, et l'admiration de tous les siècles. La grace et la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous les trésors : aussi s'attira-t-elle d'abord les regards publics ; et ce que Rome avoit de plus grand, la rechercha. Quel écueil pour une vertu vulgaire ! car refuse-t-on à cet âge une fortune brillante qui s'offre, et surtout quand l'honneur et la religion n'y semble mettre aucun obstacle ? Mais Agnès ne balance pas à préférer le trésor de la virginité à toutes les pompes du siècle. Quelle instruction pour nous, qui regardons le dereglement comme une destinée de l'âge, et qui pardonnons le vice aux premières mœurs ! Agnès, à la fleur de l'âge, ne connoît rien de plus précieux que le trésor de l'innocence ; et le seul privilége qu'elle trouve dans sa jeunesse, ce sont des attentions plus sévères pour éloigner des passions qu'il est toujours bien plus aisé de prévenir que d'éteindre.

Mais, dit-on, il faut passer quelque chose à l'âge. Et moi, je dis que c'est à l'âge qu'il ne faut rien passer, parcequ'e les premières mœurs décident d'ordinaire du reste de la vie : et d'ailleurs nos passions finissent-elles avec la jeunesse ? Mais au moins le tempérament, ajoute-t-on, doit rendre nos foiblesses plus pardonnables. C'est-à-dire donc que, lorsque Dieu nous donne un cœur tendre et sensible, il ne nous le donne pas pour lui, et qu'il ne s'est réservé que les ames dures et barbares. Agnès avoit le cœur bien tendre ; mais c'est pour Dieu seul qu'elle fait usage d'une sensibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu seul. Périsse mon corps, dit-elle, puisqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux siens. Et d'ailleurs, où seroit le mérite de la vertu, si nous ne trouvions en nous des penchants qui la combattent ? et seroit-il besoin de nous interdire le vice, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ? Mais, continue-t-on, ce n'est ni par goût ni par tempérament, qu'on se laisse aller au désordre ; ce sont des occasions qui entraînent, auxquelles on ne peut résister. Mais, premièrement, puisque vous étiez né sans goût et sans tempérament pour le vice, plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à Satan, malgré tant de défenses heureuses dont sa main victorieuse l'avoit environné. Secondement, qu'est-ce que ces occasions qui vous ont séduite ? sont ce les talents malheureux des graces et de la beauté, dont la nature vous avoit pourvue ? Voyez quel usage en fit Agnès ; c'est cela même qui, à son exemple, auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Createur peuvent-ils devenir une excuse, lorsqu'on les tourne contre lui ? D'ailleurs, n'avez-vous pas assuré le succès de vos déplorables appas par des soins et des artifices, qui sont déja un crime pour vous, avant que d'être un sujet de chute pour vos frères ? Vous dressez vous-même le piége et l'occasion qui vous fait périr, et vous vous en prenez à elle de votre perte. Troisièmement, je vous demande encore, qu'appelez-vous occasions ? sont-ce les séductions dont vous avez eu peine à vous défendre ? Mais les sollicitations, les promesses, les terreurs affermissent la vertu d'Agnès : pour vous, vous avez été au devant du crime par la facilité de vos mœurs, qui a été comme un signal de déréglement. L'exemple d'Agnès confondra donc ce vain langage d'excuses et de préjugés que le monde oppose sans cesse aux préceptes de la loi de Dieu.

IIe Partie. Le *préjugé d'impénitence, confondu par le courage du martyre d'Agnès.* 1° On se retranche sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur et tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile.

Premièrement, sur l'âge : parcequ'il faut, dit-on, pour l'observance rigoureuse

des devoirs du chrétien, une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine et à la violence, un empire sur ses passions et sur soi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire, et où les passions ne sont pas encore modérées par les réflexions. Mais Agnès, au sortir presque de l'enfance, défie la fureur des tyrans; et l'horreur de son supplice, qui alarme même la férocité de ses bourreaux, répand une joie sainte et comme un nouvel éclat sur son visage. En effet, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge? Le sérieux? mais l'innocence seule est toujours accompagnée de sérénité et d'allégresse, et il n'y a que le crime et les passions qui soient tristes, sérieuses et sombres. La violence? mais c'est dans le premier âge que les passions plus dociles se plient plus aisément au devoir. Les réflexions dont on n'est pas capable dans la jeunesse? mais la grace ne se plaît que dans la simplicité et dans l'innocence; et nos incertitudes croissent d'ordinaire avec nos réflexions. La fermeté et la persévérance? mais ce sont nos passions seules qui font toutes nos inconstances: aussi nous reprochons-nous souvent, et avec vérité, qu'en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement et dans l'amour désordonné des créatures. L'Evangile est donc la loi de tous les âges.

Secondement, on se retranche sur le sexe. Mais quel prétexte peut alléguer le sexe en sa faveur, contre l'austérité et la difficulté des devoirs de l'Evangile? les Agnès, les Luce, les Cécile, tant d'autres héroïnes de la foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force et une grandeur d'ame dont les héros profanes n'ont jamais approché? Qui ne sait de quoi est capable une femme mondaine, pour l'objet criminel qui la possède? Et pourquoi ne seroit-on capable de rien pour Dieu? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le salut?

Troisiémement, on se retranche sur la délicatesse du tempérament. Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicatesse de sa complexion, des raisons pour craindre les chaînes qui la lient, et le glaive qui va l'immoler? Et d'ailleurs, vous demande-t-on, comme à elle, que vous résistiez jusqu'au sang? Dieu ne demande pas la force du corps: il demande la pureté et l'innocence de l'ame, et les devoirs essentiels de la foi s'accomplissent au dedans de nous; c'est l'amour, c'est la crainte de Dieu, c'est la reconnoissance, c'est le sacrifice intérieur des passions: or, ce sont là les vertus des foibles, comme des forts. Il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaisirs, aux veilles, aux assujétissements que le monde et l'ambition vous impose; et cependant la foiblesse de votre complexion peut y suffire. Mais pour remplir les devoirs de la religion, il ne faut qu'un bon cœur; et cependant vous excusez votre mollesse et votre impénitence sur la foiblesse de vos forces, comme si Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous.

2° On suppose l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit, et dont il faut vivre dans le monde. Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, et son martyre de superstition et de folie? Elle savoit que la voie des justes est une voie peu battue, et que pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que suivent presque tous les hommes.

Et d'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société? Il n'est incompatible ni avec l'amitié, ni avec les sentiments de la reconnoissance, ni avec la joie des conversations et des commerces, ni avec les liens du mariage, ni avec les devoirs de la vie civile, ni avec les fonctions de la république. L'Evangile n'est opposé qu'aux vices qui déshonorent la société, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, etc. L'Évangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société; il en assure le fonds, la paix, les devoirs, les bienséances. Aussi, vivez selon l'Evangile, et vous aurez toutes les vertus qui doivent lier les hommes les uns aux autres

LE JOUR DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

DIVISION. *I. Jamais saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, que François de Paule. II. Jamais saint ne fut si puissant aux yeux de la foi.*

Ire PARTIE. *Jamais saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, que François de Paule.* Ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie, cet amas d'enchantements qui nous font perdre de vue les biens éternels, qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain, sont, l'éclat de la naissance, la distinction qui vient des sciences et de l'esprit, la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens; et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Or François de Paule n'eut rien de tout cela.

1° L'éclat de la naissance: La noblesse du sang et la vanité des généalogies est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes : on ne pense pas que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que l'origine, comme la conversation du chrétien, étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier. Ce fut pour rendre ces vérités du salut plus sensibles aux hommes, que la Providence ménagea à François de Paule une naissance vile et obscure selon le siècle. Il naquit dans le sein de la piété, et non pas dans le sein de la gloire: peut-être, hélas! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile à l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui, et à l'agrandissement de son héritage; car une naissance illustre n'est souvent qu'un préjugé de réprobation, et la suite des jugements impénétrables de Dieu sur une ame.

2° La distinction qui vient des sciences et de l'esprit. Voilà encore ce que notre saint n'eut point : son éducation répondit à sa naissance. Il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieux, mais qui tira du seul trésor de la grace ces lumières anciennes et nouvelles que nous n'avons, nous, jamais qu'à demi, à force de veilles et de recherches. Au lieu de paroître dans les plus fameuses universités, et d'y faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, il vint puiser dans la pénitence et dans la solitude d'un désert, cette haute réputation de sainteté qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes mêmes leurs excès; et à force de se croire le moindre de tous, et indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangélisent la paix, il devint plus que prophète, et le plus grands des enfants des hommes. Elevons-nous après cela, foibles que nous sommes, de quelques légères connoissances qui nous démêlent un peu de la multitude. Un seul moment de la grace développe souvent plus de vérités, que de longues années de travail.

3° La mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des sens. Loin de s'y livrer, François de Paule se retire dans l'ancienne solitude du Mont-Cassin : cette demeure, consacrée par les austérités et les cantiques de tant d'illustres pénitents, fut le premier théâtre des macérations de François de Paule. Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur cette montagne, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance et de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre saint, et l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Mais il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant de chrétiens qui, dans un commencement de conversion, embrassent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, mais qui peu à peu sentent mollir leur zèle, et ralentir leur vitesse. L'amour que notre Saint eut pour la croix, fut violent, mais il fut durable; cependant le corps qu'il châtioit avec tant de rigueur n'avoit pas été un corps de péché, et les membres qu'il faisoit servir à la justice, n'avoient pas servi à l'iniquité. Le Seigneur le prévint de ses bénédictions dès le sein de sa mère, et il conserva jusqu'à la fin ce vêtement de justice et de sainteté qu'il avoit reçu dans le sacrement qui nous régénère.

4° Le faste qui accompagne les grandeurs et les dignités. François de Paule fut

bien éloigné de ce vice; son caractère propre fut cette humilité profonde, qui toute seule vaut mieux que le sacrifice. Devenu le spectacle des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous et l'anathème du monde. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissements dignes de lui : les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés; mais sa chère vertu ne lui paroît être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Le nom seul de l'ordre pieux et austère dont il enrichit l'Eglise, annonce d'abord l'humilité de son saint patriarche. Il n'en trouvoit pas à son gré d'assez rampant à se donner; tandis que nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse, et que nos ancêtres n'ont jamais eus : et quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre! L'humilité de François de Paule l'éloigna toujours du ministère des autels et du sacerdoce chrétien; et ce cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit saint, ne se crut pas assez pur pour être marqué du sceau du Seigneur; tandis que des cœurs mille fois profanés, et encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint.

IIe PARTIE. *Jamais saint ne fut plus puissant aux yeux de la foi, que François de Paule.* En effet, la vertu de Dieu éclata dans sa foiblesse. Cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, et au lieu le plus apparent de l'édifice. A peine étoit-il établi dans sa chère solitude, qu'une odeur de vie se répand malgré lui dans les environs; et bientôt la France, l'Italie, l'Espagne, l'Europe entière entend parler de lui; et du fond de sa solitude, il remplit le monde du bruit de son nom. Ce fut une grande gloire pour la foi, de voir un solitaire simple et sans lettres qui devient tout à coup :

1° Le conducteur des aveugles. Rome même, où le Seigneur rend ses oracles, et où le peuple de Dieu va consulter, trouva dans ses lumières de nouvelles ressources, et Sixte IV eut recours à lui dans ses doutes, et le regarda comme le guide et le coopérateur de son pontificat.

2° Il eut une pénétration étonnante dans les voies de Dieu sur les ames. Les sentiments des hommes, qui ne peuvent être connus, dit saint Paul, que par l'esprit qui est en eux, n'échappèrent jamais au discernement du sien. Il découvrit les conseils des cœurs, et vit clair dans l'abîme des consciences; et comme la douceur étoit jointe à la lumière, le cœur des princes et des peuples fut pour ainsi dire entre ses mains : on ne résista jamais à la grace et à l'esprit qui parloit en lui. Ferdinand, roi de Naples, l'entendit au milieu de sa cour lui reprocher ses excès avec cette sainte liberté qu'inspire la foi; et touché comme David, des charitables ménagements et des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre soi-même.

3° Le même Père des lumières qui lui découvrit le secret des cœurs, le fit percer dans les ténèbres de l'avenir; et les fidèles de son temps s'écrièrent avec surprise, qu'un grand prophète avoit paru parmi eux, et que le Seigneur avoit visité son peuple. Comme le Jérémie de son siècle, il vit en esprit partir de Babylone un prince infidèle, et préparer les fers et les flammes dont on devoit enchaîner l'oint du Seigneur, et brûler le temple et la ville sainte.

4° On vit François de Paule souverain de toutes les créatures, conduisant au tombeau, et en rappelant à son gré, commandant aux vents et à la mer, éteignant l'impétuosité du feu, fermant la bouche des lions, vainquant les royaumes par la foi, et dépositaire de la puissance divine sur la terre.

5° Son humilité fut récompensée et investie d'hommage et de gloire. On le vit assis à côté d'un grand pape, comme autrefois Moïse auprès du pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce, et la conduite du peuple de Dieu. On vit les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, et environné d'un appareil aussi humble que celui de Jésus-Christ entrant à Jérusalem. Les cours des princes mêmes, si peu indulgentes à la sainte folie de la croix, lui rendirent des honneurs qu'on ne rend guère qu'à la sagesse du siècle, et la folie mystérieuse de ce nouveau David, n'empêcha pas les rois même des Philistins de le retenir à leur cour, avec toutes les distinctions et les égards dus à sa vertu

LE JOUR DE SAINT BENOIT.

DIVISION. *I. Benoît condamna le monde, je veux dire, les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumieres qui lui en découvrirent le néant et le danger. II. Il condamna le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.*

Ire PARTIE. *Benoît condamna les faux jugements et la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant et le danger.* C'est de trois erreurs principales que naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, qui dérobent presque à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité : la première est une erreur d'espérance, qui ouvre à l'imagination, si capable de séduction dans le premier âge, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir ; la seconde est une erreur de surprise, qui, ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'ame ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, et la corrompre sans ressources ; la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages et des voies sûres, et nous fait marcher, sans rien craindre, dans des sentiers où tous les pas sont presque des chutes. Or les lumières de la foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui dissipèrent d'abord l'illusion de ces trois erreurs, et qui, encore aujourd'hui, condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les méprise.

1° Contre l'erreur d'espérance; il comprit que tout ce qui passe et ne doit pas toujours demeurer, n'est pas digne du chrétien né pour l'éternité. Envoyé à Rome en un âge assez tendre, pour y cultiver l'espérance de ses premières années par tous les secours que pouvoit fournir à l'éducation un séjour si célèbre, la foi qui mûrit de bonne heure la raison, et donne au premier âge toute la sagesse et toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoît ce que l'expérience seule apprend si tard aux ames que le monde a séduites ; et dès l'entrée presque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant, et s'en éloigna en un âge où il est encore plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est ensuite par les faveurs qu'il accorde. Car voilà l'illusion universelle dont le monde s'est serri dans tous les temps pour séduire les hommes. Dieu répand sans cesse des dégoûts et des amertumes sur nos passions injustes pour nous rappeler à lui; mais nous rendons ces dégoûts inutiles, en charmant nos ennuis présents par l'espoir d'un avenir chimérique que l'événement dément toujours. C'est là l'état de presque toutes les ames que le monde et les passions entraînent. Loin de chercher dans les promesses de la foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promesses du monde même; et c'est à ces vaines promesses que nous sacrifions notre bonheur éternel.

2° La foi préserva Benoît dès sa jeunesse de cette erreur de surprise, que la nouveauté des plaisirs, le défaut de réflexions, et le torrent des exemples et des usages, rend comme inévitable à ce premier âge. Il sentit que tout ce qui n'est pas Dieu, peut surprendre le cœur de l'homme; mais ne sauroit le satisfaire. Ce n'est là d'ordinaire que le fruit des réflexions et de l'âge; et heureux ceux qui après avoir été séduits, trouvent dans la séduction même de quoi se détromper plus solidement et sans retour de leurs erreurs passées ! Mais Benoît parut instruit sur le vide et l'amertume des plaisirs, sans qu'il eût coûté à son innocence pour s'en instruire. La première impression que le monde fit sur son cœur, fut le desir de l'abandonner, et il chercha la solitude, comme l'asile de son innocence, et non comme un lieu propre à pleurer ses crimes. Ce n'est pas qu'une retraite de pénitence ne soit glorieuse à la grace de Jésus-Christ ; mais c'est toujours un cœur flétri, pour ainsi dire, qu'on porte dans le sanctuaire ; c'est une offrande comme encore souillée qu'on va mettre sur l'autel ; or il semble que les ames qui n'ont jamais appartenu au monde et au démon, sont bien plus propres à être consacrées à Jésus-Christ parmi les vierges saintes qui le servent, et à devenir sa portion et son héritage.

De là il s'ensuit que ce n'est pas une maxime si sûre, quoique très-ordinaire à des parents même pieux et chrétiens, de se persuader qu'il est bon que leurs enfants aient connu le monde, avant de se consacrer à Jésus-Christ dans une retraite religieuse. Car, outre qu'il est rare de vouloir connoître le monde, sans qu'il en coûte de l'avoir connu : quand cela n'arriveroit pas, il en reste toujours je ne sais quelles impressions funestes, qui viennent troubler le repos et la douceur de la retraite ; et souvent il touche plus par les vaines images qu'il a laissées, qu'il ne touchoit par les plaisirs qu'il nous offroit autrefois. Aussi Benoît n'attend pas que l'essai mille fois fait des plaisirs injustes, le détrompe enfin, et le convainque que ce n'est point là ce qui peut rendre l'homme heureux. Il prend Dieu seul pour sa consolation et pour son partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne sauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience, instruits par nos propres dégoûts, lassés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes ; nous n'osons rompre les liens qui nous accablent, et que nous portons à regret. Dieu est-il donc un maître si cruel et si dur à ceux qui le servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grace ?

3° La dernière erreur que les lumières de la foi découvrirent à Benoît fut une erreur de sécurité. Il est assez ordinaire aux personnes qu'un heureux tempérament et les préventions de la grace ont préservées des grandes chutes dans le monde, de ne compter pour rien les dangers où tous les autres périssent, et d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis nécessaires pour la conserver. Cette fausse idée les établit dans une sécurité qui rend les plaies qu'elles reçoivent dans le monde d'autant plus incurables, que n'y étant pas sensibles, elles ne leur cherchent point de remèdes. C'est là l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conservée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable. Il se retira donc de Rome, pour aller se cacher dans la solitude ; et la nouveauté de son dessein, en un siècle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impression de l'esprit qui le conduisoit au désert ; et la retraite qu'il avoit choisie aux environs de Rome ne le cachant pas assez à son gré au monde, il en chercha une plus austère, craignant de retrouver dans le concours des personnes que le bruit de sa piété attiroit déja de toutes parts à son désert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en sortant du monde.

Il ne s'ensuit pas de là que les cloîtres et les déserts soient la vocation générale de tous les hommes. Mais pour vous, pour qui tous les périls sont presque des chutes, et qui ne sauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous serez exposé, il est évident que Dieu a gravé dans la foiblesse même de vos penchants, l'arrêt qui vous sépare du monde ; et les exemples de ceux qui se sauvent dans le siècle, ne concluent rien pour vous, à moins que vous ne puissiez vous répondre des précautions qui leur ont assuré le salut.

IIe Partie. *Benoît condamna le découragement et les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire et le succès qui accompagna la promptitude de son entreprise.* Lorsque Dieu convie les pécheurs à venir à goûter les saintes consolations qu'il prépare ici-bas même, à ceux qui le servent, figurées sous l'image d'un festin ; au lieu de l'empressement qu'on devroit montrer, on oppose d'ordinaire, comme l'Evangile nous l'apprend, trois sortes d'excuses à la voix du ciel. La première excuse est une excuse de mollesse ; *uxorem duxi :* la seconde, est une excuse de fausse prudence, qui n'a jamais pris assez de mesures ; *juga bonum emi, eo probare illa :* la troisième est une excuse d'attachement et d'intérêt terrestre ; *villam emi.* Or les démarches de la foi de Benoît confondent le monde sur ces trois vaines excuses.

1° L'excuse de mollesse. Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, et connu de Dieu seul, passant les nuits, ou à chanter de saints cantiques, ou à méditer les années éternelles, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier sa chair, et la réduire en servitude ; devenu père d'un peuple de solitaires, il renouvelle en

Occident ces prodiges d'austérité, que les déserts de Scéthé et de la Thébaïde avoient admirés; et sa règle, si estimée depuis, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint Législateur. C'est ainsi que Benoît confond la mollesse du monde. En effet, quand on nous propose ces grands modèles, nous nous récrions sur la puissance de la grace dans ces hommes extraordinaires : mais nous n'allons pas plus loin ; et, parceque nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence soient proposés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous instruire. Mais quel a pu être le dessein de Dieu en suscitant dans tous les siècles de ces pénitents fameux qui ont édifié l'Eglise; n'est-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foiblesse soutenue de la grace, est encore capable ? De plus, je vous demande, pourquoi ces grands exemples de pénitence nous paroissent-ils si éloignés de nos devoirs et de notre état ? Est-ce parcequ'ils ont vécu dans des siècles fort éloignés des nôtres ? mais les devoirs ne changent pas avec les âges. Est-ce parceque les Saints ont été des hommes extraordinaire ? mais les Saints ne sont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parceque la corruption est devenue universelle. Est-ce parceque les mortifications et les saintes austérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints ? mais lisez les histoires ; tous ont fait pénitence; tous ont crucifié leur chair avec leurs desirs ; et partout où vous trouverez des Saints, vous les trouverez pénitents. Nous avons donc beau nous rassurer sur l'exemple commun; si les Saints l'avoient suivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages. L'Evangile est fait pour nous comme pour eux ; et comme il n'a rien qui nous ressemble, il n'a rien non plus qui doive nous rassurer.

2° Seconde excuse ; la fausse prudence, qui trouve toujours des difficultés insurmontables, que Benoît confond pareillement. Quoiqu'il y eût déjà eu dans nos Gaules de saintes assemblées de moines, on peut dire que Benoît fut suscité de Dieu, et rempli de tous les dons de la nature et de la grace, pour être en Occident non-seulement le restaurateur, mais le père de la vie cénobitique. Mais, quelle entreprise fut jamais plus traversée et plus contredite ? il est obligé de quitter le premier monastère dont on l'avoit chargé ; parcequ'il n'y trouva que des enfants pervers et corrompus: il n'est pas plus tranquille dans la nouvelle solitude qu'il s'est choisie : enfin il aborde au Mont-Cassin, cette montagne depuis si célèbre, le Carmel de l'Occident; il n'y trouve que des idolâtres, il en bannit l'idolâtrie et y élève un autel au Dieu vivant; il y donne sa loi céleste à ses disciples, et, devenu père d'un grand peuple de saints solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de son nom et de sa sainteté. Mais il importe plus de nous instruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon oppose à son entreprise, condamne notre découragement dans les obstacles qui traversent les démarches de conversion que Dieu demande de nous : ce sont les difficultés et les obstacles eux-mêmes qui doivent soutenir et animer une ame dans la résolution qu'elle prend de changer de vie, et de servir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une conversion à laquelle le monde et l'enfer seroient si favorables : les contradictions ont toujours été le caractère le plus constant des œuvres de Dieu.

3° Troisième excuse ; l'attachement aux choses de la terre, à la fortune, ou à la réputation : elle est condamnée par la gloire et le succès qui accompagna Benoît dans son entreprise. Benoît, sur le Mont-Cassin, fut l'oracle de toute la terre, l'institut célèbre dont il jeta les fondements, semblable au grain de sénevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jésus-Christ, et en fit le plus bel ornement. Les enfants de Benoît gouvernèrent long temps toute l'Eglise, et comme Jacob il fut le père des patriarches. Ce fut dans ces pieux asiles que la science et la vérité se sauvèrent de l'ignorance et de la barbarie de ces siècles infortunés qui suivirent le siècle de Benoît. Telle fut la gloire, tels furent les succès de notre Saint ; et voilà ce qui nous confond, nous en qui la fausse prudence et les inconvénients de fortune et de réputation que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent presque toujours sur les plus pressants mouvements de la grace qui nous y convient. Oui, les personnes même qui se sont déja déclarées pour Jésus-Christ dans le détail de leurs devoirs, sacrifient presque toujours à des égards humains, les lumières et les mouvements de leur propre conscience. Ce n'est pas, à la vérité,

sur des points essentiels, mais c'est sur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous, et que nous sentons nous être nécessaires : cependant le monde nous arrête; la première pensée qui nous occupe, c'est ce que le monde pensera de nous; et après l'avoir abandonné, nous voulons encore le ménager; et nous ne pensons pas que si nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, il ne peut rien nous arriver de plus heureux que de lui déplaire.

LE JOUR DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

DIVISION. *I. Jean-Baptiste condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière et à la vérité. II. Jean-Baptiste condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.*

Ire PARTIE. *Jean-Baptiste condamnant le monde par son témoignage.* Le monde a de tout temps taxé les austérités de la vie des gens de bien, d'excès et de singularité : leur humilité, de pusillanimité et de foiblesse; leur zèle, de bizarrerie et d'aigreur. Or c'est sur ces trois préjugés si injustes que Jean-Baptiste condamne le monde.

1° Sur la pénitence que le monde taxe d'excès et de singularité. Quoique sanctifié dès le sein de sa mère, quoique ce ne fût pas un pécheur, un mondain, un ambitieux, mais un Juste en qui la grace avoit prévenu la nature, quels exemples d'austérité ne vient-il pas montrer aux hommes? Suivez-le dans les déserts, sur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode; la différence des lieux ne change rien à l'austérité de ses mœurs : il est partout le même. Cependant le monde n'en est point touché, parceque le monde ne peut comprendre qu'on ne soit pas fait comme lui; et que tout ce qui le condamne, lui paroît plutôt une imposture inventée pour amuser les simples, qu'un modèle proposé pour confondre les pécheurs. Jean-Baptiste ne se contente pas de prêcher la pénitence par ses exemples; il la prêche dans ses discours, comme le seul moyen de se mettre à couvert de la colère à venir : mais c'est un langage bien nouveau que celui de la pénitence, pour un monde qui ne la connoît pas. Aussi le monde l'écoute, le monde l'admire; mais le monde ne le croit pas, et il demeure toujours tranquille dans son aveuglement. Cependant, sur quoi le monde se croit-il dispensé de faire pénitence? Seroit-ce sur l'innocence de la vie? hélas! n'a-t-il pas assez de crimes à expier. Seroit-ce la foiblesse de la santé qui arrête? mais quel usage n'en fait-on pas pour les plaisirs, pour la gloire, pour la fortune! Seroit-ce sur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent? Il est vrai, Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui; mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même, et que Dieu changera votre cœur, quand vous aurez mis le comble à vos crimes?

2° Les abaissements de Jean-Baptiste sont encore un nouveau sujet de condamnation pour le monde, qui traite l'humanité de pusillanimité et de foiblesse. Et remarquons comment tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiste confondent notre orgueil. Premièrement, il rend gloire à la vérité et à la justice, en se reconnaissant inférieur à Jésus-Christ; et nous, malgré tout ce qui nous humilie au dedans de nous, nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes. Secondement, il veut diminuer, afin que Jésus-Christ croisse, et met sa véritable grandeur à cacher l'éminence de ses titres : et nous, non-seulement nous voulons nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas, nous disputons même aux autres celles qu'ils ont, comme si leur réputation nous humilioit, et qu'on nous privât des louanges qu'on leur donne. Troisièmement, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons et de ses talents qu'à la gloire de Jésus-Christ; et tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons et de talents, hélas! nous n'en faisons usage que pour nous, et souvent contre le Seigneur lui-même.

3° Le zèle de Jean-Baptiste condamne le monde, qui a coutume de le traiter de bizarrerie et d'aigreur. Son zèle est éclairé; il ne s'en prend qu'aux abus; il ne propose à chacun que les devoirs propres de son état : mais il n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies : partout où il trouve le vice, il l'attaque, il le confond, et ne connoît pas ces timides

ménagements qui font grace au crime en faveur du pécheur. Mais cette intrépidité de zèle est accompagnée de prudence et de charité; de cette prudence qui condamne le vice sans aigrir le pécheur; de cette charité qui supporte le malade, mais qui ne souffre et ne déguise pas le mal, qui prend toutes les formes, qui mêle la douceur et la sévérité. Or qu'il est rare de trouver tous ces caractères dans le zèle des personnes qui font profession de piété! Notre zèle est éclairé; c'est-à-dire nous sommes clairvoyants sur les défauts de nos frères, rien ne nous échappe de leurs foiblesses. Notre zèle est intrépide; mais c'est envers ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui nous sont inutiles ou même opposés à nos vues, à nos intérêts, à nos sentiments. Aussi notre zèle est prudent; mais ce n'est que d'une prudence intéressée et charnelle. Enfin notre zèle, au lieu d'être charitable, est plus aigri et rebuté que touché des chutes et des foiblesses de nos frères : il leur fait paroître plus de rigueur, plus d'indignation et d'horreur de leurs fautes, que d'affection, de desir et d'amour de leur salut. Il rend la vertu plus redoutable par ses censures, qu'aimable par ses ménagements. Or, en violant ces règles du véritable zèle, nous fournissons au monde un préjugé fâcheux contre la piété même.

IIe PARTIE. *Le monde condamnant Jean-Baptiste sur les mêmes choses sur lesquelles Jean-Baptiste l'a condamné.*

1° Sur la pénitence. Sa vie si austère, sa retraite si profonde, son détachement si universel, qui ne doivent former dans les cœurs que des sentiments d'admiration et de respect, ne trouvent parmi les Juifs que des dérisions et des censures. Loin d'animer leur foiblesse par son exemple, loin de bénir Dieu de ce qu'il veut bien donner de temps en temps à la terre ces grands exemples de pénitence, si propres à confondre les pécheurs et les libertins, ils regardent les saints excès de Jean-Baptiste comme une illusion de l'esprit imposteur qui le séduit, et comme une frénésie : *Venit Joannes, non manducans, neque bibens; et dicunt : Dæmonium habet.* Telle a été de tout temps la destinée du monde, il tourne à sa perte les mêmes secours que la bonté de Dieu avoit préparés pour son salut. En effet, lorsque des ames poussées par l'Esprit saint font succéder à vos yeux la retraite aux dissipations du monde, les larmes aux plaisirs, l'austérité des mœurs aux charmes de la volupté et de la mollesse : en êtes-vous touchés, en êtes-vous seulement édifiés? non, leurs austérités saintes, vous les traitez de singularité et de foiblesse, leur retraite de bizarrerie et d'humeur, leurs larmes de pusillanimité et de foiblesse. C'est une affection, une ardeur de tempérament, une raison blessée : et ce ne sont pas seulement les libertins qui parlent de la sorte; ce sont les plus sages d'entre les mondains, qui trouvent des inconvénients infinis aux saintes austérités et aux larmes heureuses de la pénitence des Justes. Ils voudroient une vertu modérée, qui ne désespère pas ceux qui en sont témoins, au lieu de les encourager; ils redisent sans cesse qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend si vivement.

Mais, d'un autre côté, une vertu plus adoucie et plus commune ne trouve pas plus d'indulgence auprès du monde. Car ce même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien, dès que ceux-ci paroissent dans des mœurs plus communes, et que leur piété n'a rien de trop austere qui frappe et qui surprenne, ah! c'est alors que le monde insulte à cette vertu commode et aisée; c'est alors qu'il met bien haut les obligations de l'Evangile, et qu'il devient un docteur rigide et outré : et c'est là le reproche que Jésus-Christ fait aux Juifs de notre Evangile.

2° Le monde condamne Jean-Baptiste sur les abaissements. Oui, le monde qui accuse si facilement les gens de bien d'aller toujours à leurs fins, d'être si sensibles aux honneurs et aux préférences, toujours plein de contradictions, condamne l'humilité du précurseur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de son néant, de sa bassesse, et de la grandeur de Jésus-Christ, les éloigne de lui, et ils ne paroissent plus en foule à sa suite : et telle est encore notre injustice envers la vertu. Nous qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession, briguent des dignités et des places, qui leur faisons souvent un crime des graces même et des honneurs qu'ils fuient, et que leur mérite leur a attirés malgré eux-mêmes; nous-mêmes, si un Juste animé de l'Esprit de Dieu, abdique le faste et l'éclat des honneurs du siècle, pour méditer dans la retraite les merveilles du Seigneur et les années éternelles, de quel œil re-

gardons-nous la grandeur de son humilité, et le courage héroïque de son renoncement et de sa retraite? Nous y trouvons de la pusillanimité et de la foiblesse : nous appelons une vie oiseuse et obscure, une vie qui sert de spectacle aux anges et aux saints : nous taxons de paresse et de défaut d'élévation les sacrifices les plus héroïques, et les sentiments les plus nobles de la foi : et tandis que nous admirons le désintéressement, la fausse sagesse, et le mépris orgueilleux que les philosophes avoient pour les dignités et pour les richesses, nous regardons comme un bon air de mépriser la noble humilité des serviteurs de Dieu. Tel est l'aveuglement du monde, d'admirer tout ce qui l'avilit, et de mépriser tout ce qui peut le rendre estimable.

3° Le monde condamne Jean-Baptiste sur son zèle. L'impiété d'Hérodias et la foiblesse d'Hérode font au précurseur un crime de la sainte liberté de son ministère. Il devient le martyr de la vérité : heureux de l'avoir annoncée jusque dans le palais des rois, et au pied du trône! plus heureux encore de mourir pour elle, et d'avoir eu assez de zèle pour mériter d'être condamné par le monde! Tel est le caractère du monde; il ne sauroit pardonner à la vérité, parceque la vérité ne peut lui rien pardonner. Cependant dans quelle bouche la vérité pouvoit-elle être plus respectable que dans celle du précurseur? Le prodige de sa naissance, le saint excès de ses austérités, sa réputation, les hommages de toute la Judée, l'esprit de tous les prophètes qui paroît revivre en lui, le rendoient l'instrument le plus propre à rendre gloire à la vérité, et à confondre la volupté, si la volupté pouvoit rougir. Mais ce vice n'est pas comme les autres, qui laissent encore un reste de goût, au moins de respect pour la vérité; pour la volupté, elle en a été de tout temps la plus inexorable persécutrice. Il n'est rien de sacré pour elle : tout ce qui s'oppose à sa passion la rend furieuse et barbare; les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien, dès qu'ils deviennent nécessaires; et malgré les noms doux et aimables que les théâtres impurs donnent à cette infâme passion, c'est dans la vérité une furie armée de fer et de poison, qui n'épargne rien, et qui est capable de tout, dès qu'on l'incommode et qu'on la traverse. Hérodias n'est touchée ni de la sainteté et des autres qualités de Jean-Baptiste, ni du respect qu'Hérode ne peut refuser à sa vertu, ni même de la circonstance du festin; Jean-Baptiste la reprend; il ose lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de se couvrir à la face de toute la Palestine; il faut que son sang expie le crime de cette liberté. Voilà où mène cette affreuse passion.

Mais sans pousser les choses si loin, arrêtons-nous à la foiblesse d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut sur les cœurs même les mieux faits : il n'a pas la force de refuser la tête du précurseur; il frémit en secret de l'horreur et de la barbarie de cette injustice : il se rappelle toute la sainteté de ce prophète; c'est à regret qu'il va souiller ses mains du sang innocent; mais c'est la volupté qui le demande, et est-il possible de rien refuser à la volupté, quand une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de foibles moniteurs, rien n'est écouté. Telle est la récompense que trouve sur la terre le zèle de Jean-Baptiste; telle est la vérité, toujours odieuse au monde, parcequ'elle ne lui est jamais favorable.

LE JOUR DE SAINTE MADELEINE.

DIVISION. *Madeleine avoit aimé le monde d'un amour de goût et de vivacité, qui adoucissoit tout ce quelle trouvoit de pénible dans ses voies; d'un amour de préférence jusqu'à tout sacrifier au monde. Elle aime Jesus-Christ, I. d'un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui. II. D'un amour fort et généreux, qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.*

Ire PARTIE. *Madeleine aime Jésus-Christ d'un amour tendre et ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui.* La grace de la conversion imite et suit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche; et la miséricorde de Dieu trouve toujours dans nos passions les moyens mêmes de notre pénitence. Or voilà ce qui se passe aujourd'hui dans le changement de Madeleine.

1° Le monde avoit trouvé en elle un de ces cœurs tendres et faciles, que les pre-

mières impressions blessent : un de ces caractères que tout entraîne, et à qui tout devient presque un écueil : et voilà la première disposition que la grace fait aujourd'hui servir à son salut. Excitée par la curiosité, elle vient entendre les paroles de grace qui sortoient de la bouche du Sauveur, et qui portoient des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur, si facile pour le monde, ne se défendit pas long-temps contre Jésus-Christ. De nouvelles agitations naissent dans son ame : les idées de la vertu que ce prophète vient donner aux hommes la surprennent, et la lui rendent déja aimable : les couleurs terribles avec lesquelles il peint le vice l'alarment, et déja elle se propose des mœurs plus dignes de sa gloire et de son nom. Voilà la première impression de Jésus-Christ sur cette ame : les mêmes facilités que les attraits des passions avoient trouvées en elle pour le monde, la grace les trouve pour le salut.

2° Le monde avoit trouvé en Madeleine un cœur habile et ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ses fins : or cette malheureuse prudence qui l'avoit conduite dans les voies de l'iniquité, devient une pleine sagesse dans les démarches de sa pénitence. Elle choisit les circonstances les plus favorables pour toucher Jésus-Christ, et obtenir de lui le pardon de ses fautes. Elle choisit premièrement, la salle du festin, c'est-à-dire un lieu qui, l'exposant à la risée et à la censure publique, intéressera Jésus-Christ pour elle, et le touchera de pitié. Secondement, le temps du repas, où les graces s'accordent plus facilement. Troisièmement, la présence des pharisiens, parceque Jésus-Christ, pour confondre leur dureté, se plaisoit à donner des marques de bonté et de tendresse envers les brebis égarées. Quatrièmement, elle emploie une confusion salutaire, sans chercher de vaines excuses pour adoucir, du moins aux yeux de son Sauveur, l'excès de ses égarements, et se contente de se tenir à ses pieds. Cinquièmement, elle emploie pour le fléchir une humilité profonde : elle répand des parfums précieux, mais elle ne les répand que sur ses pieds, ne voulant presque pas que le Seigneur s'en aperçoive : elle ne veut attirer les regards de son libérateur que sur les misères de son ame, et point du tout sur le mérite de ses œuvres. Voilà les saints artifices de l'amour de Madeleine : elle avoit été prudente dans le mal, elle est prudente pour le bien ; au lieu que, souvent habile dans la recherche des plaisirs et dans la conduite de leurs passions, les femmes du monde ne savent plus par où s'y prendre, quand il faut se déclarer pour Jésus-Christ.

3° Le monde avoit trouvé dans Madeleine un cœur ardent, où les passions ne savoient pas même garder de mesures : vous allez voir les mêmes traits dans le caractère de son amour pour Jésus-Christ. Premièrement, la promptitude. A peine eut-elle appris que le Sauveur étoit entré dans la maison du pharisien, elle y court ; elle profite de la première occasion qu'elle trouve de venir se jeter à ses pieds. C'est qu'en effet la promptitude est essentielle à la conversion : la grace a des moments heureux, que ni le temps, ni les années, ni les mêmes circonstances ne ramènent plus. Secondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne se donnent jamais à demi. C'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ : tout ce que l'amour a de plus vif et de plus extrême, pour ainsi dire, elle le sent : toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les suites ne diminuent rien à cette ardeur : et partout dans l'Evangile elle nous sera représentée comme une amante vive et fervente. Instruction importante ; car, si l'on n'y prend garde, les conversions les plus vives finissent d'ordinaire par la tiédeur et par le relâchement ; et d'un pénitent zélé, on devient un tiède chrétien. Troisièmement, l'aveuglement de son amour, si j'ose ainsi m'exprimer. Car, quoique la grace soit une lumière céleste, il est vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raison charnelle sur mille difficultés que l'amour-propre oppose d'ordinaire aux premières démarches de la conversion. Aussi Madeleine ne raisonne point sur les difficultés infinies qu'elle pourra rencontrer dans son changement. En effet, les précautions excessives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché, ne sont jamais heureuses. La grace, dans ses premiers mouvements surtout, a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Ce n'est pas que pour mourir au monde et servir Dieu, il faille

renverser toutes les régles de la prudence. La raison est donnée à l'homme pour le conduire ; c'est tenter Dieu, et sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous : mais il est certain que trop de prévoyance et de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grace ; et que dans les premières démarches de la grace surtout, il faut laisser quelque chose à faire à l'esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jésus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressource, et avoir encore plus de foi et de confiance que de raison.

IIe Partie. *Madeleine aime Jésus-Christ d'un amour fort et généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui sacrifie.* Madeleine avoit aimé le monde d'un amour de préférence ; elle lui avoit sacrifié sa réputation, son repos, ses biens, ses qualités naturelles : c'est ainsi qu'elle aime Jésus-Christ ; et voilà précisément ce que son amour lui sacrifie aujourd'hui.

1° Sa réputation. Elle l'avoit d'abord sacrifiée au monde : d'abord arrêtée sans doute par la pudeur naturelle à son sexe, et par sa naissance, ensuite rassurée contre elle-même par ses maximes insensées que le monde inspire, elle ouvrit son cœur à tout ce qui s'offrit pour le captiver. En vain sa gloire et sa raison rougissent en secret de ses foiblesses, l'ascendant de son caractère avoit pris le dessus, et tous les nouveaux objets étoient pour elle de nouvelles passions. Elle a les motifs les plus puissants de retenue, sa naissance, la tache immortelle que ses égarements alloient faire à son sang, l'exemple d'une sœur attachée au devoir, les suites même d'une réputation flétrie dans les personnes de son âge, etc. ; mais elle aime le monde, et il n'est plus rien de si cher qu'on ne sacrifie à ce qu'on aime. Maintenant elle aime Jésus-Christ ; et voyez comment elle fait un sacrifice de sa réputation à l'amour qu'elle a pour lui. Elle vient chercher Jésus-Christ dans une maison étrangère où elle n'est ni connue, ni priée, et s'avoue pécheresse par cette démarche, sans écouter toutes les réflexions qui pouvoient naître dans son esprit sur son âge, sur son sexe, etc. Elle ne risquoit rien, ce semble, d'attendre que Jésus-Christ se fût retiré chez quelqu'un de ses disciples, où elle lui eût exposé en secret le triste état de son ame : mais le saint amour, comme la passion, ne raisonne pas. Elle ne pense pas à se faire approuver des hommes dans une action où elle va se condamner elle-même : elle traverse les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où elle y avoit paru : elle entre dans la salle du festin avec une sainte impudence ; sa présence renouvelle dans l'esprit des spectateurs le souvenir de ses excès passés, et elle veut bien en soutenir toute la honte. Chacun cherche dans sa malignité des raisons de son changement ; et dans ce déchaînement universel, elle n'est touchée que de ses crimes, et n'est occupée que de son amour. Les discours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ses passions ; ils ne lui font rien rabattre de sa pénitence. Et en effet, pourquoi les passions n'ayant point craint la censure publique, la pénitence seroit-elle plus timide? Le monde est-il donc un juge plus éclairé et plus à craindre sur les voies de la grace, que sur celle du péché? On n'est touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loisir de se ménager avec les hommes.

2° Son repos. Madeleine avoit sacrifié au monde le repos de son cœur, cette paix si chère à l'ame, et la plus sûre source de nos plaisirs. Car, s'écrie saint Augustin, vous l'avez ordonné, ô mon Dieu ! et la chose ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui est dans le désordre, soit à elle-même son supplice : il n'est point d'iniquité tranquille ; et le crime est toujours plus pénible que la vertu. Son amour fait encore ici le même sacrifice à Jésus-Christ : elle lui sacrifie, non pas la paix véritable, mais une certaine paix à laquelle le pécheur renonce véritablement, en renonçant à ses vices, parceque la grace fait toujours au fond du cœur des séparations douloureuses. Premièrement, elle se fit une grande violence pour éteindre des passions, dont le caractère de son cœur la rendoit si capable. Secondement, elle ne se proposa pas une conversion douce et commode, comme tant d'ames à demi converties. Or, à son âge, il faut bien prendre sur soi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au seul nom de tout ce qui peut la contraindre. Madeleine attachée à la personne du Sauveur, le suit dans ses courses, et partage avec lui

tous les travaux de sa vie pénitente. Ajoutez à cela les alarmes qui suivirent son tendre amour pour Jesus-Christ, et tout ce qu'elle craignoit de la fureur et de la jalousie des pharisiens contre son divin maître : ajoutez à cela le spectacle du Calvaire ; de quel glaive de douleur son ame n'y fut-elle point percée ! C'est ainsi que renonçant au monde, Madeleine fit un sacrifice de son repos à Jésus-Christ : et souvent en se déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce et plus tranquille ; et on ne sort des voies difficiles du siècle, que pour trouver une sainte oisiveté dans le sentier du salut.

3° Ses biens. Madeleine avoit sacrifié ses biens au monde : car quel usage en fait-on dans une vie toute mondaine ? La passion n'est jamais avare, et tout ce qui peut aider à la satisfaire n'est jamais trop acheté. Ses biens servent aujourd'hui à sa pénitence : elle répand des parfums précieux sur les pieds du Sauveur : elle lui ouvre sa maison au retour de ses voyages ; elle le suit dans ses courses pour fournir à ses besoins : et voilà le modèle de la pénitence des pécheurs. Ils ont semé pour l'iniquité ; il faut qu'ils sèment pour la justice ; cependant, souvent après les excès et les profusions des plaisirs, on prend avec la piété des inclinations de réserve et d'épargne ; et il semble qu'on veut regagner avec Jésus-Christ ce qu'on a perdu pour le monde.

4° Les qualités naturelles. Madeleine avoit sacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; elle en fait dans sa pénitence un sacrifice à Jésus-Christ. Sa douleur n'excepte rien, et sa compensation est universelle : son amour reprend toutes les armes de ses passions, et s'en fait autant d'instruments de justice. Elle punit le péché par le péché même, et n'imite point ces personnes qui, dans leur pénitence, veulent encore sauver quelque chose du débris de leurs passions. Or il doit y avoir une compensation entre le péché et la pénitence, entre le sacrifice de justice et le sacrifice d'iniquité : et puisque l'on n'a pas été un demi-pécheur, l'on ne doit pas être un demi-pénitent.

LE JOUR DE SAINT BERNARD.

DIVISION. *I. Bernard parfait religieux. II. Homme apostolique. III. Docteur toujours invincible.*

Ire PARTIE. *Bernard parfait religieux.* Il reçut en naissant cette bonté d'ame, et cette candeur de naturel, qui est comme la première ébauche de la piété. Les soins de l'éducation aidèrent ces premières espérances ; et les exemples domestiques furent pour lui des leçons de vertu. C'est avec de si favorables dispositions que Bernard entre dans le monde ; mais malgré cela, il ne laisse pas de craindre que ce naturel heureux qu'il a reçu du ciel, fortifié même par l'éducation, ne puisse tenir contre l'exemple de la multitude, et les attraits qu'offre à tous ses pas l'iniquité. A peine a-t-il jeté ses premiers regards sur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guère qu'après coup : et persuadé que lorsqu'il s'agit du salut, les précautions ne sauroient être excessives ; il va chercher dans la solitude une paix que le monde ne peut donner, et croit que se dérober à l'ennemi, c'est la plus sûre manière de le vaincre. Mais il ne compte pour rien de secouer lui seul le joug du prince du siècle, s'il ne délivre encore ses amis et ses proches avec lui : il les gagne bientôt par ses exhortations ; et sort ainsi du monde, suivi de ses frères et de la plupart de ses amis, comme autant d'illustres captifs qu'il vient d'enlever au démon. A la tête d'une si florissante troupe, il arrive à Cîteaux : cette solitude dont le silence, les veilles, les jeûnes, et toutes les rigueurs de la discipline monastique, rendoient l'abord formidable à ceux d'entre les séculiers qui vouloient renoncer au siècle. Peu de personnes osoient y venir essayer d'un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un siècle, où le relâchement étoit devenu le goût dominant. Pour Bernard, ayant, ce semble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit séculier, le reste des inclinations du vieil homme, il ne garde plus de mesures avec la vivacité de sa foi : débarrassé de ses liens, il prend son essor vers le ciel, et échappe presque à la vue des plus avancés. Il se dit tous les jours à lui-même : *Bernard*,

qu'es-tu venu chercher dans la solitude? Es-tu sorti du siècle pour traîner tes chaînes après toi? voudrois-tu, comme tant d'autres, conserver sous un habit austère et religieux, un cœur profane et immortifié? Si une vertu douce et aisée t'avoit paru sûre pour le salut, pourquoi sortir du siècle où l'erreur commune t'autorise?

Par le secours de ces pieuses réflexions, Bernard nourrissoit sa foi, et ressuscitoit sans cesse en lui la grace de sa vocation. Avec un corps délicat et une santé mal affermie, il n'est point de macération qui puisse satisfaire son amour pour la croix et pour la pénitence.

Cependant, la retraite de Bernard et de ses compagnons à Citeaux, l'austérité et l'innocence de leurs mœurs répandoit déjà au loin une odeur de vie; et attirés par des exemples si nouveaux, plusieurs y accouroient de toutes parts. L'enceinte de Citeaux se trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre, et Bernard à la tête d'une tribu choisie, va s'établir à Clairvaux, solitude alors inconnue, mais devenue depuis si fameuse. Elevé à la dignité d'abbé, que de nouveaux spectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang? Il n'affecta point ces distinctions odieuses, et ces vaines marques d'autorité qui laissent une distance si énorme entre les enfants et le père: au contraire, il ne fut jamais plus avide d'abaissements. Il ne regarde point sa dignité comme un prétexte honorable d'adoucissement et de repos; au contraire, il n'usa jamais de plus de rigueurs envers soi-même: on voyoit en lui un esprit de prière et de recueillement continuel, une mort universelle à soi-même, et à toutes les créatures, et l'usage des sens presque éteint.

IIe Partie. *Bernard homme apostolique.* Il y a différents dons dans l'Eglise, dit saint Paul; et ces dons sont partagés aux divers membres qui la composent, selon la secrète disposition de l'Esprit qui souffle où il veut. Mais il est certaines ames sur lesquelles Dieu verse à pleines mains la variété de ses dons, et à qui l'Esprit saint n'est pas donné par mesure: il falloit au siècle de Bernard une ame de ce caractère. L'ignorance et la dissolution des mœurs régnoient partout, aussi bien dans l'Église que dans l'état, et les cloîtres eux-mêmes n'étoient plus des asiles contre la contagion du siècle. A des besoins si extrêmes et si divers le Seigneur n'opposa qu'un nouveau Moïse sorti du désert de Madian; et Bernard entre ses mains, frappe les rois et les royaumes, réforme le tabernacle, confond les ministres murmurateurs, assure la souveraine sacrificature au pontife que Dieu avoit établi, renverse l'idole que les enfants d'Israël avoient eux-mêmes fabriquée, brise les ennemis du nom du Seigneur, et auroit conduit le peuple chrétien à la conquête de Jérusalem, si son ingratitude et ses excès ne l'eussent privé du secours du ciel.

En effet, rien n'égaloit l'ardeur du zèle de Bernard: aussi le prend-on pour Élie ou pour quelqu'un des prophètes. Toute la France court pour l'entendre; et touchés des paroles de grace et de vertu qui sortent de sa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour savoir si la colère du Seigneur, comme ses dons, est sans repentir, et s'il n'y a plus de ressources à eux pour la fléchir. Alors, les ténèbres répandues sur l'abîme commencèrent à se dissiper; la France, comme un autre chaos, se développa peu à peu: et les cloîtres virent revivre cet esprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères.

A l'ardeur du zèle, Bernard joignoit la force. Ce n'étoit point un de ces ministres timides, qui, sous prétexte d'honorer les grands, croient qu'il faut respecter jusqu'à leurs vices. Avec quelle sainte liberté parla-t-il à Louis le Gros! Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune son fils, sur le massacre de Vitry! La reine Eléonore elle-même, princesse fière et mondaine, traversée dans ses desseins en un point assez délicat, fut enfin réduite à revenir au sentiment de Bernard. Et tous les siècles admireront les instructions vives et touchantes, et cette noble liberté qui règne dans les livres de la Considération au pape Eugène.

Enfin, quelle fut l'étendue de son zèle! Le ciel l'avoit, ce semble, établi le censeur des mœurs de son siècle. Que de différends parmi les princes, apaisés par sa sagesse! que de lettres écrites pour le rétablissement de la discipline et de la

piété! Que de soins et de mesures où sa charité le faisoit descendre! La France, l'Italie, l'Allemagne, le virent répandre partout le feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il avoit embrasé son cœur : seul il sut suffire aux besoins divers et infinis de l'Église. Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des Saints, je veux dire les persécutions et les calomnies; il eut la consolation d'y participer; il entendit les plaintes des insensés contre lui, sur le mauvais succès de l'entreprise des François dans la terre sainte.

IIIe Partie. *Bernard, docteur toujours invincible.* A la vérité les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Église : cependant tout invincible qu'elle est, elle n'est pas paisible; ses persécuteurs ne sauroient la détruire, mais ils peuvent l'affliger; née dans les combats, et dans les persécutions, il semble que c'est son destin de n'en être jamais exempte. Mais les hérésies et les schismes ont eu leur utilité; et c'est aux docteurs du mensonge que nous sommes redevables des travaux précieux des anciens défenseurs de la vérité. Ainsi Dieu, qui destinoit Bernard à être le restaurateur de sa loi, lui en avoit développé les secrets admirables dans le désert : les livres saints furent sa plus chère étude; et ce fut cette science des livres saints qui rendit Bernard si redoutable aux ennemis de l'Église. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un usurpateur; et Innocent II, chassé de son siége, et errant comme l'arche d'Israël de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à sa dignité, étoit enfin venu aborder en France. Quel est le triste état de l'Église, lorsqu'elle est ainsi déchirée au dedans? Les uns sont à Céphas, les autres à Paul, et presque personne à Jésus-Christ. C'étoit là un scandale digne du zele et des lumiéres de Bernard; il paroît au milieu des prélats assemblés à Étampes pour prononcer entre les deux contendants : on s'en remet unanimement à sa décision; lui seul forme un concile entier, et toute la France reçoit de sa main Innocent II pour légitime pape. Que de courses en Sicile, en Italie, en Allemagne pour éteindre les restes du schisme.

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au dedans de l'Église, il falloit mettre le peuple de Dieu à couvert de la séduction des faux prophétes. Les conciles de Sens et de Reims admirérent la fécondité de ses lumiéres et la force de son génie, et le virent défendre glorieusement l'antiquité et la simplicité de la foi contre les raffinements dangereux d'un évêque de Poitiers, et les nouveautés profanes d'Abélard. Sorti de cette victoire, il vole à Toulouse, pour s'opposer à Henri, moine apostat, qui y prêchoit une nouvelle doctrine.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus digne de notre attention, c'est l'humilité de Bernard au milieu de toute sa gloire. Tantôt il se refuse à des Églises illustres qui l'ont choisi pour leur pasteur; tantôt revêtu par le pape d'un caractére de légat universel dans tout le monde chrétien, il fait aux évêques un hommage respectueux de sa dignité, et n'agit que sous leurs ordres. Tantôt honoré à Clairvaux de la visite du souverain pontife, il conserve au milieu de ses religieux un maintien tranquille et calme, et paroît presqu'insensible à un honneur si nouveau. Tantôt enfin, quoiqu'il ne converse avec les hommes que pour fixer leur conversation dans le ciel, il se plaint sans cesse à soi-même et à ses amis de la dissipation de sa vie. Je ne vis plus, disoit il, ni en ecclésiastique, ni en laïc : et il y a long-temps que je ne mène plus la vie de religieux dont je porte l'habit. Que suis je donc! Voilà les sentiments de crainte et d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions héroïques des Saints.

LE JOUR DE SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE.

DIVISION. *On se figure presque la piété comme une foiblesse, ou qui déshonore les grands, ou qui rend incapable des grandes places : première erreur. On croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode : seconde erreur. I. Saint Louis, au contraire, trouva dans la piété la source de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand roi de son siècle. II. Il trouva dans la qualité de Roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs le plus austères de piété.*

Ire PARTIE. *La piété de Louis, source de toutes ses grandes qualités.* Le monde, toujours injuste, regarde la piété comme le partage des ames foibles et bornées ; cependant, la piété est l'effort le plus héroïque du cœur, et l'usage le plus noble et le plus sensé de la raison. Une ame exercée à la vie de la foi, ne connoît plus d'entreprise au-dessus d'elle ; et le Juste a la réalité de toutes les grandes vertus dont le héros mondain n'a souvent que la réputation et l'image. C'est pour convaincre le monde d'une vérité si honorable à la foi, que Louis fut autrefois donné à la France. Un roi n'est établi de Dieu sur les peuples, que pour les défendre et les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix. Or, jamais l'amour de la gloire ne poussa si loin dans les autres princes les vertus pacifiques et militaires, que la foi dans notre saint Roi.

1° Les vertus pacifiques. Il se rendit cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice pour son équité, précieux à l'Eglise par sa religion. Premièrement cher à son peuple par sa bonté. La bonté est la première vertu des rois, elle est la force et le soutien du trône : les rois ne sont puissants que pour être bienfaisants ; il ne règnent proprement qu'autant qu'ils sont aimés. Louis élevé dans ces maximes en fit sa principale occupation. Sous les règnes précédents, et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée, avoit éprouvé ces temps difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des charges publiques nécessaires : le saint Roi leur rendit avec la tranquillité la joie et l'abondance ; les François vivoient heureux ; et sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfants, c'étoit un successeur qui lui fût semblable. Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, et même pour les prévenir. Que de maisons saintes dotées ! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités ! que d'établissements utiles entrepris par ses soins ! En vain lui remontroit-on que ces dons excessifs épuisoient l'épargne et pouvoient nuire à des besoins plus pressants : Il vaut mieux l'épuiser, répondoit-il, pour soulager les pauvres dont je suis le père, que pour fournir à des profusions, et à de vaines magnificences. Il prenoit même sur ses propres besoins les fonds destinés aux malheureux Quel exemple pour confondre un jour les excuses barbares que le rang et la naissance opposent aux devoirs de la miséricorde ! C'est ainsi que la piété et l'humanité du saint Roi faisoient la félicité de son peuple. Accessibles à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain ; bien différent de ceux qui laissent à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance.

Mais la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité : c'est ce que le saint Roi n'ignora pas. Les dissensions civiles, la foiblesse des règnes précédents, l'ignorance même et la corruption de ces temps malheureux avoit confondu dans le royaume la majesté des lois avec la licence des usages. L'autorité publique étoit entre les mains d'hommes corrompus qui abusoient des lois. Toutes nos villes étoient pleines d'une foule d'histrions, qui, mêlant même les mystères saints de la religion dans leurs fades et indécents spectacles, débitoient avec impudence des obscénités que ce mélange impie et ridicule l'endoit encore plus sacriléges, et corrompoient ainsi les peuples. De là naissoit un débordement de vices effroyable. A de si grands maux le saint Roi crut qu'il falloit appliquer de grands remèdes. Les spectacles furent interdits comme des

crimes par les lois mêmes de l'État, et les comédiens déclarés infâmes et bannis du royaume, comme des corrupteurs publics des mœurs et de la piété. Après avoir établi ces réglements utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la jurisprudence du royaume, il s'associa des personnages intègres et éclairés, pour présider à ses côtés à la justice et aux jugements ; et rétablit par ce moyen la majesté des lois, et la bienséance des mœurs publiques.

Mais si le saint Roi purgea l'état par la sévérité de ses lois, quels furent ses soins pour rétablir la majesté du culte, et la sainteté des autels! Les François en conquérant les Gaules, y avoient apporté avec eux une espèce de barbarie et de férocité, inséparables d'une nation guerrière ; et si la religion qui monta sur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence et d'humanité, elle n'adoucit pourtant pas entièrement l'esprit bouillant et sanguinaire de la nation. Aussi quoique l'Eglise de France ait toujours été célèbre par ses lumières et par sa piété, cependant on voyoit souvent les pasteurs plus occupés à faire la guerre à leurs voisins, qu'à instruire et édifier leurs peuples. De là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des règles, le mépris de la discipline ; et malgré les remèdes qu'on avoit tâché d'y apporter sous les règnes précédents, la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée quand le saint Roi monta sur le trône. Mais, persuadé que les rois n'étoient établis de Dieu que pour protéger et agrandir le royaume de Jésus-Christ sur la terre, les intérêts de la religion devinrent un de ses soins les plus chers et les plus pressants. Il comprit d'abord que la première source des maux de l'Eglise est toujours dans l'incapacité et le déréglement de ceux qui en remplissent les premières places : il commença donc à rétablir la sainteté et la majesté du sanctuaire, en élevant aux premières dignités des ministres fidèles sans avoir égard à la naissance, à la brigue et à la faveur ; il les honoroit de sa familiarité, et ce que son siècle avoit alors de plus illustre en doctrine ou en sainteté venoit presque tous les jours ou le délasser des soins de la royauté par des discours de salut, ou les partager avec lui par des conseils utiles.

2° Les vertus militaires. On soutient d'ordinaire que les maximes de l'Evangile ne s'accordent pas avec celles du gouvernement. La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible et timide, et qu'on ne croit pas que les vertus militaires qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix et la douceur de l'innocence, comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant ; au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi, le héros, dans notre pieux monarque, ne fut pas moindre que le saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce roi pacifique et clément, c'étoit un héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit ; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire ; terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Elevé sur un trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur ce héros établit-il la gloire et la majesté! Et qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans cette guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi ? C'est donc la piété qui est la source du vrai mérite, et qui forme seule les grandes qualités, parce qu'elle seule nous fait agir par de grands principes.

IIe Partie. *Louis trouva dans la qualité de roi de nouveaux engagements pour s'animer aux devoirs les plus austères de la piété.* On croit communément dans le monde, que l'extrême disproportion qui se trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne et les usages inséparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'austérité des règles saintes. A une illusion si commune, Saint Louis opposa les vues de la foi, et comprit avec saint Ambroise, que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui ; et que les périls du trône étant infinis, les fautes presque irréparables, les exemples du souverain essentiels, il avoit besoin de plus de vigilance pour y conserver son ame pure, de plus de mortification pour y expier, outre ses propres foiblesses, tant de fautes étrangères, et enfin de plus de fidélité dans le détail de ses devoirs domestiques, pour y être le modèle de son peuple.

1° Il crut avoir besoin de plus de vigilance pour y conserver son ame pure. Il régla sa vigilance sur la multitude de ses périls. Les grands, d'ordinaire, dès qu'ils

oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence. Notre saint Roi se fit des monstres des fautes les plus légères : et, comme il le disoit souvent, la perte de son royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un seul de ces péchés qui tuent l'ame. A cette horreur pour le crime, il ajoutoit les précautions et les remèdes. L'adulation est l'écueil des meilleurs princes; les langues mercenaires qui les environnent, leur présentent toujours leurs vices sous les couleurs flatteuses de la vertu. Le saint Roi n'eut point de flatteurs, parcequ'il n'aima point ses fautes; environné d'un nombre d'amis saints et fidèles, il les établissoit les censeurs de sa conduite, et les plus sincères lui étoient toujours les plus chers.

2° Il crut avoir besoin de plus de mortification pour expier sans cesse les fautes ou inévitables ou inconnues. Une grande place qui nous établit sur les peuples, nous rend responsables devant Dieu de la destinée des villes et des provinces, de tout le mal qui s'y fait, et de tout le bien qui ne s'y fait pas. Plein de ces vues de la foi, le saint Roi, loin d'être ébloui de l'éclat qui environne le trône, étoit effrayé des sollicitudes et des obligations immenses cachées sous cet éclat trompeur. Il punissoit sur sa propre chair les désordres publics, regardant les péchés de son peuple comme ses péchés propres, et se croyant obligé d'expier tous ceux qu'il ne pouvoit empêcher ; et des membres qui n'avoient jamais servi à la volupté, servoient à la justice et à la pénitence, tandis qu'après les plus grands crimes on n'oseroit l'exiger des grands. Combien de fois dans les calamités publiques, cette ville régnante vit-elle notre saint Roi traverser les rues couvert de cendres et de cilice, aller implorer publiquement dans nos temples le secours du ciel, et se reconnoître seul coupable des malheurs publics? Sentiments bien humbles dans la bouche de saint Louis, mais qui devroient être les dispositions ordinaires des personnes élevées, puisque les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des grands. Mais combien en sont-ils éloignés !

3° Il crut avoir besoin de plus de fidélité pour être le modèle de son peuple. Les exemples des grands décident presque toujours des mœurs publiques. Premièrement, par vanité : on croit en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur et de leur naissance. Secondement, on cherche à imiter les grands, par complaisance, par crainte, par intérêt. Plus donc on est exposé aux regards publics, plus on doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Excepté dans certaines occasions d'éclat, il surpassoit même ses sujets, dit l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits et dans la frugalité de sa table, et nous apprenoit que ce sont les passions des hommes, et non leur rang et leur dignité, qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'empire et la majesté de son rang, on le voyoit au sortir de là, tantôt porter aux pied des autels la componction et l'humilité d'un pénitent, tantôt s'abaisser aux pieds des pauvres, et les servir de ses mains, tantôt ensevelir lui-même au milieu de la contagion les soldats morts pour la gloire de Jésus Christ. Mais non-seulement il étoit l'exemple de ses peuples, il étoit aussi le modèle des pères de famille, quoiqu'il n'y ait rien de plus rare dans la piété des grands surtout, que de soutenir avec dignité cette partie obscure de leur vie, qui, cachée aux yeux du public, est toute renfermée dans le devoir domestique; et les soins d'un vaste royaume n'empêchèrent pas le saint Roi de faire de son palais comme une église domestique, où le Seigneur étoit invoqué, et d'où couloient sur tout le royaume des sources de vice et de vertu. C'est ainsi que ses exemples, autant que ses instructions, inspiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe son fils aîné, et aux autres princes ses enfants.

Tel fut le saint Roi, dont nous n'avons fait qu'abréger l'histoire, pour faire son éloge. Une terre étrangère reçut les dernires soupirs de ce prince, moins cassé par les infirmités d'un âge avancé, et par les fatigues de la guerre et de ses voyages, que par les austérités d'une vie dure et pénitente.

LE JOUR DE SAINT ÉTIENNE.

DIVISION. *Tout chrétien est établi, par le baptême, pour être témoin et défenseur de la vérité : mais pour bien défendre la vérité, il faut de la lumière, de la force, de la charité. Or saint Etienne eut pour la vérité, I. Un amour éclairé; II. Un amour intrépide; III. Un amour tendre et compatissant.*

Ire PARTIE. *Un amour éclairé.* Les trois sources de lumières sont l'innocence de la vie, le desir de s'instruire, la pureté de l'intention.

1° L'innocence de la vie, parcequ'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, et c'est une ignorance de corruption. Or, Etienne apporta à la connoissance de Jésus-Christ un cœur pur, une jeunesse sainte, un esprit préservé de la corruption. Aussi les apôtres cherchant des hommes pleins de foi et de l'esprit de Dieu, sur qui ils pussent se décharger d'une partie de leur ministère, Etienne a le premier honneur du choix, et paroît à la tête de ces nouveaux ministres. Il se prépara donc à devenir le ministre de la vérité, en dégageant de bonne heure son cœur de toutes les passions qui nous la cachent. En effet, les ténèbres que nous répandons sur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre, ne viennent que de ce que chaque pécheur trouve dans sa passion le voile même qui la lui cache. Nos lumières ne sont pures que lorsque notre cœur l'est aussi; et il faut commencer par rompre nos attachements pour parvenir à connoître nos devoirs.

2° La seconde source de nos lumières, c'est le desir de s'instruire; parceque la vérité ne se montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, et c'est une ignorance de paresse. Etienne, malgré les préjugés de son peuple contre la doctrine et la personne du Sauveur, malgré la honte et le mépris attachés à la profession publique d'être au nombre de ses disciples, cherche la lumière qui commence déja à se montrer à lui; il soupire comme les patriarches ses ancêtres après le Libérateur dont il sent l'approche, il en étudie et en découvre les marques et les caractères, dans Jésus-Christ, dans ses œuvres, dans sa doctrine; et la connoissance de la vérité est en lui le prix du desir sincère qu'il avoit toujours eu de la connoître. Pour nous, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parceque nous ne voulons pas nous en instruire. Ravis de pouvoir nous faire une conscience tranquille dans nos égarements, nous aimons cette fausse paix, qui est le fruit de notre aveuglement et de nos méprises : et sans vouloir examiner tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré; tout ce qui ne favorise pas les préjugés de nos passions, nous le traitons de scrupule et de petitesse.

3° La troisième source de nos lumières, c'est la pureté de l'intention; parceque ce n'est pas chercher la vérité, dit saint Augustin, que de la chercher pour autre chose que pour elle-même. Etienne ne se proposa dans la connaissance de la vérité que le bonheur de la connoître; des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jésus-Christ. Sachant que les persécutions et les opprobres étoient la seule récompense qu'il avoit promise ici-bas à ses disciples, il chercha Jésus-Christ pour Jésus-Christ lui-même; il comprit que le trouvant, il avoit tout trouvé, et que c'étoit le perdre, que de se proposer en le cherchant quelqu'autre chose que lui-même.

Pour nous, nous mêlons presque toujours à la recherche de la vérité, des intérêts humains et des vues basses et rampantes. Dieu lui-même ne nous suffit pas; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Les uns ne se déclarent pour Jésus-Christ que parceque le monde les abandonne; les autres regardent la piété comme un gain : il en est qui ne se proposent dans la piété que le délassement des inquiétudes du crime; enfin, il s'en trouve qui ne s'instruisent de la vérité qu'à dessein d'y trouver des armes pour la combattre. Voilà les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité et de la vertu; et voilà pourquoi il y a si peu de foi sur la terre, et la vérité se montre à si peu de fidèles.

II. PARTIE. *Un amour intrépide.* Trois défauts sont opposés à cette fermeté chré-

tienne qui oblige tout fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité. Or l'histoire d'Etienne nous offre des instructions et des vertus très-opposées à ces défauts.

1° Le premier défaut, c'est la crainte des hommes, qui, malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre la vérité. Or, quoique le pasteur frappé, les brebis fussent dispersées, quoique la fureur d'Hérode, la malice des prêtres, la superstition du peuple laissassent tout à craindre pour les nouveaux disciples du Sauveur, quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui se déclaroient contre lui; Etienne persévère dans la fidélité qu'il lui a jurée : également insensible aux promesses et aux menaces des hommes, il ne craint que celui qui seul peut perdre l'ame ou la sauver éternellement. Et voilà ce qui confond notre peu de foi, et condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous respectons les décisions du monde, les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; et nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grace nous éclaire en secret, et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes; en vain notre conscience, d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle; nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui, tantôt par complaisance, tantôt par foiblesse, tantôt par crainte, tantôt par indolence, tantôt par mauvaise foi, et presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ, loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes.

2° Le second défaut, c'est cette prudence de la chair, qui, connoissant la vérité, garde un silence criminel, et n'ose tout haut en prendre la défense. Car il ne suffit pas de ne point se déclarer pour le monde contre Jésus Christ, il faut encore le confesser tout haut, sans ménagement et sans honte. Or, c'est encore ici que la fermeté d'Etienne nous instruit et nous condamne. Il avoit une infinité de prétextes pour se ménager avec les Juifs par un sage silence, et ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement et leur crime; mais, livré à l'impression de l'esprit de Dieu qui le remplit et qui l'anime, le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raisons de la chair et du sang. Pour nous, témoins tous les jours de tant de fausses maximes que les mondains débitent, de tant d'illusions sur les règles et sur les devoirs qu'ils se forment à eux-mêmes, nous croyons en être quittes en notre conscience, en ne les approuvant pas tout haut, et en ne leur opposant qu'un désaveu secret et timide, et nous nous formons mille prétextes pour nous justifier à nous-mêmes notre lâcheté, et notre indifférence pour la vérité, oubliant que chacun de nous en particulier en est chargé; et de plus, que nous devons la vérité à nos frères. Hélas! le monde ne craint point de débiter tout haut ses maximes de mort et de péché, et nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle!

3° Le troisième défaut est une fausse complaisance, qui voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère, l'adoucit, et cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Or, c'est ici principalement qu'Etienne nous sert et de consolation et de modèle. Il auroit pu, ce semble, ménager davantage les préventions et la délicatesse des docteurs et des prêtres, et, en insinuant la vérité, accorder quelque chose à la foiblesse et aux préjugés de son peuple : mais le saint Martyr ne connoît pas ces timides ménagements, parceque les hommes poussent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus d'être ménagés. Ce n'est pas que la vérité ne soit inséparable de la charité, et qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de sages précautions : mais on ne devroit pas honorer du nom de prudence cette complaisance criminelle qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéraments entre le monde et Jésus-Christ, et nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu; parceque par là nous devenons aux hommes une occasion d'erreur.

IIIe Partie *Un amour tendre et compatissant.* Or, notre saint Martyr nous donne encore ici un grand exemple. De quel amour sincère pour les Juifs n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce? Insensible, ce semble, aux coups dont ils l'accablent, il ne sent que les malheurs qu'ils se préparent à eux-mêmes, il offre son sang [illegible], qu'ils répandent pour obtenir le pardon de leur crime; il ne compte pour rien sa mort, si leur salut doit en être le fruit. Tels sont les défenseurs

que se forme la vérité : c'est la charité qui leur prépare des victoires. Il faut aimer le salut de ceux dont nous combattons les erreurs : la vérité trouve presque toujours des cœurs rebelles, parcequ'elle ne trouve presque que des défenseurs aigris et peu charitables.

LE JOUR DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

DIVISION. *I. La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science et de la religion.*
II. L'usage de cette science l'a affermi dans la piété.

Ire PARTIE. *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la science et de la religion.* On trouve d'ordinaire trois écueils dans cette recherche. Premierement, ce sont des vues de fortune et d'intérêt qui nous y portent. Secondement, on ne peut se renfermer dans les bornes étroites de la foi. Troisiemement, l'étude épuisant toute l'application de l'ame, dissipe l'esprit, dessèche le cœur, ralentit la dévotion.

1° Premier écueil à éviter dans l'étude de la religion, des vues de fortune et d'intérêt. Thomas, quoique né des plus illustres familles de sa province, et que par sa naissance il pût prétendre à tout ; après avoir passé le temps de l'enfance au Mont-Cassin, se détermine à entrer dans l'ordre de Saint-Dominique : et non-seulement il ne bâtit pas des idées de fortune et de grandeur sur les progrès qu'il fera dans les sciences ; mais il renonce d'abord à une fortune et à une grandeur présente, afin que nul motif étranger ne vienne le distraire dans la recherche de la vérité. Oseroit-on seulement proposer cet exemple au siécle ?

2° Le second écueil que les savants ont à éviter, c'est de ne pouvoir se renfermer dans les bornes étroites de la foi. En effet, la foi est une vertu commode pour les esprits médiocres : comme ils ne volent pas de loin, il leur coûte peu de croire. Mais il n'en est pas de même de ces esprits vastes et lumineux : accoutumés à voir clair dans les vérités où l'esprit peut atteindre, ils souffrent impatiemment l'obscurité de celles qu'il doit adorer. De là quelle source de gloire pour saint Thomas ! Né avec tous les grands talents qui font les hommes extraordinaires : un esprit vaste, élevé, profond, universel ; un jugement droit, net, assuré, etc. : quels hommages n'a-t-il pas faits de toutes ces précieuses richesses aux pieds des maîtres de l'Église qui l'avoient précédé ! S'il se distingue parmi tous les savants qu'il trouve à Paris par la sagacité de son esprit et par l'abondance de ses lumières, il leur est encore plus supérieur par la manière sage et respectueuse dont il traite les mystères ineffables de notre sainte religion. Cependant le commerce des sciences profanes, auxquelles il s'applique, inspire souvent, par une suite de notre foiblesse, je ne sais quel libertinage d'esprit ; comme la raison s'y accoutume à examiner, elle s'y désaccoutume de croire : il faut revenir de trop loin. Mais notre Saint, bien différent de ces esprits gâtés, qui vont puiser jusque dans les livres saints la matière de leurs doutes, et de quoi nourrir leur incrédulité, trouve le moyen de fortifier sa foi dans la lecture même des auteurs profanes ; et Aristote devient entre ses mains l'apologiste de la religion. Mais d'où vient que l'intégrité de sa foi souffre si peu du commerce qu'il a avec les profanes ? C'est qu'il a soin de la fortifier continuellement par l'étude des livres saints, et des docteurs de l'Église, où il forme son langage et ses sentiments : car dans tous ses ouvrages, quoique le plus vaste esprit de son siecle, le plus autorisé à hasarder ses conjectures, il ne marche jamais que sur les traces d'autrui, renonçant à la gloire de l'invention ; gloire si délicate pour les savants.

3° Le troisiéme écueil à éviter dans l'étude, c'est la dissipation de l'esprit, qui dessèche le cœur, et anéantit peu à peu la dévotion ; mais dans notre Saint, le soin de son ame fut toujours la premiere et la plus importante de toutes ses occupations. Dans les difficultés qu'il rencontre, loin de négliger ses exercices de piété, sous prétexte de donner plus de temps à l'étude, c'est alors qu'il a recours à la prière avec plus de ferveur, comme à la vraie source des lumières. Ainsi l'ambition d'acquérir de nouvelles connoissances ne prit jamais rien dans notre saint Docteur sur la régularité la plus scrupuleuse à tous les exercices de son état. A quoi me servira, disoit-il, la science qui enfle, si je n'ai pas la charité qui édifie ? Pour connoître cette

piété tendre et affectueuse qui étoit dans notre Saint, il n'y a qu'à lire l'Office admirable qu'il a composé pour l'adorable sacrement de nos autels : le cœur seul peut parler ce langage de piété et de religion. On peut donc assurer que si Thomas fut le plus grand docteur de son siècle, il fut aussi le plus saint religieux de son ordre, le plus exact, le plus fervent. Quel exemple, et qu'il est peu imité dans le monde! car sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, et même de louable en soi, on s'y livre tout entier, et la piété est entièrement négligée. Mais, dit-on, la vraie piété ne consiste-t-elle pas à remplir les devoirs de son état? Oui, sans doute, mais à les remplir en les offrant à Dieu, et désirant de lui plaire; ce qui ne peut se faire lorsqu'on néglige totalement la prière, et qu'on vit dans un entier oubli de Dieu Et d'ailleurs notre principal état n'est-il pas d'être chrétien? Notre premier devoir doit donc être de rendre à Dieu et à l'Eglise ce que nous leur devons.

IIe PARTIE. *L'usage de la science de la religion a affermi Thomas dans la piété.* Ceux à qui la cupidité a servi de motif dans la recherche des sciences, n'ont d'autre but que la cupidité dans leur usage. Ainsi, premièrement, y êtes-vous entré par ces routes secrètes qu'un vil intérêt a frayées; vous serez un docteur flottant, votre fortune décidera de vos sentiments. Secondement, avez-vous cherché à contenter une vaine curiosité; vous serez un docteur singulier, et les opinions vous paroîtront douteuses dès qu'elles seront communes. Troisièmement, avez-vous négligé de réparer par la prière cette dissipation de cœur inséparable d'une étude profonde et soutenue; plein de vous-même, et vide de Dieu, vous serez un docteur vain.

Thomas, qui, dans la recherche des sciences, s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureusement si peu battues dans tous les temps, ne se dement pas dans leur usage.

1° Au lieu d'être un docteur flottant, dont la fortune décide des sentiments, il fut un docteur exact et désintéressé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité. Donne-t-il des regles pour les mœurs, quelle droiture! il ne penche ni à droite ni à gauche, suivant l'expression du prophète; il tient toujours ce sage milieu dont chacun se fait honneur, mais que si peu de gens savent tenir, et apprend aux ministres de l'Eglise qu'en ne cachant point aux hommes l'immensité des miséricordes du Seigneur, il ne faut pas non plus leur laisser ignorer les saintes rigueurs de sa justice.

Cette droiture le fit arriver sans le vouloir à la faveur des grands : l'archevêché de Naples lui est offert par Urbain IV. Saint Louis l'admettoit souvent à sa table; mais il parut toujours insensible à cette faveur : il refuse la dignité qu'on lui offre, et il est devant un roi de la terre comme les gens du monde sont si souvent devant le Roi des rois, c'est-à-dire qu'à peine se souvient-il que le prince est là présent, et qu'il retrouve jusqu'au milieu de la cour, le calme de sa retraite et le souvenir de ses chères études.

2° Au lieu d'être un docteur singulier, Thomas fut un docteur œcuménique et universel; je veux dire, suivi et et approuvé universellement. Il enseigne à Rome, à Paris, à Bologne, et partout sa doctrine reçoit les mêmes applaudissements et les mêmes éloges. Mais c'est surtout depuis sa mort que Dieu a glorifié notre Saint, et l'a rendu un docteur. Toutes les universités du monde, et surtout celle de Paris qui le forma dans son sein, sont de fidèles dépositaires de sa doctrine Dans toutes les communautés régulières, surtout dans celle de Saint-Dominique, les décisions du fondateur ne tiennent pas plus lieu de règle dans la discipline et dans les mœurs que celle de notre saint dans la foi et dans la doctrine. L'oracle du monde chrétien, Rome même a vu souvent ses pontifes descendre du tribunal sacré, et y faire monter les écrits de notre Saint, pour prononcer sur les différends qui troubloient l'Eglise. Les conseils œcuméniques, les juges vénérables et infaillibles de notre foi, ont formé leurs décrets sur ses décisions; et les partisans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi.

3° Au lieu d'être un docteur vain, il n'y en eut jamais de plus humble que notre Saint : et cela dans le plus haut degré de réputation où la vanité la plus emportée puisse prétendre : connu, admiré, consulté de tout l'univers, il étoit plus ingénieux

à se cacher à soi-même son mérite, que nous le sommes à donner du relief et à grossir le nôtre à nos propres yeux. Nul empressement à étaler les trésors de la science et de la sagesse dont il étoit rempli ; et infiniment éloigné d'affecter la moindre supériorité sur ses frères, il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur et de déférence. Tous ses talents, toutes ses connaissances, il les rapportoit à Dieu, ne cessant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude du peu qu'il savoit. Mais ce qui manifeste parfaitement l'humilité de ce grand docteur, c'est cet air de réserve et de modération qui règne dans toute sa manière d'écrire, ne parlant jamais sur ce ton décisif et important qui veut tout ramener à soi, et qui, pour garant de ses raisons, ne donne que sa propre autorité. C'est cette humilité que nous devons surtout imiter dans notre saint docteur ; c'est là le vrai caractère des saints : car l'humilité toute seule suffit pour faire des saints ; mais sans cette vertu toutes les autres ne sont rien.

LA FÊTE D'UN MARTYR

PATRON D'UNE PAROISSE

DIVISION. *Chaque fidèle, comme les martyrs, doit rendre témoignage à Jésus-Christ. Or, le témoignage que tout fidèle doit à Jésus-Christ est de trois sortes. I. Un témoignage de souffrance. II. Un témoignage de soumission. III. Un témoignage de désir.*

1° *Un témoignage de souffrance.* Ce n'est qu'en souffrant que nous pouvons rendre témoignage que nous sommes chrétiens : mais les souffrances par lesquelles Dieu veut que nous lui rendions témoignage, ne sont pas seulement ces maux extérieurs que la condition humaine rend inévitables, il s'agit de ces souffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet esprit de croix et de mortification qui rend témoignage que nous sommes disciples de Jésus-Christ, sectateurs de sa doctrine, associés à ses promesses : il s'agit de ce renoncement intérieur et de ce martyr invisible et continuel qui fait que nous résistons à nos passions, et que nous prenons sans cesse le parti de la foi et de l'Evangile contre nous-mêmes : il s'agit de cette violence si souvent commandée dans l'Evangile, qui fait que presque dans toutes nos actions, nous devons être en garde contre notre cœur ; de cette vie de la foi qui combat sans cesse au-dedans de nous la vie des sens : voilà le témoignage que la foi exige de tout fidèle ; c'est en ce sens que tout chrétien est témoin de Jésus-Christ, parceque par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à son cœur et à ses passions, il rend témoignage que la doctrine de Jésus-Christ est la voie du salut et la doctrine de la vérité, et que ses promesses sont préférables à tous les plaisirs dont elles exigent le sacrifice.

2° *Un témoignage de soumission.* Il ne s'agit pas seulement de soumission à la profondeur de ses mystères et à l'autorité de sa parole, en sacrifiant nos lumières et en captivant notre raison : cette soumission ne regarde proprement que l'esprit ; mais la foi exige encore la soumission du cœur, je veux dire l'acceptation des ordres de Dieu sur nous, et la conformité à sa volonté sainte dans toutes les situations où il nous place, en supportant avec patience et sans murmurer les croix que sa bonté nous ménage. Voilà le second témoignage que nous devons rendre à la foi, glorifier Dieu dans nos peines, et nous soumettre à sa sagesse qui nous les impose, en reconnoissant l'ordre du Souverain qui dispense les événements agréables ou fâcheux, pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes.

3° *Un témoignage de désir.* Comme nous sommes étrangers sur la terre, que les jours mêmes de notre pèlerinage sont courts et laborieux, et que le ciel est la patrie qui nous est montrée de loin ; c'est de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, et d'user du monde, et de toutes les choses du monde, comme n'en usant pas : c'est de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos passions, et rien ne peut les satisfaire, où tous les pas que nous faisons sont des chutes ou des écueils, où tout nous éloigne de Dieu, et où plus nous nous éloignons de lui, plus nous devenons insupportables à nous-mêmes ; c'est enfin de désirer que le règne de Dieu vienne s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ce désir n'est

pas une simple vertu de perfection, c'est le premier devoir de la foi; et ce qui distingue les enfants du siècle des enfants de Dieu. Et voilà pourquoi Jésus-Christ nous assure que le royaume des cieux est pour les pauvres et pour les affligés, parcequ'il est bien aisé de n'attendre sa consolation que dans le ciel quand on ne la trouve pas sur la terre.

Tels sont les témoignages que la religion exige de nous; c'est ainsi que tout chrétien doit être un martyr de la foi, non pas en répandant son sang pour Jésus-Christ, mais en mortifiant ses passions par un principe de foi, et c'est un témoignage de souffrance; en acceptant ses peines et ses afflictions pour rendre hommage à la foi, et c'est un témoignage de soumission; en méprisant tout ce qui passe, et ne regardant comme des biens solides que les biens éternels, et c'est un témoignage de desir.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SUITE DES SERMONS POUR LE CARÊME.

Pour le dimanche de la Passion, *sur l'évidence de la loi de Dieu.* 1
Pour le même jour, *sur l'immutabilité de la loi de Dieu.* 21
Pour le lundi de la semaine de la Passion, *sur l'emploi du temps.* 35
Pour le mardi de la même semaine, *sur le salut.* 52
Pour le mercredi de cette même semaine, *sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.* 71
Pour le jeudi de la même semaine, *la pécheresse de l'Evangile.* 87
Pour le dimanche des Rameaux, *sur la communion.* 104
Fragment de Sermon pour le même jour, *sur l'énormité des communions indignes.* 121
Pour le Vendredi-Saint, *sur la passion de N. S. Jésus-Christ.* 130
Pour le jour de Pâques, *sur les causes ordinaires de nos rechutes.* 159
Pour le lundi de Pâques, *sur la fausse confiance.* 179

PETIT CARÊME.

Pour la fête de la Purification de la Sainte Vierge, *des exemples des grands.* . . 196
Pour le premier dimanche de Carême, *sur les tentations des grands.* 204
Pour le deuxième dimanche de Carême, *sur le respect que les grands doivent à la religion.* 215
Pour le troisième dimanche de Carême, *sur le malheur des grands qui abandonnent Dieu* 226
Pour le quatrième dimanche de Carême, *sur l'humanité des grands envers le peuple.* 235
Pour le jour de l'Incarnation, *sur les caractères de la grandeur de Jésus-Christ.* 245
Pour le dimanche de la Passion, *sur la fausseté de la gloire humaine.* 254
Pour le dimanche des Rameaux, *sur les écueils de la piété des grands.* 263
Pour le Vendredi-Saint, *sur les obstacles que la piété trouve dans le cœur des grands.* 275
Pour le jour de Pâques, *sur le triomphe de la religion.* 285
Sermon sur les vices et les vertus des grands. 295
Discours prononcé à une bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat. . 312

ORAISONS FUNÈBRES.

Oraison funèbre de M. de Villars, archevêque de Vienne. 325
Oraison funèbre de M. de Villeroy, archevêque de Lyon. 344
Oraison funèbre de François-Louis de Bourbon, prince de Conti. 366

Digitized by Google

Oraison funèbre de Monseigneur, Louis, Dauphin. 399
Oraison funèbre de Louis-le-Grand, roi de France. 411
Oraison funèbre de Madame, Duchesse d'Orléans. 434

SERMONS SUR LES MYSTÈRES.

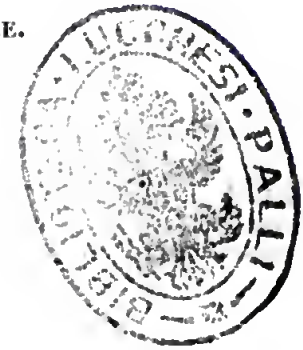
Avis au lecteur. 450
Pour la fête de la Purification de la Sainte-Vierge, *sur la soumission à la volonté de Dieu.* 450
Pour le même jour, *sur les dispositions nécessaires pour se consacrer à Dieu par une nouvelle vie.* 473
Pour la fête de l'Incarnation. 491
Sur la Passion de N. S. Jésus-Christ. 507
Sur la Résurrection de N. S. Jésus-Christ. 532
Pour le jour de la Pentecôte, *sur les caractères de l'esprit de Jésus-Christ, et de l'esprit du monde.* 550
Pour la fête de l'Assomption, *sur les consolations et la gloire de la Sainte-Vierge.* 563
Pour la fête de la Visitation de la Sainte-Vierge. 582
Discours sur les œuvres de miséricorde, *dans quel esprit il faut les pratiquer.* . 597
Discours prononcé dans la cérémonie de l'Absoute, *pour rappeler le souvenir de la ferveur des premiers chrétiens.* 612

PANÉGYRIQUES.

Avis au lecteur. 619
Sermon pour le jour de sainte Agnès. . . . . *Ibid.*
— pour le jour de saint François de Paule. 631
— pour le jour de saint Benoît. 646
— pour le jour de saint Jean-Baptiste. 664
— pour le jour de sainte Madeleine. 681
— pour le jour de saint Bernard. 700
— pour le jour de saint Louis. 718
— pour le jour de saint Étienne. 737
— pour le jour de saint Thomas d'Aquin. 750
— pour la fête d'un saint martyr, patron d'une paroisse. 765
Analyse des sermons pour l'Avent et pour le Carême. 774

FIN DE LA TABLE.

22851
22851
BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI



Digitized by Google

Digitized by Google